Nº 1 — ANNÉE 8e | Prix du Numéro : 1 franc | JUILLET 1902.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
[illegible] fr. par an en France. — *Etranger : 10 fr.*

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

La constitution de la matière

(*Suite*)

Pendant le siècle dernier, l'esprit humain s'est livré à un travail gigantesque pour prendre méthodiquement connaissance de la nature. Chacune des branches de l'observation a fait des découvertes remarquables, mais ce sont peut-être les chimistes qui sont arrivés aux conclusions les plus importantes. La prodigieuse quantité des corps différents qui forment les couches géologiques : sels, minéraux, cristaux, etc., ont été patiemment analysés, aussi bien que les liquides naturels ou artificiels, et les gaz qui existent dans l'atmosphère ou qui se dégagent des corps combinés ou en décomposition. Il est résulté de cette vaste enquête, menée simultanément dans le monde entier, une classification qui a montré que toutes les substances étudiées étaient le résultat des combinaisons d'environ (1) 70 corps simples auxquels on a donné le nom d'éléments, parce qu'il a été impossible, malgré les moyens mis en œuvre, de les ramener à d'autres corps déjà connus. Ils apparaissent donc comme les unités, irréductibles jusqu'alors, avec lesquels le monde physique est constitué. Cet ensemble de recherches forme la chimie inorganique.

Mais il existe aussi sur la terre des végétaux et des animaux que l'on peut étudier, soit après leur mort en décomposant les tissus dont ils sont formés, soit pendant leur vie en analysant les phénomènes chimiques qui se produisent pendant le fonctionnement vital. C'est la chimie organique. Alors on s'est aperçu d'un fait remarquable, c'est que la matière vivante est formée des mêmes éléments et obéit aux mêmes lois que la matière brute.

Tous les êtres vivants, dit Berthelot, (2) végétaux et animaux sont essentiellement formés par les quatre mêmes corps élémentaires, à sa-

(1) Nous disons « d'environ 70 corps simples » car chaque jour on en découvre encore de nouveaux, comme ceux de l'atmosphère : tels que l'argon, le crypton, l'hélium, etc., qui ne nous ont été connus que tout récemment.

(2) Berthelot. *Synthèse chimique*, p. 25.

voir : Carbone, oxygène, hydrogène et azote ; en d'autres termes, et pour prendre une formule plus saisissante, les êtres vivants *sont constitués par du charbon, uni aux trois gaz qui sont les éléments de l'eau et les éléments de l'air.*

Non contents de pénétrer ainsi dans l'intimité de la composition de tous les corps, les chimistes ont entrepris une œuvre plus difficile encore : celle de refaire les matières qu'ils avaient décomposées. On donne à cette opération le nom de synthèse.

Jusque vers 1860, on croyait que les substances élaborées par les organismes vivants ne pouvaient pas être reproduites artificiellement ; aujourd'hui, la preuve du contraire est faite, pour les corps gras et pour certains autres composés. Voici, en effet, ce qu'affirme Berthelot, le plus grand chimiste de notre époque :

La synthèse nous a conduits à la démonstration de cette vérité capitale que les forces chimiques qui régissent la matière organique sont réellement et sans réserves les mêmes que celles qui régissent la matière minérale. Or, nous disposons de ces forces à notre gré, suivant des lois régulières et connues ; entre nos mains elles donnent lieu à des combinaisons infinies par leur nombre et par leur variété. Nous reproduisons, dès à présent, une multitude de principes naturels, nous avons l'espoir légitime de reproduire tous les autres,..

La synthèse chimique étend ses conquêtes depuis les éléments, jusqu'au domaine des substances les plus compliquées, sans que l'on puisse assigner de limite à ses progrès. Si l'on envisage par la pensée la multitude presque infinie des composés organiques, depuis les corps que l'on sait reproduire, tels que les carbures, les alcools et leurs dérivés, jusqu'à ceux qui n'existent encore que dans la nature, tels que les matières sucrées et les principes azotés d'origine animale, on reconnaît que l'on passe d'un degré à l'autre par des degrés insensibles et l'on n'aperçoit plus de barrière absolue que l'on puisse redouter de trouver infranchissable...

Par le fait de la formation des principes naturels et par l'imitation des mécanismes qui y président dans les animaux et dans les végétaux, on peut établir, contrairement aux opinions anciennes, que les effets chimiques de la vie sont dus aux forces chimiques ordinaires, au même titre que les effets physiques et mécaniques de la vie ont lieu suivant les forces purement physiques et mécaniques. Dans les deux cas, les *forces moléculaires mises en œuvre sont les mêmes*, car elles donnent lieu aux mêmes effets.

Quoi de plus saisissant que cette conception des êtres vivants formés par l'assemblage de certaines substances définies, comparables par leurs propriétés fondamentales aux substances minérales, formées des mêmes éléments, obéissant aux mêmes affinités, aux mêmes lois physiques, chi-

miques et mécaniques? Quoi de plus capital que la reproduction de ces substances, matériaux premiers sur lesquels opèrent les organismes vivants par le seul jeu des forces minérales et par la simple réaction du carbone sur les éléments de l'air et de l'eau?

Il est donc bien entendu que lorsque nous étudions la matière, c'est aussi bien celle qui compose les corps vivants que les corps bruts et que toutes les déductions que nous tirons s'appliquent indifféremment au marbre, au fer, à la pierre, à l'eau, à l'air qu'à la chair humaine ou animale et aux tissus des végétaux.

Nous avons constaté dans le dernier numéro que si loin que l'on pousse la divisibilité de la matière on n'arrive jamais, expérimentalement, à voir une discontinuité dans sa structure. Elle semble continue, pleine, sans vides entre ses parties constituantes. Mais ici, comme dans beaucoup d'autres phénomènes naturels, nos sens nous trompent, ou plus exactement, ils ne sont pas assez pénétrants, assez développés et puissants pour nous faire connaître la véritable réalité. Contrairement à l'observation, une foule de faits nous obligent à supposer que la matière est discontinue. L'hypothèse choisie d'un commun accord comme étant la plus simple, consiste à admettre que tout corps pur, l'eau par exemple, est en réalité formé par un nombre extrêmement grand de particules matérielles distinctes, *absolument identiques* les unes aux autres, qui définissent le terme extrême de la divisibilité pour l'eau. Ces parties semblables, que l'on nomme molécules, peuvent être elles-mêmes composées d'éléments divers :

Entendons-nous bien, dit M. Jean Perrin (1), en donnant la molécule comme terme de la division possible pour un corps. Une comparaison nous suffira. Supposons qu'on aperçoive dans la campagne une tache blanche, éloignée, pouvant se diviser sous des influences quelconques en taches d'aspect semblable, mais plus petites. On fera une hypothèse moléculaire en supposant que cette tache est en réalité un troupeau de moutons. Le mouton est ainsi le terme extrême jusqu'auquel on peut pousser la division du troupeau. Je ne crois pas bien utile d'ajouter que cela ne veut pas dire qu'un mouton n'est pas divisible en parties plus petites, mais seulement que, pour le diviser, il faudra s'y prendre autrement que pour subdiviser le troupeau et que les phénomènes observés deviendront très différents.

(1) Jean Perrin. *Les Hypothèses moléculaires*. *Rev. Scient.* 13 avril 1902. p. 451.

Ainsi l'eau a été décomposée en ses parties constituantes, l'oxygène et l'hydrogène, au moyen de l'électricité, mais ces gaz ayant résisté à toutes les manipulations faites pour les ramener à d'autres corps, sont considérés comme irréductibles et on a donné le nom d'atomes à chacune des unités semblables qui les composent.

Tous les corps de la nature peuvent être rangés dans une des trois catégories suivantes : 1° Ceux qui sont formés de fragments matériels que l'on peut diviser mécaniquement en particules de plus en plus petites (poudres diverses) ; 2° Ceux que l'on ne peut diviser que par l'emploi des forces chimiques (l'eau, par exemple) ; 3° Ceux qui sont indivisibles, mécaniquement, chimiquement et physiquement (comme l'oxygène ou l'hydrogène). Ceci entendu, comment pourra-t-on démontrer qu'un corps pur est une agglomération de particules distinctes, identiques, et résistant à la division dans le sens qui vient d'être précisé ?

Une vérification directe, on l'a vu, n'est pas actuellement possible ; reste, suivant l'usage constant dans les sciences inductives, à rechercher si, parmi les conséquences de cette hypothèse, il en est d'accessibles à une vérification expérimentale. Si de telles conséquences sont nombreuses, et si l'on n'a pu les déduire d'aucune autre hypothèse, on n'aura peut-être pas le droit de dire que l'hypothèse atomique est vraie, mais nous aurons au moins la preuve qu'elle touche par quelque côté à la réalité. Examinons donc les faits qui ont obligé les savants à formuler cette hypothèse.

Les phénomènes de *diffusion* (1) donnent une preuve concluante que la matière qui paraît au repos est en réalité dans un état de mouvement interne. Je n'ai pas besoin de récapituler les faits prouvant que les gaz et nombre de liquides placés en communication se pénètrent l'un l'autre ou diffusent l'un avec l'autre ; de même l'air en contact avec la surface de l'eau se charge graduellement de vapeur d'eau, en même temps que les gaz de l'atmosphère se mélangent à l'eau. Ces phénomènes ne sont

---

(1) Rücker. *La Théorie Atomique. Rev. Scient.* 5 octobre 1901. p. 420. Berthollet a montré que deux gaz qui n'exercent aucune action chimique l'un sur l'autre, se mélangent, chacun d'eux se comportant comme s'il était seul, et, par suite, occupant tout l'espace qui lui est offert. Cette action pour un corps, de pénétrer dans un autre sans s'y combiner est appelée diffusion. Le sucre en fondant dans l'eau s'y diffuse.

pas spéciaux aux gaz et aux liquides, ni aux solides à haute température.

Sir William Roberts Austen a mis en contact des morceaux d'or et de plomb à la température de 18° centigrades ; au bout de quatre ans, l'or avait pénétré dans le plomb à un tel point que non seulement les deux métaux étaient unis, mais que l'analyse révélait la présence de quantités appréciables d'or à une distance de plus de cinq millimètres de la surface de contact, tandis qu'à une surface de trois quarts de millimètres de cette même surface, l'or avait pénétré dans le plomb dans la proportion de *40 grammes par tonne*, proportion qui permettrait une extraction rémunératrice.

Qu'il soit possible ou non d'imaginer une autre explication de la cause de ce phénomène, il est certain que l'hypothèse de la matière formée de *parties distinctes en mouvement*, en rend parfaitement compte, chacune de ces parties pouvant pénétrer dans les espaces entre les parties correspondantes des corps environnants.

Cette hypothèse est du reste *la seule* qui fournisse une explication rationnelle d'autres faits simples bien connus. Si la matière doit être considérée comme un milieu continu, le phénomène de l'expansion est inintelligible. Il n'y a apparemment *aucune limite à l'expansion de la matière*, par exemple, pour fixer notre attention sur une sorte de matière, à l'expansion d'un gaz ; mais il est inconcevable qu'une matière, continue qui remplit ou se trouve dans chaque partie d'un espace donné puisse se retrouver encore dans un espace un million de fois plus grand. Cela peut être admis comme abstraction mathématique, mais cela ne peut être vrai d'aucune substance ou chose réelle. Si, au contraire, la matière est formée de particules séparées les unes des autres par un espace vide ou par quelque chose de différent d'elle-même, nous comprenons tout de suite que l'expansion et la contraction peuvent n'être rien autre chose qu'une séparation mutuelle ou un rapprochement de ces particules.

De même aucune conception claire de la chaleur n'est possible, à moins de considérer ce phénomène comme un mode de mouvement. Comme le dit Rumford, « il est extrêmement difficile, sinon tout à fait impossible, de se faire une idée distincte de quelque chose capable d'être produit et communiqué comme la chaleur l'est dans l'expérience (son expérience sur le frottement) sans admettre le mouvement. » (*Philo. Transas*, 1798, p. 99).

Or, si la chaleur implique un mouvement, il ne peut y avoir de doute que ce soient les parties fondamentales de la matière qui sont en mouvement, car le mouvement n'est pas visible, ce n'est pas le mouvement du corps dans son ensemble. D'autre part, la diffusion, qui est un mouvement de la matière, devient plus rapide à mesure que la température s'élève, ce qui prouverait que les mouvements internes s'accélèrent, précisément comme si les mouvements constituaient la chaleur interne.

Combinant donc les phénomènes de diffusion, d'expansion et de chaleur, il n'est pas excessif de dire *qu'aucune autre hypothèse permettant d'expliquer ces phénomènes n'a jamais été formulée que celle qui est basée sur la théorie atomique.*

Beaucoup d'autres considérations conduisent à la même conclusion. Il y a quelques années, lord Kelwin (alors sir William Thomson) présenta des arguments indépendants basés sur les propriétés des gaz, sur la constitution des surfaces des liquides, et sur les propriétés électriques des métaux, qui toutes indiquent que la matière est « coorsagrained », pour employer son propre mot. Autrement dit, que la matière n'est pas d'une constitution identique dans toute sa masse et que les particules minuscules qui le composent peuvent être distinguées l'une de l'autre, soit parce qu'elles sont de nature différentes, soient parce qu'elles sont dans des états différents.

On peut, en quelque sorte, donner une image matérielle de la réalité de l'existence des atomes, en fabriquant un appareil formé d'une quantité d'éléments semblables et en faisant agir sur cet ensemble une force extérieure. Si l'appareil se conduit vis-à-vis de cette énergie comme le ferait un corps naturel, il semble bien que l'on ait réalisé artificiellement ce qui a lieu dans la nature.

Quand un morceau de fer est aimanté, il se comporte différemment suivant que la force magnétique à laquelle il est soumis est faible, modérée ou énergique. Au-delà d'une certaine limite, le fer se comporte comme une substance non magnétique vis-à-vis de toute nouvelle augmentation de la force magnétique ; sous l'influence d'une action magnétique énergique, le fer reste aimanté, même après que la force a cessé d'agir ; au contraire, avec une force magnétique faible, l'aimantation cesse, dès que la force n'agit plus. M. Edwing a imité dans tous ses détails minutieux ce mécanisme compliqué, en se servant de petites aiguilles aimantées et isolées, pour représenter les molécules, et l'on peut dire qu'à l'égard de cette série de phénomènes, un modèle des plus instructifs basé sur la théorie moléculaire a été non seulement imaginé, mais réalisé.

Voici un second exemple non moins frappant cité par M. Rückert : (1)

Nous pouvons, dit-il, comparer un groupe de molécules à un brouillard

(1) Article cité. *Rev. Scientif.* p. 423 et 424.

mais, tandis que chacun admet que celui-ci est formé par des globules d'eau séparés, les critiques de la méthode scientifique sont parfois portés à considérer les molécules comme de simples fictions. Si nous pouvions amener les molécules d'un gaz très raréfié à un état tel que la vapeur se condensât autour d'elles, de manière à ce que chaque molécule devînt le centre d'une goutte d'eau et que les molécules fussent, pour ainsi dire, amplifiées à l'état de brouillard visible, on ne pourrait désirer une preuve plus convaincante de la réalité. Or, il y a tout lieu de penser que quelque chose de tout à fait analogue a été accompli par MM[rs] C. T. R. Wilson et J.J. Thomson.

On sait qu'il est relativement difficile de produire un brouillard dans l'air humide si le mélange consiste simplement en air et vapeur d'eau. La présence de particules très fines de poussière facilite la formation du brouillard ; il est évident que la vapeur se condense sur ces particules de poussière et qu'un noyau de ce genre est nécessaire pour la formation de chaque goutte. Mais les parties électrisées agissent aussi comme des noyaux, car si un corps fortement chargé duquel s'échappe de l'électricité, vient à être placé près d'un jet de vapeur, la vapeur se condense *et un nuage se forme aussitôt*, même dans de l'air exempt de poussières.

De plus, suivant la théorie admise, quand un courant électrique traverse un gaz, les atomes sont divisés en parties qui portent des charges positives et négatives, car elles se meuvent dans des directions opposées, et un gaz n'est conducteur de l'électricité qu'à condition que cette séparation se produise. Pourtant un gaz peut être rendu conducteur simplement en le soumettant à l'action des rayons de Roentgen ou des radiations émises par l'uranium (1) ; une étude attentive des faits montre qu'il est probable que certains *atomes ont été alors divisés* par les radiations et que leurs éléments, chargés d'électricités contraires, sont épars au milieu des atomes non altérés. Un gaz dans cet état est dit *ionisé*.

Ainsi deux modes distincts de raisonnements nous amènent à ces conclusions : 1° que la présence de particules électrisées provoque la formation de nuages, et 2° que dans un gaz ionisé, les particules isolées sont formées par la fragmentation des atomes. Ces deux conclusions s'appuieront l'une sur l'autre, si nous pouvons montrer qu'un nuage est aisément formé dans un gaz ionisé. C'est ce que M. Wilson a prouvé en montrant que dans l'air amené à cet état, le nuage se forme comme si des noyaux étaient présents, ce qui fournit l'évidence visible de la présence d'atomes dissociés.

Il est pour nous de la plus haute importance de bien nous péné-

(1) Voir *Revue scientifique et morale du Spiritisme*. Août 1900, notre article : *La science future*. p. 69. Consulter également *La Revue* de décembre 1901 sur l'analyse spectrale des étoiles.

trer de ces vérités, car elles ont des conséquences incalculables au point de vue de la théorie scientifique du spiritisme. La démonstration certaine d'états impondérables de la matière, de substances invisibles mais puissamment actives, nous oblige à conclure que la constitution fluidique du monde invisible est d'ores et déjà compréhensible, grâce aux découvertes actuelles de la science. De plus, nous pouvons en induire des connaissances nouvelles qui viennent renforcer les hypothèses faites depuis longtemps sur l'unité de la matière, — et par conséquent sur la composition du périsprit qui en est tiré — théorie enseignée par les Esprits à Allan Kardec au milieu du siècle dernier, qui se confirme de plus en plus à chaque pas en avant fait par la science terrestre.

C'est la théorie des *ions* qui a fourni la base des spéculations les plus hardies. Le rêve de la matière fondamentale unique a survécu à toutes les controverses; cette opinion concorde avec la généralisation d'après laquelle les propriétés des éléments ne seraient qu'une fonction périodique de leurs poids atomiques.

Depuis longtemps Lockyer soutient cette thèse : que l'étude du spectre des étoiles indique la réduction de nos soi-disants éléments en forme plus simples, et aujourd'hui J.J. Thomson pense que nous pouvons détacher d'un atome une partie dont la masse ne représente pas plus de la millième partie du tout, et que ces corpuscules, comme il les dénomme, — sont les porteurs de la charge négative dans un courant électrique. Si les atomes sont ainsi complexes, non seulement il y a, *à priori*, plus de chances que les différentes structures que nous appelons éléments, puissent être formées de parties similaires, mais de plus, la découverte de Lenard dont les études ont permis à Roentgen de découvrir les rayons X — montrant que la facilité avec laquelle ces corpuscules pénètrent les différents corps ne dépend que de la densité des obstacles et *non de leur constitution chimique*, est considérée par M. Thomson « comme une forte confirmation de la thèse suivant laquelle les atomes des substances élémentaires sont formés de parties plus simples toutes semblables ».

Ce qu'il est essentiel de remarquer, dit M. Jean Perrin, (1) c'est *que les corpuscules négatifs paraissent toujours identiques entre eux, quelle que soit*

(1) Jean Perrin. *Les Hypothèses moléculaires, Rev. Scient.* 1901 p. 460.

la nature chimique des atomes dont on les détache. Par exemple, un corpuscule provenant d'un atome d'aluminium est identique au corpuscule provenant d'un atome de fer. Par suite, la réunion de ce dernier au reste positif de l'atome d'aluminium redonnerait l'atome ordinaire d'aluminium électriquement neutre, et de même la réunion de l'ion positif fer avec un corpuscule provenant de l'aluminium donnera l'atome ordinaire de fer.

Nous sommes en présence de la première démonstration directe de l'unité de la matière et nous pouvons enfin espérer maintenant pénétrer dans la constitution intime de l'atome, qui avait résisté jusqu'alors à tous nos moyens d'investigation. Ce sont ces remarquables recherches que nous tenterons d'exposer simplement dans le prochain article de la Revue.

GABRIEL DELANNE.

La Ville morte

I

Huit Mai ! date sinistre, étendant sa grande ombre
Sur les morts dont encore on ignore le nombre,
Effaçant toute une cité,
Saint-Pierre, le trésor, l'écrin de nos Antilles,
Détruite par l'éclat d'infernales torpilles
Qui sillonnent l'immensité.

Dans des mugissements faisant trembler la terre,
Le Volcan a vomi du sein de son cratère,
Parmi de fulgurants éclairs
Incendiant les bois, les mornes et les cimes,
Les agents destructeurs dormant dans les abîmes
Qui pleuvent brûlants dans les airs.

Sur le dos écumant des vagues, sur la grève,
Sur le croissant du golfe où la ville s'élève,
Dans les sentiers, dans les maisons,
Précédant les torrents de lave incandescente,
S'abat une nuée, épaisse, asphyxiante
Dont on respire les poisons.

Et tout ce qui vécut se meurt à son approche.
Ceux qu'au même moment le gaz enflammé fauche
Tombent pour ne plus se lever,
La mère près du fils, l'enfant près de l'aïeule ;
La dévastation hideuse règne seule
Dont rien ne put les préserver.

Les ruines partout cachent des cimetières.
Une immense pitié, dépassant les frontières,
Vole au secours des malheureux.
Puisse-t-elle en leurs cœurs ranimer le courage,
Loin des amis couchés près du triste rivage,
Dans leur exode douloureux !

Ce désastre maudit, qui rend nos cœurs moroses,
Et nos cœurs attristés, survient au mois des roses,
Quand tout abonde en volupté,
En tableaux ravissants d'idylle pastorale,
En délicats parfums de flore tropicale
D'une étrange suavité ;

En rêves, en désirs montant comme la sève
Qu'une brise d'amour dans les âmes soulève,
La lèvre entr'ouverte au baiser.
Quand le printemps enfin embellit la nature,
Le poétique Eden perd sa riche parure,
En désert métamorphosé.

Adieu le vert feuillage aux volutes d'acanthe,
Fougères, bromélias, flûte claire qui chante
Dans les creux sombres du rocher,
Près des grands bananiers, sous l'œil bleu des pervenches,
Arbres de la forêt, où sur les hautes branches
L'ara de pourpre aime à percher.

Plus de danse au murmure indolent des savanes,
Douce aux propos d'amour ; aux tiges des lianes
Plus de chanson des bengalis !
Mais ce que nous pleurons, ô belle Martinique,
Ce n'est pas ta splendeur, c'est le destin tragique
De tant d'humains ensevelis,

Tout gît, en ce moment, sous un linceul de cendre.
Pour sonder l'au-delà où devons-nous descendre ?
Faut-il peut-être remonter
Aux forces de l'esprit et non de la matière,
Au principe éternel de vie et de lumière,
Pour l'espoir qu'il peut apporter.

II

La matière est inerte. En elle tout est fange
Mort et corruption, et pourtant, chose étrange !
Une force la fait mouvoir.
Esclave inconsciente de lois géométriques,
Elle fuit dans l'espace en courbes elliptiques ;
Qui donc lui donne ce pouvoir ?

Minéral, cette force ordonne les atomes,
Fleur, elle embaume l'air, rempli de ses aromes ;
Un principe encor plus fécond
Fait vivre l'animal, penser l'espèce humaine ;
Chaque être forme ainsi les anneaux d'une chaîne
Dont l'immensité nous confond.

Le tourbillon vital chasse les molécules,
Organise et détruit tour à tour les cellules,
Théâtre de vie et de mort;
Dans nos tissus profonds est un laboratoire
Qui renouvelle tout, excepté la mémoire
De l'esprit pensant sans effort.

Paix, éternel repos, dernier sommeil..., mensonge!
Déception funeste à qui croit qu'il s'y plonge
Pour s'affranchir de tous les maux ;
Avant de déposer son outil qui lui pèse,
L'ouvrier d'ici-bas, pour dormir à son aise,
Doit avoir fini ses travaux.

Les avez-vous finis, vous savants, vous poètes,
Prêtres de l'Idéal, chantres d'amour, prophètes,
Qui croyez à vos visions,
Artistes qui mourez sans traduire vos rêves,
Léguant vide à la soif de vos jeunes élèves
La coupe des illusions ?

Et toi, sombre « Faucheuse », au bord du gouffre assise,
Tu n'anéantis rien ; tu nous prends par surprise,
Par le mensonge et par l'erreur
Sans nous dire où tu vas. Si l'homme, en sa démence,
Croit toucher à sa fin lorsque tout recommence,
Si tu lui causes tant d'horreur ;

Si l'impie en mourant profère des blasphèmes,
Le prêtre, au nom de Dieu, lance des anathèmes,
Le lâche tremble en te voyant ;
Si des crimes sans nombre ont souillé notre globe,
Si l'on ne voit le jour quand les blancheurs de l'aube
Ravissent les yeux du croyant,

Toi seule en es la cause. On regrette la vie,
Ignorant que la mort est par elle suivie,
Comme deux immortelles sœurs
Dont le double flambeau jamais ne se consume :
Lorsque l'un d'eux s'éteint, c'est l'autre qui s'allume
Sur de moins amères douleurs.

III

Que deviennent les morts qu'on descend dans la tombe
De l'orgueilleux caveau, quand la dalle retombe
Sous la pince des fossoyeurs,
Et que la pâle nuit, autour du mausolée
D'où la blanche colombe au loin s'est envolée,
Répand de sublimes frayeurs ?

Que deviennent les morts, dans leur couche d'argile,
Qui, pour tout monument, n'ont qu'une croix fragile
Qui s'incline avec les autans,
Symbole du martyre et de la foi qui sauve,
Demi-couché dans l'herbe et l'ortie et la mauve,
Privés des roses du printemps ?

Que deviennent les morts, victimes du naufrage,
Qu'ensevelit l'abîme ou qu'il jette au rivage
Sur des plages au sable d'or ?
Ils partirent joyeux sans prévoir la tempête,
Au retour, leurs amis devaient se mettre en fête,
Mais ils les attendent encor !

Que deviennent les morts, le soir d'une bataille,
Déchirés par l'obus, criblés par la mitraille,
Dormant dans les guérets obscurs,
Quand l'aurore sanglante, éclairant la déroute,
On les voit dans les champs, aux ravins, sur la route,
Fauchés comme des épis murs ?

Que deviennent les morts..., énigme de la vie
Qui trouble la raison et que nul n'a ravie
Au sphinx dévorant du tombeau,
Lorsque les trépassés si jeunes sont des anges
Dont le suaire blanc est fait avec les langes
Que la mère prend au berceau ?

Comme les disparus, là-bas. de l'Ile verte,
Ceux des vieux continents dont on pleure la perte,
Pauvre, riche, empereur ou roi,
Tous, que la mort pour eux soit clémente ou cruelle,
Des transformations de la vie éternelle
Subissent l'inflexible loi.

Ce qu'ils sont devenus ? Demandez à la terre,
Si vous croyez qu'il faut chercher là le mystère,
Et la tombe vous répondra :
Vous serez aveuglés de visions funèbres,
Mais évoquez l'esprit qui perce les ténèbres,
Le problème se résoudra.

« Tout monte à l'infini ! » s'écriait Parménide.
Comme le papillon brisant sa chrysalide,
L'âme quitte le corps charnel ;
Elle vit dans l'azur, souffrante ou bienheureuse,
Son mérite la fait soleil ou nébuleuse,
Selon le juste et l'éternel.

Tout est fils du progrès, effets latents ou causes,
Vol ascendant de l'être en ses métamorphoses,
Délié du passé qui dort.
Chaque élément retourne à la fournaise ardente,

L'esprit libre poursuit l'Inconnu qui le tente
Et sourit en narguant la mort.

FIRMIN NÈGRE.

Le Diable au XXme siècle

Depuis une quinzaine de jours, la presse publie des comptes-rendus plus ou moins fantaisistes sur le cas de la sœur St-Fleuret, du couvent de Grèzes, qui serait, suivant les uns, une simple hystérique, suivant d'autres, possédée du démon.

Voici, d'après *Le Matin*, quelques détails sur ce cas curieux qui embarrasse autant le clergé que les médecins.

LAISSAC, 14 juin. — Les journaux de Rodez ayant raconté des faits extraordinaires qui se passeraient à l'orphelinat de Grèzes, près de Laissac, concernant une religieuse de cet orphelinat appelée sœur Saint-Fleuret, je me suis rendu sur les lieux pour contrôler ces faits, et voici ce que je viens d'apprendre de sources absolument autorisées et dont je garantis l'exactitude.

Il y a, depuis quelque douze ans, à l'orphelinat, une religieuse, originaire du canton de Bozouis, nommée en religion sœur Saint-Fleuret, qui est atteinte d'une espèce de folie qui fait qu'elle se croit possédée du diable et que sa supérieure, ses compagnes, les autres sœurs de l'orphelinat, et même presque tous les ecclésiastiques du pays le croient également.

Cette maladie qui, d'après les médecins, n'est qu'une déviation de l'hystérie, a eu comme prodrome une prédisposition naturelle, qui est devenue aiguë par l'influence du milieu ambiant, mais elle n'a rien de surnaturel, c'est la résultante d'une véritable auto-suggestion.

Dans ses crises, la malade pousse des cris aigus, tellement retentissants que les paysans les entendent à une grande distance du couvent ; il lui semble, dans ces moments-là, que le diable la mord ou la brûle à telle ou telle partie de son corps, et l'auto-suggestion est si forte qu'aussitôt la crise passée on trouve à l'endroit du corps où la pauvre sœur souffrait si fort, soit une véritable brûlure sur sa peau, soit l'empreinte d'une mâchoire ou d'un certain nombre de dents qui viendraient de mordre.

Sœur Saint-Fleuret a l'horreur de tout objet religieux : le voisinage d'un Christ, d'un livre de dévotion ou d'une image pieuse la plonge immédiatement dans un accès presque rabique et, chose incroyable, elle n'a pas besoin de voir ces objets, elle les sent, elle les devine quand on les

approche d'elle, si cachés qu'on les tienne, et elle se précipite aussitôt vers eux pour les détruire, ne pouvant absolument pas les souffrir.

De plus, elle devine souvent la pensée des personnes qui lui parlent, et elle leur répond, même dans leur langue, quelle que soit cette langue ; ainsi Mgr Lavignac, évêque *in partibus*, est allé la voir dernièrement ; sœur Saint-Fleuret, qui pourtant n'était pas dans un moment de crise a commencé par lui cracher à la figure ; puis, s'étant quelque peu calmée, elle a parlé au prélat, et, finalement, comme il lui demandait en langue caraïbe si elle était fatiguée de cet entretien, elle lui a répondu aussi en langue caraïbe : « Je le suis, en effet, laissez-moi tranquille et allez vous coucher. »

Quoique étant une simple paysanne qui n'a jamais reçu la moindre instruction, sœur Saint-Fleuret parle très bien dans ses crises le grec, l'italien, le russe, l'anglais, l'allemand, etc., et elle répond toujours parfaitement dans la langue qu'on lui parle.

C'est un sujet d'observation pathologique réellement merveilleux.

Le cardinal Bourret envoya à Grèzes, il y a environ six ans, pour la visiter, un médecin major de régiment, névropathe très connu par les travaux scientifiques spéciaux qu'il a publiés sur ces singulières maladies ; le major fut stupéfait de la démoniaque de Grèzes et il déclare que nulle part, ni à la Salpêtrière, ni ailleurs, il n'a vu une malade plus incroyablement curieuse à étudier. (*Paris Nouvelles*).

M. Gaston Stiegler, reporter du *Français*, est allé aussi faire une enquête et il résulte de son témoignage que, bien que la supérieure du couvent de Grèzes ne veuille pas se prononcer sur la cause de cette maladie, on sent par ses réponses qu'elle l'attribue à une intervention démoniaque. C'est également l'opinion du bas clergé des environs, si nous en croyons M. de Bonnefon. Mais les autorités ecclésiastiques ne paraissent pas partager cet avis, et semblent ne voir dans ces faits que des manifestations de l'hystérie, puisque Mgr Franqueville a répondu simplement à ceux qui parlaient d'exorcisme : « Qu'on la soigne ! »

Voici, d'après M. Gaston Stiegler, l'opinion du Dr Séguret, médecin de l'orphelinat de Grèzes :

C'est une malade atteinte d'hystérie, avec folie religieuse, comme on en voit chaque jour à la Salpêtrière. Il y a pendant les attaques, raideur des membres, insensibilité, perte de la connaissance des choses environnantes, position du corps en arc de cercle, étouffements par suite de la présence prétendue d'une boule dans la gorge. Autrefois, ces symptômes étaient accompagnés de cris terribles qui, maintenant, ont disparu. De plus, il y a dédoublement de la personnalité. La malade a deux mentalités ou comme on dit, deux *moi* qui s'ignorent : l'un quand elle est à

l'état normal, l'autre quand elle est en état de crise. Lucide, elle ne sait plus ce qu'elle a dit. ou fait, ou entendu pendant sa crise. Mais en état de crise, elle elle se souvient de ce qui lui est arrivé dans les crises précédentes.

Jusqu'alors, tous ces symptômes sont ceux de l'hystérie proprement dite, telle qu'on l'observe chez les malades ordinaires ; mais ici cette maladie se complique d'auto-suggestion religieuse qui produit des troubles qui vont jusqu'à la folie, si l'on en croit le Dr Séguret lorsqu'il dit :

La folie religieuse n'a rien non plus de miraculeux, mais elle est plus capable d'étonner l'imagination chez les personnes non habituées aux sciences. Il y a deux sortes de folie religieuse, la théomanie et la démonomanie. Dans la théomanie, le malade croit penser, agir, vivre en un mot sous l'influence de Dieu ; celle-là ne souffre pas, au contraire, elle vit dans la béatitude, elle est heureuse. Ce fut au XVII[e] siècle le cas de Marie Alacoque. Mais dans la démonomanie, la malade croit que Satan habite en elle, vit en elle, la guide, l'inspire. Elle est alors très malheureuse, elle se sent souillée par le Diable qui lui fait commettre des crimes et des sacrilèges, et elle souffre d'une façon atroce au physique et au moral, c'est le cas de la sœur St-Fleuret. Elle est ce que l'on appelait autrefois une possédée, une démoniaque, ou, comme nous disons aujourd'hui en langage scientifique, une démonomane. Tantôt, la sœur St Fleuret, dans ses crises, se croit, se sent habitée par le diable, et alors elle fait tout ce que ferait réellement le diable s'il était là, ou du moins tout ce qu'elle se figure qu'il ferait, d'après l'idéal qu'elle a appris à se former de lui. Le diable repousserait l'eau bénite et elle repousse l'eau bénite. Le diable s'enfuirait, entrerait en colère à la vue d'un chapelet, d'un crucifix, d'une hostie consacrée, et la sœur s'enfuit, entre en colère en présence de ces objets pieux ; au besoin elle se jette dessus et les brise comme ferait le diable. J'ai été témoin de ces crises.

Tantôt, le diable n'est pas en elle, mais hors d'elle. Par l'effet d'une hallucination, elle le voit comme je vous vois en ce moment, avec la même netteté, la même précision. Elle le décrit : il est noir, velu, il a des griffes, il est armé d'un fouet, d'un fer rouge. C'est un diable lubrique, qui veut se jeter sur elle, la violer. Elle se débat, elle fuit. Il la poursuit. Elle s'échappe de plus belle. Il la frappe de son fouet, il la brûle de son fer rouge. L'illusion est si forte que les traces de coups apparaissent sur le corps de la malheureuse, comme si elle avait été effectivement touchée. J'ai constaté sur elle ces traces de coups. J'ai constaté des brulures au second degré, des escarres. Ce sont des stigmates, comme en avait St François d'Assises. Mais ceux-là sont passagers : ils s'effacent au bout d'un temps plus ou moins long.

— J'ai entendu parler de morsures, dit le reporter.

— Moi aussi, répond le médecin, mais je n'ai jamais eu l'occasion de constater la trace des dents. D'ailleurs cela ne serait pas plus surprenant que le reste.

Lorsque l'on se reporte à toutes les expériences de suggestions faites depuis un quart de siècle dans le monde entier, on n'hésite pas à croire que les marques de coups, les brûlures et les morsures peuvent parfaitement provenir de l'imagination surexcitée de la malade. On connaît toutes les perturbations organiques produites par l'idée imposée à un malade qu'il ressentira tel ou tel effet. C'est M. Focachon qui suggère à son sujet qu'on lui a posé un vésicatoire, alors qu'on n'avait mis sur l'épaule que des timbres-poste. Vingt heures après, l'épiderme épaissi et mortifié présentait une couleur blanc jaunâtre, et cet endroit était entouré d'une zone de rougeur intense avec gonflement.

MM. Bourru et Burot, professeurs à l'école de médecine de Rochefort, ont publié des faits d'épitaxis, (c'est-à-dire de gouttelettes de sang sortant de l'épiderme) à la suite d'un ordre reçu par le sujet. Un jour l'un des expérimentateurs ayant endormi le sujet, le célèbre Louis V. traça son nom avec l'extrémité émoussée d'un stylet sur ses deux avant-bras, puis il fit le commandement suivant : « Ce soir tu t'endormiras et tu saigneras aux bras sur les lignes que je viens de tracer. » A l'heure fixée, le sujet s'endormit ; au bras gauche les caractères se dessinèrent en relief et en rouge vif sur le fond pâle de la peau, et même des gouttelettes de sang perlèrent sur plusieurs points.

Mais ce qui est plus important encore, et qui montre que l'action d'une volonté étrangère n'est pas indispensable pour produire ces phénomènes, c'est que, plus tard, M. Mabille a vu le même sujet, dans des accès spontanés d'hystérie, se donner à haute voix l'ordre de saigner au bras, et présenter quelque temps après des hémorrhagies cutanées, comme celles dont nous venons de parler. Ces curieuses manifestations du pouvoir de la pensée sur le corps expliquent les stigmates sanguinolents qu'on a observés souvent chez des extatiques, comme Louise Lateau, pendant qu'ils se représentaient avec une puissante intensité les plaies produites sur son corps par la passion du Christ (1).

(1) Binet et Ferré. *Le Magnétisme animal.* Voir p. 146 et suiv. Sur les

A la Salpêtrière, Charcot et ses élèves ont déterminé fréquemment chez les hypnotiques des brûlures par suggestion. L'idée de brûlure ne produit pas son effet instantanément, mais après quelques heures d'incubation. Voici un récit qui montre bien cette action énergique de la pensée sur le corps (1) :

L'expérience suivante a été faite par le Dr J. Rybalkin, en présence de ses collègues, à l'hôpital Marie à Saint-Pétersbourg.

Le Dr Rybalkin avait déjà expérimenté dans ce sens avec le même sujet. C'était un peintre en bâtiment nommé Macark, âgé de 16 ans, hystérique et presque entièrement anesthésique. Il fut hypnotisé à 8 h. 30 du matin et on lui dit : « Quand vous vous réveillerez, vous aurez froid, vous irez vous chauffer au poële et vous vous brûlerez le bras sur une ligne que j'ai tracée. Cela vous fera du mal, une rougeur apparaîtra sur votre bras ; il enflera, il y aura des ampoules. »

Réveillé, le sujet obéit. Il poussa même un cri de douleur au moment où il toucha la porte du poële, qui n'était pas allumé ! Quelques minutes après, une rougeur sans gonflement pouvait être vue à la place indiquée et le sujet se plaignait d'une vive douleur lorsqu'on le touchait. On lui mit un bandage au bras et il alla se coucher sous nos yeux.

A la fin de notre visite, à 11 h. 30, nous constatâmes une enflure considérable accompagnée de rougeur et d'érythème à papules à l'endroit de la brûlure. Un simple contact dans un cercle de 4 centimètres causait une sérieuse douleur ; le médecin, le Dr Pratine, entoura l'avant-bras d'un bandage qui montait jusqu'au tiers supérieur du bras.

Le lendemain matin à 10 heures, quand le pansement fut enlevé, nous vîmes, à l'endroit de la brûlure, deux ampoules, l'une de la grandeur d'une noix, l'autre de celle d'un pois et une quantité de petites ampoules. Autour, la peau était rouge et sensible. Avant l'expérience cette région avait été anesthésique (insensible). A trois heures, les ampoules s'étaient réunies en une seule ampoule. Le soir l'ampoule qui était remplie d'un liquide jaune à moitié transparent, se creva et il y eut une plaque ulcérée. Une semaine plus tard, la sensibilité ordinaire revint sur la cicatrice et au bout de quinze jours il ne restait plus qu'une marque rouge à l'endroit de la brûlure.

On voit par ces exemples que les coups, les brûlures, etc. observés sur la sœur Saint-Fleuret peuvent s'expliquer parfaitement par une autosuggestion maladive, résultant de la croyance qu'elle est possédée par le démon, et si les observations n'avaient pas révélé d'autres

stigmates voir P. Janet. *Névroses et idées fixes* p. 178, et sur l'étude d'un cas de possession, p. 375.

(1) *Revue de l'hypnotisme*. Juin 1898, p. 361.

phénomènes, nous n'en aurions pas parlé. Mais, voici des faits, qui, de même que le parler en langues étrangères, sortent des catégories précédentes et demandent à être interprétés. Citons encore *le Matin* :

Il a été fait une foule d'expériences, en présence de nombreuses personnes professant les opinions religieuses ou philosophiques les plus opposées, en même temps que les mieux placées pour se contrôler les unes les autres et pour rendre toute erreur ou toute supercherie impossible, et il résulte de la manière la plus rigoureuse et la plus mathématique (?) que toujours la malade distingue instantanément l'eau bénite de celle qui ne l'est pas.

Elle la distingue toujours et sans jamais se tromper, toutes les fois qu'on recommence l'expérience ; elle la distingue même sans la voir, c'est-à-dire qu'il suffit qu'on en apporte quelques gouttes dans un flacon, aussi caché que possible, pour que, à l'approche du liquide, la malade entre dans un état d'exaspération inimaginable : alors elle se précipite comme une furie vers la personne, quelle qu'elle soit, qui dissimule le flacon d'eau bénite et elle veut le lui arracher pour le détruire. Si cette personne résiste, la malade l'injurie violemment et cherche à la frapper ou à la griffer ; sa surexcitation s'élève jusqu'au paroxysme tant que le flacon reste près d'elle, et elle ne se calme que quand il a été éloigné.

Comment expliquer ce discernement entre l'eau bénite et celle qui ne l'est pas ?

Le Dr Séguret n'hésite pas une minute à mettre ce phénomène sur le compte de la suggestion mentale. Voici son affirmation :

On a dit aussi que la sœur distinguait l'eau bénite de l'eau ordinaire, c'est très possible. Si un individu tient devant elle une fiole d'eau bénite dans une main et une fiole d'eau ordinaire dans l'autre, la malade pourra peut-être désigner l'eau bénite. Ceci simplement parce que celui qui tiendra les deux fioles pensera plus fortement à l'eau bénite qu'à l'autre : il transmettra ainsi sa pensée, même sans le vouloir. C'est de la suggestion. Seulement il faut que l'individu possède de l'influence sur la sœur, il faut qu'elle ait confiance en lui, qu'elle lui accorde du crédit.

Constatons, en passant, le progrès fait par nos idées. Il y a quinze ans seulement, un médium n'aurait jamais osé parler de suggestion mentale, car ce phénomène n'était pas encore admis par la science. Sans doute, aujourd'hui encore, les officiels n'en font guère mention, mais on sent que nous arrivons au moment où cette théorie va recevoir le *dignus intrare*. Quant au cas de la sœur Saint-Fleuret, il faudrait avoir plus de renseignements que ceux que

nous possédons pour décider si d'autres causes n'interviennent pas.

Sur ce terrain, le docteur Fleuret est très réservé. Lui si locace lorsqu'il s'agit de décrire les symptômes de la maladie, devient presque muet en face des phénomènes qui dépassent décidément ceux décrits ordinairement par ses maîtres.

En réponse à l'interrogation de M. Stiegler, qui lui disait que la malade s'exprimait en des langues qui lui sont notoirement inconnues, le Docteur répond :

Cela n'est pas vrai. Voici cependant ce qui m'a été raconté. Mgr Lavinhac, originaire de la contrée et évêque *in partibus*, attiré par les merveilles que l'on contait de la sœur Saint-Fleuret, vint la voir. Il la questionna, la poussa, et comme elle l'étonnait, il voulut faire une expérience extraordinaire. Certains idiomes sauvages lui sont familiers, car ses missions l'ont conduit dans les pays lointains. Il eut l'idée de poser à la malade une question en lange caraïbe. La sœur lui répondit par le mot qui signifie *bonjour* dans cette langue. A la vérité, je n'étais pas présent à la séance, mais la chose m'a été rapportée par des témoins entièrement dignes de foi, et je la tiens pour certaine.

Comment expliquer ce fait ? Toujours en faisant appel à la suggestion.

Mgr Lavinhac a parlé en caraïbe à la malade et il a attendu la réponse. Très-probablement, en cette minute, il avait présent à l'esprits quelques mots de caraïbe qu'il prononçait très bien et qui lui remontaient à la mémoire. Il a pensé sans y prendre garde le mot « bonjour » tel que ces sauvages le disent dans leur parler,et il l'a transmis à la malade,au sujet, qui l'a aussitôt prononcé.

Nous ferons ici toutes nos réserves ; il n'est nullement établi que Mrg Lavinhac ait pensé à ce mot, car il n'aurait pas manqué d'en faire mention, en supposant toutefois que ce soit le seul que la malade ait prononcé dans cet idione.

On voit par l'ensemble de ces faits que le domaine du diable se rétrécit tous les jours, car il n'est pas douteux qu'il y a un siècle, la sœur Saint-Fleuret eût été exorcisée avec toutes les pompes du rituel. Mais si l'influence démoniaque devient plus que problématique, il reste à déterminer à quel agent attribuer la connaissance de ces langues étrangères, et en dehors du spiritisme qui donne l'explication de ces phénomènes, ils restent pour les savants matérialistes une énigme indéchiffrable.

BECKER.

Le christianisme

(Suite)

Ainsi les chrétiens, après avoir été longtemps persécutés, virent leur religion monter sur le trône et jouir de l'appui de l'Etat. Leur prestige commença à s'établir sous Julien, successeur de Constantin, et lorsque l'Empire romain fut ébranlé, ils s'approprièrent le pouvoir suprême, ce qui ne leur réussit néanmoins que par le *terrorisme*, par la persécution de ceux qui pensaient autrement qu'eux. Le sable imbibé du sang des martyrs de la primitive Eglise n'avait pas encore été balayé des arênes, que les successeurs de ces martyrs remplaçaient les anciens bourreaux, et immolaient au nom du Christ les adorateurs des dieux anciens. Les chrétiens rendirent ainsi aux païens, *au centuple*, les maux qu'ils en avaient reçus (1). L'Empire romain fut rempli de séditions causées par le zèle effréné de ces *prêtres pacifiques* qui, peu auparavant, ne prêchaient que la douceur et l'indulgence. Ce n'était plus la foi, la conviction qui faisait les conversions, c'étaient la force, les faveurs, les immunités et les privilèges. Le nombre des chrétiens devint énorme (2), mais la corruption devint plus énorme encore.

---

(1) En Orient, les chrétiens se sont montrés persécuteurs avant d'être persécutés.

(2) Sous la protection des successeurs de Constantin, le christianisme prit une grande extension, mais Mahomet, en fondant l'Islamisme, l'anéantit en Asie et en Afrique.

Mahomet enseignait : « *Il n'y a qu'un Dieu qui gouverne l Univers ; il veut être adoré fidèlement par la prière fervente, et surtout par la vertu. La vertu consiste dans la soumission aux décrets providentiels, la bienfaisance envers les pauvres et les étrangers, l'honnêteté, la prudence, la propreté et la bravoure dans les combats.*

« *Celui qui accomplit ces prescriptions est un vrai croyant et sera récompensé dans la vie éternelle* » (*Mahomet. — Le Koran, composé vers l'an 622 de l'ère chrétienne*).

Cet enseignement avait rencontré beaucoup d'adhérents, parce qu'il était simple et compréhensible, tandis que celui des chétiens s'était tellement éloigné de celui de Jésus qu'il était devenu incompréhensible, mystique et déraisonnable...

N'y a-t-il, en effet, rien de plus mystique, de plus incompréhensible,

Les Empereurs comblèrent le sacerdoce de largesses et de bienfaits que, souvent, il méconnut. On déchargea les prêtres de toutes les fonctions civiles, afin que rien ne les détournât du ministère sacré. Ainsi les pontifes d'une secte, jadis rampante et opprimée, devinrent indépendants ; enfin, devenus plus puissants que les rois, ils s'arrogèrent bientôt le droit de leur commander en maîtres. Ces prêtres d'un *Dieu de paix*, presque toujours en discorde entre eux, communiquèrent leurs passions et leurs fureurs aux peuples, et le monde étonné vit naître, *sur la loi de grâce*, des querelles et des malheurs qu'il n'avait jamais éprouvés sous les divinités paisibles qui s'étaient autrefois partagé, sans disputes, les hommages des mortels.

« Les bêtes féroces, écrit l'empereur Julien, dit l'Apostat, ne sont pas plus redoutables que les chrétiens ne le sont les uns aux autres » (1).

Telle fut la marche d'une religion *innocente et pure* dans son origine, mais qui, par la suite, loin de procurer le bonheur aux hommes, fut pour eux une pomme de discorde et le germe fécond de leurs calamités. Elle fit, en quatorze siècles, une mer de sang humain autour de l'Evangile ; elle réduisit le monde à un état de barbarie qui n'avait jamais eu son pareil depuis l'apparition de l'homme sur la terre et dont les peuplades les plus sauvages et les plus féroces n'ont jamais donné l'exemple ni connu les souffrances.

Aux fruits on reconnaît l'arbre. Le christianisme dogmatique a-t-il donné au monde plus d'années de paix et de bonheur que les autres religions ? Mettez dans un plateau de la balance tous les

---

de plus déraisonnable que la Trinité ? Trois personnes qui *s'engendrent* et qui ne forment qu'un seul *Dieu éternel*... ; le Fils *homme et Dieu* en même temps... Et puis la *mère de Dieu* qui a un mari qui n'est pas le Père de Dieu ??? Quelle complication !!!

Les peuples de l'Orient, surtout ceux de l'Asie et du nord de l'Afrique, accueillirent l'enseignement de Mahomet avec grand empressement, ce qui arrêta non seulement le développement de l'Eglise chrétienne dans ces pays, mais l'anéantit encore complètement.

(1) Empereur romain de 361 à 363, prince éclairé et philosophe, si maltraité dans les chroniques cléricales pour avoir abandonné le *pseudo-christianisme* par dégoût de ses disputes et horreur de ses excès.

crimes, toutes les iniquités du paganisme, du judaïsme, du mahométisme, de tous les siècles, et dans l'autre plateau, les crimes et les iniquités d'un seul siècle chrétien du moyen-âge, et ce seul siècle sera plus lourd de sang, de guerre, de misère et de calamité que tous les siècles réunis de l'antiquité.

Goethe n'a pas craint de dire qu'il regardait l'avènement du christianisme et la mort du paganisme comme un double malheur pour la civilisation, comme une cause de décadence et de recul...

Nous devons, en effet, au paganisme ce qu'il y a de meilleur dans notre littérature. Ses écrivains sont nos modèles, ses législateurs sont nos maîtres, ses artistes sont nos guides.

« La Grèce, si petite, a fait plus que tous les empires, dit Michelet. Avec ses œuvres immortelles, elle a donné l'art qui les fit, l'art surtout de création, d'éducation qui fait les hommes.

« Elle est (c'est son grand nom) *le peuple éducateur* ».

*
* *

Le christianisme *dogmatique* est au *christianisme de Jésus* ce que l'ombre est à la lumière. — La doctrine du Christ a été dénaturée, enveloppée de dogmes spéculatifs sans importance aucune, et tout à fait incompréhensibles...

Nous allons faire voir que tous ses dogmes, ainsi que toutes les subtilités théologiques que le clergé a établies et érigées en lois divines, il les a empruntés *aux religions de l'Inde* ; que tous les emblèmes, tous les usages qu'il a introduits dans le culte, il les tient du paganisme ; il est vrai qu'il a su les perfectionner avec un art infini, pour aboutir définitivement à une espèce d'idolâtrie dans laquelle le *Dieu un* de Jésus a fini par disparaître absolument.

Les Egyptiens, les Chaldéens, les Juifs, puis les Chrétiens ont leur *Adam* (*Hadama*) et leur *Eve* (*Héva*) qu'ils tiennent de l'Inde. L'aventure de ce malheureux couple, y compris la tentation du démon, déguisé en serpent, se retrouvent presque mot à mot dans les légende de l'Inde.

Ainsi que le *Noé* de la Bible, le Noé (*Satyaurata*) des Brahmanes repeuple la terre après le déluge et a trois fils.

Après la sortie de l'*arche* (il y a aussi une arche), il boit du *meat* (liqueur de riz), s'enivre et s'étend dans sa tente dans une posture indécente. Son fils *Chama* (comme cela ressemble à *Cham* ?) se moque et appelle en riant ses frères qui s'indignent et couvrent de

leurs vêtements la nudité de leur père. A son réveil, celui-ci informé des faits, maudit son fils irrévérencieux. « *Tu seras*, lui dit-il, *le serviteur des serviteurs de tes frères.* » Et voilà pourquoi les *blancs* se croient le droit de molester les *noirs*.

« Après le péché de Hadama et de Héva, écrit M. Jacolliot *Brahma* (*Jehovah*) leur avait annoncé la venue d'un *Sauveur* qui portera le nom de *Christna* (lisez : *Christ* !), qui signifie en sanscrit : *sacré*. Cet enfant était *Vischnou*, la 2me personne de la trinité indienne, incarné dans le sein de la *Vierge Devanaguy* (en sanscrit : *formée par Dieu* pour effacer la *faute originelle)*.

« Devanaguy demeura *Vierge*, quoique mère, ayant conçu sans opération d'homme, *obombrée* des rayons de Vischnou et donna le jour à un enfant divin, dans une tour où l'avait fait enfermer son oncle *Kansa*, le tyran de Madura, qui avait vu en songe que l'enfant qui en naîtrait devait le détrôner.

« La nuit de la naissance, au premier vagissement de Christna, un grand vent renversa les portes de la prison, tua la sentinelle et Devanaguy fut conduite avec le nouveau-né à la maison du berger *Nanda*, où tous les bergers conduits par un envoyé de Vischnou le fêtèrent.

« En apprenant la liberté de Devanaguy et sa fuite merveilleuse, le tyran Kansa, aveuglé de fureur, afin de prévenir que Christna lui échappât, ordonna dans tous ses Etats le massacre des enfants du sexe mâle nés pendant la même nuit que celui qu'il cherchait à tuer.

« Mais les soldats passèrent auprès de Christna sans le reconnaître, car il avait pris l'apparence d'un enfant de dix ans.

« L'enfant fit de nombreux miracles et émerveilla tout le monde par sa sagesse et sa vertu. Plus tard, à l'âge de seize ans, il s'entoura de quelques fervents disciples, et commença à prêcher une morale que l'Inde n'avait pas encore connue depuis la domination brahmanique (1).

« Un jour que Christna priait appuyé contre un arbre, une troupe de sbires envoyés par les prêtres dont il avait découvert les

(1) Outre sa morale sublime, Christna enseigna encore l'immortalité de l'âme et la *loi des renaissances* (*4.800 ans avant J.-C*). On peut dire qu'il a été un des précurseurs du *Spiritisme moderne*.

vices, le tuèrent à coups de flèches et suspendirent son corps dans les branches pour qu'il fût dévoré par les oiseaux immondes.

« La nouvelle de sa mort parvint aux oreilles d'*Ardjuna*, celui des disciples que Christna aimait le plus et qui accourut accompagné d'une grande multitude pour recueillir ses restes sacrés. Mais le corps de l'*homme-Dieu* avait disparu : il était sans doute retourné vers les demeures célestes, et l'arbre dans les branches duquel il avait été suspendu, apparut subitement couvert de grandes fleurs rouges répandant au loin les plus suaves parfums.

« Christna reçut le nom de *Jezeus* (en sanscrit ; *pure essence, incarnation divine*) que lui donnèrent ses disciples, un jour qu'il se montra à eux entouré de rayons lumineux dans toute la splendeur de la majesté divine » (*Jacolliot. La Bible dans l'Inde*).

Nulle part, dans la Bible, il n'est question d'une *trinité égalitaire* de prétendues personnes de la Divinité. C'est la trinité indienne qui, seule, a donné naissance à la trinité chrétienne...

Pour l'Eglise, la première personne de la trinité n'est plus aujourd'hui qu'une divinité honoraire ; elle ne la cultive plus ; elle ne lui élève même plus de chapelle. Elle a écarté la 2me personne en douceur, et n'a conservé de lui qu'un *viscère* qu'elle adore sous le nom de *Sacré Cœur*. Cette ridicule dévotion est due à Marie Alacoque et à son confesseur le jésuite La Colombière. Quant à la 3me personne qui, elle, doit représenter l'amour divin, on ne la connaît pas, on ne l'aime pas, on ne s'en occupe pas. Le culte de la *Vierge* a tout absorbé dans le monde catholique.

« Dieu, dit Eugène Pelletan, a changé de sexe. Il était homme, le voici femme. La fête du Christ ne dure qu'un jour, la fête de Marie dure un mois et quel mois ? le mois fleuri, le mois embaumé de l'aubépine et de la fauvette ; il y a dans ce culte de la déesse une science approfondie du genre humain.

« L'ancienne religion avait sa majesté, le jésuitisme en a fait une superstition ; car c'est par la superstition surtout qu'on peut agir sur la faiblesse ou sur la décrépitude » (*Eugène Pelletan. Dieu est-il mort ?*)

*
* *

La chute originelle. — Le dogme de la *chute originelle* et celui de la *rédemption* qui en est le corollaire, sont d'origine bouddhique, comme nous venons de le voir.

*
* *

Le baptême. — Dans les trois jours de sa naissance, chez les sectateurs de Christna, l'enfant devait être ondoyé, c'est-à-dire purifié par l'eau sacrée du Gange, et quand l'éloignement empêchait de s'en procurer, par l'eau *lustrale*, consacrée par les prêtres.

Cette coutume religieuses date dans l'Inde de l'époque védique et Christna l'a consacrée en allant lui-même se plonger dans les eaux du Gange ; elle est encore en honneur chez les Indous. Les livres sacrés de l'Inde disent que cette eau répandue sur l'enfant a pour but de *le laver de la tache originelle.*

Les païens, longtemps avant l'époque du Christ, pratiquaient également cette cérémonie religieuse. La preuve s'en trouve dans Euripide (*405 ans avant Jésus-Christ*), qui parle de fonts baptismaux placés dans les temples. La croyance dans l'efficacité éparatoire de l'eau par le baptême pour enlever les péchés, était généralement admise. Ainsi, Ovide et Cicéron parlent de la cérémonie du baptême comme d'un moyen absurde de rechercher son salut.

Après les apôtres, des formes superstitieuses furent instituées par l'Eglise et ajoutées à la cérémonie du baptême : on voulait accorder quelque chose au sentiment de l'époque. Après le concile de Nicée, les chrétiens ajoutèrent au baptême la cérémonie del 'exorcisme et de l'adjuration pour chasser les mauvais esprits. Différents signes étaient faits avec la croix. On allumait de petites lumières, puis on mettait du sel dans la bouche de la personne à baptiser. Le prêtre touchait la bouche et les oreilles de cette personne avec un doigt enduit de salive, lui soufflait et lui crachait au visage. Durant la période patricienne, cette cérémonie fut suivie dans l'Orient et les néophytes allaient habillés de blanc, jusqu'à la Pentecôte. Des exceptions à cette pratique n'avaient lieu que dans le cas de nécessité.

Les néophytes étaient préparés à la chose par le jeûne, la prière et les exercices de dévotion. Comme l'opinion s'était établie que lorsque le baptême était conféré, il effaçait tous les péchés commis précédemment, il n'était pas rare, parmi les catéchumènes, de différer la cérémonie sanctificatoire aussi longtemps que possible, de crainte que des péchés commis bien antérieurement ne fussent pas expiés. Saint Ambroise ne fut baptisé qu'étant élu évêque de Milan,

et d'autres fonctionnaires éminents de l'Eglise ne le furent qu'à l'approche de la fin de la vie. Constatons que l'empereur Constantin ne fut baptisé qu'à son dernier soupir, par un évêque hérétique, Eusèbe de Nicomédie, et l'un de ses fils après avoir été tué (1).

Général H. C. FIX.

(*A suivre*).

Carnet des Blackwell

Mon cher Directeur,

En me confiant fort gracieusement ses notes spirites, Lady Blackwell m'avait exprimé le désir de voir publier d'abord le récit de l'apparition qui l'avait frappée le 1er mars 1901, l'esprit qui, pour un motif assez futile, avait demandé son assistance, si peu de temps après la séparation de l'âme et du corps. Vous avez eu l'amabilité de déférer à ce désir elle vous en remercie, non par un sentiment de satisfaction personnelle, mais parce que le docteur Blackwell et elle-même considèrent que la publication des faits dits « surnaturels » bien que pour eux, ils soient devenus depuis dix ans, aussi naturels que fréquents, est utile aux lecteurs de toutes les publications littéraires.

---

(1) Aujourd'hui, l'Eglise enseigne *formellement* que le baptême efface tous les péchés que l'on a commis avant de le recevoir.

Voici comment s'exprime à ce sujet un prêtre éducateur de la Jeunesse :

« Non seulement le baptême efface tous les péchés que l'on a commis avant de le recevoir, mais il remet encore toutes les peines, soit éternelles, soit temporelles qui leur étaient dues ; ainsi un enfant qui meurt après avoir reçu le baptême, monte aussitôt au ciel ; ainsi encore un adulte qui mourrait immédiatement après avoir reçu le baptême, irait *droit au ciel,* sans passer par les flammes du purgatoire, QUAND BIEN MÊME IL AURAIT COMMIS AVANT SON BABTÊME, TOUTES SORTES D'ABOMINATIONS ET DE CRIMES, ET SE SERAIT PLONGÉ DANS LES PLUS AFFREUX DÉSORDRES (*Abbé Ambroise Guillois. — Catéchisme dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes. XIXe Edition. p. 44, avec l'approbation de Mgr. Bouvier, évêque du Mans*).

Voilà la nourriture spirituelle qu'on donne à nos enfants !!!

En France, le scepticisme, l'incrédulité ou l'indifférence, quand ce n'est pas le matérialisme, arrête souvent la plume qui serait tentée de raconter non ce qui a été dit, mais ce qui a été vu. C'est que l'écrivain sait trop que le lecteur sautera à pieds joints par dessus l'article ou, s'il le lit, qu'il prendra en pitié le conteur de pareilles « sottises ».

En Amérique, dans bon nombre de journaux (daily news papers) une colonne en tête de laquelle s'étale en grosses lettres le mot *spiritualism*, est ouverte à tous ceux qui veulent faire part au public des faits qui se sont passés dans une ville ou dans une autre de ce vaste continent où la liberté d'agir est laissée aux vivants et aux morts, à la condition bien entendu, assure le docteur, qu'ils se conduiront « with respectability... » avec décence.

A la quatrième page de certains journaux de New-York, de Boston, de Philadelphie ou de Chicago, on lit des annonces dans le genre des suivantes : *New-York, telle avenue, telle rue. Ce soir à 9 h., (la date), séance chez Miss J. Owen, médium Mme Shibey, incarnations, matérialisations.* Prix 1 dollar (*frais de location de l'appartement et rétribution du médium peu fortuné*). *Recommandations : On est prié d'observer le plus grand silence pendant la séance dont la durée peut varier d'une heure à deux. De même on demande d'écouter avec respect les prières qui seront faites.*

Chicago. — *la date — ce soir vendredi chez les sœurs Mesdames O et W Sand, n° Square. R. Séance par le médium Berkley voyant à incarnations* (Il n'est pas demandé de rétribution).

Les spirites qui ont lu les deux curieux volumes de feu Mme Florence Marryat, fille du romancier Américain, *There is no Death* la mort n'existe point et *The Spirit world*, le monde des esprits, savent et apprécient l'indépendance large et généreuse accordée en général aujourd'hui aux spirites dont le nombre s'augmente de jour en jour aux Etats-Unis et en Angleterre.

Quand donc en sera-t-il de même sous le beau ciel de notre chère France où depuis bien des années (n'assignons pas de date !) la liberté de penser se suce au sein maternel, mais que l'on combat toujours ?... Le temps viendra — il arrive en dépit de ceux qui soufflent sur les lumières — où cette liberté humaine qui bourgeonne déjà, fleurira puis portera ses fruits.

Voilà une bien longue digression... J'en demande pardon à vos

lecteurs, à vous, mon cher directeur, et à mes amis Blackwell, et je finis par où je devais commencer ; c'est-à-dire par vous faire savoir que si je vous demandais de publier tout le carnet des Blackwell, ce serait sans fin.

Alors, sur ma demande, le docteur et sa femme m'ont conseillé de tirer les articles et de vous les donner au hasard du *paper Knife*, du couteau à papier, ce qui est, vous le voyez, un moyen original autant que simple — (prenons toujours au voisin ce qu'il offre de pratique) qui consiste à tenir d'une main le cahier fermé et à introduire de l'autre çà ou là, entre les feuillets, les yeux fermés, l'extrémité du couteau à papier puis à ouvrir le volume. C'est ce que je viens de faire ; j'ai lu à gauche, j'ai lu à droite, j'ai renouvelé l'opération et j'ai mis de côté quelques articles intéressants que vous voudrez bien mettre sous les yeux de vos lecteurs.

Accepté, n'est-ce pas ? et je vous prie ainsi que vos lectrices aimables de passer la page ennuyeuse ou effrayante demandant simple ment à chacun d'être bien persuadé que je demeure trop respectueux envers Lady Blackwell et le cher docteur pour me faire le complice d'une traduction qui ne serait pas l'expression de la vérité pure, de la vérité vraie.

Donc... au hasard du paper Knife !

Nice 9 mars 1899

Apport d'eau

En fait d'apports nous avons encore, et même souvent, des objets venus presque toujours du dehors, ou des autres appartements de la villa. Mais l'apport d'hier soir est certainement l'un des plus curieux que nous ayons eus ; ce n'était plus du solide, au contraire, tout ce qu'il y a de plus liquide, étant de l'eau. Nous étions trois seulement, mon mari, miss Aline Bird et moi, sans lumière, attendant une manifestation toujours quelconque autour de notre guéridon, une vieille table de jardin en bois qui supporta longtemps la cage de notre perroquet défunt. Un bon feu dans la cheminée éclairait vivement le salon. Tout à coup miss Aline pousse un cri, ses mains étaient inondées d'eau froide, un instant après ce fut le tour d'Howard qui nous dit qu'il éprouvait la sensation que causerait le jet d'un robinet coulant sur ses mains.

Les miennes étaient mouillées aussi, mais par rejaillissement du liquide tombant sur le guéridon et, comme je manifestais tout haut

le désir de sentir, de participer aussi à cette petite douche manuelle, ma bouche ouverte en reçut une provision qui me trempa le visage et le cou.

On juge si les cris et les rires poussés par miss Aline et par moi durent recréer les joyeux esprits qui s'amusaient hier à nos dépens.

Il n'y avait pas d'autre eau, dans le salon, que celle que contenaient deux vases à fleurs ; mon mari, tout trempé, courut naturellement vers eux, mais constata, et nous l'affirmons aussi, nous étant levées derrière lui, qu'il n'y manquait pas une goutte d'eau.

Des raps (coups) frappés dans le guéridon nous prièrent d'allumer puis nous firent savoir par « Wis » notre esprit guide immuable que l'eau blanche qui couvrait le guéridon et un peu le sol du parquet provenait de la salle à manger, où elle avait été mélangée de moitié de lait pris dans le pot préparé pour le thé.

Pour vérifier le fait, nous nous sommes transportés tous les trois dans la salle à manger où il fallut bien nous rendre à l'évidence.

L'une de nos carafes, toujours emplies après chaque repas, était à moitié vidée et le pot au lait presque entièrement.

Tous les domestiques étaient couchés, le valet de chambre seul attendait nos ordres à l'office... partant, pas d'erreur possible. Interrogés en rentrant au salon, les esprits nous firent connaître par Wis qu'ils avaient transporté ce mélange d'eau et de lait en un volume « fluide compact » « without vehicle », sans véhicule, en le faisant passer par les fentes de la porte... chose à noter, le fait accompli, l'eau se sécha en quelques instants et nous n'en fûmes pas autrement incommodés.

Petite pluie de plomb

Nice 19 juin 1899.

Je tiens à relater le fait bizarre de ce soir avant de me coucher tant notre surprise a été éveillée, non émerveillée, Howard et moi étant habitués à ces faits quotidiens de nos chers amis, invisibles presques toujours, visibles parfois, mais sensibles la plupart du temps.

Pourtant, j'avoue qu'une pluie de petit plomb de chasse (small shot) dans le salon d'un docteur qui ne chasse point, ce n'est point banal.

Au premier instant, ces grains brillants qui semblaient sortir du plafond, nous firent croire à la chute de petites perles ; c'était du

plomb tout neuf... Où nos amis sont-ils allés le prendre ? Nous étions six autour du guéridon : le docteur Blackwell, ma mère, ma sœur, miss Aline, Mme Ducasse et moi. En peu d'instants, nous fûmes criblés — c'est le mot — de cette grenaille dont nos robes, nos dentelles, la table, le tapis et le parquet furent émaillés, de façon que chacun de nous put en ramasser *a full pocket* une pleine poche. Pas de feu, presque point de lumière.

« A moins d'avoir installé une pompe à plomb, disait Howard, « je me demande comment l'un de nous eût été capable de procé-« der à un tel arrosage » (such a watering) ?

DORA BLACKWELL.

(*A Suivre*). *P. c. c. Major PÉHEIM.*

Questions et Problèmes

Le monde civilisé tout entier a été douloureusement ému par le sinistre de la Martinique et beaucoup se demandent comment de semblables cataclysmes peuvent se concilier avec la notion d'un Dieu juste et bon. Nous repoussons l'épouvantable doctrine catholique d'après laquelle Jéhovah demande du sang innocent pour apaiser sa colère. Cette thèse, soutenue par un moine fanatique au sujet des victimes du bazar de la charité, a révolté la conscience de tous les honnêtes gens. Cependant, comment justifier Dieu, lorsque l'on voit les affreux ravages causés par des fléaux naturels tels que les épidémies, les inondations, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques qui font périr d'un seul coup des milliers de victimes dont beaucoup, comme les enfants, n'ont pas encore fait le mal ? Cette grave question a été étudiée par Allan Kardec et nous croyons utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs les réflexions inspirées au Maître par ce problème délicat. Nous reproduirons donc textuellement l'article paru dans la Revue spirite du mois d'Octobre 1869. Le voici :

*
* *

QUESTION. — *Le spiritisme nous explique parfaitement la cause des*

souffrances individuelles, comme conséquences immédiates des fautes commises dans l'existence présente, ou expiation du passé ; mais, puisque chacun de nous ne doit être responsable que de ses propres fautes, on s'explique moins les malheurs collectifs qui frappent les agglomérations d'individus, comme parfois toute une famille, toute une ville, toute une nation ou toute une race, et qui atteignent les bons et les mauvais, les innocents comme les coupables.

RÉPONSE DONNÉE PAR UN ESPRIT. — Toutes les lois qui régissent l'univers, qu'elles soient physiques ou morales, matérielles ou intellectuelles, ont été découvertes, étudiées, comprises, en procédant de l'étude de l'individualité, et de celle de la famille à tout l'ensemble, en généralisant graduellement, et en constatant l'universalité des résultats.

Il en de même aujourd'hui pour les lois que l'étude du spiritisme vous fait connaitre ; vous pouvez appliquer, sans crainte d'errer, les lois qui régissent l'individu à la nation, aux races, à l'ensemble des habitants des mondes, qui sont des individualités collectives. Il y a les fautes de l'individu, celles de la famille, celles de la nation, et chacune, quel que soit son caractère, s'expie en vertu de la même loi. Le bourreau expie envers sa victime, soit en se trouvant en sa présence dans l'espace, soit en vivant en contact avec elle dans une ou plusieurs existences successives, jusqu'à la réparation de tout le mal commis. Il en est de même lorsqu'il s'agit de crimes commis solidairement par un certain nombre ; les expiations sont solidaires, ce qui n'anéantit par l'expiation simultanée des fautes individuelles.

En tout homme il y a trois caractères : celui de l'individu, de l'être en lui-même ; celui de membre de la famille, et enfin celui de citoyen ; sous chacune de ces trois faces, il peut être criminel ou vertueux, c'est-à-dire qu'il peut être vertueux comme père de famille, en même temps que criminel comme citoyen, et réciproquement ; de là les situations spéciales qui lui sont faites dans ses existences successives.

Sauf exception, on peut donc admettre comme règle générale que tous ceux qu'une tâche commune réunit dans une existence, ont déjà vécu ensemble pour travailler au même résultat, et se retrouveront encore réunis dans l'avenir jusqu'à ce qu'ils aient atteint le but, c'est-à-dire expié le passé, ou accompli la mission acceptée.

Grâce au spiritisme, vous comprenez maintenant la justice des épreuves qui ne ressortent pas des actes de la vie présente, parce que vous vous dites que c'est l'acquit des dettes du passé ; pourquoi n'en serait-il pas de même des épreuves collectives ? Vous dites que les malheurs généraux frappent l'innocent comme le coupable ; mais ne savez-vous pas que l'innocent d'aujourd'hui peut avoir été le coupable d'hier ? Qu'il soit frappé individuellement ou collectivement, c'est qu'il l'a mérité. Et puis, comme nous l'avons dit, il y a les fautes de l'individu et celles du citoyen ; l'expiation des unes n'affranchit pas de l'expiation des autres, car il faut que toute dette soit payée jusqu'à la dernière obole. Les vertus de la vie privée ne sont pas celles de la vie publique ; tel qui est excellent citoyen peut être très mauvais père de famille, et tel qui est bon père de famille, probe et honnête dans ses affaires, peut être un mauvais citoyen, avoir soufflé le feu de la discorde, opprimé le faible, trempé les mains dans des crimes de lèse-société. Ce sont ces fautes collectives qui sont expiées collectivement par les individus qui y ont concouru, lesquels se retrouvent ensemble pour subir la peine du talion, ou avoir occasion de réparer le mal qu'ils ont fait, en prouvant leur dévouement à la chose publique, en secourant et assistant ceux qu'ils avaient jadis maltraités. Ce qui est incompréhensible, inconciliable avec la justice de Dieu, sans la préexistence de l'âme, devient clair et logique par la connaissance de cette loi.

La solidarité, qui est le véritable lien social, n'est donc pas seulement pour le présent ; elle s'étend dans le passé et dans l'avenir, puisque les mêmes individualités se sont trouvées, se retrouvent et se retrouveront pour graviter ensemble l'échelle du progrès, en se prêtant un concours mutuel. Voilà ce que fait comprendre le spiritisme par l'équitable loi de la réincarnation et la continuité des rapports entre les mêmes êtres.

Clélie DUPLANTIER.

*
* *

REMARQUE. — Bien que cette communication rentre dans les principes connus de la responsabilité du passé et de la continuité des rapports entre les esprits, elle renferme une idée en quelque sorte neuve et d'une grande importance. La distinction qu'elle établit entre la responsabilité des fautes individuelles ou collectives, celles de la vie privée et de la vie publique, donne la raison de cer-

tains faits encore peu compris, et montre d'une manière plus précise la solidarité qui relie les êtres les uns aux autres, et les générations entre elles.

Ainsi, souvent on renaît dans la même famille, ou du moins les membres d'une même famille renaissent ensemble pour en constituer une nouvelle dans une autre position sociale, afin de resserrer leurs liens d'affection, ou de réparer leurs torts réciproques. Par des considérations d'un ordre plus général, on renaît souvent dans le même milieu, dans la même nation, dans la même race, soit par sympathie, soit pour continuer avec les éléments déjà élaborés les études que l'on a faites, se perfectionner, poursuivre des travaux commencés que la brièveté de la vie ou des circonstances n'ont pas permis d'achever. Cette réincarnation dans le même milieu est la cause du caractère distinctif des peuples et des races ; tout en s'améliorant, les individus conservent la nuance primitive, jusqu'à ce que le progrès les ait complètement transformés.

Les Français d'aujourd'hui sont ceux du siècle dernier, ceux du moyen âge, ceux des temps druidiques ; ce sont les exacteurs et les victimes de la féodalité ; ceux qui ont asservi les peuples et ceux qui ont travaillé à leur émancipation,qui se retrouvent sur la France transformée, où les uns expient dans l'abaissement, leur orgueil de race, et où d'autres jouissent du fruit de leurs labeurs. Quand on songe à tous les crimes de ces temps où la vie des hommes et l'honneur des familles étaient comptés pour rien, où le fanatisme élevait des bûchers en l'honneur de la divinité, à tous les abus de pouvoir à toutes les injustices qui se commettaient au mépris des droits naturels les plus sacrés, qui peut être certain de n'y avoir pas plus ou moins trempé les mains, et doit on s'étonner de voir de grandes et terribles expiations collectives ?

Mais de ces convulsions sociales sort toujours une amélioration; les esprits s'éclairent par l'expérience ; le malheur est un stimulant qui les pousse à chercher un remède au mal ; ils réfléchissent dans l'erraticité, prennent de nouvelles résolutions, et quand ils reviennent ils font mieux. C'est ainsi que s'accomplit le progrès,de génération en génération.

On ne peut douter qu'il y ait des villes,des familles,des nations, des races coupables, parce que, dominées par les instincts d'orgueil, d'égoïsme, d'ambition, de cupidité, elles marchent dans une mau-

vaise voie, et font collectivement ce qu'un individu fait isolément; une famille s'enrichit aux dépens d'une autre famille ; un peuple subjugue un autre peuple et y porte la désolation et la ruine; une race veut anéantir une autre race. Voilà pourquoi il y a des familles, des peuples et des races sur qui s'appesantit la peine du talion.

« Qui a tué par l'épée périra par l'épée » a dit le Christ; ces paroles peuvent se traduire ainsi: Celui qui a répandu le sang verra le sien répandu; celui qui a promené la torche de l'incendie chez autrui, verra la torche de l'incendie se promener chez lui; celui qui a dépouillé sera dépouillé ; celui qui asservit et maltraite le faible, sera faible, asservi et maltraité à son tour, que ce soit un individu, une nation ou une race, parce que les membres d'une individualité collective sont solidaires du mal comme du bien qui se fait en commun.

Tandis que le Spiritisme élargit le champ de la solidarité, le matérialisme le réduit aux mesquines proportions de l'existence éphémère d'un homme; il en fait un devoir social sans racines, sans autre sanction que la bonne volonté et l'intérêt personnel du moment; c'est une théorie, une maxime philosophique, dont rien n'impose la pratique; pour le spiritisme, la solidarité est un fait reposant sur une loi universelle de la nature, qui relie tous les êtres du passé, du présent et de l'avenir, et aux conséquences de laquelle nul ne peut se soustraire. Voilà ce que tout homme peut comprendre, quelque peu lettré qu'il soit.

Quand tous les hommes comprendront le spiritisme, ils comprendront la véritable solidarité, et par suite, la véritable fraternité. La solidarité et la fraternité ne seront plus des devoirs de circonstance que l'on prêche plus souvent dans son propre intérêt que dans celui d'autrui. Le règne de la solidarité et de la fraternité sera forcément celui de la justice pour tous, et le règne de la justice sera celui de la paix et de l'harmonie entre les individus, les familles, les peuples et les races. Y arrivera-t-on ? En douter serait nier le progrès. Si on compare la société actuelle, chez les nations civilisées, à ce qu'elles étaient au moyen-âge, certes la différence est grande; si donc les hommes ont marché jusqu'ici, pourquoi s'arrêteraient-ils ? A voir le chemin qu'ils ont fait depuis un siè-

cle seulement, on peut juger de celui qu'ils feront d'ici un autre siècle.

Les convulsions sociales sont les révoltes des esprits incarnés contre le mal qui les étreint, l'indice de leurs aspirations vers ce même règne de justice dont ils ont soif, sans toutefois se rendre encore un compte bien net de ce qu'ils veulent et du moyen d'y arriver ; c'est pourquoi ils se remuent, s'agitent, en versent à tort et à travers, créent des systèmes, proposent des remèdes plus ou moins utopiques, commettent même mille injustices, soi-disant par esprit de justice, espérant que de ce mouvement sortira peut-être quelque chose. Plus tard ils définiront mieux leurs aspirations et la route s'éclaircira.

Quiconque va au fond des principes du spiritisme philosophique considère les horizons qu'il découvre, les idées qu'il fait naître et les sentiments qu'il développe, ne saurait douter de la part prépondérante qu'il doit avoir dans la régénération, car il conduit précisément, et par la force des choses, au but auquel espère l'humanité : le règne de la justice par l'extinction des abus qui en ont arrêté les progrès, et par la moralisation des masses. Si ceux qui rêvent le maintien du passé ne le jugeaient pas ainsi, ils ne s'acharneraient pas autant après lui ; ils le laisseraient mourir de sa belle mort comme il en a été de maintes utopies. Cela seul devrait donner à penser à certains railleurs qu'il doit y avoir là quelque chose de plus sérieux qu'ils ne se l'imaginent. Mais il y a des gens qui rient de tout, qui riraient de Dieu s'ils le voyaient sur la terre. Puis il y a ceux qui ont peur de voir se dresser devant eux, l'âme qu'ils s'obstinent à nier.

Quelque influence que le spiritisme doive exercer un jour sur l'avenir des sociétés, ce n'est pas à dire qu'il substituera son autocratie à une autre autocratie, ni qu'il imposera des lois ; d'abord, parce que, proclamant le droit absolu de la liberté de conscience et du libre-examen en matière de foi, comme croyance il veut être librement accepté, par conviction et non par contrainte ; par sa nature il ne peut ni ne doit exercer aucune pression ; proscrivant la foi aveugle, il veut être compris ; pour lui, il n'y a point de mystères, mais une foi raisonnée, appuyée sur les faits, et qui veut la lumière ; il ne répudie aucune des découvertes de la science, attendu que la science est le recueil des lois de la nature, et que

ces lois étant de Dieu, répudier la science serait répudier l'œuvre de Dieu.

En second lieu, l'action du Spiritisme étant dans sa puissance moralisatrice, il ne peut affecter aucune forme autocratique car alors il ferait ce qu'il condamne, Son influence sera prépondérante, par les modifications qu'il apportera dans les idées, les opinions, le caractère, les habitudes des hommes et les rapports sociaux ; cette influence sera d'autant plus grande qu'elle ne sera pas imposée. Le spiritisme, puissant comme philosophie, ne pourrait que perdre, dans ce siècle de raisonnement, à se transformer en puissance temporelle. Ce n'est donc pas lui qui fera les institutions sociales du monde régénéré ; ce sont les hommes qui les feront sous l'empire des idées de justice, de charité, de fraternité et de solidarité mieux comprises par l'effet du spiritisme.

Le spiritisme, essentiellement positif dans ses croyances, repousse tout mysticisme, à moins qu'on étende ce nom, comme le font ceux qui ne croient à rien, à toute idée spiritualiste, à la croyance en Dieu, en l'âme, en la vie future. Il porte certainement les hommes à s'occuper sérieusement de la vie spirituelle, parce que c'est la vie normale, et que c'est là que doivent s'accomplir leurs destinées puisque la vie terrestre n'est que transitoire et passagère ; par les preuves qu'il donne de la vie spirituelle, il leur apprend à n'attacher aux choses de ce monde qu'une importance relative, et par là leur donne la force et le courage pour supporter patiemment les vicissitudes de la vie terrestre ; mais en leur apprenant qu'en mourant ils ne quittent pas ce monde sans retour ; qu'ils peuvent y revenir perfectionner leur éducation intellectuelle et morale, à moins qu'ils ne soient assez avancés pour mériter d'aller dans un monde meilleur ; que les travaux et les progrès qu'ils y accomplissent, ou y font accomplir leur profiteront à eux-mêmes, en améliorant leur position future, c'est leur montrer qu'ils ont tout intérêt à ne pas le négliger ; s'il leur répugne d'y revenir, comme ils ont leur libre arbitre, il dépend d'eux de faire ce qu'il faut pour aller ailleurs ; mais qu'ils ne se méprennent point sur les conditions qui peuvent leur mériter un changement de résidence ? Ce n'est point à l'aide de quelques formules en parole ou en action qu'ils l'obtiendront, mais par une réforme sérieuse et radicale de leurs imperfections ; c'est en se modifiant, en se dépouillant de leurs mauvaises passions, en

acquérant chaque jour de nouvelles qualités ; en enseignant à tous, par exemple, la ligne de conduite qui doit amener solidairement tous les hommes au bonheur par la fraternité, la tolérance et l'amour.

L'humanité se compose des personnalités qui constituent les existences individuelles, et des générations qui constituent les existences collectives. Les uns et les autres marchent au progrès par des phases variées d'épreuves, qui sont ainsi individuelles pour les personnes et collectives pour les générations. De même que pour l'incarné chaque existence est un pas en avant, chaque génération marque une étape de progrès pour l'ensemble ; c'est ce progrès de l'ensemble qui est irrésistible et entraîne les masses en même temps qu'il modifie et transforme en instrument de régénération, les erreurs et les préjugés d'un passé appelé à disparaître. Or, comme les générations sont composées des individus qui ont déjà vécu dans les générations précédentes, le progrès des générations est ainsi le résultat du progrès des individus.

Mais qui me démontre, dira-t-on peut-être, la solidarité qui existe entre la génération actuelle et les générations qui l'ont précédée ou qui la suivront ? Comment pourra-t-on me prouver que j'ai vécu au moyen âge, par exemple, et que je reviendrai prendre part aux événements qui s'accompliront dans la suite des temps ?

Le principe de la pluralité des existences a été assez souvent démontré dans la *Revue* et dans les ouvrages fondamentaux de la doctrine, pour que nous ne nous y arrêtions pas ici. l'expérience et l'observation des faits de la vie journalière fourmillent de preuves physiques et d'une démonstration presque mathématique. Nous engageons seulement les personnes à s'attacher aux preuves morales résultant du raisonnement et de l'induction.

Est-il absolument nécessaire de voir une chose pour y croire ? En voyant des effets, ne peut-on pas avoir la certitude matérielle de la cause ?

En dehors de l'expérimentation, la seule voie légitime qui s'ouvre à cette recherche, consiste à remonter de l'effet à la cause. La justice nous offre un exemple bien remarquable de ce principe, lorsqu'elle s'applique à découvrir *les indices* des moyens qui ont servi à la perpétration d'un crime, les *intentions* qui ajoutent à la culpabi-

lité du malfaiteur. On n'a pas pris ce dernier sur le fait et cependant il est condamné sur ces indices.

La science qui ne prétend marcher que par expérience, affirme tous les jours des principes qui ne sont que des inductions des causes dont elle n'a pas vu les effets.

En géologie on détermine l'âge des montagnes ; les géologues ont-ils assisté à leur soulèvement, ont-ils vu se former les couches de sédiments qui déterminent cet âge ?

Les connaissances astronomiques, physiques et chimiques permettent d'apprécier le poids des planètes, leur densité, leur volume, la vitesse qui les anime, la nature des éléments qui les composent ; cependant les savants n'ont pu faire d'expérience directe et c'est à l'analogie et à l'induction que nous devons tant de belles et précieuses découvertes.

Les premiers hommes, sur le témoignage de leurs sens, affirmaient que c'est le soleil qui tourne autour de la terre. Cependant ce témoignage les trompait et le raisonnement a prévalu.

Il en sera de même pour les principes préconisés par le spiritisme, dès qu'on voudra bien les étudier sans parti-pris, et c'est alors que l'humanité entrera véritablement et rapidement dans l'ère de progression et de régénération, parce que tous les individus ne se sentant plus isolés entre deux chaînes, l'inconnu du passé et l'incertitude de l'avenir, travailleront avec ardeur à perfectionner et à multiplier des éléments de bonheur qui sont leur œuvre ; parce qu'ils reconnaîtront qu'ils ne tiennent pas du hasard la position qu'ils occupent dans le monde, et qu'ils jouiront eux-mêmes dans l'avenir et dans de nouvelles conditions, des fruits de leur labeur et de leurs veilles. C'est qu'enfin le Spiritisme leur apprendra que si les fautes commises collectivement sont expiées solidairement, les progrès accomplis en commun sont également solidaires, et c'est en vertu de ce principe que disparaîtront les dissensions des races, des familles et des individus, et que l'humanité, dépouillée des langes de l'enfance, marchera rapidement et virilement à la conquête de ses véritables destinées.

Allan KARDEC.

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT

par feu EDMOND GURNEY. COMPLÉTÉ PAR W. H. MYERS.

(*Suite et fin*) (1)

« Quant à mon opinion sur ce cas, je ne puis m'empêcher de faire remarquer la prudente progression des deux apparitions ou visions, dans le but de ne pas effrayer l'enfant et la ressemblance entre la description faite par celle-ci et la tenue ordinaire de ma femme, que l'enfant n'avait jamais vue ni en personne, ni en portrait. C'était bien le costume qu'elle portait chaque jour lorsqu'elle visitait le jardin, les étables et la basse-cour. Voici ce qui établit cette ressemblance :

« L'apparition *était de haute taille* : (or ma femme chaussée de pantoufles sans talons, avait 5 pieds, 5 pouces, et elle devait paraître d'autant plus grande à l'enfant, que sa taille était de beaucoup supérieure à celle de sa mère et de toutes les personnes qu'elle avait l'habitude de voir autour d'elle).

« *Elle portait une longue robe grise* ». Cette robe que je possède encore, n'est pas ce qu'un peintre appellerait grise. Elle était faite d'une étoffe indienne d'une couleur cendrée légèrement brunâtre, ce que les modistes nomment gris-brun et ce que d'après sa mère l'enfant devait nommer gris, surtout à la lueur du jour naissant. La robe (une sorte de peignoir) me fait à moi-même l'effet d'être grise, lorsque je la regarde à la faible clarté de l'aurore. Je ne pense pas que l'enfant ait rien vu avec ses yeux naturels, mais elle a dû voir comme voient les somnambules naturels ou artificiels, sans cela sa mère aurait dû voir aussi la première apparition vague et en quelque sorte préparatoire ».

« La *longue robe* désignée répond bien au vêtement que je viens de décrire. Elle était ordinairement relevée pour sortir de l'appartement, comme cela se fait toujours pour les robes demi-traînantes ».

« Avec *un grand chapeau garni d'une plume*. Le chapeau de jardin

(1) Voir le nº de juin. p. 720.

de ma femme était un grand chapeau de feutre léger, à bords relevés, garni d'une bande de gaze ou de mousseline, dont les extrémités retombaient de chaque côté. Elle le portait toujours avec le vêtement déjà décrit. Ma femme avait l'habitude de porter toujours des robes longues ».

« *Elle entendit le frôlement de la robe sur le parquet* ou *une sorte de frou-frou* de même nature. Pour ma part, je ne l'ai jamais entendu, mais peut-être que des oreilles plus fines auront pu le faire. Elle entendait *le bruit des talons sur le parquet* ; cet effet était dû sans doute aux galoches un peu larges qu'elle portait constamment avec le costume déjà décrit, lorsqu'elle quittait la maison ou qu'elle y rentrait. Elle avait toujours à la main un léger stick que l'enfant n'a pas signalé et dont on entendait les coups dans la maison. Les bruits de frou-frou de la robe et de chocs des talons semblent bien donner à l'apparition un caractère objectif ».

« *Elle contourna le grand lit, occupé par la mère et la sœur aînée, arrangeant et bordant les couvertures.* Ces soins affectueux semblent avoir eu pour but d'éloigner tout sujet de crainte de l'esprit de la percipiente, de même que l'action de prendre et de reposer les volumes avant de se diriger vers le lit de la voyante en contournant de nouveau le grand lit. Cependant ce retour vers la fillette était plus qu'elle ne pouvait supporter, car elle *se cacha la tête sous les couvertures*. L'enfant constate qu'il lui fut impossible de parler. La mère fait remarquer que c'était ce qui lui arrivait toutes les fois qu'elle était effrayée ».

« La description détaillée de ces deux apparitions et surtout de la dernière qui a dû se prolonger plusieurs minutes est, comme nous l'avons déjà dit, au-dessus des facultés inventives d'une enfant aussi jeune, et tout particulièrement de celle-là, qui était absolument incapable de toute narration un peu étendue. Le fait de se cacher la tête sous les couvertures montre bien qu'elle était éveillée tout à fait. En outre, la façon dont elle répéta sans aucune variation à de nombreuses reprises, les mêmes détails, montre que ces incidents avaient produit sur son esprit une profonde impression, plus ineffaçable que ne le font généralement les détails de scènes de ce genre. Dans la nuit du 26 décembre l'enfant changea de lit avec sa sœur ; une veilleuse resta allumée et sa porte resta toute grande ouverte, ma chambre étant très voisine, en attendant que sa mère

vînt se coucher à son tour et elle ne dit pas que la dame allait venir de nouveau. »

« Mon impression est que cette enfant était la seule sensitive de toute la maison, comme l'était D. D. Home et qu'elle nous apportait l'explication de ce que mes domestiques et moi avions entendu. Il semble que l'on doit admettre (Voir *Mechanism of man* Vol II.) qu'il y a quelques personnes qui ont la faculté de provoquer des transes ou du somnambulisme artificiel avec plein pouvoir sur les pensées et même les paroles de certains sensitifs. Cette faculté ne s'exerce évidemment ni par procédés mécaniques ni par persuasion. Qui oserait affirmer que l'esprit d'un défunt traversant une autre phase de son existence, ne puisse jouir de la même faculté ? »

« 12 janvier 1883, vers trois heures du matin, je venais de quitter le lit et de descendre pour chercher d'où venait un bruit de pas produit au dehors. Quelques secondes après avoir regagné mon lit j'entendis nettement un roulement de coups sur le panneau de la garde-robe au pied de mon lit. Ils semblaient un acquiescement aux désirs que j'avais formulés récemment en supposant que je me trouvais en présence d'agents de l'autre monde. On aurait dit des coups frappés avec le dos des doigts repliés frappant à environ quatre pieds au-dessus du parquet dans le panneau de la garde-robe faisant office de caisse de renforcement. Tous les serviteurs étaient dans leurs chambres à l'autre extrémité de la maison et les chambres contiguës à la mienne étaient inoccupées. Tout était calme aussi bien au dedans qu'au dehors de la maison. Après une série de coups séparés l'un de l'autre par un intervalle d'une seconde, il se produisait un long et continu roulement extrêmement rapide, deux fois plus précipité que les mouvements de l'aiguille d'une machine à coudre. Cependant chaque coup restait parfaitement distinct et ne provoquait aucune résonnance dans le mince panneau de la garde-robe. L'on pourrait représenter de la façon suivante les coups frappés dans l'espace de quatre secondes :

o o o . . . .

« Je ne vois pas comment un pareil résultat pourrait être obtenu par des moyens mécaniques naturels ou artificiels, sauf par une machine faite exprès et munie d'une sorte d'éteignoir du son s'appliquant après chaque coup. Je récitai l'alphabet, mais sans succès. Au premier bruit je regardai avec fixité l'endroit de la garde-robe

d'où il venait sans aucun doute et sans qu'il fût possible de trouver une explication naturelle ».

« 14 janvier 1883 ; 5 heures du matin. Coups près de la fenêtre de ma chambre à coucher. Ils ne sont pas forts et ne ressemblent pas au grincement de la fenêtre qu'on ouvrirait ».

« 24 février ; 4 heures du matin. Réveillé par un bruit de claquement près de la table où sont déposés les souvenirs. A 6 heures cinq grands coups sont frappés à ma porte. Je crie « Entrez ! » Mais il n'y a personne. Ce jour-là les domestiques n'ont quitté leurs chambres qu'à 7 h. 30 ».

« 11 mars 1883 ; 5 heures du matin. Coup près de la tête de mon lit ».

« 15 mars 1883 ; 6 heures du matin. Réveillé comme par une petite main qui serrerait énergiquement mon pied. Même jour à 6 heures 30 du matin, coup de poing dans ma porte semblant donné avec la partie molle du poing fermé, resté sans explication ».

« Du 25 mars au 15 mai, atteint d'une grave maladie de cause purement physique, je restai le plus souvent dans un état d'inconscience ou de demi-conscience. Je n'entendis rien, sauf une fois où il me sembla entendre un cri fort peu distinct, partant d'un coin de ma chambre ».

« 13 juin 1884. Trois formidables coups dans le mur, à une seconde d'intervalle, dont le dernier semble parcourir avec la rapidité de l'éclair le mur de façade de la maison. Ces coups semblent le résultat de chocs d'un lourd marteau, quoiqu'il n'y ait dans la maçonnerie ni fissure ni trace d'aucune sorte quelconque ».

« 30 juin 1883 ; 6 heures 30 du matin. Il me semble entendre prononcer avec douceur mon prénom, d'une voix tout à fait semblable à la voix naturelle de ma femme lorsqu'elle était en bonne santé ».

« 2 août 1883. De grand matin, à une heure non marquée, quatre coups frappés ».

« 11 août 1883. Trois coups comme ci-dessus et très nets dans ma chambre à coucher ».

« 13 août 1883 ; 5 heures du matin. Comme le 30 juin dernier, j'entends prononcer de nouveau mon nom familièrement abrégé ».

« 25 juin 1883 ; 5 heures 30 du matin. Entendu de nouveau des bruits de claquements ».

« 1er septembre 1883 ; 5 heures du matin. Entendu trois coups sourds près de la fenêtre et de la table aux souvenirs ».

« 4 septembre 1883, de grand matin. Trois légers coups à la tête de mon lit. Il est à remarquer que le plus souvent les coups sont donnés par trois et sur ma demande ».

« 28 septembre 1883 ; 3 heures 38 du matin. Etant parfaitement éveillé, je venais de regarder l'heure à ma montre, lorsque j'entends frapper à ma porte six coups bien distincts, donnés doucement comme avec le doigt recourbé, à la hauteur où on les donne ordinairement et au milieu du panneau, sans qu'il soit possible de leur attribuer aucune cause naturelle ».

« 6 novembre 1883 ; 10 heures 30 du soir. Je viens de me mettre au lit. Quant aux domestiques, ils sont rentré, dans leurs chambres à 10 heures. Entendu trois légers coups dans une garde-robe vide. Le son est tel que peuvent le donner des chocs sur le panneau de ce meuble. »

« 4 février 1884. Vers 5 heures du soir. Remarquable tintement de sonnette se produisant deux fois en quelques minutes dans la seule circonstance où il fut possible à mes domestiques d'entendre en même temps que moi. J'entrai dans la buanderie, seule pièce d'où je puisse entendre la sonnette fixée au coin du passage conduisant à la chambre des domestiques. Le fil de la sonnette aboutit par une gorge en cuivre à la face externe de la porte de ma chambre à coucher. Il n'y a que deux leviers coudés avec des ressorts très forts et le fil est visible dans toute son étendue le long de la façade, excepté au point où il traverse le mur avant d'arriver à la sonnette. Lorsque je fus dans la buanderie, la sonnette retentit d'une façon exceptionnelle et violente, quinze secondes après mon entrée. Il était impossible que l'acte de fermer doucement la porte déterminât, quinze secondes plus tard, un pareil effet. Ce n'était pas davantage l'action du vent qui le déterminait, car la journée était particulièrement belle et il n'y avait aucune fenêtre ouverte. Deux domestiques étaient dans leur chambre et l'un d'eux accourut aussitôt, paraissant alarmé par la brusquerie et la violence du tintement, à une heure aussi anormale, ce qui lui faisait craindre que je fusse gravement indisposé. En réalité je ne sonne presque jamais et personne n'avait sonné depuis dix jours au moins.

Comme j'émettais l'idée que c'était peut-être la sonnette de la

porte d'entrée, le domestique me conduisit à la sonnette placée près de leur chambre à coucher et me fit constater que le battant s'agitait encore. Sachant qu'il n'y avait dans la maison ni rats ni agents quelconques pouvant atteindre au fil de la sonnette, je me demandai si, par hasard, les leviers coudés ou l'un d'eux seulement ne seraient pas demeurés pendant 10 jours à demi-chemin, le cordon de tirage n'étant pas revenu complètement à sa position normale. Mais je dus abandonner cette hypothèse en considérant combien les ressorts étaient puissants. Je trouvai du reste que la sonnette ne donnait aucun son si on ne tirait pas le cordon tout à fait à fond et chaque fois celui-ci reprenait complètement sa place normale ».

« Le même soir, à 9 h. 30 m., je me rendis dans la même buanderie, accompagné de ce domestique qui était accouru au premier coup de sonnette. Cette fois encore, au bout de 15 secondes, nous entendîmes tous deux la sonnette et nous trouvâmes, comme la première fois, que le battant s'agitait encore vivement. Deux domestiques se trouvant dans la cuisine, au-dessous, entendirent aussi et l'un d'eux monta. Ces deux cas sont les seuls dans lesquels on entendit une sonnette dans cette maison, sans pouvoir se l'expliquer ».

« Ces deux coups de sonnette n'auraient pas pu se produire plus opportunément quand même on se serait appliqué à trouver une occasion de les faire entendre à tous aussi bien qu'à moi-même, et leur répétition dans des conditions identiques semble tendre à démontrer que le premier coup n'avait rien d'accidentel. Il est impossible de trouver ici aucune trace de tricherie. Les domestiques n'auraient pu atteindre la sonnette pour sonner de cette façon, car elle était à 12 pieds au-dessus du parquet. Ils n'avaient aucune disposition à attribuer le fait à un agent extra-terrestre. Ils me demandèrent pour toute explication si je n'avais pas fermé la porte avec violence et cherchèrent si une fenêtre était restée ouverte ».

« Quant à l'intervention d'illusions ou d'hallucinations dans tous ces incidents, s'accordant avec toutes les preuves d'un choix intelligent de moments et de localités diverses, ainsi que de caractère des bruits, on peut objecter qu'il est tout à fait improbable que sur sept personnes habitant la maison, il y en ait six qui soient sujet-

tes à de telles illusions et qu'elles ne le soient que dans cette seule maison. Il n'est pas plus rationnel d'admettre que j'ai pu pendant vingt mois être soumis à ces nombreuses illusions (jusqu'à trente) et que je n'aie jamais rien éprouvé de semblable ni avant ni depuis. Si on considère l'ensemble des phénomènes, on verra qu'ils semblent destinés à se compléter les uns les autres. Des bruits sont entendus par une personne plus particulièrement dans une chambre ; un grand coup est entendu par trois personnes, dont l'une voit deux fois une apparition, le tout semblant réglé d'une façon intelligente comme si une intervention extra-terrestre s'était exercée. Enfin une sonnette tinte avec un remarquable à propos, deux fois de suite, montrant une direction intelligente et de façon à être entendue non seulement par moi, mais aussi par trois autres personnes ».

« Si faisant appel à la part de raison et de sens commun qui m'a été accordée et remontant des effets à leurs causes possibles, je ne vois pas comment ma défunte femme (ou peut-être toute autre qu'elle, ce que ne font croire cependant ni la description faite par l'enfant ni les noms que j'ai entendus), étant douée de certaines facultés limitées, comment dis-je, elle eût pu employer plus intelligemment ces facultés pour porter en moi la conviction et la consolation, qu'en recourant comme elle le fit à un pareil choix de temps et de variété de phénomènes toujours inexplicables par les moyens naturels. Ecartant l'hypothèse d'une illusion persistant pendant tant de mois, je n'ai de choix qu'entre l'idée de l'intervention de ma femme et le refus d'expliquer quoi que ce soit. Je suis aussi certain d'avoir entendu tout ce que je viens de rapporter, que je le suis d'écrire maintenant avec une plume et de l'encre. Je n'ai jamais éprouvé le moindre doute au sujet des bruits entendus et spécialement des craquements et des coups ; l'enfant, de son côté, resta sous l'impression de la terreur qui lui faisait répéter que : « *Cette dame reviendrait encore* ».

« S'il se produit de nouvelles manifestations, j'en prendrai note et vous les communiquerai dans les six mois ».

« Je considère la Société Psychique comme ayant une grande importance. Elle donne l'exemple du sens commun, en se maintenant sur un terrain solide, surtout lorsque je constate combien manquent aujourd'hui de courage moral et n'osent parler. Beau-

coup reculent devant les risques que ferait courir à leurs intérêts professionnels l'état actuel de l'opinion du plus grand nombre et ils craignent de donner à leurs maisons une sorte de caractère qui éloignerait toute affaire commerciale ».

« J. D. CAMPBELL ».

P. S. « J'ai oublié de vous signaler que les craquements entendus le 13 juin 1883, s'étaient déjà produits deux ou trois fois auparavant, c'est-à-dire dans les nuits précédentes, aussitôt que j'étais couché. C'était comme des coups de marteau, mais moins retentissants, et ils ne survinrent *jamais à un autre moment*. Je n'avais éprouvé qu'un certain étonnement. J'ai omis aussi de rappeler ce que m'avaient conté les domestiques : « Nous étions assis pour dîner dans la cuisine, vers 1 heure 30, lorsque nous fûmes fortement secoués en entendant un bruit éclatant comme le produirait une poignée de gravier que l'on aurait jetée violemment contre les grandes fenêtres, qui se trouvent à sept pieds du sol. Tout le monde sortit mais on ne vit rien. Le groom et l'homme de peine étaient partis pour dîner ».

« C'étaient tous de vieux serviteurs qui avaient vu les derniers jours de ma femme et avaient assisté à ses funérailles ».

« Dans ce cas encore le moment paraît avoir été choisi avec intelligence ».

« C'est avec intention que j'ai passé sous silence un certain nombre de bruits qui s'étaient produits lorsque l'on circulait dans la maison ».

J. D. C.

E. Gurney, dans une lettre adressée au général Campbell, lui demanda s'il n'avait pas été possible à un ou plusieurs domestiques de voir le papier sur lequel le général avait écrit le 9 novembre 1882 la demande que trois coups fussent frappés, et aussi si l'enfant n'avait jamais vu la robe pendue dans la garde-robe.

Voici la réponse qu'il reçut :

« (1) C'est vers 11 heures du soir, aussitôt avant de me coucher, que j'écrivis ma demande au crayon et je la brûlai à 5 heures du matin, avant que personne fût entré dans ma chambre, afin d'éviter les remarques des domestiques. Jamais ils n'auraient pu, par aucun moyen en leur pouvoir, produire les bruits retentissants, ni les coups frappés dans la garde-robe au pied de mon lit, ou dans le

reste de la chambre, sans m'éveiller, tandis qu'une veilleuse restait constamment allumée. Je suis, du reste parfaitement certain qu'aucun de mes serviteurs n'aurait pensé à tenter une telle mystification. Enfin, sauf dans un seul cas que j'ai signalé, j'étais toujours éveillé *avant* la production des bruits. »

« (2) La robe dont il est question et le chapeau que je garde comme souvenirs, étaient renfermés et j'avais la clef dans ma poche L'enfant ne pénétrait jamais dans cette chambre, où elle n'avait rien à faire. Les enfants ne montaient au premier étage que pour se coucher et elles étaient toujours accompagnées soit, le plus souvent par leur mère, soit par la nourrice, ou l'une de mes servantes, aussi bien le jour que la nuit. J'ai demandé à la mère si ses enfants n'avaient jamais eu l'occasion de voir une robe ou un chapeau hors de mode, semblables à ceux que je gardais. Sa réponse fut : Non, elles n'ont jamais rien vu rappelant cette vision qui s'est reproduite à deux reprises différentes ». Il y avait là une ligne de conduite profondément réfléchie et non abandonnée au hasard montrant une attention affectueuse et une précaution qui n'avaient pas échappé à l'enfant, dans ces deux événements consécutifs et qu'une enfant de sept ans n'aurait certes pas imaginés ».

« J. D. Campbell. »

M. E. Gurney et moi avons longuement causé avec le général Campbell, le 4 octobre 1884 et nous avons minutieusement inspecté les lieux. La maison est bâtie avec une solidité exceptionnelle. Les murs intérieurs sont extrêmement épais et le général Campbell nous a affirmé que depuis qu'elle est construite, c'est-à-dire depuis quelques années, il n'a jamais entendu le bois craquer ou se disjoindre.

Le traducteur O. DUSART.

FIN.

Le Territoire Contesté

PAR

ROBERT DALE-OVEN

(Suite) (1)

La sœur Elisabeth

Pendant l'été de l'année 1855, un Dimanche soir, un médecin de New-York le Dr H... assistait à un service dans l'église du R. Dr Bellow.

Tandis qu'il suivait avec la plus vive attention le développement du sermon, sa curiosité fut éveillée tout à coup par le spectacle le plus inattendu. Trois formes féminines apparurent du côté gauche de l'église et remontèrent doucement jusqu'à la chaire. Au moment où elles passèrent devant lui, le Dr H... en reconnut deux : c'étaient sa femme et sa mère décédées. La troisième se tenait entre les deux premières et entourait de son bras la taille de la mère ; c'était une belle jeune fille ; son attitude et ce geste familier faisaient penser que l'on se trouvait en présence d'une fille et de sa mère. Cependant les traits étaient tout à fait inconnus du Dr H... Ils ne rappelaient en rien ceux de l'unique sœur qu'il eût perdue, Anne, qui était toute jeune, trente-neuf ans auparavant.

Quand il fut arrivé au côté droit de l'église, ce groupe s'arrêta ; deux des personnages, la femme du Dr et la jeune fille disparurent graduellement et il ne resta que la mère qui se tournant vers son fils, le regarda avec tendresse pendant quelques minutes, puis s'évanouit comme les autres. Le Dr H... put tout à son aise considérer les moindres détails des costumes et se les rappeler : Le chapeau Quaker uni, le mouchoir de mousseline d'un blanc de neige croisé sur la poitrine et la robe de soie grise.

C'était exactement ce que la bonne vieille dame, membre très zélé de la Société des Amis, avait porté jusqu'au jour de sa mort.

---

(1) Voir le nº de Juin p. 739. Rappelons, pour mémoire, que Robert Dale-Owen était un diplomate de carrière, qu'il a représenté les Etats-Unis à la cour de Naples et qu'il était hautement estimé pour la loyauté et la sincérité de son caractère.

C'était la première fois de sa vie que le D[r] H... voyait une apparition. Jusque-là aucun phénomène ne lui avait fait croire qu'il fût doué de facultés spirites, sauf dans une occasion où il vit une table, sur laquelle il venait de prendre un livre, s'avancer de quelques pouces vers lui, sans aucune cause visible. Aussi fut-il profondément frappé par la production d'un phénomène aussi nouveau et inattendu que l'apparition de ces figures.

Réfléchissant sérieusement à cette aventure et inclinant à penser que la troisième forme était celle de sa sœur Anne, il se rendit le lendemain soir chez l'une des sœurs Fox, dans l'espoir de voir dissiper ses doutes.

Elle lui conseilla d'écrire en secret un certain nombre de noms féminins et tandis qu'il les pointait l'un après l'autre, il passa sans incident sur celui d'Anne et fut arrêté à *Elisabeth* par une série de coups. C'est en vain qu'il fouilla dans sa mémoire pour rechercher une parente portant ce nom, que la mort lui aurait enlevée. Cependant ayant écrit sur une autre feuille les divers degrés de parenté, il fut encore arrêté par les coups au moment où il arrivait à celui de *sœur*.

C'est une erreur, dit le D[r] H... ; je n'ai jamais eu de sœur portant ce nom. La sœur que j'ai perdue s'appelait Anne. S'adressant alors à son interlocuteur invisible, il lui dit : « Voulez-vous dire que la forme que j'ai vue entourant ma mère de son bras était ma sœur ? »

Réponse : « Oui ».

« Et que son nom était Elisabeth ? »

Réponse par des coups énergiques : « Oui ».

« Eh ! bien, c'est une erreur ; voilà tout ce que je puis vous dire ».

Trois violents coups confirmèrent la première assertion.

Le D[r] H... était vivement intrigué et la persistance dans l'affirmation l'ébranlait quelque peu. Il se trouva que la Bible de famille qu'il n'avait pas consultée depuis son enfance se trouvait chez sa belle-mère, habitant en province à soixante-dix milles de distance. Quelque temps après il fut appelé pour affaires dans le voisinage de cette localité. Il en profita pour faire une visite à sa belle-mère et revoir la Bible, contenant les mentions de naissance et de décès de la famille. A son grand étonnement, il trouva enregistrée, à la

date de 1826, la naissance d'une fille Elisabeth, avec celle de sa mort, quelques semaines plus tard.

Cet événement était survenu pendant une absence de cinq ans du domicile paternel et quoique à cette époque les échanges de lettres fussent infiniment plus rares qu'aujourd'hui, le Dr H... admet qu'il est possible qu'il ait été averti du fait dans une des bien rares correspondances de son père. Mais, en tous cas, il n'en avait pas gardé le plus faible souvenir et jamais, en sa présence, il n'avait été fait allusion ni à une naissance ni à une mort d'enfant en bas-âge dans la famille. Une vie aussi courte passe sans laisser de trace autre part que dans le souvenir de la mère. (1)

Il faut remarquer que dans ce cas le fait révélé par l'apparition était non seulement inconnu de l'expérimentateur, mais en opposition formelle avec sa conviction, qui ne céda que devant une preuve irréfutable.

Le cas de Violette

[Dans *Animisme et Spiritisme*, Aksakof a reproduit une grande partie du récit de Dale Owen, exposant dans *The Debatable Land*, les preuves d'identité données par Violette ; mais il n'a pas cité les quatre derniers chapitres, qui ne sont ni les moins curieux ni les moins probants. Les lecteurs de la *Revue* seront sans doute bien aises de trouver reproduite ici l'histoire complète de ce fait, auquel très peu d'autres peuvent être comparés].

Il y a plus de quarante ans mourait une jeune Anglaise que j'avais intimement connue. Elle avait reçu l'éducation la plus raffinée que l'on puisse trouver dans sa patrie : elle parlait couramment le français et l'italien ; avait parcouru toute l'Europe et s'était trouvée en relations avec les personnes les plus distinguées de son temps. Elle avait été aussi favorisée par la nature que par la fortune. Aussi belle que bien douée, elle avait suscité les affections les plus durables, brillait par sa simplicité et par son esprit aussi fin qu'orné. Je l'appellerai *Violette*, car je ne puis donner son nom véritable, assez rare du reste, et qui est aussi celui d'une fleur favorite.

---

(1) Il semble bien qu'ici la mémoire latente du Docteur n'a pas eu à intervenir, puisque l'affirmation que la vision est celle de sa sœur lui est donnée par Mlle Fox, qui ne connaissait pas la famille du Dr H.

Lorsque vingt-cinq ans après sa mort, je commençai mes recherches sur le spiritualisme, je pensai que si ceux qui se sont intéressés à nous pendant leur passage sur cette terre avaient encore la faculté de communiquer avec nous, maintenant qu'ils parcourent une autre phase de l'existence, l'esprit de Violette devrait mieux qu'aucun autre se manifester à moi. Mais je n'avais jamais jusque-là évoqué les esprits ; je considérais comme plus sage et meilleur d'attendre leur bon plaisir. Les mois suivaient les mois et, rien ne venant, j'avais tout à fait cessé d'espérer et de penser qu'une telle chose pût m'advenir.

Aussi je ne puis faire comprendre aux lecteurs ma surprise et mon émotion lorsque survinrent les incidents suivants pendant une séance tenue le 13 octobre 1853 à Naples, à laquelle n'assistaient que Mme Owen et une autre dame, en l'absence de tout médium professionnel.

La promesse tenue

Le nom de Violette fut épelé tout à coup. Après le premier moment de surprise, je demandai *mentalement* dans quel but était dicté ce nom qui m'était si connu.

Rép. « Gave pro... » (j'ai fait la pro...)

Les lettres s'arrêtèrent là et les invitations à continuer furent inutiles ; aucune lettre ne se produisit. Enfin j'eus l'idée de demander : « Les lettres p. r. o. sont-elles exactes ? »

Rép. « Non. »

Dem. « Le mot *gave* est-il bien ?

Rép. « Oui ».

Dem. « Veuillez donc recommencer le mot qui suit *gave* ». J'obtins alors la phrase suivante, sauf quelques lettres que je corrige :

« J'ai fait par écrit la promesse de me souvenir de vous, même après la mort. »

Je pense qu'aucun être humain, sauf ceux qui comme moi se sont trouvés à l'improviste entraînés à une conversation avec les habitants de l'autre monde, ne pourra se rendre compte des sentiments qui m'agitèrent lorsque je vis les lettres se suivre avec calme pour former un sens complet. Si un souvenir de ma jeunesse avait survécu à tous les autres, c'était bien celui de la lettre de Violette, écrite en prévision de sa mort et contenant en termes

exprès la promesse qu'elle venait me rappeler de l'autre côté de la tombe, lorsque j'avais parcouru la moitié de ma carrière. Une preuve de ce genre ne pourrait avoir pour aucun autre la valeur qu'elle avait pour moi. J'avais conservé cette lettre que seul je connaissais : personne autre ne l'avait jamais vue. Combien j'étais loin de prévoir, lorsque je la parcourus pour la première fois, qu'après un quart de siècle, dans un lointain pays étranger, celle qui l'avait écrite pourrait venir me rappeler sa promesse !

Quelques jours plus tard, le 18 octobre, le même esprit s'étant annoncé dans une séance, j'obtins à diverses questions *mentales* des réponses tout aussi exactes et précises, sur des sujets d'ordre absolument intime et que j'étais seul à connaître. Il n'y eut pas une seule faute et au cours de ces réponses il fut fait des allusions à des circonstances que seul au monde je pouvais connaître.

Je sais que d'autres que moi ont pu obtenir des résultats analogues ; mais fort peu les ont publiés et quand ils l'ont fait, ils se sont tenus dans des termes généraux et trop vagues. Dans des cas semblables, pour vaincre une répugnance naturelle, il faut être animé du plus vif désir de rendre hommage à la vérité par ces révélations et d'apporter en faveur d'une cause si importante pour l'humanité un témoignage de premier ordre.

A Suivre. Pour la traduction : Docteur AUDAIS.

Vers l'Avenir

Par Paul GRENDEL

(*Suite*)

Ces esprits se croient sur terre en une sorte de trouble. Ils perçoivent les actions humaines, certaines facultés leur sont restées, mais ils ne peuvent répondre aux désirs des leurs ni prendre part à la vie active. Engourdis dans les souv.nirs du passé, dans l'accumulation des désirs inassouvis, ils regrettent les biens matériels. Quelquefois la volonté ravivée, ranimée devient agissante, les fluides s'amalgament,prennent formes et un fait physique se produit.

D'anciens croyants, pour stimuler la foi décroissante, se manifesteront en une trompeuse apparence.

Les fidèles accourent, laissent par l'élan de leurs désirs une force fluidi-

que, le lieu devient propice aux phénomènes habilement exploités par le clergé.

Mais peut-on supposer la présence réelle d'une divinité en des faits si souvent vulgaires. Si Dieu provoquait directement ces manifestations. elles éclateraient autrement puissantes, indiscutables, incontestables ; elles tomberaient comme une grâce divine sur les âmes pures, sur les esprits éclairés, elles donneraient une force nouvelle à l'Église qui retourne au contraire au paganisme, aux actions douteuses pour retenir et attirer les simples, les ignorants, les désespérés qui réclament la manne de vie.

Chacun suit le pélerinage pour obtenir un don particulier, mais nul ne cherche à s'éclairer, à s'améliorer, à participer au grand œuvre.

Nos descendants apprendront ces choses et y trouveront la preuve évidente de la faiblesse et du danger du culte.

36

De Maia

Etrange conception de l'au-delà ! Etonnant état des êtres désincarnés, ils sont et ne sont pas. Sans chair, sans besoins matériels, ils errent dans l'espace ou restent attachés aux lieux de leur existence. Comment prouver ces choses, quelle difficulté de les admettre ?

Quel trouble de penser qu'autour de nous vivent les générations passées, encore aux prises avec les faiblesses terrestres.

J'ai de folles envies de retourner vers le Dieu des catholiques, de le sentir souffrant, luttant, haletant sous l'épreuve, de lui parler en égal, de m'asseoir sur le roc de la foi et de fuir la barque du doute.

Le mysticisme a une force extrême, un entraînement passionnant, l'être s'envole hors du réel, la raison se tait, se perd, se détruit, bercée par de nébuleuses aspirations et un vague émoi sensuel. Le Dieu catholique n'humilie pas l'homme, il partage ses passions. Il se substitue à toutes les affections, il nous envahit, nous domine, vient sur terre, nous n'allons pas vers lui, il descend jusqu'à nous. Il s'emporte, châtie, récompense, favorise ses créatures selon son bon plaisir.

La prédestination, la grâce atténuent, détruisent la responsabilité. Dieu a voulu que nous soyons ce que nous sommes, pourquoi lutter et se débattre.

Ainsi je t'avais écrit hier matin et ce matin sur la table je trouve des feuillets couverts d'écriture je les joins à cette lettre.

« Femme, l'amour est en toi comme le germe de vie est dans la terre, dans l'onde, dans l'atmosphère, tu ressens toutes les nuances du sentiment Fille, amante, épouse et mère tu possèdes toutes les notes de la lyre sublime de l'amour universel, tu vibres à toutes les souffrances, tu peux régénérer l'humanité, détruire les ferments de guerres fratricides et établir la fraternité.

« Tu n'a pas encore compris la grandeur de ton rôle, tu as refoulé l'essor de ta puissance bienfaisante, tu restes l'esclaves du préjugé et de la force.

Tu laisses improductif le fluide, le courant généreux des pensées saines, des aspirations humanitaires, tu trahis la cause du progrès.

Le front penché vers la terre, tu cherches qui aimer en gardant les trésors de ton cœur, tu veux désaltérer ton âme à l'amour de l'homme !

Tu palpites, tu vis sous les regards de l'aimé, mais les joies de l'amour ont leur amertume et passent comme le vent attiédi du printemps. L'enfant accapare et amplifie toutes les forces natives d'abnégation, de tendresse féminine, mais la mort peut ravir l'enfant chéri !... Et si elle passe clémente, le temps détachera de ta chair l'être tendrement aimé, il s'en ira insouciant vers d'autres affections et ainsi s'éloigneront ou se transformeront ceux que tu aimes uniquement.

Dans la détresse de tes amours déçues tu cherches en l'au-delà et le culte t'attire. Pantelante tu tends les bras aux statues des autels, aux reliques, Des bribes de tes passions inassouvies, de tes aspirations méconnues, de tes déceptions, des parcelles de tes rêves, tu crées une divinité, tu la fais à ton image, elle a tes faiblesses, tes exigences. Partiale elle te comprend, t'excuse et condamne tes ennemis. Ainsi s'usera jusqu'à la fin de tes jours ta foree irradiante d'amour, ta puissance du bien.

Folie orgueilleuse, tu crois atteindre Dieu et tu saisis des ombres fugitiyes ; d'infinitésimales parties de sentiments religieux stérilisateurs d'amour universel, destructeurs du progrès.

Tu formes ton idole. Dieu souffre, pâtit si tu le négliges et tes congratulations, tes prières et ton encens le réjouissent. Tu prétends l'attirer dans la boue terrestre comme le serpent attire l'oiseau.

Si tu laissais au contraire l'amour de ton être irradier sur l'humanité, tu trouverais bientôt les rayons vivifiants des âmes sœurs. Ta force productrice de bien serait décuplée et tu t'élèverais progressivement jusqu'au point culminant atteint par les hommes de bien.

Tu dépenserais le trésor d'amour en faveur de tes frères et tu soulagerais les faibles et les misérables.

Le mal est puissant, agissant et destructeur du bien parce que les forces sont stérilisées par l'ignorance de l'âme, par l'égoïsme des religions dogmatiques qui font Dieu le serviteur de nos passions et de nos vices.

Le veau d'or, le tentateur, le sombre Jehovah, le mauvais berger, le partial justicier ont représenté tour à tour la divinité. Chaque nation, chaque despote, chaque grand-prêtre l'a ramenée au niveau de ses besoins et de son étroite conception.

Avouez votre faiblesse, votre abaissement, allez vers les hommes vos frères et soyez pour eux de bienveillants compagnons de voyage.

Parabole

Un homme très juste possédait d'immenses richesses et des terres fertiles. Il amena sur ses terres de nombreux serviteurs et leur dit :

— Travaillez, prospérez et multipliez. Faites produire à ces terres ce qu'elles peuvent donner. Aimez-vous, soyez indulgents et secourables,

Répandez les semences qui vous nourriront et les vertus qui grandiront votre âme. De l'amour découle le bien. N'oubliez pas mes conseils et si vous m'obéissez je vous conduirai vers des lieux plus riants et plus fertiles où chacun sera payé selon ses œuvres.

Le maître disparut et les ouvriers se hatèrent d'assurer leur subsistance. Mais bientôt la diversité de leur caractère amena la discorde. Les plus forts subjuguèrent les plus faibles et les contraignirent à un double labeur.

Néanmoins ils se souvenaient des leçons du maître, sur l'amour, et comme l'amour qu'ils eussent donné à leur frères les aurait entraînés vers la solidarité ils se dirent :

— Aimons le maître, allons vers lui !

Ils cherchèrent l'endroit où vivait ce maître, mais partout s'élevaient d'infranchissables barrières et les promoteurs d'amour du maître les riches, les persécuteurs des faibles dirent :

Elevons un palais où logera le Seigneur, notre maître, quand il reviendra parmi nous.

Ainsi firent-ils en mépris des mercenaires.

Enfin le maître reparut et voyant la terre couverte d'édifices superbes demanda :

— Pour qui sont ces lieux de plaisance où s'accumulent tant de richesses ?

— Ces palais sont vos demeures, seigneur.

— Mais je n'en ai besoin puisque je ne saurais vivre parmi vous. Que faites-vous en ces monuments luxueux ?

— Nous vous aimons, nous vous louons.

— Vous avez donc dépensé envers vos compagnons ce que votre cœur contenait de pitié, de charité, de générosité pour prodiguer à celui qui n'en a nul besoin toutes vos richesses matérielles, toutes vos facultés d'âme ?

— Les hommes ingrats et injustes ne méritent pas notre amour, disent les riches.

— Il faut donner aux pauvres et non à ceux qui possèdent. Suivez-moi vers vos frères.

Ils obéirent et le maître interrogea les mercenaires et les misérables.

Certains à l'air farouche attiraient les passants et discouraient.

Et le maître écouta et il vit que ces hommes cherchaient à améliorer le sort de leurs frères de misère.

— Vous avez compris mon enseignement, dit le maître, et vous quitterez ces lieux pour un meilleur séjour !

— Considérez, Seigneur, s'écrièrent aussitôt les riches, combien nous avons sacrifié pour vous, examinez nos dons, notre encens, nos prières !...

— Mauvais serviteurs qui me croyez vain et cupide, vous resterez ici pour travailler comme les mercenaires que vous avez pressurés jusqu'à ce que votre cœur soit imprégné d'amour universel.

Ceux qui ont pensé à leurs frères avant de se préoccuper de la récompense promise me suivront seuls.

Je lus et relus ces feuillets et je médite les pensées neuves émises par la puissance inconnue qui me guide.

Est-ce l'âme de ma mère ?... Suis-je en somnambulisme capable d'écrire ces pages ? .. Que conclure ?

37

D'Élos

Les formules de la vraie religiosité sont simples. La vérité est une, elle éclate comme le soleil déchire les nuées.

Les lois naturelles inviolables sont encore imparfaitement connues. Les lois occultes étudiées par les anciens brahmes sont injustement reléguées par les européens, parmi les fables, les préjugés et les erreurs.

Il faudrait dégager les faits qui affirment l'existence d'une force inconnue et intelligente de l'exagération et des fables dont une imagination vive, une crédulité excessive et une profonde ignorance affublent ces phénomènes pour les étudier sérieusement et en faire saillir la grandeur.

Tu es privilégiée, bien rarement les esprits élevés, dégagés de la tare humaine, répandent si largement la vérité.

Conserve précieusement ces leçons de l'au-delà, mets ta conduite en rapport avec ta foi et ne rejette jamais cette nouvelle croyance. Tu en éprouverais de sérieux dommages. Tu éloignerais tes protecteurs méconnus, ils cesseraient de te visiter et tu comprendrais en les perdant leur valeur et leur puissance.

Notre confiance, l'amour du bien les attirent, les retiennent parmi nous. Ils sont nos guides, ils épurent nos fluides, nous inspirent, nous éloignent des fourbes et des méchants.

Si tu retombais dans l'erreur, ta responsabilité serait grande et ta chute profonde.

38

De Maïa

Je rencontrai le vieux curé. Il vint à moi, me reprocha de négliger l'Eglise. Pour éviter une discussion oiseuse, je lui parlai d'une pauvre femme en lui décrivant sa misère et ses peines. Le mari depuis trois mois à l'hôpital sans espoir de guérison, la mère gagnant à peine de quoi ne pas mourir de faim avec ses enfants en bas âge.

— Monsieur le curé, dis-je, vous avez de riches paroissiennes et vous les solliciterez certainement de soulager tant de détresse.

— Cette femme subit une épreuve méritée, répondit-il lentement ; son mari, révolté contre la société, renie la religion de ses pères et prétend attenter aux lois divines et humaines. Il a convaincu sa compagne de le suivre en cette détestable hérésie et nul ne lui portera secours, à moins qu'elle ne fasse amende honorable.

(A Suivre)

BULLETIN DU CENTRE D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE LA RUE DE ROME (MARSEILLE).

Allocution prononcée par M. Anastay à la réunion du dimanche 4 mai 1902.

Messieurs,

La tradition veut que lorsqu'on établit un Cercle ou une réunion nouvelle, quelques paroles soient prononcées pour établir le but que le fondateur se propose et les moyens qu'il compte employer pour y parvenir.

J'espérais vous faire échapper à cette loi fatale, grace à la complète et parfaite communion d'idées qui s'est établie entre nous dès le premier jour, mais l'extension que j'espère bientôt voir prendre à notre petite Société me pousse à poser, dès maintenant, les termes de l'engagement réciproque que je crois nécessaire d'établir entre tous ses membres pour assurer sa force.

D'ailleurs la circulaire que j'ai eu l'honneur de vous envoyer vous a déjà nettement indiqué mes intentions et je n'aurai qu'à en développer les termes.

Comme je vous l'ai dit je ne désire pas qu'on s'occupe ici spécialement d'occultisme, de spiritisme ou de théosophie, mais de science psychique. Je crois en effet cette science assez avancée pour permettre de travailler sur les faits, qu'elle étudie sans s'exposer à perdre son temps en discussions stériles sur des théories mal établies et insuffisantes. Nous ferons donc peu de théorie et beaucoup d'expériences.

C'est à cela que je vous convie, persuadé que je suis que la tenacité et l'esprit de suite que j'espère vous voir apporter à ces études, seront bientôt récompensées par des résultats indéniables. C'est aussi l'espoir que nous apportent les quelques essais déjà effectués qui ne sont certainement pas faits pour nous décourager.

J'espère que les moments qui ne seront pas employés à ces expériences ne seront pas troublés par des discussions trop vives ou trop passionnées sur l'interprétation à donner aux phénomènes. Je n'ignore pas que ces discussions touchent à ce que l'âme a de plus profond et de plus intime ; mais c'est parce que je sais cela que je vous demanderai la permission d'y couper court chaque fois qu'elles me paraîtront sortir du terrain expérimental pour s'égarer dans les méandres inexplicables des dogmes et de la foi. Vous serez les premiers à m'en remercier une fois l'ardeur de la lutte calmée.

Je vous demande maintenant la permission de retenir votre attention encore quelques instants pour vous définir exactement le but poursuivi par notre société, but que vous ressentirez, sans doute : je ne crois pas qu'on puisse s'occuper longtemps de science psychique sans arriver à cette conclusion établie par tous les chercheurs indépendants, tels que ceux qui s'appellent Russel-Vallace, Crookes, Gibier, Zollner, de Rochas,

Flammarion,ou bien encore par les membres du Comité nommé par la Société dialectique de Londres en 1869, dont les solides travaux ne sont malheureusement pas assez connus en France ; cette conclusion, c'est qu'une force intelligente existe en dehors de nous et peut se manifester à nos sens dans certains cas. Ne soyez donc pas surpris de me voir placé dans cette hypothèse, dès le début de nos séances expérimentales, et dans le but de favoriser les phénomènes Ces forces ou ces entités sont-elles oui ou non une preuve de la survivance de l'âme après la mort ? Telle est la question redoutable que nous rencontrerons à chaque pas dans nos expériences. Je ne vous cache pas qu'une réponse affirmative tend à devenir chez moi, par l'étude, une conviction de plus en plus intime et qu'un peu de foi a été le levain qui m'a poussé à travailler à l'œuvre à laquelle je vous convie tous sur le terrain des faits et de l'expérience. Vous savez dans quel gâchis nous nous débattons depuis bien des années et quels tableaux attristants nous offrent le désarroi et l'anarchie morale qui nous menacent de toute part ; eh bien,c'est un relèvement et une reconstitution de la société actuelle, entrepris par la seule base solide, la morale, que j entrevois au bout de ces études qui n'ont l'air de rien de sérieux aux yeux de bien des gens, qui les traitent par le mépris, parce que la spécialité de leurs occupations ne leur a pas laissé assez de loisir pour étudier suffisamment la question et par conséquent pour y voir clair.

Ne vous laissez donc pas décourager par l'opinion des timides ou des indifférents, car notre but est tellement élevé que, pour ma part, je n'en connais pas de plus grand et de plus noble, et je vous promets formellement par l'étude de ces questions, en plus d'une élévation morale certaine, la satisfaction et le bonheur qui s'attachent à la vision et à l'étude d'un état de chose destiné à faire un jour la satisfaction et le bonheur de l'humanité tout entière.

Informations

Messieurs les membres sont avisés qu'une bibliothèque contenant les principaux ouvrages relatifs à la science psychique est installée au Centre d'études psychiques de la rue de Rome. Un des bulletins suivants en donnera le catalogue.

*
* *

Les personnes que leurs occupations empêchent de venir au Siège des réunions sont priées de vouloir bien signaler à ceux de leurs amis qui fréquentent ces réunions, les noms des personnes capables d'adhérer au programme d'une Société d'études psychiques indépendante, le prompt établissement d'une organisation et de statuts définitifs étant désiré par les premiers adhérents.

*
* *

Les personnes désireuses de faire acte d'adhésion au Centre d'études psychiques sous le couvert d'un pseudonyme, sont avisées que leur désir sera respecté.

*
* *

On trouvera dans la salle de lecture les procès-verbaux de toutes les séances expérimentales.

*
* *

Le bulletin sera envoyé chaque mois aussi régulièrement que possible de préférence aux personnes qui auront témoigné d'une façon quelconque de leur intérêt au Centre d'études psychiques.

Revue de la Presse
EN LANGUE ANGLAISE

Le *Journal* de la S. P. R. publie, sous le titre de *Rêve*, un cas dont la classification ne nous semble pas très facile. Le voici : M. Brierley attaché au *Sheffield Daily Telegraph*, en qualité de reporter spécialement chargé de ce qui concerne le cricket et le football, quitte ses bureaux le dimanche 1er décembre à neuf heures et demie. Le lendemain il s'éveille vers sept heures, mais comme rien ne l'appelait dehors, il reste ensommeillé sur son lit et il a alors conscience que Lohmann, le champion renommé pour le criket, est mort et qu'il est chargé de sa notice nécrologique. Il se lève, fait part du fait à sa femme, en déjeunant. (celle-ci l'a confirmé dans une lettre), puis se rend à son bureau, sans regarder aucun journal. En arrivant à son bureau, la première nouvelle qu'il apprend est la mort de Lohmann, qui était en ce moment dans le Sud Africain.

Est-ce de la Télépathie ? Est-ce de la Clairvoyance ?

M. Brierley ne semble pas avoir eu de vision et d'autre part, il paraît être resté en somnolence plutôt qu'en trance, sans que cependant on puisse rien affirmer sur ce point.

Enfin faut-il admettre que l'on se trouve en présence d'un simple cas de coincidence ? L'annonce de la mort de Lohmann est arrivée le matin même du rêve. Nous ne savons pas si M. Brierley a déjà été sujet à des phénomènes de même nature.

Revue de la Presse
EN LANGUE ESPAGNOLE

Nous trouvons dans *Lumen*, de Tarrara, le récit d'expériences de typtologie faites par un groupe de Badalona.

Les expérimentateurs ont pris des mesures qui nous ont paru des plus

ingénieuses pour s'assurer de la sincérité du phénomène et rendre impossible toute intervention consciente ou inconsciente des assistants.

Ils se servent d'un guéridon porté sur trois pieds. A chacun de ces pieds est attribuée une des lettres A. B. C. Ceci fait, ils mêlent les 28 lettres de l'alphabet espagnol et en font trois lots de 10. 10 et 8 à chacun desquels est attribuée une des trois lettres correspondant aux pieds du guéridon.

Les lettres formant ces lots sont ensuite mises au hasard sur une ligne et numérotées, de telle sorte que l'on a les trois cadres suivants par exemple :

A	H.	T.	D.	Ll.	Z.	I.	P.	C.	M.	U
	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9	10

B	F.	Q.	A.	K.	V.	E.	N	B.	J.	S.
	1.	2.	3.	4	5	6.	7.	8.	9.	10

C	G.	N	Y.	L.	R.	Ch.	O.	X.
	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.

L'alphabet est renouvelé à chaque séance et l'un des assistants le tient plié dans une poche de son vêtement d'où il ne sort que lorsque la communication est complète. Un ou plusieurs des assistants notent le pied qui frappe et le nombre de coups, et l'on a ainsi, par exemple :

a. c. b. a. b. qu'on lira : « Creus » mot écrit en catalan,
8. 5. 6. 10. 10. langue dans laquelle les communications étaient dictées. De longues phrases furent ainsi obtenues, dont chacune s'adressait à l'un des assistants et répondait à ses préoccupations dominantes. Nous ne croyons pas que celui qui avait formé les cadres et ne les avait pas sous les yeux eût pu lui-même produire de tels résultats, ni, à bien plus forte raison, aucun des autres, qui ne les avaient pas vus ; car, nous le répétons, les cadres étaient renouvelés à chaque séance et tenus secrets jusqu'à la fin. Il faut ajouter que les mouvements du guéridon étaient tellement rapides, que les assistants avaient besoin de toute leur attention pour les suivre et les compter. Enfin, le médim n'était pas entrancé et ne présentait pas, par conséquent, la condition qui aurait permis d'invoquer la clairvoyance. Il est donc bien difficile, pour ne pas dire impossible, de nier l'intervention d'une intelligence étrangère aux assistants et au médium.

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

La retraite de M. de Rochas

Les grands quotidiens ont annoncé la mise à la retraite de M. de Rochas, qui cesse ses fonctions d'administrateur de l'Ecole Polytechnique. Tous les esprits indépendants déploreront cette vexation mesquine, car il parait établi qu'il y a cinq ans déjà le général Gillon, inspecteur, avait prévenu le colonel de Rochas « qu'on ne pouvait tolérer qu'il s'occupât de sciences occultes dans une école militaire. » On lui supprima même son laboratoire à l'école. M. de Rochas en fut quitte pour travailler à la campagne, chez lui, pendant les périodes de vacances. C'était encore trop, paraît-il, puisqu'aujourd'hui on se prive complètement de ses services, Nous constatons, une fois de plus, l'intolérance du monde officiel envers nos idées ; mais M. de Rochas peut se consoler, car il s'est acquis l'admiration de tous les hommes indépendants pour son courage et sa franchise qui le placent bien haut parmi les pionniers de la vérité. Quand tous les obscurs politiciens qui détiennent aujourd'hui le pouvoir auront disparu, la science mentionnera toujours le nom de l'auteur de l'*Extériorisation de la sensibilité et de la motricité*, car ce sont des titres indéniables pour l'avenir, et il est probable que les loisirs qu'on lui a créés lui permettront d'enrichir encore le domaine nouveau dans lequel il a su prendre une place si importante.

Académie des Sciences

Alors que l'on enseigne encore à nos enfants, dans l'histoire sainte, que la création du monde date de six mille ans, la science a établi que c'est par millions d'années qu'il faut compter pour s'élever jusqu'à l'origine de la vie sur notre planète. La présence de l'homme dans nos contrées remonte certainement à plus de *cent mille années* et chaque jour de nouvelles découvertes affirment la fausseté des légendes que l'on voulait nous donner comme des révélations divines faites à Moïse.

Dans la séance du 16 juin dernier de l'Académie des sciences, M. Moissan rend compte des curieuses découvertes que viennent de faire MM. Capitan et Breuilh, en explorant la grotte de Font-de-Gaume, (Dordogne). Dans cette grotte, de nature calcaire, composée d'une série de salles plus ou moins grandes, réunies par des galeries formant étranglement, ils ont retrouvé des peintures murales très bien conservées, qui recouvraient les parois de la roche sur une étendue de 120 mètres carrés. Ces fresques, dont les couleurs sont encore très vives, représentent la plupart des animaux contemporains de l'âge de la pierre, mammouths, rennes, bisons, antilopes, etc. Dans une même salle, il n'y a pas moins e treize bisons peints sur les parois. Dans certaines peintures, l'artiste a rocédé par traits, dans d'autres par points, — les « pointillistes » exis-

taient déjà !.. Parfois, la roche est gravée, suivant le contour de l'animal ou à l'endroit des cornes. Quant à la couleur, elle varie du brun clair au noïr, en passant par le rouge brun, teintes analogues à celles des vases étrusques primitifs. Un signe bizarre, de forme triangulaire, qui paraît être un emblème religieux, se retrouve sur plusieurs dessins. Ce qui donne à ces peintures une authenticité certaine au point de vue de leur ancienneté, c'est qu'elles sont recouvertes, en maints endroits, d'une couche de carbonate de chaux cristallisé, accumulée lentement dans la suite des siècles, à la façon des stalagmites. M. Moissan a analysé la couleur dont se servaient ces peintres de l'époque des mammouths : il a trouvé que c'étaient des mélanges d'ocres et d'oxyde de manganèse avec de la silice pulvérisée, fixés à l'aide d'une matière inconnue.

Bulletin de l'Institut général Psychologique

publie une très intéressante conférence de M. D'Arsonval sur l'air liquide. On enseignait il y a peu de temps encore qu'il existait des gaz permanents, c'est-à-dire des gaz qu'on n'avait pu liquéfier. Aujourd'hui, grâce aux procédés de MM[rs] Cailletet et Pictet,qui profitent de l'échappement des gaz très fortement comprimés, tous peuvent être liquéfiés et même solidifiés, ce qui démontre la grande loi d'unité d'action des forces naturelles.

Il résulte des recherches faites par M. D'Arsonval que des organismes microscopiques, soumis à des températures de 200 degrés au-dessous de zéro, n'ont pas été détruits ; il serait donc parfaitement possible que ces infiniment petits puissent traverser les espaces interplanétaires, tomber sur la terre après avoir subi des froids très voisins du zéro absolu — 273°, — et s'y développer. Le fait n'a pas été constaté, mais il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'il le soit un jour.

Une autre conséquence très importante de l'étude du froid, c'est cette observation que les basses températures diminuent la résistance des corps au passage de l'électricité, de sorte qu'on pourrait faire passer à travers une quantité de matière de plus en plus petite, infiniment petite même, et presque impondérable, des doses infinies d'énergie. Cette considération nous expliquerait la propagation de l'énergie dans les espaces interplanétaires

Dans le même numéro, une étude de M. Branly sur le Biomètre du D[r] Baraduc d'après laquelle les mouvements de l'aiguille seraient dus à des radiations calorifiques qui sont, dit il, inséparables de celles du rayonnement vital,si celui-ci existe.

La section de psychologie a étudié un rapport de MM[rs] Waschide et Pieron sur des expériences de télépathie, qui est des plus insignifiants. Ce qui est remarquable, c'est l'état d'esprit des membres de cette commission. Un M[r] Dumas a prétendu que lorsque l'on soumettait les coïncidences des phénomènes télépathiques « à un examen critique bien conduit, elles s'évanouissent ou s'atténuent presque toujours ». A l'appui de son opinion, il cite UN CAS rapporté par M. Binet dans les *Annales psychi-*

ques. Dire qu'il ne s'est trouvé personne pour lui opposer les DEUX MILLE rapports publiés dans les *Proceedings*, avec les enquêtes sévèrement conduites des psychologues anglais dont le sens critique, n'en déplaise à M. Dumas, n'est contesté par personne ! Il faut avouer que si l'Institut spécialement fondé pour l'étude de ces phénomènesen est encore là, il coulera de l'eau sous les ponts avant que nous n'assistions à l'étude sérieuse de cette nouvelle branche de la science.

La Revue Spirite

signale par la plume de M. de Kronhelm que la catastrophe de la Martinique a été prédite par la voyante Mme de Ferriem, dès 1899. Voici la traduction de cette prédiction :

Berlin 10 mai 1899. — La voyante occupée à un travail d'aiguille, leva tout à coup la tête, ferma les yeux et dit :

« Dans quelques années, un terrible tremblement de terre aura lieu..... Si je ne me trompe pas, ce tremblement de terre aura lieu en 1902 !... Oui ! c'est cela... Cela arrivera en 1902 .. J'ai calculé cela d'après les astres. Ce tremblement de terre sera tellement terrible, que les cables sous marins seront rompus... Une grande ville sera détruite de fond en comble....

Des milliers de personnes trouveront une terrible mort... J'entends une détonation semblable à une explosion... Je vois la ville... c'est un immense brasier... Les rues sont littéralement jonchées de cadavres!... Des colonnes de fumée de plus en plus épaisses s'élèvent...

« Je ressens une violente secousse de tremblement de terre... Je vois une vingtaine de vaisseaux en flammes. Ah ! les malheureux habitants.... Que Dieu dans sa bonté infinie soulage ceux qui pleurent des pertes irréparables ! »

Ces lignes ont paru dans les Revues allemandes suivantes : *Zeitchrift fur Spiritismus*du 24 juin 1899. n° 25. *Die Scherin de Ferriem* du 20 septembre 1899,et *Spiritische Rundschau*. Juillet 1900. Il serait intéressant de savoir si la traduction est tout à fait exacte,car ce serait là un beau cas de prévision, offrant toutes les garanties d'authenticité.

Souscription pour l'œuvre des Conférences en Province

Listes précédentes	163
M. Jullien	50
M. Demadrille.	10
Mme Lœtitia Parizo	10
	233

Les sommes reçues sont versées tous les mois entre les mains de M. Duval, trésorier du comité de propagande.

Avis

Nous avisons nos lecteurs que M. Delanne sera absent pendant les mois d'août et de septembre. Ses réceptions du jeudi et du samedi reprendront au mois d'octobre.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Aut.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr Etr. 12 fr. 29. rue de Tournon, Paris

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris

Le Réformiste, 18, rue du Mail Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi mensuel.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an Etranger: 6 fr. Chez M Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean. à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct' Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t^, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Ornéa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazileira, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a^, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad. à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Toekomstig Leven. — Utrecht. Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 2 — ANNÉE 8e Prix du Numéro : 1 franc AOUT 1902.



Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France — Etranger : 10 fr.

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Volume de 468 pages.

La constitution de la Matière

(Suite)

Notre Revue n'étant pas une publication technique, nous sommes obligés de nous excuser vis-à-vis de nos lecteurs, de l'aridité des discussions physiques que nous avons entreprises depuis deux mois. Nous sommes tenus, par notre sujet, à bien préciser les connaissances que l'on possède actuellement sur la matière, et particulièrement sur les gaz, car, il ne faut pas l'oublier, la matière du monde invisible, celle au milieu de laquelle l'âme existe après la mort, est dans un état ultra-gazeux, impondérable, dont nous ne pouvons aborder l'étude qu'à la condition d'avoir des notions très claires sur la constitution de ces gaz invisibles qui, en se raréfiant, prennent l'état radiant. A un état encore plus élevé de rareté de la matière, nous arrivons à ces modalités que les spirites appellent les fluides.

D'autre part, n'est-il pas très intéressant de se demander comment un corps fluidique peut se maintenir en une agglomération indivisible, quand nous savons que les gaz n'ont par eux-mêmes aucune forme et que leur propriété principale est justement une expansion illimitée ? Il semblerait donc que la matière fluidique doit posséder cette propriété à un degré plus élevé encore, ce qui paraît contradictoire avec l'existence du périsprit, ou corps de l'âme, qui conserve, aussi bien dans l'espace que sur la terre, sa substance et sa forme inaltérées.

Pour essayer de résoudre ces problèmes et d'autres qui s'y rattachent immédiatement, il est donc indispensable de savoir exactement où en est l'état de la science à notre époque, c'est pourquoi nous avons entrepris ce travail que nous tenterons de rendre le plus clair et le plus succint qu'il sera possible.

Nous avons vu précédemment qu'il faut absolument admettre que les corps sont formés de parties semblables, les unes des autres, si l'on veut comprendre les phénomènes de diffusion, ceux produits par la chaleur dans les corps, ainsi que beaucoup de phénomènes électriques.

Certains critiques, partisans à outrance de la méthode positive, ont prétendu que puisque les molécules ou les atomes ne peuvent être perçus directement, puisqu'on est dans l'impossibilité de les voir ou de les toucher, ce ne sont que de simples vues de l'esprit qui ont leur utilité pour l'exposition des faits observés, mais qui ne correspondent à rien de réel dans la nature.

M. Rücker répond ainsi à cette objection : (1)

Les anneaux de Saturne paraissent être des masses continues séparées par des sillons circulaires ; c'est un phénomène qui a été observé au moyen du télescope. Aucun moyen connu ne nous permettra jamais d'approcher des anneaux, et pourtant, pour quiconque sait comprendre les choses, il est avéré aujourd'hui que ces anneaux ne sont pas ce qu'ils paraissent, mais qu'ils sont constitués de petites lunes, étroitement rapprochées sans doute, mais séparées cependant les unes des autres. En effet, Maxwell a prouvé mathématiquement que si un anneau de Saturne était un solide continu ou une masse fluide, il serait instable et se briserait nécessairement en fragments. De plus, s'il était possible pour l'anneau de tourner comme un corps solide, les parties inférieures tourneraient plus lentement, tandis qu'un satellite se meut d'autant plus rapidement qu'il est plus près de la planète. Enfin l'observation spectroscopique, basée sur la belle méthode de sir William Huggins, montre non seulement que les parties intérieures de l'anneau se meuvent le plus rapidement, mais que les vitesses actuelles des arêtes extérieure et intérieure sont en concordance complète avec les vitesses théoriques des satellites situés aux mêmes distances de la planète.

Cet exemple et cent autres semblables prouvent qu'il est possible d'obtenir une évidence convaincante à l'égard de la constitution de corps entre lesquels nous ne pouvons distinguer directement des parties séparées et je pense que le physicien qui croit à la réalité des atomes, croit avoir d'aussi bonnes raisons pour diviser en molécules un gaz en apparence continu, que pour diviser en satellites les anneaux saturniens en apparence continus. En tout cas, s'il se trompe, ce n'est pas le fait que les molécules, tout comme les satellites, ne peuvent être vues ou touchées individuellement, qui constitue la différence entre les deux cas.

Si l'on ne peut arriver directement à voir une molécule ou un atome, il est possible cependant de savoir si cette hypothèse correspond à la réalité. En effet, si les gaz, par exemple, sont formés de petites parties toutes semblables animées de vitesses très grandes, certains phénomènes que l'on ne connaissait pas doivent se déduire de cette hypothèse, et si l'on peut vérifier expérimentalement la

(1) Rücker. *La théorie Atomique. Rev. Scientif.* 5 octobre 1901. p. 420.

réalité de ce fait nouveau que la théorie fait prévoir, on aura une confirmation que les hypothèses sur lesquelles on s'est appuyé sont exactes. C'est précisément ce qui s'est produit pour la *théorie cinétique*, de la matière, telle qu'elle a été développée pour les gaz par Clausius et Maxwell, et pour les liquides par Van der Waals :

Voici, suivant M. Perrin, en quoi elle consiste : (1)

Vous savez tous ce que c'est qu'un gaz : l'air nous en donne un exemple. Un gaz, indéfiniment extensible, exerce toujours, par là même, une pression sur les parois de l'enceinte qui le contient ; si, par exemple, l'enceinte est formée d'un corps de pompe fermé par un piston mobile, il faudra un certain effort pour maintenir le piston en place ; cet effort mesurera la pression du gaz ; à température fixée, cette pression est d'ailleurs sensiblement proportionnelle à la densité absolue du gaz, en sorte que la pression exercée sur chaque centimètre carré de l'enceinte devient double si l'on double la masse de gaz contenue dans chaque centimètre cube : (loi de Mariotte).

Voici maintenant comment on a précisé, dans le cas des gaz, la subdivision en molécules :

Supposons que les molécules qui forment un gaz sont en mouvement incessant, et ont des vitesses très grandes. On suppose de plus qu'elles sont, en moyenne, très éloignées les unes des autres, en sorte que le volume occupé par un gaz soit, par exemple, mille fois supérieur au volume qu'occupaient ces molécules en repos et empilées les unes sur les autres ; on suppose que chaque molécule se meut librement, et par conséquent en ligne droite, sans subir d'action sensible de la part des autres molécules, excepté lorsque dans sa course, elle arrive très près d'une de ces molécules, alors il y a un choc, et les deux molécules, rebondissant l'une sur l'autre, repartent dans de nouvelles directions. On suppose enfin que les molécules sont parfaitement élastiques et que, tant que la température est maintenue constante, elles ne perdent pas d'énergie dans leurs chocs innombrables, soit entre elles, soit avec les parois de l'enceinte, conservant ainsi *la même vitesse moyenne*, fixée en même temps que la température, et ne dépendant en rien de la densité du gaz, c'est-à-dire de l'écartement des molécules.

Nous aurons une représentation, médiocre, de cette hypothèse, en imaginant un grand billard sur lequel rouleraient en tous sens un grand nombre de billes. Seulement, et c'est pour cela que ce modèle est médiocre, les billes et les bandes de billard ne sont pas parfaitement élastiques, en sorte que les mouvements s'arrêteraient bientôt. Nous pouvons cependant apercevoir sur ce modèle un résultat intéressant. Les billes s'entre-

(1) Perrin. *Les Hypothèses moléculaires. Rev. Scientif.* 13 avril 1901. p. 451.

choquent les unes les autres, mais elles heurtent aussi les bandes du billard ; supposons que l'on ait retiré les vis qui maintiennent immobile un des côtés du cadre, une des bandes ; cette bande sera repoussée par les billes qui la heurtent ; pour la maintenir au repos, il faudra exercer un certain effort : nous comprenons dès lors pourquoi, pour maintenir au repos un piston découpé dans la paroi de l'enceinte qui renferme un gaz, il faut exercer un effort : cet effort est nécessaire pour contrebalancer les chocs des molécules contre le piston.

Ainsi la pression qu'un gaz exerce sur chaque centimètre carré de l'enceinte qui le contient est due au choc des molécules sur cette portion de paroi. On voit immédiatement qu'elle doit doubler quand le nombre des chocs par seconde devient double ; on se rend compte que ce nombre de chocs doublera si on double le nombre de molécules contenues dans chaque centimètre cube, c'est-à-dire la densité du gaz : La loi de Mariotte est retrouvée comme conséquence des hypothèses cinétiques.

Lorsque l'on effectue en toute rigueur le raisonnement qui relie la pression au nombre des chocs, on est d'ailleurs payé de sa peine en voyant que ce raisonnement même permet de calculer la *vitesse moyenne* des molécules, à la température considérée. Je me bornerai ici à vous donner le résultat de ce calcul. Les molécules de l'hydrogène, qui sont celles qui vont le plus vite, ont à zéro degré une vitesse d'environ 1840 mètres par seconde ; les molécules de l'oxygène et de l'azote qui composent l'air, ont une vitesse beaucoup plus petite, mais qui est encore, pour chacun de ces deux gaz, de l'ordre du demi-kilomètre par seconde. Ainsi les molécules qui forment l'air que nous respirons ne vont guère moins vite qu'un boulet de canon. Leur libre parcours entre deux chocs successifs reste d'ailleurs extrêmement petit, en sorte qu'une molécule donnée, sans cesse rejetée dans tous les sens, met toujours un temps considérable à s'écarter de sa position initiale.

La moyenne des longueurs que parcourt ainsi, en ligne droite, une molécule entre deux chocs successifs, est ce que l'on nomme *le libre parcours moyen*. Pour le calculer, on a étudié le frottement de différentes couches de gaz entre elles, au moyen d'un appareil très simple formé par deux plateaux contenus dans un vase fermé, dans lequel on peut faire varier la pression du gaz. L'un de ces plateaux est suspendu par un fil dont il est possible d'évaluer la torsion, l'autre, à une petite distance du premier et au-dessous, est supporté par un axe auquel on peut donner une grande vitesse. Lorsque l'appareil fonctionne, les couches d'air inférieures sont mises en mouvement et bientôt le plateau supérieur tourne d'une certaine quantité, qui est précisément la mesure de ce frottement intérieur. Ainsi l'angle de torsion est plus grand dans l'oxygène que dans

l'hydrogène. On dit que le frottement intérieur de l'oxygène est plus grand que celui de l'hydrogène, ou encore que la *viscosité* est plus grande.

La théorie cinétique ne se borne pas à nous faire concevoir, en gros, la cause de la viscosité. Elle permet de calculer avec rigueur comment ce frottement dépend de la vitesse moyenne des molécules et de leur libre parcours moyen.

Or, je vous ai déjà dit qu'on savait calculer la vitesse moyenne des molécules d'un gaz à une température donnée ; on saura donc, réciproquement, déduire la grandeur de la mesure du frottement intérieur.

Je ne puis entrer ici dans les détails de ce calcul, et je vous dirai seulement, à titre d'indication, que, à la température et sous la pression ordinaire, le libre parcours moyen est de l'ordre du dixième de micron (1), c'est-à-dire à peine inférieur aux plus petites grandeurs appréciables par le microscope.

C'est ici, précisément, que se révèle ce fait particulier dont nous avons parlé précédemment qui permet de savoir si les hypothèses dont on est parti sont exactes. Le physicien anglais Maxwell, auquel on est en grande partie redevable de ces magnifiques travaux, découvrit, en faisant des calculs, qu'à température constante, le frottement intérieur doit être indépendant du rapprochement des molécules, c'est-à-dire de la pression. En d'autres termes, dans l'expérience des deux plateaux, la torsion imprimée au disque supérieur, sous l'action du disque inférieur, ne doit pas dépendre de la pression du gaz qui transmet cette action.

C'est là une conséquence inattendue de la théorie : on eût certainement pensé que la viscosité du gaz devait grandir en même temps que sa densité.

On se hâta de faire l'expérience et l'on put s'assurer ainsi que les prévisions de Maxwell se vérifiaient parfaitement. Voilà donc une découverte suggérée par les hypothèses précédentes : c'est à de tels résultats que l'on reconnaît une bonne théorie.

Grandeur et nombre des molécules.

Pour les mathématiciens, lorsqu'on possède un certain nombre de termes d'un problème, il est facile, grâce aux procédés algébri-

(1) Rappelons que l'on nomme *micron*, le millième de millimètre. C'est une unité commode dont on se sert fréquemment pour étudier les microbes ou les grandeurs moléculaires. On désigne généralement le micron par la lettre grecque μ.

ques, de calculer ceux qui restent inconnus. Voici comment M. Perrin explique qu'on ait pu arriver à déterminer, approximativement, le nombre et la grandeur des molécules qui forment un gaz quelconque :

Une fois que l'on connaît le libre parcours moyen L. il devient facile de calculer le diamètre D de la molécule, ainsi que le nombre N de molécules qui sont contenues, à une température et sous une pression fixées, dans un litre du gaz considéré. Montrons que l'on peut trouver deux équations qui déterminent ces deux nouvelles inconnues.

Tout d'abord, il est évident que si la pression décroît, c'est-à-dire si le nombre N devient plus petit, le libre parcours moyen doit grandir. De même ce libre parcours doit dépendre du diamètre D ; car, les autres conditions restant les mêmes, deux molécules qui passent à côté l'une de l'autre ont d'autant plus de chance de se heurter qu'elles sont plus grosses. En précisant ce raisonnement un peu vague, on obtient une équation où figurent seulement les inconnues N et D.

Supposons maintenant que, par exemple, en abaissant sa température, on solidifie le gaz d'abord contenu dans un litre ; il occupe alors un volume *v*, que l'on peut mesurer et où sont contenues les N molécules primitives. En raison de l'incompressibilité presque absolue des solides, il est naturel d'admettre que ces N molécules sont collées les uns contre les autres dans le volume *v*. Le volume *v* ne peut donc différer beaucoup de la somme des volumes vrais des N molécules, c'est-à-dire de N Sphères de diamètre D : cela fait une seconde équation entre N et D. Malheureusement cette seconde équation n'est qu'approximative.

On peut donc, au moins d'une manière approchée, calculer le diamètre des molécules et leur nombre.

On trouve ainsi que les diamètres des différentes molécules doivent être compris entre un millième et un dix-millième de *micron*. Si l'on se souvient que lorsque le diamètre d'une sphère est multiplié par 10, son volume est multiplié par 1000, on comprendra sans peine que les diamètres des molécules appartenant aux gaz les plus différents puissent être compris dans cet intervalle restreint.

En gros, les diamètres sont au millimètre comme le millimètre est au kilomètre ! Les minces couches d'huile étudiées par lord Raleigh (1) pouvaient donc contenir, dans leur hauteur, entre 2 et 20 molécules.

Quant au nombre des molécules contenues par litre dans un gaz, dans les conditions ordinaires de température et de pression, il est,

(1) Voir notre *Revue* du mois de juin, p. 711.

comme on devait s'y attendre, formidablement grand. On trouve qu'il doit être égal à 55 milliards de trillons ! Nombre qui, en raison de son énormité, ne dit plus rien à l'imagination.

Dans un tube de Crookes, lorsque le vide a été poussé aussi loin que possible, c'est-à-dire lorsque la pression intérieure n'est plus que la millionième partie de celle de l'atmosphère, chaque millimètre cube contient encore environ 50 milliards de molécules.

Pour donner une idée de ce nombre gigantesque, Crookes, dans sa conférence devant l'Académie des Sciences, disait :

Je prends le ballon dans lequel j'ai fait le vide et je le perce avec l'étincelle de la bobine d'induction. Cette étincelle produit une ouverture tout à fait microscopique, mais qui est pourtant assez grande pour permettre aux molécules gazeuses de pénétrer dans le ballon et de détruire le vide. Supposons que la petitesse des molécules soit telle qu'il en entre dans le ballon *cent millions* par seconde. Combien de temps croit-on qu'il faudra, dans ces conditions, pour que ce petit récipient se remplisse d'air ? Il faudra *une éternité*, un temps si énorme que l'imagination est impuissante à le concevoir. Il faudra plus de 400 millions d'années, un temps tel que, d'après les prévisions des astronomes, le soleil aura épuisé son énergie calorifique et lumineuse et sera déjà depuis longtemps éteint.

Le calcul est en effet facile à faire, Crookes ne se trompe pas.

D'après M. Johnson Stoney, il existe, dans un centimètre cube d'air, un sextillon de molécules : le ballon de Crookes d'un diamètre de 13 centimètres renferme donc :

1, 288, 252, 350, 000, 000, 000, 000, 000.

de molécules d'air à la pression normale. Lorsque l'on diminue la pression jusqu'au millionième d'atmosphère, le ballon contient encore :

1, 288, 252, 350, 000, 000, 000

de molécules. Les choses ne seront remises en l'état primitif que lorsqu'il sera rentré par l'ouverture ce qui en avait été retiré, c'est-à-dire :

1, 288, 251, 061, 747, 650, 000, 000, 000

de molécules. S'il en passe par hypothèse cent millions à la seconde, voici ce que durera le défilé :

12, 882, 510, 617, 476, 500 secondes, c'est-à-dire plus de 12 quatrillions de secondes.

214, 708, 510, 291, 275 minutes, ou bien 214 trillions de minutes.

3, 578, 475, 171, 521 heures, ou bien 3 trillions d'heures.

149, 103, 132, 147 jours, ou bien 149 billions de jours.

408, 501, 731 années ou bien 400 millions d'années,

Plus de 400 millions d'années !

La réalité est que le vide d'un ballon de Crookes se comble en moins d'une heure et demie, ce qui prouve que l'exiguïté des particules est si grande, qu'il doit en passer par seconde, dans l'ouverture, la plus imperceptible, non par cent millions, mais 300 quintillions. L'imagination recule épouvantée devant ces nombres colossaux qui nous montrent l'immensité insondable du monde des infiniment petits.

Camille Flammarion, dans son *Astronomie populaire*, fait, avec son talent habituel, un parallèle saisissant entre ces deux infinis : celui de l'Univers sidéral et celui de l'univers atomique : (1)

Remarque surprenante, bizarre, inattendue, mais absolument vraie : chaque soleil de l'espace est emporté par une vitesse si rapide, qu'un boulet de canon représente le repos à côté de cette vitesse ; ce n'est ni cent mètres, ni trois cents mètres, ni cinq cents mètres par seconde, que la Terre le Soleil, Sirius, Véga, Arcturus, et tous les autres systèmes de l'infini parcourent : c'est dix, vingt, trente, cinquante cent mille mètres par seconde : tout cela court, vole, tombe, roule, se précipite à travers le vide... et pourtant, vu dans l'ensemble, tout cela est en repos.

Prenons une pierre, un bloc de granit, un bloc de fer massif : chacune des molécules de ce morceau de fer se déplace, vibre, varie, avec une vitesse incomparablement plus grande qu'un astre, molécule sidérale. Si nous voulions représenter en un système grand comme Paris le soleil et les étoiles dont la distance est connue, et mettre en mouvement étoiles, planètes, satellites, comètes, chacun à l'échelle adoptée, tout paraîtrait au repos, *même au microscope* ? Où est le grand ? où est le petit? où est le mouvement ? où est le repos ? Ce dé à jouer est aussi grand que l'univers. Un centimètre cube d'air est composé d'un sextillon de molécules : si nous les alignons par la pensée de millimètre en millimètre, il y en aura mille le long d'un mètre, un million pour un kilomètre, un milliard pour mille kilomètres, et notre sextillon de molécules occupera une longueur de 250 trillions de lieues, allant d'ici aux étoiles (et non aux plus plus proches) ! Or, ces molécules d'un centimètre cube d'air existent réellement, s'agitent, vibrent, tournent, se précipitent, comme nos soleils

(1) Camille Flammarion. *Astronomie populaire* p. 832.

de l'espace : elles forment aussi un univers. L'homme est placé entre deux infinis ; nous vivons, sans y réfléchir, au milieu du sublime.

Combien de telles contemplations n'agrandissent-elles pas, ne transfigurent-elles pas l'idée vulgaire que l'on se forme en général sur le monde ! La connaissance de ces vérités ne devrait-elle pas être la première base de toute instruction qui a l'ambition d'être sérieuse ? N'est-il pas étrange de voir l'immense majorité des humains vivre et mourir sans se douter de ses grandeurs, sans songer à se rendre compte de la magnifique réalité qui les entoure ?

Oui, sans aucun doute, la nature est bâtie sur une plan unique, mais dont la diversité des aspects déroute par sa splendeur la faible imagination de l'homme. Que sera-ce lorsqu'il nous sera permis de pénétrer dans l'océan de l'invisible, où s'épanouissent, sur des gammes infinies, les incessantes et multiples transformations de cette matière éthérée dont celle que nous connaissons n'est, pour ainsi dire, que le squelette !

GABRIEL DELANNE.

(*A suivre*).

La Transmission directe de la pensée

Nous possédons déjà sur ce sujet des documents du plus haut intérêt, publiés par la *Société psychique* de Londres. Nous sommes heureux de voir que ces études expérimentales sont reprises en France et que les résultats confirment ceux auxquels sont arrivés les savants anglais. Nous signalons ces recherches aux membres de l'*Institut psychologique*, qui en sont encore à faire leur première expérience !

*
* *

M... est une femme de quarante-cinq ans environ, courte, trapue, d'apparence masculine. Les traits sont prononcés, le teint mat, la physionomie impassible. Elle semble étrangère à ce qui l'entoure, et ne veiller que de cette demi-veille qu'est la veille hystérique. Elle présenterait divers symptômes d'hystérie. Je n'ai pu l'examiner à ce point de vue.

O... est un homme de trente-cinq ans environ, intelligent et nerveux.

Dans les premiers jours de mars 1902, j'ai fait, à Angers, avec ces deux sujets, les expériences que je vais rapporter. Elles ont eu lieu, de 9 heures à 11 heures du soir, dans un salon de 5 m. 20 sur 4 m. 75, bien éclairé, que j'ai moi-même choisi, en présence du docteur Legludic, directeur de l'Ecole de médecine d'Angers, et de six personnes sûres.

Transmission de pensées diverses.

Première expérience. — Désirant savoir ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les phénomènes dits de *double vue,* M. J... avait écrit l'avant-veille, à un de ses amis de Bordeaux, d'exécuter au jour et à l'heure où les expériences devaient avoir lieu, c'est-à-dire à 10 heures et demie du soir, un acte quelconque, et de lui écrire ensuite ce qu'il avait fait.

Il est 10 heures et demie. M. J... exprime le désir de savoir ce que fait en ce moment même un de ses amis habitant Bordeaux. Il ne donne ni nom ni adresse. O... ordonne à M.. de se transporter dans cette ville et de nous dire ce qu'elle voit.

Je vois un monsieur grand et brun, qui a l'air d'un journaliste. Il ne se croit pas rien (*sic*). Il est au café avec un monsieur blond.

Ils sortent et marchent très vite. Le monsieur brun quitte le monsieur blond, et continue sa route vers la rue Porte-Dijeaux. (Il est à remarquer que le sujet n'est jamais allé à Bordeaux). Il entre dans une grande maison. En bas, il y a une salle très éclairée. C'est un journal. Dans cette salle, il y a des dames et des jeunes filles qui causent. Le monsieur ressort et revient vers le théâtre, Là, il s'arrête à causer. Je ne le vois plus. »

M. J... demande alors à M.., de revenir devant le journal, et de lui dire ce qu'il y a en face, de l'autre côté de la rue. En posant cette question, M. J.., pensait à un magasin de coiffure, M... répond qu'elle voit un magasin fermé. M. J.. la prie de regarder à l'intérieur. Elle y voit, dit-elle, des antiquités. Or, chose remarquable, il y a un magasin d'antiquités, à côté du magasin de coiffure.

M. J... prie le sujet d'essayer de retrouver le monsieur brun dont elle a perdu la trace : « Il est, dit-elle, sur une grande place avec la personne qui l'accompagnait tout à l'heure. Il la quitte, et entre dans un café dont la façade est cintrée et où l'on fait de la

musique. (Il s'agit, selon M. J..., du *Café anglais* dans les allées de Tourny.)

Il va au téléphone, parle et s'en va. Il revient vers la rue Sainte-Catherine et la rue Porte-Dijeaux, et rentre au journal. Il monte au premier étage. Il parle très fort ; il est en colère. Il passe devant le bureau de transmission des dépêches, et entre dans une pièce sur la porte de laquelle est écrit le mot *Secrétariat*, et où il y a une table couverte de papiers. Il lit des notes. Une lui fait plaisir : il est content. Il reste là jusqu'à minuit parce qu'il a beaucoup à travailler. » (Il est un peu plus de 10 heures et demie au moment où M... prononce cette dernière phrase).

Le surlendemain M. J... recevait une lettre de Bordeaux. Son ami n'était pas sorti de chez lui ce soir-là. Il n'avait donc pas exécuté les actes que M... lui prêtait. Mais, dans le récit précédent, tout ce qui a trait au caractère et à la profession de cette personne ainsi qu'à la description des lieux, est rigoureusement exact. De plus, l'ensemble des actes qui sont prêtés à l'ami de M. J... constitue sa vie normale aux heures indiquées.

Il semble résulter de cette expérience que M. J... a transmis à M,.. toute une série d'images et d'idées, les unes conscientes, les autres subconscientes, se rapportant à la personne en question (1).

Deuxième expérience. — je demande à M... de me dire ce que fait à cette heure même, un de mes amis habitant Paris, et dont je donne le nom et l'adresse.

O... ordonne au sujet de se transporter à l'adresse indiquée.

Elle nous dit qu'elle passe sous une grande porte cochère, et qu'elle voit un monsieur et une dame. Le monsieur s'occupe de recherches scientifiques et fréquente des savants.

Je déclare que le sujet fait fausse route.

M.. se reprend alors et prononce rapidement les phrases suivantes, que je reproduis presque textuellement :

« C'est joli ici. Il y a des meubles de cuir, des tableaux aux

---

(1) Il serait intéressant de savoir si M. J. avait connaissance de ce magasin d'antiquités qui existe à côté de l'établissement du coiffeur. La relation ne mentionne pas non plus si l'agent pensait aux noms propres indiqués par O. Ce sont là, cependant, des renseignements qu'il eût été urgent de consigner.

murs, un grand tableau incliné comme ça (elle fait le geste), sur un chevalet. Oh ! ce monsieur, il a un mauvais caractère. Il n'est pas commode. Est-il grincheux ! Il aime beaucoup la peinture. Il fréquente des architectes, des artistes. »

— « Que fait-il en ce moment ? » dis-je.

— « Il est couché dans sa chambre. Il lit un livre à couverture jaune, des chefs-d'œuvre. Il y a un grand tableau au mur. Le lit est dans le fond. Il l'a fait changer de place, parce qu'il est enrhumé, et qu'il était gêné par l'air et la lumière.

— « A quel étage se trouve sa chambre ? »

— « Au premier. »

Tout ce qui a trait au caractère de mon ami, à sa profession et à la description de son appartement est exact.

Mon ami, un jeune peintre de grand talent, mais certainement inconnu de M.., est un hypocondriaque. Il habite, dans une maison qui s'ouvre par une grande porte cochère, un appartement élégamment meublé, et composé d'une antichambre contenant des chaises d'un bois foncé, qui, à première vue, peuvent être prises pour des chaises de cuir (1), d'un atelier où de nombreux tableaux sont suspendus aux murs ou posés sur des chevalets, et d'une chambre à coucher située au premier et contenant un grand tableau. Le lit est au fond de la pièce par rapport à la fenêtre.

Renseignements pris, tout le reste était faux. A l'heure où j'interrogeais M..., mon ami était absent, et il n'avait pas lu dans son lit ce soir-là. Mais il a l'habitude d'y lire, et sur la cheminée de sa chambre sont rangés des ouvrages de la bibliothèque Charpentier à couverture jaune.

Que s'est-il donc passé ?

Il est évident que rien de M.., ne s'est transporté à Paris, et n'est allé visiter l'appartement du peintre. Elle n'a donc fait qu'exprimer ce que je pensais, et non seulement ce que je pensais, mais *ce que je savais*, ce qu'il y avait dans ma conscience subliminale. Au moment où je l'interrogeais, je me représentais l'appartement de mon ami, et elle traduisait de vive voix les images visuelles qui se déroulaient en moi. Mais je ne pensais nullement alors au carac-

(1) Je ne me représentais, au moment où j'interrogeais M..., que la couleur de ces meubles.

tère du peintre ni à ce qu'il pouvait faire à cette heure, et cependant M... a décrit son caractère, et l'a montré lisant dans son lit, comme il en avait l'habitude.

De ces diverses expériences il résulte que « les sensations gustatives, les images visuelles et d'articulation verbale, ainsi que diverses pensées conscientes ou subconscientes, peuvent se transmettre de cerveau à cerveau, sans l'intermédiaire des signes à une distance de cinq mètres au moins, et dans un temps extrêmement court ».

A quel phénomène physiologique correspond ce phénomène psychologique ?

Nous pouvons nous en faire une idée, en nous rappelant qu'il y a très grande analogie, sinon identité, entre les oscillations nerveuses et les oscillations électriques. En effet, l'ensemble des travaux de d'Arsonval, les expériences de Beaunis sur la vitesse de l'électricité dans les conducteurs organiques, les recherches de Bernstein sur la variation négative des nerfs, et celles d'Auguste Charpentier sur la vitesse de propagation et la longueur d'onde des oscillations nerveuses, conduisent à penser, après du Bois-Reymond, que ces oscillations sont de nature électrique. D'ailleurs, le nerf excité fait dévier le galvanomètre. Il ne répond qu'à une excitation brusque, comme si cette excitation n'agissait que par l'intermédiaire de courants induits. Sa coupe ressemble d'une façon frappante à celle d'un câble électrique, et l'on sait que l'industrie ne fait le plus souvent que plagier la nature. Enfin la fonction spéciale des poissons électriques n'est qu'un cas particulier de la grande fonction nerveuse.

D'autre part :

1° Il résulte des expériences de Becquerel et de d'Arsonval, ainsi que des recherches de Ranke sur les réactions cellulaires, que toute cellule est une pile hydro-électrique, un couple électro-capillaire.

2° Pflüger reprenant les expériences de Budje a été conduit à admettre que le nerf est non seulement un organe de transmission, mais un organe de dégagement nerveux.

3° Hermann a fait remarquer que c'était dans les phénomènes de polarisation que l'électrotonus trouvait sa meilleure interprétation.

4° Schroder van der Kolk et Hughlings Jackson comparaient la

cellule nerveuse à un condensateur. Elle est, selon moi, à la fois un accumulateur et un condensateur électrique.

J'ai essayé de démontrer que les conducteurs nerveux étaient interrompus, même à l'état normal, par des zones mauvaises conductrices que j'ai appelées *neuro-diélectriques* (1). Le défaut fréquent d'équivalence entre l'excitation sensitive ou sensorielle et la réponse musculaire, ainsi que les phénomènes d'addition latente ne sauraient, selon moi, s'expliquer autrement. Lorsque, en amont d'un neuro-diélectrique, la pression nerveuse atteint un certain taux, une décharge éclate au travers, déterminant, suivant le conducteur intéressé, une sensation (douleur fulgurante), une image ou une idée (éclair de mémoire, coup de génie), ou une contraction musculaire (secousses du tremblement, de la chorée, des attaques d'épilepsie).

Or, supposons qu'à travers un diélectrique séparant deux sphères métalliques reliées à une bobine de Ruhmkorff, on fasse éclater une série de décharges oscillantes, ces décharges engendreront des oscillations électriques qui se communiqueront à l'éther ambiant, et rayonneront dans l'espace. Et si, dans le champ d'expansion de ces oscillations, on place un anneau métallique interrompu, et terminé à ses extrémités par deux petites boules, les variations électriques du champ donneront naissance à des forces électro-motrices d'induction qui chargeront ce petit condensateur, de telle sorte que des étincelles jailliront entre les deux boules. Le premier appareil est l'*oscillateur* ou *excitateur* de Hertz, le second le *résonateur* de Hertz. C'est sur ces phénomènes qu'est basée la télégraphie sans fil.

Or, la possibilité de la transmission de la pensée sans l'intermédiaire des signes permet de supposer que les décharges nerveuses qui éclatent, au cours de la pensée, à travers les neuro-diélectriques du pallium, donnent naissance à des oscillations nerveuses qui peuvent traverser les enveloppes du cerveau, comme les rayons Rœntgen traversent le bois et le cuir, et aller impressionner un cerveau sensible situé dans leur champ d'expansion.

Et, de même que les étincelles du résonateur de Hertz se pro-

(1) Ch. Binet-Sanglé, *Théorie des neuro-diélectriques,* In Archives de neurologie, 1900.

duisent d'autant mieux qu'il y a un plus grand nombre d'excitateurs dans leur voisinage, de même la transmission de la pensée se fait d'autant plus aisément qu'un plus grand nombre de cerveaux y collaborent.

Pour qu'une sensation, une image ou une idée soit exactement transmise d'un cerveau à un autre, il est nécessaire d'admettre qu'à chacune d'elles correspond un système d'oscillations nerveuses spécial, et susceptible de faire naître, dans le second cerveau, la même sensation, la même image ou la même idée que dans le premier.

De même, dans la télégraphie sans fil, à chaque mot enregistré au poste récepteur correspond un système spécial d'oscillations électriques réglées par le manipulateur du poste transmetteur.

Il est d'ailleurs probable que l'analogie du cerveau et des appareils de la télégraphie sans fil ne s'arrête pas là, et que, sous l'influence des oscillations nerveuses de l'espace, les molécules des neurones se cohèrent et se décohèrent, comme la limaille d'argent du tube radioconducteur d'Edouard Branly sous l'influence des oscillations électriques.

La transmission de la pensée est un phénomène rare et qu paraît exiger du cerveau récepteur des propriétés spéciales. Ces propriétés paraissent consister essentiellement dans une instabilité moléculaire extrême de la substance nerveuse. Cela expliquerait que cette transmission s'obtient plus aisément chez les hystériques (la divination de la pensée a été observée un grand nombre de fois chez les possédées de Loudun et chez les prophètes cévenols (1), s'il est vrai, comme j'ai essayé de le démontrer, que l'hystérie consiste essentiellement dans l'hyperamiboïsme des neurones (2).

D'autre part, la transmission se fait plus aisément lorsque le sujet récepteur est en état d'hypnose.

C'est que, dans cet état, un nombre considérable de neurones corticaux étant endormis, c'est-à-dire, selon moi, rétractés, et les circuits qu'ils forment interrompus par des neuro-diélectriques infranchissables, la veille des autres neurones n'en est que plus

---

(1) Ch. Binet-Sanglé. *Le mécanisme des phénomènes hystériques*. Revue de l'hypnotisme, 1901.

(2) Et même, paraît-il, tout dernièrement chez la possédée de Grèzes.

intense, et leur pression nerveuse que plus élevée, phénomène tout à fait comparable aux phénomènes de court circuit en électricité. De là, à côté d'anesthésies, d'amnésies et de paralysies, les hyperesthésies, les hypermnésies et les phénomènes d'hypertonus de l'hypnose. Il est donc compréhensible que les neurones éveillés de l'hystérique en état d'hypnose soient plus sensibles que jamais aux oscillations nerveuses de l'espace.

Certains cerveaux transmettent mieux leurs pensées que d'autres et, dans mes expériences, O... s'est montré, à cet égard, de beaucoup supérieur aux autres assistants. Il est vrai qu'il est entraîné depuis plusieurs années, et que son cerveau est en quelque sorte accordé avec celui de M...

Enfin la transmission se fait mieux au bout d'un certain temps : il y a une période de mise en marche.

Les expériences que je viens de rapporter n'ont pas seulement un intérêt théorique. Elles comportent une application de la plus haute importance. On conçoit en effet de quelle utilité serait à la justice un *résonateur psychique* de la valeur de M... Il va sans dire que ses révélations ne sauraient en aucune façon être reçues en témoignage. Mais de quel droit le magistrat enquêteur négligerait-il une telle source de renseignements, alors surtout qu'il ne manque pas de faire contrôler ceux qui lui sont fournis par des lettres anonymes ? Mise en présence d'un criminel, M... serait un confesseur terrible. Et le jour où les professionnels du vol et de l'assassinat sauraient qu'on peut leur arracher leurs secrets du crâne, ils ne seraient pas loin d'abandonner leur métier. Ce serait la fin du crime.

Annales des Sciences Psychiques.

Dr CHARLES BINET-SANGLÉ.

Recherches sur la Médiumnité (1)

Après avoir lu avec l'attention qu'il mérite le nouveau livre que vient de publier M. Gabriel Delanne, *Recherches sur la Médiumnité*,

(1) Librairie des sciences psychiques, 42 rue St-Jacques. Paris. Prix 3 fr. 50.

la première pensée qui vous vient est celle-ci : On n'analyse pas l'analyse. On en suit les linéaments serrés avec l'auteur, mais avec le sentiment très net qu'il est impossible de la résumer.

Comment, en effet, simplifier sans l'affaiblir la discussion rationnelle de faits sur lesquels la science spirite repose presque tout entière. Je dis presque, à dessein, car il ne s'agit ici que de la médiumnité par l'écriture. La tâche de l'auteur était d'autant plus difficile qu'il s'agissait de passer au crible de l'examen le plus sévère l'exposé de faits très nombreux, émanant d'observateurs ou d'expérimentateurs ayant un nom connu dans la science officielle, nullement disposés à admettre dans les phénomènes l'intervention des Esprits. Il fallait en outre, pour annuler les arguments objectifs, tirer de l'analyse des conclusions qui devaient logiquement différer de celles qu'on espérait imposer.

Essayer un compte-rendu au milieu des complexités d'un tel travail serait en méconnaître l'importance et n'avoir aucune idée de la somme de lectures et de connaissances qu'il suppose. Nous ne relèverons ce défi que pour montrer les avantages que chacun retirera de la consultation d'un ouvrage qui comble une lacune dans la science spirite. Cette lacune n'est pas un oubli qu'on puisse regretter, par la raison que dans l'état jusqu'ici incomplet des études sur les fluides animiques, il semblait impossible de les synthétiser. Disons d'abord que de tous les modes de la médiumnité par l'écriture se dégage, en dehors de quelques cas douteux, la doctrine affirmant l'influence d'entités psychiques pensantes, étrangères à la personnalité du médium.

Cette conclusion, de beaucoup la plus importante, n'a pas encore, malgré son évidence, la garantie de l'Institut ; mais, consolons-nous, elle peut s'en passer et attendre à côté de toutes les choses expérimentalement vraies. Il faut se rappeler que les railleries des savants palmés, qui durèrent près de cent ans, ne gênèrent pas le labeur des premiers magnétiseurs dans le champ qu'exploite aujourd'hui la science si fructueusement. Il en sera de même des doutes et des arguments sceptiques touchant la communication des morts, expression atténuée de l'incrédulité hautaine d'autrefois. On peut cependant ajouter que ce qui reste de doute dans les esprits, chez les hommes de bonne foi, ne repose plus sur les faits, qui sont admis, mais sur leur interprétation.

Maintenant, si l'on veut bien réfléchir que toute expérience, soit physique, soit chimique, soit biologique, exige un outillage approprié, on comprendra la nécessité, pour l'expérimentateur psychologue, d'avoir le sien. Or, pour lui, l'indispensable outil, c'est le médium, et j'ajoute le bon médium, comme il est nécessaire pour les autres expériences scientifiques d'avoir de bons instruments. On peut même dire que le progrès des sciences est en rapport direct avec le perfectionnement des appareils.

Nous avions le *Livre des Médiums* d'Allan Kardec, qui reste le bréviaire des commençants, où l'on trouve des instructions et des conseils qui n'ont rien perdu de leur utilité première, indispensable à quiconque aborde pour la première fois la pratique du Spiritisme. Le grand moraliste, organisateur des études spirites, était le bons sens personnifié ; tout ce qu'il a écrit est d'une extraordinaire clarté. Les ouvrages, qui sont le reflet et souvent le texte des communications spirites qu'il centralisait pour en faire le choix, sont à la portée de toutes les intelligences. Drapé dans le style des maîtres, de Jean Raymond, par exemple, l'œuvre n'eût pas rendu les mêmes services. La forme était approprié au but et a contribué à faire dans toutes les classes de la société d'innombrables prosélytes.

Mais maintenant il s'agit d'autre chose. La science marche à pas de géant ; il faut montrer que la fermeté de nos convictions, loin d'être ébranlée par elle, en est plutôt fortifiée. La communication des Esprits par la médiumnité ne reçoit aucune atteinte du progrès scientifique, quels que soient les rapports qui peuvent exister entre les phénomènes médianimiques et ceux d'ordre purement physiologique.

On ne niera pas que les faits qui se multiplient accusent de lointaines parentés avec la tradition des mystères des religions primitives où la vérité coudoyait tant de poétiques mensonges. Mieux étudiés, ils font tomber les voiles et renversent les vieilles idoles. Les éléments et les forces de la nature reprennent possession des divinités qu'ils avaient prêtées à l'homme. Les fictions polythéistes s'évanouissent, mais l'homme survit toujours, lui, au naufrage des antiques croyances, et dans son orgueil il se substitue aux dieux de sa création, bien près de s'attribuer une puissance surhumaine.

M. Gabriel Delanne a pensé avec raison que le moment était venu de réagir contre cet individualisme scientifique et la tendance à ramener tout à soi, dans des phénomènes que le *moi* ignore. Par ses profondes et subtiles analyses, il dépouille le phénomène médianimique de l'unité chimérique dans laquelle on prétend l'enfermer, en attribuant la part légitime qui revient au médium et aux Esprits, dont il n'est que l'instrument plus ou moins perfectionné. Voilà, si je ne me trompe, le but visible qui apparaît à chaque page du volume.

Ne médisons pas trop cependant des savants. Il en est d'une haute probité scientifique, quoiqu'ils persistent à faire de l'organisation personnelle l'unique pivot des phénomènes. Disons-le, ces phénomènes les ont surpris et quelque peu dépaysés. Ils ont dû faire amende honorable sur l'autel de la vérité des faits et, sacrifice plus douloureux encore, cruel comme une expiation dont tout auteur comprendra l'amertume, ils ont eu le noble courage de biffer quelques pages de leurs livres pour effacer l'empreinte de trop hâtives négations.

La constatation des faits, d'abord niés, les a conduits à une autre exagération. De purs matérialistes qu'ils se disaient être, ils en sont venus à ne plus reconnaître de limites à la force psychique, *humaine* s'entend. Ainsi, par eux et en quelque sorte à leur insu, le domaine de la psychologie expérimentale et rationnelle s'élargit et renverse les barrières classiques qui l'enclavaient. Si pour eux l'âme ne se pose pas encore comme immortelle, ils lui reconnaissent des puissances qu'on lui avait refusées jusqu'à ce jour. Encore un pas, et l'immortalité ne fera plus doute pour personne.

Sans nous laisser abuser par les expériences d'hôpital sur des sujets à tares névropathiques, avariés, nous avons néanmoins le devoir, nous aussi, de ne pas négliger l'épuration de nos instruments de travail. Trop souvent on s'est habitué à regarder le médium comme le confident des secrets d'outre-tombe, le mandataire des volontés divines, admis par privilège spécial dans le monde surnaturel, ce à quoi il n'est que trop porté à croire. Il faut aussi tenir compte des conditions de l'activité humaine, de la genèse des idées et des lois qui président à leur association. Nous sommes un peu des êtres amphibiques, vivant d'une vie double, dans

des milieux différents : le monde des corps et le monde de la pensée. Le médium ne diffère du commun des mortels que par une sensibibilité moins close et un pouvoir d'extériorisation plus grand.

L'auteur des *Recherches sur la médiumnité* signale les scories et les alliages sur lesquels nos adversaires étayent leur facile triomphe ; il replace la médiumnité sur un sol plus ferme, au risque de casser le trépied des fausses Sibylles. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons personnellement. Il y a plus de trente ans que le signataire de cet article envoyait à son ami Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne, un mémoire fort succint sur la pseudo-médiumnité par l'écriture dont il reçut l'approbation écrite. Il y a même un certain Esprit, *Jean*, de *la Vie posthume*, qui peut se souvenir d'avoir été légèrement discuté, sans égard pour ses communications timbrées du royaume de l'espace.

Sans vouloir se décerner l'hommage orgueilleux qu'Horace se rendait à lui-même, M. Gabriel Delanne n'a pas à regretter le temps et la peine employés à la composition d'un livre, qui signale et écarte bien des obstacles en éclairant la route, bordée de précipices, où le vertige peut prendre le voyageur. Grâce à lui, l'outillage dont nous parlions plus haut se perfectionnera au grand profit d'une doctrine scientifique qui nous est chère. Ce n'est pas, certes, que tous les problèmes de l'âme soient résolus ; ce sont de beaucoup les plus hauts et les plus difficiles, et l'on sait qu'il y a toujours de l'obscurité sur les crimes. Ce qui est essentiel, c'est qu'on a victorieusement répondu aux attaques par lesquelles on prétend opposer au fait spirite certain, d'autres faits qui n'ont avec lui que des analogies et de vagues ressemblances, qu'il importait, dès lors, de distinguer et de séparer de la médiumnite véritable. Le grand service est d'avoir rendu la confusion impossible.

Que prouvent, en somme, les faits de suggestion, de transmission de pensées, de télépathie, sinon les communications d'esprit à esprit. Alors, de quel droit exclure l'action spirituelle rayonnante de l'être désincarné sur l'être incarné ? Ce droit n'appartient qu'au pur matérialiste, s'il y en a. Mais on cesse de l'être, qu'on le veuille ou non, quand on admet l'extériorisation, c'est-à-dire la projection hors du corps humain, de ce quelque chose que la science ne sait

comment nommer et qui garde, au terme de son mystérieux voyage, toutes les facultés d'activité et d'intelligence qu'il avait au départ, lorsqu'il était emprisonné dans sa gaîne corporelle. Ce quelque chose, c'est l'âme se manifestant avec des puissances ignorées.

Voici des observateurs réunis en séance d'étude, autour d'une table où est assis le médium, le crayon à la main. Si la pensée latente et inexprimée rayonne de l'un à l'autre, faut-il au moins que l'un des assistants la reconnaisse pour sienne, ne fût-ce qu'à titre de réminiscence ou de souvenir. Mais si la pensée n'appartient à pesonne, d'où vient-elle ? — D'un penseur qu'on ne croit pas présent parce qu'il est invisible. Et il n'y a pas que l'idée, il y a la manifestation graphique de l'idée par le mouvement ou, dans d'autres cas, par un jeu de forces qui agissent avec intelligence et liberté en violation flagrante de toutes les lois de la mécanique et de la statique.

Dans l'ouvrage de M. Delanne, des preuves multiples sont données de la communication des Esprits par tous les genres d'écritures: écriture mécanique au-dessus de la pensée du médium ou en dehors de ses connaissances, écriture en langue étrangère, écriture directe, signatures autographiques, etc., par des preuves enfin d'identité posthume obtenues par des médiums différents. Que tout cela est loin de la désagrégation de la personnalité simple pour se reformer en partie double, de l'inconscient, du subconscient, du subliminal et autres noms de choses inconnues qui n'existent que dans l'imagination des contempteurs du spiritisme !

Quand donc le monde éclairé voudra-t-il comprendre que la force de l'âme viole toutes les règles ; que dans tout phénomène les effets intelligents prouvent l'intelligence de la cause ou du principe et qu'en tant que force, l'âme prouve son indestructibilité ! Pour une constatation si simple et si naturelle, on n'a pas besoin de quitter les zones froides de la raison. D'où vient donc cet acharnement devant des faits troublants mais convaincants, pourquoi vouloir systématiquement rétrécir l'horizon que les nouvelles études psychologiques ouvrent devant nous ? — Science et mystère.

Après la lecture du livre de M. Gabriel Delanne, que chacun fera bien d'avoir dans sa bibliothèque, il ne nous sera plus permis d'ignorer l'effort de réaction spirite tenté par certains physiologis-

tes ; effort qui n'a de comparable que la lutte célèbre autant qu'absurde soutenue jadis contre le magnétisme animal, par l'Académie des sciences et l'Académie de médecine. La médiumnité est le verre télescopique servant aux découvertes d'un autre monde ; le monde inconnu, le monde des Esprits. On voudrait le briser sous prétexte qu'on peut y découvrir des taches. Nous avons la certitude absolue qu'on n'y parviendra pas. Il n'y a ni *credo* philosophique ni *credo* scientifique définitif. Il y a le progrès qui marche, voilà tout, et c'est avec une confiance partagée que nous saluons l'aurore d'avenir que signale notre ami dans les dernières pages de son livre :

« En dépit de toutes les oppositions des retardataires, le fait spirite a une telle évidence, il possède une si grande force de conviction qu'il marche à la conquête du monde. Vingt fois nos adversaires ont annoncé à grand fracas qu'il était mort et malgré ses enterrements il poursuit sa marche triomphale, révélant à tous les hommes sincères un monde nouveau.

« Les hypothèses matérialistes ont fait leur temps. En vain leurs partisans ont voulu faire croire qu'elles étaient le dernier mot de la spéculation scientifique, les découvertes modernes leur donnent un éclatant démenti. L'âme humaine se manifeste avec évidence dans ces phénomènes de clairvoyance, de transmission de pensée et de télépathie qui montrent que l'homme contient une intelligence qui sait se soustraire en partie aux lois de l'espace et du temps qui régissent la matière inerte.

La physiologie, la psychologie, la physique sont intéressées par les problèmes que soulèvent les nouvelles facultés de l'être humain et par les communications psychiques entre vivants. Devant cette suggestion mentale à grande distance, il devient nécessaire d'élargir les cadres de nos sciences, afin que ces manifestations de l'être humain y trouvent leur place.

« Sous l'irrésistible poussée de ces idées nouvelles que la presse spirite sème depuis cinquante ans dans le monde entier, on voit se lézarder le bloc tenace des préjugés et des erreurs ; de toutes parts des organisations nouvelles prennent naissance ; des esprits évadés de la routine universitaire ou de l'éteignoir théologique se réunissent pour étudier ce monde de l'au-delà qui nous ouvre des perspectives infinies. Nous saluons avec joie cette aurore, car elle se lève sur

une terre presque vierge qui recèle des trésors sans nombre. Déjà trop de hautes intelligences ont communié avec l'invisible pour qu'on puisse maintenant étouffer leur voix, et bientôt la certitude de l'immortalité rayonnera comme un phare grandiose pour éclairer la marche évolutive de l'humanité. »

Le public spirite et le monde de la science connaissent les ouvrages de M. Gabriel Delanne : *Le Spiritisme devant la Science, le Phénomène spirite, l'Evolution animique, l'Ame est immortelle* qui le placent au premier rang dans la phalange des combattants du matérialisme.

L'ouvrage actuel se divise en trois grandes parties.

La première comprend l'étude du phénomène spirite et de l'écriture automatique des hystériques ;

La seconde (Animisme) traite de l'automatisme graphique naturel, de l'influence de la clairvoyance, de la transmission de la pensée, de la télépathie, de la mémoire latente, de la prémonition de l'âme des morts ;

La troisième (Spiritisme) est consacrée à l'exposé des preuves multiples de la communication des esprits par l'écriture automatique.

Le style, comme toujours, est clair et simple, de cette simplicité et de cette clarté qui sont le reflet des fortes cultures intellectuelles. Sans ornements littéraires et poétiques, dont on émaille trop souvent et si inutilement des œuvres où l'on a peine à distinguer la part de la science et celle de l'imagination, il frappe par ses visibles parentés avec la langue précise et bien française du XVIIIe siècle. Le sujet ne comportait ni dissertations didactiques, ni luxe d'esprit, encore moins des frais d'imagination. Nous avons un nouveau livre de science et d'analyse dont l'utilité est incontestable. Lors de la publication du premier ouvrage de M. Delanne, nous avions dit ce qu'était l'écrivain et les services qu'il rendrait à notre cause. On est si souvent faux prophète qu'on est heureux de n'avoir pas à se déjuger.,.

FIRMIN NÈGRE.

Entretiens Philosophiques

III

Pour croire en Dieu, il faut le sentir.

Ces mots renferment la solution du problème qui nous trouble si souvent.

Comment sentir Dieu ? demandez-vous.

En affranchissant son âme de ses instincts mauvais. La foi en la Divinité est la récompense des efforts que fait l'homme pour devenir meilleur. La foi est la lumière qui dissipe les ténèbres de l'ignorance, de l'orgueil qui en est souvent la conséquence.

Nier est le comble de la bêtise. Vous comprenez-vous vous mêmes ? et cependant vous êtes forcés de croire à votre existence, à votre double nature. Votre corps est bien distinct de votre âme, les sensations de l'un et les aspirations de l'autre sont bien différentes ; vous savez que l'intelligence fonctionne autrement que la circulation du sang. Quand vous regrettez un être aimé, ce n'est pas avec votre estomac : vous le constatez, mais ne pouvez l'expliquer, et vous avez la prétention de trancher le sublime problème des lois divines !

Nous entendons toujours répéter : Je ne trouve pas Dieu dans les manifestations grossières, je ne le trouve pas dans l'organisation des phénomènes terrestres... C'est vrai, vous ne le trouvez pas encore, mais vous le trouverez quand votre âme s'élèvera au dessus des épaisses murailles qui vous le cachent. Nous sommes encore trop enlisés dans la matière pour percevoir les manifestations divines. Aurions-nous la prétention d'admirer un paysage du fond d'une cave ? Eh bien ! cette cave, ce sont nos instincts, ce sont nos passions ; ils nous obstruent la vue psychique. Nous sommes encore des aveugles et nous voulons raisonner en clairvoyants.

Comprendre Dieu dans son infinie puissance, dans son infinie perfection est impossible pour des êtres finis, mais y croire est possible quand on cherche sincèrement la vérité.

Dieu existe, il se manifeste sous tous les aspects : ce que vous

appelez bonté, intelligence, génie, ce sont des émanations divines ; vous ne pouvez expliquer ces qualités que par l'existence d'une cause dont elles dérivent. Nous savons aujourd'hui que tout est vibration dans l'Univers, que des vibrations différentes engendrent des modalités diverses, mais on ne peut expliquer d'où proviennent ces vibrations. Le savant peut constater l'existence des lois qui gouvernent le monde, rien de plus. Il ignore la raison de ces lois. Il se rabat sur cette phrase banale, à force d'avoir été répétée : la Nature est éternelle ; ce qui est aujourd'hui a toujours existé.

Qu'en sait-il ? Sur quoi est basée cette affirmation ? Comment un éphémère peut-il avoir des preuves de l'éternel ? La vie humaine a la durée d'un éclair, l'histoire de la Terre date à peine d'hier.

Quand on réfléchit, on sent le vide de ces mots, de ces assertions enfantines ; et, cependant, le matérialisme n'a pas d'autres fondements. Il ne peut donc satisfaire un penseur sérieux.

Toutes les lois sont éternelles, comme la Cause suprême de ces lois ; elles font partie de l'Intelligence universelle, comme nos qualités bonnes et mauvaises font partie de notre individualité. Nous-mêmes nous établissons des lois, souvent sans nous en rendre compte, et, quand elles sont mauvaises, nous en sommes les victimes. Les lois de la Divinité sont parfaites parce qu'elles procèdent de la perfection suprême, et elles sont immuables parce que ce qui est parfait ne peut changer.

Il faut donc pour être heureux apprendre la Loi et s'y conformer : le meilleur professeur, c'est la conscience, car la conscience c'est la voix divine. C'est par la conscience que Dieu instruit ses créatures et leur dispense la lumière qu'elles peuvent supporter. Trop d'éclat les aveuglerait, comme la lumière du soleil aveugle ceux qui le regardent en face.

Ce que les hommes appellent l'intuition est le développement d'un sens psychique qui permet d'absorber une plus grande quantité de la lumière divine. Ce sens produit le discernement, ce que la Bible symbolise par l'arbre de la science du bien et du mal. Quand l'homme a conquis le discernement, il a fait un pas immense sur le chemin de l'évolution, parce que sachant distinguer le vrai du faux, l'erreur n'a plus de prise sur lui ; il marche avec assurance vers le but pour lequel il a été créé, sans regarder en arrière. Il sait où il va, il sait qu'il dépend de lui d'abréger la course douloureuse : « les

portes de l'enfer ne prévaudront plus contre lui », paroles ésotériques qui renferment l'enseignement et la certitude de la loi évolutive.

Il ne faut jamais se laisser influencer par des mots, par des axiomes qui séduisent grâce aux formes sous lesquelles on les présente à la crédulité humaine. N'acceptons rien sans le contrôle de notre raison, écoutons attentivement la voix intérieure qui nous parlera certainement si nous le demandons.

Le matérialisme ne tient pas debout ; il nie, voilà toute sa force, or nier n'est pas prouver. Le problème du néant est plus difficile à résoudre que celui de l'Immortalité, car tout ce que nous voyons nous dit que tout se transforme, que rien ne se détruit, et que la Force qui produit ces transformations est indestructible, puisqu'elle est au-dessus de la désagrégation.

En effet, la chimie démontre positivement qu'on peut modifier la matière par des combinaisons différentes, mais qu'il est impossible d'anéantir cette matière. J'insiste sur ce point afin d'arracher des âmes le doute qui entrave leur ascension. Les pensées ont infiniment plus d'importance que les actions, car la pensée est la cause, l'action n'est qu'une conséquence.

Il est donc indispensable, si l'on veut avancer, de gouverner ses pensées, de ne jamais les laisser dévier de la route de la vérité : sans cela on agit comme les gens qui, ayant une course à faire, s'attardent dans les chemins de traverse sans les connaître ; ils doublent l'étape au lieu de la raccourcir.

Pénétrons-nous de ces instructions, elles nous tiendront en haleine, elles réduiront en poussière les obstacles que nous nous créons par de faux raisonnements. Il faut s'imprégner de vérité, il faut s'en saturer ; alors les difficultés s'applaniront, parce que nous aurons fait un pas qui nous conduira dans le sentier où n'existent plus ni cailloux ni épines.

Baronne CARTIER de St-RENÉ.

Quelques séances d'Eglington

RACONTÉES PAR

FLORENCE MARRYAT.

En rapportant l'histoire d'Emilie et celle du Moine, j'ai fréquemment fait allusion aux remarquables facultés de William Eglington, mais ces étonnantes manifestations ne sont pas les seules dont il m'ait été donné d'être témoin. A la séance où se produisit l'apparition de ma sœur Emilie, *Joey*, le contrôle d'Eglington, se montra particulièrement familier. C'est un très petit personnage, dont le poids atteignait à peine le tiers de celui du médium et qui avait toutes les apparences d'un jockey, avec son costume collant, en jersey blanc. Visible ou invisible, on l'entendait constamment bavarder et je n'ai jamais vu de guide plus aimable et plus spirituel.

A notre première séance de Russell Street, il ne se montra que tout à fait vers la fin ; mais pendant toute la durée il ne cessa de parler sur ou pour les esprits qui apparaissaient. Ma sœur se présenta la première et l'on vit alors une apparition des plus extraordinaires. A trois pieds en avant du cabinet, on vit sortir du parquet une tête avec le cou seulement. Elle était de teint cuivré et portait une barbe noire avec moustaches. Un turban blanc, comme celui des indous, la surmontait. Elle ne parlait pas, mais ses yeux étaient mobiles et les lèvres s'agitaient et faisaient d'inutiles efforts pour émettre des sons. Joey dit que c'était un indien qui avait été décapité et venait pour le colonel Lean (le mari de Florence Marryat).

Le colonel ne reconnut pas les traits, mais, se rappelant qu'il avait assisté, au Japon, à l'exécution de deux indigènes qui avaient assassiné plusieurs officiers anglais, il supposa que l'on se trouvait peut-être en présence de l'un d'eux. Je m'agenouillai sur le parquet et abaissant ma figure au niveau de cette tête, je m'assurai qu'elle n'était pas attachée à un corps masqué par les rideaux du cabinet et qu'elle se terminait bien au cou. Je lui posai des questions ; les lèvres s'agitèrent vivement, mais il n'en sortit qu'un son indistinct,

puis la tête sembla rentrer dans le parquet et disparut. On ne peut invoquer ici ni tricherie ni illusion ; car la tête resta bien visible au centre de l'assistance.

Vinrent ensuite deux ou trois Anglais qui s'adressèrent à leurs amis faisant partie de la réunion, et Joey, prenant la parole, déclara qu'il voulait nous montrer *comment on fabrique la mousseline.* On vit alors sortir du cabinet un petit personnage de la taille d'un enfant de onze à douze ans, avec une figure déjà vieillotte et le costume collant dont j'ai parlé plus haut. Il vint s'asseoir près de moi et se mit à agiter les mains en l'air, comme s'il jonglait avec des boules, en disant tout le temps : « Voilà, Mesdames, comme nous confectionnons nos vêtements. » Bientôt un peu de mousseline parut au bout de ses mains, qu'il continua à mouvoir de la même façon, et, graduellement, on vit se former au-dessus de sa tête des flots de mousseline, s'ajoutant les uns aux autres, puis retombant en cascades, jusqu'à ce que le corps tout entier en fût enveloppé et disparût à nos yeux. On entendait encore sa voix sortant de ce blanc nuage de mousseline et répétant : « Surtout, Mesdames, n'oubliez pas la façon de se confectionner un costume. »

Tout à coup, la masse de mousseline se soulève et en un clin d'œil nous voyons se dresser devant nous la haute taille d'*Abdullah*, le guide oriental d'Eglington. Sans que la lumière ait cessé un instant de briller, sans la moindre suspension de séance, Abdullah sortit de la masse de mousseline au sein de laquelle Joey venait de disparaître. Abdullah n'est cependant pas de ceux que l'on peut escamoter. Il a six pieds deux pouces et son haut turban indien ajoute encore à sa taille. C'est vraiment un bel homme, au nez aquilin, aux yeux noirs et au teint brun. (1) Il ne parle pas anglais, mais fait de fréquentes salutations et s'approche des assistants qui le lui demandent. Il examine avec attention les bijoux dont il est amateur, car il orne de pierres précieuses son turban, ses oreilles, son cou, et les montre volontiers. Il fait, en outre, constater aux assistants qu'il a perdu un bras.

Il serait de la dernière absurdité de supposer qu'Eglington puisse jouer le rôle d'Abdullah, même en supposant qu'il pût consacrer à

(1) Une reproduction de sa photographie, faite par Aksakof, se trouve à la fin du livre de M. Gabriel Delanne, intitulé : *Le phénomène Spirite.*

une telle opération tout le temps et les artifices les plus compliqués. Abdullah se montra pour nous de la plus parfaite urbanité, mais ne devint jamais un familier ni un intime. Lorsqu'il se fût retiré, Joey écarta le rideau qui masquait le cabinet et nous permit de voir en même temps le médium et lui-même. Eglington, affaissé, profondément endormi, dans son fauteuil, portait son costume de soirée, et l'on pouvait constater que le plastron de sa chemise était aussi uni et dépourvu de plis que lorsqu'il sortit des mains de la repasseuse. Le petit Joey s'était assis à califourchon sur ses genoux et son costume blanc faisait un contraste parfait avec le pantalon noir du médium. Il embrassait Eglington, le priant de s'éveiller et de ne pas paraître ainsi bouder. Après nous avoir demandé si nous avions tous bien vu et si nous étions convaincus qu'il n'était pas le médium, il nous fit ses adieux et le rideau tomba définitivement sur cette scène stupéfiante.

Joey nous accompagna dans notre voyage à Bruges, et comme il avait à cœur de nous prouver qu'il n'était pas le double du médium, mais un être parfaitement distinct, voici ce qu'il imagina. La maison de ma sœur, où se tenaient les séances, datait de plusieurs siècles. On se réunissait à l'entresol, composé de cinq chambres qui se commandaient, chaque chambre n'ayant qu'une seule porte, qui s'ouvrait dans la chambre suivante. La première seule avait deux portes, dont l'une s'ouvrait sur le dehors. C'est dans celle-là que nous nous réunissions.

Un soir, toutes les portes furent fermées, le médium endormi dans le cabinet formé par des rideaux et les clefs remises entre nos mains. Joey s'engagea à parcourir toutes les chambres successivement et à nous rapporter un objet de chacune d'elles. Bientôt on l'entendit parler dans la seconde chambre, puis dans chacune des autres, et il nous revint, apportant un objet de chacune, et aussitôt parmi nous, il ouvrit le rideau du cabinet, nous montrant le médium plongé dans une trance profonde, le dos appuyé contre la porte restée close de la seconde chambre.

Voici un exemple d'écriture directe obtenue par Eglington.

Un jour, sans le prévenir, j'insérai dans un volume des *Leisure Hour,* une de mes cartes, dont j'avais arraché un coin, et un faible fragment de mine de plomb. Je priai Eglington de tenir le volume avec moi sur une table à manger. Ma main ne quitta pas un seul

instant le livre. Nous étions en plein jour et toute la famille était assise, attentive, autour de la table. Eglington se borna à poser sa main au-dessus de la mienne. Bientôt la sueur inonda sa figure et lorsque je retirai ma carte du livre, je n'osais pas espérer y trouver de l'écriture, et cependant elle contenait la lettre suivante de ma fille Florence :

« Chère maman, je suis si heureuse de pouvoir encore une fois me communiquer à vous et vous prouver par un fait matériel que je suis auprès de vous ! Vous devez naturellement penser que je n'écris pas moi-même : c'est en effet Charlie qui est ici, ainsi que bien d'autres, et tous nous nous unissons pour vous envoyer tout notre amour ».

« Votre fille Florence. »

Le 5 septembre 1884, une séance fut organisée dans l'appartement d'Eglington, Quebec Street. Les assistants étaient M. et Mme Stewart, colonel, et Mme Wynch, M. et Mme Russell Davies, M. Morgan, le colonel Lean et moi-même. Toutes les portes étant closes, les assistants se réunirent dans le salon donnant sur le devant, où brûlait un bec de gaz, tandis qu'Eglington se rendait dans le salon de derrière, séparé du premier par des rideaux. A peine s'y trouvait-il depuis deux ou trois minutes, qu'un jeune homme écartant la portière, alla droit au centre de notre cercle. C'était un individu de haute taille, fort, de teint très foncé, et plusieurs assistants firent remarquer qu'il répandait une odeur spéciale. Personne ne le reconnut et il disparut définitivement, après s'être avancé à plusieurs reprises. Il fut remplacé par une femme qui lui ressemblait singulièrement et qui disparut sans avoir été reconnue. Avant leur disparition définitive, ils revinrent ensemble et semblèrent inspecter curieusement l'assistance.

Après une certaine pause, se présenta un homme notablement plus petit et plus mince, qui parcourut rapidement notre cercle, en tenant la tête penchée. Le colonel Lean lui demanda une poignée de mains, et celle-ci fut tellement énergique, que le colonel fut presque arraché de sa chaise. Il développa la même force musculaire avec M. Stewart ; mais quand je lui tendis la main, il se contenta de la presser avec fermeté dans la sienne. A peine s'était-il retiré, qu'Abdullah se montra avec son bras unique et sa taille de six pieds deux pouces. Il s'arrêta debout devant nous et nous fit de

profondes salutations. Ma fille Florence, qui aurait eu alors dix-neuf ans, se présenta à son tour ; elle était vraiment belle et possédait tous les charmes de la femme.

A deux ou trois reprises, elle s'avança jusqu'à portée de la main, mais en paraissant craindre de s'avancer davantage. Bientôt elle revint, tenant par la main Eglinton, plongé dans une trance profonde et respirant avec peine. Amené près de moi, le médium détacha mes mains de celles qui me tenaient à droite et à gauche et me faisait rester debout, il poussa ma fille dans mes bras. Tandis que je la tenais embrassée, elle murmura à mes oreilles quelques mots au sujet d'une affaire *connue de moi seule*, puis appuya ma main sur son cœur, pour me montrer qu'elle était bien un être vivant. Le colonel Lean lui ayant demandé de venir vers lui, elle essaya et ne put réussir. Elle retourna dans le cabinet pour y puiser de nouvelles forces et en ressortit, amenant encore Eglington. Elle appela alors le colonel et l'embrassa. C'est un des cas les plus remarquables dans lesquels il fut donné à dix assistants de voir ensemble, en pleine lumière, *un esprit avec son médium.*

L'esprit qui se présenta ensuite venait pour M. Stewart. Ce monsieur, récemment arrivé d'Australie, était tout à fait inconnu du médium. Dès qu'il vit une forme féminine se présenter à la portière et lui faire signe de venir lui parler, il s'écria : « Mon Dieu ! Pauline ! » avec un tel accent de sincérité et une telle conviction, que le doute n'était pas permis. L'esprit lui murmurant des mots à l'oreille, lui entoura le cou de ses bras et le couvrit de baisers. M. Stewart reprit sa place, en disant à sa femme que l'esprit présentait de tous points les formes et les caractères de leur nièce Pauline, décédée l'année précédente. Il se déclara absolument convaincu de l'identité de sa nièce, qui se trouvait exactement telle qu'elle était au moment de tomber malade. Je ne dois pas oublier de dire que, cette fois encore, le médium se fit voir *en même temps que l'esprit.*

La septième apparition de cette soirée fut celle d'un petit être ne paraissant pas avoir plus de deux ans et s'avançant appuyé sur une chaise. Je me levai et essayai de lui parler, mais aussitôt le bébé se mit à pousser des cris de terreur et à disparaître. Notre attention fut alors captivée par l'apparition d'Abdullah, qui, écartant les rideaux,

se montra avec l'enfant, tandis qu'Eglington s'avançant à son tour, se plaça entre les deux, formant ainsi *un trio parfaitement uni*.

C'est ainsi que la séance prit fin.

La séance suivante se tint le 27 du même mois et dans des conditions semblables. Cette fois, l'assistance se composait de Mme Wheeler, M. Wood, M. Gordon, l'honorable Gordon Sandeman, ma fille Eva, mon fils Franck, le colonel Lean et moi-même. Eglington éprouvait une telle difficulté pour tomber en trance et revint si souvent au milieu du cercle, pour prendre des forces, que j'appréhendais vivement d'assister à une bien médiocre séance. C'est alors que la voix de Joey nous déclara qu'ils préparaient une manifestation exceptionnelle et nous recommanda de ne rompre la chaîne *sous aucun prétexte que ce fût*, si nous ne voulions faire tout avorter au moment même du succès. Lorsqu'enfin le médium fut entrancé, on vit paraître un homme de haute taille, la tête découverte, portant une chevelure noire et une grande barbe, qui s'avança vers une des dames présentes, qui très émue déclara que c'était son frère et qu'il était exactement comme pendant sa vie terrestre. Elle l'appela par son nom, l'embrassa et se montra si vivement impressionnée, que l'on crut un instant qu'elle allait s'évanouir ; mais peu à peu elle reprit son calme.

Aussitôt après on entendit le son d'une clarinette. J'avais appris que M. Woods, arrivé récemment des Antipodes, avait perdu un frère dans des circonstances particulièrement dramatiques et qu'il désirait vivement, quoiqu'il osât à peine l'espérer, le voir ce soir. Je le voyais pour la première fois; mais la ressemblance des deux frères était telle, que lorsque je vis apparaître un personnage tenant en mains une clarinette, je n'eus aucune hésitation et m'écriai : « Oh ! M. Woods ; voici votre frère ! » L'apparition s'avança alors vers M. Woods et lui prit la main. Comme ils se tenaient face à face, on put constater leur frappante ressemblance.

Par une coïncidence remarquable, tous deux étaient nu-tête et portaient une chevelure épaisse et bouclée. Deux fois l'esprit revint et dit chaque fois à son frère : « Dieu vous bénisse ! » Mme Wheeler qui l'avait connu pendant sa vie terrestre, fut frappée du son de sa voix qu'elle reconnut aussitôt et M. Morgan, qui l'avait intimement connu en Australie, ne put que confirmer cette reconnaissance. Nous demandâmes à M. Woods quelle était la significa-

tion de cette clarinette, faite en bois noir et élégamment incrustée d'argent. Il nous répondit que son frère, excellent musicien, l'avait reçue comme prix dans un concours musical. « Cependant, ajouta-t-il, avec une expression d'étonnement, cet instrument est resté renfermé chez moi, en Australie ».

Ma fille Florence se présenta ensuite, mais ne fit que passer, ce qui me causa un certain désappointement. Joey déclara alors qu'ils réservaient toutes leurs forces pour la prochaine manifestation. Il ajouta : « Voici venir un ami de M Sandeman ». Un homme portant les emblèmes et l'écharpe des Francs-Maçons s'avança et fit le tour de la société, donnant le salut maçonnique aux frères présents dans la réunion. C'était un homme jeune, de belle apparence, qui affirmait avoir connu en Australie quelques-uns des assistants, quoique aucun de ceux-ci ne parût le reconnaître. Après lui se présenta une forme d'homme que l'on avait déjà vue auparavant. Comme il sortait des rideaux, une forme féminine apparut derrière lui, portant une très vive lumière, comme pour éclairer son chemin. Elle ne dépassa pas la portière, mais chacun put la voir très nettement.

Le costume et le port de l'homme étaient tels qu'il fut aussitôt baptisé *Le Bédouin*. Cependant, mon fils Franck Marryat, qui a navigué, s'assura que c'était un indien de l'Est, en lui adressant en Hindoustani quelques mots auxquels l'esprit répondit à voix basse.

Quelques assistants l'ayant invité à s'asseoir parmi nous, il prit d'une main une lourde chaise qu'il éleva au-dessus de sa tête. Cependant il s'accroupit à la façon des Orientaux, puis subitement il disparut.

Joey nous annonça alors qu'ils allaient essayer de nous montrer *comment les esprits se fabriquent un corps aux dépens du médium*. Ce fut le triomphal couronnement de cette soirée. Eglington se montra d'abord en pleine trance au milieu de nous. Il entra à reculons, les yeux fermés, la respiration haletante, semblant lutter contre la force qui le poussait vers nous. Une fois là, il s'appuya contre une chaise et l'on vit sortir de son flanc gauche une sorte de vapeur, masse nuageuse comme de la fumée de tabac. Ses jambes étaient éclairées par des lueurs qui les parcouraient en tous sens. Un voile blanc s'étendait au-dessus de sa tête et de ses épaules. La masse

vaporeuse allait toujours en augmentant et l'oppression du médium devenait de plus en plus intense, tandis que des mains invisibles *retirant de son flanc des flots d'une sorte de gaze légère, les accumulaient à terre par couches superposées...*

Nous suivions avec une attention passionnée les progrès de ce travail. Tout à toup, la masse s'évapora et en un clin d'œil un esprit parfaitement formé se trouva aux côtés d'Eglington. Personne ne pouvait dire ni comment ni d'où il était venu au milieu de nous, *mais il y était*. Eglington, accompagné de ce nouvel esprit, se retira derrière les rideaux. Quelques instants après, il revint parmi nous et s'affaissa sur le parquet. On vit alors les rideaux s'écarter de nouveau pour donner passage à Ernest (un des guides du médium), qui tendit la main à Eglington pour le relever et rentra définitivement avec lui dans le cabinet. Ce fut ainsi que se termina cette séance.

Ecriture directe

On connaît les expériences du Dr Gibier avec ce même Eglington. Florence Marryat raconte celle de M. Edgar Lee, éditeur du *St-Stephen's Review*. Une ardoise double, avec charnières et serrure de sûreté, ayant été soigneusement lavée, on introduisit entre ses deux lames quatre fragments de pastel, blanc, bleu, jaune et rouge. Quand elle fut fermée à clef, M. Lee, sans l'abandonner un instant, la posa en pleine lumière sur la table; alors Eglington appuya sa main sur celle de M. Lee. Celui-ci demanda que des lignes d'un volume qu'il n'avait pas ouvert et qui se trouvait dans la bibliothèque d'Eglington, fussent écrites sur l'ardoise, l'une en blanc, la seconde en bleu, la troisième en jaune et la quatrième en rouge. On entendit le pastel grincer sur l'ardoise immobile, et lorsque le silence se fit, on ouvrit l'ardoise et l'on trouva les mots comme il avait été demandé.

Expériences avec Arthur Colman

Arthur Colman est un homme jeune et d'apparence délicate. Comme il était le plus puissant médium à matéralisations que je connusse, je désirais rendre témoin de ses séances le colonel Lean qui était d'abord sceptique et me demandait d'appuyer par des preuves les récits des faits extraordinaires dont j'avais été témoin. Comme *Aimée*, le guide de Colman, voulait m'aider à le convaincre, on organisa une séance chez M. et Mme Neville. On se réunit pour

dîner et notre cercle ne se composait que de M. et Mme Neville, d'Arthur Colman, du colonel Lean et de moi-même. Au moment où nous passions dans le salon pour commencer la séance, on nous annonça une dame Américaine que nous connaissions à peine. Nous aurions désiré éviter toute intervention d'étrangers, mais nous ne savions comment l'éliminer, car elle était tenace, et lorsqu'on lui déclara, espérant la faire partir, que l'on allait tenir une séance, elle répondit qu'elle était venue parce qu'elle en avait le pressentiment.

Elle raconta que le matin elle avait vu chez elle une apparition vêtue de blanc et de bleu, comme on représente la Vierge-Marie et qu'elle avait été avertie que ce soir une séance serait tenue chez les Neville. On fut donc obligé de subir sa présence et l'on commença les préparatifs. Il y avait deux salons communiquant par une porte à deux battants que l'on maintint ouverte, en la remplaçant par une portière. Dans le salon du fond on plaça le fauteuil de M. Colman. Celui-ci portait un costume gris-clair et voici les précautions qui furent prises. Les mains furent maintenues à l'intérieur des manches du veston, qui furent fermées par une couture. On fit ensuite passer les deux bras derrière le dos et les manches furent cousues ensemble jusqu'au coude. Les jambes du pantalon furent également cousues ensemble dans toute la hauteur. Puis le cou, le tronc et les jambes furent ficelés avec un fil de coton blanc que le moindre mouvement devait rompre et dont les deux extrémités furent fixées au mur par un sceau en cire portant mon cachet avec mon nom en toutes lettres. Considérant que ces diverses mesures le mettaient dans l'impossibilité absolue de se dégager sans laisser de traces, nous nous sommes réunis dans le salon de devant, éclairé par un bec de gaz, et nous avons formé un demi-cercle en face de la portière. J'étais à une extrémité de ce demi-cercle ; venaient ensuite la dame Américaine, Mme Neville, le colonel Lean et M. Neville.

Je ne pourrais dire combien on attendit, mais je puis assurer qu'il s'écoula à peine quelques minutes avant qu'une forme féminine, se dégageant de la portière, vînt s'asseoir sur une chaise vacante à mon côté. Je dis : « *Qui est là ?* » et elle murmura : « *Florence* », puis reposa sa tête sur mon épaule et m'embrassa dans le cou. Je me tournais vers elle pour bien considérer ses traits, lorsque je m'aperçus qu'une seconde forme se tenait devant moi et Florence me dit : « Mère, voilà Powles, » au même moment,

comme il se penchait vers moi pour me parler, je sentis sa barbe sur ma figure. Je n'avais pas encore eu le temps d'appeler l'attention des autres assistants sur les deux esprits qui se tenaient près de moi, lorsque je fus frappée de surprise en entendant mes amis pousser des exclamations. La dame Américaine s'écriait : « Voici la dame que j'ai vue ce matin ». M. Neville disait : « Voici mon père ». Tandis que le colonel Lean demandait à quelqu'un de lui dire son nom, je regardai la rangée d'assistants : Devant le colonel Lean se tenait un vieillard portant une longue barbe blanche ; une figure semblable était debout en face de M. Neville ; une femme vêtue de blanc et de bleu, semblable à une religieuse, était devant la portière, tandis que Florence et Powles me tenaient compagnie.

Comme si cela ne suffisait pas pour frapper l'imagination, on vit au même moment la portière s'écarter et Arthur Colman, dans son costume gris, mais libre de tous ses liens, s'offrit à nos yeux, sous la protection de son guide *Aimée*, qui, d'une voix joyeuse, disait à mon mari : « *Et maintenant, Franck, allez-vous croire ?* » Elle laissa retomber la portière, les apparitions s'évanouirent et nous nous précipitâmes dans le petit salon, pour constater que Colman, plongé dans la trance, *était entouré de tous ses liens*, tel que nous l'avions laissé. Pas un fil n'avait été rompu.

Jamais je ne vis un aussi grand nombre d'esprits *en même temps et avec le médium.*

Pour la traduction : Dr DUSART.

Le Christianisme

(*Suite*)

Le baptême, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, *par infusion*, ne date que du XIIe siècle. On le fit longtemps *par immersion*. Saint Pierre baptisa *exceptionnellement, par aspersion*, trois mille juifs qu'il convertit dès sa première prédication, s'il faut en croire les Actes des apôtres. On se demande comment il s'y prit pour baptiser tant de monde à la fois ?

Religion et mystère !!!

Saint Paul 1re *Epitre aux Corinthiens, XV, 29,* parle d'une ancienne coutume répandue parmi les gentils, coutume consistant à baptiser pour les morts. Elle avait des adhérents dans les temps primitifs de la chrétienté, particulièrement parmi les Marcionites dont la manière d'opérer est décrite par saint Chrysostôme.

Le baptême des enfants n'était pas en usage dans le rituel catholique, pour la raison probable qu'on les considérait comme n'ayant pas de péché à laver. Ce n'est qu'en 253, lorsque fut introduite dans les églises l'atroce doctrine qui damne les enfants morts sans baptême, que saint Cyprien établit, avec le concile de Carthage, la nécessité du baptême des enfants.

Suivant Tertullien, ce fut vers le IIe siècle que l'on ajouta un parrain et une marraine pour répondre au lieu et place de l'enfant.

Chose remarquable : les chrétiens n'ont point fait une fête du baptême de Jésus ; mais ils fêtent sa circoncision et la purification de la Vierge qui sont des actes éminemment juifs.

*
* *

La confession. — Deux fois par mois, à la nouvelle et à la pleine lune, les sectateurs du Bouddha confessaient à haute voix leurs fautes, devant un tribunal présidé par le plus ancien des prêtres, et recevaient la purification qui leur était imposée. Suivant la gravité du cas, le tribunal ordonnait soit des ablutions, soit des mortifications ou abstinences, soit des amendes ou offrandes, soit des prières ou pèlerinages. Dans les mystères égyptiens, phrygiens, esséniens et autres, la confession était également publique.

Dans les premiers temps du christianisme, les fidèles coupables de *fautes graves* étaient tenus de se confesser *à haute voix* devant l'assemblée des fidèles, et de se soumettre à la pénitence qui leur était infligée.

La confession auriculaire est d'origine catholique, c'est le 4me Concile de Latran, en 1215, qui l'institua et la rendit obligatoire pour les chrétiens des deux sexes : « *Ultriusque sexus* », dit le décret.

*
* *

La messe. — « Brahma est considéré dans les Védas (1) comme s'étant sacrifié pour la création. Il est donc, tout à la fois, sacrificateur et victime, de sorte que le prêtre qui officie tous les matins aux cérémonies du *sarva-meda (sacrifice universel)* symbolique de la création, en présentant son offrande à Dieu, s'identifie au sacrificateur divin qu'est Brahma ; la victime est son fils Christna qui est venu mourir sur la terre pour nous sauver » (*Jacolliot. — La Bible dans l'Inde*).

Remarquons l'analogie existant entre ce sacrifice et la symbolique du sacrifice de la messe.

Ainsi que la messe, cette cérémonie est, dans la religion brahmanique, la plus importante de toutes. Le prêtre ne peut y présider chaque matin qu'après un examen complet de toutes ses fautes et qu'après s'être purifié selon le mode prescrit.

Les autres sacrifices ne sont que secondaires ; ils ont lieu, tantôt en l'honneur des saints personnages parvenus au séjour de la béatitude, tantôt pour attirer la protection de Brahma sur les moissons et les fruits.

Les matières des sacrifices sont : l'huile consacrée, l'eau lustrale (*eau bénite*), l'encens brûlé à l'autel sur des trépieds d'or. L'offrande se compose de galette de riz, arrosée de beurre clarifié que le prêtre doit manger après l'avoir offerte à Dieu et sanctifiée par ses prières.

La messe s'est d'abord appelée *la fraction du pain, la Cène du Seigneur*, la *Communion*, la *Synaxe*, la *Liturgie*, la *Collecte, le Service, l'Oblation, le Sacrement.*

Le nom de messe qui lui est resté est le plus impropre de tous, puis qu'il ne rappelle que la dernière formule de la cérémonie : *Ite missa est,* c'est-à-dire : *Allez vous-en, l'Assemblée est congédiée.*

---

(1) Les *Védas* sont les livres sacrées des Indous ; ils sont au nombre de quatre : le *Rig Véda*, le *Same-Véda*, le *Yadjour-Véda* et l'*Atharva-Véda*.

« L'âge des Védas, dit le docteur Gibier, n'a pu être établi. Souryo-Shiddanto, astronome hindou, dont les observations, contrôlées par la position respective de la marche des étoiles remontent à 58,000 ans, parle des Védas comme d'ouvrages déjà vénérables par leur antiquité » (Dr Paul Gibier. Le *Fakirisme Occidental*, p. 86.)

Originairement, et durant les trois premiers siècles, cette assemblée de fidèles avait pour objet principal la commémoration du dernier repas de Jésus avec ses apôtres, et c'était un véritable repas dans lequel les fidèles mettaient les vivres en commun et se les partageaient (*Paul. 1re Epître aux Corinthiens, XI. 20*).

Le canon de la messe, telle qu'elle se célèbre aujourd'hui, de l'*Introït* à l'*Ite missa est*, avec ses phases intermédiaires dont les points culminants sont la *consécration* et *l'élévation*, date du IVe siècle.. Saint Jérôme passa pour l'avoir rédigé sur les instances du pape Sirice (384-398).

*
* *

Moines et anachorètes. — Dans la religion du Bouddha, les religieux et les anachorètes étaient honorés et sanctifiés. Ce furent les Fakirs de l'Inde qu'imitèrent les premiers cénobites, Paul l'Ermite, saint Antoine, célèbre par ses tentations, Pacôme, Siméon le Stylite, qui vivait au faîte d'une colonne, des dons que lui apportaient les fidèles.

Ces pratiques étaient si contraires aux idées de la primitive Eglise, que Tertullien (160-240) ne craignait pas d'écrire : « Nous ne sommes pas des Brahmines, des solitaires de l'Inde ; nous ne nous retirons pas dans les forêts ; nous habitons le monde avec vous ; nous fréquentons vos marchés, vos places publiques ; nous fatiguons, nous naviguons avec vous ; nous travaillons pour la société ; nous mêlons notre industrie à la vôtre ».

Les paroles de Tertullien, vraies pour son temps, n'allaient pas tarder à recevoir un complet démenti. Voici ce qu'écrit à ce sujet M. Hippolyte Rodrigues :

« Dès le commencement du siècle qui suivit celui où vécut Tertullien, la vie ascétique, la vie de ces Brahmines ou Fakirs qu'il détestait, allait commencer avec Pacôme (325) se bâtissant, de branchages, dans la solitude, une cellule autour de laquelle vinrent se grouper vingt, trente autres cellules semblables ; puis Hilarion, Basile, Athanase, Ambroise devinrent les fondateurs de ces vastes communautés qui réunirent jusqu'à trois ou quatre mille religieux.

« Bien loin de travailler pour la société, comme les chrétiens de Tertullien, les cénobites de Pacôme et d'Hilarion ne songeaient

qu'à se soustraire aux devoirs sociaux et à faire travailler pour eux la société, en vivant de ses aumônes.

« Dès le milieu du IVe siècle, il y avait autant de moines des deux sexes que de gens mariés.

« La multiplication des couvents, la pullulation des moines, la nécessité d'entretenir cette foule de fainéants vivant de mendicité et finissant par accumuler d'immenses richesses, ont été la plaie du moyen âge, et même des temps modernes jusqu'à la Révolution (Nous dirons, nous : *jusqu'à nos jours*).

« Ces couvents étaient des foyers d'infection. Sur les mœurs dissolues des moines, nous n'avons pas que les témoignages unanimes des laïques, nous avons ceux mêmes des réformateurs, c'est-à-dire des plus grands saints que l'Eglise honore. Un ordre n'était pas plus tôt fondé qu'il fallait le réformer, tant les abus étaient énormes, tant les mœurs y étaient dépravées.

« Les services qu'ont pu rendre les ordres religieux, tant en défrichant les terres qu'en sauvant les manuscrits précieux de l'antiquité, ont été fort exagérés. Si quelques ordres religieux défrichèrent des terres incultes, la très grande majorité n'y fut pour rien et ne voulut jamais contribuer que par ses prières aux charges publiques Et si un certain nombre de précieux vestiges de l'antiquité grecque et romaine ont été sauvés par les copistes des couvents, ces moines ignares en ont fait périr un plus grand nombre en grattant les plus beaux manuscrits pour en remettre à neuf le parchemin et y inscrire leurs insipides prières ». (Hippolyte Rodrigues. — *Les origines des troisièmes chrétiens*).

On ne peut s'empêcher de frémir en songeant que, pendant des siècles, les moines ont été les seuls dépositaires des monuments écrits de l'Histoire ancienne. Ce qu'ils ont dû la tripatouiller !!!

Tout ce que nous a légué l'antiquité — exception faite pour les écrits de quelques historiens seulement — est l'œuvre des moines du treizième siècle.

En fait, quand on pense à la rage de destruction qui s'est emparée des chrétiens après qu'ils eurent triomphé, quand on constate l'acharnement qu'ils ont mis à faire disparaître tous les vestiges de la civilisation ancienne, il n'est pas du tout téméraire de supposer que les moines ont dû, eux aussi, accomplir œuvre semblable au fond de leurs couvents. Il s'agissait d'arriver à l'anéantissement

complet du passé pour l'empêcher de renaître jamais ; c'était un bon moyen que de supprimer l'*Histoire impartiale*.

Aujourd'hui encore, malgré les mille moyens d'information que nous possédons, ne voyons-nous pas les prêtres travestir scandaleusement les faits dans leurs livres, leurs journaux, leurs prédications ?

N'avons-nous pas vu un père Jésuite et historien français, du nom de Loriquet (1769-1845) s'immortaliser par le ridicule en racontant froidement que Napoléon fut le lieutenant-général de Louis XVIII ; que lorsqu'il revint de l'île d'Elbe, on cria dans les rues de Paris : « Vive l'enfer ! A bas le Paradis ! » et d'autres billevesées du même acabit ?

L'Eglise ne s'est elle pas efforcée de dégager sa responsabilité de l'assassinat juridique de Jeanne d'Arc ? Le clergé, qui a l'impudence de célébrer la fête de celle qu'il brûla, comme *relapse* et *sorcière*, c'est ce clergé vendu aux Anglais qui le comblèrent d'or, qui jugea, condamna et exécuta Jeanne...

Les temps ne sont plus où l'Eglise pouvait nous faire croire qu'il fait nuit en plein midi : elle ne réussit plus à nous donner le change en falsifiant l'Histoire. Une réaction salutaire s'est heureusement opérée dans la seconde moitié du XIX[e] siècle. Les progrès de la science ont réagi sur l'Histoire. On lui a appliqué les procédés de la méthode scientifique : on a cherché les sources, les documents, les preuves, et telle réputation qui avait trouvé moyen d'en imposer à la postérité, s'est écroulée sous le poids des faits. Une autre qui avait succombé à la méchanceté et au mensonge coalisés, est apparue plus grande, débarrassée des calomnies. .

Général H. C. FIX.

(*A suivre*).

Carnet des Blackwell

III

Nice, septembre 1899.

Un triangle lumineux.

Le soir du départ de mon beau-frère qui allait avec sa femme et notre chère nièce, leur fillette, passer deux ou trois jours à Cannes

avant d'entreprendre leur traversée de retour en Amérique, j'étais déjà couchée ; il pouvait être minuit lorsque se produisit un phénomène qu'il me faut noter.

Le docteur Blackwell était occupé des soins de sa toilette lorsque, soudain, je vis sortir par la porte d'un cabinet obscur et inoccupé, contigu à notre chambre à coucher, une lueur phosphorescente très blanche, si brillante que malgré la lampe qui éclarait en ce moment, cette apparition lumineuse était fort visible. Sa forme était celle d'un triangle assez régulier, et le fond d'un mur qui restait dans l'ombre projetée par les rideaux de notre lit, la rendait plus apparente encore.

Ce triangle, visible à un mètre environ au-dessus du parquet, commença de flotter de gauche à droite, s'éleva et s'abaissa, puis décrivit un trajet circulaire en se rapprochant du centre de la chambre, apparaissant tour à tour sur chaque meuble, enfin s'abaissant peu à peu, jusqu'à raser le tapis, et disparut en ayant l'air de pénétrer dans le plancher par l'un de ses angles, mais en conservant sa forme comme une lettre qui entre dans une boîte ou une pièce d'or tombant par l'ouverture d'une tire-lire. Chose étrange, je fus seule à constater ce phénomène. Je n'avais nullement sommeil et je répète que toute hallucination m'a été inconnue jusqu'à ce jour, mais je fus surprise par cette apparition que je ne puis qualifier de matérielle, puisqu'elle fut toute fluidique. Dès qu'elle frappa mon sens de la vue, j'appelai Howard pour qu'il y prêtât son attention, mais il ne vit rien, bien qu'il suivît mon doigt indicateur. Cette petite manifestation m'aurait laissé un souvenir assez vague et je n'en aurais pas pris note sans la coïncidence curieuse qui vint se lier à cette première partie du récit.

Le lendemain soir, nous recevions une lettre de mon beau-frère Henry Blackwell, se disant inquiet à notre sujet, nous écrivait-il, ayant été, la nuit précédente, éveillé en sursaut d'un profond sommeil. L'aube avait paru déjà et le jour commençait à poindre entre les rideaux de sa fenêtre, lorsque ses yeux furent attirés vers le plafond par un triangle lumineux phosphorescent, blanchâtre, qui semblait être entré par la fenêtre. De même que je l'avais observé pour celui qui s'était produit chez nous, le frère de Howard nous disait que cette figure géométrique s'était promenée autour de la chambre en s'élevant et en s'abaissant, mais une particularité que

je n'avais pas constatée avait été remarquable dans la chambre de Cannes, où mon beau-frère avait vu apparaître au milieu du triangle les lettres : I L L, ce qui signifie, en anglais, « malade ». Peu à peu, les lettres et le triangle s'étaient effacés, puis avaient disparu dans le plancher, comme à Nice.

Depuis quand durait ce phénomène que mon beau-frère ne constata qu'au point du jour ? Il ne sait quelle en fut la cause ? Ni lui ni moi ne l'avons résolue. On en croira ce qu'on voudra, mais je voudrais douter de la parole d'un beau-frère que cela me serait interdit, puisque le même fait a été constaté par moi-même dans le courant de la même nuit.

J'étais souffrante depuis le matin, ayant eu des frissons qui me rappelaient la malaria dont j'ai souffert quelquefois depuis un voyage aux marais Pontins. (Une note ajoutée depuis par Mme Blackwell dit que, fort heureusement, ces deux triangles ne furent pas d'un mauvais présage. Toutefois la coïncidence fut plus que bizarre).

Nice, Juillet 1898,

Un apport des plus légers

Nous n'étions que trois ce soir-là, mon mari, le major Peheim et moi, la pluie ayant retenu nos autres amis chez eux. Après avoir entretenu nos esprits familiers par notre fidèle table, nous avions exprimé le désir d'obtenir un apport.

« Wis » nous répondit que la température du dehors et le petit nombre des membres de cette séance s'opposaient à la manifestation désirée, faute des forces nécessaires. Je dois dire que pour ma part je ne comptais pas, étant tout enfiévrée. « Apportez-nous quelque chose de très léger alors, dit le major en riant : une simple plume, une seule, fut-elle de Colibri.. nous nous contenterions même d'une petite plume d'autruche, promettant à nos bons esprits de l'utiliser. En réponse, la table tressaillit et une série de petits coups joyeux semblèrent nous indiquer qu'on trouvait l'idée plaisante. L'alphabet demandé, il nous fut répondu que nous allions recevoir plus léger qu'une plume. Nous attendîmes à peine une à deux minutes et plusieurs petits coups qui indiquent « satisfaction donnée, éclairez » furent frappés... La lampe levée, nous trouvâmes, au milieu du guéridon, un léger paquet de coton hydrophile étiré en fil par un bout, comme s'il venait d'être arra-

ché d'un bloc plus volumineux. — « D'ou vient ce coton ? » — « Cherchez dans le salon ». R. — On chercha comme au jeu de cache-cache sur les meubles, sur les canapés et dessous.

Après quelques minutes, le major, en ouvrant le petit meuble qui contient les bibelots, aperçut sur le rayon inférieur un paquet bleu, de coton hydrophile, portant sur étiquette blanche la croix rouge de Genève — Mon mari qui l'avait pris dans une pharmacie de Nice depuis un mois, l'avait jeté là sans l'avoir ouvert. Chose curieuse, l'un des bouts du paquet cylindrique était déchiré et démontrait avec évidence qu'on venait d'y arracher la parcelle de coton qui nous avait été apportée. Or ce meuble n'avait été ouvert ni par Howard ni par moi depuis que le paquet de coton y avait été jeté. Avec les esprits, il faut se contenter souvent de peu.

Nice, 20 Janvier 1896,

Plus fort qu'un Turc

Le même soir, des coups étaient frappés sans que les auteurs en donnassent l'explication ; je leur reprochais de perdre le peu de forces qu'ils nous demandaient et nous prenaient inutilement. J'étais très lasse et je voulais me retirer, lorsque des coups se succédèrent allant du piano au crescendo, atteignant le forte. « Bravo, dit le major toujours gai, pour des esprits qui se plaignent « d'être peu secondés par nous, il y en a, chers amis, parmi vous, «de très forts... Si vous continuez, nous en trouverons peut-être « un plus fort qu'un turc ».

Il avait à peine achevé ces mots qu'un coup formidable, dû au poing de quelque géant,fut asséné sur notre petit guéridon.Celui-ci eût été mis en pièces si tel avait été le désir du champion inconnu, qui nous fit savoir que s'il avait voulu briser la table,il n'aurait pas eu besoin de frapper si fort.

Howard et le major, qui ont les poings assez solides, essayèrent de frapper le guéridon de toutes leurs forces, sans réussir à égaler le dixième du bruit fait par le bras d'un mort, mais en riant bien de l'aventure.

Nice, août 1897,

Changement d'adresse

Mon beau-frère, sa femme et leur fille étaient allés passer quelques semaines en Angleterre avant de retourner à New-York. Ils

nous avaient donné leur adresse à Londres jusqu'à la date précise où ils se rendraient à Southampton. Or, quelques jours auparavant, la table par laquelle « Wis » nous parlait chaque soir des chers absents, nous dit qu'ils étaient arrivés au port depuis le matin. « Ce n'est pas possible, grand-père, dit mon mari, mon frère ne doit quitter Londres que dans cinq jours. » « Je vous dis qu'ils sont à Southampton, votre frère, votre belle-sœur et la petite. » — « Je vais leur écrire, » dit le docteur, et prenant la plume, il écrivit à son frère pour lui demander l'explication de ce départ précipité. Il l'informait que bien que l'avis reçu ce soir par la table vînt de « Wis », nous doutions de cette nouvelle.

— A ce moment, trois coups frappés sur la cheminée du salon, à l'endroit où notre cher Wis nous prévient toujours de sa présence invisible, nous dirent : « Je certifie que cela est ».

Après avoir fini sa lettre, mon mari voulut écrire à Londres, cela lui fut impossible, et malgré lui, il fut contraint d'écrire S. Il luttait pour faire de cet S un L, impossible et sa main écrivit malgré toute sa volonté : Southampton, avec le nom du paquebot que nous savions.

Le lendemain matin, avant même que cette lettre fût partie de Nice, nous recevions d'Henry une missive datée de Southampton, nous apprenant qu'en effet il avait avancé de cinq jours son départ de Londres pour le port d'embarquement, parce qu'il avait appris qu'uue grande affluence de passagers allaient arriver et qu'il ne lui serait plus possible de pouvoir retenir une cabine de première classe pour lui, sa femme et sa fille, ni de retirer à temps tous ses bagages en dépôt aux Docks ; de là la nécessité de nous informer de son « changement d'adresse ».

Nice, mai 1898,

Esprits subtils

Hier, au milieu de la séance, comme Howard et ma chère mère semblaient douter de la véracité de certains renseignements donnés par l'esprit de deux amis, je leur demandai s'ils pouvaient nous prouver qu'ils les puisaient toujours eux-mêmes à la vraie source. « Faites-en l'expérience », fut la réponse.

— « Eh bien, dis-je, si je vous priais de me dire quelle phrase se trouve à telle page de tel volume. Serions-nous satisfaits ? »

« Très certainement, mais nous pouvons faire mieux » et cette réponse fut signée : Robert, oncle d'Howard.

Un silence suivit cette communication, mais après quelques minutes d'attente, les coups frappés dictèrent : *I went to Italy*. Je suis allé en Italie. Qu'est-ce que cela signifie ?demandai-je.

Alors nous reçumes l'indication très nette suivante :

— « Allez à la Bibliothèque du salon prendre sur le troisième rayon à partir du haut, le dixième volume — un petit livre — en comptant à partir de la gauche. Vous l'ouvrirez à la page 26 et lirez les trois premiers mots. Nous éclairâmes, et pleins d'une fébrile impatience, Howard et moi courûmes à la bibliothèque qu'il fallut dégager d'un canapé placé toujours devant, vu que nous n'ouvrons jamais cette bibliothèque que j'appelle « la Vieille Librairie ». La porte vitrée fermée à clé fut ouverte ; sur le troisième rayon je pris le dixième volume intitulé *Sentimental journey* de Sterne, tout couvert de poussière sur la tranche supérieure, je l'avoue à ma honte, et qu'il fallut essuyer. Je n'avais pas relu le voyage sentimental depuis plus de cinq ou six ans ; j'eusse donc été bien embarrassée de citer les trois mots annoncés par les esprits et si je les avais sus, il était plus simple de les désigner moi-même afin de faire croire que les invisibles les avaient trouvés — Mais ce n'était pas le cas. Dictés par eux, nous avions hâte de savoir s'ils nous avaient trompés. Non, leur dire était fort exact, la 26e page commençait bien dans cette édition par : I went to Italy, et la preuve donnée par l'oncle Robert était d'autant plus convaincante qu'il avait choisi la bibliothèque que je n'ouvre jamais. Mon mari, ma mère et moi affirmons le fait.

Nice, septembre 1901.

Questions Secrètes

Plusieurs fois nous avons prié nos amis,habituels de nous donner des preuves de leur pouvoir occulte et toujours ils nous ont laissés convaincus et stupéfiés. On se souvient de l'expérience de *Sterne's sentimental journey*. Depuis, l'oncle Robert est allé lire dans une bibliothèque étrangère, chez des amis qui nous ont prouvé la véracité de ses allégations.

Parfois nous lui avons demandé s'il pourrait répondre non pas à des questions mentales, ce qui ne pourrait être prouvé, mais à des questions écrites mises sous enveloppes cachetées, et quatre fois sur

cinq (pourquoi pas cinq sur cinq ? mystère !) Robert et deux autres amis nous répondaient d'une façon exacte.

Mais nous avons tenté une expérience plus délicate. Celle des questions secrètes faites par des amis qui nous ont adressé des questions par la poste, avec la marque convenue derrière l'enveloppe, ce qui signifiait : ne pas ouvrir, et presque toujours l'esprit interrogé dictait à une de nos amies, médium écrivain, la réponse ou les réponses demandées.

Voici une expérience certifiée par mon mari, par le major Peheim, par moi, ma sœur, miss Aline Bird et la famille Cardot tout entière. Un jeune lieutenant de nos amis M. G..., en garnison dans les Alpes, nous avertit que nous recevrions le lendemain une lettre contenant trois questions. En séance, la lettre annoncée et reçue à l'heure dite fut mise, sans avoir été ouverte, sous un presse-papier, et voici les trois réponses obtenues par Madame Cardot, le médium écrivain.

1re question. — Nous ne professons pas l'art de dire l'avenir. C'est après renseignement pris en lieu sûr que nous vous répondons. Non, vous ne serez pas promu capitaine en janvier. D'après certaines notes que nous avons lues, vous devrez attendre quelques mois encore.

2e question. — Oui vous êtes trompé par votre ordonnance qui possède la deuxième clé de votre secrétaire, que vous avez cru perdue. C'est lui qui a lu certaines lettres de votre famille où le mot de démission était écrit, et qui a commis une double indiscrétion en en parlant à son adjudant. Vous prendrez le coupable sous peu de jours.

3e question. — Question de femme, nous ne voulons pas y répondre.

Ces trois réponses notées, notre ami le major Peheim se rendit le lendemain à Cannes, où devait se trouver le lieutenant G., et lui rendit sa lettre cachetée qui n'avait pas été ouverte et les réponses faites par l'esprit « Catherine », sœur de Mme Cardot.

Le lieutenant G. déchira l'enveloppe et prouva au major que les questions avaient obtenu les réponses désirées.

Dora BLACKWELL.

P. c. c. Le major Peheim.

GROUPE VALENTIN TOURNIER DE TOURS

Séance du 28 juin 1902

Fidèle à son principe qui est de joindre à la propagande écrite, la propagande par le fait, le commandant Tegrad m'avait fait l'honneur d'admettre dans notre réunion deux de mes bons amis. Ces derniers, initiés aux magnifiques révélations de l'au-delà et à la haute philosophie du spiritisme par les chefs-d'œuvre de Léon Denis, Allan Kardec et votre intéressante Revue scientifique, désiraient ardemment assister à une séance spirite.

Depuis quelque temps, nous travaillions avec deux intéressantes entités : l'une faisant appel à nos faibles connaissances pour l'aider à évoluer ; l'autre, nous donnant, au contraire, les lumières nécessaires pour déchirer le voile de l'au-delà et nous éclairer de ses splendeurs.

Ces communications, recherchées et entretenues avec soin par les spirites expérimentés, lorsqu'elles ne touchent pas le débutant en lui révélant des faits personnels contrôlables, ne frappent pas son imagination comme le font les phénomènes physiques

Aussi, pour la circonstance, avions-nous demandé à nos guides d'introduire des esprits aptes à produire des phénomènes de ce genre.

La chaîne magnétique était formée par : le commandant Tegrad, Madame Pierre (invitée), Madame Darget, Mesdemoiselles X et Y, Mademoiselle Cast, Monsieur Ripault (invité), Monsieur Pinard et Monsieur Telmoron.

Nous regrettons l'absence des membres du groupe qui n'ont pu se joindre à nous.

Sur un guéridon placé au centre de la chaîne, le commandant avait mis une boîte fermée à clef, contenant du papier et un crayon, dans le cas où, comme cela nous est arrivé plusieurs fois, les esprits voudraient se communiquer par écriture directe ; puis sur la boîte étaient placées une clochette et une pellicule photographique.

La pellicule était enveloppée dans plusieurs feuilles de papier rouge, pour que la lumière n'eût aucune action.

Ces dispositions prises, nous faisons l'obscurité. Les phénomènes,

ont, comme toujours, été obtenus sans contact et ne se sont pas fait attendre.

Le guéridon commence par être frappé plusieurs fois puis, quittant sa place, il se dirige lentement vers moi et s'arrête. A ce moment, la sonnette que nous n'avons pas entendu prendre, sonne près de mon oreille pendant deux secondes environ et, de là, est transportée du côté opposé de l'appartement sur les genoux de Monsieur Ripault.

Un instant après, le guéridon se met en marche et va tomber sur les genoux de Madame Pierre. Cette dernière nous annonce que, mentalement, elle avait sollicité ce phénomène. Elle a également réclamé mentalement l'apport d'une fleur et satisfaction lui a été donnée, car elle a reçu un bouton de rose.

Profitant d'un instant de repos, nous avions placé la boîte et la pellicule, sur un meuble derrière la chaîne.

Un instant après avoir fait l'obscurité, nous entendons un froissement dans l'espace, puis quelque chose me tombe sur la tête et de là à terre. C'était la pellicule.

Monsieur Ripault nous annonce qu'il vient de recevoir comme un coup de tête sur le bras droit.

Au même instant, Madame Pierre reçoit un choc semblable sur le bras gauche, puis décrit un quart de cercle.

Monsieur Pinard subit le même sort ; puis c'est mon tour, avec cette différence, que j'ai été transporté jusqu'au milieu du salon. Une fois à cette place, l'esprit m'a tiré plusieurs fois en arrière en pinçant mon veston entre les deux omoplates.

Ceci fait, Madame Darget et Mademoiselle Y voient très distinctement une silhouette se mouvoir à la hauteur des carreaux supérieurs de la croisée.

Madame Darget nous annonce même que l'esprit qu'elle voit veut faire quelque chose ; et, à peine a-t-elle terminé, que nous entendons un roulement formidable et prolongé sur les carreaux. A ce bruit succèdent des vibrations semblables à celles que l'on obtiendrait en frottant un doigt sur la vitre.

Le son, d'abord très fort, a diminué peu à peu jusqu'à extinction complète.

Nos invités se sont retirés complètement satisfaits, et je suis persuadé que la semence jetée produira des fruits en abondance, surtout

s'ils savent rechercher dans l'au-delà, des guides qui veuillent les diriger dans cette bonne voie où l'on trouve force, consolation et espoir.

CHARLES TELMORON.

Vers l'Avenir

Par Paul GRENDEL

(Suite)

— Serez-vous moins tolérant que le Christ, demandai-je vivement ?

— Je ne puis secourir les ennemis de l'Eglise, ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous.

L'Eglise rappelle à la vérité ceux qui s'en éloignent. Elle réserve ses dons et ses faveurs aux croyants.

— Vous admettez vraiment que si je me retirais de la religion catholique je ne serais plus digne d'aucuns secours humains ni même divins ?

— Vous faites une folle supposition, ma chère enfant, le démon vous inspire une pareille hypothèse La grâce vous a visitée, répandez-la sur cette femme qui donne un déplorable exemple de tenacité dans le mal.

— Cette jeune mère a donc de mauvaises mœurs ?

— Non, mais la vertu sans piété, sans foi, est comme l'ivraie qui ne porte aucun fruit.

Au jour du jugement, Dieu rendra à chacun selon ses œuvres et le croyant sera seul admis dans le royaume du ciel. Les pratiques religieuses donneraient à cette femme la force de subir ses épreuves.

— Cette pauvre mère travaille sans relâche pour nourrir ses enfants, n'est-ce pas mieux que la prière ?....

— L'Eglise impose des cérémonies auxquelles aucun chrétien ne doit se soustraire.

— Le Christ a dit : Aimez-vous les uns les autres. Cettre femme aime et souffre, elle est dans la voie du salut. Rien n'est au-dessus des bonnes œuvres !

— Quel mauvais esprit vous possède aujourd'hui, dit le vieux prêtre en me regardant fixement. L'Eglise seule répand la vérité, elle seule conduit au ciel. Ne vous égarez pas en de fausses interprétations de la parole divine. Le Christ est mort pour ses fidèles et non pour d'autres.

— Le Christ est mort pour l'humanité, protestai-je.

— Il réserve ses grâces aux serviteurs de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

— Le Christ est donc un mauvais père, un méchant maître !..... Je ne saurais l'admettre. Il l'a enseigné ; tous les hommes sont frères, il n'y a aucune différence entre les croyants et les incrédules, mais seulement entre

les bons et les méchants. Encore doit on admettre que les méchants peuvent s'améliorer et arriver comme les autres au but final, au bonheur parfait.

— L'hérésie grandit. L'Eglise a besoin de toutes ses forces pour l'écraser, dit sévèrement le prêtre.

— L'hérésie existe par la grâce divine puisque Dieu est tout puissant. Cela est logique, Monsieur le curé.

— Adieu, fit-il en me quittant brusquement, je vous trouverai repentante au tribunal de la pénitence.

Je restai sur la route, surprise de mon audace, le caractère du prêtre m'inspire encore une crainte superstitieuse et je m'étonne d'avoir parlé ainsi.

Bientôt je rejoindra ma cousine, quelle lutte devrai-je soutenir, comment résister à sa volonté ?

38

D'Elos

Ecris la relation de tes luttes, de tes combats, de tes efforts pour percevoir la vérité. Défends-la sans faiblesse et sans crainte, sans fausse pitié pour ceux qui veulent l'étouffer.

J'espérais te revoir prochainement, ton père devait te rejoindre, rentrer en France avec moi. Les intérêts avec lesquels il faut compter, puisqu'ils assurent l'indépendance et sont les seules armes de combat de l'époque actuelle, m'appellent au loin. Ce voyage peut être de longue durée, je ne puis m'y soustraire sans compromettre notre avenir.

Je t'écrirai souvent, mais il me sera impossible de recevoir directement de tes nouvelles, ton père me fera parvenir tes lettres et pour éviter la perte de tes impressions, conserve les secrets s'y rattachant jusqu'à notre réunion.

Sois confiante, reste en communication avec les désincarnés.

Ton père me précèdera probablement, mais je me hâterai pour te retrouver et conclure notre union.

Nos parents réaliseront alors un projet dès longtemps rêvé, nous fonderons une colonie où nos yeux et nos cœurs ne souffriront jamais de la misère.

Plusieurs familles déjà se joignent à nous, étudient la façon dont nous pourrons asseoir notre future cité.

Eviter l'accaparement du tout au détriment des faibles est notre but.

L'exemple des grands états, victimes des capitalistes éhontés, nous rend défiants.

Nous avons élaboré des lois simples, expurgées autant que possible d'interprétations équivoques.

Tu trouveras un vaste champ préparé à ton activité.

L'homme sage peut prévenir certains maux, mais il est impuissant devant les souffrances du cœur et les coups de la mort. Il n'échappe pas aux épreuves.

Il existera toujours des êtres pleurant ceux qui tombent prématurément et des maux physiques, mais ceux-ci diminueront sensiblement par l'hygiène et la tempérance.

Ouvriers parmi les ouvriers, nous étoufferons les ferments de haine et d'envie. Nous ferons régner sur un petit espace de notre planète la justice, nous réaliserons autant que le permet la nature humaine, la loi du Christ.

Le mal ne désarme pas, il faut le détruire, et les enseignements de l'au-delà nous aideront

Aimer en un milieu sympathique, solliciter, obtenir l'affection de ses semblables, pacifier partout et toujours ; s'améliorer, améliorer les faibles, les conduire au progrès, établir la justice, la solidarité, et préparer ainsi l'avènement de l'amour universel ; quel superbe idéal !....

L'amour perd sa vitalité au souffle empoisonné des passions, il se décompose aux luttes religieuses, aux orgies orgueilleuses du culte. Il brûle ses ailes, rase le sol, se souille au limon terrestre, à l'égoïsme, au fanatisme.

Il faut à l'amour la foi au bien, l'espoir d'une justice immuable, impeccable.

L'amour souillé de restrictions s'appuyant sur la suffisance, sur la possion d'un titre ou d'un trésor est sans effet continu.

Surtout romps à jamais avec la religion extérieure.

Tous les dogmes prétendent imposer la croyance de châtiments éternels et de peines en désaccord avec les fautes commises, elles infligent à Dieu une monstrueuse, une inique partialité.

Ces religions personnifiées dans les prêtres s'emparent de la puissance temporelle, incompatible avec les enseignements des messies et des prophètes ; devenues œuvres humaines, arrivées à leur apothéose, elles laissent voir les effets de leurs dogmes, de leurs vaines formules.

La gangrène partout éclate et de la sanie purulente des vices découle le virus mortel qui s'infiltre dans la nation, la perdant à jamais. Les ouailles du clergé, hors d'état de lutter contre les forces inférieures du mal, détruisent les pures conceptions du beau et du bien frappées par les ravages de la débauche, par le venin de l'hypocrisie et la folie du despotisme intellectuel.

Nous éviterons de substituer le mal au mal, de mettre aux prises l'erreur et l'erreur ; nous nous élèverons d'un bond au-dessus du bourbier humain et des esprits pervers qui égarent si souvent les hommes.

39

De Maia

Combien me pèse ton éloignement ! .. Ton soutien, l'espoir de ta prochaine arrivée me réconfortaient et maintenant j'affronte seule la lutte.

J'ai quitté la famille Delorge pour retourner vers la parente qui prétend m'aimer comme une mère. Je t'envoie ces quelques lignes pour t'affirmer ma tendresse, mon affection éternelle, pour te promettre d'être à jamais à toi.

Selon ton désir je ferai un journal de mes discussions et de mes impressions.

Au revoir, fiancé cher, toi qui sus m'attirer vers l'infini et m'ouvrir les merveilleux horizons de la vie extra-terrestre.

40

Journal de Maïa

J'ai quitté la famille Delorge sans revoir la petite église ni le vieux prêtre du village.

Anne me reçut tendrement et me narra avec prolixité les événements survenus en mon absence.

La conversion d'une protestante au catholicisme romain la remplissait de fierté et de joie.

Cette âme sauvée de l'hérésie, cette brebis ramenée au bercail était, dit-elle, le plus beau fleuron de sa couronne de chrétienne.

La persuasive éloquence d'un révérend père, la pompe des cérémonies religieuses, la prière, la grâce avaient opéré la guérison de cette âme égarée dans l'hérésie.

Une neuvaine se préparait pour fêter l'heureux événement.

J'écoutais, n'osant avouer que j'échappais au troupeau, tandis qu'on y introduisait une nouvelle brebis.

Le soir, dans ma chambre, je contemplai longuement les images pendues aux murailles. Les vierges de Lourdes, de la Salette, du Mont-Carmel, des sept douleurs, une tête de Christ couronnée d'épines, un cœur sanglant traversé de glaives m'apparaissaient, me choquaient dans leur niaise vulgarité. Ces visages tous de même expression, ces enfantines conceptions si éloignés de l'art me remplissaient de surprise.

Longtemps je me demandai comment la même personne pouvait de bonne foi juger si différemment à quelques mois de distance, les mêmes choses. Mes idoles croulaient et je m'effrayais de mon ancienne crédulité.

Où les ordres religieux puisent-ils leur persuasive influence, leur force dominatrice ?

Si j'allais retomber en leurs mains, devenir leur chose !

Ce doute m'épouvante !... Je chancelle, effrayée de ma faiblesse, et je crie vers ma mère.

Une impression de douceur et de calme me réconforte. Je sens le sommeil m'envahir et je me couche.

Dès mon réveil, aux premiers rayons du jour, la voix me dit :

« Chaque matin, demande-moi et je te visiterai.

« Recueille-toi et tu écriras sous l'influence de ma volonté.

« Le lien qui nous unit ne doit pas se relâcher, car je ne pourrais le renouer.

« Profite de ma présence, bientôt une nouvelle mission m'appellera en d'autres lieux. Auparavant je t'imprégnerai de force, de lumière, et tu pourras avancer vers le bien, tu lutteras et vaincras.

« L'erreur ne saurait prévaloir contre la raison et la volonté.

J'obéis à la bienfaisante influence, je m'assis devant la table où je t'écrivis tant de fois et ma plume, emportée par une volonté indépendante de la mienne, traça avec rapidité ces lignes.

40

Parabole

Un pasteur ayant confié de nombreux troupeaux à des bergers leur recommanda de les garantir des maladies et des bêtes fauves. Pour obtenir une récompense promise, les bergers parquèrent leurs brebis en différents enclos.

Mais ces brebis n'étaient point semblables : les unes, aux laines longues et brillantes préféraient l'herbe des prairies ; les autres, aux toisons emmêlées et touffues recherchaient les herbes aromatiques des montagnes ; les dernières, d'humeur vagabonde, fuyaient vers les bois et les forêts pour y trouver la nourriture variée et l'air vivifiant.

Lorsque les brebis eurent dévoré les herbes de l'enclos, il fallut chercher leur subsistance, mais les bergers les contraignirent à vivre sur un espace restreint et ils mirent à leur suite des chiens hargneux qui leur mesuraient la pitance et les éloignaient des gras pâturages.

Bientôt les brebis perdirent l'instinct de ce qui convenait à leur conservation, elles se blottirent l'une contre l'autre, avançant en crainte du bâton des bergers et des morsures des chiens.

Elles perdirent les qualités de leur race ; les agnelets mouraient et les agneaux étaient frappés de maladies qui arrêtaient leur croissance.

Le maître reparut ; il fut surpris et mécontent de voir les brebis en si triste état et voulut savoir comment elles avaient contracté tant de tares.

Les bergers s'écrièrent:

— Ces brebis vagabondes et indisciplinées nous ont donné grandes peines à les conduire. Nous avons employé des entraves et des gardiens armés de lourds gourdins, sans compter les molosses aux cuisantes morsures.

— Malheureux, s'écria le maître, comprenez-vous ainsi la volonté de celui qui vous fit le gardien de ces innocents et doux animaux ! Ne pouviez-vous, en surveillant les brebis, leur laisser chercher en paix leur substance !... Vous leur avez donné une nourriture nuisible et cette race est pour longtemps contaminée. Vous deviez étudier leurs goûts et leurs besoins plutôt que de les soumettre au caprice de votre ignorance. La bonté, la douceur devaient les diriger et vous les avez abandonnées aux dents des dogues furieux.

Ainsi sont les prêtres qui ne tiennent compte de la nature humaine ni de la science acquise et qui asservissent l'esprit de leurs ouailles à une discipline religieuse nuisible au développement de la raison et de la justice.

(*A suivre.*)

Ouvrages nouveaux

Matière, Force, Esprit, ou Évidence Scientique d'une intelligence Suprême

Par H. M. LAZELLE
Colonel de l'armée des Etats-Unis d'Amérique.
Traduit par C. Moutonnier, ancien professeur de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Paris.
Prix : 2 fr. 50.

Ce livre se recommande autant par la force de son argumentation que par l'élévation de ses pensées.

Heurtant de front le matérialisme, l'auteur renverse de fond en comble les théories de Büchner et de ses doctes disciples, et démontre par $a + b$ que ni la matière ni la force ne sont capables de produire la vie et que l'hypothèse d'une intelligence suprême qui pénètre, anime et dirige tout, est la seule admissible ; la seule qui donne la clef des mystères de la création et satisfasse la raison.

Publié à New-York et à Londres, en 1895, le livre du colonel Lazelle reçut les plus grands éloges de la presse, et les hommes de science, ses compatriotes, y firent un accueil si chaleureux que la première édition fut épuisée en quelques mois. Nous ne doutons pas qu'il ne soit apprécié de même par tous ceux qui, chez nous, s'occupent des grands problèmes de la destinée humaine et sont à la recherche de la vérité.

(Note de l'Editeur)

Nouvelle conception philosophique de l'Univers

Par PROSPER GAYVALLET (2e édition 3 fr. 50).

L'auteur se propose de montrer qu'en dehors de toute croyance religieuse, quelle que soit sa situation intellectuelle ou sociale,

— Tout homme possède les moyens d'arriver, dès ici-bas, à la Béatitude pour laquelle il se sent né.

— Béatitude considérée et définie au point de vue à la fois idéal et réel.

— Cette définition conduit rationnellement à une certaine *conception philosophique de l'univers.*

— Précédée d'une preuve nouvelle de la réalité objective du monde extérieur.

— Tous les phénomènes, depuis la rotation du système solaire, *jusqu'ici inexpliquée*, jusqu'au fonctionnement des sociétés civilisées,

— Sont expliqués, exactement et analytiquement, par les trois principes : *Unité, Attraction, Progrès.*

— Cette conception n'est donc pas un Dogme ; elle a, au contraire, tous les caractères d'une véritable Science. D'ailleurs, dans le cours de l'ouvrage, les diverses Religions et les Théories des principaux philosophes sont résumées chacune en peu de mots qui en donnent une idée complète et à la portée de toutes les intelligences.

— *Le Principe de Progrès* est exposé sous une forme philosophique sous laquelle, jamais encore, il n'a été considéré.

— La *nécessité du Principe de Progrès* est démontrée à priori en partant de l'existence de l'Être :

— Il est établi, indépendamment de toute expérience, que l'Être doit se développer nécessairement, depuis l'état le plus infime du règne inorganique, jusqu'à l'idéal de la volonté libre.

— Une *loi d'universel développement* est exprimée en des termes symboliques.

— Expression propre à frapper et à captiver tout esprit soucieux de ce qui dépasse la décevante platitude de la vie matérielle.

— Les moyens (accessibles à tous) par lesquels l'homme peut arriver, dès ici-bas, à la Béatitude sont déduits logiquement de cette conception de l'Univers. (*Note de l'Editeur*).

Le IIe Congrès de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique

Comptes rendus publiés par MM. les Drs Bérillon et Paul Farez.
VIGOT, éditeur, place de l'Ecole de Médecine, Paris.

Les comptes rendus du 2e congrès international de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique viennent de paraître sous forme d'un important volume orné de 58 figures. Ce congrès, ouvert sous la présidence du professeur Raymond et du Dr Jules Voisin, a été tout à fait remarquable par la valeur et la variété des travaux qui y ont été communiqués. L'hypnotisme y a été étudié à tous les points de vue.

Parmi les rapports généraux nous devons citer :

1° *Valeur de l'hypnotisme comme moyen d'investigation psychologique*, par les Drs O. Vogt (de Berlin): Paul Farez et Félix Regnault.

(1) Vigot, éditeur, place de l'Ecole de Médecine, et bureaux de la *Revue de l'Hypnotisme*, 14, rue Taitbout, Paris, — Prix 10 francs.

2° *L'hypnotisme au point de vue médico-légal*, par MM. les Drs H. Lemesle von Schrenk-Notzing (de Munich), Paul Joire (de Lille), et Ch. Julliot, docteur en droit.

3° *L'hypnotisme dans ses rapports avec l'hystérie*, par les Drs Paul Magnin et Crocq (de Bruxelles).

4° *Les applications de l'hypnotisme à la pédagogie et à l'orthopédie mentale*, par le Dr Bérillon.

Nous devons encore mentionner d'importantes communications sur les applications cliniques, thérapeutiques, pédagogiques et psychologiques de l'hypnotisme par M le professeur Raymond, par MM. les Drs Jules Voisin, Van Renterghem (d'Amsterdam), de Jong (de la Haye), Durand de Gros, Loyd Tukey (de Londres) Lokarsky (de Moscou), Stadelmann (de Wurtzbourg), Régis (de Bordeaux), Cullerre (de la Roche-sur-Yon), Bianchi (de Parme), Tamburini (de Reggio-Emilia). Hickmet (de Constantinople), Jaguaribe (de Sao-Paulo), Aars (de Christiana), Bonjour (de Lausanne), Bourdon (de Méru), Merlier (de Roubaix), Babinsky, Raffegeau, Baraduc, Bilhaut, Terrien, Binet-Sanglé, Bellemanière, Bérillon, Paul Farez etc.

Le volume des comptes-rendus du Congrès de l'hypnotisme auquel ont collaboré les hommes les plus compétents sur la question de l'hypnotisme sera lu avec fruit par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la psychologie scientifique. (Note de l'Editeur).

ÆSUS

PAR H. LIZERAY.

Deuxième partie, où la Bible et les Evangiles sont restitués dans leur vrai sens.

VIGOT FRÈRES, éditeurs, 23, Place de l'Ecole-de-Médecine, PARIS. 1 fr. 50.

La Bible et l'Evangile déclarèrent la guerre à l'hypnotisme et au magisme et ce fut la cause qui fit adopter en Occident les deux œuvres préservatives, indépendamment de l'excellence de l'enseignement évangélique.

La lutte, commencée par la séduction d'Ève, est exposée de nouveau par l'Evangile dans le récit de la tentation de Jésus-Christ.

Du reste, cette étude est la suite des recherches sur ÆSUS, puisque Satan représente le principe secondaire de la matérialité et de la sensation personnifié par Hadès ou Pluton chez les Grecs, et par Æsus chez les Gaulois. (Note de l'éditeur.)

ÆSUS

PAR H. LIZERAY

Troisième partie. Le Druide Pythagore ; exposé de sa doctrine.

VIGOT FRÈRES, éditeurs, 23, Place de l'Ecole-de-Médecine Un vol. in-18. 1 fr. 50.

Pythagore était un druide : c'est ce qui résulte des documents grecs et latins les plus autorisés. Sa doctrine sur les nombres est d'une vaste compréhension.

Car le nombre se trouve à l'origine de toute chose, soit en fait, soit en idée. Toutes les contingences y sont ramenées comme à leur foyer.

L'unité, la dualité, la triade, dans de riches appropriations, se dévoilent.

La doctrine Pythagoricienne, après avoir fourni les rameaux du génie grec, amène l'actuel développement des sciences.

Æsus trouve naturellement place dans cet ouvrage ainsi que l'explication de diverses coutumes et expressions gauloises. (Note de l'éditeur).

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Il Vessillo spiritista

Rome, juin 1902.

Publie le discours du professeur Lodge à la Société de recherches psychiques de Londres.

Une entrevue avec le prof. E. Morselli.

Un article de M. Carreras au sujet d'une séance de magnétisme ayant eu lieu à Paris avec le somnambule Alexis, en 1847, séance dont on peut lire le compte-rendu à la page 184 du livre de Francesco Guidi, professeur de magnétologie, livre intitulé *Les mystères du spiritisme moderne*;

Le médium, après avoir deviné exactement différentes choses se rapportant aux assistants présents, fut invité à se transporter à Rome, ce qu'il fit, y lisant à distance entre autres le nom de Mgr Giovanni Rusconi, et la nomination du ministre de la guerre.

Passant devant le Panthéon, il annonça que ce monument, dédié par Agrippa à tous les dieux, aurait plus tard une destination plus solennelle et tout italienne.

Cette séance eut lieu sous la domination papale, lorsque rien ne faisait prévoir ce qui devait se passer 30 après.

On ne peut nier une véritable prophétie d'Alexis au sujet de la sépulture de Victor Emmanuel au Panthéon, ni voir aucun *truc* du médium.

Le cap. Volpi cite un rêve du colonel Collet et la vision télépathique de la duchesse d'Abrantès pendant la maladie qui précéda la mort du général Junot, duc d'Abrantès.

Il Vessillo spiritista

Juillet 1902

Une conférence de Jules Bois à Rome par Enr. Carreras.

M. Jules Bois est allé à Rome pour demander pardon au Pape de s'être occupé de satanisme.

Le Président de l'*Association pour l'instruction de la femme*, lui demanda une conférence qui eut lieu le 5 juin dans la grande salle du collège Romain devant un auditoire nombreux composé principalement de dames ; il y avait aussi des jésuites français et des chercheurs dans les sciences psychiques.

M. J. Bois, après avoir esquissé l'histoire du spiritisme, dit que le spiritisme, aussi antique que le monde, ne fait aucun progrès parce qu'on lui demande plus qu'il ne peut donner. J. Bois parle des médiums, de Home dont les personnes les plus honorables ont constaté les facultés médianimiques.

« Quant à Eusapia Palladino, il y a 90 o/o de fraude dans les phénomè-
« nes qu'elle produit ; ce qui s'explique puisque dans sa jeunesse, elle a
« passé beaucoup de temps dans un commerce où elle vendait tout ce qui
« est nécessaire pour faire de la prestidigitation. »

M. Carreras dit que cette assertion est absolument fausse ; mais M. Jules Bois ayant dit avoir lu les articles parus dans la *Patria*, signés Léo Paroni, tout s'explique ; le sérieux de cet écrivain italien est connu, et l'on sait comment il conduit la campagne anti-spirite.

Après avoir fort maltraité Eusapia, M. J. Bois déclare que toutefois, 10 o/o du phénomène est authentique.

« Eh bien ! Messieurs ! le phénomène est dû uniquement à l'extériori-
« sation d'une force physique du médium, une force qui n'est pas bien
« définie, mais que l'on peut appeler communément fluide nerveux. »

Le public se regarda un peu surpris, d'autant plus qu'aussitôt après, M. J. Bois raconta un phénomène dont il a été témoin il y a quelque années, chez des amis, avec le médium Eusapia. Il dit s'être assuré que le médium avait les pieds et les mains tenus par des assistants, et qu'il n'y avait rien ni personne derrière le rideau formant cabinet : il affirme avoir pris un livre, l'avoir approché du rideau gonflé, et que quelque chose avait saisi le livre, le tenant suspendu en l'air, à travers l'étoffe.

M. J. Bois reprit le livre, l'éloigna, le rapprocha ; il fut saisi de nouveau, et « alors nous vîmes tous le livre disparaître sous nos yeux.
« Nous visitâmes le médium, toujours contrôlé ; nous visitâmes les
« assistants ; l'on fit des recherches dans la salle, mais le livre n'y était
« pas. Après un instant, il fut retrouvé de *l'autre côté du rideau* ; il y
« avait donc eu pénétration de la matière à travers la matière ».

Le public attendait du conférencier une explication plausible de ce phénomène étrange, mais M. J. Bois eut le *toupet* (*sic*) de s'en tirer avec... *un bon mot*.

Il y eut alors des murmures dans la salle, et la marquise Venuti, indignée, se leva et partit.

Suivant l'orateur, les personnalités qui se manifestent par l'entremise

du médium, sont fictives, hypnotiques, dues à l'auto-suggestion ou la suggestion de personnes présentes ou éloignées. La théorie n'est pas nouvelle,et a été traitée par d'autres plus compétents que M. J. Bois qui, ainsi que le disait le lendemain le journal l'*Avanti*, a. cru peut-être devoir venir en Italie pour *épater les bourgeois*.

Il a raconté avoir vu une dame médium écrivain, donner automatiquement deux communications à la fois, chaque main écrivant *en même temps*.

L'une de ces communications annonçait un événement qui eut lieu *4 ans plus tard, exact dans tous ses détails*.

« Eh bien, Messieurs, s'écria M. J. Bois, avec une emphase incroyable « ce n'était pas autre chose qu'un phénomène de *pressentiment*, explicable par une accumulation extraordinaire de fluide dans le cerveau du médium ! »

M. Carreras demande si une explication semblable peut être acceptée par une personne ayant un peu de bon sens, et trouve que M. J. Bois, venant en public fausser la vérité, donnant des explications non concluantes, donne à ses auditeurs le droit de ne pas le croire de bonne foi.

M. Carreras le voit trop préoccupé de ne pas mécontenter ses amis les Jésuites, de ne pas froisser la sainte église catholique, devant le chef de laquelle il est venu s'humilier, et lui conseille, au lieu de s'occuper des sciences occultes, de réciter son rosaire en se frappant la poitrine à l'église du Sacré-Cœur ; mieux encore d'aller au Moulin Rouge, avec des esprits incarnés !

Le Vessillo donne l'article du prof. Falcomer sur sir W. Crookes et ses médiums.

Il continue la biographie d'Allan Kardec.

Un cercle d'Etudes psychiques vient d'être fondé à Rome.

La Lombardia

Reproduit un article du professeur Falcomer sur Crookes et ses médiums. Le professeur désirait savoir l'opinion de Sir William sur la photographie de *Bebelle* (Luce e Ombra, mai 1902), et lui avait demandé s'il venait de faire paraître un nouvel ouvrage sur le spiritisme. Sir W. Crookes répondit :

« Je n'ai rien publié sur le Spiritisme en dehors de mes discours à la Société de Recherches Psychiques et à la *Bristish Association* de Bristol, Quant à la photographie de *Bebelle* elle est assez lugubre ; on dirait une poupée inanimée, ou un corps mort. A-t-elle été prise dans des conditions de contrôle rigoureux ? De semblables images sont produites par fraude.» (13 avril 1901).

Dernièrement, M. Falcomer écrivit de nouveau à Sir William au sujet de ses médiums et reçut une lettre dont voici un passage, réponse aux questions posées par le professeur :

1° « J'ai continué à m'intéresser au spiritisme sans toutefois prendre « une grande part à l'investigation expérimentale.

2° « Dans mes discours présidentiels à la *British Association*, et à la *Society for Psychical research* en 1897, j'ai exprimé mes idées actuelles sur ce sujet.

3° Je n'ai plus, depuis 25 ans, eu de séances avec la personne dont vous me parlez, et ne sais rien de l'incident que vous mentionnez.

4° Il est absolument faux que le médium Home ait jamais été surpris en fraude, ou ait été condamné pour cette séance. »

M. Falcomer ayant écrit à Sir William qu'un illustre psychiâtre supposait qu'il avait été mystifié au sujet des photographies de Katie King, il répondit ceci :

« J'ai pris ces photographies uniquement et entièrement pour ma certitude propre, observant toujours le contrôle le plus rigoureux. Etant satisfait moi-même, je ne me soucie nullement du jugement des autres qui n'ont du reste, sans doute, jamais vu les véritables photographies. »

Luce e Ombra

Juin 1902.

M. Enrico Carreras parle de la polémique qui a lieu à Rome au sujet du spiritisme, bataille déloyale, dit M. Marzorati et se réduisant à un témoignage d'ignorance de ce qui regarde le spiritisme : le professeur Blaserna, sénateur, directeur de l'Institut physique de Rome et le professeur Clodomiro Bonfigli, directeur de la maison de fous à Rome, sont à la tête de l'opposition au spiritisme, Leo Paroni, rédacteur de la *Patria*, et P. Bonaretti, du journal peu connu la *Capitale* mènent la campagne. M. Paroni est parent d'un conseiller communal clérical connu, et M. Carreras suppose que l'hostilité vient des Jésuites, plutôt que de la franc-maçonnerie, comme on l'a présumé. M. Paroni n'a fait que recueillir tout ce qui a été écrit contre le spiritisme et les confessions de prétendus médiums connus dans Rome comme mystificateurs ; la campagne anti-spirite a rapporté à la *Patria* environ 500 fr. un peu de notoriété à la *Capitale* et au *médium* (!) révélateur Aristide, un dédommagement de 300 fr. en partie dépensés pour un banquet.

M. Carreras a envoyé à Mrs Paroni et Bonaretti, les interviews du Dr Venzano, dans le *Giornal d'Italia*, et du professeur Morselli dans le *Mattino*, mais la *Patria* n'en fit pas mention, et la *Capitale* se borna à reproduire la lettre de M Carreras, l'accompagnant de réflexions peu bienveillantes pour l'auteur.

M. Carreras donne ensuite le récit de l'interview de M. Ernesto Serao avec le professeur Morselli au sujet des expériences de Gènes. Le professeur, chargé d'examiner le bandit Musolino dans sa prison, après l'avoir visité trois fois, a eu une longue et courtoise conversation avec M. Serao, en présence des professeurs De Santis et Del Carlo. M. Morselli dit avoir refusé vingt ou trente requêtes de ce genre, mais qu'il avait besoin de parler d'autre chose que du bandit calabrais ; il a déclaré croire aux phé-

nomènes connus sous le nom de spiritisme ; il ne croit pas aux *esprits* dans le sens vulgaire du mot, il croit à la puissance du *médium*. Il admet qu'il y a des *médiums* qui réussissent à faire voir, non par reflet interne d'auto-suggestion, mais par l'influence de la force inconnue dont ils disposent, des objets et des êtres évoqués. Il soupçonne que certains médiums trompent sciemment ou inconsciemment. Les professeurs Morselli et De Sanctis, admettent que les hystériques peuvent facilement mentir sans l'intervention de leur volonté, on ne peut en déduire que tous les médiums fraudent, et qu'il n'y a que mystifications dans le phénomène.

Les phénomènes du spiritisme, dit-il, *sont désormais entrés dans le domaine de la science*. Il croit absolument que la force appelée médianimique est une force qui n'a pas encore été étudiée, mais que l'on ne peut nier ; la science doit la délivrer de son enveloppe mystérieuse et surnaturelle pour en rechercher les lois et les fixer. Le professeur a suivi la campagne de la *Patria* qui ne détruit rien, démasque simplement quelques mystificateurs. Quant au professeur Blaserna, il reste à ce qui se disait, il y a 50 ans.

Le professeur Morselli dit qu'en 1892, il était encore incrédule et indifférent, mais que, graduellement, il s'est convaincu de la vérité. Il prépare un livre sur la Palladino qu'il traite de médium hors ligne.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Light, 10 mai.

M. A. Wallace, M. D. raconte que le 14 Avril dernier, un petit garçon écossais, William Llewellyn, âgé de 5 ans, disparut dans la montagne d'Aberdare, il était allé à Aberaman avec sa mère faire quelques achats, pendant qu'elle était dans un magasin, il sortit et ne put être retrouvé. La police fit des recherches dans le comté de Glamorgan, et au-delà, visitant les camps de bohémiens. Les détectives de Londres furent mandés, on n'obtint aucun renseignement sur l'enfant qui n'était jamais allé à Aberaman.

Le 22 avril, M. Wallace reçut un message de Mrs Paulet, médium de Londres, 24 South Morton Street ; elle lui disait avoir reçu d'un reporter de Journal londonien, un paquet contenant des objets ayant été portés par l'enfant disparu. Elle priait Mr Wallace de venir chez elle le soir, il vint, et en sa présence, Mrs Paulet ouvrit le paquet ; il contenait un soulier très usé, et un petit sac de fantaisie, ainsi qu'une lettre du reporter qui faisait des recherches à l'endroit de la disparition.

Il y eut d'abord une certaine difficulté à éliminer l'influence de la lettre du journaliste, mais en prenant le soulier, Mrs Paulet s'écria sans la moindre hésitation : « Oh ! l'enfant est mort ! » Elle assura n'avoir rien lu dans les journaux sur ce sujet, puis elle continua : « J'entre dans son état psychique, je ne sais pas qui je suis, je pleure, je suis perdu, je suis épouvanté » » elle commença à grelotter disant : J'ai si froid » ; puis « Il y a de l'eau, je suis tout mouillé. Je pense qu'il est noyé : je suis tout à fait sûre qu'il est mort. Il doit avoir vagabondé et perdu son chemin, il doit être tombé dans l'eau vers la nuit. Je vois une pente avec de l'eau fraîche. Je vois l'enfant : un gentil gamin blond, bouffi, entre 5 et 7 ans, il a des yeux étonnés, rêveurs. Le corps n'est pas dans l'eau, mais au bord, il est mouillé avec de la boue ou du sable : il est couché comme mort ou endormi. Je vois un endroit avec des arbres ou buissons près de l'eau et une clôture avec une ou deux planches enlevées : il a beaucoup plu. Il n'y aura plus d'eau lorsque le corps sera trouvé, pas avant quelques semaines Ce n'est pas facile à dire, mais il me semble deux ou trois semaines. »

Cette définition du temps n'était pas claire et pouvait se rapporter aussi bien à la disparition de l'enfant qu'à la date des recherches.

Ensuite Mrs Paulet déclara que le journaliste ne trouverait pas l'enfant, mais qu'un homme le découvrirait par hasard. Il lui semblait que l'on cherchait trop loin, que le corps n'était pas à plus de 2 ou 3 milles de l'endroit de la disparition.

Le mercredi soir, les mêmes objets furent présentés à Mr Robert King. Il éprouva les mêmes sensations d'isolement, de froid, de peur, surtout d'étonnement. Il vit de l'eau, et pensa que l'enfant était noyé ; il le décrivit blond, des joues rondes, des yeux bleus rêveurs. Il vit une clôture avec buissons, et supposa que l'enfant était tombé à l'eau, et dit que l'on se trompait d'endroit pour les recherches.

Un autre psychomètre eut la vision d'un enfant buvant de l'eau dans un torrent enflé coulant dans une montagne. Tous étaient d'avis que l'enfant n'existait plus.

Le 26 avril, quinze jours après sa disparition, le petit garçon fut trouvé presqu'au sommet de la plus haute montagne du Glamorganshire, par M. Murgan, intrigué par les manières d'être peu habituelles d'une meute de chiens arrêtée à cet endroit. L'enfant était couché de côté, à une petite distance de son paletot, de sa veste, son chapeau et son mouchoir. Ses souliers jaunes n'avaient pas de boue. On supposa que l'enfant avait pu tomber dans un des torrents de la montagne, puis retirer ses vêtements pour les sécher, et que s'étant endormi, le froid l'avait tué.

Mr Wallace pense que les psychomètres ont formé trop vite le jugement que l'enfant s'était noyé.

Pourtant, aucun ne l'a vu dans l'eau, mais ils ont eu l'impression d'être mouillés ; ils ne se sont pas trompés en disant que l'on trouverait acciden-

tellement le corps de l'enfant qui était mort, et couché comme endormi, environ deux semaines après sa disparition.

Light, 5 juillet.

A l'occasion du couronnement du roi d'Angleterre, le Dr. Olivier Lodge vient de recevoir la distinction du titre de chevalier. Le *Harbinger of Light* de Juin 1902 consacre à Sir Olivier Lodge un article au sujet de ses études et recherches dans les sciences psychiques. Sir Lodge trouve « impossible « de nier la probabilité qu'il y ait dans l'espace une classe immense de vie « et d'intelligence dont jusqu'à présent nous ne savons rien ».

AVIS

Un homme sérieux, originaire de Belgique, possédant des connaissances en chimie, métallurgie, électricité, attaché depuis vingt ans au laboratoire d'une usine métallurgique française, désire trouver place de surveillant chez un industriel de la région du Nord. Références sérieuses.

La *Revue scientifique et morale du spiritisme* attire particulièrement l'attention de ses lecteurs sur ce chimiste, auquel ses convictions spirites ont valu des persécutions. Sa femme, bon médium à incarnations, se prête gratuitement depuis plusieurs années aux études que l'un de nos collaborateurs a publiées dans cette revue.

AVIS

Nous avisons nos lecteurs que M. Delanne sera absent pendant les mois d'août et de septembre. Ses réceptions du jeudi et du samedi reprendront au mois d'octobre.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Aut.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass nº 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, nº 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 3 — ANNÉE 8e Prix du Numéro : 1 franc SEPTEMBRE 1902.



Scientifique & Morale du Spiritisme

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
[A]bonnements 7 fr par an en France. — Étranger : 10 fr.

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

La télégraphie Hertzienne

PAR M. CARPENTIER

Membre du bureau des longitudes (1)

Nos lecteurs seront heureux de trouver exposés, d'une manière claire et précise, les principes sur lesquels est basée cette merveilleuse découverte que l'on nomme la télégraphie sans fil. C'est en étudiant avec soin la propagation des ondes qui représentent la pensée, que nous pourrons arriver à comprendre les phénomènes de télépathie, qui ont, certainement avec la télégraphie Hertzienne les plus grandes analogies.

Le mois prochain, nous finirons l'exposé des théories sur la matière et nous en ferons ressortir les conséquences au point de vue spirite.

*
* *

Qui d'entre nous, Mesdames et Messieurs, ne se souvient d'avoir, dans sa petite enfance, au cours de quelque voyage en chemin de fer, considéré, à travers la vitre du compartiment, cette harpe de fils de fer qui, le long de la voie, descendent ensemble lentement, puis remontent ensemble et sautent brusquement de place en place ? Qui d'entre nous ne se souvient de s'être demandé comment les dépêches, que l'on voyait parfois venir à la maison pour troubler, hélas ! la quiétude des parents, pouvaient circuler si bien et franchir des distances énormes dans ces étranges conduits ? Il faut des années pour qu'on se rende compte que ce ne sont pas les feuilles de papier bleu, porteuse du texte laconique, qui cheminent dans les fils de fer, et lorsque, instruit des grandes découvertes de Volta et d'Arago l'on comprend qu'il suffit d'une pile pour commander, je dirai presque instantanément, les mouvements d'un électro-aimant placé au bout d'un fil, long de centaines de kilomètres, et pour déterminer ainsi les effets mécaniques les plus variés, on s'habitue à trouver tout naturels les miracles de la télégraphie électrique et on finit par regarder comme indispensables ces fils métalliques, objets de nos premières surprises, qui sillonnent la terre et relient les points extrêmes du globe.

Aussi la découverte de phénomènes nouveaux capables de per-

(1) Discours prononcé au Congrès scientifique de l'association française pour l'avancement des sciences. Extrait de la *Revue Scientifique* du 9 août 1902.

mettre la transmission de la pensée à travers l'espace provoque-t-elle dans les foules des étonnements nouveaux, et voyons-nous ceux-là mêmes qui s'étaient émerveillés du rôle que peuvent jouer de simples fils de fer s'émerveiller plus encore peut-être de voir qu'on puisse s'en passer. C'est ainsi que les expériences de télégraphie sans fil qui ont été inaugurées, il y a quelques années, et poursuivies avec succès, ont excité de toutes parts la plus vive curiosité.

Il pourrait paraître banal de faire remarquer ici que la télégraphie sans fil a pourtant de beaucoup précédé l'autre télégraphie. Sans remonter à la tour de Babel qui, d'après l'Écriture, aurait eu pour but d'établir un point central de communication entre les divers peuples ; sans nous arrêter à la tragédie d'Agamemnon, dans laquelle Eschyle indique le tracé d'une véritable ligne télégraphique entre le mont Ida et le palais des Atrides, le long de laquelle, par des feux échelonnés, fut transmise à Clytemnestre la nouvelle de la prise de Troie, nous pouvons lire dans Polybe, qui vivait 150 ans avant J.-C., la description détaillée de procédés, déjà usités de son temps dans l'art de la guerre, pour correspondre par des signaux phrasiques ou alphabétiques. Nous savons tous d'ailleurs quels services rend actuellement aux armées la télégraphie optique, qui n'est en somme qu'un perfectionnement des moyens de correspondance à distance employés dès l'antiquité.

Ce qui justifie toutefois le rapprochement qu'on est amené à faire entre la télégraphie optique et la télégraphie dite sans fil, telle qu'on la pratique aujourd'hui, ce qui rend ce rapprochement particulièrement intéressant, c'est qu'il conduit à constater, comme nous verrons bientôt, que ces deux télégraphies procèdent en définitive du même principe et qu'il nous fournit l'occasion de retrouver une fois de plus les traces de l'unité qui règne dans la nature.

Une considération relative à la télégraphie sans fil, bien faite pour frapper des cerveaux épris de science, comme le sont les vôtres, c'est que cette branche nouvelle de la science appliquée est née directement des théories les plus transcendantes de la science pure.

Maxwell, un des grands physiciens mathématiciens qui honorent l'Angleterre, frappé par la valeur d'un certain coefficient fort important dans l'étude des phénomènes électriques et par sa concordance avec le chiffre bien connu qui représente la vitesse de pro-

pagation de la lumière, conçoit un jour la vraisemblance de l'identité qui doit exister entre la lumière et l'électricité ; il bâtit des hypothèses sur la constitution du milieu dans lequel évoluent ces phénomènes naturels et livre au monde l'édifice de ses pensées. Vingt-cinq ans plus tard, un illustre physicien allemand, Henri Hertz, imprégné des théories de Maxwell et appuyé sur une observation déjà classique, entrevoit la possibilité de contrôler ces théories expérimentalement. Il imagine un appareillage tout spécial, en calcule les éléments, et non seulement il réussit à donner une éclatante démonstration de l'exactitude des conceptions de Maxwell, mais il institue des procédés généraux qui pénètrent dans la pratique des laboratoires, puis, sortant de ce champ étroit, se développent et fournissent tout à coup un moyen pour correspondre à travers l'espace. Tel est le résumé des faits.

Quelle page, dans l'histoire des sciences, peut présenter un plus puissant intérêt ? quelle page peut être plus digne d'une attachante étude ? C'est cette étude que nous allons faire ici à grands traits, si vous le voulez bien.

Il n'est aucun de vous qui ne sache qu'une lutte célèbre divisa jadis les physiciens sur la question de la constitution de la lumière. Dans les batailles que se livrèrent les théories rivales de l'émission et des ondulations, la première succomba et la seconde triompha. Mais c'est certainement à la vivacité du combat qu'elles devront l'une et l'autre d'avoir fixé l'attention générale et de s'être fait une place dans la mémoire des hommes. Quoi qu'il en soit, il est acquis aujourd'hui que la lumière n'est autre chose qu'un ébranlement vibratoire d'un milieu particulier qui a reçu le nom d'éther. L'éther est répandu dans l'univers entier et se trouve partout ; il remplit les espaces où circulent les astres et va jusqu'à pénétrer la matière là où elle existe. On peut se représenter l'éther en le comparant à l'air même dans lequel nous vivons et le regarder comme constitué par une infinité de particules juxtaposées, indépendantes et d'une extrême mobilité. L'éther n'est pour ainsi dire nulle part au repos : sans parler des grands mouvements qui peuvent l'entraîner en grandes masses et produire des courants comparables aux vents de notre atmosphère, mouvements qui nous échappent, l'éther est le siège d'ébranlements vibratoires analogues à ceux que produit le son dans l'air. Dans ces ébranlements, les uns sont perceptibles direc-

tement à nos sens : ce sont ceux qui impressionnent l'organe de notre vue ; les autres, qui ne rentrent pas dans le registre de sensibilité de nos yeux, se révèlent par d'autres manifestations si différentes qu'ils ne paraissent avoir aucune parenté avec les premiers. Tels sont ceux qui, dans le domaine de l'électricité, engendrent les phénomènes d'induction. Il a fallu le génie de Maxwell pour faire le rapprochement de causes dont les effets semblaient si écartés. Aujourd'hui que Hertz a établi magistralement la justesse des vues de Maxwell, on conçoit nettement ce qui relie et ce qui sépare la lumière et l'induction électrique, et on se représente sans difficulté l'existence d'oscillations de l'éther qui, imperceptibles à notre vue, portent à distance dans les corps conducteurs la cause déterminante de certains phénomènes que nous attribuons à l'électricité. Les vibrations de l'éther se trouvent alors classées par catégories. Ce qui les différencie est aussi simple quand on considère leur nature intime qui paraît compliquée ; la dissemblance de leurs manifestations et consiste exclusivement dans la rapidité avec laquelle elle s'exécute. Pour fixer les idées, la durée de certaines vibrations lumineuses est environ la milliardième partie d'un millionnième de seconde et la durée des vibrations qui servirent aux expériences de Hertz sont dix millions de fois plus lentes.

S'il est aisé de trouver des sources émettant des vibrations lumineuses, il est jusqu'à ce jour peu commode de développer dans l'éther des vibrations aussi ralenties que celles qui interviennent dans les phénomènes d'induction. Pour y parvenir, Hertz eut recours à une propriété particulière, à la décharge d'une bouteille de Leyde, propriété qu'avait découverte Helmholtz en 1847, qu'avait vérifiée Feddersen et dont la théorie complète avait été donnée par lord Kelvin. Quand on décharge une bouteille de Leyde au moyen d'un conducteur réunissant les deux armatures, l'étincelle n'est généralement pas unique ; ce qui se produit le plus souvent, c'est une série d'étincelles se succédant à des intervalles de temps infiniment courts, et de puissance rapidement décroissante. Il va sans dire que, sans un subterfuge, l'œil, dont la rétine est relativement fort inerte, ne saurait distinguer ces étincelles les unes des autres. Mais si, comme l'a fait Feddersen, on observe la décharge de la bouteille de Leyde dans un miroir tournant avec une extrême rapidité, dans le temps qui sépare deux étincelles successives, le miroir a légèrement

tourné ; l'image de la deuxième étincelle ne paraît pas à la même place que l'image de la première et ainsi des autres. L'œil aperçoit alors simultanément, à des places différentes, les diverses étincelles de la série. Le miroir tournant a converti, pour notre vue, en une séparation dans l'espace, la séparation qui n'existe que dans le temps. Les étincelles dont se compose une décharge ne sont pas extrêmement nombreuses, mais on a pu en compter jusqu'à une cinquantaine.

La décharge d'une bouteille de Leyde, ou plus généralement d'un condensateur, n'est pas toujours oscillatoire. Pour qu'elle ait ce caractère, il faut que certaines conditions se trouvent réalisées entre la résistance du conducteur qui réunit les armatures, sa self-induction et la capacité du condensateur. Mais la relation nécessaire a une expression mathématique connue, et il dépend de l'opérateur d'y satisfaire. Bien plus, on connaît l'expression mathématique de la période qui caractérise le régime oscillatoire de la décharge, et on peut à volonté choisir les éléments de l'expérience de manière à allonger ou raccourcir cette période. Le phénomène a la plus grande analogie avec le mouvement pendulaire d'une lame vibrante ; il s'éteint rapidement par la décroissance d'amplitude des vibrations.

Plus la capacité du condensateur est grande et plus sont lentes les oscillations de la décharge. Or il faut dire ici que, si les lois de l'optique peuvent s'établir avec une admirable netteté, cela tient à l'extrême rapidité des vibrations lumineuses et que les difficultés que l'on rencontre, pour mettre en évidence l'extension de ces lois à des vibrations moins rapides, croissent promptement avec la lenteur de ces dernières. C'est pourquoi Hertz ne fit pas usage d'un condensateur quelconque ; il employa un système qui ressemblait à une haltère et se composait de deux sphères reliées par une tige rectiligne. Cette tige toutefois comportait une interruption vers son milieu, et les deux bouts en regard, dans la coupure, étaient garnis de petites boules. C'est entre ces boules que devait éclater l'étincelle de décharge. Ce condensateur, en outre, en raison de ses formes géométriques simples, se prêtait bien à l'application des formules.

Quand on veut décharger l'un sur l'autre deux conducteurs voisins, il suffit de les rapprocher. Mais ce procédé ne pouvait convenir aux expériences de Hertz, car il ne donne qu'une décharge et

Hertz avait besoin d'un phénomène d'une certaine continuité pour faire ses observations. Hertz songea alors à charger son condensateur par une source dont la tension passe par des alternances de croissance et dont le maximum dépasse ce qui est nécessaire à l'éclatement d'une étincelle entre les boules du condensateur maintenues à une distance invariable. Quand la tension de la source est dans une phase croissante, le condensateur se charge de plus en plus ; à un moment donné l'air interposé entre les boules offre un obstacle insuffisant ; une étincelle se produit qui provoque le phénomène oscillatoire. A la phase croissante suivante, même phénomène ; et si les alternances de la source sont assez rapprochées, on a une succession d'ébranlements oscillatoires, séparés, il est vrai, mais assez voisins pour produire sensiblement les effets que produirait un ébranlement continu.

La source qui remplit les conditions qui viennent d'être indiquées, c'est une bobine de Ruhmkorff, et ses alternances ont pour régime celui même de l'interrupteur qui la commande.

Le condensateur que Hertz avait étudié et réalisé en vue de ses expériences reçut le nom d'*oscillateur* ou d'*ondulateur*, et le monde savant a donné le nom d'*ondes hertziennes* aux mouvements vibratoires que des oscillateurs analogues aux siens propagent dans l'éther. Cette appellation, de belle allure, est un bien faible hommage rendu à la mémoire de cet illustre physicien qui, arraché à la vie en 1894, à l'âge de trente-six ans, mourut avant d'avoir produit tout ce que la science pouvait attendre de son génie.

Les ondes hertziennes sont caractérisées par l'ordre de grandeur de leur période et non par l'intermittence suivant laquelle elles sont émises par les appareils actuellement employés à leur donner naissance. Il serait évidemment souhaitable qu'on pût trouver des sources continues d'ondes hertziennes. Une pareille découverte présenterait un haut intérêt et rien n'empêche d'espérer qu'elle se réalise un jour. En attendant, ce que donnent les ondulateurs ressemble à l'effet que produirait dans l'air une lame de ressort qu'on tiendrait d'une main et à laquelle on donnerait périodiquement des chiquenaudes pour entretenir son mouvement.

Après que Hertz eut combiné son oscillateur, il se préoccupa de réaliser un organe capable de déceler dans l'espace la présence des ondes électriques. Il se dit qu'en prenant un condensateur composé

de deux sphères maintenues à une distance fixe et réunies par un arc métallique formé d'un fil, il aurait à sa disposition un de ces systèmes susceptibles de fournir une décharge oscillante : qu'il dépendait de lui, par le choix convenable des éléments de ce système, d'assigner à sa période propre telle valeur qu'il lui conviendrait, et qu'en accordant ce système avec son oscillateur il le rendrait plus sensible qu'aucun autre aux influences inductrices des ondes issues de ce dernier. Vous connaissez tous le phénomène de la résonance en acoustique ; deux diapasons de même tonalité sont placés à petite distance l'un de l'autre ; mettez l'un en vibration, l'autre s'ébranle, vibre et continue à vibrer alors même qu'en plaçant la main sur le premier vous le faites rentrer au repos. Chantez la gamme devant l'orifice d'une caisse contenant de l'air : pour une note déterminée, le son que vous émettez se trouve exceptionnellement renforcé ; la caisse résonne. A chaque pas nous rencontrons des exemples du même phénomène, et Hertz ne faisait pas une hypothèse téméraire en transportant à l'éther la propriété depuis si longtemps reconnue à cet autre milieu élastique qu'est l'air que nous respirons. Son *résonateur*, c'est ainsi qu'il a nommé son second appareil, est si bien influencé par l'oscillateur que, s'il occupe dans l'espace des positions convenables et si les boules sont suffisamment rapprochées, on voit une suite ininterrompue d'étincelles jaillir entre elles pendant que fonctionne l'oscillateur.

Outillé comme vous savez maintenant, Hertz fit un grand nombre d'expériences mémorables qui confirmèrent absolument ses prévisions.

Il établit que les ondes électriques sont arrêtées par les corps conducteurs, qu'elles traversent les corps isolants et qu'aux surfaces de séparation de milieux différents elles obéissent aux lois de la réflexion, de la réfraction et de la dispersion. Il produisit avec ses ondes le phénomène des interférences et l'utilisa pour déterminer la vitesse de propagation des ondes électriques dans l'air, ce qui était sa préoccupation capitale. Il trouva pour cette vitesse une valeur très voisine de celle qui est admise pour la lumière.

A la suite de Hertz un grand nombre de phycisiens du monde entier répétèrent ses expériences. Les uns s'appliquèrent à la mesure de la vitesse de propagation dans l'air et le long des fils mécaniques. Certaines anomalies qui s'étaient présentées dans quelques déterminations de Hertz furent expliquées par MM. Sarrazin et de

La Rive, de Genève ; M. Blondlot, en France, à l'aide de dispositifs originaux, arriva, en 1893, par des mesures répétées, à rétablir les concordances prévues et ses chiffres se trouvèrent ultérieurement confirmés par les expériences de MM. Trowbridge et Duane, en 1895 ; de M. Clarens Saunders, en 1897, et Mac Lean, en 1899. D'autres physiciens s'ingénièrent à mettre en relief l'identité de nature entre les ondes électriques et les ondes lumineuses. Parmi ceux-ci il convient de citer MM. Lodge ; puis J.-J. Thomson, en Angleterre ; Lecher, en Allemagne ; Turpin, en France ; Righi, en Italie ; Lebedew, en Russie ; Bose, à Calcutta.

Ces savants ont, par leurs travaux, constitué un faisceau de résultats remarquables, entièrement d'accord avec la théorie de Maxwell et de Hertz. Ils opérèrent généralement en employant les organes expérimentaux qu'avait adoptés Hertz, c'est-à-dire l'oscillateur à boules et le résonateur à étincelles. Les uns, toutefois, modifièrent les dimensions et les dispositions de l'oscillateur pour obtenir des ondes de périodes plus courtes ou accroître la portée de l'appareil ou améliorer son inaltérabilité. Les autres cherchèrent à rendre le résonateur plus sensible et l'observation des étincelles plus facile.

Toutes ces modifications de détail n'avaient pour objectif que la réussite d'expériences de laboratoire déterminées et suffirent généralement pour assurer les résultats que poursuivaient leurs auteurs. Il était réservé à d'autres recherches, dirigées dans un sens tout différent, de conduire à la découverte d'un détecteur d'ondes électriques beaucoup plus sensible que le résonateur de Hertz, propre à l'enregistrement de ces ondes et qui, joint au dispositif de l'oscillateur devait, peu de temps après son apparition, concourir à la constitution définitive de l'outillage de la télégraphie sans fil. Les recherches dont je veux parler sont celles que fit, en 1890 et 1891, M. Branly, professeur à la Faculté catholique de Paris, relativement aux modifications que peuvent exercer diverses influences électriques sur la résistance de certains conducteurs discontinus, comportant des contacts imparfaits, tels que des colonnes de limailles métalliques contenues dans des tubes.

De pareils conducteurs avaient déjà attiré l'attention des physiciens. Varley, en 1870, avait songé à les employer pour constituer les parafoudres destinés à protéger les appareils télégraphiques. Il

savait que des colonnes de limaille, en raison du peu d'étendue des contacts existant entre les particules, présentaient une résistance considérable et il pensait que, tout en s'opposant à la fuite des courants utiles, elles seraient susceptibles de se laisser traverser par les décharges atmosphériques, Les essais ne furent pas bons. Après une décharge, les limailles formaient comme une masse continue très conductrice, et le parafoudre avait perdu sa qualité initiale. Un autre physicien, le professeur Calzecchi Onesti, en 1884, avait, de son côté, constaté que la résistance d'une colonne de limaille s'abaissait beaucoup et brusquement dès qu'elle était traversée par un courant même faible; il avait reconnu, en outre, qu'il suffisait de remuer légèrement la limaille en tournant le tube, pour que la colonne perdît sa conductibilité.

M. Branly, qui n'avait aucune connaissance des travaux de M. Calzecchi, fit une étude méthodique très patiente et très approfondie du phénomène. Il opéra sur les substances les plus variées et dans les conditions les plus diverses de division, de compression, d'agglutination. Il examina l'action de toutes les formes d'excitation électrique dont il put disposer et consigna ses nombreuses observations dans des mémoires où se distingue toute la sagacité de ce physicien. C'est dans ces mémoires que sont exposés avec détail l'action que les charges oscillantes exercent sur le tube à limailles, à distance, même à travers les murailles, et l'effet de régénération que produisent sur la résistance de la colonne les trépidations ou même un simple choc.

M. Branly avait employé les ondes électriques comme un des moyens propres à agir sur la résistance des colonnes de limailles, dont l'étude était son objectif. Le physicien anglais Oliver Lodge se plaçant à un point de vue pour ainsi dire inverse, employa les tubes de Branly pour déceler les ondes électriques, et il fut le premier à mettre en évidence toute l'utilité que présentaient ces tubes comme indicateurs sensibles.

Selon M. Lodge, l'action des ondes électriques consiste à orienter, agréger, cohérer, suivant son expression, les particules des poudres métalliques. Aussi a-t-il donné le nom de *cohéreur* au tube de Branly. M. Branly a contesté l'explication de M. Lodge ; il lui a opposé l'exemple que fournit un tube dans lequel la limaille, au lieu de rester libre, est agglutinée dans la résine et dont le fonction-

nement n'est pas modifié par cette circonstance ; il a proposé de donner à son tube le nom de radio-conducteur, qui ne préjuge rien sur la nature intime du phénomène. En fait, c'est le nom de cohéreur qui a prévalu, tout simplement, sans doute, parce qu'il est plus court.

M. Lodge, dans ses expériences, avait réalisé un dispositif fort ingénieux et qui doit, dès maintenant, fixer notre attention. Nous savons que lorsqu'un cohéreur a subi l'action d'une onde et perdu sa résistance, il faut, pour la lui restituer, le soumettre à un choc. M. Lodge eut l'idée d'obtenir ce résultat automatiquement. Voici comment il disposa les choses : il intercala le cohéreur dans un circuit qui contenait une pile et un relais. Tant que le cohéreur n'avait pas été influencé, sa résistance était telle que tout le courant était, pour ainsi dire, intercepté. Venait-il à passer une onde, le cohéreur devenait conducteur ; un courant s'établissait et actionnait le relais. Celui-ci, à son tour, commandait un petit marteau monté sur l'armature d'un électro-aimant, et le marteau venait frapper le cohéreur. Ainsi tout revenait à l'état primitif.

Vous voyez se forger un à un les anneaux de la chaîne qui relie les conceptions de Maxwell à la télégraphie sans fil, but de cet exposé. Ayez un peu de patience ; encore deux anneaux, et nous allons enfin parvenir à notre attache définitive.

L'avant-dernier anneau est représenté par les travaux de M. Popoff, professeur à l'École de marine de Cronstadt, et par les recherches qu'il fit en 1895 sur l'électricité atmosphérique. Au cours d'une belle étude de M. Lodge, relative aux paratonnerres, ce physicien avait émis l'idée que les coups de foudre devaient présenter le caractère de décharges oscillatoires et exercer, par suite, une action sur les tubes à limailles. M. Popoff entreprit de vérifier le fait, et il établit dans son laboratoire une installation semblable à celle de M. Lodge, dont nous avons parlé il y a un instant ; il la compléta, toutefois, en reliant l'un des pôles du cohéreur à un paratonnerre ou à un fil métallique quelconque dressé verticalement dans l'air et l'autre pôle à la terre ; il plaça enfin un enregistreur en dérivation sur l'électro-frappeur chargé de régénérer le cohéreur. De la sorte, dès qu'une onde, traversant l'espace, venait influencer le conducteur vertical aérien, l'*antenne*, pour donner de suite à ce conducteur le nom qu'il a reçu depuis, une trace se marquait à l'enre-

gistreur et l'appareil se remettait immédiatement de lui-même en état d'enregistrer d'autres ondes.

Les choses en étaient là lorsque, en 1895, un jeune physicien italien, M. Marconi, élève de Righi, tira de son laboratoire un ondulateur de Hertz, l'arma d'une antenne destinée à porter dans les parties libres de l'espace les ébranlements de puissantes décharges et, se plaçant à quelques kilomètres d'un poste monté comme celui de M. Popoff, parvint à faire passer une dépêche claire en signaux Morse d'une station à l'autre. Le résultat qu'il venait d'obtenir, M. Lodge l'avait pressenti. M. Popoff avait indiqué, pour ainsi dire, exactement les moyens de l'atteindre ; mais enfin, c'est à M. Marconi que revient l'honneur de sa conquête. C'est M. Marconi qui a véritablement édifié la télégraphie sans fil. On sait quel retentissement eurent ses expériences. Quelques-uns des éminents physiciens, dont les beaux travaux avaient contribué à fournir à Marconi les éléments du succès, éprouvèrent peut-être, dans leur for intérieur, un certain regret de n'avoir point eux-mêmes escaladé le sommet où Marconi s'était élancé. S'ils sont justes, ils doivent se réjouir que, à défaut d'eux-mêmes, un autre ait allumé le flambeau qui a éclairé d'une si belle lumière leurs propres découvertes.

Depuis ses premiers essais, M. Marconi n'a cessé de poursuivre le développement de la télégraphie sans fil et il a apporté aux méthodes et aux appareils un grand nombre de perfectionnements qui le placent hors pair comme expérimentateur et le maintiennent à la tête du progrès.

A sa suite, beaucoup de physiciens et d'expérimentateurs se sont attachés à l'étude de la question. Mais les difficultés que présentent les recherches dans ce domaine, les frais énormes qu'entraînent les installations nécessaires et les complications théoriques enfin que comporte le sujet, ont restreint forcément le nombre de ceux qui ont réussi à introduire quelques progrès dans la télégraphie sans fil.

Qu'il me soit permis de citer quelques-uns des hommes que leurs travaux ont spécialement mis en relief. En Italie, après M. Marconi, je nommerai M. Della Riocia ; en Allemagne, M. Slaby, professeur à la Haute Ecole technique de Berlin, dont la contribution a été particulièrement considérable ; puis MM. Arco, Braun, Schaefer ; M. Tomasina, en Suisse ; en Belgique, MM. Guarini Foresio et

Poncelet ; dans notre pays enfin, M. Blondel, le savant dont le nom s'est inscrit dans tous les chapitres de l'Electricité ; les ingénieurs Voisenat et Magne, du Corps des postes et télégraphes ; M. le lieutenant de vaisseau Tissot, qui s'est révélé comme un physicien à la fois érudit et habile ; le commandant Boulanger et le capitaine Ferrié du Corps du génie, auxquels notre armée est redevable de l'organisation de sa télégraphie sans fil.

Votre président qui, comme simple territorial, est attaché au Service de la télégraphie militaire, auquel appartiennent ces deux officiers, a pu voir leur œuvre de près, et serait heureux de vous dire ici ce qu'il en pense, s'il ne craignait de blesser leur modestie par de justes éloges. Au surplus, les résultats qu'ils ont obtenus parlent plus éloquemment qu'aucune voix. En France, l'industrie privée ne s'est pas désintéressée, tant s'en faut, de la télégraphie sans fil, et il n'est que juste de faire figurer dans l'énumération incomplète, sans doute, que j'ai entreprise, les noms du constructeur Ducret et de l'ingénieur Rochefort qui ont largement contribué au développement de son outillage.

Maintenant que nous savons comment se sont constitués les procédés de la télégraphie sans fil, nous allons, si vous le voulez bien, quitter le domaine de la théorie pour entrer sur le terrain de la pratique et visiter avec quelque attention un poste prêt à transmettre et à recevoir des dépêches hertziennes, afin de donner un caractère concret et précis aux idées que chacun pourra emporter sur la question qui nous occupe.

Le poste que nous visitons est établi à demeure sur le sommet d'une colline dont les environs sont bien découverts. Avant que nous pénétrions dans le bâtiment où se trouvent les appareils, une installation extérieure, peu facile à dissimuler, attire nos regards. C'est la fameuse antenne, ce conducteur dressé verticalement dans l'air et qui tantôt lance dans l'espace les ondes messagères, tantôt les y recueille au vol. Un haut mât qui peut atteindre une cinquantaine de mètres sert de support à l'antenne ; il est composé de plusieurs parties comme un mât de navire et solidement haubanné. Les haubans inférieurs sont des câbles métalliques, afin de présenter beaucoup de force ; les haubans supérieurs sont en chanvre, pour que leur présence ne soit pas une cause de trouble. Une grande vergue est fixée en haut mât, et c'est de l'extrémité de cette vergue que

pend l'antenne. Celle-ci n'est autre qu'un fil métallique, indifférement nu ou couvert : l'important, c'est que ce fil soit parfaitement isolé de ses supports, depuis son extrémité supérieure jusqu'au point où il s'attache aux appareils ; les points d'appui sont tous garnis d'ébonite. Si l'on était amené à se communiquer à très grande distance, on pourrait recourir à une antenne plus haute encore et la suspendre alors soit à un ballonnet, soit à un cerf-volant. A l'intérieur du bâtiment, l'antenne, qui y pénètre, se termine par une partie souple qui peut être rattachée soit aux appareils de transmission, soit aux appareils de réception.

Voyons d'abord la transmission. L'antenne est reliée par un conducteur à l'une des bornes de l'induit d'une bobine Ruhmkorff. Cette bobine assez forte donnerait normalement une étincelle d'au moins 25 centimètres. L'autre borne de l'induit est mise en communication avec le sol. A chacune des bornes de l'induit est fixée une tige terminée par une boule. Les deux boules peuvent être plus ou moins rapprochées l'une de l'autre et constituent l'oscillateur : l'écartement ordinaire à leur donner est de quelques centimètres. Des accumulateurs placés dans une pièce adjacente fournissent le courant destiné à actionner la bobine. C'est le manipulant qui lance ce courant dans le circuit primaire et l'interrompt à son gré ; il dispose pour cela d'une clef Morse qui ne diffère du modèle connu qu'en ce que les pointes de platine entre lesquelles se fait la rupture sont disposées à l'intérieur d'un godet rempli de pétrole et protégées ainsi, dans une certaine mesure, contre la destruction causée par les étincelles. En outre de la clef de manipulation, le circuit primaire de la bobine traverse, cela va sans dire, un interrupteur automatique à vibrations rapides, dont la fonction est, pendant que la clef Morse est abaissée, de hacher le courant primaire et de provoquer ainsi, avec la production de nombreuses étincelles à l'oscillateur, les décharges oscillantes qui font partir de l'antenne dans toutes les directions des ondes électriques. Un condensateur destiné à protéger les contacts de l'interrupteur est placé en dérivation sur ce dernier.

Voilà tout ce qu'il faut pour transmettre. La manipulation, qui se fait d'après les règles du code Morse, est sensiblement plus lente qu'en télégraphie ordinaire.

Passons à la réception. Nous avons défait la connexion de l'an-

tenne et de la bobine et nous attachons le cordon conducteur souple à une autre borne de l'installation, borne qui communique, comme nous allons voir, à l'un des pôles du cohéreur. Mais où est donc ce cohéreur ? Nous apercevons bien sur le meuble l'appareil Morse, qui va tracer les signaux et, tout à côté, la sonnerie qui va nous avertir, dès qu'une onde viendra influencer l'antenne. La table porte également une caisse formée de plaques métalliques, c'est dans ce tabernacle qu'est placé le cohéreur, organe sensible entre tous, abrité par les parois conductrices contre les multiples actions parasites qui peuvent l'exciter. Un fil réunit à l'un des pôles du cohéreur la borne à laquelle est maintenant reliée l'antenne.

Examinons maintenant de près le cohéreur. Vous pensez bien qu'il en existe de nombreux modèles. Celui que nous avons sous les yeux est du type auquel s'était arrêté tout d'abord M. Branly. C'est un tube en verre, à peine de la longueur d'une cigarette et sensiblement plus mince ; à travers les deux bouts du tube, scellés à la lampe, sortent deux fils métalliques, fixés à l'intérieur du tube à deux petits pistons, également métalliques, constituant les électrodes du cohéreur, et dont les faces en regard sont à moins d'un millimètre de distance. Le tube porte latéralement une tubulure fine, également fermée à la lampe, et dont la présence indique que le tube a été vidé d'air ; on s'est proposé par cette précaution de soustraire le corps actif à l'action de l'air et de l'humidité. Le corps actif, vous le savez, c'est de la limaille métallique qui a été déposée dans l'intervalle ménagé entre les électrodes. Le choix de cette limaille est loin d'être indifférent ; la nature du métal ou des métaux adoptés, la finesse des grains, la quantité de cette menue grenaille, son oxydation superficielle et son état de compression enfin, jouent un grand rôle dans le bon fonctionnement du cohéreur. Ce que l'on demande au cohéreur, c'est d'être sensible, sans exagération, et d'être régulier, c'est-à-dire de reprendre toujours sa résistance normale quand il y est invité par un choc. On obtient de bons résultats en prenant des électrodes en nickel, en maillechort ou en acier, et de la limaille d'alliages d'or ou d'argent et de cuivre.

Ainsi que dans les expériences de Lodge, le cohéreur est placé dans le circuit d'une pile qui comprend également deux organes

importants que nous connaissons déjà : le tapeur et le relais. Le tapeur est ce petit marteau monté sur l'armature d'un électro-aimant dont le rôle est de frapper doucement sur le cohéreur dès que celui-ci a été influencé, afin de régénérer sa résistance, de le *décohérer*, pour employer l'expression consacrée. Le tapeur est plus délicat à régler qu'on ne pourrait le supposer ; car, s'il doit donner au cohéreur un ébranlement suffisant, il ne doit pas, par une secousse trop violente, tasser la poudre métallique au point de faire évanouir intempestivement sa précieuse résistance. Le relais est indispensable parce que le courant qui traverse le cohéreur serait incapable d'actionner directement le Morse enregistreur. Être sensible au moindre courant, telle est la qualité que doit avant tout posséder le relais ; mais il doit en même temps posséder un certain défaut, défaut en apparence, tout au moins : il doit être paresseux, c'est-à-dire n'obéir pas trop vite aux courants qui le commandent. Vous allez comprendre pourquoi. Que se passe-t-il quand, au poste de transmission, le manipulant appuie sur sa clef pour envoyer un trait Morse ? Pendant le temps que le circuit primaire est fermé, autant l'interrupteur exécute de vibrations, autant de décharges éclatent à l'oscillateur, autant de groupes d'ondes sont lancés dans l'espace. Le premier groupe d'ondes qui parvient au poste récepteur actionne le cohéreur ; le relais fonctionne, le Morse marque un point et le tapeur, faisant son office, ramène le cohéreur dans la situation d'attente. Si le relais pouvait suivre la rapidité de vibrations de l'interrupteur, le deuxième groupe d'ondes agirait comme le premier, et le trait de l'expéditeur serait traduit au Morse par une série de points distincts. C'est ce que l'on évite en disposant le relais de manière à ce qu'il ne revienne que paresseusement à la position de repos. Alors, chaque décharge de l'oscillateur donne un point prolongé, et une succession de décharges rapprochées donnent un trait sur la bande réceptrice, ainsi que le veut l'expéditeur.

Nous avons achevé le tour de notre poste. L'outillage employé, vous le constatez, n'y est guère compliqué. Nous verrons toutefois que les tendances actuelles sont de disposer les choses d'une manière un peu moins simple afin d'atteindre un desideratum important. Mais avant d'aborder ce point de notre sujet, un des derniers qui nous restent à considérer, je vous demande la permission

de revenir un instant au cohéreur, afin que vous soyez mis au courant plus complètement des propriétés bizarres, des contacts imparfaits et des ressources étendues qu'il présente. Les cohéreurs dont nous avons parlé jusqu'ici, après avoir subi l'action d'une onde, attendent un choc pour reprendre leur résistance normale. Il est d'autres cohéreurs qui reprennent automatiquement cette résistance, dès que l'action de l'onde a passé ; on les désigne sous le nom de *cohéreurs auto-décohérents*. Voilà une désignation quelque peu barbare : vous m'excuserez, Mesdames, d'en écorcher vos oreilles ; son sens est clair, et c'est le principal. Les cohéreurs auto-décohérents s'obtiennent généralement en utilisant les contacts imparfaits entre particules de matières poreuses, de charbon en particulier. La propriété qui caractérise ces cohéreurs est précieuse, car elle conduit à simplifier encore les organes de la réception : tout d'abord, elle rend le tapeur inutile ; en outre, elle permet de remplacer le relais et le Morse par un unique écouteur téléphonique. Dans ce nouveau dispositif, toute variation de résistance du cohéreur se traduit par un bruit dans le téléphone, et la réception des signaux se fait au son.

Certains contacts imparfaits subissent de la part des ondes une action inverse de celle que nous avons déjà notée : leur résistance, au lieu de diminuer, augmente. Les tubes à limailles qui jouissent de cette propriété ont reçu le nom d'*anticohéreurs*, et les anticohéreurs se divisent encore en *anticohéreurs ordinaires*, qui exigent un choc pour revenir à leur état normal, et *anticohéreurs autodécohérents* qui spontanément y reviennent. Les anticohéreurs sont généralement, il faut bien le dire, d'humeur irrégulière et ne présentent guère d'utilité pratique ; mais ils sont intéressants, parce que leur existence complète la gamme des combinaisons que présentent les contacts imparfaits. Diverses théories ont été émises en vue d'expliquer et de concilier les observations en apparence contradictoires auxquelles donnent lieu les cohéreurs. Ici n'est pas la place d'en faire l'exposé ; aucune de ces théories, du reste, ne s'est encore imposée par un caractère absolu d'évidence.

Votre Président commence à se reprocher de vous avoir tenus bien longtemps et regrette presque d'avoir choisi un sujet qui, par son caractère technique et par l'étendue des développements qu'il comporte, l'expose à fatiguer ses auditeurs. Il est cependant impos-

sible d'abandonner ce sujet sans jeter un coup d'œil sur une question que les derniers progrès accomplis ont mis à l'ordre du jour, celle de la *syntonisation*.

La télégraphie sans fil présente, il faut en convenir, un inconvénient grave : les signaux transmis par un poste peuvent être recueillis par un autre poste quelconque et le secret des communications semble ne pouvoir pas exister. Il en serait tout autrement si deux postes ne pouvaient communiquer entre eux qu'à la condition qu'ils fussent accordés comme l'étaient l'oscillateur et le résonnateur de Hertz ; qu'ils fussent syntonisés, comme on dit aujourd'hui. Comment d'ailleurs s'expliquer qu'un poste de tonalité quelconque puisse être entendu d'un poste d'une autre tonalité ? La raison en est simple. S'il est vrai que chaque étincelle de la bobine d'induction donne lieu à une décharge oscillante, il faut remarquer que chaque série d'oscillations correspondant à une décharge se compose d'un nombre bien restreint d'oscillations. L'énergie du mouvement vibratoire existe dans les conducteurs et notamment dans la portion de circuit que franchit le courant sous formes d'étincelles.

D'autre part, des quelques oscillations qui échappent à cette prompte destruction, les deux ou trois premières peut-être ont seules une amplitude d'importance sensible. Il s'ensuit que, à chaque décharge partie de l'antenne de transmission, il parvient à l'antenne de réception plutôt un choc qu'un véritable ébranlement vibratoire, comme une cloche sous un coup de marteau. Il est de toute évidence qu'une bonne syntonisation, tout en singularisant la correspondance, aurait l'avantage d'améliorer le rendement des installations et d'accroître par suite la portée de transmission. C'est ce qui a été nettement compris depuis quelques années, et tous les efforts sont maintenant portés vers la recherche de la syntonisation. MM. Lodge et Muirhed se sont les premiers préoccupés de cette question ; les moyens qu'ils ont proposés pour la résoudre ont été insuffisants. Mais d'autres expérimentateurs, MM. Marconi, Braun, Slaby, sont parvenus dans cette direction à de sérieux résultats.

Une des principales difficultés pour régler la période d'un système consiste en ce qu'il est presque impossible d'apprécier une période réalisée. Des études théoriques et pratiques faites sur l'état électrique d'une autenne ont conduit quelques physiciens à admet-

tre une certaine relation entre la longueur d'une antenne et la période du mouvement vibratoire qui peut s'y développer. Cette loi est encore trop contestée pour que nous la formulions ici. La détermination expérimentale directe serait sans doute une voie plus sûre et plus prompte que le calcul pour résoudre le problème ; malheureusement les moyens précis de mesure semblent encore faire défaut. En attendant que ces moyens soient trouvés, il est une idée juste qui a été mise en pratique et qui paraît capitale pour le succès. Cette idée consiste à réduire autant que possible le meurtrier amortissement des oscillations de la décharge. Il est clair que, pour qu'un ébranlement ait une période, il faut qu'il ait une durée. C'est ce qu'ont permis d'obtenir divers dispositifs qui compliquent un peu, il est vrai, les installations, mais qui donnent des résultats très nets. De telle sorte qu'il est permis d'espérer que bientôt le problème de la syntonisation sera résolu.

Quel est l'avenir de la télégraphie sans fil ? Beaucoup de ceux qui ont écrit ou parlé sur la question ont fait ressortir son infériorité sur la télégraphie ordinaire ; ils ont fait remarquer que les communications qu'elle établit sont exposées aux indiscrétions, et, ce qui est plus grave, aux troubles provoqués soit par les actions telluriques et atmosphériques, soit par d'autres actions artificielles dues à la malveillance des hommes ; que ces communications d'ailleurs sont lentes et ne s'obtiennent qu'au prix d'installations coûteuses et délicates. Toutes ces objections sont justes à l'heure actuelle. Mais veuillez vous souvenir que la télégraphie sans fil est née en 1895. Sachez que si, au début, les distances franchies ont été limitées à une cinquantaine de kilomètres, ces distances se sont promptement étendues et, entre les mains de M. Marconi, ont bientôt atteint 150, puis 300 kilomètres ; sachez que cette année même, notre télégraphie militaire, sous la direction du capitaine Ferrié, avec un appareillage, non de laboratoire mais de campagne, avec des opérateurs qui ne sont pas des physiciens, mais de simples sapeurs du génie, a passé couramment des dépêches entre deux postes situés sur les côtes de France et écartés de 240 kilomètres ; sachez que la syntonisation commence si bien à se réaliser que, à diverses reprises, on a pu, par une même antenne et deux récepteurs accordés différemment, recevoir et enregistrer simultanément deux dépêches parties de deux points éloignés l'un de l'autre ;

repassez devant vos yeux les admirables travaux qui ont servi de base à cette extraordinaire application ; pensez aux problèmes qu'elle soulève et dont les moindres ne sont pas la recherche de sources continues d'ondes hertziennes et la syntonisation absolue. Convenez alors qu'une branche de la science partie d'un pareil essor ne saurait rester stationnaire et ne pourra que grandir sans qu'on prévoie jusqu'à quelle limite.

La télégraphie hertzienne doit être considérée par nous comme un puissant levier pour l'avancement de la science, et son succès final doit être un article de foi pour notre Association.

Reminiscence

(Dialogue pythagoricien).

THEANO.

Pour être initiée à la vie inconnue,
A tes hautes leçons, Maître, je suis venue.
De l'Attique et des bords fleuris de l'Eurotas
Des femmes ont voulu que je guide leurs pas
Au temple delphien, ouvert à ton Ecole,
Pour y goûter le miel divin de ta parole.
La déesse d'Egypte, Isis, au voile noir,
Aurait daigné, dit-on, se laisser entrevoir,
Et de ton long voyage au pays des Mystères
Viendraient des vérités, à la Grèce étrangères,
Qu'éclaire la raison de son divin flambeau.
A Crotone, il n'est bruit que d'un dogme nouveau
Sur lequel, d'après toi, la morale repose.
Peux-tu nous l'enseigner ?

PYTHAGORE.

C'est la Métempsycose
Qui, dédaignant le corps charnel qui se pourrit,
Apprend ce que devient, après la mort, l'esprit.
Puisqu'en chacun de nous un homme-dieu séjourne
Il faut que vers nos cœurs notre regard se tourne

Pour les purifier des souillures du mal.
Je tiens l'homme méchant, pervers, pour animal,
Même après le trépas ne cessant pas de l'être
Quand, par métempsycose, il doit plus tard renaître.
L'homme esclave du vice et des plaisirs des sens,
En des modes nouveaux dût-il vivre mille ans,
Si le mal qu'il a fait la vertu ne l'efface,
De l'animalité l'âme garde la trace ;
Rien ne peut arrêter sa chute dans les corps.
Le moment est venu de réveiller nos morts ;
Apollon-pythien, au fond des sanctuaires,
Pour les initiés soulève les suaires.
Interrogé, le dieu dit que nous renaissons
Plusieurs fois, pour cueillir de nouvelles moissons ;
Que cette vérité donne à l'âme des ailes
Pour s'élever plus haut sur les choses mortelles ;
Que l'existence n'est sur terre qu'un degré
Jeté sur le chemin de l'idéal sacré.
Reprenant comme Antée une vigueur nouvelle
En retouchant du pied la terre maternelle,
Nous irons, plus hardis, à des combats nouveaux
Pour vaincre nos erreurs et détruire nos maux,
Vers les jours d'avenir, dont l'aube qui se lève
Eclaire le passé dans les blancheurs du rêve.

THÉANO

Nous aurions donc vécu déjà dans d'autres lieux,
Et tu crois fermement à l'oracle des dieux ?
Que la Métempsycose en résultats féconde
Est un fait qui devra régénérer le monde ;
Que l'expiation dans quelque lieu d'exil
Peut de ceux qui sont morts frapper le corps subtil ?
Mais avant d'obtenir du ciel les jours de grâce,
Où se trouve ce corps de l'âme ?

PYTHAGORE

Dans l'espace,
Domaine universel de l'Esprit, *Un* et *Tout*,
Principe juste et bon, qui punit et absout,
Lieu des *nombres parfaits*, des sphères harmoniques,

Des âmes, des héros, des dieux que nous serons
Lorsque, justes et bons, enfin nous renaîtrons;
Dans l'espace, où nos corps lumineux *char des âmes*,
Vont se vivifier au fécondantes flammes,
Pure émanation des astres lucifers
Que le divin Soleil sema dans l'Univers.

THÉANO

Maitre, peut-on avoir dans nos réminiscenccs
Le souvenir présent des vieilles existences,
Est-ce un présent des dieux, ou bien est-ce une loi ?
Le passé, Pythagore, est-il connu de toi ?

PYTHAGORE

J'ignore qui je fus avant d'être Ethalide,
L'Argonaute, héraut de Jason, en Colchide,
Où les Grecs combattaient pour une toison d'or.
Ce premier souvenir reste confus encor ;
Le messager des dieux, dieu lui-même, Mercure,
Devait rendre plus tard ma mémoire plus sûre.
L'âme, du dernier corps en brisant le lien,
Vint habiter celui d'Euphorbe, le Troyen,
Et, malgré moi, j'éprouve une douleur amère
Quand je lis le récit de ma mort dans Homère,
A ce siège de Troie où mon corps transpercé
Par Ménélas, rougit le sol du sang versé.
Du tragique combat dont je fus la victime
Renaît à Cléomène, encor moi, Hermotime,
Philosophant sur Zeus, principe ordonnateur
Du Kosmos éternel dont il est le moteur,
Par esssence inconnu, souverain invisible
D'un domaine idéal où rien n'est corruptible.
L'esprit, ayant le don d'abandonner son corps,
Voyait les faits lointains des vivants et des morts,
Sitôt réintégré, qu'il racontait ensuite,
D'après les visions de l'image produite.

THÉANO

Dogme étrange en effet, mystérieuse loi,
Qui montre le fardeau que l'on traîne après soi ;
Car ce savoir divin nous permettra sans doute,

Connaissant les écueils, de mieux choisir sa route.
Ainsi, nous renaîtrons ; par de là les tombeaux,
Les hommes vertueux auront des corps plus beaux.
Nous n'avons plus besoin d'adorer les idoles
Sous les voiles du mythe obscur et des symboles,
Si, comme tu l'apprends, nos âmes sont des dieux
Errants, qui dans les champs d'azur peuplent les cieux.
Au silence rompu des sphinx muets de Thèbes,
Les morts vont tressaillir jusqu'au fond des érèbes.
Ton disciple Lysis m'a lu tes *Vers Dorés,*
J'en médite depuis les préceptes sacrés.
Si j'en juge d'après de sobres confidences,
Dans le cycle connu de tes réminiscences,
Comme pour Parthénis, ta mère de Samos,
Ton amour le plus cher est gardé pour Délos.

PYTHAGORE

O Délos bien-aimée, ô mon île natale !
En effet, j'ai gravé ton empreinte idéale
En mon cœur, plein pour toi de tendresse et d'amour.
Voici quelques détails précis de mon séjour :
Dans le golfe au ciel bleu, pieds nus, les jeunes filles
Dans le sable cherchaient la nacre des coquilles ;
Leurs frères, en chantant, s'amusaient au travail
D'arracher à la mer quelques brins de corail,
Des coquillages frais, où bien des madrépores
Dentelés et fleuris dans les grottes sonores.
Les femmes, les vieillards, sur les luisants galets
Pour la pêche, étendaient au soleil les filets.
La mer nous réservait de bien rudes journées ;
Mais quelle joie aussi, par les belles traînées,
De voir dans nos bateaux, des filets émergeant,
De beaux poissons sauter en vifs lingots d'argent !
Puis, Morphée, au retour des humides domaines,
Berçait notre sommeil par le chant des Sirènes.
J'entends encor la mer dont je bravais les flots
Au pied de ma cabane apaiser ses sanglots,
La rame des pêcheurs sur la plaine profonde
Qu'éclairaient les rayons de Séléné la blonde,

Les clameurs du matin, les adieux des nochers
Dont la barque légère effleurait les rochers.
Quand d'Athènes venait, pour le vœu de Thésée,
De guirlandes de fleurs la poupe pavoisée,
Tous les ans, le vaisseau respecté d'Aquilon ;
Quelle fête joyeuse en l'honneur d'Apollon !
Les pêcheurs de Délos, à son culte fidèles,
Surchargeaient son autel d'offrandes les plus belles.
Rien dans mon souvenir de toi ne se ternit.
Je préférais tes monts, tes roches de granit,
Aux marbres de Paros ; tes bois pleins de mystère
Aux célèbres jardins de Paphos et Cythère ;
A leurs rites, mêlés de chants de volupté,
Le plaisir de guider ma barque en liberté,
Et voir les feux lointains, au sein des nuits obscures,
Des vaisseaux que conduit la main des Dioscures.
Oui, le pauvre pêcheur Pyrrhus se réjouit
Qu'Apollon d'un passé si cher chasse la nuit.

THÉANO

De bien des maux soufferts ton dogme nous délivre.
Qu'importe le présent s'il est fait pour survivre,
Dans le fond de la coupe au breuvage inégal
S'il reste pour notre âme un parfum d'idéal !
S'il est certain qu'après le deuil, après l'épreuve,
Un dieu bon nous accorde une existence neuve,
Où l'on jouit en paix d'un repos mérité
Dans un lieu plus voisin de la divinité !
Douce Mélancolie, ô divine déesse,
Abreuvant tes amants de joie et de tristesse,
Chasse ce mal du ciel, incurable, adoré,
Qui torture mon cœur des âmes ignoré
Quand elles ne sont plus dans l'argile pétries !
Mon Maître, connais-tu mes anciennes patries,
Ce que je fus jadis ?

PYTHAGORE

Un jour, près de la mer
J'entendis de la côte un funèbre concert,
Que la brise du soir portait à mon oreille ;

Deux jeunes corps, fauchés par la foudre la veille,
Près des sombres cyprès étaient ensevelis.
Suivant l'ordre prescrit des rites symboliques,
Des femmes psalmodiaient de vieux hymnes orphiques.
L'une d'elles, soudain, découvrant son front pur,
Le profil de ses traits divins, vit dans l'azur
Aphrodite au char traîné par des colombes
Qui lentement semait des roses sur leurs tombes,
Répandant un parfum de chaste volupté.
Qui la reconnaîtrait n'a pas bu le Léthé,
Pourtant, elle revit.

THÉANO

Qu'est-elle devenue ?
Revit-elle à Délos ?

PYTHAGORE

Elle est par toi connue ;
Apollon dans Crotone a fixé son destin.
Devine maintenant.

Théano

La fille de Brontin ?
D'un doux pressentiment mon âme est oppressée.
Est-ce un ressouvenir d'existence passée ?
Aphrodite veut-elle à de nouveaux hymens
Enchaîner Théano par des désirs humains ?
De Pythagore aimé l'*Ecoutante* jalouse
Voudrait être...

PYTHAGORE

Plutôt redevenir

THÉANO

L'épouse

FIRMIN NÈGRE.

La Médiumnité de Mme Thompson

DEVANT LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES RECHERCHES PSYCHIQUES.

C'est pour nous une grande satisfaction de signaler à nos lecteurs les progrès accomplis dans la voie Spirite par la *Société Anglaise de Recherches psychiques,* depuis sa fondation.

A l'origine, ses membres étaient persuadés que tous les phénomènes d'apparence supra normale pouvaient s'expliquer naturellement, en supposant chez certains individus appelés médiums l'existence de facultés peu connues telles que : la clairvoyance, la lecture de pensée, la télépathie, et la mise en œuvre des trésors de documents enfouis dans la subconscience.

Vingt-deux années se sont écoulées, et maintenant, après un classement rationel, méthodique et sévère des multitudes d'observations recueillies pendant ce quart de siècle, on peut affirmer hautement que le fait spirite a résisté aux plus patientes, aux plus rigoureuses analyses et qu'il existe positivement des rapports avec l'au-delà.

Cette constatation émanant d'hommes indépendants, d'une capacité scientifique hors ligne, nous fait assister à la vérification des prédictions faites par les esprits, il y a un demi-siècle. Nous pouvons, une fois de plus, proclamer la bonne nouvelle de l'immortalité, prouvée par nos rapports avec l'au-delà, et saluer respectueusement les pionniers du progrès qui ont souffert pour la défense de cette grande vérité, si raillée par les ignorants et les pontifes des orthodoxies religieuse et scientifique.

(*Note de la rédaction*).

*
* *

Le fascicule XLIV des *Proceedings* de la S. P. R. est presque entièrement consacré à l'étude de la médiumnité de Mme Thompson par Myers, Van Eeden, Wilson et Piddington, R. Hodgson, Alice Johnson et Mme A. W. Verrall.

Il se termine par une série d'articles critiques sur les dernières publications, parmi lesquels nous remarquons une appréciation justement élogieuse du travail de Mr Sage sur Mme Piper, due à Mme Verrall. Cette dame déclare que ce petit volume, écrit avec une clarté remarquable, résume si parfaitement les résultats des laborieuses et patientes recherches du Dr Hodgson et du professeur Hyslop, que l'on ne peut que regretter de ne pas posséder en An-

gleterre, pour ceux qui ne connaissent pas le français, un travail analogue, qui donnerait une idée suffisamment nette des phénomènes et des travaux qu'ils ont provoqués, aux lecteurs qui ne peuvent les étudier *in extenso* dans les volumineux rapports de la Société.

Les six rapports dont nous avons parlé plus haut sont précédés par une introduction due à la plume du professeur Oliver Lodge et que nous allons analyser.

Introduction par Oliver Lodge

A diverses reprises, des membres de la société l'ont entretenue de vive voix de leurs expériences avec Mme Thompson de Hampstead, mais jusqu'ici aucun rapport n'a paru dans les *Proceedings*.

C'est, du reste, l'usage de la Société de ne point faire de publications hâtives, afin d'arriver à présenter des notions plus claires, quel qu'en puisse être le sens, sur les cas soumis à son observation.

C'est ainsi qu'elle a attendu de longues années avant de publier les recherches sur Mme Piper.

Les rapports qui suivent ne contiennent qu'une faible partie des faits observés, mais ceux qui s'y trouvent ont été suivis avec le plus grand soin et peuvent donner une idée assez juste de ce genre de phénomènes, tant bons que mauvais. Mais on ne pourra y trouver ceux qui ont un caractère privé et qui seraient cependant de beaucoup les plus démonstratifs (1).

On a voulu attendre le résultat des dix séances du Dr Hodgson et on verra que ce résultat est tout à fait défavorable et que l'observateur pense que les messages attribués à une origine supra nor-

---

(1) Cette remarque peut s'appliquer à beaucoup d'autres observations. Les cas les plus probants ne peuvent être connus que rarement par le public, car les personnes intéressées se refusent généralement à la publication des faits intimes signalés par les Esprits. Mais, individuellement, la plupart des spirites ont été convaincus par des preuves personnelles qui défient toute critique ; c'est précisément à la multiplication énorme de ces identités qu'est dû le prodigieux développement de notre doctrine.

(*Note de la Rédaction*).

male auraient été reconnus comme émanant de sources normales si les assistants avaient été suffisamment compétents.

Nous tenons à déclarer que Mme Thompson a toujours insisté sur la nécessisté de faire connaître les cas défavorables avec autant de soin que les favorables. Ce médium non payé n'a jamais reculé devant aucune fatigue ni aucune dépense de temps pour aider à élucider la question à l'étude.

Dans les études de ce genre, la valeur des témoignages est basée sur la probité du médium aussi bien que sur la capacité des observateurs. Pour ce dernier point, on verra dans les comptes rendus quelles précautions furent prises pour empêcher toute information d'arriver au médium par les voies ordinaires et pour séparer les notions acquises normalement de celles qui étaient manifestement d'origine supranormale.

Quant à la question de l'honnêteté du médium, elle est toujours des plus délicates, car il est possible qu'il présente en toute sincérité comme acquises par des moyens supranormaux des notions dont la source est tout à fait normale. Il faudrait donc tout d'abord déterminer quelles sont les sources normales possibles d'information et comment on peut distinguer tout ce qui en provient. Pour se mettre en garde contre toute déception, il est prudent d'admettre qu'une notion a été acquise normalement toutes les fois qu'il *semble possible* qu'il en soit ainsi, et de ne pas perdre de vue que nous ne connaissons pas encore les limites de l'acuité de nos sens.

Ainsi, par exemple, lorsqu'une dame, après avoir tenu devant ses yeux un numéro non déplié du *Times*, comme on tient un écran pour se garantir du feu, lit ensuite dans un cristal l'annonce d'un décès que l'examen du journal fait ensuite découvrir à l'article nécrologique, il vaut mieux admettre qu'elle a acquis cette connaissance, quoique inconsciemment, par la vue normale.

Ainsi encore, lorsqu'une personne dévoile le contenu d'une lettre jetée dans la boîte de la maison et qu'elle croit l'avoir vu en rêve, sans quitter son lit, on peut se demander si, dans un accès de somnambulisme, elle ne s'est pas levée et n'a pas recacheté la lettre après en avoir pris connaissance.

Quoique le médium pense sincèrement le contraire, il est des cas où on peut admettre qu'il a pu acquérir, par le jeu de ses sens

spécialement développés par l'exercice ou hyperesthésiés, tout ou partie de ses informations. Il peut se faire encore qu'un sujet sous l'influence de l'hypnose se trompe sur l'origine de ses connaissances et qu'il les attribue à un sens, tandis qu'elles lui ont été transmises par un autre.

Lodge admet avec Bergson qu'un enfant regardant le dos d'un livre qu'une personne tient ouvert devant elle, peut indiquer le numéro de la page à laquelle ce livre est ouvert, en lisant ce numéro réfléchi dans la cornée de cette personne et attribuer cette lecture à un phénomène de clairvoyance.

Dans les cas d'hypnose, le *sujet* peut croire qu'il n'a pas puisé ses notions dans l'esprit de l'*agent* et, revenu à l'état normal, il considère comme spontanés des actes qui lui ont été suggérés pendant l'hypnose.

Il est bien difficile de distinguer les notions possédées par le sujet à l'état normal de celles qu'il ne possède qu'à l'état de trance ou dans sa personnalité seconde. Peut-être le médium entrancé ignore-t-il les faits connus par le médium à l'état normal ? Mais il est plus sûr de ne pas admettre une pareille hypothèse.

Soit pendant la trance, soit à l'état normal, Mme Thompson a toujours pris soin de signaler les faits qu'elle connaissait normalement et que l'on ne devait pas attribuer à une source supra normale. Tel a du moins toujours été l'avis de ceux qui la connaissent le mieux.

D'autre part, on cite quelques cas dans lesquels elle a présenté comme d'origine supra normale des notions qu'elle *pouvait* avoir ou même qu'il était fortement probable qu'elle avait acquise normalement. C'est ce que nous appelons des cas *suspects*, et c'est sur eux que le Dr Hodgson s'est appuyé pour porter un jugement défavorable.

Tandis que les autres expérimentateurs admettent que Mme Thompson a agi *inconsciemment*, M. Hodgson l'accuse de l'avoir fait en connaissance de cause et d'avoir trompé de propos délibéré.

Les lecteurs apprécieront.

Il faut reconnaître que quelques cas peuvent donner lieu à des interprétations diverses ; mais si on admet la théorie des personnalités multiples, et si l'on considère chaque *contrôle* comme une de ces personnalités qui peut ignorer qu'un fait est venu par la voie normale à la connaissance de l'une des autres, on comprendra que

ce fait puisse être présenté comme d'origine supra normale, sans que la bonne foi du médium puisse être suspectée.

Les cas douteux sont rares chez Mme Thompson et il n'y a nullement lieu de croire qu'il existe chez elle un inconscient de mauvaise foi disposé à fabriquer tout un roman, comme chez Hélène Smith, observée par le professeur Flournoy. (1)

Le professeur Lodge déclare qu'il a assisté tantôt seul, tantôt avec Myers aux séances de Mme Thompson et qu'il reste *absolument convaincu de la parfaite sincérité du médium* et de son désir réel de contribuer à la recherche de la vérité. Voici maintenant le rapport de F. W. H. Myers.

Sur les phénomènes de trance
CHEZ Mme THOMPSON
PAR FEU F. W. H. MYERS.

Myers consacre quelques lignes d'introduction à définir la trance et ses variétés, au nombre de cinq : 1° Trance simulée des *clairvoyantes professionnelles* ; 2° Trance sincère, mais chez des malades hystériques, avec incohérences, idées de possession démoniaque, etc ; 3° Trance sincère chez une personne en santé, n'apportant aucun fait inconnu ni d'elle ni des assistants ; 4° Trance dans laquelle le médium parle de faits qui sont connus de quelqu'un des assistants, mais dont il n'a pu avoir connaissance que par télépathie ou télesthésie (2) ; 5° Enfin trance dans laquelle le médium révéle des faits aussi inconnus normalement de lui que des assistants, mais connus des personnes décédées, au nom desquelles ils sont annoncés. Cette dernière nous force à admettre une *substitution* temporaire de personnalité.

Il déclare que dans les 25 années qui viennent de s'écouler il a vu beaucoup d'exemples des trois premières formes, mais fort peu des deux autres qui sont les seules intéressantes. Les cas de Stainton Moses, de Mme Piper et quelques autres analogues ont paru dans les

(1) Nous avons vu ce qu'il faut penser de ce fameux inconscient de Mlle Smith ; nous ferons donc, ici encore, toutes nos réserves au sujet de cette appréciation du professeur Lodge.

(*Note de la Rédaction*).

(2) La *télesthésie* est le nom scientifique de la clairvoyance, c'est-à-dire de la faculté d'acquérir des connaissances sans employer les organes des sens, tels que la vue, l'ouïe, le toucher, etc.

Proceedings ; il va maintenant s'occuper d'un troisième cas bien caractérisé, celui de Madame Thompson.

Ce cas, bien distinct de celui de Mme Piper a cependant beaucoup de points de ressemblance avec lui, et l'auteur se propose de publier dans un prochain fascicule des *Proceedings* les attestations d'un grand nombre de témoins compétents, qui affirment que les faits révélés pendant la trance par Mme Thompson n'avaient pu être connus d'elle par aucun moyen normal.

L'hypothèse d'une préparation frauduleuse ou d'une simple coïncidence doit être écartée sans hésiter. Quelques phénomènes pourraient s'expliquer par la télépathie, d'autres par la télesthésie, mais le plus grand nombre des réponses portent nettement le caractère des personnes décédées auxquelles elles sont attribuées.

« J'affirme que cette *substitution* de personnalités, ce *contrôle* spiritique, cette *possession* ou *pneumaturgie* marque bien un progrès dans l'évolution de notre race. J'affirme qu'un esprit existe dans l'homme ; qu'il est bon et désirable que cet esprit puisse quelquefois se dégager de l'organisme d'une façon partielle et temporaire. Il peut ainsi jouir d'une liberté plus réelle et d'une vision plus étendue, tandis que l'esprit d'un décédé se sert partiellement de l'organisme devenu ainsi vacant pour entrer en communication avec les autres esprits restés encore sur terre. Je dis que par ce moyen nous avons déjà appris beaucoup de choses et que nous en apprendrons encore bien d'autres dans l'avenir ».

Historique
DU CAS DE Mme THOMPSON

C'est avec l'autorisation et même la collaboration de M. et Mme Thompson, d'Hampstead, Londres N. W., que je puis donner ici quelques détails, encore bien incomplets, il est vrai, mais très sincères et authentiques sur certains phénomènes qui se sont manifestés chez Mme Thompson depuis son enfance jusqu'à ce jour. Ce qui donne un caractère spécialement intéressant à ce cas, c'est qu'il s'est développé dans un milieu nullement familiarisé avec les phénomènes de cette nature et que ceux-ci se sont manifestés à propos de tous les événements de la vie de famille. Mme Thompson, fille d'un architecte de Birmingham, née en 1868, épousa en 1886 M. Thompson, qui avait alors un emploi important dans un grand établissement et qui depuis plusieurs années se livre pour son pro-

pre compte à l'importation de la gélatine. Mme Thompson n'est donc pas et n'a jamais été un médium payé.

C'est seulement en 1896 que Mme Thompson acquit la notion bien claire de ses facultés médianimiques. A cette époque, à la suite de quelques faits étranges, elle demanda conseil à M.F. W. Thurstan, gradué de Cambridge, que je connais depuis longtemps et qui lui rendit le signalé service de lui fournir, sans épargner son temps et ses peines, toutes les facilités pour l'intelligence et le développement de ses facultés psychiques. Mme Thompson, qui déjà s'intéressait au spiritualisme, vit l'annonce des conférences de M. Thurstan et les suivit pendant quelque temps. Il me présenta à M. et Mme Thompson, avec lesquels je reste intimement lié depuis 1898. Ils ont pensé avec moi que c'est un devoir absolu pour les personnes qui possèdent des facultés supernormales de noter avec le plus grand soin, au jour le jour, les phénomènes qu'ils observent et de leur donner la plus grande publicité possible. Aussi je n'hésite pas à proclamer la parfaite sincérité de ce qui va suivre. J'ai la conviction qu'aucune tentative n'a été faite pour exagérer un incident quelconque et que M. et Mme Thompson ont toujours été guidés par le désir désintéressé de faire servir aux progrès de la science un don qu'ils considèrent comme indépendant de tout mérite personnel et comme un dépôt remis parfois entre certaines mains, dont le choix est réglé par une loi qui nous est encore tout à fait inconnue.

Je dois ajouter que Mme Thompson est une personne active et très pratique. Elle se consacre aux soins de son intérieur et de sa famille et se livre, comme beaucoup de jeunes dames Anglaises aux divers sports, à la bicyclette, au théâtre, etc... Elle n'a aucune tare dans sa santé et n'est nullement d'un tempérament religieux ou contemplatif. Rien dans son aspect ne la ferait croire douée de facultés supernormales.

Mode de transmission des messages

Ceux-ci présentent presque toutes les formes connues de l'automatisme.

1° Madame Thompson *voit des esprits*, qui se tiennent dans la chambre et parfois disent leurs noms. Dans certains cas, ce sont des scènes, comme on en observe dans le cristal, mais avec les apparences de la vie. C'est ainsi qu'un pugilat dont mon fils avait été

témoin à Eton a été reproduit en partie. *Des voix* d'origine tantôt intérieure, tantôt extérieure, sont parfois perçues par Mme Thompson seule.

2° Quelquefois elle voit sur les murs des *paroles* écrites comme dans le cristal.

3° Elle voit parfois des tableaux dans le cristal. Ils reproduisent des scènes ordinaires, qui sont souvent de nature vague et comme des rêves. Quelques-unes reproduisent des faits qui se sont réellement passés ; d'autres annoncent des événements à venir. Des *phrases* apparaissent et semblent à Mme Thompson, qui seule les voit, comme des fragments d'une grossière impression et comme si un morceau de journal déchiré et aux bords irréguliers se trouvait sous la boule de cristal.

Ces détails ont leur importance si on admet que ces vues prennent leur source hors de son esprit et semblent montrer qu'il est facile de produire un dessin, dans le cas actuel l'image de mots imprimés, lorsque le modèle en existe quelque part.

4° Mme Thompson écrit quelquefois automatiquement à l'état de veille.

5° Le plus souvent, cette écriture se produit pendant une courte période de sommeil ou de trance. Elle éprouve le besoin d'écrire, s'endort, et au réveil trouve des caractères tracés de façon plus ou moins lisible.

6° Le procédé le plus ordinaire est celui de *la parole* pendant la trance. Elle est entremêlée dans certains cas d'écriture et se présente comme produite par un esprit qui la *possède* (Contrôle).

L'entrée en trance est douce et sans secousse. En général les yeux se ferment tout simplement, comme dans un sommeil subit. Si le *contrôle* n'est pas un esprit familier, il peut se produire quelques inspirations profondes. Au réveil les yeux se rouvrent tout naturellement, témoignant parfois un certain étonnement. Si la séance a été bonne, le médium éprouve un sentiment de calme et de détente, qui peut aller jusqu'à une impression de paix profonde et de joie réelle. L'impression produite sur le spectateur est que cette trance est aussi naturelle que le sommeil ordinaire. Mme Thompson

croit que ces trances ont contribué sérieusement à affermir sa santé (1).

Choix des assistants.

Je n'ai tout naturellement accepté, comme assistants aux séances, que des personnes absolument inconnues du médium et j'ai veillé à ce que l'on ne fît aucune allusion ou réponse susceptible de provoquer une suggestion. J'ai cherché aussi à donner des occasions d'observer à des *savants* et spécialement à mes collègues de la S. P. R. comme sir W. Crookes, le professeur Sidgwick, etc... L'expérience ne tarda pas à nous montrer qu'il était indifférent que Mme Thompson connût d'avance l'assistant ou ne le connût pas. Cela n'eut aucune influence sur la qualité des messages. En fait, la plupart des meilleurs messages furent donnés à des personnes absolument inconnues, tandis que celles sur lesquelles il était facile d'avoir le plus de renseignements, comme W. Crookes, M. et Mme Sidgwick, le Dr Hodgson, etc., n'ont presque rien obtenu.

J'ai pu, jusqu'à un certain point, me rendre compte des conditions qui ont une influence sur le résultat. Le succès dépend dans une certaine mesure de la sensibilité de l'assistant, lorsque cette faculté concorde suffisamment avec celle de Mme Thompson, sans que nous puissions en donner la raison. Mais la condition essentielle du succès est la présence de l'esprit d'un ami décédé qui désire vivement entrer en communication avec le survivant et qui connaît bien la façon d'y arriver.

Sur ce point comme sur presque tous les autres, les conclusions du Dr Hodgson à la suite de ses nombreuses séances avec Mme Piper confirment de tous points celles que j'ai tirées de mes séances avec Mme Thompson. Il a fait observer déjà qu'il obtenait ses meilleurs résultats lorsqu'il agissait d'après l'hypothèse spirite, se comportant comme si les sources d'observation étaient bien celles qui s'affirmaient et obtenant alors de chaque esprit tout ce qu'il était capable de donner.

Je le répète, ceci a été encore plus marqué dans les séances de Mme Thompson. Les renseignemenis fournis, souvenirs terrestres

(1) Signalons cette remarque qui montre combien sont dans l'erreur, ceux qui ont affirmé que les médiums sont tous des hystériques, des malades ou des détraqués ! (*Note de la Rédaction.*)

ou faits actuels signalés par le monde des esprits, concordaient tout naturellement et presque fatalement avec les noms de certains informateurs, autour desquels se groupaient les souvenirs spéciaux et les nouveaux faits acquis, les menus faits et les idées formulées. En réalité, on cause avec une série d'amis dont chacun apporte son contingent spécial, mais limité, de faits anciens et aussi une faculté caractéristique, mais également limitée, d'observer et de réunir des faits nouveaux. Je trouve que, devant de nouveaux assistants, ce qui intéresse surtout, c'est d'éveiller l'intérêt de quelques amis décédés, qui, pendant leur vie terrestre, étaient déjà familiers avec ce genre de recherches. Si des esprits de ce genre veulent et peuvent intervenir, on obtient sûrement la communication d'un certain nombre de vérités. Ici, comme dans une enquête terrestre, il faut partir d'un petit noyau de personnes et d'idées préalablement bien connues. D'autres assistants, et spécialement le Dr Van Eeden, ont fait les mêmes observations, chacun dans leurs groupes.

Organisation des séances.

Rien de plus simple qu'une séance. J'introduis dans la pièce où se tient Mme Thompson un étranger inconnu et nous attendons tout simplement la trance. Quelquefois je prie mon ami anonyme de garder le silence, lorsque, par exemple, son accent pourrait trahir sa nationalité ; ou bien nous causons de sujets quelconques avec Mme Thompson, jusqu'à ce que la fermeture de ses yeux et quelque légers symptômes annoncent le début de la trance. Peu importe la place que prend le visiteur et il n'est pas nécessaire d'établir le contact avec le médium. On ne constate aucune tentative pour surprendre des renseignements. En général, c'est moi qui cause avec le *contrôle* et dans les meilleures séances il s'est trouvé que j'ignorais aussi complètement que le médium tout ce qui concernait le visiteur et sa famille. Pour n'en donner qu'un exemple, je citerai le cas de la romancière américaine, Miss A. D. Sedgwick qui vint assister à une séance le jour même où je la vis pour la première fois. Je connaissais son nom et ses œuvres : quant à Mme Thompson, elle n'en connaissait absolument rien ; cependant il s'ouvrit aussitôt une telle veine de souvenirs de famille si intimes qu'on ne peut en extraire qu'une très faible partie en vue de la publicité. Cette collection de souvenirs fut dès le début apportée en masse par un esprit se disant ami de Miss Sedgwick, tandis que

j'entretenais seul la conversation. Miss Sedgwick, se mêla ensuite à l'entretien, mais ne donna aucun renseignement, et on lui rappela un certain nombre de faits qui s'étaient tout à fait effacés de sa mémoire. Cette dernière remarque nous amène à faire une rapide revue du *contenu* ordinaire de ces sortes de messages.

Les résultats obtenus forment quatre classes dont les proportions varient avec le consultant.

1° Une sorte de rêve avec divagations, des erreurs et de temps à autre des approximations. Ceci se présente lorsque l'inconscient de Mme Thompson est le seul agent et qu'il n'y a pas un *contrôle* réel. Il ne semble pas qu'il y ait alors une conscience nette et le plus souvent la scène est interrompue par l'intervention d'un *esprit*, qui met fin à cette trance incomplète. Le médium semble alors sortir d'une sorte de rêvasserie, comme pour s'éveiller ou se laisser aller à un sommeil naturel.

2° Des faits qui ne s'expliquent pas par le jeu normal des sens, sans impliquer nécessairement l'action d'esprits désincarnés. Telle est la perception d'événements se produisant à distance, actuellement ou déjà passés, ou restant à accomplir. Il est impossible de dire encore quelle part il convient de faire au subliminal de Mme Thompson, ou à l'intervention d'esprits désincarnés, dans la masse énorme des notions ainsi acquises.

3° Faits se présentant comme rappelés par des esprits désincarnés et qui pourraient effectivement faire partie de leurs souvenirs. Mais cependant dans ces cas, comme dans ceux de Mme Piper, la majorité des faits existe aussi dans les souvenirs de certains assistants, de telle sorte que l'on peut admettre qu'ils en sont tirés par une action télépathique du subliminal de la sensitive, sans que les esprits des décédés aient à intervenir.

4° Il reste enfin un groupe restreint, mais bien caractérisé, de faits inconnus des personnes présentes auxquelles la révélation est faite, ou, ce qui est encore plus curieux, de faits que les esprits ont pu apprendre depuis qu'ils sont désincarnés. *Les faits de ce genre, par leur accumulation graduelle, finissent par constituer un* PUISSANT ARGUMENT *en faveur de l'authenticité de ce que l'on présente comme des messages* (1).

(1) *C'est nous qui soulignons.*

Je pense avoir des raisons suffisantes pour attribuer ce tains de ces messages à des personnalités qui ont survécu et qui étaient, sur terre, connues de mes amis ou de moi. Notre présence chez Mme Thompson a provoqué leurs messages.

Je pense que la plupart de ces messages sont transmis au moyen de l'organisme de Mme Thompson par des esprits qui à ce moment renseignent ou possèdent cet organisme. Certains sont recueillis directement dans le monde invisible par son esprit. Elle se les rappelle en partie et peut les mentionner au moment où elle sort de l'état extatique.

Mais quoique je ne puisse ignorer la valeur des preuves sur lesquelles est basée cette hypothèse, je ne voudrais pas affirmer que *tous* ces faits proviennent des décédés.

Je suis plutôt porté à admettre que chaque fois qu'un esprit encore incarné parvient à se dégager suffisamment des liens corporels, il peut entrer consciemment en rapport avec le monde invisible et que ces relations se font d'après des modes variés de communications. Je considère comme probable qu'il tire télépathiquement ses notions aussi bien des incarnés que des désincarnés et que c'est par télesthésie ou clairvoyance qu'il acquiert la connaissance de certains faits présents, passés ou futurs, qui se trouvent hors de la portée de nos sens. Tandis que je cause sur terre avec un de mes amis, j'ai en même temps et par mes divers sens conscience de ce qui l'entoure ; de même je m'imagine qu'un séjour, même très court dans le monde invisible, expose l'esprit aux influences singulièrement complexes de ce milieu, qui sont mêlées de telle manière que nous ne pouvons encore actuellement les débrouiller. Le sensitif arrive ainsi à exercer divers modes de sensibilité, recevant des *messages* de toutes les directions possibles et *percevant* avec tous les degrés de clarté.

Ces idées s'écartent notablement des données ordinaires de la science et je crains bien de paraître téméraire en les soumettant à l'appréciation d'un congrès de *savants*. Je demande cependant qu'on veuille bien les recevoir sur le même pied que deux autres travaux soumis à ce congrès. Je veux parler de l'étude du professeur Flournoy sur la *pseudo-possession* de Mlle Hélène Smith et de celle du Dr Morton Prince sur les *personnalités multiples* de Sally Beau-

champ. Il serait difficile de dire lequel de ces cas aurait paru le plus bizarre, il y a cinquante et même seulement vingt ans.

Aujourd'hui, cependant, les recherches du professeur Flournoy et du Dr Prince sont considérées comme ayant une grande valeur par ceux qui étudient la personnalité humaine. Avant de rejeter mon travail comme incapable de soutenir le parallèle avec ceux-là, j'invite les psychologues à étudier le fascicule XXXIII, vol. XIII des *Proceedings* de la S. P. R., où le Dr Hodgson discute longuement le cas analogue de Mme Piper. Si ce rapport peut soutenir la comparaison avec l'étude de Mme Thompson, peut-être quelques psychologues de la nouvelle génération pourront-ils comprendre qu'il est peu de tâches qui puissent être considérées comme plus intéressantes et plus importantes que celle qui consiste à découvrir, étudier et comparer aussi exactement que possible, ces modifications extraordinaires du type humain, modifications qui peuvent dénoter une décadence, mais qui, souvent aussi, démontrent, à mon avis, un progrès aussi net que rapide dans notre évolution.

F. W. H. Myers.

Le Christianisme

(*Suite*)



Célibat des prêtres. — Nous venons de voir que, dans la religion du Bouddha, les religieux et les ascètes étaient honorés et sanctifiés. De là le célibat des prêtres catholiques qui n'existait que dans le christianisme primitif, et qui n'a d'autre but que celui d'isoler le prêtre et de le soustraire aux obligations qui incombent aux autres citoyens.

Le prêtre n'a ni famille, ni patrie. Le vice-roi de Dieu à Rome est pour lui toute la patrie, toute la famille. Un bon prêtre catholique ne peut être ni bon patriote ni bon citoyen.

Les apôtres ont tous rendu hommage au mariage. Voici l'opinion de saint Paul :

« Il vaut mieux se marier que de brûler (*Paul. 1re Epitre aux Corinthiens VII.*9).

« Le mariage est honorable entre tous, et le lit sans souillure ; mais Dieu jugera les fornicateurs et les adultères » (*Paul. Epitre aux Hébreux XIII. 4*).

« Si quelqu'un désire être évêque, il désire une œuvre excellente, mais il faut que l'évêque — ainsi que le diacre — soit irrépréhensible, *mari d'une seule femme*, sobre, prudent, grave, etc, qu'il gouverne bien sa propre famille, tenant ses enfants dans la soumission ; car s'il ne sait pas conduire sa maison, comment pourrait-il gouverner l'Eglise de Dieu ?

« Quelques-uns, se révoltant contre la foi, s'attachent à des esprits séducteurs, aux doctrines des démons enseignant des mensonges par hypocrisie,*en défendant aux pasteurs de se marier* » (Paul, *1re Epître à Timothée, III, 81V 1 et suiv.*)

L'Evangile parle de la belle-mère de saint Pierre, et, en grec, belle-mère signifie mère de la femme. Eusèbe et saint Clément rapportent que la femme de cet apôtre souffrit le martyre quelques années après l'ascension du Christ.

La tradition nous a conservé le nom de la fille de saint Pierre : sainte Pétronille.

Le 10e canon du concile d'Ancyre (314) ordonne que les diacres qui, au moment de leur ordination, déclareraient vouloir plus tard se marier,fussent libres de le faire.

Au concile de Nicée (325), quelques évêques voulurent faire insérer un canon obligeant les évêques et les prêtres à se séparer des femmes qu'ils avaient épousées avant leur ordination, mais un évêque très considéré, Paphnuce, se leva au milieu de l'assemblée, et dit à haute voix qu'il ne fallait point imposer un joug si pesant aux ministres sacrés ; que le lit nuptial était honorable, et le mariage sans taches ; que cet excès de rigueur nuirait plutôt à l'Eglise; que tous ne pouvaient porter une continence si parfaite, et que la chasteté conjugale serait peut-être moins bien gardée ; qu'il suffisait que celui qui était une fois ordonné clerc n'eût plus la liberté de se marier ; mais qu'il ne fallait pas le séparer de la femme qu'il avait épousée étant encore laïque. Son avis fut suivi de tout le concile.

Conclusion : Le premier pape, le premier chef infaillible de l'Eglise, était marié.Athanase cite beaucoup d'évêques de son temps, et même des moines,ayant des enfants ; le mariage des ecclésias-

tiques étant encore très commun à cette époque. Sidoine Apollinaire voulant faire élire Simplicius évêque de Bourges, fait non seulement son éloge, mais encore celui de sa femme, et détaille la sage éducation que tous deux donnent à leurs enfants.

Il est bon de noter que certains conciles sur lesquels on s'appuyait et l'on s'appuie encore pour défendre le célibat ecclésiastique, ne condamnèrent fortement que le concubinage des prêtres. « En 1229, dit l'abbé Vély, les prélats anglais s'assemblèrent à Londres pour trouver le moyen de réduire les prêtres à la continence. Ceux-ci fournissaient au roi de grosses sommes : il protégea le scandale et leur laissa les concubines. En Biscaye, on alla jusqu'à ne pas recevoir ceux qui n'avaient pas de *commères* ; c'était une caution pour la tranquillité des maris ».

Tertullien et Jérôme l'ascète ont été les premiers défenseurs du célibat des prêtres. Tertullien avouait cependant que les apôtres étaient mariés. Ce n'est que sous Innocent X que le préjugé populaire fut favorable au célibat, à tel point que le concile de Gangres fut obligé de fulminer des anathèmes contre ceux qui refusaient de recevoir la communion de la main d'un prêtre marié. Au concile de Trente (1545-1563) on allait décider le contraire.

O conciles logiques et infaillibles ! ! !

Le concile de Trente ordonna le célibat des prêtres.

L'Eglise ne s'est point contentée d'emprunter à l'Inde le *péché originel*, la *rédemption*, la *trinité*, le *baptême*, la *confession*, la *messe*, les *moines anachorètes, le célibat des prêtres*, elle lui a pris également son *organisation hiérarchique*, *ses sacrements*, une grande partie de ses *symboles* et même ses *superstitions*.

Les voyageurs qui ont visité l'Inde ont été frappés, à toutes les époques, des similitudes nombreuses qui existent entre le culte bouddhiste (Brahmanisme réformé) et le culte catholique.

Voici à cet égard quelques renseignements curieux que nous extrayons d'un travail fort remarquable dû à la plume de M. le comte Goblet d'Alviella, qui avait accompagné le prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, dans l'Inde :

« J'ai visité plusieurs couvents dans l'île de Ceylan ; ils offrent une ressemblance frappante avec ceux de nos pays...

« Les couvents des Bouddhistes du Nord ressemblent aux nôtres encore plus que ceux de Ceylan. Les néophytes subissent plusieurs

années d'épreuves avant de recevoir l'ordination qui leur est conférée avec une certaine solennité. Parmi les moines, un petit nombre seulement arrive à la dignité de *lama*. Ceux-ci ont à leur service des *frères lais* qui sont chargés d'exercer tous les métiers nécessaires à l'existence matérielle des couvents ».

« Ne croirait-on pas à lire ces détails qu'Ignace de Loyola avait visité une lamaserie avant d'organiser la fameuse société de Jésus.»

« Les moines portent une longue robe serrée autour de la taille par une ceinture ; dans leurs cérémonies ils revêtent une sorte d'*étole* ; comme coiffure, ils ont la *mitre* ; les offices se célèbrent trois fois par jour ; ils consistent en une récitation d'*hymnes* entremêlée de *musique* ; on brûle des *parfums* devant les autels ; enfin on se sert de *cloches*, de *sonnettes*, *d'encensoirs* et de *rosaires*, et les instruments ont la même forme et jouent le même rôle que dans les églises catholiques. Ce serait le cas de dire qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil, si les Bouddhistes d'Orient n'avaient le *moulin à prières* de plus que ceux de l'Occident.

« Toutes les superstitions catholiques se retrouvent dans le pays : empreintes laissées sur la pierre par les pieds du Bouddha ; divinités au temple desquelles on se rend en pèlerinage pour obtenir certains avantages particuliers ; telle déessse est la patronne des mendiants et les préserve de la faim (cette fonction honorable a été, on le sait, conférée par l'Eglise catholique au bienheureux Labre) ; tel dieu guérit certaines maladies et tel dieu d'autres. L'Inde a même des eaux miraculeuses ; tel réservoir rend les femmes fécondes, tel autre procure la connaissance de l'avenir, la santé du corps et de l'âme. Les bouteilles d'eaux sacrées s'y débitent par milliers, aussi bien qu'à Londres ou à Marpingen et les prodiges qu'elles opèrent sont aussi fréquents que sous notre latitude.

« Les processions sont également en grande vogue dans l'Inde ».

. . . .

« Pour compléter ce rapprochement que nous avons fait entre les deux cultes, il nous reste à faire ressortir l'analogie frappante des doctrines prêchées par le Christ et par le Bouddha : l'un et l'autre se sont faits l'apôtre de la charité, de la tolérance et du renoncement. Une ressemblance indéniable existe même dans les détails de leur biographie. Chose plus remarquable encore ! au nord de l'Inde, un Dieu du nom de *Christna* est adoré dans le district de Mattra où

il a plus de cinq mille sanctuaires : la similitude des noms et des épisodes de leur vie semble indiquer que le christ de Palestine et le christna de l'Inde ne forment qu'un seul et même personnage ». (*Goblet d'Alviella. Inde et Himalaya. Souvenirs de voyage*).

De son côté, le Père Huc, de la compagnie de Jésus, n'a pas craint d'indiquer dans ses *Livres de Voyage* l'étroite similitude des rites bouddhistes et de ceux des églises catholique et grecque. Les formes et les rites bouddhistes se retrouvent encore aujourd'hui au Thibet.

La crosse épiscopale, la mître, la dalmatique, le chapeau rond que les lamas portent en voyage, *la messe, le double chœur, la psalmodie, les exercices, l'encensoir* avec ses cinq chaînettes, *la manière de bénir*, — la main droite levée sur la tête des fidèles, — le *rosaire, la discipline* et *les retraites*, le *culte des saints, le jeûne, les litanies, la tonsure, les reliques,* tels sont les points de ressemblance qui ont frappé l'excellent voyageur (1).

Le livre du Père Huc a eu naturellement les honneurs de l'Index, et l'indiscret abbé a été récompensé de ses peines en se voyant tout simplement rayé à Rome de la liste des missionnaires. Il y a cent ans, on lui eût réservé le même sort qu'à Jeanne d'Arc, mais, grâce à Dieu, les temps sont changés !!!

*
* *

Emprunts faits au Paganisme. — Les religions anciennes, lorsqu'elles meurent, lèguent toujours aux religions nouvelles une partie d'elles mêmes. Le peuple, — celui des campagnes surtout, tient précieusement à ses anciennes croyances, à ses anciens usages, à ses fêtes antiques. Il y a beaucoup de paganisme dans le christianisme, et tout particulièrement dans le catholicisme, comme nous allons le voir.

L'Eglise, afin de s'assimiler plus rapidement les nations païennes, n'a pas hésité, au IVe siècle, à adopter leurs coutumes, leurs rites, leurs croyances, leurs superstitions, en se contentant de la baptiser de noms nouveaux.

L'enfer chrétien n'est qu'une édition renouvelée, revue, corrigée

(1) Il aurait pu ajouter le *signe de la Croix*, avec cette différence toutefois qu'au lieu de porter la main au front, les bouddhistes du Thibet la portent au nombril.

et considérablement augmentée des enfers de l'antiquité. Qu'on se rappelle à ce sujet la description dans l'Odyssée, de la descente d'Ulysse aux enfers ? Les enfers sont un lieu sombre, froid, bas ; les morts regrettent la lumière du soleil et pensent avec tristesse à ceux qui vivent au-dessus de leur tête.

Général H. C. FIX.

(*A Suivre*).

Carnet des Blackwell

III

Il est toujours bien entendu, mon cher Monsieur Delanne, que si les notes cueillies au hasard — j'allais dire : de la fourchette alors qu'il a été dit que c'est ... du couteau, cessaient d'intéresser vos lecteurs, vous n'auriez qu'un mot à dire ; je fermerais the old block-notes et je le renverrais à Nice sans que le docteur ni Lady Blackwell s'en formalisent, pas plus que le traducteur, votre ami et le leur. Sans les prières répétées de leurs amis, sans mes insistances, ils n'auraient pas eu l'idée de me confier des notes écrites au jour le jour au crayon, à l'encre bleue ou noire, tantôt en anglais, plus loin en allemand, ici en français et en fort bon français, et toutes ces relations sont simplement dites, comme cela vient d'être vu. Je profite donc de ce que le carnet des Blackwell est encore en ma possession pour en extraire quelques faits... Si vous ne « récalcitrez » pas, je tire au couteau et je copie sans rien changer.

L'Equilibre détruit

Nice, septembre 1900.

Notes au crayon. — Style télégraphique. A l'avenir, je prierai Lady Blackwell d'être plus prolixe, je le serai donc pour elle aujourd'hui : Quatre à table ce soir. Après vingt minutes de silence la table trépide et s'agite, ses craquements traduisent de l'impatience. elle semble vouloir s'échapper, elle prend de l'élan comme si des mains autres que les nôtres cherchaient à l'enlever... la voilà qui court à travers le salon et plus vite que nous qui quittons nos sièges et partageons sa course folle. Deux fois elle nous échappe et semble avoir pris une direction encore indécise; tout à coup elle

paraît avoir pris une détermination, elle se dirige vers la porte de la salle à manger sur laquelle elle butte avec une violence telle que nos efforts unis n'auraient pas produit un choc aussi bruyant. La table semble réfléchir, car elle agit et ne parle pas; nous attendons, elle recule et s'élance de nouveau d'elle-même contre la porte.

— Faut-il ouvrir ? demande le docteur — trois coups frappés avec une impatience réelle répondent affirmativement. Howard ouvre la salle à manger, le guéridon s'y précipite en courant et va droit frapper contre un buffet très vieux qui nous vient de la famille de mon mari. C'est une relique, il a appartenu à Wiss, le grand-père d'Howard, puis à l'oncle Robert, fils aîné de notre vénéré guide.

C'est dans cet étroit et vieux autant qu'original bahut que notre oncle Robert serrait les liqueurs de dessert, et c'est encore à cet usage que nous employons ce meuble ancien. — Le guéridon y frappe plusieurs coups avec insistance. — « Est-ce vous, grand-père ? — Non, dit brusquement la table — « Vous, oncle Robert ? — Oui. — Que désirez-vous ? - « a little glass cognac. » Et le guéridon de s'agiter et de frapper de plus belle contre la cave à liqueurs.

— Emplissez un verre et mettez-le sur la table, vous allez voir que je ne suis pas maladroit. — Très égayés de l'idée bizarre de l'oncle Robert qui aimait à rire, nous disons à Howard de satisfaire au désir du cher esprit. Le docteur va prendre son petit trousseau de clés resté dans le salon, revient ouvrir à la satisfaction de Robert qui fait tressauter la table, puis l'arrête subitement. Un verre à liqueur est rempli jusqu'au bord et placé au milieu du meuble : il ne va pas être plein longtemps si Robert continue à faire marcher la table comme une chèvre, pense tout haut miss Aline.

Ces paroles à peine dites, la table se met à sauter et à reprendre sa course folle vers le salon, où nous avons peine à la suivre au milieu de nos éclats de rire... pour ma part je crois que je ne pus un instant mettre les mains sur elle, mais le verre collé au guéridon ne laissait pas échapper une goutte du liquide.

Arrivé à la place habituelle, le meuble capricant s'arrête.. tous quatre, nous reprenons nos sièges et nous rions de bon cœur

(1) Un petit verre de cognac.

croyant l'expérience terminée. — Fermez la chaîne, dicte Robert par coups frappés ..

Nous nous donnons les mains et entourons le meuble, les yeux sur le petit verre de cognac — « Défense formelle de toucher au verre, ordonne l'oncle Robert, et quoi qu'il arrive. — Après quelques moments la table commence à s'incliner à droite et à gauche, et quoiqu'elle ait des roulettes à ses trois pieds et soit assez lourde, elle se penche fort lentement jusqu'à terre à notre commune stupéfaction, sans que le verre cesse d'adhérer à la surface et se trouve conséquemment dans une position partaitement horizontale et cela — ô merveille ! sans qu'une molécule du fluide s'échappe du verre.

A l'instant où il semble qu'il va tomber, le docteur Blackwell, par un geste irréfléchi, instinctif, nerveux, involontaire... comment dire ? avance rapidement la main droite en quittant celle de miss Aline, et rompant ainsi la chaîne, mais il est aussitôt rappelé à l'ordre par une tape qu'il reçoit d'une main invisible. Il retire vivement les doigts, plus surpris qu'effrayé, pendant que la table achève son mouvement et se couche tout à fait.

Nous-mêmes, en suivant l'inflexion du meuble, nous étions tombés à genoux pour continuer la chaîne sans pouvoir nous empêcher de mettre les mains sur le bord supérieur.

Quelques instants après, le guéridon appuyant deux des roulettes sur l'un de mes genoux et sur Howard se redressa aussi lentement et se remit sur ses trois pieds. — Maintenant, nous dit l'esprit jovial par coups frappés sur la table, Howard peut vider le verre à la santé de son vieil oncle Robert.

Après avoir lu et transcrit ce fait merveilleux, je ne puis, comme traducteur, m'empêcher d'émettre une pensée. Que de gens incrédules m'ont fait l'objection suivante lorsque je leur ai fait part des communications de nos amis de l'au-delà : C'est votre subconscient qui dictait cela. — Chers amis — Est-ce le subconscient du docteur, — de Lady Blackwell, de sa mère ou de miss Aline Bird, tous quatre témoins du fait que je viens d'écrire, qui a maintenu un verre plein de liqueur sur une table couchée, en dépit des lois de l'équilibre ? Répondez, je vous prie.

Une guitare ailée

Nice, Juillet 1897.

Le fait suivant eut pour témoins, outre mon mari et moi, son frère Henry, sa femme, notre nièce, charmant médium de onze ans, et le major Peheim. J'ai lu le récit de nombreux phénomènes semblables survenus chez nous, en Amérique, en Angleterre, en France et ailleurs, et jamais nous ne l'avions constaté de nos propres yeux lorsque, hier, nous fûmes, sous ce rapport, pleinement satisfait.

Notre ami le major nous avait raconté, après le dîner, qu'un écrivain français bien connu, M. Victorien Sardou, composant dans sa jeunesse une de ses premières comédies, s'était assoupi de fatigue lorsqu'il fut doucement réveillé par une mélodie qui lui rappelait sa grand'mère, et dont l'air semblait sortir d'une vieille épinette sur laquelle plus de cent volumes étaient posées pêle-mêle. Etonné, il supposa qu'un voisin jouait d'un instrument semblable, pourtant, le lendemain il acquit la certitude qu'aucun voisin n'avait de clavecin chez lui, ni à l'étage inférieur. J'aurai rêvé cela, se dit le spirituel Sardou... C'est ma bonne grand'mère qui m'aura envoyé ce songe. Mais, deux fois depuis, en pleine veille, l'écrivain entendit la mélodie qui lui rappelait son enfance sortir de la vieille épinette de sa grand'mère. Depuis, le célèbre écrivain a vu des choses plus merveilleuses.

Après le récit du major, nous passâmes au salon et à 9 heures, moment habituel, nous fîmes la chaîne autour du vieux guéridon. Toute lumière était éteinte, mais le feu de la cheminée projetait une clarté suffisante par dessus le paravent qui était ouvert entre le foyer et nous.

Sur le coin d'une étagère placée au fond du salon, était attachée une petite guitare, sorte de pendjoe américain, dont se servent les nègres chanteurs à New-York pour s'accompagner en chantant leurs romances. C'était l'un des jouets de la petite Lucy, notre nièce ; nous n'y pensions guère lorsque nous entendîmes un léger bruit de l'autre côté du paravent. Levant les yeux de ce côté, nous fûmes bien surpris de voir la guitare arriver vers nous en rasant le plafond. Lorsqu'elle fut au-dessus de la table, elle descendit doucement, vint toucher chacun de nous à la tête, puis arriva jusque sur la table où elle se coucha.

Alors, elle s'éleva, nous toucha de nouveau et ayant atteint le plafond, descendit légèrement et s'arrêta sur le sofa. Le major demanda si un esprit pourrait jouer quelque chose sur les cordes — La table nous dicta : Chantez. — Howard et Henry chantèrent un air Yankee. La guitare s'éleva de nouveau et l'une des cordes fit entendre un ou deux sons. Ce fut tout et l'instrument retomba à terre derrière moi.

Main lumineuse

Nice, Février 1897.

Nous étions six ce soir autour du guéridon, avec Aline et son amie Emilie Ducasse encore un peu incrédule, mais qui nous dit après la séance : — «Docteur, j'ai vu,» et ajouta naïvement « Je crois que je vais croire ». Mon beau-frère et ma belle-sœur vinrent comme nous allions fermer le salon. — La séance commença par plusieurs communications de « Wis », le grand-père de mon mari, sur nos parents et nos amis de Philadelphie — puis Roy mon petit chien, habitué aux bruits étranges de nos séances, et qui reste ordinairement calme sur son oreiller, commença à donner des signes d'impatience et sortit de sa place en aboyant et venant tout apeuré se réfugier dans mes jupons. Il est évident que malgré la presque obscurité du salon, il voyait quelqu'un que nous ne voyions ni n'entendions.

Tout à coup, entre mon beau-frère et moi se forma une main blanche phosphorescente, longue et large — Nos mains étaient posées sur la table dans laquelle furent frappés de petits coups précipités dont le sens nous est connu : ne bougez pas, attendez — La main fantôme ainsi que la qualifia miss Aline, était entre la main gauche d'Henry et ma droite... Prise d'un sentiment de curiosité coupable, je désobéis à l'ordre de la table, et écartant mon petit doigt de l'annulaire, je touchai cette main dans laquelle je sentis que mon ongle et mon doigt enfonçaient — La main, comme celle d'un vivant, manifesta une sensation qui me parut être celle que causerait de la douleur, elle trembla, se troubla, se déforma puis disparut comme de la neige qui fondrait au soleil.

Dora Blackwell.

P. c. c. Major Peheim.

Le territoire contesté

PAR

ROBERT DALE-OWEN

(Suite)

Les résultats constatés ne furent dus, à aucun titre, à cette cause souvent invoquée sous le nom d'*Attention expectante*, pour rendre compte de phénomènes de ce genre. A ce moment nous étions en quête de divers effets physiques que d'autres avaient affirmés, tels que mouvements d'objets sans contact, écriture par des agents occultes, apparitions de mains et autres semblables. Pour moi qui y étais le plus directement intéressé, l'événement fut tout aussi inattendu que pour tous les autres assistants. Lorsque des associations d'idées depuis longtemps endormies vinrent à se réveiller à l'émission d'un nom, ce ne fut certes pas à la sollicitation d'une pensée ni d'une volonté, ni d'un espoir de ma part, si une conviction intime peut permettre d'affirmer l'existence d'une pensée ou d'un sentiment. S'il n'y en avait pas trace en moi, à combien plus forte raison ne pouvait-il en exister chez aucun des autres. Ils ne connaissaient pas le contenu ni même l'existence de la lettre. Ils ne connaissaient pas davantage la question que j'avais posée mentalement. La question d'une influence terrestre ne peut donc regarder que moi seul.

Mais voici une nouvelle preuve que mon attente n'a rien à voir ici. Lors de la première tentative pour répondre à ma question, la phrase interrompue après les mots « *Gave pro...* » suscita bien en moi l'idée que le mot devait être *promise* et que cela devait se rapporter à l'engagement solennel pris tant d'années auparavant par Violette. Mais qu'arriva-t-il ? Les lettres *p*, *r*, *o* furent déclarées inexactes et je me rappelle encore ma surprise et mon désappointement lorsque je dus les effacer. Mais combien fut plus grande en-

(1) Voir le n° de juillet 1902, page 49. Rappelons à nos nouveaux abonnés que Robert Dale-Owen était un diplomate de carrière qui a représenté les Etats-Unis à la cour de Naples et qu'il était hautement estimé pour la loyauté de sa vie et la sincérité de son caractère.

core ma surprise lorsque je vis que cette correction n'était ainsi exigée que pour faire place à une expression plus explicite et plus complète ! Si explicite en réalité, que le document en question n'aurait pas été mieux désigné par une citation complète. Dans de telles conditions, il est tout à fait impossible de concevoir comment *ma* pensée ou une impulsion provenant de moi auraient pu intervenir dans l'obtention d'un tel résultat. Il eût été certainement plus étonnant de voir une main d'esprit se faire visible pour effacer les trois lettres afin d'intercaler le mot *written* oublié, et terminer ensuite la phrase ; mais cela eût-il prouvé d'une façon plus irréfutable qu'un pouvoir occulte, une volonté autre que la mienne étaient seuls en jeu dans un pareil cas ? Si l'on ne peut attribuer une origine terrestre à la force occulte qui est intervenue, n'est-on pas obligé de la chercher dans le monde des esprits ?

Telle fut la première de ces preuves innombrables qui pendant tant d'années vinrent s'accumuler pour me démontrer la continuité de l'existence, la persistance de l'identité d'une chère disparue, les preuves me furent accordées surtout lorsque, en 1859, je quittai Naples pour les Etats-Unis.

PREUVE DONNÉE PAR UNE ÉTRANGÈRE HABITANT A CENT MILLES DE DISTANCE.

En Février 1860, cinq ou six semaines après la publication de mon livre *Excursions sur les frontières de l'Autre Monde,* mon éditeur me présenta un gentleman qui arrivait de l'Ohio et m'apprit que dans cet État mon livre avait fait une vive sensation. Il ajouta que je pourrais en augmenter encore le succès en envoyant un exemplaire à Mme B... habitant Cleveland, libraire et l'une des propriétaires d'une feuille locale. « Ces sujets, dit-il, l'intéressent beaucoup et je crois même qu'elle est médium ».

Je n'avais jamais entendu parler de cette dame, mais je lui envoyai un exemplaire de mon livre, en l'accompagnant de quelques mots pour la prier de l'accepter et je reçus aussitôt sa réponse, en date du 14 Février.

Dans cette lettre, après quelques détails d'affaires, elle m'exprimait la vive satisfaction que lui avait causée la lecture du chapitre de *Footfalls,* intitulé : *Changement à la mort* et ajoutait : « Je suis ce que l'on appelle *médium voyant.* Tandis que je le lisais, un esprit

féminin vint se placer près de moi comme pour écouter et me dit : « Je le guidais pour la rédaction de ce chapitre : je voulais le convaincre de la vie immortelle. » Venait ensuite la description détaillée de l'apparition, couleur des cheveux et des yeux, constitution, etc., correspondant exactement au portrait de Violette. Elle disait encore qu'un marchand de Cleveland, qui est médium impressionnel (non connu comme tel et désirant ne pas l'être) lui avait dit : « Vous avez reçu aujourd'hui la visite d'un nouvel esprit, d'une dame. Elle dit qu'elle a connu une dame D..., nommant ainsi une dame anglaise aujourd'hui décédée, que Mme B... connaissait comme femme de lettres, mais qu'elle n'avait jamais vue. Quant au commerçant, il ne la connaissait pas ».

Cette dame D... était la sœur de Violette. Mais dans ma réponse qui avait trait surtout aux affaires, je ne lui fis aucune allusion à la description du fantôme ni à ce qu'elle m'avait dit de Mme D... Pour rendre la démonstration aussi complète que possible, je ne dis rien qui pût faire deviner à Mme B... que j'avais reconnu la personne dont elle m'avait fait le portrait. J'ajoutai seulement, après les questions d'affaires, quelques mots pour la prier de vouloir bien me tenir au courant dans le cas où elle arriverait à connaître le nom de l'esprit ou quelques particularités de nature à établir son identité.

En réponse je reçus deux lettres, l'une datée du 27 février, l'autre du 5 avril. La première contenait le nom de baptême, la seconde disait que Mme D... était la sœur de Violette. Elles relataient en outre quelques détails sur elle, qui, tous ont été trouvés parfaitement exacts. Mme B... continuait en disant qu'il avait été fourni encore d'autres renseignements, mais qu'ils lui semblaient d'un caractère si confidentiel et si exclusivement privé, qu'elle estimait ne pouvoir les transmettre que de vive voix, si en retournant dans l'Ouest il m'était possible de passer par Cleveland. Mais comme mes affaires m'obligeaient à partir brusquement pour l'Europe, je lui demandai de me les transmettre par lettre, ce qu'elle fit par une quatrième lettre, en date du 20 avril. Ces détails avaient été obtenus soit directement par elle-même, soit par la médiumnité du marchand cité plus haut.

En disant que les preuves données dans ce cas n'auraient jamais pour d'autres la valeur qu'elles avaient pour moi, j'ai singulière-

rement atténué la réalité. Cependant le lecteur peut en partie se rendre compte des choses étonnantes qui m'ont été dévoilées. Je n'avais écrit qu'une lettre courte et toute d'affaires à une personne qui m'était absolument étrangère, habitant à cinq cents milles un pays que Violette n'avait jamais visité et où je n'étais jamais allé moi-même. Dans ces circonstances, il me semble impossible d'invoquer ni la suggestion, ni la lecture des pensées, ni les rapports magnétiques (1). Il est non moins certain que l'éditeur de Cleveland, ni le marchand de la même ville n'avaient la moindre connaissance d'une dame qu'aucune célébrité ne signalait et qui était morte dans un autre hémisphère à des milles de distance. C'était cependant de ces étrangers si éloignés que m'étaient venus, sans être ni sollicités ni attendus, et comme s'ils tombaient du Ciel, d'abord une description de la personne répondant de tout point à celle de Violette, puis la citation d'un nom qui indiquait nettement que cela ne pouvait venir que d'elle seule ; plus tard son nom à elle et enfin son degré de parenté avec Mme D... et tout cela sans que je fournisse le plus léger indice.

Mes lecteurs apprécieront la valeur de ces preuves si étonnantes d'identité. Pour moi, je les considère comme des témoignages de la persistance de la vie après la mort du corps ainsi que des souvenirs des pensées et des affections de la terre, témoignages que l'on ne peut transmettre à d'autres et qui par leur nature même ne peuvent s'adresser directement qu'à une seule personne, ce sont tous ces détails contenus dans la dernière lettre de Mme B... concernant la vie de Violette et la mienne, inconnus de toute créature humaine de ce côté de la Grande Frontière, si intime que l'auteur de la lettre n'en pouvait deviner l'importance et qui étaient enterrés dans un lointain passé, pour ne vivre qu'au plus profond de nos cœurs.

Mes lecteurs admettront certainement que de même que tous les faits spirituels ou matériels ne se produisent qu'en vertu de lois déterminées, de même aussi il a dû se trouver une attraction *quelconque* ou une cause d'élection qui a fait choix de Me B... comme médium et de la ville de Cleveland comme localité d'où devait me venir une pareille communication.

(1) A noter, pour les critiques qui s'imaginent avoir découvert ces causes d'erreur, que les spirites les connaissent depuis cinquante ans !

Je n'en doute nullement et voici comment le fait a dû se produire. Mme B... jouissait de la faculté de discerner les esprits et au moment où l'esprit lui apparut elle lisait, en l'approuvant, ce chapitre sur le changement à la Mort dans lequel j'ai manifesté avec le plus de force mes plus intimes convictions religieuses. Ce fut bien là la cause de l'attraction, car ce fut pendant la durée de cette lecture que Violette se montra pour la première fois à Mme B...

Preuves par symbole et par écrit

Le 13 mars 1860, c'est-à-dire quinze jours après avoir reçu la seconde lettre de Mme B..., je me rendis chez M. Charles Foster, dont j'ai déjà signalé la médiumnité. J'accompagnais une dame que je désignerai comme Miss P... et qui a un nom en littérature. C'était elle qui avait proposé cette visite parce que n'ayant jamais observé de phénomène spirite, dont elle entendait beaucoup parler, elle désirait avoir l'occasion de juger par elle-même. Elle n'avait jamais vu M. Foster.

Je déclarai en termes généraux à M. Foster que j'avais reçu récemment d'un inconnu, habitant très loin, une communication attribuée à l'esprit d'une personne décédée depuis longtemps. Je lui cachai avec soin le nom et tous les détails pouvant établir l'identité et j'ajoutai que je serais très heureux si je pouvais recueillir quelque nouvelle preuve par son intermédiaire.

Pendant toute la première partie de la séance, M. Foster s'adressa exclusivement à Miss P.... Celle-ci, très incrédule au début, devint bientôt plus sérieuse, puis profondément affectée. La preuve qu'elle reçut ce jour-là l'engagea dans des recherches qui firent d'elle une spirite convaincue pour la vie.

Se tournant tout à coup vers moi : « M. Owen, dit-il, je vois un esprit féminin se tenir à côté de vous ; c'est peut-être celui dont vous me parliez. Elle tient à la main un bouquet de fleurs. Ah ! c'est curieux : ce sont toutes violettes. »

Moi : « Veut-elle dire son nom ? »

M. Foster resta immobile, puis au bout d'un moment : « Non, dit-il, mais elle a pris une de ces fleurs, une simple violette, et l'a déposée devant vous. Cela aurait-il une signification pour vous ? »

« Oui. »

« Mais nous devrions avoir son nom. J'y arrive ordinairement. »

A sa demande, j'écrivis sept noms de baptême féminins, parmi lesquels le nom de Violette, mais en ayant soin de ne m'arrêter sur aucun d'eux.

M. Foster prit le papier, et après y avoir jeté un simple coup d'œil, détacha chacun des noms, roula en boules tous ces fragments et les ajouta à un tas de douze ou quatorze autres petits billets semblables, qui étaient déjà faits et dont un certain nombre étaient restés blancs. Cela faisait donc une vingtaine en tout. Il me demanda de les prendre et de les tenir sous la table, dans ma main ouverte ; ce que je fis. Au bout d'un moment, il dit : « Les esprits désirent que vous mettiez votre chapeau sous la table. » Lorsque je l'eus déposé, il mit ses deux mains sur la table, en disant : « Esprit, lorsque vous aurez choisi le billet, voulez-vous nous avertir par des coups ? » Au bout d'une minute les coups retentirent.

M. Foster : « Dois-je reprendre le chapeau » ?

Rép. : « Non ».

Moi : « Est-ce moi ? »

Rép. : « Non. »

Miss P... « Est-ce moi ? ».

Rép. : « Oui ».

En même temps, la table, dans un violent mouvement, se souleva et se porta vers Miss P..., de telle sorte que, sans quitter son siège, elle put saisir le chapeau placé sur le parquet. Là on trouva le billet placé entre deux gants. Elle me l'avança et je me mettais en devoir de l'ouvrir, lorsque M. Foster dit :

« Je vous prie de ne pas l'ouvrir encore, car je voudrais essayer d'obtenir ce nom écrit sous la table ».

Il choisit une petite feuille de papier et un crayon et les posant sur sa main, les tint douze à quinze secondes sous la table. Il retira sa main et jetant un coup d'œil sur le fragment de papier, il me le remit en disant : « Il me semble qu'il y a un nom dessus. » Il y avait bien quelque chose écrit au crayon, mais il m'était impossible de reconnaître une seule lettre. Sur le conseil de M. Foster, je le présentai renversé devant la glace de la fenêtre et je pus alors, en

me plaçant du côté non écrit, lire à travers le papier le nom de Violette, en caractères minuscules.

Ce fut seulement alors que je déroulai le petit billet. Le même nom s'y trouvait.

Je ne le laissai pas voir à M. Foster. Au bout de quelques secondes, son bras commença à être légèrement secoué comme par des décharges électriques, et il me dit : « Le nom est sur mon bras ». Aussitôt il découvrit son bras gauche jusqu'au coude et je pus y lire distinctement le nom de Violette. Je ne le prononçai pas, mais je le lui laissai épeler lettre par lettre. Celles-ci semblaient avoir été tracées comme par une brosse de peintre, en couleur rouge. Elles avaient environ un pouce et un quart de haut, en caractères d'imprimerie tracés assez sommairement, mais parfaitement lisibles. Les traits pouvaient avoir un huitième de pouce d'épaisseur. La première lettre était près du pli du coude et les autres étaient tracées sur la face interne de l'avant-bras, la dernière se trouvant au poignet, juste au-dessous de l'éminence du pouce. Miss P... n'eut aucune peine à déchiffrer le nom.

Pendant tout ce temps, sauf le moment où il plaça mon chapeau sur le parquet et les quelques secondes pendant lesquelles il tint le papier sous la table pour y faire écrire le nom, M. Foster resta tranquillement assis, *avec les deux mains sur la table.*

La pièce était largement éclairée par deux fenêtres.

Miss P... n'avait jamais entendu prononcer le nom de Violette et j'ai déjà constaté que M. Foster ne le connaissait pas davantage.

Nous sommes donc ici en présence de quatre genres de preuves. Elles ne se présentèrent pas spontanément comme dans le cas de Mme B..., mais furent au contraire obtenues par l'intermédiaire d'un médium professionnel, chez lequel je m'étais rendu dans l'espérance d'obtenir quelque chose de ce genre. Mais cependant cela ne leur enlève rien de leur valeur. Ce sont :

1° L'apparition à M. Foster du bouquet de fleurs et le dépôt d'une violette devant moi, lorsque je demandai le nom ;

2° Le billet choisi parmi vingt autres, enlevé de ma main et déposé dans mon chapeau ;

3° L'écriture sous la table du nom qui ne put être lu qu'à l'envers ;

4° Enfin l'écriture du nom sur le bras.

La particularité de ce bouquet ne contenant qu'une seule espèce de fleurs dont le nom correspondait à celui de l'esprit qui se manifestait, ainsi que cette façon d'extraire une seule fleur du bouquet lorsque je demandai le nom, ne peuvent rationnellement être attribuées au hasard.

Quant au billet, il était de toute impossibilité que M. Foster pût le prendre, tandis qu'il avait les deux mains bien en vue sur la table, quand même il eût connu celui qu'il fallait extraire au milieu des vingt autres.

A propos de l'écriture sous la table, je sais que l'on peut alléguer qu'il est possible d'y arriver par une longue pratique, mais que cela ait été écrit à l'envers, avec une seule main posée sur le genou, ce billet que j'ai sous les yeux réfute par sa seule vue une telle hypothèse.

En l'examinant, on pourra constater qu'il est presque aussi mince que du papier à calquer ; le nom semble écrit en caractères courants par une main de femme, comme si la pointe du crayon avait à peine effleuré la surface du papier sans laisser aucune trace de refoulement, de telle sorte que le revers ne porte aucune trace de traits d'écriture. Je ne pense pas qu'il existe en ce monde une personne capable de tracer un mot dans ces conditions, en quinze secondes, en tenant d'une seule main le papier et le crayon. J'ajouterai que M. Foster n'avait aucune connaissance de ce nom.

On peut faire la même remarque sur le nom écrit sur le bras, en tenant compte, en outre, de cette difficulté, que le bras était resté couvert jusqu'au moment où le médium montra le nom et que jusqu'alors nous avions parfaitement vu ses deux mains reposant immobiles sur la table. Qui donc, dans de telles conditions, aurait pu tracer ces caractères en rouge ?

J'ai enfin obtenu, comme par accident, une autre preuve remarquable et d'un caractère différent de toutes les précédentes.

Le portrait avec emblème

Me trouvant à New-York, au printemps de 1867, j'y fis la connaissance de M. Anderson qui, sans instruction préalable et par la seule action des Esprits, selon lui, avait produit des portraits de personnes décédées, dont beaucoup avaient été reconnues par leurs

amis. Il m'affirma qu'un clergyman de ses amis désirait me voir et je le rencontrai en effet chez M. Anderson, le 21 Mars après-midi.

Tandis que nous causions, M. Anderson me remit une grande feuille de papier à dessin, en me priant de constater qu'elle était bien blanche des deux côtés et en me demandant d'arracher un morceau à l'un des coins, de façon à pouvoir établir l'identité de la feuille. J'enlevai des fragments irréguliers de *deux* angles. Il me pria de noter l'heure et se retira dans une autre pièce.

Je supposais bien que j'allais recevoir un portrait, et comme mon père avait été fort connu et que ses portraits étaient très répandus, je pensais que ce serait lui qui en serait le sujet. Mais je me disais que, même s'il était fort ressemblant, cela ne serait jamais qu'une preuve imparfaite.

Mais M. Anderson revevant exactement au bout de *vingt-huit minutes*, épingla au mur un portrait qui n'était nullement celui de mon père, mais une tête et un buste de femme, de grandeur naturelle, qu'à leurs formes générales et à leur expression je reconnus aussitôt pour être ceux de Violette. Au second examen les traits me parurent plus réguliers que les siens et l'ensemble de la figure était idéalisé. La pose était gracieuse ; mes yeux parcouraient tous les détails et furent tout à coup arrêtés : quelle chose étrange ! Pouvant à peine m'en rapporter à mes sens, je m'approchai davantage pour mieux examiner. Il n'y avait pas à s'y méprendre ! A la partie inférieure de la fente du corsage sur la poitrine se trouvait un ornement qui n'était autre que *la fleur symbolique*.

Je n'ai pas besoin de dire que je n'avais jamais fait la moindre allusion à Violette, en présence de M. Anderson et je suis absolument convaincu qu'il disait la vérité lorsqu'il affirmait qu'il n'en avait jamais entendu parler.

Je rapprochai avec soin les fragments de papier des angles d'où je les avais arrachés et j'eus ainsi la preuve que la feuille rapportée par M. Anderson était bien celle d'où je les avais enlevés vingt-huit minutes auparavant, car ils s'y raccordaient de la façon la plus parfaite.

Quelques jours plus tard je montrai ce portrait à mon ami Carpenter, le peintre, sans lui dire comment il était venu en ma possession. Il l'examina avec soin : « Il y a quelques fautes de technique, dit-il,

mais il est beau, gracieux et il a quelque chose d'original. C'est d'un jeune artiste ? »

« Je pense que c'est un débutant sans beaucoup d'expérience. Combien de temps un artiste expérimenté demanderait-il pour faire un portrait de ce genre ? »

« Cela dépend de la rapidité avec laquelle il saisira la ressemblance. S'il la prend et travaille ferme, il pourra le finir en un jour. Mais en général, il faut compter deux jours, peut-être davantage ».

« Que penseriez-vous d'un artiste qui l'exécuterait en une demi-heure ?

« Aucun homme vivant n'est capable d'en faire autant ».

C'était bien aussi mon opinion, en admettant que l'artiste fût abandonné à ses seules ressources ; mais j'étais heureux d'en avoir la confirmation par un juge d'une telle compétence.

Toutes ces preuves accumulées m'inspirèrent l'absolue conviction que c'était bien Violette qui se manifestait ; après de longues années elle venait tenir sa promesse et me donner de l'autre sphère des témoignages d'amitié et de précieux enseignements.

Une apparition aux vètements lumineux

Chargé de missions importantes pendant toute la guerre de sécession, je ne pus reprendre d'une façon suivie mes études spirites qu'après le rétablissement de la paix.

Ce que je désirais, c'était d'avoir l'occasion d'observer à une lumière suffisante la formation et l'évanouissement d'une apparition et de suivre ses actes et ses mouvements. Mes désirs n'obtinrent satisfaction que dans le courant de 1867. Au printemps de cette année, on me parla de miss B..., de Boston, personne d'un certain âge très connue comme professeur de musique et de danse. On disait que dans un cercle intime elle avait obtenu des apparitions objectives à une lumière modérée. Ce bruit me fut confirmé par une respectable dame qui avait assisté à beaucoup de ces séances, madame John Davis, veuve de l'ex-gouverneur de Massachusetts, dont j'ai déjà parlé.

Mme Davis m'affirma que miss B... était tout à fait sincère et désintéressée et qu'elle considérait comme authentiques les phénomènes qu'elle avait observés chez ce médium.

J'appris que Miss B... avait un certain nombre d'amies, dames mariées appartenant à la classe moyenne, qui, possédant quelques

facultés médianimiques, favorisaient la production des apparitions objectives. Du reste, dans diverses occasions, Miss B... avait observé de ces apparitions, aussi bien chez-elle-même que chez l'une ou l'autre de ces amies.

Aucune n'était médium professionnel et Miss B... mettait son spacieux appartement à leur disposition pour les séances au cours desquelles s'étaient produits des phénomènes vraiment étonnants et des apparitions les plus variées d'esprits, le plus souvent inconnus de tous les assistants et portant les costumes les plus divers.

Le bruit s'en étant répandu, avait amené de nombreuses demandes de curieux, qui avaient été admis à assister aux séances à titre purement gracieux. Les avis avaient été partagés : les uns sortaient convaincus, d'autres émettaient des doutes et même des accusations injurieuses de mystification. Aussi ces dames, se trouvant blessées, avaient cessé déjà depuis plusieurs mois de se réunir, lorsque je fus présenté à Miss B... Lorsque je lui manifestai le désir d'assister à une séance, avec l'intention d'en rendre compte dans le présent ouvrage que je préparais, elle se rendit avec empressement à mes désirs : « Je serais très heureuse, me dit-elle, de trouver ainsi, pour constater les phénomènes, un témoin dont l'autorité est reconnue. Il est vraiment trop pénible de se sentir sous le coup d'une suspicion injurieuse, lorsque l'on n'a pas d'autre désir et d'autre intérêt que de faire triompher une grande vérité ».

Plusieurs séances successives ne donnèrent que des résultats incomplets, jusqu'au 25 juin, où toutes ces dames se trouvèrent enfin réunies.

L'appartement de Miss B... qui occupait tout le troisième étage d'une maison d'angle de Washington street, Boston, consistait en une grande pièce de trente pieds sur trente-cinq, communiquant par une porte à double battant avec un salon de vingt-cinq pieds sur vingt. Chacune de ces pièces n'avait qu'une porte de sortie sur le palier de l'escalier.

La grande pièce était éclairée par huit fenêtres, quatre sur Washington street et quatre sur une cour éclairée au gaz. Comme on n'avait ni baissé les stores ni fermé les grands rideaux, la lumière y était suffisante, pendant cette séance commencée avec la nuit, pour permettre aux personnes placées dans le petit salon, près de la porte à double battant, de distinguer les costumes et les traits

généraux des personnes qui se trouvaient dans le grand salon et de suivre nettement tous leurs mouvements. Je constatai cependant que l'on ne pouvait distinguer les traits du visage, sinon quand on se trouvait à portée de la main. Dans ce salon, de face, destiné aux leçons de danse, il n'y avait pas de tapis et tous les pas des personnes qui y marchaient retentissaient sur le parquet nu et ciré.

Il n'y avait comme visiteurs que Mme John Davis et moi. Les six médiums amateurs étaient Mme S J. D..., Mme George N. B... Mme Sarah A. K..., Mme Fanny C. P..., Mme William H. C... et Mme Marie-Anne C..., toutes paraissant avoir de trente à quarante ans.

Avant le début de la séance, Mme Davis et moi nous fîmes une minutieuse visite de l'appartement. Tout le mobilier consistait en un sofa, un piano, de nombreuses chaises le long des murailles, et il n'y avait ni office, ni armoires d'aucune espèce. Les portes des deux salons furent fermées par nous et les clefs mises dans nos poches.

Nous prîmes place dans le petit salon en face et à quatre pieds de la porte de communication dont les grands rideaux avaient été relevés. J'occupai l'angle gauche du sofa (S. de la figure). Miss B... et Mme Davis étaient à ma droite et les six médiums se placèrent par trois de chaque côté de nous. Du point que j'occupais, je voyais en plein trois des quatre fenêtres donnant sur Washington street et l'angle de droite du salon.

La séance commença à huit heures du soir et jusqu'à neuf heures et un quart on n'observa que quelques phénomènes sans grand intérêt. Je vis alors dans l'angle de droite, au point marqué X, se former une sorte de vapeur grisâtre et légèrement lumineuse ; au bout de quelque temps ce fut une forme drapée de blanc. Elle resta d'abord immobile ; puis elle s'avança lentement vers le point C, en passant devant les deux premières fenêtres et s'arrêta entre les deux fenêtres médianes. Elle resta là encore une ou deux minutes, toujours assez peu distincte. Puis avec une grande lenteur et sans que l'on entendît le plus léger bruit de pas, elle s'avança vers le centre du salon, bien en face de la porte de communication, s'arrêtant au point D, à environ douze ou quatorze pieds de l'endroit où nous étions assis. C'est alors qu'un très vif rayon de lumière semblant partir de la droite, vint la frapper n'éclairant qu'elle seule et nous per-

mettant de la voir aussi nettement que si tout le salon eût été brillamment éclairé au gaz.

C'était une forme féminine de taille moyenne, voilée et drapée de blanc de la tête aux pieds. La draperie semblait constituée par une substance telle que je n'en avais jamais vue. Elle me faisait l'impression de ce que j'appellerai un vêtement lumineux. Son éclat était comparable à celui de la neige nouvelle sous un rayon de soleil, rappelant ce que l'on a décrit du vêtement de lumière du Christ dans la Transfiguration, ou encore l'éclat du marbre de Paris le plus pur et le plus fraîchement taillé, sous le jet d'une vive lumière. Ce n'était nullement le scintillement de paillettes ou de tout autre ornement, mais la splendeur uniforme de la statue sortant des mains du sculpteur. Elle se tint debout et immobile dans une pose pleine de grâce. Si elle m'était apparue subitement et sans que j'eusse assisté à ses mouvements antérieurs, j'aurais certainement pu la prendre pour un magnifique morceau de sculpture taillé dans la matière la plus précieuse et admirablement éclairé. La draperie qui l'entourait semblait appliquée directement sur son corps comme on le voit dans les statues, et ne flottait pas du tout, comme le font les draperies disposées selon la mode actuelle. J'estime qu'elle resta ainsi en pleine lumière pendant au moins quinze à vingt secondes.

Mme Sarah K.... se leva et se dirigea vers elle, puis revint, après s'en être approchée. La forme la suivit à ce moment et comme après avoir passé la porte de communication, Mme K.... prenait vers la droite pour regagner sa place, l'apparition continua à s'avancer en glissant dans l'intérieur du petit salon, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à une distance de deux ou trois pieds de moi. Elle s'arrêta alors au point E.

Comme elle restait immobile, je levai la main gauche, espérant qu'elle viendrait la toucher. Tandis que je l'avançais, l'apparition tendit sa main droite recouverte de la draperie et déposa dans ma main ce que je reconnus bientôt pour une rose, mais sa main n'arriva pas au contact de la mienne.

Aussitôt après, l'apparition, tenant toujours sa face tournée vers nous, se retira lentement avec ce même mouvement glissant et silencieux que nous avions déjà constaté lorsqu'elle s'avançait, et

cette fois encore il nous fut impossible de percevoir le moindre bruit de pas sur le parquet ciré.

Pour la seconde fois elle s'arrêta à douze ou quinze pieds de moi, vers D., et cette fois encore, un rayon de lumière venant de la droite tomba directement sur elle et nous permit de la considérer avec la plus grande netteté. Il me fut donc facile de contrôler ma première impression sur les apparences qu'elle présentait et le caractère de richesse unique et éblouissante de son costume.

Enfin, toujours tournée vers nous, elle recula jusqu'au point C., centre de la muraille en face de nous. Son éclat alla en diminuant peu à peu et finalement elle s'évanouit sous nos yeux.

Mme K.... l'avait suivie et resta quelques instants devant l'endroit où elle avait ainsi disparu. Tandis qu'elle revenait vers nous, elle croisa la fenêtre de droite et je pus la voir nettement et constater qu'elle était vêtue de noir.

Je suis *absolument certain* qu'une seule forme, celle de Mme K..., quitta cet endroit pour revenir vers nous. Depuis le moment où la forme vêtue de blanc arriva en ce point, je tins les yeux obstinément fixés sur elle, *sans les détourner un seul instant*, et la lumière venant de la rue était telle, qu'il était impossible qu'aucun objet blanc ou noir passât devant les fenêtres, sans être aussitôt aperçu par moi.

Il y avait une minute ou deux que la forme avait disparu et j'avais toujours les yeux fixés sur ce point, lorsqu'une pensée me traversa l'esprit : « Est-il bien possible qu'il n'y ait rien là ? » Cette pensée, que je ne manifestai par aucune parole, s'était à peine formulée dans mon esprit, qu'en réponse la même mystérieuse lumière qui avait éclairé la forme, éclata soudain, illuminant la partie de la muraille située entre les deux fenêtres et devant laquelle la forme avait disparu, *laissant absolument dans l'ombre les fenêtres de chaque côté et les autres parties de la muraille*. Cette lumière resta assez longtemps pour me démontrer qu'il n'y avait en cet endroit rien autre chose que deux chaises rangées contre la muraille, comme je l'avais constaté avant la séance.

Les yeux toujours fixés sur l'endroit de la disparition, je me levai et traversai toute la pièce sans le perdre de vue un seul instant avant d'y être arrivé. Tout dans ce salon était exactement dans

le même état qu'au moment de notre arrivée et la porte de sortie était toujours fermée à clef.

Il est bon d'ajouter ici, qu'après la séance, Mme A. K... et Mme D... me déclarèrent qu'elles ne se rappelaient nullement avoir vu l'apparition. Toutes deux sortaient alors d'une sorte de trance, et Miss B... ajouta qu'il en était toujours ainsi pour ces deux dames.

Je ne pense pas qu'aucune des assistantes perçût l'apparition aussitôt que moi, mais tandis qu'elle avançait puis reculait, j'entendais à mes côtés les dames murmurer les remarques suivantes : « La voilà. — Elle s'arrête ! — Avez-vous remarqué l'éclat de cette lumière ? — etc. » Elles me prouvaient ainsi qu'elles voyaient exactement les mêmes choses que moi. Tout cela me fut du reste confirmé par ces dames, sauf Mmes K.. et D..., dans l'enquête à laquelle je me livrai près d'elles. Toutes constatèrent l'illumination soudaine de l'endroit où l'apparition s'évanouit.

Je crois bon de faire remarquer que pendant toute cette scène si profondément impressionnante par sa solennité, je n'éprouvai pas un seul instant la plus faible trace de peur. Le sentiment qui me dominait d'une façon exclusive était la préoccupation de voir le phénomène s'interrompre et la séance se terminer sans m'apporter la preuve irréfutable que cette apparition de nature spirituelle était aussi réelle que n'importe quel phénomène terrestre.

Au moment où la séance allait finir, je reçus par coups frappés l'affirmation que l'apparition que nous venions de voir était celle de Violette. Sept ans auparavant, dans une séance avec Kate Fox, j'avais reçu d'elle la promesse qu'un jour ou l'autre, lorsqu'elle rencontrerait des circonstances favorables, elle m'apparaîtrait. Le voile masquait ses traits, mais la taille, la contenance, la façon de s'avancer étaient si complètement les siennes, que quand elle s'approcha de moi, je restai absolument convaincu que c'était bien elle.

Ma foi absolue dans la réalité de cette apparition ne se trouve nullement ébranlée par la pensée que des hommes comme Blitz ou Robert-Houdin, disposant d'un théâtre spécialement agencé, avec entrées et sorties libres, fausses-trappes et praticables, lanternes sourdes et colorées et tous les moyens propres à provoquer des

illusions, pourraient peut-être parvenir à imiter ce que j'avais vu.

Mais ici je me trouvais en présence de quelques dames, dans les conditions ordinaires de la vie de personnes d'un rang moyen, réunies tranquillement dans deux chambres servant journellement à des cours publics, au troisième étage d'une maison, et dans lesquelles il n'y avait pas la moindre place pour un placard ou un cabinet d'aucune sorte, dans lequel il fût possible de cacher même une simple chaise. Ces dames se réunissaient dans le seul but de satisfaire une curiosité légitime, ne recevant que de temps à autre des visiteurs admis à titre purement gratuit. Dans cette occasion, c'était à ma requête qu'elles avaient consenti à se réunir, après avoir pendant de longs mois suspendu leurs séances, pour éviter des soupçons injurieux. Après un examen rigoureux de l'appartement, nous avions pu fermer nous-mêmes les portes. Sans doute on peut quelquefois contrefaire des phénomènes ; mais alors les contrefacteurs sont des professionnels, agissant dans des locaux truqués et se servant de toute une machinerie coûteuse et ils ne le font jamais qu'avec la perspective de recettes largement rémunératrices.

Ce qui est certain, c'est que j'ai assisté à la formation graduelle de l'apparition ; que j'ai suivi des yeux tous ses mouvements ; que j'ai reçu de sa main une fleur bien réelle, qui est encore en ma possession et qu'enfin je l'ai vue disparaître. Ajoutez à cela que l'endroit où elle a disparu a été illuminé par une force invisible pour répondre à une pensée de moi non formulée. Si Robert Houdin pouvait répondre ainsi à une pensée, il faudrait simplement en conclure qu'il possède des facultés médianimiques.

ROBERT DALE OWEN.

Traduit par le Dr AUDAIS.

L'identité des Esprits

Parmi les cas déjà nombreux de communications dues à des esprits dont l'identité a été reconnue et que j'ai publiés dans cette *Revue*, il s'en trouve quelques-uns dont la désincarnation avait été causée par des accidents. Les sceptiques pouvaient donc objec-

ter que ces accidents avaient *peut-être* été rapportés dans les journaux et que le médium, ouvrière dont le temps se partage entre les soins de son ménage et un travail manuel très absorbant, et qui n'a guère ni le temps ni le goût de lire, *avait pu* en avoir connaissance et les avoir ensuite oubliés, car elle a toujours affirmé n'en connaître aucun et sa bonne foi ne peut être mise en doute. D'après cette hypothèse, ces faits auraient ensuite été exhumés pendant la trance par le subconscient, qui ne se serait pas contenté de les raconter comme arrivés à des tiers ; mais, imitant successivement le caractère, les passions et les sentiments de chacun des esprits en question, aurait parlé en leur nom, *à la première personne*, et se serait ainsi, depuis plusieurs années, fait un jeu de tromper les assistants par une indigne comédie. La même fourberie se renouvellerait chaque jour des milliers de fois, et dans des conditions presque identiques, sur toute la surface du globe.

Quelle que soit l'absurdité d'une telle théorie, adoptée cependant avec tant de faveur par ceux qui refusent obstinément d'ouvrir les yeux à la vérité et ne s'aperçoivent pas qu'ils poussent la *crédulité* jusqu'à ses dernières limites, j'ai voulu supprimer cette dernière objection. J'ai donc demandé au guide qui préside nos réunions de ne nous amener que des esprits dont le passage sur terre n'avait fait aucun bruit et s'était terminé obscurément par une maladie vulgaire. On verra par les deux faits suivants que ma requête a été accueillie et que deux esprits, dont aucun de nous n'avait pu entendre parler et dont les noms nous étaient inconnus, sont venus donner des détails reconnus exacts sur leur vie et leur passage dans l'au-delà.

Nous attendons les objections.

Séance du 20 juillet 1902.

Sont présents : M. et Mme A.B... ; M. E.Dupont ; Mlle Madeleine D..., le Dr Dusart, M. et Mme L...

Médium : Mme L...

Tombé en trance, le médium parle ainsi : « J'étais dans ma 88me année lorsque je suis décédé, le 16 avril de cette année 1902, à R... dans la rue du Cerf. Je m'appelais Charles Théodore D..., j'avais épousé Adeline-Zénaïde D..., qui est morte avant moi et est plus avancée que moi dans le monde où nous nous trouvons actuellement. Je ne songeais guère à ce qui devait suivre la mort et je me

trouve tout dépaysé. Je ne vois encore rien autour de moi, mais j'entends la voix de ma femme qui me dit : « Réfléchis ; reconnais ton erreur ; instruis-toi et soumets-toi. » Sur terre je me suis toujours conduit honnêtement ; je jouissais d'une certaine aisance et j'avais créé dans notre petite ville une société d'horticulture. Je laisse un fils, docteur en médecine, qui habite aussi R...

Je me suis assuré que l'Annuaire médical contient le nom de ce docteur. D'autre part, j'ai écrit à la mairie de R... la lettre suivante :

« Est-il exact que Charles, Théodore D..., veuf d'Adeline Zenaïde D..., père du Dr D...,créateur d'une société d'horticulture, soit décédé, le 16 avril 1902, à R... dans la rue du Cerf ? »

Ma lettre me fut retournée avec la réponse suivante écrite au verso :

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que M. D... Charles Théodore, âgé de 87 ans, est décédé à R...., rue du Cerf, le 16 avril 1902 ».

Le secrétaire,
(Cachet de la mairie) (illisible)

Voici la seconde communication obtenue dans la même séance :

« Je me nomme Alphonse D .., je suis mort à M..., il y a six ans et j'avais 66 ans. Ma femme est morte depuis environ quarante ans. J'ai eu huit enfants, dont 5 sont morts et je n'ai conservé que deux filles et un fils. J'étais charron ; mon fils est également charron, mais il habite T... Une de mes filles est mariée et habite Chauny ; l'autre est également mariée, mais je l'ai perdue de vue. Je pense qu'elle est séparée de son mari. Je leur ai laissé à chacun 6000 fr., mais j'aurais pu en laisser beaucoup plus, car je ne me suis pas bien conduit et j'ai perdu ou dissipé beaucoup d'argent ».

M. E. Dupont, qui connaît le maire et le secrétaire de la mairie de M..., les a interrogés au sujet des affirmations de D'h... et il en a reçu la confirmation complète. Dr DUSART.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Aut.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger : 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech, Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins par an.

N° 4 — ANNÉE 8e Prix du Numéro : 1 franc OCTOBRE 1902.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr par an en France. — Étranger : 10 fr.

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITÉ

par Gabriel DELANNE

Prix. . . . , ... 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

La Constitution de la Matière

(*Suite*) (1)

Nous avons vu dans le n° du mois d'août comment on est arrivé à évaluer le nombre des molécules contenues dans un litre de gaz quelconque. On se souvient qu'il doit être égal à 55 milliards de trillions, nombre qui par son immensité dépasse les bornes de l'imagination. Le calcul démontre aussi que deux volumes égaux de gaz quelconques, pris à la même température et sous la même pression, contiennent un même nombre N de molécules.

Dès lors, en s'aidant de considérations d'ordre chimique, les savants sont arrivés à concevoir et à définir l'*atome*.

L'atome

Voici l'explication très simple donnée par M. Perrin (2):

A la même température et sous la même pression (par exemple à 0° et sous une pression de 76 cent. de mercure) un litre d'hydrogène et un litre de chlore contiennent chacun N molécules ; mélangeons ces deux gaz, puis éclairons le mélange par la lumière diffuse ce qui est un moyen de les faire réagir l'un sur l'autre : ils se combinent et donnent de l'acide chlorhydrique. Quand la réaction est terminée, on constate que la pression et la température ayant repris les valeurs initiales, on a obtenu deux litres et par suite 2 N molécules d'acide chlorhydrique.

Toutes ces molécules sont identiques; toutes contiennent donc la même quantité d'hydrogène. Or on avait d'abord N molécules d'hydrogène, maintenant elles sont réparties entre 2 N molécules d'acide ; il faut bien admettre que chacune s'est coupée en deux moitiés, en deux morceaux identiques. Le même raisonnement montre que chaque molécule d'acide chlorhydrique contient la moitié de la molécule de chlore.

On peut répéter un raisonnement analogue pour toute combinaison chimique renfermant de l'hydrogène. Or, malgré le nombre immense de ces combinaisons, on n'est jamais arrivé à fabriquer un corps dont la molécule contienne une quantité d'hydrogène inférieure à la moitié de la molécule d'hydrogène pur ; on n'est pas arrivé davantage à réaliser un corps dont la molécule contienne

(1) Voir les nos de Juillet et Août.

(2) *Les hypothèses moléculaires*, in *Revue Scientif.* p. 454.

les 2/3 ou les 7/5 de la molécule d'hydrogène. Ce que l'on obtient invariablement, ce sont des corps qui contiennent exactement une fois, deux fois, trois fois .. *la moitié* de la molécule d'hydrogène. Cette petite masse d'hydrogène apparaît ainsi comme absolument indivisible par les forces chimiques ; elle peut s'ajouter à elle-même, mais jamais se briser en fragments plus petits ; c'est elle que l'on appelle *atome* d'hydrogène. La molécule d'acide chlorhydrique contient donc un atome d'hydrogène ; la molécule d'hydrogène en contient deux ; la molécule de gaz ammoniac en contient trois ; etc. Plus généralement, toute molécule apparaît maintenant comme un édifice formé par l'assemblage d'atomes assez étroitement unis pour ne pas se séparer lorsque deux molécules se heurtent. (1)

Il y a, naturellement, autant d'espèces d'atomes qu'il y a de corps simples, c'est-à-dire dans l'état actuel de nos connaissances, environ une centaine. Le nombre possible des corps composés, c'est-à-dire des espèces de molécules que peuvent former ces atomes, échappe à toute énumération.

Nous avons déjà signalé comment Thomson fut conduit par ses calculs à découvrir une propriété nouvelle des gaz qui confirmait pleinement la réalité de l'hypothèse moléculaire ; signalons encore ici une seconde vérification qui a une valeur non moins grande que la précédente.

Supposons que l'on comprime un gaz quelconque, en abaissant au besoin sa température, jusqu'à ce que l'on provoque sa liquéfaction. La manière même dont on a obtenu ce liquide amène nécessairement à le considérer comme formé par une agglomération des molécules qui constituaient le gaz, sans que ces molécules aient subi de changement, puisqu'il n'y a pas eu d'action chimique. Elles continuent donc à se mouvoir dans tous les sens en se heurtant les unes aux autres. Seulement elles se sont trop rapprochées pour pouvoir, pendant le parcours entre deux chocs, être considérées comme libres : il faudra, en particulier, tenir compte des attractions entre molécules voisines par lesquelles on explique la cohésion.

Le Hollandais Van der Waals, qui développa cette nouvelle

(1) Quand cela se produit, le gaz cesse d'être pur. Les phénomènes de dissociation seraient précisément dus aux dislocations produites par les chocs entre les molécules.

théorie cinétique applicable aux liquides ou aux gaz fortement comprimés, eut la gloire de prouver que tous les fluides obéissent, quelle que soit leur nature chimique, à une même loi de compressibilité. Suivant cette admirable loi des *états correspondants, tous les corps apparaissent comme bâtis sur le même modèle,* et la connaissance approfondie de l'un d'entre eux permet de calculer certaines propriétés de tous les autres.

C'est là, dit M. Perrin, que nous suivons pas à pas en le citant librement, une des lois les plus importantes et les plus générales que l'on ait découvertes ; *sa vérification est dès à présent certaine.* C'est un triomphe éclatant pour les hypothèses moléculaires, qui, seules, ont conduit à ce résultat.

L'Unité de la Matière

Nous avons dit plus haut que l'atome est la partie ultime, dernière, indécomposable de chaque corps simple et qu'il y a autant d'espèces d'atomes que de corps simples. Ceci était jusqu'en ces temps derniers le résultat de l'expérience, mais ne doit pas être regardé maintenant comme une vérité d'ordre absolu, car beaucoup de phénomènes nous conduisent à supposer que l'atome lui-même n'est pas encore l'unité fondamentable du monde physique.

De même qu'en histoire naturelle les théories modernes ramènent tous les organismes vivants à des agrégations de cellules, celle-ci étant considérée comme l'élément primordial, de même on a été incité par les faits à imaginer que tous les corps seraient formés par une seule et même substance :

L'étude de la lumière et de l'électricité, dit le Père Secchi (1), nous a conduits à regarder comme infiniment probable que l'éther n'est autre que la matière elle-même, parvenue au plus haut degré de ténuité, à cet état de rareté extrême que l'on nomme l'état atomique. Par suite, tous les corps ne seraient, en réalité, que des agrégats formés par les atomes mêmes de ce fluide.

Un physicien anglais, Graham, a proposé de donner le nom d'*ultimates* à ces masses infiniment petites dont la réunion constituerait l'atome. Ces ultimates, tous identiques entre eux, seraient animés de mouvements vibratoires variés et les différences existant entre les corps simples résulteraient du nombre d'ultimates contenus dans

(1) *Traité des forces physiques,* p. 604.

l'atome de chaque substance élémentaire et de la nature de leurs vibrations.

Nous avons montré déjà (1) comment les phénomènes d'allotropie et d'isomérie sont explicables aussitôt que l'on admet que les propriétés des corps dépendent de l'ordre dans lequel sont assemblées leurs parties constituantes. Nous avons fait remarquer aussi qu'un certain nombre de corps composés jouent dans les combinaisons qu'ils forment le rôle de corps simples, et qu'on les aurait crus tels si l'on n'avait pas trouvé le moyen de les décomposer. Nous avons signalé aussi les remarquables recherches de l'astronome Lockyer qui, en étudiant au spectroscope la lumière du soleil, a pu démontrer que nous donnons à tort au fer le nom de corps simple. Nous avons vu également que la parenté qui relie les familles chimiques est très probablement un indice de leur origine commune. La science officielle ne se refuse pas à reconnaître la possibilité d'une telle genèse, mais jusqu'alors aucune preuve directe n'était venue confirmer ces vues théoriques, qui sont aussi celles enseignées au Maître Allan Kardec par les esprits.

Mais voici que deux faits nouveaux apportent à cette hypothèse des sanctions tirées de l'observation et de l'expérience. Le premier résulte d'une récente étude astronomique de M. Jansen.

Le savant astronome avait observé l'apparition, au milieu de la constellation de Persée, d'une étoile qui, d'invisible qu'elle était alors, s'est élevée au rang de première grandeur, pour décroître ensuite, et qui finira probablement par s'éteindre tout à fait. Voulant expliquer ces phénomènes assez fréquents dans le ciel, M. Jansen en a cherché les raisons dans la composition des soleils.

Notre soleil, observé au spectroscope, accuse l'existence dans sa masse de la plupart des corps qui existent sur la terre, et parmi ceux-ci de l'hydrogène. Mais on n'y trouve aucune trace de la présence de l'oxygène. Il est cependant inadmissible, si la terre et les autres planètes sont, ainsi que tout concourt à le faire croire, des morceaux détachés du soleil, que l'astre central soit dépourvu d'un élément aussi abondant ailleurs que l'oxygène. Mais tout s'expliquerait avec l'hypothèse de Graham. Dans la nébuleuse primitive, la matière serait à l'état de division dernière, d'ultimates. Puis à mesure que les astres qui s'en dégagent se refroidiraient, les ulti-

(1) Revue de Décembre 1901 p. 321 et suiv.

mates arriveraient à s'unir, à se grouper ; et successivement, selon leur stabilité, les divers atomes élémentaires prendraient naissance. C'est ainsi que se seraient formés les corps simples sur la terre. C'est ainsi qu'ils auraient commencé à se former dans le soleil et que la présence de l'hydrogène pourrait y être observée. Mais moins stable, l'oxygène n'y existerait encore qu'en puissance, dans les ultimates appelés à le constituer un jour.

Que l'astre vienne à se refroidir, l'oxygène se produira à son tour, et pour peu que la température s'abaisse encore et atteigne le degré où la molécule d'eau peut subsister, une combinaison s'opérera entre l'oxygène et l'hydrogène. Un embrasement aura lieu, et le soleil presque déjà obscur se rallumera soudain pour briller d'un éclat nouveau, mais éphémère. Tel serait le cas de l'étoile intermittente de Persée. On le voit, par une autre route, nous arrivons encore à cette conception d'une matière unique, substance universelle, matrice de l'Univers visible.

Voici le second fait qui démontre *expérimentalement*, cette fois, la divisibilité de l'atome. C'est encore à M. Perrin que nous empruntons la description de cette découverte.

Depuis quelques années, les travaux faits dans le monde entier sur les rayons cathodiques et les rayons X ont amené des progrès si remarquables que l'édifice entier de la physique semble sur le point d'être renouvelé.

Rappelons brièvement les propriétés essentielles des rayons cathodiques.

Si dans une ampoule en verre où pénètrent deux électrodes (1) métalliques, on fait un très bon vide, de l'ordre du millionième d'atmosphère (ce qui laisse encore 50 *milliards* de molécules par millimètre cube) et si on fait passer la décharge électrique entre les électrodes réunies aux pôles d'une bobine de Ruhmkorff, on observe que cette décharge diffère extrêmement de l'étincelle blanche et brillante que l'on observe sous la pression ordinaire. Certaines régions de la paroi sont illuminées de vives lueurs vertes. Un grand nombre de substances, une fois placées à l'intérieur de l'ampoule, s'illuminent de même en prenant une couleur variable suivant leur nature, couleur qui, par exemple, est bleue pour le cristal, jaune pour l'yttria, rouge pour le rubis.

Si l'on place un objet quelconque — une croix, par exemple, — entre

(1) On appelle électrodes les fils qui conduisent un courant électrique.

l'électrode chargée négativement, qu'on appelle *cathode*, et une des régions fluorescentes, une silhouette de l'objet se dessine sur le fond clair de la fluorescence. Il y a donc des rayons qui émanent de la cathode : ce sont les rayons cathodiques découverts en 1869 par l'Allemand Hittorf.

J'approche du tube un aimant : aussitôt l'ombre de la croix se déplace ; le déplacement est de sens inverse quand j'échange la position des pôles en tournant l'aimant. Les rayons cathodiques sont déviés par l'aimant.

Enfin ils sont électrisés négativement, comme on peut s'en assurer par exemple en faisant passer un faisceau de rayons cathodiques au voisinage d'un fil électrisé. Le pinceau est attiré si le fil est électrisé positivement, repoussé si le fil est électrisé négativement.

Bref, les rayons cathodiques peuvent être assimilés à une pluie de projectiles électrisés négativement, chassés par la cathode, elle aussi, chargée négativement.

La vitesse de ces rayons est variable suivant les ampoules, le degré de vide, la nature de l'excitation électrique, mais le résultat frappant est dans la grandeur de cette vitesse qui peut atteindre et même parfois dépasser l'effroyable vitesse de 50.000 kilomètres par seconde. L'énergie qui serait développée par l'arrêt subit d'un kilogramme de matière ayant cette vitesse suffirait à porter à l'ébullition l'eau d'un lac ayant mille hectares sur 5 mètres de profondeur !

Aussi les projectiles subissent-ils un choc effroyable contre les parois qui les arrêtent ; un des phénomènes les plus remarquables qui accompagnent le choc est la production des rayons X, à partir des régions ainsi bombardées par les rayons cathodiques. Ce sont ces rayons X qui possédant une force de pénétration très grande ont permis d'obtenir des radiographies du squelette humain, malgré la chair qui le recouvre.

Mais, et c'est ici que nous assistons à une nouveauté : ces rayons X ne prennent pas seulement naissance à la surface de l'ampoule de Crookes, ils peuvent être engendrés aussi naturellement par certaines substances comme l'uranium, le radium, le polonium, etc. (1) ainsi que l'ont établi les travaux de Becquerel et de M. et Mme Curie. Enfin, on peut obtenir également des rayons X sans utiliser l'électricité, ni les corps radio-actifs, simplement en faisant agir la

(1) Voir notre article : *La science future. Revue Scientifique et morale du Spiritisme.* Août 1900, p. 65 et suiv.

lumière sur certains métaux. Quand on éclaire par la lumière violette, et surtout par de la lumière ultra-violette, la surface du zinc ou de l'aluminium, on constate que cette surface émet des charges négatives. Ces charges ont les propriétés des rayons X, affaiblies seulement par cette raison que leur vitesse est beaucoup moindre.

En utilisant la propriété que possèdent ces rayons de condenser la vapeur d'eau pour en faire un brouillard (1), on a pu connaître la charge électrique qu'ils portent et le diamètre des particules émanées de la surface des métaux. Ces infiniment petits, ces ultimates, ont reçu du physicien anglais J.-J. Thomson, le nom de corpuscules. Il résulte de ces calculs certains :

Que la masse d'un corpuscule est seulement LA MILLIÈME PARTIE *de l'atome d'hydrogène.* Nous avons donc réalisé la division de l'atome en parties beaucoup plus petites. Tel est le résultat capital dû à J.-J. Thomson.

Il est remarquable, dirons-nous avec M. Perrin, que l'existence de ces corpuscules, grâce aux fortes charges électriques qu'ils transportent, est démontrée d'une manière plus directe que celle des atomes ou des molécules, pourtant beaucoup plus gros. Dans l'expérience de condensation des gouttes d'eau, on peut dire que chaque corpuscule, pris individuellement, a été isolé et atteint. En ce sens, l'existence des corpuscules a plus de certitude que celle même des atomes, et l'on peut dire que l'hypothèse corpusculaire, la dernière venue parmi les théories moléculaires, est la seule qui se soit trouvée accessible à une vérification directe.

Ainsi nous savons partager un atome en deux morceaux ; mais les deux morceaux ne sont pas de taille comparable et l'un d'eux, le corpuscule, est très petit comparé à l'atome. De même, nous partageons une maison en deux quand nous enlevons une pierre, ou un gros livre en deux quand nous en arrachons une page.

Le petit morceau, le corpuscule, est chargé négativement. Comme l'expérience montre qu'il apparaît toujours autant d'électricité positive que d'électricité négative, nous sommes forcés de dire que le plus gros des deux morceaux qui proviennent de la rupture d'un atome est chargé positivement. Il a été facile de mettre hors de doute l'existence de ces gros fragments d'atomes, chargés positi-

(1) Voir *Revue Scientifique et morale du Spiritisme*. Juillet, p. 7.

vement, de mesurer leurs charges électriques, de calculer leur masse, trouvée sensiblement égale à la masse de l'atome, à peine diminuée par le départ du corpuscule négatif.

Depuis longtemps les partisans de l'unité de la matière ont supposé que les parties constituantes d'un atome devaient graviter les unes autour des autres, suivant des orbites que l'on peut comparer à celles décrites par les planètes autour du soleil. M. Perrin reprend cette comparaison en l'adaptant aux faits nouveaux découverts par J. J. Thomson :

Pour la première fois, dit-il, nous entrevoyons un moyen de pénétrer dans la constitution intime de l'atome. On fera, *par exemple,* l'hypothèse suivante, qui concorde avec les faits précédents.

Chaque atome serait constitué, d'une part, par une ou plusieurs masses très fortement chargées d'électricité positive, sorte de soleils positifs dont la charge serait très supérieure à celle d'un corpuscule, et d'autre part, par une multitude de corpuscules, sortes de petites planètes négatives, l'ensemble de ces masses gravitant sous l'action des forces électriques, et la charge négative totale équivalant exactement à la charge positive totale, en sorte que l'atome soit électriquement neutre.

Si une force électrique suffisante agit sur un atome, elle pourra détacher une des petites planètes, un corpuscule (formation de rayons cathodiques). Mais il sera deux fois plus difficile d'arracher un deuxième corpuscule en raison de l'excès de la charge positive totale, non altérée, sur la charge négative restante. Il sera trois fois plus difficile d'arracher un troisième corpuscule, et lorsque nos moyens d'action seront épuisés, nous n'aurons presque rien arraché de l'atome dont l'insécabilité apparente se trouve ainsi justifiée. Quant à arracher un soleil positif, ce serait tout à fait en dehors de notre puissance actuelle.

L'atome apparaît ainsi comme un système très compliqué dont la mécanique intérieure aurait pour base les lois fondamentales des actions électriques. Mais ce qui nous importe par dessus tout de signaler, c'est que la théorie de l'unité de matière enseignée depuis 50 ans par les Esprits reçoit un commencement de confirmation des expériences de J. J. Thomson.

Il est, en effet, essentiel de faire observer que les corpuscules négatifs *paraissent toujours identiques entre eux, quelle que soit la nature chimique de l'atome dont on les détache.* Par exemple, un corpuscule provenant d'un atome d'aluminium est identique au corpuscule provenant d'un atome de fer. Par suite, la réunion de ce dernier au reste positif d'un atome d'aluminium redonnerait l'atome ordinaire

d'aluminium électriquement neutre, et de même la réunion de l'ion positif fer avec un corspucule provenant d'aluminium donnera l'atome ordinaire de fer.

Ainsi donc, — pour conserver la comparaison employée plus haut — les planètes négatives qui appartiennent à deux atomes différents *sont identiques* ; s'il arrivait que les soleils positifs fussent identiques entre eux, la totalité de l'univers matériel serait formée par le groupement de deux espèces seulement d'éléments primordiaux : l'électricité positive et l'électricité négative.

Comme on le voit, la science arrive lentement, mais par une marche inéluctable, à confirmer les enseignements spirites et nous sommes loin, actuellement, des conceptions sur la matière qui avaient encore force de loi il y a seulement quelques années. Le monde de l'invisible, de l'impondérable se révèle à nos agents physiques. Il devient accessible aux recherches de laboratoire. La nature fluidique qui lui est voisine arrivera à son tour à tomber dans le champ de l'observation et alors nous marcherons à pas de géants dans la connaissance de l'au-delà dont le domaine sera dévoilé scientifiquement à tous les yeux.

Dans le prochain numéro, nous examinerons les conséquences qui résultent, au point de vue spirite, de ces découvertes si passionnantes pour ceux qui ont voué leur vie à la recherche de nos destinées.

G. DELANNE.

FÉDÉRATION SPIRITE DU SUD-OUEST

Appel aux spirites et nouveaux spiritualistes du Sud-Ouest de la France

Le Congrès de 1900 a démontré la vitalité croissante du spiritisme. L'idée nouvelle, d'une façon lente, mais sûre, ininterrompue, poursuit sa marche ascendante. Un mouvement d'opinion qui s'accentue chaque jour entraîne la pensée et la science vers l'étude du monde invisible, vers la certitude de la survivance, vers la démonstration positive de l'immortalité.

Les spirites peuvent lever la tête et affirmer tout haut leurs croyances. Après avoir établi les preuves expérimentales de la sur-

vie, ils ont maintenant le devoir d'en dégager les conséquences et de fonder leur œuvre sur des bases solides.

L'heure est venue de donner au spiritisme ce qui lui a manqué jusqu'ici, ce qui sera sa force et lui permettra de prendre dans le monde la place qui lui est due ; nous voulons dire : l'esprit d'entente et d'organisation.

Le spiritisme possède de nombreux éléments de puissance et de vie, mais ces éléments sont épars, disséminés, et par là même réduits à l'état passif.

Il faut songer à les réunir par un lien commun, à les grouper, à les mettre en action, une action méthodique qui se fixe un but et travaille résolument à l'atteindre.

Tout en laissant à chaque groupe son autonomie propre et sa liberté absolue quant à la direction de ses travaux, il convient d'organiser nos forces en vue d'une action plus générale et plus étendue. C'est par l'union étroite des groupes et des adeptes isolés que le spiritisme assurera le triomphe définitif de ses principes ; c'est par là seulement qu'il créera les œuvres fécondes, les institutions par lesquelles s'affirme et s'impose toute grande idée : institutions d'enseignement et d'assistance, œuvres de mutualité et de solidarité.

Autour de nous, nous voyons la société s'affaiblir et se corrompre, faute d'un principe d'éducation qui prépare les générations aux véritables destinées de l'être sur la terre et dans l'au-delà, faute d'un système d'éducation et de conduite sociale qui prépare l'âme humaine aux grands efforts, aux grandes épreuves, aux grands devoirs. Ce système, les spirites le possèdent en germe. Ils peuvent offrir à la société les principes essentiels ; la sanction morale nécessaire à toute œuvre de rénovation. Il n'est pas de plus pressante nécessité que de les appliquer.

Nous avons le devoir de réagir de toutes nos forces contre les maux de notre temps, contre l'indifférence et l'égoïsme, contre le scepticisme amer et railleur qui nous envahit. Ce sont là des germes de décomposition sociale, des symptômes de décrépitude morale, des menaces pour un prochain avenir. C'est par là que s'amoindrissent et s'éteignent peu à peu les nobles pensées, les élans du cœur, le dévouement, le sacrifice, tout ce qu'il y a de grand ici-bas.

Nous avons le devoir de nous tourner vers ceux qui nous succéderont dans la vie et de leur apprendre à croire, à agir, à se dévouer. Il faut qu'ils sachent que l'existence n'est pas une lutte pour la conquête des jouissances, mais pour le développement des qualités fortes et des mâles vertus qui assurent notre progression sur l'échelle infinie et la satisfaction de la conscience dans l'au-delà.

A quoi nous servirait de savoir et de croire, de nous sentir en communion avec le monde invisible et soutenus par lui, si ces avantages ne nous inspiraient un sentiment profond de nos responsabilités et la résolution de répandre autour de nous, par tous les moyens en notre pouvoir, les croyances fortes et saines qui sont notre soutien, notre consolation, et de réaliser les œuvres grandes et utiles qui doivent en découler logiquement pour le bien de l'humanité.

Pour tout cela, une organisation s'impose. Des tentatives de fédération générale, universelle, ont été faites autrefois et n'ont pas abouti. Il convient de procéder d'une façon plus pratique et de créer des fédérations régionales, comme cela a été fait avec succès dans le Sud-Est de la France, en Algérie, en Espagne, etc., etc.

La nouvelle loi sur les associations créant de grandes facilités, les membres de la Société des Etudes psychiques de Toulouse (ancien cercle de la morale spirite) ont pensé que le moment était venu de provoquer un mouvement analogue dans le Sud-Ouest de la France. MM. Laforgue président et Cadaux, secrétaire, ont le mérite de cette initiative.

Répondant à leur invitation, M. Léon Denis, président du Congrès spirite de 1900, vient de parcourir la région. Des réunions préparatoires ont eu lieu à Bordeaux, Agen, Toulouse et Pau, et les premiers jalons de l'œuvre fédérative y ont été posés. En novembre et décembre prochain, M. Léon Denis reviendra donner, dans ces mêmes villes, une série de conférences sur le spiritisme.

Au terme de ce voyage, vers la fin de l'année, une assemblée générale sera provoquée dans un des principaux centres de la région, ultérieurement désigné.

Tous groupes ou spirites isolés sont invités, dès maintenant, à y assister, soit personnellement, soit par l'envoi de délégués. Dans cette réunion, le projet de fédération sera discuté et on procédera, s'il y a lieu, à l'élection d'un comité définitif et d'un bureau.

Frères et Sœurs,concentrons nos forces, serrons-nous les uns contre les autres, car c'est par l'union seule que nous affirmerons la puissance et la vitalité du spiritisme. Après la période de vulgarisation doit venir la période d'organisation.

Celle-ci s'impose comme une nécessité impérieuse ; sans elle le spiritisme ne pourrait que s'amoindrir et s'émietter.

Nous adressons un pressant appel à tous les hommes de cœur qui veulent contribuer à la diffusion de nos croyances, au relèvement des caractères, à l'élévation des intelligences, qui sentent la nécessité de faire pénétrer dans tous les milieux un idéal meilleur de justice, de lumière et de progrès.

Nous adressons un pressant appel aux femmes spirites, à toute mère qui veut préserver les siens des contagions de l'immoralité et du scepticisme ; à la femme qui, toujours, fut l'inspiratrice du dévouement, de la charité et qui peut nous aider efficacement à sauver l'âme moderne des périls qui la menacent.

A tous ceux enfin qui veulent mettre au service de notre cause le concours de leur bonne volonté et de leurs efforts.

Nous avons la ferme espérance que notre appel sera entendu.

Les adhésions sont reçues :

à Bordeaux chez Mme Agullana, 4 rue Gratiolet.

à Agen chez M. Beaubial, rue Rouget de Lisle, 26.

à Toulouse chez M. Cadaux, 13, rue Armand Bernard.

Recherches sur la Médiumnité (1)

L'apparition d'un nouveau livre de Gabriel Delanne est toujours un événement sensationnel pour le monde spirite, qui a eu tant d'occasions déjà d'apprécier la compétence spéciale de ce fécond et savant auteur et conférencier. Toutefois, l'ouvrage que nous avons

(1) *Recherches sur la Médiumnité*, par Gabriel Delanne, librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, 1 vol. 515 pages, 3 fr. 50.

Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs cette appréciation parue dans la *Revue Spirite* de septembre, du nouveau livre de M. Gabriel Delanne, faite par M. Béra dont le talent et l'érudition sont connus de tous les lecteurs de cette publication.

le plaisir de présenter aujourd'hui au public nous paraît dépasser en importance tous ceux qui l'ont précédé, il n'y a pas de doute que le jeune et déjà célèbre écrivain n'ait été particulièrement bien inspiré dans le choix du sujet et dans la façon dont il a su le traiter.

Le Spiritisme a été accueilli à son début, il y a plus d'un demi-siècle, avec enthousiasme par les uns, avec réprobation ou risée par les autres. De toutes façons, c'était le sentiment, bien plus que la raison, qui guidait ses partisans ou ses détracteurs. Avec le temps, le calme s'est fait dans les esprits. Mais alors on s'est aperçu peu à peu que si les uns avaient eu tort de repousser les idées spirites parce qu'elles heurtaient trop complètement leurs conceptions actuelles, les autres n'avaient pas toujours raison de se cantonner dans des explications, évidemment très simples, mais qui, élaborées en trop peu de temps, acceptées et propagées avec trop d'engouement, se trouvaient parfois en conflit avec des objections d'une nature très positive et très sensée, et ne présentaient pas toujours les garanties de discussion et de contrôle qu'exige un si grave sujet. Il fallait donc que les théories hâtives du début fussent revues, reprises en sous-œuvre, et examinées, non plus au point de vue métaphysique et religieux, mais en les comparant aux données nouvelles des sciences qui peuvent confirmer le Spiritisme ou lui faire échec : la médecine et la psychologie.

Ainsi donc, après s'être présenté avec Allan Kardec sous un aspect didactique et synthétique propre à le faire pénétrer dans les masses peu instruites, il devenait de plus en plus nécessaire, en face des légitimes exigences des chercheurs et des savants, que le spiritisme pût se produire, appuyé par les procédés plus lents et plus rigoureux de la méthode analytique et inductive. C'est ce qu'ont fait en Angleterre les savants investigateurs de la Société des Recherches psychiques. C'est ce que font en France, avec un égal succès, le colonel de Rochas et Gabriel Delanne.

La méthode scientifique, rejetant comme hypothétique, et comme constituant un cercle vicieux, l'enseignement des Esprits en vue de la démonstration de leur existence, ne peut procéder que du connu vers l'inconnu et du simple au composé ; c'est-à-dire que tout élément de connaissance humaine se trouve contenu dans le précepte si profond et si sage de Socrate : « Connais-toi toi-même ? »

Dans le cas spécial où nous voulons appliquer ce précepte à l'étude

scientifique de l'âme après la mort, en nous aidant des manifestations spirites, nous avons à notre disposition deux choses, simples et connues, qui se trouvent dans la direction où nous voulons aller et sur le seuil de l'au-delà, en quelque sorte : *le rêve*, qui présente tant d'analogie avec la mort, et *le médium*, seul instrument connu des phénomènes spirites. Etudier la médiumnité, c'est précisément étudier à la fois l'un et l'autre dans leurs relations mutuelles. C'est pourquoi nous avons dit au début de cet article que le livre de G. Delanne vient bien à son heure et témoigne d'une très heureuse inspiration.

Mais autre chose est de concevoir le sujet nécessaire, autre chose de le traiter. Dans l'espèce il y fallait de la sagacité, de l'érudition, des facultés rares d'assimilation et de sens critique, et bien peu d'auteurs étaient capables de mener à bien une telle œuvre. Bien peu d'ailleurs étaient mieux qualifiés pour le faire que notre ami G. Delanne, et bien peu s'en fussent tirés avec plus de bonheur.

L'étude de la médiumnité prime actuellement toutes les autres dans l'esprit du spirite intelligent, désireux d'obtenir la vérité la plus entière possible et de ne pas voir le spiritisme piétiner plus longtemps sur un terrain peu sûr et peu fréquenté. Elle prime même l'importante question de l'identité des esprits, car cette identité sera d'autant plus facile à obtenir que les lois de la médiumnité seront mieux connues. En somme, tout le spiritisme repose sur les médiums : le médium est l'instrumeut indispensable, unique, de toute expérience spirite, et il est inconcevable que son existence, son développement et tout ce qui peut en favoriser ou en entraver les infinies variétés, ne soit encore aujourd'hui que le résultat de la chance ou du hasard.

C'est à cette négligence, à cette ignorance des lois de la médiumnité qu'il faut attribuer le caractère douteux de la plupart des séances spirites et par suite la difficulté de la diffusion du spiritisme dans les masses éclairées, mais sceptiques. La cause en est dans l'éternel conflit de la Foi et de la Science. Là où le savant cherche et perfectionne sans cesse, l'homme religieux s'incline, adore et... ne progresse pas.

Le médium, considéré comme un être sacré, pontifie, vaticine et induit autrui en erreur, en se trompant lui-même. Considéré

comme instrument scientifique, il serait étudié, connu, perfectionné, amélioré, et surtout rendu juste et équilibré, ce qui est l'indispensable dans la recherche de toute vérité.

Je ne puis mieux comparer le spirite de certaines réunions qu'à un étudiant qui, observant attentivement un thermomètre, aurait enregistré des masses de températures, sans s'être assuré au préalable si ce thermomètre était du système centigrade, Réaumur ou Fahrenheit, si le liquide employé était susceptible d'une dilatation régulière, si l'échelle thermométrique avait été graduée suivant les données scientifiques, et enfin si quelque mauvais plaisant n'avait pas vicié au préalable toute observation, en chauffant subrepticement la boule de l'appareil. Toutes ces causes d'erreurs, et beaucoup d'autres encore, peuvent trouver leurs analogues chez les médiums, considérés comme instruments d'expérience spirite, et il n'y a, par conséquent, pas lieu de s'étonner si tant d'erreurs et d'absurdités viennent constamment poser au chercheur de sang-froid un difficile problème. Lorsque des ouvrages de la nature de celui qui fait l'objet de cet article, tombent sous les yeux des savants, les faits présentés, les témoignages invoqués, la logique du raisonnement produisent dans leur esprit une impression favorable. Ils demandent à voir et à expérimenter par eux-mêmes. Mais les spirites, qui ont à grands cris affirmé que le devoir impérieux de la science était de vérifier leurs affirmations, oublient qu'ils ont assumé par là même le devoir rigoureux de fournir des instruments d'un usage scientifique et sûr. Là, ils se trouvent en défaut, et c'est par suite de cette négligence que le spiritisme compte un nouvel insuccès. Non pas que les médiums n'aient fait tout leur possible, mais parce qu'ils ne constituent encore actuellement que des instruments de hasard, et non d'étude, parce qu'en un mot les lois de la médiumnité ne sont pas connues, et que l'on a remplacé la méthode par l'admiration. Nous pourrions en citer des exemples tout récents et très instructifs.

C'est pourquoi le premier de tous nos devoirs est de connaître notre instrument : le médium ; de savoir dans quelles conditions il est faux ou juste, et tout ce qui peut en augmenter ou en diminuer la valeur. Tant que cela ne sera pas fait, il n'y aura que de la *Foi* dans le spiritisme et non du *Savoir*. En tout cas, on ne peut continuer à baser une science sur un instrument mal connu et dont par

conséquent les indications sont sujettes à caution. Je sais bien que chaque spirite a sur le sujet ses idées particulières. Mais elles résultent de l'examen de trop peu de médiums, et n'ont pas un caractère scientifique et général.

Si la médiumnité est une maladie, il faut guérir les médiums et non les encourager. Si elle n'est pas une maladie, c'est une faculté latente chez tout être humain, et qui s'est développée par l'effet de circonstances de hasard chez certains d'entre eux. Comme il n'est pas admissible que nous dépendions du hasard, il faut nous hâter de découvrir les circonstances qui favorisent ces facultés anormales, pour les provoquer sans danger, attendu que, tant qu'elles resteront spontanées, elles seront forcément mélangées d'éléments inutiles ou nuisibles. C'est seulement lorsqu'avec le minimum d'efforts on aura obtenu le maximum d'effets utiles, et qu'on aura remplacé le hasard par une volonté experte, que l'on pourra tenir des séances profitables. En un mot, il importe avant tout de découvrir aisément les caractères permettant de discerner un médium véritable d'un médium frauduleux, d'un hystérique, d'un sujet hypnotique. Jusque-là, et dans l'état actuel des choses, personne ne peut affirmer avec certitude qu'une séance, qu'une communication n'est pas plus ou moins teintée des suggestions plus ou moins conscientes du médium ou des assistants.

Quand on possédera les lois de la médiumnité, il restera à découvrir les moyens — étant donné un médium idéal, c'est-à-dire transmettant la pensée *seule* de l'invisible — d'assurer à un invisible donné la permanence de son action, à l'exclusion de celle de tout autre invisible concurrent. Ce sera alors le spiritisme transcendantal. Alors seulement on pourra dire que le spiritisme nous met en rapport certain avec nos amis disparus et nous enseigne des vérités qui n'ont pas une source humaine.

On voit que nous ne sommes qu'au seuil de cette grande science, et qu'il reste à fournir un travail considérable, ne considérerait-on qu'un seul sentier de la forêt spirite, celui, par exemple, des communications par l'écriture mécanique. Et il y en a mille autres!

On voit par ces quelques considérations quelle est, pour tout spirite, l'utilité indiscutable d'un ouvrage de la nature de celui que G. Delanne vient de mettre au jour.

Nous n'essaierons pas de le résumer, ce serait en donner une idée fausse et incomplète. Nous nous bornerons à dire qu'il présente la médiumnité sous ses trois aspects : l'*automatisme* des médecins et des psychologues ; les *phénomènes télépathiques*, où l'action des vivants seuls intervient ; et ceux qui ne peuvent s'expliquer que par l'*intervention des esprits*.

Depuis longtemps nous reprochions aux spirites de mettre à rejeter les explications des savants le même parti-pris que mettent ces derniers à rejeter les explications des spirites. La vérité est toujours au milieu. Personne ne peut se dire instruit d'une question s'il n'en a étudié la face et le revers. Eh bien ! Voici un auteur spirite et des plus éminents, qui est de notre avis, et qui, mieux est, a vulgarisé à l'usage des spirites une quantité de gros livres de science aride et hostile, que ceux-ci ne lisent pas et qu'ils devraient pourtant connaître. Il est juste que son labeur long et fastidieux, résumé dans un livre intéressant et documenté, recueille le succès qu'il mérite et que nous lui souhaitons bien sincèrement.

G. BÉRA.

Christianisme

(Suite)

Les rites de la sépulture montrent clairement que lorsqu'on mettait un corps au sépulcre, on croyait y mettre quelque chose de vivant. Virgile termine le récit des funérailles de Polydore par ces mots : « Nous enfermons l'âme dans le tombeau ». C'était une coutume, à la fin de la cérémonie funèbre, d'appeler trois fois l'âme des morts par le nom qu'il avait porté. On lui souhaitait de vivre heureux sous la terre. Trois fois, on lui disait : « Porte-toi bien ! » On ajoutait : « Que la terre te soit légère ! » On croyait si fermement qu'un homme vivait là, qu'on ne manquait jamais d'enterrer avec lui les objets dont il pouvait avoir besoin, des vêtements, des vases, des armes. On répandait du vin sur sa tombe pour étancher sa soif ; on y plaçait des aliments pour apaiser sa faim.

Plus tard, probablement, l'on admit que l'âme avait la faculté de quitter temporairement le corps pendant la nuit, dans une obs-

curité semblable à celle des enfers. Après la prise de Troie, les Grecs vont retourner dans leur pays ; chacun d'eux emmène sa belle captive ; mais l'âme d'Achille, qui est mort, vient aussi réclamer sa captive, et on lui donne Polyxène.

Plus tard encore, une autre opinion s'établit chez les anciens. Ils se figurèrent une région souterraine où toutes les âmes, loin de leur corps, vivaient rassemblées, et où des peines et des récompenses étaient distribuées suivant la conduite que l'homme avait menée pendant sa vie. De là la conception des Champs-Elysées et du Tartare...

La plupart des philosophes païens : Orphée, Musée, Linus, Hésiode, Ovide, Horace ont enseigné et décrit le Tartare, et Virgile s'est fait l'interprète de la croyance commune, dans ce vers fameux :

« Sed *æternum* que se debit
Infelix Theseus ! » (*Enéïde 4, IV*)

« Le malheureux Thésée est condamné à être assis et assis *éternellement.* »

Il nous montre encore Tityos livré à la fureur d'un insatiable vautour qui lui déchire avec son bec recourbé, le foie et les entrailles, lesquels pour son supplice, se reproduisent *éternellement* (*Enéïde VI, 595-600*).

Chez les chrétiens, le vautour est remplacé par un volcan embrasé, un vaste étang de feu qui brûle sans cesse, sans jamais se consumer.

Ce sont surtout les Pères de l'Eglise Justin, au IIe siècle et Tertullien au IIIe — ce dernier prétend même que les volcans sont les cheminées de l'enfer — qui ont confectionné le système chrétien sur le séjour futur des âmes.

*
* *

Le *purgatoire.* L'Église catholique a cru devoir tempérer le dogme des *peines éternelles* par celui des *peines temporaires* du purgatoire, mais seulement pour les âmes qui ont quitté la terre avec quelques *péchés véniels* sur la conscience.

La croyance au purgatoire ne fut formulée, et encore fort vaguement, que vers la fin du VIe siècle. Elle n'a été admise comme orthodoxe qu'au XVe siècle, par le concile de Florence, en 1439.

Les apôtres, les disciples de Jésus n'avaient aucune idée de ce purgatoire, bien inutile dans leurs croyances, puisqu'ils attendaient d'un jour à l'autre que Jésus, suivant sa promesse, vînt, sur les

nues, juger les vivants et les morts, mettre les justes à sa droite, les réprouvés à sa gauche, et envoyer ceux-ci au *feu éternel.*

« Quand le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire avec tous les saints anges, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire ;

« Et toutes les nations seront assemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs ;

« Et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.

Et ceux-ci s'en iront aux *peines éternelles*, mais les justes s'en iront à la *vie éternelle* » (*Matth. XXV. 31, 32, 33, 46*).

« Je vous dis en vérité que *cette génération* ne passera point que toutes ces choses n'arrivent » (*Matth. XXIV. 43, Luc XXI. 32*).

« Car le Seigneur lui-même avec un cri d'exhortation et une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et ceux qui sont morts en Christ ressusciteront premièrement ;

« Puis nous qui vivrons et qui resterons, serons enlevés ensemble avec eux dans les nuées au devant du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur ». (*Paul.* 1re *Epit. aux Thessaloniciens. IV, 16-17.*)

Jésus n'étant venu sur les nuées ni pour la génération des apôtres ni pour les générations suivantes, il fallait bien mettre à une époque indéterminée le *Jugement dernier* ; mais cet événement ne doit avoir lieu qu'à la fin du monde, et implique par conséquent que les âmes ne sont pas jugées immédiatement après la mort, jugement à la suite duquel les unes vont en enfer, d'autres en paradis, d'autres dans le purgatoire. Mais alors à quoi servira le jugement dernier ?

L'Eglise s'en tint fort longtemps, avec tous les Pères des premiers siècles, au Paradis et à l'Enfer, à la simple séparation le jour solennel du jugement des bons et des méchants, des brebis et des boucs.

« Que personne ne s'y trompe, écrivit saint Augustin, il n'y a que deux lieux pour les âmes ; pas de troisième lieu n'existe. Celui qui n'aura pas mérité de régner avec le Christ périra avec le diable ».

Mais les paroles mêmes de saint Augustin : « pas un troisième lieu n'existe » montrent que déjà, dès le 4e siècle, une opinion populaire s'était formée en faveur d'un séjour intermédiaire où iraient les âmes de ceux qui n'avaient été ni bons ni mauvais, les faibles,

les irrésolus. Cette croyance régna durant tout le moyen âge, et le poëme de Dante : « *La divine comédie* », dont le *Purgatoire*, encadré par l'*Enfer* et le *Paradis*, forme le deuxième chant, nous la montre à son apogée.

L'Eglise catholique, qui a toujours cédé aux opinions populaires, surtout quand elle y trouvait son intérêt, finit par ratifier celle-ci, et le concile de Florence de 1439, concile œcuménique, décréta que « *les âmes de ceux qui meurent avant d'avoir satisfait, par de dignes fruits de pénitence, quoiqu'en état de grâce, sont soumises aux peines du Purgatoire* ».

C'était surtout pour battre monnaie au détriment des âmes crédules que l'Eglise prenait cette décision. De l'existence du purgatoire dérivent nécessairement les messes pour les défunts et les quêtes fructueuses pour les pauvres âmes en détresse dans ce triste séjour...

Les prêtres font des horreurs du purgatoire le tableau le plus effrayant, et ne cessent de le présenter aux fidèles. Mais, si horrible qu'il puisse être, on a toujours l'espoir d'en sortir un jour.

Il est même très facile de venir en aide aux pauvres âmes souffrantes de ce séjour épouvantable. Il suffit, à cet effet, de donner quelque argent au clergé, qui se fera un devoir d'intercéder en faveur de ces malheureux auprès de la Très Sainte Vierge.

Marie Immaculée, qui est la meilleures des Mères, intercèdera, à son tour, auprès de son divin Fils, qui réussit, presque toujours, à arrêter les coups de la vengeance de son Père, ou, tout au moins, obtient toujours une notable diminution dans la durée de la peine...

Le chanoine Buguet a fondé à Montligeon une ligue pour le rachat des âmes du purgatoire. Cette ligue est fort prospère et possède déjà plus de *quatorze millions* d'adhérents !

*
* *

La divinité de Marie. — La divinité de Marie organisée à l'instar de celle d'Isis, s'est substituée *en sourdine* à la divinité du Christ. Non seulement le culte d'Isis se trouve rétabli sous un nom nouveau, mais son image même, debout sur le croissant de la lune, reparaît. La figure bien connue de cette divinité tenant entre ses bras l'enfant

Horus est arrivée jusqu'à nous dans les créations artistiques de la *Madona* et du *Bambino*.

« Si Marie n'est pas la fille naturelle de Dieu, dit le Père Eusèbe Nieremberg, on peut toutefois l'appeler sa fille adoptive. La Trinité aime la *Mère de Dieu*, non seulement parce que le Père Eternel la regarde comme sa fille, le Fils, comme sa Mère, le Saint-Esprit comme sa fiancée, mais parce qu'ils tiennent Marie pour le lien commun des trois personnes divines dans le paradis où *ils se rafraîchissent et s'amusent* » (1).

« Enfin Marie, au dire du révérend Père, approche Jésus de si près qu'elle le masque en quelque sorte quand on lève les yeux au ciel, ce n'est plus lui qu'on voit, c'est elle ».

Le journal catholique « *Le Rosier de Marie* » a pour épigraphe : « *Tout dans le monde se fait par Marie* ». Alors que reste-t-il à Dieu ?

Les Jésuites ont fait de la mère du Christ, par un tour de force d'arithmétique, une quatrième personne de la Trinité, et il faut avouer qu'elle a le droit de compter pour quatre tant elle se prodigue depuis qu'elle est déléguée aux miracles.

*
* *

Les saints du Paradis. — Les saints du Paradis ont pris la place des *dieux* de l'Olympe. Beaucoup de saints ne sont d'ailleurs que d'anciens dieux réinstallés sous de nouveaux noms, et quelquefois même comme *saint Denis* (*Dyonisios*), sous leurs noms véritables. C'est ainsi que saint Hubert a remplacé Diane chasseresse, que saint Eloi s'est substitué à Vulcain pour protéger les batteurs de fer, que saint Fiacre et saint Vemus sont adorés par les clients de Pomone et de Bacchus, que saint Côme a détrôné Esculape, que saint Michel et saint Georges sont devenus les patrons des militaires, comme jadis Mars et Minerve, que sainte Cécile, prenant pour attribut la harpe au lieu de la lyre, est devenue la patronne des musiciens, comme Apollon avait été leur dieu.

L'influence des grands saints auprès de Dieu est, comme celle des ministres terrestres, assez variable et précaire. Ainsi tel grand saint qui passait pour avoir particulièrement l'oreille du Très-Haut, est tombé un jour en disgrâce, et a été remplacé par un autre.

(*à suivre*) GÉNÉRAL H. C. FIX.

(1) C'est nous qui soulignons.

Les fables de l'Esprit frappeur

M. Jaubert, ancien vice-président du tribunal de Carcassonne, était un spirite de la première heure. En 1862 il publia un petit volume de poésies diverses, obtenues par lui au moyen de la typtologie. Son procédé était très simple. Il prenait une assiette, posait la main gauche sur le bord et, presque immédiatement, l'assiette se soulevant sur un côté, frappait des coups rapides qui désignaient les lettres formant les mots et les phrases de la communication.

Nous avons reproduit déjà la fable intitulée : *La Chenille et le Papillon* qui fut couronnée aux jeux floraux de Toulouse. Voici encore quelques échantillons de cette muse d'Outre-Tombe qui parfois ne manque pas d'une certaine verve :

LE COQ ET LE PERROQUET

Au poète N.

FABLE

Vous répétez, Monsieur, sur un ton magistral :
« L'Esprit, pour un Esprit, fait les vers assez mal ;
Il est sans vigueur, monotone ».
J'en conviens, mais jamais je n'ai pillé personne.
. . . .
. . . .
Sur le mur d'une basse-cour,
Un jeune perroquet, grand faiseur de vacarme,
S'écriait : « Admirez ! garde à vous ! portez arme !
« Ecoutez le bruit du tambour...
« Escadrons, en avant ! Voici la canonnade ;
« Que je parle bien aujourd'hui !
« Jacquot, veux-tu de la salade ?
« Veux-tu déjeuner ? Oui, oui, oui. »
Puis des jurons, Dieu sait... Plein de sens, de courage,
Un coq lui dit enfin : « Cesse ton bavardage,
« Ou redoute mon bec, bredouilleur sans égal,

« Qui te crois un sublime artiste ;
« Je préfère un dindon s'il est original,
« A Jacquot l'impudent copiste. »

L'inspiration poétique ne fait pas défaut non plus dans cette jolie pièce :

L'Ame et la goutte d'eau

Petite goutte d'eau qu'emporte le nuage,
Sais-tu quel sera ton destin ?
Sur quelle couche de feuillage
Viendront te déposer les larmes du matin ?
Quel sillon brûlant dans la plaine,
Quel torrent écumeux sur le flanc du coteau,
Quel océan, quelle fontaine
Attendent ton baiser, petite goutte d'eau ?
Formeras-tu d'Iris la robe diaprée ?
Iras-tu dans la fange expier ta candeur,
Ou dormir, amante adorée,
Dans le calice de la fleur ?

. . . .

. . . .

Et que te font à toi les hasards de la vie,
Ses voluptés ou ses douleurs ?
Sous le niveau de l'harmonie,
Esclave tu nais et tu meurs...
Mais l'âme, sublime mystère,
Rayon tombé du ciel pour l'immortalité,
L'âme grandit ou dégénère
Au souffle de la liberté.

M. Jaubert affirmait n'avoir jamais appris à versifier et il se déclarait incapable de faire un vers correctement. Cependant, c'est par centaines qu'il obtenait ces fables légères, gracieuses où parmi les agréments du style se montre toujours la plus haute moralité.

Nos modernes psychologues ne sont guère embarrassés lorsqu'on les met en présence de faits semblables.

D'un air désinvolte, ils prononcent le mot de *subconscience*, et il semble que tout est dit. Mais est-il bien sûr qu'un poète sommeille ainsi chez certains individus sans qu'ils s'en soient jamais doutés ? A-t-on vraiment démontré d'une manière irréfutable que l'esprit

vive une double existence et qu'une partie de nos pensées nous demeure à jamais étrangère, tant qu'une faculté comme celle de l'écriture ou de la typtologie ne lui ouvre une issue sur la vie normale, comme une source qui se fraye sa route dans les profondeurs de la terre arrive enfin à la lumière du jour ?

Sans doute, cela peut arriver pour quelques individus, mais nous croyons qu'il n'en saurait être ainsi pour tous les médiums. En particulier, pour M. Jaubert, il existe des preuves d'une intervention étrangère. Souvent la table, ou plutôt l'assiette, lui révélait des événements inconnus concernant des personnes qu'il voyait pour la première fois. Edoux, directeur à cette époque d'une feuille spirite, raconte qu'il obtint une de ces communications pendant une visite qu'il fit à l'éminent magistrat.

M. Jaubert sentait aussi, parfois, sa main saisie par une force invisible et il dessinait alors mécaniquement des paysages qu'un artiste n'aurait pas désavoués. Tous ces faits réunis confirment pleinement l'enseignement spirite, que tant de gens s'acharnent à repousser malgré les trésors de force et de consolation qu'il renferme.

Pour ceux qui voient dans toutes les manifestations spirites la griffe fourchue de Satan, citons ces deux fragments, toujours empruntés au même ouvrage :

Impressions de voyage
à l'abbaye des Bénédictins de Lagrasse

FRAGMENT

Je vois du hameau le rocher solitaire
La pelouse où mes pieds glissèrent tant de fois,
Les ruines du monastère,
Son clocher sans flèche et sans croix,
La ronce s'attachant aux pierres tumulaires,
Les grands marbres précipités,
Sous le fer brutal des sicaires,
Les saints autels décapités.
Sous l'herbe sommeillaient chapitaux, colonnades ;
Sous la voûte, où naguère on pliait le genou,
Plus de cantiques ; pour aubades,
J'entendis le cri du hibou !

Dans le cloître aux arcades sombres,
Dans un linceul les yeux éteints,
Priaient en paix les pâles ombres
d'Immobiles Bénédictins.

. . . .

. . . .

J'en ai bien vu tomber, des autels et des trônes ?
Mais qu'importe du sort l'arrêt capricieux ?
Le serviteur du Christ ne cherche ses couronnes
Que dans les cieux.

Ceux que j'aime et ceux que je n'aime pas

J'aime le souverain dont la main fraternelle
Couvre tous ses enfants d'une égale tutelle.
J'estime l'ennemi s'il se montre sans fard ;
J'évite l'orgueilleux, je méprise le traître ;
Je déteste l'ingrat, j'abhorre le cafard.
Celui que je vénère, ami, c'est le bon prêtre.
Nous aussi. Mais combien sont-ils rares !

BECKER.

Rapport
sur les séances de Mme Thompson
Par le Dr Van Eeden

On peut dire que ceux qui se livrent à l'étude des phénomènes psychiques se divisent en trois catégories : les incrédules absolus, les spiritualistes et les non spiritualistes.

Les incrédules absolus ne se rencontrent que bien rarement parmi les hommes de science sérieux, qui se sont attachés à l'étude de la question avec persévérance et libres de préjugés. Nous ne nous arrêterons pas à discuter leur opinion. (1)

(1) Cependant, c'est le cas d'un très grand nombre de nos savants français, qui nient l'existence même de ces phénomènes (*Note de la Rédaction*).

Quant à ceux qui admettent la réalité des phénomènes, on peut les diviser en deux classes nettement distinctes.

La première catégorie accepte complètement les opinions des spirites, croit à l'influence d'esprits, d'êtres impalpables et invisibles, dans leur état ordinaire, sur l'esprit et le corps des vivants.

La seconde catégorie reconnaît bien la réalité de faits extraordinaires, que nos données scientifiques actuelles ne peuvent expliquer, mais elle prétend que jusqu'ici on n'a rien découvert qui puisse nous obliger absolument à croire à l'existence des esprits. Selon cette façon de voir, tout peut probablement trouver sa raison dans des facultés personnelles des médiums, telles que la télépathie et la clairvoyance.

On trouve, comme chacun sait, dans le premier groupe, des savants éminents, comme Alfred Russell Wallace, sir William Crookes et cet homme dont nous déplorons la perte récente, Frédéric Myers.

Je pense que nous pouvons ranger dans le second groupe cet autre président de notre société, dont la perte est récente, le professeur Sidgwick, ainsi que M. Podmore et d'autres encore.

La première théorie fournit l'explication la plus simple. Dès que l'on admet la possibilité de l'intervention dans notre vie d'êtres dont les conditions matérielles d'existence sont pour nous tout à fait imperceptibles et même incompréhensibles, tout le reste s'explique sans peine. Comme conception philosophique, cette vue n'a rien d'absurde ni d'improbable. Nous pouvons, au contraire, considérer comme beaucoup plus vraisemblable l'opinion qui admet l'existence d'une infinité d'êtres invisibles, dont nous sommes entourés, que celle qui nous représente comme la dernière expression de la vie ou comme ayant atteint la limite extrême de la faculté de prendre notion des autres êtres. Nous savons, en effet, que nous ne possédons que cinq modes de perception sensorielle et que chacun de ces modes n'embrasse qu'une infime partie de l'échelle infinie des mouvements vibratoires. Il est, philosophiquement parlant, aussi absurde de croire que toutes les formes de vie et d'existence doivent tomber sous nos facultés d'observation, que de prétendre qu'il n'y a dans l'espace aucun autre corps céleste que ceux que nos yeux nous permettent de percevoir.

Il ne faut jamais oublier ce principe philosophique si bien for-

mulé par Spinosa et qui, à ma connaissance, n'a jamais été contredit ni considéré comme susceptible de contradiction : que l'infinité de Dieu a une infinité de modes « *Infinitas infinitis modis* » ; c'est-à-dire que l'infini n'existe pas seulement pour le temps et pour l'espace, mais aussi pour *la diversité d'être à la même place et au même temps*.

Cependant le second groupe d'observateurs, tout en acceptant comme une possibilité qu'il existe auprès de nous d'autres êtres, anges ou esprits, capables d'exercer une influence sur nous, soutient qu'au point de vue scientique on a le droit de repousser aussi longtemps que possible la théorie de leur action ou de leur intervention dans la production des phénomènes.

La télépathie et la clairvoyance étant désormais reconnues comme indiscutables, ainsi que les étonnantes facultés de l'inconscient ou subliminal, nous ne devons admettre l'intervention des esprits qu'autant que cela est devenu nécessaire.

Au point de vue purement théorique, cette seconde façon de voir semble inattaquable. Il est en effet bien difficile de prouver sans réplique qu'un fait quelconque n'a jamais pu, à aucun moment de la vie du médium, arriver à la connaissance de son subconscient et si l'on admet une faculté comme la clairvoyance à laquelle on ne peut fixer de limites ni dans le temps ni dans l'espace, ce n'est plus de la difficulté que l'on éprouve, c'est une véritable impossibilité.

Je veux citer un exemple tiré de mes recherches avec M[me] Thompson. Pour ma première séance nous avions pris les plus grandes précautions pour cacher au médium ma venue, mon nom et ma nationalité. Je vins donc sans être attendu et restai tout à fait silencieux. Cependant cette première fois, le nom de Frédéric, qui est mon prénom et celui de mon père, fut prononcé et il fut fait quelques tentatives pour donner mon surnom (Fon, Fondalin) en même temps qu'il était fait une allusion à ma profession médicale.

A la seconde séance, quoique je n'eusse pas revu M[me] Thompson dans l'intervalle, le nom Van Eeden fut prononcé, comme on le fait en anglais, ainsi que le nom de la Hollande, ma patrie, le prénom (Marthe) de ma femme et de l'un de mes enfants. A la troisième vint le nom de la localité que j'habite (*Bussum*).

Tous ces noms furent donnés plus ou moins au hasard et le plus

souvent sans être logiquement amenés. Bientôt, pendant la troisième séance, elle commença à m'appeler M. *Bostim*, *Bossom* ou *Bussum*, confondant ce nom de localité avec mon nom. Puis elle demanda ce que voulait dire *Hollande*. Dès la première séance elle avait dit que j'avais un parent du nom de Frédéric ; à la troisième elle dit que c'était mon nom et que j'étais jardinier de l'Eden, et ainsi de suite. Peu à peu la clarté se fit dans son esprit.

Comme pourront s'en convaincre ceux qui étudieront mes notes, il ne peut être ici question d'une simple coïncidence. On peut présenter quatre suppositions :

1. Une fraude *consciente*. Cela obligerait à admettre tout un système d'informations secrètes, un service de renseignements d'une étendue et d'une exactitude impossibles. J'affirme qu'il suffit de connaître Mme Thompson pour écarter d'emblée une pareille hypothèse.

2. Une fraude *inconsciente*. Pour adopter une telle hypothèse, il faut admettre qu'en vertu d'un merveilleux pouvoir de déduction, Mme Thompson a la faculté d'appliquer avec sûreté à un visiteur inconnu et qu'elle voit pour la première fois, un nom qu'elle aura vu par hasard sur une lettre en un écrit quelconque.

3. Information *reçue des Esprits*. Telle est l'explication que donne Mme Thompson elle-même. D'après ce système, les esprits parlent par sa bouche, tandis qu'elle rêve à d'autres choses, souvent, en s'éveillant, elle raconte ses rêves.

4. *Clairvoyance et Télépathie*. D'après cette théorie, Mme Thompson, inconsciemment, lut dans mon esprit, ou quelque autre part que ce soit, des renseignements sur mon compte et s'en servit pour constituer une figure dramatique, un esprit qui est supposé lui raconter tout cela.

Comment écarter toute supposition de fraude ?

La possibilité d'un tel élément ne nous paraît pas soutenable. J'ai reçu des détails sur des objets dont je connaissais seul la provenance. J'ai apporté une mèche de cheveux d'un homme qui avait vécu et était mort à Utrecht. Je présentai ensuite une partie de vêtement qui venait d'un jeune homme suicidé. *Personne au monde* ne savait que je l'avais prise pour l'apporter en Angleterre dans ce but d'expérience et cependant elle me donna aussitôt le prénom de

ce jeune homme, fit sa description, et spécifia son mode de suicide.

Il n'est pas possible, à mon avis, de faire intervenir ici ni fraude ni coïncidence.

Je conviens qu'un tel témoignage ne peut entraîner la conviction de quiconque mettra en doute ma sincérité ou la fidélité de ma mémoire ou encore ma faculté d'observation. Du reste aucun témoignage isolé ne peut être considéré comme suffisant et demande nécessairement à être appuyé par d'autres, et c'est ce que nous cherchons à faire.

Reste à choisir entre la télépathie et l'intervention des esprits. Mais ici nous nous trouvons dès le début en présence de difficultés tout autrement grandes et complexes qu'on ne l'aurait cru à première vue.

La télépathie nous force à admettre que mes pensées ont pu être transmises à l'esprit du médium en dehors de tout procédé ordinaire. A quelle distance le fait peut-il se produire ? Faut-il croire que ce moyen de communication, sur lequel nous n'avons aucune notion, tombe sous les lois de la lumière et du son ? Ou bien le phénomène ne peut-il se produire que quand je me trouve dans la même pièce et que je fais un effort de volonté ? Par quel moyen pourrons-nous éviter ou exclure toute action télépathique de la part de qui que ce soit, dans n'importe quel lieu de la terre ?

Il semble à première vue que l'hypothèse de télépathie doive être exclue, lorsque le médium me révèle une chose que j'ignorais moi-même. En effet beaucoup d'expérimentateurs ont considéré jusqu'ici cette condition comme donnant une preuve sans réplique.

Voyons cependant ce que vaut cette prétendue preuve décisive, qui ne s'appuie que sur une méthode de raisonnement trop ordinaire, qui n'a rien de scientifique ni de philosophique et provoque les plus grandes erreurs. Pour la prendre en considération, il faudrait posséder certaines notions qui nous sont totalement étrangères. Ce que nous possédons aujourd'hui sur la télépathie n'est pas une *notion*, mais simplement une sorte d'idée absolument vague.

Nous sommes portés à admettre qu'il faut tenir compte des distances de lieux et de temps. D'après nos expériences nous pensons que l'action télépathique s'exercera plus facilement entre deux personnes se trouvant en même temps dans une pièce, l'une faisant

un effort de volonté, tandis que l'autre reste passive. Mais nous ne nous croyons nullement autorisé à considérer ces conditions comme essentielles.

Qui donc pourrait me contredire si je disais que ce renseignement qui m'était inconnu a été fourni au médium par l'action télepathique d'un habitant quelconque de la Hollande ou d'un autre pays en ce monde ? (1).

Les connaissances que nous avons sur la clairvoyance sont encore plus vagues et plus indécises. C'est précisément cette ignorance des lois qui la régissent qui nous permet d'expliquer tous les faits par son action et qu'il est impossible par conséquent de la faire intervenir dans une expérience absolument décisive.

Nous savons tous que la partie subliminale de nous-même est une créatrice de scènes de premier ordre. Nos rêves sont des comédies ou des drames qui nous impressionnent vivement. Nous avons le pouvoir de commander à des personnes hypnotisées, de jouer tel ou tel *rôle* et elles le rempliront avec un naturel et une perfection étonnants.

On ne peut trouver dans ces phénomènes un moyen d'interpréter tout ce qui se présentera comme venant des esprits, quelque convaincante que puisse être l'imitation de la vie. Si nous admettons qu'il existe une faculté de clairvoyance capable de nous procurer toute espèce de renseignements sur toutes choses et toutes personnes, sur les localités et les dates, sur le passé comme sur l'avenir, quel genre de preuve assez merveilleuse pourrait trouver un esprit pour éviter la fatale objection que l'on est simplement en présence d'une dramatique création du cerveau du médium se servant de sa faculté illimitée de se renseigner ? (2)

(1) Nous ferons observer ici qu'une de ces conditions qui semblent indispensables au phénomène télépathique est précisément qu'un *rapport* existe au préalable entre l'agent et le percipient. Ce rapport peut être naturel entre parents ou personnes qui ont entre elles de l'affection. On peut le créer artificiellement par les pratiques du magnétisme. Il peut arriver qu'il existe accidentellement, entre personnes qui ne se connaissent pas, mais ce cas est infiniment rare et ne détruit pas la loi de la nécessité d'un rapport pour que se produise l'action télépathique entre deux êtres vivants.

(NOTE DE LA RÉDACTION).

(2) « Ici, nous ferons les mêmes objections que précédemment. La clair-

Ainsi, par exemple, nous voyons le jeune suicidé donner comme preuves de son identité les noms hollandais de localités et de personnes auxquelles je ne pensais pas du tout à ce moment. On pourrait dire qu'il n'y avait là qu'un fait de télépathie inconsciente. En même temps furent cités des noms que j'ignorais absolument ; je ne savais pas qu'il existât des noms semblables. Cependant plus tard je me trouvai en Hollande en contact avec des personnes qui portaient ces noms, mais il me fut impossible de reconnaître quels rapports pouvaient exister entre elles et le jeune suicidé. Mais quelle preuve d'identité pouvais-je tirer de là ? Ne pourrait-on pas toujours dire que le médium, en sa qualité de clairvoyant, avait vu quelque part ces noms en rapport avec ce jeune homme et s'en était servi pour rendre plus complète la *vraisemblance* de sa création ? (1)

Il est donc évident qu'un témoignage de ce genre peut n'avoir aucune valeur démonstrative.

Nous ignorons, d'autre part, les conditions dans lesquelles les esprits peuvent ou doivent agir sur le cerveau humain, ainsi que l'influence possible des distances et cela aussi complètement que dans les cas de télépathie.

Je puis citer l'obervation suivante, à titre de curiosité :

Le jeune homme dont je parle dans le compte-rendu de mes séances échappa aux suites de sa première tentative de suicide, particularité qui avait échappé au *contrôle* Nelly, mais la blessure qu'il se fit à la gorge lui laissa de la raucité de la voix et une petite toux particulière. Dès que je me présentai chez Mme Thompson avec un de ses vêtements, la voix du médium devint rauque et de temps à autre se produisirent de petites secousses de cette toux spéciale, qui ne firent que s'accentuer à chacune des séances suivantes. Après la troisième, les accès de toux survinrent même dans l'intervalle des séances, et finalement ne disparurent que *lors-*

voyance est limitée par des conditions que nous commençons à connaître. Nous engageons les lecteurs à lire le nouvel ouvrage de M. Delanne : *Recherches sur la Médiumnité*, pages 195 et suivantes dans lequel, précisément, ces questions sont discutées.

(1) Cette supposition est absolument en opposition avec l'immense majorité des faits connus de clairvoyance et ne saurait sérieusement être prise en considération.

que j'eus quitté l'Angleterre, en emportant le gilet de flanelle en question.

Il semblerait que dans ce cas la distance a joué un certain rôle, et, ce qui est plus curieux, c'est que l'influence était excercée par un objet inanimé. Ceci me rappelle ce qu'un auteur français appelle *l'âme des choses*.

Il est bien difficile de réfuter l'opinion qui ne voulant voir dans tout ceci ni télépathie ni clairvoyance, attribue les phénomènes à l'intervention des esprits. Selon cette théorie, adoptée par des hommes supérieurs, tels que A. Russell Wallace, etc..., des esprits nous enveloppent toujours et de toute part, s'efforçant de diriger nos actes, nos pensées, jusqu'à nos fantaisies. Ces influences peuvent être agréables ou déplaisantes, utiles ou nuisibles, insignifiantes ou remarquables selon notre sensibilité et l'état plus ou moins parfait de notre santé.

On peut ainsi se rendre compte de la télépathie, de la clairvoyance, de tous les phénomènes de conscience subliminale, même des songes et des hallucinations, ainsi que des troubles intellectuels des aliénés.

Cette opinion me semble tout aussi bien justifiée que l'autre. Dans le cours de mes recherches sur les rêves et les troubles des maladies mentales, j'ai eu souvent le profond sentiment que dans quelques cas ils ne pouvaient résulter que de l'action néfaste d'agents du dehors, tels que des démons, avec leurs inspirations diaboliques. Tous les observateurs ont dû être frappés de ce fait qu'il semble qu'un esprit malfaisant cherche toujours à profiter de l'état de faiblesse ou de maladie de l'esprit de l'homme, pour l'assaillir de toutes sortes d'idées ou d'imaginations terribles, grotesques ou funèbres.

L'attribution de tous ces phénomènes morbides à l'inconscient ou à la conscience subliminale, ou encore à une personnalité seconde n'est pas justifiée. Du reste, au point de vue philosophique, peut-on dire que les termes d'insconscient, subliminal, personnalité seconde sont plus clairs et plus scientifiques que ceux de démon, esprit, fantôme ? N'est-ce pas là le plus souvent une simple question de mots ? Quelle différence peut-on établir entre une personnalité seconde ou tertiaire et un démon possesseur ?

L'objection la plus grave qu'on puisse, à mon avis, faire à cette opinion, c'est que par la suggestion hypnotique nous pouvons à volonté créer des personnalités secondes ou tertiaires et non des démons. Mais, encore une fois, savons-nous bien ce que nous faisons avec la suggestion hypnotique ? Je réponds nettement *non*, comme m'y autorise une pratique de quinze années. N'est-il pas possible qu'avec nos suggestions hypnotiques nous agissions exactement de la même façon et avec les mêmes résultats que les esprits eux-mêmes ? Pour ma part, j'ai la conviction qu'on ne peut nier cette possibilité.

A Suivre. Pour la traduction : DOCTEUR DUSART.

Œuvre qui s'impose

APPEL AUX PARTISANS DU MAGNÉTISME ET DU SPIRITISME

Depuis déjà longtemps, nous mûrissons un projet que nous pensons être grandiose ; sans plus tarder, nous le soumettons à nos amis.

Il n'existe en France, pas plus du reste qu'à l'étranger, une Maison, un Hôpital où l'on applique le *Magnétisme*, le *Somnambulisme* et la *Médiumnité* au traitement des maladies : il serait bon et urgent de combler cette lacune.

Nous n'avons pas besoin de faire le panégyrique du vieux Magnétisme et du Spiritisme à ceux qui, comme vous, lectrices et lecteurs, sont au courant de la question, mais il est de notre devoir à tous, d'en répandre les bienfaits : ne laissons pas plus longtemps l'hypnotisme pseudo-officiel envahir notre champ.

Nous voyons, par les pétitions présentées à la Chambre des députés, combien sont nombreux les partisans et les défenseurs du Magnétisme humain ; aussi, nous croyons que le moment d'agir est venu.

Relevons le gant et portons haut le drapeau de nos proches devanciers et Maîtres : Allan Kardec, du Potet, Lafontaine, etc.

Nous piétinons sur place et nous n'avançons que très peu, malgré

les efforts de quelques hommes d'élite tels que Bouvier, Delanne, Denis, Durville et d'autres encore.

Si nous voulons marcher de pair avec nos contradicteurs scientifiques, les dépasser facilement même, nous devons procéder tout autrement : nous devons, comme eux, nous servir du prestige que confère un diplôme.

Certes, nous sommes loin de vouloir amoindrir en quoi que ce soit le mérite et le savoir de ceux qui, sans diplôme, guérissent ou soulagent les maux d'autrui ou propagent les saines et consolantes théories spirites : nous avons seulement le ferme désir de créer une œuvre nouvelle, afin de faire échec à nos détracteurs.

Ce préambule bien compris, voici la proposition que nous faisons à nos partisans. *Fondation d'une maison de santé et d'un Institut Magnético Spirite.*

Pour cela faire *: formation d'une société en commandite au capital de 500.000 frs, cet argent sera garanti par hypothèque.* Voici l'origine des avantages qu'un hasard providentiel a mis entre nos mains.

Un de nos amis loua, il y a une douzaine d'années, avec promesse de vente, aux portes de Paris, presque dans le Bois de Boulogne, une immense propriété d'un hectare de terrain. Au centre de la dite propriété est un véritable palais, entouré de grands arbres, avec une superbe pièce d'eau : on peut loger là plus de 30 pensionnaires. Trois autres bâtiments entourent et font partie de cette splendide propriété ; ils pourraient, étant agencées, recevoir 20 autres pensionnaires.

Le locataire actuel, admirateur, depuis peu il est vrai, du Magnétisme — nous avons eu la satisfaction de guérir, par ce moyen une de ses parentes atteinte d'une maladie réputée incurable — veut contribuer selon ses moyens, il a perdu la plus grande partie de sa fortune, à l'édification de notre œuvre ; il nous offre sa promesse de vente, il nous en fait don.

Depuis 10 ans, la propriété en question a augmenté presque du double de sa valeur, et elle augmente chaque jour, surtout depuis la proximité du Métropolitain.

Or, avec 300.000 frs. nous acquerrons cet immeuble : *c'est le prix de vente consenti il y a 12 ans.*

Aujourd'hui, dans ce quartier, le terrain se vend au minimum

100 frs. le mètre ; *il ne nous coûterait à nous qu'environ 35 frs,* et les constructions seules ont coûté plus de 200.000 frs. *c'est donc une excellentissime affaire à réaliser.*

La Maison de santé projetée serait donc la base fondamentale, la « nourrice » si nous pouvions employer cette expression, de l'Institut Magnético-Spirite, qui, lui, vivrait d'une part prélevée sur les bénéfices de la Maison de santé. Là, les malades seraient traités par les agents physiques et psychiques et non par les drogues : ce serait une maison unique en France, et nous pouvons dire dans le Monde.

Pour son fonctionnement, nous nous sommes assurés, *d'une façon particulière,* le concours de nombre de nos confrères ; nous sommes ainsi certains d'avoir à soigner beaucoup de malades.

Outre les internes pensionnaires — les malades du dehors pourront suivre nos traitements — et *une clinique gratuite sera à la disposition des indigents.*

Pour la question qui nous tient tant au cœur — le spiritisme — un comité de sept personnes seulement est déjà formé. Ce comité, composé d'hommes diplômés, étudiera scientifiquement et sans aucune espèce de parti-pris tous les phénomènes psychiques ; il s'attachera surtout à démontrer l'existence de l'âme, sa survivance à la matière et fera connaître coram populo ses travaux.

Pour réaliser nos desiderata, il nous faut des capitaux ; en un mot le nerf de la guerre que nous pensons, eu égard aux circonstances particulières énoncées rapidement, pouvoir trouver parmi nos amis.

Voici les avantages que nous offrons à nos bailleurs de fonds :

1° L'argent des commanditaires sera garanti par la propriété ;

2° Il rapportera d'abord le 3 0/0, intérêt compris dans les frais généraux ;

3° Les commanditaires toucheront, en plus, 1/3 des bénéfices.

Nous pouvons affirmer la véracité absolue de ce que nous avançons ; or, comme nous ne pouvons ici donner tous les détails de notre organisation, nous prions instamment les personnes désireuses de collaborer à cette œuvre magnifique de s'adresser soit par lettre, soit verbalement, à M. Gabriel Delanne, 40, Boulevard Exelmans,

Paris ; ou à moi : 4, rue du Pavillon (Parc des Princes) Boulogne-sur-Seine : nous donnerons ainsi tous les renseignements désirables.

Dr MOUTIN.

Entretiens Philosophiques

ENSEIGNEMENTS SUR LA TOLÉRANCE

Pratiquer l'humilité est la première condition pour obtenir cette importante qualité, et la connaissance de soi-même en est la seconde.

L'orgueil nous fait volontiers mépriser nos semblables ; nous nous donnons toutes les vertus, toutes les supériorités et, imbus de cet amour immodéré de nous-mêmes, nous considérons les autres comme tellement inférieurs, que nous n'admettons pas qu'ils puissent penser d'une autre façon que la nôtre.

Ce sentiment erroné a été une des grandes causes des guerres de religion. Les fondateurs des différents cultes obéissaient à un mobile pire encore : l'intérêt personnel ; un égoïsme féroce leur faisaient sacrifier sans scrupule des milliers d'êtres, qu'ils appelaient des hérétiques, des damnés, et auxquels ils infligeaient les plus cruelles tortures parce que ces malheureux se révoltaient contre des enseignements qui ne satisfaisaient ni leur cœur ni leur intelligence.

Cette formule catholique « hors l'Eglise pas de salut » est monstrueuse ; elle a jeté dans le monde des germes de haine, des ferments de guerre, elle a élevé les bûchers, fait inventer les supplices les plus horribles, les plus raffinés.

Parmi les adeptes des religions diverses qui règnent sur le globe terrestre, il en est de sincères, leur fanatisme est l'œuvre de leurs instructeurs. Imprégnés de cette conviction que seuls ils possèdent la vérité, ils haïssent, considèrent comme des ennemis et des êtres pervers tous ceux qui ne partagent pas leurs croyances.

Anathème aux misérables qui abusent de la crédulité des âmes peu avancées : ce sont les vrais bourreaux de l'humanité. Les Con-

quérants détruisent les corps, eux enténèbrent les esprits, les arrêtent dans leur évolution, pervertissent leurs facultés. Il faut donc se défier des hommes qui disent : nous seuls avons la Vérité ; nous, nous sommes les représentants de la Divinité, ne croyez qu'en nous sous peine de vous perdre.

La Vérité absolue n'habite pas encore la Terre : l'humanité n'est pas assez avancée pour la connaître, elle l'éblouirait, l'humanité ne pourrait la comprendre. La progression intellectuelle comme la progression matérielle procède par degrés, chaque génération enrichit la génération qui lui succède et, pas à pas, les hommes marchent vers le développement de leur race.

Pour être tolérant, il faut donc s'instruire, se pénétrer de son ignorance et, quand on rencontre sur sa route des frères qui en savent moins que nous, pensons que nous avons passé par ce stage inférieur, que notre science est bien peu de chose relativement à ce que nous avons à apprendre. N'usons de notre supériorité relative que pour les éclairer si nous le pouvons et pour partager avec eux les acquis que nous avons obtenus. Et surtout, ne troublons aucune conscience, respectons les croyances, même les superstitions si elles satisfont ces âmes : quand leur croissance l'exigera, elles-mêmes demanderont la lumière.

Les religions ont la même source, elles ne diffèrent que par leurs formes, elles ont été interprétées d'une manière différente suivant l'époque, la latitude où elles ont pris naissance. Il n'y a qu'une Religion : l'amour de Dieu et de ses semblables. Voilà une vérité absolue, universelle, infinie... Elle suffit aux âmes très évoluées pour marcher d'un pas ferme, mais les cultes sont une nécessité pour les masses ; c'est le rappel du but de notre existence, une envolée vers les mondes supérieurs. Sans les cultes, l'humanité serait écrasée sous le poids de la matière grossière qui l'enveloppe, les facultés psychiques ne se seraient jamais éveillées. Soyons donc pleins d'indulgence, de bienveillance pour nos frères cadets ; aidons-les, prions pour eux, tendons-leur la main, ne méprisons jamais leurs croyances... comme nous, ils s'éclaireront un jour, car, je le répète, toute créature subit la loi d'Evolution.

L'intolérance politique prend sa source dans les mêmes causes, l'orgueil, l'intérêt personnel, l'ignorance. Combien peu d'hommes ont pour mobile l'amour de l'humanité ! La haine est le fruit de

l'antagonisme des opininions, les peuples, au lieu d'avancer, marchent à reculons et la guerre en est un résultat. Les meneurs d'hommes ont pour principes, une ambition, un égoïsme féroces : peu importe ce qui arrivera, pourvu que les uns s'emparent de territoires et les autres de grandes fortunes ou de hautes situations. Les peuples, entraînés par de mensongères promesses, leur servent de marchepied et adoptent ou subissent des formes de gouvernement dont ils ne soupçonnent même pas les rouages.

Alors s'établit une lutte acharnée entre nations ou entre les différents partis qui se la disputent, et trop souvent d'horribles crimes scellent la victoire du plus fort.

Quand les hommes sauront que l'Altruisme seul peut les conduire au bonheur, que l'Unité, la solidarité sont des lois fondamentales, ils voudront s'entendre et, en faisant abstraction de leur personnalité, ils travailleront à leur propre avancement. Que ceux qui *savent* répandent donc la vraie lumière, car tout se tient dans l'Univers, les nations diverses font partie d'une seule humanité, comme les soleils et les mondes sont des fragments de l'Infini.

La connaissance approfondie de soi-même est le moyen le plus efficace pour acquérir la Tolérance.

Si l'on s'examine sérieusement, on est confondu, pénétré de son peu de valeur. Plus une âme est avancée, plus grande est son humilité ; sa conscience affinée lui montre toutes ses imperfections, lui fait apprécier le chemin qu'elle a parcouru et celui qui lui reste à parcourir. Alors, faisant un retour sur elle-même, elle est pleine de charité, de miséricorde pour les attardés, son cœur lui inspire une compassion réelle et le vif désir de les aider, au lieu de les critiquer de les mépriser. Peut-on en vouloir à un enfant de ne pas raisonner comme un homme ?

Parmi nous il n'y a, du reste, que des âmes nouvelles ou des âmes coupables, car tous nous avons failli. Sauf les grandes âmes qui viennent en mission, la terre n'est donc peuplée que de criminels à différents degrés. Cette hiérarchie est nécessaire : si nous étions tous au même point, l'évolution ne pourrait se faire. Pourquoi avez-vous cette opinion, me dira-t-on ? Elle est basée sur ce principe prouvé par le monde physique que les êtres sont toujours en harmonie avec le milieu où ils vivent. Les oiseaux ont des ailes, les poissons ont des nageoires.

Il ne nous est que trop démontré que cette planète est une vallée de larmes : astronomiquement, nous subissons les conséquences de l'inclinaison de son axe, de ses tempêtes, de ses brusques changements de température, de ses chaleurs torrides et de ses froids excessifs... Nous sommes condamnés, pour exister, à un travail permanent ; des millions d'hommes ne connaissent jamais le repos, le bien-être. On ne peut nier que cette terre ne soit un monde inférieur, et alors elle ne peut être habitée que par des êtres inférieurs.

Cette pensée n'est-elle pas déjà suffisante pour rabattre la superbe des orgueilleux ? Et s'ils s'interrogent, se demandent pourquoi une pareille demeure leur est dévolue, la réponse leur sera donnée par leurs vices, leurs défauts, leurs aptitudes.

Alors, pénétrés d'humilité, ils ne jugeront plus leurs semblables avec mépris ; ils comprendront qu'ils ont la même origine et que comme eux, ils doivent avancer pour se libérer des Cercles des Voyages, comme les Druides appelaient les stages inférieurs, et ce que les vrais philosophes doivent appeler les écoles d'apprentissage et de redressement.

BARONNE CARTIER DE ST-RENÉ.

Groupe Valentin Tournier de Tours.

Dans le rapport de notre séance du 28 juin dernier, qui a paru dans votre revue du mois d'août, j'ai parlé d'une pellicule photographique placée sur le guéridon. Une fois développée, nous avons la surprise de voir tracé sur la gélatine un M majuscule, première lettre du prénom de notre ami regretté le lieutenant Ripault qui, dans la même séance, s'était communiqué à son père.

Le 16 août, le même esprit est venu se manifester et a matérialisé un sabre avec la lame duquel le guéridon a été frappé assez fort pour conserver l'empreinte de quatre longues incisions. Nous avons obtenu le même jour deux pages d'écriture directe très lisible.

Enfin, le 6 septembre, nous étions cinq, disposés comme de cou-

tume et sous la présidence du commandant Tegrad. La réunion avait lieu chez moi.

Tous les phénomènes se sont produits avec une intensité extraordinaire.

En outre des déplacements de la table et des communications par coups frappés qui nous sont familières, nous avons été alternativement l'objet de contacts et attouchements variés.

Hors la chaîne, les rideaux en draperie de la fenêtre ont été agités avec puissance et pendant longtemps, provoquant un déplacement d'air que nous pouvions tous sentir ; puis, ce mouvement terminé, il est parti de la même direction un sifflement formidable qui a duré dix secondes et dont le bruit est comparable, sans exagération, à celui qui se fait lorsque le mécanicien lâche la vapeur d'une machine sous forte pression.

A l'intérieur du cercle, la clochette s'est promenée dans l'espace, allant de l'un à l'autre avec une sonnerie rapide, pendant deux minutes au moins. Enfin, le commandant s'étant plaint de ne recevoir jamais aucun contact, a été pour la première fois satisfait, mais non sans nous avoir bien amusés par ses exclamations de surprise et ses réflexions spontanées.

Il a eu, dit-il, la tête serrée et secouée par deux mains de géant.

Plus tard, l'esprit prenant une main de papier sur le guéridon en a d'abord éventé, puis souffleté le commandant. Le second acte devenait grave et offensant. Enfin, pour terminer, le guéridon a été transporté aux pieds du commandant et, de là, a grimpé deux fois jusqu'à sa tête, lui caressant de temps en temps le nez assez désagréablement.

Tout s'est terminé à la grande satisfaction de notre Président.

Messieurs le commandant Tegrad, Ripault, Pinard, Mademoiselle Cast et M. Telmoron, présents à cette séance, approuvent le rapport ci-dessus.

CH. TELMORON.

Tours, le 9 septembre 1902.

P. S. — Il est à noter que, sur mon invitation, le commandant a bien voulu se mettre à côté des médiums, place qu'il a toujours eu la galanterie d'offrir aux invités. De plus, quand je lui ai lu le rapport ci-dessus, il m'a prié d'ajouter que, mentalement, il avait sollicité des contacts. Pendant la durée des phénomènes, il cher-

chait à saisir dans tous les sens les auteurs de ces manifestations, et a pu prendre une main qui s'est fondue dans la sienne.

La Réincarnation

Un des bienfaits du Spiritisme a été de faire connaître la grande loi d'évolution qui préside à la destinée de tous les êtres. Les philosophes se sont fort préoccupés de l'origine de l'âme et s'ils ont disserté sans fin sur son avenir, beaucoup ont passé sous silence la difficile question de savoir d'où elle vient.

Pour les matérialistes la question ne se pose même pas. L'esprit, suivant eux, n'étant qu'une propriété de l'organisme, se forme et se développe à mesure que le corps grandit. L'âme est soumise à toutes les vicissitudes de l'existence ; ses facultés s'oblitèrent quand le cerveau est malade, elles reparaissent quand il est guéri, elles s'annihilent à la mort. Mais nous qui avons des preuves nombreuses et irréfutables de l'existence de l'âme comme principe indépendant, nous sommes portés à nous demander d'où elle vient avant la naissance et pourquoi il existe des âmes bonnes et d'autres mauvaises, d'intelligentes et d'arriérées, en un mot d'où provient cette diversité que l'on constate chez tous les êtres vivants.

Si l'on interroge les religions, on constate que, d'une manière générale, deux hypothèses ont été faites : Les uns ont admis que toutes les âmes étaient contenues en germe dans celle du premier homme, qui les a transmises par génération à ses descendants ; dans l'autre manière de voir, Dieu crée à chaque instant des âmes neuves pour les nouveaux corps qu'elles doivent habiter. Ces suppositions ne nous paraissent pas plus rationnelles l'une que l'autre, car elles laissent subsister cette formidable objection :

Pourquoi Dieu, puissance infinie et souverainement juste et bonne, crée-t-elle des êtres méchants et pervers, quand il ne dépend que d'elle d'en faire des prodiges de vertu ? Le méchant a le droit de maudire son créateur puisque celui-ci ne lui a donné l'être que pour le faire souffrir éternellement, alors qu'il lui était si facile de ne pas le tirer du néant.

Lorsqu'une hypothèse se heurte si manifestement au bon sens et à la justice, on peut être assuré qu'elle est fausse. Comment donc expliquer cette variété, cette inégalité flagrante entre les hommes ? Par la loi des vies successives. Celle-ci enseigne que toutes les âmes ont une origine commune, qu'elles doivent passer par d'innomblables incarnations et que c'est lentement et progressivement qu'en se développant elles acquièrent successivement toutes les manifestations les plus hautes de l'intelligence, de même que les vertus qui sont l'ornement des êtres les plus évolués.

L'inégalité actuelle provient de ce fait que la création est continue. Les hommes de génie, les philanthropes qui se dévouent au bonheur des autres sont nos aînés. Ils sont arrivés à la conscience avant nous, ils ont vécu davantage, ce qui explique leur supériorité. De même que nous sommes au-dessus des sauvages qui sortent depuis peu de temps de l'animalité, de même nos grands hommes nous ont devancés dans l'existence. Il n'existe donc entre tous les êtres que des différences de degré, et nul n'a été doté arbitrairement des facultés ou des vertus qui manquent aux autres. Chacun conquiert ses grades, et tous nous sommes certains d'arriver finalement au bonheur pour lequel nous sommes créés.

Telle est cette grande doctrine de justice qu'Allan Kardec a fait connaître au monde suivant l'enseignement de ses guides. L'antiquité l'a admise car c'était un des mystères révélés aux initiés dans les temples.

Aujourd'hui nous pouvons apporter des preuves positives de la réalité de cette palingénésie, car nous avons dans l'étude du spiritisme des faits nombreux qui confirment cette grande vérité. Une objection a été faite contre cette théorie. Pourquoi, dit-on, si j'ai vécu antérieurement, n'en ai-je aucun souvenir ? Il est facile d'y répondre. Lorsque l'âme se réincarne, elle se fabrique de nouveaux organes et un cerveau qui ne peut être influencé que par les sensations actuelles.

Tout le passé dort dans l'esprit. Il est à l'état latent. Il constitue cet inconscient dont les psychologues font si grand cas aujourd'hui. C'est justement dans les profondeurs de ce trésor intellectuel que l'esprit puise les matériaux qui constituent son individualité véritable, dont la personnalité terrestre n'est qu'un aspect. Si les événements du passé restent couverts d'un voile obscur, les facultés, les

tendances, se traduisent au dehors avec d'autant plus de spontanéité que l'esprit est plus avancé sur la route sans fin de son évolution.

C'est alors que nous assistons à ces éclosions soudaines qui nous frappent d'étonnement chez les enfants prodiges, tels que Michel-Ange, Salvator Rosa, Pic de la Mirandole, Pascal, Mozart, etc.

Encore une fois, l'hérédité est impuissante à rendre compte de ces faits. Elle ne crée rien, elle ne fait que transmettre ce qui existait déjà chez les parents. Or si les progéniteurs ne possèdent aucun de ces brillants pouvoirs, ceux-ci auraient donc jailli spontanément, ce qui serait un véritable miracle. Nous préférons croire que l'esprit les apporte avec lui.

A chaque instant nous assistons à ce spectacle, toujours troublant, d'intelligences se révélant à un âge où l'enfance tient généralement l'âme captive.

Nos lecteurs ont pu apprécier déjà le remarquable talent poétique de Mlle France Darget. Voici ce qu'en pense le professeur Ch. Richet, dont une étude vient de paraître dans la *Revue*.

Elles sont charmantes, ces petites idylles simples et naïves ; et on les lirait avec respect et joie, même si on ignorait qui les a composées.

Or, l'auteur est un enfant. Car treize ans, c'est l'enfance : et chez cette enfant poète, la maturité de la pensée, l'harmonie de la forme, la perfection de la facture sont si éminentes, pour nous servir de l'expression de Sully Prudhomme, qu'on est confondu d'admiration et d'étonnement.

Comment se peut-il faire qu'une petite fille de treize ans écrive des vers comme ceux-ci ?

> Alors l'humble immortelle, à son tour droite et fière,
> Dressant sa tête blanche, et son petit cœur d'or,
> S'écria : J'ai fleuri, moi, dans un cimetière.
> Parmi les croix de buis, je parfumais un mort....
> Un enfant qui vécut toujours dans la souffrance,
> Et qu'on enterra là, parmi des chants d'oiseaux.
> .. Je suis fleur d'espérance :
> Je suis fleur des tombeaux.

Alors le rythme jaillit, en source pure, sans effort, comme si la pensée se dégageait des obscurités de l'inconscience, sous la forme poétique et rythmique.....

Certes, toutes ces poésies de France Darget ne sont pas de valeur égale. Il y a des négligences, et parfois, l'invention n'est pas très nouvelle. Mais qu'importe si, de place en place, apparaissent des beautés véritablement supérieures, et des inventions surprenantes, dignes d'un grand poète ?

...Que dire aussi de cette autre poésie, écrite à douze ans, et où semble passer comme un souffle du Maître ? Il s'agit du rossignol qui chante dans la nuit :

Tout son plumage gris se soulevait au vent ;
Et ses trilles tremblaient sur le rameau mouvant.
Son petit cœur d'oiseau se grisait d'harmonie,
Chaque bouquet voisin de cette voie bénie
Devenait un écho s'éveillant dans la nuit ...
Et toute la forêt palpitait avec lui.
Quand il se tut, mon âme en un rêve envolée
Songeait au grand secret de la plaine étoilée.
Mes pensers s'arrêtaient sur le globe sans fin,
Et sur le faible oiseau chantant dans le chemin.
La voix du rossignol est si pure et si tendre
Que de cet infini je crus le voir descendre :
Et mon front se courba devant le ciel titan,
Et ce petit oiseau qui lui ressemblait tant.

Que l'on compare ces vers exquis à ceux que Victor Hugo lui-même écrivait à quinze ans, alors qu'il était un peu plus âgé que France Darget. Eh bien ! je ne crains pas de le dire, avec toute la révérence qui est due aux dieux, mon choix est fait entre les vers de France Darget à treize ans et ceux de Victor Hugo à quinze ans.

Il y a donc lieu de fonder sur l'avenir de France Darget de bien belles espérances. Surtout qu'elle ne s'abandonne pas à la facilité de son génie. Qu'elle médite Hugo, qui a eu constamment, par instinct plus que par volonté, le souci d'augmenter le vocabulaire de sa langue poétique, de manière à nous laisser le plus étonnant trésor de pensées et d'images qu'un homme ait pu léguer aux hommes Qu'elle lise aussi les prosateurs aussi indipensables aux poètes que les poètes ; les grands écrivains français dont la haute et souple raison l'initiera profondément au génie de notre langue, les penseurs de tout pays comme Shakespeare, La Bruyère, Tolstoï, Pascal, les stylistes comme Renan ; les humoristes comme Swift et Heine.....et alors son génie poétique prendra tout son essor. Surtout qu'elle dédaigne la popularité et les succès faciles de petite ville. L'avenir s'ouvre devant elle, puisque à l'âge où les petites filles ne pensent qu'aux robes et aux commérages, elle avait déjà des visions poétiques délicieuses qui l'ont marquée du signe sacré réservé aux élus.

Voici, d'autre part,ce que nous trouvons dans *Le Mercure de France* :

Places aux jeunes !

Mlle Antonine Coullet est née d'un professeur au lycée Malherbe, il y a eu 10 ans le dix janvier dernier. Elle n'a pas attendu davantage, — nous assure M. Maurice Souriau (*La revue latine*, 25 juin) — pour écrire de « jolis vers bizarres » :

J'aime les clairs de lune où le silence plane,
Où l'insecte, blotti sous le gazon vert, rôde ;
Où le premier bourgeon, la première émeraude,
Frémit au vent, caché sous le platane,
Au vent des nuits !

La lune au reflet lent, comme celle que j'aime,
De ses rayons divins emplit le ciel suprême,
De son sourire doux, doux comme son regard.

Comme un voile d'argent, un nuage gris perle
L'entoure, et dans le bois voisin gazouille un merle.
Des senteurs, des parfums, flottent dans le hasard.

« Et ces vers sont bien d'elle, d'elle seule. Il n'y a pas là la moindre supercherie, pas la plus petite collaboration du père ou de la mère, qui laissent l'enfant suivre son inspiration, sans la contraindre, ce qui est bien, et, ce qui est mieux encore, sans donner de l'orgueil à leur fille : ils n'ont pas fait d'elle un de ces malheureux enfants-prodiges, qu'on exhibe pour flatter un peu leur vanité, et surtout celle de leurs parents. Mlle Coullet ne se doute pas qu'elle a un véritable don. Elle joue à la poupée avec ses sœurs : puis tout à coup, en plein jeu, elle demande la permission de « faire un vers », et elle s'en va, pendant quelques minutes, écrire, presque sans ratures, avec une orthographe fantasque, des pièces plus ou moins longues, plus ou moins régulières, mais qui, même les moins bonnes, renferment toutes au moins une pensée, un vers, qui sont d'un vrai poète. Depuis Jacqueline Pascal, je ne connais pas d'exemple d'une pareille précocité d'esprit ».

« La fillette a composé un « curieux poème », nous dit-on, « *Eforène*, l'histoire d'une jeune Grecque conduite au Minotaure... qu'elle apprivoise ».

« Mlle Coullet est protestante et lit la Bible, » — d'où ces vers un peu spéciaux, nus, sévères, paraphrase d'un psaume :

Comme un arbre planté au bord d'une eau courante,
Comme un feuillage vert succombant sous le fruit,
Comme un bon ouvrier qui, dans les voies méchantes,
N'égare pas son cœur dans l'ombre de la nuit,
Heureux l'homme qui, dans les lois de l'Eternel,
Médite jour et nuit le bienfait et la joie.
Dans l'assemblée des justes, à la fête du ciel,
Il présidera près de toi.

Tous ses désirs vivront, comme un rameau fertile,
Mais les méchants, chassés comme la paille au vent,
Sècheront, ressemblant à un figuier stérile...
Leur race périra, la race du méchant !

M. Souriau remarque, plus loin : « ce qui m'a frappé surtout dans ce

tempérament si riche de promesses, c'est un véritable talent de transposition, qui consiste, par exemple, à rendre une sensation de l'ouïe par un phénomène de vision, ou réciproquement. Seuls, les vrais poètes ont eu ce don. Ainsi, dans ce début de lettre à une amie :

Un rayon de soleil danse sur cette feuille,
Et mars, paisiblement, reverdit chaque feuille.
Le doux chant des oiseaux, sur les vers que j'écris,
Passe, folâtre, jeune, et *chaque son sourit.*

« Ainsi, surtout, cette comparaison vraiment superbe, dans un souvenir de l'Exposition, dans une description des chevaux dressés au faîte du Grand Palais :

Le soleil se couchait tout rouge sur Paris.
Les rumeurs s'éteignaient sur la Seine pensive,
Dont les eaux s'en allaient heurter contre la rive,
Tandis que de la nuit tombait le voile gris.
Sur un palais puissant je t'aperçus, quadrige !
Magnifique, rougi de rayons du couchant,
Comme un son plein d'orgue se dresse dans un chant !

« Quand on songe que tout cela vient d'une tête de dix ans, on se demande s'il n'y a pas vraiment là un radieux avenir. Jamais, je crois, semblable vocation ne s'est manifestée avec une telle intensité. »

Nous souhaitons à ces jeunes poétesses le complet développement de leur beau talent, et nous attendons que nos savants nous donnent une explication sensée de ces prodiges, qui sont des protestations vivantes contre les théories matérialistes.

GABRIEL DELANNE.

Analyse
DES EXPÉRIENCES POURSUIVIES
PAR L. H. HYSLOP.

Sur l'identification des personnalités

Les expériences que j'ai faites ont été entreprises dans le but général d'illustrer certaines formes de phénomènes considérés comme des plus intéressants dans le cas de Mme Piper.

Elles tendent aussi à montrer, si elles ne le prouvent pas tout à fait, que l'identification des personnalités est encore possible, même lorsque l'on ne rencontre pas des conditions aussi rigoureu-

ses que celles sur lesquelles nous avons insisté dans nos comptés-rendus. Nous devons d'abord montrer le *modus operandi* observé dans nos expériences et résumer ensuite les buts que nous poursuivions en les entreprenant.

Les phénomènes observés avec Mme Piper sont de ceux dans lesquels on ne peut fixer les conditions qu'à un seul bout de la ligne. Nous ne savons s'il se trouve à l'autre bout d'autre personnalité que celle constituée par le cerveau qui sert d'instrument à leur production. Nous ne connaissons pas davantage les causes d'erreurs possibles dans le cas où il y aurait réellement des personnalités indépendantes de ce cerveau. Nous savons encore bien moins nettement quelles conditions favorisent ou gênent les communications apparentes ou réelles entre les deux mondes, ou les états du cerveau dans les deux cas.

Nous avons simplement une série de communications qui nous sont présentées comme provenant d'esprits désincarnés, sans pouvoir affirmer qu'il y ait réellement deux interlocuteurs. Ainsi dans la vie ordinaire, lorsque nous entendons une voix, nous pouvons nous assurer de son origine tant par la nature de ce qu'elle dit, que par d'autres moyens. Mais dans le cas de Mme Piper nous n'avons pour nous guider que le contenu du message, transmis et probablement altéré par la conscience subliminale du médium. Il en résulte une sérieuse difficulté pour se former un jugement sur chaque cas. Si nous pouvions instituer un système d'expériences dans lequel le communicant et le récepteur s'astreindraient à ne communiquer entre eux que par des messages ressemblant à ceux que nous offre le cas de Mme Piper, nous pourrions nous faire une idée plus exacte de ce que nous devons accepter dans les communications obtenues au moyen de médiums sincères.

J'ai tenté de reproduire les divers aspects des phénomènes observés chez Mme Piper, au moyen d'expériences dans lesquelles il me serait possible d'étudier leurs conditions aux deux bouts du fil. Dans ce but j'ai organisé une ligne télégraphique entre deux des bâtiments de *Columbia University,* distants de quatre à cinq cents pieds. A chaque extrémité, je plaçai un employé télégraphiste.

Les interlocuteurs étaient des personnages qui se connaissaient bien et avaient vécu ensemble, de telle sorte qu'ils pouvaient facilement choisir comme sujets d'expériences des événements qui leur

avaient été communs. L'un me signalait un fait que je faisais transmettre à l'autre et celui-ci devait, sur ces seuls indices, chercher à reconnaître la personnalité de l'envoyeur. Le récepteur, une fois fixé sur l'identité, devait le déclarer en faisant connaître les éléments qui avaient déterminé sa conviction. J'ai pu voir ainsi comment naissaient les premiers soupçons et constater combien les événements les plus vulgaires et les indices les plus vagues suffisaient souvent pour amener le résultat cherché.

Pour imiter autant que possible le cas Piper, je mêlais aux incidents vrais des faits inventés ou qui avaient trait à d'autres personnes, afin de voir comment le récepteur arriverait à se déterminer malgré ces causes de perturbation. J'ai évité de me servir d'incidents ordinaires assez frappants pour qu'un seul suffît à provoquer l'identification. Cela m'a permis d'étudier l'action cumulative d'affirmations vagues sur le jugement du récepteur.

On peut diviser le résultat de ces essais en trois groupes que j'appellerai respectivement A. B. C.

Le groupe A représente les expériences dans lesquelles le but principal ou unique était d'identifier une seule personne.

Le groupe B. qui comprend deux séries d'expériences, consiste en essais d'identification de deux personnes ou plus. La partie principale de l'expérience ne vise qu'une seule personne, tandis que les autres personnes peuvent être identifiées et distinguées du sujet principal par des incidents intercurrents sans valeur probante pour cette personne principale. Ainsi le récepteur devait décider spontanément quelle personne était représentée par certains incidents et montrer par le même moyen, sans interrogation, l'incompatibilité des autres faits avec cette même personnalité. Les résultats démontrent jusqu'à quel point ce but fut atteint.

Dans le groupe C sont réunis les cas où les expériences imitent les phénomènes de Mme Piper, dont ils reproduisent les incohérences, les non sens et les diverses incorrections dans l'expression des pensées. Le problème de l'identification est le même dans ce groupe que dans le second, sauf qu'ici le point important est le nombre des personnes que les incidents doivent faire reconnaître, en outre de la principale personnalité. Mais ce qui le distingue surtout, c'est la parfaite imitation des phénomènes de la trance de Mme Piper. Un autre point à signaler, c'est que dans ce groupe on n'a pas eu recours

à la ligne télégraphique. Les questions étaient préparées d'avance, écrites sur des feuilles de papier et présentées au destinataire, qui les lisait et les appréciait sans passer par la formalité très émouvante de la télégraphie. Cette marche a été suivie aussi pour la seconde série d'expériences du groupe B.

Je vais maintenant résumer les divers buts poursuivis dans ces trois séries d'expériences. J'ai mis le plus grand soin à ne souffler mot à qui que ce soit du premier de ces buts, pas même à mes assistants, de telle sorte que les résultats se produisirent spontanément tout à fait en dehors de toute influence suggestive de ma part. Je voulais :

1° Etudier jusqu'à quel point des personnes intelligentes sont portées à choisir des ncidents vulgaires et sans importance pour arriver à une identification, c'est-à-dire des incidents qui n'ont pas de rapports, ou du moins pas de rapports nécessaires avec les principales habitudes de leur existence.

2° Apprécier l'exactitude de l'identification en rapport, tout à la fois avec des incidents individuels ou collectifs et, spécialement, étudier à quel point un incident peut être vague ou doit être défini pour provoquer l'idée juste de la personne qu'il a pour but de caractériser.

3° Constater les succès et l'intime conviction ressentie par le récepteur au sujet de la personnalité de l'expéditeur, devinée malgré des messages confus ou même faux, parmi lesquels cependant se trouvent entremêlés un nombre de faits exacts suffisants pour dissiper le scepticisme naturel et la confusion qu'auraient pu produire les incohérences et les contradictions.

4° Etudier les sources des méprises qui peuvent se présenter lorsque l'une des parties ignore tout à fait les intentions de l'autre, ainsi que les erreurs sur l'identité, que nous pouvons provoquer dans nos expériences, pour imiter ce qui se passe dans le cas de Mme Piper.

A propos du premier de ces buts, il est tout à fait intéressant d'observer avec quelle uniformité des personnes parfaitement intelligentes choisirent spontanément les faits les plus vulgaires comme éléments d'identification. Il semble que ceci s'impose tout naturellement à leur choix. La raison en est peut-être que les circonstances communes sont plus caractéristiques que des faits choisis parmi les

événements d'un ordre plus élevé, quoique je n'aie jamais pu constater qu'aucun des agents en ait eu conscience. C'est une méthode que chacun adoptait d'instinct. Le compte-rendu montre avec une grande netteté que les hommes abandonnés à eux-mêmes choisissent naturellement pour prouver leur identité des incidents sans importance.

Il y avait très souvent des exemples intéressants de ces capricieux retours à la mémoire d'anciens incidents, qui non seulement rappellent par leur trivialité ceux qu'on rencontre avec Mme Piper, mais qui représentent aussi les caprices et les incohérences de ces retours par association, intelligibles pour le sujet auquel ils adviennent, mais nullement pour l'observateur étranger. En tous cas, les résultats obtenus sur ce point écartent absolument toutes les objections opposées aux phénomènes de Mme Piper, sous prétexte de la trivialité des incidents choisis comme preuves d'identité, et ce résultat a bien quelque valeur. En y réfléchissant bien, la plupart des personnes admettront la supériorité de valeur de tels incidents, au point de vue de la preuve scientifique. Mais beaucoup trop encore, sous le coup d'une présomption *à priori*, poussées à cela par une fausse conception idéale de l'état d'existence transcendantale, qui leur fait considérer que les esprits désincarnés ne peuvent s'intéresser qu'aux sujets les plus élevés, seront portés à supposer que le fait même de la trivialité trahit une action du médium lui-même, plutôt qu'une intervention des esprits.

Les personnes choisies pour exécuter les expériences appartenaient à cette classe dont les occupations intellectuelles et les habitudes d'esprit sortent de la vulgarité et cependant les incidents choisis pour amener l'identification étaient absolument les mêmes que nous voyons invoquer dans le cas de Mme Piper.

Ainsi donc le premier but de nos expériences a été parfaitement atteint.

Le problème que nous offrent les trois autres buts doit être étudié dans les détails du compte-rendu. Mais je dois d'abord attirer l'attention sur une différence importante et caractéristique entre ces expériences et le cas Piper. Dans ce dernier on peut présumer que le communiquant a fait tous ses efforts pour établir son identité, et nous ne pouvons admettre qu'il ait volontairement cherché à dérouter, troubler ou tromper son auditeur sur cette question. Tandis

que dans mes expériences je me proposais de mettre le récepteur en garde contre une identification prématurée et contre l'introduction d'éléments pouvant provoquer une erreur.

Le but n'était pas seulement d'établir avec quelle facilité le communiquant pourrait prouver son identité, car ceci eût pu s'effectuer avec la plus grande aisance, mais c'était d'imiter d'aussi près que possible les phénomènes de la trance de Mme Piper, qui montre la nécessité d'accumuler les preuves et de suspendre son jugement,en se tenant aussi libre que possible de toute suggestion ou d'erreur d'interprétation, afin de donner plus de poids aux conclusions quelles qu'elles pussent être.

Aussi pour atteindre ce but et étudier la nature des incidents propres à baser une identification correcte, c'est-à-dire le degré d'évidence générale ou spécifique sur lequel doit reposer un jugement sain, j'ai adopté comme tactique d'éloigner le récepteur autant que possible d'une identification trop rapide. A cet effet les incidents choisis sont aussi vagues et indéfinis que possible et le communiquant doit s'avancer par degrés, en fournissant des incidents qui sont ou peuvent être d'un intérêt général, et présenter un pouvoir suggestif aussi faible que possible. Ce plan nous permet de déterminer la somme de preuves qui peuvent suffire à établir une identification, et on est souvent étonné en constatant combien une circonstance suffisante pour provoquer une identification correcte peut être vague, comme on pourrait s'en assurer par la lecture des comptes-rendus.

On y trouvera d'excellentes occasions d'étudier les erreurs dans l'interprétation et j'appellerai parfois l'attention sur ce fait au cours des récits.

Avant d'aborder les détails,je veux faire encore une observation. Je ne prétends pas que ces expériences aient d'autre importance que celle d'éléments d'études. Elles sont surtout propres à nous faire comprendre ce qui peut être fait dans cette direction et constituent des exemples de la part qu'il faut faire dans certains cas donnés à la chance et à l'erreur.

D'autres, plus habitués que moi dans l'expérimentation psychologique, pourront donner au sujet une forme plus parfaite et définitive. Pour moi, j'ai dû me borner à soulever la question et à éta-

blir et défendre les principes sur lesquels je me suis appuyé pour soutenir la valeur probante des comptes-rendus du cas Piper.

A Suivre. Pour la traduction : Docteur AUDAIS.

Vers l'Avenir

PAR

PAUL GRENDEL

(*Suite*) (1)

Homme, l'immortalité est en toi, dégage ton âme des tares de la matière et tu comprendras ta destinée. Interroge l'univers, lis le livre de vie, tu sauras que Dieu existe. Dieu immuable, tout-puissant, juste et bon. Ainsi seulement tu comprendras la divinité et tu seras sur la voie du progrès.

N'entre plus dans les temples ornés d'idoles, l'âme ne peut y déployer ses ailes et l'esprit y reste asservi à la suggestion de la routine et du mensonge.

Je méditai ces choses extraordinaires qui livrent les hommes à l'indécision et souvent aussi à l'irréligion.

41

Malgré tes conseils, tes arguments irréfutables et les phénomènes occultes, malgré l'appui de cette puissance de l'au-delà qui me vient en aide d'une façon que je nomme encore miraculeuse, je retombe dans la tristesse et le doute cruel comme une blessure mal cicatrisée qui s'ouvre sous un choc subit, laissant les chairs avivées au contact de l'air.

La souffrance m'étreint, le poids des pensées profondes et des écrasantes accusations portées contre la foi m'écrase.

L'orgueil est-il en moi, suis je aveuglée en m'insurgeant contre une domination établie depuis des siècles ? Puis-je me croire plus éclairée que tant d'hommes, lumières de l'Eglise, nourris de livres saints, ministres d'un culte admis et reconnus par la nation ?

Suis-je sage ou folle ?

La vérité ou l'erreur est-elle en moi ?

Pourrais-je trouver, dans une nouvelle croyance, le repos rêvé, la foi absolue ?

Pourquoi l'homme ne peut-il saisir la vérité sans en être ébranlé jusqu'au plus profond de son être ?

Oh Dieu ! où êtes-vous ? si loin, si haut, mon âme ne sait vous atteindre ! qui répondra à mes plaintes, qui soutiendra ma marche chancelante, qui éclairera l'obscur dédale où je suis engagée.

(1) Voir le n° d'Août, p. 114.

Je le sens, les formules banales sont indignes de la divinité.

Malgré moi, je murmure des litanies et mon esprit confus s'arrête !

Que faire, que dire, que penser pour atteindre cette divinité que les prêtres m'ont représentée sensible aux dons, à l'encens, aux louanges.

Ce Dieu ne saurait être. Je reste sur le chemin ayant perdu la tribu qui m'entraînait vers la terre promise.

Cette terre promise existe-t-elle ? Les saints, les saintes, le fils de Dieu, le verbe ont-ils paru dans une éclatante splendeur, ont-ils apporté la lumière, la paix d'une patrie sans défaut ; ont-ils implanté l'inébranlable espérance ? suis-je satisfaite du dogme catholique ?

Non... Je ne crois plus aux peines éternelles, à la puissance spirituelle du clergé, à l'efficacité des cérémonies du culte.

Pourquoi le créateur a-t-il ajouté aux luttes imposées à l'homme pour le besoin de sa subsistance, cette lutte plus pénible, plus troublante de la raison contre la crédulité, du fanatisme contre la justice ?

Anne m'emmène dans une communauté religieuse. Nous prenons part à une retraite. Les femmes et les jeunes filles appartiennent à un directeur spirituel Déjà plusieurs fois j'ai assisté à de pareils exercices où les racontars de la vie mondaine alternent avec les prières et les prêches.

Enlisement de la pensée, assoupissement de la raison, bercement continu qui chasse toute rebellion, toutes tentatives des facultés intellectuelles ramenant à la personnalité.

La voix, les gestes, les allures, les rêveries ont une teinte uniforme, incolore qui pousse chacune vers un type unique.

La régularité absolue de l'emploi du temps, l'attente de cet homme, seul parmi le troupeau féminin, le costume des membres de la communauté, l'habitude de la servilité, la confiance aveugle, la crainte détruisent les idées fortes, les facultés inhérentes à l'âme, et quand du haut de la chaire, aux pâles teintes irisées des vitraux, à l'acre fumée de l'encens la voix s'élève pour ligoter toutes ces créatures, elles s'abandonnent au tyrannique servage avec un frisson de joie mystique.

Ce prêtre couvert du surplis blanc comme doit l'être l'âme du chrétien, cet homme arbitre de la destinée éternelle, qui absout ou condamne et qui prétend détenir une mission divine, possède plus complètement qu'aucun autre le cœur des assistantes.

Le prêtre pénètre la femme par l'onctuosité de son accent tour à tour insinuant et passionné, par sa force persuasive, par des rites, des formules, des gestes sobres, mystérieux, il l enlève hors du réel. Il domine la nature affinée et complexe de tant de femmes privées de véritable tendresse.

Si j'ai été réellement éclairée de l'esprit de vérité, je saurai résister au passé, me disais-je en suivant Anne.

Durant la récréation j'écoutai le récit des derniers événements se rapportant aux ferventes de ce couvent, plusieurs d'entre elles avaient été cruellement éprouvées.

Abandon, inconduite d'un mari pratiquant et croyant ; perte de fortune, mort d'enfants tendrement aimés.

Quelques-unes écoutaient sans émoi, repliées sur elles-mêmes, occupées de faire prévaloir leurs requêtes par l'intermédiaire des saints et des saintes spécialement honorés dans le couvent, elles murmuraient : Dieu châtie ceux qu'il aime, louons et bénissons sa volonté.

Sauriez-vous bénir celui qui vous enlèverait votre fils unique, dis-je à une jeune femme ?

— Il n'en est pas de même pour moi, dit-elle béatement, j'ai donné pour éviter de pareilles épreuves dix mille francs aux institutions libres, puis mon frère est entré chez les pères, il prie pour moi.

— Mais vous aimez le monde !

— On parvient au ciel par différents chemins.

— Dieu préfèrerait-il vos dons à votre salut. ?

— Non, il pèse et déverse ses grâces en récompense des sacrifices. Nous fûmes interrompues par une lecture édifiante : vie d'une sainte tentée par le démon et soumise aux plus extravagantes crises. Apparitions monstrueuses, soubresauts, cris, hurlements, blasphèmes suivis de prostration et d'extase. Enfin miracles, bruits, mouvements sans contact, visions dans plusieurs cellules d'une forme voilée reconnue pour la sainte Vierge.

La lectrice, une religieuse, fit une dissertation sur le bonheur de la vie contemplative. Nous récitâmes le chapelet et enfin on nous laissa à la méditation et à la préparation de la confession générale.

Cet acte se faisait le soir, par série, pour ne point trop fatiguer le prêtre chargé de la rémission de nos fautes et de la régénération de nos âmes. Je voulus être parmi les dernières et pus observer mes compagnes.

Je cherchai comment reconnaître les pénitentes déchargées de leurs fautes, mises en état de grâce, pures et sans taches comme les hôtes célestes. Mais je ne sus faire aucune différence entre celles qui attendaient ou qui avaient reçu le sacrement de pénitence.

Au réfectoire, au jardin, à l'ouvroir où se confectionnent les riches broderies, les fines dentelles destinées aux ornements de la chapelle, je voulais pénétrer le fond de ces consciences purifiées Ces chrétiennes devaient répandre des flots de bien, des élans d'espérance, des trésors de charité. La pure flamme d'amour les vivifiant, elles seraient dorénavant les véritables disciples du Messie.

Mais le susurrement des prières machinalement redites, l'égrenage du chapelet, les interminables mélopées des litanies, les oraisons alternaient avec d'enfantines préoccupations et des paroles oiseuses.

Cette agglomération de croyantes ne savaient réchauffer mon cœur ni raviver ma foi. Le courant des vœux terrestres et célestes passait sans m'effleurer, je restais immobile et froide.

Le lendemain, lors du service divin, je souhaitai ardemment ressentir

l'entraînement d'autrefois, je voulus étouffer la raison sceptique et m'unir aux âmes s'envolant vers le Christ

Mais mon regard suivait en vain sur le livre d'heures les paroles du rituel, en vain se préparait le mystère de la présence divine, mes yeux dessillés ne voyaient que des mouvements rythmés, qu'une mise en scène d'un autre âge et je percevais les demandes et les réponses des desservants et de l'officiant sans retrouver les sensations passées.

Le prêtre monte en chaire. Représentant du Christ il se recueille et d'une voix éloquente fait à ces âmes un pathétique appel. Il décrit le supplice du rédempteur. Tendre, émouvant, il provoque nos larmes, nous palpitons de pitié, d'admiration et d'amour. Mais sa voix s'élève sonnante et vengeresse, il prêche la guerre sainte, la guerre religieuse. Il veut tuer l'hérésie, il veut l'écartellement de la science, la perte de tous ceux qui échappent à la tutelle de l'Eglise.

Il nous montre le Christ insulté, renié, honni, conspué des cœurs et il nous somme de venger notre sauveur, notre maître.

Je me complais encore à l'harmonie des phrases, à l'ampleur du geste, aux regards magnétiques de ce bel homme, mais en moi s'élève une voix intime me dominant et cette voix dit :

« Christ subissait la honte et le martyre en criant le pardon !

« Christ fut homme, pur esprit incarné, mais non Dieu. Dieu ne peut être matière, faiblesse, il ne peut ressentir les affres de l'agonie ! »

Aussitôt le charme du lieu se dissipa. Je vis un homme aux geste savamment étudiés, lançant des incitations à la vengeance, à la haine et poussant ses disciples à la guerre. Ils devaient être impitoyables aux infidèles, réserver les aumônes aux pratiquants de la religion catholique, entraîner leur mari, fils, père, grand-père, employés ou domestiques à l'Eglise, les contraindre par tous les moyens en leur pouvoir à participer à la gloire du culte. Les croyantes devaient encore aider par des dons en argent et en nature à l'établissement absolu du pouvoir temporel.

L'obéissance de chaque heure, de chaque instant, la servilité de cœur et d'esprit étaient la rançon du pardon des péchés et du bonheur éternel. Pourquoi penser, s'égarer en sophismes, se diriger péniblement quand le directeur paternellement prend par la main la pénitente, la conduit, la sauve de toute lutte, de tout combat, du moindre faux pas.

Ce prêtre, réputé une des lumières de son ordre, me désillait les yeux de l'esprit, m'enlevait les derniers restes de la crainte superstitieuse mise en moi par la lente coulée de l'enseignement dogmatique.

Les auditrices en extase suivaient du regard le prêtre quittant la chaire ; il les considérait sous ses paupières légèrement closes avec une expression d'orgueil satisfait et d'effrayante domination.

Toutes se courbaient à l'élévation, mais pour moi la chapelle restait froide et du sanctuaire ne filtraient pas d'effluves bienfaisants et nous nous quittâmes dans les longs corridors pour regagner nos cellules.

(*A suivre*),

Nécrologie.

Nous avons appris indirectement la mort d'un spirite de la première heure, M. Caron, décédé à Châteauneuf dans le Jura.

Nous tenons à honorer sa mémoire, car il consacra une partie de son existence à la propagation de notre doctrine. C'est comme médium qu'il publia un intéressant recueil intitulé : *Dictées spirites*, reçues dans un groupe Bizantin. Nous sommes certains qu'il trouvera dans l'Au-delà, la récompense d'une vie tout entière consacrée à la défense de la vérité.

Nous avons reçu également la nouvelle de la désincarnation de M. Eugène Couty, commandant en retraite, officier de la Légion d'honneur, demeurant à Lodi (Algérie). Notre frère écrivait dans les journaux et savait faire comprendre au grand public toute la beauté des enseignements spirites. C'est une perte que nous subissons, mais nous sommes assurés qu'il poursuivra dans l'espace la tâche qu'il a si bien rempli pendant son passage terrestre. Nous envoyons à sa veuve ainsi qu'à toute sa famille, l'expression de nos fraternelles sympathies et nos respectueux sentiments de condoléance.

Ouvrages Nouveaux

Révélations prophétiques

PAR

Mme Camille CLAVEL GRATIEN. En vente chez l'auteur, 82, rue de Clichy prix : 5 francs.

Cette brochure qui porte comme sous-titre : instruction, morale, initiation, nous paraît fortement imprégnée de catholicisme. A chaque instant nous recevons des exhortations au nom de Jésus-Christ et de saint Michel et il nous a semblé que, pour bonnes qu'elles puissent être, elles ne nécessitaient point un si haut patronage. Ici, comme chez tous les inspirés, il est toujours difficile de faire la part entre ce qui est fourni par la conscience subliminale et ce qui est dû à une action extérieure. Cependant, il semble bien que l'auteur soit clairvoyant, car Papus, dans un article publié par l'*Initiation* (février 1901), signale différents faits annoncés d'avance par Mme Clavel Gratien et qui se sont réalisés.

Dans la brochure que nous avons sous les yeux, au chapitre XIV, qui a pour titre : *Signes annonciateurs*, on lit les lignes suivantes qui ont été écrites avant le mois d'avril de cette année:

« Avant et pendant les événements marqués, il y aura des tremblements de terre, des cyclones effroyables. En Amérique, Orient, aux Indes,

Chine et Colonies, on entendra parler de coups de foudre terribles, qui seront précurseurs de tremblements de terre. Cet élément fera des ravages en des saisons où il ne devrait pas exister. *Le feu des volcans fera des victimes en plusieurs points du globe.* Que l'on se représente l'image d'Herculanum et de Pompéï. » .

Sous le vague des termes, il paraît probable, grâce à la dernière phrase, qu'une allusion prophétique a été faite au désastre de la Martinique. La voyante annonce qu'elle répondra chez elle, ou par correspondance, à une question qui lui sera faite par tout acheteur de son opuscule.

Le Problème de l'Au-delà

Conseils des Invisibles recueillis par le général A.

Librairie des Sciences psychologiques,42 rue Saint-Jacques. Prix 1 50 ; par Douz, 1.60 franco.

-- C'est sous ce titre que viennent de paraître, réunis en volume : *Les conseils de l'Au-delà* qui ont été si goûtés de nos lecteurs. On se souvient que ce sont des communications donnant des enseignements empreints de la plus haute moralité et dans lesquels on sent passer véritablement le grand souffle de l'Au-delà. C'est une réponse éloquente à ceux qui demandent à quoi sert le spiritisme. Après cette lecture, on se sent réconforté et l'âme est baignée par une lumière plus vive et plus haute que celle qui vient d'ici bas. Répandons autour de nous ce bon livre qui consolera bien des infortunes,éclairera beaucoup d'intelligences et fera connaître aux ignorants ce qu'est le spiritisme, car le général A a eu l'excellente idée de faire précéder les messages spirites d'une introduction très simple, très claire et très complète, dans laquelle sont résumés les principes du spiritisme,de manière à être compris par le premier venu.

L'Idée

Série féministe-spiritualiste, Tome IV. (3 fr. 50). Librairie des Sciences spiritualistes, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Il suffit de signaler aux lecteurs spiritualistes et à ceux qui comprennent l'évolution des idées féministes et des études littéraires, ce nouveau volume de Madame O. de Bézobrazow qui, comme les autres livres de la série spiritualiste-féministe « Poèmes mystiques, Les Femmes et la Vie » sera particulièrement apprécié à sa valeur par ceux qui mettent au dessus de tout l'indépendance et la liberté de l'Idée, fondée sur une conviction profonde des vérités spiritualistes et une connaissance parfaite du monde féminin et féministe, dont Madame O. de Bézobrazow fait éloquemment le plaidoyer.

L'Idée et l'Amour. — D'abord,car l'ouvrage comprend deux parties.On

sait comment la critique reproche à la femme des temps nouveaux d'affaiblir le charme féminin, de provoquer la guerre des sexes. Pour répondre à ces objections Madame O. de Bézobrazow, l'auteur connu des « Femmes et la Vie », le poète inspiré des « Poèmes mystiques » emprunte à la vie un tableau passionnant où elle montre l'Idée aux prises avec l'Amour, et arrivant à la beauté morale par une lutte, se détachant et éclatant vraie de cette vérité qui ne change et ne vieillit pas.

Voici maintenant, après la première partie de ce livre qui comptera dans l'histoire du Féminisme, la seconde partie.

L'Idée nationale et la Poésie. — Pouschkine, sa vie, son œuvre.

Pouschkine est le principal initiateur de la littérature russe au XIXe siècle, son principal titre de gloire est d'avoir été un poète national. Répondant aux besoins d'une connaissance plus exacte des Lettres russes, Madame De Bézobrazow, dans une biographie aux traits vigoureux, nous fait voir cette grande figure dominant l'histoire de la littérature russe. La première en France elle étudie et révèle le génie de Pouschkine. Une pensée philosophique entre dans cette étude, celle qui constitue l'esprit nouveau, l'esprit d'unité de l'œuvre variée de Madame De Bézobrazow s'accomplisssant dans l'œuvre du siècle.

(*Note de l'éditeur*)

La Famille Hernadec

Les vies successives

PAR

ED. GRIMARD, Librairie des sciences psychiques, 42 rue Saint-Jacques.
Prix 2.50

M. Grimard est l'auteur du livre si apprécié : *Une échappée sur l'infini.* Cette fois, délaissant momentanément l'enseignement didactique, il nous offre une charmante fantaisie littéraire. Pour faire pénétrer les idées spirites dans le grand public, nous devons avoir recours à tous les moyens, et sans contredit un des plus attrayants est la forme du roman. Nous devons déjà à Paul Grendel des œuvres gracieuses, d'un grand intérêt et voici que M. Grimard suit les traces de l'écrivain précédent, si aimé de nos lecteurs *La Famille Hernadec* est un récit captivant de la conversion d'un jeune homme riche, élégant et désœuvré, mais foncièrement honnête, Robert de Valdrome, sous l'influence de l'amour qui lui est inspiré par une jeune fille Welleda Hernadec, qui est spirite et médium. Avec un art consommé l'auteur fait passer son héros par toutes les transitions qui mènent de l'incrédulité à la certitude. Nous voyons s'opérer en lui un changement profond. Toutes ses opinions anciennes sont obligées de se modifier, de se transformer pour faire de lui un

homme nouveau. C'est avec ivresse qu'il sent germer en lui une certitude consolante qui lui révèle des horizons jusqu'alors insoupçonnés.

Cependant, il ne se rend pas sans combat. Il lutte pied à pied, discute toutes ces données si étranges encore pour lui, énonce les objections que font ordinairement les incrédules, et ce qui fait l'intérêt du roman et témoigne de la grande habilité de l'auteur, c'est que l'on suit passionnément ce duel intellectuel sans s'apercevoir une seule minute de l'aridité du sujet, dissimulée par un style spirituel, clair, souple, mais qui s'élève parfois jusqu'à la grande poésie quand l'héroïne trace avec une majestueuse ampleur le tableau des vies successives que chacun de nous doit parcourir.

Autour des deux principaux personnages se groupent des figures secondaires,qui sont également sympathiques.C'est l'ami du jeune Valdrome le frère de Welleda et son vieux père qui encadrent l'idylle des deux amoureux. Ecoutons notre néophyte discuter en lui-même les enseignements tombés de la jolie bouche de celle qu'il aime déjà.

« Qu'est-ce donc que la mort que les grecs poétisaient et dont les chrétiens ont fait un objet de terreur ? La matière est un changement perpétuel. La plante germe, fleurit, fructifie Le fruit mûrit et tombe. Il en est de même de l'existence humaine. Le corps physique, instrument de l'esprit, doit tomber comme le fruit à l'automne ; mais l'arbre vit éternellement. Tous les « voyants » a qui il a été donné d'assister au départ d'une âme, déclarent que le fait même de la mort n'est nullement douloureux et que les frissons convulsifs qui font parfois tressaillir le mourant ne sont qu'un mouvement reflexe du système nerveux dont l'esprit n'est nullement affecté, car en ce moment, il est déjà en la possession de la vision de l'au-delà, quand il n'est pas plongé dans un sommeil inconscient. »

« Qui donc, poursuivait Robert dans son silencieux monologue, qui donc pourrait raisonnablement contester la largeur des horizons que nous ouvre cette conception de la vie dans sa puissante intensité ? Certes, elle est autrement consolante, cette marge accordée à l'évolution de la perfectibilité, que les étroites limites où l'enferme le matérialisme. Mais ce mot d'*évolution* n'est-il pas vide de sens, dans la doctrine néantiste ?

« L'on me dit d'évoluer et l'on me donne quatre-vingts ou cent ans pour cette œuvre qui réclame d'innombrables séries de siècles !

« Au surplus,pourquoi donc chercher à se perfectionner,quand l'on est assuré que la mort vient terminer cette chose merveilleuse et divine qu'on appelle la vie, briser ce ressort incompressible,arrêter cet irrésistible élan qui, en dépit de toute possibilité et surtout de toute justice, *doit* abdiquer, nous dit-on, entre les quatres planches du cercueil ! C'était bien la peine, en vérité, de nous octroyer des aspirations infinies, des ailes qui battent l'air, impatientes de s'élancer, pour rendre ces aspirations dérisoires et casser ces ailes frémissantes ! .. »

On trouve aussi dans ce livre des tableaux de paysages brossés de main

de maître. C'est le vieux rivage de Bretagne qui se montre sauvage, déchiqueté par la mer, couvert par les embruns, mangé par l'assaut éternel des grandes vagues qui ont rongé lentement les falaises granitiques. Nous regrettons, faute d'espace, de ne pouvoir citer bien des passages qui nous ont frappé, mais ils sont trop, et nous laissons au lecteur le plaisir de les découvrir lui-même. Souhaitons en terminant que l'auteur obtienne tout le succès qu'il mérite si bien, ce sera la récompense du grand talent d'écrivain qu'il a déployé dans cette œuvre.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Revue Scientifique.

Dans une étude sur le froid parue le 23 août, l'auteur en faisant connaître les recherches faites sur les basses températures et leurs effets, dit qu'on n'a pas encore produit un froid assez intense pour détruire tous les germes vitaux, par exemple les bactéries. On peut maintenir celles-ci 30 heures et même 7 jours à 190 degrés au-dessous de zéro, sans modifier sensiblement leur vitalité. Le froid de l'espace est donc impuissant à détruire les germes de vie, et il n'est nullement absurde de supposer qu'ils puissent, dans des conditions convenables, être transmis d'une planète à une autre.

Le Journal

du 3 octobre, à propos de l'accident qui a causé la mort d'Emile Zola, raconte, d'après le journal d'Edmond de Goncourt, la peur atroce que le puissant romancier avait d'une mort accidentelle et prématurée. Voici quels étaient ses sentiments en 1875 :

« Il se croyait à cette époque, dit M. de Goncourt, atteint d'une maladie de cœur et était torturé par l'idée d'une mort soudaine, violente, *idée qui fut toujours la sienne* et qui l'atteindrait avant qu'il eût fini son œuvre. Et la hantise était telle que, depuis la mort de sa mère, morte à Médan, et dont on avait dû descendre le cercueil par la fenêtre, il ne pouvait rencontrer des yeux cette fenêtre sans se demander qui on descendrait bientôt *lui ou sa femme.*

« Oui, disait il, la mort, depuis ce jour, elle est souvent au fond de notre pensée, et bien souvent — nous avons maintenant une veilleuse au fond de notre chambre à coucher — bien souvent, la nuit, regardant ma femme,

qui ne dort pas, je sens qu'elle pense comme moi à cela, et nous restons ainsi, sans jamais faire allusion à quoi nous pensons tous les deux... par pudeur, oui par une certaine pudeur... Oh ! c'est terrible, cette pensée. Il y a des nuits *où je saute tout-à-coup, sur mes deux pieds au bas de mon lit*, et je reste, pendant une seconde, dans un état d'épouvante indicible ».

A ceux qui demandent à quoi sert le spiritisme, nous répondrons qu'il enlève cette terreur de la mort qui torture les plus puissants esprits, les plus robustes cerveaux. Si le grand homme qui vient de mourir avait eu nos certitudes, il se serait épargné bien des heures cruelles et aurait envisagé la mort sous son aspect véritable, comme l'entrée d'un monde meilleur où les nobles cœurs trouvent la paix et le bonheur qui leur sont si souvent refusés ici-bas.

La Revue Spirite

Sous le titre: *Le Diable et l'Eglise* signale l'influence néfaste exercée par le catholicisme sur la pensée humaine. L'auteur montre très fortement combien les légendes de l'ancien testament concernant la création sont en opposition absolue avec les enseignements de la science, et celle-ci étant la vérité, il s'en suit que les soi-disant Livres saints ne sont pas l'expression de la parole divine,puisqu'ils se trompent,ce qui montre bien que l'édifice théologique bâti sur eux n'est qu'une invention humaine, et dès lors toujours révisable,à mesure que l'humanité avance sur la route sans fin du progrès.

Dans l'article qui traite du mouvement spirite en Italie, nous relevons les paroles suivantes du professeur Morselli,jusqu'alors adversaire acharné du Spiritisme : « Je refuse toute valeur à la fameuse campagne d'opposition entreprise par *la Patrie*, (un journal italien) car elle ne révèle tout au plus que quelques grossières escroqueries ; j'accuse d'ignorance crasse le vieux professeur d'Académie Blaserma, *je déclare que le Spiritisme mérite pleinement d'être étudié par les savants* ET J'AVOUE QUE J'Y CROIS ENTIÈREMENT. — Moi, dit-il en terminant, moi, le matérialiste obstiné, moi le directeur, énergique d'un journal intransigeant et positiviste, moi ! on voudrait me faire passer pour la victime d'une hallucination, ou pour un crédule néophyte ! ».

Archives de psychologie

Tel est le nouveau titre de la Revue dirigée par MM. Flournoy et Claparède. Signalons dans le n° 4 (juin 1902) un excellent article de M. A. Lemaître sur les hallucinations autoscopiques et automatismes divers qu'il a étudiés chez des écoliers. On sait que l'hallucination autoscopique est celle dans laquelle le sujet se voit en dehors de son corps. Citons-en un exemple, décrit par un jeune homme de 18, ans qui a éprouvé cette singulière impression :

« J'étais très affairé, assis en négligé à une table de travail quand, au

milieu de l'analyse d'une scène du Cid, j'eus besoin d'un renseignement. Comment cela se fit-il? mais, toujours préoccupé de ce menu détail, je me trouvai sur le seuil de la porte de ma chambre et vers la tête de mon lit, le livre dans une main pendant que l'autre main tenait la poignée de la porte. J'étais dans cette position quand tout à coup je vis *moi* (je me vis) en négligé, et écrivant à ma table la phrase que je traitais ou fabriquais mentalement. Je ne sais combien de temps cela dura, mais il ne manquait dans cette vision aucun détail, ni la lampe avec son abat-jour vert, ni la petite bibliothèque au-dessus de ma tête, ni les cahiers, ni l'encrier, etc. Chose curieuse, j'avais parfaitement conscience d'être debout devant la porte et je sentais le froid métallique de la poignée que je tenais, mais en même temps j'avais la sensation d'être assis sur une chaise et d'exercer avec mes doigts sur la plume, la pression nécessaire pour écrire. Je voyais Boru (pseudonyme du narrateur) assis ; mieux que cela, je voyais et lisais la phrase qu'il écrivait, et pourtant il était distant de la porte de deux ou trois mètres. Puis je suis allé à ma table et rien ne subsistait de cette doublure. Boru 1 et 2 s'étaient peut-être repliés en un seul ».

Dans le même numéro, M. Fairbanks étudie le cas spirite de Dickens, revenant achever son roman par la main d'un ouvrier mécanicien peu instruit, et suppose que c'est un travail subconscient accompli par le jeune James, parce que l'esprit ne s'est pas servi de toute une scène d'Edwin Drood, retrouvée dans les manuscrits de l'auteur après sa mort, par M. John Forster, le biographe du grand écrivain. Nous ferons observer à M Fairbanks que ce ne serait pas la première fois qu'un romancier changerait d'avis et se déciderait à supprimer une scène de son roman. Si l'œuvre nouvelle qui est complète, qui fait parfaitement suite à la première partie, qui ne présente pas de lacune, qui contient « des passages très réussis » néglige d'utiliser ces matériaux, cela peut tenir uniquement à la volonté de Dickens, et nous ne voyons pas du tout en quoi cela porte atteinte à la réalité de la communication. Le fait même que James n'a produit que cette œuvre nous paraît une très forte présomption en faveur de l'action spirite de Dickens, d'autant mieux que M. Fairbancks se garde bien de parler des particularités orthographiques du manuscrit qui, à elles seules, suffiraient pour en établir l'authenticité.

L'Echo du Merveilleux

Les ennemis du spiritisme emploient tous les moyens pour essayer de le discréditer. Bien des écrivains ont insinué que William Crookes aurait rétracté ses affirmations anciennes, convaincu d'avoir été trompé. Notre confrère, avec une impartialité louable, reproduit un article de M. Falcomer, traduit de la *Lombardia*, dans lequel on voit que l'illustre savant anglais a toujours protesté contre ces assertions calomnieuses Au milieu de

beaucoup d'autres, citons la lettre suivante écrite au professeur américain Elliot Coues :

Mon cher professeur Coues,

« Si vous avez connaissance du bruit qui court, et d'après lequel j'aurais rétracté mes affirmations en ce qui concerne la réalité des phénomènes spiritiques, — parce que j'aurais eu peur depuis d'avoir été trompé, — je vous donne la plus entière liberté, et je vous prie même instamment d'opposer de ma part une dénégation énergique et complète à ces fausses assertions.

« Aujourd'hui, comme après mes expériences, je garde la même conviction quant à ces phénomènes. Je n'ai pu alors trouver la plus petite possibilité de fraude, et maintenant, après mes expériences de vingt ans et plus, expériences confirmées par celles d'autres savants, je ne puis comprendre comment j'aurais pu me tromper.

Lisez mes comptes rendus des séances avec D. D. Home, et vous verrez exactement mes idées actuelles sur ce sujet.

Je reste, etc.

Sûr de son œuvre, Crookes n'a pas changé d'opinion ; il ajoute au contraire, dans son discours présidentiel à l'Association Britannique, que s'il devait recommencer son étude, il débuterait par la télépathie, qui conduit plus facilement l'homme de science rigide au spiritisme.

La Tribune psychique

contient une excellente analyse du nouveau livre de Gabriel Delanne : *Recherches sur la Médiumnité* par M. Jules Gaillard, nous aurons le plaisir de la reproduire dans un des prochains numéros, lorsque nous parlerons du très bienveillant accueil qui a été fait par la presse spirite à l'œuvre de notre rédacteur en chef. Signalons dans le même numéro une excellente étude sur le médium Daniel Dunglas Home, par M. A. Erny de laquelle nous détachons le passage suivant :

« A une séance qui eut lieu à Ealing et où lord Brougham et sir David Brewster étaient présents, ce dernier fut tellement frappé des phénomènes produits devant lui qu'il s'écria : « Voilà qui renverse toute la philosophie de ma vie. » Plus tard, sir David Brewster, pensant qu'il avait été trop prompt à se prononcer, nia la chose, mais dans sa bibliographie écrite plus tard par sa fille Mrs Gordon, on eut la preuve que les phénomènes l'avaient confondu. Au milieu de la controverse qui suivit, lord Brougham garda le silence, mais pourtant, dans une préface qu'il écrivit pour G. Napier, au sujet de son *Livre de la nature*, il dit ceci : « Même au milieu des plus lourds nuages du scepticisme, je vois poindre un rayon de soleil, c'est le spiritualisme moderne. »

La Paix Universelle

MM. Bouvier, Brémond et Mouroux, continuent dans *La Paix Univer-*

selle la vaillante campagne qu'ils mènent depuis longtemps déjà pour la défense du magnétisme. Le Docteur Salomon est un partisan convaincu du monopole des médecins et il remplit les colonnes de notre confrère du flot de ses élucubrations, aussi prétentieuses que vides d'arguments scientifiques.

Il n'est de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, dit le proverbe, c'est pourquoi, malgré tout le talent déployé par nos amis, il est à craindre que M. Salomon ne continue encore longtemps à encombrer de sa prose somnifère une place qui est toujours beaucoup mieux occupée.

La Vie Nouvelle

Tel est le titre d'un nouveau journal Hebdomadaire de huit pages qui paraît à Beauvais et dont M. O. Courier est le directeur. Cet organe vient augmenter la phalange des publications consacrées à l'exposition des doctrines spirite, théosophique et occultiste. L'abonnement en France est de 5 fr. par an.

Nous souhaitons bonne chance et longue vie à notre nouveau confrère et nous ne doutons pas que l'intérêt et la variété des matières qui sont traitées dans les numéros déjà parus ne lui attirent une nombreuse clientèle.

L'*Ecole pratique de Massage et de Magnétisme* rouvrira ses cours le lundi 3 novembre.

Fondée en 1893, autorisée par l'Etat en 1895 et classée avec les grands établissements de l'enseignement supérieur libre, l'*Ecole* forme des praticiens dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins, et met la pratique du *Massage magnétique* à la portée des gens du monde. Ceux qui désirent profiter de cet enseignement — qui permet presque toujours à l'homme d'être le médecin de sa femme, à celle-ci d'être celui de son mari et de ses enfants — doivent se faire inscrire à la direction de l'*Ecole*, 23, rue Saint-Merri, de 1h. à 4 heures.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Aut.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (États-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Anali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

Nº 5 — ANNÉE 8e — Prix du Numéro : 1 franc — NOVEMBRE 1902.



Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

NAÎTRE, MOURIR, RENAÎTRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
bonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITÉ

par Gabriel DELANNE

. . . , ... 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

La constitution de la Matière

(*Suite*)

L'Ether

Rappelons, en deux mots, quelques-unes des remarques que nous avons faites dans notre étude de la matière.

Nous avons vu que le nombre immense des corps de la nature vivante ou inorganique peut se ramener, par des décompositions successives, à quelques éléments que l'on a nommés corps simples. Ceux-ci, à leur tour, se groupent en familles naturelles suivant les analogies que présentent leurs propriétés physiques et chimiques. Un petit nombre d'entre eux, comme le phosphore, le soufre, le carbone, etc., présentent, dans certaines conditions, des propriétés tout à fait différentes de celles qu'ils possèdent ordinairement, bien que l'analyse la plus minutieuse soit incapable de déceler un changement quelconque dans leur composition. (Allotropie). Nous en avons conclu que ces variations devaient provenir de l'ordre variable suivant lequel s'ordonnent les parties constituantes de ces corps, c'est à-dire les atomes dont ils sont formés.

M. Lockyer a montré que plusieurs de nos corps simples nous apparaissent comme formés par la réunion d'éléments encore inconnus lorsqu'on les étudie par le spectroscope dans cette fournaise formidable qui est le soleil ; enfin Thomson a montré que l'atome lui-même se décompose en corpuscules d'une ténuité inconcevable, lesquels peuvent se réunir à des atomes d'une autre nature, sans altérer les propriétés physiques ou chimiques de ces derniers.

Ces ultimates paraissent donc bien faire partie de cette matière élémentaire de laquelle tous les autres corps seraient dérivés.

C'est ainsi que la science la plus rigoureuse, la plus positive est contrainte d'admettre que la matière est formée de particules invisibles et absolument impondérables, relativement du moins à nos instruments de mesure. Nous vivons sans nous en douter au milieu d'un monde invisible formé non seulement par les gaz qui composent l'atmosphère : oxygène, azote, vapeur d'eau, acide carbonique,

ammoniac, hydrogène, néon, crypton, argon, etc., mais encore par les milliards d'organismes vivants appelés microbes, dont la science est impuissante à compter la formidable multitude. Il existe également dans ce milieu si transparent de la matière à l'état atomique, celle qui s'échappe de tous les corps frappés par la lumière ou celle mise en liberté par les réactions chimiques qui s'opèrent incessamment dans le vaste laboratoire de la nature. Les effluves électriques qui sillonnent l'atmosphère sans interruption ionisent les atomes des gaz, et les isolent pour ainsi dire de la masse des autres atomes, en les douant de propriétés spéciales que nous commençons seulement à étudier depuis ces dernières années.

Nous voici déjà loin de la matière classique, de celle qui pouvait se voir, se toucher, se peser. Il nous faut aller plus loin encore dans cette voie, toujours à la suite de la science, et concevoir l'existence d'un milieu homogène formé par une matière non pesante, remplissant l'univers entier, et pénétrant dans l'intérieur de toutes les substances qui forment la terre et les mondes de l'univers. C'est à cet agent universel que l'on a donné le nom d'éther. Quoique cette substance hypothétique, insaisissable pour nos sens, paraisse n'être qu'une entité imaginaire, une pure abstraction de l'esprit, sa réalité a pour les physiciens modernes une existence certaine, dont la nécessité logique s'impose aux théories de la science. Nous avons déjà rapporté l'opinion du père Secchi sur ce sujet, en voici quelques autres qui la complètent :

L'existence du fluide éthéré est, dit Lamé, (1) incontestablement démontrée par la propagation de la lumière dans les espaces planétaires ; par l'explication si simple, si complète des phénomènes de la diffraction dans la théorie des ondes ; et les lois de la double réfraction prouvent avec non de moins de certitude que l'éther existe dans tous les milieux diaphanes. *Ainsi la matière pondérable n'est pas seule dans l'univers* (2) ; ses particules nagent en quelque sorte au milieu d'un fluide ; si ce fluide n'est pas la cause unique de tous les faits observables, il doit du moins les modifier, les propager, compliquer leurs lois. *Il n'est donc pas possible d'arriver à une explication rationnelle et complète de la nature physique sans faire intervenir cet agent dont la présence est inévitable* (2). On n'en saurait douter, cette intervention sagement conduite, trouvera le secret ou

(1) Lamé. *Mémoire sur les lois du fluide éthéré, dans le Journal de l'école polytechnique.* Tome XIV. Cahier 23.

(2) C'est nous qui soulignons.

la véritable cause des effets qu'on attribue au calorique, à l'électricité, au magnétisme, à l'attraction universelle, à la cohésion, aux affinités chimiques, car tous ces êtres mystérieux et incompréhensibles ne sont au fond que des hypothèses de coordination, utiles sans doute à notre ignorance actuelle, mais que les progrès de la véritable science finiront par détrôner.

Pour certains savants, l'induction au moyen de laquelle on postule l'existence de l'éther est si forte, qu'elle n'a pas besoin d'une démonstration directe :

Aucune main n'a touché l'éther, ajoute M. Bertrand dans son *Eloge de Lamé,* aucun œil ne l'a vu, aucune balance ne l'a pesé. On le démontre, on ne le montre pas ; et pourtant il est aussi réel que l'air, son existence est aussi certaine : si j'osais dire, elle l'est davantage. Fresnel a poussé la démonstration jusqu'à la plus complète évidence ; il a fait plus que convaincre ses adversaires, il les a réduits au silence. L'univers est rempli par l'éther ; il est plus étendu, plus universel, et peut-être plus actif que la matière pondérable ; il livre passage aux corps célestes sans leur résister ni les troubler. Il est, disait Lamé, le véritable roi de la nature physique.

La substance éthérée, remplissant l'espace de son expansion uniforme, répond le mieux à l'idée de l'Unité primordiale, principe et synthèse de toutes les réalités tangibles de l'Univers :

Cette proposition, dit Haeckel (1), devient sans cesse plus fondée qu'il n'existe pas d'espace vide et que partout les atomes primitifs de la matière pondérable ou de la masse pesante sont séparés par l'éther universel, homogène, répandu dans l'espace universel. Cet éther, très subtil et léger, sinon impondérable, produit par ses ondulations tous les phénomènes de lumière, de chaleur, d'électricité, de magnétisme. On peut se le représenter comme une masse continue remplissant l'intervalle entre les atomes, soit comme composé lui-même de particules discrètes. Il faudrait alors attribuer à ces atomes de l'éther une force intrinsèque de répulsion en opposition avec la force d'attraction inhérente aux atomes de matière pondérable. C'est par l'attraction des derniers et la répulsion des premiers que s'expliquerait à son tour le mécanisme de la vie universelle.

Citons encore Hertz.

De plus en plus il semble que ce problème, (celui de la nature et des propriétés de l'éther) domine tous les autres, que la connaissance de l'éther doive rendre accessible celle des choses pondérables, et de plus celle de l'antique matière elle-même, et de ses qualités les plus intimes

(1) Haeckel. *Le Monisme*, p. 17.

la pesanteur et l'inertie. Et la physique actuelle aborde cette question si, par hasard, tout ce qui existe n'aurait pas été créé par l'éther ? (cité par Haeckel, p. 43).

L'étude d'une substance invisible et impondérable est évidemment très difficile, puisqu'elle ne tombe pas sous l'empire des sens et qu'elle échappe à nos instruments, cependant l'existence de l'éther n'est pas purement hypothétique. Une expérience célèbre de Fizeau, faite en 1851, expérience recommencée avec un plein succès, en mai 1886, par deux savants américains, MM. Michelson et Morley, est jusqu'alors la seule qui nous permette d'affirmer l'existence réelle de l'éther. Voici en quels termes, dans la séance du 31 mai 1886, M. Cornu, mort récemment, la rappelait à l'Académie, à propos des travaux des deux savants américains : (1)

Dans la séance du 29 septembre 1851, l'académie recevait communication d'un des plus beaux résultats expérimentaux que la science ait jamais enregistrés : c'était la mémorable expérience par laquelle notre savant confrère, M. Fizeau, démontrait que le mouvement des corps change la vitesse avec laquelle la lumière se propage dans leur intérieur. Le mouvement de la matière transparente entraîne les ondes lumineuses, mais ne les entraîne que *partiellement* et dans la proportion que le génie de Fresnel avait déduite d'une observation d'Arago. M. Fizeau montrait, en effet, que l'air, même avec des vitesses de 25 mètres à la seconde, n'entraînait pas sensiblement les ondes lumineuses comme il entraîne les ondes sonores, tandis que l'eau, *dont l'indice est plus élevé,* entraîne la lumière avec un peu moins de la vitesse dont elle est elle-même animée. La loi de Fresnel donne un rapport sensiblement nul pour les gaz et égal à 0,437 pour l'eau dont l'indice est 1,333.

Ces résultats ont une grande importance théorique et constituent à peu près les *seules données directes* que possède l'optique sur la constitution du milieu hypothétique, l'éther, siège des mouvements lumineux. Ils démontrent que l'éther est indépendant de la matière pondérable ; l'entraînement partiel n'est qu'un entraînement apparent ; il révèle simplement une transmission partielle du mouvement aux molécules pondérables, transmission que l'on représente quelquefois symboliquement par une variation de densité de l'éther dans les milieux transparents

On ne saurait exagérer la valeur de cette démonstration directe d'un élément invisible et impondérable. Bertrand rappelle à cette occasion toute l'importance attachée par Sénarmont à la belle expérience de Fizeau. Sénarmont expliquant un jour le rôle réservé dans

(1) *Comptes-Rendus*, 31 mai 1886, p. 1027.

la science à ces phénomènes alors entièrement nouveaux, traduisit son admiration par un dessin bien expressif. Un continent représentant la science acquise, et dessiné à la manière des anciens géographes, était entouré d'une mer immense : *Mare ignotum*, dans laquelle, à une grande distance de la côte, on apercevait une île isolée : *Insula Fizeau.*

Un des grands reproches que l'on a faits aux magnétiseurs et aux spirites, c'est de parler de fluides, de matière spirituelle, comme si ces derniers mots ne contenaient pas une antinomie irréductible. Cependant, nous croyons qu'il n'existe pas dans ces termes de contradiction réelle, car depuis Descartes l'idée que nous nous faisons de la matière a bien changé. Aujourd'hui,nous savons que la substance des corps solides est formée par la réunion d'un nombre prodigieux d'atomes séparés et possédant des mouvements d'une rapidité prodigieuse. Lorque ces atomes s'écartent les uns desautres, le corps devient liquide; si l'écart augmente encore, le corps passe à l'état gazeux, de sorte que les propriétés apparentes de la matière disparaissent une à une, à mesure que le degré du changement s'élève. Les gaz raréfiés dans le vide montrent que ce qui reste de matière possède des forces énormes qu'on ne lui supposait pas, de sorte que plus la matière devient rare, plus la force qui l'anime se montre avec éclat. En même temps, la masse de chacune des parties de cette matière devient si faible, à cause de leur petitesse excessive, qu'il est impossible de les peser, c'est-à-dire que l'on passe du pondérable à l'impondérable par des transitions graduées, qui montrent la continuité réelle qui relie l'éther et la matière physique. C'est pourquoi le système philosophique appelé dynamisme, celui qui ne reconnaît dans les éléments matériels que des forces dont l'action combinée détermine l'étendue et les autres propriétés des corps, gagne chaque jour du terrain.

Après Leibniz, à notre époque, Herbart, Lotze, Maine de Biran, Janet, Ravaisson, Fouillée, Renouvier, Secertan, etc., soutiennent des théories analogues et il semble avec Helmholtz, Donders, Du-Bois Raymond, Berthelot, Claude Bernard, que le dynamisme soit l'aboutissant naturel des sciences physiques, chimiques et physiologiques. (1)

(1) Consulter le volume de M. Guillaume de Fontenay : *A propos d'Eu-*

L'agent mystérieux auquel ont recours les physiciens pour expliquer les phénomènes de la chaleur, de la lumière, etc. est-il vraiment « matériel » ? Comme il ne tombe directement sous aucun de nos sens, il semble dépourvu des qualités essentielles sans lesquelles une substance se conçoit difficilement. Niera-t-on malgré cela sa réalité sous prétexte que nous ne lui trouvons pas de poids et que nous ne lui attribuons pas de masse perceptible ?

Pourquoi l'éther — c'est-à-dire le milieu interstellaire — ne pourrait-il pas être matériel au sens que l'on attribue communément à ce mot ? Qu'est-ce au juste que le pondérable et l'impondérable ? Il faudrait au préalable l'avoir indiqué et montrer ensuite que l'éther ne saurait appartenir à la première catégorie. Or la définition du monde matériel n'a jamais été fort claire et elle l'est devenue moins encore depuis les découvertes de la science moderne (1).

Du reste, si nous nous élevons au-dessus de l'horizon borné dans lequel se déroule notre existence, si nous embrassons des parties de l'Univers suffisamment vastes, les mots perdent leur sens habituel et nous sentons combien leur signification est relative. Que sont les distances terrestres à côté des immensités sidérales ? Quelles températures sont comparables à celles des soleils ? Mais sans quitter notre globe, est-ce que le monde microscopique n'est pas aussi incompréhensible dans son infinité décroissante ?

Les physiciens nous ont montré une matière tellement ténue que nos sens n'en sont pas directement affectés et que sa présence ne nous est démontrée que par des procédés d'une délicatesse inouïe. Les particules qui émanent incessamment du métal appelé Radium par M. et Mme Curie, sont si infinitésimales qu'il faudrait, d'après leurs calculs, des millions d'années pour que ce corps perde un équivalent en milligrammes de son poids ! Et cependant ces infiniment petits possèdent une charge électrique qu'il est possible de cons-

---

sapia Paladino, principalement le chapitre IX, très-intéressant et fort bien écrit. *Société d'Editions Scientifiques*, 4 rue Antoine Dubois, Paris.

(1) Voir pour ces questions les articles publiés par M. A. Muller dans la *Revue Scientifique*. Années 1899 et 1900. Nous citerons librement quelques parties de l'article *Milieu étoilé et constitution sidérale*, ainsi que celui intitulé : *Sur l'infinité du monde stellaire*, 26 août 1899.

tater (1). De même, c'est seulement le passage d'un rayon électrique qui nous décèle la présence de la matière dans un tube de Crookes où le vide a été fait au millionième, de sorte que le témoignage des sens, base et condition de la définition du monde matériel, est pris ici en flagrant délit d'erreur. Pour nous en tenir à ce dernier exemple, le vide de Crookes ne révèle rien de ce que l'on entendait autrefois par le mot « matériel » et pourtant ce vide relatif n'est pas dépourvu de pondérabilité, puisqu'un myriamètre cube en contient 1.293.000 kilogrammes.

C'est en raison de ces caractères de la matière raréfiée, que Crookes faisant ses belles expériences devant l'Académie des sciences pouvait dire :

Il semble que nous ayons saisi et soumis à notre pouvoir les petits atomes invisibles qu'il y a de bonnes raisons de considérer comme formant la base physique de l'univers. Par quelques-unes de ses propriétés, la matière radiante *est aussi matérielle que la table placée devant moi*, tandis que par d'autres propriétés, elle présente presque *le caractère d'une force de radiation...* J'ose croire que les plus grands problèmes scientifiques de l'avenir trouveront leur solution dans ce domaine inexploré.

Cependant l'éther doit être encore beaucoup plus raréfié que l'air dans les tubes de Crookes, puisque l'observation des mouvements des planètes et de leurs satellites a démontré que la résistance du milieu est insensible. Pour nous faire une idée approximative de la densité d'un tel milieu, supposons que la matière des astres qui composent notre système solaire soit uniformément répandue dans l'espace. supposé vide, compris entre les étoiles qui nous sont les plus voisines, le calcul montre que sa densité serait *un quatrillon* de fois moindre que dans le vide de Crookes, et que le poids d'un volume égal à celui du globe terrestre se réduirait à 1400 grammes. Un tel milieu pourrait être qualifié d'impondérable, car fut-il même dix ou vingt fois plus dense, qu'il n'aurait pu affecter les mouvements des planètes d'une manière sensible depuis les temps historiques.

Cet état se rapprocherait singulièrement de la condition de l'éther, dont l'impondérabilité ne signifie peut-être pas sans doute qu'il est dépourvu de masse, mais simplement qu'elle échappe à nos moyens

---

(1) Voir *Revue Scientifique. Les nouvelles substances radio-actives.* 4 juillet 1900.

cependant si délicats de mensuration. L'éther doit avoir une matérialité réelle puisqu'il obéit aux mêmes lois dynamiques que la matière et qu'il agit sur elle et subit ses réactions. Mais sa raréfaction est telle qu'il paraît n'opposer aucune résistance aux masses qui le traversent. En somme, l'Univers semble se composer d'une seule et unique substance primordiale, mais à des degrés divers de condensation ; la matière perceptible d'abord, avec toutes ses variations de densité, puis la matière éthérée, première forme de ce royaume de l'invisible, incomparablement plus vaste que toute la création physique, car les nébuleuses, les millions d'étoiles et les milliard de planètes qui le composent, ne représentent qu'une partie infinitésimale de l'espace infini.

Quelle que soit la nature intime de l'éther, ce qui le caractérise le mieux, c'est sa puissance indéfectible d'activité. En état de tension constante, il a une si prodigieuse élasticité qu'il peut transmettre en tous sens les vibrations lumineuses d'astres sans nombre situés dans toutes les régions de l'espace. Comme ces ondes de lumière, longues en moyenne d'un demi-millième de millimètre, se propagent à raison de 600 milliards par seconde, sur un parcours de 300 000 kilomètres, et comme chaque onde a des parties qui s'ébranlent successivement, cela implique, pour les mouvements de l'éther, des éléments d'étendue et de durée indéfiniment divisibles. On ne peut guère comprendre l'élasticité d'un pareil milieu sans supposer les moindres particules d'éther animées d'un pouvoir d'action qui les fait se repousser l'une l'autre. Loin d'être inertes, les infiniment petits, les atomes, qu'on a pu qualifier de « géants déguisés », sont dépositaires de forces dont l'intensité contraste puissamment avec leur exiguïté comme masse et qui, eu égard à leur nombre, deviennent incalculables. La puissance des gaz de substance pondérable en donne déjà une idée.

D'après Clausius, une molécule d'air, à la pression d'une atmosphère et à la température de o, se meut avec une vitesse moyenne de 447 mètres par seconde, sur un espace de 95 millionièmes de millimètre, et le nombre des chocs subis par elle dans le même temps n'est pas moindre de quatre milliards 700 millions. Clerk Maxwell a calculé que, dans les mêmes conditions, une molécule d'hydrogène parcourt 1100 kilomètres par minute, et que ses chocs

avec les molécules voisines s'élèvent à 18 milliards par seconde (1). Ces nombres sont sans doute dépassés de beaucoup par les atomes de l'éther qui, dans tous les points de l'espace, s'ébranle et tressaille sans repos, par l'effet des vibrations dont sa masse est traversée.

L'éther n'est pas seulement le premier degré du monde spirituel, il est aussi le générateur de l'énergie universelle, le réservoir inépuisable de puissance d'où dérivent les forces diverses à l'œuvre dans la nature. Plus étendu et plus actif que la matière pondérable, il l'emporte sur elle par son universalité, par la grandeur de ses effets. Il est le principe de l'éternelle activité du monde physique. En même temps que, par l'apparition de la matière pondérable, le visible sort de l'invisible et du mystère, la force se précise et tend à se diversifier. Ce qui n'était au sein de l'éther qu'une sorte de frémissement général, de potentialité latente indistincte et uniforme, va devenir une force mouvante, prendre une direction suivie, rectiligne ou curviligne. Les deux modes les plus simples de l'énergie, la répulsion et l'attraction, proviennent directement des propriétés de l'éther et se manifestent par sa tension d'une part, comme par la gravitation des masses de l'autre.

De la même influence souveraine de l'éther proviennent, par des transformations successives d'actions atomiques ou moléculaires, les forces physiques, chimiques, vitales qui toutes ne sont que de l'énergie modifiée, l'aboutissant plus ou moins complexe des mouvements de l'éther. C'est son impulsion initiale qui, transmise, répercutée, réfractée de mille façons donne le branle à l'univers et entraîne le Cosmos dans son éternelle évolution. Partout en contact avec la matière pondérable, il la meut, l'échauffe, l'éclaire, l'électrise, la combine, l'organise, pourvoit, intermédiaire fidèle, à tous les échanges de puissance, de sorte que, si, dans l'ensemble des choses, les modes et les applications de la force varient sans cesse, la somme de puissance tour à tour dépensée et récupérée demeure constante. Cette même somme devait, au début, se trouver tout entière dans l'éther, car si elle n'avait pas préexisté en lui, on ne voit pas d'où elle aurait pu venir.

Rien ne se crée, rien n'est anéanti, tout se transforme, et c'est en ce renouvellement sans fin que consiste la pérennité de l'uni-

(1) Wurtz. *Théorie atomique*. pp. 231, 232.

vers. « Dans l'univers, dit Tyndall, la puissance en circulation est éternellement la même ; elle y roule en flots d'harmonie à travers les âges, et toutes les énergies de la terre, toutes les manifestations de la vie, aussi bien que le déploiement des phénomènes, ne sont que des modulations et des variations de la même mélodie céleste.» Il faudrait l'admirable poésie de Gœthe pour traduire dignement les effets d'une cause aussi simple : « Comme tout se meut, dit Faust, pour l'œuvre universelle ! Comme toutes les activités travaillent et vivent l'une dans l'autre ! Comme les forces célestes montent et descendent, et se passent de main en main les seaux d'or, et, sur leurs ailes, d'où la bénédiction s'exhale, du Ciel à la Terre incessamment portées, remplissent l'univers d'harmonie !... » Et l'Esprit lui répond : « Dans les flots de la vie, dans les tourbillons de faits, j'ondule de haut en bas, je me meus en tous les sens. Naissance et tombe, océan éternel, tissu changeant, vie ardente ! Je travaille sur le brillant métier du temps pour tisser le vêtement vivant de la divinité. »

Gabriel DELANNE.

(*A Suivre.*)

Les matérialisations
DE LA VILLA CARMEN

Prologue

Pascal a écrit : « le moi est haïssable ».

Cependant, cher Monsieur, avant de commencer le récit de nos nouvelles expériences, je crois utile de vous dire quelques mots au sujet de nous-mêmes.

Ce prologue vous apprendra comment nous avons été conduits dans le Champ Spiritualiste, quand rien ne semblait nous y appeler, quand tout, au contraire, *devait nous en éloigner.*

Nos deux familles ne s'étaient jamais occupées de spiritisme.

Seule, ma belle-mère avait un goût prononcé pour les somnambules, sans aller plus loin que de les consulter de temps à autre !

Mon mari fut un fervent disciple, ami et collaborateur de *Littré*, de plus il professait et professe encore une grande admiration pour Auguste Comte.

Quant à moi, élevée dans un brillant milieu littéraire, j'étais dans la plus complète ignorance des doctrines d'Allan Kardec... Vaguement, nous avions entendu parler des personnes qui s'amusaient à faire tourner des tables, probablement en trichant ! En curieux, nous avions été voir *Pickmann*, mais sans nous y intéresser, sans même chercher à comprendre les phénomènes qu'il produisait.

Quel ne fut donc pas notre étonnement quand (il y a plus de 15 ans), un médecin militaire dit à mon mari, (alors Colonel Directeur d'Artillerie à Alger) « Madame possède des facultés dont elle ne se doute pas. En travaillant, elle les développerait et pourrait devenir un Pickmann féminin ».

Cette prophétie tomba dans des oreilles distraites : on n'y fit aucune attention ; mais, plus tard, le souvenir devait nous en revenir. Et cependant si nous n'avions pas été si indifférents à tout ce qui touchait et au magnétisme et au spiritisme, nous aurions pu constater les avertissements que le doigt de Dieu semait sur notre route.

Depuis longtemps, en effet, il m'arrivait des choses curieuses, désagréables, mystérieuses !

Ainsi, par exemple, de temps à autre, je remarquais que certaines personnes, hommes ou femmes, devenaient, (en me parlant) ou distraites, ou inquiètes, ou préoccupées. Elles me répondaient à peine, ou ne me répondaient pas du tout.

D'autres fois, nous observions que l'on semblait ne pouvoir plus s'en aller quand on venait me voir.

Hommes ou femmes (de toutes conditions) se trouvaient encore chez moi quand les heures indiquées par les convenances étaient passées depuis longtemps !

Enfin, le chemin de Damas se trouva pour nous à Versailles en 1891. Mon mari, colonel commandant le 22[e] régiment d'artillerie, allait bientôt passer général.

Ce fut à ce moment que je pris à mon service une nouvelle domestique qui, un beau jour, à propos de rien, *s'endormit devant moi*. A mon profond étonnement, dans ce sommeil, (qui n'était autre que le sommeil magnétique), elle m'apprit qu'elle se trouvait

sous mon influence et qu'elle allait devenir *lucide*. Elle ajouta qu'elle s'endormait ainsi pour la première fois.

Nous fumes très surpris, et même passablement effrayés. Aussi, sur le champ, j'envoyai chercher notre *médecin de famille*.

Le *Baron de Bonnefoux*, docteur en médecine, joignait à un grand savoir une expérience pratique des plus complètes. Comblé des dons de la naissance et de la fortune, il n'en menait pas moins une vie toute de sacrifice et de dévouement, mettant au service de ses malades la subtilité de son esprit, la sûreté de son jugement, la hardiesse et la gaîté de son caractère.

Tel était l'homme que j'appelai à mon aide. Ravi de la bonne fortune qui se présentait, il obtint, tout d'abord, du sujet la permission d'agir à sa guise, permission qui lui fut accordée d'autant plus facilement que ma domestique se trouvait être, depuis longtemps, sa cliente.

Alors, le docteur de Bonnefoux, (après avoir constaté que, lui-même, ne possédait aucun pouvoir magnétique) me força à travailler sérieusement le pouvoir qu'il ne tarda pas à découvrir en moi-même.

Il constata 1° que ce talent, caché jusque-là, deviendrait certainement de premier ordre, si je consentais à m'astreindre à le développer avec méthode ; 2° que notre Bonne, elle aussi, était destinée à devenir un sujet remarquable.

Le général, dès ce moment, commença à se procurer les meilleurs ouvrages traitant du magnétisme. Peu à peu, par ses soins, une bibliothèque spéciale fut organisée, et nos yeux ne tardèrent pas à s'ouvrir à une foule de faits parfaitement inconnus de nous jusqu'à ce moment.

Malheureusement, les grandeurs et servitudes militaires nous firent bientôt quitter Versailles ! Mon mari, promu général de brigade, dut aller à Tarbes prendre le commandement de l'artillerie du 18[e] corps d'armée.

Pour conjurer les ennuis de la vie de province, nous résolûmes (notre sujet nous ayant suivis), de continuer, dans cette ville, nos études de magnétisme. Nous arrivâmes, dans un petit comité intime et select, à reproduire, avec une facilité extrême, toutes les expériences citées par M. le lieutenant-colonel de Rochas. En un mot, l'extériorisation de la sensibilité et l'envoûtement n'eurent

bientôt plus de secrets pour notre petit cercle ! Poussés par une force mystérieuse, nous allions toujours en avant, pour ainsi dire sans nous en douter.

C'est ainsi que, ne connaissant *rien*, absolument rien du spiritisme, un beau soir, il nous prit cependant la fantaisie de *faire tourner des tables* ? Nous formâmes alors un petit groupe de 7 à 8 intimes, dont trois officiers, y compris le général ; on se réunit dans une chambre réservée et tranquille, autour d'une lourde table rectangulaire (en chêne sculpté) ; on éteignit la lumière et on attendit.

Au bout de fort peu de temps, la table remua... et on apprit (à l'aide de l'alphabet conventionnel) que deux entités se présentaient.

La première était, disait-elle, l'ancien maître de la maison, le commandant *Brauhauban*, officier d'artillerie retiré du service au moment de la guerre de Crimée et désincarné (si je ne me trompe) depuis une douzaine d'années... Maire et bienfaiteur de la ville de Tarbes, il lui avait laissé son hôtel, (avec mobilier, chevaux et voitures) à charge, par elle, d'y loger le général commandant l'artillerie.

L'autre s'annonçait comme étant le guide et contrôle personnel de Madame la générale, présidente du groupe. C'était le brahme indien *Bien-Boa*. Il nous apprit, plus tard, avoir été grand-prêtre à Golconde et s'être désincarné il y avait environ 300 ans.

Ces deux entités ne nous ont plus quittés ; elles représentent pour nous les deux principes contraires, *Ormuz* et *Ahriman*. Leurs personnalités sont dissemblables au plus haut point. Autant l'un (le brahme), est noble, réservé, correct, un mentor de la plus haute moralité, autant l'autre (l'officier), se montre, tel qu'il était, paraît-il, de son vivant, brusque, taquin, original, farceur de mauvais goût, surtout auprès des femmes.

Aussi, grâce à notre expérience, grâce à nos imprudences, grâce aussi aux manifestations physiques qu'elle produit facilement, cette entité est-elle arrivée à nous donner des preuves absolues de la présence auprès de nous d'une volonté *indépendante, en opposition avec la nôtre*. Par la force même des choses, en parlant de ces deux intelligences, nous les avons toujours désignées par les noms qu'elles s'étaient donnés à elles-mêmes. En écrivant, nous avons fait de même.

Mais, nous tenons à dire que, dans notre pensée, nous ne préjugeons rien et que redoutant toute généralisation prématurée, nous nous plaçons simplement sur le terrain de l'attente et de l'expectative, avec l'espoir que de la multiplicité des faits venant s'ajouter les uns aux autres, jaillira, pour nous, la pleine lumière.

Bien Boa et le commandant (puisque, sous cette réserve, je puis les appeler par leurs noms) dirigèrent tous deux les manifestations de Tarbes, manifestations qui ont été racontées sous le voile de l'anonyme dans la *Revue Spirite*. Elles ont été accompagnées d'un blâme que M. Leymarie nous infligea pour n'avoir pas révélé nos noms, blâme *fort injuste*, vu que plusieurs de nos membres étaient des officiers en activité de service.

C'est donc à Tarbes, que nous obtînmes nos premiers phénomènes spirites, dans une vingtaine de séances, où, par un heureux hasard, quatre membres de notre groupe montrèrent de rares facultés médianimiques.

Ce fut au moment de quitter cette ville, pour nous rendre à Alger, (où le général était appelé à prendre le commandement de l'artillerie en Algérie) qu'eut lieu le vol de notre portefeuille, et c'est à cette occasion que l'Entité, se disant mon guide et protecteur, joua, pour la première fois, un rôle important, supérieur et tout à fait providentiel... J'en ai publié le récit dans le journal anglais *Light*.

. . . .

Arrivés et installés à Alger (pour la 2me fois)... nous ne savions comment faire pour continuer ces études auxquelles nous commencions à prendre un goût prononcé. Certes, la doctrine spirite n'existait pas encore pour nous. Nous ne connaissions du Spiritisme que le côté expérimental, et, c'est en poursuivant avec méthode l'étude et la pratique des phénomènes que nous sommes arrivés progressivement aux résultats que nous obtenons maintenant... Mais, ici, il convient de noter un point important. L'embarras et la difficulté, qui nous barraient la route, sont bien connus de tous ceux qui s'occupent de spiritisme.

Comment arriver à des résultats pratiques ? Comment former un groupe ? Où trouver des médiums ?

Un ouvrage peu connu en France, mais publié à Londres, il y a plus de 20 ans, nous apporta une aide inespérée en nous découvrant

la source des choses étranges qui nous mystifiaient (c'est le cas de le dire), depuis si longtemps. Je parle de l'ouvrage intitulé : *Expériences in Spiritualism* de Mrs *Catherine Berry, 1876*.

Cette dame raconte à ses lecteurs qu'elle était un *médium développeur* : c'est-à-dire que, douée de rares facultés magnétiques, elle attirait à elle, (sans le vouloir) des personnes qui, pourvues de leur côté de facultés *médiumniques*, se développaient sous l'influence de sa force fluidique.

Et ce don royal ! (je le devinais enfin) ! il m'était échu, à moi aussi ! Sans m'en douter je le possédais et je ne devais pas tarder à en avoir des preuves nombreuses. Car j'ai toujours eu des médiums qui, presque tous, sont venus à moi et, le plus souvent, sans savoir même qu'ils étaient médiums !

Nous avons fait une foule d'expériences, à Alger, à l'hôtel de l'artillerie, quand le général était encore en activité de service.

Ces expériences n'ont pas été publiées, mais elles ont surtout servi à nous démontrer la vérité absolue de la découverte de Mrs Berry, découverte qui présente une importance capitale pour l'étude du Spiritisme. Elle deviendra surtout de premier ordre quand arrivera le moment de fonder des collèges de médiums. Cela est est tellement évident que je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet.

. . . .

Quand sonna l'heure de sa retraite, le général fut, enfin, libre de *planter ses choux*, tout à son aise !

Retirés à Mustapha, dans notre propriété de la Villa Carmen, nous résolûmes d'étudier tranquillement, à fond, ce que le vulgaire appelle *Spiritisme*. Toutefois je tiens à redire encore que nous nous inquiétions fort peu de la Doctrine dite Spirite ! Si nous avions commencé l'Etude du Spiritisme, c'est qu'il était venu à nous sous la forme des *faits*. Ce sont des faits que nous avons poursuivis, pourchassés, examinés, disséqués : et ce sont des faits qui nous ont enfin *vaincus*.

Comme toujours, le hasard me servit encore à la Villa Carmen.

Un de nos serviteurs Arabes se trouva être un médium de la secte des *Aïssouas*, entraînée plus de dix ans, et, de plus, affiliée à une secte marocaine célèbre par les phénomènes d'*apports* que produisent ses adeptes.

Notre Aïssoua se développa rapidement, et nous donna une série de très belles et curieuses manifestations. J'en ai fait le récit en divers articles publiés dans la *Revue Spirite* ; la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* ; enfin, dans l'intéressante revue dirigée par le Docteur Encausse, l'*Initiation*. Ces articles furent signés franchement et je ne cachai pas que mes séances avaient lieu sous la surveillance d'un général français, commandeur de la légion d'honneur et ancien élève de l'Ecole polytechnique. Je tins aussi à honneur de dire qu'aucun médium *ne fut jamais payé par moi.*

Les spirites anglais comprirent toute la valeur morale qu'offraient des récits publiés dans de semblables conditions, et je reçus, d'outre-mer, de nombreux encouragements. Mais en France, plusieurs de mes articles excitèrent, m'a-t-on dit, un certain étonnement.

Cela montre combien nous sommes ignorants de ce qui se passe hors de chez nous. Car il y a 30 ans que des récits bien autrement étranges ont été publiés par *Livermore* et par *Dale Owen*. Leur simple parole a suffi et aux Anglais et aux Américains. Valait-elle donc mieux que celle d'un général français ?

M. le Docteur Encausse (*Papus*) voulut bien, lui, ouvrir les pages de sa revue au dernier article de cette série, à celui qui passe pour le plus hardi de tous, et qui est intitulé *La fin d'un médium.*

Cet article nous amène, par la force des choses, à la fin de mon prologue, car on y lit les lignes suivantes :

Mais nos Esprits amis se réunissaient pour nous promettre et de nouveaux médiums, et de superbes manifestations, et la matérialisation même, si je ne perdais pas courage. Cette prophétie s'est réalisée, puisque j'écris en ce moment même, le récit des

Matérialisations de la villa Carmen.

... Un dernier mot, avant d'entrer dans le vif de mon sujet.

... Nos expériences ont été faites cette fois dans la plus grande intimité ; nous n'avions aucune intention de les porter à la connaissance du public.

Pénétrés de la vérité découverte par M. *Livermore,* à savoir que « moins on est nombreux et mieux on réussit », nous avions resserré notre cercle peu à peu, et le succès vint nous donner pleinement raison.

Mais des amis dévoués et sérieux nous ont fait observer que : si nous avions bien le droit de laisser de côté le grand public, nous

devions au moins songer à nos frères en croyance qui se trouveraient certainement heureux, fortifiés, consolés même, en apprenant les résultats inespérés auxquels nous étions arrivés à force de travail, de zèle et de persévérance.

Il fallait songer aussi, nous assurait-on, au bon exemple que nous pourrions donner par la création de cercles privés, (travaillant avec des médiums non payés), constitue, pour le développement de la cause, un des moyens les plus préconisés, même par les grands Esprits qui sont à la tête du mouvement spiritualiste.

. . . .

Chacun en effet doit se convaincre (autant que possible), *de visu*. C'est alors qu'on aura le droit de dire avec un des plus grands savants de notre temps : *Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est.*

(*A suivre*) CARMENCITA NOEL.

L'Appréhension de la mort

Nous avons signalé dans le précédent numéro la peur horrible que le grand romancier Zola éprouvait en songeant à la mort. Cette terreur est partagée par bon nombre de matérialistes, et même de croyants. C'est pourquoi il nous paraît intéressant de rechercher les causes de ce sentiment si profond et si général. Nous empruntons cette courte étude à Allan Kardec (1) dont la logique et le bon sens ont été appréciés par des millions d'adeptes dans le monde entier.

Sans doute, le Spiritisme n'a ni dogmes, ni mystères, ni articles de foi, mais, cependant, il existe comme doctrine et c'est l'ensemble des enseignements recueillis par le grand initiateur qui constitue à proprement parler le Spiritisme et qui le différencie des autres spéculations philosophiques ou religieuses relatives à l'âme et à ses destinées. Tant que nos adversaires n'auront pas démontré la fausseté, l'insuffisance ou l'erreur de la doctrine spirite, nous considérerons l'œuvre d'Allan Kardec comme la notation la plus exacte et la plus précise de nos connaissances sur l'au-delà ; nous ne saurions donc trop engager nos amis à lire et à relire ses ouvrages, qui ont bravé et braveront encore longtemps l'envie des uns et la haine des autres.

(1) Allan Kardec. *Le Ciel et l'Enfer*, p. 12 et suiv.

*
* *

Causes de l'appréhension de la mort

1. — L'homme, à quelque degré de l'échelle qu'il appartienne, depuis l'état sauvage, a le sentiment inné de l'avenir ; son intuition lui dit que la mort n'est pas le dernier mot de l'existence, et que ceux que nous regrettons ne sont pas perdus sans retour. La croyance en l'avenir est intuitive, et infiniment plus générale que celle du néant. Comment se fait-il donc que, parmi ceux qui croient à l'immortalité de l'âme, on trouve encore tant d'attachement aux choses de la terre, et une si grande appréhension de la mort ?

2. — L'appréhension de la mort est un effet de la sagesse de la Providence et une conséquence de l'instinct de conservation commun à tous les êtres vivants. Elle est nécessaire tant que l'homme n'est pas assez éclairé sur les conditions de la vie future, comme contrepoids à l'entraînement qui, sans ce frein, le porterait à quitter prématurément la vie terrestre, et à négliger le travail d'ici-bas qui doit servir à son propre avancement.

C'est pour cela que, chez les peuples primitifs, l'avenir n'est qu'une vague intuition, plus tard une simple espérance, plus tard enfin une certitude, mais encore contrebalancée par un secret attachement à la vie corporelle.

3. — A mesure que l'homme comprend mieux la vie future, l'appréhension de la mort diminue ; mais en même temps, comprenant mieux sa mission sur la terre, il attend sa fin avec plus de calme, de résignation et sans crainte. La certitude de la vie future donne un autre cours à ses idées, un autre but à ses travaux ; avant d'avoir cette certitude il ne travaille que pour la vie actuelle ; avec cette certitude il travaille en vue de l'avenir sans négliger le présent, parce qu'il sait que son avenir dépend de la direction plus ou moins bonne qu'il donne au présent. La certitude de retrouver ses amis après la mort, de continuer les rapports qu'il a eus sur la terre, *de ne perdre le fruit d'aucun travail*, de grandir sans cesse en intelligence et en perfection, lui donne la patience et le courage de supporter les fatigues momentanées de la vie terrestre. La solidarité qu'il voit s'établir entre les morts et les vivants lui fait comprendre celle qui doit exister entre les vivants ; la fraternité a dès lors sa raison d'être et la charité un but dans le présent et dans l'avenir.

4. — Pour s'affranchir des appréhensions de la mort, il faut pouvoir envisager celle-ci sous son véritable point de vue, c'est-à-dire avoir pénétré, par la pensée, dans le monde spirituel et s'en être fait une idée aussi exacte que possible, ce qui dénote chez l'Esprit incarné un certain développement et une certaine aptitude à se dégager de la matière. Chez ceux qui ne sont pas suffisamment avancés, la vie matérielle l'emporte encore sur la vie spirituelle.

L'homme s'attachant à l'extérieur ne voit la vie que dans le corps, tandis que la vie réelle est dans l'âme ; le corps étant privé de vie, à ses yeux tout est perdu, et il se désespère. Si, au lieu de concentrer sa pensée sur le vêtement extérieur, il la portait sur la source même de la vie : sur l'âme qui est l'être réel survivant à tout, il regretterait moins le corps, source de tant de misères et de douleurs; mais pour cela il faut une force que l'esprit n'acquiert qu'avec la maturité.

L'appréhension de la mort tient donc à l'insuffisance des notions sur la vie future ; mais elle dénote le besoin de vivre, et la crainte que la destruction du corps ne soit la fin de tout ; elle est ainsi provoquée par le seul désir de la survivance de l'âme, encore voilée par l'incertitude.

L'appréhension s'affaiblit à mesure que la certitude se forme ; elle disparaît quand la certitude est complète.

Voilà le côté providentiel de la question. Il était sage de ne pas éblouir l'homme, dont la raison n'était pas encore assez forte pour supporter la perspective trop positive et trop séduisante d'un avenir qui lui eût fait négliger le présent, nécessaire à son avancement matériel et intellectuel.

5. — Cet état de choses est entretenu et prolongé par des causes purement humaines, qui disparaîtront avec le progrès. La première est l'aspect sous lequel est présentée la vie future, aspect qui pouvait suffire à des intelligences peu avancées, mais qui ne saurait satisfaire les exigences de la raison des hommes qui réfléchissent. Dès lors, se disent-ils, qu'on nous présente comme des vérités absolues des principes contredits par la logique et les données positives de la science, c'est que ce ne sont pas des vérités. De là chez quelques-uns l'incrédulité, chez un grand nombre une croyance mêlée de doute. La vie future est pour eux une idée vague, une probabilité plutôt qu'une certitude absolue ; il y croient, ils voudraient que

cela fût, et malgré eux ils se disent : Si pourtant cela n'était pas ! Le présent est positif, occupons nous-en d'abord ; l'avenir viendra par surcroît.

Et puis, se disent-ils encore, qu'est-ce, en définitive que l'âme ? Est-ce un point, un atome, une étincelle, une flamme ? Comment se sent-elle ? comment voit-elle ? comment perçoit-elle ? L'âme n'est point pour eux une réalité effective : c'est une abstraction. Les êtres qui leur sont chers, réduits à l'état d'atomes dans leur pensée, sont pour ainsi dire perdus, et n'ont plus à leurs yeux les qualités qui les leur faisaient aimer ; ils ne conprennent ni l'amour d'une étincelle, ni celui qu'ont peut avoir pour elle, et eux-mêmes sont médiocrement satisfaits d'être transformés en monades. De là le retour au positivisme de la vie terrestre, qui a quelque chose de plus substantiel. Le nombre de ceux qui sont dominés par ces idées est considérable.

6. — Une autre raison qui rattache aux choses de la terre ceux mêmes qui croient le plus fermement à la vie future, tient à l'impression qu'ils conservent de l'enseignement qui leur en est donné dès l'enfance.

Le tableau qu'en fait la religion n'est, il faut en convenir, ni très séduisant, ni très consolant. D'un côté on y voit les contorsions des damnés qui expient dans les tortures et les flammes sans fin leurs erreurs d'un moment ; pour qui les siècles succèdent aux siècles sans espoir d'adoucissement ni de pitié ; et, ce qui est plus impitoyable encore, pour qui le repentir est sans efficacité. De l'autre, les âmes languissantes et souffreteuses du purgatoire, attendant leur délivrance du bon vouloir des âmes vivantes qui prieront ou feront prier pour elles, et non de leurs efforts pour progresser. Ces deux catégories composent l'immense majorité de la population de l'autre monde. Au dessus plane celle très restreinte des élus, jouissant, pendant l'éternité, d'une béatitude contemplative. Cette éternelle inutilité, préférable sans doute au néant, n'en est pas moins d'une fastidieuse monotonie. Aussi voit-on, dans les peintures qui retracent les bienheureux, des figures angéliques, mais qui respirent plutôt l'ennui que le véritable bonheur.

Cet état ne satisfait ni les aspirations, ni l'idée instinctive du progrès qui semble seul compatible avec la félicité absolue. On a peine à concevoir que le sauvage ignorant, au sens moral obtus,

par cela seul qu'il a reçu le baptême, soit au même niveau que celui qui est parvenu au plus haut degré de la science et de la moralité pratique, après de longues années de travail. Il est encore moins concevable que l'enfant mort en bas-âge, avant d'avoir la conscience de lui-même et de ses actes, jouisse des mêmes privilèges, par le seul fait d'une cérémonie à laquelle sa volonté n'a aucune part. Ces pensées ne laissent pas d'agiter les plus fervents, pour peu qu'ils y réfléchissent.

7. — Le travail progressif que l'on accomplit sur la terre n'étant pour rien dans le bonheur futur, la facilité avec laquelle ils croient acquérir ce bonheur au moyen de quelques pratiques extérieures, la possibilité même de l'acheter à prix d'argent, sans réformes sérieuses du caractère et des habitudes, laissent aux jouissances du monde toute leur valeur. Plus d'un croyant se dit dans son for intérieur que, puisque son avenir est assuré par l'accomplissement de certaines formules, ou par des dons posthumes qui ne le privent de rien, il serait superflu de s'imposer des sacrifices ou une gêne quelconque au profit d'autrui, dès lors qu'on peut faire son salut en travaillant chacun pour soi.

Assurément, telle n'est pas la pensée de tous, car il y a de grandes et belles exceptions ; mais on ne peut se dissimuler que ce ne soit celle du plus grand nombre, surtout des masses peu éclairées, et que l'idée que l'on se fait des conditions pour être heureux dans l'autre monde, n'entretienne l'attachement aux biens de celui-ci, et par suite l'égoïsme.

8. — Ajoutons à cela que tout, dans les usages, concourt à faire regretter la vie terrestre, et redouter le passage de la terre au ciel. La mort n'est entourée que de cérémonies lugubres qui terrifient plus qu'elles ne provoquent l'espérance. Si l'on représente la mort, c'est toujours sous un aspect repoussant, et jamais comme un sommeil de transition ; tous ses emblèmes rappellent la destruction du corps, le montrent hideux et décharné ; aucune ne symbolise l'âme se dégageant radieuse de ses liens terrestres. Le départ pour ce monde plus heureux n'est accompagné que des lamentations des survivants, comme s'il arrivait le plus grand malheur à ceux qui s'en vont ; on leur dit un éternel adieu comme si l'on ne devait jamais les revoir ; ce que l'on regrette pour eux ce sont les jouissances d'ici-bas, comme s'ils n'en devaient point trouver

de plus grandes. Quel malheur, dit-on, de mourir quand on est jeune, riche, heureux et qu'on a devant soi un brillant avenir ! L'idée d'une situation plus heureuse effleure à peine la pensée, parce qu'il n'y a pas de racines. Tout concourt donc à inspirer l'effroi de la mort au lieu de faire naître l'espérance. L'homme sera longtemps, sans doute, à se défaire de ses préjugés, mais il y arrivera à mesure que sa foi s'affermira, qu'il se fera une idée plus saine de la vie spirituelle.

9. — La croyance vulgaire place, en outre, les âmes dans des régions à peine accessibles à la pensée, où elles deviennent, en quelque sorte, étrangères aux survivants ; l'Eglise elle-même met entre elles et ces derniers une barrière infranchissable : elle déclare que toute relation est rompue, toute communication impossible. Si elles sont dans l'enfer, tout espoir de les revoir est à jamais perdu, à moins d'y aller soi-même ; si elles sont parmi les élus, elles sont tout absorbées par leur béatitude contemplative. Tout cela met entre les morts et les vivants une telle distance, que l'on regarde la séparation comme éternelle ; c'est pourquoi l'on préfère encore avoir près de soi, souffrant sur la terre, les êtres que l'on aime, que de les voir partir, même pour le ciel. Puis, l'âme qui est au ciel, est-elle réellement heureuse de voir, par exemple, *son fils, son père, sa mère ou ses amis*, brûler éternellement ?

Pourquoi les spirites n'appréhendent pas la mort

10. — La doctrine spirite change entièrement la manière d'envisager l'avenir. La vie future n'est plus une hypothèse, mais une réalité ; l'état des âmes après la mort n'est plus un système, mais un résultat d'observation. Le voile est levé ; le monde spirituel nous apparaît dans toute sa réalité pratique ; ce ne sont pas les hommes qui l'ont découvert par l'effort d'une conception ingénieuse, ce sont les habitants mêmes de ce monde qui viennent nous décrire leur situation ; nous les y voyons à tous les degrés de l'échelle spirituelle, dans toutes les phases du bonheur et du malheur ; nous assistons à toutes les péripéties du monde d'Outre-Tombe. Là est pour les spirites la cause du calme avec lequel ils envisagent la mort, de la sérénité de leurs derniers instants sur la terre. Ce qui les soutient, ce n'est pas seulement l'espérance, c'est la certitude ; ils savent que la vie future n'est que la continuation de la vie présente dans de meilleures conditions, et ils l'attendent

avec la même confiance qu'ils attendent le lever du soleil après une nuit d'orage. Les motifs de cette confiance sont dans les faits dont ils sont témoins, et dans l'accord de ces faits avec la logique, la justice et la bonté de Dieu, et les aspirations intimes de l'homme.

Pour les spirites, l'âme n'est plus une abstraction ; elle a un corps éthéré qui en fait un être défini, que la pensée embrasse et conçoit ; c'est déjà beaucoup pour fixer les idées sur son individualité, ses aptitudes et ses perceptions. Le souvenir de ceux qui nous sont chers se repose sur quelque chose de réel. On ne se les représente plus comme des flammes fugitives qui ne rappellent rien à la pensée, mais sous une forme concrète qui nous les montre mieux comme des êtres vivants. Puis, au lieu d'être perdus dans les profondeurs de l'espace, ils sont autour de nous ; le monde corporel et le monde spirituel sont en perpétuels rapports, et s'assistent mutuellement. Le doute sur l'avenir n'étant plus permis, l'appréhension de la mort n'a plus de raison d'être ; on la voit venir de sang-froid, comme une délivrance, comme la porte de la vie et non celle du néant.

ALLAN KARDEC.

*
* *

Très souvent nous avons entendu formuler le désir de connaître la vie de l'âme dans l'espace : or, l'on ne peut être mieux renseigné que par ceux qui sont dans ce monde spirituel où tous nous devons aller un jour, c'est pourquoi nous conseillons la lecture du livre d'Allan Kardec : *Le Ciel et l'Enfer*, dans lequel on passe en revue toutes les conditions dans lesquelles l'âme humaine se trouve après la mort.

Il ne s'agit plus ici, comme le dit Allan Kardec, de la relation d'un seul esprit qui pourrait ne voir les choses qu'à son point de vue, sous un seul aspect ; ni d'une révélation faite à un seul individu qui pourrait, comme Swedenborg et autres, se laisser abuser par ses préjugés ou son système préconçu ; ni de visions extatiques, toujours entachées d'auto suggestion ou soumise aux caprices d'une imagination déréglée ; mais d'innombrables exemples fournis par toutes les catégories d'Esprits, depuis le haut jusqu'au bas de l'échelle intellectuelle et morale, à l'aide d'un grand nombres de médiums disséminés sur tous les points du globe. Nul n'a donc imaginé que les âmes, après la mort, devaient se trouver dans telle ou telle situation, ce sont les désincarnés eux-mêmes qui viennent aujourd hui décrire leur position heureuse ou malheureuse, dévoiler les mystères de la vie de l'au delà et nous initier, par avance, à ce lendemain de l'existence que nous sommes tous ici-bas si désireux de connaître. *Note de la Rédaction.*

Carnet des Blackwell

Paris, 7 octobre 1901.

Mon cher Directeur et Ami,

J'arrive de Nice où j'ai passé quelques jours agréables avec le Docteur Blackwell et sa chère femme, chez qui m'est réservé le meilleur accueil. J'ai dû leur restituer le carnet sur lequel Lady Dora doit encore noter une série de faits fort curieux dont elle m'a fait part et qu'elle compte publier plus tard.

J'ai parcouru sans hâte tout ce que renferme le volume rendu et j'avoue qu'à moins de rééditer sous des formes diverses ces choses si curieuses dont le fond reste le même, je vous ai donné les faits les plus saillants. Tout intéresse en ce carnet, mais le publier in-extenso serait obliger vos lecteurs à relire les mêmes faits reproduits souvent par des esprits différents, ainsi que j'en ai acquis la preuve. Il leur serait aussi difficile qu'aux vivants de faire tous les jours du nouveau et dans l'au-delà comme sur notre petite planète sublunaire, nos amis invisibles peuvent s'appliquer le proverbe latin *Nil novi sub sole.*

Ceci dit, je rends la parole à Lady Blackwell :

Menton, Novembre 1899,

Rêve ou dédoublement ?

Le fait que je rapporte ici remonte à plus de deux ans ; c'est à la suite de la discussion entre plusieurs feuilles spirites au sujet de la sortie du *Corps Astral* pendant le sommeil que je veux conserver ce souvenir personnel.

Nous étions allés, Howard et moi, dans l'hiver de 1899, passer quelques jours à Menton chez de bons amis d'Amérique.

Une nuit, à une heure assez avancée, autant qu'il m'en souvient, je me trouvai sans transition sensible transportée en vêtement de nuit de ma chambre dans la rue, au coin de la villa des R*** et de l'avenue qui mène au port. L'aube semblait paraître ; le Ciel était gris, une demi-obscurité laissait encore dans le vague les arbres et les villas, quelques reverbères trouaient l'indécis matinal de leurs feux brillants, l'air était doux et imprégné de suaves parfums. Très nettement je fis cette réflexion :

Quelle raison a pu m'attirer dehors à pareille heure ?

Tout à coup, j'entendis du côté du chemin de Monaco un bruit qui, chose étrange, ne me causa point l'effroi que j'eusse ressenti en toute autre circonstance, c'était une clameur qui grandissait en se rapprochant, je distinguai des cris d'appel et les pas précipités d'un homme poursuivi par un ou plusieurs individus. L'homme se dirigeait vers moi. Ses pas devenaient plus bruyants, ses cris plus distincts, enfin je le vis agitant ses bras en l'air d'une façon qui me semblait désordonnée.

Je percevais sa respiration haletante ; il avançait courbé, longeant la bordure des villas. Plus de doute: il accourait vers moi et m'avait aperçue, car il traversa l'avenue comme s'il eût cherché un secours et un refuge. Arrivé près de moi il s'arrêta soudain en jetant un regard anxieux derrière lui pour mesurer la distance qui le séparait des deux hommes qui le poursuivaient et qui allaient certainement se saisir de sa personne.

Alors, sans paraître remarquer ma présence, il se jeta contre la porte de notre villa, s'y collant de son long comme pour passer au travers et, sa main rencontrant le bouton électrique, il le fit jouer longuement. Le bruit ininterrompu de la sonnerie frappa mon sens de l'ouïe et, en ce moment, toute la scène du dehors à laquelle je venais d'assister disparut soudain comme si un rideau sombre fût tombé devant mes yeux ; la rue, le fuyard, les arbres, les villas, les deux coureurs, tout s'effaça et je me retrouvai dans mon lit, assise, éveillée en sursaut par le coup prolongé de la sonnerie électrique.

J'appelai le docteur qui était plongé dans un sommeil profond et qui n'avait rien entendu ; je lui dépeignis l'état d'où je semblais sortir, rêve, hallucination, sortie du périsprit... Howard sourit et me dit doucement : Vous avez rêvé, chère amie, rendormez-ous.

Notre chambre à coucher étant située au midi, tandis que la porte de la rue était au nord, je n'entendis plus rien et me rendormis au moment où la lumière du jour perçait nos rideaux.

A mon réveil, mon premier soin fut naturellement d'interroger ma femme de chambre qui avait été réveillée ainsi que les autres domestiques et nos amis eux-mêmes, à 4 heures du matin, par un bruit violent contre la porte suivi d'un coup de sonnette très pro-

longé, qui avait mis tout le monde sur pied. Un valet de chambre s'était précipité sur le palier du deuxième étage et avait ouvert la fenêtre qui donne sur la rue et n'avait aperçu que deux hommes qui s'éloignaient avec un troisième qu'ils conduisaient en le tenant par les mains.

A déjeuner, le serviteur nous donna l'explication du tapage matinal et du coup de sonnette. Un jeune homme de bonne famille, déséquilibré du cerveau à la suite de certains chagrins, était placé dans une des villas du haut de Menton sous la surveillance de deux serviteurs dévoués qui ne le laissaient jamais seul.

Profitant ce matin-là de leur sommeil, et poussé par l'idée de faire une fugue, il avait réussi à quitter sa chambre, à descendre sans bruit et avait pu ouvrir la porte de dehors, mais non sans se faire entendre, ce qui avait prévenu ses gardiens. Ils s'étaient aussitôt mis à sa poursuite et l'avaient rattrapé au moment où, collé à la porte de la villa, il sonnait en désespéré. A bout de forces, il s'était laissé emmener comme un enfant.

J'avais donc évidemment assisté à toute cette scène dont tous les incidents sont gravés dans ma mémoire et je les revois avec une lucidité telle que, si je consentis à avouer à mon mari que j'avais rêvé, j'ai toujours gardé in petto la conviction que cette nuit-là, *j'étais bien sortie de « chez moi »*.

Nice, 10 août 1900.

Conseils d'un frère à sa sœur Alice

Une étrangère, Madame de N··· assistait pour la première fois à une séance de spiritisme chez nous ; le banjo (guitare des chanteurs nègres en Amérique) qui avait été laissé sur un fauteuil, au bout du salon, se souleva et, léger comme une plume ou un papillon, vint comme plusieurs fois déjà en d'autres soirées, se poser sur la table et cela aux yeux de tous, notre lampe rouge étant allumée. L'esprit de « Wiss » nous pria d'éteindre ; l'obscurité fut faite. Une minute de silence, un cri d'effroi de Mme de N, puis bruit de coups rendant un son métallique provenant, nous dit-elle, de sa bague dont le chaton large et armorié semblait frappé par un petit marteau de bois. Ce bijou, nous dit Mme de N, avait appartenu à son frère mort depuis dix ans et elle le portait toujours comme un pieux souvenir. L'esprit de ce frère se fit reconnaître au même instant et exprima ainsi le désir d'entrer en communication avec sa sœur, la

félicitant d'assister à une séance chez de si bons spirites et lui promettant de communiquer avec elle au moyen de la table. Il continua à entretenir sa sœur d'affaires d'intérêts que nous ignorions bien entendu; et qui préoccupaient beaucoup Mme de N. qui ne nous avait pas entretenus de tout cela.

L'esprit donna à sa sœur par coups frappés, clairement, sans erreurs ni tâtonnements, ce qui fournissait une communication aussi rapide que par un cadran électrique, des renseignements, des conseils, la mettant en garde contre certains hommes d'affaires en qui elle avait à tort placé toute sa confiance. Le silence suivit cette conversation spirite qui avait duré près d'une heure entre les questions et les réponses ; la lampe fut rallumée et nous ne fûmes pas peu surpris de voir que ce que Mme de N. avait pris pour un petit marteau n'était autre que l'une des clés en ébène du banjo que l'esprit de Maurice, le frère de notre visiteuse, avait trouvé bon d'employer comme moyen de communication.

Nous pensions la séance terminée. Howard avait allumé une cigarette et nous causions lorsque de nouveaux coups, frappés comme avec les ongles sur le guéridon, nous avertirent qu'un esprit désirait se communiquer. C'était encore Maurice qui rappelait sa sœur, comme un vivant eût pu le faire au téléphone, pour lui donner de nouveaux avis importants. La communication continua en pleine lumière et fort attachante et curieuse. Mais notre nouvelle amie fut tellement impressionnée par la véracité de la dépêche fraternelle venant d'un monde qu'elle ne soupçonnait point qu'elle pâlit, ferma les yeux et s'évanouit de saisissement.

Vers la fin de la communication, il lui avait semblé qu'une main invisible pressait la sienne. Cela ne nous surprend plus, nous qui savons tout ce dont nos chers désincarnés sont capables, mais Mme de N. qui avait entendu parler du Spiritisme sans y croire, et qui s'était fait présenter pour « voir », nous quitta troublée, émue, convaincue.

Après une pareille séance, nous disait le docteur Blacwell, que l'on vienne dire que nous avons été victimes de la suggestion, ou de notre subconscient.. Connaissant à peine Mme de N, nous ignorions qu'elle avait eu un frère et, ex abrupto, sans que sa sœur pensât à lui, sans qu'elle songeât à l'évoquer, ainsi qu'elle nous l'affirma, c'est le frère qui vient, qui l'amène au moment convena-

ble chez nous, sans qu'elle eût la moindre perception du fait, et qui lui révèle que sa fortune est sur le point d'être compromise.

Trois apports successifs

Nice, 7 septembre 1901.

Ce soir, j'ai à noter trois apports assez curieux. Obscurité ordonnée, chaîne prescrite autour du guéridon. Aussitôt, les esprits nous apportent, sans rien répandre, un vase de fleurs rempli d'eau, vase qui était placé sur un meuble à plus de cinq mètres du guéridon, et, chose merveilleuse, mystérieuse, il fut posé si doucement entre nous que le parfum des fleurs seul nous révéla sa présence. Nous fîmes la lumière pour bien constater un fait qui sera admis par quelques lecteurs spirites expérimentés, mais qui sera qualifié d'incroyable, d'inadmissible par les autres.

Ayant reporté le vase à sa place habituelle, Howard revint vers nous et fit l'obscurité. — Pouvez-vous nous faire un autre apport, chers amis ? demandai-je à haute voix. — Oui, mais videz vos poches — Serait-ce un brigand ? dit le Docteur en riant. — Non, rassurez-vous, rien de « ce qui a de la valeur à vos yeux n'en a la « moindre aux nôtres, mais avant de vous apporter un objet que « nous irons prendre autre part nous tenons à ne pas être soupçon- « nés de l'avoir pris sur vous. » Chacun s'exécuta et le contenu de « nos poches fut porté sur le canapé loin de nous. La lampe rouge donnait une lumière assez intense pour nous permettre, un instant après, de voir briller au-dessus de nos têtes un objet qui venait de traverser le plafond et tombait sur le guéridon. C'était un petit canif en argent qui provenait de l'étage supérieur et avait été pris sur le bureau de mon mari où il le laisse toujours.

Enfin, après une nouvelle attente de quelques minutes, nous reçumes une poignée de pièces de menue monnaie, de 5, de 10 et de 50 centimes lancées du bout du salon. Elles tombèrent sur la table et par terre sans qu'aucun de nous fût touché à la tête, comme si chaque pièce avait été dirigée avec une sûreté remarquable. Wis interrogée sur la provenance de ce billon et de ces pièces d'argent me répondit d'aller vérifier mon compte dans l'armoire de ma chambre où je place par piles les sous et les pièces pour les achats quotidiens. Vérification faite, la somme ramassée était parfaitement celle qui avait été prise à l'étage supérieur, dans l'armoire, dont la clé était sur le canapé avec les objets sortis de nos poches.

Tyrannie des Esprits.

Nice, 20 septembre 1901.

Hier soir, à la fin d'une séance qui avait été assez longue, je fus vraiment obsédée, dirai-je tyrannisée, par nos amis à qui je le pardonne maintenant, s'ils oublient ma fureur d'hier. Comme j'étais fatiguée et que j'éprouvais un besoin irrésistible de me reposer, je me levai et allai m'étendre sur ma chaise longue.

A peine y étais-je, me croyant bien en repos, que mon nom fut frappé sur la table; les esprits me réclamaient. Ne répondant point à leur appel, ils persistèrent malgré les observations du docteur qui dit à haute voix : « Assez, chers amis, Dora est fatiguée, à demain. Mais ceci ne satisfit nullement nos amis impatients qui, ce soir, étaient en veine de commerce sympathique. Ne voulant pas avoir le dernier mot, ils vinrent secouer ma chaise longue, une main passa dans mes cheveux et m'enleva mes épingles et mon peigne en écaille et les lança par le salon, tandis que le guéridon s'agitait en manifestant de l'impatience.

Je dus obéir et m'exécutai de fort mauvaise humeur et revins toute décoiffé vers la table, me plaignant de la licence de ceux qui sont toujours si bien accueillis par nous et nos amis habituels. Il fallait que leur message fût de quelque valeur et c'était réel. Howard et moi reçûmes quelques avis concernant nos affaires d'Amérique dont nous avons hâte de vérifier l'exactitude.

Dora BLACKWELL.

Je termine cet article en ajoutant que Lady Blackwell, que j'ai questionnée à ce sujet, m'a affirmé que tout ce qui lui fut prédit le 20 septembre 1901 s'est réalisé de point en point, grâce aux bons avis de ses amis invisibles :

Enfin, mon cher ami, je vous remercie au nom du Docteur et de sa femme pour l'accueil si cordial que vous avez bien voulu donner aux extraits qu'il m'avaient autorisé à tirer de leur carnet et que vous avez si aimablement acceptés et publiés. Bien cordialement à vous.

Major PEHEIM.

Entretiens Philosophiques

Sursum Corda.

Lorsque, pliant sous le poids des épreuves, le désespoir s'empare de nous, élevons notre âme vers la Puissance infinie, et appelons les esprits supérieurs dont la mission est d'aider et de soutenir les défaillants. L'âme a en effet autour d'elle des protecteurs que les catholiques appellent des anges gardiens ; c'est du reste une vérité et une croyance répandues dans le monde entier sous des noms différents, les peuplades sauvages mêmes croient à des divinités qui peuvent les préserver du danger, si l'on sait se les rendre favorables.

Pour que nos protecteurs agissent, il faut leur en donner les moyens, il faut leur ouvrir la porte ; autrement, l'âme découragée reste livrée à ses seules pensées et se laisse envahir par des entités malfaisantes, toujours à l'affût pour l'entraîner vers le mal (ce que l'on appelle des démons).

Le découragement indique une grande faiblesse de l'âme, une grande infériorité. L'homme vraiment évolué n'est plus sujet à ces défaillances ; il a conquis la stabilité dans ses idées, l'impassibilité dans l'épreuve. La source de ces deux qualités réside dans la foi basée sur la raison. Quand on a accepté une croyance parce qu'on l'a trouvée logique et juste, on doit s'y tenir avec fermeté et si une lueur de doute traverse l'esprit, il faut se remémorer les raisonnements qui nous ont conduit à la vérité. Alors la lumière revient illuminer la pensée, le calme succède à la tourmente.

Les prétendus pasteurs de peuples ont obscurci l'âme au lieu de l'éclairer et, quand, envers et contre toutes les erreurs qu'ils ont enseignées, la loi d'évolution accomplit son œuvre, l'homme se trouve désemparé. Il ne sait plus où diriger ses aspirations, il cherche avidement la vérité et à chaque effort il se heurte à une impossibilité. Sa raison rejette les superstitions, sa logique ne peut se satisfaire des arguments d'une scolastique ignorante : alors il se désespère et subit les influences de ce qui l'entoure c'est-à-dire de la nature.

En effet, pour le matérialiste la nature est implacable. Il la voit

créer des formes, des êtres qu'elle détruit avec la même facilité ; il voit que la jeunesse, la beauté ne sont que des éphémères qui brillent quelques heures, quelques jours, puis disparaissent dans le grand Tout. Sont-ce là, se dit-il, les lois d'un Dieu infiniment bon ? La souffrance, le désespoir peuplent la terre ; l'homme naît armé des instincts les plus féroces, nécessités par la lutte pour l'existence. L'ignorant ne comprend pas que si les premières incarnations de l'homme se font dans le sang et le carnage, s'il meurt imprégné de ses actions de violence il renaît et doit par la douleur détruire les traces de ces actes qui ont été pour lui une fatalité inéluctable.

Ainsi, pour le matérialiste, l'Univers n'est qu'une grande machine inconsciente, résultat de forces inconscientes. Les combinaisons diverses de forces produisent des êtres et comme l'homme ne connaît pas le mécanisme de ces forces, il est broyé, anéanti par elles. Pour le matérialiste ou pour l'ignorant accablé par le malheur, la nature n'attache aucune importance à l'apparition et à la disparition de millions d'êtres. Les éruptions de volcans, les tremblements de terre, les cyclones engloutissent des villes entières ; la vie suit son cours, d'autres être naissent, comblent le vide. Pourquoi l'apparition de créatures dans de semblables conditions ? Le néant n'est-il pas préférable à une semblable destinée ? Où est l'Amour, la bonté qui a présidé à de pareilles lois ?...

La réponse à ces paroles de révolte touche au problème le plus haut, le plus sublime.

Tandis que les naïfs courbent la tête devant la croyance d'un Dieu personnel et de la prédestination, les âmes instruites, ardentes de vérité, luttent pour savoir. Après de longues recherches, la lumière vient les inonder et leur donne la connaissance.

Elles apprennent que les lois physiques sont des lois mécaniques que rien ne peut entraver. Ces lois sont fatales, mathématiques, mais elles ne créent que des formes ; l'essence qui les anime échappe à leur puissancee. Tout ce qui existe matériellement est en effet le résultat de ces lois, mais au-dessus de celles-ci, en dehors d'elles, existe l'Etre suprême, qui a toujours existé et qui résume en lui l'Intelligence, la Conscience, la Justice, la Bonté et l'Amour.

La nature brutale enfante des créatures, l'amour universel les

pénètre. Dieu, l'Infini est au-dessus des lois physiques ; comme l'Infini ces lois ont toujours existé et fonctionnent par elles-mêmes: la Justice absolue tient la balance, l'harmonie du Cosmos en est le résultat. Si l'homme, par ses actions, trouble cette harmonie, la loi de la causalité le rappelle à l'ordre par la souffrance.

Cette loi n'est pas un châtiment ; mal comprise, les hommes en ont fait l'enfer éternel, tandis qu'elle est un avertissement.

La plupart des catastrophes que nous reprochons à la divinité sont le résultat de nos imprudences téméraires. Nous construisons nos demeures sur des sols minés par les volcans, au pied de montagnes qui s'écroulent, au bord de fleuves qui les emportent ; nous détruisons les forêts qui retiennent les eaux, nous nous exposons à travers les mers sans tenir compte des fluctuations de l'atmosphère qui enfantent des cyclones ; nous jouons en quelque sorte avec les forces les plus formidables de la nature.... et nous blasphémons contre la divinité, comme si l'Univers avait été créé pour le caprice de l'homme !

Nous oublions que nous sommes ici-bas pour apprendre et non pour gouverner, changer, bouleverser des lois immuables et éternelles. Notre ignorance, notre rapacité, notre ambition sont les véritables causes de nos maux : quand l'humanité possédera la Connaissance, elle vivra en harmonie avec la Cause suprême et sera délivrée des douleurs inhérentes à ses inexpériences.

L'illusion de la forme est trompeuse, la forme n'est qu'un vêtement, un instrument nécessaire aux existences terrestres, mais elle n'est pas l'individualité réelle. La destruction du corps est donc bien peu de chose dans notre marche ascensionnelle ; nous n'y attachons de l'importance que parce que nos sens grossiers ne peuvent percevoir le monde spirituel, c'est-à-dire la vraie patrie, but de nos destinées, et vers laquelle Dieu nous attire par la voix de la conscience. C'est par ce moyen qu'il éclaire les âmes et leur montre la route qui conduit aux mondes où l'on ne souffre plus.

C'est par l'évolution que les obscurités qui les troublent disparaissent, car plus l'âme se perfectionne, plus son entendement grandit. Donc, *sursum corda*.

BARONNE CARTIER DE SAINT-RENÉ.

Séance Spirite

CHEZ MADAME AGULLANA

23 septembre 1902.

Aujourd'hui, étaient réunis 3 médiums à effets physiques chez Mme Agullana, 4 rue Gratiolet à Bordeaux, messieurs D.G.N. tous les trois hommes du monde dont je ne puis donner les noms. La séance a duré depuis 9 heures jusqu'à minuit avec trois ou quatre repos. Les phénomènes ont été très puissants et si multiples que je ne puis relater que les principaux.

D'abord, en lumière rouge, il y a eu quelques lévitations de table avec contact.

Puis, abandonnant le contact, nous avons formé la chaîne autour de la table, faisant la dite chaîne en nous tenant la main ; et nous avons ainsi causé avec la table au moyen de coups qu'elle produisait dans le tissu du bois.

Après avoir éteint la lumière rouge, des lueurs de différentes formes se sont promenées derrière le médium, sur un rideau blanc.

Ces lueurs ensuite ont avancé, reculé, et se sont transportées dans différents sens, sur notre demande.

Un accordéon s'est mis à jouer un quadrille qui a été dansé par 4 lueurs.

On a prié l'esprit de porter l'accordéon sur Mme Caron, qui était en dehors de la chaîne et au bout de la chambre, et il s'y est transporté en continuant de jouer en l'air.

Une musique céleste, d'une douceur infinie, est sortie quatre ou cinq fois de la table.

Une assiette de mastic a été transportée sur la table et une empreinte de figure de mort en miniature était faite en creux dans ce mastic.

Pour mon compte, ayant demandé un bon coup de poing sur la tête, je l'ai obtenu avec satisfaction, quoique un peu rude.

Ici, repos de 10 minutes.

En recommençant, nous avons mis M. N. derrière le rideau, où il s'est endormi.

Comme à une séance précédente l'armoire fermée à clef de Mme Agullana avait été déménagée de tout son linge, nous avons fermé les deux armoires et le colonel Emery en a pris les clefs. Nous avons formé la chaîne loin du médium endormi.

Aussitôt la lumière éteinte, au lieu d'être le linge, c'est l'armoire à vaisselle qui a été dévalisée : les assiettes, les bouteilles, les verres étant portés sur la table et sur les genoux de chacun de nous. Un vase à fleurs a été déposé sur ma tête et je l'y ai laissé quelque temps ; ma femme, à tâtons, est venue l'y prendre.

On a sifflé en l'air un son continu qui ne prenait pas de respiration, ce que n'aurait pu faire une personne pendant si longtemps.

Enfin une forme lumineuse, comme un fantôme qui aurait voulu se matérialiser, est apparue deux ou trois fois avec des intensités différentes. Les médiums y voyaient une figure ; quant à moi je ne voyais que la luminosité, comme un essai de matérialisation qui ne pouvait arriver à se former.

J'espère qu'à une autre séance, avec les 3 mêmes médiums, leurs fluides étant plus en harmonie, nous pourrons prendre un fantôme en photographie.

En tout cas, la matière traversant la matière, par le déménagement d'une armoire fermée, a été pour nous tous un fait indéniable et bien vérifié.

Entre autres choses, une bouteille de liqueur à moitié pleine, sortant de l'armoire fermée à clef, a été déposée dans les mains de Mme Agullana. L'esprit avait voulu la déposer entre ses mains, sans doute afin qu'une autre personne qui aurait pu être surprise, ne la laissât pas tomber.

Ont signé :

Mme Agullana, Caron, Darget.
MM. N., D., G., Caron, Emery, Agullana.

Commandant TÉGRAD.

Recherches sur la Médiumnité

par M. G. DELANNE (1).

L'apparition du nouvel ouvrage de M. Gabriel Delanne : *Recherches sur la Médiumnité,* est un événement pour ceux qui suivent d'un œil attentif les progrès actuels de la science psychique.

Nous devons des témoignages de gratitude aux hommes de science et de bonne volonté, qui veulent bien consacrer leur temps et leurs forces à la tâche ingrate de préparer la besogne à ceux qui n'ont pas assez de loisirs pour l'étude compliquée et minutieuse d'une question si passionnante.

M. Delanne s'est efforcé, suivant en cela les traces de son illustre devancier Aksakof, de classer les phénomènes, d'en faire une critique serrée et méticuleuse, et de présenter les diverses faces sous lesquelles on peut les considérer, en se limitant, pour cette fois, aux expériences d'écriture médiumnique, ce qui est déjà sufisant pour faire un volume de plus de 500 pages, à texte serré, et bourré de documents et de faits.

L'auteur se pose, il est vrai, en champion déterminé du point de vue spirite qu'il s'efforce de mettre en valeur ; c'est son droit et nous n'y voyons pas d'inconvénient si nous songeons que les adversaires auxquels il s'adresse ont adopté, non moins délibérément, un point de vue encore plus exclusif, c'est-à-dire l'explication de tous les phénomènes par la subconscience et les dédoublements de la personnalité du médium.

Du choc des opinions doit jaillir la lumière, dit-on, et nous ne demandons pas mieux que d'assister, le plus souvent possible, à ces luttes courtoises où l'on peut décider en toute justice où peut se trouver la vérité, non pas avec le plaisir égoïste du spectateur d'Horace, admirant du rivage la lutte du naufragé contre les éléments déchaînés, mais avec le souci anxieux du joueur de Pascal appelé à payer de sa personne la perte ou le gain de la partie en cause. La lutte est d'ailleurs rendue intéressante par le jeu serré des adversaires car on entend ici constamment le cliquetis du fer.

Décidément les spirites sont dans la bonne voie et on doit se féliciter que les attaques des Janet et des Flournoy les aient amenés sur ce terrain. Ils doivent s'en féliciter eux-mêmes tout les premiers car le spiritisme, *tel qu'il était compris jusqu'ici*, ne nous paraissait pas avoir d'issue.

---

(1) Cet article a été publié par le *Bulletin du centre d'Etudes psychiques* de Marseille. Septembre 1892.

Mais revenons à l'analyse de l'ouvrage que nous avons à présenter à nos lecteurs.

L'auteur commence par offrir au public les cas divers d'écriture automatique, avec toutes leurs variétés en cercle, en spirale, à rebours, en miroir, etc., avec les interprétations données par des savants tels que Taine, le Dr Carpenter, Carl du Prel, Hartmann, Aksakof, et en citant les cas célèbres de Stainton Mosès, de Kate Fox, de Me Piper, etc.

Continuant ses explications, l'auteur définit ce qu'est la personnalité d'après les psychologues contemporains qui concluent à une synthèse toujours variable des sensations qui arrivent par les sens. De la définition du conscient, il arrive facilement à celle de l'inconscient dans les divers états intermédiaires. A ce propos, il cite l'expérience de M. Gurney qui devrait être connue de tous les spirites.

On dit un nom ou une phrase devant une personne mise en somnambulisme, sans aucune suggestion particulière ; on réveille la personne et elle ne se souvient de rien. (Ce n'est pas un oubli de complaisance car M. Gurney, en homme pratique, promettait un écu en cas de souvenir.) Alors si on place entre les doigts du sujet un crayon, en moins d'une minute la main s'agite et écrit. Quoi ? Précisément la phrase qui a été prononcée et que le sujet ne connaît pas à l'état normal, ce dont il est le premier étonné.

L'expérience a été perfectionnée par M. P. Janet qui demande, à un sujet bien entraîné et en train de causer *en état de veille* avec une tierce personne, différentes questions auxquelles il est répondu par l'écriture automatique, sans que le sujet cesse la conversation et sans qu'il sache ce qu'il écrit.

M. Delanne admet tout cela, mais c'est ici que commencent les difficultés, car là où MM. Binet et P Janet, les auteurs qui se sont le plus occupés de la question, voient une création secondaire de la personnalité principale, un dédoublement de cette personnalité, M. Delanne affirme qu'il ne s'agit que d'une seule et unique conscience dont la mémoire assure ou interrompt la continuité. Ces subtilités nous font bien un peu l'effet d'une querelle de mots et nous croyons fort que les auteurs finiront par s'entendre..un jour ou l'autre. Quoi qu'il en soit, il est bon de se rompre à l'exercice auquel ces jouteurs nous convient et d'en pénétrer les nuances en vue des discussions possibles.

Là où M. Delanne se fâche tout net, c'est quand on soutient que les médiums sont des hystériques, ce qui est de la fausseté la plus notoire et il en donne minutieusement les preuves. A. notre humble avis, la querelle ne cessera que lorsque les psychiâtres voudront bien parler ; mais le voudront-ils jamais ? car cela est bien délicat. Et puis, qu'importe, s'i est démontré un jour que nous sommes tous des hystériques à quel ques nuances près ? Peut-être arrivera-t-on à prouver que les gens du commun sont des retardataires, en voie d'évolution attardée, tandis que ces médiums sont des êtres plus sensitifs, plus parfaits et en voie de

conquérir une évolution supérieure. En science tout arrive et on en avait bien d'autres !

M. Delanne passe, dans les chapitres suivants, à l'examen détaillé des faits qui plaident en faveur de l'existence, de la lucidité et de la suggestion mentale à distance. Ceux qui sont familiers avec ces études connaissent ces faits, mais ils ne seront pas fâchés de les retrouver recueillis et groupés, car on ne les rencontre que disséminés dans une grande quantité d'ouvrages variés et difficiles à se procurer.

Il faut rendre à M. Delanne cette justice que tout en se faisant l'avocat de la cause spirite, dans des faits qui ne sont pas tout à fait probants, à notre avis, tout au moins au point de vue strictement scientifique, il ne cesse, dans le courant de son ouvrage, de signaler à ses lecteurs le danger qu'il y aurait à négliger les données fournies par les faits du personnisme et de l'animisme auxquels il a donné tant de place et auxquels il est bon de penser sans cesse. C'est d'une excellente méthode.

Les chapitres qui terminent l'ouvrage sont les plus captivants. car l'auteur a réuni là une collection de faits, pour ainsi dire unique, dans laquelle on trouvera des exemples précis de médiumnité, s'exerçant au profit de découvertes tout à fait inconnues du médium. C'est ainsi qu'après avoir parlé de la fameuse histoire de l'achèvement du roman de Dickens par un ouvrier mécanicien, il relate le cas du général Drayson découvrant l'explication d'une anomalie relative à la marche des satellites d'Uranus ; celui du médium d'Espérance résolvant les problèmes les plus abstraits de l'acoustique et de l'harmonie. Que les enfants écrivent, s'écrient les sceptiques, et nous croirons à une intervention étrangère. M. Delanne n'a eu garde d'oublier les faits obtenus sur ce terrain et on trouvera dans son ouvrage les cas détaillés de la petite Céline M., écrivant à l'âge de 3 ans 1/2 ; celui de la petite Elise âgée de 23 mois ; puis celui du bébé Jenken âgé de 5 mois 1/2 ; enfin celui du nourrisson du baron Seymour qui détient ce record d'un nouveau genre, avec l'âge de 9 jours ? le tout avec la reproduction détaillée et abondante des spécimens d'écriture. Après cela rien d'étonnant qu'à la suite on trouve d'autres spécimens obtenus par des personnes complètement illettrées.

Ces faits forment une transition naturelle avec ceux, plus étonnants encore, où l'écriture est obtenue directement et sans médium aucun. Enfin, comme la moisson est, sur ce terrain, plus abondante que ne l'imaginent ceux qui ne se sont jamais occupés de ces études, l'auteur cite les cas où des langues *complètement inconnues du médium*, le latin, le grec, l'anglais, l'allemand et la polynésien, ont été employées. Pour faire la mesure comble, on trouve des exemples de communications en langage de télégraphiste, puis en langage des sourds-muets.. Des morts sont venus ensuite « verser à l'enquête » des autographes parfaits où aucune différence n'a pu être constatée avec l'écriture de leur vivant Enfin, pour couronner le tout, voici le cas de la femme du banquier Livermore, matérialisée en chair et en os et écrivant en présence de son mari un auto-

graphe durable ? On se demande vraiment quelle preuve on pourrait exiger de plus de la part de ces bons esprits et on se dit tout bas : Quelle chance tout de même si tout cela était confirmé !

Il faudrait, pour discuter les observations de M. Delanne, un espace égal au volume qu'il a publié, mais c'est là, sans doute, le meilleur éloge qu'on puisse en faire, car l'auteur ne s'est pas proposé autre chose que de *faire penser* son lecteur au sujet des faits étranges qu'il lui apporte. C'est là un des livres, tels que nous les aimons, que l'on peut remettre sur leur rayon et reprendre pour les relire avec un égal intérêt. Tous les chercheurs, tous les penseurs voudront se le procurer, car il vaut à lui seul toute une bibliothèque.

E. ANASTAY.

Le Christianisme

(Suite)

17 juin

Au moyen âge, c'était Jacques de Compostelle qui détenait le record. On ne jurait que par lui et les pélerins de tout l'Univers affluèrent en Espagne pour implorer son intercession.

Saint Joseph, il y a peu de temps encore, était le grand favori ; mais il a été obligé de céder sa place à saint Antoine de Padoue à qui Dieu pour le quart d'heure n'a, paraît-il, rien à refuser.

Il existe une foule d'autres saints de moindre envergure ayant chacun sa spécialité, ses attributions. Ainsi saint Damien s'occupe des médecins, saint Yves des avocats, saint Crépin des cordonniers, sainte Barbe des artilleurs, sainte Catherine des demoiselles, etc.

La *canonisation* a remplacé l'*apothéose* des anciers païens qui élevaient les grands hommes au rang de demi-dieux. Aujourd'hui encore les bonzes, les derviches, les fakirs, etc., emploient les mêmes procédés qu'employaient les saints du christianisme pour parvenir à ces hautes dignités. Comme eux, ils se martyrisent, comme eux, ils jeûnent, comme eux ils s'abstiennent de tous les plaisirs.

La plupart des grands saints, — il y a heureusement quelques rares exceptions —, comme de parfaits égoïstes uniquement occupés de leur salut, ont vécu dans la solitude, au désert, au mi-

lieu des forêts, semblables à des bêtes sauvages. Pour mériter le ciel, ils se sont condamnés aux plus dures privations, aux plus cruelles mortifications de leur chair, se flagellant avec des pointes de fer, se roulant sur des touffes d'orties, jeûnant au-delà de toute mesure, se condamnant à vivre juchés sur leurs colonnes comme Siméon le stylite (1), dans la crasse comme saint Labre (2), à manger parfois même leurs excréments, suçant les ulcères comme sainte Elisabeth de Hongrie (3), etc., etc.

Le recueil de biographie des saints est certes le monument le plus répugnant et le plus attristant qui existe de la folie humaine. (*Voir précédemment : Moines et anachorètes*).

Emblèmes, usages, rites du paganisme. — Les emblèmes, les usages, les rites du paganisme se sont métamorphosés en allusions aux faits de la Passion du christ ou de sa doctrine.

La *Vigne*, les *génies* qui se jouent parmi les pampres, tout ce qui en un mot, parmi les païens, appartenait aux rites de Bacchus, est devenu l'emblème de la Cène.

Les *gerbes de blé* de Cérès sont devenus l'emblème du pain que le Christ partagea avec ses apôtres la veille de sa passion.

La *palme* qui, chez les païens, désignait la victoire temporelle, représente le triomphe de la Croix, et passe ainsi des mains des dieux dans celles des saints et des martyrs.

La *colombe* de Vénus est devenu le Saint-Esprit.

Le *cerf* de Diane symbolise l'âme chrétienne qui a soif des eaux vivifiantes.

Le *paon* de Jupiter, sous le nom de *Phénix*, désigne l'âme chrétienne après la résurrection.

---

(1) Siméon le Stylite, né vers l'an 390 à Sisan, sur les confins de la Cilicie, mort en 459, s'est rendu célèbre par ses austérités, ne faisant qu'un repas par semaine. Il finit par quitter sa chaumière et se retira sur le chapiteau d'une haute colonne (appelée *Stulos* en grec) du haut de laquelle il haranguait ses fidèles. Il vécut ainsi 36 ans, changea trois fois de colonne et demeura vingt-deux ans sur la dernière où on le trouva mort.

(2) Saint Labre (Benoît) chartreux, né à Ancettes (Pas-de-Calais) célèbre par sa crasse et sa puanteur, mendiait à la porte d'une église (1748-1783).

(3) Sainte Elisabeth, reine de Hongrie, suçait et mangeait les déjections des malades qu'elle soignait (1207-1231).

L'on donne à un évangéliste l'*Aigle* de Jupiter, à un autre le *Lion* de Cybèle ; les *amours* et les *génies ailés* se sont changés en anges et chérubins. Le *sphinx* même, le *chien*, le *griffon* de la mythologie ont été adoptés comme ayant le pouvoir d'éloigner les mauvais esprits.

Aux emblèmes empruntés au polythéisme, les chrétiens en ont ajouté encore d'autres : les *ancres* symbolisent l'espérance, la *houlette* et l'*outre* du bon pasteur, l'*agneau* résigné au sacrifice la douceur et la fidélité du chrétien, *douze agneaux* rangés régulièrement représentant les apôtres et *un treizième* plus élevé que les autres et couronné d'un nimbe est le Christ lui-même.

Le mot *poisson*, écrit en lettres grecques, contenant les initiales de *Jésous Kristos, Teou, Uios, Soter,* (*Jésus-Christ, Fils de Dieu, sauveur*) représente sous la forme de deux lignes courbes réunies par leurs extrémités, la figure du Christ dans sa gloire, ou bien encore celle de la Madone ou du saint Patron ; on la place sur les frontons, sur les portiques des églises, sur le trône des évêques, sur tous les objets enfin destinés à rappeler le souvenir du fondateur ou du héros du christianisme.

A Ravenne, la *vigne*, le *palmier*, la *colombe*, *l'agneau pascal,* le *paon*, se trouvent mêlés avec la croix et les saints monogrammes, sur presque toutes les tombes du 4e et du 5e siècle, que l'on ne voit que dans cette ville ; toute la ménagerie des animaux sacrés : l'*agneau, la colombe, le daim, l'oie, le paon, le poisson*, chaque espèce rangée sur une ligne distincte, se succède sur les ambons de marbre de l'ancienne cathédrale.

Plus tard, — bien que, même à Rome, les premiers sectateurs du Christ fussent des Asiatiques, — des Romains vinrent chaque jour se réunir à la secte naissante, mais en augmentant le nombre des fidèles, ils altérèrent la pureté des rites primitifs. Profondément imbus des pratiques de leur ancien culte, ils en conservèrent plusieurs dans leur foi nouvelle, et bientôt chacun des usages dominants de la capitale du monde païen ont un point de comparaison dans le christianisme.

Les lettres de Pline à Trajan, et d'autres autorités, nous apprennent que Rome païenne était dans l'habitude de consacrer à une destination religieuse certains lieux et certains édifices et de ne les faire jamais servir à aucun usage profane. Dès que les propriétés

des chrétiens leur furent assurées, ils adoptèrent dans le même but des consécrations pareilles.

Dans Rome païenne, avant de commencer les cérémonies religieuses, le prêtre arrosait le temple et l'assemblée d'une eau à laquelle sa bénédiction avait donné, dans les idées des gentils, un caractère particulier de sainteté ; on l'appelait *l'eau lustrale*. Les chrétiens eurent également *l'eau bénite*.

Les temples de Rome païenne étaient souvent obscurs ; aussi avait-on coutume d'allumer des lampes et des torches, même en plein jour, pendant les sacrifices et les autres cérémonies. Les chrétiens se firent un point de dévotion, dans les églises les mieux éclairées, d'entourer l'autel et le tombeau des saints d'un certain nombre de *cierges*, et d'en porter dans les processions à la face même du soleil.

Les Romains, à l'instar des Indiens, brûlaient de l'*encens* et d'autres parfums en l'honneur de leurs dieux, les chrétiens témoignèrent de la même manière leur respect pour les saints.

Quand Rome païenne était affligée de certains maux ou désirait obtenir certaines faveurs, elle cherchait à gagner la divinité qui guérissait les uns ou dispensait les autres par la promesse d'une offrande spéciale ; et, une fois la prière exaucée, cette offrande était suspendue dans le temple du dieu, auprès de son autel. Dans des circonstances pareilles, les chrétiens adressèrent des vœux semblables au Sauveur, à la Vierge ou à quelque saint favori, et quand l'événement répondait à leur attente, *l'ex-voto* fut suspendu de même dans la chapelle, auprès de l'autel de l'esprit supérieur que l'on avait invoqué.

Les mois de l'année et les jours de la semaine, portant les noms des divinités d'autrefois, ont conservé l'ancienne numération romaine.

Au solstice d'hiver, les jours, qui avaient régulièrement décru, recommencent à augmenter. Le soleil reprend sa vigueur et prépare le réveil de la nature ; la végétation engourdie va revivre et manifester une fois de plus l'éternelle jeunesse du monde.

Le solstice d'hiver, qui marque le vrai début de l'année astronomique, fut, par les peuples qui divinisaient la force de la nature, regardé comme anniversaire de la naissance de leur grand Dieu. C'est ainsi que le 25 décembre, le huitième jour avant les

calendes de janvier, fut par les Romains consacré à l'*Invincible*, le *Dieu solaire*. Il figure, à ce titre, dans le calendrier de Philocalus dressé vers 336, alors que le christianisme n'était pas encore la religion officielle. Quelques années plus tard, l'Eglise adopte ce jour pour celui de la naissance de son Dieu.

Dans Rome païenne on célébrait, quelques jours plus tard, une fête accompagnée d'offrandes et de présents en l'honneur de la déesse *Strenna*. Chez les chrétiens, les solennités du nouvel an correspondent à la même époque ; l'on y fait les mêmes cadeaux, et on leur a conservé encore aujourd'hui le nom d'*étrennes*.

(*A suivre*).

Général H. C. FIX.

Correspondance

Genève, 13 octobre 1902

A Monsieur le Directeur de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*.

Monsieur le Directeur,

Dans la traduction abrégée d'un discours de M. Lodge, publiée par votre dernier numéro (septembre 1902, p. 157), je lis ces mots : «... un inconscient de mauvaise foi disposé à fabriquer tout un roman, comme chez Hélène Smith... »

Permettez-moi de vous faire remarquer que ce passage dénature complètement les paroles de M. Lodge, comme vous pouvez vous en convaincre en recourant au texte original (*Proced. S. P. R. part XLIV*, juin 1902. p. 66). Bien loin de taxer de mauvaise foi l'inconscient de Mlle Smith, le savant président de la *Society for psychical Research* a soigneusement séparé les deux cas — fraude subliminale d'une part, élaboration de romans subliminaux de l'autre — et il a cité Mlle Smith comme exemple de ce second cas et non point du premier.

Vous estimerez sans doute, Monsieur, qu'il importe de rectifier cette inexactitude de traduction, afin de ne pas laisser sous une impression erronée ceux de vos lecteurs qui n'ont pu comparer avec le texte anglais. Qu'il s'agisse de personnalités subconscientes ou de personnalités ordinaires, cela ne revient point au même de classer quelqu'un dans la catégorie des romanciers ou dans celle des gens de mauvaise foi, et il ne serait pas juste de laisser circuler sur le compte de Mlle Smith, comme provenant d'une autorité telle que M. Lodge, une appréciation défavorable dont cet illustre savant est absolument innocent.

En vous remerciant d'avance du bon accueil que vous voudrez bien

faire à ces lignes, je vous prie, Monsieur le Directeur, d'agréer l'expression de ma considération distinguée.

THÉODORE FLOURNOY.

Rapport
sur les séances de Mme Thompson

Par le Docteur VAN EEDEN.

(Suite) (1)

Dans une matière aussi difficile, nous sommes bien forcés de nous en rapporter à nos propres impressions, pour nous rendre compte des probabilités et nous former une opinion plus ou moins intuitive. Cette opinion peut n'être pas toujours juste, mais c'est inévitable et nous pouvons voir que c'est la voie suivie dans bien d'autres branches de la science. L'astronomie, par exemple, est basée sur des impressions personnelles, contrôlées par beaucoup de personnes et sur des notions de probabilité que viennent confirmer des observations répétées.

Voici quelles variations ont éprouvé mes impressions personnelles. Pendant ma première série d'expériences des mois de Novembre et Décembre 1899, j'eus la profonde conviction que la personne dont j'apportais avec moi des souvenirs et qui était décédée depuis 15 ans, vivait à l'état d'esprit et communiquait avec moi par l'intermédiaire de Mme Thompson. Un grand nombre de petits détails que l'on trouvera dans mes notes me firent l'effet, lorsque je les prenais *en bloc*, de preuves absolues. Il serait absurde de ne prétendre y voir que des choses devinées au hasard : d'autre part l'explication par la télépathie est forcée et insuffisante.

Mais une fois rentré dans ma patrie, une étude plus approfondie me fit découvrir des fautes et des erreurs inexplicables. Un homme décédé auquel j'aurais eu réellement affaire n'aurait jamais commis ces erreurs. Et ce qu'il y a de remarquable en ceci, c'est que les erreurs avaient été commises précisément au sujet de ces détails que j'ignorais complètement, ce qui ne m'avait pas permis de faire la correction à l'instant même.

Ceci modifia donc mon opinion. Les faits restaient bien, et ils

(1) Voir notre numéro d'Octobre, p. 217.

étaient aussi incontestables et merveilleux qu'auparavant. Il m'était impossible de les attribuer à la fraude ou à une simple coïncidence, mais ce dont je doutais, c'était d'avoir eu affaire réellement à l'esprit d'un décédé. J'en arrivai à penser que je ne m'étais trouvé en présence que de Mme Thompson, qui, possédant une faculté inconsciente tout-à-fait au-dessus de notre intelligence, avait, avec une parfaite bonne foi, joué le rôle du fantôme.

Peut-être a-t-elle été guidée dans cette voie par quelques indices légers que je lui aurai fournis involontairement. Sans cela où aurait-elle pu puiser assez de détails exacts pour me donner l'illusion d'une preuve absolue et comment expliquer qu'elle se soit trompée précisément sur les points où il ne m'était pas possible de faire des rectifications ?

Cependant, lors de ma seconde visite, en juin 1900, lorsque j'apportai un vêtement du jeune suicidé, ma première impression me revint et avec une nouvelle force. Cette fois j'étais bien sur mes gardes et si je laissai échapper un indice quelconque, ce ne fut pas inconsciemment, mais bien avec intention. Mais, comme on le verra dans les notes, les insinuations les plus claires furent dédaignées et la vérité se fit jour de la façon la plus curieuse et la plus inattendue.

Voici un exemple : Nelly me dit : « Vous ne paraissez pas avoir de favoris. Je ne vois pas nettement votre tête, que quelque chose recouvre. *Il* (le suicidé) recouvre votre tête pour montrer comment la sienne était couverte. Oh ! mon cher ! N'est-ce pas une plaisanterie ? Vous n'auriez pas dû cacher votre tête au moment de mourir ! »

Le fait est que le jeune suicidé avait la tête couverte lorsqu'on trouva son cadavre.

Nelly ne put pas deviner l'échec de la première tentative de suicide. Cependant elle donna des détails qui ne pouvaient incontestablement avoir trait qu'à cet échec. Ainsi : « Lorsqu'on le trouva il ne pouvait parler » et plus tard : « Ne me ramenez pas en face d'une pareille horreur ! » Ces deux exclamations ne pouvaient s'accorder qu'avec la tentative manquée, après laquelle on le trouva vivant, avec toute sa connaissance, mais avec la trachée artère ouverte. La seconde fois, il se frappa d'une balle au cœur et mourut sur le coup.

Ce qui suit décrit avec une remarquable exactitude tout à la fois son caractère et sa tentative de suicide : « Il ne voulait pas me laisser voir du sang à son cou, afin de ne pas m'effrayer ».

Ceci caractérise bien mon jeune ami. Il était fort aimable et s'efforçait de cacher la plaie de son cou, pour ne pas faire horreur aux enfants et aux personnes sensibles.

Jusqu'au 7 juin tous les renseignements nous furent donnés par Nelly, le soi-disant *contrôle* de Mme Thompson. Mais à partir de ce moment le décédé s'efforça, comme il nous l'avait promis, de prendre lui-même le *contrôle*, pour me servir du terme technique. Dès lors la démonstration devint saisissante. Cela ne dura que quelques minutes, mais pendant ces quelques minutes j'eus absolument l'illusion de parler avec mon ami lui-même. Je parlais hollandais et j'avais aussitôt des réponses exactes. L'expression de cette satisfaction et de cet enchantement que l'on éprouve lorsque l'on se comprend bien l'un l'autre, revêtit un caractère si vrai et si vivace, qu'il n'était pas possible qu'elle fût jouée. Des mots Hollandais, tout à fait imprévus, furent prononcés ; on donna des détails qui étaient bien loin de ma pensée, celui entre autres qui concernait l'oncle de mon ami, que je ne connaissais nullement et que l'enquête que je fis plus tard démontra parfaitement vrai.

Cette fois, comme je me tenais nettement sur mes gardes, il me fut possible, dans ces quelques minutes si dramatiques, de découvrir par où les erreurs avaient pu s'insinuer. Je pus suivre l'évolution complète et saisir le moment où le phénomène s'arrêtait pour faire place à l'imitation inconsciente. Par degrés presque insensibles, le médium entra pour son compte dans le *rôle* de l'esprit, compléta les renseignements, donna la dernière touche à la communication et combla les lacunes par divers artifices.

Les noms Hollandais qu'on trouvera au début de la séance du 7 juin, furent écrits par Mme Thompson au milieu de sa trance et tandis que j'étais absent. Ces noms ont ceci de remarquable, que je ne les avais jamais entendus ; ainsi donc il faut mettre hors de cause toute influence télépathique de ma part, tout au moins toute influence consciente. Mais lorsque je demandais à Nelly ce qu'étaient Notten, Velp, Zwart, j'obtins des réponses aussi nettes que rapides, présentées comme venant du jeune suicidé, et qui plus tard furent reconnues fausses. Je trouvai même que le mot Zwart avait

été mal lu et que le mot réel était *Iwait*. Cependant Nelly tira de mon erreur la création d'un prétendu ami du décédé, qui se serait appelé Zwart et se serait brûlé la cervelle.

Dans le cours de ce même été je rencontrai deux fois des personnes portant le nom de Notten et habitant Velp, mais il me fut impossible de me rendre compte des relations qu'elles avaient pu avoir avec mon ami.

Nous voyons par là avec quelle insouciance l'esprit-contrôle Nelly se lance dans des explications au sujet de choses auxquelles elle n'entend absolument rien, et qu'elle a mises elle-même sur le tapis. Nous voyons aussi comment peu à peu le médium finit par jouer le *rôle* d'un esprit, après avoir donné d'abord de sincères informations.

Ce sont surtout les encouragements qui provoquent de tels résultats. Dès que le *contrôle* ou le médium se trouve encouragé et poussé avec un certain enthousiasme, il s'emballe, crée un personnage de toutes pièces ; de telle sorte qu'il ne reste plus rien de vrai. C'est ce qu'explique l'effrayant gâchis dans lequel se sont laissé tomber tant d'honnêtes observateurs.

Aujourd'hui il m'est possible de formuler nettement mon opinion actuelle, après avoir pendant longtemps flotté entre les deux extrêmes. Je ne me hasarderais pas à faire une déclaration formelle, si je ne m'y sentais pas suffisamment préparé, car je pense que le premier devoir d'un homme de science et d'un philosophe est de s'abstenir de toute affirmation absolue tant qu'il lui reste un doute. Quand il s'agit d'observations du genre de celles-ci, nous devons toujours compter avec le second mouvement qui, à la réflexion, nous porte à nier ce qui, au premier moment et sur le lieu même, nous a semblé absolument convaincant. Ce n'est qu'après des observations réitérées qu'il convient d'admettre les faits et les circonstances d'un caractère extraordinaire Après la première expérience, l'esprit refuse de s'engager dans un ordre d'idées inaccoutumées et, à la réflexion l'on se dit : « Je dois m'être trompé ; faut que je revoie ceci ou cela et je dois y trouver une explication toute naturelle. »

Mais aujourd'hui, huit mois se sont écoulés depuis la dernière séance que j'ai eue avec Mme Thompson à Paris, et lorsque je relis mes notes, il m'est impossible de ne pas rester convaincu que, pen-

dant quelques minutes au moins, j'ai assisté à des manifestations volontaires d'une personne décédée.

D'autre part, je suis convaincu que les informations directes, authentiques, sont beaucoup plus rares que les médiums ne le pensent et voudraient de la meilleure foi nous le faire croire. Je pense qu'à chaque séance, quel que soit le médium, il y a *presque toujours* une certaine partie inconsciemment ajoutée et que les observateurs les plus sagaces et les plus scrupuleux, comme Myers et Hodgson s'y sont laissé prendre(1). Je doute non seulement de la véracité, mais de l'existence même de ces *esprits contrôles* ; il ne me semble pas improbable que ce sont des créations artificielles de l'esprit du médium, ou, selon la manière de voir des spirites, des démons menteurs et trompeurs.

Cette question est d'une importance extrême au point de vue du choix à faire d'une méthode dans les expériences futures, car les éducateurs ou observateurs donnent au médium une certaine éducation dont il ne pourra jamais se débarrasser dans la plupart des cas. L'éducation médiumnique de Mme Thompson est infiniment supérieure à tout ce que nous avons l'habitude de voir. Quand on compare Mme Thompson à tous ces malheureux médiums égarés et troublés par des expérimentateurs trop crédules et même fanatiques, on est agréablement surpris de sa scrupuleuse neutralité et de sa calme possession d'elle-même. Cependant je ne puis m'empêcher de reconnaître que ses merveilleuses facultés de voyante ont eu à souffrir de la trop grande crédulité et des encouragements des principaux observateurs de ses phénomènes. J'ai vu avec quelle promptitude ses prétendus *esprits guides* se laissent entraîner à inventer lorsque nous accueillons sans réserve l'idée de la réalité de leur existence comme esprits-guides. On verra dans mes notes de séance que je demande à chaque instant :

« Comment le savez-vous ? » car je comprenais que l'on ne me présentait que les conclusions de l'esprit-guide et non les perceptions directes de la voyante. Pendant les dernières séances je m'abs-

(1) Nous ferons observer que MM. Myers et Hodgson ont à leur actif des observations remontant à vingt années, faites sur une quantité de sujets différents, tandis que M. Van Eeden est fort loin d'avoir la même expérience, ce qui corrige, pour nous, ce que ses remarques peuvent avoir de trop absolu. (N. D. L. R.)

tins absolument d'adresser la parole au guide ; je ne tenais aucun compte de lui et me bornais à demander ce que le médium voyait ou éprouvait. Les précédents observateurs n'avaient pas suffisamment gardé cette attitude. La plupart adoptaient plus ou moins la fiction et compromettaient la netteté de l'expérience.

Pour résumer mes observations critiques, je dirai que la plupart des observateurs ont été sinon trop crédules, tout au moins trop *ardents*. Cette ardeur qui fait souvent accuser la patience d'inertie, est un côté faible assez général chez les Anglo-Saxons. Elle rend compte des magnifiques résultats auxquels ils arrivent, mais elle explique aussi leurs erreurs. Et c'est surtout vrai dans le domaine si difficile des études psychiques.

Dans un article remarquable intitulé : « Comment cela entra dans ma tête », Miss Goodrich Freer, qui est elle-même une voyante, met bien en lumière ce défaut de patience et de passivité dans les recherches psychiques, et nous devrions tous nous inspirer des conseils qu'elle donne. Tous les matériaux accumulés jusqu'ici devraient être soumis à une révision, de façon à séparer l'or de la vérité de la gangue de comédie et de fantaisie.

Il nous est impossible de nous faire une idée nette de la façon dont nous parviennent les informations supernormales et nous ne sommes que trop portés à adopter à ce sujet une opinion plus ou moins incomplète, matérialiste et superficielle. Il nous semble que l'esprit joue de notre cerveau comme un musicien jouerait du piano ou du violon. Nous ne devrions pas oublier que les affirmations formulées viennent de régions où nos notions de temps n'ont probablement pas cours, ce qui peut offrir une barrière infranchissable à nos facultés de compréhension.

Je veux signaler un petit incident de mes expériences avec Mme Thompson, qui est assez insignifiant en lui-même, mais néanmoins très curieux. Dans une de nos premières séances on me prédit qu'en dînant à Cambridge je goûterais *d'une sauce rouge au poisson* qui ne me conviendrait guère. Je demandai *pourquoi*, mais je n'obtins pas de réponse. A Cambridge la *sauce rouge* me fut présentée et, bravant la prédiction, j'en pris un peu, désireux de voir si elle m'indisposerait. A la séance suivante, je demandai pourquoi Nelly m'avait interdit l'usage de cette sauce dans sa prédiction et Nelly, ne trouvant sans doute rien à me répondre, me demanda : « N'avez-

vous pas eu soif ? » Comme je n'avais rien éprouvé de semblable, elle répliqua : « N'êtes-vous pas végétarien ? » Cependant je n'avais jamais dit ni fait comprendre devant Mme Thompson que j'eusse adopté l'alimentation végétale. Mais comme cette sauce était au poisson et colorée en rouge par la cochenille, la remarque faite quelques jours auparavant *qu'elle ne me conviendrait pas* était parfaitement juste. Mais le médium ne paraissait pas s'être fait lui-même une idée de la justesse de sa remarque.

Quand on y réfléchit, ce petit incident est, pour notre intelligence humaine, plein de mystères insondables. Pourrons-nous jamais saisir ce qu'entraine de conséquences cette insignifiante remarque, simple plaisanterie dénuée de toute pensée sérieuse, mais prouvant une connaissance supernormale de l'avenir et de mon mode de vie, introduite pour ainsi dire par procuration et sans que le sens en fût compris ? Dans tout le cours de mes expériences, aucun fait ne m'a laissé avec autant de vivacité le sentiment que le médium n'est qu'un simple instrument, un jouet momentanément au pouvoir d'êtres qui vivent et peuvent même badiner dans des régions où l'espace et le temps sont inconnus.

Mais gardons-nous bien, par tous les moyens, de nous laisser aller à donner à ces êtres des formes définies, qui ne seraient que les créations de notre imagination (1). Nous serions certains de ne produire que des formes artificielles au lieu des formes véritables.

J'ai entendu un poète anglais accuser comme source de ces informations supernormales *la mémoire collective de la race* et cette large et mystique conception, quoique bien vague, me paraît à bien des égards pouvoir constituer une hypothèse qui serait le point de départ d'investigations futures.

Ce qui me semble le plus incontestable, c'est qu'il y a bien peu de différence entre le monde de la transe d'un médium et le monde des rêves. Dans l'un comme dans l'autre, l'esprit humain semble posséder la faculté d'entrer en contact avec le monde supra humain. Mes notes montrent que pendant le cours des séances mes rêves rappelèrent un nom que j'avais oublié et qui surgit exactement à

(1) Les Spirites ne donnent pas *des formes* à ces entites, ce sont elles-mêmes qui les prennent sur la plaque photographique, aussi bien que dans les matérialisations et les moulages. (N. D. L. R).

la séance suivante. Près d'un an après les séances, pendant que je rédigeais ce mémoire, un autre rêve me donna la signification du mot *Wocken*, sur lequel insistait tout particulièrement le jeune suicidé, comme le prouvent mes notes. Dans mon rêve il s'associait avec le titre du seul livre qu'il eût écrit, que l'on publia après sa mort et dont le succès le préoccupait beaucoup (Je ne puis publier ici cette signification qui me paraît tout à fait probable).

Comme j'ai pris depuis longtemps l'habitude d'observer mes rêves, de prendre des notes précises sur leur contenu, et que j'ai acquis la faculté d'exécuter avec une parfaite présence d'esprit des actes volontaires dont je forme le plan tandis que je suis éveillé, je convins avec le médium, qu'une fois rentré en Hollande, je l'appellerais dans mes rêves et que de son côté elle déclarerait pendant sa trance à un assistant anglais si elle entendait mes appels. On verra le compte rendu de toutes ces expériences dans l'Appendice I annexé à ce mémoire.

Je puis résumer en quelques mots le résultat obtenu et que l'on trouvera tout au long dans l'Appendice II. Cette question m'intéresse vivement et me semble mériter une étude réfléchie, que je me propose bien de faire un jour, si le temps et les facultés me sont accordés. Pour le moment, je dois me borner à citer le cas intéressant suivant, espérant attirer l'attention sur la possibilité de suivre la nouvelle voie qui s'ouvre aux recherches des investigateurs.

Pendant l'hiver qui suivit les premières séries de séances, Nelly annonça au cours de diverses séances que, dans trois occasions, elle-même et une autre fois un autre esprit étaient venus me visiter pendant mes rêves. Deux fois le moment de ces visites correspondait exactement avec celui de visions que j'eus en rêve, et que j'avais noté dans mon journal, avant de recevoir les lettres dans lesquelles M. Piddington me donnait en détail les assertions de Nelly, et dans les quatre cas il y eut un rapport télépathique entre Nelly et moi.

Le second cas fut le plus remarquable. En effet, dans mon rêve je fis ce que je considérai d'abord comme une erreur, en appelant « Elsie ! Elsie », au lieu de Nelly. Le lendemain je signalai le fait dans mes notes, le nom d'Elsie ne représentant absolument rien à mon esprit et m'étant tout à fait étranger.

Deux jours plus tard je reçus une lettre me disant qu'un esprit ami de Nelly, et nommé Elsie, s'était entendu appeler par moi et avait été envoyé par Nelly pour me répondre. Ainsi donc mon erreur n'en n'était pas une. Le nom d'Elsie, quoique m'étant tout à fait étranger, était venu sur mes lèvres, poussé par une mystérieuse influence, et j'avais reçu un message par cet intermédiaire.

Je tiens mes notes et ces lettres à la disposition de ceux qui pourront s'intéresser sérieusement à de semblables études.

Après cela les communications furent interrompues, seulement Nelly semble avoir eu connaissance de deux légères indispositions que j'éprouvai ; mais les expériences de rêves échouèrent tout à fait.

Je veux terminer ce court aperçu en disant que nous sommes en présence d'un domaine illimité de notions étranges et que je crois à la possibilité de recherches du plus haut intérêt. Ce qui est nécessaire ici plus que dans toute autre branche de la science, c'est la patience et la prudence. Nulle part on ne peut courir un pareil danger de tomber dans l'erreur et dans la confusion. Nous pouvons à notre fantaisie formuler des hypothèses, des théories sur les causes finales, des systèmes religieux variés, toujours le docile médium nous servira toutes nos chimères en pleine action et avec les plus stupéfiantes apparences de réalité. (1)

Pour éviter de tels pièges, il faut éliminer toute ardeur excessive, toute impatience de l'examen scientifique de la plus délicate et de la plus subtile de toutes les questions, puisqu'elle a pour objet l'étude de l'âme humaine et du monde supra humain avec lequel elle est en rapport. Passifs dans l'observation, patients dans l'action, prudents dans la marche en avant, nous devons bien nous garder de chercher à enlever d'une main trop hâtive le voile qui recouvre les secrets que l'Eternel Dieu tient encore cachés à nos yeux.

Pour la traduction : Dr DUSART.

---

(1) Signalons encore ce que cette opinion a de trop absolu, puisque Myrs, Hodgson, Hyslop, et quantité d'autres investigateurs, ont obtenu des communications absolument opposées à leur manière de voir et de penser. A tel point que d'incrédules déclarés qu'ils étaient primitivement, ils ont été obligés de modifier totalement leur point de vue, jusqu'à être obligés d'affirmer l'existence des Esprits qu'ils avaient niée jusque là.

N. D. L. R.

Ouvrages nouveaux

Aesus

ÆSUS, IV[e] partie, par H. Lizeray. — Chez Vigot frères, Editeurs, 23, Place de l'Ecole de Médecine, Paris (VI[e]), Prix : **1 fr. 50**.

Eros ou l'Amour est le principe actif, selon le druide Pythagore et son école,

Les Gaulois, disciples de Pythagore, considérèrent surtout l'amour sélectif de la race, comme on le voit dans *Amadis*. On mentionne dans ce roman, à propos de l'Ile ferme, les jouissances hypéresthésiques et le délice des transparences d'amantes.

La suite de l'ouvrage explique le *Paradis perdu*, de Milton et la lutte entre les esprits lumineux de la science et les lueurs douteuses du Satanisme, relevant des pratiques hypnotiques.

L'ouvrage traite encore du compôt philosophique et alchimique, d'après les principes de Pythagore retracés sur le portail de Notre-Dame de Paris et d'où s'extrait la Médecine universelle ; — du quaternaire de Pythagore en sociologie, qui a servi à Platon pour sa conception purement intellectuelle de l'Etat, fondé sur les métiers nécessaires à la satisfaction des besoins.

Un chapitre est consacré à la sphère vivante et de l'essence éthérée, d'où les âmes particulières tirent leur origine. (*Note de l'éditeur*.)

On trouve à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris. 4[e].

Arguments des médecins, en faveur de la pratique du Massage et du Magnétisme par les Masseurs et les Magnétiseurs. Documents recueillis par H. Durville. Cinq broch. de 36 pag. Prix de chaq. broch., 30 cent.

Arguments des savants. *Hommes de lettres, Hommes politiques, Artistes et Notabilités diverses*, en faveur de la pratique du Massage et du Magnétisme par les Masseurs et les Magnétiseurs. Documents recueillis par H. Durville. Deux brochures de 36 pages, Prix de chaque brochure : 30 cent.

La *Ligue nationale pour la pratique du Massage et du Magnétisme par les Masseurs et les Magnétiseurs*, formée dans le but d'obtenir une loi permettant aux malades de pouvoir confier le soin de leur santé aux guérisseurs — médecins ou non — qui ont le plus de chance de les guérir, continue sa campagne avec la plus grande activité.

Un pétitionnement organisé pour cela a déjà recueilli plus de 200.000 signatures ; et en dehors de ces adhésions *populaires*, qui ont déjà un poids considérable, la *Ligue* recherche l'adhésion des médecins honnêtes, amis des malades, celle des savants, hommes de lettres, hommes politiques et notabilités diverses, en les priant de bien vouloir formuler les *Arguments* qu'ils émettent en faveur de la réforme demandée.

Ces réponses sont successivement publiées en deux séries de brochures destinées à la propagande en faveur de l'idée.

Les 5 brochures de la première série contiennent les *Arguments des Médecins* reçus à ce jour ; les 2 de la seconde série, les *Arguments des savants* et notabilités diverses.

La *Librairie du Magnétisme*, dans un but de propagande,envoie franco les unes et les autres aux conditions suivantes : 100 exemplaires, 15 fr. ; 50 ex., 8 fr. ; 25 ex., 5 fr.

Application de l'aimant au traitement des maladies avec Portraits et Figures dans le texte, par le professeur. H. DURVILLE, 9e édition. In-18 de 88 pages. Prix : 20 centimes.

On sait depuis longtemps déjà que toutes les maladies nerveuses et la plupart des maladies organiques : anémie, asthme, constipation,crampes, crises de nerfs, diabète, diarrhée, douleurs, engorgements, fièvre, gravelle, goutte, hystérie, incontinence, insomnie, jaunisse, maux de tête,de dents, d'estomac, de reins, migraine, névralgie, palpitations, paralysies, rhumatisme, sciatique, surdité, tics, tremblements,vomissements,etc.,etc. sont parfois très rapidement guéris par l'application des aimants.

Les douleurs vives cessent toujours au bout de quelques instants, les accès deviennent de moins en moins violents et la guérison se fait, sans médicaments et souvent sans rien changer à son régime et à ses habitudes.

L'action curative des aimants vitalisés de M. Durville est bien plus grande que celle des aimants ordinaires. Par une disposition spéciale, ils peuvent être portés le jour et la nuit sans aucune gêne, sans aucune fatigue. L'immense avantage qu'ils possèdent sur tous les autres traitements, c'est que l'on peut, avec le même aimant, selon la nature de la maladie, augmenter ou diminuer l'activité organique, exciter ou calmer, et rétablir ainsi l'équilibre des forces qui constitue la santé.

L'*Application de l'aimant*, très artistement éditée, avec des portraits et figures, est un ouvrage de vulgarisation des plus intéressants, tant au point de vue physique qu'au point de vue physiologique et thérapeutique. Il contient un historique de l'application de l'aimant en médecine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; une étude sur la physique de l'aimant,où l'auteur révèle l'existence d'une force inconnue qu'il a découverte ; une étude plus remarquable encore sur la physiologie, où la polarité du corps humain est démontrée ; une description des pièces de thérapeutique qui permet au malade de se traiter lui-même sans le secours du médecin C'est l'application des principes que l'auteur a exposés avec tant de clarté et de précision dans sa *physique magnétique*.

Cet ouvrage, traduit en espagnol, en italien, en allemand, et qui le sera bientôt en toutes les principales langues de l'Europe, se recommande particulièrement à l'attention de ceux qui souffrent ; car ils sont assurés de trouver là un moyen simple, facile et peu coûteux de guérir ou de soulager leurs maux.

Ligue Nationale pour la pratique du Magnétisme et du Massage par les Masseurs et les Magnétiseurs

La *Ligue* a pour but : 1° de grouper les Médecins, les Savants, les Hommes de lettres et les Notabilités diverses, ainsi que tous ceux qui s'intéressent à la liberté que doit posséder tout citoyen libre dans un état libre de confier le soin de sa santé au praticien — médecin ou non — qui possède sa confiance ; 2° d'organiser des conférences, de réunir et publier tous les documents relatifs à la question, ainsi que les *Arguments* que les médecins, les savants et les diverses notabilités formulent à ce sujet ; d'intervenir auprès des Pouvoirs législatifs pour obtenir une loi permettant au moins aux masseurs et aux magnétiseurs capables de guérir, de ne pas tomber sous l'application de l'article 16 de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine ; 4° de former des Masseurs et des Magnétiseurs instruits, dignes en tous points de la confiance des médecins et des malades ; 5° de venir en aide aux Masseurs et aux Magnétiseurs poursuivis pour exercice illégal de la médecine, s'ils n'ont pas prescrit de médicaments ni fait d'opérations chirurgicales.

Les signataires de la *Lettre aux Sénateurs et Députés*, ceux qui prennent part à la *Souscription nationale* (8.000 fr. au 1er mars 1902) et les signataires de la *Pétition au Sénat et à la Chambre des Députés* (200,000 signatures déposées en novembre 1902 et un nombre beaucoup plus grand qui le sera prochainement) sont considérés comme faisant partie de la *Ligue*.

La *Ligue* pourvoit à ses dépenses : 1. par des dons volontaires recueillis par voix de *Souscription nationale* ; 2. par le produit de la vente de ses publications,

La Paix universelle, à Lyon et le *Journal du Magnétisme*, à Paris, sont les organes officiels de la *Ligue*.

Une réunion d'études a lieu à Paris, le 2e samedi de chaque mois, à l'issue de la séance de la *Société Magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri, Paris. 4e.

La dissolution de la Ligue sera prononcée de plein droit lorsque la loi qu'elle demande sera votée.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

die Uebersinnliche Welt

relate les faits surprenants survenus dans une famille de seigneurs, dont tous les membres, de génération en génération, possèdent la faculté de se dédoubler. C'est là un genre d'atavisme fort intéressant à la vérité, et qui,

s'il pouvait être étudié à l'aide d'exemples nombreux, apporterait sur la nature du corps astral de très précieux éclaircissements.

Il arrive souvent que la faculté de dédoublement, tout en se manifestant parmi les membres d'une même famille n'existe, pourait-on dire, qu'en fonction de ces membres mêmes. Et, par exemple, si c'est l'un des enfants dont le double se montre à quelque distance du corps physique pendant le sommeil, ou pendant la veille, le *double* astral n'est aperçu que par l'un des membres de la famille, ou encore par tous s'il arrive que la famille soit réunie. Mais l'étranger qui pourra se trouver présent au moment du phénomène, l'étranger ne percevra rien.

Ce qui rend l'exposé de la revue allemande particulièrement intéressant, c'est précisément que dans les cas cités, le *double* est visible pour tous indistinctement. Et c'est encore que ce *double* apparaît recouvert d'un vêtement semblable, jusque dans les moindres détails, à celui qui recouvre dans le même temps, le corps physique presque toujours endormi.

Voici un exemple de ce genre : La comtesse Marie raconte qu'elle était couchée, un soir, dans la même chambre que la gouvernante de son petit garçon qui dormait paisiblement dans une chambre non contiguë. Les deux femmes s'entretenaient en français lorsque, soudain, la jeune mère s'écrie en russe : « Mais Pierre, que signifie cette promenade ! c'est très peu convenable ! et tu dois rentrer dans ta chambre ! » La comtesse avait cru voir le petit garçon entrer dans la chambre et s'incliner sans rien dire comme s'il avait voulu faire une plaisanterie ; puis subitement il avait disparu.

La gouvernante n'avait absolument rien vu ; et la comtesse tout émotionnée, lui expliquait comment l'apparition avait passé si près d'elle qu'elle avait remarqué le col de la robe de nuit de l'enfant, qu'elle avait brodé elle-même et qu'elle découvrit être beaucoup trop large... On s'empressa de courir à la chambre où le petit garçon dormait toujours paisiblement, avec, en effet, autour de sa petite tête, le grand col brodé par sa mère.

Dans cet exemple, l'étrangère n'a pas été impressionnée par le *double*. Le cas suivants indique une autre face du phénomène : Tandis que le comte Magnus était à la guerre (1830) sa femme donnait le jour à un fils. Trois ou quatre jours après la naissance de l'enfant, un serviteur vit un traîneau s'arrêter devant la demeure et son maître en descendre. Il se précipita pour ouvrir la porte de la maison. Le comte monte les escaliers entre dans la chambre où sa sœur, occupée à quelques travaux d'aiguille, s'écria : « Comment c'est toi Magnus ! » Sans répondre, le comte se dirigea vers l'alcôve où reposait sa jeune femme, auprès de laquelle une nourrice tenait le nouveau-né. Il se pencha sur l'enfant qu'il considéra longuement pendant que la nourrice disait : « Alors voilà notre maître ! » « C'est lui, en effet, » reprit la jeune femme toute joyeuse.

Et, à l'étonnement de tous, muet et silencieux comme il était venu, le comte s'en retourna ; il sembla se dissoudre dans l'obscurité de l'escalier. En bas le serviteur ne le vit pas ; et le traîneau aussi avait disparu.

Ce fait de dédoublement peut être attribué à l'émotion ressentie par le comte à la nouvelle de la naissance de son fils. On trouve toujours, à l'origine de ces phénomènes, une secousse morale profonde, à moins qu'ils ne soient dus à une propriété toute particulière de l'organisme.

Il se peut encore, du moins les faits rapportés sembleraient le prouver, qu'un sentiment violent, haine,amour, soit la cause de certains genres de manifestations attribuées aux défunts. Ici le corps astral étant libéré, il n'est plus, naturellement, question de dédoublement.

L'épisode relaté par l'*Uebersinnliche Welt* vient corroborer cette hypothèse.

Un nommé Valentin perd son père. Il vivait avec ce dernier en très mauvaise intelligence, et avait été maudit par lui à plusieurs reprises avant de le voir mourir. Le vieillard avait notamment menacé son fils, dans ses derniers jours, de ne pas le laisser jouir en paix du bien qui lui reviendrait, et dès que le père fut mort, des phénomènes terribles se produisirent dans la demeure du fils (coups frappés, jets de pierre, voix dans la nuit etc .,)

Y aurait-il une vengeance d'outre-tombe? (1)

THÉCLA.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Ligth, 16 Août,

Publie un récit de M. Geo. C. Holland, écrit pour le journal américain *Ottawa Daily Free Press,* 10 juillet.

M. Holland dit être allé à une séance de matérialisation chez Mrs Miller-Vilcox, médium. La salle de réunion était large de 10 pieds, sur 13 de longueur, avait deux fenêtres sur la rue, une porte ouvrant sur le vestibule, et une autre donnant sur une chambre voisine. M. Holland prévint le médium qu'il faisait des recherches sérieuses et publierait peut-être un compte-rendu ; dans ces conditions, il tenait à se prémunir contre toute possibilité de fraude.Le médium exprima son désir de se soumettre à tout ce qui lui serait demandé. Mme Holland et une autre dame l'accompagnèrent dans une pièce où elle changea de vêtements, et restèrent avec elle jusqu'à son entrée dans le cabinet : pendant ce temps, M. Holland visita soigneusement la salle, et s'assura qu'il n'y avait ni trappe, ni machinerie ; pas de cave sous cette pièce. Il dérangea le sofa, et souleva le cabinet qui consistait en un léger cadre de bois couvert en haut et sur trois

(1) Evidemment, et tous les phénomènes d'obsession, si souvent décrits dans les Revues spirites, le démontrent avec certitude.

(*Note de la Rédaction.*)

côtés par des couvertures grises ; un rideau semblable le fermait. Les fenêtres de la salle etaient garnies de tulle à moustiquaire ; quand le médium fut entré, M. Holland scella les portes et les fenêtres, les assistants, au nombre de neuf, se placèrent en demi-cercle devant le cabinet. M. Holland fut prié d'attacher les mains du médium. Ensuite on plaça une chaise de bois dans le cabinet pour Mrs Miller Wilcox, et la lumière fut éteinte. Après deux ou trois secondes, le médium demanda la lampe que l'on ralluma et l'on vit cette dame debout les mains liées, et la chaise sur un bras ; le rideau fut ainsi baissé et relevé plusieurs fois de suite, rapidement ; la position de la chaise toujours différente. Pareille manœuvre eut lieu avec le pardessus de M. Holland qu'il posa sur le médium dans le cabinet.

La lumière fut baissée, une chaise balançoire placée derrière le rideau pour le médium, pendant que les assistants chantaient. Dix minutes se passèrent, le médium fut intransé, et des formes blanches se glissèrent hors du cabinet et y restèrent. La lumière était faible, mais permettait de distinguer les assistants qui ne bougeaient pas ; un fantôme s'approcha d'un monsieur âgé et le tira devant le cabinet : on entendit une courte conversation murmurée, puis la forme blanche s'évanouit.

M. Holland évalue à une cinquantaine le nombre d'apparitions qui se montrèrent, principalement féminines. Pendant longtemps, M. et Mme Holland ne reconnurent personne, puis une forme féminine vint directement à lui, le prit par la main, l'entraînant devant le cabinet, puis fit signe à Mme Holland, et lui prit la main lorsqu'elle approcha ; comme tous deux lui demandaient son nom, elle mit sa bouche près de l'oreille de Mme Holland et murmura le nom d'une amie très chère, morte subitement douze ans auparavant ; pendant que le fantôme tenait les mains de ses amis, il disparut comme sombrant à travers le plancher. M. Holland dit que les mains de cette apparition étaient chaudes et douces, contrastant avec celles du médium qui étaient froides et humides. Ensuite une forme masculine vint à M. Holland, le prit par la main et le fit entrer dans le cabinet avec lui, disant d'une voix ferme : « Croisez vos bras sur votre poitrine, nous vous donnerons de la force ».

M. Holland dit que plusieurs mains le frappèrent vigoureusement sur le dos et les épaules jusqu'à ce qu'il fût brûlant de chaleur : il suppose qu'il aurait fallu au moins six personnes pour le frapper ainsi Puis un esprit le conduisit par la main et lui fit tâter les mains du médium et les nœuds des cordes : les mains de l'esprit étaient douces et chaudes, celles du médium froides, ayant les muscles tendus et raides.

Instantanément, l'esprit guide avait disparu, et une forme féminine était près de M. Holland, elle le conduisit hors du cabinet, puis leva le rideau et lui fit toucher les mains du médium. La séance se termina par un bruit semblable à un objet pesant renversé à terre. M. Wilcox dit qu'un esprit avait soulevé et laissé retomber la chaise du médium.

M. Holland trouva intacts les nœuds des cordes aux bras du médium intransé. Il ajoute que le seul esprit s'étant manifesté à lui n'est pas celui auquel il pensait et que le nom de cette personne n'était connu que de lui et de Mme Holland. Il dit que plusieurs fois deux apparitions se montrèrent simultanément, et qu'elles variaient de forme et de stature.

Harbinger of Ligth, 1er août.

Remarquables phénomènes à Melbourne (Australie)

L'auteur de cet article, spirite depuis 31 ans, déclare n'avoir jamais vu de séance plus intéressante que celle à laquelle il assista le 24 juin, chez M. Stanford ; le médium était M. Bailey que l'on visita soigneusement afin de s'assurer qu'il n'y avait pas de fraude possible. Les deux « contrôles » ou esprits qui se manifestèrent, étaient un Hindou de haute caste qui donne des communications au narrateur par l'entremise de deux médiums depuis 1896, et le Dr E. Robinson, orientaliste distingué, mort en 1864, auteur de l'ouvrage *Recherches bibliques en Palestine*, publié en 1851, qui lui valut la médaille d'or de la Société royale de Géographie de Londres.

Le premier phénomène de la soirée en question est fréquent aux Indes, produit par les fakirs médiums. L'auteur du récit fut prié de planter une graine de mangue, enfoncée de deux pouces dans la terre d'un pot à fleurs posé sur la table, dix ou douze minutes après, on lui demanda d'examiner la graine ; il le fit et vit une longue pousse verte ; on lui dit de regarder dans la terre, et il vit que l'écorce extérieure de la graine était fendue et commençait à se décomposer, on voyait quatre ou cinq petites racines à la partie inférieure de la semence. Le narrateur replanta soigneusement la graine et dix minutes plus tard la pousse verte était considérablement allongée et il en sortait trois feuilles vertes parfaitement formées. (1).

Le second phénomène fut la matérialisation d'une main du Dr Robinson, qui apparut d'abord comme un objet lumineux à la hauteur du plafond, puis descendit graduellement jusqu'à la table, prit un crayon, et écrivit sur une feuille de papier les mots suivants : Le Dr Robinson salue son frère S. Lumière pour les derniers jours, puis remit ce message entre les mains du narrateur.

Ce Monsieur ajoute que le vendredi suivant le Dr Robinson, par l'entremise d'un autre médium, assura que l'écriture de cette feuille était un fac-simile de son écriture lorsqu'il était sur terre, et donna une explication de la germination rapide de cette graine de mangue, montrant que ce fait était strictement conforme aux lois de la nature.

Le contrôle Hindou produisit ensuite une série de phénomènes ; un objet pesant tomba sur la table. On alluma et l'on vit un fétiche africain représentant un corps exécuté avec un fémur humain presque aussi foncé

(1) Voir dans Aksakof : *Animisme et Spiritisme*, p. 98, le récit d'une séance avec Mme d'Espérance, dans laquelle on constata la croissance d'un *Ixora Crocata*, en présence de MMrs Reimers et Oxley, témoins de la plus haute honorabilité. (*Note de la Rédaction*).

que de l'acajou, vêtu d'un ornement soigneusement tressé en paille de millet ; sur la plus large des trois tubérosités supérieures, était grossièrement sculptée une figure humaine, une petite pièce de nacre triangulaire formait le nez ; la tête était couverte d'une espèce de turban composé de cheveux humains grossiers, tissés ensemble comme un nid d'oiseau. Deux tubérosités de l'extrémité inférieure servaient de pieds à cette idole grotesque.

L'apport suivant était une baguette divinatoire garnie d'ébène, que les sorciers lancent pour savoir si leurs dieux répondront favorablement ou non à leurs invocations, ce dont ils jugent par la position que prend la baguette en tombant. Ces explications furent données par le contrôle Hindou,

Un autre instrument du même genre, mais garni d'ivoire, fut aussi jeté sur la table, puis une espèce de plastron, ou tablier, composé de la peau d'une grande tête de tigre, ayant été porté comme ornement, arriva de la même manière mystérieuse : quatre radius humains foncés et polis à force d'avoir été touchés tenaient à cet objet.

Tous ces apports étaient spécialement à l'intention du Dr Peebles, afin qu'il les montrât en Amérique, expliquant le passage à travers la matière de tous ces objets venant de continents lointains, dans une chambre à Melbourne ; quelques jours auparavant les mêmes personnes avaient obtenu l'apport d'une peau de léopard, longue de 6 pieds.

Pendant la séance le médium était profondément intransé, assis devant une grande table autour de laquelle se trouvaient une douzaine de personnes, les deux voisins du médium le surveillant étroitement se seraient aperçus du moindre mouvement de sa part.

M, Stanford possède cinq manuscrits égyptiens anciens, trois autres de la période grecque, l'un d'eux porte la date du règne de Ptolémée Soter, c'est un hymne à *Rah*, le soleil ailé. Cinq médailles du règne d'Alexandre-le-Grand furent aussi apportées. Les interprétations des hiéroglyphes, et caractères hiératiques des manuscrits, sont donnés par le Dr Robinson au moment où ils arrivent. Le Dr est le guide du médium qui n'a aucune connaissance égyptologue.

Tous ces apports ont eu lieu en avril, mai, juin et juillet 1902.

Revue de la presse

EN LANGUE ITALIENNE

Il Vessillo Spiritista (Septembre 1902).

Donne un article du prof. Giovanni Castanzo sur les rayons X.

D'après la *Revue Spirite* un message d'*Algos* sur la catastrophe de la Martinique. Il publie aussi un cas de télépathie, et la fin du discours présidentiel du prof. Lodge.

Mr Joseph de Kronhelm rappelle que le Dr Max Muchlembruck d'Oakland (Californie) a prédit en 1900 les tremblements de terre qui viennent d'avoir lieu dans le Guatemala, causant la ruine de la seconde ville de la république : Quezaltenanzo.

Nous trouvons également la suite du travail sur les caractères de la Révélation spirite, et des détails sur Jacob Lang, de Jefferson (Amérique) qui découvre d'importantes sources de pétrole au moyen de la baguette divinatoire.

Luce e Ombra, juillet 1902.

M. Carreras donne le compte rendu d'une séance avec le médium Fil. Randonne, le 17 mars 1902, Le médium fut d'abord attaché de la façon la plus méticuleuse, les assistants au nombre de 11 furent aussi liés par une corde d'un seul morceau fixée aux pieds du fauteuil du médium, et qui faisait le tour de la taille de chacun. La salle était éclairée par une lanterne rouge. Dans ces conditions l'on obtint :

1° un livre jeté sur la table ;

2° des lumières, quelques-unes en forme de spirale, sans mouvements intelligents ;

3° l'agitation des grelots pendus près d'une fenêtre ;

4° le son clair et distinct de la sonnette, qui semblait être causé par un doigt frappant cet objet ; en épelant l'alphabet les coups donnèrent cette phrase : *Je vous aime, soyez unis.*

5° le bruit d'écriture sur la carte posée sur la bibliothèque à la droite du médium ;

6° le point d'exclamation en langage télégraphique répété plusieurs fois sur la mandoline, sur la guitare, et sur ces deux instruments à la fois, puis au moyen de la table, avec un bruit capable de réveiller les voisins, et sur un médaillon de céramique ;

7° le transport du crayon et du papier couvert d'écriture directe, ainsi qu'un des instruments à corde, sur la grande table ;

8° le bruit de doigts contre un objet de verre ou de porcelaine, et le roulement de cet objet sur le parquet ;

9° On entendit les pas d'un pied nu dans le voisinage du médium ;

10° Des coups frappés sur la sonnette formèrent ces mots : *maintenant je parle* et le Padre Ranuzzi, de Pinerolo, prononça un discours par la bouche du médium, traitant de l'*état fluidique de la matière*, se terminant par ces mots : je vous bénis avec mes lumières, et deux croix lumineuses apparurent l'une au-dessous du médium, l'autre à côté.

La séance terminée, les liens de M. Randonne et des assistants furent trouvés intacts ; l'écriture directe consistait en ces mots : *je vous aime* et une signature que les assistants interprètent *votre Cesar*. Un plat contenant de l'argile portait une légère empreinte de deux doigts. M. Carreras dit qu'une plaque photographique exposée pendant toute la séance n'a donné aucun résultat au développement.

La même Revue publie *les formes médianimiques de la folie*, conférence faite le 9 mai, par M. A. Marzorati, à Milan, dans la salle des conférences spiritualistes

Revue de la presse

EN LANGUE FRANCAISE

La Revue Spirite

de novembre contient un article de M. Dawbarn dans lequel l'auteur semble mettre en doute l'amour et la bonté de Dieu, sous prétexte que le mal existe sur la terre ; mais si l'intelligence infinie est une réalité, il est absurde de supposer qu'elle soit inférieure à celle de l'homme, et si c'est, comme le reconnaît l'auteur, par l'amour que le mal social doit disparaître, de même que le mal naturel par la science, nous sommes contraint de supposer chez l'être infini, le suprême amour, comme la Science intégrale, sans quoi l'homme serait supérieur à la cause première, ce qui est une impossibilité flagrante. Le mal n'est que l'ignorance des lois naturelles et morales ; il disparaît à mesure que l'intelligence s'élève et que la conscience devient plus pure. Il n'a donc pas d'existence absolue et doit disparaître progressivement avec le développement graduel et ininterrompu de toutes les facultés animiques.

Le professeur Falcomer fait le récit de séances auxquelles il a pris part et relate des phénomènes d'apports qui ne paraissent laisser aucun doute sur leur authenticité. Citons un passage de son intéressante narration : « Quelques minutes plus tard, nous rentrons (dans la salle des séances qui avait été fermée à clef) avec la lumière. Nous nous tenons debout sur une seule ligne ayant devant nous la salle tout entière, et nous écoutons. A la distance d'environ 4 mètres de nous, et à une hauteur d'à peu près 3 mètres du sol, le long du mur gauche, au milieu d'un silence complet, *nous voyons* APPARAITRE *et voltiger* un objet blanc. On le recueille, et on trouve qu'il s'agit de trois cartes de visite au nom de la maîtresse de la maison. Celle-ci, surprise, nous dit qu'elle étaient dans un tiroir fermé de la salle à manger. Dans la salle éclairée, et pendant l'espace d'un instant, nos yeux aperçoivent des plumes de poule jaune et des chrysanthèmes blancs qui tombent sur nous en assez grand nombre, pendant que nous nous tenons debout, et tout près les uns des autres ; mais les pétales s'abattent en plus grand nombre sur le fauteuil de la jeune fille, et *un chrysanthème entier descend avec eux*. C'étaient là des choses réelles, et non de vaines apparences, car on les recueillit et on les conserva ; nous ne pouvons comprendre, naturellement, comment elles étaient formées.

Les Annales politiques et Littéraires

du 1er novembre publient une nouvelle de M. Georges d'Esparbès intitulée : *Les dangers de l'inconnu*, qui est un singulier mélange d'erreurs et de fantaisies. Révérence gardée, l'auteur marche à travers les théories

spirites comme une corneille qui abat des noix. M. D'Esparbès ne connaît pas la vie d'Outre-tombe, telle qu'Allan Kardec l'a exposée dans ses ouvrages, sans quoi il saurait que l'esprit dans l'espace peut reprendre un grand nombre des formes qu'il a revêtues ici-bas et que ce n'est pas parce que l'esprit d'un jeune homme se montrera ensuite sous les traits du vieillard qu'il a été dans une vie antérieure, que cela prouvera que son âme soit plus âgée. En réalité, la forme terrestre n'est que transitoire, spéciale à chaque incarnation, et change avec celle-ci, mais dans l'espace le périsprit est inaltérable, parce qu'il est formé par la matière sous sa forme primordiale et qu'en fait il est éternel comme tout ce qui a survécu à la mort.

Dans son livre : *L'âme est immortelle*, p. 376 et suivantes, M. Delanne donne des exemples de ces transformations opérées soudainement dans des séances de matérialisations, sous les yeux des spectateurs, on n'en conclut pas pour cela que l'esprit a vieilli instantanément, ou s'est rajeuni subitement, mais simplement que la plasticité de son enveloppe spirituelle lui a permis de reprendre une des formes qu'il avait jadis ici-bas dans ses vies antérieures. Voici deux cas empruntés à cet ouvrage :

J'ai vu, dit M. Brakett, dans une séance de matérialisation un grand jeune homme, se disant le frère de la dame qui m'accompagnait et à qui cette dame disait : « Comment pourrais-je vous reconnaître puisque je ne ne vous ai vu qu'enfant ? » Aussitôt la figure diminua de taille peu à peu jusqu'à ce qu'elle ait celle du petit garçon que la dame avait connu. Voici encore une attestation du même auteur. Une des formes qui parut chez Mme F. dit être Bertha, nièce par alliance de Brackett, et comme ce dernier semblait en douter, la forme disparut et revint avec la voix et la taille d'un enfant de quatre ans, âge auquel elle était morte. Ce n'était pas un dédoublement, car le médium a un accent allemand, Bertha ne l'a pas. Quant à être une figurante payée par Mme F., je défie qui que ce soit de se dématérialiser devant moi, comme l'a fait Bertha.

Revue du Monde Invisible

Dans le n° du mois d'octobre, M. Méric accuse notre directeur de n'être pas de bonne foi, parce qu'il nie l'existence des anges ou des démons. Il prétend que certains auteurs spirites admettent la réaltté de ces êtres supraterrestres. Nous ne sommes pas curieux, mais nous voudrions bien qu'on nous citàt quels sont ces auteurs. Si, par anges ou démons, on entend bien des êtres qui n'ont jamais été incarnés sur la terre, ou dans d'autres mondes analogues, nous maintenons qu'aucun écrivain spirite autorisé n'a enseigné leur existence. Nous savons qu'il existe des *Esprits* d'une élévation morale et intellectuelle qui dépasse énormément celle des habitants de la terre, des êtres qui, relativement à nous, sont de véritables anges, mais nous savons qu'ils n'ont pas été créés ainsi privilégiées et que c'est par leurs propres efforts qu'ils sont parvenus à cette situation éminente.

Passant à un autre ordre d'idées l'auteur catholique prétend que les spirites ne peuvent pas fournir la preuve de l'identité des esprits. Les lecteurs

de cette revue sont édifiés sur la valeur de cette assertion puisqu'ils ont sous les yeux, dans presque chaque numéro, des preuves du contraire

C'est là un procédé bien clérical de discussion, que de ne jamais citer les FAITS que nous opposons aux dénégations stériles et vaines des écrivains de cette école. Lorsqu'un homme voit, entend l'esprit d'un de ses parents, que celui-ci écrit et que le manuscrit est la reproduction fidèle de l'écriture du défunt, on nous dit que c'est le diable qui sait tout qui a contrefait le défunt. Devant l'absurdité d'un tel argument, le bon sens public a fait justice depuis longtemps, c'est pourquoi le spiritisme gagne chaque jour des milliers d'adhérents. Si c'est le diable qui nous enseigne l'amour de Dieu et du prochain, c'est un fameux imbécile, puisqu'en ramenant à la croyance des matérialistes endurcis, il se fait tort à lui-même et contribue à la gloire de Dieu, son plus grand ennemi.

M. Delanne se propose de répondre dans un numéro suivant à M. Méric qui l'accuse, au sujet de la télépathie, de manquer de logique.

XXme Siècle

Tel est le titre d'un nouveau journal Suédois, qui vient de paraître a Stockholm, sous la direction de Mme la princesse Karadja. Dans ce premier numéro, nous trouvons une très belle reproduction du célèbre tableau de Tissot, montrant la matérialisation simultanée de deux Esprits. Nous souhaitons à notre confrère longue vie et bon succès et nous sommes persuadés qu'il tiendra dignement le drapeau de notre doctrine dans ce pays, encore si peu initié au spiritisme.

La Revue des Études psychiques

Nous fait connaître, par l'intermédiaire du Dr Venzano, le récit d'une magnifique séance médianimique obtenue avec le médium Eusapia Palladino. Le célèbre docteur Morselli assistait à cette expérience et sous sa direction le contrôle le plus rigoureux a été exercé, sans nuire à l'intensité des manifestations. Voici la description d'une des apparitions matérialisées qui se sont produites :

« Nous avions à peine regagné nos places, (après avoir constaté que le médium était retenu sur le lit par un lien entourant son corps) que les rideaux s'ouvrirent à une certaine hauteur du sol et que nous vîmes paraître, à travers un espace large, ovale, une figure de femme qui tenait dans ses bras un petit enfant, presque en faisant mine de le bercer. Cette femme, qui paraissait âgée de 40 ans environ, était coiffée d'un bonnet blanc, garni de broderies de la même couleur ; la coiffure, tou en cachant les cheveux, laissait apercevoir les traits d'un visage large, au front élevé. La partie restante du corps qui n'était pas cachée par les rideaux était couverte de draps blancs. Quant à l'enfant, à ce que l'on pouvait arguer du développement de la tête et du corps, il pouvait être âgé de trois ans. La petite tête était découverte, avec des cheveux très courts ; elle se trouvait à un niveau quelque peu supérieur à celui de la tête de la femme. Le corps de l'enfant paraissait enveloppé de langes,

composés eux aussi d'un tissu léger et très blanc. Le regard de la femme était tourné en haut, avec une attitude d'amour pour l'enfant, qui tenait la tête un peu courbée vers elle.

« L'apparition dura plus d'une minute. Nous nous levâmes tous debout, en nous approchant, — ce qui nous permit d'en suivre les moindres mouvements. Avant que le rideau se rabattît, la tête de la femme se porta quelque peu en avant, pendant que celle du bébé, en s'inclinant à plusieurs reprises de droite à gauche, posa sur le visage de la femme plusieurs baisers, dont le timbre enfantin parvint à nos oreilles d'une manière très nette. »

Remarquons que les facultés d'Eusapia se sont développées considérablement depuis dix années et combien elles sont aujourd'hui supérieures à celles constatées jadis par MM. Richet, Lombroso, de Rochas, etc. Cette constatation doit servir de leçon à tous les médiums pour les encourager à poursuivre sans relâche la culture de leurs pouvoirs médianimiques.

Le Bulletin de la Société psychique de Nancy

Nous lisons dans le n° de Septembre-Octobre le compte-rendu d'une intéressante conférence faite par M. Phaneg au siège de la Société, sur la clairvoyance. Nous sommes loin de partager toutes les idées de l'auteur sur le monde astral, dont le nôtre ne serait qu'une copie, mais sans nous arrêter aux théories toujours discutables, il est des faits qu'on ne peut contester c'est que l'âme est capable, dans certaines circonstances, de voir à distance, sans le secours des sens, ce qui se passe au loin sur la terre, soit à l'état normal, soit pendant le sommeil ordinaire, soit pendant l'état magnétique. La clairvoyance peut également s'exercer sur des faits passés ou s'élancer dans l'avenir, dans ce dernier cas elle prend le nom de prémonition. Enfin elle peut atteindre le monde fluidique et décrire les êtres qui s'y trouvent, c'est, à proprement parler, la médiumnité voyante. Il existe encore une forme de clairvoyance, celle à laquelle on a donné le nom de psychométrie ; elle permet de percevoir, au moyen d'un objet quelconque, les scènes qui se sont déroulées dans l'endroit où cet objet était situé. M. Phaneg est particulièrement entraîné à pratiquer cette sorte de clairvoyance et il a donné de nombreuses preuves de son pouvoir aux assistants.

Avis

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il fera, à partir du 15 novembre, une série de conférences publiques sur le Spiritisme, tous les jeudis, à 8 heures 1/2 du soir, au siège de la *Société française d'Etude des phénomènes psychiques*, 57 faubourg St-Martin. Dans le courant de l'année, des projections nombreuses feront passer sous les yeux des auditeurs, les résultats les plus probants auxquels on est arrivé dans tous les genres de recherches qui intéressent le Spiritisme.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — *Imprimerie DANIEL-CHAMBON.*

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Aut.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz. calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (États-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 6 — 8e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc DÉCEMBRE 1902.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

NAITRE MOURIR RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnement 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITÉ

par Gabriel DELANNE

. . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Un peu de bonne foi, s'il vous plaît !

Dans un article intitulé : *un peu de logique*, Mrg Méric s'efforce, incidemment, de montrer que je suis en contradiction avec moi-même quand je signale les analogies qui existent entre les expériences de suggestion mentale et les phénomènes télépathiques. Il faut supposer que toutes ces sciences nouvelles troublent profondément le clergé, puisque de bons esprits comme Mgr Méric se croient obligés de farder lourdement la vérité.

De quoi s'agit il, en somme ? Simplement de savoir quand un phénomène télépathique a lieu, entre vivants, si c'est, comme je l'affirme, une action naturelle qui s'exerce entre l'agent et le percipient ou s'il est nécessaire de faire intervenir un agent étranger, ange ou démon, pour le produire, comme le veut Mgr Méric.

Je répète ici que toute action supra-terrestre me paraît inutile dans ce cas, premièrement parce qu'il est contraire à la logique de multiplier les causes sans nécessité ; secondement parce que l'existence de ces êtres surnaturels n'a jamais été démontrée ; troisièmement enfin, parce qu'en supposant leur réalité, il me paraît absurde de contraindre ces créatures angéliques à un esclavage de toutes les minutes, pour être à l'affut des événements qui peuvent arriver à chacun de nous, afin d'en avertir télépathiquement qui de droit. Mais il y a mieux encore à mon sens que des raisonnements : les faits parlent assez haut pour que leur leçon soit comprise, même des plus obstinés.

Déjà une fois, (1) j'ai montré combien les négations de Mgr Méric avaient peu de valeur lorsqu'on en venait aux preuves, et il paraît que ma démonstration a été suffisante, puisque, depuis, mon contradicteur a, sur les matières controversées, « imité de Conrard le silence prudent ». Aujourd'hui, je ne suis plus accusé de *fantaisie*, mais de contradiction, et il me paraît que cette allégation n'est pas

(1) *Revue scientifique et morale du Spiritisme.* N^os de Décembre 1901 et suivants.

plus fondée que la précédente, comme il m'est facile de l'établir en citant purement et simplement mes articles.

Voici, d'abord, la première partie de l'attaque : (1)

Pierre est à Paris, Paul se trouve à Pékin. Par une action télépathique, Pierre communique ou transmet directement un ordre, une image, une impression à Paul. Comment expliquerons-nous cette transmission ? Il faut écarter provisoirement de la discussion, comme nous l'avons déjà fait, la coïncidence fortuite ou le hasard.

Ce phénomène que nous n'avons pas la faculté de reproduire à notre gré, et qui est rare, extraordinaire, unique, peut-être, dans la vie d'un homme, paraît naturel à notre contradicteur ; il en donne cette explication :

« Nous avons vu que la suggestion mentale s'exerce d'une manière fréquente entre personnes qui vivent ensemble, parce que les pensées ont une action extérieure ou se traduisent par des attitudes du corps, des jeux de physionomie, des mouvements involontaires produits par les émotions, des senteurs cutanées, etc. ; puis expérimentalement entre un magnétiseur et son sujet, tous deux étant dans la même pièce, sans aucun signe physique, paroles, gestes, attitudes, etc ; après dans des chambres séparées, et enfin, à grande distance. Tous ces faits expérimentaux sont de la même famille : ils ont entre eux de si évidentes analogies que les uns, les derniers, ne sont qu'une extension des premiers et que la distance n'est plus qu'un facteur secondaire qui ne change rien à la nature intime des phénomènes. Tout nous conduit donc à penser que les faits télépathiques sont de même nature, puisqu'ils exigent pour se produire les mêmes conditions chez l'agent et le percipient que celles qui sont nécessaires entre le magnétiseur et le sujet ». (*Revue scientifique et morale du Spiritisme*, p. 258).

Je signale, sans m'y arrêter, cette confusion déplorable entre deux phénomènes si différents, la suggestion dans notre voisinage et la télépathie, à très longues distances. Il est contraire à la logique et à l'expérience d'expliquer par les mêmes causes des phénomènes qui n'ont rien de commun. Je peux agir physiquement de mille manières imperceptibles, sur d'autres personnes qui se trouvent près de moi, dans ma chambre, provoquer en elles une impression ou un mouvement. Toute idée forte, tout sentiment violent, tout désir ardent se traduit inconsciemment hors de nous par un mouvement des lèvres, des yeux, du corps, qui se communique par l'éther à une autre personne chez laquelle il provoque une impression organique et une sensation. Il est facile d'en faire l'expérience. Mais qu'il soit possible à un homme qui se trouve à Paris, d'impressionner de cette même manière une personne qui réside à Constantinople ou

(1) *Revue du Monde invisible*. Octobre 1902, p. 262.

à Pékin, et de lui transmettre la pensée, voilà qui dépasse tout ; ce phénomène diffère essentiellement du premier, et il est contraire à tout ce que la physique nous apprend sur l'énergie, car cette vibration mystérieuse, imaginaire, ne connaîtrait ni réflexion, ni réfraction, ni interférence, ni corps opaques infranchissables, ni épuisement par la distance, ni conversion en chaleur, et jamais un physicien n'a pu constater sa réalité et l'emprisonner.

Quand je parle, je fais vibrer les cordes vocales qui ébranlent l'air quand je concentre mon attention sur une personne que je vois à l'extrémité de ma chambre, j'ébranle l'air par des mouvements imperceptibles de mes lèvres, et dans les deux cas je fais un acte physique conforme aux lois de la physique, et totalement différent de la télépathie à grande distance.

Qui espère-t-on tromper ici ? Evidemment les lecteurs de la *Revue du Monde Inivisible* qui n'étant pas au courant de la polémique engagée, ne peuvent pas se rendre compte de la mauvaise foi de Mgr Méric. Il y a longtemps qu'on a dit qu'il était facile de faire pendre un homme avec deux lignes de son écriture, et nous savons tous l'emploi perfide qui peut être fait d'une citation, détachée de ce qui la précède et qui la suit. Nous en avons ici une preuve nouvelle.

Si j'avais eu la sottise d'assimiler les actions télépathiques à la transmission de pensée produite par les attitudes du corps, le mouvement des lèvres, des yeux etc., du magnétiseur à son sujet, je soutiendrais évidemment une thèse absurde, mais j'ai justement, pendant l'année 1901, montré l'impossibilité de cette explication, et consacré environ 50 pages de la Revue à signaler des exemples expérimentaux d'action à distance qui éliminent précisément cette objection. Voici un passage qui ne laisse aucun doute à cet égard : (1)

La pensée d'un individu peut-elle se transmettre à un autre *sans être exprimée par la parole, l'écriture ou le geste* ? Pendant longtemps on a repoussé cette hypothèse comme injustifiable, aujourd'hui, en présence de faits excessivements nombreux et bien observés, il faut admettre que la pensée se propage dans l'espace (2) et agit sur certains individus aptes à la percevoir sous cette forme particulière.

Les magnétiseurs ont été les premiers à signaler cette remarquable pro-

(1) *Revue scient. et Morale du St*. février 1901, p. 431.

(2) Plus exactement, c'est le corrélatif dynamique de la pensée qui se propage à distance, comme je l'ai indiqué déjà.

priété de l'être humain. Leurs récits ont paru suspects, parce que certains faits pouvaient s'expliquer par la contagion nerveuse psychique — (imagination, imitation, idéoplastie) — par l'hypéresthésie des sens du sujet, laquelle lui permet de saisir les odeurs et les mouvements les plus faibles et les plus fugitifs de son magnétiseur, de manière à deviner sa pensée par des suppositions basées sur ses gestes, ses attitudes ou même ses émotions. *Mais toutes ces explications,* qui sont exactes dans certaines circonstances particulières, *deviennent insuffisantes lorsque le magnétiseur agit à distance sur un sujet sensible, à un moment où celui-ci ne soupçonne ni sa présence ni son action.*

J'ai cité les cas bien observés de Du Potet, des Docteurs Husson, Moutin, Dusart, Ch. Richet, Héricourt, P. Janet, Ochorowicz, de M. Boirac, et j'ai signalé justement l'impossibilité d'attribuer ces actions à distance à des mouvements de l'air. J'ai montré ensuite que cette transmission de pensée a lieu à distance entre des opérateurs *éveillés tous les deux*, ce qui nous reproche de la télépathie, d'autant mieux que toutes les formes de la pensée peuvent-se transmettre de cette manière.

Revenant encore sur la différence qui existe entre l'action à distance et celle qui a lieu de près, j'écrivais à propos du rapport magnétique (1) :

Il suit (le sujet) le magnétiseur en percevant ses moindres gestes qui produisent des mouvements de l'air, par les émanations de la senteur cutanée ; par la chaleur qu'il dégage. Il juge ainsi s'il est à droite ou à gauche, devant ou derrière, et toutes ces sensations associées par l'habitude à des images mentales font que le somnambule traduit ses impressions en langage des yeux. Cette explication adoptée par MM. Binet, P. Janet etc., convient parfaitement pour les cas où l'agent et le percipient sont dans la même salle,*mais elle devient illusoire pour les cas de suggestions lointaines*, comme celles que j'ai relatées.

Lorsqu'un sujet a été souvent magnétisé par le même opérateur, ce n'est pas une simple action élective qui se produit ; *il se développe* UNE LIAISON D'UNE AUTRE NATURE *et elle est assez puissante pour agir indépendamment de l'espace et des obstacles interposés,* puisque son effet se fait sentir à grande distance, *alors que toute impression sensorielle est supprimée.* C'est la véritable action magnétique dont les ondes hertziennes qui, elles aussi, se propagent au loin sans conducteur matériel, en traversant tous les obstacles non métalliques, peuvent donner une grossière analogie.

J'ai qualifié l'analogie de grossière, parce que l'action de l'âme,

(1) *Rev. Scient. et Morale du Spiritisme.* Avril 1901. p. 580.

qu'on l'appelle magnétique ou psychique, peu importe le nom, n'obéit pas aux lois qui régissent les mouvements de l'éther et qu'elle n'est arrêtée ni par la distance, ni par les obstacles matériels.

Pour les personnes qui n'ont pas lu les articles que j'ai consacrés à cette question, la citation découpée par mon contradicteur dans un paragraphe de l'un de mes articles, semble indiquer que je ne vois pas de différence entre l'action exercée de près, qui s'explique facilement, et celle produite à distance, qui en diffère essentiellement ; mais les passages que je viens de rapporter suffisent à montrer de quel côté se trouvent la bonne foi et la vérité. Ces procédés de discussion décèlent ou une indigence intellectuelle déplorable ou une habileté un peu trop jésuitique.

Il est certain, lorsque l'on n'est pas aveuglé par le parti pris ou par l'intérêt théologique, qu'il existe les plus grandes analogies entre la télépathie, phénomène naturel, et les expériences magnétiques à grande distance, phénomène expérimental. Dans l'un comme dans l'autre cas, la pensée est transmise par quelque chose, et ce quelque chose ne peut être l'air, car nous savons que les vibrations produites par le magnétiseur n'ont pas la puissance nécessaire pour se propager au-delà d'une faible distance et ne pourraient, en tous cas, traverser les murs et agir à un kilomètre sur une autre personne vivante. L'éther paraît ici également hors de cause, car la force psychique n'obéit pas aux lois qui le régissent, c'est pourquoi nous y voyons une action périspritale, un rayonnement spirituel se transmettant d'un esprit à l'autre par l'intermédiaire du fluide universel. C'est pour arriver à cette conclusion que j'ai entrepris la série de recherches sur la matière qui paraissent en ce moment.

Je suis d'autant plus surpris de voir un prêtre nier l'action de la pensée à distance, que ce n'est que de cette manière que la prière peut avoir une efficacité quelconque, en allant frapper celui que l'on invoque, puisque les êtres auxquels elle s'adresse vivent dans l'espace, et que nous ne pouvons pas agir physiquement sur eux. La communion d'âme à âme se prouve également par les communications écrites entre vivants, et c'est précisément ce qui ennuie les théologiens, car cette possibilité bien établie démontre le pouvoir que nous possédons d'entrer en rapport avec le monde spirituel sans une décision divine spéciale, mais tout simplement en utilisant les lois que la nature met à notre portée.

*
* *

Continuons l'examen des griefs de Mgr Méric, on va voir que le second n'est guère plus fondé que le premier. Je rends la parole à mon contradicteur en le citant, moi, intégralement :

Après avoir déclaré que les phénomènes de télépathie peuvent s'expliquer par des causes naturelles, comme la suggestion mentale entre personnes qui vivent ensemble, notre contradicteur nous transporte dans un autre monde, et se trouve ici encore en contradiction avec lui-même. En lisant les premières pages de son étude le lecteur pouvait conclure ainsi : La suggestion mentale entre amis, dans un même local, s'explique naturellement par des vibrations de l'éther (1). Or, la télépathie appartient à la même famille, « tous ces faits ont entre eux de si évidentes analogies que les uns ne sont qu'une extension des autres, (2) et que la distance n'est plus qu'un facteur secondaire qui ne change rien à la nature des phénomènes ».

Vous vous trompez ; plus loin, dans les dernières pages de son travail l'auteur fait intervenir un autre facteur, un facteur inattendu, et il cite, en l'approuvant, ce passage du livre de Myers, sur les *Hallucinations télépathiques*, p. 7 :

« Nous pensons que nous avons prouvé par l'observation directe que deux esprits peuvent communiquer entre eux par des moyens que ne peuvent expliquer les lois scientifiques connues, et nous affirmons que, par nos recherches les plus élevées sur les phénomènes du magnétisme, nous en sommes arrivés à un point où certains faits étranges prennent un aspect intelligible.

« Il me semble tout à fait improbable que la télépathie puisse recevoir *u neexplication purement physique* ,bien que cette explication soit logiquement concevable. Il est difficile en effet de compter au nombre des forces matérielles une force qui, à *l'encontre de toutes les autres,semble n'être point diminuée par la distance, ni arrêtée par aucun obstacle.* Si donc la télépathie est un fait démontré, il faut introduire dans l'ensemble des faits d'expérience un élément nouveau qui créera un sérieux obstacle à la synthèse matérialiste.

« Cette conception d'un esprit actif et indépendant du corps, tout à fait nouvelle dans la science expérimentale, se retrouve dans les formes

(1) Non M. Méric, non, je n'ai jamais, Dieu merci, commis cette hérésie scientifique ; je sais trop bien que, dans ce cas, c'est l'air qui est le médiateur et que l'éther n'a rien à faire dans ce phénomène.

(2) Oui, les faits d'action à distance d'une chambre à une autre, toutes portes closes, puis ceux d'une maison à une autre séparées par une distance progressivement croissante, jusqu'à 7 kilomètres dans le cas du Dr Dusart, oui, je le répète, ces phénomènes provoqués sont analogues à ceux de la télépathie.

les plus élevées de la religion. Nos expériences suggèrent l'idée qu'il peut exister entre les esprits des relations *qui ne peuvent s'exprimer en termes de matière et de mouvement*, et cette idée jette une nouvelle lumière sur l'ancienne controverse entre la science et la foi.

« Si les faits que nous allons étudier sont établis, la science ne pourra admettre plus longtemps qu'il soit impossible que *d'autres intelligences que celles des hommes vivants agissent sur nous*. Nos recherches ne peuvent fournir d'appui à aucun dogme particulier ; ce qu'elles peuvent montrer, c'est que les témoignages humains relatifs à des faits surnormaux peuvent être dignes de foi, et qu'il y a dans l'homme un élément capable d'être impressionné par des forces surnormales ».

Voilà donc une explication nouvelle de la télépathie. Il existe d'autres intelligences que celles des hommes, et ces intelligences peuvent agir sur nous, nous avertir d'un danger, nous annoncer une nouvelle importante, susciter une image ressemblante et troublante dans notre cerveau.

Cette explication diffère totalement de celle que l'auteur nous a donnée au commencement de son travail, quand il nous parlait de la suggestion mentale par vibrations, entre personnes qui ont l'habitude de vivre ensemble. Nous voici en présence d'intelligences *surnormales* et de phénomènes *surnormaux* ; nous ne sommes pas loin des bons et des mauvais esprits, des anges et des démons.

Il faut choisir, et ne s'effrayer ni du mot, ni de l'idée.

Nous avons vu que Mgr Méric a pris le contre-pied de mes affirmations et l'on constate qu'ici encore, il arrive à tirer de cette citation des conclusions que les auteurs anglais n'y ont pas mises.

Ils reconnaissent, comme moi, 1° que l'action à distance *de deux esprits vivants* est démontrée par les phénomènes télépathiques. Il n'y a donc pas besoin des anges ou des démons pour l'effectuer car : 2° grâce aux phénomènes du magnétisme, « ces faits étranges prennent un aspect intelligible », autrement dit, que les derniers servent à faire comprendre les premiers ; je n'ai jamais dit autre chose.

Ensuite, ils constatent que cette action psychique ne relève pas des lois naturelles et ils en concluent avec raison que ceci est « un obstacle sérieux à la synthèse matérialiste ». Autrement dit, qu'il existe en nous un *principe spirituel*, c'est-à-dire une âme, dont les manifestations n'ont rien de physique. C'est bien là le sens, puisque les auteurs ajoutent : « cette conception d'un esprit *actif et indépendant du corps*, tout à fait nouvelle dans la science expérimentale, se retrouve dans les formes les plus élevées de la religion. »

Ceci établi, il est clair que puisque des rapports peuvent s'établir déjà sur la terre entre les âmes des vivants « on ne pourra admettre plus longtemps qu'il soit impossible que d'autres intelligences que celles des hommes vivants agissent sur nous ». Autrement dit : les âmes des hommes qui ont quitté la terre peuvent agir sur les âmes terrestres, de la même manière que celles-ci agissent entre elles. Les spirites ont toujours enseigné cette doctrine, puisque déjà Allan Kardec indique cette analogie. Et que l'on ne vienne pas me dire que l'ambiguïté des termes : « *d'autres intelligences que celle des hommes vivants* », veut désigner implicitement des êtres comme les anges ou les démons, car les auteurs ont soin d'ajouter : « Nos recherches ne peuvent fournir d'appui à *aucun dogme particulier,* » c'est-à-dire justement que catholiques, protestants ou autres ne peuvent s'en servir comme d'un argument en leur faveur. Les faits *surnormaux* sont ceux du spiritisme, ceux dans lesquels la force psychique « surnormale », puisqu'elle n'est pas physique, est mise en jeu ; et elle agit dans l'homme sur son élément « surnormal » autrement dit sur son âme.

Il est facile, comme on le voit, de montrer combien la confusion qu'on cherche à établir entre les faits produits par les vivants et ceux dus à l'action des désincarnés est contraire à l'esprit du texte des auteurs anglais, que j'ai cités. Les phénomènes produits par l'*âme d'un vivant* sur une autre *âme vivante* relèvent de la télépathie ; les phénomènes produits par l'*âme d'un désincarné* sur l'âme d'un vivant relèvent du spiritisme, dans les deux cas c'est une action psychique qui a lieu, c'est-à-dire une action produite par une force « qui ne peut s'exprimer en termes de matière et de mouvement » qui établit le rapport et non des êtres imaginaires, anges ou démons. Je croirai difficilement que Mgr Méric, docteur en philosophie et lettres, docteur en théologie, professeur à la Sorbonne, n'est pas capable de comprendre ce qu'il lit ; s'il fait dire à des écrivains le contraire de leur pensée, il le fait sciemment et je laisse le public juge d'apprécier comme ils le méritent de semblables procédés de discussion.

En commençant mes études sur la médiumnité, dans la Revue de novembre 1900, p. 272, j'ai eu soin d'indiquer la complexité du problème que présentent les phénomènes animiques. J'ai énuméré les causes qui aboutissent au même résultat, bien que fort

différentes entre elles ; c'est ainsi qu'en prenant comme type une vision, j'ai fait remarquer qu'elle pouvait être due : 1°, à une illusion ; 2°, à une hallucination pure et simple ; 3°, à une action télépathique exercée à distance par un vivant ; 4°, à la clairvoyance ; 5° au double matérialisé de la personne qui apparaît ; 6° à une suggestion provenant d'un esprit.

Terminons par une dernière citation empruntée à un de mes articles (*R. Scient. et Morale du Sp.* février 1901, p. 456) qui ne laisse aucun doute sur la doctrine que j'ai toujours soutenue. Après avoir énuméré les expériences faites par MM. Paul Janet, Ochorowitcz, Richet, Regnault, etc. j'écrivais :

Les expériences des observateurs cités plus haut, nous mettent en possession de documents précis qui établissent incontestablement l'action exercée à distance par un magnétiseur sur son sujet. *Cette force mentale* qui émane de l'opérateur est assez puissante pour produire l'état somnambulique, pour faire exécuter au sujet des actes compliqués, ou déterminer dans son cerveau des impressions visuelles et auditives, assez intenses pour se prolonger après le réveil. Si nous constatons que des phénomènes analogues peuvent avoir lieu entre personnes éveillées, nous serons en présence d'une suite ininterrompue de faits qui formeront une chaîne, reliant solidement les expériences magnétiques aux phénomènes de la télépathie, qui sont absolument du même ordre. Il serait absurde de supposer que lorsque l'on commande à haute voix à un sujet de lever le bras droit et qu'il obéit, c'est qu'un ange ou un diable lui fait exécuter ce mouvement. Le témoignage du somnambule est là pour nous renseigner. C'est lui qui produit l'action à la suite de l'ordre qu'il reçoit. et aucune puissance extérieure n'intervient. Si la même injonction est faite mentalement, elle s'exécute dans des conditions identiques, et le fait que l'ordre est mental est sans importance, pourvu qu'il arrive jusqu'au cerveau du sujet. Vouloir faire intervenir dans ces phénomènes une intelligence supra terrestre, c'est compliquer sciemment des problèmes qui ne relèvent que de l'action animique , c'est faire une hypothèse inutile, invraisemblable et injustifiée.

Toutes les habiletés des théologiens, tous leurs sophismes sont sans valeur devant l'éclatante évidence des faits. La force animique qui s'exerce entre deux intelligences vivantes est d'ordre psychique et non physique, ou physiologique, ou chimique, ou mécanique, comme le dit Flammarion (1), après les auteurs anglais, « parce qu'elle produit et transmet des idées, des pensées et qu'elle s'exerce

(1) Camille Flammarion. *L'Inconnu*, p. 373.

sans le secours de nos sens, d'âme à âme, d'esprit à esprit. » C'est grâce à cette possibilité que l'âme désincarnée peut encore influencer les médiums et nous transmettre ses pensées de l'au-delà, et l'on peut dire que l'action magnétique à distance, la télépathie et le spiritisme sont trois aspects de cette puissance spirituelle qui fait communiquer les esprits entre eux. Il existe entre ces trois manifestations les plus étroites similitudes, c'est pourquoi j'ai la conviction profonde qu'étudier les deux premières, c'est pénétrer plus profondément dans le domaine de la troisième, et comme dans l'étude du magnétisme et de la télépathie, nous avons sous les yeux les deux facteurs entre lesquels la force psychique agit, il nous devient plus commode de déterminer les conditions dans lesquelles elle est émise par l'agent et reçue par le percipient.

J'ai essayé de montrer dans mon dernier ouvrage quelles étaient les lumières nouvelles apportées par cette manière d'envisager la médiumnité ; j'attendrai donc que des objections sérieuses me soient faites avant d'abandonner ma conviction, basée sur les innombrables témoignages des magnétiseurs, des savants qui ont étudié ces faits, et des spirites du monde entier.

Gabriel DELANNE.

Les Mystères dévoilés.

L'Église, Madame, n'a rien défini par rapport à l'origine des âmes. Cependant les théologiens sont à peu près d'accord pour affirmer cette proposition : « Toutes les fois qu'une femme a conçu, Dieu crée une âme et l'infuse au sein de la mère pour habiter le corps de l'enfant. » Or cette proposition se heurte contre des difficultés insolubles.

Ou Dieu n'existe pas, ou il est infiniment juste ; or, si Dieu est infiniment juste et si les âmes arrivent sur la terre, en sortant toutes jeunes de ses mains, comment expliquer la scandaleuse inégalité de nos conditions terrestres ? Pourquoi cet homme est-il venu au monde avec un corps robuste et bien portant, tandis que son frère est né malingre et contrefait ? Pourquoi celui-ci est-il né dans un

palais et l'autre dans un bouge ? Pourquoi Anna est-elle une charmante Française, au lieu d'être une affreuse négresse ? On pourrait multiplier ces questions auxquelles la théologie ne trouve d'autre réponse que ces mots lumineux : « Dieu l'a voulu ainsi. »

Mais l'inégalité des conditions n'est rien si on la compare à l'inégalité des âmes elles-mêmes. Expliquez-moi comment celles-ci, dès le bas-âge, montrent des aptitudes et des penchants si divers, indépendamment de toute éducation. Dans la grande mêlée humaine, il n'y a peut-être pas deux esprits qui se ressemblent. Voici deux enfants nés des mêmes parents, soumis aux mêmes influences. Celui-ci, quoique fort studieux, reste médiocre, tandis que son frère, quoique fort peu appliqué, remporte toutes les couronnes. L'un plumera vif l'oiseau qui lui tombera sous la main, l'autre ne pourra voir battre un animal sans pleurer. L'un se montrera égoïste au point de vouloir tout pour lui, l'autre se montrera généreux au point de ne rien se laisser. Le premier semble un « petit démon, » le second un « petit ange ».

Pourquoi ce contraste ? Dira-t-on que cette différence provient de l'organisme ? Alors on retombe dans le grossier système des matérialistes. Dira-t-on qu'elle est le résultat d'une « prédestination » arbitraire ? Alors on ne sait plus comment réfuter le blasphème de l'impie : « Dieu n'est pas juste. »

Parlant des deux enfants de Rébecca, l'apôtre saint Paul s'exprime ainsi : « Lorsqu'ils n'étaient pas encore nés, et qu'ils n'avaient encore rien fait, ni bien ni mal, il leur a été dit, non d'après leurs œuvres, mais d'après celui qui les appelait : l'aîné servira le plus jeune, comme il est écrit. » Si, dès le sein de leur mère, l'une de ces âmes a provoqué l'amour et l'autre l'aversion, c'est que ces âmes ne venaient pas d'être créées à l'instant, car Dieu ne crée que ce qu'il aime, et non ce qu'il déteste. Satan lui-même, d'après la théologie, a été créé dans l'amour.

Admettez la préexistence et tous les mystères se dévoilent. Les inégalités sont le fait des âmes qui ont déjà vécu. Les unes ont mieux profité que d'autres et sont plus avancées ; les autres ont laissé l'instinct prédominer sur la conscience, et sont restées en retard dans la voie de la perfection. Les premières sont représentées par Jacob et les autres par Esaü.

Saint Augustin posait à saint Jérôme un autre problème dans les

termes que voici : « Lorsqu'on en vient aux souffrances des enfants, je suis dans de grandes angoisses et je ne sais que répondre. Je ne parle pas seulement des peines qui sont causées aux enfants, après cette vie, par la damnation dans laquelle ils sont entraînés, s'ils sont sortis de leur corps sans le sacrement du Christ, mais des peines que, dans cette vie même, au milieu de nos lamentations, ils subissent sous nos yeux. Il faudrait donc démontrer comment ils peuvent endurer de telles souffrances sans qu'il y ait aucune cause mauvaise de leur part ; car on ne peut dire ni que ces choses ont lieu sans que Dieu le sache, ni que Dieu ne peut résister à ceux qui les font, ni que Dieu peut les faire ou les permettre sans qu'elles soient justes. »

Quand on voit un enfant se tordre dans la douleur, on comprend l'angoisse du saint Evêque d'Hippone et son immense embarras.

Que sera-ce quand on se posera le problème de ces millions, de ces milliards d'enfants qui meurent après leurs premiers vagissements, ou leurs premiers sourires ? Que sont-ils venus faire dans notre bas monde, et que deviendront-ils ailleurs ?

La théologie vous répond qu'ils ont apparu sur la terre pour gagner le ciel s'ils ont reçu le baptême, et se voir ensevelis dans les LIMBES, s'ils sont morts sans ce sacrement.

Mais pourquoi cette différence entre les destinées ÉTERNELLES de de ces petites créatures, sans qu'elles aient rien fait pour les mériter ? Comment supposer surtout que ces destinées puissent dépendre de la passion de deux créatures coupables ?

Eh ! quoi, s'écrie Jean Reynaud, voici que s'apprête la plus grande manifestation du Créateur, la production d'une âme, c'est-à-dire d'une puissance destinée à son service, à son amour, à sa gloire, préméditée dans sa sagesse pour les actions infinies de l'immortalité, image de lui-même en un mot et sa fille céleste ; et qui enseignera à sa volonté le moment de tirer enfin du néant ce magnifique ouvrage ? Chose inouïe ! bassesse de l'âme et, si j'ose le dire, même en le rejetant, bassesse du Créateur ! c'est lorsqu'un libertin, dans dans un accès lubrique, outrageant par le viol ou l'adultère toutes les lois du ciel ou de la terre, fera un infâme signal à celui dont l'œil connaît tout, que la toute-puissance, se décidant à créer, donnera l'être à l'âme infortunée qui doit accompagner le fruit de la

débauche ! Non, je ne vous accorderai jamais que le miracle de l'apparition d'une âme nouvelle au sein de l'univers, puisse avoir lieu sur une sommation de cette espèce ».

Notre doctrine, madame, épargne ces révoltes à la conscience et à la raison. A nos yeux, un enfant qui souffre est un esprit incarné qui expie les fautes commises dans une existence antérieure. Un enfant qui vient au monde, fût-ce par le crime, est un esprit créé depuis longtemps, qui entreprend une nouvelle tâche et subit une nouvelle épreuve. Un enfant qui meurt est un esprit dont l'enveloppe se brise, et qui en cherche une autre, soit ici, soit ailleurs, après avoir été pour ses parents l'occasion d'un nouveau mérite par l'affliction dont il est la cause.

Que dirons-nous des « enfants prodiges » dont notre terre voit de temps en temps l'apparition ? Pascal découvre à douze ans la plus grande partie de la géométrie plane, et sans avoir reçu jamais la moindre leçon de calcul révèle le génie d'Euclide. Le pâtre Mangiamelo fait de tête des calculs à dérouter un lauréat de l'Ecole polytechnique. Mozart exécute une sonate sur le piano à quatre ans et compose à huit ans un opéra. Teresa Milanollo jouait du violon tout enfant, de manière à étonner les capitales de l'Europe. Rembrandt, avant de savoir lire, dessinait comme un grand maître. Et à côté de ces enfants miraculeux, combien d'autres dont les aptitudes, dont les réparties font rêver et forcent les hommes mûrs à leur prédire de grandes destinées.

Ce sont là des faits, et ces faits ne peuvent s'expliquer que par la préexistence de l'âme. Les hommes apportent en naissant le capital intellectuel, artistique ou moral qu'ils ont accumulé durant leurs vies antérieures. De là le phénomène des « idées innées » qui a tant préoccupé les philosophes ; de là ces aptitudes précoces et ces goûts prononcés qui déterminent la « vocation » ; de là ces dispositions mystiques dont l'ensemble constitue le « sens de la sainteté ».

Femme du monde, vous avez dû être frappée d'un autre phénomène sans remonter à la cause. Voici deux filles de dix-huit ans, toutes deux riches et nobles, toutes deux, par conséquent, élèves du Sacré-Cœur. Mais quelle opposition entre ces deux merveilles ! la première est gracieuse et tendre comme La Vallière, c'est une beauté angélique, et l'on est sûr qu'elle ne fera pas de victimes.

L'autre est peut-être plus belle encore, mais cette beauté étonne et subjugue plutôt qu'elle ne séduit.

Il y a dans ses yeux des abîmes où l'on craint de plonger, et dans ses regards un feu qui dévore en magnétisant. On dirait une *beauté diabolique* dont il est prudent de redouter les ravages. Expliquez-moi ce contraste. Pour moi, je vois dans la première l'incarnation d'un esprit charmant, qui a progressé par le cœur dans une vie précédente ; tandis que dans la seconde, je vois l'incarnation d'un esprit indompté qui cherche des esclaves, ou d'un esprit froissé qui cherche des victimes.

Le père Lacordaire, prêchant le panégyrique de saint Thomas d'Aquin devant la fine fleur de l'aristocratie de Toulouse, commit cette impertinence : « Ce qui m'étonne le plus dans saint Thomas, c'est que, quoique noble, quoique riche, il ait porté la double couronne de la sainteté et du génie ». Eh bien ! vous le dirai-je ? Malgré tout mon respect pour le monde aristocratique auquel vous appartenez, je partage l'admiration du grand orateur.

Sans nier les mérites et les vertus des hautes classes, il est avéré que la plupart des grands hommes sont sortis du peuple. On voit souvent, dans les conditions inférieures, des enfants, des hommes fort distingués par l'esprit, le caractère et le visage, tandis que d'autres se montrent d'une vulgarité désespérante dans les conditions les plus élevées. Chez les uns le cœur est plus grand que les ressources, et chez les autres il est infiniment plus petit.

Pourquoi ce contraste ? C'est que les premiers sont des esprits avancés qui ont été assez généreux pour choisir l'épreuve plus pénible, mais plus sûre de la pauvreté, afin de progresser plus vite encore ; tandis que les autres, plus arriérés, ont choisi l'épreuve plus dangereuse et plus facile de la richesse. On s'explique ainsi les paroles sévères de Jésus-Christ, à propos des « mauvais riches », et cet oracle si rassurant pour les héroïsmes obscurs : « Un jour viendra où les premiers seront les derniers et où les derniers seront les premiers ».

De même qu'il y a des COUCHES SOCIALES, il y a des COUCHES SPIRITUELLES, et celles-ci sont loin de correspondre toujours aux autres.

De là le profond malaise qui travaille notre humanité terrestre, et notre France en particulier. Pour que l'harmonie régnât sur

notre globe, il faudrait que chaque esprit pût être classé d'après sa valeur ; il faudrait du moins que les « classes dirigeantes » fussent exclusivement composées « d'esprits supérieurs ». Or nous voyons précisément le contraire. Ceux qui aspirent à diriger ne sont souvent que des médiocrités intrigantes qui n'ont d'autres titres, pour justifier leurs prétentions, que le grand nom qu'ils oublient d'honorer, ou la grande fortune qu'ils ont à refaire.

Autre mystère : Voici un enfant élevé par une mère pieuse et un père très légitimiste. Il se fait prêtre, ou plutôt on le fait prêtre. Mais alors il oublie de songer à ses intérêts, et résiste à toutes les influences, pour se ranger sous la bannière de la liberté. Il endure le martyre, un martyre indescriptible, parce qu'il y a divorce radical entre son âme et son habit. Mais ce masque il le préfère au honteux supplice qui consiste à mentir aux autres et à soi-même. En vain ses amis lui crient qu'il se damne en ce monde et en l'autre, s'il n'accepte le nouveau symbole où il est dit : Anathème à qui dira que l'Eglise n'a pas le droit d'employer la force ! il reste inébranlable dans son amour pour cette chose sacrée qui s'appelle la liberté de conscience et s'en fait l'apôtre jusqu'à son dernier soupir. Pourquoi ce délire dont nul déboire, nulle prière ne le guérit ? Si vous le pressiez un peu, il vous répondrait peut-être ceci : « J'ai vu jadis ma pauvre chair léchée par les flammes sur un bûcher de Séville... Ce jour-là, je prêtai contre le fanatisme le serment d'Annibal, et je n'ai demandé à revenir en ce monde que pour le tenir ! ».

Si notre existence actuelle doit seule décider notre sort futur, si nous n'avons pour perspective que l'enfer éternel ou le paradis éternel, quelle sera la situation des peuplades sauvages ? Peut-on supposer qu'un affreux cannibale qui aura reçu quelques gouttes d'eau sur le front, après avoir vécu de chair humaine, arrivera d'un bond à la félicité qui sera le partage de Fénelon ou de saint Vincent de Paul ? Quel sera le sort définitif de ces milliards d'infidèles qui ont vécu, qui sont morts sans connaître le vrai Dieu, sans avoir entendu parler de son vicaire infaillible ? On nous répond qu'ils seront réprouvés, et que nous n'avons point à sonder les dessins de Dieu. Mais c'est Dieu qui nous a donné la raison, et cette raison nous crie que Dieu ne peut être injuste. Voilà pourquoi nous répudions la théologie cruelle du moyen âge pour écouter l'Esprit consolateur qui nous crie : A chacun selon ses œuvres !

Ces peuplades sauvages monteront un jour au niveau des peuples civilisés ;ces nations païennes ou barbares, dans une existence postérieure, deviendront chrétiennes ; tous enfin nous arriverons tôt ou tard à la béatitude, selon la générosité de nos efforts et l'ardeur de notre bonne volonté.

Ce qui afflige le plus le penseur bienveillant, l'historien qui a du cœur, c'est la multitude des religions positives qui se contredisent et des sacerdoces qui se jettent l'anathème ; c'est le fanatisme qui pousse les peuples à se déchirer les uns les autres, au nom d'un Dieu qui s'appelle CHARITÉ.

Or, si on admet le grand dogme de la vie progressive, la tolérance paraît on ne peut plus rationnelle, et le fanatisme devient impossible. Les religions, jugées à ce point de vue, ne sont plus absolues, définitives : ce sont des religions plus ou moins imparfaites,adaptées à la taille des esprits qui les professent.

A mesure que ceux-ci s'épurent en se transformant, ils laissent à d'autres esprits inférieurs et leurs vieux fétiches et leurs vieux symboles, pour arriver enfin au vrai culte de l'avenir, à cette grande église vraiment catholique ou universelle que le Christ appelle le « royaume de Dieu ».

Quel rafraîchissement pour l'âme du penseur, qui aime un peu l'humanité, de voir dans ses frères aveugles ou méchants des retardataires, au lieu de voir en eux des réprouvés ! de pouvoir embrasser d'un regard la grande famille humaine, et de classer les âmes, non plus d'après les règles d'une étroite orthodoxie, mais d'après leur ascension plus ou moins rapide vers les sommets qu'ils doivent tous atteindre un jour ! de comprendre enfin que l'esprit n'a pas de loi, que la conviction ne se commande pas, et que la véritable Eglise est invisible parce qu'elle se compose de toutes les âmes droites que Dieu seul connaît.

Or, cette immense consolation, notre foi nous la donne, en même temps que l'assurance qui résulte pour nous de cette conviction : « J'ai vécu, je vis, je revivrai ».

Ah ! que cette pensée me rend fort dans ma misère ! Pauvre voyageur émergé hier du noir océan du passé, je suis venu au monde, sans savoir pourquoi, dans le hameau le plus triste, sous le ciel le plus maussade. Esprit anonyme, j'ai reçu, en arrivant sur cette terre, un nom quelconque, mais ce nom, je le sens, n'est

qu'un nom d'emprunt. Esprit indompté, je me suis vu, dès l'enfance, garotté par des préjugés dont les années et l'étude ont été impuissantes à m'affranchir tout à fait. Je voudrais descendre dans les abîmes de mon passé, pour y saisir le secret de mon existence actuelle, et je n'y trouve guère que des ombres ; mais ces ombres, j'en ai la certitude, ne sont qu'une défaillance momentanée de mes souvenirs, à travers laquelle j'entrevois des mystères infinis de ciel et de lumière.

Motivées de si loin, les conditions de ma vie présente, si heurtée, si contradictoire en apparence, m'intéressent au plus haut point ; et je me sens plus ferme, plus joyeux en face de l'inconnu lorsque je puis m'écrier avec un grand penseur : « J'ai longtemps pratiqué l'univers ! »

P. V. Maréchal.

Les matérialisations
DE LA VILLA CARMEN

Description de la salle des séances et du cabinet des Matérialisations.

Je commence cette description en avertissant mes lecteurs que le récit (comme le prologue du reste) sera écrit tout exprès, dans le style le plus terre à terre possible.

En effet, on m'a beaucoup reproché en France d'avoir écrit mes premiers articles, dans mon style habituel, trop brillant et trop littéraire, paraît-il, pour qu'on puisse voir dans ces récits autre chose qu'un roman fantaisiste.

Quand j'écris en anglais, mon style reste absolument le même, malgré la différence des 2 langues.

Mais nos voisins d'outre-mer savent qu'une femme du monde bien née écrit naturellement d'une plume courante et facile et ils n'ont vu, eux, dans ce fait, qu'une nouvelle preuve de sa véracité et de sa bonne foi.

Ceci dit, procédons en style de commissaire-priseur, à la description dulocal.

. . . .

Quand on arrive à la Villa Carmen par la rue Darwin, on trouve une grille... laquelle grille donne sur un escalier qui monte directement au jardin, escalier encaissé entre les murs de deux pavillons pareils, à base presque carrée.

Ces pavillons ont des toits en terrasses, protégés contre les ardeurs du soleil estival par un lattis en bois, de couleur verte. Ils sont composés d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage... Celui de droite renferme l'écurie, et, au-dessus, une chambre d'amis. Celui de gauche renferme la remise et, au-dessus, la salle des séances.

Cette salle, (de 5 mèt. sur $4^{m}50$), fut tout d'abord une buanderie et une salle de bains ; je l'ai tranformée et arrangée comme il suit :

L'unique porte s'ouvre du jardin. On y arrive par trois marches. Il y a deux fenêtres, l'une sur la façade de la rue Darwin, à $4^{m}90$ au dessus du sol, l'autre donnant sur l'escalier, à une hauteur de 3 mètres 70 au dessus du niveau des marches. Les volets de ces fenêtres sont constamment fermés, les fenêtres de même ; à l'intérieur, on a cloué dessus d'épaisses tentures. Enfin, chaque fenêtre a une paire de rideaux en bourrette de coton soigneusement fermés et surmontés d'un baldaquin cloué au profond. Ce baldaquin est composé de deux bandes de tapisserie de Diarbékir, en laine épaisse. L'unique meuble qui ne soit pas nécessaire aux expériences est une grande armoire en cèdre, munie de 3 portes à coulisses et pourvue de cinq planches.

Elle ferme à clés ; mais rien n'est plus facile que de l'ouvrir et de constater qu'elle est pleine, archi-pleine de toutes les couvertures de la famille. Elle est, du reste, recouverte d'un rideau en percaline *verte*. La baignoire a été conservée, comme pouvant être utilisée plus tard en cas d'expériences de moulages à la parafine; elle, aussi, est recouverte d'un rideau vert : en le soulevant, on peut constater la présence des seaux nécessaires pour les moulages futurs.

Enfin l'auge, qui est scellée au carrelage, est fermée par une planche ; mais cependant cette planche peut être enlevée par un St-Thomas quelconque. L'auge recouverte d'une housse, en percaline vert sombre, est devenue une table de réserve où l'on dépose : crayons, papier, planchette, miroir magique, lanternes, magnésium, appareils, etc., etc. Au mur, au-dessus de cette table, sont 2 étroites tablettes, sur lesquelles on rangeait autrefois le linge. Nous avons placé contre une fenêtre la balance romaine de l'écurie

(peinte en ripolin vert) pour le cas où le guide consentirait à se laisser peser.

La table ronde, autour de laquelle nous nous asseyons en 3/4 de cercle, est une solide table de sapin d'un diamètre de $1^{m}10$. Elle aussi est peinte en vert au ripolin, ainsi qu'un guéridon de $0^{m}42$ de diamètre, servant aux amateurs qui se plaisent à travailler seuls avec une petite table.

Nos sièges sont cannés ; ce sont des chaises autrichiennes *Thonet* en bois noir recourbé. Un bec de gaz éclaire la salle. Un robinet à gaz avec caoutchouc permet d'ajuster un réchaud et d'avoir rapidement de l'eau chaude en cas de moulages. Enfin, une lanterne à pétrole, munie de 3 verres rouges, éclaire la salle pendant les expériences ; cette lanterne est placée sur une tablette au-dessus de la porte, à 2 m. 10 du sol. La salle, elle-même, est haute de 2 m. 50. Le plafond, le sol carrelé, les murs à soubassements en fayences enfin, tout est peint en vert foncé. Un vieux tapis du Maroc est placé sous la table au milieu de la salle, pour empêcher les dames d'avoir froid aux pieds. J'ajoute que le sol de la chambre et du cabinet consiste en un fort carrelage établi sur le dos de voutelettes en briques qui forment le plafond de la remise; les murs de la chambre sont également en briques.

La description du cabinet aux matérialisations, a déjà été faite dans la *Revue Spirite*. Il est resté à peu près tel quel.

Installé dans un des angles de la chambre, ce cabinet a la forme d'un prisme triangulaire de 2 mètres de hauteur. La base supérieure est couverte d'une planche triangulaire doublée d'épaisses étoffes qui interceptent toute lumière. Deux de ses fasces latérales, l'une de 1 m. 85, l'autre de 1 m. 60 de longueur, sont formées par les murs de la salle, et la 3e face, qui a 2 m. 50 de longueur, constitue l'ouverture du cabinet. Deux épais rideaux, de style persan, en bourrette de coton double face, servent à fermer le cabinet. Ils ont l'un 2 m. 50 de largeur, l'autre 1 m. 30.

Ils sont disposés sur des tringles parrallèles. Leurs extrémités sont clouées aux murs adjacents, sur toute la hauteur de la lisière sans frange: des cordons de tirage permettent de les ouvrir et de les fermer : lorsqu'on les ferme, ils s'entrecroisent sur presque la moitié de l'ouverture. Enfin, un baldaquin haut de 0 m. 50 composé de 2 bandes de tapisserie de Diarbékir et doublé de cretonne noire

empêche absolument la lumière de filtrer au dessus des rideaux. Aussi, les rideaux étant fermés, l'obscurité est-elle complète dans le cabinet. Le sol du cabinet est recouvert de cretonne noire ; la chaise en osier, qui constitue le siège du médium, est recouverte d'une housse de la même étoffe ; cette chaise est placée exactement dans l'angle du cabinet

Portrait du médium.

Vincente Garcia, née à Alger, de parents espagnols (venus de la province d'Alicante), a épousé un maçon de la même origine que la sienne. Elle est donc doublement espagnole. Elle a eu 4 enfanst, dont deux seuls vivent encore. Elle a maintenant 34 ans. C'est une blonde aux yeux bleus, avec cheveux frisant naturellement, à l'air gracieux et souriant. La santé est fort délicate. Saurait-il en être autrement ?

A 14 ans, elle eut la fièvre typhoïde, à 25 ans, elle subit l'opération de l'ovariotomie (enlèvement des deux ovaires, des trompes de Fallope et de la matrice) (renseignements donnés par le médium elle-même). Elle ne s'en est jamais remise, et, à la suite de cette opération, elle a eu et a, depuis 9 ans, d'innombrables et violents vomissements de sang. — Il y a 4 ans, elle eut le typhus et une pleurésie, enfin, il y a un an environ, elle dut subir l'opération de l'appendicite.

Malgré tous ces ébranlements, elle dirige son petit ménage, et, cousant comme une fée, elle exerce l'état de lingère. De plus, l'hiver, elle est, aussi, ouvreuse au Théâtre Municipal, (1) où son excellente tenue, l'empressement de ses manières et la façon attentive dont elle remplit ses devoirs l'ont fait connaître et remarquer des abonnés. C'est ainsi que je l'ai connue et elle vint ensuite chez moi, plusieurs jours par semaine, travailler à l'aiguille.

Elle me raconta sa vie, et facilement je pus contrôler l'exactitude de tout ce qu'elle m'avait avancé. Elle fut placée à 13 ans en service chez le Dr *Moreau*, un de nos nouveaux conseillers municipaux. Elle n'en sortit que mariée, pour s'établir dans son propre ménage.

---

(1) Les fonctions d'ouvreuse étant éreintantes au Théatre Municipal d'Alger, Vincente Garcia ne les a pas reprises pour la saison 1902-1903.

Le Dr Moreau a dit, bien souvent à un de nos amis intimes, qu'il faisait le plus grand cas de Vincente Garcia.

Cet ami, M. Poitte, vétérinaire principal en retraite et conseiller municipal, a connu, lui-même, Vincente Garcia, pendant près de 3 ans qu'elle fut concierge dans la maison qu'il habitait alors.

Dernièrement, dans mon salon, à propos d'elle, il disait ces mots textuels : « C'est une âme délicate, une nature très dévouée ». Enfin, elle fut également concierge, pendant près de trois années, dans une autre maison où demeurait une famille de notre connaissance, la famille L.

Il résulte de tous ces renseignements, qu'il m'a été facile de suivre la vie de mon médium dans son ensemble, jusqu'au jour où elle vint me demander, à la fois, et de la magnétiser pour soulager les souffrances qu'elle endurait continuellement, et de lui confier l'entretien et la confection de mon linge.

Sachant que j'avais affaire à une honnête épouse, à une courageuse mère de famille, je fis tout ce qui dépendait de moi pour la soulager : elle m'en a toujours témoigné la plus vive reconnaissance. Venant très souvent à la maison et se faisant magnétiser, elle entendit tout naturellement parler des séances que nous faisions à ce moment, et, la curiosité l'emportant sur la peur, elle demanda bientôt avec insistance à assister à quelques-unes de nos réunions. Cette faveur lui fut accordée et les séances l'intéressèrent d'autant plus vivement qu'elle ne tarda pas à y être en butte aux attentions des forces invisibles. On lui enlevait son fichu, ses peignes, ses épingles à cheveux, on lui subtilisait sa chaise, mais aussi on lui jetait des violettes admirables. Si bien qu'un beau jour, elle me supplia de l'endormir elle aussi ! !

Un premier essai eut lieu dans ma chambre. Elle s'endormit au bout de quelques minutes, et resta dans le sommeil magnétique un peu plus d'une 1/2 heure. Le lendemain, en petit comité, elle s'installait bravement dans le cabinet des matérialisations......... Ainsi commencèrent nos expériences avec Vincente Garcia.

La Présidente et le Groupe

Je vais parler d'un fait étrange que je crois très rare, sinon unique dans les expériences de ce genre.

L'Entité, se disant mon guide, nous a toujours déclaré, soit par la table, soit par l'écriture, comme plus tard de sa propre bouche

matérialisée, que le véritable médium de ces séances *n'était pas Vincente Garcia, mais bien moi-même la Présidente.....* Il ne cesse de me répéter : « Tout dépend de vous. Ménagez-vous. Reposez-vous. Ne vous fatiguez pas, car vous êtes le pivot sur lequel tout tourne. Sans vous je ne peux rien. Pas d'idées noires ! pas de tristesses ! Votre gaieté m'est nécessaire. »

Aussi, contrairement aux habitudes ordinaires, il me force toujours de magnétiser le médium, au moins une demi-heure dans le cabinet, au début des séances, afin de lui passer mon fluide.

Du reste, j'ai eu d'autres apparitions de mon guide avec d'autres médiums *qu'il m'a fallu également magnétiser dans le cabinet.*

Ces apparitions n'ont pas été poussées très loin, parce que les séances n'ont pas continué. Les formes se montraient *voilées*, mais B. B. nous a toujours déclaré que ces différents médiums ne pourraient, sans moi, obtenir sa matérialisation.

Les séances ont en lieu en Février, Mars et Avril, 2 fois par semaine ; en Mai, Juin, Août 3 fois par semaine ; presque toujours, l'après-midi. Elles ont été interrompues plusieurs fois, notamment en juillet, par un voyage de notre médium, voyage qui a duré près d'un mois entier ! il y a eu, également, plusieurs semaines de maladie, provenant des suites de l'appendicite.

Il en résulte que nous n'avons guère eu, en tout, que 3 mois de séances.

Notre groupe peut à peine porter le nom de groupe. Par la force des choses, il a changé de membres assez souvent. Puis, nous avons toujours travaillé dans la plus grande intimité ; car en commençant ces expériences nous ne pensions nullement en arriver à les porter à la connaissance du public.

Deux membres ont, naturellement, assisté à toutes les réunions (le Général et Madame la Présidente). Madame St-Paul, la femme d'un de nos amis, est venue à notre 3e séance et, depuis, n'a manqué qu'une seule séance et, encore, par force majeure ! Son mari (chef de bureau à la Compagnie Transatlantique) faisait partie d'un groupe précédent, lequel groupe se réunissait le soir. A son grand regret, les occupations de M. St-Paul ne lui ont pas permis de se joindre à nous les après-midi.

Néanmoins, le soir, de loin en loin, M. St-Paul a pu assister à quelques séances exceptionnelles, et, il a été assez favorisé pour

avoir le droit de dire hautement qu'il a vu la matérialisation.

Une dame a assisté à toutes les séances, depuis le 3 février jusqu'au milieu d'avril, moment où elle dut quitter Alger. Je parle de Madame Bergalonne. Cette dame est douée de quelque médiumnité qu'elle doit, peut-être, à son sang celtique. Elle descend, en effet, d'une ancienne et noble famille irlandaise.

Son mari, à un double titre, nous fut un précieux témoin. Car absolument incrédule en tout ce qui touchait aux manifestations spirites, il avait, d'autre part, nous dit-il, la plus entière confiance dans les phénomènes magnétiques qu'il avait étudiés à fond en suivant les expériences de Charcot. Ses occupations ne lui ont permis de venir qu'à quelques séances. Mais, entre *incrédule*, il est sorti de notre salle ayant la foi la plus entière en la Matérialisation qu'il avait vue, de ses yeux vue, à la villa Carmen.

Monsieur Bergalonne est le jeune et brillant chef d'orchestre que nous avons vu, l'hiver dernier, conduire avec tant de science, de brio et de zèle, l'orchestre de notre théâtre municipal.

Après le départ de M. et Mme Bergalonne, plusieurs personnes de passage furent admises de loin en loin, telles que M. *Demadrille*, enseigne de vaisseau, M. D. avocat à la cour d'Alger, M. le docteur *Decréquy*.

Ce dernier constata parfaitement le phénomène de la matérialisation, ainsi que le prouve une lettre de lui que nous publions plus loin (pièce annexe n° 6) (1).

M. *Broquet*, enseigne de vaisseau, ayant, au mois d'Août, sollicité la faveur de venir assister à quelques séances, le guide autorisa son admission pendant la seconde moitié de septembre.

Le fond du groupe est invariablement, composé maintenant de la Présidente, du Général, de Mme Saint-Paul, et d'un autre médium : Mlle *L. G.*, choisie comme membre par le guide, à cause de sa force fluidique.

On commence toujours par la 1/2 heure de magnétisme... Pendant ce temps, on place la table environ à 1 m. 10 c. des rideaux. On allume la lanterne rouge et on lit deux prières d'Allan Kardec page 39 et page 65 de son petit livre de prières... Puis les membres s'asseoient soit en 1/2, soit en 3/4 de cercle : le Général éteint le...

(1) On trouvera les témoignages des personnes qui ont assisté accidentellement aux séances à la fin de ces articles, après les procès verbaux signés par les membres réguliers.

gaz et... l'on attend les phénomènes..., soit en chantant en chœur, soit en causant gaiement.

Je tiens à spécifier qu'après chaque séance, aussitôt que possible et toujours avant une nouvelle séance, j'ai écrit, très en détail, le récit de la séance. Ces récits constituent un véritable journal.

Résumé des séances... ou... Extraits du journal de la Présidente, journal détaillé, tenu à hauteur après chaque séance.

A la 1re séance (3 Février) des formes blanches, vagues, se montrèrent à l'ouverture des rideaux. Ceux-ci s'étaient ouverts sans bruit, mystérieusement.

A la 2e séance (7 Février) une forme blanche se montra à droite en dehors du cabinet, environ à un mètre de l'extrémité des rideaux, à peu près sous le bec de gaz... puis... toujours de ce côté, il nous arriva une quantité de superbes violettes. La forme disparut bientôt et, à travers les rideaux fermés et immobiles, une pluie de fleurs fut projetée sur nous, c'étaient des jacinthes et des marguerites.

Ensuite, nous vîmes une petite forme blanche sortir du cabinet et se promener devant nous. Une forme plus grande se montra plusieurs fois entre les rideaux entr'ouverts de nouveau mystérieusement, on distinguait les bras qui nous saluaient. On entendait des bruits de baisers !... Au début de la séance, on avait perçu très distinctement, un bruit semblant provenir de soieries froissées ; ce bruit partait du cabinet.

A la 1re séance, la lanterne était placée sur une des tablettes du mur.

A la 2e séance, elle fut placée sur un support au-dessus de la porte ; et, depuis ce moment, la lanterne éclairant les expériences resta toujours au même endroit. Cette lanterne fut d'abord une lanterne en cuir, à bougie, avec carreaux en papier rouge.

A la 3e séance, l'Esprit guide se montra très souvent et vint assez près de nous : on voyait très bien son corps, ses longues manches, sa tête couverte d'un voile formant capuchon. Il nous salua plusieurs fois et leva un bras, en nous montrant le ciel.

Le bruit de la soie, les bruits de baisers avaient été entendus au début de la séance.

A la 4e séance, 14 Février, l'esprit *s'avança assez près pour être touché 2 fois par moi et 1 fois par Mme Bergalonne.* Je constatai par le toucher qu'il portait un voile en soie très léger, car l'Esprit me le

mit dans la main. Mme Bergalonne constata aussi que le guide était vêtu d'une belle étoffe en soie. L'esprit était arrivé très vite et resta longtemps avec nous.

A la 5e séance, le 17 février, l'Esprit se laissa toucher par Mme Saint-Paul et par une autre dame, Mme V., qui vint quelquefois à nos premières séances.

A la 7e séance (le soir avec M. Saint-Paul) BB sortit du cabinet, en passant à travers les rideaux. Il resta tout le temps avec nous, mais en rentrant, de temps à autre, dans le cabinet, pour y puiser des forces nouvelles. Il fit des gestes affectueux. L'on vit en blanc la forme de sa figure. M. Saint-Paul, lui, *vit ses traits*, mais dessinés en feu. Le *Guide vint s'appuyer à la table.*

A la 8e séance (24 Février), un bruit formidable de soie se fit entendre tout de suite. Le guide sortit sans ouvrir les rideaux et vint doucement jusqu'à nous. Il passa derrière Mme Saint-Paul et derrière la présidente ; si près d'elle qu'elle entendit sa respiration, puis il alla devant la porte et, levant la tête, il parut contempler la lanterne. Il resta ainsi plusieurs minutes avant de se retourner et de rentrer dans le cabinet. Il ressortit et recommença le même voyage. Puis, il s'installa sur une chaise, tout près de l'armoire aux couvertures. Il se releva et dit quelques mots. On distingua seulement le mot « Dieu » dit à voix basse, non timbrée. Il s'agenouilla et cela nous fit croire qu'il avait voulu dire : « Remerciez Dieu ». Il s'approcha ensuite de la table et la fit basculer. On vit et entendit très bien les baisers qu'il envoyait aux membres, mais, surtout, à la Présidente. Quand il s'avançait, on entendait le bruit de la soie produit par ses vêtements.

Avant sa rentrée dans le cabinet, nous le vîmes s'asseoir encore sur le guéridon.

A son profond désespoir, par suite d'un malentendu, Mme Bergalonne manqua cette belle séance. C'est la seule fois qu'elle nous fit défaut jusqu'à son départ.

11e Séance (3 mars)

Séance belle, bonne, courte. Au bout de dix minutes, le guide passa à travers les rideaux, il nous parut *s'éclairer lui-même*, phénomène que nous avons constamment remarqué. Deux fois il passa derrière Mme St-Paul et moi-même, nous obligeant à nous retourner sur nos chaises, pour pouvoir le regarder. Il vint, tout près de moi et,

pour la première fois, je distinguai sa *figure blanche* et je vis distinctement *son nez long et mince ainsi que la forme de sa barbe.* Le voile faisait légèrement capuchon sur le front ; ses manches étaient fort longues, Mme St-Paul le vit encore mieux que moi.

12e Séance (6 mars)

Au bout de 5 minutes, B B. sortit du cabinet et vint à la table. Madame Bergalonne distingua sa figure. Deux fois l'esprit dépassa Mme St-Paul et vint à moi. Nous nous étions retournées. A la seconde fois je distinguai les traits (surtout le nez) et je vis la barbe. Le regard m'échappait encore. La coiffure était celle de l'esprit indien représenté dans la fameuse gravure de M. Tissot, le costume aussi était à peu près semblable. B B me tendit sa main gauche, j'avançai ma main droite. Il la prit et déposa dans ma main un bijou que j'avais perdu depuis 2 mois environ. Je le remerciai, il me tendit encore la main ; j'avançai de nouveau la mienne et alors, le guide la prit, et, se penchant gracieusement me baisa respectueusement la main droite de ses lèvres, douces et tièdes. Sa main à lui était petite et absolument naturelle. Ensuite, il s'inclina devant moi avec une douce majesté, et se retira à reculons. Tous ses mouvements étaient lents, gracieux, harmonieux. Mme St-Paul distingua les traits. Le Général (1) très myope et, de plus, mal placé, réussit à voir la forme du visage. Mme Bergalonne remarqua une bague à la main gauche du guide.

13e Séance (10 mars)

Le guide ne sortit qu'au bout d'une demi-heure. Mme St-Paul le vit déposer quelque chose sur le guéridon, non loin du cabinet. Il rentra. Il ressortit une seconde fois et venant jusqu'à moi, il m'embrassa à la mode indienne (?) sur la bouche. C'est aussi la mode anglaise, et toute ma famille d'outre-mer m'ayant toujours embrassée ainsi, je n'y trouvai rien que de naturel. Je sentis fort bien sa moustache et sa barbe. Puis il se retira à reculons. Il sortit une troisième fois et vint baiser la main de Madame St-Paul. Il contourna ensuite la table du côté des rideaux et alla baiser la main de madame Bergalonne. Enfin il tendit la main au Général par dessus la table : Celui-ci lui donna la sienne que le guide embrassa gracieusement, et cela permit à mon mari de sentir ainsi les lèvres

(1) Le général voit d'ordinaire le dernier de tous, à cause de sa myopie, mais il a toujours fini par voir absolument tout ce que les autres ont vu.

chaudes de l'Esprit, détail auquel le Général tenait énormément.

Tout le monde remarqua combien la barbe de B B. était belle, douce et soyeuse. On vit très bien ses traits, et Madame Bergalonne observa même que ses cils étaient fort longs. De plus, quand il fut rentré dans le cabinet, elle le vit se pencher sur le médium pour l'embrasser sur le front. La séance terminée, on trouva sur le petit guéridon vert un objet que Mme Bergalonne avait vu le guide y déposer sans pouvoir distinguer l'apport.

C'était une petite palme dorée, comme on en trouve chez les fleuristes, pour offrir aux artistes. Elle avait deux B enfilés sur la tige.

14e Séance (14 mars)

Séance avec une lumière *blanche*. Très vite les rideaux s'ouvrirent et sur le seuil du cabinet parut le guide éclairé comme nous ne l'avions jamais vu. Seulement il avait les yeux baissés et nous avons compris qu'il faudrait, la prochaine fois, revenir à la lumière rouge.

Le guide resta, cependant, près d'une heure avec nous rentrant, de temps à autre, dans le cabinet.

15e séance (17 mars)

A cette séance le papier rouge de la lanterne s'enflamma et cela nous permit de voir un instant l'Esprit en pleine lumière. C'est à la suite de cet accident qu'on adopta une lanterne à pétrole pourvue de trois verres rouges. L'accident ayant été réparé, le guide resta encore avec nous pendant plus d'une heure.

(*A suivre*). MADAME LA GÉNÉRALE CARMENCITA NOEL.

ERRATA

Dans le 1er article de Madame la Générale Noël, plusieurs *coquilles* se sont produites, dénaturant les faits ainsi que la pensée de l'auteur. C'est ainsi qu'au lieu de :

p. 266. Champ spiritualiste, il faut lire Camp spiritualiste.

p. 269 trois officiers » cinq officiers

» Grâce à notre expérience, il faut lire grâce à notre inexpérience.

p. 271. Secte des Aïssouas entraînée, il faut lire Secte des Aïssous entraîné.

p. 273. que nous pourrions donner *par*, il faut lire : que nous pourrions donner ; *car*.

Quand je mourrai

Quand je mourrai dans ma Gascogne,
Peut-être loin de mon pays,
Dans trois jours je serai charogne
A l'endroit où l'on m'aura mis.

Que l'heure de ma sépulture
Ait lieu le matin ou le soir,
Je tiens à ce que l'on n'ait cure
D'endosser le vêtement noir.

Que l'on vienne en veston, en blouse,
Me voir descendre lentement
Au trou béant de la pelouse,
Cela m'est fort indifférent.

Pour prouver à celui qu'on porte
La sincérité du regret,
Une signature à ma porte
Au besoin même suffirait.

Si pourtant on tient à me suivre
Là où le char me conduira,
Le Mort convaincu de survivre
Au cimetière parlera ;

Mais comme il ne sera que terre,
L'esprit du corps s'étant enfui,
Ce sera par le ministère
D'un assistant parlant pour lui.

D'abord, dans le cortège même
Je compte suivre mon cercueil,
A côté de tous ceux que j'aime,
Qui dans leur cœur portent mon deuil,

Près des amis vrais, s'il m'en reste,
Des affligés de la maison,

Qui de me regretter, du reste,
Auront hélas ! quelque raison.

Car telle est, quoique méconnue
De beaucoup, l'immortelle loi
Que l'Esprit, la mort survenue,
Se mêle toujours au convoi.

Etrange cela peut paraître,
Lorsque l'on vient de trépasser,
Comme du haut d'une fenêtre
De se voir soi-même passer.

Il accompagne son cadavre,
Puis s'en retourne au vieux logis
Où la douleur des siens le navre,
Voyant leurs yeux de pleurs rougis.

Ne tenant pas que l'on célèbre
Des mérites que je n'eus pas,
Dans ma propre oraison funèbre,
Composée avant le trépas,

Je vous dirai ce que je pense
Du phénomène de la mort,
Si ce n'est qu'une longue absence
Faite par nous sans passeport ;

Si notre esprit, force et lumière,
Par le plus étrange destin,
Pense encor, cloué dans la bière
Entre des planches de sapin,

Tant que le corps n'est pas squelette,
S'il savait pourtant qu'il est seul !
Qu'après la funèbre toilette
On le roula dans un linceul

Que dans une boîte allongée,
Habit très froid et peu coquet,
Dont la mode n'est pas changée,
On le posa comme un paquet ;

Sans pouvoir dire une parole,

Savoir qu'on voyage en colis
Sur corbillard, ce n'est pas drôle,
Dût-on se rendre en Paradis.

Mais il ne serait pas à l'aise
Celui que l'on vient enterrer
Entre des murs de terre glaise ;
Motif sérieux de le pleurer.

Le voici, serré, les mains jointes
Dans la pose du repentir ;
Le cercueil fixé par des pointes
Ne le laissera pas partir.

Loin du marbre des mausolées,
Il voulut le commun ravin,
Pour ne pas sentir emmêlées
Les odeurs du charnier voisin.

Le fossoyeur creusa son gîte
Dans les carrés les plus déserts
Où, sous des croix, le vent n'agite
Que des brins d'herbe toujours verts,

Près des tombes abandonnées
Que ne profane aucun orgueil,
Où poussent toutes les années
Les pieds de mauve et de cerfeuil.

Oh ! plaignez-le, le pauvre diable,
S'il ne vague pas dans l'éther,
Qui peut sentir, insecourable,
Les vers rampants mordre sa chair.

Trouer sa face en écumoire,
Dans son ventre bleui venir,
Si dans quelque pli de mémoire
Il garde encor le souvenir !

Après l'hallali des vermines
Il n'aura qu'un crâne poli,
Avec des trous d'yeux, de narines,

O mon Dieu, donnez lui l'oubli !

Mais non ; cela n'est que mensonge,
Cauchemar, lugubre tableau
Dont l'horreur en vain se prolonge,
L'esprit n'est pas dans le tombeau,

J'en ai l'entière certitude.
Par la mort il s'est dérobé
A son ancienne servitude,
C'est vrai, pour moi, par a + b.

Non, non ; c'est ridicule et bête
Qu'on parle de dernier sommeil
Et qu'on nous rabâche la tête
Qu'il fait nuit, quand il fait soleil.

Pour moi, je nie en conscience
Qu'on dorme pour l'éternité,
Car je tiens de l'expérience
Cette importante vérité.

C'est pourquoi, toute peur bannie
De mourir entier, me permet
De traiter avec ironie
L'effroi qu'inspire un tel sujet.

Que les vers rouges se repaissent
De mon sang, si c'est leur régal,
Ou que les vers blancs ne me laissent
Qu'un masque affreux de carnaval,

Je m'en moque. A la pourriture
Et l'infection du tombeau,
L'Esprit s'évade sans souillure,
Vêtu d'un corps subtil plus beau.

Dans les espaces sublunaires,
Ethérés, il prend son essor ;
Rendez les honneurs funéraires
A certains morts vivant encor,

Dont l'âme fourbe et ténébreuse
Projette son ombre sur vous ;
Ce sont eux à qui la « Faucheuse »
Donne un sinistre rendez-vous.

Mais l'âme de justice éprise,
De falloir mourir n'a pas peur.
La mort pour elle réalise
L'avenir que rêvait son cœur.

Elle sait, l'épreuve finie
Dont les douleurs trament le cours,
Que l'heure de notre agonie
Marque l'aube de meilleurs jours.

Je crois à Dieu, je crois à l'âme,
Mieux, je pense, que les curés
Qui prêchent un enfer de flamme
Où les méchants sont emmurés.

Dans la conception étroite
De leur dieu sans cesse irrité,
Ils l'enferment dans une boîte,
Quand il remplit l'immensité.

Idée absurde jusqu'aux moëlles !
Moi, je l'adore sur l'autel
Où les cierges sont les étoiles,
Dans le temple azuré du ciel.

Principe et fin de toutes choses,
De ma raison il est l'appui ;
Je bénis les métamorphoses
Qui me rapprocheront de lui

POST-SCRIPTUM

A ma poésie olographe
Codicile de testament,
J'ajoute un dernier paragraphe :
Pas de prêtre à l'enterrement !

FIRMIN NÈGRE.

Christianisme

Suite et fin (1)

Les fêtes de la *Chandeleur,* comme les *Lupercales* sont consacrées à la *lumière.*

En mémoire du bon vieux temps de Saturne où tous les hommes étaient égaux, et où les dieux dévoraient leurs enfants, les anciens Romains avaient leurs *saturnales,* pendant lesquelles toutes les conditions sociales étaient momentanément bouleversées ; les chrétiens ont maintenu cet usage et leur *carnaval* avec ses plaisirs, ses masques et sa licence, rappelle les saturnales anciennes.

Le retour du printemps, le réveil de la nature et la renaissance des pouvoirs régénérateurs étaient célébrés dans la Rome païenne par l'érection d'un grand arbre couvert de guirlandes et autour duquel la jeunesse des deux sexes exécutait des danses. Lorsque le christianisme se propagea en Europe, *la fête de Pâques* finit par absorber la fête du printemps. Cependant, dans les froides terres du Nord, celle-ci, célébrant la réapparition des bourgeons et des fleurs, se plaçait à la date plus tardive du 1er mai, et la fête de mai s'est partiellement maintenue à côté de celle de Pâques. On y plante encore l'*arbre de mai* au premier du mois qui lui a donné son nom.

La fête de Pâques, dans sa forme actuelle, présente un curieux mélange de cérémonies et de symboles propres à la religion chrétienne, d'habitudes empruntées aux Israélites et d'autres qui se sont perpétuées depuis l'époque païenne. Les Allemands ont même conservé à cette fête le nom païen de la déesse *Ostars* (*Ostern*).

Les chrétiens célèbrent la résurrection du Christ. Les Germains et les Celtes célébraient, eux, à la même époque, la renaissance de la végétation, le début d'une vie nouvelle.

Les Rhodiens, les Corinthiens et les grands fondateurs des colonies grecques célébraient l'entrée du soleil dans le solstice d'été en allumant des grands *feux de joie.* Le catholicisme, pour justifier les fêtes de ce jour, les consacra à saint Jean et les catholiques conti-

(1) Voir le nº de novembre, p. 294.

nuent en cette occasion les feux de joie qu'auparavant ils avaient allumés comme païens.

Les *processions* catholiques sont une imitation des processions boudhiques et des *théories grecques*.

Les Grecs et les Romains avaient leurs reliques auxquelles ils attachaient une grande valeur, comme l'*œuf de Léda*. L'adoration des reliques est recommandée aux catholiques comme moyen de sanctification, sans oublier, bien entendu, les offrandes à Dieu, à ses saints et à leurs desservants.

Dès le IVe siècle, le christianisme de Jésus n'existe plus que de nom et Faustus, écrivant à saint Augustin, avait bien raison de lui dire :

« Vous avez substitué vos agapes aux sacrifices des païens ; à leurs idoles, vos martyrs auxquels vous rendez les mêmes honneurs ; vous apaisez les ombres des morts avec du vin et des festins. Vous célébrez les fêtes solennelles des gentils, leurs calendes et leurs solstices ; et quant à leurs mœurs, vous les avez conservées sans mélange. Rien ne vous sépare plus des païens, si ce n'est que vos assemblées sont distinctes des leurs ».

Nous pourrions creuser encore davantage notre sujet, et il nous serait facile d'établir que peu de chose appartient en propre au Christianisme ; qu'il a emprunté sous d'autres noms et sous des formes nouvelles presque tous les dogmes, rites et emblèmes des religions anciennes ; mais cela nous conduirait trop loin. Nous pensons que ce que nous en avons dit suffit amplement à la démonstration de notre thèse.

Général H. C. Fix.

Recherches sur la mediumnité

par G. Delanne (1).

Pour faire suite au très judicieux article de M. G. Béra, inséré dans un

(1) *Revue Spirite*. Novembre p. 711.

précédent numéro de la *Revue*, il nous est venu le désir d'ajouter ici quelques pages que nous paraît justifier l'importance de ce nouvel ouvrage de M. G. Delanne, dont la caractéristique générale, indépendamment d'autres qualités de premier ordre, est-ce qu'on pourrait appeler une remarquable documentation.

Cette documentation que l'on retrouve dans ses œuvres précédentes — ses lecteurs l'ont, à coup sûr, constaté — est ici de nature exceptionnelle. Le sujet s'élargissant sous la plume de l'auteur, devient une monographie complète de la matière traitée magistralement. Physiologie, philosophie, psychologie ou mieux encore psychisme s'y combinent, s'y amalgament avec art, au grand bénéfice du lecteur qui s'instruit alors qu'il ne sait rien encore ou qui, dans le cas contraire, y trouve une récapitulation savante de notions précédemment acquises. Chaque principe nettement formulé, chaque loi expliquée, discutée scientiquement, est corroborée par de nombreux exemples tirés d'expériences variées faites par des savants spéciaux d'Europe ou d'Amérique.

Il nous plairait de multiplier les citations, pour l'édification du dit lecteur. Ce qui serait moins aisé, ce serait de choisir parmi tant de faits presque tous également suggestifs, mais dont le nombre nous ferait dépasser le cadre que comporte ce compte rendu sommaire.

Ce livre, d'autre part, en raison de sa nature synthétique, ne saurait être analysé. Il faut le lire, le lire lentement et le méditer comme doit l'être un aussi riche répertoire d'aperçus, de considérations, de conclusions surtout, dans la série desquelles peuvent puiser abondamment ceux qui veulent étudier tous les problèmes qu'y pose et y résout l'auteur, et qui, en dépit de son titre modeste de « Recherches » n'en embrasse pas moins le phénomène spirite dans sa complexe généralité.

Dans une première partie traitant de la médiumnité mécanique et spécialement de l'écriture automatique des hystériques, nous trouvons l'analyse des principales doctrines de savants, tels que Taine, les Drs Carpenter et Carl du Prel, Hartmann, A. Russel Wallace, Aksakof, H. Myers, Hodgson, en même temps que des comparaisons curieuses faites entre les écritures de médiums célèbres, en tête desquels figurent Stainton Mosès, Kate Fox et Mme Piper. Puis viennent des études sur la personnalité, l'inconscience, la vie somnambulique, les recherches du Dr Binet, les expériences de M. P. Janet et ses hypothèses du sub-conscient, le tout expliqué et commenté avec réfutations concomitantes, quand le besoin s'en fait sentir.

La deuxième partie traite de l'animisme. Nous voici en pleine psycho-physiologie, où défilent les expériences faites sur l'auto-suggestion et les personnalités fictives, sur le travail de l'âme pendant le sommeil, sur la mémoire latente et combien d'autres phénomènes mystérieux et troublants alors surtout que l'auteur nous énumère les faits de prémonition, de clairvoyance, de lecture à travers les corps opaques ou de la pensée d'autrui, de télépathie, de suggestions surtout... autant de phénomènes non plus

hypothétiques, mais contrôlés et vérifiés par la science et pour l'explication desquels l'on est forcément conduit à rechercher s'il n'y a pas intervention d'intelligences étrangères, intervention que prouvent irréfutablement des documents sérieux, dont le nombre s'accroît de jour en jour.

La troisième partie traite du spiritisme et de ses nombreux phénomènes auxquels nous sommes redevables de véritables « révélations » venant des régions extra-terrestres. Parmi elles, quel choix pourrions-nous faire ? Les faits abondent et surabondent. Voici — nous citons au hasard — les communications faites à Stainton Moses, dont l'auteur nous raconte les stupéfiantes expériences consistant dans la reproduction littérale de certains passages de quelques livres de sa bibliothèque, puis les communications de Georges Pelham, les « Dernières nouvelles de l'autre monde », puis encore l'histoire de Jeanne d'Arc et de Louis XI écrites par une jeune fille de 14 ans, la fin d'un roman de Dickens écrite par un jeune homme illettré, des solutions scientifiques données par des Esprits, sans compter d'étranges faits de médiumnité d'enfants en bas âge, ainsi que des autographes de personnes décédées — autant de communications choisies entre cent autres et toutes faites dans des conditions d'incontestable véracité.

Tous ceux à qui sont familières les études des sciences spiritualistes savent qu'il y a deux moyens à employer pour nous assurer de la persistance de l'âme après la mort : la méthode occulte et la méthode spirite.

La première, d'usage habituel chez les peuples orientaux, où Yoguis, Chélas et adeptes, surtout, doués de pouvoirs exceptionnels que leur confèrent la clairvoyance, la psychométrie, la vision spirituelle en un mot, constatent sans intermédiaires les phénomènes de l'invisible.

La seconde paraît nous être nécessaire à nous occidentaux, dévoyés par l'influence néfaste des religions sacerdotales et à qui manquent l'entrainement séculaire et l'héritage atavique, dont bénéficient nos frères asiatiques.

Il n'en est pas moins vrai que telles manifestations occultes fournissent des résultats analogues à ceux que produisent les phénomènes spirites. Nos frères de là-haut n'établissent, parmi les populations de notre globe, aucune caste privilégiée. C'est à toutes les âmes spiritualistes et affamés d'idéal que se révèlent, avec ou sans médiumnité, les habitants des régions extra-terrestres. C'est par la collaboration féconde des vivants de bonne volonté et des glorieuses entités de l'au-delà que s'effectue, dans le monde entier, l'œuvre universelle, le grand œuvre de la Vie divine *une* dans ses manifestations, comme elle est *une* dans son essence. Nulle frontière ne sépare la terre du ciel, et c'est en raison de cette profonde et consolante certitude, que nous pouvons affirmer, en terminant, qu'en dépit des erreurs, des exagérations, des fautes volontaires ou des défaillances inconscientes, qu'en dépit, surtout, des négations irraisonnées, passionnées, systématiques ou mal intentionnées, pour ne pas dire déloyales, il

existe une telle masse d'affirmations, un tel bloc infrangible de preuves irrécusables et d'expériences dont le caractère scientifique s'accentue graduellement, que l'on ne peut — sauf parti-pris ou ignorance — douter des vérités que nous révèlent et que nous révèleront de plus en plus ceux qui de là-haut, s'associent à nous dans un sentiment d'universelle fraternité, pour rendre manifestes, éclatants et indéniables, les droits des humanités que divinise leur évolution, nos droits imprescriptibles à la glorieuse immortalité.

ED. GRIMARD.

LES FAITS

Monsieur,

Comme je vous l'avais promis, je me fais un plaisir de vous envoyer le récit de quelques phénomènes psychiques dont j'ai été témoin. Assurément, ils sont bien peu intéressants auprès de ceux que vous nous avez narrés dans vos savants ouvrages et votre intéressante revue ; peut-être, cependant, les faits que je vous expose montreront-ils, par leur simplicité même, qu'avec un médium très ordinaire et comme on en rencontre partout, sans avoir besoin de recourir aux expériences si rares de spiritisme transcendantal, chacun peut s'assurer combien sont insuffisantes les explications qu'on a voulu donner aux communications des médiums.

Elles sont dues, disent nos adversaires, à la suggestion des personnes présentes aux séances, ou à l'auto-suggestion, ou au dédoublement de la personnalité des médiums. D'autres adversaires enfin y ont vu un phénomène de subconscience ou d'inconscience, ou encore de télépathie, c'est-à-dire qu'ils semblent admettre que les personnalités secondes du médium peuvent lire non seulement dans la conscience des personnes présentes, mais encore lire dans la conscience d'autres personnes vivantes, n'importe où, même aux plus grandes distances.

Ces explications, au moins la dernière, ne sont-elles pas mille fois plus invraisemblables que celles données par les spirites ? Eh bien, même si on les admet avec toutes leurs conséquences, elles ne peuvent expliquer toutes les révélations que je vous envoie. Elles ne me disent pas, par exemple, comment mon médium a pu m'annoncer un fait qui ne devait se réaliser que le lendemain, fait qui s'est trouvé de tout point exact Voici mon récit, qu'en raison de ma position particulière vous voudrez bien signer seulement de mes initiales (1).

(1) Nous sommes autorisés à communiquer confidentiellement le nom du narrateur à toute personne qui voudrait se renseigner auprès de lui sur les faits rapportés dans cet article.

(*Note de la Rédaction*).

*
* *

Je pourrais peut-être intituler ces quelques lignes « les étapes d'une conviction. » Parti en effet de l'incrédulité la plus complète sur les phénomènes spirites, j'en suis arrivé, après avoir expérimenté moi-même, à me convaincre que si l'hypothèse de l'intervention d'intelligences de l'Au-delà pour expliquer ces phénomènes n'est pas la vraie, elle est du moins de beaucoup la plus vraisemblable.

On a voulu mettre tous les faits révélés par les médiums sur le compte de la suggestion, de l'auto-suggestion, de l'inconscient ou enfin de la télépathie. Comment expliquer alors que dans les cas qui vont suivre, mon médium, qui dans la circonstance était ma femme, a pu me révéler des faits inconnus d'elle, inconnus de moi, inconnus même de toute personne vivante, puisque certains de ces faits ne devaient se réaliser que le lendemain des jours où il m'en était donné connaissance. Voici ces faits.

Il y a cinq ans, nous passions, ma femme et moi, l'hiver à Nice où nous logions chez une dame G... Nous n'avions avec cette dame que des rapports polis, ordinaires entre propriétaires et locataires. Nous savions qu'elle était veuve depuis trois ou quatre ans, qu'elle avait une grande jeune fille employée chez une couturière de cette ville. C'était là tout ce que nous connaissions sur cette famille.

Cette même années les « Annales politiques et littéraires » publièrent le récit d'une expérience de médiumnité faite par des professeurs de je ne sais plus quel lycée de province. L'un d'eux, médium écrivain, avait pu sans se tromper désigner le nom du saint correspondant à telle ou telle date du calendrier qu'on lui désignait. Sur une trentaine de demandes ainsi faites, il ne s'était trompé que cinq ou six fois.

Ce récit signé par des personnes aussi sérieuses et aussi honorables, m'intéressa et je me demandai alors si ma femme ou moi, sous l'empire d'une idée fixe comme celle d'une évocation, nous serions capables de nous laisser influencer, probablement par suggestion, au point d'écrire mécaniquement.

Un soir donc, nous prîmes un crayon et une feuille de papier devant nous et nous concentrâmes notre pensée sur un mort. Comme nous trouvions cette comédie assez ridicule, nous nous fîmes scrupule d'y mêler le souvenir de l'un de nos parents ou amis

décédés, aussi nous pensâmes à un mort absolument étranger pour nous, au mari de cette dame chez qui nous demeurions. Au bout de quelques minutes, ma femme ressentit comme de nombreux fourmillements dans les doigts, son bras devint de plus en plus léger, puis enfin elle se mit à tracer des caractères illisibles. Si c'est l'esprit de M. G..., dis-je, qu'il nous donne son nom de baptême. La main traça le mot : Hyacinthe. Quelques jours après nous apprîmes que c'était vrai.

Je pensai alors que ma femme avait entendu prononcer ce nom, qu'elle l'avait oublié, puis qu'elle en avait eu une réminiscence sans s'en douter. — Pourriez-vous, demandai-je au prétendu esprit, nous dire comment on exprime en italien les mots homard et assiette (Ni ma femme ni moi ne connaissons le premier mot de cette langue). Il nous répondit « Questo non mi piace ». — Cela ne me plaît pas — Voulez-vous nous parler allemand ? demandai-je encore. — Je ne sais que le patois niçois et un peu l'italien, dit-il.

De plus en plus intrigué, j'essayai de reproduire l'expérience que j'ai citée des professeurs. Elle échoua complètement. La modifiant un peu, je priai l'esprit de nous indiquer quel jour de la semaine tombait telle ou telle date de l'année actuelle, puis de l'année suivante. Sur une quinzaine de dates, il ne se trompa pas une seule fois.

Je sais que bien des personnes sont capables, par un simple calcul de tête, de faire réponse à pareille demande, mais je ne crois pas qu'elles puissent le faire aussi rapidement. D'ailleurs, ma femme et moi, nous calculons fort mal de cette façon.

Certains verront peut-être là le fait du dédoublement du médium qui serait allé prendre connaissance de ces dates sur un calendrier. — D'abord, je n'avais pas de calendrier de l'année suivante puis, pourquoi, dans ce cas, le médium ne me donnait-il pas le nom des saints que j'avais demandés. Cela lui était tout aussi facile.

Dans toutes les expériences que j'ai faites, mon médium est toujours resté dans son état normal, sauf, comme je l'ai dit, cette sensation de légèreté qu'il éprouvait dans le bras. Il ignore ce qu'il écrit et je n'ai jamais pu lui suggérer quoi que ce soit. Il ne pouvait préparer ses réponses puisque je ne faisais les demandes qu'au dernier moment, moi-même, deux minutes auparavant, je ne

savais pas les questions que j'allais poser. Je crois que, dans ces sortes d'expérience, il faut se méfier de tout, de tous, et peut-être surtout de soi-même.

Une autre fois, l'esprit nous désigna l'emplacement de sa tombe à Caucade, le plus grand cimetière de Nice, et il le fit d'une façon si précise, que nous pûmes trouver cette tombe parmi toutes les autres, et ce, sans demander aucun autre renseignement.

Nous cessâmes ces expériences parce que nous avions évoqué en vain d'autres esprits et que c'était toujours le même qui persistait à se présenter.

Un an après, nous étions chez nous à Paris. Nous n'avions conservé aucune relation avec notre ancienne propriétaire. Un jour me vint l'idée de voir si ma femme était toujours médium. Le même esprit se présenta encore et je lui demandai si sa fille était toujours chez la même couturière « Didie n'est plus là, répondit-il, elle est maintenant chez une modiste, Avenue de la gare, près d'un opticien. — Pourquoi, lui dis-je, l'appelez-vous Didie, elle se nomme H... ! « Oui, mais dans l'intimité je l'appelais toujours Didie, nous dit-il. »

L'hiver suivant, nous retournâmes à Nice, nous fîmes visite à Madame G... Tout était vrai, même le dernier détail. Nous prîmes ces renseignements indirectement, car jamais Madame G... n'a rien connu de tout ce que je raconte ici.

A mon avis, voici peut-être la révélation la plus extraordinaire qui nous fut faite, car elle ne peut s'expliquer même par la télépathie, pas entièrement du moins.

Un soir (c'était toujours à Nice), comme l'esprit nous avait donné dans une communication précédente des renseignements inexacts, sur bien des points, je lui en fis le reproche. « Vous êtes décidément trop incrédule, me dit-il, je ne puis pourtant pas tout vous dire, Dieu ne me le permet pas. Peut-être, cette fois-ci, arriverai-je à vous convaincre. Sachez donc que mon frère est mort le 24 février, il y a cinq jours, à l'âge de 58 ans et à six heures du soir ». Après avoir reçu cette communication, nous nous couchâmes. La nuit, ma femme reçut comme un violent coup dans le dos, moi-même je ressentis parfaitement le contre-coup de ce choc ; elle se réveilla et me dit : Je faisais le rêve que nous avions rencontré au marché la nièce de madame G..., qu'elle nous disait qu'elle y venait à la place de sa tante, malade depuis la mort de son beau-frère. Nous

allions souvent au marché aux fleurs, mais jamais nous n'y avions rencontré cette jeune fille. Le lendemain matin, comme d'habitude, nous nous y rendîmes. Nous rencontrâmes la nièce de madame G. Elle nous dit qu'elle venait faire le marché à la place de sa tante, qui était malade depuis la mort de son frère, que celui-ci était bien mort à la date indiquée, à l'âge de cinquante-huit ans. Il n'y avait une légère erreur que pour l'heure de la mort ; il était mort, nous dit la jeune fille, à quatre heures et demie, et non à six heures. Jamais ma femme n'a eu d'autre rêves prémonitoires que celui-là.

G. de L.

Analyse
DES EXPÉRIENCES POURSUIVIES
PAR L. H. HYSLOP

Sur l'identification des personnalités.

(*Suite et fin.*) (1)

En abordant l'étude détaillée de ces expériences, plusieurs problèmes se présentent à l'esprit. Ils ont trait aux aspects complexes des phénomènes de Mme Piper, qui ne sont pas toujours assez clairs pour être à l'abri de certaines critiques et objections, au moins *à priori*, même lorsque nous nous sentons en mesure de les écarter.

Je me suis déjà occupé de l'objection de trivialité des incidents et j'ai montré qu'on la rencontrait également dans les expériences. Mais il en est une autre provenant de deux fausses manières de voir et je veux aussi l'exposer. C'est que les esprits désincarnés, en admettant qu'ils existent, ne semblent avoir fait aucun progrès dans leur façon de s'exprimer. Bien peu de personnes, si même il en existe aucune, peuvent deviner le caractère ou les habitudes des communiquants dans mes expériences et je doute que ce soit jamais possible dans aucune recherche d'identité. Mais, en admettant la possibilité, je ne vois pas que cela doive jamais entrer dans les

(1) Voir le n° du mois d'octobre, p. 238.

préoccupations de ceux qui cherchent à prouver l'identité de quelqu'un. Les incidents les plus concluants dans un travail de ce genre sont surtout ces faits triviaux qui ne sont guère susceptibles de se reproduire dans deux vies. A part cela, toute tentative pour discréditer les esprits et leur état mental, par des réflexions sur le choix des incidents destinés à prouver leur identité, trouve sa réfutation dans la nécessité d'arriver à une conclusion légitime sur les communiquants, que j'ai choisis spécialement parmi les hommes sains et intelligents, que leurs occupations mettaient au-dessus des trivialités.

J'aurai l'occasion de revenir sur ce problème et je ne veux que mentionner ici une autre question qui s'y rapporte de près. Je veux parler des défaillances de mémoire que l'on rencontre chez les communiquants du cas Piper. Il ne semble pas qu'il soit suffisant de répondre que les assistants eux-mêmes sont sujets aux mêmes erreurs, quoique ce fait ait sa grande valeur. Mais si j'appelle l'attention sur ces erreurs, c'est pour insister sur ce point qu'elles se présentent dans mes expériences absolument comme elles l'ont fait dans le cas Piper. Si on est porté à les considérer comme de nature à discréditer le caractère spiritique des phénomènes Piper, c'est que l'on pense à tort : 1° que les esprits désincarnés ne devraient pas se tromper; 2° que notre mémoire est moins faillible qeu celle des désincarnés. Mais ces deux suppositions sont sans fondement. La doctrine de l'évolution devrait nous éloigner de la première prévention et nous faire comprendre que ce qui doit nous étonner sur tout, c'estque, si nous survivons, nous ne puissions conserver aucun souvenir de notre existence terrestre. En somme, voici les divers points que nousvoulons examiner et qui imitent ce que l'on observe dans le cas Piper : 1° Les erreurs de mémoire et leur influence sur les résultats ; 2° Les erreurs d'interprétation ; 3° Les succès et les échecs dans l'identification.

Erreurs de Mémoire

Les erreurs de mémoire que nous signalons sont celles du récepteur des messages. Elles font ressortir la difficulté de l'identification dans des cas où nous l'aurions crue fort aisée. Nous aurions pu leur donner le nom d'absence de mémoire, mais dans certains cas elles représentent bien cette erreur dans le ressouvenir qui explique nettement les malentendus du communiquant. Elles montrent com-

bien il faut se défier de toutes les affirmations qui ne s'appuient pas sur des comptes-rendus rédigés séance tenante. La première de ce genre est celle du récepteur dans la première expérience du groupe A, lorsqu'il me donne les raisons qui l'ont guidé dans sa supposition. Si ma question n'avait pas été écrite,on aurait pu lui supposer une plus grande précision que celle qu'elle présentait réellement. L'erreur du récepteur montre l'amalgame de l'image mentale créée par sa mémoire avec celle qu'y produisit ma question. Mais les erreurs de mémoire les plus importantes sont celles que nous révèlent les échecs complets dans l'identification du commuiquant, lorsque celui-ci était convaincu que l'incident signalé par lui allait conduire au succès.

Plusieurs de ces incidents avaient reçu un caractère vague,précisément pour montrer que l'identification pouvait être amené par des documents peu importants et l'échec n'aurait pas dû surprendre. Mais dans certains cas les incidents sur lesquels le communiquant compte le plus pour provoquer son identification, se montrent incapables de rien suggérer au récepteur. Des faits de ce genre montrent ce qui peut arriver lorsque de soi-disant esprits affirment leur réalité et prouvent que l'échec peut dépendre uniquement de l'assistant. Dans une de mes expériences le communiquant en arriva finalement à conclure que s'il avait été réellement un esprit désincarné, il lui eût été impossible d'établir son identité aux yeux de l'assistant, vu l'impossibilité où se trouve celui-ci de se rappeler des incidents spécifiques de leur commune existence remontant à une époque déjà éloignée. On rencontre un exemple de ce fait dans mes séances avec M[me] Piper, dans lesquelles mon oubli complet de certains incidents me jeta dans la confusion, m'empêcha de reconnaître le communiquant et m'amena même à l'accuser de mensonge.

Erreurs d'interprétation

On en rencontre de deux sortes dans mes expériences. La première est celle dans laquelle le récepteur se rappelle une circonstance, tandis que le communiquant a dans l'esprit un fait tout différent. Dans le second, les incidents prennent une signification tout à fait due au hasard et toute différente de celle qui était dans l'esprit du communiquant.

Ces cas n'ont guère d'autre rôle que celui de nous mettre en garde contre la tentation d'admettre trop facilement une identifica-

tion. Il ya beaucoup d'incidents que l'on trouve également dans la vie de nombreuses personnes et nous pouvons facilement oublier le fait, tout en supposant des circonstances spéciales qui n'existent pas. Ceci est évident et je n'en aurais pas parlé, si je n'avais voulu montrer quelle préoccupation constante a dominé mon esprit lorsque j'ai voulu me former une opinion sur les cas les plus sérieux de Mme Piper. Il faut remarquer que les incidents qui ont ici donné lieu à des erreurs d'interprétation sont souvent de cette catégorie que le communiquant regarderait comme vague et sujette à créer des illusions, de sorte qu'il n'est pas logique d'y trouver des objections aux cas de Mme Piper. Il y a dans ces expériences un point important qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'il faut faire un effort bien accentué pour masquer l'identité, si l'on veut prouver l'exactitude de l'identification par des incidents indéfinis et il en résulte inévitablement que le communiquant cite des incidents généraux qui conduisent à de faux jugements. Les incidents qui font la force du cas Piper et l'identification dans mes expériences, sont beaucoup plus spécifiques que ceux qui ont amené les erreurs dont nous nous occupons en ce moment. Il y a, du reste, dans nos expériences un grand nombre de cas dans lesquels les incidents généraux sont revenus à la mémoire du récepteur et dans lesquels l'identification fut exacte et parfaitement assurée par eux, spécialement quand ils étaient cumulatifs. Les appréciations correctes compensent les jugements, les erreurs. Néanmoins les erreurs nous enseignent à être prudents.

Dans les cas de mes expériences, nous sommes forcés par leur nature de faire quelques essais d'identification qui n'étaient pas sincères, pour nous rapprocher plus complètement du cas Piper, dans lesquels se produit parfois de la confusion. Il n'en est pas de même dans les cas où l'essai d'identification s'est fait de bonne foi. Dans ce cas, il ne peut y avoir qu'un manque de perception ou une défaillance de mémoire. Mais cette difficulté est plus que compensée par le grand nombre de souvenirs exacts de personnes auxquelles les incidents se rapportent aussi bien qu'au communiquant. En somme, ceci se présente assez souvent pour encourager notre confiance dans le souvenir, en dépit d'échecs plus ou moins nombreux. En tous cas, nous ne pourrons jamais être trop prudents dans une matière où le hasard peut jouer un si grand rôle. Mais le cas Piper

présente une masse trop considérable de preuves pour avoir rien à craindre de cette réserve. Ainsi, ce que l'on y considère comme un incident renferme souvent en lui une série de faits coïncidents telle que le hasard ne peut les avoir rassemblés. Par exemple, on y voit mentionner deux noms distincts avec les relations et les faits qui caractérisent chacun d'eux, exactement comme on le ferait dans un récit de la vie actuelle comportant une unité normale de conscience.

Succès et insuccès dans l'identification

Ce que nous venons de dire des erreurs dans l'identification nous amène tout naturellement à interpréter et à comparer les succès et les insuccès qui s'y produisent. Sous ce rapport, le trait le plus frappant que présentent mes expériences est ce fait que l'identification se fait avec exactitude dans un si grand nombre de cas sur des preuves légères et sans aucune force cumulative. C'est un fait remarquable que les expériences contrastent réellement sous ce rapport avec les phénomènes de Piper. Ces derniers ne sont pas seulement des faits spécifiques d'une très grande force probante, mais ils possèdent en outre ce complément particulier d'un caractère cumulatif que l'on rencontre généralement dans les matières de ce genre, comme les conversations entre amis sur les souvenirs du passé. Dans mes expériences, on trouve beaucoup moins cette complexité d'incidents, et cependant on arrive à une identification sûre et correcte. Très souvent il suffit d'un seul incident pour amener le résultat, et quand nous arrivons à constater les raisons du communiquant ainsi que celles du récepteur, nous les trouvons parfaitement suffisantes. Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que dans aucun cas nous ne nous sommes laissés déterminer par un seul incident, dans le cas Piper. Nous nous sommes toujours guidés par une méthode et un choix de preuves plus rigoureux. Si l'identification s'est trouvée suffisamment autorisée dans le cas le plus défavorable, à plus forte raison doit-elle l'être dans le plus favorable.

Pour celui qui veut se rendre compte de la valeur des preuves dans mes expériences, il y a encore un autre point d'une certaine importance à considérer. C'est que l'identification doit se faire sur de simples citations d'incidents et sans l'aide d'aucun nom. Le communiquant doit être reconnu simplement sur la mention des incidents qu'il suggère dans ce but. C'est ce que l'on trouve sou-

vent dans le cas Piper, mais là on a très souvent un guide bien défini dans la révélation du nom de la personne qui est censé envoyer le message, ce qui donne un avantage signalé que les expériences dirigées par moi ne présentent pas. Avec une certaine sorte d'incidents, ce secours apporté par le nom est capable de produire une erreur d'identification. Mais cela produit un type bien défini pour la distinction entre le vrai et le faux et rend l'intelligence capable d'appliquer avec plus de sûreté l'argument cumulatif, en même temps que cela met l'assistant en mesure d'apprécier plus exactement la nature des incidents probants et procure cette complexité que doit montrer l'unité de conscience. Aussi, si nous pouvons réussir à l'identification par de simples incidents, sans le secours de noms et par des faits bien moins spécifiques que ceux que le cas Piper met en lumière, nous devons considérer ce fait comme la démonstration d'une force extraordinaire chez Mme Piper, quelle que soit, du reste, la théorie que l'on adopte pour en rendre compte.

Malgré cet avantage que le nom donne si souvent dans le cas de Piper, il se produit encore des erreurs dans l'interprétation. Il ne faut pas oublier que les incidents généraux peuvent s'appliquer à d'autres personnes que le communiquant. C'est peut-être la seule objection sérieuse que l'on puisse opposer à la prise en considération de ces phénomènes comme preuves d'une intervention supernormale quelconque. L'ensemble des groupes individuels d'incidents, pour ne rien dire de l'unité cumulative des cas séparés lorsqu'on les considère ensemble, constitue un argument irrésistible pour l'identité, quelle que soit la théorie que l'on adopte comme explication. Les erreurs dans la perception, si on admet dans une mesure quelconque la mémoire dans un témoignage scientifique, semblent bien être complètement éliminées.

Je ne veux pas insister davantage sur l'argument *à fortiori* que me fournissent mes expériences dans le cas Piper. Mon but principal était d'appeler l'attention sur ce fait que la comparaison peut être admise, ce sur quoi je veux appuyer ici est l'étonnante exactitude avec laquelle se produit l'identification dans mes expériences, sur des témoignages moins rigoureux que tous ceux que nous réclamons dans nos études psychiques.

J'ai dit que l'identification peut être facilement obtenue dans

des conditions beaucoup moins rigoureuses que je ne l'aurais jamais rêvé, accoutumé comme je l'étais à traiter avec beaucoup de scepticisme l'ensemble, si largement supérieur comme démonstration, des phénomènes du cas Piper. Au premier coup d'œil il devient évident que pour provoquer des échecs il faut des incidents infiniment plus vagues que je ne l'avais pensé, ainsi du reste que pour assurer le succès. Plus tard, malgré les précautions les plus minutieuses des dernières expériences pour rendre les incidents ou les questions tout à fait indéfinis et incapables de provoquer des suggestions, l'identification se produisait, en réponse à des indications qui seraient d'une étonnante insignifiance et d'une valeur probante nulle, si on prenait pour comparaison le cas Piper. Le compte-rendu le démontre à quiconque voudra le lire avec quelque peu d'attention. On peut admettre qu'il ne s'est produit que trois échecs ; encore faut-il remarquer que l'un d'eux fut dû à une erreur sur la nature de l'expérience. Dans un autre, l'identification finit par être obtenue. Il n'y a donc qu'un seul véritable échec et j'ai été frappé alors de la cause de cet échec, qui n'était autre que l'incapacité notoire d'appliquer spontanément le raisonnement par induction au contenu du message. Je trouvai que ce cas fournissait un exemple des difficultés contre lesquelles un esprit désincarné est obligé de lutter pour prouver son existence à la plupart des hommes. Sauf que je ne donnai pas mon nom, j'épuisai tous les moyens en mon pouvoir pour me faire identifier et j'échouai. Il est vrai que les incidents choisis étaient d'une toute autre espèce que dans les autres expériences, mais c'était tout ce que je pouvais trouver dans la circonstance, et j'étais convaincu, comme je le suis encore, qu'ils étaient des plus précis. Mais le mauvais résultat vient du défaut d'observation et de raisonnement du récepteur. Dans tous les autres cas, spécialement lorsque l'esprit du récepteur se trouva être alerte et curieux, l'identification se fit sur des indices beaucoup plus faibles que je n'aurais jamais cru.

Dans deux expériences, l'identification sans aucune hésitation fut très frappante. Dans la première, je m'arrêtai à certains incidents que je choisis pour détourner l'attention et provoquer une confusion, ainsi que pour m'assurer de la possibilité d'établir ma propre identification sans aucune tentative de provoquer une confusion entre mon identité et celle de la personne dont il était question.

L'ensemble des cas d'identification comporte une division en plusieurs variétés. La principale distinction à faire est entre les cas où la recherche fut poursuivie de parti pris et ceux où elle survint fortuitement ; enfin ceux où survint un échec. On peut donc les grouper comme suit :

1° Nombre de cas identifiés avec intention. Classe A.
2° « « « fortuitement. Classe B.
3° « « « avec échec. Classe C.

Classe A	Classe B	Classe C.
17	51	2

Je n'ai compris dans la Classe A que les cas où les personnes agissent comme communiquants, ou ceux dans lesquels, au nombre de 2, on joua un personnage. Comme échec, j'ai compris un cas qui n'était survenu que parce que le récepteur n'avait pas compris le but poursuivi. Il eût donné un succès, si ce but avait été compris. Dans les cas de la Classe B, j'ai inscrit un grand nombre de cas comme fortuits, parce qu'il n'était pas question des communiquants. L'identification se fit sur des données légères, mais bien appropriées, et fut très exacte, quoiqu'elles ne présentassent pas toujours les caractères de démonstration scientifique. Dans quelques cas cependant, il y eut un but bien poursuivi par le communiquant et ils mériteraient bien de passer dans la Classe A.

En somme, nous avons ainsi 17 succès contre 2 échecs et cela avec des preuves incomparablement inférieures à celles des cas Piper. Si maintenant nous ajoutons à ceux où la volonté du communiquant était bien marquée, comme nous avons réellement le droit de le faire, tous ceux où les incidents étaient fournis par le communiquant dans le but d'égarer, ou du moins de faire suspendre le jugement chez le récepteur, nous aurons la nouvelle table suivante :

Classe A	Classe B	Classe C
41	27	2

dans laquelle nous trouvons 41 succès contre 2 échecs, en ajoutant la possibilité pour les 27 cas restant à la Classe B de venir appuyer la valeur de la classe A. Je dois en outre rappeler que j'ai laissé tout à fait en dehors de mon rapport l'expérience IX du Groupe A, dans laquelle j'aurais pu cependant compter plusieurs succès.

J'ajouterai quelques remarques à propos du Groupe C. Comme on l'a annoncé, on procéda sans appareil télégraphique. Cela me permit d'imiter de plus près le cas Piper. Je pus ainsi diriger les incidents de façon à imiter les incohérences et les confusions de différents incidents que l'on rencontre si souvent dans les comptes-rendus de ce cas. Si on veut réfléchir sur ces expériences, on verra qu'elles reproduisent la physionomie de beaucoup de cas Piper. Mais malgré ces incohérences et ces confusions dans divers incidents, le récepteur identifia d'une façon presque infaillible la véritable personnalité, même lorsque les indices n'étaient pas pris dans ses relations directes et reconnaissait les faits et les localités avec précision. Cela me produisit la même surprise que lorsque je vis combien il fallait de faibles indices pour arriver à l'identification dans mes premières expériences. Un fait remarquable et suggestif fut celui de la reconnaissance de son père par M. G... sur le simple mot : *Anthropogénique*.

La reconnaissance de ses rapports avec un meurtrier ne fut pas moins intéressante. Mais l'indice le plus léger fut peut-être celui qui lui fit deviner *Philadelphie*. Il n'y avait là qu'une suggestion éloignée et symbolique, mais le résultat fut aussi prompt que juste. Je fus encore frappé lorsque je remarquai que les deux incidents que le père choisit avec la plus grande confiance pour l'identifier, ainsi que sa femme, étaient les noms de l'Avenue Harrisson et de la place Ives. Ce dernier nom était celui de la ferme où le récepteur était né. Mais si le lecteur veut examiner avec attention les messages et les points devinés, il verra avec quelle étonnante précision le récepteur se déterminait sur des indices si faibles, ou au milieu de difficultés si grandes, que des savants officiels auraient regardées comme insolubles. En un mot, le jugement d'identification dans ces expériences et dans le cas Piper a droit incontestablement à des considérations scientifiques, pour ne pas dire plus.

Nous pouvons ne pas nous trouver suffisamment autorisés à nous prononcer en faveur du spiritisme dans l'un ni dans l'autre cas et je ne tiens pas à soutenir cette conclusion ; mais quelque théorie que l'on adopte, il faut donner aux faits la valeur réelle qu'ils ont, et si les expériences de ce genre reproduisent bien les faits observés dans les séances de Piper, nous devons convenir que ces dernières sont un puissant argument en faveur du spiritisme. Ces

expériences réfutent complètement toutes les objections basées sur la trivialité des incidents et montrent sans conteste que nous n'avons pas le droit de nous appuyer sur ce prétexte pour juger le caractère ou les habitudes d'esprit des communiquants.

Sommaire

On peut résumer le contenu si intéressant de nos expériences et des commentaires de la façon suivante, qui montre de nouveau les points de comparaison qui existent entre elles et les faits de Piper :

1° Le choix spontané d'incidents de nature triviale par les communiquants pour provoquer leur identification.

2° L'illégitimité de déductions sur le caractère ou l'état mental des communiquants, tirées de la nature des incidents produits pour l'identification ;

3° L'exacte identification des noms provoquée par les incidents les plus légers, communs à la vie des deux personnes en rapport et le jugement correct d'après les faits signalés pour y arriver ;

4° L'identification de personnes sur des indices légers, mais bien appropriés, quoique sans force cumulative ;

5° Le sentiment de certitude sur la personnalité des communiquants, malgré les incohérences, les diversions ou les contradictions ;

6° Les erreurs de mémoire, de la part des assistants, qui ont pour résultat d'amener de la confusion ou des erreurs de reconnaissance des communiquants ;

7° Le choix des incidents pour l'identification influencé par les différences de valeur personnelle, ce qui ressort des échecs dans la reconnaissance des incidents ou des personnes ;

8° Le danger d'être entraîné dans l'erreur par des incidents que provoque le hasard, à moins que ces incidents ne prennent une force cumulative suffisante pour écarter ce danger ;

9° Les difficultés et les confusions éprouvées par les communiquants, tandis qu'ils s'efforcent de choisir des incidents pour leur identification.

Ce dernier point ne pourra être apprécié par celui qui ne fera que lire le compte-rendu ; mais il impressionna les témoins oculaires de ces expériences. Tandis que je les suivais, je fus frappé de ce fait, que l'on remarque également lorsque l'on n'a qu'un temps

limité pour communiquer téléphoniquement. Toute l'attention du communiquant est tendue par le désir de choisir des incidents bien caractéristiques pour l'identification par un ami particulier: Comme il se trouve limité par le temps pour choisir, il se produit dans son esprit un combat intéressant et une confusion dont tout le monde peut se rendre compte par soi-même, lorsque l'on s'exerce à faire un choix d'incidents dans ce but. Nous pouvons nous figurer la situation d'un esprit désincarné qui n'a que quelques minutes pour faire sa communication et qui lutte probablement contre d'énormes difficultés, dont nous ne pouvons nous faire une idée, sans parler du trouble profond que la mort a dû jeter dans la mémoire, si l'on doit admettre les théories courantes adoptées au sujet de cette faculté.

Pour la traduction analytique : Dr AUDAIS.

Correspondance

Nantes ce 26 novembre 1902.

Cher Monsieur,

Monsieur Léon Denis est venu à Nantes les 2 et 9 novembre, faire deux conférences à la salle des Sociétés savantes.

Devant une nombreuse assistance, l'éloquent orateur a développé les deux thèmes « Spiritisme expérimental et le problème de la destinée, ou « philosophie évolutive ».

De fréquents applaudissements ont interrompu le conférencier ; et si ses théories n'ont pas entièrement convaincu la plupart des auditeurs, du moins tous ont su apprécier avec quel charme et quelle courtoisie, Monsieur Léon Denis savait présenter tous les arguments qui militent en faveur de sa thèse.

De nombreuses personnes sont venues lui serrer la main à l'issue de la conférence, et le remercier ; puis lui ont exprimé l'espoir de l'entendre encore à Nantes l'année prochaine.

Un groupement est en voie de formation pour constituer dans notre ville une société spiritualiste. Une centaine de personnes se sont déjà fait inscrire ; nous attendons encore d'autres adhésions.

Le mouvement est donc bien lancé, et ne pourra que s'étendre dans la région, par la suite ; car notre Bretagne veut aussi marcher vers la lumière, et s'occuper aussi de l'étude de la science nouvelle.

Je vous prie de croire à l'assurance de mes sentiments très sympathiques et dévoués.

E. N.

Vers l'avenir

PAR

PAUL GRENDEL

(*Suite*) (1)

43

Anne, ardente, persuasive, me prit les mains.

— Chère enfant, dit-elle, tu juges aujourd'hui la beauté de la foi et tu rentreras dans le monde pour mener le bon combat. Riche, intelligente et belle, que feras-tu pour Dieu ?

Posément je répondis :

— J'élèverai mon âme, je purifierai mon esprit et j'aimerai les misérables.

— Les chrétiens seulement, Maïa.

— Christ a dit : Tous les hommes sont frères.

— Tu t'égares, le sauveur parlait des élus, de ceux qui se purifient aux sacrements et obéissent aux lois de l'Eglise. Tes yeux brillent, tu es rose, tant d'éloquence, de foi, de dévouement t'émeuvent !

— Je perçois de grands horizons, je pense, je vis, je trouve ma voie.

— Quelle surprise, quelle victoire, tu as enfin la vocation !... Dieu soit loué. Tu entreras dans l'enseignement, tu seras précieuse pour attirer les jeunes filles. Tu seras une remarquable institutrice.

— Probablement !

— Quelle fête au ciel pour ton âme à jamais conquise.

— Je ne puis croire qu'une conversion trouble les hôtes célestes. Mais laissons ce sujet, je veux me préparer à une vie nouvelle.

— Comment ce miracle est-il advenu ?

— Quel miracle ?

— Celui de te donner pour toujours à l'Eglise ?

— Vous m'entendez mal ; après cette retraite je vous ferai ma profession de foi.

— Nous allons chanter un cantique d'actions de grâces.

— Je vous prie, n'insistez pas.

— Quel précieux exemple ! Il nous faut de riches recrues, des milices formées de religieuses jeunes.

Elle tira son chapelet, ses lèvres tremblottèrent les béates prières, ses yeux se fondirent en une vague expression de joie contenue et je murmurai :

— Pauvre femme, quelle sera ta surprise !

Mais la voix occulte murmura :

Voir le n° d'Octobre. p. 244.

— Sois prudente, ici, seule contre tous, de grands dangers te menacent, invoque-nous, nous parlerons par ta voix.

— Chère enfant me dit Anne le lendemain, j'ai transmis la bonne nouvelle au père Saint-Jean, il partage mon bonheur. Cette vocation subite, ce renoncement aux affections terrestres et aux biens de ce monde. sont l'effet de grâces spéciales. La gloire de cet acte rejaillira sur la communauté. Soyez moins timide, proclamez votre victoire avant de quitter cette retraite.

Cette amie, mandataire de ma famille, voulait m'enlever à mon père, à mon fiancée. J'éprouvais une violente indignation, mais je me souvins des conseils de l'au-delà et je dis :

— Je ne puis rien promettre aujourd'hui.

— Mais, dit-elle vivement, il faut obéir à la grâce lorsqu'elle se manifeste, se plier sans retard à la volonté divine. Il faut dire hautement ta résolution et entraîner les personnes indécises et chancelantes.

— Je veux attendre.

— Etrange caprice. Le père Saint-Jean, notre directeur, viendra tantôt prêcher, auparavant il te parlera et vaincra tes scrupules.

Anne lui avait écrit, elle savait qu'il faut jeter le filet sur l'âme affolée, sur l'esprit incertain et ne lui laisser aucun ressort, aucune issue. Puis durant ces retraites prolongées la pensée se tasse, s'amollit, disparaît, meurt pour ne plus se réveiller si les narcotiques des pratiques religieuses lui sont régulièrement versés.

Les exercices réguliers et monotones, l'appel constant de l'esprit sur la lettre des formules, le récit des luttes soutenues par le clergé pour la bonne cause, les méfaits prêtés aux infidèles, les sermons, les chants opposent une infranchissable barrière à une idée personnelle, à une action indépendante.

Mon état nouveau s'affirmait. l'erreur était vaincue. Je n'aurais pu à aucun prix me plier à une règle austère, souvent inhumaine. Résolue à celer ma pensée, je ne craignais pas la visite du père Saint-Jean.

Comme l'oiseau en cage, enfermée en ce couvent, séparée du monde par des portes massives aux lourds verrous, je ne pouvais attendre aucun secours. Ces religieuses obéissantes et d'âme passive n'eussent point hésité à me retenir dans une cellule bien close. Je compris la sagesse de la voix qui m'avait conseillé la prudence.

Mes compagnes faisaient retraite par dillettantisme, cet état de pureté relative, la vie monastique, ce régime austère les reposaient du luxe et des fatigues mondaines.

J'entendais d'étranges choses; j'avais surpris des confidences peu édifiantes, une jeune femme pieuse et recueillie avait été abandonnée par un amant encore passionnement désiré. Une autre, femme d'un grand industriel, jetait à pleines mains l'or aux corporations religieuses en approuvant la misère des prolétaires. Pour eux nulle pitié, nulle indulgence ! D'autres

cherchaient à conquérir des protecteurs à leur père, à leur mari. Chacune voulait un luxe grandissant, une vie de facile jouissance.

Parmi les pieuses femmes, j'en reconnus de bien gangrenées. Les brebis galeuses étaient les plus choyées, les plus aimées.

Comment ces choses apparaissaient-elles à mes yeux avec une si grande précision? je n'y concevais rien. Quelques mois auparavant je n'aurais rien vu, rien entendu. La suggestion de la foi aveugle n'opérait plus, j'étais garantie. Mon état ancien, maladif, morbide me causait une sorte de honte, un amer regret d'avoir lâchement laissé mon âme aller à la dérive vers les cruels ennemis qui en pourchassant ma famille m'avaient séparée d'elle.

44

Une religieuse me pria de la suivre auprès de mon directeur.

— Ma chère enfant, me dit-il, votre cousine m'a rempli d'allégresse par une commucation importante. Je vous ai guidée dans les doux sentiers de la foi, j'ai éveillé en vous la soif d'amour divin, vous vous donnez au Seigneur et je bénis le Seigneur qui vous attire à lui. J'ai souvent tremblé pour votre salut, votre famille sceptique pouvait détruire mon œuvre, vous rendre à l'esprit du mal.

L'autorité d'un père, d'un mari s'interposerait entre le directeur et la pénitente. En prenant le voile, vous échappez aux embûches du démon vous devenez la servante de l'Eglise, l'épouse du Christ..... N'hésitez pas à notifier votre volonté à votre père.

Très lentement, d'un ton mort, d'une voix blanche, je dis :

— Comment répondrai-je aux prières de ma famille, comment lui désobéirai-je puisque le Seigneur a dit : — Tes pères et mères honoreras afin de vivre longuement.

— Le Christ a dit aussi à ses disciples de quitter leur famille et leurs biens pour le suivre en tous lieux.

— Le fils a commandé autrement que le père. Dans l'ancien testament le père est obéi, respecté, même quand il commet une faute.

— C'est pourquoi l'Eglise se substitue à l'autorité de la famille, elle a reçu de Dieu le pouvoir et le droit de guider la jeunesse, de la garantir du doute et de l'erreur.

— Je dois donc, murmurai-je, rester insensible aux supplications de mon père. Il m'attend au loin pour lui rendre un peu de joie. Le bonheur a disparu avec ma mère et je suis fille unique.

— Dieu domine toutes les affections terrestres, pensez à la béatitude éternelle. Que sont les larmes d'un père ?.... Pouvez-vous affliger le sauveur qui vous donna sa vie. Il vous regarde tendrement et son cœur saigne d'amour. Vos prières, vos sacrifices, vos mortifications seront le souverain baume des plaies du Christ. Ma chère fille !... Quelle joie remplira votre âme. Vous goûterez aux extases divines. Entrez en noviciat, vous pouvez atteindre à la sainteté. Vous avez connu l'athéisme; le doute et la lutte, vous seriez digne des palmes du martyre.

Mais les athées, les sceptiques ne jettent plus les fidèles aux bêtes fauves, leur guerre sourde se fait à l'esprit et nous devons user de toutes nos forces pour enlever les âmes à Satan. Entrerez-vous dans les ordres contemplatifs ou serez-vous encore mêlée au monde pour y sauver des êtres en danger d'éternelle damnation ?

— Je ne puis rien résoudre en ce moment.

— Vos parents ont exigé que vous eussiez vos diplômes, vous possédez l'usage du monde, vous saisissez rapidement le caractère, la pensée de vos interlocuteurs, ce sont des dons précieux pour l'enseignement.

Former l'enfant, la jeune fille, expurger de l'histoire, de la science, ce qui peut égarer les élèves ; amuser, distraire et faire planer au dessus des connaissances humaines, la foi ; voyez, ma chère enfant, quelle tâche méritoire. Conduire un troupeau vers Dieu, l'installer au Paradis, quel rôle admirable ! Le Seigneur vous comble !

Entrerez-vous en ce couvent ? Le noviciat y est court et vous arriverez tôt à cet état de paix et de bonheur divin qui récompense les religieuses de leurs sacrifices. Vous ne sauriez imaginer la grandeur de cette existence toute d'amour et de dévouement. Les sœurs accomplissent leur tâche avec allégresse. Prenez une résolution énergique, n'hésitez pas, ne quittez plus ces lieux hospitaliers sanctifiés.

— J'ai encore des scrupules. Suis-Je suffisamment préparée au sacrifice de ma famille, de ma jeunesse, de mon avenir ?

— L'amour de Dieu comblera tout, balaiera vos hésitations. Les servantes du Seigneur n'ont plus d'attaches terrestres ; père, mère, frères et sœurs sont secondaires. Les vraies chrétiennes appartiennent à l'Église, elles sont ses filles bien aimées, elles se donnent à Dieu pour l'éternité !

Vous pensez peut être encore à cet ami d'enfance que vos parents vous destinaient pour époux, mais, depuis si longtemps éloignés l'un de l'autre, vous ne sauriez pas vous entendre ; l'union de l'esprit, du cœur et de l'âme est impossible entre la croyante et l'incrédule. Quelle misérable union est celle de deux êtres en opposition de croyance ! Quelle lutte incessante ! Seriez-vous assez forte pour convertir ce jeune homme ?

— Peut-être arriverais-je à ce résultat ?

— Craignez les pièges du Maudit, il est habile, l'amour s'éveillant en vous lui donnerait des armes. Votre fiancé est le sectateur d'une sorte de religion dangereuse entre toutes, il prétend pénétrer en l'au-delà et dépouiller l'Eglise de son prestige. Vous m'avez dévoilé vos luttes, vos craintes. L'effroi du doute vous affolait et vous vous êtes réfugiée près de moi comme la brebis en crainte des loups cruels se met sous la protection du berger. Ces combats, cette épreuve augmenteront vos forces. Ayant éprouvé les dangers d'une situation, les périls des tentations, vous préviendrez ces dangers chez celles qui vous seront confiées. Soyez surtout en garde contre les visions et les phénomènes de l'occulte, œuvres de satan pour égarer les humains.

— Mais, dis-je, Jeanne Darc eut des visions et que fût-il devenu de la France si la bergère y eût résisté ?

— Jeanne eût manqué à sa mission en repoussant l'influence des saints qui réclamaient son concours pour chasser les Anglais de sa patrie. En état de grâce, chrétienne exemplaire, Jeanne pouvait s'abandonner sans danger aux guides célestes qui la visitaient.

— Mais les voix trompèrent quelquefois la vierge de Domremy. Comment des saints pouvaient-ils induire en erreur cette douce créature ? Elle fut aidée et soutenue visiblement, mais ces voix auraient dû la soustraire aux traitements barbares de ses ennemis et aux insultes de ses geôliers.

— La justice, la bonté, la sagesse de Dieu sont impénétrables. Les souffrances de Jeanne, sa patience, sa foi inébranlables lui sont comptées au centuple. Nous ne pouvons analyser les causes qui amenèrent cette paysanne ignorante à parler au roi de France et à combattre à ses côtés.

— Excusez-moi, mon père, de vous interroger encore. J'ai eu des visions et je désire savoir comment on peut connaître les bonnes des mauvaises, celles qui sont suscitées par le ciel ou l'enfer ?

— Je suis heureux de vous éclairer, vous avez une pierre de touche infaillible pour connaître le bien du mal. Tout ce qui s'attaque aux saints mystères vient du démon. Dieu a dit à la raison humaine : Tu n'iras pas plus loin, et la raison doit s'incliner. La raison est l'ennemie de l'homme, la superbe orgueilleuse froide et vaine qui étouffe les élans du cœur, les tressaillements de l'âme, la raison est le danger permanent, le monstre à l'haleine empoisonnée qui corrompt la foi, épuise l'espérance et précipite aux enfers tant d'âmes qui fussent devenues, sans leur outrecuidance, les soutiens de l'Eglise. Arrière la raison ; elle trompe, égare, éloigne des fins dernières, détruit la vocation. C'est votre plus grand ennemi; elle a des charmes subtils, d'irrésistibles attraits, c'est pourquoi l'Eglise met le dogme à l'abri de ses coups. Lorsqu'une vision vous convie à la connaissance approfondie des articles de foi, soyez en défiance, vous côtoyez l'erreur,

L'ange déchu osa toucher aux suprêmes prérogatives de Dieu, il voulut connaître l'inconnaissable et s'élever à l'égal du Très Haut ; mais il fut précipité des délices infinies, des beautés ineffables, des jouissances paradisiaques aux bas fonds des ténèbres, dans le plus effroyable des enfers, là où règnent la douleur, le regret, le désespoir éternels.

— Mais, mon père, Dieu ayant la prescience, la toute-puissance créatrice, a donc voulu que cet ange fût éternellement malheureux et déjà devait-il exister ce terrible, cet épouvantable enfer dont les croyants parlent en tremblant.

— Les anges avaient le libre arbitre .

(A suivre.)

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Nous avons lu avec d'autant plus d'intérêt l'appel fait aux spirites par le Dr Moutin, que des faits déjà nombreux, observés tant en France que dans divers pays, et spécialement la pratique journalière de Mr Bouvier, de Lyon, nous ont laissé la conviction que beaucoup, sinon la plupart des malheureux atteints d'hallucinations diverses et traités sans succès dans nos asiles privés ou publics, ne sont que des obsédés susceptibles d'être rapidement guéris par les pratiques du spiritisme.

Luz y Union

L'excellente revue de Barcelone, *Luz y Union* cite un cas bien fait pour confirmer nos vues L'évocation et la conversion, par les conseils et la prière, d'un esprit obsesseur produisit en deux mois la guérison complète d'une malheureuse mère de famille, poussée au crime contre ses enfants et son mari et atteinte d'accès de fureur, contre lesquels les moyens ordinaires étaient restés impuissants. Nous sommes convaincus que des milliers de succès pareils seraient signalés de toute part, le jour où les médecins moins sceptiques permettraient de recourir aux mêmes moyens. Le corps médical compte aujourd'hui assez de spirites convaincus pour que l'on puisse espérer de voir bientôt commencer une ère nouvelle dans le traitement des hallucinés, surtout au début de leurs tourments.

Lumen

de Tarrassa, reproduit dans un article fort bien présenté les arguments déjà connus en faveur des réincarnations. Victor Melcior étudie longuement les états subconscients et les aberrations de la personnalité.

Constancia

de Buenos-Ayres, consacre de nombreux articles et d'importants suppléments à une discussion sur le Christianisme et le Spiritisme, ainsi que sur la valeur des Evangiles. Elle reproduit les conférences que les membres de la société *Constancia* font chaque semaine avec un zèle et un talent auxquels nous sommes heureux de rendre hommage.

Elle reproduit d'après le *Spiritualiste* de Valparaiso, et sous la signature de Madame Larrieu, trois cas intéressants :

1° La sœur de cette dame rêve, une nuit, qu'elle voit dans son cercueil une dame qui demeurait à deux cent kilomètres de là. Peu de jours après elle apprend que l'on a trouvé morte cette dame, qui venait de succomber dans la nuit même du rêve.

2° Une somnambule consultée sur la santé d'une jeune fille, sujette à de violentes crises, déclara qu'elle ne succomberait pas à ces crises, mais mourrait quelques mois plus tard. La malade, sauvée de ses crises, succomba effectivement quatre mois plus tard aux suites d'une maladie du cœur, vers 10 heures du soir. Ce même jour, la

somnambule, éloignée de plusieurs centaines de kilomètres, fut prise dès le matin de douleurs cardiaques, qui allèrent en augmentant au point de faire craindre une issue fatale, jusqu'à 10 heures, où elles cessèrent brusquement. Nous avons dit qu'à la même heure la malade succombait brusquement, emportée par une lésion cardiaque.

3° Un sujet lucide endormi par un médecin sceptique, demande à aller à Paris, où se trouvait un jeune homme auquel il s'intéressait. Le médecin l'y envoie. Au bout de quelques secondes il se déclare arrivé, cite les rues qu'il suit, entre dans un appartement au milieu d'une scène de désolation et y trouve le cadavre de celui qu'il cherchait. Il était mort dans la matinée de ce jour où il le vit pendant son sommeil.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Le *Journal* de la *Société de recherches psychiques*, d'octobre, rapporte sous le titre : *Une Commission de l'autre Monde*, un très intéressant récit que nous allons résumer.

M. Sharoeff, ingénieur et éditeur du journal *The Electrician*, donne à son garçon de bureau, Alexandre Semenoff, l'ordre d'aller chercher le volume des Comptes-rendus du premier congrès des électriciens, tenu en décembre 1899, et lui remet à cet effet un reçu de 10 roubles signé par le trésorier du congrès.

Semenoff oublie l'ordre et M. Sharoeff ne songe pas à le lui rappeler. Le serviteur part en vacances dans sa province ; il y meurt subitement et son frère Ilya, qui le remplaçait provisoirement, devient son successeur définitif.

Dans la soirée du 17 novembre suivant, Ilya se couche, mais le sommeil ne pouvait venir et peu après minuit, il voit paraître devant lui son frère, dans son costume de service ordinaire, qui lui dit : « Ilya, je suis venu pour te dire de chercher dans ma malle d'effets, parmi mes papiers, un reçu n° 153, au nom de Sharoeff, ayant trait au congrès des électriciens. Prends-le et va au journal *Electricity* ; on t'y remettra le volume des comptes rendus du congrès. Tu le porteras aussitôt à ton maître ».

La recommandation fut suivie et tout se passa comme il était annoncé.

La nuit qui précéda la remise du volume à M. Sharoeff, celui-ci avait rêvé qu'il voyait son ancien garçon de bureau lui présenter un paquet venant de l'*Electrician*, en s'excusant de ne l'avoir pas plus tôt apporté. Dans la matinée qui suivit ce rêve, Ilya, le nouveau garçon, lui remettait les comptes-rendus.

M. Sharoeff se demande si Alexandre n'avait pas parlé de ce reçu à son frère Ilya, mais celui-ci affirme que la mort de son frère a été tout-à-fait brusque et imprévue et qu'il n'avait jamais eté question de rien de semblable entre eux.

Réminiscence d'une langue oubliée depuis longtemps. Une femme qui avait vécu dans l'Inde jusqu'à quatre ans, étant ensuite venue à Londres, ne s'était plus jamais servie de la langue indienne et se trouvant, à 70 ans prise de délire, se mit à tenir des conversations en indoustani et à réciter des pièces de vers dans cette langue. Revenue à la santé, elle se trouva incapable de former une seule phrase en indien.

Viennent ensuite plusieurs lettres dont les auteurs discutent le rapport peu favorable fait par le Dr Hodgson sur la médiumnité de Mme Thompson. Nous y reviendrons lorsque nous aurons donné une traduction analytique de ce rapport.

Le n° de novembre du *Journal* donne un résumé d'une très importante communication faite à la Société, dans sa séance du 17 octobre, par Mme Verrall, dont nous aurons bientôt à analyser le travail sur la médiumnité de Mme Thompson. Voici ce résumé :

Mme Verrall dit que dans les dix ou douze dernières années elle a fait sans succès des tentatives pour obtenir de l'écriture automatique. Ce n'est qu'en 1901, qu'à la suite de nouveaux essais, elle a commencé à écrire couramment des phrases entières en latin, qui n'étaient pas toujours intelligibles. Depuis lors elle a obtenu une grande quantité d'écriture en latin, en grec, en anglais. (*Nous ne savons si Mme Verral connaissait ces langues mortes*).

Une grande partie de ces messages consistaient en très vifs conseils de persévérer, en reproches sur son peu d'aptitude à comprendre, en exhortations à la patience. Il n'y avait ni vagues et générales considérations morales, ni aucune tendance à traiter les questions théologiques. On y constatait le très vif désir de fournir des preuves décisives, en citant des faits ignorés du médium lui-même. Les tournures de phrases et le choix des mots latins et grecs présentaient certaines particularités et une tendance constante à jouer sur les mots et à recourir à des analogies de langage tout à fait étrangères à sa tournure d'esprit. Il semble bien que Mme Verrall est parvenue à obtenir plusieurs faits contrôlables, et elle cite trois cas où des événements annoncés se sont accomplis Dans deux les détails étaient assez peu abondants, mais dans le troisième on trouve un nombre considérable de circonstances nettement décrites, trois noms propres assez rares, et tous les détails d'un événement qui survint deux mois et demi après la production du message. Celui-ci avait été communiqué, aussitôt après avoir été écrit, à un témoin impartial.

Madame Verrall cite un fait qui tend à montrer qu'il existe une relation entre la production de ses messages et les communications obtenues en Amérique par Mme Piper. En effet, le 28 janvier 1902, le Dr Hodgson

propose une certaine expérience au *contrôle* de Mme Piper et, le 4 février suivant, celui-ci annonce à M. Hodgson que l'expérience a réussi. Mme Verrall n'avait pas connaissance que cette expérience eût été proposée et cependant, le 31 janvier, un message fut automatiquement écrit par sa main, dont le contenu en latin et en grec impliquait nettement la connaissance précise du genre d'expérience tentée par M. Hodgson et le guide de Mme Piper.

En réponse à certaines questions, Mme Verrall dit qu'elle n'écrit pas ordinairement dans l'obscurité ; qu'elle a conscience de tout ce qui l'entoure ; qu'elle comprend chaque mot à mesure qu'elle l'écrit et l'oublie aussitôt et qu'elle n'a pas conscience du sens de la phrase qui se forme. Les messages ne se présentent pas comme venant d'un communicant unique. Tantôt ce sont des descriptions rappelant les scènes qui se déroulent dans le crystal des voyants et tantôt des incidents qui sembleraient indiquer des communications télépathiques avec des amis du médium.

Nous ne pouvons insister trop vivement sur l'importance d'une communication faite par une personne aussi intelligente et aussi honorablement connue que madame Verrall, membre de la S. P. R. Nous savons qu'elle ne convaincra pas ceux qui ne *veulent* pas être convaincus, mais elle fera sérieusement réfléchir tous les lecteurs sans parti-pris.

Deux lettres viennent affirmer de nouveau la sincérité des *dompteurs du feu* de Maurice et de l'Inde.

M. Franck Podmore vient de publier sous le titre : *Modern Spiritualism*, deux volumes in-8° dont nous rendrons compte dans un prochain numéro. Tout le monde sait que M. Podmore a été le collaborateur de Gurney et Myers dans la publication de cette fameuse enquête, résumée sous le titre de *Fantasms of The living*.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Revue Scientifique

Nous avons signalé déjà souvent dans cette Revue la très grande importance scientifique des phénomènes nouvellement découverts sur les propriétés des rayons X, des émanations des corps radio-actifs etc, qui nous font pénétrer dans un domaine nouveau, invisible et impondérable, se rapprochant de celui dont les Esprits nous entretiennent sans cesse. Certains écrivains religieux ont traité de fantaisies, et même de sottises tout ce que nous avons avancé sur ce sujet, mais ils en seront pour leur courte honte, car de jour en jour ces idées s'affermissent dans la science et des hommes peu suspects de tendresse pour le spiritualisme sont conduits invinciblement aux mêmes conclusions. Voici ce que nous lisons dans le

n° de la *Revue Scientifique* du 22 novembre dernier, sous la signature de M. Gustave Le Bon, comme conclusion d'une longue étude sur la dissociation de la matière.

« Nous ne retiendrons de ce qui précède que ce fait essentiel : Les rayons cathodiques frappant sur un corps quelconque se transforment toujours, au moins partiellement, en rayons X. Il en résulte que quand nous constatons la production d'effluves analogues aux rayons cathodiques, nous pouvons vraisemblablement conclure à la production simultanée de rayons X. — Lumière noire, rayons cathodiques, rayons X, effluves produits par certaines réactions chimiques, etc.. apparaissent de plus en plus comme des aspects particuliers d'une forme d'énergie entièrement nouvelle, aussi répandue dans la nature que l'électricité ou la chaleur. *Elle possède à la fois les propriétés des corps matériels et celles des forces immatérielles,* et nous aurons à rechercher si elle ne constituerait pas une transition entre deux mondes que la science avait toujours considérés comme profondément séparés : le monde de la matière et le monde de l'énergie...

« Nos expériences, de même d'ailleurs que toutes celles publiées sur le même sujet, ne sont que de simples jalons dans un chapitre de la physique entièrement nouveau et dont l'importance grandit chaque jour. Leur ensemble nous fait déjà entrevoir, au-delà des phénomènes que nous croyons connaître, *un monde nouveau de choses merveilleuses que nous ne connaissions pas* ».

Les Annales des sciences psychiques

de septembre-octobre contiennent un long article de M. Petrovo Solovovo sur les séances obtenues avec le médium russe Sambor, mort à Radomysl, le 1er juillet dernier. Il est toujours intéressant de noter le curieux état d'esprit de ces investigateurs qui, sous prétexte de critique impartiale, en arrivent à ne tenir aucun compte des précautions qu'ils prennent minutieusement la peine de décrire et lorsqu'ils sont contraints de constater un phénomène qui les déroute, cherchent toutes les mauvaises raisons possibles pour ne pas y croire. M. Solovovo est de ce nombre.

Il raconte que toutes portes fermées à clef, alors que les pieds et les mains du médium étaient tenus par lui d'un côté, et par un second investigateur de l'autre, il apparut sur la table, au milieu du cercle, un petit verre en argent et une tasse en porcelaine dont la place est ordinairement dans le salon ; puis une pièce de monnaie persane, en cuivre, et une monnaie du Hanovre de 1837. « Tout ce que l'on peut dire de ces apports, ajoute M. Solovovo, c'est que *ni au moment même de leur apparition ni avant* on ne remarque RIEN DE SUSPECT dans la conduite du médium ». Ceci paraît net ; voici le correctif : « Mais si on prend en considération le fait que Sambor ne fut pas fouillé à cette séance (qu'est-ce que cela peut faire, puisque le médium était tenu de manière à l'empêcher de se servir de ses mains et de ses pieds et que, de plus, on ne remarque rien de sus-

pect ?) et qu'en outre dans les intervalles des différentes parties de la séance, les assistants passaient dans ce même salon où le verre et la tasse mentionnés plus haut se trouvent en général, il est évident que par eux-mêmes ces apports sont *absolument* dépourvus de tout caractère probant et n'acquièrent quelque importance que rattachés à d'autres faits plus difficilement explicables ».

Le médium étant mis hors de cause par le contrôle sévère auquel il est soumis, c'est donc aux assistants qu'il faut s'en prendre pour la tricherie qui se serait produite ? Mais l'auteur dit : « que les personnes qui y ont pris part lui sont *très bien connues* ; *la bonne foi de toutes* et la compétence spéciale d'une ou deux *ne font pas de doute*. Pour ce qui est de leur position sociale, elles occupent toutes différents emplois dans l'administration ».

Si, ni le médium, ni les assistants n'ont trompé, c'est donc qu'un apport a eu lieu. Mais comment espérer convaincre des gens si profondément sceptiques qu'ils se refusent à l'évidence elle-même, lorsqu'ils obtiennent de l'écriture directe dans un cône métallique fermé, que le médium ne touche pas ! C'est une crédulité *à rebours*, aussi ridicule que l'autre.

Le Spiritualisme Moderne

De novembre renferme une bonne étude de F. Hardeley sur la conception de Dieu. L'auteur montre que l'être des êtres, l'absolu, infini et parfait, ne peut être conçu dans le cerveau humain qu'à travers les images ou les formes dont notre cerveau est meublé, de sorte que l'idée qu'on s'en est faite a varié à travers les âges depuis les formes les plus grossières jusqu'à l'idéalisme transcendant et abstrait de nos jours.

Notre confrère reproduit, d'après le *Journal de Genève*, un cas récent de télépathie. Un habitant de Berne fut saisi tout à coup, le dimanche soir, 31 août, d'un pressentiment qu'il était arrivé quelque chose de grave à son fils et son inquiétude fut telle qu'il prit le train pour aller à Genève, où se trouvait son enfant. Celui-ci, en effet, avait failli se noyer, on l'avait sauvé, mais pendant 14 heures il était resté entre la vie et la mort.

Le Messager

Dans notre précédent numéro, nous avons signalé la possibilité pour les Esprits de reprendre une des formes qu'ils avaient eues pendant leur vie terrestre, et même dans leurs incarnations antérieures. Voici un récit de M. Colleville, le médium et le conférencier bien connu, dont nous empruntons la traduction au vaillant *Messager*, de Liège.

Une autre de mes expériences, bien intéressante aussi, dit M. Colleville, ne remonte qu'à l'automne de 1899, peu avant mon départ pour l'Australie. Je connaissais depuis longtemps Mrs Emma Hardinge Britten, mais ce n'est qu'en 1877 que j'eus avec elle ma première entrevue, à l'occasion d'une conférence qu'elle faisait à Manchester. Elle était à cette époque dans la force de l'âge et portait un costume qu'elle avait adopté

et qui ne varia guère jusqu'au jour où elle renonça à parler au public. Depuis son passage dans l'au-delà, cette estimée conférencière s'est fait reconnaître de moi en plus d'une occasion.

En novembre 1899, tandis que j'avais le sentiment bien net de sa présence, je vis le portrait d'une radieuse jeune fille à cheveux bouclés d'un blond doré, ressemblant vaguement aux plus anciens portraits de Mrs Richemond, alors qu'elle était Cora Hatch, mais ne me rappelant pas du tout les traits de Mrs Britten. Je n'aurais rien compris à cette vision si, un mois plus tard, je ne m'étais rendu en visite chez Mrs Wilkinson, sœur de Mrs Britten, et si elle ne m'eût montré un portrait peint bien des années auparavant et représentant Emma Hardinge en costume de jeune fille, comme « Reine des fées. » Dans ce portrait, la jeune dame, qui devint plus tard Mrs Britten, est peinte avec des boucles blondes *et absolument telle qu'elle m'était apparue dans ma vision.* Si Mrs Bitten que j'avais vue avait été un effet d'auto-suggestion, ma mémoire me l'aurait certainement représentée telle que je l'avais connue. L'ayant interrogée médianimiquement, après avoir vu ce portrait, la communication suivante me fut donnée par écriture automatique : « Je savais que vous viendriez chez ma sœur ; aussi, ai-je souhaité vous donner une preuve spéciale de mon identité et je vois que j'y suis parvenue. Une autre raison pour laquelle je me suis ainsi présentée à vous, c'est que je désirais vous faire savoir que *je peux me montrer actuellement à mes amis sous différentes formes.* Je ressemble maintenant beaucoup plus à ce que j'étais sur la terre dans ma jeunesse, qu'à ce que j'étais dans mes dernières années. »

La Paix Universelle

de novembre, nous donne un très intéressant article de Mlle Ch. Champoury secrétaire de la Société de recherches psychiques de Genève, intitulé : *ce que l'on reproche au Spiritisme*, duquel nous extrayons le fait d'identité suivant :

« L'an dernier, dans une de nos séances, se manifeste spontanément un esprit récemment désincarné que seule dans le groupe j'avais connu, mais très superficiellement. Je le savais spirite et malheureux. Il nous donna d'abord par la table les renseignements essentiels qui devaient le faire reconnaître et manifesta par des mouvements très caractéristiques de cette table sa joie d'être délivré de ses souffrances. Les renseignements enregistrés tout au long du procès-verbal que j'abrège furent reconnus exacts. Mais nous ne nous contentons pas si aisément. Nous lui demandâmes de se montrer au médium, qui le dépeignit d'une façon frappante pour moi qui l'avais vu.

Nous lui demandâmes encore qu'il nous fournît quelque chose d'inédit qui fut une preuve de son identité pour d'autres que pour nous. Comme spirite, il devait comprendre notre désir. Il le satisfit d'ailleurs en dictant par la table une phrase dans le dialecte de son enfance, *dialecte que nous ne connaissions ni les uns ni les autres.* Les lettres dictées furent transcrites

les unes après les autres, sans que nous sachions même comment les assembler en syllabes et en mots. Puis nous nous mîmes à la recherche d'un compatriote de l'invisible, qui put nous donner la traduction de ce texte mystérieux. Ce ne fut que trois mois plus tard que nous réussîmes à découvrir ce bienheureux compatriote et que nous obtînmes la significationdes mots dictés. C'était un proverbe de son pays, très peu usité, et que par conséquent aucun de nous, même inconsciemment, n'avait pu suggérer au médium.

Un pour tous, tous pour un

Tel est le titre d'un journal spirite dont le siège est : 6 Avenue de la Pépinière, à Fontenay-sous-Bois. M. Durand, le directeur, propose de fonder sous le nom d'*Union Spirite*, une Société de prévoyance, au moyen de laquelle, en cas de décès, la famille recevait un capital de 3000 francs. Il faudrait pour cela un groupement de 3000 personnes qui verseraient 10 francs par an ; 5 fr. pour les frais de gestion et 5 francs pour les secours immédiats en cas de maladie ou de misère. De plus, tous les adhérents s'engagent à verser 2 francs par personne au décès de chaque membre de la Société. Cinq mille francs seraient donnés à la famille et 1000 fr. réservés pour le fonds social destiné, au bout de vingt ans, à faire des rentes viagères aux participants. L'idée nous semble bonne et il faudrait l'étudier sérieusement de manière à la rendre pratique.

La vie d'Outre-Tombe

Nous apprend que les spirites du pays de Charleroi et de la province de Liège se proposent de fonder une nouvelle fédération. M. Henrion, ex-président de l'ancienne fédération, a fait sur ce sujet plusieurs conférences. Les auditeurs ont vivement applaudi à son idée et l'ont engagé à la mettre à exécution en en faisant part aux groupes de Jemeppe, Poulseur, Verviérs, Jumet ; etc. L'orateur a également formulé, en tenant compte de l'expérience du passé et des écueils que la fédération a rencontrés jadis, un projet de statuts dont il fera connaître la teneur par voie de conférences et par les journaux spirites du pays. Nous souhaitons que cette fédération s'établisse solidement, car en face de nos ennemis coalisés, nous avons le devoir absolu de nous unir pour soutenir notre grande cause qui doit triompher de tous les obstacles.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. . . . . 3 fr. 50

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

par Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix.. **3 fr. 50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol et en portugais

Librairie d'Editions Scientifiques, 4, rue Antoine Dubois, Paris.

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS.

par Gabriel DELANNE

5e Edition (*sous presse*). Prix.... .... **2 fr.**

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol et en portugais

Librairie d'Editions Scientifiques, 4, rue Antoine Dubois, Paris.

L'évolution Animique

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE

Par Gabriel DELANNE

3e Edition. Prix................................... 3 50

Cette étude sur l'origine de l'âme est conforme aux dernières découvertes de la science et montre que la doctrine spirite est compatible avec la méthode positive la plus rigoureuse. Les sujets les plus difficiles y sont abordés : La vie ; l'âme animale ; l'évolution spirituelle ; les propriétés du périsprit ; la mémoire et les personnalités multiples ; l'hérédité et la folie au point de vue de l'âme etc.

C'est un ouvrage de fonds qui doit être lu par tous ceux qui veulent se faire des idées claires sur le commencement de l'âme et sur les lois qui président à son développement.

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir, en France seulement, franco de Port, tous les ouvrages dont on lui adressera le prix indiqué ci-dessus

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Aut.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie, 10 fr. Italie; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^{r} Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg, Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^{t}, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3, Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Braziliera, Rua do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^{a}, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

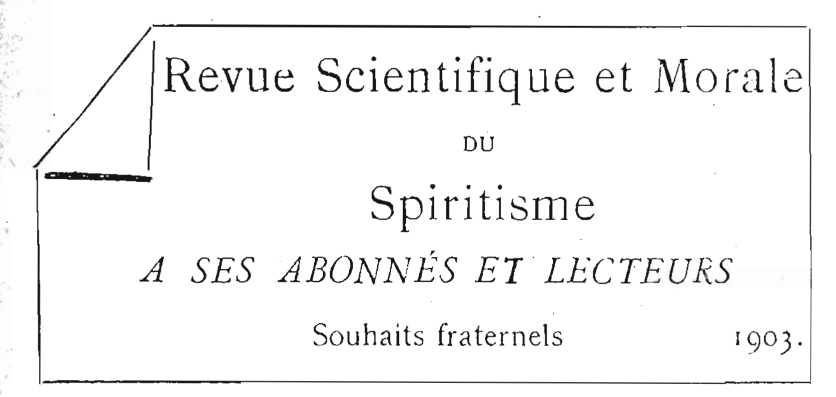
Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.



Nouvelles Expériences

RELATIVES AU CORPS ASTRAL ET AU RAPPORT MAGNÉTIQUE

L'hypothèse du corps astral est, de toutes celles qui ont été proposées pour expliquer les phénomènes psychiques, la plus ancienne,la plus répandue et la plus rationnelle. Cependant elle est combattue à la fois par les matérialistes n'admettant ni l'âme, ni le corps « astral qu'ils n'ont pas rencontré sous leur scalpel » et par les théologiens qui, se fondant sur les décisions de je ne sais quel concile, nient l'existence d'un intermédiaire entre l'âme et le corps. On conçoit donc tout l'intérêt que présentent les expériences ayant pour but de prouver la réalité de cet intermédiaire. Je demande au lecteur la permission de lui rappeler, en quelques mots, celles que j'ai déjà publiées, pour lui permettre de comprendre celles dont je vais lui faire le récit.

Si l'on magnétise avec des passes ou si l'on endort, au moyen de courants électriques convenables, certains sensitifs, on détermine chez eux l'extériorisation de l'agent qui paraît être le véhicule de la sensibilité, de sorte que le sens du tact peut s'exercer à des distances plus ou moins grandes de la peau suivant l'énergie de l'action et la sensibilité des sujets.

Chez quelques-uns cet agent, que j'appellerai l'OD à la suite de Reichenbach et de Carl du Prel, est projeté vers l'extérieur normalement à la surface du corps et semble soumis aux mouvements rythmiques de l'organisme (la respiration et les battements du cœur qui n'ont point des périodesde même durée) de manière à présenter des maxima et des minima formant d'abord des enveloppes

concentriques dont la sensibilité diminue avec l'éloignement. A mesure que l'opération se poursuit, l'od semble se raréfier devant et derrière le sujet pour se condenser sur les côtés et y former deux pôles analogues à ceux d'un amant. Cette condensation finit par devenir assez intense pour former à droite et à gauche du sujet deux fantômes lumineux reproduisant d'une façon plus ou moins nette les moitiés correspondantes de son corps. Enfin, les deux demi-fantômes qui sont à peu près à un mètre du corps physique se réunissent entre le magnétiseur et le sujet pour former un fantôme complet qui doit être le double des égyptiens, le corps astral des occultistes.

J'ai eu l'occasion d'observer récemment une dame chez qui ce processus de formation était notablement écourté. L'od s'extériorisait bien ; mais, dès qu'il était sorti du corps physique, il remontait le long de ce corps et allait former le *double* au-dessus de la tête. Cette dame, qui voyait l'od, comparait sa marche à celle de l'air chaud qui monte le long d'un tuyau de poële (1).

Dans tous les cas, le corps astral, que le sujet peut déplacer en faisant un effort de volonté, est relié au corps physique par un lien fluidique qui est sensible et semble devenir plus ténu à mesure qu'augmente la distance entre les deux corps. Ce serait le magnétiseur qui fournirait l'od permettant l'extension du lien fluidique, car le sujet demande toujours la continuation des passes quand son double doit s'éloigner et il dit généralement que la rupture de ce lien aurait sa mort pour conséquence immédiate.

Chez certains sujets, le corps astral se comporte comme s'il était très dense et ne peut s'élever ; il reste au ras du sol (2) ; ce qu'on peut constater en explorant la sensibilité de l'air autour du corps

(1) Je suis porté à croire que ce mode d'extériorisation est propre aux sujets dont la mentalité est très développée ; je l'avais déjà rencontrée, mais sans me rendre compte du processus, chez une autre dame extrêmement intelligente.

(2) Suivant les cas, le sujet aperçoit son corps physique seul, ou son corps astral seul, ou tous les deux à la fois. Un autre sujet voyant prétendait voir une sorte de flamme brillant : dans le premier cas, dans le corps physique ; dans le 2e dans le corps astral ; dans le 3e, dans le lien fluidique qui les unit. Cette flamme serait l'âme. (Voir pour plus de détails un article que j'ai publié autrefois dans les *Annales des sciences psychiques* sous le titre : *Les fantômes des vivants*).

physique. Chez d'autres au contraire, il tend toujours à s'élever; tous ceux-là, sans exception, manifestent une véritable béatitude quand ils ont atteint les régions supérieures qu'ils ne veulent plus quitter pour rentrer dans « leur misérable loque ».

Cet accord dans les affirmations des sujets a certainement une grande valeur, surtout quand on a pu constater que leurs indications sur la position de leur corps astral sont toujours confirmées par les réactions qui se produisent sur leur corps physique quand on agit sur les points de l'espace où ils disent que se trouve leur double, mais, jusqu'à présent, je n'avais fait ces constatations qu'autour des sujets, dans les pièces où l'on pouvait supposer qu'ils suivaient mes mouvements et qu'ils réagissaient consciemment ou inconsciemment pour appuyer leurs affirmations.

Il y a quelques semaines, des circonstances favorables m'ont permis de faire une expérience plus rigoureuse.

J'avaitfait venir Mme Lambert, le plus ancien et l'un de mes meilleurs sujets, dans ma maison de campagne de l'Agnélas, je désirais vérifier avec elle les phénomènes que je venais de constater près de Paris avec le médium romain Politi au sujet de la transmission des contractures à l'aide des cours d'eau et des rails de chemin de fer.

Un soir, quelques amis me prièrent de leur montrer comment s'effectuait le dégagement du corps astral. Après avoir amené Mme Lambert dans l'état extatique dont j'ai parlé précédemment, je la laissai, suivant son désir, dans cet état et je continuai la conversation sans m'occuper d'elle. Il me vient alors l'idée de vérifier si le lien fluidique reliant son corps physique à son corps astral qu'elle disait flotter alors dans les airs à une grande hauteur, traversait réellement les étapes supérieures et, sous un prétexte quelconque, je quittai le salon du rez-de-chaussée où nous nous trouvions. Je montai, à pas de loup, au premier étage; je me rendis dans la chambre qui se trouvait au-dessus du salon, et avançai, avec de grandes précautions, ma main jusqu'au point que je jugeais être sur la verticale de la tête du sujet.

Quand je redescendis, je trouvai les spectateurs en grand émoi; pendant mon absence, Mme Lambert avait tout à coup bondi sur sa chaise, en poussant un violent cri de douleur et en joignant ses mains au-dessus de sa tête. Tout son corps était contracturé, les mouvements du cœur et de la respiration étaient arrêtés.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que, par des insufflations chaudes sur ses principaux points hypnogènes, je lui fis reprendre connaissance. Elle se plaignit alors d'affreuses douleurs de tête que j'essayai vainement de soulager par des suggestions énergiques. On dut transporter la pauvre femme sur son lit où elle resta sans pouvoir manger ni dormir pendant toute la nuit et une partie du jour suivant. Il s'était produit comme une fracture cérébrale par où l'od s'échappait en grande abondance ; tout objet se rapprochant de sa tête lui était insupportable et elle avait les extrémités inférieures glacées. Je ne parvins à diminuer ses souffrances qu'en lui faisant plusieurs fois par jour et pendant longtemps des passes descendantes pour dégager la tête et charger les jambes (1).

En réfléchissant à ce que venait de se passer, je me suis demandé comment pareil accident ne s'était pas produit depuis plus de dix ans où j'ai déterminé, des centaines de fois, l'extériorisation du corps astral de divers sujets, soit chez moi, soit dans des maisons dont les étages supérieurs étaient habités par des étrangers.

Mais, rapprochant ce fait des expériences que je venais de faire avec Politi et Mme Lambert sur la transmission des contractures (2) et me rappelant que chaque fois que j'avais eu l'occasion de constater l'action d'un étranger sur le corps astral ou le lien fluidique, j'avais, par précaution, guidé moi-même la main de cet étranger ou suivi avec beaucoup d'attention ses mouvements, je fus amené à supposer que *la substance astrale d'une personne vivante ne pouvait être impressionnée que par des agents en rapport avec cette personne*. Je vérifiai du reste l'hypothèse en constatant que le jet fluidique qui s'échappait du vertex de Mme Lambert et qui était si dou-

(1) C'est par ce moyen que j'avais déjà guéri Lina chez qui une maladie analogue s'était déclarée à la suite des séances de la Bodinière avec M. Jean-Bernard.

(2) Ces expériences qui n'ont été encore publiées que dans des revues italiennes ou allemandes, ont montré qu'en se servant d'un conducteur convenable je pouvais déterminer, à des centaines de mètres, par un léger effort musculaire des contractures chez des sujets avec qui je m'étais mis en rapport permanent au moyen de magnétisations préalables. L'effet était nul quand l'effort était produit par un autre, mais il me suffisait de toucher ou même simplement de regarder avec fixité cette personne pour lui communiquer mon pouvoir.

loureux quand je le touchais, était insensible pour une autre personne tant qu'elle n'était pas entrée en rapport avec moi par un contact ou un regard. Il est probable que si un étranger restait exposé pendant quelque temps à un de ces jets fluidiques, il finirait, ainsi, par entrer en rapport avec le sujet et à déterminer chez lui les mêmes sensations que le magnétiseur. En présence de l'état douloureux où j'avais mis Mme Lambert, je n'ai pas voulu tenter l'expérience. Les intérêts de la science ne doivent pas faire oublier les droits de l'humanité.

*
* *

Le *rapport magnétique*, dont l'existence n'est pas douteuse parce qu'elle a été constatée par tous les magnétiseurs de tous les temps et de tous les pays, mais que la science officielle a toujours hésité à admettre à cause de ses propriétés en apparence merveilleuses, a besoin d'être étudiée avec méthode aujourd'hui où l'on a constaté des phénomènes analogues dans les cohéreurs de la télégraphie sans fil et l'insensibilité de l'organisme humain pour des courants électriques non compris dans certaines limites.

Il me paraît devoir donner la clef d'une foule d'autres phénomènes psychiques et de beaucoup de pratiques magiques.

Ainsi on peut, grâce à lui, concevoir pourquoi la télépathie ne se produit pas chez tout le monde, c'est-à-dire pourquoi il n'y a que très peu de gens percevant les ébranlements psychiques rayonnant dans tous les sens autour de l'agent actif.

C'est peut-être aussi pour déterminer le « Rapport » que les sorciers recueillaient, avec soin, le sang, les dents, les rognures d'ongle, etc., des personnes qu'ils voulaient blesser en projetant sur elles leur propre corps astral qu'ils savaient extérioriser.

Très certainement les faits ont dû être amplifiés et défigurés ; mais toute légende a un fonds de vérité, et, dès maintenant, nous avons des lueurs qui peuvent nous guider dans ces régions brumeuses où, pendant bien longtemps encore, il faudra se garder d'affirmations trop précises à l'égard de phénomènes extrêmement délicats dont l'aspect est aussi vague et aussi instable que les nuages du ciel.

ALBERT DE ROCHAS.

Lisbonne 1er décembre 1902.

La Constitution de la Matière

Les fluides

Nous avons vu que l'existence de l'éther est une hypothèse qui s'impose aux savants pour comprendre la propagation de la lumière à travers l'espace qui sépare le soleil de la terre. Aujourd'hui, il paraît que nous possédons, indépendamment de l'expérience de Fizeau, une seconde preuve de la réalité de ce milieu impondérable. M. Peter Lebedew, professeur de physique à l'Université de Moscou, a institué une série d'expériences pour démontrer la pression de la lumière, et il a réussi à mesurer l'influence exercée par les ondes de l'éther sur les corps solides. C'est une confirmation des théories de Maxwell et une preuve de la sûreté de sa méthode inductive, car cette propriété de l'éther était indiquée dans son traité sur l'électricité et le magnétisme, et cet agent invisible se comporte exactement de la manière qu'il avait prévue.

L'éther est en quelque sorte la frontière du monde matériel. Lorsque nous abordons son étude, nous commençons réellement celle du monde invisible, de celui dans lequel vivent les esprits lorsqu'ils ont quitté notre terre. Déjà la difficulté devient très grande puisque nous sommes en présence de formes de la matière qui ne tombent plus sous nos sens, à cause de la raréfaction excessive des atomes qui le constituent. Cependant le domaine de l'éther est prodigieusement plus vaste que celui de la matière que nous connaissons, puisqu'il remplit l'univers entier : aussi bien les espaces inter-stellaires que la substance des soleils ou des planètes dont il baigne les atomes.

Aveuglés par notre suffisance, nous ne nous rendons jamais compte de la place infinitésimale que nous occupons dans l'ensemble de la création. Il faut cependant que nous sachions bien que notre terre, et même notre système solaire tout entier, n'est qu'un point insignifiant, perdu au milieu des immensités qui nous séparent des étoiles les plus proches. Pour rendre sensible à notre esprit cette grande vérité, il ne suffit pas de dire que la distance moyenne

des vingt-trois étoiles les plus proches du soleil est de 204 trillions de kilomètres, ce chiffre gigantesque dépasse trop notre imagination pour être compris ; il faut soumettre ce nombre à une réduction linéaire, alors ce soleil, 1279000 fois plus gros que la terre, n'est plus qu'une molécule sphérique dont le diamètre est de 108 millièmes de millimètre, noyée dans un espace cubique de 9 kilomètres de côté. Dans l'immensité, les millions de soleils qui le peuplent ne sont que des grains de poussière et la terre un véritable atome (1) ! Cette simple constatation nous montre d'une manière saisissante que le monde invisible est incomparablement plus important que le monde tangible, et que les destinées de notre âme immortelle ne sont pas assujetties à se limiter toujours au cadre restreint assigné à la matière pondérable.

Si l'on admet le bien fondé de la grande théorie cosmologique entrevue par Kant et formulée mathématiquement par Laplace, la nébuleuse originelle de laquelle proviennent toutes les nébuleuses secondaires et, par évolution, les systèmes de mondes, le visible sort réellement de l'invisible, et la partie du cosmos non condensée constitue une réalité transcendante qui peut offrir autant de variété dans sa constitution que celle que nous avons sous les yeux. Qu'il existe dans l'Univers atomique des variétés prodigieuses de mouvements des parties de la matière non agrégée, c'est ce que l'induction nous permet de supposer, puisqu'en définitive les différentes apparences de la matière ne sont dues qu'aux mouvements différenciés des atomes et des groupes qui la constituent.

Les actions exercées par les ondes éthérées sur le monde physique se traduisent pour nous par les modalités de l'énergie auxquelles nous donnons les noms de lumière, de chaleur, d'électricité, de magnétisme, etc., elles indiquent l'étroite parenté, la liaison intime qui subsiste entre la matière impondérable et la nôtre. Cette constatation nous oblige à supposer que l'éther n'est qu'un état inférieur du monde spirituel, car le spiritisme nous apprend que les êtres désincarnés sont soustraits par la nature de leur corps périsprital à ces actions physiques. Le froid terrible des espaces interplanétaires

(1) Muller. *Milieu éthéré et Constitution Sidérale. Revue Scientifique*, 24 mars 1900, p. 365 et suiv. Voir aussi du même auteur : *L'hypothèse de la continuité. Revue Scientifique*, 16 mars 1901.

qui est évalué à 273° degrés centigrades au-dessous de zéro, aussi bien que les fournaises ardentes des soleils, sont sans action sur l'enveloppe infiniment subtile de l'âme, qui est soustraite également aux lois de la gravitation et aux réactions chimiques qui entretiennent sans relâche la vie corporelle d'ici-bas.

En attendant que nous puissions connaître par des expériences directes ce monde atomique, il faut évidemment nous en rapporter sur ce point aux témoignages de ceux qui habitent cette région, généralement inaccessible pour nous par les moyens terrestres. Comme nous le ferions pour une contrée lointaine sur laquelle nous ne posséderions que les récits des voyageurs qui l'ont visitée, il est indispensable de comparer entre elles les différentes relations qui la concernent et de ne conserver d'abord, parmi la multitude des faits rapportés, que ceux qui sont cités dans tous les documents et sur lesquels il y a unanimité dans les descriptions. De cette manière, nous éliminons les fantaisies individuelles pour ne conserver que ce qui a été vu d'une manière identique par tous les voyageurs, puisque l'on supprime tous les fait douteux provenant du défaut de véracité des voyageurs, de leur imagination surexcitée, ou de leur insuffisance d'observation.

Dans notre cas particulier, ce sont les communications des Esprits qui remplacent les récits des voyageurs, et plus elles seront nombreuses, plus elles viendront de source diverses, inconnues les unes des autres, plus nous aurons de documents pour cette exploration de l'au-delà.

Dans cette étude, il faut encore s'entourer de précautions nombreuses qui tiennent à la nature même de ces recherches. Le premier devoir qui s'impose est évidemment de s'assurer de l'authenticité des communications. Il ne s'agit pas seulement de se tenir en garde conte de vulgaires supercheries, il faut surtout ne jamais perdre de vue que l'automatisme peut simuler la véritable médiumnité, de sorte que ceux qui ne sont pas vigilants et renseignés sont exposés à prendre les rêveries de la subconscience de l'écrivain pour des descriptions exactes du monde spirituel (1). En second lieu,

(1) Nous employons l'expression : *monde spirituel* par opposition au monde matériel qui est le nôtre, sans vouloir dire pour cela qu'il est de la même nature que l'esprit, mais simplement que c'est le milieu dans lequel habite l'esprit après la mort.

il faut soigneusement distinguer dans les communications les faits des théories. Les premiers, grâce au contrôle mutuel, peuvent arriver à posséder un degré de certitude suffisant pour acquérir la qualification de connaissances scientifiques, de réalités invisibles, mais incontestables, grâce à la concordance des descriptions, tandis que les théories et les systèmes, alors même qu'ils seraient généraux, n'auraient pas la même valeur. Tous les contemporains de Galilée (1) croyaient la terre immobile, et tous se trompaient ; mais tous, Galilée compris, affirmaient qu'il fait alternativement jour et nuit, ce qui est le fait incontestable, mais dont, seul, le génie du grand savant devait donner l'explication exacte.

Il nous faut donc faire deux parts dans les communications : 1° enregistrer soigneusement tout ce qui a trait au milieu dans lequel vivent les Esprits ; noter les différences qui existent dans ce milieu ; signaler ses rapports avec le monde matériel ; examiner les conditions physiques de la vie des Esprits, leur état psychique, leurs occupations, leurs relations mutuelles, etc ; puis, 2° étudier séparément leurs systèmes scientifiques et philosophiques.

Ce grand travail de comparaison, d'analyse, d'élimination entre les millions de communications reçues dans le monde entier n'a pu encore être achevé, étant donné le peu de temps écoulé depuis la vulgarisation du spiritisme, mais déjà cet important travail a été ébauché par un vigoureux penseur, par Allan Kardec, auquel on ne saura jamais trop rendre justice. Il a inauguré cette science profonde des rapports entre les vivants et les esprits et son esquisse a été si solidement construite, que, jusqu'ici, elle a résisté a l'épreuve d'un demi-siècle. Aucun des grands principes qu'il a énoncés n'a été démenti par les expériences ultérieures et le seul point philosophique sur lequel les spirites n'étaient pas d'accord dans tous les pays, la théorie de la réincarnation, commence à être adoptée par les plus avancés des chercheurs dans les pays anglo-saxons.

Nous pouvons donc dire, avec le grand initiateur (2), que comme moyen d'investigation, le spiritisme procède exactement de la même manière que les sciences positives, c'est-à-dire qu'il applique la méthode expérimentale. Si des faits d'un ordre nouveau se

(1) Ou presque tous, puisque Copernic avait déjà publié son système.
(2) Allan Kardec, *La Genèse*, p. 9.

présentent, qui ne peuvent s'expliquer par les lois connues, il les observe, les compare, les analyse, et des effets remontant aux causes, il arrive à la loi qui les régit ; puis il en déduit les conséquences et en recherche les applications utiles. *Il n'établit aucune théorie préconçue* ; ainsi il n'a posé comme hypothèses, ni l'existence et l'intervention des Esprit, ni le périsprit, ni la réincarnation, ni aucun des principes de la doctrine (1) ; il a conclu à l'existence des Esprits lorque cette existence est ressortie avec évidence de l'observation des faits, et ainsi des autres principes. Ce ne sont point les faits qui sont venus après coup confirmer la théorie, mais la théorie qui est venue subséquemment expliquer et résumer les faits. Il est donc rigoureusement exact de dire que le spiritisme est une science d'observation, et non le produit de l'imagination. Les sciences n'ont fait de progrès sérieux que depuis que leur étude est basée sur la méthode expérimentale ; mais jusqu'à ce jour on a cru que cette méthode n'était applicable qu'à la matière, tandis qu'elle l'est également aux choses métaphysiques.

Citons un exemple. Il se passe, dans le monde des Esprits, un fait très singulier, et qu'assurément personne n'aurait soupçonné, c'est celui des Esprits qui ne se croient pas morts. Eh bien ! les Esprits supérieurs, qui le connaissent parfaitement, ne sont point venus dire par anticipation : « Il y a des Esprits qui croient encore vivre de la vie terrestre ; qui ont conservé leurs goûts, leurs habitudes et leurs instincts ; » mais ils ont provoqué la manifestation d'Esprits de cette catégorie pour nous les faire observer. Ayant donc vu des Esprits incertains de leur état, ou affirmant qu'ils étaient encore de ce monde, et croyant vaquer à leurs occupations ordinaires, de l'exemple on a conclu à la règle. La multiplicité des faits analogues a prouvé que ce n'était point une exception, mais une des phases de la vie spirite ; elle a permis d'étudier toutes les variétés et les causes de cette singulière illusion ; de reconnaître que cette situation est surtout le propre des Esprits peu avancés moralement, et qu'elle est particulière à certains genres de morts ; qu'elle

(1) Allan Kardec déclare formellement qu'à l'origine de ses études, il était opposé à la théorie es vies successives et ce n'est qu'après bien des luttes qu'il a fini par adopter cette hypothèse, d'abord, comme la plus logique, ensuite comme étant la seule qui puisse expliquer beaucoup de phénomènes incompréhensible sans elle. Voir *Revue Spirite*, 1858, p.295.

n'est que temporaire, mais peut durer des jours, des mois et des années. C'est ainsi que la doctrine est née de l'observation.

Il en est de même de tous les autres principes du Spiritisme.

De même que la science proprement dite a pour objet l'étude des lois du principe matériel, l'objet spécial du spiritisme est la connaissance des lois du principe spirituel ; or, comme ce dernier principe est une des forces de la nature, qu'il réagit incessamment sur le principe matériel et réciproquement, il en résulte que la connaissance de l'un ne peut être complète sans la connaissance de l'autre.

Le Spiritisme et la science se complètent l'un par l'autre ; la science sans le spiritisme se trouve dans l'impuissance d'expliquer certains phénomènes par les seules lois de la matière ; le spiritisme sans la science manquerait d'appui et de contrôle. L'étude des lois de la matière devait précéder celle de la spiritualité, parce que c'est la matière qui frappe tout d'abord les sens. Le spiritisme venu avant les découvertes scientifiques eût été une œuvre avortée, comme tout ce qui vient avant son temps.

Dans tout ce qui a été jusqu'ici vérifiable, l'enseignement d'Allan Kardec s'est trouvé exact et souvent des conséquences prévues par lui se sont réalisées, comme nous aurons occasion de le faire voir, c'est pourquoi nous le prenons comme guide dans cette investigation sur l'au-delà. Aussi longtemps qu'on n'aura pas prouvé qu'il s'est trompé, nous avons le devoir de tenir le plus grand compte de ses travaux, puisque, finalement, c'est lui qui a le plus et le mieux étudié ce territoire contesté, suivant l'expression de Dale-Owen.

Voici ce qu'il nous apprend sur le monde fluidique : (1)

Le fluide cosmique universel est, ainsi que cela a été démontré, la matière élémentaire primitive, dont les modifications et transformations constituent l'innombrable variété des corps de la nature (Ch. X.) En temps que principe élémentaire universel, il offre deux états distincts : celui d'éthérisation ou d'impondérabilité, que l'on peut considérer comme l'état normal primitif, et celui de matérialisation ou de pondérabilité qui n'est en quelque sorte que consécutif. Le point intermédiaire est celui de la transformation du fluide en matière tangible ; mais, là encore, il n'y a pas de transition brusque, car on peut considérer nos fluides impondérables (chaleur, lumière, électricité, etc.) comme un terme moyen entre les deux états.

(1) Allan Kardec. *La Genèse*, p. 301 et suiv.

Chacun de ces deux états donne nécessairement lieu à des phénomènes spéciaux : au second appartiennent ceux du monde visible, et au premier ceux du monde invisible. Les uns, appelés *phénomènes matériels*, sont du ressort de la science proprement dite ; les autres, qualifiés de *phénomènes spirituels* ou *psychiques* (1), parce qu'ils se lient plus spécialement à l'existence des esprits, sont dans les attributions du spiritisme ; mais, comme la vie spirituelle et la vie corporelle sont en contact incessant, les phénomènes de ces deux ordres se présentent souvent simultanément. L'homme à l'état d'incarnation ne peut avoir la perception que des phénomènes psychiques qui se lient à la vie corporelle ; ceux qui sont du domaine *exclusif* de la vie spirituelle échappent aux sens matériels et ne peuvent être perçus qu'à l'état d'esprit. A l'état d'éthérisation, le fluide cosmique n'est pas uniforme ; sans cesser d'être éthéré, il subit des modifications aussi variées dans leur genre, et plus nombreuses peut-être qu'à l'état de matière tangible. Ces modifications constituent des fluides distincts qui, bien que procédant du même principe, sont doués de propriétés spéciales, et donnent lieu aux phénomènes particuliers du monde invisible.

Tout étant relatif, ces fluides ont pour les esprits, qui sont eux-mêmes fluidiques, une apparence aussi matérielle que celle des objets tangibles pour les incarnés, et sont pour eux ce que sont pour nous les substances du monde terrestre ; ils les élaborent, les combinent pour produire des effets déterminés, comme font les hommes avec leurs matériaux, toutefois par des procédés différents.

Mais là, comme ici-bas, il n'est donné qu'aux esprits les plus éclairés de comprendre le rôle des éléments constitutifs de leur monde. Les ignorants du monde invisible sont aussi incapables de s'expliquer les phénomènes dont ils sont témoins, et auxquels ils concourent souvent machinalement, que les ignorants de la terre le sont d'expliquer les effets de la lumière ou de l'électricité, de dire comment ils voient et entendent. Les éléments fluidiques du monde spirituel échappent à nos instruments d'analyse et à la perception de nos sens, faits pour la matière tangible et non pour la matière éthérée Il en est qui appartiennent à un milieu tellement différent du nôtre que nous n'en pouvons juger que par des comparaisons aussi imparfaites que celles par lesquelles un aveugle-né cherche à se faire une idée de la théorie des couleurs.

Mais parmi ces fluides, quelques-uns sont intimement liés à la vie corporelle, et appartiennent en quelque sorte au milieu terrestre. A défaut de perception directe, on peut en observer les effets, comme on observe ceux

(1) La dénomination de phénomène *psychique* rend plus exactement la pensée de phénomène *spirituel*, attendu que ces phénomènes reposent sur les propriétés et les attributs de l'âme. Cette qualification les rattache plus intimement à l'ordre des faits naturels régis par des lois (Note d'Allan Kardec). On voit que ceux qui se croient bien malins en appelant phénomènes psychiques, les phénomènes spirites, n'ont pas l'étrenne de cette dénomination.

du fluide de l'aimant que l'on n'a jamais vu, et acquérir sur leur nature des connaissances d'une certaine précision. Cette étude est essentielle, car c'est la clef d'une foule de phénomènes inexplicables par les seules lois de la matière.

Les travaux de Reichenbach, vérifiés et développés par M. de Rochas, justifient absolument cette manière de voir d'Allan Kardec, car des sensitifs, qui ne se connaissaient pas, ont décrit d'une manière identique les effluves qu'ils voyaient sortir du corps des personnes qui séjournent dans l'obscurité. Les somnambules ont également affirmé l'existence d'un fluide particulier, jaillissant des mains et des yeux des magnétiseurs, et certaines expériences de Charpignon ont éliminé toutes les objections basées sur la suggestion mentale. Enfin, les nombreuses expériences de Beattie, du professeur Wagner et de beaucoup d'autres observateurs, ont prouvé que ces fluides pouvaient impressionner la plaque photographique, comme il est facile de le vérifier en se reportant à la fin du livre d'Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, où des reproductions montrent sur la même plaque, la photographie ordinaire reproduisant les objets visibles, et l'effluviographie qui rend perceptible cette énergie invisible pour les expérimentateurs dont l'œil est moins sensible que la plaque collodionnée. Poursuivons :

Le point de départ du fluide universel est le degré de pureté absolue dont rien ne peut nous donner une idée ; le point opposé est sa transformation en matière tangible. Entre ces deux extrêmes, il existe d'innombrables transformations qui se rapprochent plus ou moins de l'un ou de l'autre. Les fluides les plus voisins de la matérialité, les moins purs par conséquent, composent ce que l'on peut appeler l'*atmosphère spirituelle* terrestre. C'est dans ce milieu où l'on trouve également différents degrés de pureté, que les esprits incarnés et désincarnés de la terre puisent les éléments nécessaires à l'économie de leur existence. Ces fluides quelque subtils et impondérables qu'ils soient pour nous, n'en sont pas moins d'une nature grossière, comparativement aux fluides éthérés des régions supérieures.

Il en est de même à la surface de tous les mondes, sauf les différences de constitution et les conditions de vitalité propres à chacun. Moins la vie y est matérielle, moins les fluides spirituels ont d'affinité avec la matière proprement dite.

La qualification de *fluides spirituels* n'est pas rigoureusement exacte, puisque, en définitive, c'est toujours de la matière plus ou moins quintessenciée. Il n'y a de réellement *spirituel* que l'âme ou principe intelligent. On les désigne ainsi par comparaison, et en raison surtout de leur

affinité avec les esprits. On peut dire que c'est la matière du monde spirituel : c'est pourquoi on les appelle *fluides spirituels*.

Qui connaît, d'ailleurs, la constitution intime de la matière tangible ? Elle n'est peut-être compacte que par rapport à nos sens, et ce qui le prouverait, c'est la facilité avec laquelle elle est traversée par les fluides spirituels et les esprits auxquels elle ne fait pas plus obstacle que les corps transparents n'en font à la lumière.

La matière tangible, ayant pour élément primitif le fluide cosmique éthéré, doit pouvoir, *en se désagrégeant*, retourner à l'état d'éthérisation, comme le diamant, le plus dur des corps, peut se volatiliser en gaz impalpable. La solidification de la matière n'est en réalité qu'un état transitoire du fluide universel, qui peut retourner à son état primitif quand les conditions de cohésion cessent d'exister.

Ces dernières observations d'Allan Kardec sont encore pleinement justifiées par les découvertes récentes faites par MM. Le Bon, Lennard et Thomson au sujet du pouvoir radio-actif des métaux frappés par la lumière. Nous avons vu en effet que les particules qui s'échappent de ces corps sont des sous-atomes, et qu'il paraît bien que ces ultimates appartiennent au fluide universel, à la matière sous sa forme primitive, puisqu'ils peuvent s'agréger ensuite indifféremment à d'autres substances sans en modifier les propriétés chimiques.

On conviendra que ces inductions sont loin d'être des rêveries et les spirites ont le devoir d'attacher la plus sérieuse attention aux enseignements du grand initiateur puisque, de nos jours, la science commence à en vérifier une partie. Attendons avec confiance des recherches ultérieures, car nous avons la conviction que l'avenir ne fera que confirmer de plus en plus ce que les esprits ont révélé depuis un demi-siècle sur ce monde invisible, que le spiritisme a été le premier à faire connaître aux savants terrestres.

GABRIEL DELANNE.

Modern Spiritualism

par Frank Podmore

L'histoire des origines et du développement du spiritisme, ou *Moderne Spiritualisme*, comme l'appellent les Américains et les Anglais, a déjà été faite bien souvent. Frank Podmore nous la présente

à son tour en deux gros volumes in-octavo et cette entreprise est d'autant plus intéressante, qu'elle nous permet de comprendre comment l'auteur, s'appuyant sur les mêmes faits qui ont convaincu ses collaborateurs F. Myers et Gurney, ainsi que le Dr Hodgson et en ont fait des Spirites, a cru devoir s'arrêter à une conclusion toute différente et déclarer que, non seulement les communications entre les vivants et les morts, mais même la transmission de pensée et la clairvoyance ne sont pas encore prouvées et demandent de nouvelles recherches.

Le premier volume s'occupe des origines du Spiritisme et de l'histoire de son développement en Amérique jusqu'à l'année 1855. Le second l'étudie dans les diverses contrées de l'Europe jusqu'à ces derniers temps.

Dans une *Introduction* de quelques pages, M. Podmore déclare que si, depuis 1848, un très grand nombre de publications, périodiques ou non, se sont attachées à propager les idées spirites, très peu ont été consacrées à leur critique, sans doute parce que ceux qui ne les admettent pas, croyant à leur disparition rapide, se sont abstenus, attendant tranquillement que le Spiritisme s'éteigne de lui-même. L'évènement n'a pas justifié cet espoir et, dans la dernière décade, se sont produits les témoignages les plus puissants qui aient jamais été apportés en faveur de la réalité des rapports avec les décédés. Des hommes éminents, jusque-là incrédules, se sont déclarés convaincus, tandis que d'autres comme Crookes et Wallace déclaraient persévérer dans leur croyance.

Personne n'a présenté une critique d'ensemble sur ce mouvement et n'a fait ressortir ce fait que tous les phénomènes intellectuels ou physiques, lorsqu'ils n'étaient pas le produit de la fraude, relevaient du Magnétisme animal et que, depuis Mesmer, beaucoup de personnes considéraient la transe comme une manifestation spiritualiste, avant l'explosion de 1848. C'est cette constatation qui détermine l'auteur à commencer son étude par l'histoire critique du Magnétisme, afin de démontrer d'une façon qu'il considère comme incontestable son influence sur la naissance et le développement du spiritisme, qui peut en être considéré comme le couronnement. Pour lui, deux faits sont admis : l'action automatique, inconsciente, et l'influence de la suggestion, qui s'est montrée capable de produire l'insensibilité complète à la douleur. Quant aux phénomènes

de transmission de la pensée et de clairvoyance, s'ils sont un jour démontrés réels, il faudra trouver leur explication dans l'ordre des lois naturelles, en excluant toute idée mystique d'intervention de fluides spéciaux ou d'êtres étrangers au sujet.

Nous allons voir dans les chapitres suivants par quel procédé d'interprétation des faits, M. Podmore en arrive à déclarer insuffisantes les preuves de l'intervention des esprits, de la clairvoyance et de la transmission de la pensée.

CHAPITRE I.

Possession et sorcellerie

L'auteur fait remarquer que les faits d'extase, d'insensibilité, de discours en langues étrangères ont été expliqués jusqu'au XVIII[e] siècle, non par l'intervention d'esprits d'origine humaine, mais par celle du Diable ou de la Divinité. Il passe, comme insuffisamment observés, les incidents des Ursulines de Loudun et autres couvents.

Arrivé aux Dragonnades des Cévennes, il rappelle le fait de la bergère idiote qui s'exprimait couramment en français, langue inusitée dans les campagnes et connue seulement de ceux qui fréquentaient les villes ; il admet comme réels les cas de ce jeune enfant *de quatorze mois* qui, dans son berceau, prenait la parole pour prêcher la pénitence et devant vingt personnes, faisait des discours en français, tandis que des jeunes garçons, assistant aux réunions nocturnes des insurgés, dénonçaient les traîtres introduits pour espionner, disaient à quoi on les reconnaîtrait, dans quelles parties de leurs vêtements on trouverait la preuve de leur trahison ; prévenaient les assistants des dangers qu'ils couraient et de l'approche des ennemis, indiquant les chemins restés libres, par lesquels ils pouvaient se retirer pour éviter les embuscades.

Quant à l'explication, elle est bien simple : « il n'y a *aucun doute*, dit M. Podmore, que de tels faits, réserve faite des exagérations des témoins, s'expliquent par *l'extraordinaire exaltation de la mémoire*, que nous voyons souvent accompagner la trance !! » Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de discuter cette façon bien plus extraordinaire d'interpréter les faits ; nous allons, du reste, en voir bien d'autres.

Nous ne nous arrêterons pas à son étude des opinions de Swedemborg ni à celle de diverses épidémies de sorcellerie, et nous arrivons au chapitre II, intitulé *On Poltergeists*.

Le Château de Slawensick

Ce fait, comme l'annonce l'auteur, est emprunté au travail du Dr Kerner intitulé : *La Voyante de Prévorst*. On le trouvera à la page 195 de la traduction française. Nous allons le résumer aussi exactement que possible et nous donnerons ensuite l'opinion de M. Podmore, afin que le lecteur puisse juger en connaissance de cause.

En 1806, un officier prussien, Charles Kern, vint habiter le château de Slawensick avec le conseiller Hahn, d'Ingelfingen. Outre les deux amis, il ne se trouvait dans le château que les deux cochers du prince de Hohenlohe et le serviteur de Hahn. La chambre habitée par les deux amis était située au premier étage et séparée de la chambre voisine par une porte vitrée condamnée. Dès le quatrième jour de leur installation, tandis qu'ils étaient occupés à lire' leur lecture fut interrompue par une petite pluie de chaux, qui tombait tout autour d'eux. Plusieurs fragments volumineux sont même projetés. Ils constatent que le plafond ni les murs ne portent aucune trace de détérioration et se couchent. Le lendemain, ils s'aperçoivent que la quantité de chaux ainsi tombée est considérable : que la chambre étant fermée, on ne trouvait aucun point d'où elle avait pu venir. Le soir, nouvelle chute de chaux, cette fois par gros morceaux et bruit de coups au dessus et au dessous d'eux, qui les empêchent de dormir. Le surlendemain nouveaux coups. Ils visitent les étages au dessus et au-dessous d'eux, qui étaient vides, et cela sans succès. Sous leurs yeux, *en pleine lumière*, divers objets sont projetés çà et là : couteaux, fourchettes, brosses, chapeaux, mouchettes, flambeaux sont lancés d'un côté à l'autre de la chambre. La chaux continuait à pleuvoir. Ils firent monter les serviteurs du château et les rendirent témoins des faits. Au bout de trois semaines, les deux amis décident de changer de chambre et font transporter leurs lits à l'étage supérieur. Les mêmes faits se reproduisent et même des objets laissés au premier étage sont lancés dans la chambre.

Pendant qu'ils se déshabillent, Kern voit un fantôme dans la glace, Hahn vient regarder, mais l'apparition a déjà cessé.

Le bruit de ces événements s'étant répandu, des visiteurs viennent, dans l'espoir d'en être témoins; entre autres deux officiers de dragons Bavarois, le capitaine Cornet et le lieutenant Magerle.

Ceux-ci soupçonnant une supercherie, surveillèrent étroitement les deux amis et tandis qu'ils étaient tous quatre assis autour de la table, ils virent les mouchettes s'élever en l'air et venir retomber derrière Magerle. Une balle de plomb fut lancée contre la poitrine de Hahn. Puis un verre se brisa à terre. Un soir, au moment où Hahn se disposait à se raser, tous les objets nécessaires à cette opération et placés *devant* lui sur une étagère, furent successivement lancés contre lui et vinrent tomber à ses pieds. Kern était assis *à côté* de lui. Une mince feuille de plomb est lancée contre Hahn et tombe à terre. Au moment où il se baisse pour la ramasser, la feuille s'élève de terre et vient le frapper. Le libraire Doïfel, un des témoins, voit son chapeau posé sur la table disparaître, puis revenir au bout d'un certain temps. Knittel, le gardien du château, pose son chapeau sur la même table et le voit bientôt flotter en l'air et venir tomber à ses pieds. Il n'y avait personne auprès de la table. *En l'absence de Kern*, Hahn allume deux chandelles et les pose sur la table pour bien éclairer la pièce dans toutes ses parties et, devant lui, les mouchettes volent en l'air comme d'habitude. Le garde-forestier Radezenski vint coucher dans la chambre des amis, qui dormirent, chacun dans son lit. Il ne put goûter aucun repos, fut bombardé tout le temps et, le matin, son lit était jonché d'objets de toute sorte. Pendant un voyage de Hahn, son domestique se trouvait debout dans la chambre tandis que Kern était dans son lit et causait avec lui.

Tout à coup ils virent une cruche de bière, posée sur la table, à une notable distance des deux interlocuteurs, se lever doucement à environ trois pieds, verser de la bière dans un verre également posé sur la table et s'y reposer. Le verre s'éleva ensuite et se vida, comme bu par un invisible, tandis que John, le domestique, s'écriait: « Seigneur Jésus ! Il l'avale ! » Le verre fut doucement replacé et il fut impossible de retrouver aucune trace de la bière.

Knetsch, inspecteur des travaux, vint passer une nuit avec les deux amis. La chambre était éclairée et tous trois virent deux serviettes s'élever du milieu de la chambre jusqu'au plafond, s'y déplier et continuer à voltiger. Le fourneau de la pipe en porcelaine de Kern se détacha et vint se briser à terre. Les couteaux et fourchettes furent lancés en tous sens.

Tout cela persista pendant deux mois, puis le calme revint complètement.

Citons enfin un fait auquel Podmore fait allusion. Hahn, revenant de voyage, entendit, au moment où il traversait le pont qui conduisait au château, les pas d'un chien derrière lui. Il ne vit rien et continua. Les pas le suivirent jusqu'à la porte de la chambre commune. Au moment où il ouvrait cette porte, Kern s'avança vers lui, prit la porte d'une main et appela le chien. Hahn lui demanda s'il l'avait vu : « certainement ! C'était un grand chien blanc et en l'appelant j'ai tenu la porte, afin que vous ne le blessiez pas en la refermant trop vite, au moment où il entrerait. » On chercha ; on ne trouva rien et le grand chien de chasse dormait tranquillement dans son écurie fermée, comme cela fut constaté.

Hahn termine son récit par l'attestation suivante : « J'ai décrit ces événements exactement comme je les ai vus et entendus, depuis le début jusqu'à la fin, je les ai observés avec la pleine possession de moi-même. Je ne suis pas peureux et n'ai aucune disposition à m'émouvoir. Cependant tout cela reste pour moi absolument inexplicable.

19 Novembre 1808.

« Auguste Hahn, conseiller ».

Ces faits furent publiés et aucun des témoins cités en toutes lettres ne donna de démentis. Cependant comme quelques-uns accusaient Kern de jonglerie, tandis que d'autres supposaient que les deux amis se grisaient et avaient des hallucinations, voici ce que Hahn répondit :

« Après les événements ci-dessus, j'habitai pendant trois mois avec Kern une autre partie du château de Slawensick, sans trouver la solution de ce mystère et sans éprouver de nouveau ces ennuis, qui cessèrent dès que nous eûmes quitté cet appartement. Il faut que ces personnes me supposent singulièrement faible, si elles s'imaginent que, n'ayant aucune autre compagnie que Kern, j'aurais pu subir ses tours pendant deux mois, sans pouvoir jamais le démasquer. Quant à Kern lui-même, il était d'abord très désireux de quitter cette chambre, mais comme je ne voulais pas renoncer à l'espoir de découvrir une cause naturelle à ces phénomènes, j'insistai pour rester. Ce qui me décida enfin à me rendre à ses désirs fut le regret que me causa la perte de ma pipe de porcelaine, qui avait été jetée sur le parquet et brisée. En outre, pour exécuter des

jongleries, il faut un jongleur et j'étais souvent *absolument seul* quand les incidents se produisaient.

« Il est non moins absurde de nous accuser d'intempérance ; le vin était trop cher là-bas et nous n'en buvions pas du tout ; nous ne prenions absolument que de la bière faible. Je n'ai pas raconté tout ce qui arriva ; mais mon souvenir de tout cela est encore aussi vivace que si les faits s'étaient passés hier. Ils eurent aussi de *nombreux témoins* dont j'ai nommé quelques-uns. Le conseiller Klenk vint me voir à la dernière période, avec le vif désir de pénétrer ce mystère, et lorsqu'un matin il monta dans ce but sur une table et frappa le plafond de sa canne, il vit tomber sur lui une boîte à poudre, qu'il venait de laisser sur la table d'une chambre voisine. A ce moment Kern était absent depuis quelque temps. Je ne manquai pas d'employer tous les moyens imaginables pour découvrir le mot de l'énigme. J'ai même été blâmé par beaucoup, parce que je refusais absolument de croire à l'intervention de causes surnaturelles. La peur n'est pas mon faible, tous ceux qui me connaissent le savent bien ; et pour éviter toute possibilité d'erreur, j'ai souvent demandé aux autres, lorsque j'assistais aux phénomènes, de me dépeindre ce qu'ils voyaient. Leurs réponses se sont toujours trouvées d'accord avec ce que je voyais moi-même.

« Je suis aussi incapable que jamais de me rendre compte de ces phénomènes et je consens volontiers à les soumettre aux jugements, souvent hâtifs, du monde, ayant la conscience de n'avoir dit que la vérité, ce que beaucoup de témoins encore vivants aujourd'hui ont pu constater comme moi ».

Voyons maintenant les objections et la conclusion de M. Podmore : « On dit que les perturbations ont été constatées par deux officiers et un certain nombre de personnes dont les noms sont cités, mais nous n'avons que le seul témoignage de Hahn, écrit en 1808. De ce que les dates ne sont pas citées, nous devons conclure que des notes n'ont pas été prises, tout au moins des notes précises. On n'a aucune raison de douter de la probité de Hahn, mais ses études de Kant et de Fichte ne sont pas une garantie de sa valeur comme témoin.

« En aucun cas son témoignage isolé, donné dix-huit mois après les événements, ne peut être considéré comme un bon témoignage, même pour des choses qu'il a vues ou croit avoir vues de ses pro-

pres yeux. Mais un certain nombre de ces prodiges ne sont racontés que de seconde main : ce fut l'intrépide Kern qui vit dans la glace un fantôme féminin, qui fixait ses yeux sur lui : Hahn n'y vit plus rien. Ce fut également le seul Kern qui vit le chien ; Hahn n'entendit que ses pas. Kern seul, avec le domestique de Hahn, vit le phénomène du verre de bière rempli et bu sans agent visible. A défaut de témoignage confirmatif d'aucun genre de la part d'autres témoins, il ne semble pas improbable que toute cette affaire n'ait été qu'une *mauvaise farce aux dépens de Hahn* ».

Nous croyons que ce dernier a suffisamment répondu d'avance à cette façon cavalière de se débarrasser d'un cas gênant.

Passons sur les autres faits de Maisons hantées et arrivons aux jeunes filles *électriques* et spécialement à Angélique Cottin, cette jeune fille de 13 ans, observée par de nombreux médecins, des ingénieurs, Arago, Mathieu Laugier et Guyon à l'observatoire de Paris, etc... On sait qu'il suffisait du contact du bord de ses jupes et même de son tablier pour repousser les meubles les plus lourds ou des chaises tenues avec la plus grande énergie par deux hommes vigoureux; qu'une bougie allumée étant approchée de son poignet, la flamme de verticale devenait horizontale, comme soufflée par un courant d'air. Trois personnes assises sur une huche pesant 75 kilos furent soulevées en l'air avec la huche, dès que les bords de la jupe touchaient celle-ci. Pendant quelques instants la jupe semblait adhérer aux meubles soulevés ou repoussés, sans que les mains ni les pieds bien visibles de la jeune fille fissent un mouvement. Eh bien ! il suffit que le tablier flottant ou le bord de la jupe aient produit d'aussi énormes effets, pour que M. Podmore déclare que cela suggère *singulièrement* l'idée de fraude, d'autant plus que chaque fois la jeune fille semblait d'abord comme attirée vers les objets puis se rejetait en arrière, comme effrayée et souffrant de la décharge électrique.

L'auteur fait un historique détaillé du développement du magnétisme en France, arrive au somnambulisme, à la clairvoyance des sujets, etc. et conclut que rien ne prouve les rapports ni avec les morts, ni avec les vivants éloignés et qu'il est porté à croire que les somnambules, lorsqu'ils ne faisaient pas fausse route, le devaient soit à des coïncidences, soit à leur habileté pour deviner la pensée des assistants.

A propos des somnambules en Allemagne, M. Podmore parle tout naturellenent de la voyante de Prévorst et cite deux apparitions, la première fut celle d'un ancien bourgmestre, qui affirma se nommer Belon et avoir eu l'habitude de signer Bellon ; être mort vers 1740, âgé de 79 ans, dans une maison actuellement hantée, après avoir dépouillé deux orphelines de leur biens. Le Dr Kerner pria le maire de faire des recherches dans les archives de la localité, où le nom de Belon, ainsi que celui des orphelines, était inconnu. Les recherches furent pratiquées et démontrèrent la parfaite exactitude de toutes ces affirmations. A cela M. Podmore répond qu'il n'y a là aucune information qui n'ait pu être donnée par quelque compère dans le pays ou procurée par une recherche attentive.

Nous ferons simplement observer que les noms des deux familles étant éteints depuis longtemps et n'ayant été retrouvés que par les recherches du maire dans les Archives, on ne voit pas bien qui aurait été faire ces recherches et dans quel but.

(à suivre.) Dr DUSART.

Les matérialisations
DE LA VILLA CARMEN
(Suite) (1)

Il embrassa toutes les dames à l'anglaise, mais témoigna sa préférence à la Présidente, en venant la saluer ainsi à chaque sortie du cabinet. Il nous relevait doucement le menton et, se penchant sur nous, il nous permettait de contempler et ses yeux et son regard.

Comme on le suppliait de se laisser photographier, il vint à moi pour la quatrième fois et, mettant sa main sur ma tête, il fit comprendre qu'il acceptait d'être photographié avec moi. C'est à cette séance qu'il me demanda de changer de place et me fit mettre en flèche à gauche en regardant le cabinet. Puis venaient à ma droite Mme Saint-Paul, le Général, et Mme Bergalonne en flèche à droite ; avant cette réunion, Mme Saint-Paul et moi-même occupions les places contraires.

Mmes Saint-Paul et Bergalonne ont vu, à cette seule séance, un

(1) Voir le N° de Décembre, p. 337.

cordon lumineux qui sortait de l'Esprit (près de sa main gauche) et qui entrait dans le cabinet.

16e séance (21 mars)

Le groupe était augmenté et troublé par la présence de notre ami M.D..., chargé de prendre la photographie du guide. L'esprit sortit, et, malgré l'éclairage produit par une nouvelle lanterne à pétrole plus forte que la première (on ne s'en est plus servi après cette séance), il vint se placer derrière moi, la main sur ma tête. Les épreuves obtenues ainsi sont très laides. A cela il y avait plusieurs raisons.

D'abord notre magnésium n'était pas bon, et a pris longtemps à brûler, puis l'appareil n'était pas bien mis au point ; enfin on comprit la faute que l'on avait faite en regardant l'esprit. *Aussi, à notre profond chagrin, il ferma les yeux* Nous apprîmes par la suite, que BB. s'était laissé photographier pour nous faire plaisir, mais que c'était beaucoup trop tôt.

M. D... fut, après le départ de Mme Bergalonne, admis à la remplacer. Il suivit les séances assez régulièrement pendant un certain temps. Nous reçûmes ensuite du guide l'ordre de le prier de se retirer, son fluide ne convenant nullement au développement des phénomènes. Mais on nous prévint qu'il serait invité à revenir quand la matérialisation serait parfaite.

J'écrivis, à regret, la lettre demandée. Au moment où elle allait être jetée à la poste, M. D... vint nous annoncer que ses occupations ne lui permettaient plus de suivre nos réunions l'après-midi. Il réclamait, seulement, la permission de revenir, de temps à autre, quand le travail serait achevé. Voilà ce qui s'appelle une heureuse coïncidence !!

19e Séance (28 mars).

Avec M. Bergalonne. Le guide sortit 3 fois. La deuxième fois il m'embrassa et me caressa doucement le bas de la figure. La troisième fois il embrassa les trois dames et il permit à ces messieurs de toucher son voile tout à leur aise. Ce voile semblait être en gaze de soie et, depuis ce moment, il a toujours paru être en cette étoffe.

Aux 21e et 22e séances (5 et 7 avril, M. D..., enseigne de vaisseau, fut admis sur sa propre demande... Il tenait, du reste, énormément à cette faveur. Il put arriver à voir l'esprit matérialisé, et toucha même son voile de gaze.

Sa présence dans le groupe nuisit cependant aux manifestations

de la manière la plus marquée. On recula de plusieurs semaines, pour se relever ensuite petit à petit. Ceci montre la vérité de ce que Papus a dit si catégoriquement sur la nécessité de changer le moins souvent possible les membres du groupe *car tout changement nuit*.

23e Séance (11 avril)

Fort belle séance pour les adieux de Mme Bergalonne, obligée, à son grand regret, de nous quitter le lendemain. Elle rentrait en France avec son mari.

Le guide, en cette mémorable séance, fit le tour de la table, s'arrêtant longuement auprès de chacun de nous. Il nous embrassa tous le plus affectueusement du monde.

A Mme Bergalonne, il remit une rose, faveur qu'elle avait beaucoup désirée.

Elle lui fit des adieux touchants, qu'il écouta gravement en lui tenant la main.

Le départ de cette dame apporta une profonde perturbation dans le groupe. On fut près de deux mois à s'en remettre.

Mme Bergalonne fut remplacée par Mlle Luisa Guliana.

28e Séance (23 avril)

A cette séance, j'étais fort souffrante. Le guide sortit deux fois et resta près d'une heure à côté de moi. Il parut s'intéresser à ma santé, car il me prit la figure entre ses deux mains et m'embrassa affectueusement ; puis il me passa les doigts sur la figure, avec l'intention évidente de me magnétiser. Il nous montra sa bague et me permit, à moi, de la toucher tout à mon aise. Elle était en or, placée à l'index de la main gauche et tenait toute une phalange du doigt.

Il laissa aussi son voile dans ma main pendant 2 ou 3 minutes.

31e Séance (30 avril)

J'avais exprimé le désir, quelque temps auparavant, de voir les bijoux que, selon nous, un Brahme de haute caste devait porter dans sa vie terrestre. Aussi, à cette séance, le guide parut avec un bandeau sur le front, enrichi de pierreries (chacune était de la grosseur d'un pois ordinaire).

A plusieurs autres séances, le guide parut et avec la bague et avec le bandeau.

Une fois même, on lui vit un baudrier étincelant de superbes

pierres précieuses, et un magnifique bracelet. Nous avons aussi remarqué que la bague portait une pierre étincelante, diamant ou rubis, nous ne savons lequel, la lumière rouge ne permettant pas de distinguer la couleur de la pierre.

Je profite de la fin de ce résumé pour faire les observations suivantes :

Le médium, comme je l'ai dit plus haut, reste dans la Villa, à coudre toute la journée. Elle ne se dérange que pour aller à la séance.

De plus, vu la distance qui nous sépare d'Alger, elle couche souvent à Mustapha, chez nous, s'épargnant ainsi des allées et venues très fatigantes, surtout pendant les chaleurs que nous venons de traverser. Il s'ensuit de là que Vincente Garcia est continuellement sous mes yeux, et, la nuit, je possède même une 2[me] clé de la chambre qu'elle occupe. Que l'on veuille bien penser aux toilettes légères que nous portons ici, surtout pendant le sirocco ! (et nous venons de supporter 20 jours de sirocco presque continuel), et l'on admettra certainement que, dans ces conditions, il ne m'est pas difficile d'étudier à fond le costume de mon médium, et de me rendre compte que ses vêtements ne cachent aucun truc (1).

Du reste, la connaissant, nous avons tous, en Vincente Garcia, une grande confiance, et je n'écris ceci que pour ceux qui ne la connaissent point.

Procès-verbaux

Des séances des Lundis 9 Juin, 11 Juin, 16 Juin, 27 Juin, 25 Août (2), 1[er] Sept., 8 Sept., 15 Sept.

Ces procès-verbaux sont des brouillons (3). Ils n'ont pas été recopiés ; ils portent les corrections faites pendant la lecture en commun. (4)

---

(1) Vincente Garcia, plus tard, dans une séance où l'Esprit *venait d'apparaître*, a été prise d'une hémorragie violente ; le D[r] de Créguy lui a rendu des soins immédiats. Il est prêt à témoigné qu'ayant aidé M[me] la Générale à la dévêtir, il n'a trouvé absolument rien de suspect.

(2) Le Voyage du Médium eut lieu en Juillet.

(3) Une seule page (p. 66) a été recopiée à la suite d'un accident, d'une déchirure.

(4) Monsieur Delanne les tient à la disposition de ceux qui désireraient les voir.

Mme la Générale se sert de deux encriers : de là, la couleur mauve et la couleur noire qui paraissent tour à tour dans les pages.

Procès-verbal de la séance du Lundi 9 Juin

L'Etre matérialisé *Bien Boa* sortit du cabinet fort peu de temps après le commencement de la séance..... (10 minutes environ)

Il était parfaitement matérialisé et visible à tous. Pendant le cours de la séance, il sortit et rentra trois fois.

A la première sortie, il vint assez près de la Présidente pour permettre à celle-ci de prendre son voile dans ses mains ; mais la lampe s'étant mise à fumer, il se retira dans le cabinet, ce qui permit au Général de se lever et de monter sur une chaise pour arranger le luminaire.

A la seconde sortie, B. B. vint baiser la main de la Présidente, et, tout en retenant cette main dans la sienne, il embrassa les lèvres de la Présidente, puis il posa sa main *droite* sur la tête de la Présidente.

Ensuite, il fit le tour de la table, s'arrêtant successivement à Mme Saint Paul, au Général, à Mlle L. G. A chacun de ces membres il baisa une main, et posa sa main droite à lui sur la tête de chacun d'eux, puis il se plaça debout à la table, dans le petit demi-cercle vide, et, des deux mains, il fit basculer, trois fois fortement, table.

La Présidente lui ayant demandé de vouloir bien fermer le cercle avec les membres, il tendit sa main droite à la Présidente, sa gauche à Mlle L. G. et resta ainsi 1 ou 2 minutes, puis il se rapprocha de la Présidente, lui prit la figure entre ses deux mains et l'embrassa affectueusement.

Il posa de nouveau sa main *droite* sur la tête de la Présidente, et, avec cette main, lui caressa les cheveux, et même, déclare celle-ci, lui tira légèrement une mèche, le tout, dans l'esprit des membres, pour montrer la dextérité de sa main droite, qui s'était matérialisée bien après la gauche.

Le Général remarqua particulièrement la force et même la dureté des mains de Bien-Boa, qui ressemblaient absolument à des mains humaines.

A la 3e sortie, Bien-Boa, pour la première fois, *parla d'une voix timbrée*, quoique basse et lente. Il était debout, du côté de la Présidente, à 1 m 25 du rideau.

Quand il fut rentré dans le cabinet, la Présidente lui demanda la permission, pour éviter toute erreur de mémoire, de faire recopier ses paroles aussitôt la séance terminée, par l'esprit désincarné *Marie* dont Bien-Boa se sert toujours, quand il veut communiquer avec les membres du groupe par l'écriture.

Bien-Boa répondit de sa voix timbrée :

« Je vous le permets ».

Voici les paroles de Bien-Boa : ce qui est entre parenthèses ce sont les mots que les membres n'ont pas compris et qui ont été donnés par l'écriture seule :

« Carmencita, pour votre bon cœur (je vous adore).

Suivez mes conseils et vous réussirez dans tous vos projets.

Pour votre santé, faites des sorties, des promenades tous les jours, sauf les jours de ma visite.

M... aura une belle place dans quelques mois. Deux propositions seront faites : Au Général de choisir. »

Alors la Présidente ayant demandé si, comme faveur suprême, il ne pourrait pas se montrer aujourd'hui avec le médium, Bien-Boa continua : « Vous n'avez pas confiance en moi ? Dans un mois, jour pour jour, je me montrerai avec Vincente. Ne vous énervez pas. » (Soyez toujours calmes).

Une fois Bien-Boa, rentré dans le cabinet, on entendit le médium dire après quelques minutes : Comme il est beau ! ! Comme il fait clair ici !

Puis les rideaux furent violemment et subitement tirés et on vit le médium à moitié éveillée sur sa chaise. Elle se souvenait vaguement, comme dans un rêve, d'avoir vu Bien-Boa.

Nous, soussignés, déclarons sur l'honneur que le ci-dessus procès-verbal est parfaitement exact et conforme à la vérité.

Le Général G. Noel. — Carmencita Noel.
Françoise Saint-Paul. — Luisa C. Galiana.

Procès-verbal de la séance du 16 juin.

En cette séance, l'Être Matérialisé, (que nous nommons le Guide Bien-Boa) ne sortit pas une seule fois du cabinet : il n'y rentra pas davantage.

Quatre fois, il sortit du sol, et quatre fois il descendit dans le sol.

Deux fois, ce phénomène eut lieu dans le coin droit, c'est-à-

dire dans l'angle que forment devant nous, à notre droite, les rideaux du cabinet, cloués au mur sur toute leur longueur. Les deux dernières fois, le phénomène eut lieu devant la table, entre la Présidente et Mlle L.G, à 1m. 50 environ des rideaux du cabinet.

On voyait d'abord paraître sur le parquet une tache lumineuse, de la dimension d'un grand mouchoir, puis, la tête sortait, et enfin graduellement apparaissait tout le restant.

Pour disparaître, Bien Boa commençait par saluer en s'inclinant, puis il descendait graduellement et doucement dans le sol ; à la fin la tête restait seule sur le sol, puis elle descendait à son tour, et il ne restait plus rien qu'une tache, lumineuse, semblable à celle qui précédait son arrivée. A son tour la tache disparaissait.

Entre ces quatre visites, le Guide vint à la table, il la souleva *et se mit à la chaîne, debout entre la Présidente et Mlle L. G.*.

Une autre fois, le guide fit tout le tour de la salle, longeant les murs. Il fit donc le tour aussi grand que possible. Arrivé à la porte, c'est-à-dire, à 4 m 20 des rideaux du cabinet, il se trouva directement sous les rayons de la lampe.

Une troisième fois, il allongea une tape à Mlle L. G. parce qu'elle ne suivait pas assez vite un conseil que lui donnait la Présidente, puis d'une voix rauque mais *timbrée*, il parla ainsi :

« Carmencita, ayez toujours de bons sentiments et vous réussirez dans tout *ce que vous voudrez ; je vous aiderai* :

Suivez, tous, les conseils de Carmencita, car deux bons esprits la dirigent. »

Quel est le second », demanda-t-on ?

B. B. répondit de *sa propre voix* :

« La mère du général ».

Il parla ensuite *longuement* de plusieurs affaires privées regardant le Général et Madame.

Comme les membres remerçiaient chaudement le Guide, en témoignant leur joie et leur satisfaction, le Guide leur envoya des baisers des deux mains. On les lui rendit avec empressement.

Nous sous-soussignés déclarons, sur l'honneur, que ce procès-verbal est parfaitement exact et conforme à la vérité.

Le Général Noel. Carmencita Noel.
Françoise Saint-Paul. Louisa C. Galana.

Procès-verbal de la Séance du vendredi 27 juin

Après un temps relativement court (10 minutes), nous avons entendu la voix de Bien Boa parler dans le cabinet.

Cette séance, dit-il, sera extrêmement courte ; mais que ma Carmencita ne se tourmente pas, car la séance sera aussi belle que courte. Je vais me montrer avec mon médium. Faites, tous, bien attention, car cette preuve est une des plus belles ».

Au milieu d'un silence général, les rideaux furent ouverts. On entendait distinctement les anneaux glisser sur les tringles.

Puis on vit Bien Boa debout devant nous; il touchait la chaise de Vincente que l'on voyait assise à côté de lui. Ce qui nous frappa, c'est que sa chaise *avait été avancée*. Par rapport à nous, le guide était à gauche, Vincente à droite, *tous deux à 1 m 35 de la table.*

Vincente toussa plusieurs fois en remuant la tête. Au milieu de nos exclamations et remerciements, le guide dit « *Plus de lumière* ».

Alors les rideaux se fermèrent, mais pas tout à fait. car on voyait toujours la robe blanche de Bien-Boa.

Le Général se leva, alla à la porte, monta sur une chaise, et tourna la lanterne, de manière à éclairer, autant que possible, le devant du cabinet. Au risque de faire fumer il leva encore la mèche, et tira aussi la lanterne sur le devant de la petite planche, qui lui sert de support : Il faut dire que la lampe ce jour là, avait été posée sur la planchette, de manière à éclairer toute la salle (la lanterne a trois côtés éclairés), le Général étant revenu à sa place, les rideaux furent ouverts de nouveau.

Chacun se leva ou se pencha pour mieux voir ; (la Présidente en particulier s'avança jusque sur le devant de la table) *et chacun vit distinctement Et l'Esprit et le Médium* ! !

Quand les rideaux furent fermés définitivement on entendit la voix du Guide disant :

« Je vous dirai quand le moment sera propice pour photographier. La prochaine fois, je me montrerai assis à côté de mon médium. Quand la séance sera terminée, regardez dans le cabinet, vous y trouverez une chaise qui n'y était pas ».

Deux ou trois phrases restèrent obscures. Les rideaux s'étant ouverts une troisième fois, on vit cette fois Vincente *seule* et, *à sa droite*, une chaise qui n'y était pas, certes, au début de la séance.

Quelques instants après, Vincente se réveilla devant nous.

En résumé, nous déclarons avoir, tous, vu l'Esprit et le Médium, *le visage découvert*, et les avoir parfaitement reconnus tous deux. En foi de quoi, nous avons signé le présent procès-verbal.

FRANÇOISE SAINT-PAUL, CARMENCITA NOEL.
GÉNÉRAL G. NOEL, C. LUISA GALIANA.

Note. — J'ajoute ce qui suit au procès-verbal de la séance du 27 Juin :

Nous avons vu deux fois encore l'Esprit et le Médium ensemble :

Le 2 Juillet, nous les avons vus assis tous deux sur le seuil du cabinet. Malheureusement, le Guide était voilé à la suite d'interruptions produites par des ouvriers qui travaillaient à la Villa. Mme Saint-Paul et moi (nous tenant par la main), nous reçûmes la permission de nous lever et d'aller doucement juste devant le cabinet regarder, mieux, encore, ce groupe si intéressant.

Le 1er Août, nous les vîmes encore debout tous deux, mais assez enfoncés dans le cabinet pour qu'on ne puisse voir que le bas de la figure du Guide. Les rideaux s'ouvrirent, ce jour-là, comme le 2 Juillet et le 27 Juin tout seuls, en faisant entendre le bruit des anneaux qui se choquaient (1).

Procès-verbal de la séance du 25 août

Le Guide se matérialisa fort bien, mais resta sur le seuil du cabinet, à l'ouverture des rideaux.

Il parla fort longtemps de sa propre voix timbrée.

Entre autres choses, il dit ce qui suit :

La Présidente lui demanda d'indiquer une signature par aquelle on reconnaîtrait que les communications écrites émanaient bien de lui.

Réponse. — « *Dieu bon* ».

La Présidente lui demanda ensuite s'il l'avait connue dans une autre existence.

Réponse. — « Ne me demandez pas cela maintenant, mais plus tard, car cela troublerait trop vos séances ».

Le Général et Madame lui recommandèrent alors des amis.

Réponse. — « Ils sont bien négligents ».

---

(1) Je fais remarquer que BB. a devancé sa promesse en se montrant le 27 juin.

Le Général et Madame lui recommandèrent chaleureusement leur fils Maurice.

Réponse. — « Il ne fera jamais rien » on croit que le mot *ici* terminait la phrase ; car on n'entendit pas tout ce que dit le Guide à cette séance.

En effet B. B. ajouta :

« Je ferai tout pour vous aider, ne vous tourmentez pas.

La Présidente lui demanda si on pourrait admettre M. B.., officier de marine, à quelques séances.

Réponse. « Oui, mais qu'il vienne le plus tard possible, à la fraîcheur ».

Madame Saint-Paul lui demanda s'il pourrait s'occuper de sa sœur.

Réponse. — « Je suis occupé, en ce moment, à soigner le corps de mon médium. Elle en a grand besoin. Recommandez-lui, surtout, de prendre bien des précautions. Elle aura demain une forte hémorragie et il n'y aura pas séance Mercredi (1) : du reste, jusqu'à la fraîcheur vous ne ferez que deux (ou même une) séance par semaine. Ce médium n'aura pas grand plaisir avec les siens (2) ».

Enfin, de lui-même, le Guide dit :

« Je viens ici pour ma Carmencita. Je l'aime. Je l'aime ».

Il termina par ces mots :

« Chantez tous très fort, car je vais faire tous mes efforts pour venir embrasser la main de ma Carmeneita » mais les fluides étaient épuisés et le médium s'éveilla en appelant comme d'ordinaire : « Madame, Madame ».

Nous déclarons que ce procès-verbal est conforme à la vérité en foi de quoi nous signons.

CARMENCITA NOEL, LUISA C. GALIANA.
LE GÉNÉRAL NOEL, FRANÇOISE SAINT-PAUL.

Procès-verbal de la séance du 1er septembre 1902

Le guide — presque tout de suite — sortit deux fois du Cabinet des matérialisations.

Il vint baiser la main de la Présidente. O surprise ! il était changé !.....

(1) Cette prédiction s'est accomplie.

(2) Une très sérieuse maladie du mari de Vincente est venue, depuis, gravement la tourmenter.

Sa barbe n'était plus aussi fournie, mais descendait en pointe, sa figure était très amincie et allongée ; on voyait ses lèvres pour la première fois ; elles étaient petites et charnues.

Il sortit encore une troisième fois, tenant gracieusement, à deux mains, un service à café, qu'il vint présenter à la Présidente !

Ce service se composait d'un plateau en cuivre, qui se trouve d'ordinaire dans l'antichambre de la Villa ; et sur ce plateau étaient placés les objets suivants, provenant aussi de la maison : *3 rose, 4 tasses à café en porcelaine (d'un service dit Viennois) 4 soucoupes assorties, 4 cuillères à café, un sucrier en argent plein de sucre, enfin une cafetière arabe en cuivre gravé — remplie d'excellent café tout chaud.* Le Guide offrit donc ce plateau à la Présidente. Elle le prit et le plaça sur la table. Alors l'Esprit, qui paraissait tout joyeux, lui saisit la tête à deux mains et l'embrassa affectueusement, à l'anglaise... La Présidente lui prit la main gauche et, la gardant longtemps dans la sienne, elle le remercia au nom de tout le groupe pour cette belle manifestation. Puis B. B invita ses amis par gestes gracieux à prendre le café, et se retira lui-même dans le cabinet. Les quatre membres prirent alors le café et constatèrent qu'il était excellent, très fort, très parfumé, et fait à l'Arabe. A la villa Carmen, on le fait souvent ainsi, mais jamais on ne laisse le marc, et cette fois, on remarqua que le marc était au fond de la cafetière.

Le petit goûter terminé, on se remit à chanter ; et bientôt, à travers les rideaux refermés (sans qu'ils aient bougé le moins du monde), arriva sur le groupe... en sonnant, à toute volée, la cloche basquaise qui sert à annoncer les repas à la villa Carmen ! c'est cette même cloche dont il a été si souvent question et dans le récit des séances de Tarbes et dans les récits des séances faites à la villa avec le médium Hamed.

Quelques minutes après, on reçut, par le même procédé, un trousseau de clés perdues depuis deux mois environ par M[lle] L. G.

Enfin, les rideaux s'ouvrirent seuls, en faisant un certain bruit, et on aperçut le médium, profondément endormie, portant, sur ses genoux deux gros pots à tabac (1), provenant de la chambre du Général.

(1) En émail — avec monture dorée.

Ces pots présentent un travail très fin, facile à ébrécher, mais ils étaient absolument intacts.

(Il faut se rappeler que la salle des séances est dans un pavillon séparé de la villa par le jardin).

On pria ensuite l'Esprit de réveiller le médium, car elle commencait à s'agiter, c'était un symptôme indiquant qu'il fallait terminer la réunion, car le médium, pour produire de beaux résultats, doit dormir d'un sommeil calme et profond.

Elle se réveilla gaie, reposée, ne sentant pas la moindre fatigue.

Elle fut ravie des résultats de la séance.

Toute la lassitude fut pour la Présidente, qui sortit, elle, très fatiguée de la salle.

Les membres soussignés déclarent sur l'honneur que ce procès-verbal est conforme à la vérité.

CARMENCITA NOEL. LUISA C. GALIANA.
LE GÉNÉRAL NOEL. FRANÇOISE SAIN-PAUL.

Note. — La présidente déclare que, par un hasard assez étrange, il n'y avait, ce jour-là, pas de café à la villa, si ce n'est la provision de réserve enfermée dans l'armoire à provisions, *sous clé*. Quant aux pots à tabac, ils étaient dans la chambre du Général, mais celui-ci avait fermé cette chambre à clé, avant de descendre à la séance, vu la présence de cinq ouvriers dans la villa.

Procès-verbal de la séance du 8 septembre 1902.

Cette séance fut caractérisée par un fait peu ordinaire :

Le Guide était sorti du cabinet, et tendait la main à la Présidente. Celle-ci, poussée, tout à coup, par un instinct irréfléchi, se leva vivement et se jeta sur le Guide. Elle lui passa le bras droit autour du cou, et l'embrassa deux fois, en se serrant contre lui...De cette façon, elle s'assura, de la manière la plus positive : 1° que le guide n'était pas le médium ; 2° que l'Esprit ressemblait en tout, à une personne vivante ; 3° que toute sa personne était parfaitement matérialisée. Les autres membres remarquèrent : 1° la taille du guide qui dépassait de beaucoup la Présidente, et cependant celle-ci est au-dessus de la taille moyenne ; 2° l'esprit *se pencha fortement* vu sa grande taille pour embrasser la Présidente, cela fut très visible ; 3° Madame la Présidente était habillée en clair — et l'on n'aurait pas

su, si l'on n'avait pas été prévenu, qu'un des deux personnages du groupe était un esprit. Madame la présidente avait tout l'air d'embrasser un chef arabe.

A cette séance, un nouveau membre assistait....pour la seconde fois — mais ce membre avait fait partie de groupes précédents. Nous avons nommé Mme Klein..Bien avant de nous connaître, cette dame avait servi de médium dans un groupe où venait le *gouverneur de l'Algérie* lui-même, mais elle n'avait jamais vu de matérialisation.

A nos séances de matérialisation, elle n'est que simple spectatrice. Nous déclarons, sur l'honneur, que le présent procès-verbal est exact — en foi de quoi nous signons

CARMENCITA NOEL (Présidente). LE GÉNÉRAL G. NOEL.
FRANÇOISE SAINT-PAUL. ROSE KLEIN.
LUISA C. GALIANA.

Procès-verbal de la séance du Lundi 15 septembre.

Le Guide réalisa en cette séance une promesse faite à la séance précédente. D'après ses instructions, on avait déposé sur la table, des verres et de la limonade.

Le Guide vint près de la table.La Présidente versa de la limonade dans un verre, elle en but, puis elle présenta le verre au Guide.

Celui-ci le prit, et, par une série de petits mouvements saccadés, il le porta à ses lèvres, *et il but !*

Il abaissa ensuite la main qui tenait le gobelet (1) de manière à laisser constater à la Présidente que : si le liquide avait beaucoup (considérablement) baissé dans le verre, il en restait encore un peu. Puis il rentra doucement dans le cabinet,où il parut s'occuper à faire boire le médium, car on entendit celle-ci tousser, tout en avalant.

Au bout de quelques secondes, le Guide ressortit tenant toujours le verre en main. On croyait qu'il allait tout bonnement le remettre sur la table, mais il le tendit à la Présidente, qui le prit et constata qu'il était plus d'à moitié plein de liquide !

La Présidente remercia B. B., puis chacun à son tour, goûta la mystérieuse liqueur. Cette communion d'un nouveau genre permit de constater que le verre renfermait un breuvage cher aux Algérois, mais qui étonne toujours les Parisiens, c'est-à-dire un mé-

(1) Il était en cristal.

lange de vin et de limonade (1). En tout cas, une fois encore, le groupe constata ainsi le passage de la matière à travers la matière par la présence de ce vin rouge dans une salle où certes il ne s'en trouvait pas avant la séance.

Le guide étant rentré, on vit les rideaux s'ouvrir, et on entendit encore le guide faire la leçon au médium à voix basse. Le médium sortit et annonça à haute voix. « *Séance Mercredi, à trois heures* », puis il retourna dans le cabinet. Les rideaux se fermèrent et, quelques instants après, Vincente s'éveilla tranquillement.

Nous soussignés, certifions que le présent procès-verbal est exacment conforme à la vérité.

Le Général Noel	X., enseigne de vaisseau (2)
Françoise Saint-Paul	C. Luisa
Rose Klein	Galiana.

La Présidente Carmencita Noel.

Portrait de l'Esprit Guide de Madame la Présidente

Bien-Boa est un homme de haute taille, (environ 1^m80 ou 85) et de superbe prestance. Ses gestes sont lents, sobres, empreints d'une grande noblesse. Sa démarche est lente et majestueuse. Il parait avoir 35 ans environ. Il présente le type aryen dans toute sa pureté.

Le teint est d'une blancheur extrême, le visage ovale, les yeux sont grands, très noirs, au regard doux et velouté de l'Oriental. (En véritable Oriental, il sait même sourire avec les yeux), le nez est grec, très long et très mince. Les lèvres, cachées jusque ici par la barbe et la moustache, semblent absolument naturelles. La barbe et la moustache sont noires, douces soyeuses et très fournies. Les cheveux qu'on a vus quelquefois à travers le voile, sont noirs, ondulés et soyeux.

Il est habillé tout en blanc, à la façon d'un chef arabe et à peu près comme l'esprit représenté dans le tableau dont j'ai parlé plus haut (3).

(1) Cette boisson n'est autre que la boisson slave (Voir l'Almanach Hachette de 1903, page 111.

(2) Cet officier étant en activité de service, nous supprimons son nom par descrétion, mais M. Delanne est admis à le faire nommer en confidence, aux personnes qui désireraient le connaître.

(3) Tableau de M. Tissot. — Papus en a donné une gravure dans le *Traités des Scieuees Occultes*.

Nous lui avons vu trois coiffures toujours avec le voile, l'une (la plus fréquente), absolument semblable à celle du tableau en question, la seconde était une sorte de bonnet persan, et la plus rare était une espèce de turban recouvert du voile.

Jamais nous n'avons vu les pieds.

Dans les premiers temps, l'Esprit se déplaçait en glissant, peu à peu il est arrivé à marcher, mais sa marche est toujours souple et glissante, si je puis ainsi m'exprimer.

Il s'est développé graduellement. Dans les commencements, il lui arrivait de n'être pas matérialisé entièrement ; il y avait un trou, par exemple, à la place du dos, ou bien un bras n'était qu'à moitié de sa grosseur normale.

Un jour que nous avions insisté intempestivement pour que l'Esprit avançât son bras, M. Bergalonne remarqua que ce bras (recouvert du voile) n'était qu'un os, mais un os réglementaire, comme il nous le dit, en plaisantant (1). Pour me faire comprendre, je renvoie à certaines photographies de l'ouvrage intitulé : *Au pays de l'Ombre*, de Mme d'Espérance. Certaines parties des figures représentées manquent, ou bien sont représentées en brun, ce qui est un degré d'avancement un peu plus fort.

Enfin, nous avons remarqué que l'Esprit diminuait de taille, quand la force fluidique baissait. Tout cela s'est régularisé peu à peu, et, surtout depuis 2 mois environ, l'Esprit nous paraît absolument semblable à nous-mêmes, en un mot il nous paraît être un homme parfaitement vivant.

Malgré sa bonté et sa douceur, il sait montrer une certaine autorité et parle quelquefois en maître. Il témoigne une grande tendresse à la Présidente. Toutes ses préférences sont pour elle et il commence toujours par aller la saluer.

Néanmoins, il est l'ami de tous les membres du groupe, et, tous, nous ressentons pour cet être mystérieux qui vient ainsi nous visiter une profonde et réelle sympathie.

Depuis que ce portrait a été écrit, la matérialisation du guide a subi un changement. La barbe n'est plus aussi fournie ; elle est maintenant amincie et pointue.

La figure s'est allongée ; enfin on voit les lèvres... petites et

(1) M. Bergelonne s'est beaucoup occupé de médecine ; il est le frère du jeune et brillant chirurgien *genevois*, mais lui-même est français.

charnues. Le guide est tel maintenant que d'autres médiums l'ont vu dans le sommeil médiumnique et tel qu'il a apparu trois fois à Vincente Garcia.

Loin d'être terminées, nos expériences continuent encore et nous avons tout lieu d'espérer que de nouveaux succès couronneront nos efforts.

Villa Carmen, Mustapha
Octobre 1902

(*A Suivre.*) CARMENCITA NOEL.

L'Écriture automatique (1)

Dans mon livre intitulé : *l'Au-delà et les Forces inconnues*, je cite une lettre de Paul Adam qui raconte comment il s'exerça assez longtemps à l'écriture automatique. Sa main écrivait d'elle-même sans que la volonté et l'intelligence de sa personnalité y fussent pour rien. Il obtint des plaisanteries et des insignifiances entremêlées de hautes pensées philosophiques, de conseils littéraires assez intéressants pour qu'il les utilisât avec fruit et de pressentiments qui se sont réalisés. Le mariage d'un de ses amis, célibataire entêté, lui fut annoncé plusieurs années à l'avance, et la maison même où ce mariage serait célébré, maison qui, au moment où la main automatique de Paul Adam écrivait, n'existait pas, lui fut indiquée avec les détails les plus précis.

J'ai reçu à ce propos la lettre suivante qui est une intéressante confirmation de l'hypothèse en quelque sorte nécessaire du dédoublement de l'être humain. Je la cite ici, quoiqu'elle décrive un fait appartenant au groupe précédent ; car il ne s'agit plus cette fois d'une haute mentalité comme celle du jeune et illustre écrivain, mais d'une malade et d'une dégénérée. Selon le principe que nous avons déjà formulé, ces détraqués montrent d'une façon démesurée et plus frappante ce qui se passe plus faiblement et avec délicatesse chez des êtres normaux et sains :

« Il y a quelques années, j'ai vu à la Salpêtrière, dans le service du Dr Falret, où j'étais externe, une hystérique aliénée qui avait perdu toute conscience et toute mémoire depuis une date précise :

(1) *Revue bleue*, 19 Juillet 1902.

elle se rappelait parfaitement les moindres détails de sa vie jusqu'à cette époque, mais un voile de ténèbres cachait les événements postérieurs. Elle fut endormie et dans son sommeil hynoptique, la mémoire lui revint et elle raconta très distinctement l'événement particulier qui avait provoqué chez elle cette amnésie et cette perte de conscience. Jusqu'ici, rien de bien extraordinaire. On essaya un traitement suggestif, mais en vain. C'est alors que supposant un dédoublement de la personnalité chez cette hystérique le Dr Séglas (qui était alors médecin adjoint du service) imagina l'expérience suivante :

« La malade, endormie, fut placée devant une table ; sur cette table, un écran placé perpendiculairement, de telle sorte que la tête de la malade était à gauche de cet écran et sa main droite, à droite ; cette main tenait un crayon, prêt à écrire. Tous deux, le Dr Séglas et moi, nous lui causâmes : moi de choses banales auxquelles elle répondait, lui de l'événement précité et des faits postérieurs à cet événement. A ces questions, la malade répondait par écrit, de sa main droite séparée de la tête par l'écran. Les questions que nous lui posions étaient faites en même temps ; en même temps aussi, les réponses verbales et écrites de la malade.

« Ne croyez-vous pas qu'il y ait dans cette observation quelque analogie avec celle de M. Paul Adam et de *son écriture devineresse ?* Et ne peut-on, par l'hypothèse du dédoublement de la personnalité, expliquer, — en partie au moins — cette énigme étrange ».

Dr Lucien NASS.

Telle est en effet la théorie que je formule et l'hypothèse que je propose, lumineuse pour interpréter logiquement ces faits obscurs.

*
* *

Je me suis moi-même assez longtemps exercé à ce jeu de l'écriture inconsciente J'y fus en quelque sorte « entraîné » par un érudit, M. Tuchman, qui a publié dans la revue du folklore, *Mélusine,* une longue série d'articles sur la fascination, pour lesquels il dut dépouiller des milliers de volumes. Nous nous rencontrions à la Bibliothèque Nationale. C'était, chose rare, à la fois un esprit méthodique et un spirite convaincu. Il écrivait automatiquement avec beaucoup d'aisance. Après l'avoir vu faire, j'eus l'idée d'essayer. J'écrivis en effet. Cette écriture involontaire était absolument différente de mon écriture ordinaire. C'était une anglaise très fine, très

penchée, féminine. Je questionnai ma main et lui demandai de signer ses messages. Je sais, en effet, par expérience, que ces personnalités secondes se plaisent à se donner un nom, ce qui a été une des causes importantes de la croyance spiritique à la manifestation des morts. Ma main me répondit : « Ta mère ». J'étais très jeune lorsque j'ai perdu ma mère, je n'avais donc pas présente à la pensée la manière dont elle formait ses lettres. Je cherchai dans des papiers de famille et je fus frappé de la ressemblance qu'affectait mon écriture automatique avec la calligraphie de ma mère. Ma personnalité seconde avait donc eu la mémoire plus fidèle que la première.

Quant à l'hypothèse spirite d'une communication réelle, positive, entre ma mère et moi, je ne pouvais l'accepter le moins du monde ; les conseils que renfermaient souvent les messages automatiques étaient en complet désaccord avec le caractère de la défunte et contenaient ce fond de railleries, de mystifications, de pièges, habituel aux prétendues révélations d'outre-tombe et qui les ont fait soupçonner de satanisme par les théologiens (1). J'obtins de cette façon des phénomènes fort curieux. Ma main se plaisait, par exemple, à m'annoncer les rêves que j'aurais telle nuit à une date fixée. Je ne me préoccupai plus de la prédiction, mais le matin en m'éveillant et en me rappelant les illusions de la nuit, je constatai que ma main ne m'avait pas trompé. Il m'arrivait, lorsque j'envoyais mon domestique porter une lettre chez un ami, de consulter ma main, qui répondait fort exactement si l'ami était chez lui ou non, alors que je n'en savais rien moi-même ou que je croyais n'en rien savoir.

Une après-midi, comme je travaillais tranquillement, un de mes camarades fit irruption chez moi, dans un état de fièvre et d'exaltation qui provenait du désespoir. (Ce jeune homme vit encore et me rappelle parfois le fait dont je vais parler). Il me fit part de ses transes. Il avait le cœur excellent, mais les sens faibles. Tout en vivant avec une ancienne maîtresse qu'il n'aimait plus, il s'était fiancé à une jeune fille qui lui écrivait souvent. Ces lettres, qu'il ca-

(1) Toujours le même système de partialité ! M. J. Bois ne tient aucun compte des milliers de communications renfermant de hauts enseignements moraux et de celles qui contiennent des preuves absolues de leur provenance supra matérielle. (*Note de la Rédaction*).

chait naturellement à sa maitresse, furent découvertes et prises par elle. Cette femme, acariâtre et jalouse, avait décidé de les envoyer au père de la jeune fille, lequel n'approuvait pas les projets matrimoniaux de mon ami. Elle devait y joindre une lettre où elle expliquait son droit de possession sur celui qui comptait la trahir en se mariant. Mon pauvre camarade se voyait chassé de la maison qu'il considérait déjà comme la sienne et il ne pouvait, sensible comme tous les passionnés, retenir ses sanglots. Je ne savais quel conseil lui donner et j'eus l'idée de consulter ma main. Celle-ci répondit : « Va voir ce matin Albertine, confie-toi à elle, elle arrangera tout ». — Quelle peut bien être cette Albertine ? demandai-je à mon camarade en lui montrant les mots obtenus. — Albertine, s'écria-t-il, mais c'est le nom de ma future belle-mère. L'idée est excellente, elle a de l'affection pour moi. Peut-être m'excusera-t-elle et parera-t-elle un malheur évident ». L'extraordinaire, c'est que je n'avais jamais su le prénom de cette dame que je ne connaissais pas (1). Elle reçut avec sympathie les aveux de son futur gendre et intercepta la lettre de la maîtresse qui était justement arrivée ce matin-là ; je peux dire que c'est grâce à un message venu de ma subconscience que mon ami est aujourd'hui marié avec celle qu'il aime et dont il a de charmants enfants.

*
* *

Il est à remarquer — et je ne cesserai d'insister sur ce détail plus important qu'on ne croit, — que seule l'écriture automatique des personnes saines et raisonnables renferme des révélations intéressantes et des pressentiments. Aussi les savants français, qui n'ont guère expérimenté que dans les hôpitaux avec d'indéniables malades, doutent généralement de la télépathie et des autres pouvoirs supranormaux qui n'en existent pas moins dans tous les

(1) Ceux qui nient l'intervention des Esprits attribueront sans doute la révélation du nom d'Albertine à une transmission de pensée faite inconsciemment par l'ami de M. Jules Bois. Mais nous croyons cette opinion peu soutenable, car justement le jeune homme ne pensait pas à cette dame, et son désordre mental était tel qu'il n'avait pas songé à prendre cette détermination si simple. Dans ces conditions, qui donc a, si à propos, dirigé la main de M. Jules Bois pour lui faire écrire le nom de la future belle-mère qui devait sauver la situation ?

(*Note de la Rédaction*).

hommes à l'état latent et avec manifestations exceptionnelles. M. Pierre Janet qui, à la Salpêtrière, examina, avec un esprit philosophique et une rigueur expérimentale, les hystériques et les délirants, n'a jamais trouvé dans leur subconscience autre chose d'utile que des renseignements sur les causes de leur maladie. Par exemple, les phobies. Tel malade est assailli par des peurs irraisonnées; il n'en sait point les causes. Mais s'il peut écrire automatiquement, sa main qui a conservé le souvenir du fait originel explique que cette idée fixe provient, je suppose, d'un accident de chemin de fer ou d'un incendie dont il a été le témoin. Dès lors, la besogne du thérapeute se trouve facilitée. Il ne s'agit plus que de raisonner le patient lorsqu'il est en état d'hypnose ou de répondre à la main elle-même en la persuadant qu'il n'y a plus aujourd'hui de motif pour craindre. La deuxième personnalité réduite et calmée, la première voit aussitôt ses troubles cesser. Ces cures sont fréquentes si j'en crois le livre de M Pierre Janet : *l'Etat mental des hystériques*.

Je m'en voudrais de diminuer l'importance de telles études ; elles sont humanitaires par excellence. Mais je regrette que ceux qui en France les dirigent veuillent les restreindre aux cas morbides. Notre subconscience est d'autant plus précieuse que nous sommes nous-mêmes plus sains, plus équilibrés et que notre trame nerveuse est plus subtile. Nos profondeurs psychologiques sont riches de sublimes trésors inexplorés.

JULES BOIS.

La photographie de l'Invisible

La Société française d'étude des phénomènes psychiques avait organisé, sous ce titre, une conférence avec projections, de M. Gabriel Delanne, et une soirée musicale le 14 décembre dernier, dans la salle des fêtes de la Société d'Agriculture, 8, rue d'Athènes, à Paris. Disons de suite qu'elle a brillamment réussi, car à partir de 8 heures 1/2 toutes les places étaient prises par un public élégant

qui remplissait entièrement les fauteuils et les tribunes de cette coquette salle.

Nous ne pouvons donner en entier, faute de place, le texte de la conférence de M. Delanne ; il nous suffira d'en signaler brièvement les points les plus importants, ou, du moins, ceux qui nous ont le plus frappés.

Le conférencier établit d'abord que l'influence du monde invisible sur les événements terrestres s'est manifestée fréquemment au cours de l'histoire, et que les apparitions ont joué souvent un rôle prépondérant sur la destinée des individus et des peuples. Il rappelle l'apparition du prophète Samuel au roi Saül chez la Pythonisse d'Hendor, celle du Christ à ses disciples après sa mort, ainsi qu'à saint Paul qui se convertit et devint un des fondateurs du christianisme. Il cite l'exemple si probant de Jeanne d'Arc qui, guidée par ses visions, aida le roi Charles VII à se faire couronner et à chasser l'ennemi qui avait envahi la plus grande partie de notre territoire.

Ces visions étaient-elles réelles ? Doit-on croire avec les modernes physiologistes que ce n'étaient que des hallucinations ? Il répugne à la raison de ne voir dans ces grandes figures qui s'appellent Socrate, saint Paul ou Jeanne d'Arc, que des malades, et grâce aux découvertes du Spiritisme il est permis de penser que ces apparitions étaient objectives car, de nos jours, on peut en constater de semblables qui ont tous les caractères de la réalité.

C'est à la photographie que l'orateur demande son critérium. Il rappelle que l'astronomie a recours à la plaque sensible pour déceler l'existence de ces étoiles lointaines dont le télescope est impuissant à signaler la présence. Il montre que l'infiniment petit miscroscopique peut être photographié et qu'au moyen des rayons X, l'intérieur de certains corps devient visible.

Mais la lumière elle-même renferme des rayons qui ne sont pas sensibles pour un œil ordinaire et qui, cependant, décomposent les sels d'argent ; il se pourrait donc que d'autres modalités encore inconnues de l'énergie agissent sur la plaque photographique et que les êtres invisibles se servent de cette énergie pour donner leur portrait. Les esprits seraient insaisissables pour les assistants ordinaires, mais cependant assez réels pour être vus par des sensitifs et par l'appareil photographique.

C'est précisément ce qui a lieu. M. Delanne tient de suite à écarter l'objection de la fraude. Il ne citera que des expériences qui ont été affirmées par des hommes d'une honorabilité absolue et dont la parole est appuyée par des témoignages contemporains. Il expose d'abord les recherches de M. Beattie et du Dr Thomson. M. Beattie était un photographe retiré des affaires. Voulant s'assurer de la réalité des photographies spirites, il s'assura le concours d'un de ses amis médium, nommé Butland et les expériences eurent lieu chez M. Josty, qui mit son atelier à leur disposition. La chambre noire dont M. Beattie se servit fut contruite exprès et permettait d'obtenir 3 épreuves négatives pour la même pose, ce qui excluait, dans le cas d'une impression lumineuse anormale, l'objection d'un défaut de la plaque.

Après bien des tentatives infructueuses, M. Beattie obtint des séries de photographies sur lesquelles on voit les opérateurs assis autour d'une table et, tantôt au-dessus, tantôt devant eux, des formes nuageuses invisibles à l'œil, mais qui ont assez de réalité pour masquer les objets réels devant lesquels ils se trouvent. Le médium et M. Josty, qui le devint au cours de ces expériences, décrivaient souvent d'avance l'apparence de ces nuages fluidiques et la plaque photographique confirmait toujours la réalité de leurs visions. La force lumineuse semblait émaner de l'estomac du médium. On voit très bien, grâce aux projections, cette forme de l'énergie qui non seulement impressionne la plaque photographique, mais fait également mouvoir la table.

M. Delanne montre les deux photographies obtenues par M. de Rochas chez M. Gailhard, directeur de l'Opéra, lorsque son sujet Lina, entrancée, laisse échapper des effluves. On comprend bien maintenant que si les Esprits ont une corporéïté capable de refléter cette lumière, ils pourront donner leur image, par un procédé analogue à celui obtenu au moyen de la lumière ordinaire.

L'orateur rappelle qu'Alfred Russel Wallace, le grand naturaliste, affirme qu'il obtint, chez Hudson, le portrait de sa mère décédée depuis de longues années et que cette photographie de la morte fut reconnue aussi par son frère. Il signale même un signe caractéristique de la mâchoire, fort visible sur l'épreuve ainsi obtenue. Le Dr Thomson obtint également le portrait de sa mère morte depuis 40 ans et identifiée sans hésitation par l'oncle du Dr Thomson.

M. Delanne cite encore d'autres exemples de reconnaissance de ces portraits d'esprits, représentant des personnes mortes depuis longtemps. Il dit qu'on pourra retrouver ces témoignages dans l'ouvrage d'Asakof *Animisme et Spiritisme* et dans celui de Mme d'Espérance : *Au pays de l'Ombre*, etc.

La réalité de ces photographies de formes invisibles étant incontestable, les incrédules, dit le conférencier, ont essayé d'en diminuer l'importance en imaginant les théories les plus invraisemblables. Les uns ont prétendu d'abord que ces images fluidiques flottaient dans l'espace et que lorsqu'un médium se trouvait là, une de ces formes pouvait se fixer sur la plaque. Il suffit d'étudier la question avec un peu de soin pour voir combien cette objection a peu de valeur, car le même esprit a pu être photographié à différentes reprises et sa posture n'était jamais la même, il prenait des poses suivant les désirs exprimés par les assistants, ce qui prouve que ce ne pouvait pas être de simples dessins fluidiques, mais des êtres réels et intelligents.

Ensuite on prétendit que c'était l'image prise par le médium dans le cerveau du consultant qui, étant objectivée dans l'espace et revêtue de force psychique, agissait sur la plaque sensible. Pour répondre à cette possibilité, il fallait obtenir des portraits d'esprits inconnus des assistants. Cette expérience décisive eut lieu un assez grand nombre de fois pour détruire complètement l'hypothèse de l'image médianimique projetée. Le cas le plus typique est celui de Mme Bonner.

M. Bromson Murray fut averti que lorsqu'il poserait, chez Mumler, il viendrait sur son portrait celui d'un esprit femme. Effectivement, il obtint une figure très nette qui lui était inconnue. Rentré chez lui, à New-York, M. Murray apprit que ce portrait était celui de la femme de M. Bonner. Celui-ci, par l'entremise d'un médium éloigné, obtint une communication de sa femme dans laquelle elle lui disait que s'il retournait chez Mumler, le photographe, il obtiendrait un second portrait. Ce qui eut lieu. M. Delanne projette ces deux photographies et celle de Mme Bonner vivante, et l'on peut s'assurer que la ressemblance est frappante. Il signale cette remarquable preuve d'identité et l'oppose à ceux qui prétendent que les spirites ne peuvent pas en fournir.

L'orateur pressé par le temps est obligé de citer seulement les expériences faites en Amérique par des comités nommés spécialement pour cette enquête, et il arrive aux photographies récentes

obtenues par le médium Randone et sa sœur Mlle Uranie, qu'il doit à l'obligeance de M. Carreras, le spirite italien bien connu. Après avoir indiqué les conditions générales de l'expérience, M. Delanne dit que la première photographie est celle d'une jeune fille, morte depuis quelques années, et tout à fait inconnue des médiums. Elle se nommait Joséphine Barruzzi et avait été employée par la tante de M. Carreras. Plus tard, elle s'était rendue en Sardaigne où elle était morte. Outre ce portrait, la photographie montre les remparts d'une ville, et après bien des recherches M. Carreras dit que c'est le côté est du fort Michel-Ange de Civitta-Vecchia. Il semblerait donc que c'est la dernière pensée de la mourante qui a impressionné la plaque, de sorte que l'on aurait à la fois une photographie fluidique de la morte et une photographie de sa pensée. La seconde photographie, moins nette que la première, mais encore très intéressante, a été vue matérialisée par le médium lui-même et en partie par une Madame Massa, voisine des médiums. Son identité peut être établie à peu près, grâce aux renseignements fournis par le médium à l'état de trance.

M. Delanne fait ensuite observer que lorsque le degré d'objectivation du corps fluidique est plus grand, celui-ci acquiert une véritable matérialité et devient visible pour tout le monde. Il fait l'historique de la médiumnité de Mme d'Espérance et fait défiler sous les yeux des spectateurs les photographies des formes invisibles obtenues chez M. F.dler et celle des formes matérialisées.

Résumant tout ce qu'il a exposé, l'orateur insiste sur la puissance de ces démonstrations qui font entrer le spiritisme dans la science, puisqu'il fournit des preuves visibles, palpables de la survie. Lorsque les savants voudront s'occuper sérieusement de ces questions, alors la théorie matérialiste aura vécu puisque les spirites démontrent que l'intelligence n'est pas produite par le cerveau et qu'elle existe encore lorsque la mort a détruit depuis longtemps le cerveau matériel.

C'est, dit-il, une grande et consolante vérité qu'il faut proclamer bien haut car le jour où tout le monde en sera convaincu, il en résultera des conséquences morales, philosophiques et sociales qui transformeront le monde actuel pour l'orienter vers plus de justice, de solidarité et d'amour.

De nombreux applaudissements ont souligné cette péroraison et

accompagné fréquemment la parole claire, convaincue et persuasive de M. Gabriel Delanne.

Sous l'habile direction de M. Fabre, ses élèves ont fait entendre différents ensembles de mandoline et les artistes, hommes et femmes, ont tenu jusqu'à la fin sous le charme, les assistants, qui ne leur ont pas ménagé les témoignages de leur satisfaction.

P. DUMONT.

Le libre arbitre ; le déterminisme.

Beaucoup de penseurs éminents nient la liberté humaine ; ils prétendent que tous nos actes ne sont que la conséquence des milieux dans lesquels nous vivons et des lois ataviques.

Cette opinion est le renversement complet, la négation de la justice, de la conscience. Le matérialisme peut l'accepter, puisqu'il ne voit dans l'Univers qu'une énorme machine automatique et inconsciente ; mais pour le spiritualiste, cette assertion ne tient pas debout.

Certes, la liberté de l'homme n'est pas complète, car il ne choisit ni l'époque de sa naissance, ni sa patrie, ni sa famille, et il est bien évident que les circonstances dans lesquelles il naît influent sur sa destinée. Il n'en apporte pas moins des germes de facultés qui, développées, sont les armes qui l'aideront à supporter les fatalités de sa vie et aussi à les modifier par son évolution.

L'homme possède une force indéniable : la Volonté. La civilisation en est le résultat ; toutes les découvertes, toutes les sciences sont les produits de cette force. Quand un orateur électrise la foule, c'est encore de par cette puissance..., qu'on l'appelle magnétisme ou hypnotisme. La volonté crée les grands hommes, crée les saints... Et l'on vient nous dire que l'homme n'obéit qu'aux molécules dont il est composé ; que s'il va à droite, c'est qu'il ne peut aller à gauche ; que s'il est criminel, c'est parce que son tempérament l'incite au crime ; que s'il est vertueux, c'est que les particules de son corps sont composées d'éléments vertueux. Alors à quoi sert l'intelligence, le discernement ? L'homme est une brute, un jouet des éléments ; pourquoi établir des lois, puisque celui qui les enfreint est irresponsable ? N'est-ce pas insensé, révoltant, d'as-

treindre des pantins, des tontons, à une ligne de conduite qu'ils ne sont pas libres de suivre ?...

Les déterministes sont pleins de naïveté. Ils vous disent : « Si vous prenez la rue au lieu de prendre le boulevard, c'est que vous avez une raison pour cela ». C'est bien certain, à moins d'être fou ou idiot : Si on veut aller chez Jean, on ne prend pas le chemin qui va chez Baptiste.

Nous sommes d'accord sur ce point que l'être raisonnable ne prend une détermination qu'à la suite de réflexions qui lui font choisir un parti plutôt qu'un autre. Mais vouloir prouver que, fatalement nous obéissons à des facultés occultes qui nous dirigent dans nos moindres actions, nos moindres gestes, est insensé, car la réalité des faits dément journellement cette assertion.

Une détermination est la conséquence mathématique de notre volonté, de notre raisonnement : Qu'on le nomme déterminisme, peu nous importe ; les mots n'ont pas d'importance, car la vérité ne réside pas dans les mots, qui ne sont que les moyens conventionnels d'exprimer et souvent de trahir sa pensée.

On dira : « mais il y a des gens intelligents, bons, vertueux, qui ne réussissent à rien malgré leurs efforts, tandis que des coquins, des nullités, des ignorants ont en partage la chance, le succès ». Cela est vrai, on le constate tous les jours, et le spiritualisme explique cette apparente anomalie. Je ne parle pas pour les aveugles qui ne veulent pas voir la lumière : ancrés dans leurs erreurs, qu'ils y restent jusqu'au moment où les circonstances les forceront à ouvrir les yeux. Je m'adresse aux âmes de bonne volonté, et je leur demande si on connaît un livre parce qu'on en a lu la dernière phrase.

Notre existence terrestre n'est même pas une phrase, à peine une syllabe, en comparaison des phases que nous avons traversées et de celles qui nous restent à parcourir.

La Réincarnation, croyance aussi antique que l'humanité consciente, est la clef qui résout le grand problème du libre arbitre et des inégalités des conditions, des différences d'aptitudes et de caractères. Nous ne pouvons certainement avoir ici-bas une entière liberté, puisque notre existence actuelle n'est point un commencement mais une continuité et, nécessairement, nous devons épuiser les conséquences de nos actions antérieures : mais nous pouvons modifier notre sort en changeant notre orientation, et nos facultés nous permettent de nous créer une destinée meilleure.

Nier la volonté, c'est enlever à l'homme ce qui fait sa grandeur,

sa dignité, c'est le ravaler au rang des animaux inférieurs. Je dirai plus, c'est anéantir la croyance en une Cause suprême.

Si l'homme n'est que le résultat fatal des forces cosmiques, inconscientes, une Divinité n'est pas nécessaire, elle serait une anomalie, car Dieu ne peut être que le résumé de toutes les perfections. Un écrivain distingué, le Général Fix, le nomme la Conscience de l'univers, le foyer de l'Amour qui attire à lui toutes les créatures par cette voix de la conscience, voix que les plus incrédules et les plus mauvais ne peuvent détruire. A quoi servirait cette conscience, si nous ne pouvons lui obéir ? Alors l'Univers n'est qu'un chaos, une antithèse monstrueuse, une machine infernale qui crée pour broyer, un pêle-mêle de bien et de mal que chacun attrape au petit bonheur...

Non, mille fois non, il n'en est pas ainsi. Quand on lit le livre de la Nature, on y constate des lois qui ne sont pas l'œuvre d'un hasard capricieux, mais qui révèlent une Intelligence directrice. La Cause suprême dont elles émanent est au-dessus de notre compréhension actuelle. L'Evolution, qui régit tout ce qui est, nous ouvrira la porte des horizons où la lumière dissipera les ténèbres d'ignorance qui nous enveloppent.

Il faut donc mettre en valeur les facultés latentes qui sommeillent en nous ; il faut nous créer une Volonté ferme, énergique, inébranlable, par la persistance des mêmes aspirations.

Cela n'est point une utopie, un rêve d'illuminé : l'histoire des nations, les faits de chaque jour nous prouvent cette vérité. Les hommes illustres ne doivent leurs succès qu'au développement de la puissance du Vouloir, et ce qu'on appelle le génie en est le fruit.

Il n'y a donc point d'injustice dans l'ordre établi : il n'y a que des attardés et des âmes nouvelles.

Baronne CARTIER DE ST-RENÉ.

Identité des Esprits

Voici deux faits nouveaux qui viennent continuer la série en cours depuis quelque temps déjà. Je ferai remarquer que les deux esprits qui se sont présentés habitaient des localités très distantes entre elles et également éloignées de celle qu'habite le médium. Ni le médium, ni aucun des assistants n'a jamais mis les pieds dans ces deux localités et n'en connaît un seul habitant. En outre, comme les faits

sont récents, le médium, dont la bonne foi ne peut être mise en doute, n'aurait pu oublier ces renseignements, s'il les avait détenus par la voie ordinaire. Le subconscient n'a donc rien à voir ici.

Séance du 1er décembre 1902

Tenue chez le Dr Dusart.

Le cercle est formé du médium et de son mari et des membres de ma famille.

Le médium tombe en trance : il s'agite, se tord et montre pendant quelque temps une anxiété que nous avons remarquée chaque fois qu'est intervenu un esprit troublé ou en proie à de violentes émotions. Enfin, il prend la parole, en tenant la main crispée sur la région du cœur. Il s'exprime avec peine et cherche à rappeler ses souvenirs, avec une difficulté qui nous rappelle le réveil d'un malade qui sort du lourd sommeil chloroformique.

« Que je souffre ! Je suffoque ! Il me semble que je souffre encore de ma maladie de cœur. Cependant je sais que je suis hors de mon corps, mais je ne puis me rendre compte de ma situation et j'ai beaucoup de peine à retrouver mes souvenirs. Voici ce que je puis vous dire : Je m'appelais Jules M..., j'avais 44 ans (nous verrons que dans son trouble il se trompe de 2 ans) ; je suis mort au commencement d'octobre dernier à Saint H.., j'ai eu deux frères ; l'un est mort à 18 ans (en réalité à 22 ans), l'autre est encore vivant, prêtre, doyen à C... J'avais commencé à étudier dans le but de devenir instituteur, mais ma mauvaise santé ne m'a pas permis de continuer. Je m'étais rendu à Lille dans ces derniers temps, pour y subir une opération ; mais on a refusé de la pratiquer (sans doute à cause de l'état du cœur).

Au moment de mes funérailles, ma mère, en voyant ouvert le caveau où se trouvait déjà un de ses fils, a été en proie à une crise violente ».

J'ai demandé des renseignements à la mairie de Saint H..., et voici la réponse que j'ai reçue :

« Il est parfaitement exact que M. M... Jules, âgé de 46 ans, est décédé le 1er octobre dernier. Un de ses frères est mort à l'âge de 22 ans et son autre frère, M. Emile M... est doyen à C... »

Le médium tombe dans une nouvelle trance, son agitation est très légère et très courte et il parle avec beaucoup de facilité et une voix très différente.

« J'avais trois ans et deux mois lorsque je suis morte, laissant mes parents très affligés.

En me retrouvant immédiatement avec la raison et l'intelligence d'un adulte, semblable à tous les autres, arrivés au même degré que moi, et non plus au milieu d'enfants et enfant moi-même, j'ai d'abord été un peu surprise, mais je me suis rapidement ressaisie et je me suis rappelé qu'ici il n'y a ni âge ni sexe, mais des esprits à divers degrés d'avancement. Je me suis même souvenue que j'avais déjà vécu sur terre plusieurs fois et me suis rappelé spécialement mes trois dernières existences.

Dans cette dernière je me nommais Marie-Louise, Marguerite D..., et ma mère était une D.... Nous habitions P...R..., rue de Douai 61, et j'ai quitté la terre le 16 avril de la présente année.

Je me trouve plus heureuse que je ne saurais l'exprimer et je me vois entourée d'esprits très lumineux ».

J'ai écrit à P...R..., la lettre suivante :

« Voudriez vous avoir la bonté de me dire s'il est exact que la jeune Marie-Louise-Marguerite D...D..., âgée de trois ans et deux mois, est décédée le 16 avril de la présente année, rue de Douai, à P...R... ? »

Ma lettre m'a été retournée avec les mentions en marge : *Oui... Exact*, et sur ma lettre les terminaisons des noms du père et de la mère étaient corrigées en même temps que le mot *Rue* était changé en *Route*.

Dr Dusart.

Ouvrages Nouveaux

Extraits de communications médianimiques

Tel est le titre d'un ouvrage qui n'est pas destiné à entrer dans le commerce, mais qui est un exemple des rapports constants que l'on peut entretenir avec ses amis de l'espace, lorqu'on possède un bon médium et qu'on a le désir sincère de s'instruire sur la vie de l'au-delà. Nous avons l'honneur et le plaisir de connaitre particulièrement l'évocatrice et le médium, c'est pourquoi nous avons une confiance absolue dans la réalité de

ces communications, d'un intérêt soutenu, et souvent d'une grande élévation de pensée.

C'est une causerie familière, mais toujours de bon ton, dans laquelle les interlocuteurs invisibles conservent chacun leur personnalité bien distincte et sans dogmatiser donnent leur sentiment sur les sujets très variés sur lesquels on les interroge. Dans l'ensemble, la doctrine de ces esprits confirme celle d'Allan Kardec, mais ils ont cependant des vues bien personnelles et un cachet de spontanéité dans les réponses, qui accuse des individualités déjà très évoluées au point de vue moral et intellectuel. Le spiritisme a tout à gagner à des publications de ce genre, car c'est seulement lorsque nous en possèderons un très grand nombre, que la concordance entre toutes ces voix de l'espace nous permettra de poser d'une manière définitive les bases de notre connaissance du monde invisible. Déjà, depuis un demi-siècle, nous avons été à même de signaler souvent l'accord remarquable qui existe entre les communications qui émanent des esprits élevés qui se communiquent dans tous les pays, et nous avons pu constater combien les descriptions qui nous sont faites diffèrent des enseignements religieux relatifs à la vie future. C'est par là que le spiritisme se distingue de toutes les religions et des philosophies spéculatives, car il n'imagine pas, il enregistre purement et simplement les renseignement de ceux qui sont mieux placés que nous pour connaître cette erraticité inaccessible à nos sens.

Il est difficile de résumer en quelques lignes un volume qui touche à tant de questions diverses, mais nous pouvons, au courant de la plume, signaler quelques réponses qui donneront, mieux que nous ne pourrions le faire, un aperçu de la manière dont les questions sont traitées et du ton général qui règne dans ce charmant ouvrage. Il est divisé en quatre parties : 1° Expériences ; 2° Somnambulisme ; 3° Configuration du système ; 4° Doctrine. Il se termine par un chapitre des plus intéressants, intitulé : Quelques preuves, dont nous reproduirons certains passages dans nos livraisons ultérieures.

Dans la première partie nous trouvons une définition originale de la médiumnité. L'esprit, après avoir dit que le médium donne du fluide, s'exprime ainsi par comparaison :

« Il y a des peaux qui sont poreuses — ça n'en est pas plus joli — mais cela permet l'élimination. Eh bien, il y a aussi des enveloppes périspritale qui sont poreuses et laissent passer les fluides.

« D. — *Alors, on est médium parce qu'on donne quelque chose?*

« R. — Oui — c'est-à dire qu'il faut pouvoir recevoir et donner, mais pour avoir des visites, il faut ouvrir sa porte et, pour ouvrir sa porte, il faut que l'enveloppe soit poreuse.

« Autre comparaison : Vous voulez allumer votre gaz. Supposez qu le gaz soit le fluide du médium et le feu l'esprit. Si vous n'ouvrez pas le robinet, la lumière ne se fait pas et si, une fois le robinet ouvert, vous

n'allumez pas, la lumière ne se fait pas non plus et, si vous allumez votre allumette et que vous l'approchiez du bec fermé, les ténèbres ne cesseront point. En un mot, pour avoir de la lumière, il faut que le gaz s'échappe et rencontre du feu et, pour avoir un phénomène spirite, il faut que le fluide puisse s'échapper du médium et qu'il rencontre un esprit.

« D. — *Il y a des gens qui ouvrent et qui ne rencontrent rien ?*

« R. — Oui ».

Signalons, en passant, une petite manie orthographique que l'esprit Charles avait de son vivant. Il écrivait le mot : faisons — fesons. — Il l'a de nouveau orthographié ainsi dans une communication, puis effacé, pour montrer sa personnalité, car le médium n'a jamais connu le communiquant. Notons aussi cette réflexion si juste de l'esprit Roudolphe: « C'est indispensable que les faits spirites soient établis avec beaucoup de certitude, et mieux vaudrait un tout petit phénomène reconnu absolu et contrôlé à outrance, qu'un fait étonnant qui, par son absence de contrôle, laisserait les assistants dans le doute. »

Dans la partie qui concerne le somnambulisme, nous voyons qu'un médium peut réellement en développer un autre par son influence, qui diffère dans ce cas du magnétisme ordinaire. Au sujet de l'extériorisation de l'âme nous lisons :

« D. — *Que se passe-t-il quand un magnétiseur fait des expériences de désagrégation et fait sortir le corps astral du corps du sujet ?*

« R. — Le phénomène se produit de plusieurs façons : il y a des faits d'animisme, où le corps astral sort tout seul du corps matériel, avec la seule impulsion donnée par la volonté du médium — Ceci, c'est le cas le plus rare — ensuite vient le cas où le médium s'extériorise sous l'action magnétique du magnétiseur seul, puis, enfin, le cas du magnétiseur ne pouvant agir seul et obligé d'accepter notre aide. Ceci vous donne la progression des états : 1° Le sujet pouvant s'extérioriser seul ; 2° Le sujet ne pouvant s'extérioriser que sous l'action magnétique d'un incarné, et 3° le sujet étant obligé d'avoir recours à deux forces : une qui le fait sortir de chez lui, et une autre qui vient lui faire faire la moitié du chemin.

« Mais, telles qu'elles sont faites, ces expériences d'extériorisation ne prouvent que l'existence d'une personnalité autre que la chair — il faudrait que ceux qui les font cherchent où cela peut aboutir et quelle en est la cause ».

Signalons les définitions suivantes sur l'âme et l'inconscient :

« L'âme ne se dédouble pas, et si, quelquefois, elle paraît avoir un dualisme et, même si elle paraît être plusieurs dans une, cela n'indique pas, que ses parties soient nombreuses, mais bien ceci, c'est que : comme, en se réincarnant, l'âme se soumet volontairement et nécessairement à la matière qui, par ses centres nerveux, lui permet de se manifester sous toutes ses formes et que, dans chacune des nombreuses existences qu'elle a traversées elle a été en proie à des passions différentes et à des sentiments nombreux et complexes, il y a de ces sentiments qui sommeillent en elle,

oubliés dans un coin, comme sommeillent et sont oubliés bien des faits de notre enfance que nous retrouvons cependant, dans un des tiroirs de notre mémoire, quand nous en sollicitons le rappel ».

« D. — Cette théorie expliquerait-elle l'inconscient ?

« R. — Oui et non, c'est-à-dire que nous n'admettons pas l'inconscient qui se révèle plus intelligent ou supérieur à l'âme et à l'état conscient, mais cette pluralité des existences de l'âme explique les tendances diverses et les anomalies qu'on retrouve tout au fond de soi-même et avec lesquelles nous sommes en lutte perpétuelle durant toute la vie terrestre : lutte entre l'attrait vers le dévouement et le fond égoïste dont il reste des parcelles ; lutte entre l'intelligence qui veut marcher, la curiosité qui veut savoir et la paresse, la nonchalance, qui engagent au repos et à l'indifférence ; lutte, enfin, entre toutes les qualités que nous venons chercher à acquérir en incarnation et les anciennes tendances de l'incarnation précédente — anomalie, dans l'état présent, chez l'ouvrière qui a des goûts et des délicatesses de princesse, et chez la grande dame qui a des tendances grossières — voilà, chère amie, ce qu'est et d'où vient cette dualité qui fait croire aux théosophes que l'âme s'épluche comme un oignon qui a plusieurs peaux les unes sur les autres. »

Dans la partie intitulée : Configuration du système. l'esprit reconnaît que certaines questions sur l'origine des choses lui sont absolument inconnues et il avoue son ignorance qui est, dit-il, partagée par les esprits terrestres trop peu évolués pour résoudre un si formidable problème. Cette modestie inspire la confiance plus que ne saurait le faire des théories prétentieuses et incompréhensibles, comme celles qu'on nous a si souvent servi comme étant le dernier mot de la vérité.

Les guides expliquent l'inégalité entre les hommes par les différences qu existent entre leurs degrés d'évolution : toutes les âmes n'ayant pas été créées en même temps, celles qui sont les plus vieilles ont l'avance sur les autres. Sur le dégagement de l'âme, son rayonnement fluidique, ses progrès dans l'espace et sur la terre, les renseignements fournis par les guides sont en accord avec ce que nous savons déjà par l enseignement d'Allan Kardec. C'est un plaisir de retrouver sous des formes toujours originales et spirituelles des indications qui confirment sur beaucoup de points nos connaissances antérieures. Toutes les instructions relatives à la réincarnation sont très instructives, car les guides répondent toujours logiquement à toutes les objections qui leur sont faites.

Au sujet du spiritisme, citons ces deux réponses des guides qui sont une approbation complète de la recherche scientifique des phénomènes :

« D — *M. Myers a-t-il raison de dire : « Le temps est passé des arguments à priori, des déclarations spiritualistes des esprits élevés, des discussions fantaisistes et des opinions pieuses : la question de la survivance de l'homme est une branche de la psychologie expérimentale ?* »

« R. — Oui. Je voudrais ajouter que les spirites qui sont encore attachés à des anciennes croyances avaient, dans le principe, voulu faire

accorder la nouvelle croyance avec l'ancienne, mais qu'aujourd'hui le progrès s'est fait, et c'est pourquoi M. Myers dit que le temps des arguments à priori est passé.

« R. L. — Il ne faut pas être trop croyant — cela pouvait passer il y a quelques années, mais nous arrivons à une période décisive pour le Spiritisme. On serre de près la doctrine : d'un côté les savants qui veulent se rendre compte, de l'autre les matérialistes, puis les théosophes et les différentes religions. Il faut donc être sérieux et réfléchis si nous voulons progresser, car c'est le moment où la croyance veut s'établir, et il ne faut pas qu'elle s'attarde dans les pièges que veulent lui tendre tous ces mauvais frères.

« Il s'agit d'épurer la corporation, et de ne pas permettre qu'à une époque où tout est analysé logiquement et scientifiquement, on vienne vous faire des tours de passe-passe en se jouant de votre crédulité et en vous faisant croire à des manifestations émanant d'Esprits, tandis qu'elles émanent de prestidigitateurs. Moins d'expériences publiques et plus de groupes intimes — Voilà où sera le progrès.

« D. — *A-t-on raison de penser qu'il devient nécessaire de convaincre les savants.*

« R. — Oui, parce qu'il faut leur sanction pour imposer la croyance aux foules — à cause de la masse qui n'étudie pas et ne se range que devant le veto de la science. »

Parmi les preuves de la réalité des intelligences qui se manifestent ainsi, qui sont rapportées à la fin du volume, citons-en une, entre autres, qui nous paraît tout à fait démonstrative.

« Mlle R. P. et mon fils étant à la table, je dis : « Si vous êtes réellement notre ami Roudolphe, donnez un bon conseil à C. qui n'est pas très bien disposé aujourd'hui »

« Par les balancements de la table, on obtient : Je lui veux un tendre visage. Nunquam licet imo quam omnes laudant verberare. Traduction : Il n'est jamais permis de frapper, surtout quand tout le monde loue.

« Quand la phrase latine a commencé, nous avons cru à une erreur de notre part ou à une mystification. Mon fils reconnaissant que c'était du latin — que seul de nous trois il savait — m'a fait signe de continuer à noter les lettres. Il certifie qu'il ne pensait guère à du latin et qu'il aurait construit la phrase autrement. »

Pour nous qui connaissons deux des personnes qui ont obtenu cette communication, nous avons la certitude absolue de leur bonne foi, et l'emploi de cette langue étrangère ne peut être mis sur le compte de la subconscience de M. C., qui n'aurait sûrement pas employé cette tournure latine, comme il nous l'a affirmé depuis. Remercions Mme de W. d'avoir eu le courage de publier cet intéressant recueil, elle en sera récompensée par la pensée d'aider au progrès de l'humanité en faisant connaître et aimer ce monde invisible dans lequel nous devons tous aller un jour.

Vérifions sérieusement nos feuilles d'impôts

On peut faire réduire ses impôts dans les trois mois de la publication du rôle de 1903. C'est le dernier délai pour la propriété bâtie.

Aux contribuables qui viennent de recevoir leurs feuilles d'impôts, et qui constatent avec peine que loin de diminuer ils augmentent toujours nous dirons :

Consultez une brochure que vient de publier M. Mercier, avoué honoraire, professeur de législation rurale à l'Institut Agricole de Beauvais (Oise), sur la revision de l'impôt.

1° Pour la propriété bâtie.

2° Pour la cote mobilière et personnelle.

3° Pour les portes et fenêtres.

Cet opuscule de plus de cent pages contient les renseignements nécessaires pour les exemptions, les évaluations de propriété, et les réductions à obtenir ; le résumé de la jurisprudence jusqu'à ce jour, et, enfin les formules préparées pour les réclamations à faire dans les trois mois qu suivent la publication du rôle de 1903.

Prix *franco* : 1 franc. — La demander à l'auteur à Beauvais.

Correspondance

Le 15 décembre 1902.

Mon cher Monsieur Delanne et frère en sp.

J'arrive bien tard pour vous dire tout le succès qu'ont eu les conférences que M. Léon Denis est venu donner dans notre ville.

Je n'ai pas la prétention de vous en faire le compte rendu, mais seulement vous donner quelques notes qui vous serviront pour en informer les lecteurs de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*.

La première conférence a eu lieu le 29 novembre. Devant un auditoire nombreux et choisi qui, bien avant l'heure remplissait le grand amphithéâtre de l'ancienne Faculté des Lettres, notre cher Conférencier a éloquemment démontré les témoignages scientifiques du Spiritualisme moderne. Passant en revue les preuves nouvelles que les recherches des savants ont accumulées en faveur des phénomènes d'outre-tombe, il a, dans un magnifique langage, affirmé les vérités scientifiques du spiritisme ; et l'auditoire gagné par sa merveilleuse dialectique, lui a prouvé par de nombreux applaudissements l'excellente impression que sa parole a produite.

Dans sa deuxième conférence du 3 décembre, son succès a été plus grand encore qu'à la première réunion.

L'orateur avait pour texte : Les vies successives. Le problème de la Destinée.

La salle, pourtant très vaste, était littéralement comble, on s'entassait dans les travées et les couloirs ; beaucoup de personnes ont dû se retirer faute de place. Malgré cette affluence, jamais auditoire ne futplus attentif et je dirai même plus sympathique. D'unanimes applaudissements et une longue ovation ont acclamé M. Léon Denis à la fin de son discours.

Le conférencier avait annoncé en commençant, qu'il répondrait volontiers aux objections qui lui seraient présentées.

L'un des membres les plus actifs et les mieux écoutés de la Société antireligieuse de Toulouse. « La raison et la pensée libres », qui certes eût été mieux inspiré en gardant le silence, vint à la Tribune pour déclarer avec une certaine crânerie, que le « spiritisme ne reposait sur rien de sérieux, « que les esprits n'existaient pas, que l'on n'en avait jamais vu, qu'après « la mort tout était fini, etc., etc., tout le boniment matérialiste enfin ; « mais qu'il fallait se préoccuper, si dans ce culte nouveau élevé à « l'esprit, si dans cette religion « modern style » défendue avec tant de « talent par l'orateur, il n'y avait pas, comme dans toutes les religions, « d'une part *des naïfs*, et de l'autre des « profiteurs. »

Et tout cela fut dit d'une manière si étrange, si embarrassée, si ridicule, et ses arguments qu'il s'obstinait à chercher partout et qui persistaient à lui échapper ! Bref, ce fut plutôt un intermède gai venu à point pour dérider un instant l'assemblée.

Il avait à peine terminé sa grotesque harangue que M. L. Denis lui administra la plus éloquente et la plus convaincante démonstration, — toute fraternelle et courtoise cependant — de l'insanité de sa critique. Et ce fut un magnifique triomphe pour notre conférencier qui, dans une péroraison brillante, retrouva là ses accents les plus sublimes et les plus élevés.

En somme, deux soirées glorieuses pour la cause spirite à Toulouse, et nous les devons à M. Léon Denis qui, avec le zèle dévoué d'un apôtre, se consacre, tout entier, nous savons, nous, avec quel désintéressement, à répandre dans tous les milieux la vérité spirite.

Qu'il reçoive ici l'expression de notre gratitude.

Selon son habitude, la presse Toulousaine, je parle de la presse républicaine, s'est bien gardée de rendre compte de nos conférences. Nous l'y avions cependant invitée, mais elle juge prudent de n'en rien dire.

Je profite de cette circonstance pour vous annoncer que la Déclaration légale de la Société Toulousaine d'études psychiques et de morale spirite a été faite à la Préfecture de la Haute-Garonne, le 15 octobre dernier, et que l'insertion dans le *Journal officiel* a eu lieu le 31 octobre. Grâce à ces formalités légales, l'organisation civile de la société est un fait accompli.

Vous pouvez l'annoncer à vos lecteurs.

Veuillez agréer, etc. CADAUX.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE.

Journal de la Société de recherches psychiques

Messieurs Vaschide et Pieron ayant fait des essais de télépathie, n'ont pas réussi, mais ils se gardent bien de déclarer que d'autres ne peuvent pas réussir. C'est que nous connaissons encore fort peu de choses sous ce rapport et l'on peut se demander si, pour obtenir un résultat positif, il ne faut pas encore autre chose qu'une grande sympathie entre l'agent et le sujet et s'il n'est pas nécessaire, comme nous sommes portés à le croire, que ce dernier possède une sensibilité spéciale, dont ces messieurs ne seraient pas doués. C'est ainsi que les phénomènes médiumniques ne peuvent s'observer qu'en présence de certains sujets.

Quoiqu'il en soit, nous voyons dans le *Journal* de la S P. R. que Miss Grieve a été plus heureuse, ce qui lui a permis de communiquer les intéressantes observations qu'on va lire ;

The Leasowes, Halesowen, Worcestershire,
15 décembre 1901

Mes expériences de transmission de la pensée sont encore peu nombreuses, car je n'ai pu les commencer que le 15 novembre dernier. Miss Hitchfield, professeur du collège, dit qu'elle m'enverrait une pensée ce soir entre 10 h. et 10 h 10. Je restai seule dans mon bureau, tandis qu'elle se couchait et pensait. Je m'efforçai de rester neutre autant que possible et notai à mesure les pensées qui se présentaient à mon esprit, sans les provoquer. Au bout de cinq minutes environ, une charmante lumière bleuâtre sembla remplir ma chambre, prenant bientôt une teinte d'un blanc d'argent, tandis qu'une dame que nous connaissions toutes deux fit son apparition et me dit : « Dieu *est* esprit et non *un* esprit. Les personnes qui se noient ont vécu leur temps et leur vie n'a pas été abrégée. »

La pensée de l'agent était réellement un beau clair de lune, un lac entouré d'ombres épaisses. Ainsi donc le résultat fut incomplet.

La nuit suivante, je pensais à Miss Hitchfield, tandis que nous étions couchées, chacune à une extrémité de la maison. Je songeai que mon père chassait chez lui avec des chiens au milieu des bois. Miss Hitchfield le perçut *parfaitement*. Le 28 novembre, je me rendis avec Miss Coad, vers 6 heures du soir, dans le bureau de Miss Hitchfield, et celle-ci pensa environ pendant 10 minutes. Au bout de 7 minutes, je vis un pont au dessus d'un canal, comme à Venise. Ce n'était cependant pas une partie de Venise que je reconnus, mais je vis un château important sur la droite. Miss Coad ne vit rien (ce qui confirme la réflexion que je présentais plus haut :

Le Trad). La pensée était la suivante : Miss Hitchfield sur un pont, à Stockolm, regardant un château sur la droite : derrière elle un beau coucher de soleil. Je pensais ensuite au jeu de Tobogga, auquel je jouais chez moi, lorsque ma sœur fut victime d'un accident. Miss Hitchfield vit exactement la scène : d'abord la maison, puis une longue pente couverte d'herbe ; puis le chemin des voitures et la palissade blanche avec le petit ruisseau au bout d'une autre pente ; mais elle ne vit pas les traineaux. Ensuite Miss Coad pensa. et en une demi-minute, je vis correctement la scène. C'était un rocher particulièrement escarpé ; un étroit sentier y était tracé et le descendait à moitié. Au bas, la mer était agitée et Miss Coad s'y baignait avec un chien collie noir. C'était bien là sa pensée, sauf qu'elle s'était efforcée de ne pas y mêler son chien. C'est ce que Miss Hitchfield n'avait pas saisi.

Arrivons au 1er décembre. Le 26 novembre, nous avions subi un examen d'anatomie. Les copies avaient été corrigées par Miss Hitchfield, qui ne connut le classement que le 1er décembre *seulement*. On devait faire connaître le résultat le lendemain à midi.

Cette nuit du 1er décembre, tandis que j'étais couchée, sans penser à rien de spécial, il me sembla tout à coup voir une feuille de papier portant, écrits de la main de Miss Hitchfield, la liste des noms avec les points et le classement. Je ne pris pas la peine de me lever et de les écrire, mais c'est la première chose que je fis le lendemain 2 décembre à 6 heures du matin. dès que je fus levée, et je donnai la liste à signer à Miss Coad. En tête se trouvaient trois noms ayant chacun le maximum de points, cinquante, et je vous laisse à penser l'émotion qui régna pendant toute cette matinée, lorsque je le déclarai et qu'elles durent attendre jusqu'à midi la production de la liste, pour en avoir la preuve. Tout était exact jusqu'au plus petit détail. Miss Hitchfield dit qu'elle n'avait pas conscience d'avoir pensé aux résultats au moment où je les voyais, quoiqu'elle y eût bien pensé auparavant et que ce n'était pas du tout le classement auquel elle s'attendait. »

« Os H. Grieve. »

Sur la demande qui lui en fut faite. Miss Griève fournit un carnet de notes écrites au crayon et contresigné par Miss Hitchfield, qui confirme le récit ci-dessus.

Le même numéro contient une communication de M. Podmore sur un fait de maison hantée, qui lui a été transmis par Miss W..., fille du directeur de l'école installée dans cette maison :

C est en juillet 1894 que Miss W.... crut voir son frère venir au devant d'elle avec toutes les apparences de la souffrance. Ella s'assura aussitôt que l'enfant, indisposé, n'avait pas quitté son lit.

En m rs 1901, la même personne vit à côté d'elle son grand-père, qui à ce moment était gravement malade. Elle remarqua toutes les particularités de son costume. Il disparut au bout d'un instant. Il mourut fort peu de temps après.

M. Podmore s'étant rendu sur les lieux pour faire une enquête, recueillit le récit de deux autres apparitions d'un jeune garçon dans la même maison, l'une en 1898, l'autre en 1901. Dans le premier cas le sujet avait entendu dire que la maison était hantée, mais sans y songer au moment où elle vit l'apparition. Dans le second cas, le sujet avait entendu parler également de certains troubles, mais avait répondu que c'étaient probablement les rats qui causaient les bruits et n'y avait plus pensé. Elle n'avait jamais entendu parler d'un fantôme de jeune garçon.

Nous trouvons encore une histoire de maison hantée dans le numéro de décembre du *Journal* de la S. P R. Il s'agit du récit par plusieurs membres de la même famille des apparitions d'une *Dame* vêtue de noir qui se montra plusieurs fois... très peu de temps avant la mort d'un membre de la famille. La coïncidence fut constatée quatre fois, tandis que l'on ne trouve de récit détaillé d'apparition sans coïncidence de mort qu'une seule fois. Mais l'auteur dit que cette dame, grande, mince, était toujours vêtue de noir : qu'elle apparut si souvent et sans cause, que ses sœurs avaient fini par ne s'en impressionner que lorsque quelqu'un de la famille était malade, car alors on pensait que c'était un avertissement. Plusieurs membres de la famille parlent encore d'un piano qui donna un certain nombre de notes la nuit de la mort du père de famille.

Un chien laissé quelques minutes seul dans une chambre fut retrouvé dans un tel état de terreur, qu'il fallut le porter dehors : c'était cependant un animal très hardi à l'état normal. Il y eut encore de nombreux bruits de coups, de pas, etc., mais l'auteur du récit ne fait que les mentionner. Ses deux frères, ses deux sœurs et un domestique confirment son récit.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

« L'Uebersinnliche Welt » publie d'après la revue italienne *Lombardia* les réponses adressées par sir W. Crookes au professeur Falcomer.

Celui-ci, en effet, dans le dessein de mettre un terme à la campagne anti-spirite qui se poursuit dans la presse au sujet des prétendues rétractations de l'illustre savant, écrivit à ce dernier, le priant de lui faire connaître, en outre, s'il avait publié autre chose concernant le spiritisme depuis ses « Researches ».

A quoi le savant anglais répondit :

« En dehors de mon discours d'ouverture à la « Société des recherches

psychiques » et d'une seule analyse de ce discours devant la « Britisch Association » de Bristol en 1897, je n'ai rien publié sur le spiritisme.

En outre, les soupçons, les accusations imputés aux deux midium Cook et Home exigeaient une réfutation autorisée. Aux questions de M. Falcomer sur ce point la réponse fut la suivante :

« Cher Monsieur,

Voici vingt-cinq ans que je suis en proie aux accusations et aux faux rapports relativement à mes recherches sur le domaine des apparitions spirites. Depuis 1870, époque où parurent mes premières études sur ce sujet, il ne se passe pas une semaine ou je ne reçoive une lettre semblable à celle que vous m'envoyez Si j'avais dû répondre à tous ces messages, il aurait fallu que j'abandonnasse toute autre occupation pour me consacrer à la polémique.

J'ai depuis longtemps considéré comme inutile de me défendre contre ces accusations, et vous conviendrez que mon temps se trouve mieux employé, consacré à de nouvelles recherches. Il n'y a rien de bon à espérer de semblables discussions, et je veux attendre le jugement de la postérité. Cependant je veux faire, pour une fois, exception à la règle que je me suis imposée et répondre rapidement à vos questions.

1° Je me suis toujours refusé à prendre une part quelconque aux recherches faites par d'autres ; 2° mon opinion sur le sujet, mon opinion actuelle se trouve largement exposée dans mon discours à la « British Association » et dans celui de 1897 à la Société des recherches psychiques ; 3° dans le cours des vingt-cinq dernières années, je n'ai eu qu'une seule séance avec la personne dont vous parlez (c'est Florence Cook que l'on veut dire) et j'ignore absolument les circonstances auxquelles vous faites allusion.

(Il importe ici de reproduire textuellement la question à laquelle les lignes précédentes répondent. La voici : Est-il vrai que Florence Cook, après les séances qu'elle a eues avec vous, fut prise en flagrant délit de fraude pendant l'apparition du fantôme Katie King ?)

Au sujet du médium Home, on demandait ceci au Dr Crookes :

Est-il exact que Home fut également démasqué, et, à cause de cela, condamné ?

Voici la réponse :

4° « Il est *absolument faux* que le médium Home ait été surpris en flagrant délit de fraude et condamné. »

Le professeur Falcomer confia au savant Anglais qu'un psychiâtre distingué était d'avis que la photographie de Katie King avait été obtenue par fraude A quoi le Dr Crookes répondit :

« J'ai pris cette photographie uniquement pour ma *conviction personnelle*, et je l'ai prise dans les conditions de prudence et d'observation les plus sévères. Aussi, comme je suis persuadé de son authenticité, je ne m'inquiète nullement de ce que peuvent penser ceux-là qui n'ont peut-être jamais vu de photographies authentiques. »

On écrit de Dresde : La « Société psychologique » vient de se dissoudre.

Une autre société s'est fondée, laquelle, se rattachant à celle de Breslau, demeurera comme celle-ci uniquement cantonnée sur le terrain scientifique. Son nom : « Société des recherches psychiques. »

A lire dans le numéro d'octobre de l'*Uebersinnliche Welt* une appréciation nouvelle du phénomène de Berbenno.

Nous avons parlé il y a quelques mois, ici même, de ce fait inexplicable qui, depuis vingt ans, donne un cachet spécial à cette petite cité de l'Engadine — du moins ce cachet n'est-il appréciable que par ceux qui se promènent la nuit, au clair de lune.

C'est une petite flamme qui apparaît vers le milieu de la nuit, et qui disparaît assez rapidement pour qu'on n'ait pu parvenir, jusqu'ici, à comprendre sa nature. Plusieurs écrivains et observateurs spirites ont voulu y voir une manifestation de défunts — assimilant en ceci le phénomène aux feux errants des cimetières. — Aujourd'hui, M. Anton Schlaeter — qui a fait le voyage tout exprès pour étudier le fait — veut y voir un phénomène d'Animisme — et il appuie sa théorie de cette observation, d'ailleurs exacte, que la flamme semble surgir du milieu d'un groupe d'habitations. Et le rapprochement paraît assez judicieux. Puisqu'il n'y a que des vivants dans ces maisons, s'est dit M. Schlaeter, ce sont donc les vivants qui causent le phénomène — Aksakof, ajoute-t-il avec raison, a relaté déjà des faits d'action de vivants à distance, soit pendant le sommeil, soit pendant la veille.

Sans doute, mais je ne crois pas que ces manifestations relatées par le savant Russe aient jamais eu un caractère aussi... impersonnel.

A ceci, M. Schlaeter répondra que nous sommes loin d'avoir encore enregistré toutes les possibilités de manifestations hyperphysiques.

Et sans doute il aura raison — ce qui n'empêche que je ne me sente pas irrésistiblement entraînée vers sa théorie.

THÉCLA.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Société d'Etudes psychiques de Lille

La Société d'Etudes Psychiques vient de faire à Lille des expériences très intéressantes sur l'Extériorisation de la Sensibilité, grâce à un sujet qui présente ce phénomène d'une façon tout à fait remarquable. Ce sujet

va être amené à Paris, où les expériences seront renouvelées et complétées devant le groupe de la Société d'Etudes psychiques qui réside à Paris.

A ce propos, nous avons demandé si des personnes étrangères à la société seraient admises à voir ces expériences. Il nous a été répondu qu'en principe les réunions expérimentales étaient absolument réservées aux membres de la société. Toutefois, à cause de la rareté des phénomènes que présente le sujet actuel et des nombreuses demandes qui existent déjà, quelques séances supplémentaires seront organisées. Les personnes qui voudront y assister, devront adresser une demande à

Monsieur le Vice-président de la Société d'Etudes Psychiques,
20, rue Lécluse, 20 — Paris.

Des conditions particulières seront faites pour nos abonnés ; ils feront donc bien de joindre une bande imprimée du journal à leur demande.

Revue scientifique

Le n° du 20 décembre dernier analyse un mémoire de M. Oldham concernant les bruits que l'on entend parfois dans le sol et qui peuvent acquérir une très grande intensité. M. Oldham rappelle les enquêtes poursuivies à leur sujet tant en Asie qu'en Europe, et le savant géologue se montre disposé à admettre qu'il y a lieu de réviser les innombrables observations réunies jusqu'ici. Certaines d'entre elles se rapportent à des exercices de tir, à des orages lointains, au roulement des lames sur la plage, à l'éboulement des berges des fleuves ; d'autres indiquent la concentration d'ondes sonores à des points favorablement disposés.

Il n'en est pas moins certain qu'il existe des bruits reconnus un peu partout sur le globe qui sont indépendants de ces causes. M. Oldham leur assigne une origine sismique, en comprenant cette expression dans le sens le plus large ; c'est-à-dire qu'ils seraient dus à des modifications de tension du sol, à des réarrangements qui, prenant la forme de vibrations élastiques, se transmettent vers la surface pour y devenir sensibles par des sons graves, sourds, plus ou moins prolongés.

La Revue Spirite

de décembre, renferme un article de M. Béra dans lequel l'auteur déclare que les spirites ont eu tort, au Congrès de 1900, de proclamer leur croyance à l'existence de Dieu. Nous pensons, nous, qu'ils ont bien fait, car il nous paraît impossible, une fois démontrée l'existence indépendante de l'âme, de nier celle de Dieu. S'il est un postulat de la raison qui s'impose à nous, c'est que rien ne vient de rien, autrement dit que si l'intelligence de l'homme est une réalité indépendante de la matière, il faut qu'elle provienne d'une intelligence universelle. Puis, les communications spirites reçues dans le monde entier nous prouvent l'existence de la loi morale qui régit le monde spirituel ; il n'est pas de meilleure démonstration de cette justice immanente qui est notre espoir et notre consolation, d'autant plus qu'elle n'apparaît pas comme éternelle dans ses

décrets; ce qui montre la bonté unie à la justice. Vouloir, ensuite, spéculer sur la nature de cette intelligence nous semble une présomption énorme, étant donnés notre ignorance et le faible degré de notre évolution dans l'infini. Mais cela n'empêche pas d'affirmer son existence. Nous affirmons tous les jours l'existence de choses que nous ne comprenons pas et que nous n'avons jamais vues, témoin celle de la gravitation universelle. Soyons plus modestes car souvent déjà ce qui paraissait incompréhensible est devenu clair par la suite, lorqu'une découverte venait dissiper l'obscurité des phénomènes observés.

Nous avons eu le plaisir de trouver encarté dans ce numéro le portrait de Mlle France Darget, dont nos lecteurs ont pu souvent goûter les fraîches poésies

La Revue des Etudes psychiques

rend compte, d'après l'article publié par M. de Albertis dans le *Messagero* de Rome, des expériences de M. de Rochas avec le médium Politi, au sujet des contractures provoquées à distance par l'intermédiaire de l'eau ou du fer. Sur la Marne, à 400 mètres de distance et lorsque le médium avait le dos tourné, la contracture se produisit avec un retard de 3 à 4 secondes. Au moyen des rails de tramways, c'est à 1100 mètres que s'est produite la contracture et presque instantanément. Notre confrère donne une relation détaillée des étranges phénomènes de clairvoyance et de dédoublements dont nous avons entretenu nos lecteurs dans notre dernière revue de la Presse Allemande.

La Paix Universelle

Poursuit vaillamment sa campagne en faveur de la liberté du Magnétisme ; dans le N° du 1er janvier, nous lisons avec satisfaction que le nombre des signataires de la pétition s'élève à ce jour au chiffre respectable de DEUX CENT VINGT-DEUX MILLE, QUATRE CENT SOIXANTE SIGNATURES, et rien ne dit que le mouvement soit terminé.

Fidèle au programme qu'il s'est tracé, M. Bouvier tient à montrer comment il est possible de faire chaque année du socialisme en action, aussi bien et mieux encore qu'en paroles, lorsqu'il s'agit de travailler au bien de la société. Le 21 décembre dernier, il a distribué à 15 vieillards nécessiteux une pension de 50 francs pour les aider à passer les mois d'hiver toujours si cruels aux pauvres gens. Nous le félicitons de son initiative que nous voudrions voir généralisée dans tous les centres spirites.

Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy

Le numéro de fin d'année est consacré tout entier à une très intéressante étude sur la physionomie, par un ancien élève de l'Ecole polytechnique. Le principe de cette recherche c'est qu'il existe toujours une corrélation intime entre l'âme et ses manifestations extérieures qui se traduisent par le geste, les intonations de la voix, le jeu de la physionomie et la parole. On conçoit que la répétition fréquente des mêmes actions arrive à modeler le visage aussi bien dans son expression que dans sa forme.

C'est au livre de M. Lados que sont empruntés les documents et les figures qui accompagnent cette étude très claire et très bien écrite.

La Médianita

Sous ce titre, va paraître cette année un nouveau journal Spirite Italien, sous la direction de M. Carreras, dont nos lecteurs connaissent déjà le nom, par les études qu'il a publiées dans le Journal *Luce et Ombra* et dont nous avons donné des traductions.

Les bureaux de la rédaction sont situés Via Aurora n° 43, à Rome.

Le prix de l'abonnement est de 4 francs par an pour l'Italie et de 4 fr. 50 pour l'étranger. Chaque fascicule comprendra 16 pages de texte.

Nous souhaitons bonne chance et grand succès à notre nouveau confrère qui prendra la place du *Vessillo Spiritista* que la santé de M. le capitaine Volpi ne lui permet plus de faire paraître.

*
* *

Au dernier moment, nous apprenons que notre ami M. Jules Gaillard vient de faire une conférence publique sur la libre-pensée au théâtre de l'Isle sur-Sorgue, le 28 décembre dernier et qu'il y a obtenu un grand succès. Tous ceux qui ont entendu la parole chaude et colorée de ce vaillant lutteur, ne seront pas étonnés de sa réussite, car il sait faire pénétrer dans toutes les âmes, la conviction qui l'anime.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher) — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

Sur l'idée de Dieu

Dans un des derniers numéros de la Revue Spirite, notre ami, M. Béra, a déclaré qu'à son avis le Congrès Spirite de 1900 avait eu tort de mettre dans son programme la question de l'existence de Dieu. Nous croyons, au contraire, que c'est un devoir absolu pour les Spirites de proclamer hautement leurs croyances et qu'ils n'ont pas à reculer devant l'affirmation de ce qu'ils croient la vérité.

Ce qui fait justement que le Spiritisme n'est pas une religion, c'est qu'il n'impose pas de dogmes, qu'il n'a pas de culte ni de prêtres, et que chacun des principes qu'il défend peut sans cesse être remis en discussion, comme cela a lieu dans les sciences.

Il serait positivement absurde de décréter l'existence de Dieu, comme jadis Robespierre, celle de l'Etre Suprême On ne décrète pas l'existence d'une cause, on la démontre. Mais il est très naturel, très sensé de demander aux spirites réunis en Congrès, si de leurs études particulières est résultée pour chacun la conviction de l'existence d'un être infiniment puissant, infiniment intelligent, juste et bon, et nous n'avons pas été surpris de l'unanimité dans l'affirmative, car il nous paraît logiquement impossible d'être convaincu de l'immortalité de l'âme par le Spiritisme et d'être athée. Il ne s'agissait pas là de s'ériger en concile, de proclamer un dogme, et de déclarer ce qui doit être admis ou rejeté par les spirites, mais simplement de savoir si de l'ensemble des recherches faites dans tous les pays résulte, oui ou non, la nécessité logique d'admettre une cause première qui explique les énigmes du monde et les lois qui régissent le principe spirituel.

Il est rationnel, lorsque l'on croit que l'intelligence est la résultante des fonctions de la matière organisée du cerveau, de supposer que cette intelligence disparaît lorsque sa cause est détruite, c'est-à-dire à la mort de l'individu ; comme il n'existe pas de cerveau matériel dans l'espace, on peut nier qu'il existe une intelligence autre que celle de l'homme dans la nature. Dans cette hypothèse, l'ordre et l'harmonie de l'univers seraient les résultats ultimes du jeu des atomes matériels, puisque pendant l'éternité antérieure toutes les combinaisons représentant le désordre et le chaos

ayant été épuisées, il n'est plus resté qu'une combinaison réalisable, précisément celle qui existe aujourd'hui, de sorte que l'état actuel, loin d'être prédéterminé, ne serait que la résultante nécessaire des propriétés inhérentes à la matière éternelle. Dans ces conditions, on ne peut voir dans la nature que de la matière en mouvement ; seule elle est éternelle, infinie. L'astre qui se meut dans l'étendue est guidé par une force aveugle et fatale, au même titre que l'énergie consciente engendrée dans le cerveau humain par les actions chimiques de la cellule nerveuse qui se décompose. Si l'on est conséquent avec ces principes, on ne doit pas faire de distinction entre la chute d'une pierre qui détermine une avalanche et tue vingt-cinq personnes et l'assassin qui fait périr un ou plusieurs individus. Ce sont des circonstances nécessaires et inéluctables qui guident la pierre ou le couteau du meurtrier, et les mots de vertu, de responsabilité morale, sont aussi vides de sens que s'ils s'adressaient à la foudre.

Quelle folle chimère ne poursuivent-ils pas ceux qui parlent de liberté, de progrès et d'amélioration de notre sort ? Si l'homme n'est, à tout prendre, qu'un automate dont les lois naturelles commandent les rouages, que tout se réduise, en dernière analyse, à des mouvements de molécules inertes, comment voulez-vous réagir contre la fatalité invincible qui nous a enfantés et qui dirige le monde ? Les « éternelles lois d'airain » nous enserrent dans leur inexorable réseau, et l'homme n'est pas plus capable d'en modifier l'enchaînement inébranlable qu'une rivière de se détourner spontanément de son cours. Dès lors, à quoi bon parler de droit, de morale et de justice ? Ce sont des mots vides de sens, puisqu'ils supposent chez ceux auxquels on les applique la faculté de résister, c'est-à-dire la liberté.

Telles sont bien les conséquences certaines de l'hypothèse matérialiste, et quelque désolantes qu'elles soient pour ceux qui ont la faiblesse de conserver encore de la vénération pour ces vocables surannés qui s'appellent : pitié, amour, justice, fraternité, il faudrait s'y soumettre, et s'efforcer de voiler l'horreur de la réalité sous le manteau d'un stoïcisme désespéré, si la doctrine matérialiste était exacte.

Heureusement, nous n'en sommes pas là. Le matérialisme n'est pas une vérité démontrée. Jamais il n'a pu expliquer par quel pro-

dige la conscience sortirait de l'inconscience, comment se produirait ce véritable miracle, et maintenant que nous possédons des démonstrations positives de l'existence de l'âme et de son immortalité, le cauchemar brutal du matérialisme est dissipé pour toujours. C'est un des bienfaits du Spiritisme d'avoir apporté à la grande théorie spiritualiste des arguments sans réplique, car on ne discute pas avec les faits, il faut les subir.

Déjà, pendant la vie, les manifestations extra-corporelles de l'âme montrent avec évidence son indépendance de la matière. La clairvoyance, si souvent observée dans le passé, est devenue de nos jours, grâce à la *Société Anglaise de Recherches psychiques*, un phénomène incontestable, et comme dans ce cas les sens physiques sont inactifs, comme la vision a lieu indépendamment de la lumière terrestre, de la distance et des obstacles interposés, il faut en conclure que cette faculté de vision est essentiellement possédée par le principe animique, qui fonctionne en dehors des conditions généralement nécessaires à la fonction visuelle lorsqu'elle s'exerce par l'organisme humain. Cette double vue plonge dans le passé et s'élance dans l'avenir ; elle est donc indépendante du temps, et l'être qui la possède participe évidemment de ces conditions qui l'affranchissent des lois imposées à la matière brute.

Les phénomènes télépathiques nous mettent en présence de faits qui offrent les mêmes caractéristiques. La pensée qui part de l'agent pour agir sur le percipient est véritablement une *force psychique*, en ce sens qu'elle diffère intrinsèquement de toutes les formes de l'énergie que nous connaissons, puisqu'elle n'est ni réfléchie, ni réfractée, qu'elle traverse tous les obstacles, qu'elle paraît instantanée et que son intensité semble hors de toute proportion avec les mouvements atomiques du cerveau.

Enfin, les dédoublements objectifs donnent la preuve irrécusable de la dualité de l'être humain, puisque l'on voit le corps d'un côté et l'esprit de l'autre. Il faut laisser aux partisans d'un matérialisme aux abois, la suprême ressource d'une négation entêtée et puérile. L'histoire est là pour nous affirmer que les cas de bi-corporéité ont été observés de tout temps, et les hagiographes nous en citent un grand nombre, tels ceux de saint Ambroise, de saint Martin de Tours, de saint François Xavier, de Marie d'Agréda, etc. Aujourd'hui, nous savons que ce dédoublement n'est pas miraculeux,

qu'il se produit naturellement, puisque des individus très ordinaires en fournissent l'exemple. Mais le Spiritisme, ici encore, ne s'est pas borné à la seule observation. Il a été institué des expériences et il a été possible de photographier ces fantômes de vivants (1), et, dans d'autres cas, on a pu obtenir des moulages du corps fluidique temporairement matérialisé. C'étaient des modèles anatomiques, identiques aux parties correspondantes du corps humain de celui qui apparaissait.

Toutes les recherches expérimentales faites dans le monde entier confirment absolument la survivance de cette âme, qui apparaît ainsi comme la véritable personnalité, l'être par excellence dont le corps physique n'était que l'enveloppe. L'autorité de ces faits se base sur les recherches des savants, et tous, sans exception, ont vu les mêmes faits et en ont tiré les mêmes conclusions. C'est Robert Hare, c'est Mapes, c'est Wallace, c'est Crookes, c'est Cromwel Varley, c'est Zollner, c'est Aksakof, c'est Gibier, etc., etc. Il faut un parti-pris obstiné de négation pour soutenir que des hommes de cette valeur n'ont pas pris toutes les précautions nécessaires contre la fraude ou l'erreur. D'ailleurs, les recherches ultérieures des Hodgson, des Myers, des Hyslop confirment absolument celles des spirites. Ces derniers savants n'ont rien innové ; ils ont purement et simplement constaté les faits que les spirites connaissent depuis un demi-siècle, et si nous leur en sommes reconnaissants, c'est parce qu'ils sont plus à même que nous de faire tomber les écailles des yeux de leurs doctes confrères, mais, en somme, ils ne nous ont rien appris et ont même à puiser beaucoup dans nos archives pour pousser plus loin leurs découvertes.

Dans tous les genres de phénomènes : typtologie, écriture mécanique, apparition, matérialisations, etc., nous possédons aujourd'hui un nombre considérable d'observations bien faites, réellement scientifiques, comme nous l'avons montré dans notre dernier ouvrage, pour une seule catégorie, celle de l'écriture. Il est trop aisé, en fait de critique, de négliger tous les arguments opposés à la thèse qu'on soutient. Cela peut faire illusion à ceux qui ignorent

(1) Pour ces faits et les suivants, voir notre ouvrage : *L'âme est immortelle*, où ils sont rapportés avec les témoignages qui en établissent l'authenticité.

les trésors de documents qui sont en notre possession, mais ceux qui les connaissent, qui depuis longtemps les ont recueillis, sentent en eux une conviction inébranlable, semblable à celle du savant qui est certain de l'exactitude de ses observations. La photographie, ici encore, nous met à l'abri de l'hypothèse de l'hallucination, si chère à M. Homais. L'identité des êtres qui se manifestent est établie de mille manières, en prenant toutes les précautions pour éviter la transmission de pensée de la part des assistants, aussi bien que la clairvoyance et la télépathie.

Une erreur, une illusion ne saurait se maintenir pendant 50 ans, dans le monde entier, quand des millions d'observateurs constatent les mêmes faits et lorsqu'ils comptent parmi eux les représentants les plus éclairés de la société : magistrats, prêtres, médecins, ingénieurs, littérateurs, etc. C'est un véritable non sens que de soutenir que tous sont irrémissiblement condamnés à voir leur jugement, excellent en toute autre occasion, exposé à les tromper sur ce point unique. Mais ce qui vaut mieux que tout, qui est supérieur à toutes les appréciations individuelles, c'est la preuve absolue, formelle, indiscutable, qui reste quand le phénomène a cessé : ce sont les apports, les photographies de lévitation, d'apparition, et les moulages. Ici nulle dénégation possible : c'est l'évidence elle-même ; tant pis pour ceux qui, volontairement, se bouchent les yeux, ils en seront pour leur courte honte et prendront place dans la postérité à côté des adversaires irréductibles de toutes les vérités nouvelles, de ces pauvres cervelles qui s'imaginent que leurs chétives négations peuvent arrêter la marche triomphale de la vérité.

Nous pouvons donc affirmer que nous possédons cette preuve expérimentale de la survivance de l'âme, qui montre avec certitude que le corps physique n'est pas le générateur de la pensée. Mais, et c'est encore un point des plus importants, l'étude de l'âme dans l'espace nous démontre que son corps fluidique, son périsprit est formé par la matière sous sa forme primordiale, ce qui explique qu'elle ne puisse se décomposer et lui assure une véritable immortalité. Ici, l'expérience confirme les inductions de la philosophie sur l'unité et l'identité de l'être pensant, mais en les précisant et en nous faisant connaître les conditions dans lesquelles se conservent tous les acquis intellectuels de la vie terrestre.

Que faut-il conclure de cette constatation de l'existence du principe spirituel ? La science nous démontre que dans la nature, rien ne se crée, ni rien ne se perd, que la substance de notre globe est constamment la même, malgré les formes prodigieusement multipliées qu'elle revêt successivement. La matière terrestre provient de la nébuleuse solaire, et celle-ci de la matière universelle, de celle qui, nous l'avons vu, sous une forme invisible, remplit l'espace infini. De même l'énergie terrestre fait partie de l'énergie universelle, dont la somme, active et potentielle, demeure constante dans l'éternité. Nous devons donc penser que l'intelligence individuelle provient d'une intelligence universelle, en vertu de ce principe que rien ne vient de rien, c'est-à-dire que tout ce qui est n'a pu sortir du néant.

Ce triple aspect de l'Univers : Matière, force, intelligence, se retrouve, plus ou moins voilé, plus ou moins défiguré par les dogmes, dans toutes les grandes religions. Remarquons qu'arrivés à cette hauteur nous sommes en dehors de toute expérience et que l'induction est impuissante à nous renseigner sur la nature véritable de cette intelligence universelle qui remplit l'univers. Elle est certainement incompréhensible pour notre raison, car entre l'infini et le fini, il n'existe pas de commune mesure. Cependant, pour ceux qui veulent absolument des solutions à toutes les questions, on peut imaginer que matière, force, esprit, ne sont que trois aspects, trois hypostases d'un principe transcendant qui constitue la seule, l'unique réalité. Alors se trouvent résolus la plupart des problèmes qui ont embarrassé les philosophes et les théologiens.

Nous n'ignorons pas que ces doctrines védantistes, néoplatoniciennes et Avrroistes ont été repoussées par le concile du Vatican qui anathématise ceux qui prétendent que « les esprits sont des émanations de la substance divine, ou que la substance divine devient toutes choses, par voie de manifestation et de développement ». Mais comme proscrire une doctrine n'est pas démontrer qu'elle est fausse, jusqu'à plus ample informé, nous considérons cette manière de voir comme plus logique que celle du Dieu anthropomorphe de l'Église catholique. Pour rester sur un terrain plus positif, on ne peut nier que l'intelligence de l'homme n'ait une certaine similitude avec l'intelligence Divine, quelques points communs, car la nature nous montre réalisées dans la création des conceptions que l'esprit humain

a trouvées par le seul effort de sa méditation, indépendamment de toute suggestion extérieure. Apollonius de Pergame avait trouvé les propriétés de l'Ellipse avant que l'on sût que les planètes décrivent des ellipses dans leur course autour du soleil. Il en est de même pour les orbes paraboliques et hyperboliques des comètes ou des météores. Plus la science pénètre dans l'intimité des phénomènes naturels, plus elle vérifie cette grande pensée de Pythagore que tout est régi par le nombre. Loin d'être fortuits, tous les événements sont étroitement reliés par des dépendances numériques, a ce point qu'une science n'arrive à son état parfait que lorsqu'elle peut exprimer tous les faits qu'elle embrasse par des formules mathématiques.

On a pu railler l'idée du « Dieu horloger », il n'en est pas moins vrai que l'univers entier est un formidable enchaînement de causes et d'effets dont l'inconcevable grandeur et l'infinie multiplicité dépassent notre entendement actuel. La stabilité, le concert, l'harmonie de ces milliards de mondes, dans l'infini de la durée et de l'espace, est une vertigineuse réalité, et la meilleure et la plus naturelle démonstration de cette puissance sans limite devant laquelle notre pauvre raison humaine sent toute l'immensité de sa faiblesse.

Un autre argument encore, déduit aussi de l'étude du spiritisme, nous oblige à croire à l'existence de cette cause première et à sa justice : c'est l'existence de la loi morale dont la sanction s'exerce inéluctablement pour tous les êtres humains, après la mort. Il n'est pas possible d'avoir évoqué les Esprits, sans qu'immédiatement on ait eu la confirmation de cette grande vérité, que l'âme est heureuse ou souffrante, suivant qu'elle s'est bien ou mal comportée ici-bas. Ceci est affirmé unanimement par les esprits de tous les pays, de toutes les confessions, chez les sauvages comme chez les êtres civilisés, dans le passé comme actuellement. C'est une loi générale et absolue. Tous les voyants qui ont pénétré dans l'au-delà nous décrivent l'état misérable de ceux qui ont tout sacrifié ici-bas à leurs passions et la joie de ceux qui se sont efforcés de pratiquer le bien. De Swedenborg à Davis, en passant par la voyante de Prévorst pour arriver à Allan Kardec, partout nous trouvons la confirmation de l'existence de cette loi morale qui est éminemment juste, car elle proportionne toujours l'expiation à la faute et au degré de responsabilité du coupable. Nul tribunal ne prononce

la sentence, la conscience, témoin incorruptible, est le seul justicier de qui nous relevons, mais ses arrêts sont sans appel.

C'est en vain qu'on a prétendu que la loi morale n'existait pas, parce qu'elle varie suivant les époques et les pays. La vérité, c'est qu'elle se révèle à l'âme en proportion de son avancement spirituel, car dans l'au-delà elle est toujours identique à elle-même, comme le prouvent les communications de ceux qui s'y trouvent. Cette loi morale est purement spirituelle, elle s'exerce sur l'âme, mais ses sanctions sont aussi inévitables et aussi certaines que celles des lois matérielles.

La similitude qui existe entre notre intelligence et celle de Dieu nous prouve que toutes nos vertus doivent être élevées en lui à un degré infini comme sa nature. On peut donc concilier en lui la bonté et la justice qui ne sont nullement des qualités antinomiques. Beaucoup de grands problèmes philosophiques : L'existence du mal dans la création ; la liberté de l'homme et le déterminisme des lois universelles ; la lutte pour la vie chez tous les êtres, animaux et végétaux, etc. reçoivent des solutions logiques si on les envisage à la clarté des connaissances que le spiritisme nous fait connaître. La théorie de la réincarnation résout toutes les difficultés en nous faisant comprendre le développement évolutif du principe spirituel. Le mal n'existe pas dans la nature ; il est pour l'âme le résultat de l'ignorance des lois générales, matérielles et spirituelles. Il n'a qu'une durée limitée, puisqu'il diminue (le progrès de l'humanité le démontre) à mesure que l'être se développe, et il doit disparaître complètement lorsque l'être pensant se sera affranchi des suggestions de la matière qui accompagnent les premières phases de sa vie éternelle.

La liberté de l'esprit est également proportionnelle à son degré d'avancement. On n'agit librement que lorsqu'il y a délibération, c'est-à-dire jugement, et celui-ci dépend de l'intelligence. Limitée dans les premiers stades de son existence, celle-ci s'accroît sans cesse d'une manière continue, et à travers ses innombrables incarnations elle se perfectionne sans relâche, de sorte que la liberté devient de plus en plus grande au fur et à mesure que le progrès s'accentue. La lutte pour la vie, chez les espèces animales, qui semble si cruelle, perd son caractère odieux lorsqu'on constate que ces désincarnations rapides sont probablement indispensables dans les pre-

miers degrés de l'existence et que la souffrance, *telle que nous la ressentons*, n'existe probablement pas pour les organismes inférieurs.

Dans notre étude des lois éternelles, il faut soigneusement éviter d'ériger notre ignorance en argument contre l'intelligence suprême. De ce que nous ne comprenons pas toute chose, il ne s'ensuit pas nécessairement que ces choses soient mal disposées, et il paraît plus rationnel de supposer que lorsque notre raison aura plus d'étendue, nous finirons par comprendre ce qui, jusqu'alors, est encore obscur pour notre entendement. N'imitons pas la présomption du savant roi Alphonse X de Castille qui, devant l'extraordinaire enchevêtrement d'épicycles et d'excentriques par lesquels on représentait alors la marche apparente des planètes dans le ciel, osa dire, en pleine assemblée d'évêques, au treizième siècle : « que si Dieu l'avait appelé à son conseil lorsqu'il créa le monde, il lui aurait donné de bons avis pour le construire d'une manière moins compliquée ». Copernic démêla l'écheveau embrouillé en démontrant que le soleil est au centre du système et non la terre, et Keppler, en indiquant que ces orbes sont elliptiques, montra la magnifique simplicité de ce qui paraissait incompréhensible. Dans notre étude des lois du monde spirituel et de son évolution, nous aurons probablement souvent l'occasion de nous souvenir du roi d'Espagne et de songer que nos critiques font preuve de la même ignorance.

En résumé, on ne peut pas plus nier l'existence de Dieu, en tant que cause, que l'on ne peut nier l'existence de la matière. De ce qu'il est invisible et indéfinissable, on n'en peut rien inférer contre sa réalité, qui est aussi évidente pour l'esprit que dans le monde matériel la loi de gravitation, admise par la science, bien que personne ne l'ait jamais vue et qu'elle soit d'une nature incompréhensible.

En terminant, ici encore, nous dirons avec Allan Kardec (1), toujours d'une irréprochable logique :

« Dieu est la suprême et souveraine intelligence ; il est unique, éternel, immuable, immatériel, tout puissant, souverainement juste et bon, infini dans toutes ses perfections, et ne peut être autre chose.

« Tel est le pivot sur lequel repose l'édifice universel ; c'est le phare dont les rayons s'étendent sur l'univers entier, et qui seul

1. Allan Kardec. — *La Genèse*, p. 57.

peut guider l'homme dans la recherche de la vérité ; en le suivant, il ne s'égarera jamais, et s'il s'est si souvent fourvoyé, c'est faute d'avoir suivi la route qui lui était indiquée.

« Tel est aussi le critérium *infaillible* de toutes les doctrines philosophiques et religieuses ; l'homme a pour les juger, une mesure rigoureusement exacte dans les attributs de Dieu et il faut se dire avec certitude que *toute théorie, tout principe, tout dogme, toute croyance, toute pratique qui serait en contradiction avec un seul de ces attributs, qui tendrait non seulement à l'annuler, mais simplement à l'affaiblir*, ne peut être dans la vérité.

« *En philosophie, en psychologie, en morale, en religion, il n'y a de vrai que ce qui ne s'écarte pas d'un iota des qualités essentielles de la Divinité*. La religion parfaite serait celle dont *aucun article de foi* ne serait en opposition avec ces qualités, dont tous les dogmes pourraient subir l'épreuve de ce contrôle, sans en recevoir aucune atteinte ».

En se référant à ce critérium, on voit que le Dieu que nous concevons ne ressemble guère au Dieu vindicatif de la Bible qui se repent d'avoir créé l'homme, qui procède à coups de miracles, qui prédestine des êtres à des châtiments éternels, que le clergé invoque comme « le Dieu des armées » et qui a exigé la mort de son fils pour apaiser sa colère ! Entre notre conception rationnelle de la cause première et celle du Dieu des catholiques, il y a toute la différence qui existe entre la réalité et les chimères de la théologie.

GABRIEL DELANNE

Madame Rothe est-elle médium?

Lettre ouverte au Directeur des Psychische Studien

Très honoré Monsieur le Professeur,

Déjà dans mes écrits précédents, j'ai pris la liberté de vous rappe-

(1) La médiumnité de Madame Rothe étant très discutée, il est du devoir des spirites de porter à la connaissance du public les faits qui peuvent éclairer l'opinion, surtout au moment où la police allemande a cru devoir prendre fait et cause dans des expériences où elle n'a rien à voir et pour lesquelles elle est tout à fait incompétente.

(*Note de la rédaction*).

ler que je m'adressais à vous en mai de l'année précédente, vous disant à quel point j'avais faim et soif d'avoir des expériences personnelles dans les sciences occultes et vous demandant de m'indiquer le moyen et la route à suivre pour calmer ce besoin. Vous me donnâtes à cette époque fort peu d'espoir et me dîtes que depuis bien du temps déjà il était presque impossible de découvrir en Allemagne des médiums de toute garantie. Cependant après qu'un homme comme le Professeur Sellin, si incontestablement documenté sur l'Occultisme, eut pris le parti d'Anna Rothe avec tant de fermeté, il me parut avantageux de me mettre en relation avec lui pour de plus précis renseignements.

Je visitai donc M. le professeur Sellin qui, à peine de retour d'un voyage pénible, m'accueillit avec la plus grande bienveillance. Mais comme madame Rothe n'était pas momentanément à Berlin, et que sa résidence actuelle était inconnue, je ne pus vous communiquer un résultat quelconque.

Là dessus, je reçus au milieu d'Octobre, grâce à une dame amie, une invitation pour une séance d'Anna Rothe, pour le 22 octobre ; en même temps on me fit part que si je le désirais, je pourrais assister à une séance de matérialisations avec un autre médium, le 19 octobre. J'acceptai avec empressement. Je ne vous fais aucun rapport sur cette séance qui eut lieu en très petit comité.

Les résultats, cependant, avaient été très satisfaisants, trop peut-être pour le sceptique, cinq matérialisations de formes humaines, mais n'ayant pas été entourées des précautions voulues, je les considère comme peu probantes.

Je me rendis donc à la séance de Mme Rothe avec des sentiments très partagés, mais je fus réellement surpris en bien. Si je suis heureux de pouvoir adresser à votre Journal le rapport de cette séance si intéressante, je le fais avec d'autant plus de plaisir que je pense ainsi livrer des documents qui ne sont pas de peu d'importance en vue de la question Rothe, aujourd'hui si embrouillée et si discutée, et cela dans l'intérêt de la vérité et de la science.

Je tiens à dire d'abord que la meilleure place me fut octroyée, que j'ai d'excellents yeux et que comme médecin, je suis habitué à une observation aiguisée.

De plus, je suis au courant des moyens habituels de la prestidigitation ; j'étais le seul académicien de toute la société. Le procès

verbal fut fait d'une manière très spéciale ; en effet les faits se produisirent par moment avec tant de rapidité, à la suite les uns des autres, que je dus me borner à observer, afin que, si possible, rien d'important ne m'échappât ; le procès-verbal fait par le directeur de la séance, Mr. Stading, a peu de valeur au point de vue scientifique, aussi je vous adresse ce rapport sous forme de lettre, pouvant ainsi mieux indiquer mes propres observations.

Séance du 22 octobre 1901. (Liesenstrasse 3e Berlin, sous la présidence de Mr. C. Stading.)

La séance était fixée pour 8 heures ; lorsque j'arrivai 5 minutes en avance, je rencontrai un certain nombre de dames et de messieurs. Le médium n'était pas encore arrivé, aussi j'eus le loisir de visiter la salle dans toutes les directions, ainsi que la chambre suivante qui communiquait par une porte. A 8 1/2, madame Rothe, accompagnée de son impresario Jentsch, arriva. (Suit la description des emplacements occupés autour de la table).

Après la présentation de Mme Rothe aux personnes présentes, M. Stading pria les assistants de bien vouloir vérifier attentivement, surtout la table qui, pour éviter une grande surface brillante, avait été recouverte d'un tapis foncé et léger, et table et tapis furent examinés scrupuleusement. A ma connaissance, Mme Rothe n'a pas été examinée.

Ensuite, M. Stading fit une petite allocution suivie d'une prière, puis M. Jentsch donna quelques indications. Pendant ce temps, on entendit dans la table, dans les environs du médium, des coups frappés très distincts. A 8 h. 50, lorsque M. Jentsch eut fini ses explications, Mme Rothe tomba en trance et commença en ces termes :

« Je me sens poussée à vous dire » un discours qui roula sur le commerce avec les Esprits Amis.

Je considère les discours comme inutiles à nos recherches, mais j'attire spécialement l'attention sur le fait qu'ils étaient très bien composés, pleins de finesse d'observation et riches de fond, qui, en outre le style, les gestes et l'expression de la physionomie, étaient de beaucoup supérieurs au niveau mental du médium. Presque toujours le sujet était spécialement attribué à une des personnes présentes. A plusieurs reprises, la lourde table de salle à manger se soulève là où était assis le médium et frappe bruyamment à trois

reprises sur le sol comme pour approuver les communications verbales.

Pendant ces phénomènes, je pouvais très bien observer le médium ; il était assis à une telle distance de la table qu'il n'était pas possible d'attribuer ces mouvements aux genoux, les mains étaient croisées sur la poitrine et pas le moindre mouvement n'était visible dans l'ensemble. A 9 h. 20, le médium se pencha de nouveau en trance vers la comtesse R., lui prit la main droite avec ses deux mains et lui parla à mi-voix avec des expressions enfantines d'amour très impressionnantes.

Subitement, paraissant sortir de trance, le médium se lève, les yeux grands ouverts, et, se dirigeant vers la comtesse de R., le bras courbé à angle droit, les doigts contractés par une crampe, comme dans le but de saisir et de tenir quelque chose. Elle resta ainsi un moment immobile, les yeux suivant un objet que nous ne voyions pas. Tout d'un coup elle saisit, avec les deux mains, de l'épaule droite de la comtesse, environ 25 à 30 fleurs d'automne, fraîches, humides, qui apparaissent subitement à mes yeux, et elle les posa sur la table. Puis madame Rothe s'assied et tombe de nouveau en trance peu après.

Elle s'approche de la table et de la contesse R., qui a les yeux pleins de larmes, et elle lui prend les deux mains. Elle lui parle de nouveau à voix basse. C'était le jour de naissance du fils décédé de la comtesse, et les paroles qu'elle lui adresse roulaient sur ce sujet. Et aussitôt, *au milieu de mon champ de vision* et pendant que Mme Rothe était encore courbée vers la comtesse, un superbe bouquet de fleurs d'automne avec de longues queues, chrysanthèmes, giroflées. etc... fraîches et recouvertes de rosée, tombe sur la table. Puis je vois un citron et plusieurs pommes rouges prendre *naissance sous mes yeux, dans l'air*, et tomber sur la table. Quelques personnes, pas moi, aperçurent une pomme, venant d'un des coins de la chambre, passant en travers par dessus les têtes des assistants au coin opposé, à un mètre du poële, puis, formant un angle de 30°, se dirigea vers Madame St. assise sur le sofa et roula le long des souliers jusqu'à terre. Pendant ces observations, le médium persistait à rester auprès de M. R. et à lui causer à voix basse. « Prends ces fleurs, mère bien aimée, en souvenir de ce jour de ête mais donne le citron au petit, car bientôt l'heure viendra où il

en aura besoin. » C'est à peu près ainsi que se termina la communication.

Pendant que je réfléchissais à ces étranges phénomènes, je remarque que le médium semble écrire sur la table avec sa main gauche. Je sors aussitôt de ma poche une feuille de papier à lettre, que j'avais prise dans la provision d'une famille amie à Charlottenbourg, Ruesebecherstrasse 84, à 6 heures du soir le même jour, afin de prendre des notes pendant mon retour en chemin de fer. Je pose la double feuille, dont l'entête d'un des côtés avait déjà une note, sur la table, le côté entièrement libre dessus, devant Mme Rothe et devant les yeux de tout le monde. Vivement elle la prend, pose ma main gauche dessus et met la sienne dessus la mienne, de sorte que celle-ci était presque entièrement couverte par la sienne, seule la pointe du petit doigt de la main gauche s'allonge d'environ 1 ctm. sous ma main. J'entends aussitôt le bruit d'une écriture sous ma main, et en un instant le médium enlève sa main, pousse la mienne, et je lis au crayon :

« Ton fils George comte R. » ; je ne pus pas de suite déchiffrer les deux derniers mots « comte R. », mais la comtesse *reconnut aussitôt la signature de son fils ainsi que l'écriture des premiers mots*. Je souligne que Mme Rothe n'avait aucun crayon dans la main reposant sur le papier, et je garantis qu'aucune mine de plomb n'était cachée sous l'ongle du petit doigt. Du reste, l'écriture n'était pas parallèle à la position de Mme Rothe, mais par rapport à elle dans la direction de la table, ce qui fait que pour écrire ces mots elle-même, madame Rothe eût été obligée de pousser ma main, tandis que sa main est restée sans pression sur la mienne, simplement un peu tremblante. Au moment où je donnais la feuille de papier à Mme Rothe, je lui tendis un crayon, mais elle le refusa et il resta sans emploi à 12 cm. du papier utilisé.

Pendant que cette écriture était examinée par les assistants, je remarquai trois feuilles de papier *qui apparurent ainsi dans les airs sous les yeux de tout le monde*. Madame Rothe, qui jusqu'à ce moment était restée tranquillement assise, les mains posées sur la table, saisit ces feuilles et les pose sur la table. Une de ces feuilles de 16 ctm. de longueur, 10 ctm. de largeur, coupée à angle droit, est d'un papier jaunâtre ; les deux autres, carrées de 11 ctm. de côté, les coins arrondis, sont de papier blanc ; sur l'une de ces dernières feuilles se trouve une tache de

graisse de 3 ctm. de longueur et de 1 ctm. 1/2 au plus de largeur. Tandis que les plus proches des assistants inspectent sous tous les sens les feuilles ci-dessus décrites, madame Rothe, qui me regarde attentivement depuis quelques instants, me demande : « Qui est la femme qui se tient à vos côtés ». Je me retourne, mais ne vois personne. « Mais oui, riposte le médium, elle passe sa main sur votre bras gauche et vous caresse ».

« Eh bien, priez cette femme d'écrire qui elle est », et je tends en même temps au médium une des feuilles apportées, la plus longue. Mme Rothe saisit vivement la feuille, la met sous la table, posant en même temps ma main gauche sur la feuille, dont alors une surface est appliquée contre le dessous de la table et l'autre recouverte au moins aux 3/4 par ma main. Le médium lui-même pose ses mains sur ma main.

Quelques minutes se passent, le médium quitte ma main, je prends la feuille et trouve les deux côtés écrits au crayon ; un des côtés est entièrement couvert d'écriture (fac-similé 2) l'autre (fac-similé 3) seulement de deux lignes 1/2.

L'ensemble du contenu qui se rapportait à mon état d'âme actuel ne porte aucune signature, je ne suis pas non plus dans la possibilité de donner une identité à l'écriture. Ce qui me frappa, c'est que le côté, qui contenait le commencement de la communication, ne portait que deux lignes et demi pour aller ensuite continuer sur l'autre surface. Mon explication semble peut-être exister dans le fait que les conditions étaient plus favorables pour couvrir la feuille d'écriture, puisqu'elle était appuyée sur le dessus de la table et jouissait ainsi de plus d'obscurité.

A peine, avais-je lu le contenu de cette feuille et l'avais-je passée à mes voisins, que le médium s'empara des deux feuilles non encore écrites qui reposaient sur la table, les plaçait sous la table, posait ma main gauche sur les deux feuilles superposées et plaçait ses propres mains sur la mienne. Madame Rothe, pour exécuter cela, avait du se mettre à genoux sur le sol en appuyant fortement son corps contre l'arrête de la table, tantôt sa main gauche, tantôt sa droite de dessous la table, et elles étaient contracturées par des crampes des muscles comme des griffes.

Sur le désir du médium, je posai quelquefois ma main droite sur la main atteinte et la contracture passait aussitôt. Enfin, après

quelques minutes, le médium se relève de sa position à genoux et dit : « Vous pouvez enlever, nous avons fini ».

Ma surprise fut grande alors que je vis que les deux feuilles étaient chacunes écrites au crayon d'un côté. (Fac-s. 4 et 5), les écritures différant l'une de l'autre au plus haut point et différant aussi de la première communication. Les envers des deux feuilles étaient couvertes chacun de 4 têtes de caractères, qui pouvaient en quelque sorte servir à l'illustration du contenu de l'une des feuilles.

Quant à la provenance des écritures ou des dessins, on ne peut, à mon avis, supposer, si l'on n'admet pas l'écriture directe, que deux procédés : 1° Les feuilles apportées sont préparées d'une façon quelconque et l'écriture se développe sous l'influence de la chaleur du corps. Et, dans ce cas, je répondrai que les feuilles n'étaient pas positivement couvertes de la paume de la main, mais plus exactement de la racine de la main et du bout des doigts. D'un autre côté, il est à observer que l'écriture de la feuille qui était en contact avec ma main est la plus fine, la plus faible, quoiqu'elle ait été plus en rapport avec la chaleur du corps, tandis que la seconde, qui était moins en contact avec la dite chaleur, est de beaucoup plus vigoureuse. Je ne veux pas non plus laisser passer le fait que les feuilles de papier avant le phénomène avaient été manipulées par tous les visiteurs et ainsi chauffées sans que la moindre trace d'écriture ait apparu.

2° Ou bien les feuilles de papier ont été changées en passant de dessus au dessous de la table. Or la feuille carrée, celle qui avait une tache de graisse en passant par tant de mains, fut légèrement froissée en une place définie comme d'un trait à peine visible qu'elle n'avait pas auparavant, et je reconnus cette marque, cette impression caractéristique au moment même où les feuilles furent reprises de dessous la table. De cette façon, la non substitution de cette feuille est suffisamment démontrée.

Je vous envoie des fac-similé réduits des trois feuilles apportées et vous en reconnaitrez facilement le contenu et le caractère de l'écriture. La quatrième, qui contient la première écriture, a été remise à Madame la comtesse de Rittberg.

Lorsque le contenu de la dernière écriture fut lu, un gros bou-

quet de réséda frais tomba devant moi, sur l'origine duquel je ne puis rien dire.

A 10 h. 30 minutes, la séance fut levée.

Echte (dans le Harz.), 12 novembre 1901.

Docteur médecin, LUDWIG REININGHAUS.

L'identité des Esprits.

Séance du Dimanche 11 janvier 1903

Sont présents : Mme C..., M. et Mme L..., M. et Mme T. Dupont, Mme B..., le Dr Dusart.

Médium, Mme L...

Le médium ne tombe en trance qu'après une lutte prolongée. Il dit : « Je ne voulais pas venir ici ; je ne sais pourquoi on m'y amène et je n'y resterai pas. Je suis un bon catholique et je ne veux pas m'occuper de spiristisme ; c'est condamné ». Peu à peu, on le décide à donner quelques renseignements, que l'on obtient avec beaucoup de peine. Il refuse d'abord de donner son nom et enfin il dit qu'il se nommait Louis-Joseph Van R... ; qu'il est mort dans sa 67e année, le 22 mai 1902 ; qu'il habitait près de la gare et vivait de ses rentes.

Interrogé s'il était marié, il répond oui après hésitation, mais qu'il ne sait plus le nom de sa femme. On s'en étonne et il répond brusquement qu'il est trop troublé. Il cherchait le Paradis dont on lui avait parlé et ne comprend rien à ce qui lui arrive. Il ajoute : « Je finirai par le trouver ». On lui demande s'il a eu des enfants : il ne sait pas bien. Cependant il croit qu'il en a perdu de tout jeunes. On essaye de lui faire comprendre sa véritable situation : il semble écouter et finit par dire : « Je vais bien voir, et si c'est vrai je reviendrai vous le dire ».

Son domicile était B..., sur les frontières belges.

J'écris à la Mairie de B... et le secrétaire me répond :

« M. Louis Van R..., propriétaire-rentier, à B..., y est décédé le 22 mai 1902, étant âgé de 66 ans 6 mois.

Célibataire, il vivait avec ses deux sœurs, dont l'une est décédée le 31 mai 1902.

Il avait une troisième sœur, mariée à M. L. D... De ce mariage sont issus six enfants vivants.

B..., le 14 janvier 1903.

Signé R..., secrétaire de la mairie. (1)

Le médium reprend la parole :

« Je viens de loin ; j'habitais M..., dans l'Oise ; j'avais 86 ans, lorsque je suis morte le 1er janvier 1899 et je cherche toujours mon mari, qui est mort depuis longtemps. Nous étions dans la misère. Je ne me rappelle que deux enfants : une fille qui doit avoir environ 60 ans et qui est partie très loin, je ne sais où, et un fils qui a un peu plus de 50 ans, est estropié d'une jambe et gagne péniblement sa vie, en faisant du jardinage. Je m'appelais Marceline V... Quant au nom de mon mari, je ne me le rappelle pas.

Les renseignements pris à la mairie de M..., sont les suivants :

« Comme suite à votre lettre du 12 courant, j'ai l'honneur de vous informer que Marceline Deveigneu, Vve Varlet, est bien décédée à M... le 31 décembre 1898.

Je ne connais point la fille, mais il reste ici un fils, Varlet Eugène, lequel se livre en effet aux travaux du jardinage, où il gagne modestement sa vie.

Ce dernier fait partie du bureau de bienfaisance ».

Veuillez, etc. Signature illisible.

Cachet du secrétariat de la mairie, 14 janvier 1903.

Docteur Dusart.

---

(1) Ce mélange de faits vrais et faux est tout à fait caractéristique du trouble dans lequel se trouvent beaucoup d'esprits pendant la période qui suit la désincarnation. A ce moment, l'être encore sous le coup du désordre périsprital occasionné par la séparation entre l'âme et le corps est très suggestible. Il faut éviter de le troubler davantage par des questions trop impératives qui augmentent son anxiété et lui font faire des réponses erronées. Notons encore que ces deux Esprits, ainsi que leurs familles, étaient *totalement inconnues* du médium et des assistants et que ces erreurs même, excluent l'hypothèse de la clairvoyance ou d'une transmission télépathique quelconque. (*N. d. l. r.*)

La grande Tradition

Comme vous le dites, Madame, le dogme fondamental de l'*Evangile éternel* n'est autre que celui de la grande vie progressive des âmes sur le théâtre infini de la création. Ainsi, nous ne sommes tous, nous autres mortels, que des esprits captifs de la chair. Tous nous avons déjà subi plusieurs captivités de ce genre, et nous sommes loin d'en avoir épuisé la série. Chaque vie mortelle, chaque incarnation temporaire est un creuset où l'esprit s'épure, une lutte où ses facultés se développent, un échelon qu'il doit franchir sur la grande échelle qui mène à la perfection.

Ce dogme vous étonne, dites-vous ; il en étonne bien d'autres, ce qui ne saurait me surprendre. Cependant, quand on y réfléchit sérieusement, quand on étudie sans parti pris, on reste convaincu qu'il n'en est pas de plus rationnel et de plus consolant. Seul, il explique l'homme et justifie Dieu.

Aussi, loin d'être une *nouveauté*, comme on vous le dit, ce dogme peut revendiquer, en sa faveur, la plus antique et la plus universelle tradition. Il se retrouve plus ou moins défiguré dans la plupart des monuments sacrés ou profanes. Il n'a subi d'autre éclipse que celle du moyen-âge, et il est en train d'envahir toutes les plus nobles intelligences des temps modernes.

Nous lisons dans les *Vedas*, cette bible de l'Inde qui se perd dans la nuit des temps : « Si vous vous livrez à vos désirs, vous ne faites que vous astreindre à contracter, en mourant, de nouveaux liens avec d'autres corps et avec d'autres mondes ». M. de Vogüé résume ainsi son étude sur l'ancienne croyance des Egyptiens : « Prise à l'origine et avant les mythes subtils qui la défigurèrent, la doctrine Egyptienne nous présente *le voyage aux terres divines* comme une série d'épreuves au sortir desquelles s'opère l'ascension dans la lumière, la manifestation au jour et la réunion de la parcelle errante à la substance éternelle ».

Les sages de la Grèce avaient puisé leur science aux sources de l'Egypte : de là, les hautes conceptions de Pythagore, malgré ses erreurs sur la transmigration des âmes, et de Socrate sur la vie future ; de là, les *mystères* d'Eleusis, dont les différents degrés d'initiation représen-

taient les degrés divers de la voie ascendante de l'esprit. Plotin dit en parlant des Dieux : « Ils assurent à chacun le corps qui lui convient et qui est en harmonie avec ses antécédents, selon ses existences successives ». Le divin Platon avait dit avant lui cette belle parole : « Apprendre, c'est se souvenir ».

Les Gaulois, je vous l'ai déjà dit, croyaient d'une foi vivace à la pérennité progressive de la personnalité humaine. Ils divisaient l'univers en trois cercles : « celui de Dieu, séjour de la divine essence ; celui du bonheur, séjour des esprits purs ; et celui des *voyages*, séjour des esprits qui s'épurent ».

Nos livres sacrés, sans être aussi explicites, nous offrent cependant des textes bien significatifs. Dieu dit à Jérémie : « qu'il l'a connu avant qu'il fût formé dans le ventre de sa mère ». Nous lisons dans le livre de la sagesse ces paroles fort remarquables : « j'étais un enfant bien né, et une bonne âme m'était échue ; ou plutôt étant bon, j'étais venu dans un corps sans souillure. » Job s'écrie : « l'homme étant mort *une fois*, pourrait-il naître de nouveau ? Dans cette lutte où je me trouve tous les jours de ma vie, j'attends que mon changement arrive ».

Les Evangiles sont beaucoup plus clairs, et il est bien difficile, après les avoir médités, de comprendre comment le grand dogme de la réincarnation a pu être écarté par une théologie qui les accepte pour fondements.

On lit dans saint Mathieu : « Je vous le dis en vérité, entre les enfants des femmes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste. Et si vous voulez entendre, *il est lui-même Elie qui doit venir*. Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. »

Un autre jour ses disciples l'interrogèrent disant : « Pourquoi donc les Scribes disent-ils qu'il faut d'abord qu'Elie revienne ? » Jésus leur répondit : « Il est vrai qu'Elie doit venir d'abord et rétablir toutes choses ; mais je vous dis qu'Elie est déjà venu, mais ils ne l'ont point reconnu et lui ont fait ce qu'ils ont voulu. » Alors les disciples comprirent que *c'était de Jean-Baptiste* qu'il avait parlé. » C'est comme si Jésus leur eût dit : Elie, dans sa précédente incarnation, était un grand prophète. Incarné de nouveau pour accomplir une mission nouvelle, il s'est appelé non plus Elie, mais Jean-Baptiste, le *précurseur*. Et cet Esprit était tellement pur qu'il était « sanctifié dans le ventre de sa mère ». Voilà pourquoi il a tressailli

dans le sein d'Elisabeth, le jour où cette femme fut visitée par la vierge immaculée, qui me portait dans ses flancs. Voilà pourquoi je l'ai appelé le plus grand des enfants des hommes.

Nous lisons dans l'Evangile de saint Jean : « Il y avait un homme d'entre les pharisiens, nommé Nicodème, l'un des principaux Juifs. Cet homme vint de nuit trouver Jésus et lui dit : « Maître, nous savons que tu es un docteur venu de la part de Dieu, car personne ne saurait faire les miracles que tu fais si Dieu n'est avec lui. » Jésus lui répondit : « En vérité, je te le dis que si un homme ne *naît de nouveau*, il ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème lui dit : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le ventre de sa mère, et naître une seconde fois ? » Jésus répondit : « En vérité, je te dis que si un homme ne naît d'eau et d'esprit il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne point de ce que je t'ai dit : il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit. »

Chez les Hébreux, l'eau représentait la source de la matière, et quand Jésus dit que l'homme doit renaître *d eau et d'esprit*, n'est-ce pas comme s'il disait qu'il doit renaître de matière et d'esprit, c'est-à-dire en corps et en âme ?

Jésus ajoute ces paroles trop peu remarquées : « Vous êtes maître en Israël et vous ignorez ces choses ? » S'il se fût agi de la renaissance purement spirituelle opérée par le baptême, cette surprise du christ serait incompréhensible, car Nicodème aurait pu répondre ceci : « Assurément j'ignore ces choses, car il est bien permis, même à un Maître en Israël, d'ignorer ce que vous venez révéler au monde pour la première fois. » Les paroles de Jésus pouvaient donc avoir un sens plus profond, et son étonnement devrait peut-être se traduire ainsi : « J'ai pour la multitude des enseignements à sa portée, et je ne lui livre la vérité que dans la mesure où elle peut la comprendre. Mais avec vous qui êtes Maître en Israël et qui, en cette qualité, devez être initié à des mystères plus élevés, j'avais cru pouvoir aller plus avant ».

Cette interprétation semble d'autant plus lumineuse que le *Zohar* des Juifs enseigne la pluralité des mondes et des existences. Saint

Jérôme affirme que la transmigration des âmes était enseignée, comme vérité traditionnelle, à un petit nombre d'initiés. Quant à Origène, il considère la réincarnation comme le seul moyen d'expliquer certains faits bibliques, et spécialement l'antagonisme profond qui existe entre Jacob et Esaü.

Un jour Jésus demande à ses disciples ce que l'on dit de lui dans le peuple. Ceux-ci répondent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie, ou quelqu'un des anciens prophètes *revenus au monde* ». Jésus, loin de les reprendre, comme s'ils eussent débité des rêveries impossibles, se contente d'ajouter : « Et vous, qui croyez-vous que je suis ? » Quand il rencontre l'aveugle-né, ses disciples lui demandent si cet homme est né aveugle à cause des péchés de ses parents, ou des péchés qu'il *a commis avant de naître* ? Ils croyaient donc à la possibilité de la réincarnation et à la préexistence possible de l'âme. Leur langage ferait même croire que cette idée était répandue dans le peuple, et Jésus semble l'autoriser, loin de dire un mot pour la combattre. Il parle des nombreuses demeures dont se compose la maison du Père, et Origène, commentant ces paroles ajoute : « Le Seigneur fait allusion aux stations différentes que les âmes doivent occuper, après qu'elles ont été dépouillées de leurs corps actuels, et qu'elles en ont revêtu de nouveaux ».

Vous voyez, madame, par ces citations, que notre doctrine est moins nouvelle que l'on ne serait tenté de le croire. J'ajoute qu'elle a été, à toutes les époques, le patrimoine d'une foule d'esprits d'élite, qui ont su conserver l'indépendance de leur propre pensée.

« La philosophie, dit Ch. Bonnet, nous donne les plus hautes idées de l'univers. Elle nous le représente comme la collection harmonique de tous les êtres créés. Le présent a été déterminé par le passé, et détermine l'avenir. Non seulement tous les systèmes et tous les grands corps du même système sont harmoniques entre eux, ils le sont encore dans la coordination des divers êtres qui peuplent le système planétaire. Tous ces êtres gradués, ou nuancés à l'infini, ne composent qu'une même échelle dont les degrés expriment ceux de la perfection corporelle, et de la perfection intellectuelle que renferme l'univers. L'univers est donc la somme de toutes les perfections réunies et combinées, et le signe représentatif de la perfection souveraine,

« Le degré de perfection acquise déterminera, dans l'avenir, le degré de bonheur ou de gloire dont jouira chaque individu. Il y aura donc un flux perpétuel de tous les individus de l'humanité vers une plus grande perfection, ou un plus grand bonheur ; car un degré de perfection acquis conduira par lui-même à un autre degré, et parce que la distance du créé à l'incréé, du fini à l'infini, est infinie, ils tendront continuellement vers la suprême perfection, sans jamais y atteindre ».

Dupont, de Namours, Ballanche ont écrit sur ce sujet des pages remarquables, et un autre écrivain prête à l'un de ses personnages les belles pensées que voici : « Combien de formes l'être promis au ciel a-t-il usées, avant d'en venir à comprendre le prix de la solitude dont les steppes étoilés sont le parvis des mondes spirituels ! Après avoir expérimenté le vide et le néant, les yeux se tournent vers le bon chemin. C'est alors d'autres existences à créer, pour arriver au sentier où brille la lumière. La mort est le relai de ce voyage. Quand arrive le jour heureux où vous mettez le pied sur le chemin, la terre n'en sait rien, elle ne vous comprend plus, vous ne vous entendez plus, elle et vous. Les hommes qui arrivent à la connaissance de ces choses, et qui disent quelques mots de la parole vraie ne trouvent nulle part où reposer leur tête, et périssent souvent sur les échafauds, tandis que les anges leur ouvrent les portes du ciel ».

Pascal était plus près de la vérité qu'il ne le soupçonnait lui-même, quand il s'exprimait ainsi : « L'homme s'instruit sans cesse dans son progrès, car il tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance, de jour en jour, dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. Comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse de cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ? Ceux

que nous appelons anciens étaient vraiment nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes, et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres ».

Oui, les plus jeunes sont les plus vieux, et les modernes sont les anciens, parce qu'ils ont accumulé plus de lumières, en subissant plus d'épreuves.

Lisez nos grands poètes, nos grands historiens, nos grands penseurs enfin, et vous verrez, malgré leurs discrètes réserves, qu'ils partagent à peu près tous les belles vues que je vous expose. Les nobles intelligences répudient avec le même dégoût les théories matérialistes et les théories ultramontaines. Plus religieuses qu'on ne se le figure dans votre monde, elles croient sincèrement à l'existence de Dieu et aux évolutions progressives de l'âme humaine dans l'infini des cieux. C'est que rien n'est plus rationnel au fond que cette doctrine si étonnante au premier abord. Quand on l'examine sans parti pris, on voit avec ravissement que seule elle résout tous les grands problèmes, et nous donne l'explication plausible d'une foule de phénomènes qui semblaient autant de mystères accablants.

P. V. MARÉCHAL.

Les matérialisations

DE LA VILLA CARMEN

PIÈCES ANNEXÉES

1° Lettre de Mme Bergalonne ;
2° Lettre de M. Bergalonne ;
3° Attestation de M. D** ;
4° Attestation de M. Saint-Paul ;
5° Lettre du Docteur Decrequy à M. D**
6° Attestation de M. B**.

Ces pièces sont fournies par des membres qui — sauf Mme Bergalonne — n'ont assisté *qu'à de rares séances* et ont été infiniment

moins favorisés que les membres réguliers qui ont signé les procès-verbaux.

Lettre de Mme Bergalonne

Paris 11 septembre 1902.

Chère Générale.

Vous me demandez une attestation sur l'honneur, nos signatures suivant le récit de chaque séance ne suffisent donc pas ?

Vous ne me faites pas l'injure, je suppose, de croire que je renierais aujourd'hui ce que j'affirmais hier ; tout être pensant a le devoir de travailler à l'édification de la vérité et des grandes causes, et c'est pour cela, chère Générale, que je viens vous redire : « Je crois parce que j'ai vu ». Je n'ai malheureusement plus le temps de philosopher, je ne vous referai pas dans ces quelques lignes, l'historique de l'évolution morale qui se fit en moi, du jour, où pour la première fois ayant endormi Vincente qui devait devenir votre médium, je vis dans une pièce obscure et close (et combien explörée préalablement par moi depuis les murs jusqu'au plancher) je vis des lueurs prendre une forme humaine, et cette forme devenir peu à peu un homme si vivant, si semblable à nous, qu'on oubliait qu'il n'était qu'un esprit.

Comme tout être qui dans la vie a senti des rosiers plus les épines que les roses, malgré mes croyances, quoiqu'ayant autrefois prouvé Dieu mathématiquement par A + B comme la cause première de toute chose ; considérant l'immortalité de l'âme comme un dérivé nécessaire de cet immense problème, combien de fois dans les heures troublées, le doute, l'affreux doute n'est-il pas venu mettre un désespoir de plus dans mon âme.

Maintenant grâce à vous, je souffre et pleure encore, c'est vrai, mais j'ai la foi. Oui, Dieu existe parce qu'un Etre de l'au-delà nous a dit d'y croire, et l'âme ne meurt pas puisqu'une âme revenant de l'au-delà et revêtant pour quelque temps parmi nous une forme matérielle, en était la preuve vivante.

Ce que je puis dire encore, c'est que cet Etre m'a maintes fois donné des preuves de tendresses, me caressant la tête ou m'embrassant. Je sentais sa respiration chaude au moment où il s'approchait de moi. Un jour, il avait pris ma main pour la baiser, j'eus l'indiscrétion de fourrager dans sa belle barbe ondulée et il se laissa faire ; enfin l'avant-veille de mon départ, qui fut une séance autrement belle et intéressante, il vint directement à moi et après m'avoir longuement embrassée il me mit dans la main une rose toute fraîche et humide que j'ai soigneusement conservée en souvenir de ce cher grand Esprit. Ce jour-là, dans un de ses grands gestes amples et majestueux, j'eus la tête entravée dans l'une de ses longues manches, et je restai pendant peut-être 20 secondes entortillée dans ce tissu dont je sentis mieux que jamais la nature ; on eût dit une

superbe mousseline de soie d'une finesse exquise, mais pourtant résistante.

Tant qu'a croire que cet Etre était le médium, toute personne de bonne foi ayant vu ce que nous avons vu, repousserait cette hypothèse.

On pourrait citer mille preuves à l'appui ; la plus concluante, à mon avis, c'est qu'un Etre humain n'aurait pu changer de grandeur d'une seconde à l'autre ni se dématérialiser en partie comme nous l'avons vu si souvent, ou avoir la tête flottant au plafond, puis cette même tête se joindre au corps, et après cette petite opération cet Etre s'avançait vers nous avec toute sa majesté de grand-prêtre. Le médium que nous connaissions tous très bien, est une brave et honnête femme incapable de supercherie, et qui d'ailleurs ignorait ce qu'on voulait d'elle ; les phénomènes variaient à l'infini, et chaque séance différait de la précédente par un ou plusieurs points.

C'était certainement le médium qui de nous tous était le plus incrédule, et il m'est arrivé souvent d'être forcée de lui affirmer, tandis que votre victoria nous ramenait à Alger, qu'on ne s'était pas moqué d'elle, et que tout était arrivé tel que nous le disions après la séance, tandis qu'au salon nous nous empressions de nous restaurer et de nous remettre de nos émotions. »

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, bien chère amie, que s'il s'élevait quelque controverse lorsque vous publierez le résultat de cette belle série de séances de matérialisation auxquelles j'ai assisté, vous me trouverez toujours aussi affirmative pour dire à tous ce que j'ai vu et touché.

Veuillez agréer, chère Générale, mes plus sincères amitiés.

Blanche Bergalonne.

Lettre de M. Bergalonne

Mercredi 17 septembre 1902.

Chère Madame,

Si vous n'avez pas reçu plus vite ce que vous désirez de nous, il ne faut en accuser que notre séparation momentanée, car je reçois par ce courrier seulement une lettre de ma femme me communiquant celle que vous lui avez écrite il y a quelques jours, ainsi que la réponse qu'elle y fait.

Je vous envoie donc ci-joint la petite pièce que vous désirez, je le fais d'autant plus volontiers, que j'ai été absolument émerveillé par ce que vous avez bien voulu me faire voir dans vos belles séances de matérialisation, qui, de sceptique et d'incroyant que j'étais, m'ont rendu un fidèle adepte du spiritualisme.

Je profite donc de cette nouvelle occasion, pour vous remercier encore d'avoir bien voulu m'initier à vos superbes séances.

Veuillez, je vous prie, chère Madame, présenter au Général mes plus sincères amitiés, et accepter l'expression de mes sentiments de respectueuse affection.

Gabriel Bergalonne,
Chef d'orchestre.

Luchon le 17 septembre 1902.

Je, soussigné, déclare avoir vu et touché, dans les séances auxquelles m'a fait assister Madame la Générale Noël, dans le pavillon de sa villa « Carmen » destiné à cet effet, un être absolument matérialisé, ayant à peu près un mètre quatre-vingt-cinq centimètres de hauteur, portant une barbe fournie et soyeuse de teinte excessivement brune, vêtu d'étoffe blanche de mousseline, excessivement lumineux, qui a devant moi, marché, embrassé la Générale et ma femme, et qui, à moi, m'a tendu la main et m'a laissé le temps qu'il m'a plu tâter l'étoffe dont il était vêtu.

Cet être paraissait plusieurs fois à chaque séance ; et à certains moments avait l'air de se rapetisser et de s'allonger.

Je ne crois pas en mon âme et conscience, que le médium, qui est une femme que je voyais journellement et qui n'a guère qu'un mètre soixante de taille, puisse être prise pour l'Etre que j'ai vu.

Je ne crois pas non plus à aucune supercherie, et j'ai visité dans tous ses coins et recoins la salle des séances et le cabinet noir où se trouve le médium endormi.

C'est donc absolument convaincu d'avoir vu un être venant de l'Au-delà, se mouvant et essayant de parler, que je signe cette attestation.

GABRIEL BERGALONNE

Chef d'orchestre.

Lettre de M. D, enseigne de vaisseau (1)**

J'ai assisté, dans les premiers jours d'avril 1902, chez Madame et Monsieur le Général Noël, à deux séances de matérialisations.

Le nombre des assistants était de six, y compris les hôtes de la maison. — La salle de séance était parfaitement isolée et fermée ; l'éclairage (à la lumière rouge) était assez puissant pour permettre non seulement de voir distinctement tous les assistants, mais aussi de distinguer les objets éloignés de la salle. — Le médium (une femme) se tenait pour la séance dans le « Cabinet » disposé dans un coin de la pièce et fermé sur le devant par un épais rideau. — J'ai pu visiter à loisir ce cabinet avant et après les séances.

A chaque séance une forme humaine entière, masculine, bien matérialisée et vêtue de blanc, est sortie du cabinet et s'est approchée des assistants à plusieurs reprises.

A la 1re séance, un seul de mes sens, la vue, a été impressionné par l'apparition : à la 2e, le toucher et l'ouïe le furent en surplus.

D**, Enseigne de Vaisseau.

Toulon, 7 Septembre 1902.

(1) M. Delanne est autorisé à faire connaître, *confidentiellement*, le nom des officiers qui ont assisté à ces séances et qui ont adressé à Madame la générale Noel les lettres reproduites ici.

Lettre de M. Saint-Paul, chef de bureau à la Compagnie Transatlantique

Je, soussigné, déclare connaître à fond la salle des réunions de la villa Carmen et les objets qu'elle contient dont tous me sont familiers.

Je connais également le médium, une bonne et brave mère de famille, que je crois incapable d'une tromperie dans les résultats obtenus par son intermédiaire. A peu près illettrée, elle ne possède que de vagues notions sur le but poursuivi et ai toujours constaté qu'elle se prêtait de bonne grâce à toutes les mesures et investigations prises à son encontre, tant avant, que pendant ou après les séances.

La matérialisation, telle qu'il m'a été donné de la voir, consiste en une forme humaine recouverte de grands voiles blancs, qu'au toucher on prendrait pour de la soie et produisant le même froufroutement.

Cette forme va, vient et se meut comme une personne ordinaire. Elle fait montre de volonté.

En ma présence elle a répondu, à plusieurs reprises, par signes et intelligemment aux demandes qui lui étaient faites. Je lui ai vu prendre délicatement la main de la Présidente et la porter à ses lèvres. Des essais pour nous répondre par la parole n'ont produit que des sons gutturaux incompréhensibles.

Ce qui précède, je l'ai vu dans l'absolue plénitude de mes facultés et à plusieurs reprises.

J'ajoute que cette forme est celle d'un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, portant une longue barbe noire. Ses gestes, quand il élève ses bras comme pour une prière et qu'il nous montre le Ciel, sont lents, larges et ont un caractère de grandeur qui inspire le respect.

Alger, le 2 octobre 1902.

P. S. — J'ajoute que les séances ayant lieu les après-midi, je n'ai pu y assister que quatre fois seulement, mais il est une chose que je tiens à rappeler et qui m'a vivement impressionné, c'est que j'ai vu l'être mystérieux dans le cabinet des matérialisations dessiné en lignes de feu phosphorescentes lesquelles disparaissaient successivement en produisant une légère fumée lumineuse semblable à celle d'allumettes humides qui seraient produites dans l'obscurité.

St-Paul.

Lettre du docteur Decrequy de la faculté de Paris (1)

Monsieur,

Madame Noël m'ayant dit que le compte-rendu de la séance d'aujourd'hui, lundi, 11 août vous aurait intéressé, écrit de ma main, je m'empresse de le faire immédiatement au sortir de la Villa Carmen.

Il y a un mois, j'eus traité d'halluciné tout individu parlant comme je vais le faire.

(1) Cette lettre était adressée à M. D**, enseigne de vaisseau, qui l'a envoyée à Madame la générale Noel.

Les deux premières séances, une avec Luisa. l'autre avec Vincente, n'ont pas donné de matérialisations, mais certaines choses se sont passées qui m'ont tiré de mon incrédulité, (bruit de gifles, etc., dans la 1ère séance) (conduite extraordinaire du médium entransé, arrangeant les chaises et faisant changer de place, puis se réveillant lui-même en mettant ses mains sous un robinet, 2e séance), je passe sur d'autres faits.

Aujourd'hui lundi, Bien Boa nous est apparu sortant des rideaux, il s'est avancé lentement vers Madame Noël, très lentement. Il a levé le bras droit vers le ciel. Je lui ai dit « Si nous devons croire non seulement en Dieu, mais aussi en Jésus-Christ, levez les deux bras. Il a alors levé l'autre bras en me regardant, mais seulement à demi-hauteur, sans doute parce qu'il ne pouvait mieux faire. Je voulais le photographier, mais dans mon trouble j'oubliai d'allumer le magnésium. Le général avait dit qu'il l'aurait fait si Bien-Boa autorisait de vive voix à le photographier. Il ne le fit pas et je pressai sur le bouton sans que le magnésium brulât.

Bien-Boa alors prit un pan de son vêtement et l'avança jusqu'au milieu de la table, je pus toucher le tissu dont je sentis les mailles fines, mais lorsque je lui dis : « Serrez-moi la main », il recula la main. A deux reprises, il baisa la main de Madame Noël et rentra derrière les rideaux.

Au bout de quelques minutes les rideaux s'entr'ouvrirent, je vis le médium dans le fond et Bien-Boa s'avança. Cette fois il marchait au lieu de glisser et son vêtement faisait un frou-frou de soieries.

Il s'approcha de la table qu'il souleva d'au moins 10 centimètres. Il embrassa Madame Noël sur le front. Nous lui demandâmes de parler. C'est alors que se fit entendre un singulier bruit de souffle très fort qu'un homme ne pourrait produire aussi longtemps qu'il l'a fait à deux reprises différentes.

Il prononça mal d'une voix sifflante quelques mots, que je ne compris pas, mais j'entendis « Carmencita ». Il se retira derrière les rideaux. Pendant l'apparition, la lumière était plus vive que celle fournie par la lampe. Cette lumière annonça l'apparition et dura aussi longtemps qu'elle.

Ensuite je crus qu'il allait sortir de terre, voyant une lueur sur le plancher, mais tout s'évanouit.

Le médium s'écria : « du feu, de l'eau », il était réveillé.

Voilà, Monsieur, la vérité pure, écrite de la main d'un médecin qui, il y a un mois, ne croyait à rien :

Psychisme (???) Esprits (?)

Veuillez agréer ma considération la plus distinguée.

Dr DECRÉQUY.

Lettre de M. B, enseigne de vaisseau**

Toulouse, le 26 septembre 1902.

Je déclare avoir acquis, pendant les six séances auxquelles j'ai assisté

en septembre 1902, la conviction absolue de la réalité du phénomène de la matérialisation.

Dans des conditions de contrôle que je considère comme très bonnes, j'ai vu apparaître à de nombreuses reprises l'Etre décrit par Mme la Générale Noël. Je l'ai touché trois fois, les deux premières fois je n'ai senti que son voile d'un tissu très fin, la troisième, j'ai touché la main et le poignet gauches. Je l'ai vu porter un verre à ses lèvres et enfin j'ai constaté sa présence en même temps que celle du médium trois fois : deux fois j'ai vu les deux personnages dans le cabinet, le médium assis, l'Etre debout, les rideaux étant soulevés ; une troisième fois ils sont sortis tous deux devant les rideaux.

B**, ENSEIGNE DE VAISSEAU.

ERRATA

Dans l'article précédent (Voir le n° de janvier 1903), deux omissions ont été commises que l'on répare ci-dessous :

1° page 407 — 16e séance — Après ces mots : « *Les épreuves obtenues ainsi sont très laides...* ajouter : *Monsieur Delanne en a reçu une qu'il tient à la disposition des personnes qui désireraient la voir.*

2° page 409 — Note (1). Après ces mots : *Une hémorragie violente*, ajouter : *Le Docteur Decréquy, qui assistait à la Séance...*

Modern Spiritualism

PAR

FRANCK PODMORE

Suite (1)

Dans le second cas, la voyante décrit la maison du bailli qu'elle n'avait jamais vue ; elle dépeint exactement le bailli à son travail et cherchant une pièce importante qui lui manque et donnerait la preuve d'un détournement par un employé infidèle. Sur ses indications, le Dr Kerner et le bailli recherchent sans succès la pièce indiquée et décrite exactement. Comme elle insiste, ils renouvellent leurs recherches et trouvent enfin le document dans l'endroit indiqué et constatent qu'il porte les mentions qu'elle avait lues. Tout ceci lui avait été révélé par l'esprit du coupable, dont elle décrivit le costume tel qu'il le portait dans les derniers temps de sa vie.

(1) Voir le N° de Janvier p. 398.

Qui aurait pu lui donner toutes ces indications puisque Kerner et le bailli avaient dû s'y prendre à plusieurs fois pour trouver le document ? Il faut ajouter que la voyante était arrivée la nuit chez le Dr Kerner et qu'elle n'était jamais sortie.

Tandis qu'elle demeurait chez le Dr Kerner, celui-ci et sa femme constatèrent que des coups étaient frappés dans leur table, dans les murs et divers endroits du parquet et purent s'assurer que ni la voyante ni sa sœur n'avaient pu les produire.

A propos des nombreux phénomènes physiques constatés par le Dr Kerner, M. Podmore objecte que la sœur de la voyante était toujours présente et que cette présence semble avoir été indispensable. De là au soupçon de fraude il n'y a qu'un pas. Plus tard l'auteur affirme la fraude à plusieurs reprises. Mais le Dr Kerner affirme en avoir entendu ainsi que sa femme, dans sa propre chambre à coucher, loin de la voyante et de sa sœur (1).

Les Magnétiseurs anglais

M. Podmore, poussé par le désir de prouver l'identité du somnambulisme et de la trance, fait l'historique du Mesmérisme en Angleterre. A ce propos, il parle de l'Od de Reichenbach et croit avec Braid, dont il cite les expériences, que les savants n'ont pas pris assez de précautions contre l'influence de la suggestion et contre la trop vive imagination des sujets. Pour nous, nous pensons que le colonel De Rochas et les expérimentateurs français, dont M. Podmore ne parle pas, ont suffisamment éliminé ces deux causes d'erreurs, car ils ignoraient le sens du courant provoqué dans l'aimant, tandis que le sujet ne commettait aucune erreur, comme ils s'en assuraient ensuite.

Dans son chapitre IX, l'auteur étudie les phénomènes attribués à la transmission des sensations, il reconnaît que les expériences sont inattaquables, mais il pense qu'elles démontrent plutôt la transmission de la pensée que celle de la sensation.

Le chapitre X est consacré à la *Clairvoyance*, dont l'auteur décrit deux variétés : indication du contenu d'objets présents, lettres, livres, noix fermées après introduction de formules ou de noms écrits sur fragments de papier, cartes, etc... et la vue d'objets à distance.

(1) V. Voyante de Prévorst. Paris, Chamuel éditeur, et librairie Leymarie, rue Saint-Jacques, 42, Paris.

Pour la première série, il cite le cas de jeunes filles présentées par le major Buckley et qui lisaient des phrases écrites sur papier et contenues dans des noix soigneusement refermées. Il dit qu'elles en avaient fait préparer de leur côté et qu'elles les substituaient à celles qu'apportaient les expérimentateurs. Il ne pense pas à une objection, cependant bien simple : c'est que les assistants n'auraient pas reconnu leurs phrases. Il ne fait, du reste, que des suppositions gratuites et ne cite aucun fait bien observé de tricherie.

Il s'arrête ensuite longuement sur le cas bien connu d'Alexis devant Robert-Houdin. Nous allons rappeler le récit que nous lisons dans la *Pneumatologie* du marquis Eudes de Mirville.

Robert-Houdin se rend avec M. de Mirville chez Alexis, après s'être muni de deux jeux de cartes, neufs, portant encore l'enveloppe et le cachet de la régie. Il lui masque complètement la figure d'une couche d'ouate et de deux foulards croisés, affirmant qu'il a assez l'habitude d'une pareille opération, pour être certain de l'impossibilité d'une tricherie. Il pose cinq cartes devant son adversaire, qui *n'y touche pas*, en place cinq devant lui-même et Alexis lui nomme aussitôt les dix cartes, quoiqu'elles soient encore retournées.

Dans une seconde partie, Robert-Houdin place sur la table trois cartes et les couvre de ses mains : Alexis les nomme sans hésiter, etc.

Robert-Houdin écrivit à M. de Mirville :

« Tenant surtout à ce que ma signature ne laisse en rien préjuger mes opinions en faveur du magnétisme ou contre lui, je ne puis cependant m'empêcher de déclarer que les faits rapportés ci-dessus sont de la plus complète exactitude et que, *plus j'y réfléchis, plus il m'est impossible de les ranger parmi ceux qui font l'objet de mon art et de mes travaux*.

Ce 4 mai 1847. « Robert-Houdin. »

« Quinze jours plus tard, nous recevions encore la lettre suivante :

« Monsieur,

« Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je tenais à une seconde séance et celle à laquelle j'assistais hier chez Marcillet a été plus merveilleuse encore que la première et ne me laisse plus aucun doute sur la lucidité d'Alexis. Je me rendis à cette séance, avec l'arrière-pensée de bien surveiller la partie d'écarté, qui m'avait

tant étonné. Je pris cette fois de bien plus grandes précautions encore qu'à la première ; car, me méfiant de moi-même, je me fis accompagner d'un de mes amis, dont le caractère calme pouvait apprécier froidement et établir une sorte d'équilibre dans mon jugement.

Voici ce qui s'est passé et l'on verra si jamais des *subtilités* ont pu produire des effets semblables à celui que je vais citer. Je décachète un jeu apporté par moi et dont j'avais marqué l'enveloppe, afin qu'il ne pût être changé... Je mêle... c'est à moi de donner. Je donne avec toutes les précautions d'un homme exercé aux finesses de son art. Précautions inutiles ! Alexis m'arrête et, me désignant une des cartes que je venais de poser devant lui sur la table :

— J'ai le roi, me dit-il.

— Mais vous n'en savez rien encore, puisque la retourne n'est pas sortie !

— Vous allez le voir, reprit-il ; continuez. Effectivement je retourne le huit de carreau et la sienne était le roi de carreau. La partie fut continuée d'une manière assez bizarre, car il me disait les cartes que je devais jouer, quoique mon jeu fût caché *sous la table* et serré dans mes mains. A chacune de ces cartes jouées, il en posait une de son jeu, *sans la retourner* et toujours elle se trouvait parfaitement en rapport avec celle que j'avais jouée moi-même.

Je suis donc revenu de cette séance, aussi émerveillé que je puisse l'être, et persuadé qu'il était *tout à fait impossible que le hasard ou l'adresse puisse jamais produire des effets aussi merveilleux.*

ROBERT-HOUDIN.

16 Mai 1847.

Voici encore un fait de la première séance, qui appartient à la seconde variété de clairvoyance :

Robert-Houdin présente à Alexis une lettre, dont celui-ci reconnaît la provenance. Il en décrit l'auteur, la maison habitée par celui-ci, etc... Jusqu'ici on pourrait dire qu'il lisait dans la pensée de Robert-Houdin. Mais celui-ci lui ayant dit :

— Que fait en ce moment celui qui l'a écrite ?

— Ce qu'il fait ? Prenez garde ; méfiez-vous : il trahit votre confiance en ce moment même...

— Oh ! pour cela, l'erreur est bien complète, car il s'agit du meilleur et du plus sûr de mes amis.

— Prenez garde, il vous trompe odieusement.

— Sottise ! répond Houdin.

M. de Mirville ayant revu ce dernier quelque temps après, Robert-Houdin lui avoua qu'au moment même de la séance cet ami lui volait dix mille francs.

Il est vraiment intéressant de voir par quels arguments M. Podmore repousse l'idée de clairvoyance. Il commence par convenir que pour accomplir de telles merveilles Alexis a dû posséder des talents peu ordinaires d'escamoteur. Il veut bien reconnaître que Houdin possédait des connaissances suffisantes pour juger un escamoteur ordinaire, mais que son autorité disparaît dès que la trance vient modifier la scène. Nous n'aurons aucune peine à admettre, avec M. Podmore, qu'il n'y a rien de commun entre un vulgaire escamoteur et un somnambule en état de trance et que le mode de vision n'est pas le même. Mais alors M. Podmore reconnaît donc qu'un sujet en état de trance voit par un autre procédé, qu'une personne à l'état normal ? Et alors, nous voilà bien près de nous trouver d'accord.

L'auteur continue en faisant remarquer qu'il ne possède pas assez de détails sur les conditions des deux séances, pour se prononcer. Où était Marcillet ? Il semble tout naturel à M. Podmore que Houdin, dont la vie se passait à former des compères dont il saisissait les moindres jeux de physionomie, n'aurait pas saisi les signes faits par Marcillet aussi facilement qu'Alexis, qui avait les yeux bandés ! La table, dit M. Podmore, est décrite comme une table à jeu avec une bordure à surface brillante, dans laquelle se réflètent les cartes tournées vers la table. Il n'y a rien de tout cela dans le récit de M. de Mirville et il faudrait que Houdin fût le dernier des niais, pour se laisser prendre à un truc aussi grossier. Du reste, cela n'eût pas permis de voir les cartes qu'il n'avait pas données et qu'il tenait encore dans la main.

L'auteur déclare qu'il est impossible d'obturer complètement les yeux, ce qui n'est pas l'avis de Houdin ; que Alexis déplaçait le bandeau par des contorsions de la face, ce dont Houdin n'aurait pas sans doute été capable de s'apercevoir !

De tout cela, l'auteur croit pouvoir conclure que l'explication la

plus probable, quoique ce ne soit pas nécessairement la vraie, est que ces parties de cartes dénoncent une *fraude habile* !! Et la vision de l'ami qui trahit au moment même de la séance, qui donc a renseigné Alexis ? M. Podmore a bien soin de ne pas en parler (1).

Un dernier fait montre avec quelle indulgence M. Podmore accepte les hypothèses les plus enfantines, lorsqu'il s'agit de repousser celle de la clairvoyance : Une dame apporte à Alexis une médaille enfermée dans un écrin, enveloppé lui-même de papier, fermé par un cachet. M. Podmore déclare qu'il soupçonne Alexis d'avoir développé le papier, ouvert l'écrin et lu l'inscription que portait la médaille. Il aurait ensuite refermé l'écrin, replié l'enveloppe de papier et *reproduit le cachet*, sans que la dame qui venait le mettre à l'épreuve, s'aperçut de quoi que ce fût !

Alexis recevant de grosses sommes d'argent, dit l'auteur, pouvait entretenir une agence particulière de renseignements, qui lui permettaient de décrire instantanément les demeures de personnages venus de toutes les parties du monde, avec description des tableaux ornant leurs salons, des chevaux garnissant leurs écuries et de tout le personnel attaché à leur service !

Pour en finir avec la question de la transmission de pensée et de la clairvoyance, nous rappellerons un cas auquel M. Podmore reconnaît n'avoir aucune objection à présenter.

M[me] de Morgan traitait par le magnétisme une jeune fille épileptique. Un soir que M[r] de Morgan était allé dîner dans une maison totalement inconnue de M[me] de Morgan, la jeune malade endormie décrivit toute la maison, les convives, les objets sur la table. M. de Morgan parlait d'elle avec ses hôtes ; elle signala deux draperies blanches et rouges que M. de Morgan n'avait pas vues et dont il dut, le lendemain, aller constater l'existence, etc. le tout avec une exactitude rigoureuse. Ici, M. Podmore déclare qu'on peut recourir à l'hypothèse de la transmission télépathique de la pensée. Nous lui ferons observer cependant que M. de Morgan ne pouvait

(1) On voit à quel degré de niaiserie en arrive un homme qui veut absolument discuter quand même l'évidence des faits. Entre les affirmations de Robert Houdin, le plus habile prestidigitateur de son temps, et les suppositions invraisemblables de M. Podmore qui n'a rien vu, le public sera juge ! (N. D. L. R.)

pas transmettre l'idée des draperies dont il n'eut connaissance que le lendemain et dont la notion n'a pu être acquise par la jeune fille qu'au moyen de la clairvoyance.

Le fait est indiscuté et cependant l'auteur termine ce chapitre en déclarant que ni la transmission de la pensée, ni la clairvoyance ne sont *encore suffisamment prouvées*, mais que le grand nombre et la valeur des faits démontrent la nécessité de nouvelles études, car il devient difficile de les rejeter sommairement comme mal observés ou inexactement rapportés.

A. Jakson Davis, né en 1826, de faible constitution, devint ouvrier apprenti cordonnier en 1841, possédait une instruction presque nulle, puisque M. Podmore lui-même reconnaît qu'il n'avait fréquenté l'école que pendant quelques mois. Cependant, en novembre 1845, c'est-à-dire à l'âge de 19 ans, il commença et continua pendant 15 mois la dictée d'un travail qui fut publié sous le titre de : *The principles of Nature, Her Divine Revelations and a voice to Mankind.* Cet ouvrage eut un énorme succès, et 37 éditions successives furent rapidement épuiséee. « Pris dans son ensemble, dit Bush, ce travail est une profonde et savante discussion de la philosophie de l'univers ; pour la largeur de la conception, la profondeur des principes, la clarté des démonstrations, l'ordre des matières, la nature encyclopédique des sujets, *je ne connais aucune œuvre due à un seul homme, qui puisse la surpasser.* Sa discussion scientifique est toujours calme, pleine de dignité et conciliante, toujours plutôt disposée à excuser qu'à censurer les erreurs qu'il s'efforce de corriger. Son style est plein d'aisance, coulant, approprié, doué d'une simplicité admirable, qui agit comme un charme sur le lecteur.

« Il décrit la formation et l'évolution des mondes ; semble avoir prévu la découverte de Neptune ; décrit la période antédiluvienne et tous les monstres de cette époque ».

Dans sa troisième partie se trouve une étude sur l'état social de l'époque, où on rencontre beaucoup des théories de Fourrier.

« Quoique ce travail, dit M. Podmore, soit incontestablement l'œuvre d'un homme sans instruction, ses qualités sont plus remarquables que ses défauts. Considéré uniquement comme le produit d'un effort de mémoire, il est stupéfiant qu'il vienne d'un homme d'une vingtaine d'années, auquel quelques mois passés à l'école ont

pu à peine procurer les connaissances les plus élémentaires et dont la vie a été depuis l'enfance uniquement consacrée au travail qui devait le nourrir. Ses amis et lui-même assurent qu'il n'avait aucun goût pour la lecture et qu'il n'avait lu jusque là que le roman intitulé *Les trois Espagnols*.

Lorsqu'il empruntait des livres, surtout des ouvrages de discussion religieuse, c'était pour les prêter à ses amis ». L'auteur ajoute que ce jeune homme, sur la mémoire prodigieuse duquel il revient à chaque instant, doit ici commettre un oubli.

Il dit que peut-être a-t-il lu assez peu, mais que, vu le choix de ses livres et sa prodigieuse faculté d'assimilation, il a pu reproduire de nombreuses pages de divers auteurs. Ainsi *il faut supposer* qu'il a lu les *Vestiges of Creation* ou autres analogues ; *il a dû* lire également les œuvres de Fourrier, celles de Swedenborg, la *Social Destiny of Man* de Brisbane et même les œuvres étrangères dont quelques exemplaires seulement avaient pénétré en Amérique : en somme, toute une bibliothèque spéciale !! Tandis que Davis et tous ses amis affirment délibérément le contraire, M. Podmore ne donne aucune preuve que ces ouvrages aient été connus du jeune ouvrier cordonnier et qu'il ait oublié de les avoir lus, et il demande qu'on lui prouve qu'il ne les a pas connus. Il affirme qu'il a, de propos délibéré, copié des passages entiers du *Pathéism* de Sunderland et et de *Great Harmonia*. En un mot, ce serait un fourbe et un plagiaire.

Ici, comme dans tout son travail, l'auteur répète sans cesse : il faut supposer, il faut admettre, il est infiniment probable, etc., et c'est constamment là la base de son argumentation, lorsqu'il ne se borne pas à passer sous silence les circonstances qui le gênent.

Nous arrivons maintenant aux Manifestations de Rochester et l'on ne sera pas surpris de voir M. Podmore raconter sérieusement, pendant plusieurs pages, que les demoiselles Fox étaient des petites filles vicieuses qui donnaient des coups de pied dans leurs bois de lit et faisaient craquer leurs articulations. De là ces coups qui ébranlaient non seulement les lits, mais des étages, qui retentissaient comme des coups de bâton et même de marteau sur les tables, dans les murs, les parquets, les plafonds !! M. Podmore s'appuie sur une confession de Catherine Fox, circonvenue par un

pasteur et un fanatique, et qui, depuis, s'est rétractée. L'auteur connaît la rétractation, mais il n'en tient aucun compte. Quant aux réponses exactes, elles s'expliquent par l'habileté des médiums à interpréter le jeu des physionomies, le son de voix, etc. des assistants, et qui leur permettait de faire craquer leurs articulations en conséquence ! Nous ne croyons pas devoir insister sur des explications si souvent et si complètement réfutées et demander à M. Podmore ce qu'il pense des cas où ni les médiums ni les assistants ne connaissent la réponse aux questions posées. Notons cependant qu'à propos d'un autre médium l'auteur affirme que, dans ce dernier cas, on n'obtenait aucune réponse.

Il affirme que les troubles si nombreux et si persistants constatés à Stratford chez le Dr Phelps, étaient produits par ses enfants. Cependant un grand nombre eurent lieu lorsque le Dr Phelps était seul et l'on vit une lourde table d'acajou rester suspendue horizontalement en l'air, à deux pieds du parquet, etc. M. Podmore cite le fait et passe sans modifier son interprétation. Il ajoute cependant qu'il n'a trouvé aucun témoin oculaire des phénomènes et que le Dr Phelps écrivit son récit trente ans après leur production, ce qui lui suffit pour jeter le doute sur le tout.

Le monde, selon lui, n'aurait pas été disposé à prêter une aussi vive attention aux mystifications de *petites filles vicieuses* (c'est ainsi qu'il qualifie les jeunes Fox, qui, au milieu de foules furieuses, se soumirent aux examens répétés dans les conditions les plus rigoureuses, pour prouver leur bonne foi !) s'il n'avait pas été préparé par les merveilles du somnambulisme provoqué et de la clairvoyance, merveilles attribuées à l'Od. Mais c'est certainement, dit-il, étendre d'une façon illégitime le rôle d'une substance aussi exquise que de l'affubler de toute la garniture burlesque d'une cuisine.

Nous passerons rapidement sur les notices biographiques consacrées à divers spirites américains et toutes écrites dans le même esprit. Il parle successivement de Sunderland ; de Fergusson dont il ne réfute pas les idées et dont il ne dit que du bien. Robert Owen aurait été, comme beaucoup de socialistes, entraîné vers le spiritisme, dans lequel ils trouvaient une sorte de confirmation de leurs idées. « Quant à Warren Chase, qui joua un rôle considérable aussi bien dans le socialisme que dans le spiritisme, il eût été

aussi désobligeant que futile d'essayer de lui démontrer que le mouvement dans lequel il espérait trouver la réalisation de ses rêves pour la future humanité, *était fondé sur la folie et la fraude* ». A 52 ans, le juge Edmonds, frappé dans ses plus chères affections, demande des consolations à l'étude, rencontre les ouvrages traitant des faits de Rochester, s'unit à quelques amis, parmi lesquels un électricien distingué, et après quelques mois d'expériences se déclare convaincu que les phénomènes physiques et intellectuels ne sont pas dus à une action humaine. Il est frappé de la justesse des réponses aux questions mentales, dont l'auteur croit avoir dévoilé le mode de production, et de la transmission à longue distance de sa pensée à ses amis de New-York, tandis qu'il se trouvait lui-même dans le golfe du Mexique. Bientôt sa fille Laura devient médium clairvoyant, parle en langues étrangères inconnues d'elle, voit les fantômes des parents ou amis des assistants. Le Dr Dexter se joint à lui. Ils publient en deux volumes une partie des communications reçues dans leurs séances et des visions du juge Edmonds, ce qui eut une grande influence sur le développement du spiritisme en Amérique.

M. Podmore fait suivre cette revue sommaire par les lignes suivantes : « Telles sont, en résumé, les conditions sociales et intellectuelles au milieu desquelles naquit la nouvelle religion et tels furent ses premiers apôtres, professeurs de magnétisme, socialistes et réformateurs, prédicants révivalistes, ministres unitariens et universalistes, très peu de méthodistes et d'épiscopaliens. Sunderland, Buchanan, les professeurs Hare et Mapes représentaient le côté critique et philosophique du mouvement et lui donnèrent les apparences d'un fondement scientifique. La puissante impulsion qui transforma en apparition d'un nouvel évangile d'espérance et de fraternité, les farces d'enfants vicieuses qui, en d'autres circonstances, n'auraient pas retenu pendant huit jours l'attention du village le plus attardé, vint des aspirations vagues, mais sincères, d'hommes comme Warren Chase et Murray Spear vers l'amélioration du monde. Ces hommes étaient aveuglés par l'éclat du splendide idéal qu'ils se créaient loin des misères du présent. A cette époque, d'autres esprits généreux consacraient tous leurs efforts à l'abolition de l'esclavage et il est digne d'intérêt que dans la suite

Abraham Lincoln et William Lloyd Garrison proclamèrent leur foi dans le Spiritisme ».

En un mot, la plupart des hommes remarquables de l'Amérique, dans tous les genres, adoptèrent le spiritisme, ce qui, on en conviendra, est bien de nature à nous consoler de ne pas y compter M. Podmore.

A suivre. Pour la traduction : Dr Dusart.

Entretiens Philosophiques

Liberté, Egalité, Fraternité.

Ces trois mots, qu'on lit sur nos monuments, ne sont qu'une illusion, une chimère faite pour égarer les hommes et les faire dévier du droit chemin, c'est-à-dire du chemin de la vérité. — Dans mon dernier article, j'ai prouvé que la liberté absolue était impossible au point de vue psychique, puisque notre vie actuelle n'est que la continuité d'une existence antérieure et que nous ne pouvons récolter que la moisson que nous avons semée.

Au point de vue social, la liberté individuelle n'est qu'une utopie. Du jour où les hommes vivent en tribus ou en nations, des lois leur deviennent indispensables pour maintenir l'ordre, et assurer la sécurité générale.

Le livre de la nature nous prouve la nécessité d'un pouvoir effectif. Les animaux eux-mêmes, à l'état sauvage, se choisissent un chef et tous lui obéissent : c'est sur lui que reposent les responsabilités, c'est lui qui organise la défense en cas de danger.

Rien de plus intéressant, par exemple, que le spectacle d'une troupe de chevaux dans les pampas. Un seul étalon gouverne une vingtaine de juments et leurs poulains. Il choisit les endroits où la tribu doit paître, suivant la direction des vents ; l'heure du bain est fixée par lui : à son signal, toute la bande prend la direction de la rivière. Si les poulains refusent d'y entrer, le *cozudo* hennit impérieusement et, immédiatement, ceux-ci se jettent à l'eau et en

sortent avec lui pour se rouler sur le sable à son commandement, afin de se sécher. Puis toute la bande part au galop (sans doute pour la réaction) ; peu à peu l'allure devient moins vive, enfin c'est le repos complet et la sieste derrière une colline bien abritée.

A un nouveau signal, la troupe repart, son chef toujours en tête ; c'est l'heure du pâturage. Au déclin du soleil, elle se range en file et va chercher un gîte pour la nuit. Si un *cocudo* étranger a l'audace de s'incorporer dans le clan, il est reçu à coups de sabot et si des amis viennent prendre sa défense, alors la guerre est déclarée. L'étalon, en vrai général, dispose sa petite armée, les juments en cercle, les poulains au milieu, et tous les arrière-train ruent à l'unisson.

Chez les oiseaux existe la même discipline ; j'ai vu un corbeau condamné à mort par ses chefs et exécuté aussitôt la sentence prononcée, en présence d'une nombreuse assemblée.

... La liberté individuelle doit être limitée par le respect du droit d'autrui, mais ce n'est pas ainsi que l'entendent les égoïstes et les ambitieux, car leur liberté consiste à sacrifier l'intérêt de leurs semblables au leur.

Elle existe, la vraie liberté, elle est l'apanage des êtres évolués affranchis des passions humaines, tandis que la liberté promise par les anarchistes ne réside que dans la satisfaction de tous les instincts. Ces révoltés ignorent que plus l'homme développe ses passions, plus il se forge de chaînes et plus il est esclave.

— L'égalité n'est pas plus admissible que la liberté (1). La nature, qui se moque des drapeaux et des écussons, a institué partout le règne de l'inégalité ; il suffit de regarder autour de soi. Que voit-on ? des beaux et des laids, des grands et des petits, des bons et des

---

(1) La liberté, dont il est question dans la devise républicaine est, suivant la définition de Robespierre, la faculté de faire tout ce qui ne nuit pas au prochain. Dans ces conditions, elle doit s'accorder avec la règle sociale, et c'est dans ce sens qu'elle est entendue par le législateur. Une liberté absolue ne saurait exister que pour l'homme qui vivrait seul sur la terre, et encore elle serait restreinte par les lois naturelles. Toute liberté qui ne serait pas limitée par celle du voisin deviendrait de la licence, c'est à dire du désordre. De même, l'égalité dont il s'agit, est celle de tous les citoyens devant la loi. Toute autre est illusoire.

(N. D. L. R.)

méchants, des idiots et des intelligents, le bon sens coudoyant la folie ; la faiblesse, la force... Il y a des âmes jeunes et des âmes avancées, des saints et des criminels, des travailleurs et des paresseux. L'inégalité est le ressort même de la vie, a dit un homme d'esprit ; la source de l'émulation, du progrès, la démocratie est impuissante à la faire disparaître...

Les hommes ne sont égaux que par leur origine et par le but pour lequel ils ont été créés, mais tous ne sont pas au même degré de l'évolution parcequ'ils sont nés à des époques différentes et aussi parce qu'ils n'ont pas suivi la même route. Le génie est le produit de plusieurs existences bien remplies, aucune faveur n'est accordée à qui que ce soit : l'homme se crée lui-même son individualité par ses efforts et sa volonté.

Il nous est donc prouvé que les hommes ne peuvent être identiques, pas plus qu'un petit enfant n'est l'égal d'un adulte.

Une question délicate, c'est l'injustice apparente de la répartition des richesses... La fortune n'est trop souvent que le résultat d'actions coupables, mais il ne faut pas oublier que celles-ci génèrent de nombreuses incarnations douloureuses, et que tout se paie tôt ou tard.

— La Fraternité, inscrite sur nos murs, est loin de l'être dans les cœurs. Il en sera ainsi tant que l'ambition et l'intérêt gouverneront le monde.

Les pasteurs des âmes la prêchent, mais, antithèse abominable, en foudroyant de leurs malédictions les confessions différentes de la leur. Ils enseignent la paix en lançant l'anathème au nom du Christ, ce modèle de toutes les perfections, qui ne s'est incarné que pour donner l'exemple de la mansuétude, en annonçant la paix aux âmes de bonne volonté. Beaucoup savent qu'ils mentent à leurs convictions, mais la voix de l'intérêt personnel fait taire celle de leur conscience, qui est la voix divine.

Les chefs de nations jalousent leurs voisins, ou guettent l'occasion d'agrandir leurs frontières aux dépens du plus faible. C'est pour cela qu'ils entretiennent dans le cœur de leurs sujets la haine, la défiance des autres peuples.

Dans la même nation, les chefs de partis se disputent le pouvoir en excitant leurs partisans contre leurs adversaires, et l'on trouve

dans la même commune, souvent dans la même famille, les mêmes rancunes.

Comment la fraternité pourrait-elle régner sur la terre dans de pareilles conditions ? c'est impossible.

Pour la conquérir, il faudrait d'abord élever les enfants avec l'amour de la paix, au lieu de leur donner celui de la guerre et de la gloire. Et pour qu'ils comprennent, il faudrait que leurs mères, leurs instructeurs, développent en même temps leur conscience, qu'ils leur fassent peser les conséquences de leurs pensées et de leurs actions. Car en mourant, l'homme emporte ses haines, ses préjugés, ses acquis, et quand il renaît, sa nouvelle personnalité en est imprégnée ; et c'est ainsi que se perpétuent les erreurs de l'humanité. Quelle responsabilité pour les instructeurs !

Quand la fraternité sera comprise et pratiquée, le mal disparaîtra de la planète ; la guerre, source de tant d'horreurs, sera abolie, la misère supprimée ; on pourra démolir les prisons, chasser les bourreaux... C'est à pas de géant que l'humanité franchira les échelons qui la séparent des sphères supérieures, car la Fraternité est le chemin qui mène à Dieu.

Baronne CARTIER DE St-RENÉ.

Recherches sur la Médiumnité (1)

M. Gabriel Delanne vient de faire paraître un nouveau livre : *Recherches sur la Médiumnité*.

Cet ouvrage est si important qu'il est impossible de faire plus que de donner un aperçu du but et du caractère de l'œuvre, en s'arrêtant sur certains points particulièrement considérés par l'auteur. L'un des principaux se trouve au commencement du livre, et établit que les spirites doivent faire un examen impartial des influences qui peuvent déterminer l'automatisme psychique ; que certains messages n'impliquent pas nécessairement l'action d'intelligences étrangères, et qu'il faut apprendre à distinguer entre les communications pouvant émaner d'êtres désincarnés, et celles provenant de l'esprit du médium. « Nous ne devons pas, dit-il,

(1) *Light*, 22 novembre 1902.

craindre de nous engager dans l'examen critique des communications, car c'est seulement en agissant de la sorte que nous pouvons donner une base réellement scientifique aux relations entre les vivants et les morts ».

M. Delanne énumère sept facteurs qui peuvent être, à juste titre, considérés comme agissant dans certains cas : 1° la mémoire latente ; 2° la clairvoyance ; 3° la lecture de pensées ; 4° la suggestion mentale et orale ; 5° la télépathie ; 6° la prémonition ; 7° les réminiscences d'existences antérieures.

Cela indique le principe sur lequel sont basées les recherches de ce volume. L'auteur élimine, comme témoignages de désincarnés, les cas qui peuvent être expliqués autrement ; il en cite de nombreux exemples qui sont à la fois instructifs et intéressants. En même temps, il fait ressortir l'importance de nombreux cas qui ne *prouvent* pas une action étrangère, mais témoignent de la nature de l'esprit humain, et du fait que cette nature peut agir indépendamment de son mécanisme corporel : « La lutte est ardente, et durera probablement longtemps, car les préjugés scientifiques et religieux sont tenaces ; mais l'évidence fait son chemin. Nous sommes convaincus maintenant que la grande certitude de l'immortalité deviendra une vérité scientifique dont les résultats bienfaisants se feront sentir dans le monde entier, et changeront la destinée de l'humanité ».

M. Delanne considère la médiumnité comme un don naturel, indépendant du développement moral de l'être, tout comme une bonne vue ou le don pour les langues étrangères.

Les cent premières pages du livre sont largement consacrées à la considération de l'hypothèse de la personnalité secondaire que M. Delanne rejette comme non prouvée. Ses renseignements sur M. Pierre Janet et l'école de Nancy montrent combien il a étudié ce sujet.

Il fait ressortir en détail la différence de conditions entre les sujets hystériques et les médiums.

Dans la Partie II, il étudie l'influence de la clairvoyance, de la prémonition, de la télépathie, etc., sur l'écriture automatique, et insiste en recommandant aux spirites la nécessité d'étudier soigneusement ce sujet, et, autant que possible, de chercher à découvrir les lois qui régissent les faits. Il s'étend particulièrement sur l'importance qu'il y a d'admettre que nombre de communications attribuées à des êtres désincarnés ne sont, en réalité, que le résultat d'une opération inconsciente de l'esprit de l'automatiste lui même. « Le manque de discernement, dit-il, a beaucoup discrédité la cause du Spiritisme et a empêché son développement parmi les classes instruites ».

Il remarque qu'Allan Kardec a dit que l'esprit du médium peut se manifester *aussi bien que les esprits désincarnés.*

Cela, naturellement, a lieu pour la reviviscence de faits normalement connus par le médium, lorsqu'il est en état de trance ou d'auto-

matisme. Lorsque cela arrive, le médium peut être accusé de fraude, tandis que réellement la répétition des faits connus a été aussi automatique et involontaire que la déclaration de faits inconnus ; mais la source de la première communication est l'esprit du médium lui-même agissant d'une façon anormale.

M. Delanne établit comment il trouve que le véritable message médianimique peut être distingué de celui qui ne l'est pas ; il ajoute que le faux message, aussi bien que le véritable, peut être écrit sans que l'automatiste ait conscience des caractères qu'il trace, bien qu'il soit difficile de persuader à une personne écrivant de la sorte des pensées qui lui semblent nouvelles, qu'elles doivent être attribuées à sa propre mentalité :

« En dépit des apparences, toutefois, il faut admettre que cette catégorie d'écriture automatique est une réalité indiscutable, même chez des personnes à l'état normal et en parfaite santé corporelle ».

M. Delanne étudie d'où peuvent émaner les raisonnements et informations inconnus à l'automatiste, et pourquoi ces idées écrites semblent provenir d'une personnalité étrangère à l'écrivain.

Il admet entièrement que dans certains cas ces personnifications ne vont pas au-delà de la tendance imaginative de l'esprit humain. L'attitude passive de l'esprit lors de l'écriture automatique, laisse le champ libre à l'imagination, comme dans le rêve, où elle vagabonde capricieusement.

Quelques exemples d'automatisme suggéré sont cités d'après les expériences de M M. Salomon, Stein, Binet, etc. ; l'un d'eux a rapport à des mots qui ont été dictés, murmurés tout bas, pendant que l'automatiste lisait à haute voix. Cela peut nous donner une idée de la manière par laquelle un automatiste peut recevoir une impression mentale d'un être invisible d'un autre plan, bien que M. Delanne ne nous donne pas cet exemple comme de la véritable médiumnité, mais plutôt pour montrer que l'automatisme peut exister sans l'intervention d'agents désincarnés.

Nul ne pourra accuser M. Delanne de négliger l'étude des nombreuses phases d'automatisme qui, inconsciemment, simulent la médiumnité. Son énoncé des faits qui présentent ces phases est complet et loyal, et il en fait usage pour insister sur l'obligation d'un sérieux examen critique. Après avoir indiqué la faculté de créer involontairement des personnalités imaginaires dérivant de nos pensées, et de les exprimer par l'écriture automatique, il ajoute :

« Que l'on ne s'y trompe pas : toutes ces remarques s'adressent aux automatistes réels, et non aux médiums. Les deux existent, et nous devons apprendre à les distinguer, nous ne pouvons arriver à les différencier qu'en apprenant à connaître toutes les causes qui peuvent simuler la médiumnité réelle ».

M. Delanne omet toutefois, dans cette connexion, de parler d'une difficulté qui résulte de ce fait que c'est le même stratum d'intelligence qui est susceptible de recevoir la suggestion d'entités désincarnées et l'auto-suggestion. Cette difficulté consiste en ce que la véritable médiumnité et la forme apocryphe sont passibles de se combiner dans la même personnalité. La distinction à faire n'est pas seulement entre les automatistes purs et simples, et les médiums véritables, mais aussi entre les différentes sortes de communications obtenues par le même individu, les messages spirites authentiques et les messages animiques pouvant être également inconscients et involontaires. Sans aucun doute, M. Delanne admet entièrement ce fait, mais ses remarques ne s'adressant pas aux médiums, seulement aux automatistes, il y a là une petite erreur (1). C'est justement parce que les médiums n'expriment parfois autre chose que leur propre auto-suggestion, et parce que les automatistes sont fréquemment inspirés par d'autres entités, que l'avertissemement donné sagement par M. Delanne est très nécessaire, et cette opinion semblerait donner à supposer que les médiums véritables n'ont pas besoin de la prendre à cœur pour leur propre direction.

La III[e] partie contient de nombreux exemples de la réalité de la communication spirite. Beaucoup sont connus des lecteurs anglais ; les expériences de Stainton Mosès, le compte rendu du D[r] Hodgson sur Mrs Piper, Mme d'Espérance sont cités. Parmi les titres des chapitres de cette partie, on remarque les suivants qui indiquent la question traitée :

« Ecritures en langues inconnues du médium ;

« La signature de personnes désincarnées obtenue par des médiums ignorant leur mort ».

Un exemple curieux est donné par la signature (initiales) d'une personne vivante, signature obtenue automatiquement. On a eu la certitude que cette personne était profondément endormie pendant que la signature était obtenue, et qu'avant de se livrer au sommeil, cette personne avait beaucoup pensé à ses parents très éloignés d'elle, et à la surprise que leur causerait son retour projeté. Ce message disait : « J'arriverai bientôt ». M. Aksakof affirme l'avoir vu et a vérifié la ressemblance de la signature.

Le volume entier occupe plus de 500 pages, et est rempli de citations en caractères très fins. Il offre une étude sérieuse à celui qui voudra le lire du commencement à la fin, c'est un ouvrage qui témoigne d'une connaissance très étendue d'un sujet aussi complexe dans ses aspects variés.

Ce compte-rendu est trop restreint pour donner de cet ouvrage l'appréciation qu'il mériterait. M. Delanne est bien connu comme chef des spirites.

---

(1) Nous ferons remarquer que M. Delanne a signalé ce mélange entre l'automatisme pur et simple et la médiumnité à la page 500 de son livre. (N. D. L. R.)

et observateur expérimenté, sa réputation est telle que son livre sera, sans aucun doute, lu attentivement par de nombreux lecteurs dans son pays, et, je l'espère, dans le nôtre. Son style est toujours courant et facile, toute personne connaissant le français et les termes employés en science psychique n'auront aucune difficulté à le comprendre.

H. A. D.

La Presse et le Spiritisme

Nous empruntons à notre confrère *La Tribune Psychique*, la revue suivante de la grande presse faite avec son talent habituel par notre ami J. Gaillard :

Dans *Le Matin* du 4 décembre, M. H. Harduin explique que M. Jules Bois l'a prié de vouloir bien dire son opinion sur son livre récent : l'*Au-delà et les forces inconnues*. M. Harduin n'ose se dérober à cette mise en demeure. Il redoute la colère d'un homme capable de punir son silence par un envoûtement. Il se résigne donc à parler.

« ... L'envoûtement me fait peur, et voilà pourquoi je parlerai du livre avec la tranquille assurance d'un homme qui ne connaît pas le premier mot de la question sur laquelle il est prié de donner une opinion raisonnée.

Aussi bien ! je suis journaliste, et quand on est journaliste, on ne recule pas pour si peu. S'il fallait n'écrire que sur ce qu'on sait, on n'écrirait pas souvent.

En rassemblant mes souvenirs, il me semble que le Spiritisme (c'est ça, je suppose, *l'Au-delà et les forces inconnues ?*), il me semble, dis-je, que *le Spiritisme a fait un grand pas en avant depuis quelques années*.

Le mot « Spiritisme » a disparu et nous avons maintenant la « science psychique ». C'est absolument la même chose, tout en étant différent.

Ne pas croire en effet que le mot n'est rien et la chose tout. Témoin le rhume de cerveau qui cesse d'être un mal vulgaire quand on l'appelle *coriza*.

On commençait à ne plus croire au spiritisme que quelques-uns traitaient avec mépris. Il n'y a pas moyen de badiner avec la

science psychique, les mots dérivés du grec donnant une grande respectabilité aux choses qu'ils habillent.

Seulement, je ne suis pas plus avancé ; car jamais, au grand jamais, je n'ai ressenti la moindre manifestation de ces forces inconnues dont s'occupe M. Jules Bois. C'est même ce qui me gêne beaucoup pour exprimer une opinion quelconque.

Elles doivent exister, pourtant, ces forces, car on ne peut récuser les témoignages recueillis et émanant d'hommes, quelques-uns illustres, qui ont apporté leur contribution. Mais ces témoignages sont-ils absolument probants ? Je me permets d'en douter pour une raison donnée par A. France... »

Cet article très spirituel vaudrait d'être reproduit en entier, car il est caractéristique à plus d'un point de vue. Il émane d'un homme cultivé et de bonne foi. Les erreurs qu'il commet, sont commises par nombre de gens qui savent beaucoup de choses et qui sont fort excusables d'en ignorer quelques autres. M. Harduin a le rare mérite de s'exprimer avec une malicieuse, mais courtoise réserve. Sa façon de dire contraste heureusement avec le genre de M. E. Ledrain qui, lui, n'hésite pas à diviser en deux catégories les personnes qui admettent l'existence des forces inconnues : 1° les *Névropathes*, 2° les *Mystificateurs*.

L'Eclair du 1er décembre dernier a publié un long article sous ce titre :

Un thérapeute a la Cour de Russie

L'Oswodojdeme parle de lui en ces termes :

« Cet individu dont l'origine est aussi obscure que le métier occulte — d'aucuns disent qu'il est de Marseille, d'après d'autres ce serait un Monténégrin ou un Tchèque — a été présenté au Tsar au printemps dernier par le grand duc Nicolas Nicolaïewitch. Il a su bientôt acquérir un si grand ascendant sur l'esprit de Nicolas II que le tsar n'entreprend plus rien sans avoir, au préalable, consulté Philipp.

Ces consultations, comme bien on pense, constituent des séances de spiritisme. On évoque l'âme d'Alexandre III, et ce sont les réponses de cette âme qui déterminent en dernier lieu les décisions de Nicolas II. »

Une dépêche, en date du 26 novembre dernier, mystérieusement adressée en France, portait ceci :

« M. Philipp qui, par ses séances de spiritisme, avait pris un si grand ascendant sur le tsar, a dû quitter la Cour.

« C'est surtout grâce aux conseils pressants du médecin spécial de la tsarine que l'expulsion de l'occultiste a été signée... »

Il n'est pas douteux qu'il soit allé en Russie. Il est bien vrai que les grands ducs à la cour lui ont montré le chemin des appartements impériaux. Ils sont curieux d'expériences troublantes, ils connaissent nos desservants de l'au-delà. Ils ont même fondé tout récemment une société d'études psychiques dont de hauts personnages ne sont pas les membres les moins assidus.

Le docteur Papus, interviewé par *L'Eclair* a donné quelques détails intéressants. Il a dit notamment :

« M. Philipp a vu le tsar Nicolas, a conversé avec lui ; leur entretien est resté son secret et le restera. »

Nous avons personnellement beaucoup entendu parler de M. Philippe. Nous disons Philippe et non Philipp. Ce Tchèque ou Monténégrin est tout bonnement M. Philippe, un spirite et magnétiseur habitant Lyon, où il est fort honorablement connu. C'est un digne émule de notre ami M. Bouvier.

Les lecteurs de *La Tribune psychique* ne seront pas très étonnés des faits ci-dessus. Il leur suffira de se rappeler ceci :

Le tsar Alexandre III était, dit-on, spirite. En tout cas, il s'est occupé de spiritisme et a reçu des médiums à la Cour. *La Revue scientifique et morale* de notre ami G. Delanne a publié un article sur le *Spiritisme à la Cour de Russie*. Un dernier détail : Aksakoff, l'éminent auteur de *Animisme et Spiritisme*, fut conseiller intime du tsar Alexandre II et remplit la même fonction auprès de Nicolas II.

PÉLISSANNE (arrondissement d'Arles).— « Il n'est bruit dans notre commune que des revenants et esprits de la maison hantée. Dans cet immeuble, où l'on a fait tout récemment des réparations, habite un jeune ménage qui, tous les soirs, est troublé par des bruits de pas, de chaînes traînées et de terribles craquements. En outre, les objets changent de place ; ainsi, il y a deux jours, la caisse des ordures s'est avancée au milieu de la cuisine ; un seau a descendu les escaliers et les lumières de toutes les chambres se sont éteintes ensemble, puis un craquement sinistre s'est fait entendre. On ne sait plus à quoi s'en tenir et chacun dit la sienne sur ces choses

anormales. On prétend que des esprits malins ont établi là leur quartier général. Il est question de faire bénir la maison ».

(*Le Petit Marseillais* du samedi 22 novembre.)

Une maison hantée

Laussonne, 7 décembre.

« Un événement, tout invraisemblable qu'il puisse paraître, fait en ce moment le fond de toutes les conversations des habitants de Laussonne (Haute-Loire) et de la région.

Trois cultivateurs de Bournac, les nommés Jean Masson, Pierre Sahuc et Jean-Claude Gérentes, revenaient l'autre jour du marché de Laussonne, lorsqu'en passant près du moulin de Perbet, habité par les époux Joubert, ils entendirent des cris et des appels désespérés qui semblaient venir de la demeure des fermiers.

Nos trois hommes résolurent alors de se rendre compte de ce qui se passait et pénétrèrent à l'intérieur.

Grande fut leur stupéfaction en entrant de constater que tous les objets étaient renversés et semblaient mus par une main invisible.

Mme Joubert paraissait bientôt en proie à une frayeur indescriptible et priait nos trois cultivateurs de vouloir bien la secourir. L'un d'eux, M. Masson Jean, voyant les enfants rouler sur le plancher, poussés, disait-il, par une main invible, saisit l'aînée à bras le corps, essayant de la maintenir. Il s'aperçoit bientôt que l'enfant est tirée fortement par une main invisible et cela de telle manière que l'un des sabots de la fillette est enlevé et violemment lancé contre la fenêtre dont il brise un carreau. Au même instant, une pierre lancée violemment du dehors venait rouler à ses pieds.

A l'arrivée du meunier, M. Joubert, le calme s'étant un peu rétabli, nos trois cultivateurs regagnèrent leur domicile, laissant le fermier et sa famille en proie à une grande frayeur. Mais à peine étaient-ils partis que les bruits insolites ne tardaient pas à se faire entendre à nouveau, et force était aux locataires du moulin de déserter leur domicile pour la nuit.

Ce n'est que depuis hier que ces bruits ont cessé. »

(*Le Nouvelliste* de Toulouse, du lundi 8 décembre 1902.)

« Londres, à l'heure actuelle, a son roman vécu. Il est bien curieux. Il y a sur les bords de la Tamise une maison que l'on dit hantée. Portes et fenêtres s'y ouvrent d'elles-mêmes, dès la nuit ve-

nue ; on entend des bruits discrets, quelque chose comme le glissement de créatures immatérielles.

Un journaliste s'y installa un soir en observation. Les phénomènes se produisirent. Il ne vit personne, Mais comme il avait pris la précaution de répandre de la poudre de craie sur les parquets, il remarqua le lendemain des traces de pas.

Or, voici qu'en ces derniers mois un poète, du nom de Lionel Johnson, loua la maison hantée. Il y vécut fort tranquille. Mais, l'autre matin, on l'a ramassé inanimé dans la rue, et, transporté à l'hôpital, il y a succombé sans avoir pu dire un mot.

Il n'en faut pas davantage pour que les personnes superstitieuse voient là une revanche des esprits, qu'on ne saurait braver vainement.

Rien ne prouve, d'ailleurs, que le poète n'ait pas été victime du plus vulgaire et du moins difficile à expliquer des accidents. Mais le surnaturel a partout ses fidèles, et ce comte d'Edgar Poë, transporté dans la réalité, donne lieu aux plus extraordinaires amplifications.

Puis, un de ces matins, on découvrira le farceur qui est seul à hanter la maison mystérieuse, et aucun de ceux qui y croient ne cessera, d'ailleurs, de croire aux esprits ».

(*La Dépêche*, de Toulouse, du 10 octobre 1902.)

L'échotier de *La Dépêche*, visiblement, craindrait de passer pour un *gobeur* Il n'est pas *un* à qui on la fait. Ah ! mais non...

Dans *La Revue Bleue* du 29 novembre, M. Jules Bois, en un article intitulé : Les cryptes de l'âme, étudie l'*Inconscient*. Il nous paraît continuer une évolution qui semble s'écarter de plus en plus des données du Spiritisme.

Citons :

— « ... Les manœuvres de l'hypnotiseur ou du spirite en assoupissant le cerveau, délivrent les centres nerveux inférieurs qui pensent aussi et en obtiennent certaines révélations personnelles qui étonnent parce que, jusqu'ici, elles étaient restées ou muettes ou subordonnées à la pensée directrice du cerveau. *Illusion si l'on veut y voir témoignage d'« esprits » ou intervention de forces étrangères à l'homme* ; manifestation précieuse pour le psychologue averti qu peut y approfondir les causes secrètes de nos idées et de nos actes, et, en quelque sorte, regarder l'âme à sa source.

— ... les prophéties... bégaiements en notre mémoire d'un songe oublié... *Ce sont les messages de l'au-delà, qui, je ne cesserai de le répéter, n'est qu'un en-deçà enfoui dans les racines de l'être.* Voix des anges, voix des morts, voix du soi-même, selon les religions et les écoles, voix toujours intérieures que les superstitieux, par suite d'une erreur, localisent et fragmentent dans l'espace et dans le temps, et qui échappent à ces mesures. Verbe du « père qui est en nous », rayon de l'idéal et de l'immortalité entr'aperçu, lien mystérieux par lequel nous, périssables et restreints, nous nous rattachons au Divin et à l'Eternel ! Les mots ne sauraient que mourir pour exprimer cet ineffable. C'est dans ce sanctuaire de l'âme qu'il faut descendre pour expérimenter *ce que nous avons mal nommé l'au-delà*, et dont l'instinct prophétique, l'ivresse géniale ne sont que des attributions.

... Résumons-nous :

« Les éléments de la *Voyance* et du prophétisme ou même du génie se décomposent d'abord en une poussée première du subconscient en nous, secondement de l'impression reçue par la conscience ; enfin de la projection en images vigoureuses de cette impression nue et délicate quand elle apparaît. »

Je suis obligé de borner là mes extraits de journaux. La matière est trop abondante. Je dois laisser de côté un intéressant article du *Temps* du 13 novembre, et du *Figaro* du 29 novembre. La place fait défaut.

Mais ce qui précède suffit à montrer que l'au-delà est à l'ordre du jour aux quatre points cardinaux, comme le dit le directeur du *Matin*, M. Harduin : « Le spiritisme a fait un grand pas en avant, depuis quelques années ».

Jules GAILLARD.

Ouvrages Nouveaux

La Zone-Frontière

ENTRE L'AUTRE MONDE ET CELUI-CI

Par M. SAGE

Leymarie, Editeur, 42, rue St-Jacques. Paris. Prix 3. 50

Ce nouvel ouvrage de l'auteur de « *Madame Piper et la Société Anglo-*

Américaine pour les recherches psychiques » marque un pas en avant fait par M. Sage dans le domaine qui constitue le spiritisme. C'est un livre de transition qui s'adresse aux incrédules et qui peut en faire réfléchir un grand nombre, du moins parmi ceux qui raisonnent. Nous pouvons en recommander la lecture pour la propagande, car il disposera les intelligences à la compréhension plus complète de tous les grands principes sur lesquels repose notre philosophie.

Le spiritisme, aujourd'hui, possède déja assez d'envergure pour qu'il ne soit pas accessible au premier venu. Nous voyons avec plaisir des écrivains qui n'ont pas encore évolué complètement, effleurer cette zone frontière qui est aussi, comme l'a montré M. de Rochas, celle de la science. Forts des expérience d'un demi-siècle et du contrôle universel des communications, nous pouvons attendre avec sérénité que les nouveaux venus repassent par les chemins qu'ont suivis nos prédécesseurs ; ils arriveront nécessairement aux conclusions auxquelles nous avons abouti, car les plus récentes publications des Myers, des Hodgson et des Hyslop ne font queconfirmer l'enseignement spirite en général et celui d'Allan Kardec en particulier. Il serait facile d'indiquer, dans la Revue Spirite et dans les ouvrages du Maître, les passages où sont décrits et expliqués tous les phénomènes relatés de nos jours sous les noms de : clairvoyance, prémonition, transmission de pensée, télépathie, télesthésie, etc., mais, et ceci est essentiel, on y trouve aussi les véritables faits spirites avec les conclusions qui en ressortent incontestablement et qui s'imposent à la raison. C'est parce que le Spiritisme embrasse dans sa généralité l'ensemble de ces phénomènes, et qu'il les explique logiquement, qu'il nous paraît vraiment une branche de la psychologie intégrale. Nous ne pouvons donc accepter l'affirmation gratuite de M. Sage que les Spirites ont voulu fonder une religion nouvelle. C'est une erreur manifeste, car, bien que l'existence de Dieu ressorte avec évidence de toutes les observations sur l'état moral des Esprits dans l'Au-delà, jamais aucun des écrivains de cette école n'a prétendu se servir de cette démonstration pour édifier un culte, formuler des dogmes, ou instituer des prêtres.

Quant aux faits eux-mêmes, leur extrême multiplication les rend irrécusables, et permet d'éliminer ceux qui sont douteux, d'autant mieux qu'ils ont dans le monde entier les mêmes caractères, affirmés par des témoins capables de bien observer et d'une honorabilité indiscutable. C'est pourquoi, répétons-le, nous pouvons considérer l'avenir avec la certitude que nos théories ne seront pas renversées, car elles ne sont que l'expression de la réalité.

M. Sage expose clairement la théorie de l'od, d'après Carl du Prel, et rend justice à M. de Rochas dont les travaux, comme ceux de tous les précurseurs, sont trop dédaignés des savants officiels. Au sujet des médiums, signalons une idée de l'auteur qui nous paraît très-heureuse. Ce serait d'intimer l'ordre à un sujet d'être insensible aux suggestions des

assistants, pour n'accepter avec une parfaite docilité que celles des êtres invisibles. Il y aurait là, en y joignant l'ordre d'une passivité complète de la part du sujet, un moyen de former artificiellement un médium irréprochable, celui qui serait un transmetteur parfait. Malheureusement, comme c'est le cas pour Mme Piper, les vrais médiums sont rebelles aux suggestions terrestres lorsqu'il sont en trance, et, en tous cas, leur degré de suggestibilité varie beaucoup, comme on l'a vu pour Mlle Hélène Smith étudiée par M. Flournoy.

Le chapître intitulé : Les âmes architectes de leurs propres formes, presque tout entier emprunté à Carl du Prel, est fort intéressant. Faisons une remarque en passant. Nous ne comprenons pas nettement ce que M. Sage veut dire par « fusion des âmes ». Si par cette expression on doit entendre le mélange d'od de deux personnes, rien que de très compréhensible ; mais si par âme on veut désigner le principe psychique, alors nous avouons faire partie de cette catégorie qu'Hippocrate appelle des ignorants. Que l'od d'un individu soit modifié par ses pensées, c'est ce que nous savons depuis Allan Kardec (1) : que cette pensée agisse sur le corps, c'est certain, témoins les stigmates, et cette image fluidique peut passer de la mère à l'enfant et produire des noevi sur le fœtus, ce que le vulgaire appelle des envies ; mais il n'y a pas là fusion d'âmes, pas plus qu'entre époux qui finissent dans leur vieillesse par se ressembler. Nous ferons également les réserves les plus formelles au sujet de l'*hérédité psychique*, car rien n'est moins démontré que la transmission des caractères intellectuels. Nous qui avons de bonnes raisons pour admettre les vies successives, nous savons que l'âme de l'enfant arrive en ce monde avec ses acquis antérieurs qui diffèrent profondément, dans l'immense majorité des cas, de ceux des progéniteurs.

M. Sage, en étudiant la transmission de pensée, cite le cas bien connu où un M. S. H. B. apparaît plusieurs fois aux demoiselles Vérity, simultanément ou séparément et, dans un cas, à une sœur, *qu'il ne savait pas être dans la maison* ; l'auteur conclut de cette expérience qu'il n'y a qu'une action de la pensée de M. S. H. B. Nous trouvons, au contraire, que ce récit nous met en présence d'un véritable dédoublement de l'être humain, et que c'est l'âme de M. S. H B. qui s'est transportée dans la maison de ces demoiselles, car l'hypothèse d'une hallucination collective est difficilement admissible, et paraît surtout invraisemblable vis-à-vis d'une personne à laquelle il n'avait nullement songé et qui n'était pas en rapport magnétique avec lui. Pourquoi dire que ce fantôme est un automate, quand rien dans le récit n'autorise une semblable appréciation ?

L'auteur semble croire également que les Esprits ne peuvent avoir une perception directe de notre monde. Il nous semble que c'est là une erreur, car les objets matériels sont imprégnés par l'atmosphère fluidique

(1) Allan Kardec — *Revue Spirite*, 1870, page 169. Et la *Genèse*, paragraphe 3 et suiv. sur les images fluidiques et la photographie de la pensée.

de notre globe, et l'esprit perçoit ces objets, grâce à cette lumière spéciale, qui n'est pas due à des mouvements de l'éther, comme la lumière ordinaire. Ce n'est pas parce que l'esprit de Georges Pelham est plongé dans l'atmosphère odique du médium et voit mal les objets environnants qu'il faut faire de cette exception un cas général. Nous pensons que M. Sage n'a pas étudié un nombre de cas suffisant avant d'édifier sa théorie, qui est contredite par des centaines d'observations sérieuses. En négligeant systématiquement les riches documents accumulés par les journaux et auteurs spirites, il s'est privé de beaucoup de faits qui auraient enrichi et complété son étude.

Le chapitre sur les fantômes des morts est très intéressant ; il contient des documents empruntés à un travail de Mme Sidgwick desquels on peut induire que l'esprit mort avec une préoccupation très vive accomplit, *post mortem* et inconsciemment, des actes en rapport avec cette auto suggestion. C'est qu'il est encore dans le trouble qui accompagne la désincarnation, et cet état peut durer très longtemps. Si un médium se trouve à proximité, le fantôme prendra quelquefois des caractères objectifs et pourra agir sur la matière. Cette espèce d'apparition qui se manifeste soit spontanément, soit dans les séances de matérialisations, est appelée par Allen Kardec des *Agénères*.

Au sujet de la perception directe de la pensée d'autrui pendant le sommeil normal, M. Sage cite les recherches curieuses faites par Wersermann et celles du Dr Ermacora. Nous déplorons avec lui qu'on n'ait pas plus souvent recours à ce procédé de transmission de la pensée qui permet de varier considérablement les conditions de l'expérience et de constater parfois des résultats vraiment surprenants. Voici comment opérait le savant italien. Une enfant de cinq ans sert de sujet. Mlle Marie M. le médium, couche dans une chambre séparée de celle de la fillette et lorsque Mlle Marie est sous l'influence de la personnalité médianimique d'*Elvire* (son guide), le Dr Ermacora imagine une scène que l'enfant, subissant la suggestion d'Elvire, doit voir pendant son sommeil sous forme de rêve. Toutes les précautions sont prises pour que Mlle Marie ne puisse pas communiquer avec l'enfant, laquelle, le matin, raconte son rêve à Mme Annette M. mère de Mlle Marie. Citons un exemple :

« N° 98. — Sujet du rêve : *L'enfant sera un Français professeur de chimie à l'université de Tokio. Un ami lui enverra en cadeau dix bouteilles de bordeaux, en le priant d'analyser ce vin pour savoir s'il contient du fer ; on y trouvera du fer.* Voici le résultat.

« L'enfant raconte, comme à l'ordinaire, son rêve à Mme Annette qui me le rapporte. Dans le rêve, elle était un vieux monsieur qui enseignait à des jeunes gens *parlant une autre langue*. Un autre monsieur lui envoya en cadeau quelques bouteilles de vin, elle ne sait pas le nombre exact, mais croit qu'il y en avait 8 ou 9. Elle versa dans ce vin un peu du contenu d'un flaçon et le vin devint *tout noir*. Elle ajoute que dans ce vin il y

avait du fer. Mme Annette qui ne comprend pas le sens de ces mots, lui dit : « Mais si ce vin avait contenu du fer, ce fer aurait cassé les bouteilles ». A cette remarque l'enfant répond : « Non, non ; le vin avait simplement le goût du fer. » La réaction chimique rêvée par l'enfant est conforme à la réalité ; le fer produit réellement une coloration très sombre. Or, il faut noter que ni la fillette ni Mlle Marie n'ont la moindre notion de chimie. On serait donc en droit de supposer l'intervention d'une autre intelligence ».

L'ouvrage se termine par une étude sur les faux médiums et les matérialisations observées par Carl du Prel et le Dr Gibier. Ce livre est écrit d'un style clair et entraînant. L'auteur trouve des accents énergiques pour flétrir « les hommes noirs » et les pseudo-savants qui s'effarent à l'idée que le monisme n'est pas la plus grande idée du siècle. Souhaitons que ce travail consciencieux soit beaucoup lu, car il prépare les hommes studieux à pousser plus loin une enquête qui les amènera jusqu'au point où nous sommes arrivés, c'est-à-dire à la certitude de l'immortalité basée sur la démonstration expérimentale de la survivance du moi conscient.

Au-Delà des Portes

par

STUART PHELPS,

traduit de l'anglais, par Ch. Grolleau Carrington, éditeur. Prix : 3.50

L'auteur de cet ouvrage expose d'une manière charmante la théorie de Swendenborg, grâce à une fiction très simple. Une jeune fille gravement malade sent la mort s'approcher. Elle assiste à son dégagement spirituel et en compagnie de son père elle s'élève vers des sphères plus élevées où se déroule une vie nouvelle. Mais au bout d'un certain temps elle retourne sur la terre, reprend son corps matériel, car ce n'était qu'un songe, mais qui a eu pour elle tous les aspects de la réalité. On trouve dans ce livre très bien écrit des tentatives pour expliquer la vie future, mais ce ne sont que des rêveries anthropomorphiques qui montrent la difficulté pour l'homme d'imaginer un au-delà différent totalement de ce qui existe sur la terre. Que certains esprits croient vive encore après la mort dans un milieu analogue au nôtre, c'est ce que l'expérience spirite nous révèle, mais cet état est transitoire, il prend fin en même temps que le trouble qui succède toujours à la désincarnation.

Amias Frigoulet

par

M. A. B. Madame ERNEST BOSC

Bibliothèque Chacornac, 11 quai St-Michel. Prix 3.50

Voici encore un roman dans lequel les idées spirites sont mises sans fatigue à la portée du public.

Il s'agit de scènes d'obsession très bien décrites dans lesquelles deux frères sont poursuivis par la vengeance posthume d'un ami qu'ils ont

assassiné pour s'emparer de sa fortune. Les caractères sont bien traités et l'ouvrage est d'une lecture attrayante, comme tout ce qui sort de la plume de Madame Bosc, bien connue déjà par ses publications antérieures.

Philosophie Révolutionnaire

par

M. Stanislas Dismier.

Chez l'auteur, à St-Maur. Prix 1 franc.

Cette brochure est écrite pour édifier la société future sur des bases nouvelles, en harmonie avec les faits certains qui démontrent l'immortalité. Il faut substituer, à l'antique conception monarchique d'un Dieu unique et souverain, l'antagonisme équilibré de deux principes : l'esprit et la matière. « Il faut, dit l'auteur, pour que l'humanité puisse accomplir sa nouvelle courbe ascendante, que l'*unité soit faite* entre matérialistes et spiritualistes, déistes et athées, néantistes et immortalistes, puis, finalement, entre tous les *peuples civilisés de la terre* ! L'influence qu'exercera l'immortalité de l'âme sur le triomphe final de la révolution sera immense, puisque, par le seul fait de cette réalité devenue positive, elle aura la propriété merveilleuse de transformer en vérités absolues nos principes démocratiques ».

Le Serment d'un rêve

par

Mireille Kermor

Rouen, 29 rue des Charettes. Prix 0.25

Cette nouvelle nous montre une jeune femme écrasée par le chagrin que lui cause la perte d'un époux tendrement aimé. Elle est prête à succomber à son désespoir, lorsque le cher disparu lui apparaît dans un rêve et lui montre la nécessité de supporter courageusement son épreuve et de consacrer sa vie à élever les enfants orphelins. Réconfortée par cette intervention du cher disparu, la jeune femme a mis ses conseils en pratique et se sent heureuse aujourd'hui d'avoir été fidèle au serment de son rêve Cette gracieuse plaquette est écrite d'un style aisé et promet pour l'avenir.

Correspondance

Bordeaux, 12 janvier 1903.

Monsieur Gabriel Delanne, Directeur de la « Revue Scientifique et Morale du Spiritisme » 40, boulevard Exelmans.

Paris.

Nous avons l'honneur de porter à votre connaissance, afin que vous

en fassiez part, la constitution fédérative de tous les groupes spirites du Sud-Ouest de la France, qui a eu sa consécration définitive et officielle, le 21 décembre dernier, dans la salle n° 1 de l'Athénée municipal de Bordeau, rue des Trois-Conils, sous la présidence d'honneur de M. Georges Thomas (d'Agen), de M. le colonel Emery, officier de la Légion d'honneur (de Bordeaux), président.

M. Cadaux (de Toulouse), vice-président.

Mmes Agullana et Caron (vice présidentes).

MM. Charbonnel et Malvezin (trésorier-général et adjoint.)

Enfin, MM. Louis Brussis et Caron (secrétaire général et adjoint); noms relevés après la constitution d'un bureau ayant son siège à Bordeaux et nommé par 21 membres dont les noms figurent dans le procès-verbal dressé après la réunion de ce jour et que nous tenons à votre disposition.

Cette fédération a été constituée après les conférences dans plusieurs grandes villes du Sud-Ouest, de M. Léon Denis (membre d'honneur de notre fédération), sous sa haute compétence et d'après ses conseils éclairés.

Au nom de la confédération tout entière et plus particulièrement du bureau dont je fais partie, j'ai l'honneur de vous adresser mes remerciements anticipés. pensant que vous voudrez bien faire connaître à vos lecteurs que dans le Sud-Ouest de la France des frères viennent de se grouper et doivent se faire connaître d'eux en travaillant pour le progrès du Spiritisme.

LOUIS BRUSSIS, secrétaire général,
59, rue Frère, Bordeaux.
Le président de la fédération :
J. P. EMERY.

Monsieur Gabriel Delanne et Cher frère en croyance,

Depuis plus de deux mois il existe des faits surprenants, tellement extraordinaires dans notre Département, que la Presse locale — La *Haute-Loire*, l'*Avenir* dont ci-joint un N° et le *Républicain* de la Haute-Loire, n'ont pu passer sous silence les phénomènes si nombreux. qui ont eu lieu depuis si longtemps dans le moulin Perbet, et qui sont causes, que partout dans le département l'on ne fait que causer de ces choses.

La Presse, d'abord railleuse et sceptique à cet endroit, a fini par constater et affirmer tous ces phénomènes sans y comprendre grand'chose comme vous pourrez le voir dans l'*Avenir*, organe des catholiques.

Beaucoup de gens du Puy et des environs s'étant transportés vers le Moulin hanté, avec le doute, s'en sont allés, convaincus de la réalité des phénomènes, abasourdis par des faits bien incompréhensibles pour des gens qui ne connaissent pas le spiritisme,

Actuellement, les deux médiums c'est-à-dire les deux fillettes auteurs bien involontaires de tant de bruit, sont à la charge des Religieuses dans

un couvent du Puy ; le public aura bien des chances d'être privé brusquement de l'attrayant récit de si étranges choses, car les bruits du cloître n'ont pas d'écho au dehors...

Veuillez agréer, etc,..

CHABANNES.

Revue de la Presse
EN LANGUE ITALIENNE

Observations critiques
sur
Animisme et Spiritisme
de G. SERGI, par V. TUMMOLO

Le professeur d'anthropologie, G. Sergi, homme de grande réputation, a fait paraître dernièrement un livre sous ce titre, le même que celui de M. Aksakof, ouvrage qu'il ne connaît certainement pas. Etant donné l'intérêt que porte le public à cette question palpitante de la correspondance entre les vivants et les morts, M. V. Tummolo répond au prof. Sergi, et aux quatre propositions qui sont comme l'épilogue de son œuvre anti-spirite :

1° Le Spiritisme d'aujourd'hui est la continuation d'une *philosophie sauvage* ;

2° Ses phénomènes ne mènent à rien ;

3° Les spirites ne procèdent pas d'une manière scientifique pour trouver une cause à ces phénomènes ;

4° Finalement, le spiritisme a des prétentions injustifiables, illogiques, contradictoires, et incompatibles avec le bon sens.

Cet ouvrage du professeur est publié dans « l'espoir de mettre un frein à l'expansion de cette étrange suggestion spirite ».

V. Tummolo réfute les objections du professeur et termine en citant la phrase de l'illustre D. G. Wittig, professeur à l'Université de Leipsick : « l'étude des apparitions spirites est un problème digne de la science du siècle, et au-delà de ces apparitions se trouvent certainement les plus grandes découvertes et inventions de l'ère future » (*Annales* 1880, page 310).

Luce e Ombra

Janvier 1903.

L'infirmière principale d'un hospice, désireuse d'assister à une séance spirite, pria un médecin de distinction de l'accompagner chez M. Husk, 29 South Grove Peckham, Londres; elle n'avait jamais vu de phénomènes, et le Docteur, très sceptique à ce sujet, était fort heureux de pouvoir se renseigner sur « ces histoires de fous », disait-il.

La séance était publique, et il y avait de nombreux assistants.

Le contrôle habituel, John King, montra des phénomènes qui surprirent beaucoup nos deux visiteurs, mais le Docteur fut intéressé au plus haut degré lorsque J. King, l'appelant de sa voix puissante, le nommant et l'invitant à s'approcher ; à la lueur des tablettes lumineuses, il vit apparaître un buste d'homme, dont le visage seul était bien éclairé.

On distinguait parfaitement sur une joue une grande cicatrice qui tordait la bouche d'un côté ; le fantôme regardait fixement le Docteur et semblait anxieux d'être reconnu. Au bout de quelques instants, le médecin, stupéfait s'écriait : « Mais mon frère est vivant ! »

Le fantôme sourit, secoua négativement la tête, déposa la tablette lumineuse et disparut, l'air satisfait.

Le Docteur, très-ému, sortit le plus vite qu'il lui fut possible, courut au télégraphe et envoya à sa famille qui habitait loin de Londres, la dépêche suivante : « Comment va mon frère ? » La réponse arriva aussitôt : « *Mort ; lettre suit* ».

La suggestion ne peut être invoquée en cette circonstance.

C. Caccia, l'auteur de ce récit, répond de l'honnêteté et de l'intelligence des personnes témoins de ce fait.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Les Annales des sciences psychiques

Sous le titre « d'une vision télépathique répétée » ce journal donne le récit de l'apparition d'un frère à sa sœur, dans les trois jours qui ont suivi sa mort. M. P. Joire dans une étude sur les phénomènes produits par les médiums, après avoir exposé les conditions très-réelles dans lesquelles se produit la transmission de pensée et parmi lesquelles il faut compter le rapport magnétique, n'hésite pas ensuite à mettre sur le compte de cette transmission mentale les renseignements exacts fournis par le médium, si dans l'assistance il se trouve une personne connaissant ces renseignements. Il faudrait, pour rester logique, démontrer qu'un rapport préalable a été établi entre cet assistant et le médium, pour affirmer que c'est chez cet assistant que le renseignement a été puisé. A plus forte raison cet argument est-il valable lorsqu'il s'agit d'un fait connu par une personne quelconque que le médium n'a jamais vue. On accuse parfois les Spirites de faire des hypothèses injustifiées, que dirons-nous alors en présence de ces fantaisies extra-scientifiques?

Précisément, à la suite de cet article on trouve un récit rapporté par M. W. H. Myers où il s'agit de la reconstitution visuelle d'une scène d'ordination qui s'est passée en 1641 et dont on fait connaître le principal personnage dont le nom est donné exactement par coups frappés. D'où vient la transmission de pensée ? Si elle a été retardée 200 ans, elle a dû

joliment voyager inconsciemment de cerveau à cerveau depuis ce temps. Franchement, cette pseudo-explication est absurde ! Quant à la clairvoyance, il faut un motif pour qu'elle s'exerce et ici on n'en trouve pas.

La Revue des Etudes Psychiques

Dans un article fait en réponse au Dr Marck au sujet d'Anna Rothe M. de Vesme soutient par de bons arguments la liberté d'expérimentation dans le domaine psychique, si gravement compromise en Allemagne par l'autoritarisme brutal de l'empereur Guillaume. Les policiers sont incompétents en telle matière et il faut pour juger ces phénomènes des investigateurs habitués de longue date à ces recherches, et non les premiers venus, fussent-ils même diplomés par toutes les Académies de la terre, Une seconde condition non moins essentielle est celle du milieu psychique. Autant les manifestations sont brillantes dans des cercles homogènes et sincères, autant elles sont faibles et même parfois nulles dans des milieux hostiles ou par trop défiants Parbleu ! diront les incrédules, dans les cercles favorables le médium profite de la bonne foi des assistants pour se moquer d'eux. Non pas, car chez Crookes, par exemple, le contrôle était aussi sévère que possible, mais le médium se sentait *soutenu moralement* et c'est là une condition excellente pour la réussite des séances. Dans les séances données dernièrement par Politi à l'Ecole polytechnique les faits ont été peu nombreux et le contrôle n'a pu être établi comme le désiraient les expérimentateurs. A lire aussi une bonne analyse du livre de M. G. Delanne : *Recherches sur la Médiumnité* parue dans ce numéro.

La Revue Spirite

publie un article de M. Léon Denis sur l'idée de Dieu en réponse à celui de M. Béra. Nous constatons que notre ami a toujours la même élévation d'idées et ce beau style qui a été si hautement apprécié pendant les séances du Congrès. Sous le titre : *Vieilles Notes* sont relatés des phénomènes spirites excessivement intéressants qui se sont produits dans la famille du narrateur que nous avons le plaisir de connaitre et dont la véracité est absolue. A lire surtout l'annonce faite par la table de l'arrivée d'un membre de la famille à l'île de la Réunion, alors que tous ses parents ignoraient absolument qu'il dût revenir ce jour-là. Ce sont des faits de cette nature, mille fois contrôlés qui ont implanté le Spiritisme dans le monde entier et il faut autre chose que de froides dénégations ou des railleries stupides pour enrayer ce formidable mouvement qui gagne aujourd'hui tous les pays de la terre, Nous lisons dans le même numéro le compte-rendu du procès intenté à M. Hinkovic, directeur d'un journal spirite publié à Zagrelo (Croatie) pour avoir osé imprimer qu'il n'y a pas d'enfer, ni d'anges ! Les débats ont duré *15 jours* ! On a entendu d'interminables discussions théologiques, mais, finalement, le Dr Hinkovic a été acquitté par ce motif : « *Qu'il n'est pas possible d'attacher de croyance aux dires des témoins écclésiastiques* (il n'y en avait pas d'autres, M. Hinkovic n'en ayant pas fait citer) *leur parti-pris étant par trop évident et leurs dépositions paraissant avoir été concertées d'avance.* » C'est égal, il faut avouer qu'il

n'y a plus guère qu'en Autriche que l'on puisse encore, au XXe siècle, assister à un procès théologique !

Le Patriote de la Vendée

publie un supplément contenant une enquête faite par M. Emmanuel Vauchez, l'ancien secrétaire de la ligue de l'enseignement sur la nécessité de la suppression du budget des cultes et de la séparation des Églises et de l'Etat. Chacun se souvient avec quelle ardeur M. Vauchez a contribué à l'établissement des lois sur l'enseignement gratuit, laïque et obligatoire. Nous le retrouvons toujours aussi énergique et aussi convaincu dans la nouvelle campagne qu'il entreprend, et nous sommes heureux d'ajouter que c'est aussi en partie à ses efforts persévérants que l'on doit la réussite de la pétition pour la liberté du magnétisme qui compte aujourd'hui plus de deux cent mille signatures. Souhaitons que longtemps encore il puisse nous apporter l'autorité de son expérience et l'infatigable énergie qui l'ont toujours fait triompher.

Société d'Etudes psychiques de Genève

Dans son compte-rendu annuel, M. Metzger se plaint que le zèle des membres se soit ralenti pendant le courant de l'année dernière. Il fait appel à la bonne volonté des sociétaires et il espère que le travail de cette année sera plus fructueux. Cependant il ne faudrait pas croire que la session précédente a été complètement nulle ; nous lisons au contraire des résumés sur des conférences faites à la Société qui nous montrent que les plus hautes questions philosophiques sont toujours à l'ordre du jour. C'est Mlle Champury qui étudie le rôle de la femme dans le Spiritisme. M. Lugrin étudie la question des fluides et suppose que la matière et l'esprit ne sont que les états extrêmes d'un même substratum infiniment diversifié. M. Perrot traite de la télépathie et fait justement observer que le spiritisme a depuis longtemps appelé l'attention sur ces phénomènes et signalé leur importance au point de vue spirituel.

M. Walfrum étudie le socialisme et la religion de l'avenir et M. Gardy donne lecture d'une conférence faite par M. J. Colleville à Londres sur l'identité des Esprits. Th. Darel, l'auteur des livres sur la *Spiritualisation de l'être* et sur la *Folie*, fait connaître cette fois un *Essai de sociologie*. Enfin M. Lemaître fait un intéressant récit historique concernant une somnambule genevoise, Mme Jenny Azaéla qui lisait et écrivait en pleine obscurité, changeait de voix en parlant, lisait un livre *par le coude* et connaissait la pensée des siens à distance. Tous ces faits paraissent bien établis par les témoignages sérieux de personnes et de docteurs connus.

Souhaitons à la Société psychique toute l'activité que lui demande son président et remercions-la de continuer à tenir d'une main ferme le drapeau de notre croyance dans une ville aussi importante que Genève.

La Tribune psychique

fait un compte-rendu de la conférence de M. G. Delanne que nos lecteurs connaissent déjà. Elle signale également les conférences de M. Léon Denis

dans le Sud-Ouest et la formation de la fédération dont nous avons parlé. Notre ami Jules Gaillard continue son intéressante revue intitulée : *Le Spiritisme et la Presse*. On constate ainsi que nos idées se répandent tous les jours davantage dans le grand public, et malgré les erreurs fréquentes commises par des journalistes qui souvent parlent de ce qu'ils ne connaissent guère, il en résulte cependant un mouvement intellectuel qui ne peut être que profitable aux idées que nous défendons.

Le Messager

dans son n° du 1er février publie un article de Léon Denis intitulé : *Le Spiritisme et la Femme* dans lequel il montre que l'être féminin, par la délicatesse de son organisme, est généralement plus apte que l'homme à servir d'intermédiaire entre le monde des Esprits et le nôtre. Le catholicisme n'a pas compris la femme, il n'a su en apprécier ni le charme ni la puissance. Le Christ, cependant, l'avait toujours soutenue et protégée. Le Spiritisme rend à la femme sa vraie place dans la famille et lui montre la splendeur de son rôle en servant de médiatrice entre les sociétés de la terre et celles de l'espace. On trouve aussi une description des remarquables séances d'apports qui ont eu lieu à Melbourne et dont nous avons donné une traduction il y a deux mois. Il faut supposer les spirites trop naïfs pour croire qu'ils se laissent toujours et partout berner par des fraudeurs, la vérité c'est que les faits se produisent réellement malgré toutes les dénégations intéressées de nos adversaires.

Nous remercions le *Messager* pour l'article bienveillant qu'il a consacré au dernier livre de M. Delanne.

Le Spiritualisme Moderne

publie les conférences faites par MM. H. de Farémont, Lamy et L. Chevreul au siège de la Société. Il paraîtrait que prochainement nous possèderons une machine extraordinairement pratique grâce à M. Clément Figueras qui aurait trouvé le moyen d'extraire l'électricité de l'atmosphère et de l'utiliser sans l'intervention de piles ou de dynamos et sans l'aide d'aucun moteur.

Espérons que cette découverte n'ira pas rejoindre dans le pays des vieilles lunes le fameux générateur Keely qui devait, au moyen de la force éthérique, révolutionner l'industrie tout entière, et dont jamais plus on n'a entendu parler.

La Paix Universelle

Nous trouvons dans le n° du mois de février un excellent article de M. J. Blain sur les religions du passé et celle de l'avenir. Les unes dogmatiques, autoritaires, enseignées par les prêtres et pleines de mystères; l'autre, dépouillée de tout appareil sacerdotal sera purement intime et le Père sera adoré « en esprit et en vérité » dans le secret de la demeure. M. Brémond montre comment un diagnostic faux peut créer, par auto-suggestion, un état morbide du patient. Les docteurs ont donc le devoir absolu de se surveiller sévèrement pour n'être pas la cause, dans certains

cas, de désordres qui n'existaient pas avant qu'on eût eu recours à leurs lumières.

Le Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Marseille

renferme cette fois le discours de son président M. Anastay. Il préconise la méthode expérimentale, mais avec un esprit plus large et surtout plus impartial que celui des savants. Nous ne croyons pas que les spirites Kardécistes soient « de vieilles barbes », car, il ne faut cesser de le répéter pour ceux qui n'ont pas lu ses travaux, on trouve dans la Revue qu'il a dirigée et dans ses ouvrages, principalement dans *La Genèse*, l'explication scientifique de tous les phénomènes que « les jeunes barbes » d'aujourd'hui s'émerveillent de redécouvrir, avec cette différence, toutefois, que ces derniers venus n'y comprennent pas grand chose. La postérité rétablira chaque chose et mettra chacun à sa place, comme cela a lieu pour le magnétisme où justice commence enfin à être rendue à Mesmer.

M. le Docteur Gondard voit très nettement, comme nous l'avons si souvent signalé, que ces appellations diverses de *magnétisme, lucidité, télépathie*, etc., sont des phénomènes liés entre eux par des relations très étroites qui en font uue chaîne continue. M. Gondard croit à la matérialisation de Katie King parce que l'autorité de Crookes lui paraît inattaquable, mais il existe d'autres témoignages qui ont également une grande valeur, ce sont ceux du banquier Livermore, de M. Wallace, du Dr Gibier, du Dr Morselli et d'autres aussi notoires qui montrent le bien fondé de l'enseignement spirite.

Souhaitons à la nouvelle société de bons médiums et nous sommes assurés qu'elle arrivera aux mêmes conclusions que celles auxquelles sont arrivés des hommes comme F. W. H. Myers, Hodgson et Hyslop, qui sont devenus de véritables spirites.

INFORMATIONS

M. Davin, comptable, demeurant 71, rue Michelet à Alger-Mustapha, nous informe qu'il se fonde une nouvelle société spirite et que l'on pourra s'adresser à lui pour fournir tous les renseignements nécessaires.

CONFÉRENCES

M. Gabriel Delanne fera, le dimanche 22 février à Lyon, une conférence dans la salle de la rue Paul Bert, n° 6 sur la *photographie des Esprits* avec projections lumineuses. Le lundi 23, M. G. Delanne fera une seconde conférence sur l'*Evolution de l'être et les Vies successives*, à 8 heures, au groupe scolaire de Cusset.

Une conférence est également organisée à Marseille pour la fin du même mois.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

L'extériorisation de la pensée

L'étude des manifestations spirites nous met fort souvent en présence de certaines particularités des phénomènes qui ont besoin d'être étudiées, afin d'essayer de comprendre comment elles peuvent se produire. Une question que l'on fait très souvent est celle-ci : d'où proviennent les objets qui accompagnent les apparitions d'Esprit ? Nous savons bien que l'âme est toujours associée au périsprit qui reproduit la forme du corps, de sorte qu'après la mort l'esprit conserve son type terrestre, ce qui permet de le reconnaître. Mais il se présente presque toujours revêtu soit de draperies, soit de costumes semblables à ceux qu'il portait sur la terre, de sorte qu'on est conduit à se demander à quel vestiaire il emprunte ses vêtements posthumes. Dans d'autres cas, le fantôme, qu'il soit celui d'un vivant ou d'un désincarné, apparaît avec certains objets dont il a ou avait l'habitude de se servir, tels que canne, pipe, chandelier, etc. Dans les séances de matérialisations, le phénomène est encore plus complexe, car l'esprit est parfois paré de bijoux ou de fleurs qui semblent aussi réels que lui, mais qui disparaissent subitement ou graduellement lorsque la manifestation est terminée. D'où viennent ces accessoires ?

Evidemment, ils n'ont qu'une existence temporaire, mais pendant tout le temps que le fantôme reste visible, ils sont solides ; on peut les toucher, ils ont un poids et toutes les apparences d'objets ordinaires semblables à ceux qui nous entourent.

Dès les premiers temps du spiritisme, diverses hypothèses furent imaginées pour expliquer ces faits. On supposa d'abord que tous les corps ont une sorte de doublure fluidique et que l'esprit se servait de ces simulacres, comme il l'eût fait de l'objet lui-même. Mais, très souvent, les circonstances qui accompagnent les apparitions ne permettent pas de supposer qu'il en est ainsi, au moins dans beaucoup de cas. Alors on interrogea les Esprits et ils donnèrent une explication qui paraît rationnelle. Nous allons l'exposer

d'après Allan Kardec (1), et nous mettrons ensuite sous les yeux du lecteur les faits qui semblent l'appuyer très fortement.

Suivant l'enseignement spirite, la pensée serait la cause originelle de ces créations temporaires, car elle possède le pouvoir de former des images fluidiques qui ont pour l'esprit autant de réalité que les objets matériels: Voici ce que nous trouvons d'abord dans le lieu des Médiums (2).

L'esprit agit sur la matière ; il puise dans la matière cosmique universelle les éléments nécessaires pour former à son gré des objets ayant l'apparence des divers corps qui existent sur la terre. Il peut également opérer sur la matière élémentaire, par sa volonté, une transformation intime qui lui donne des propriétés déterminées. Cette faculté est inhérente à la nature de l'Esprit, qui *l'exerce souvent comme un acte instinctif quand cela est nécessaire, et sans s'en rendre compte.* Les objets formés par l'Esprit ont une existence temporaire, subordonnée à sa volonté ou à la nécessité ; il peut les faire ou les défaire à son gré. Ces objets peuvent, dans certains cas, avoir aux yeux des personnes vivantes toutes les apparences de la réalité, c'est-à-dire devenir momentanément visibles et tangibles. Il y a formation, mais non création, attendu que l'esprit ne peut rien tirer du néant.

Afin d'éviter toute équivoque, nous adoptons la définition d'Allan Kardec. Lorsque nous parlons des créations de l'âme, nous entendons simplement par le mot *création*, l'objectivation d'une idée de l'esprit. Poursuivons.

L'existence d'une matière élémentaire unique est à peu près généralement admise aujourd'hui par la science, et confirmée, comme on l'a vu, par les Esprits. Cette matière donne naissance à tous les corps de la nature ; par les transformations qu'elle subit, elle produit aussi les diverses propriétés de ces mêmes corps ; c'est ainsi qu'une substance salutaire peut devenir vénéneuse par une simple modification ; la chimie nous en offre de nombreux exemples. Tout le monde sait que deux substances inoffensives combinées en certaines proportions peuvent en produire une qui soit délétère. Une partie d'oxygène et deux d'hydrogène, tous deux inoffensifs forment l'eau ; ajoutez un atome d'oxygène et vous avez un liquide corrosif. Sans changer les proportions, il suffit souvent d'un simple changement dans le mode d'agrégation moléculaire pour changer les propriétés ; c'est ainsi qu'un corps opaque peut devenir transparent *et vice versâ*. Puisque l'esprit a, par sa seule volonté une action si puissante sur la matière élémentaire, on conçoit qu'il puisse non seulement former des

(1) Allan Kardec. *La Genèse*, p. 310 et suiv.

(2) Allan Kardec. *Livre des Médiums*, p. 161.

substances, mais encore en dénaturer les propriétés, la volonté faisant ici l'effet d'un réactif.

Sous le titre : *Action des esprits sur les fluides, Créations fluidiques, photographie de la pensée*, Allan Kardec, dans la *Genèse*, complète ainsi sa pensée :

Les fluides spirituels, qui constituent un des états du fluide cosmique universel, sont, à proprement parler, l'atmosphère des êtres spirituels : c'est l'élément où ils puisent les matériaux sur lesquels ils opèrent ; c'est le milieu où se passent les phénomènes spéciaux, perceptibles à la vue et à l'ouïe des Esprits, et qui échappent aux sens charnels impressionnés par la seule matière tangible ; où se forme cette lumière particulière au monde spirituel, différente de la lumière ordinaire par sa cause et par ses effets ; c'est enfin le véhicule de la pensée comme l'air est le véhicule du son.

Les Esprits agissent sur les fluides spirituels (1), non en les manipulant comme les hommes manipulent les gaz, mais à l'aide de la pensée et de la volonté. La pensée et la volonté sont aux Esprits ce que la main est à l'homme. Par la pensée ils impriment à ces fluides telle ou telle direction ; ils les agglomèrent, les combinent et les dispersent ; ils en forment des ensembles ayant une apparence, une forme, une couleur déterminées ; ils en changent les propriétés comme un chimiste change celle des gaz ou autres corps en les combinant suivant certaines lois. C'est le grand atelier ou laboratoire de la vie spirituelle.

Quelquefois ces transformations sont le résultat d'une intention ; souvent, *elles sont le produit d'une pensée inconsciente* : il suffit à l'esprit de penser à une chose pour que cette chose se produise, comme il suffit de moduler un air pour que cet air se répercute dans l'atmosphère.

C'est ainsi, par exemple, qu'un Esprit se présente à la vue d'un incarné doué de la vue psychique, sous les apparences qu'il avait de son vivant à l'époque où on l'a connu, aurait-il eu plusieurs incarnations depuis. Il se présente avec le costume, les signes extérieurs, — infirmités, cicatrices, membres amputés, etc., — qu'il avait alors ; un décapité se présentera avec la tête de moins. Ce n'est pas à dire qu'il ait conservé ces apparences ; non certainement, car, comme Esprit, il n'est ni boiteux, ni manchot, ni borgne, ni décapité ; mais sa *pensée* se reportant à l'époque où il était ainsi, son périsprit en prend instantanément les apparences, qu'il quitte de même instantanément dès que sa pensée cesse d'agir. Si donc il a été une fois nègre et une fois blanc, il se présentera comme nègre ou comme blanc, selon celle de ces deux incarnations sous lesquelles il sera évoqué et où se reportera sa pensée.

(1) Rappelons que par le terme : *fluides spirituels*, Allan Kardec désigne ces états très raréfiés de la matière qui constituent, au-dessus de l'éther, le monde fluidique dans lequel vivent les Esprits.

Nous donnerons plus loin des exemples d'une semblable action s'exerçant, même ici-bas, sur certains sujets qui peuvent être replacés temporairement à une période quelconque de leur vie antérieure.

Par un effet analogue, continue Allan Kardec, la pensée de l'esprit crée fluidiquement des objets dont il avait l'habitude de se servir ; un avare maniera de l'or, un militaire aura des armes et son uniforme, un fumeur sa pipe, un laboureur sa charrue et ses bœufs, une vieille femme sa quenouille. Ces objets fluidiques sont aussi réels pour l'esprit, qui est lui-même fluidique, qu'ils étaient à l'état matériel pour l'homme vivant ; mais, par la même raison qu'ils sont créés par la pensée, leur existence est aussi fugitive que la pensée.

Les fluides étant le véhicule de la pensée, celle-ci agit sur les fluides comme le son agit sur l'air ; ils nous apportent la pensée comme l'air nous apporte le son. On peut donc dire, en toute vérité, qu'il y a, dans ces fluides, des ondes et des rayons de pensée, qui se croisent sans se confondre, comme il y a dans l'air des ondes et des rayons sonores.

Il y a plus : la pensée créant des *images fluidiques*, elle se reflète dans l'enveloppe périspritale comme dans une glace : elle y prend un corps, et s'y *photographie* en quelque sorte. Qu'un homme, par exemple, ait l'idée d'en tuer un autre, quelque impassible que soit son corps matériel, son corps fluidique est mis en action par la pensée, dont il reproduit toutes les nuances ; il exécute fluidiquement le geste, l'acte qu'il a le dessein d'accomplir ; la pensée crée l'image de la victime, et la scène entière se peint, comme dans un tableau, telle qu'elle est dans son esprit.

C'est ainsi que les mouvements les plus secrets de l'âme se répercutent dans l'enveloppe fluidique ; qu'une âme peut lire dans une autre âme comme dans un livre,et voir ce qui n'est pas perceptible pour les yeux du corps. Toutefois,en voyant l'intention, elle peut pressentir l'accomplissement de l'acte qui en sera la suite, mais elle ne peut déterminer le moment où elle s'accomplira, ni en préciser les détails, ni même affirmer qu'il aura lieu, parce que des circonstances ultérieures peuvent modifier les plans arrêtés et modifier les dispositions. Elle ne peut voir ce qui n'est pas encore dans la pensée ; ce qu'elle voit, c'est la préoccupation habituelle de l'individu, ses projets, ses desseins bons ou mauvais. (1)

---

(1) Cette faculté pour une âme de lire dans une autre âme est subordonnée, comme Allan Kardec le fait remarquer ailleurs, au degré d'évolution de l'esprit. Ce ne sont que les Esprits très-supérieurs qui possedent ce pouvoir ; les âmes ordinaires ne pénètrent pas plus dans l'intimité de la conscience de leurs semblables, qu'ici-bas nous ne devinons la pensée de nos voisins, quand elle ne s'exprime pas par la parole, l'écriture ou le geste.

Pour que cette théorie soit acceptable, il faut établir d'abord :

1° Que toute pensée est une image ;

2° Que les images mentales peuvent s'extérioriser, c'est-à-dire être projetées dans l'espace de manière à y exister pendant un certain temps.

3° Que ces images sont capables d'acquérir un degré de matérialisation suffisant pour être visibles normalement.

Etudions séparément ces différents points.

Les images mentales

On appelle idée, ou image, le souvenir d'une ou plusieurs sensations simples ou associées. Chaque pensée est donc un phénomène de mémoire, le réveil, la reproduction d'une sensation antérieurement perçue. Il existe autant de groupes d'images que nous possédons de sens. C'est dire qu'elles sont visuelles, auditives, tactiles, olfactives, gustatives ou motrices. Ce sont ces images qui constituent avec les sensations les matériaux de toutes nos opérations intellectuelles ; la mémoire, le raisonnement, l'imagination sont des actes qui consistent, en dernière analyse, à grouper et coordonner des images, à en saisir les rapports déjà formés et à les réunir dans des rapports nouveaux. « De même que le corps est un polypier de cellules, dit Taine, l'esprit est un polypier d'images. » (1)

Le cerveau, ou plus exactement, pour nous spirites, le périsprit, renferme une innombrable multitude de clichés de toute nature qui sont prêts à reparaître sous l'incitation de sensations semblables, perçues à nouveau, ou lorsque le jeu de l'association des idées les tire momentanément de la nuit de la subconscience. On croyait jadis que les idées n'avaient pas de corrélatif physiologique, qu'elles n'exigeaient pas un substratum physique pour se manifester. On sait maintenant qu'elles occupent dans le cerveau la même place que les sensations, autrement dit qu'une pensée n'est qu'une sensation spontanément renaissante, en général, plus simple et plus faible que l'impression primitive, mais capable d'acquérir, dans des

(1) Voici sur ce sujet une étude de M. Alf. Binet dans son livre : *La psychologie du raisonnement*, p. 15 et suiv. Nous en résumons quelques passages. Voir aussi Taine : *De l'Intelligence*, Livre II ; et Galton : *Inquiries into human faculties*, p. 83.

conditions données, une intensité si grande qu'on croirait continuer de voir l'objet extérieur.

C'est surtout pendant le rêve que se révèle nettement à nous cette fantasmagorie des images mentales. Lorsque l'on dort, toutes les parties du cerveau ne sont pas également engourdies ; quelques-unes conservent leur activité, de sorte que l'esprit assiste à un défilé d'images, de tableaux qu'il ne peut modifier. Les images du rêve dominent l'attention et la volonté, et par ce motif, elles nous apparaissent comme des créations objectives, comme des produits qui n'émanent point de nous et que nous contemplons de la même manière que les choses extérieures. Ce sont, non pas seulement des idées, mais des images sensibles, des fac-similé rigoureux de la réalité et ce caractère d'extériorité est précisément la cause qui nous fait croire à leur réalité.

Même pendant la veille, lorsque l'attention a été fortement portée sur un ordre particulier de recherches, les images mentales qui ont peuplé l'esprit ont parfois le pouvoir de se substituer aux images réelles fournies par les sens, pour peu que l'association des idées puisse intervenir. En voici un exemple que nous empruntons à M. Binet :

« Je dois, dit-il, à un de mes amis, le récit suivant : Un jour qu'il remontait la rue Monsieur-le-Prince, à Paris, il crut lire sur la porte vitrée d'un restaurant les deux mots : « *Verbascum thapsus* ». On sait que c'est le nom scientifique d'une scrofularinée de nos pays, qu'on appelle vulgairement le bouillon blanc. Mon ami avait passé les jours précédents à préparer un examen d'histoire naturelle ; sa mémoire était encore surchargée de tous ces mots latins qui rendent l'étude de la botanique si fastidieuse. Surpris de l'inscription qu'il venait d'apercevoir, il revint sur ses pas pour en vérifier l'exactitude, et alors il vit que la pancarte du restaurant portait le simple mot bouillon. Ce mot avait suggéré dans son esprit celui de bouillon blanc, qui à son tour avait suggéré celui de *Verbascum thapsus* ».

C'est surtout chez les personnes qui appartiennent au type visuel, que ce caractère d'image apparaît nettement comme caractéristique de la pensée. Il existe des joueurs d'échecs qui, les yeux fermés, la tête tournée contre le mur conduisent une partie d'échecs. « Il est clair, dit Taine, qu'à chaque coup la figure de l'échiquier

tout entier, avec l'ordance des diverses pièces, leur est présente comme dans un miroir intérieur ; sans quoi ils ne pourraient prévoir les suites du coup qu'ils viennent de subir et du coup qu'ils vont commander. »

Signalons, en passant, la presque identité qui existe entre l'expression d'Allan Kardec qui dit « que la pensée se reflète dans l'enveloppe périspritale comme dans une glace » et celle de Taine qui écrit que la pensée leur est présente « comme dans un miroir intérieur ».

Galton rapporte qu'une personne de sa connaissance a l'habitude de calculer avec une règle à calcul imaginaire dont elle lit mentalement la partie qui lui est nécessaire pour chacune de ses opérations. — Beaucoup d'orateurs ont leur manuscrit placé mentalement devant leurs yeux, quand ils parlent en public. Un homme d'état assurait que ses hésitations à la tribune provenaient de ce qu'il était tracassé par l'image de son manuscrit portant des ratures et des corrections.

Certains peintres, dessinateurs, statuaires, après avoir considéré attentivement un modèle, peuvent faire son portrait de mémoire. Horace Vernet et Gustave Doré possédaient cette faculté. Un peintre copia un jour, de souvenir, un *Martyr de sainte Pierre* de Rubens, avec une exactitude à tromper les connaisseurs. Un peintre anglais, cité par Wigan, peignait un portrait en pied après une seule séance du modèle. Il prenait l'homme dans son esprit, le plaçait mentalement sur la chaise, et toutes les fois qu'il regardait la chaise, il voyait la personne assise.

On peut citer pour le type auditif les mêmes exemples d'intensité de l'image mentale. C'est par exemple Mozart notant de mémoire, après deux auditions, le *Miserere* de la chapelle Sixtine ; Beethoven sourd, composant et se répétant intérieurement d'énormes symphonies.

Mais la pensée n'est pas simplement la résurrection de sensations antérieures. L'imagination a le pouvoir de combiner les images pour en former de nouvelles. Elle fait preuve d'une véritable initiative intellectuelle, d'une certaine liberté vis-à-vis de l'expérience, par suite de son pouvoir d'abstraction et de comparaison. Elle est l'origine de toutes les inventions. Dans des sciences elle suggère les hypothèses et les moyens de les vérifier, comme dans l'art elle est

l'inspiratrice de l'Idéal. Ces images mentales sont innombrables. Elles sont des représentations fidèles de la réalité extérieure, elles peuplent notre esprit et elles ont une existence certaine car la science l'établit aujourd'hui par des preuves indiscutables.

Notre périsprit est le réceptacle dans lequel ces idées sont emmagasinées et conservées d'une manière indélébile. Nous savons que l'on peut démontrer la pérennité de tous nos états intellectuels passés grâce aux expériences de l'hypnotisme, comme nous le rappellerons plus loin ; actuellement, il nous faut aborder le second point de notre étude, c'est-à-dire montrer que les images mentales sont capables d'être extériorisées dans l'espace, c'est ce que nous verrons dans le prochain numéro.

A Suivre. GABRIEL DELANNE.

RÉCITS D'AU-DELA

La Revenante

Le récit que nous reproduisons est emprunté au *Journal* du 20 février dernier. Nous ignorons si cette histoire est authentique mais, en tous cas, elle est vraisemblable, car elle se rapproche beaucoup, sauf l'affabulation, d'un fait réel obtenu en Angleterre. Il s'agit de la photographie d'une forme invisible assise sur un fauteuil dans la chambre d'un château, au moment où la photographie de cette pièce fut prise par une demoiselle non spirite.

Vraie ou non, cette histoire montre combien nos idées se répandent dans le grand public, car il y a dix ans, personne n'aurait osé publier de semblables histoires dans la grande presse. (*Note de la Rédaction*).

*
* *

Je n'explique pas, je n'affirme pas, je ne nie pas. Ceci est un fait, et les faits on les constate. Je pense souvent que l'attitude d'un homme raisonnable en face de ces singularités qui troublent, a été définie, une fois pour toutes, par Shakespeare, dans la première scène d'*Hamlet*. Vous vous souvenez ? Ils sont là quelques jeunes gens, qui veillent, de nuit, sur la terrasse. Et l'un d'eux conte que, pendant les heures de garde, plus d'une sentinelle a vu passer le fantôme du roi assassiné.

Cela provoque des éclats de rire dans la troupe joyeuse. La jeunesse a

tant de joies à toucher les formes que l'on caresse avec les mains, à s'enivrer du spectacle, pour elle nouveau, du monde, qu'elle n'a pas besoin de l'invisible.

Elle raille, elle proteste :

— Comment un homme que les vers ont dévoré pourrait-il sortir de son tombeau ?

Mais un des veilleurs nocturnes hoche la tête. Il était là, lui, quand l'impalpable figure a passé, blanche sur le fond de la nuit. Et il murmure cette parole qui franchit les distances de l'espace et du temps, qui vient jusqu'à nous (elle vaut aujourd'hui comme au jour où elle fut dite) :

— Il y a plus de chose entre le ciel et la terre, Horatio, qu'il n'y en a dans ta philosophie.

... Au mois de juillet dernier, nous visitions la Suède, quatre ou cinq amis intimes, et autant de femmes aimables. La lumière était exquise sur le lac Malaren, d'une douceur que l'on ne connait nulle part ailleurs dans le monde. Le charme des nuits bleues flotte dans l'ardeur du soleil de midi. Et puis, comme les trois saisons, printemps, été, automne, se tassent ici en quatre mois, l'intensité de la vie végétale a, dans ce Nord, des promptitudes de féeries. C'est à la lettre que l'on voit les feuilles pousser et les fleurs s'épanouir.

Comme nous glissions en bateau le long de la côte de Westeras, une anse nous fit découvrir dans une petite île un château qui avait quelques-unes des grâces de Drottningholm. Une irrésistible envie devait saisir tous les passants d'aborder cette belle demeure, encadrée de pins sombres et de fleurs éclatantes.

Nous y cédâmes. Dans l'embarcadère était remisé un petit canot à pétrole qu'un homme était en train de soigner.

Sur mon ordre, un de nos rameurs l'interpella. Nous voulions savoir au moins à qui appartenait cette demeure aristocratique.

— Au baron de H..., répondit l'homme en nous saluant avec politesse.

Le nom qu'il venait de prononcer, je le connaissais. Au cours de l'hiver précédent, j'avais été présenté, à Nice, à un gentilhomme qui le portait. C'était un ancien officier, dans la cinquantaine. Il avait sur lui cette courtoisie du Nord qui fait penser à un dix-huitième siècle français, continué jusqu'à l'heure présente, sans secousse de révolution.

On me conta qu'après un veuvage assez court, il venait de se marier, pour la seconde fois, avec une charmante femme, presque une jeune fille que j'admirai dans un bal. Elles ressemblait vraiment aux cygnes qui glissent en si grand nombre sur les lacs de son pays.

Je dis à l'homme qui était dans le canot à pétrole :

Est ce que le baron de H... est chez lui ? J'ai fait sa connaissance en France, cet hiver, et je suis sûr qu'il nous inviterait à visiter son château s'il était là.

Le mécanicien répondit sans défiance :

— Monsieur et Madame n'ont pas fini leur voyage de noces, mais si vous les connaissez, Monsieur, on peut vous montrer le château.

Mes compagnons en brûlaient d'envie. Nous atterrimes sur une belle allée sablée que bordaient des iris, et nous suivimes le mécanicien jusqu'à une porte de service, par où il nous introduisit.

Quand ces châteaux suédois ne sont pas des ruines féodales, ils se ressemblent tous entre eux. Celui-ci était marqué, comme le Palais-Royal, de l'influence de la Renaissance italienne, qui s'est fait sentir en Suède au commencement du dix-huitième siècle. Je ne fus pas surpris d'apprendre qu'il était une des dernières œuvres de Nicodème Tessin et qu'il avait été achevé par son fils Charles-Gustave.

Les murs étaient garnis de tapisseries suédoises fort anciennes, d'une charmante naïveté. Un peu partout, des portraits des barons de H..., en costume de chasse ou de parade, dans ces uniformes blancs, sur lesquels le cordon bleu des Séraphins, le cordon d'or de l'ordre de l'Epée et le cordon noir de l'Etoile Polaire vibrent comme des bouquets de fleurs.

Nous entrâmes dans une galerie qui servait de salon familier. Elle était merveilleusement lumineuse et vide. De hautes fenêtres l'éclairaient en courant d'air. Cela répandait des ombres légères, délicieuses, tout autour des meubles, gracieusement groupés au travers de la vaste pièce, pour former ici, là, des coins d'intimité, aux côtés de la cheminée vaste, près de petites tables volantes, qui portaient des livres et des photographies. Nous nous approchâmes d'une de ces tables sur laquelle était posé, dans un cadre de cuir, un portrait en pied du baron de H...

Dirai-je qu'il y souriait avec sa figure de nouveau marié ? On sentait que cette photographie avait été échangée contre une autre, à une date de fiançailles. D'ailleurs les initiales d'or, H. E., qui étaient imprimées sous la couronne, disaient le nom de la seconde femme, la jeune épouse au col de cygne « Hedwig-Elisabeth ».

Sur la table, un livre de poésies suédoises était à demi fermé sur un coupe-papier d'ivoire.

Tous bons touristes sont, aujourd'hui, flanqués de « détectives » pour prendre des photographies instantanées.

La même idée vint à trois d'entre nous. Avant de sortir de cette belle galerie, si lumineuse, rendue, par notre départ, à son silence et à son vide, nous nous mîmes en rangs, sur le seuil de la porte, et, presque en même temps, le cliquetis de déclanchement des trois appareils indiqua que le souvenir de la belle galerie était fixé sur nos pelures sensibles.

Tous les amateurs de voyages et de photographies savent avec quelle impatience on attend, au retour, le petit billet de l'homme de l'art qui vous écrit :

« Je suis satisfait, Monsieur ou Madame, du développement de vo rouleaux. Il y a là quelques clichés qui sont de vraies réussites. Voudrez-

vous prendre la peine de passer à mon atelier pour indiquer quels clichés doivent être soumis à l'agrandissement ? »

Pour ma part, sitôt ce billet reçu, je montai en voiture, et je me rendis au laboratoire de mon développeur.

La moisson était particulièrement riche. Je venais de voir passer quelques contre-jours qui sont faits pour donner de la jalousie aux amateurs. A leur suite, le cliché de la galerie me vint sous les doigts. Je l'élevai aussitôt pour le considérer en transparence, et je ne pus retenir un léger cri d'étonnement.

Je reconnaissais très bien le décor, la vaste cheminée qui donnait son caractère à la pièce, mais, près de la table sur laquelle était posé le portrait du baron de H... un fauteuil était poussé, et sur ce fauteuil, il y avait une ombre noire.

Je demandai au photographe :

— Qu'est ce que c'est que cette forme obscure ?... Une tache ?

L'artiste me prit le verre des mains et l'examina du côté du jour :

—Mais non ! dit-il, vous voyez bien que c'est une femme qui est assise dans le fauteuil ?

— J'eus un petit mouvement de dépit :

— Alors, mon ami, le cliché ne vaudra rien au tirage. J'ai été un maladroit. J'ai oublié d'escamoter ma plaque, et deux images se seront superposées sur le même verre.

Mais l'homme de l'art était piqué, Il dit :

— J'affirme monsieur, qu'il n'y en a qu'une.

— La galerie était vide, quand j'ai photographié !

— C'est impossible, puisque voici un personnage dans votre tableau.. Vous aviez des dames avec vous ?

— Certainement ..

Une d'entre elles vous aura joué ce tour innocent... à votre insu... Elle se sera assise dans ce fauteuil.

— Je la reconnaîtrais !

— Vous ne pouvez pas décider d'une ressemblance sur un négatif. Je m'en vais mettre votre cliché sur papier et vous verrez que j'ai raison.

Ainsi fut fait. Mon développeur exposa un châssis à la lumière, tandis que je continuais à feuilleter les clichés. Mais je ne les voyais plus. Je ne m'y intéressais pas ; je pressentais ce qui allait arriver, et je ne reçus aucun coup nouveau dans le cœur à la vue de l'image qu'on me tendit avec un geste triomphal.

Dans ce fauteuil *que nous avions vu vide, il y avait une femme assise.* Elle ne nous regardait pas : elle contemplait le portrait, posé sur le guéridon, à côté du livre de poésies. C'était une femme dans la trentaine, digne, élégante et triste. Elle portait une robe de percale blanche très simple, avec une de ces jupes en cloche qui étaient à la mode, il y a trois ou quatre ans,

Je ne voulais pas discuter de ces choses avec un indifférent, je lui dis simplement :

— Vous aviez raison, je me trompais. Voulez-vous prendre la peine de fixer cette image.

Quand je l'ai eue dans ma poche, je me suis fait conduire chez un de mes compagnons de voyage, M. B..., qui avait pris, comme moi, une épreuve de la galerie. Il était chez lui. J'ai pris un air indifférent et je lui ai demandé :

— Es-tu content de tes photographies suédoises ?

Il a levé les bras au plafond, il a dit :

— J'ai eu un désastre ! mes deux rouleaux de Westeras ont vu le jour. Le beau château, sa galerie, ses jardins... Tout cela est perdu.

Je n'ai pas insisté et suis allé chez Hector.

— Mon ami, lui ai-je dit, tu vas peut-être te moquer de moi, mais j'ai dans l'esprit un trouble que seul tu peux m'ôter. As-tu là tes photographies de Suède ?

— Non, mais mon développeur m'a dit qu'elles étaient prêtes.

— Je t'en prie, allons chez lui les voir. Ma voiture est en bas.

— C'est si pressé que cela ?

— Nous rirons après.

Nous sommes allés chez le développeur d'Hector. Les photographies étaient déjà sur le papier. Nous avons demandé à voir les épreuves du château.

Hector a eu un haut-le corps.

— Quelle est cette femme ? Il n'y avait personne dans la galerie quand nous y sommes entrés... Personne quand nous avons photographié...

— Tu en es sûr ?

— Eh bien ! mais, et toi ?

Pour toute réponse, j'ai tiré de ma poche la seconde épreuve.

Un moment nous nous sommes tus, nous avions le cœur serré, puis Hector a dit :

— Ne nous frappons pas et tirons cette bizarrerie au clair. Un de mes amis qui est à Biarritz m'a dit qu'il venait de rencontrer le baron de H... Je vais lui envoyer ces deux épreuves et lui demander qu'il les montre au propriétaire du château. Il se peut qu'une glace que nous n'avons pas vue nous ait envoyé le reflet d'un tableau.

— Mais, rappelle-toi, Hector ! Il n'y avait pas de tableaux dans la galerie.

— N'importe, je vais écrire à mon ami et il nous renverra la réponse de M. de H...

La réponse m'est arrivée ce matin :

Le baron de H... a reconnu l'image. C'est sa première femme. La morte.

HUGUES LE ROUX.

Lettre ouverte à M. Combes

Sénateur, Président du Conseil des Ministres.

Monsieur le Président,

Dans une des récentes séances de la Chambre, vous avez affirmé avec courage, devant la représentation nationale, votre foi spiritualiste. Vous avez reconnu l'impuissance de l'école laïque à donner tout l'enseignement moral nécessaire et vous avez ajouté que l'idée religieuse était une des forces les plus puissantes de l'humanité.

Vos paroles ont eu, dans le pays, un immense retentissement. Elles sont comme un écho de la conscience publique, alarmée des nombreux symptômes de décadence et de décrépitude morale qui apparaissent de toutes parts et qu'elle ne peut attribuer qu'à l'insuffisance de l'enseignement officiel.

Vous avez dit, en outre, que la méthode d'observation appliquée à l'étude du monde moral et de la conscience, assure la survivance de la personnalité humaine et lui ouvre les horizons de l'éternelle vérité et de l'éternelle justice : « L'idée religieuse, terme naturel et logique de la recherche scientifique, se relie trop étroitement aux aspirations les plus intimes de l'âme, pour que le professeur de l'Université puisse s'en abstraire et lui refuser, dans son enseignement, la place qui lui revient ».

Ce sont là de nobles sentiments exprimés en un beau langage, mais que trop peu partagent parmi ceux qui ont pour mission d'éclairer l'âme du pays.

C'est un fait notoire, pour tout homme familiarisé avec les milieux universitaires, que la plupart des professeurs et instituteurs, imbus, les uns des théories négatives, matérialistes ou positivistes ; les autres profondément indifférents, dédaignent ou négligent l'enseignement spiritualiste et, quand ils le donnent, le font sans conviction, sans chaleur communicative et partant, sans résultat.

Même impuissance chez le prêtre qui, par ses affirmations dogmatiques, ne réussit guère à communiquer aux âmes dont il a la charge, une croyance qui ne répond plus aux lois de la saine critique, ni aux exigences de la raison. En réalité, qu'elle se tourne vers l'Université ou vers l'Eglise, l'âme moderne ne voit qu'obscurité

et incertitude pour tout ce qui touche au problème de sa nature et de sa destinée.

L'éducation que l'on dispense aux générations est compliquée, mais elle n'éclaire pas les chemins de la vie ; elle ne les trempe pas pour les combats de l'existence. L'enseignement classique peut nous apprendre à bien écrire, à bien parler, il n'apprend pas à agir, à aimer, à se dévouer. Il apprend encore moins à croire, à se faire une conception de la vie et de la destinée qui développe les énergies profondes du *moi* et oriente nos élans, nos efforts, vers un but élevé.

Francisque Sarcey, ce modèle accompli de l'Universitaire, l'avouait sans détour :

« Je suis sur cette terre. J'ignore absolument comment j'y suis venu et pourquoi on m'y a jeté. Je n'ignore pas moins comment j'en sortirai et ce qu'il adviendra de moi quand j'en serai sorti ».

Voilà donc le résultat de tant de siècles d'études et de labeur. La philosophie de l'école n'est encore qu'une doctrine sans lumière et sans vie. L'âme de nos enfants, ballotée entre des systèmes divers et des théories contradictoires : le positivisme d'Auguste Comte, le naturalisme d'Hegel, le matérialisme de Stuart Mill, l'éclectisme de Cousin, etc., flotte incertaine, sans idéal, sans but précis.

De là le découragement précoce et le pessimisme dissolvant, maladies des sociétés décadentes, menaces terribles de l'avenir, auxquelles s'ajoute le scepticisme amer et railleur de tant de jeunes hommes qui ne croient plus qu'à la fortune, n'honorent que le succès et se jugent vaincus avant d'être descendus dans l'arène.

On remarque que notre pays ne fournit plus assez d'âmes viriles pour disputer aux autres nations les chemins et les marchés du monde ; on se plaint de ne plus voir surgir les hommes d'initiative capables d'accroître la puissance de rayonnement et le prestige de la France. D'où vient cela ? Tout simplement de ce que notre enseignement n'en produit plus.

Pour former des âmes nouvelles et fortes, il faut des méthodes et des principes nouveaux ; il faut préparer les esprits aux nécessités de la vie présente et des vies ultérieures ; il faut apprendre à l'être humain à se connaître, à développer, en vue de ses fins, les forces latentes qui dorment en lui.

Ce que l'enseignement classique à tous ses degrés, ne peut donner, l'enseignement religieux est-il capable de le fournir ? Le croire serait une illusion.

Les Eglises elle-mêmes sont atteintes par une crise profonde. Dans l'Eglise catholique, ce n'est pas seulement du dehors que viennent les attaques ; c'est au sein même du sanctuaire que grandissent les efforts dissolvants. La vieille foi est ébranlée et les dogmes vacillent sur leurs bases. Un vent d'indépendance souffle parmi le clergé. Des prêtres, nombreux, ne pouvant plus enseigner ce que leur raison réprouve, abandonnent le sacerdoce et désertent l'Eglise. Les religions voient s'affaiblir chaque jour leur empire sur les âmes. Le nombre se réduit de plus en plus, de ceux qui croient sincèrement au péché originel, à la rédemption, ainsi qu'aux peines éternelles ou au salut par la grâce.

Si, comme vous l'avez dit, monsieur le Président, si la science conduit à l'idée religieuse, elle ne conduit pas à la religion sous ses formes actuelles. La religion, pour redevenir vivante, doit sortir de son immobilité séculaire, apprendre à évoluer, à s'élever vers une compréhension plus haute de l'Être infini, éternel, et de son œuvre.

Si l'enseignement classique, si les vieilles croyances ne suffisent plus aux besoins de notre temps, à qui demanderons-nous cette conception spiritualiste de la vie et de le destinée, basée sur la raison et la justice, dont aucune Société ne saurait se passer, puis qu'elle est le soutien, la consolation suprême aux heures d'épreuve, la source des mâles vertus et des hautes inspirations ?

Aujourd'hui on ne saurait se contenter de pures spéculations méta physiques. Aux exigences modernes, il faut offrir une doctrine appuyée sur des preuves sensibles, sur des faits d'observation et d'expérience. Mais où est la doctrine spiritualiste qui pourra réunir ces conditions ?

Ici, monsieur le Président, mon devoir est de vous dire tout haut, ce que beaucoup pensent tout bas et d'attirer votre attention sur le développement qu'ont pris, de nos jours, les sciences psychiques. Elles constituent dans leur ensemble, ce que l'on nomme le *Spiritualisme moderne* et leurs déductions philosophiques reposent sur des phénomènes innombrables et sans cesse renouvelés.

Ces sciences, si injustement décriées autrefois, mieux connues,

plus équitablement appréciées aujourd'hui, offrent déjà à la psychologie des ressources suffisantes pour donner une base expérimentale au principe d'immortalité.

Grâce à elles, la survivance de l'âme et ses manifestations par delà la mort, ont cessé d'être une simple hypothèse, un pur concept, pour devenir une certitude.

Vous le savez, Monsieur le Président, ce n'est plus seulement des rangs des chercheurs obscurs que s'élèvent maintenant les affirmations, les témoignages, c'est du sein des corps savants. Ce sont de doctes membres des Facultés, des hommes occupant de hautes situations dans le monde scientifique, qui attestent, en tous pays, la réalité des communications avec l'au-delà. Nommerons-nous, parmi les plus connus, W. Crookes, Russel-Wallace, O. Lodge, Aksakof, le colonel de Rochas, le Dr Paul Gibier, le professeur Ch. Richet, etc... ?

Un fait considérable se dégage des expériences poursuivies depuis cinquante années : la co-existence de deux humanités, l'une, visible et dont nous faisons partie, l'autre invisible à nos sens, qui se renouvellent toutes deux par de perpétuels échanges, au moyen de la naissance et de la mort.

Ces humanités se pénètrent, s'influencent, évoluent vers des fins communes. Entre elles, une communion de plus en plus étroite s'établit et par là, des enseignements nous parviennent sur tous les points du monde, enseignements qui s'harmonisent et constituent un contrôle universel. Peu à peu la vie future se dévoile avec l'appareil imposant des lois qui la régissent, lois de progrès et d'*éternelle justice* comme vous l'avez si éloquemment affirmé.

Nous savons maintenant que l'être se retrouve par delà la mort, dans sa pleine conscience et son entière responsabilité, avec tous les résultats intellectuels et moraux accumulés dans la succession des vies qu'il a parcourues. Nous savons que toute âme doit subir, à chaque retour dans la chair, les conséquences de son passé, ce qui fait de la destinée, heureuse ou malheureuse, une simple loi de cause à effet et que nous construisons nous-mêmes, à travers le temps, notre personnalité grandissante. Artisan de son propre avenir, l'homme poursuit son évolution au moyen d'existences nombreuses, à la surface des mondes, s'élevant graduellement vers un infini de grandeur, de puissance, de beauté.

C'est notre devoir d'appeler votre attention sur l'utilité qu'il y aurait à tirer partie de tels éléments pour l'éducation nationale, afin de procurer à nos fils une connaissance plus précise des lois de la vie ; de leur inspirer plus de confiance en la destinée, de les mieux armer pour les luttes morales et la conquête de l'avenir.

Alors que les Universités enseignent chaque jour des systèmes philosophiques, plus ou moins hypothétiques enfantés par la pensée de l'homme, pourrait-on considérer comme méprisables, les enseignements dispensés par les hautes intelligences de l'espace ?

Et quand bien-même des esprits timorés croiraient devoir faire abstraction de ces révélations, il n'est pas moins évident que la loi des vies successives, à travers lesquelles chacun de nous poursuit, dans les conditions les plus variées, par l'étude, le travail , la souffrance, sa propre éducation, cette loi reste la seule explication satisfaisante des diversités infinies d'aptitudes, de caractères, de conditions qui différencient les hommes.

C'est en même temps le retour à nos véritables traditions ethniques, aux croyances philosophiques de la Gaule, le retour au génie celtique qui est le pur et clair génie de la France.

Il vous appartient, monsieur le Président, dans votre haute sagesse, de régénérer l'enseignement universitaire par cette notion des existences successives de l'âme à travers lesquelles le progrès se poursuit et la justice trouve sa réalisation.

En provoquant, au début du xxe siècle, cette rénovation nécessaire, vous faciliterez l'œuvre de paix et d'harmonie sociale entreprise sous l'égide de la République. Vous le savez, il n'est pas de progrès social sans progrès individuel, et le plus puissant facteur du progrès, c'est l'éducation. Elle contient en germe tout l'avenir. Mais aucune éducation ne sera efficace, si elle ne s'inspire de l'étude complète de la vie, la vie sous ses deux formes alternantes : terrestre et céleste ; la vie dans sa plénitude, dans son évolution ascendante vers les sommets de la nature et de la pensée.

Veuillez agréer, monsieur le Président, l'expression de mes sentiments respectueux.

Léon DENIS.

L'éducation morale

On entend par éducation morale l'application raisonnée de ces deux axiomes : Faites à autrui ce que vous voulez qu'il vous soit fait, aimez votre prochain comme vous-même. Là est le secret du bonheur individuel, là est le secret du bonheur social et de la prospérité universelle.

La base de la moralité est le principe de l'utilité, c'est-à-dire qu'une action est bonne ou mauvaise, digne ou indigne, méritant approbation ou blâme, en proportion de sa tendance à accroître ou à diminuer la somme du bonheur public. Agis de telle sorte, disait un philosophe, que ta maxime particulière devienne la maxime du genre humain.

L'homme vraiment moral recule instinctivement devant certains actes. Là est le secret des actions désintéressées ou héroïques ; il risque spontanément sa vie pour sauver son semblable, un inconnu — tel autre privé de fortune trouve un objet précieux et s'empresse de le restituer — le chevalier d'Assas se sacrifie sans hésiter au salut de ses compagnons. Remarquons qu'après un trait d'héroïsme, un homme si pauvre qu'il soit n'accepte jamais de rétribution. On se sacrifie, on est grand, généreux, sans aucun intérêt immédiat, parce qu'on obéit à des penchants invincibles ; d'où viennent ces penchants, c'est ce que nous allons chercher.

L'idée d'immortalité domine l'âme humaine, claire ou confuse, permanente ou passagère, elle l'envahit et y sème des mobiles qui dépassent la tombe, elle n'y est venue ni par voie d'observation ni par voie d'analogie, car le seul spectacle que le monde extérieur présente, n'est qu'alternative continuelle de vie et de mort, rien ne peut donc là en suggérer la pensée. Remarquons que toutes les religions, pour y disposer les hommes, leur ont enjoint de détourner leurs regards du monde, moins pour les en détacher, que parce que le monde empêche de sentir l'immortalité.

L'origine de cette idée est dans la contemplation des choses humaines et de l'injustice qui semble y présider. En effet, le désordre moral en ce monde, le triomphe du mal, la souffrance immé-

ritée en apparence du moins, ne peuvent être l'état régulier de l'univers, à un moment donné la justice doit triompher, de là, la foi à l'immortalité sans laquelle le maître de l'univers ne serait pas juste. Cette pensée consolante apparaît à l'origine même de l'homme, elle n'a été inventée ni par un théologien ni par un philosophe, on doit supposer qu'elle se développe avec l'intelligence des sociétés.

C'est un des traits de cette révélation à la fois primitive et permanente, universelle et individuelle, qui est l'œuvre et la conséquence de la création et qui a sa place dans la nature même de l'homme, dans les facultés qu'il possède d'évoluer vers le but de sa destinée. C'est du fond de l'âme que cette pensée surgit : l'homme se voit, se sent, se sait immortel. L'idée constitutive de la morale désignée sous le nom de devoir, ne vient non plus, ni du monde extérieur ni d'aucune invention ou convention ; c'est une énergie personnelle de sa nature, l'homme est obligé au bien moral, parce que c'est le bien et qu'il le sent. Cette énergie est plus ou moins grande suivant la nature de chacun ; mais elle se manifeste avec pleine certitude à l'occasion de cette idée générale de bien et de mal moral qui s'élève dans son âme en présence des faits extérieurs auxquels elle correspond.

La conscience ici-bas est le seul théâtre où il lui soit donné de se produire ; hors-là, tout la repousse, elle n'entre pas dans le domaine scientifique quant à présent, c'est le son d'une voix lointaine que ne répète aucun écho, c'est la lueur d'un soleil qui ne monte pas au-dessus de notre horizon, mais le son atteste la voix, la lumière atteste le soleil. L'homme s'épuise en efforts pour que la voix se rapproche, pour que le soleil se lève, et si chez quelques-unes des circonstances particulières donnent à cette idée quelques développements, si la vie intérieure acquiert plus de continuité et d'énergie, on voit soudain la foi naturelle à l'immortalité grandir, prendre dans l'âme une place, une autorité jusque-là inconnues — l'un devient d'une conscience pure, scrupuleuse, l'autre d'une sensibilité profonde ; celui-ci après une faute est pris du repentir et du besoin d'expiation, — enfin tous descendent au profond d'eux-mêmes et cherchent à vivre en présence de leur âme.

Nul travail de démonstration ne peut, mathématiquement, mettre l'homme sur la voie de cette perception simple et belle, il n'y a qu'une disposition spéciale de l'âme pour rendre cette situation

évidente et facile ; grande moralité, habitude de se surveiller et de cultiver en soi des idées et des sentiments supérieurs qui élèvent au-dessus de la terre ; si l'on est sévère pour soi, l'idée d'immortalité se fera nette, c'est en ce sens qu'on a pu dire : « *Il dépend de l'homme d'arriver à la foi.* »

Si l'homme atteint cet heureux état, l'obscurité du fait se dissipe dans une certitude, et ne tient plus compte du savoir actuel. Qu'il se garde cependant de dédaigner la science ni de lui reprocher sa lenteur à résoudre le problème de notre destinée, le succès est difficile, *mais le besoin est invincible, il deviendra levier.*

Ne considérons pas ces questions avec indifférence, car d'elles seules dépend notre bonheur, la suite de cet entretien va nous le démontrer.

Il est probable que lorsque Dieu jeta la terre dans son univers, il y répandit un principe immatériel émané de lui et se subdivisant à l'infini, la moindre parcelle de cette essence dut être appelée à l'individualité et arriver par un développement progressif, à former nos âmes, qui par le fait de leur origine, possèdent en germe, puissance, intelligence, amour, tendent sans cesse à se rapprocher de celui dont elles émanent. Au début elles sont bien rudimentaires, simple principe vital animant la plante, l'insecte, les primitifs de la création, puis l'espèce relativement supérieure se dessine et monte jusqu'à l'homme, mais chaque espèce ne reproduit et ne perpétue que sa forme, l'âme seule passe donc d'une forme inférieure à une forme supérieure.

Sur cette route si longue, l'âme inconsciente ne commence à se connaître qu'en arrivant à l'humanité, chaque station a eu pour résultat une nouvelle manifestation de son être, manifestation toujours en rapport avec la forme qu'il a occupée et n'a pu habiter que lorsqu'il est arrivé au degré de compréhension exigée par les degrés de cette forme elle-même — l'orgueil, la jalousie aveugle et sanguinaire, la ruse, la gourmandise, la paresse, la colère, la prudence de l'animal qui rampe comme aussi la fidélité, l'amour de la famille sont autant d'instincts animaux que l'âme, arrivée à l'humanité, a transformés en passions.

Après ce laborieux enfantement, il reste à l'homme, âme adolescente, à se défaire de tout ce qui tient à sa longue enfance, opposer

la simplicité à l'orgueil, le pardon à la vengeance, l'amour à la jalousie, la douceur à la colère, l'activité à la paresse, en un mot à faire prédominer l'esprit.

Pour atteindre ce résultat, une seule existence ne peut suffire, nous devons revenir sur la terre. De cette nécessité découle tous les progrès de l'humanité. Si la force créatrice a voulu que notre âme prît un vêtement de chair, ce n'est pas pour nous imposer un fardeau inutile, mais parce que cette épreuve est indispensable au développement de nos facultés. Si nous dévions de la direction qu'elle nous trace, nous nous rendons coupable d'une contravention aux lois de l'univers, et cette contravention nous relègue mathématiquement dans un état de souffrance que les religions appellent punition ; les philosophes l'appellent conséquence, en somme c'est la même chose. Que de maux il est en notre pouvoir de nous épargner ! mais la matière nous domine malheureusement, il est impossible de nous y soustraire — autrement que par degrés, progressivement. Nous sommes si arriérés en moralité que très certainement si le mal n'entraînait à sa suite une foule de désagréments, nous nous y plairions et y resterions indéfiniment. Heureusement pour nous, nous apprenons par expérience ce qu'il coûte et ce qu'il rapporte.

Après notre mort, notre situation dépend donc logiquement de ce qu'a été notre vie, et si nous n'avons pas failli à nos devoirs, elle devient forcément plus heureuse, car la destruction d'une forme permet d'en revêtir une plus parfaite, moins gênante pour les évolutions de la pensée ; mais en somme la fin d'une vie méritante, honnête, morale, dévouée à ses semblables, ouvre la porte à une autre favorable à un plus grand développement.

La mort est un repos nécessaire, le travail cérébral, l'épuisement de l'organisme amènent forcément la désagrégation des molécules dont notre corps est composé ; nous rendons à la matière ce qu'elle nous a prêté, et la nature, dans son laboratoire, emploiera ce qui fut des corps vivants à la création matérielle de nouveaux corps. Ce sont des congés que nous prenons de temps à autre, et ils sont utiles à tous quel que soit leur degré d'élévation. Aussi devrions-nous recevoir la mort bien autrement que nous ne sommes habitués à le faire ; ce n'est pas le squelette hideux traditionnel ; c'est l'ami qui

nous tend une main secourable, nous arrache à la captivité, et nous dépouille de notre vieux vêtement usé et insalubre (1).

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les âmes avancées sont désireuses d'être utiles et de donner des manifestations de leur bonté, de leur moralité, de leur amour d'autrui, elles bravent tout pour arriver à éclairer leurs semblables et leur faire comprendre la loi qui détermine leurs destinées. Un homme supérieur en moralité enseigne toujours l'amour d'autrui, ses lèvres ne murmurent pas de longues prières, son esprit ne s'égare pas à la recherche de vaines formules ; mais il dit avec une confiance inébranlable que Dieu est bon et juste ; et il s'efforce de démontrer l'utilité de la bonté et de

(1) La population du globe terrestre, d'après le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie* de Bouillet (Hachette et Cie), est d'environ 1, 542 millions d'habitants, se décomposant ainsi :

Europe	345 millions
Asie	850 »
Dans ce chiffre considérable figurent : la Chine, 380 millions ; l'Inde, 300 millions ; le Japon, 41, 386, 265 ; la Russie d'Asie, la Turquie d'Asie, la Perse, etc., etc., pour le reste.	
Amérique	127 »
Se répartissant ainsi : Amérique du Nord, 89 millions ; Amérique Centrale, 3 millions ; Amérique du Sud, 35 millions.	
Afrique, environ.	200 »
Océanie.	20 »
Soit un total d'environ.	1.542 millions

La moyenne de la vie humaine en Europe dépasse probablement trente ans, mais ailleurs où la vie est bien souvent une quantité négligeable elle doit être inférieure à ce chiffre ; en prenant comme base vingt-neuf ans pour la terre entière, nous constatons qu'il meurt environ 53 millions 172.413 habitants chaque année.

Par jour 145.677. Par heure, 6.069. Par minute, 101. Par seconde, 1.68.

Ainsi, il est établi qu'à chaque seconde plus d'un habitant passe du monde visible au monde invisible.

Par contre, un mouvement en sens inverse se produit. Des êtres, dans une proportion à peu près égale, reviennent sur terre les uns pour expier et s'améliorer, les autres pour se perfectionner ; d'autres encore pour éclairer la route du progrès.

la justice. Il ne demande pas la richesse qui passe, non plus que les honneurs d'un moment, mais il enseigne que les hommes doivent s'aimer, et les siècles se succédant honoreront toujours comme un modèle cet homme supérieur, cet honnête esprit, qu'il soit Vincent de Paul, le Chancelier de l'Hospital, Mélanchton ou Luther.

Notre âme, émanation d'un principe créateur ne peut en être séparée, tout nous fait supposer que nous y sommes rattachés par un lien comparable à un fil électrique. La prière, malheureusement si mal comprise, nous relie aussi à ce Dieu par qui nous sommes, que nous ne saurions définir, mais que le cœur pur devine et sent. Le secret du bonheur est là : comprendre que l'homme émane et dépend d'une force intelligente qui le veut parfait et lui impose pour atteindre ce but des vies successives où il travaille, souffre avec résignation l'adversité, développe son cerveau par l'effort pour les actions méritoires, en un mot se crée et cherche à devenir rapidement un être supérieur, sans cela pas de bonheur. Et si des êtres encore pervers pensent trouver ce bonheur dans le mal, leur seule moisson s'appellera remords, déchéance sociale et vie nouvelle encore plus malheureuse, car il faut expier les crimes et le mal fait aux autres, l'heure de la justice, l'heure du châtiment sonnent toujours au cadran divin, celui-ci ne se dérange pas.

La Terre a enfanté des êtres par milliards, les animaux placés à un rang inférieur sont les frères cadets de l'homme, leur utilité est incontestable, ils sont nos collaborateurs, à tous ces titres nous leur devons de bons traitements. Faire souffrir l'animal inoffensif est un crime, il ne peut se plaindre, il n'a que son regard doux, inquiet, suppliant, que les mauvais cœurs ne savent pas comprendre, gardons-nous bien de la cruauté envers les animaux, et supprimons, sans les torturer, ceux qui sont nuisibles.

Devant l'immensité de la création il faut réfléchir, se faire une ligne de conduite : comprendre que la grandeur de Dieu est en rapport avec ce qu'il a créé et que les hommes n'atteindront le bonheur individuel, comme le bonheur collectif, qu'en s'aimant. Euclide, un disciple de Socrate et un sage de la Grèce, était haï de son frère, celui-ci disait : « Je veux mourir si je ne me venge de toi. » Et moi répondit Euclide : « Je veux mourir si je ne te persuade pas d'apaiser ta colère et de m'aimer. »

La pratique de ces nobles vertus rendrait tout facile sur la terre, bonheur des hommes et accomplissement des volontés divines — le tranchant de l'acier est moins pénétrant que celui de l'amour et de la charité.

En commençant ce chapitre, nous parlions des idées innées poussant spontanément aux grandes actions désinréressées et nous nous proposions d'en chercher l'origine. Si nous avons réussi à nous faire comprendre, l'explication en est donnée par le progrès dans la voie morale opéré par le travail des existences successives, et si les âmes humaines sont à des niveaux si divers, cela tient à la différence d'activité dans le travail des vies : les uns ont lutté, se sont améliorés, alors que d'autres sont restés paresseux, stationnaires, criminels ou inutiles.

Nous l'avons déjà dit, l'objet des croyances religieuses est inaccessible quant à présent à la science humaine ; elle peut en constater la vraisemblance, arriver à la limite de ce monde mystérieux et s'assurer que là sont des faits auxquels se rattache infailliblement la destinée de l'homme, mais il ne lui est pas donné d'atteindre ces faits mêmes, du moins scientifiquement, et de manière à les soumettre à son examen. Frappés de cette situation, des philosophes ont conclu que les croyances religieuses ne sont que des chimères. Les théologiens, d'un autre côté, déclarent que les problèmes religieux sont d'impénétrables mystères, d'autres au contraire se lancent dans le surnaturel et ne désespèrent pas d'en découvrir les lois.

Nul, en somme, n'a conquis l'aveu du genre humain, mais en dépit de tous, les hommes croient invinciblement à l'existence d'un monde inconnu et à la réalité des rapports qui les y tiennent unis, tous poursuivent la solution du problème aussi ardemment, aussi laborieusement qu'au premier jour, comme si rien n'était encore fait, mais ce qui est certain aussi, ce qui est prouvé, ce qui prime tout, c'est qu'il y a un bien et un mal moral et que l'un et l'autre amènent des conséquences heureuses et malheureuses au grand détriment ou à la grande utilité du bonheur individuel et collectif qui ne peuvent exister réellement qu'intimement liés.

Nous sommes tenus d'éviter le mal, d'accomplir le bien sous peine de déchéance sociale et de malheur. Voilà une croyance naturelle, primitive, universelle, toujours vivace, et basée sur des

faits et des preuves se développant toujours au cours des vies successives, en dépit du mal commis, et révélée par l'histoire elle-même.

L'étude des événements accomplis nous prouve en même temps que le niveau de la moralité humaine s'est élevé ; cette moralité bien établie dans l'âme, agira sur elle, de même que le sang circule dans les veines, sans que l'homme le veuille, sans qu'il y pense. La plupart d'entre nous ne lui ont jamais donné un nom, ne s'en sont pas fait une idée générale et distincte, elle n'en subsiste pas moins en eux, et se révèle lorsque l'occasion se présente, par une action, un jugement ou une émotion.

La moralité aura à se développer, tant qu'il y aura des criminels, peu à peu elle tendra à devenir réfléchie et scientifique. L'homme s'ignore encore, il agit simplement selon sa nature, mais il ne faut pas douter que dans l'avenir ses connaissances ne s'accroissent et alors la science présidera à son action.

Deux choses, a dit un grand penseur, demeurent éternelles et splendides : la loi morale au cœur de l'homme, le rayonnement des étoiles au firmament.

EMMANUEL VAUCHEZ.

Les matérialisations
DE LA VILLA CARMEN
(Suite)

Prologue de la seconde partie

Cher maître,

Avant de commencer le récit des expériences de notre nouveau groupe, je désirerais faire connaître (à ceux qui veulent bien lire ces articles) les bases que nous avons données à nos travaux.

De cette manière, on nous comprendra mieux, et sachant d'où nous sommes partis, on suivra sans doute avec plus d'intérêt notre marche en avant.

Excelsior !

Eclairés par les fautes du passé, nous avons enfin dû admettre

comme absolues, les vérités contenues dans les citations qui suivent.

Ces citations sont prises, et dans le *Traité des sciences occultes de Papus*, et dans l'*Histoire de Katie-King par un adepte* : elles expliquent notre ligne de conduite.

L'auteur de l'*Histoire de Katie King* parle ainsi :

Les cercles spirites qui obtiendront les meilleurs résultats, sont ceux dans lesquels les assistants, une fois choisis, resteront toujours les mêmes. Chaque addition ou soustraction d'un membre nécessite un nouveau travail pour les esprits, et les résultats seront d'autant plus retardés (1).

Papus, de son côté, nous apprend ceci : « *Une fois qu'un groupe est constitué par la réunion d'un certain nombre de personnes, il faut poursuivre les travaux régulièrement et sans jamais admettre d'étrangers, sous peine d'arrêter net le développement des médiums* (2).

Je tiens ici à faire une remarque importante. Ces citations s'adressent aux groupes qui forment des médiums, et tout particulièment à ceux qui cherchent les phénomènes de l'apport et de la matérialistion.

Tel est notre cas.

Quand un médium est totalement formé, on peut, sans crainte, se relâcher de ces rigueurs, mais, ainsi que Papus le dit encore excellement :

Supposez que les émanations fluidiques des assistants sont (3) *bien harmonisées par cinq ou six séances successives, vous introduisez une personne étrangère au groupe, que se passe-t-il ? Il faut un certain temps pour que l'harmonie s établisse entre cette personne et le groupe. Pendant ce temps là, tout reste dans le statu quo, le médium, loin de progresser, à plus de mal à se mettre en état de phénoménalité et, pour peu que les étrangers deviennent plus nombreux, les phénomènes diminuent d'intensité et finalement, cessent tout à-fait.* (4)

C'est d'ailleurs un fait prouvé que les petits cercles intimes obtiennent les meilleurs résultats (5).

(1) Loc. c., page 1.
(2) Loc. c. page 859.
(3) Je ne suis pas responsable de cet indicatif.
(4) Loc. c. p. 860.
(5) Allan Kardec. *Livre des médiums*, page 442.

Nous avons donc volontairement créé un *petit cercle*, composé de nos deux personnes, de notre médium et de trois *gentlemens*, tous trois amis intimes. Un de nos membres est du reste un docteur de la faculté de Paris, doué d'une rare finesse d'ouïe (1) et de plus très observateur de sa nature... Avant d'en arriver là, nous avons essayé *plusieurs candidats*, qui ont dû être écartés pour le moment, leurs individualités (nous a fait comprendre le guide) n'étant pas propices au développement de notre médium : en un mot, notre faisceau, avec eux, n'aurait pas été *homogène*.

Nous espérons plus tard pouvoir élargir notre cercle, et les recevoir de nouveau.

Ce sera là, pour nous, une douce récompense :

Deux mots encore : Notre échec le plus sensible (avec notre 1[er] groupe) a été de n'avoir pu obtenir la permission de photographier B. B. tout à notre aise, et surtout d'avoir dû en rester à notre premier et très vilain essai !

Eh bien ! nous avons appris depuis que cela était complètement de *notre faute* ; car nous n'avons jamais voulu obéir complètement au guide, *au sujet de la photographie*, et nous n'avons pas eu la patience d'attendre qu'il nous indiquât le moment propice.

Au lieu de cela, on braquait constamment sur lui appareil sur appareil, constamment on voulait se servir d'amateurs, plus empressés, du reste, les uns que les autres ! En agissant ainsi, nous avons probablement nui aux projets de l'Entité et, sans nous en douter, nous nous sommes cruellement punis nous-mêmes.... Cette leçon nous servira..

. . . .

Notre groupe est ainsi composé :

Madame la Générale-Présidente, médium-développeur ; le Général ; M. le Docteur Decréquy ; M. Valantin, chef de service à la banque de l'Algérie ; M. Barbet, employé à la banque de l'Algérie ; Vincente Garcia, médium du cabinet des matérialisations.

Les séances ont lieu à 8 h. du soir.

---

(1) Ce détail est très important, dans un cercle où l'Entité *parle*.

Procès-verbal de la séance du 26 décembre 1903

Le Guide parut trois fois à l'entrée des rideaux. Il sortit même une fois entièrement en dehors des rideaux. Il envoya des baisers et leva le bras gauche nu (la manche était retroussée) en montrant le ciel.

On vit ses traits, sa barbe. Un ou deux gros diamants brillaient dans sa coiffure.

La lumière était rouge, le verre employé était le troisième de notre série de quatre (1).

Nous, soussignés, déclarons que ce procès-verbal est parfaitement exact.

CARMENCITA NOEL. Dr DECRÉQUY.
LE GÉNÉRAL NOEL. M. BARBET.

***

A la suite de la séance du 27 décembre, il se produisit un incident curieux :

Le médium, pour rentrer chez elle, prit le tramway d'Alger. Nos gentlemen y montèrent avec elle.

Pendant tout le temps du trajet, Vincente nous a assuré s'être sentie comme frôlée, touchée, tirée même, par une personne invisible. Une fois couchée, mais non endormie, elle vit..., *dans l'obscurité,* apparaître le guide tout près d'elle. Il s'éclairait évidemment lui-même, ajouta-t-elle. Elle distinguait parfaitement tous les traits du visage, et le voyait enfin, tel que nous le voyons, nous, aux séances.

C'était la première fois qu'il venait la visiter dans son nouveau logement, mais avant son changement de domicile (2), il lui était apparu deux fois.

B.B. lui parla ainsi : « Vincente, je veux une autre séance, demain avec le Général, Madame et vous (ici, il la montra du doigt), à 7 heures. Allez le dire à Madame ».

Vincente, s'enhardissant, répondit : « Mais, cher guide, Madame n'aime pas beaucoup faire des séances avec si peu de monde ».

(1) Le Un est le plus foncé.

(2) Vincente Garcia a pris une conciergerie le 18 octobre et a renoncé à sa place d'ouvreuse au Théâtre Municipal.

L'Esprit répéta, avec plus d'énergie, l'ordre déjà donné, il ajouta : « Vous ne devez pas en parler. Dans le groupe, il y a quelqu'un qui nuit et m'empêche de sortir du cabinet. Cette personne a des pensées légères ; mais je la convertirai et elle deviendra comme les autres ».

« Est-ce le docteur, cher guide ? demanda Vincente.

Le guide secoua négativement la tête et répéta son ordre pour la troisième fois. Enfin il termina en disant : « Dites à Madame de sortir, à la chaleur, de 1 à 3 heures. Cela lui changera les idées et la préparera pour la séance ».

Pendant toute cette conversation, B. B. tirait le médium pour la faire lever.

« Mais, cher guide ! il fait nuit » s'écriait-t-elle, je ne peux pas sortir maintenant, il faut que j'attende le jour !

Enfin, la pauvre Vincente ne dormit pas de la nuit. Constamment elle se sentait tirée par la manche.

Au point du jour, elle se leva et, inventant un prétexte quelconque, non sans étonner sa famille, elle courut à la Villa Carmen.

Le lendemain, 27 décembre, à 7 heures, le Général, la Présidente et le médium entraient dans la salle des séances.

Procès-verbal de la séance du 27 décembre (7 heures du soir).

Le Général ; la Présidente ; le médium, seuls.

Nous dirons ici une fois pour toutes, que la Présidente, sur l'ordre du guide, magnétise le médium dans le cabinet des Matérialisations, avant la séance. Vincente Garcia s'endort sur le champ du sommeil médiumnique. Cette magnétisation dure 1|2 heure et fatigue beaucoup la Présidente (1).

Le Guide, sans faire *aucun bruit*, sortit presque tout de suite du cabinet des Matérialisations.

Il était admirablement matérialisé et couvert de vêtements blancs, *éblouissants*.

Il vint à la Présidente et lui baisa doucement la main. Il rentra à reculons dans le cabinet et en ressortit presque sur le champ.

(1) Quand la Présidente magnétise une personne souffrante, elle a, au contraire, une force de résistance extraordinaire.

Puis il s'avança auprès des deux spectateurs assis tout près l'un de l'autre (1) et l'on vit qu'il tenait un petit bouquet dans la main *gauche*. Il l'offrit à la Présidente. C'étaient des jacinthes blanches, fleurs rares, en ce moment, à Alger ; elles répandaient un parfum violent. Madame la Présidente remercia. Alors B. B. lui baisa encore la main, puis, se penchant, l'embrassa au front, et lui passa la main *gauche* deux ou trois fois sur la figure. Il rentra de nouveau dans le cabinet des Matérialisations : une troisième fois il en sortit pour revenir auprès du Général et de Madame. Il paraissait, à ce moment, avoir environ 1 m. 85 de taille. Il dut donc se pencher fortement pour embrasser la Présidente à la mode anglaise.

Elle vit tous les détails de la figure de B. B. dans la perfection. Il était coiffé comme l'Esprit dans le tableau de M. Tissot. Son voile (en gaze blanche) encadrait bien le visage et cachait un peu la barbe. Du reste, barbe et moustaches parurent aux spectateurs, plus fournies qu'au mois de septembre dernier où un changement s'était opéré, rendant la figure plus élégante et plus raffinée (2).

Les yeux, aujourd'hui, étaient à moitié ouverts ; le regard (un véritable regard d'Oriental) était doux et velouté.

Passant derrière la Présidente, B. B. alla prendre la main du Général, main qu'il embrassa gracieusement et, retint, dans sa main gauche à lui, pendant qu'il posait sa main droite sur la tête du Général : il l'y laissa une minute environ. Le Général et la Présidente remarquèrent, tous les deux, que si le bout des doigts de B. B. était froid (comme les leurs, du reste ; la température étant basse... pour Alger), ses mains, du moins, étaient chaudes, et le Général observa même que la main de l'Entité lui produisait, sur la tête, *une impression de chaleur*. Enfin, le Guide se dégageant, étendit ses bras couverts de flots de mousseline blanche (3) et, se tenant debout derrière les deux spectateurs, il prit leurs têtes dans ses mains et les rapprocha doucement et affectueusement. Puis, passant derrière Madame, il s'arrêta entre elle et le cabinet et, d'une voix distincte, mais rauque, il parla en ces termes :

(1) La Présidente en flèche à gauche, à 1 mètre ou 1 m. 50 environ des rideaux.

(2) Voir la Revue de janvier, p. 416 et 420.

(3) Je dirai une fois pour toutes qu'il s'agit toujours de mousseline de soie brillante, étoffe qui se nomme aussi *gaze*.

« Carmencita, il ne faut pas qu'on parle au groupe de cette séance. Observez le silence. Il ya dans le groupe quelqu'un qui nuit. »

« Est-ce le Docteur ? » demanda Madame. « Le docteur », répliqua B. B. est un charmant garçon : il est très croyant. Mais il y a eu des conversations injustes et légères. Je les en (ou je l'en) (1) ferai revenir. Tout s'arrangera. Vous aurez des choses admirables ». Comme la Présidente insistait sur le bonheur que le groupe aurait à apprendre ce qui venait de se passer, B. B. reprit :

« Je les préviendrai moi-même. Jusque-là, ne dites rien. — Mercredi et vendredi avec eux — et je veux que vous reveniez samedi prochain ici, avec ma bonne Vincente, à la même heure ».

La Présidente le remercia vivement au nom de ses amis B. de la réalisation de sa promesse envers eux (2). Elle lui recommanda ensuite de la manière la plus pressante l'avenir d'une personne qui touchait le Général et elle de près. Il répondit, non sans difficulté, car le fluide s'épuisait : « Carmencita, vous savez que je ferai tout... » et il rentra doucement dans le cabinet, sans faire le moindre bruit.

Quelques secondes après, Vincente, derrière les rideaux, appela « Madame ». Le Général ouvrit les rideaux, et vit qu'elle était encore en trance. Sur ses genoux étaient éparpillées *15 admirables jacinthes blanches*, toutes pareilles *aux 16 jacinthes* que la générale tenait dans sa main.

Il faut noter qu'aucun parfum ne trahissait la présence des fleurs dans le cabinet ; et qu'aussitôt vues, leur odeur *violente* se répandit sur le champ.

Vincente se réveilla complètement, et la séance se trouva terminée à 8 h. 1/2. Elle avait duré une heure 1/2, en y comprenant le temps de la magnétisation.

Le verre rouge employé était le n° 3 de la série.

Les soussignés, après une étude attentive de ce procès-verbal, déclarent tous deux, *sur l'honneur*, qu'il est d'une exactitude parfaite.

En foi de quoi ils signent :

GÉNÉRAL NOEL. CARMENCITA NOEL.

---

(1) Dans cette phrase « Je les en » ou « Je l'en » nous ne pûmes percevoir lequel des 2 termes fut employé.

(2) Promesse faite, *dès le commencement de l'été dernier.*

Procès-verbal de la séance du 2 janvier 1903.

Sur la permission spéciale du Guide, M. de Saulieu est admis.

Le Guide se montra trois fois, très bien matérialisé, et la troisième fois, il sortit complètement des rideaux. Tous les membres virent sa figure et ses traits.

Le verre rouge employé était le n° 3 de la série.

Les soussignés déclarent que ce procès-verbal est conforme à l'exacte vérité.

Dr DECRÉQUY	CARMENTICITA NOEL
M. BARBET	GÉNÉRAL NOEL
VALANTIN	DE SAULIEU

Séance du 3 janvier 1903.

Le Général ; la Présidente, le médium.

Séance demandée par l'esprit lui-même le 27 décembre.

Le verre employé dans la lanterne était le n° 3.

Le Guide sortit deux fois ; la première fois, il vint baiser la main de la Présidente. La seconde fois, il vint l'embrasser à l'anglaise et lui passa légèrement les doigts sur la figure, puis *s'agenouillant devant elle*, il prit le pied droit de la Présidente dans ses mains et l'embrassa. Les deux membres se dirent à mi-voix que cette salutation était vraiment *orientale* (1). Se relevant, B. B. parla en ces termes :

« Carmencita, surtout, ne dites rien de ces petites séances. N'en parlez pas du tout aux membres du groupe, car je me réserve de le leur faire connaître, le jour où cela sera opportun. Ne leur dites rien, ma chère Carmencita, de ce que je vous dis ; sans cela, vous le regretteriez toute votre vie ? ? »

La Présidente donna sa parole d'obéir à cette injonction. — « Si vous tenez votre promesse, continua-t-il, vous aurez la photographie et tout ce que vous pourrez désirer. Je ne puis pas encore me montrer aux membres du groupe comme je me montre à vous deux, mais tout s'arrangera et vous serez satisfaite. Ma Carmencita, je vous aime par dessus tout, et je désire vous être agréable en tout. Revenez ici samedi prochain à la même heure, avec ma bonne Vincente. Vous ne trouverez pas un autre médium comme elle dans la ville, *parce qu'elle est très pure.*

---

(1) Par conséquent, elle constitue une preuve d'identité.

Elle vous aime aussi beaucoup et vous le prouvera. Pour venir ici, elle mentira à ses locataires.

« Quant à vous, aimez vous bien tous deux, mes chers amis. »

Le Guide se retira ensuite doucement. Il était admirablement matérialisé et portait un bandeau de superbes pierreries sur le front.

Commencée à 7 h. 1/4, la séance se termina à 8 1/2. Les membres soussignés déclarent, sur l'honneur, que le procès-verbal est conforme à la vérité.

En foi de quoi ils signent.

LE GÉNÉRAL NOEL. CARMENCITA NOEL.

*
* *

La séance du 7 janvier avec ces Messieurs n'eut pas lieu vu l'état de santé du mari de Vincente, qui était, en effet, gravement malade.

Malgré cela, les membres se réunirent le vendredi 9 janvier, dans l'espoir que le médium pourrait s'échapper de huit à dix heures. Cet espoir ne se réalisa pas. A cette réunion M. Valantin annonça que par force majeure, il quittait subitement Alger et resterait absent pendant un mois environ.

Procès-verbal de la séance du 10 janvier, à 7 h. du soir

Lumière rouge avec le verre n° 4, le plus clair de la série permettant aux spectateurs de voir l'heure aux montres, même à 1 m. du rideau. Vincente, ainsi que le Guide l'avait annoncé, put venir à cette séance, mais non sans mentir, nous dit-elle.

Le Guide, sans bruit, sortit environ cinq minutes après le début de la séance. Son voile semblait plus volumineux que d'ordinaire ; sa robe était ample ; des pierreries brillaient sur les plis de l'étoffe, qui couvrait son front. La Présidente était assise à 1 m. environ des rideaux ; le Général était à sa droite. B. B. vient à la Présidente et la salua, en lui baisant la main, et en l'embrassant à l'anglaise, puis il tendit sa main gauche au Général, et celui-ci déclare en avoir profité *pour serrer énergiquement cette main.* Sur la demande de Mme la générale, B. B. alla chercher une chaise devant le battant gauche de la fenêtre qui se trouve à gauche des spectateurs.

Puis il vint s'asseoir à la table, *tout contre la Présidente* : les mouvements de l'Esprit étaient lents. Sur la demande de la Présidente, il se pencha par devant elle, et contempla affectueusement le Général : celui-ci vit donc parfaitement le beau visage et le doux regard de l'Entité. Il l'en remercia de tout cœur. Madame en fit autant : Pendant ce temps, l'Esprit lui tenait la main... Au bout de trois ou quatre minutes au minimum, il se leva, salua et rapporta sa chaise où il l'avait prise, le tout avec des mouvements lents, compassés, mais toujours nobles. Il rentra ensuite dans le cabinet, y resta quelques minutes, puis en ressortit, une seconde fois. Il vint *tout près* de la Présidente et parla en ces termes d'une voix infiniment plus naturelle que les autres fois :

« Carmencita, je vais vous donner une grande satisfaction. Je vais mettre ma robe entre vos mains, et vous en remarquerez les broderies : elles sont *de mon pays et de mon temps* (1).

Alors soulevant une partie de son vêtement, et, se rapprochant encore, il mit dans les mains de Madame cette partie de sa robe et lui permit d'en examiner le tissu tout à son aise et par la vue et par le toucher. Le Général, du reste, fut admis à la même faveur.

Madame la Générale, après avoir bien tourné et retourné l'étoffe, expliqua à son mari que ce tissu lui paraissait être une soie légère de grande beauté et de provenance certainement exotique. Cette soie était blanche ou crème, et les broderies, ainsi qu'elle le fit bien observer au Général, n'avaient ni envers ni endroit : elles représentaient des petites fleurs roses et rouges, relevées par des petites feuilles de nuance verte. Ce travail lui parut ressembler aux broderies chinoises d'*autrefois*.

Après avoir reçu les remerciements de ses amis, B. B. continua :

« Remarquez encore la manche de ma robe ».

Il étendit le bras *gauche* et l'on vit une large manche, ressemblant un peu à un sac, pourvue, dans le bas, d'une petite ouverture destinée à passer la main. Le guide, du reste, entra et sortit sa main de la manche, plusieurs fois. Sous le bras, il y avait aussi une autre ouverture ; car, ajouta B. B., « chez nous la manche servait de poche ».

(1) Se rappeler qu'un morceau de la robe de Katie King fut montré aux grands marchands *Howell* et *James* : ils déclarèrent qu'ils croyaient ce tissu de provenance exotique.

« Comme chez les Japonais, alors ! » s'écria la Présidente.

Le guide inclina la tête, puis il reprit :

« Remarquez que cette robe n'a qu'une manche ». Il étendit alors les deux bras et l'on vit que la manche droite manquait. Le bras droit était *nu*, *rond*, *bien fait*, mais d'un brun clair. B. B. ayant la peau très blanche, les deux spectateurs en conclurent que la matérialisation de ce bras n'était pas parfaite à ce moment. Le guide continua avec solennité : « Ne me demandez jamais pourquoi cette robe n'a qu'une manche ; *car cette manche a été cause de ma mort* » !!

Après un silence, la Présidente demanda :

« A quel âge vous êtes-vous désincarné, cher guide ? »

« A 35 ans », fut la réponse.

Vous nous avez appris avoir vécu, il y a environ 300 ans. A quelle époque, au juste ? »

« Au XVIIe siècle ».

Tout au commencement alors ? »

Le Guide inclina la tête (1) puis il dit :

« Ma bien-aimée, je vous donnerai cette robe, mais un peu plus tard ».

La Présidente l'en remercia vivement.

Il continua : « Ne dites rien aux membres du groupe de ces séances ; ils ne sont pas encore assez avancés pour y assister. Je leur en donnerai connaissance moi-même. Revenez, samedi, à la même heure, avec Vincente.

« Mes chers amis, soyez toujours bien unis. Je vous aime plus que tout le groupe ».

Il s'inclina encore et rentra tranquillement, derrière les rideaux. Le médium s'éveilla quelques instants après.

Les soussignés déclarent, sur l'honneur, que ce procès-verbal est parfaitement exact.

En foi de quoi ils signent :

LE GÉNÉRAL NOEL. CARMENCITA NOEL.

*
* *

Le groupe devait se réunir quelques jours après. Un malentendu

---

(1) Le royaume de Golconde et la ville de ce nom (qui n'était auparavant qu'un village) furent fondés en 1512, par Soultan-Kouli.

empêcha ces messieurs de venir (1). Leurs lettres de convocation ne leur parvinrent qu'après la séance. Aussi le Général et madame se trouvèrent seuls avec le médium. Il ne sera pas fait de compte rendu de cette séance du 14 janvier, parce que le guide la recommença avec ces messieurs un peu plus tard et reproduisit le même phénomène.

La séance du samedi 17 janvier, prescrite par le guide dans la séance du 10 janvier, n'eut pas lieu.

Le mari de Vincente avait eu une crise terrible de sa maladie dans la journée.

Le soir, il était plus calme, mais par raison de haute convenance, la Présidente remit, elle-même, la séance au lendemain.

Procès-verbal de la séance du 18 janvier

La Présidente ; le Général ; le médium.

Verre n° 4.

Après un quart d'heure d'attente, le Guide sortit et resta avec ses amis *une heure* — sans rentrer dans le cabinet des Matérialisations. Il vint à la Présidente, et la salua, en l'embrassant à l'anglaise, puis il passa sa main plusieurs fois et sur les cheveux et sur la figure de la Présidente, probablement dans le but d'enlever, par le magnétisme, les névralgies dont elle souffrait. Il salua ensuite le Général en lui tendant la main, et cette fois encore, le Général *la pressa fortement*. Dans le cours de la séance, B. B. lui offrit encore la main, et alors, à ce moment-là, le Général remarqua que les doigts étaient un peu raides, tandis que Madame, au contraire, vit souvent ces doigts se remuer avec aisance.

L'esprit se mit à montrer la facilité plus grande avec laquelle il se mouvait. Il se pencha fortement en avant, en arrière, à droite, à gauche, puis il vint à la Présidente, la fit lever, et l'emmena sous les rayons de la lampe, en la tenant par la main.

Le Général remarqua qu'il se baissait et se relevait comme une femme, faisant la grande révérence ; mais la Présidente crut qu'il allait disparaître sous le plancher et, n'aimant pas cette expérience-là, elle s'empressa d'embrasser le guide et de retourner à sa place.

. . . .

(1) Par suite de la grave maladie du mari de Vincente, les jours étaient ouvent changés par force majeure.

Elle avait néanmoins bien observé que le voile de B.-B. était arrangé d'une manière plus étoffée que d'ordinaire et que, sur le front, une chaîne de bijouterie retenait les plis, juste au-dessus des sourcils.

Vers la fin de la séance, il dit de bien remarquer cinq pas qu'il allait faire et que cela serait très dur pour lui. C'était évidemment pour montrer le mouvement des jambes, car cette fois, l'Esprit fit cinq énormes enjambées de gymnaste (de 80 cent. à 1 mètre), presque des sauts (1). Il parut avoir une certaine peine à accomplir ce travail ; à 2 ou 3 reprises même il chancela. Il parla longuement et dit les choses les plus intéressantes pour le groupe. Il s'exprima ainsi : (2)

« Carmencita, gardez plus que jamais le secret de ces séances, car il y a un groupe, en ville, qui vous jalouse et qui fera tout son possible pour jeter la déconsidération sur votre médium. On ira même jusqu'à écrire contre elle une lettre anonyme ; mais, ne vous tourmentez pas, je serai là ; puis elle est intelligente et saura bien se débrouiller. Veillez bien sur elle. Méfiez-vous particulièrement de X. : il n'a aucune franchise. — *On veut vous arracher votre victoire.* — On ne le pourra pas et ils n'auront *rien*, RIEN, RIEN. Je vous donnerai bientôt les noms de toutes les personnes du groupe en question.

(*A suivre*) Carmencita NOEL.

L'Enfer devant la Raison

On vous dit, madame, « que les impies seuls contestent le dogme de l'enfer éternel, parce qu'ils ont intérêt à nier les châtiments qu'ils se préparent. » Je connais ce refrain pour l'avoir bien souvent répété moi-même, mais pourquoi se faire illusion ? Les « impies » ne se donnent plus la peine de nier l'enfer, ils n'y pensent pas. Les enfants candides, les femmes tendres et compatis-

(1) Se rappeler que nous avons toujours observé que l'Esprit *glissait* plutôt qu'il ne *marchait* ; le contraire était rare. Nous n'avons jamais jusques ici vu les pieds, mais quelquefois, nous avons vu la forme et le mouvement des jambes.

(2) Par discrétion, nous sommes obligés de supprimer presque tout ce que le Guide nous a dit de curieux et d intéressant en cette séance.

santes, les hommes croyants et généreux, voilà ceux que le dogme terrible révolte bien plus encore qu'il ne les épouvante, parce qu'ils sentent d'instinct que ce dogme est absolument incompatible avec l'idée qu'ils se font de la bonté divine.

Quant au penseur sérieux, il se contente d'opposer à toutes les arguties de la scolastique le raisonnement que voici : Dieu ne peut infliger des tourments infinis qu'à des coupables dont le crime est infini, or l'homme, étant un être fini, ne peut commettre de crime infini ; donc Dieu ne peut le punir infiniment en le damnant éternellement. Ou bien encore : un Dieu infiniment miséricordieux ne peut être infiniment vindicatif ; or Dieu serait infiniment vindicatif s'il punissait par des supplices éternels le péché de sa créature, donc votre dogme est un blasphème. Les théologiens, je le sais, ont réponse à tout. La miséricorde, disent-ils, s'exerce pendant la vie, mais elle finit avec elle pour faire place à la justice. Or, c'est précisément ce qu'il faudrait prouver. Ou le coupable se repent après la mort, et Dieu serait cruel s'il lui refusait le pardon après le châtiment ; où Dieu, par un miracle, le fixe dans le mal en l'obligeant à le maudire toujours, et alors on se demande comment on peut aimer un pareil Dieu ? Ceci paraît d'autant plus évident qu'il ne peut souffrir du péché de l'homme. Si quelqu'un viole à notre égard les lois de la justice, nous pouvons en souffrir dans nos biens, dans notre honneur ou dans notre personne ; mais il n'en est point ainsi du Très-Haut : en l'offensant le pécheur ne nuit qu'à lui-même.

Cependant on a vu des hommes assez généreux pour pardonner, à leur dernier soupir, aux malheureux qui leur ôtaient la vie, et l'on voudrait que Dieu restât éternellement inflexible à propos d'une offense qui n'a pu troubler un instant son immuable sérénité ! C'est à bouleverser de fond en comble l'idée que nous avons conçue de la bonté suprême, de celui que nous appelons le bon Dieu !

Vous avez lu l'histoire de l'INQUISITION, Madame, et vous avez frémi, dites-vous, en voyant des moines qui avaient bu le matin au saint autel le sang de Jésus-Christ, condamner froidement de pauvres victimes à la torture et au bûcher, avec la conviction de les envoyer par là même dans les flammes éternelles. Vous vous demandiez avec angoisse comment le cœur de ces hommes a pu se montrer capable de pareils raffinements dans le supplice, d'une

semblable sérénité dans la cruauté ? Hélas ! ces moines n'étaient pas des hommes : c'étaient des prêtres célibataires, des SAINTS, comme Pierre Arbue qui croyaient à l'infaillibilité d'Alexandre VI, et à l'éternelle colère d'un Dieu fait à leur image. Ces inquisiteurs, vous le savez, ont poursuivi, exterminé avec une rage persévérante les manichéens si connus sous le nom d'Albigeois. Or, quel était le crime de ces hérétiques ? Ils croyaient, dit-on, à l'existence de deux principes indépendants, le principe du bien Ormuz, et le principe du mal Arrhiman, tout en affirmant le triomphe futur du premier sur le second. Eh bien, les inquisiteurs ne se sont point aperçus que le dogme de l'enfer éternel consacre cet effroyable dualisme reproché aux manichéens, et cela pour toujours. Il nous montre, pendant les siècles des siècles, Dieu qui se venge aux applaudissements de ses légions.

Les Théologiens sérieux avouent, du reste, que la raison est impuissante à rendre ce dogme acceptable, et qu'il n'a d'autre fondement solide que certains textes sacrés. Quelques paroles de Jésus-Christ semblent assez formelles, en effet, surtout si on les isole des commentaires qui ont pu les accompagner. Mais ces paroles, fussent-elles parfaitement authentiques, ne sauraient rendre vrai ce qui est impossible. Elles prouveraient que Jésus a voulu frapper la multitude, par de fortes images, et rien de plus. Moïse, ayant affaire à un peuple dépravé, « à tête dure », cherchait à le maintenir dans le devoir par la crainte des châtiments temporels, sans dire un mot des peines d'outre-tombe, et de l'immortalité de l'âme. A l'apparition du Christ, l'humanité avait fait des progrès : aussi le Christ eut pour elle une révélation plus complète, plus spirituelle, revêtue d'une sanction moins grossière quoique plus terrible.

Il menace les méchants endurcis de cette sentence : « Allez, maudits, au feu éternel ». Mais il dit aussi que ces méchants « seront jetés dans la Géhenne ». Or, la Géhenne était une voirie où l'on jetait les immondices. Jésus employait ainsi tantôt la métaphore, tantôt la parabole pour mieux frapper l'esprit des multitudes qui l'écoutaient : pourquoi pas l'hyperbole.

Ce mot de Géhenne ou de VOIRIE, du reste, peut contenir une sublime révélation. La Création matérielle n'est qu'un immense laboratoire, où les mondes se forment et s'épurent par un travail

incessant. De cette élaboration résultent d'une part des mondes plus beaux, plus raffinés, plus lumineux, mais d'autre part des non-valeurs, des scories qui tombent dans la voirie. Ces éléments grossiers, élaborés de nouveau par le feu, forment des mondes INFÉRIEURS, obscurs, dont notre affreuse LUNE peut nous donner une idée.

Or, dans le monde des esprits une élaboration parallèle s'opère par la grâce et la liberté. Les âmes qui s'épurent en suivant le Christ montent aux régions lumineuses, tandis que les âmes criminelles tombent dans les bagnes obscurs, les ENFERS formés dans la VOIRIE. Ce sont « des réprouvés », c'est à-dire des scories spirituelles qui ont besoin de repasser par le creuset. Ce creuset se compose des scories matérielles désagrégées, élaborées de nouveau par le FEU (1).

Le feu, remarquez-le bien, dissout, épure les objets qu'il consume, à moins d'un miracle qui change essentiellement sa nature et son action. La flamme, en attaquant le bois, affranchit les esprits vitaux emprisonnés dans la substance ligneuse. En consumant l'huile, il la transforme en lumière et en chaleur. Le feu est par essence un agent de résurrection, et ce n'est que par un prodige incompréhensible que Dieu pourrait en faire un agent de mort.

La Théologie vulgaire reste à cheval sur le mot « éternel », sans songer que cette locution est employée souvent dans les écritures pour signifier une durée très longue. Ainsi le Psalmiste nous parle de « montagnes éternelles ».

L'Ecclésiaste nous dit que la terre est fondée « pour l'Eternité » tandis que Moïse affirme que « la miséricorde du Seigneur régnera éternellement, et AU-DELA ». Il me semble, d'après de pareils exemples, qu'on peut formuler cette conclusion : Jésus se mettait à la portée de ses auditeurs en parlant de l'enfer, comme l'auteur du

(1) N'oublions pas que ce sont là des hypothèses qui sont particulières à l'auteur, mais que le témoignage général des Eprits n'a pas confirmées. Le Père Maréchal, au moment où il écrivait ces lignes, était encore imprégné de certaines croyances catholiques, et il est intéressant de voir comment il cherche à concilier les enseignements orthodoxes avec une croyance plus large et plus scientifique.

(NOTE DE LA RÉDACTION).

livre des JUGES se mettait à la portée de ses contemporains, en disant que JOSUÉ ARRÊTA LE SOLEIL.

Après tout, comme Dieu « opère sans cesse, » on peut dire qu'il y aura toujours des âmes sur le chemin de l'épreuve et que, parmi ces âmes, il y en aura toujours qui s'obstineront plus ou moins dans le mal. On peut donc supposer que, parmi les mondes qui peuplent l'espace, il y aura toujours des mondes inférieurs, INFERI, qui serviront de creuset aux méchants. Ces creusets pourront être « éternels » comme le mal, mais le Christ ne dit pas que les mêmes victimes y séjourneront toujours.

Avouez-le, Madame, quand on contemple la ravissante physionomie de Jésus ; quand on médite les paraboles si touchantes du bon Pasteur, du bon Samaritain et de l'enfant prodigue, il est bien difficile de croire que, SEUL, parmi tous les législateurs sacrés, ce doux Sauveur ait voulu promulguer un dogme si révoltant. D'ailleurs le symbole des apôtres nous oblige à croire, non pas à la mort éternelle, mais à la VIE ÉTERNELLE.

On prétend que cet épouvantail est indispensable pour opposer une digue aux passions, mais on se trompe. L'enfer du moyen âge peut effrayer encore quelques âmes simples et candides, précisément celles dont le monde n'a rien à redouter, mais il n'arrête, sur la voie du crime, aucun scélérat. Les assassins ou les voleurs craignent les gendarmes bien plus que les démons, et le jeune homme est préservé par le souvenir de sa fiancée bien plus que par la crainte des brasiers. Un enfer rationnel peut être un frein, parce qu'on peut y croire ; mais un enfer qui révolte la conscience n'en n'est pas un, parce qu'on n'y croit plus. Les bons chrétiens eux-mêmes n'en sont plus guère persuadés, et c'est peut être ce qui leur permet d'être tolérants, car « il n'est pas facile de vivre en paix avec des gens que l'on croit damnés ».

La vraie justice n'est pas celle qui punit pour punir, mais celle qui châtie pour améliorer, et telle est la justice de Dieu qui « ne veut pas que le pécheur meure, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ». C'est pour l'avoir ainsi comprise que nos jurisconsultes ont vu enfin formuler ces magnifiques axiomes :

« Toute peine est immorale, quand elle dépasse la gravité du délit. Toute peine est immorale quand elle ne tend pas par sa nature à l'amendement du coupable ».

Qu'on ne s'y trompe pas, une législation qui n'a d'autre but que d'inspirer la peur, manque à peu près toujours la fin qu'elle se propose. Les âmes courbées par la terreur finissent bientôt par s'amortir. Rien de rampant comme un peureux, rien de stérile comme un trembleur. D'ailleurs, on doit le dire à l'honneur de la nature humaine, elle obéit par amour bien mieux que par crainte, et il n'est pas si facile de l'épouvanter qu'on pourrait le croire.

Les pénalités, sous l'ancien régime, surtout au moyen âge, n'étaient pas seulement injustes, arbitraires, elles étaient atroces. On rouait, on écartelait, on brûlait, et les crimes allaient se multipliant. On croyait effrayer par le raffinement des supplices, mais l'expérience a montré qu'on se trompait. La multitude allait chercher dans ces affreux spectacles des émotions poignantes bien plus que l'horreur du crime si cruellement expié, et l'on plaignait le coupable au lieu de prendre parti pour la justice.

Or, Dieu connaît mieux que nous le cœur de l'homme : il n'a donc pu compter sur les brasiers éternels pour prévenir ou dompter ses rébellions.

Quand le prêtre, moins courbé sous le joug de la curie, cessera de méconnaître notre génie national, il consacrera ses efforts à élever l'âme du peuple, en le prenant par son côté généreux ; il lui prêchera la justice, la patience, le pardon.

Il lui parlera un peu moins du pape et un peu plus de Jésus-Christ ; il lui montrera surtout le ciel, et se gardera bien de lui montrer l'enfer. C'est en vain qu'il voudrait s'abuser encore en fermant les yeux. Le génie de la Gaule se réveille noble et fier en face du génie de Rome qui voudrait dominer le monde par la compression et la terreur.

Le cauchemar disparaît, le fantôme s'évanouit, et les enfants eux-mêmes n'ont plus peur du DIABLE. La raison reprend son empire en refoulant les ténèbres ; et comme l'a proclamé le génie inspiré de nos pères : « Trois choses se renforcent de plus en plus, la tendance vers elles devenant toujours plus grande : l'amour, la science et la justice ; trois choses s'affaiblissent de plus en plus, l'opposition contre elles devenant toujours plus grande ; la haine, l'injustice et l'ignorance »,

P. V. MARÉCHAL.

Modern Spiritualism

PAR FRANK PODMORE

Suite (1)

Volume II

Le second volume débute par un historique de l'explosion de l'*Epidémie* des tables tournantes en Angleterre. M. Podmore raconte que jusqu'en 1853 les magnétiseurs avaient bien observé certains phénomènes d'extase et de clairvoyance, mais ne les avaient rattachés à aucune doctrine analogue au spiritisme ; mais vers cette époque Mme Hayden, médium américain, vint avec son mari, ainsi que le Dr Roberts et sa femme, et bientôt le public se pressa chez eux, pour observer les phénomènes de mouvements de table et de coups frappés. Les journaux s'en mêlèrent, multipliant leurs récits généralement hostiles et moqueurs et enfin les hommes de science s'émurent : Braid, Carpenter et Faraday firent des expériences sur lesquelles l'auteur s'étend longuement, en concluant soit à une action musculaire tantôt consciente, tantôt inconsciente, soit à l'action de l'attention expectante.

Comme ces phénomènes physiques s'accompagnaient souvent de manifestations intellectuelles, certains expérimentateurs pour tendre des pièges aux médiums, posèrent des questions burlesques et, comme cela arrive si fréquemment de nos jours, furent payés en même monnaie. D'où ils proclamèrent, et M. Podmore se fait leur fidèle écho, qu'ils avaient démasqué la fraude des médiums. M. Podmore signale avec complaisance les cas où l'alphabet étant hors de la vue du médium, la table était restée muette, comme si les Esprits, plus indépendants, cependant, que les hommes étaient, plus que ceux-ci, obligés de répondre à toutes les questions !

Mais bientôt des expérimentateurs ayant accusé des fourmillements et autres sensations dans les doigts posés sur la table et dans tout le bras correspondant, tandis que les séances étaient suivies de fatigue et de signes d'épuisement, beaucoup d'observateurs furent portés à admettre qu'ils etaient en présence de phénomènes magnétiques et que les mouvements de tables et autres objets étaient provoqués par l'od ou la force odylique. Quant aux manifestations

(1) Voir le n° de février, p. 478.

intellectuelles, on vit bientôt le clergé des diverses sectes protestantes se lever en masse, pour prêcher une croisade furieuse contre ces manifestations diaboliques, qui annonçaient, sans aucun doute possible, la venue prochaine de l'Antechrist prédit par les Écritures. De nombreuses pages de ce chapitre sont consacrées au récit de ces absurdités.

Enfin quelques observateurs tels que Robert Owen, le socialiste, auquel M. Podmore refuse tout sens critique, en vertu de ses quatre-vingts ans, Robert Chambers, Ashburner, etc. reprennent l'étude des facultés de Mme Hayden ; ils déclarent qu'elle n'a recours à aucune fraude et que l'intervention d'intelligences étrangères, ni diaboliques, ni angéliques, mais de nature humaine, leur semble incontestable. M. Podmore trouve qu'ils n'ont pas pris toutes les précautions nécessaires contre la fraude, mais ne discute pas leurs vues et termine son chapitre, en disant qu'à l'automne de 1853, Mme Hayden étant retournée en Amérique, toute l'effervescence tomba si bien, que dès l'année suivante les journaux n'en parlèrent plus que comme d'un fait historique, et nous passons au second chapitre, intitulé : *Période d'Incubation*.

Les journaux s'étaient trop pressés de chanter la disparition du spirisme, comme ils devaient le faire tant de fois encore. Les mouvements de tables avaient sans doute cessé d'émotionner les masses, mais le mouvement n'avait fait que changer de forme. De 1853 à 1859, nous voyons paraître les publications périodiques et des hommes, aussi remarquables par leur intelligence que par leur honorabilité, publient des études et rendent compte de phénomènes observés dans la famille ou au sein de cercles limités, et devant des témoins choisis. Des communications sont transmises surtout par l'écriture et de nombreux médiums, dont la bonne foi ne peut être mise en doute, font des dessins allégoriques.

Au mois d'Avril 1855, Home revient en Angleterre. Il y séjourne jusqu'à l'automne et dans cet intervalle tous les phénomènes observés en présence des médiums Américains se reproduisent, provoquant chez tous les témoins une profonde impression qui ne s'effaça pas. C'est de ce moment que date l'accession au spiritisme de Benjamin Coleman, Rymer, Croslands, Garth Wilkinson et tant d'autres. On ne constata pas de lévitation, mais des coups dans toutes les parties de la salle (où sont les articulations craquantes ?) ;

les tables restent fréquemment levées horizontalement en l'air ; l'accordéon joue sous la table ; et aussi en pleine lumière ; les assistants sont touchés ; des mains paraissent au-dessus de la table ; de nombreux objets sont enlevés aux assistants, parcourent la salle et reviennent à leurs propriétaires, etc... ; M. Podmore qui s'étend avec tant de complaisance sur les erreurs ou les actes d'inanité de quelques visionnaires, ne trouvant pas à critiquer, cite sommairement et... passe. Mais alors, M Podmore, si tout cela est inattaquable, que deviennent vos accusations de fraude ou d'observation incomplète ?

A cette époque on ne compte guère comme médiums professionnels que Mme Marshall et sa nièce parmi les indigènes ; les autres, craignant sans doute, selon la supposition de M. Podmore, d'être démasqués dans des cercles comme celui de Charing Cross, restèrent anonymes dans les familles ou les cercles privés. M. Podmore se contente de dire que devant Mme Marshall et sa nièce se produisirent, quoique avec moins d'éclat, les mêmes faits que devant Home. Cependant on y trouve mentionnée pour la première fois de l'écriture sur du verre recouvert d'une couche de couleur blanche. A ce propos, M. Podmore se contente de faire observer que c'était comme une première forme de ce qui devint plus tard l'écriture sur ardoises, entre les mains de Slade et d'Eglinton.

Après avoir cité assez longuement des communications ultra fantaisistes publiées par des auteurs trop crédules, M. Podmore dit que le lecteur de notre temps, au courant des notions acquises sur l'action du subconscient, saurait se prémunir contre la croyance à la possibilité des communications avec le monde de l'au-delà.

Après avoir cité les objections de Th. Shorter, disant qu'il est rationnel d'admettre qu'une intelligence qui se manifeste est étrangère au médium si elle montre des connaissances et des qualités supérieures aux siennes et déclare avec insistance qu'elle est celle d'un décédé et celles de Mme de Morgan, qui affirme que des dessins identiques ont été tracés *simultanément* par des médiums différents ; que souvent deux voyants décrivent des scènes identiques ; que dans certains cas un médium voit ce que l'autre décrit par la parole ; qu'un voyant reconnaît dans une photographie la personne qui lui est apparue pendant la trance, etc..., M. Podmore ajoute :

quand même de tels incidents seraient le produit de *l'expérimentation*, au lieu d'être simplement acquis par l'observation, même s'ils étaient rapportés avec la plus grande précision de temps et de circonstances, ils ne suffiraient pas encore pour permettre d'en tirer d'aussi graves conclusions.

On voit que M. Podmore, qui ne nous dit pas quelles conditions les faits devraient remplir pour le convaincre, partage la manière de voir de beaucoup de nos savants et philosophes, pour lesquels l'observation ne semble pas être un moyen scientifique. Nous ne nous attarderons pas à réfuter une fois de plus une semblable hérésie. Nous avons déjà vu que lorsque les médiums révèlent des faits absolument inconnus d'eux et des assistants, M. Podmore, qui ne considère pas la clairvoyance ni la transmission des pensées comme suffisamment démontrées et ne peut, par conséquent, les invoquer, se borne à réclamer plus de détails de temps et de circonstances.

M. Podmore décrit très longuement les dessins symboliques et leur interprétation mystique ; puis il fait observer que ce qui distingue les spirites Anglais des Américains, c'est que les premiers n'ont pas le courage de leurs opinions ; qu'ils reculent devant les séances publiques, où ils pourraient être démasqués et se réfugient à l'abri de l'anonymat.

Le caractère prédominant chez le spirite Anglais, est, selon notre auteur, la foi naïve et irraisonnée qui lui fait croire sans preuves à tous les phénomènes et spécialement aux phénomènes physiques. On ne les soumet, dit-il, à aucune épreuve et par conséquent on ne démasque personne. « Les récits des séances de Home ou de Mme Marshall montrent que la plus complète ignorance des facilités et des méthodes de fraude, est unie à la plus ridicule confiance dans le médium ». Pourquoi M. Podmore n'a-t-il fait aucune objection, lorsqu'il a parlé de ces séances et vient-il jeter maintenant une accusation sans fondement contre ceux qu'il n'a pu prendre en défaut ?

Le chapitre suivant est intitulé : L'INVASION AMÉRICAINE et comprend les 10 années écoulées de 1860 à 1870. A partir de 1860 des journaux sérieux et bien rédigés font leur apparition et on voit croître chaque jour le nombre de ceux qui avouent hautement leurs croyances spirites, et parmi lesquels on compte un certain nombre

de personnages remarquables à des titres divers. Ce mouvement est déterminé, selon M. Podmore, par les succès de Mme Marshall et par le retour ou l'arrivée en Angleterre d'un certain nombre de médiums professionnels Américains. Des articles d'une grande violence attaquèrent Mme Marshall; d'autres racontèrent des séances avec Home, spécialement Robert Bell qui donna tous les détails d'une lévitation de ce dernier.

Le récit fut confirmé dans une lettre du Dr Gully au *Morning Star*. M. Podmore n'y oppose aucune critique et dit simplement que Home fut reçu dans la meilleure société et par un certain nombre de chefs d'Etat. Il promet cependant de revenir sur cette question.

Squire était un autre médium Américain en présence duquel se produisirent des manifestations très variées, spécialement *l'écriture directe*. Ici l'auteur emprunte au *Report of the Dialectical society* un court passage du récit d'une séance racontée par M. Lockhart Robertson accompagné de Wilkinson et de Critchett, secrétaire adjoint de la société des arts. Comme cela donnera au lecteur une uste idée de la façon dont M. Podmore comprend son rôle d'historien et de critique, nous allons reproduire le récit *in-extenso* de l'incident, tel qu'on le trouve à la page 265 de la traduction française de ce Rapport : nous donnerons ensuite l'appréciation de M. Podmore.

« *Poids soulevé et fracture d'une grande table.* Une lourde table ronde, en bouleau, solidement construite, est enlevée en l'air, culbutée et jetée sur le lit, tandis que la main gauche de M. Squire pose seule sur sa surface, *la main droite du médium étant tenue* et ses jambes attachées à la chaise sur laquelle il est assis.

« La table est ensuite enlevée deux fois au-dessus de la tête du témoin et de celle de M. Squire. Pour produire un tel résultat, il eût fallu saisir le bord du plateau dans la partie située en face et développer une force énorme, ce que ne pouvait faire M. Squire, à cause de sa position, puisqu'il était contre le témoin et que ses mains étaient retenues. Les efforts du témoin pour s'opposer à la lévitation de la table ont été sans résultat contre cette étrange force invisible, qui est parvenue à soulever la table malgré la résistance qui lui était opposée.

« A la demande du témoin la table est ensuite brisée, *démolie*, et

un de ses fragments est lancé à travers la pièce. La table étant tenue cette fois par le témoin et par M. Squire, il ne fallut qu'une demi-minute pour que le phénomène s'accomplît. L'auteur a ensuite, mais vainement, employé toute sa force pour briser un des pieds restants. Dans un des pieds brisés la rupture des fibres a eu lieu dans le sens transversal. Le fracas de cette table lancée et frappée contre le parquet par une force invisible *tandis que le témoin tenait les mains de M. Squire*, a été réellement effrayant et impressionnant. Il est absolument impossible que M. Squire ait pris la moindre part à cet acte. »

Ce récit est suivi d'une lettre de M. W. M. Wilkinson qui en atteste la parfaite exactitude.

Nous ferons remarquer que M. Podmore ne cite pas la seconde partie du récit, celle de la destruction de la table, qui est cependant la plus importante. Voici maintenant ses commentaires sur la première :

« Comme cet exploit fut accompli dans l'obscurité, *dans des conditions dictées par le médium lui-même* (c'est nous qui soulignons), je ne vois aucune raison de douter que Squire ait été dans la possibilité de se servir des bras ou des jambes comme il lui a plu ». Nous laissons au lecteur le soin de qualifier le procédé.

A propos de l'écriture de noms sur la peau, M. Podmore dit qu'on peut imiter le phénomène en se servant de produits chimiques. Lesquels ? C'est une affirmation toute gratuite. En tous cas, si le fait était possible, l'écriture ne s'effacerait pas dès qu'elle a été lue et ne pourrait pas reproduire instantanément la signature d'une personne que l'on n'a pas connue. On peut en voir un exemple dans le même *Rapport sur le spiritualisme*, à la page 192.

L'auteur termine ce chapitre par la phrase suivante : « Le lecteur intelligent conviendra probablement que, sauf les manifestations des séances de Home, on ne peut tirer de tous les récits que nous avons étudiés jusqu'ici, aucune présomption en faveur d'une nouvelle force physique. » Or nous verrons plus loin que, pour lui, Home n'est qu'un fourbe ! A propos des médiums privés qui, pendant cette période de 1860 à 1870, furent nombreux et dont un certain nombre appartenaient aux classes éclairées, M. Podmore convient qu'on ne peut plus invoquer la fraude volontaire, provoquée par le désir du lucre. « Il est probable, dit-il, que ce que nous

connaissons du sujet ne nous permet pas encore de présenter une explication satisfaisante; mais nous pouvons donner quelques indications qui pourront guider les chercheurs ».

Il commence par faire remarquer la prédominance des hallucinations et des manifestations subjectives sur les quelques phénomènes incontestablement objectifs. Il dit encore que, les faits ayant été rapportés longtemps après leur production, on doit admettre sinon une hallucination des sens, au moins une hallucination de la mémoire. Que beaucoup de médiums ont eu des hallucinations et des visions dès leur enfance; qu'ils présentent un caractère commun: un défaut d'équilibre du système nerveux, qui ne les conduit pas nécessairement à la folie, mais les dispose à subir cette contagion nerveuse, qui se traduit par de véritables épidémies, comme celle de cette époque, où l'on vit surgir de toutes parts des médiums de toute espèce. Sous l'influence de l'inconscient, le médium qui d'abord touche à peine la table, arrive bientôt à la pousser vigoureusement; de même que sous l'action de l'auto-suggestion post-hypnotique, d'autres achètent inconsciemment pendant la veille les fleurs et les fruits qui seront jetés pendant la séance obscure, sans qu'on puisse les rendre responsables.

Voilà donc R. Wallace, Cromwell Varley, le professeur Damiani, le Dr Guppy et tant d'autres qui ont déposé dans la grande enquête de la Société Dialectique, classés parmi les déséquilibrés, dont il est surtout question dans tout ce chapitre sur les médiums privés. On conviendra qu'il était plus facile à M. Podmore de s'en tenir à de telles généralités et de déclarer que toutes les manifestations dont il est question peuvent être attribuées au jeu des forces ordinaires et qu'il n'y a aucune raison pour en invoquer d'autres, que d'expliquer comment Mlle Nichol très grande et très lourde, a été parfaitement *vue* s'élevant doucement avec sa chaise, pour être déposée sur une table au milieu de six témoins; comment, en présence de ce même médium devenu Mme Guppy, des fleurs assez abondantes pour remplir une malle et restant tellement fraîches qu'elles étaient couvertes de rosée et que pas un pétale n'était froissé, ont été semées dans une petite pièce parfaitement close, après que Mme Guppy eût été déshabillée complètement et ses vêtements visités; comment le professeur Damiani put entendre des voix, les mêmes avec des médiums différents, qu'il reconnut pour être celles d'anciens

amis intimes, qui vinrent chaque fois lui parler de sujets absolument secrets et connus de lui seul en Angleterre ; comment des tables dont on voyait parfaitement les pieds, dans une séance de plein jour, se tinrent à plus d'un pied au-dessus du parquet, lorsque deux personnes tenaient les mains *au-dessus* du plateau et tant d'autres faits dont on peut lire le récit dans l'*Enquête sur le Spiritualisme par la Société Dialectique.*

Après avoir déclaré que les séances données par MM. Herne et Williams dans l'obscurité et au milieu de circonstances qui n'auraient pas trompé un bon observateur, n'avaient obtenu un si grand succès que parce qu'elles avaient pour assistants des personnes enthousiastes et disposées à admettre tout ce qui est merveilleux, M. Podmore cite in-extenso le récit d'une séance tenue par ces médiums et pendant laquelle se produisit un fait absolument extraordinaire. Katie King ayant fait son apparition, un des assistants lui demanda de transporter au milieu d'eux Mme Guppy dont l'énorme corpulence était fort connue, et dont le domicile était situé à trois milles. Katie prenant ce défi au sérieux, Mme Guppy vint tomber debout sur la table autour de laquelle se trouvaient les assistants. Elle était en trance, tenant encore d'une main une plume dont l'encre était humide et de l'autre un livre de comptes de ménage. On la reconduisit chez elle et l'amie avec laquelle elle se trouvait déclara qu'elles étaient assises devant le feu et rédigeaient leurs comptes de dépenses, lorsque tout-à coup Mme Guppy disparut, ne laissant qu'un léger nuage près du plafond. M. Podmore dit que d'autres exemples de transports semblables ont été cités avec les mêmes médiums et *il ne donne aucune explecation.*

(*A suivre*) Pour la traduction : DOCTEUR DUSART.

Recherches sur la Médiumnité (1)

Pendant que dans notre pays, les savants italiens les plus renommés MM. Sergi, Blaserna, Blonfigli et Sciammana, témoignent de leur ignorance des phénomènes médianimiques en les confondant avec les jeux des pres-

(1) Extrait du Journal : *Luce et Ombra.* Décembre 1902.

tidigitateurs, à l'étranger, il y a des hommes éminents qui s'occupent avec amour et une grande compétence de tout ce qui se rapporte à la médiumnité.

Le livre récemment publié par l'ingénieur Gabriel Delanne, le directeur connu de l'importante *Revue scientifique et morale du Spiritisme* éditée à Paris, en est une preuve évidente. Il ne s'agit pas là d'une des publications habituelles écrites sur la base du sentiment, avec des divagations plus ou moins justes sur la philosophie spirite, mais d'une véritable œuvre de psychologie expérimentale, destinée principalement à étudier le phénomène complexe de l'écriture automatique.

Beaucoup de spirites voyant un *sujet* quelconque, présumé un médium, tenant un crayon à la main, se mettre à écrire des hiéroglyphes ou des mots, des phrases entières, croient de bonne foi qu'un *esprit* désincarné se manifeste ainsi ; et lorsqu'ils s'étonnent en voyant qu'on leur répond d'une façon incohérente, ils attribuent ces idées à des *esprits inférieurs* c'est-à-dire peu évolués. Les spirites auxquels je fais allusion, malheureusement forment les quatre cinquièmes des expérimentateurs, et ne se doutent pas que la personnalité se manifestant ainsi n'est le plus souvent que la sub-conscience du médium lui-même, qui jure à son tour, en toute loyauté, qu'il n'y est pour rien. Malheur à celui qui tombe dans un cercle de ces fanatiques qui n'ont jamais ouvert un traité de psychologie et ignorent complètement les travaux immenses accomplis depuis vingt ans par les plus éminents psychologues comme MM. Taine, Janet, Ochorowicz, Bernheim, Ottolenghi, Myers, Hodgson, Richet, de Sanctis, Binet, Flournoy, Bourru, Burot et cent autres que je pourrais citer !

Il ne faudrait pas là faire allusion a la possibilité que le phénomène soit dû à l'automatisme mental du sujet, on risquerait de se faire mettre à la porte, surtout si l'on osait citer le nom et l'autorité de savants « *matérialistes* » !

Nous assistons à ce curieux phénomène : d'un côté il y a des savants qui, au nom de leurs principes théoriques rejettent en masse, en les traitant d'absurdes, les phénomènes médianimiques, parce qu'ils n'en ont jamais observés ; de l'autre côté, nous voyons des fanatiques qui repoussent en bloc tous les résultats de l'école adverse, parce qu'ils n'ont rien lu.

En somme, ce sont deux classes de personnes trop intransigeantes et absolues,et dans le fond il manifestent la même ignorance.

Il est à souhaiter que les spirites s'occupent un peu plus de psychologie scholastique où il y a du faux, mais aussi beaucoup de bon ; à leur tour, les savants devraient étudier au moins un peu, mais avec sérieux, les phénomènes médianimiques. Je crois que tout le monde y gagnerait.

Suivre ici M. Delanne dans les 500 pages de son volume est chose impossible, parce que chaque page contient trop de faits et d'idées intéressantes. Il commence par citer des passages des travaux les plus connus

ayant trait à l'écriture automatique des hystériques desquels il analyse aussi la personnalité. Je citerai librement quelques passages saillants du livre, qui selon moi est de pair avec celui de Visani Scozzi, la *Médianita*.

Qu'est-ce que l'inconscient ?

M. Ribot nous répond :

La somme des états de conscience est très inférieure à la somme des actions nerveuses. organiques et sensorielles qui arrivent au cerveau.

Par exemple : dans une période de cinq minutes il se produit en nous une succession de sensations, images, idées, actes. Pendant ce temps, dans le même homme, il se sera produit un nombre bien plus considérable d'actions nerveuses. La personnalité consciente ne peut donc être une représentation de *tout* ce qui se succède dans les centres nerveux ; elle n'en est qu'un extrait, une réduction. Voici donc une première source d'impressions nerveuses arrivées au *sensorium* sans que la conscience ordinaire en soit avertie : elles sont d'origine organique. Mais il y en a qui proviennent de l'extérieur et qui sont enregistrées en nous sans que notre *moi* se donne la peine de transformer ces sensations en perceptions.

Ainsi : l'on est absorbé dans une lecture, et l'on ne fait pas attention au bruit d'une pendule ou aux variations de la température ; ou bien, levant les yeux, on ne voit pas les objets environnants ; l'on n'entend pas les paroles qui sont dites autour de nous ; en sommeil y a une très grande quantité de sensations qui passent inaperçues, mais si elles n'arrivent pas à la phase consciente, le phénomène physiologique de l'enregistrement n'en existe pas moins, il reste acquis et augmente la réserve des impressions nerveuses non perçues. L'inconscient est alimenté encore par une multitude d'états de consciences devenus inutiles, et qui rentrent dans l'état *latent* ; leur nombre serait un obstacle insurmontable au fonctionnement de l'intelligence.

Toutes les connaisances acquises par nous avec l'étude, l'observation et l'expérience ne peuvent co-exister avec le même degré d'intensité ; elles sont obligées de se coordonner en séries, de s'associer l'une à l'autre pour laisser le champ libre à de nouvelles acquisitions. D'ailleurs si pour retrouver un souvenir lointain, nous devions remonter la série entière des intervalles qui nous en séparent, la mémoire serait impossible à cause de la longueur de l'opération. Il est donc nécessaire qu'une grande quantité d'états de conscience rentrent à l'état *latent* pour que la mémoire conserve toute sa vigueur

L'auteur emploie à dessein ce mot *latent*, qui correspond à ce que l'on appelle *l'oubli*, parce que l'oubli suppose à tort l'effacement absolu du souvenir. Or, on sait par expérience qu'il n'en est pas ainsi.

Il existe aussi une autre cause très importante qui enrichit l'inconscient ; c'est le travail de l'esprit durant le repos du corps. Le souvenir de cette activité de l'âme ne subsiste ordinairement pas à l'état de veille

mais lorsque le souvenir a lieu ; il semble, alors, que le résultat de ces travaux nocturnes provient d'une intelligence étrangère.

C'est précisément ainsi que cela se passe avec les sujets hypnotiques, auxquels on impose de se souvenir, à l'état de veille, des suggestions faites lorsqu'ils sont en état d'hypnose. Alors, si on leur met un crayon à la main, en leur enjoignant l'ordre d'écrire, ils écriront automatiquement, et sans en avoir conscience, ce qui leur a été suggéré ».

Pour bien comprendre cela, il faut étudier le mécanisme de l'écriture, chose que l'auteur développe longuement, et que je puis à peine indiquer.

Nous savons que pour apprendre à écrire correctement, il faut passer par des exercices nombreux et fatigants, mais une fois que l'on est bien habitué à cette action, il se forme des associations dynamiques secondaires, devenant de plus en plus stables par la répétition continue du même acte, des localisations cérébrales correspondant à la connaissance des lettres et qui président au mouvement de l'écriture, de sorte que l'on finit par écrire sans aucune espèce de fatigue, parce que le son des paroles se traduit en images visuelles graphiques, et en images motrices d'articulation. A ce propos, le Dr Gley a fait une expérience curieuse.

Il fit prendre un crayon ou une plume, à un sujet et lui dit de penser fortement à un nom que le Docteur lui-même, avait écrit, pendant qu'il tenait la main du sujet ; il prit cette main et fit *semblant* de la diriger, en réalité il l'abandonnait à elle-même, et le sujet écrivait exactement le nom pensé sans en avoir nullement conscience !

Voilà donc le mécanisme de l'écriture agissant indépendamment de la volonté consciente. L'un des principaux caractères des hystériques est leur esprit de distraction ; ils oublient immédiatement ce qui leur est arrivé; aussi, avec la plus grande facilité, par un effet de leur automatisme mental et graphique, ils peuvent écrire des choses qu'ils croient étrangères à leur intelligence et à leurs notions acquises.

Presque toujours, cependant, l'automatisme se manifeste à la suite d'une suggestion.

D'après M. Delanne, qui se base sur son expérience personnelle d'une vingtaine d'années et sur l'opinion de savants illustres comme Bernheim, Richet, Liébeault et autres voici quelles seraient les *différences existant entre les médiums et les hystériques* :

Hystériques.

1° La santé est profondément troublée et les anesthésies profondes, frappant un ou plusieurs sens, déterminent des lacunes dans la vie mentale, la perte de certains souvenirs, et un rétrécissement considérable du champ de la conscience ;

2° Les phénomènes sub-conscients ne se développent sous la forme de l'écriture qu'après une éducation assez longue ;

3° Et sous l'influence de suggestions tactiles ou verbales *faites pendant l'état de distraction* qui est continuel ;

4° L'écriture automatique ne peut être suggérée par n'importe qui, elle ne se produit que pendant l'état de rapport et si le magnétiseur habituel fait la suggestion ;

5° Cette écriture ne traite que de faits connus du sujet, et son contenu n'est pas sensiblement supérieur à sa capacité intellectuelle ;

6° Jamais l'hystérique ne sait ce qu'il écrit ; son écriture est une opération involontaire et inconsciente ;

7° Enfin, jusqu'à présent, ces phénomènes n'ont jamais été obtenus avec des hommes.

Médiums

1° La santé est normale. On ne constate généralement aucune anesthésie ni perte de souvenir. L'intelligence n'est pas attaquée, et la faculté cesse pendant la maladie, ce qui est le contraire chez les hystériques.

(Naturellement, les médiums peuvent quelquefois être aussi hystériques, et l'on confond ces deux états. Quant à la faculté médianimique, j'ai pu constater que le frère et la sœur Randone obtenaient des phénomènes très importants et spontanés, alors qu'ils souffraient de fièvre ou de forte constipation).

2° et 3° Les phénomènes d'écriture se produisent spontanément et sans suggestion verbale ou tactile ;

4° Il n'y a généralement aucune influence élective de la part des assistants, ni aucune nécessité d'un rapport magnétique quelconque ;

5° Le médium sait ce qu'il écrit ; son mouvement est involontaire, mais conscient ;

6° On obtient indifféremment des messages écrits par des femmes ou des hommes, j'ajoute, des enfants ;

7° Au moyen de l'écriture les médiums donnent fréquemment des indications de choses qui sont inconnues d'eux-mêmes et des assistants, et qui sont ensuite vérifiées exactes.

Après avoir longuement réfuté les théories de MM. Binet et Janet, M. Delanne cite de nombreux faits démontrant la nécessité absolue d'admettre l'intervention d'intelligences étrangères et de désincarnés produisant la manifestation de l'écriture médianimique. Il parle de secrets révélés, de signatures de défunts, de clairvoyance, de prémonition, de télépathie, de l'œuvre de M. Flournoy, *des Indes à la planète Marrs* du travail colossal de M. Hodgson sur Mrs. Piper et de cent autres choses que le manque d'espace m'empêche de citer. Ce volume, *Recherche sur la Médiumnité*, est digne de la plus grande attention, et démontre que les recherches spirites ne doivent pas être faites les yeux fermés, comme certains le prétendent et que si des hommes comme M. Delanne, à qui j'exprime mon admiration pour ses œuvres en faveur du spiritisme, affirment croire aux esprits et à la possibilité qu'ils ont de communiquer avec le monde humain et d'agir sur lui, au lieu de parler de *philosophie des sauvages* il serait mieux et plus sérieux de les réfuter par des ouvrages d'une pareille valeur.

Enrico CARRERAS.

NÉCROLOGIE

ALEXANDRE AKSAKOF

Nous avons reçu de Russie la lettre suivante :

Mme Ve Alexandre Boutlérof et MM. Michel et Wladimir Boutlérof ont le regret de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de leur cousin et oncle germain.

M. Alexandre N. Aksakof

Décédé à Saint-Pétersbourg, le 4/17 Janvier 1903, à l'âge de 70 ans.

Depuis deux ans déjà, la maladie dont était atteint M. Aksakof faisait craindre ce dénouement. Avec lui disparaît un des plus sérieux défenseurs du Spiritisme, une grande âme et un grand cœur.

Aksakof a été le modèle du chercheur consciencieux que rien n'arrête pour arriver à la découverte de la vérité. Doué d'une grande fortune, il consacra sa vie entière à l'étude des phénomènes du spiritisme, et sans compter l'argent ou la peine, il s'est rendu dans tous les pays où il lui était possible d'observer les manifestations des Esprits. Ses enquêtes minutieuses, sa parfaite bonne foi, la haute culture intellectuelle de son esprit lui ont permis de se dégager de l'empreinte matérialiste qui pèse si lourdement sur nos contemporains. Sans craindre les railleries des incrédules ou les anathèmes, il poursuivit intrépidement sa marche dans le domaine des manifestations psychiques, et il arriva enfin à formuler des conclusions dans l'ouvrage, devenu classique, intitulé : *Animisme et Spiritisme*. C'est dans cette œuvre fortement documentée que les spiritualistes modernes peuvent puiser à pleines mains pour répondre aux objections des incrédules. C'est un compendium abondamment fourni de faits soigneusement contrôlés et rangés dans un ordre méthodique.

A ceux qui accusent les spirites d'ignorer les méthodes scientifiques, on peut opposer cet ouvrage comme un modèle de dialectique serrée où, pour la première fois, les phénomènes spirites sont nettement séparés de ceux du Personnisme et de l'Animisme. La discus-

sion des théories de Hartmann a montré la faiblesse des hypothèses de nos adversaires et prouvé, par les faits, combien le philosophe allemand a peu réussi à ébranler le formidable monument élevé depuis un demi-siècle par les investigateurs dans le monde entier.

En lisant attentivement les preuves si nombreuses des manifestations des Esprits accumulées dans cet ouvrage, on reste stupéfait de voir combien les vérités nouvelles ont de peine à se frayer un passage à travers la forêt des erreurs et des préjugés de nos contemporains. Là sont soigneusement décrites toutes les expériences de photographies des invisibles, toutes les séances de matérialisations qui montrent visiblement, authentiquement, que l'âme peut encore, après la mort, agir sur la matière physique et se montrer comme de son vivant. Toutes les objections sont admises et étudiées successivement, mais tous les efforts du septicisme sont vaincus non par des raisonnements, mais par les faits, si prodigieusement variés qu'ils résistent à toutes les critiques. Aksakof n'eût-il écrit que ce livre qu'il mériterait de passer à la postérité.

Son œuvre ne s'est pas bornée là. Il fonda en Allemagne un journal *Psychische Studien* qui continue à défendre dans ce pays les idées spirites. Nous possédons encore de lui deux livres intéressants : *Les précurseurs du Spiritisme* et *Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium* dont seul, le second, a été traduit en français.

Nous avons la plus entière certitude que ce grand cœur continuera dans l'Au-delà la tâche qu'il a entreprise ici-bas et que, joint aux autres pionniers du spiritualisme, il saura imprimer à ce mouvement une force irrésistible. C'est notre consolation et notre espoir de savoir que ceux que nous aimons ne sont que des invisibles et non des absents, comme le dit si bien Victor Hugo. Oui, dans l'au-delà, toute une phalange combat pour le triomphe de l'idée nouvelle, et chaque départ terrestre ne fait que renforcer l'armée invisible des défenseurs du progrès. Nous n'en voulons pour preuve que ces lignes qui terminent la préface de son livre *Animisme et Spiritisme* qui résument admirablement toutes les aspirations de sa vie :

« Au déclin de ma vie, je me demande quelquefois si j'ai vraiment bien fait de consacrer tant de temps, de travail et de ressources

à l'étude et à la propagation de tous ces phénomènes ? N'ai-je pas fait fausse route ? N'ai-je pas poursuivi une illusion ? N'ai-je pas sacrifié toute une existence sans que rien ne justifiât ou ne rétribuât toutes les peines que je me suis données ?

« Mais toujours je crois entendre la même réponse : pour l'emploi d'une existence terrestre, il ne peut être de but plus élevé que de chercher à prouver la nature transcendante de l'être humain, appelé à une existence bien plus sublime que l'existence phénoménale.

« Je ne puis donc regretter d'avoir consacré toute ma vie à la poursuite de ce but quoique par des voies impopulaires et illusoires, suivant la science orthodoxe, mais que je sais plus infaillibles que cette science. Et, si j'ai réussi, pour ma part, à apporter ne fut-ce qu'une seule pierre à l'érection du temple de l'*Esprit* que l'humanité, fidèle à la voix intérieure, édifie à travers les siècles avec tant de labeur, cela sera pour moi la seule et la plus haute récompense à laquelle je puisse aspirer ».

Oui, cher et grand Esprit, vous pouvez avoir la certitude que votre œuvre a rendu les plus grands services à l'humanité et déjà, dégagé des contingences terrestres, vous devez voir le grand pas que vous avez fait faire à l'idée spiritualiste. Que cette constatation et les effluves de nos âmes qui montent vers vous, soient la récompense de votre dur labeur d'apostolat, au milieu de notre monde encore si ignorant de ses sublimes destinées.

G. D.

Entretiens Philosophiques

Les prétendus « dons de nature »

Y a-t-il des dons de nature, comme disent certaines gens.

Cette question décèle une ignorance complète, parce que Dieu est la perfection infinie et que la justice absolue gouverne l'Univers.

La précocité de quelques enfants, le génie de quelques hommes ne sont que le résultat des acquis de vies antérieures ; tout s'explique par la réincarnation, « c'est la clef qui ouvre toutes les serrures » a dit un philosophe dont j'ai oublié le nom.

L'âme naît à l'état neutre, elle doit tout apprendre. Dieu a mis en nous le germe de l'intelligence, c'est à nous de le faire fructifier. La *prédestination* prêchée par les catholiques est une aberration, je dirai plus, une monstruosité. Les castes sacerdotales ont fait de la divinité un être à leur ressemblance, elles lui ont prêté toutes leurs passions ; c'est pourquoi les âmes se détachent peu à peu des vieilles religions, leur évolution ne leur permet plus d'accepter de pareils enseignements. Le spiritualisme réduira bientôt à néant toutes ces croyances, toutes ces superstitions qui ont fait verser tant de sang et tant de larmes.

Les souffrances, les misères, les crimes, les fléaux, les accidents, toutes les catastrophes s'expliquent par la pluralité des existences, les êtres subissant toujours la conséquence de leurs actes et étant toujours en harmonie avec leur milieu. La loi de causalité résout donc ces problèmes qui ont tant troublé l'humanité.

La lumière éclaire la terre, elle l'a toujours éclairée ; elle ne doit ses périodes obscures qu'à la perversité, au fanatisme, à l'intérêt sacerdotal. Il fallait terroriser les peuples pour les exploiter fructueusement. On a inventé l'enfer éternel, le purgatoire, dont on sort moyennant finances, la grâce, qui s'achète également, et quand les hommes ont demandé pourquoi il y avait des heureux et des malheureux, il leur a été répondu : « Dieu a ses enfants privilégiés » !

Infâme mensonge fait pour porter la révolte, le désespoir, et pousser certaines âmes jusqu'au crime. Non, mille fois non, il n'y a a pas de prédestinés ; nous sommes les fils de nos œuvres, nous avons en nous toutes les richesses, nous avons la liberté de nous en servir.

Ceux qui suivent la route sans s'arrêter montent rapidement aux sphères supérieures, les autres mettent plus de temps, mais ils arriveront, car la loi du progrès est fatale, mathémathique. Les premiers éviteront les chutes et la souffrance qui en est le résultat ; les attardés tomberont d'expériences en expériences, l'aiguillon de la douleur les remettra dans la voie.

Plus on creuse ces lois, plus on en admire la sublimité, la bonté. Le chemin est ouvert à tous, les âmes ne naissent que pour être heureuses, mais il faut qu'elles conquièrent le bonheur pour l'apprécier. L'alpha est un apprentissage, l'oméga une apothéose.

Ne blasphémons donc pas, toutes nos souffrances ont été générées par nous, elles sont un avertissement qui nous dit que nous faisons fausse route. Beaucoup ne veulent pas comprendre, et alors ils se créent des centaines d'existences pénibles : ils contractent des vices si invétérés que, pour les extirper, de nombreuses renaissances leur sont nécessaires. L'harmonie parfaite est la loi du Cosmos ; toutes les fois qu'on la trouble on perd l'équilibre, et pour le retrouver il faut souffrir.

Ces enseignements sont vieux comme l'humanité consciente, malheureusement ils ont été étouffés, corrompus : de là le peu de progrès spirituel de la planète. L'intelligence s'est développée du côté matériel ; le penseur est émerveillé de ce que l'homme peut produire, il est aussi plein d'espérance. Tout se tient dans l'ordre général, les découvertes nouvelles conduiront forcément l'humanité à la conception de la vérité.

Ceux qui la possèdent déjà ont pour mission de la répandre, ce sont les vrais bienfaiteurs des hommes. Les époques de sang, de carnage, de guerre doivent finir, il faut que nous soyons convaincus que Karma est la loi suprême et que toutes les fois qu'on l'enfreint on en souffre. Les prières, les messes, les aumônes, ne peuvent libérer l'homme : il a mal fait, il doit réparer ; il a tué, il sera tué ; il a volé, il sera volé. Il porte dans son être virtuel l'empreinte ineffaçable de toutes ses actions, lui-même chaque jour sème les germes qui doivent éclore quand le temps sera propice à leur éclosion.

De là, la nécessité de la pluralité des vies, de là les différences d'aptitudes, de situations : chacun fait sa récolte selon ses semailles.

Ne nous étonnons plus, ne soyons pas jaloux des êtres supérieurs, car ils ont conquis leur supériorité, leurs talents par le travail, et ces acquis, ils ne les perdront jamais. Si par une chute ils disparaissent, ce n'est que momentanément ; la dette payée à Karma, ils retrouveront la puissance de leurs facultés.

.. Conclusion. La terre est un théâtre, les hommes en sont les acteurs, la mort la coulisse. On dépouille ses vêtements d'emprunt pour en revêtir d'autres en harmonie avec l'âme, qui est la véritable individualité.

Baronne Cartier de Saint-René.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Outre les comptes rendus des conférences faites régulièrement par ses principaux rédacteurs et les études sur divers points de doctrine, *Constancia*, de Buenos Aires, publie une étude très complète et fort élogieuse des *Recherches sur la médiumnité*, de G. Delanne. *Lumen*, de Tarrasa, analyse aussi le même travail et fait une revue complète des travaux des physiologistes et des psychologues sur l'inconscient et les personnalités secondes sous la signature bien connue de Victor Melcior ; mais les observations de faits psychiques sont toujours fort rares ou trop écourtées, comme cette mention que nous trouvons dans *Luz y Union* de l'existence d'un médium dans la province de Malaga, dont les facultés seraient des plus remarquables.

Nous devons cependant faire une exception pour la *Revista Magnetologica*, qui rapporte de très importantes expériences de *photographie transcendantale*.

Afin d'éviter toute contestation, les auteurs se servent de deux appareils, l'un de photographie plane, l'autre constitué par un Stéréoscope, qui donne le relief parfait. Après de très nombreuses tentatives, on parvint à photographier une main parfaitement nette, se terminant au poignet par une nébulosité blanchâtre. Une autre fois les plaques impressionnées reproduisirent une sorte de petit mouchoir suspendu en l'air et tellement net, que l'on distinguait la trame. Nous sommes heureux de signaler un tel succès, dont l'importance n'échappera pas à nos lecteurs.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Sous le titre : *La réalité du démon familier de Socrate*, Enrico Carreras, dont le nom est bien connu des lecteurs de cette *Revue*, publie une étude dans *Luce e Ombra*, de Milan, sur le phénomène observé chez le chevalier Robert Mugnaini, consul d'Italie à La Goulette (Tunisie). Il fait remarquer d'abord que, si beaucoup de médecins considèrent encore tous les médiums voyants et auditifs comme autant d'hallucinés destinés à peupler les asiles, la nouvelle génération s'attache, au contraire, avec la

plus grande conscience, à étudier ces phénomènes sous un jour nouveau et à en rechercher la clef.

Nous avons déjà dit ici, à plusieurs reprises ,que si un tel mouvement se généralisait, sous la direction de spirites expérimentés, on verrait bientôt les asiles spéciaux se vider en grande partie. L'on sauverait de la folie bien des médiums dont l'internement au milieu d'êtres dégradés provoque le désespoir et fait finalement sombrer la raison ; tandis que des évocations bien dirigées permettraient soit de profiter des avis de bons inspirateurs, soit de convertir ou d'écarter les obsesseurs malveillants.

Revenons au chevalier Mugnaini : M. Carreras nous apprend que, depuis de longues années, il était assisté d'un génie familier, analogue à celui de Socrate, qui constamment le conseillait et le dirigeait. Il entendait, dans l'intérieur de sa tête, une voix qui lui parlait très distinctement et répondait à ses questions.

Quand il était dans la bonne voie, il n'entendait rien ; en revanche, lorsqu'il se trompait, la voix l'avertissait, lui conseillant d'aller d'un côté plutôt que de l'autre, de donner ou d'accepter un rendez-vous, d'écrire une lettre, etc...

Dans les premiers temps M. Mugnaini n'en tenait aucun compte ; mais les faits se multiplièrent de telle sorte, qu'il dut se rendre à l'évidence et suivre les avis de cet invisible ami, qui jamais ne le trompa et qui lui annonça même souvent l'avenir.

Voici, entre autres, un cas dont M. Carreras fut témoin. M. Mugnaini, pour venir en congé de la Goulette à Livourne, avait pris un billet d'aller et retour par Cagliari.Lorsque, le congé touchant à sa fin, il se disposait à reprendre le chemin par lequel il était venu, sa voix lui dit de passer par Rome, où elle lui donnerait d'autres instructions. Il résista longtemps, craignant la perte de temps et d'argent et la fatigue que lui imposerait un tel voyage au dernier moment, d'autant plus qu'il ne croyait pas pouvoir prendre, au retour, la voie Naples-Palerme. Mais son inspirateur insista de telle sorte, qu'il finit par céder, se rendit à Rome, fut reçu par M. Carreras, qui l'introduisit chez les Randone, où il assista à deux séances du plus haut intérêt.

Mais le temps passait, sa voix lui disait toujours d'attendre avec confiance ; mais poussé par l'inquiétude, il se rendit dans les bureaux de la *Navigazione Générale*, où la faculté de retourner par Naples-Palerme lui fut d'abord refusée. Il se retirait fort déconfit et se considérant comme trompé pour la première fois par son guide, lorsque le concierge courant après lui, le pria de rentrer dans les bureaux, où un agent supérieur lui déclara que c'était par erreur qu'on avait repoussé sa demande et que la compagnie s'empressait de l'autoriser à retourner par Naples-Palerme, grâce à sa qualité de consul. A ce moment il entendit nettement la voix qui lui disait : « Tu dois voir maintenant que je ne te trompais pas.

Homme de peu de foi, accorde désormais plus de confiance à me avis ».

Luce e Ombra reproduit, d'après le *Messagero,* la lettre de M. de Albertis sur les séances du médium Politi, à Paris, soit à l'Ecole Polytechnique, soit chez Mlle Ellen Letort. Nous savons que les premières ont été moins satisfaisantes que les secondes et que les unes comme les autres ont été inférieures à celles que l'on observa à Rome. Pourquoi ? Il est certain que les médiums voient leurs facultés varier d'un jour à l'autre, sans cause apparente ; il est non moins certain que le milieu a sur ces natures essentiellement impressionnables une influence énorme ; enfin, ce qui est surtout bien certain, c'est que nous ne faisons que commencer l'étude de ce genre de phénomènes et que nous savons vraiment peu de chose à leur sujet. De là le triomphe facile des sceptiques.

Le n° de février de notre *Revue* contient la traduction d'un article de M. Caccia paru dans *Luce e Ombra* et rapportant l'apparition d'un esprit à son frère, qui le croyait encore vivant. Le même auteur raconte un autre fait aussi important. Le voici : On demanda à un hôpital de Londres un médecin, une sœur et une infirmière, pour soigner une malade en ville. Une erreur grave s'étant produite, le médecin accusa la sœur, qui rejeta la faute sur l'infirmière. Celle-ci, redoutant les conséquences de l'accusation, disparut, quoi qu'elle fût innocente, et ses plus proches parents même n'entendirent plus parler d'elle. Une circonstance démontra à tous l'innocence de l'infirmière et provoqua les regrets de tout le personnel de l'hôpital.

Cependant la sœur devenue médium à trance, éprouve un accès au milieu d'une famille dans laquelle elle s'était réfugiée pour se soigner, et dès qu'elle est totalement entrancée prononce ces paroles d'une voix masculine : « Le médium ici présent et le personnel de son hôpital désirent avec anxiété apprendre des nouvelles de la jeune infirmière. Eh bien ! la pauvre enfant est dans une profonde misère. Il est nécessaire de la secourir sans retard ; il n'est que temps ! Voici son adresse : 25 East Street Kidderminster Worcestershire, petite localité très éloignée de Londres. »

La sœur s'éveille ; on lui lit le message ; elle court au télégraphe et envoie la dépêche suivante : « Etes-vous bien à cette adresse ? Votre innocence est reconnue ; hâtez-vous de revenir, ou répondez. »

La réponse fut : « Je suis dans la plus grande misère. »

La somme nécessaire fut envoyée et la jeune infirmière rentra à l'hôpital, où tout le monde connaît l'aventure.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Nous trouvons dans *Harbinger of Ligth* le cas d'identité suivant : « Mme Johnson en nous faisant part de la désincarnation de son mari nous signale ce fait que sa petite-fille se trouvait en visite chez des amis à la campagne, Aucun d'eux n'était spirite et l'on proposa de consulter la table, pour savoir laquelle parmi les jeunes filles se marierait la première. A leur grande surprise, la table se mit en mouvement et lorsque l'on demanda à qui on voulait faire une communication, il fut répondu : Ethel, nom de la petite-fille. On demanda alors qui était là et il fut répondu : « le grand-père » — Que voulez-vous annoncer ? — « Je suis mort. » — Quel jour ? — « Mercredi. » — Où êtes-vous ? — « Au ciel. » — Etes-vous avec votre jeune fils ? » — « Oui. »

Le lendemain matin la jeune fille retournant chez elle rencontra un messager qui venait lui annoncer la mort de son grand-père.

Madame Johnson ajoute que son mari, avant de mourir, lui avait promis de donner des preuves de sa présence si cela lui était possible.

Photographies d'Esprits. L'éditeur de la même Revue dit que le Dr Théodore Haussmann, 1312 West-Street, Washington U. S. est très connu par le succès de ses travaux de photographie spirite. Il en a reçu de nombreuses épreuves et il affirme que la position sociale, la haute considération dont jouit le Dr et ce fait, qu'il conduit seul toutes les opérations, mettent hors de doute la sincérité des résultats obtenus en écartant toute possibilité de fraude ou d'erreur.

C'est de là que viennent l'intérêt tout particulier et la valeur exceptionnelle qui s'attachent aux communications faites par le Dr Haussmann au *Sunflower* de New-York, sur le résultat de ses travaux pendant ces douze dernières années. Après de longues et infructueuses tentatives, au moment où le découragement le gagnait, il fut mis en relation avec le Dr Keeler, dont il fait le plus grand éloge, et dès ce moment il ne connut que des succès,

Il insiste sur la façon dont les esprits varient leurs poses devant l'objectif. « J'ai vu, dit-il, plusieurs esprits de mes amis changer en trois minutes leurs poses et leurs costumes. Ceux qui m'ont donné les meilleurs résultats sont ceux qui, pendant leur vie terrestre, avaient fait preuve de la plus grande force de volonté.

Mon guide et ma femme m'ont donné des épreuves très grandes et très nettes : cinq pouces sur sept. Ils ont directement sensibilisé des plaques renfermées dans leurs cadres, sans le secours de la chambre noire et de l'objectif. J'en ai obtenu jusqu'à trois épreuves à la fois dans des pièces différentes soit en pleine lumière du gaz, soit en demi ou en pleine

obscurité. Il s'en est même produit au grand air, dans la pleine lumière du soleil. Il m'est arrivé de faire jusqu'à trente-deux portraits d'esprits amis, en vingt-six minutes. »

L'éditeur de *Harbinger of Ligth* termine en disant que certaines photographies que lui avait transmises le Dr Haussmann, contenaient jusqu'à douze portraits sur la même plaque.

Fédération Spirite de la région de Liège

Chers Frère et Sœur en croyance,

Nous avons l'honneur de porter à votre connaissance que Monsieur Gabriel DELANNE, ingénieur à Paris, directeur de la « Revue Scientifique et Morale du Spiritisme », donnera en notre ville deux grandes *Conférences contradictoires sur le Spiritisme.*

Elles auront lieu, la première le *Dimanche 29 Mars prochain*, à 2 heures 1/2 de l'après-midi, en la Salle Orientale du Continental, rue de l'Official, sujet : « L'Evolution de l'Ame ou les Vies successives » ; la seconde, le *Lundi 30 Mars* à 7 heures 1/2 du soir, avec projections lumineuses, en la grande Salle des Fêtes de la Populaire, place Verte, sujet : « Les apparitions des Vivants et des Morts. »

Vu l'extrême importance de ces Conférences, dont les sujets de toute actualité intéresseront tous les hommes de science et de progrès, nous osons espérer que vous nous ferez l'honneur d'y assister.

LE COMITÉ.

AVIS

Le mardi 31 Mars, M. Delanne fera une conférence à Bruxelles, dans la salle des fêtes de la Brasserie flamande, sous le patronnage de la Société Spiritualiste de Bruxelles.

AVIS

Le dimanche, 29 Mars prochain, les Spirites se réuniront autour du dolmen d'Allan Kardec, au cimetière du Père-Lachaise pour célébrer le 34me Anniversaire de la désincarnation du Maître.

Le soir, un banquet fraternel réunira les Spirites et sera suivi d'une soirée musicale. — On trouve des cartes à *La Société française d'études des phénomènes psychiques*, 57, faubourg St-Martin.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

L'extériorisation de la pensée

Suite (1).

Les images mentales.

C'est surtout au moyen de la suggestion que l'on peut étudier les propriétés de l'image mentale et montrer combien ces productions de l'esprit ont de réalité. Les sujets hypnotiques sont particulièrement aptes à créer ainsi des images internes qui acquièrent pour eux une intensité aussi grande que celles des sensations ordinaires. Il suffit d'affirmer à un sujet suggestible qu'un serpent est devant lui, pour qu'immédiatement il voie le reptile et s'enfuie terrifié par cette hallucination.

Au début de mes recherches sur le somnambulisme, dit M. P. Janet (2), n'étant qu'à demi convaincu de la puissance de ces commandements, je commis l'étourderie grave de faire voir à une somnambule un tigre entrant dans la chambre. Ses mouvements convulsifs de terreur et les cris épouvantables qu'elle poussa m'ont appris qu'il fallait être plus prudent, et depuis je ne montre plus à l'imagination de ces personnes que des belles fleurs et des petits oiseaux. Mais, si elles ne font plus de grands gestes de terreur, elles n'en font pas moins d'autres mouvements adaptés à ces spectacles plus doux : les unes, comme Marie, caressent doucement les petits oiseaux ; d'autres, comme Lucie, les saisissent vivement à deux mains pour les embrasser ; d'autres, comme Léonie qui se souvient de sa campagne, leur jettent du grain à la volée ; aucune femme ne peut voir une fleur par hallucination sans la porter à son nez, puis la mettre à son corsage.

En ce qui concerne l'origine de ces images, l'expérience suivante est bien significative :

Léonie, dit le même auteur, est capable de relire par hallucination des pages entières d'un livre qu'elle a lu autrefois, et elle distingue l'image avec tant de netteté qu'elle remarque encore des signes particuliers, comme les numéros des pages et les numéros des feuilles au bas de certaines pages : l'hallucination est identique, dans ce cas, à une sensation.

Lorsque l'œil du sujet est normalement constitué, l'image trans-

(1) Voir le n° du mois de mars, p. 513.
(2) P. Janet, L'*Automatisme psychologique*, p. 149.

mise au cerveau est une reproduction fidèle et complète de la réalité ; et alors même que l'attention de ce sujet n'aurait pas été fixée sur certains détails de l'objet qui est devant ses yeux, l'impression mentale n'en contient pas moins l'image intégrale jusque dans ses plus petites parties. Voici deux exemples de réminiscences d'impressions sensorielles enregistrées inconsciemment que l'on fait renaître grâce à un artifice opératoire. (1) :

Le Dr Scripture, de l'université de Clark, a montré que dans l'acte de vision le plus ordinaire nous devons distinguer entre ce que la conscience superficielle se rappelle et ce qui reste caché dans quelque profondeur obscure, mais susceptible d'en être extrait. Cet expérimentateur montre au sujet une carte avec une image au milieu, et une petite lettre de l'alphabet imprimée au-dessus. La présentation est si courte que le sujet observe seulement l'image et n'a aucune connaissance consciente de la petite lettre. Cependant, quand ensuite on lui montre la lettre, celle-ci souvent lui rappelle — graduellement, mais à la fin distinctement, — la représentation d'étoile ou d'éléphant ou d'autre chose qui occupait le centre de la carte au coin de laquelle la lettre était imprimée. Il arrive souvent que le sujet ne peut pas dire de quelle manière cette obscure association entre la lettre et l'image s'est effectuée. Ils sent seulement qu'il y a une connexion, par exemple, entre la lettre M et l'éléphant. On assiste ici à l'impression inconsciente dans le cerveau d'une lettre, mais la vue de celle-ci réveille ensuite, par sassociation d'idées, le souvenir de la gravure.

Voici un second exemple concernant cette fois les sensations auditives :

Une expérience de Desseoir, déjà signalée dans les *Proceedings*, montre que les sons qui passent inaperçus à l'oreille peuvent être tout le temps conservés précieusement, et d'une façon intelligente, dans la subconscience. M. X..., absorbé par la lecture au milieu d'amis qui causent, eut subitement son attention éveillée en entendant prononcer son nom. Il demanda à ses amis ce que l'on avait dit de lui. On ne lui répondit pas ; on l'hypnotisa. Dans son sommeil il put répéter toute la conversation qui avait échappé à son moi éveillé. Encore plus remarquable est le fait signalé par Edmond Gurney et d'autres observateurs, que le sujet hypnotique peut saisir le chuchotement de son magnétiseur, même lorsque celui-ci est au milieu de personnes qui causent à haute voix.

Il existe encore un autre procédé au moyen duquel on peut évo-

(1) Dr Scripture. *Ueber der associativen Vorland der Vortellungen*, p. 90 et suiv.

quer dans la mémoire ces images mentales et leur donner un puissant relief, une réalité apparente, aussi bien déterminée qu'une sensation, c'est l'emploi de la boule de cristal (1). Certaines personnes — environ 20 o/o — lorsqu'elles fixent les yeux sur une boule de cristal légèrement éclairée, voient d'abord leur figure, puis le reflet vague des choses environnantes, les couleurs de l'arc-en-ciel, un point lumineux, en un mot, les reflets que présente d'ordinaire une boule de verre. Au bout d'un certain temps, les choses changent, c'est-à-dire que la boule s'obscurcit de plus en plus ; elles ne distinguent plus rien ; le reflet, les objets, tout s'efface ; tout devient sombre ; la boule semble se recouvrir d'une vapeur ; c'est le bon moment. Le nuage s'épaissit de plus en plus et au milieu de ce nuage, elles voient apparaître des dessins, des figures d'abord très simples, des étoiles, des lignes, par exemple, des barres noires sur fond blanc, mais aussi quelquefois des lignes plus précises et plus intéressantes, comme des lettres, des chiffres. Au bout de quelques instants encore, elles aperçoivent des figures colorées, des personnages, des animaux, des arbres, des fleurs. Elles regardent avec émotion, elles se complaisent dans ce spectacle, d'autant plus qu'il y a des variantes. Avec quelques observateurs, les images sont immobiles ; chez d'autres, elles remuent, disparaissent, réapparaissent, se saluent, parlent : il y a même des sujets qui entendent ces conversations, ce qui devient très intéressant.

Quelle est l'origine de ces tableaux ? On peut répondre que, neuf fois sur dix, la subconscience est le réceptacle auquel ils sont empruntés. C'est dans le formidable amoncellement d'images que recèle notre périsprit que sont puisés les matériaux qui composent ces visions. C'est, dans le fond, le même phénomène que le rêve : mais c'est un rêve partiel. Un état hypnoïde léger produit par la fixation de la boule amène une diminution de l'attention du sujet, en même temps qu'un affaiblissement général de toutes les sensations extérieures, ce qui permet à l'association des idées de jouer automatiquement et de donner aux idées qui passent dans le champ de la conscience, une intensité plus grande qu'à l'ordinaire, un

(1) Pour les détails, consulter l'ouvrage de M. P. Janet : *Névroses et Idées fixes*, p. 407 et suiv. auquel nous empruntons quelques descriptions, en les citant librement. Voir également les *Annales psychiques* : 1901 1902 et 1903.

relief inusité, une réalité saisissante pour celui qui les perçoit. Ce sont, en somme, de véritables hallucinations, et elles frappent d'autant plus le sujet qu'il n'a pas conscience d'en être l'auteur et qu'il ne se doute pas que c'est de lui-même que ces images sont extraites. Citons quelques exemples : (1)

Une jeune fille raconte qu'en regardant un miroir, elle était obsédée par une image, toujours la même : c'était une maison avec de grands murs noirs, sombres, tristes, sur lesquels brillait une touffe merveilleuse de jasmin blanc. Pourquoi cette personne s'en étonne-t-elle ? « C'est dit-elle, parce que je n'ai jamais vu une maison pareille dans la ville où je suis depuis longtemps ». C'est inattendu et inconnu : voilà pourquoi le fait paraît surprenant et nous retrouvons ce caractère partout. Voici, en effet, un autre exemple : une personne mise en présence de la boule de verre, y voit apparaître un numéro. C'est un numéro quelconque, qui apparaît subitement. Vous direz : « c'est insignifiant ». — Je le veux bien. — « C'est un souvenir ». — Mais de quoi ? « ce numéro, je ne l'ai jamais vu » dira cette personne. Pourquoi est-ce au 2344 que j'ai affaire, plutôt qu'à un autre ? Que signifient ces chiffres ? Quels sont les souvenirs qu'ils rappellent ?

Les exemples apparaissent de plus en plus surprenants. Voici une observation que j'emprunte à un des articles de Miss X... (2) Une personne, un peu mystique, voit apparaître dans la boule de verre un article de Journal. Elle trouve cela bizarre ; mais elle cherche à lire, y parvient : c'est l'annonce de la mort d'une personne de ses amis. Elle raconte ce fait : les personnes présentes sont stupéfaites. « C'est absolument ridicule, c'est faux, » dit-on ; mais quelques heures après, la nouvelle est confirmée officiellement et on est forcé d'admettre une prévision miraculeuse.

Comment établir que ces visions sont des souvenirs oubliés ? Par une enquête soigneuse sur les circonstances dans lesquelles le sujet s'e sttrouvé à un certain moment de sa vie. En voici la preuve :

Reprenons nos exemples. Vous vous rappelez cette personne qui avait vu une touffe de jasmin blanc sur un mur noir, auprès d'une grande maison ? Or, d'après une enquête minutieuse de la Société psychique de Londres, il fut démontré qu'il y avait en effet, à Londres, une maison qui avait tout à fait cet aspect, et que la personne en question l'avait vue. Quant à l'histoire du numéro, il fut démontré que dans la journée, la

(1) P. Janet. *Névroses et idées fixes*, p. 415.

(2) Miss X..., *Récent expériment in Cristal Vision*. Dans les *Proceedings*, Volume V, 1889, p, 486.

personne avait changé un billet de banque, et que ce numéro était celui du billet. Il est bien probable que ce numéro avait été vu, mais il n'avait pas laissé de souvenirs conscients, parce que, d'ordinaire, on ne se préoccupe pas du numéro d'un billet de banque.

Arrivons enfin à cette révélation singulière de la mort d'un ami. Cette pauvre voyante dut perdre un peu de son orgueil, lorsqu'on trouva dans la maison un numéro d'un journal accroché devant la cheminée comme paravent. Or, sur le côté visible s'étalait en toutes lettres l'article en question, avec les mêmes caractères, la même forme qu'il avait revêtue dans le cristal : voici donc une sensation qui a été enregistrée dans le souvenir et qui réapparaît.

Ce sont là des coïncidences, direz-vous. Mais, dans certains cas, lorsqu'on a affaire à des malades, on arrive à des résultats encore plus précis. Voici quelques-unes de mes expériences personnelles : Un malade, un somnambule, se lève la nuit de son lit, fait toutes sortes de sottises, et en particulier écrit une lettre menaçante à une personne, etc. La lettre lui est prise ; on me donne ce document à l'insu du malade. D'ailleurs le malade, à son réveil, ne se rappelait plus rien. Ce ne fut que quelques jours plus tard que j'eus l'occasion de répéter sur lui l'expérience de la boule de verre. Comme il prétendait voir des lettres écrites : « Vous allez, lui dis-je, prendre une plume et du papier et copier ce que vous voyez dans le miroir ». Il copia mot à mot, en passant seulement des mots qu'il ne pouvait pas lire. Il avait l'air de copier des phrases sans les comprendre le moins du monde, et il le disait, d'ailleurs. Or le résultat fut qu'il écrivit exactement, en paraissant copier, la lettre qu'il avait déjà écrite pendant l'accès de somnambulisme nocturne et que j'avais déjà en ma possession.

Nous avons déjà cité dans notre ouvrage : *Recherches sur la Médiumnité*, le cas de Maury, qui, chargé d'un travail sur un point d'économie politique, perdit son manuscrit. Deux mois après, il recommença ce travail et s'imagina avoir trouvé une nouvelle entrée en matière. Quel ne fut pas son étonnement plus tard, en retrouvant son écrit primitif, de constater que le second mémoire contenait les mêmes phrases, et presque mot à mot, le même texte que le premier.

Tous ces faits, et bien d'autres, nous montrent que rien de ce qui est entré dans l'esprit ne peut plus en sortir. Toutes nos pensées sont gravées en nous d'une manière indélébile ; et si l'oubli est une condition du bon fonctionnement de l'esprit, ce mot ne veut pas dire qu'il y a destruction des souvenirs, mais simplement diminution de leur intensité. Qu'une circonstance fortuite vienne à se produire — association des idées, rêve, délire toxique, alcoolique,

hypnose, etc. — alors ils reparaissent et reprennent une intensité qui parfois les rend aussi réels que les sensations ordinaires.

Sous le nom de médiumnité au verre d'eau, les Spirites connaissent ces faits depuis longtemps. Ils sont décrits déjà dans la Revue d'Allan Kardec, mais, et c'est en ceci que consiste la nouveauté, l'on peut constater souvent que les visions ne sont pas invariablement des souvenirs oubliés. Parfois les scènes décrites ont trait à des personnes ayant vécu sur la terre, mortes depuis longtemps, et inconnues du voyant. D'autres fois les scènes du verre d'eau correspondent à des événements véridiques qui se passent au loin, et alors c'est une influence télépathique ou la clairvoyance du médium qui entre en jeu, car celle-ci est favorisée par la fixation du regard sur le verre d'eau qui amène l'état hypnoïde pendant lequel le dégagement de l'âme est plus facile à se produire que dans l'état normal. Bien des fait établissent cette vérité. Ici encore, nous sommes donc en présence d'un mélange d'automatisme, d'animisme et de médiumnité qu'il faut toujours chercher à distinguer.

Malgré son scepticisme bien connu, M. Janet ne peut s'empêcher, devant le nombre des témoignages, de signaler, oh ! bien légèrement, avec beaucoup de réticences, ces faits de double vue. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

Donc, par toutes sortes de procédés, on peut constater que ces phénomènes (les visions dans le cristal) ne sont pas réellement du domaine de l'inconnu. Est-ce vrai pour tous les cas ? Messieurs, c'est à vous de faire des recherches : si vous voyez des choses merveilleuses, cherchez si c'est aussi merveilleux que vous le croyez, si c'est vraiment une découverte. Peut-être le miroir permet-il à quelques personnes de manifester une lucidité étonnante... Généralement, ce n'est pas la règle ; mais enfin, des faits de ce genre sont souvent décrits. Voici un cas. Une personne voit apparaître un petit tableau très-déliçat : trois narcisses blancs réunis par un ruban et placés sur un fond bleu. A cela, elle ne trouve pas d'explication. Quinze jours plus tard, à l'occasion d'une fète, elle reçoit d'une de ses amies intimes une peinture sur satin bleu figurant trois narcisses réunis par un ruban. Dans l'ouvrage où cet exemple est cité, on le représente comme une transmission de pensée merveilleuse : c'est possible ; quelquefois le sentiment fait des miracles. Mais peut-être s'agit-il tout simplement d'une petite indiscrétion aggravée et amplifiée par la boule de verre. En tous cas, le champ des recherches est ouvert.

On assiste ici à ce petit jeu des savants officiels qui consiste à semer adroitement le doute, même sur les faits les mieux établis.

On décrit l'expérience ; puis on se livre à de légères variations, on balance agréablement les arguments pour et contre, on n'ose nier carrément, mais on insinue qu'il s'agit peut-être « d'une petite indiscrétion », aggravée et amplifiée par la boule de verre. Puis le correctif : mais le champ des recherches est ouvert. Oui, il est bien et largement ouvert et les documents surabondent aujourd'hui. Encore un peu de patience, et à côté des faits de la psychologie classique viendront se ranger ceux de la psychologie intégrale, comprenant les manifestations de l'animisme et du spiritisme que seuls l'ignorance ou le parti-pris veulent reléguer dans le domaine du merveilleux.

A Suivre. GABRIEL DELANNE.

Les « Esprits » en Chine

La croyance aux Esprits est presque générale en Chine. Elle est officiellement reconnue par l'Etat qui a conservé, comme institution civile, le culte rendu de temps immémorial aux CHEN' (Esprits, Génies) du ciel et de la terre ; des étoiles, des montagnes, des rivières, des parents décédés (1).

En Europe, l'opinion commune reproche aux Chinois un athéisme complet. Cette allégation est formulée un peu à la légère ; elle ne s'appuie, d'ailleurs, sur aucun fait précis. En matière religieuse, le scepticisme de certaines classes est plutôt superficiel ; souvent il est voulu. Il a surtout comme mobile la répugnance pour les discussions confessionnelles avec des étrangers professant une foi contraire, et envers lesquels existe une profonde antipathie. La parfaite indifférence du peuple pour les doctrines nouvelles, le nombre restreint des prosélytes chrétiens et le peu de sincérité de leur conversion pourraient donner à penser que le Chinois est un positiviste rebelle à tout autre système, plus occupé des jouissances matérielles que de recherches sur l'au-delà ; il n'en est pas ainsi.

(1) Voir Lamairesse ; *L'Empire chinois*. Paris. Flammarion 1895.

Les travaux des philosophes et l'évolution du dogme polythéiste en monothéisme permettent de s'élever contre ce sentiment.

En effet, la Religion a passé, en Chine, par les phases suivantes :

1° Principe de la vie animale qui faisait considérer l'âme comme la cause première de tous les faits intellectuels et vitaux ; c'est l'Animisme. L'adoration des Esprits fut l'enseignement exotérique de cette croyance.

2° Disjonction de l'Animisme provoquant : soit le dualisme, les deux principes du Bien et du Mal ayant chacun un groupement séparé de leurs représentants spirituels ; soit le Polythéisme se traduisant par d'infinies déifications.

3° Synthèse des intuitions diverses, aperception philosophique et religieuse du Un, principe primordial et suprême (1).

La sélection évolutive de ces divers systèmes engendra des théories spéculatives innombrables ayant toutes, parmi les membres du sacerdoce, d'ardents défenseurs. Leurs rivalités, les sanglantes luttes religieuses qui en furent la conséquence, plongèrent le peuple dans les plus grossières superstitions et forcèrent le pouvoir à réagir sans cesse contre cet état de choses.

L'un des premiers princes des temps historiques (2), le général Yu fait représenter, sur des vases allégoriques, des Génies et des spectres repoussants ou grotesques, et, par le ridicule, fait tomber les prêtres magiciens dans le mépris, sans cependant déraciner la croyance aux Esprits.

Vou-Vang, le fondateur de la dynastie des Tcheou, désespérant de vaincre le fétichisme populaire, organise une hiérarchie de bons Esprits, serviteurs de l'empereur et ennemis des mauvais Esprits. Il décrète aussi une réforme religieuse (3).

Depuis ces temps reculés, de nombreuses améliorations ont été tentées avec des alternatives de réussite et d'insuccès. Arrivons à une époque plus récente ; nous pourrons constater que, si la

---

(1) Voir : *La cité antique* de Fustel de Coulanges ; voir aussi : *L'évolution religieuse* de F. Lamairesse, publiée par la Société Ethnographique.

(2) On sait que les temps historiques commencent, pour la Chine, vers l'an 2000 avant J.-C.

(3) E. Lamairesse, *L'Empire chinois* p. 29. Paris. Flammarion édit.

croyance aux Esprits est toujours vivace, la caste sacerdotale n'a plus une grande réputation de sainteté ni d'utilité, à preuve l'auguste édit (1) qui l'apprécie en ces termes :

... « Mais il y a une catégorie de vauriens, lesquels ne faisant que paresser tout le long du jour, n'arrivent pas à se nourrir et à se vêtir ; alors, ils courent chercher dans une pagode une vie paisible, coupent leur queue et disent qu'ils ont renoncé au monde. C'est d'eux que le proverbe dit : « C'est grâce à Bouddha qu'ils s'habillent, c'est grâce à Bouddha qu'ils ont de quoi manger ». Et encore : « Les gourmands se font commerçants, les paresseux bonzes ». Ils inventent à plaisir des fables, comme celle du ciel, de l'enfer, de la métempsycose et autres. Ils font accroire aux gens : 1° que leur faire l'aumône c'est acquérir des titres à la félicité ; 2° que plus ils leur donneront plus ils deviendront riches. Et puis, dans la crainte qu'on ne les croie pas, ils ajoutent que ceux qui nuisent aux bonzes, qui ne croient pas aux Génie et à Bouddha, qui ne font pas de largesses alors qu'ils le devraient, iront en enfer, seront frappés par les foudres du ciel, pillés ou incendiés, et éprouveront tous les malheurs. Aucune menace ne leur coûte pour en faire accroire et se faire nourrir.

« Après avoir commencé par escroquer ainsi l'argent des gens pour avoir à manger et à boire, ensuite, devenant petit à petit de plus en plus hardis, ils font des réunions comme le Lounghoa Koui, le Holan Koui, le Chekou Koui (2) ; frappant sur des tam tam et des tambours, des pierres sonores et des cloches, ils attirent les sots dans les villages à se réunir à la pagode pour y brûler de l'encens et faire des prostrations, les hommes et les femmes étant mêlés ensemble, sans distinction de jour et de nuit. Et ils disent que c'est là faire œuvre pie »...

Parlant du désintéressement de Bouddha, l'auguste édit ajoute : « Lui qui a quitté avec dégoût les bâtiments magnifiques d'un palais royal, va-t-il prendre plaisir à vos pagodes et à vos bonzeries ? »...

Plus loin, le même texte fulmine : « Toutes ces inventions d'abstinence, d'invocations à Bouddha, de réunions, de bâtisse de pa-

(1) Edit de K'aanghi qui régna de 1662 à 1722 de notre ère.

(2) Dénominations qui signifient : Esprits du trône impérial ; Esprits du fleuve bleu ; Esprits des anciennes puissances.

godes, de moulage de statues, de peinture d'images, tout cela est l'œuvre de ces vagabonds fainéants (1) qui, après avoir quitté leur famille se sont faits bonzes ou taocheu (2) pour attraper votre argent »...

Blâmant aussi ceux qui vouent leurs enfants à une pagode, il dit : « Il y a encore d'autres sots qui, parce que leurs parents sont malades font un iuen' (vœu) et qui, dans l'espoir qu'ils guériront, vont brûler de l'encens à cent, à mille li, n'importe à quelle distance, quelque haute que soit la montagne, faisant une prostration à chaque pas jusqu'à la pagode ; si bien que les uns tombent malades en route, d'autres périssent par accident ; d'autres font des chûtes en gravissant les montagnes »...

Il s'élève aussi contre l'idolâtrie : « Vous dites encore que si l'on brûle des parfums et si l'on fait des offrandes devant les cheun' (Esprits, bon Génies) et devant Bouddha, on est préservé de tout malheur et que, de plus, les cheun' remettent les péchés, obtiennent pour vous le bonheur et une longue vie. Songez donc que, de toute antiquité, le mot cheun' a été synonyme de sagesse et de droiture. Si les cheun' sont sages et droits, comment auront-ils envie des offrandes des hommes. Que s'ils ne protègent que ceux qui leur font des dons et haïssent les autres, quelle espèce de cheun' sera-ce là ?.. »

Enfin, l'édit termine ainsi : « En résumé les bonzes et les taocheu ne sont que des fainéants incapables de travailler la terre, ignorant le commerce, qui, ne sachant où prendre de quoi se vêtir et se nourrir, se sont retirés dans les pagodes et y ont imaginé des ruses pour attraper les gens »... (3)

Malgré l'hostilité du pouvoir et le discrédit qui s'attache actuellement aux représentants du culte officiel, malgré les efforts tentés par les missionnaires pour les combattre, la croyance aux Esprits n'en continue pas moins à être vivace ; cette conviction est profondément enracinée chez le peuple. Elle repose sur des idées qui remontent en Chine à la plus haute antiquité ; l'existence simultanée de deux

(1) Jou chôo, paresseux, vagabond.

(2) Le bonze bouddhiste se nomme Ho chang ; le bonze taoïste est désigné sous celui de Tao-cheu.

(3) Extrait des *Rudiments de parler chinois*, par le Père Léon Wieger S. J. 4e volume, p. 145 et suiv.

principes : l'essence ou exhalaison du ciel, principe spirituel et évolutif des êtres en voie de retour vers leur source, l'âme ; le principe secondaire qui contient la puissance perceptive des organes matériels, le corps.

Quelques exemples, pris parmi les nombreuses manifestations occultes recueillies par les traditions chinoises, le caractère parfois naïf, souvent touchant, toujours sincère de ces récits de la veillée, démontrent l'universalité des rapports constants qui existent avec les désincarnés.

« Sous Cheutsoung des « Ming », un bachelier, King, de Taïtcheou, qui s'était retiré dans les montagnes pour y étudier dans le silence et le recueillement, entendit durant la nuit un Koei (fantôme) errant qui disait à son confrère : « Dans telle famille dont le fils absent n'a pas donné de ses nouvelles depuis longtemps, on songe à vendre la bru. Comme elle ne veut pas y consentir, je la pousse à se pendre ; elle s'y dispose. Je pourrai me réincarner dans son corps ». Le lendemain, King écrivit une lettre au nom du fils absent et l'on ne songea plus à vendre la bru. La nuit suivante, les deux Koei revinrent rôder auprès de sa cabane... « mon affaire est manquée dit le premier ; c'est ce bachelier qui en est cause ! Pourquoi ne pas l'étrangler pour sa peine, dit l'autre !... Ah ! tu ne sais pas, le Cheun du ciel l'a prédestiné, pour ses bonnes œuvres à devenir Chang chou (président de six tribunaux à Pékin), comment pourrions-nous lui nuire »... Par la suite, la seule présence de King permit d'éloigner les mauvais esprits » (1).

Voici un deuxième exemple de protection occulte : « Un certain Kiun, propriétaire d'un mont de piété (2), ne prenait pas d'intérêt sur les habits des pauvres ; quant aux autres, à l'époque de la nouvelle année il abaissait le taux (3) ; aussi, grâce à la protection secrète des cheun, les voleurs n'osèrent jamais tenter de le piller (4).

(1) *Rudiments*, etc. p. 440, 4ᵉ vol.

(2) On sait qu'en Chine, les monts de piété sont des institutions libres fondées par des particuliers.

(3) C'est à la fin de l'année (19 février) que doivent se régler tous les comptes ; les pauvres gens engagent donc leurs objets vers cette époque afin de payer leurs dettes ou faire des cadeaux.

(4) *Catéchisme taoïste, Rudiments* etc. p. 453.

Le récit suivant est d'origine taoïste : « De son vivant prophétesse, la nommée Ling avait des frères qui trafiquaient sur mer. Un jour qu'ils étaient absents, elle tomba en catalepsie. Ses parents, la croyant mourante, rappelèrent son âme à grands cris selon l'usage. Quand elle fut revenue à elle, elle leur dit qu'elle avait vu ses frères secoués en mer par la tempête. Peu de jours après, le plus jeune des frères revint à la maison, annonçant que ses aînés avaient été noyés et que lui-même avait dû son salut à une femme qui avait apparu dans le ciel et lui avait jeté une corde. Sa sœur dit alors qu'elle aurait bien voulu sauver aussi ses aînés, mais que, rappelée par ses parents, elle avait dû obéir. Plus tard, son père ayant été noyé dans un voyage, elle alla au rivage et se jeta à la mer. Bientôt les flots rejetèrent son cadavre qui tenait embrassé celui de son père ».

Les rêves prémonitoires sont également connus : « Dans le Hoang yen hien, il y avait un pauvre bachelier nommé Yang-tc'heum. Voyant un graveur de son village qui gravait des planches pour une édition du *Kan iang p'ien* (livre gravé sur la maladie), il voulut contribuer à sa bonne œuvre et grava la 17[e] planche. La nuit suivante, il vit en songe un cheun qui lui dit : « Tu obtiendras à la licence le numéro de la planche que tu as gravée ». De fait, à la session suivante, il fut reçu 17[e] ».

Les apparitions sont fréquentes dans les récits chinois ; parfois les esprits se vengent du mal qu'on leur a fait dans leur existence terrestre : « Un certain Ti était mandarin au Yunnam. Un homme de sa juridiction étant mort en laissant à sa veuve une grande somme d'argent, le frère cadet du mort en promit au mandarin la moitié, s'il voulait déposséder sa belle-sœur. Ti, ayant fait arbitrairement arrêter et torturer la veuve, lui extorqua son argent. La victime appela sur lui les vengeances du Ciel et se pendit. Peu après, pendant le sommeil, elle lui apparut et vida sur lui un vase qu'elle tenait à la main. A son réveil, Ti se trouva couvert d'ulcères qui le rongèrent jusqu'aux os avec des douleurs atroces ».

Les âmes des gens de bien reviennent souvent visiter ceux qu'elles affectionnent. On cite l'exemple d'un censeur impérial qui, dans une révolte, s'étant dévoué pour la cause de son maître au point de se jeter dans un brasier afin de ramener les rebelles, apparaissait toutes les nuits à ses serviteurs dans son ancien palais.

Les réincarnations sont une croyance courante, en voici un cas entre plusieurs : « Un nommé Su avait emprunté mille taëls à un marchand de Tanyangchien. Celui-ci mourut laissant des livres fort mal tenus. Su cacha la dette aux héritiers et ne restitua pas. Un an après, il eut un fils qu'il aima tendrement. A huit ans, l'enfant tomba malade. Su dépensa mille taëls en médecins et remèdes sans aucun résultat. Un jour qu'on avait appelé une vieille bonzesse pour faire des incantations, l'enfant dit : « Mon compte est réglé, je m'en vais ! »..... Quel compte, demanda la femme ? Je suis le marchand de Tanyangchien à qui Su devait mille taëls. Je me suis incarné chez lui pour les lui faire dépenser. Il dit et expira ».

Enfin, le phénomène des apports n'est pas inconnu : « Une femme nommée Tch'eun qui était pauvre, gagnait sa vie à tisser des mouchoirs tandis que son mari filait. Les deux époux trouvaient cependant moyen, en se privant eux-mêmes, de faire l'aumône aux mendiants. Un Génie apparut en songe à la femme et lui apprit à tisser la soie, lui apportant lui-même la matière nécessaire pour cela ; aussi, après quelques années, fut-elle à l'aise ».

Tous ces récits démontrent que l'action des Esprits, leurs rapports constants avec notre humanité, la diversité et l'étendue de leurs manifestations ne sont pas le produit d'une imagination surchauffée, (l'apathie proverbiale du chinois est trop connue pour l'attribuer à cette cause), mais bien la conséquence de lois naturelles, niées ou incomprises, qui n'en existent pas moins malgré certaines opinions contraires.

Les réflexions suivantes, empruntées à un ingénieur en chef des établissements français dans l'Inde (1), prouvent que les études psychiques ne sont pas le privilège exclusif des Occidentaux :

« Nulle part l'étude et l'art des choses occultes n'ont été poussés aussi loin qu'au Thibet. Aussi est-il aujourd'hui le siège principal d'une société secrète qui étend ses ramifications sur tout l'Orient. (lire le chapitre III, du livre XI de *L'Inde après le Bouddha*). Elle prétend expliquer tous les faits et les pouvoirs anormaux par *l'Akas*, agent occulte plus subtil et plus puissant que l'électricité ».

« Il serait à désirer que cette société, au lieu de partir d'un principe unique dont elle a seule le secret, étudiât au grand jour et

(1) Lamairesse, *L'Empire chinois*, p. 422, note.

scientifiquement les phénomènes anormaux bien constatés, comme le font en France et en Angleterre des physiologistes et des philosophes éminents dont les *Annales des Sciences physiques* (1) nous font connaître les travaux. Nous sommes encore peu avancés dans l'explication rationnelle d'un certain nombre de faits dits surnaturels dont il faut rechercher l'origine dans l'état psychologique des êtres qui les ont accomplis, ou en ont bénéficié ou en ont été les témoins. A cet égard, le Thibet offre aux vrais savants un vaste champ de curieuses investigations. L'histoire du surnaturel et celle des facultés des mystiques gagneraient infiniment à une pareille étude ».

LUSSŒR.

Les matérialisations
DE LA VILLA CARMEN
(*Suite*)

Il faut changer vos jours. Le Général se mettra en face de vous et M. Barbet à votre droite, (2). Comme le Guide s'étendait sur tout le mal qu'on voulait faire à son groupe à elle, la Présidente se mit à pleurer, en disant que c'était une bien triste récompense pour toute la peine qu'elle avait prise et qu'en outre elle n'avait fait que du bien à ceux qu'il disait lui en vouloir (3).

B. B. reprit alors :

« Carmencita, je ne veux pas vous voir pleurer. Vous aurez tout le bonheur que vous méritez.

« Vous avez un mari modèle, le plus fidèle des maris. Aimez-vous bien tous deux. Soyez bien unis.

« Vous êtes les deux membres du groupe que j'adore (4).

« En ce moment, je viens seul vous voir, mais, dans un ou deux mois, je vous en amènerai d'autres ».

(1) Psychiques plutôt.

(2) Le Dr se trouvait ainsi placé entre le Général et M. Barbet,

(3) Bien entendu, par délicatesse, nous supprimons les détails donnés sur le groupe soi-disant rival, et nous sommes également obligés de supprimer plusieurs autres passages trop intimes pour être révélés au public.

(4) Se rappeler que c'est un Oriental qui parle.

« Qui donc » ? demandèrent les deux spectateurs à la fois.

« Les deux enfants du médium ». Après un silence, B. B. reprit : « Je vous recommande de ne pas garder le médium après la séance ».

« La Présidente lui répondit :

« Mais, cher Guide, nous devons dîner après la séance. Elle n'a pas dîné ».

« Cela ne fait rien », répliqua B. B. Son mari vient d'avoir une crise (1). Il faut qu'elle rentre. Dites-lui que je désire qu'elle rentre de bonne heure.

« Maintenant, chantez bien fort ; je voudrais me montrer avec le médium ; mais je crains que les fluides ne soient épuisés. *En ce cas je me montrerai jeudi avec le médium.* Le Guide se retira alors et, malgré nos efforts, le médium ne tarda pas à se réveiller.

Les soussignés déclarent sur l'honneur que ce procès-verbal est conforme à la vérité.

CARMENCITA NOEL. LE GÉNÉRAL.

Note. — Le Guide annonça, en outre, dans le cours de la séance, qu'il désirait faire une séance intime avec les deux membres les plus avancés du groupe, (la Présidente et le Général) le mercredi suivant et qu'il irait, lui-même, la veille au soir en prévenir le médium ; ce qui, en effet, eut lieu, à ce que nous dit Vincente plus tard.

Procès-verbal de la séance du 21 janvier

Verre rouge n° 4.

La Présidente ; le Général ; le médium.

Après 10 minutes d'attente, le Guide sortit du cabinet et vint baiser la main de la Présidente, puis il parla en ces termes :

« Carmencita, si je peux réussir, je vous prouverai mon intérêt. On cherche, en ce moment, à vous faire beaucoup de mal ; on voudrait, surtout, empêcher que je me montre à vous, on travaille contre vous... Il n'y a pas beaucoup de force aujourd'hui !...

(1) C'était parfaitement exact nous l'avons vérifié le lendemain matin. Le Général alla, lui-même, aux nouvelles et Vincente lui dit combien elle avait été effrayée, (en arrivant), de voir encore le gaz allumé chez elle à une heure où d'ordinaire, il est toujours éteint.

Néanmoins, je vais essayer de vous apporter quelque chose. Il faudra en boire tous les trois ! »

Les deux spectateurs ne purent s'empêcher de manifester leur étonnement.

B. B. reprit « je vais aller prendre des verres dans le groupe dont je vous ai parlé. Je prendrai aussi leur liqueur. Oui, nous en boirons tous les trois. Ils ne pourront plus vous faire du mal ! »

La voix du Guide était plus basse que d'ordinaire. Les spectateurs, tout étonnés de ce qu'ils entendaient, étaient un peu excités.

Ils ne sont donc pas absolument sûrs des termes employés; néanmoins ils pensent bien en avoir saisi le sens qui, sans doute, leur sera complètement expliqué plus tard.

Le Guide continua :

. . . .

. . . .

« Ils en veulent surtout à votre pauvre médium. On cherche à la faire accuser de vol...

. . . .

Maintenant, attention : Ne bougez pas. Chantez très fort, je vais chercher les verres ».

Le Guide rentra alors dans le cabinet des Matérialisations. Au bout de quelques minutes il revint, s'approcha de la table sur laquelle il déposa trois petits verres à liqueur. La Présidente aperçut dans la main gauche du Guide, un petit carafon de verre blanc.

« Carmencita », reprit B. B., prenez votre verre. Passez le sien au Général et donnez moi le mien ».

La Présidente obéit et ensuite elle vit l'Esprit remplir les trois petits gobelets à l'aide du carafon (1).

Elle présenta son verre au Guide qui le lui remplit à plus des deux tiers Le Général tournait le dos à la lumière, et en tendant son gobelet, sa main trembla légèrement, et une partie de ce qui lui était destiné tomba sur la table.

La Présidente vit ensuite le Guide verser de la liqueur dans le 3e gobelet qu'elle lui offrait, du reste, elle-même.

(1) C'étaient des petits gobelets en verre blanc fort ordinaires.

Le Guide fit toucher les trois verres ensemble (1), *puis tous trois burent en même temps.*

Le Général et Madame s'aperçurent que la liqueur devait être soit un cassis de dernier ordre, soit quelque mélange où dominait ce goût.

La Présidente demanda immédiatement la permission de ne pas en boire davantage, ce qui lui fut accordé sur le champ.

« Néanmoins, dit le Guide, il faut que j'en fasse prendre à Vincente, car tous doivent en goûter ».

En parlant ainsi, il rentra doucement dans le cabinet, tenant toujours son verre à la main. Il laissa les rideaux assez ouverts pour permettre de voir sa robe blanche aller et venir. Alors on entendit le médium tousser, comme si elle avalait de travers, puis l'Esprit reparut, déposa le petit gobelet sur la table et continua à parler en ces termes :

« Après la séance, vous prendrez ces verres et les cacherez dans la cave : ils ne doivent pas rester ici.

Moi, je me charge, un jour de séance chez eux, de les jeter devant eux, sur la table où ils se briseront. Ils comprendront que c'est une punition, et c'est la seule chose qu'ils auront ».

« Et le carafon », demanda Mme la Générale.

« Le carafon, répondit B. B., il est déjà reparti, je viens de le leur renvoyer » et il lui montra sa main vide. . . . . . .

(2) . . . .

. . . .

« Carmencita » dit le Guide, ne vous tourmentez pas, car vous aurez toutes les victoires. Avant deux mois, vous aurez la photographie ».

Madame la Générale lui demanda :

« Pouvons-nous dresser d'avance l'appareil ?

« Je vous en avertirai, répliqua l'Esprit.

« Vous aurez ma photographie et peut-être avec le Médium ».

Sur ce, B. B., salua et rentra dans le cabinet des Matérialisations.

(1) Nous supposons que c'était pour nous permettre d'en mieux constater le contenu.

(2) Ici plusieurs questions et réponses supprimées comme d'ordre trop intime.

Quelques minutes après, le médium s'éveillait.

Les soussignés déclarent sur l'honneur que ce procès-verbal est conforme à la vérité.

LE GÉNÉRAL NOEL. CARMENCITA NOEL.

Note. — Cette séance reste un peu obscure.

Pour nous, connaissant le caractère sérieux, la haute élévation d'esprit de notre Guide, nous ne pouvons admettre qu'il ait tout simplement voulu nous montrer des phénomènes déjà bien connus de nous.

Nous avons du reste toujours remarqué que, même en s'occupant des détails intimes de notre vie que nous n'avons pu livrer à la publicité, l'Entité ne perd jamais l'occasion de nous prêcher une morale des plus élevées, insistant surtout, sur l'Union, l'harmonie, la concorde et la pureté des mœurs.

Procès-verbal de la séance du jeudi 22 janvier 1903

Les spectateurs n'étaient que trois, MM. Valantin et Barbet étant absents par force majeure.

Madame la Présidente était à gauche, en flèche, à 1 m. du rideau ; puis venaient le Docteur et le Général.

La lumière était rouge avec le verre, le 3e de la série.

En cette séance, qui ne dura que 20 minutes, le Guide se montra trois fois avec le médium (1). Les rideaux chaque fois s'ouvrirent mystérieusement, et l'on vit, *sur le seuil du cabinet*, l'Esprit debout à gauche, très reconnaissable à sa tournure et à ses vêtements, *mais voilé malheureusement* (2), le médium assise tout près du Guide, et tous deux, nous le faisons remarquer encore, *sur le seuil du cabinet.*

Ce détail est important, vu que le médium est toujours assise d'ordinaire au fond dans l'angle, sa chaise touchant le mur.

Le Guide la fit se lever et s'asseoir plusieurs fois.

Quand elle s'éveilla, on la retrouva sur sa chaise, au fond du cabinet.

(1) Voir la prophétie faite le dimanche, 18 Janvier.

(2) Fait dû, sans doute, à une indisposition de la Présidente. Le Guide a toujours rappelé à la Présidente l'importance de sa santé sur les résultats Cette indisposition due à des douleurs intermittentes, *nuisit à plusieurs séances.*

Les soussignés déclarent que ce procès-verbal est parfaitement exact. En foi de quoi ils signent :

LE GÉNÉRAL NOEL, CARMENCITA NOEL.

Dr DECRÉQUY.

En outre, le médium arriva une heure avant la séance, et la Présidente déclare que le médium fut constamment sous ses yeux depuis son entrée à la Villa jusqu'à sa sortie, sauf pendant les 10 minutes environ qui précédèrent la 1re apparition. Le Docteur déclare, en outre, que, la maison du médium se trouvant sur son chemin, il la reconduisit jusqu'à sa porte et qu'elle fut ainsi constamment sous les yeux ou de la Présidente ou du Docteur, depuis son entrée à la Villa jusqu'à son retour chez elle, en foi de quoi ils signent :

CARMENCITA NOEL. Dr DECRÉQUY.

Procès-verbal de la séance du 25 janvier 1903.

Verre rouge n° 4 à la lanterne, le plus clair de notre série (1).

Mme la Présidente, en flèche, à gauche à 1 m. des rideaux, puis le docteur, et M. Barbet, qui, par erreur, avaient échangé leurs places, puis le Général.

Le Guide se montra trois fois avec le médium. Les rideaux s'ouvrirent mystérieusement chaque fois et l'on vit B. B. à gauche debout, mais, hélas ! *voilé*, et à droite le médium. Tous deux se trouvaient sur le seuil du cabinet.

Le Guide était reconnaissable et à sa tournure et à ses vêtements ; du reste, quelques minutes après la troisième apparition du groupe, le Guide ouvrit les rideaux et apparut *dévoilé*. Il sortit juste des rideaux.

Sans se lever, Mme la Présidente lui prit la main et il avait déjà cédé légèrement à sa pression et allait se laisser amener à la table, quand le Docteur, oubliant sa promesse de ne pas bouger, allongea le bras sur la table, ce qui suffit pour arrêter le phénomène.

Le Guide resta, du reste, fort longtemps visible.

Il est à remarquer que, depuis sa 1re apparition, le Guide laissa

(1) C'est avec ce même verre qu'à la séance suivante, le Général étant environ à 1 m. 50 des rideaux, écrivit au crayon bleu les paroles que le Guide prononçait au fur et à mesure que le Guide parlait.

les rideaux constamment entr'ouverts d'environ 25 cent. de sorte que l'on put voir pendant tout le temps sa roble blanche.

Les soussignés déclarent, sur l'honneur, ce procès verbal parfaitement exact.

En foi de quoi ils signent :

Le Général Noel. Carmencita Noel.

M. Barbet. Dr Decréquy.

Procès-verbal de la séance du mercredi 28 janvier.

Le Général, la Présidente, le Médium.

Messieurs Decréquy et Barbet ont manqué cette séance par suite de l'erreur d'un domestique.

Le Guide sortit et salua la Présidente, en l'embrassant à l'anglaise et en lui baisant deux fois la main, puis il serra la main du Général et se mit ensuite à s'exercer à la marche en levant les jambes et en faisant des pas énormes. Tout en passant derrière le Général, l'Esprit lui posa la main sur la tête. Il fit le tour entier de la table ; il revint à Mme la Générale, et la prenant par la main, il se mit en devoir de refaire avec elle le même trajet, en faisant exprès d'agrandir le tour, et de bien passer sous les rayons de la lampe.

Mme la Générale s'aperçut fort bien que le Guide travaillait sa marche. De temps en temps même, il levait les jambes trop haut, *ce qui le forçait à s'appuyer sur elle.*

En revenant, au moment où elle allait se rasseoir, le voile du Guide se prit dans les agrafes du manteau qu'elle avait mis pour traverser le jardin, et qu'elle avait conservé, le temps étant assez frais.... *Elle dut le détacher et l'Esprit attendit debout auprès d'elle, patiemment et naturellement.*

Puis le Guide se mit à parler très nettement.

Pendant plus d'une demi-heure, l'esprit entretint le Général et Madame de choses intimes qui leur tiennent grandement à cœur, mais elles sont d'un ordre si privé qu'elles ne sauraient, pour le moment du moins, être révélées au public, quoiqu'elles constituent une preuve des plus intéressantes du rôle quasi providentiel joué par B. B. dans leur vie — ces paroles, du reste, ne sont pas perdues, car le Général les écrivit (au crayon bleu) au fur et à mesure qu'elles étaient dites par l'Esprit. Cela peut donner une idée de la clarté de la salle, puisque le Général, assis à plus de 3 mètres de la

lampe (à laquelle il tournait le dos), put cependant écrire d'une façon très lisible sans se servir de son lorgnon.

. . . .

« Carmencita », dit le Guide, en terminant, mettez-moi les verres dans la main (Ici B. B. tendit la main, (1) et la Présidente y déposa les trois petits verres dont il a été question dans la séance du 21 Janvier). « Je vais prendre ces verres ; je les briserai à leur séance, et ils sauront que c'est moi ».

. . . .

Dans deux mois au plus tard, je vous dirai le jour où il faudra mettre l'appareil photographique ».

Puis la Présidente annonça à l'Esprit que le Médium renonçait définitivement à la place d'ouvreuse au Théâtre Municipal qu'on lui offrait de nouveau, ce qui aurait arrêté les séances ; tout au moins le soir.

Le Guide répondit : « Ne lui en voulez pas à la pauvre enfant ! le besoin fait faire bien des choses. La place du Théâtre, en ce moment, n'est pas pour elle, car elle est bien au-dessus de toutes ces femmes ».

. . . .

B. B. entra alors dans de longs détails sur une question intéressant le médium ; mais la discrétion nous empêche de rapporter ce que l'Esprit dit à ce sujet.

. . . .

La séance se termina peu après.

Nous soussignés déclarons sur l'honneur que ce procès-verbal est conforme à la vérité.

LE GÉNÉRAL NOEL CARMENCITA NOEL.

Séance du 30 janvier 1903

Note. — Mme la Présidente et Vincente Garcia étaient toutes deux fatiguées et souffrantes. Or, tout le monde sait, ou devrait savoir que plus un médium est en bonne santé, plus il donne de bons résultats. D'un autre côté, le Guide a souvent déclaré, *de sa bouche matérialisée*, que la santé de Mme la Présidente est de première importance pour le succès désiré.

(1) Sur l'ordre du Guide donné en dehors des séances, nous avions apporté les trois petits gobelets et nous les avions déposés sur la table.

En outre, le Guide n'avait pas autorisé une séance pour ce soir-là, et on avait commis la faute de passer outre.

Procès-verbal

Le verre placé dans la lanterne était le n° 4, celui qui donne le plus de lumière.

Le Général qui a la vue fatiguée d'un artilleur, voit cependant assez bien, dans cette lumière, pour pouvoir écrire, lui étant environ à 1 m. 50 des rideaux ; il l'a expérimenté de la manière la plus complète ainsi qu'en fait foi un autre procès-verbal.

La séance avait duré à peu près une heure sans donner aucun résultat. Mme la Générale était en flèche, à gauche, à 1 m. des rideaux (mesure prise au centimètre) puis, venaient M. Barbet, le Docteur Decréquy et le Général. Les rideaux étaient donc absolument sous leurs yeux, et chacun était certain qu'il ne s'était rien passé, quand le Docteur s'écria : « Vincente est derrière moi ! »

On regarda et on trouva le médium étendue sur le dos parallèlement à la baignoire ; on s'assura qu'elle était encore dans le sommeil médiumnique, dont elle sortit quelques minutes après que les spectateurs eurent demandé au Guide de la réveiller.

Les soussignés déclarent sur l'honneur que les rideaux *n'ont pas bougé* pendant toute la séance et que ni la Présidente, ni le Général, ni le Docteur n'ont entendu le moindre bruit. Seul M. Barbet a perçu un léger bruit.

Pour eux, c'est un cas merveilleux de dématérialisation du médium, en foi de quoi ils signent :

CARMENCITA NOEL. LE GÉNÉRAL NOEL.

Dr DECRÉQUY. M. BARBET.

Note.— Dans la séance du 14 janvier, le médium avait été retrouvée juste devant la porte d'entrée de la salle des séances.

Procès-verbal de la séance du 6 février

Membres présents : la Présidente, le Général, le docteur Decréquy, M. Barbet, Vincente Garcia, médium.

Lumière rouge. Verre 4 — le plus clair de la série, permettant d'écrire même à 1 m. environ des rideaux.

Après un temps relativement long, 1/4 d'heure environ, l'Esprit se montra sur le seuil du cabinet des Matérialisations avec le médium.

Les rideaux s'étaient ouverts mystérieusement, en faisant entendre un bruit d'anneaux s'entrechoquant (1).

Au désespoir des spectateurs, le Guide, debout à gauche, était voilé. Vincente était assise à sa gauche, sa chaise ayant été avancée, sans qu'on sut comment.

Les rideaux se refermèrent et s'ouvrirent de nouveau (sans bruit cette fois), pour laisser voir seul le Guide, dévoilé et debout entre les deux rideaux, mais on eut beau l'implorer, il ne voulut pas sortir.

Il referma même les rideaux ; non sans laisser toutefois une large fente, à travers laquelle les membres voyaient, de temps à autre, sa robe blanche. Ils tâchèrent de le faire sortir en chantant très fort, en l'appelant, en se servant de leur volonté. (2).

Peines perdues.

Enfin, après un temps qui leur parut fort long, ils virent les rideaux s'ouvrir de nouveau, et un spectacle inattendu s'offrit à leurs regards. Sur le champ, le Docteur s'écria « *Ils sont deux ! Il y a deux esprits* » !

En effet, B. B. était debout à droite de Vincente, voilé encore, *et portant sur son bras gauche une petite forme, voilée également, dont la tête était tournée vers lui. Vincente était assise auprès d'eux*, et tout ce groupe se tenait à l'entrée même du Cabinet des Matérialisations.

Au milieu des exclamations, la Présidente dit :

« *C'est l'enfant de Vincente*. Cela nous était promis » (3).

Comme elle paraisssait très émue et effrayée même, car elle n'aime pas du tout les apparitions voilées, M. Barbet et elle virent soudain paraître une partie de la barbe (très reconnaissable) de B. B. Cette preuve d'identité ayant rassuré la Présidente, elle reprit :

« C'est l'enfant de Vincente, n'est-ce pas ».

---

(1) Ce bruit a lieu chaque fois qu'on va voir ensemble le médium et l'Esprit.

(2) Entraînée par les autres, sachant quelle influence elle possède sur l'Esprit, la Présidente commit la faute *énorme*, par ses appels et ses supplications, de déranger le travail de l'Entité.

Oui, sans aucun doute, elle et les autres membres nuisirent grandement au travail commencé.

(3) Voir la séance du 18 janvier.

Et, comme pour lui répondre, Vincente se leva toute droite, en se pressant contre les deux esprits ! Les membres remercièrent chaleureusement, et quand les rideaux se furent refermés, ils entendirent derrière les rideaux une ravissante petite voix d'enfant dire plusieurs fois et de la manière la plus touchante: « *Maman* ! *Maman* ! *Maman* ! ». Tous les membres implorèrent alors l'Esprit de parler et la Présidente vint, avec le Docteur, tout près des rideaux pour mieux entendre. Tous entendirent la respiration rauque de l'Esprit. Cette respiration a toujours lieu quand la parole lui est difficile.

Le Docteur entendit une voix timbrée dire : « *cette petite c'est Mercédès, Mercédès Garcia* » !

Et la Présidente ayant demandé : Quelle est cette enfant, cher Guide ? tous entendirent cette réponse :

« *Mercédès* ».

« Est-ce bien l'enfant de Vincente ? » continua la Présidente.

Et la même voix dit encore :

« Oui » !

Alors le Général et Madame déclarèrent que la voix était bien celle de B. B., voix qu'ils connaissaient, tous les deux, parfaitement. Comme les autres membres, ils avaient en outre entendu plusieurs phrases dont on ne put saisir le sens.

Enfin le Général et Madame affirmèrent sur l'honneur qu'ils avaient toujours ignoré le nom des enfants que Vincente avait perdus.

Quelques minutes après, le médium se réveilla comme d'ordinaire.

Dès qu'elle fut revenue complètement à elle, le Docteur dit brusquement : « Vincente, comment s'appelaient les enfants que vous avez perdus ? »

« *Marguerite et Mercédès*. Mais pourquoi me demandez-vous cela ? »

« Et à quel âge avez-vous perdu Mercédès ? »

« A 2 ans 1/2 ; mais pourquoi donc me le demandez-vous ?

« *Parce que nous venons de la voir* » ! !

Les membres soussignés déclarent sur l'honneur que ce procès-verbal est absolument conforme à la vérité.

Le Général Noel. — Carmencita Noel.

Dr Decréquy — M. Barbet.

Procès-verbal de la séance du mercredi, 11 février

Membres présents : la Présidente, le Général, M. Valantin (de retour après une absence forcée), M. le Docteur Decréquy, M. Barbet, Vincente Garcia, médium du Cabinet des Matérialisations.

Lumière rouge, verre n° 4.

Après un laps de temps, d'environ quinze minutes, passé à chanter, on vit des plis se former en biais sur le rideau de droite (1) qui se gonfla aussitôt. Puis une fente se produisit entre les rideaux, à travers laquelle on distingua une draperie blanche. Puis, les rideaux s'ouvrirent très largement et l'on entendit le bruit des anneaux glissant sur les tringles.

Les membres virent devant eux le tableau suivant :

Un peu en arrière, une grande forme, voilée et drapée de blanc debout ; les Membres, sans hésiter reconnurent le Guide, et, juste devant B. B., se tenait *fermement debout*, la petite forme, voilée, d'un tout jeune enfant. Cette petite forme était habillée de blanc ; habillée et non drapée, car elle portait une robe ajustée à la taille par une ceinture.

Le médium était assise à gauche, sur le seuil même du cabinet, à côté des deux formes matérialisées, et sur la même ligne que l'enfant.

Les Membres remercièrent chaleureusement, et devinant que la petite forme devait être l'enfant de Vincente ils s'écrièrent :

« Est-ce toi Mercédès ? Viens Mercédès ! » et autres phrases de ce genre.

Alors, comme pour leur répondre, la petite forme, se tourna du côté de Vincente, en tendant à moitié ses petits bras. Ce mouvement fut exécuté d'une façon à la fois automatique et gracieuse (2). *Les rideaux se refermèrent.*

Ils s'ouvrirent une seconde fois pour montrer encore le même groupe, mais l'enfant était de côté, à moitié enfoncée dans les jupes de B. B.

Enfin, une 3e fois ils s'ouvrirent et l'on vit cette fois la petite

---

(1) A la droite des spectateurs.

(2) Pour la Présidente, la petite forme fit exactement le mouvent bien connu de *la Poupée*, dans l'Opérette de ce nom.

forme *assise sur les genoux de Vincente*; elle s'appuyait sur l'épaule du médium et son visage *dévoilé* était tourné vers la droite des spectateurs.

Le voile relevé formait une sorte de ruche au-dessus du front, et cela faisait même l'effet d'un petit bonnet.

La Présidente, le Général, M. Valantin furent seuls à voir ce visage dévoilé. Ils le virent comme l'on voit une figure dans l'ombre, mais ils ne distinguèrent pas les traits.

Le Docteur et M. Barbet ne virent point le visage. La forme de la table et la disposition des places les en empêchèrent, à leur grand regret.

Les rideaux refermés, on entendit une petite voix enfantine dire deux fois « Maman ! Maman !

Tous (sauf M. Valantin) (1) reconnurent la voix pour être celle entendue déjà à la dernière séance ; seulement à la réunion du 6 courant la voix leur avait semblé plus angélique.

Quelques minutes après, le médium s'éveilla.

Les soussignés déclarèrent sur l'honneur que ce procès-verbal est absolument conforme à la vérité.

Le Général Noel. — Carmencita Noel.

Dr Decréquy. — L. Valantin.

M. Barbet.

Le retour de M. Valantin — et de plus une indisposition de la Présidente — ont naturellement nui à cette séance ; nous en avons donné les raison à plusieurs reprises.

ERRATA

Dans le dernier article, il convient de rétablir la signature de M. Valantin a la suite du procès verbal du 26 décembre page 540.

Note. — A la page 549 du même article, ligne 16, il est question d'une lettre anonyme que l'on devait écrire contre le médium, assurait le Guide. *Cette prophétie s'est, en tous points, réalisée.*

(1) Pour cause.

Modern Spiritualism

par Franck PODMORE

(*Suite*) (1)

A propos de Slade, il dit que lui-même alla le voir et sortit profondément impressionné de cette visite. Il raconte la persécution que lui fit subir le Dr Lankester ; il cite les attestations favorables de beaucoup d'hommes considérables et finalement déclare que la fraude n'a pas été suffisamment démontrée. Nous savons par le Dr Gibier que la médiumnité de Slade était réelle et que devant lui se produisaient non seulement l'écriture directe sur ardoises, mais d'autres phénomènes qu'aucune force humaine ne pouvait reproduire. M. Podmore le sait et garde le silence.

Nous voici arrivés à l'un des phénomènes les plus intéressants, celui des matérialisations, auquel M. Podmore consacre d'abord un chapitre, sauf à y revenir à diverses occasions, spécialement dans celui qu'il intitule *Science et superstitions*. Il cite dès le début le cas bien connu du banquier Livermore et d'Estelle. Nous commencerons par donner la traduction des quelques lignes qu'il y consacre et nous mettrons ensuite sous les yeux du lecteur un résumé très succinct du passage du livre de Dale Owen, *The Debatable Land*, auquel il renvoie lui-même et dont on pourra trouver une traduction dans les Nos de juin, juillet, août 1901 de cette *Revue*. On trouvera peut-être que nos citations sont parfois bien longues, mais si nous agissons ainsi, c'est que nous tenons à donner des preuves palpables du sans-gêne avec lequel M. Podmore traite les cas embarrassants pour son scepticisme obstiné et de parti-pris. Quand il ne les passe pas simplement sous silence, il se borne à les citer rapidement, sans commentaires, sans tirer les conséquences qu'ils comportent et souvent même ses citations contiennent des inexactitudes que l'on s'explique difficilement chez un homme qui doit être aussi bien renseigné. Nous en avons constaté un certain nombre, chaque fois que nous avons pu recourir aux ouvrages que nous avons sous la main et cela nous autorise à

(1) Voir le N° de Mars p. 555.

croire que les citations des périodiques anglais que nous ne possédons pas ne sont pas plus fidèles.

Voici donc tout ce que nous trouvons sur le cas de M. Livermore dans le travail que nous analysons : « Il (M. Livermore) tint environ quatre cents séances dans le cours de six années avec Kate Fox. Dès le début et pendant toute la série, sauf de rares exceptions dans lesquelles il admit un ou plusieurs amis sûrs, tels que le Dr Gray, M. Livermore assista seul aux séances avec le médium *dans l'obscurité*. Dans ces conditions exceptionnellement favorables, apparut, couverte d'un vêtement brillant, une forme féminine que M. Livermore reconnut aussitôt pour sa femme décédée. Plus tard, Benjamin Francklin parut aussi et fut reconnu par le Dr Gray et quelques autres »... c'est tout !

M. Livermore ayant pris des notes après chacune des 388 séances, les communiqua à Dale Owen, en l'autorisant à en faire les extraits que nous trouvons dans *Debatable Land* et que nous allons essayer de condenser le plus brièvement et le plus fidèlement que nous le pourrons. Il est à remarquer que les séances eurent lieu tantôt au domicile de la famille Fox et le plus souvent chez M. Livermore, et chaque fois la pièce était visitée à fond, les ouvertures scellées à la cire et M. Livermore *tenait constamment les mains du médium*, tandis que l'apparition se formait sous leurs yeux, en commençant par une boule brillante, qui se développait graduellement, jusqu'à ce qu'elle devint une personne complète, *éclairée brillamment* soit par une lumière spiritique, soit par le gaz, ou encore au moyen d'une lanterne, comme nous le verrons bientôt. Pendant son organisation le fantôme allait et venait dans toute la pièce, dans laquelle il répandait une lumière intense. Un jour il monta jusqu'au plafond, d'où il redescendit doucement et s'évanouit peu à peu. Il reparut ensuite entre M. Livermore, qui tenait toujours les mains du médium et un miroir dans lequel il se réfléchit avec tous ses détails. Dans plusieurs cas les communications étaient en écriture au miroir. Le 18 Août 1861, M. Livermore, dans l'espoir d'obtenir de l'écriture directe, avait apporté deux grandes cartes, à chacune desquelles il avait fait une marque spéciale. Il les déposa au milieu de la table avec un petit porte-crayon en argent. Il se forma bientôt une boule lumineuse, qui resta d'abord au milieu de la table. Les cartes furent enlevées, descendues à

quelques pouces au-dessus du parquet, et tandis que la boule lumineuse se déplaçant dirigeait sur elles ses rayons, de façon à en faire le centre d'un espace ayant plus d'un pied de diamètre, on vit une main s'approcher, saisir le crayon et écrire avec beaucoup de régularité, jusqu'à ce que les cartes fussent complètement couvertes d'une petite écriture serrée. On voyait la main se diriger de gauche à droite et revenir à son point de départ dès que la ligne était terminée. M. Livermore affirme qu'à aucun moment il n'abandonna les mains du médium. Il y eut ainsi, dans le cours des nombreuses séances, plus de cent cartes couvertes de cette écriture qui fut reconnue identique à celle d'Estelle vivante. Plusieurs étaient écrites en français, langue que le médium ignorait et qu'Estelle parlait purement pendant sa vie. Chaque séance durait ainsi plus d'une heure. A chaque instant, pendant la séance du 29 Août, les cheveux flottants du fantôme recouvraient sa face et il les rejetait avec la main, d'un geste gracieux. Estelle semblait être encore absolument en vie. Les vêtements, lorsqu'on les prenait dans la main, donnaient l'impression de quelque chose de matériel, puis on les sentait se dissoudre graduellement.

Pendant une séance parut une forme sombre ; Kate Fox s'agita d'abord avec un certain effroi. La lumière devint bientôt très vive et l'on vit la forme parfaite d'un homme qui, contournant la table, alla s'asseoir dans un fauteuil, où il resta environ une heure. Son ombre était projetée sur la muraille, comme celle d'un homme vivant.

A une autre séance, chez M. Livermore, le même fantôme masculin s'éclaira à dix ou douze reprises, en enflammant chaque fois une allumette, pour prouver qu'il supportait la lumière terrestre. La dernière fois qu'il parut, Estelle se tenait près de lui, s'appuyant sur son épaule. Cette fois les exclamations poussées par le médium, que cette vue troublait, provoquèrent la disparition des deux esprits. Le fantôme masculin fut considéré comme celui de Franklin, à cause de sa ressemblance frappante avec les portraits de cet homme illustre.

Dans une séance tenue chez lui, M. Livermore se servit d'une *lanterne* entourée de papier, dans lequel on avait pratiqué une valve, qu'on levait à volonté, pour faire varier la lumière d'origine terrestre. « Je posai cette lanterne, dit Livermore, sur la table et *je*

pris les deux mains du médium. Aussitôt la lanterne fut élevée en l'air et on nous dit de la suivre. Un esprit allait devant nous et la portait. On voyait parfaitement dans toutes ses formes le fantôme, dont les vêtements blancs traînaient sur le parquet. La lanterne fut placée sur un bureau et nous nous arrêtâmes devant une fenêtre placée entre le bureau et une grande glace.

« La lanterne fut enlevée de nouveau et resta suspendue en l'air, à cinq pieds du parquet, entre le bureau et la glace. Grâce à la lumière qu'elle projetait, nous pûmes voir la forme de Franklin assis dans mon grand fauteuil devant la fenêtre, que masquait un grand rideau noir. Une fois là, la lumière de la lanterne resta pendant dix minutes fixée sur sa face, nous laissant la faculté de l'examiner tout à loisir, ainsi que tout le reste du corps. Tout d'abord la figure semblait constituée par de la véritable *chair vivante*, les cheveux paraissaient réels et les yeux brillants montraient si bien leurs détails, qu'on en distinguait le blanc. Mais je remarquai bientôt que toute l'apparition, y compris les yeux, allait s'effaçant devant la lumière de nature terrestre et cessait de présenter cette apparence de vitalité qu'elle avait conservée tout le temps, lorsqu'elle était éclairée par la lumière spiritique.

« A plusieurs reprises, je reçus l'ordre de faire jouer la valve, de façon à faire varier l'intensité de la lumière. Je le fis, tandis que la lanterne demeurait tenue en l'air par l'action d'un esprit ».

Les séances, comme nous l'avons déjà noté, étaient éclairées soit par la lumière du gaz, soit par la lumière spiritique, et M. Livermore dit, à propos d'un cas dans lequel des fleurs parfaitement fraîches se formèrent, durant un certain temps, sur le milieu de la table, puis disparurent peu à peu :

« Pendant que tout cela se passait, la pièce était éclairée comme en plein jour. » D'autres fois, on se servait de la lanterne ; le plus souvent la lumière était de nature spiritique et généralement intense.

Voilà ce que M. Podmore appelle des *séances obscures !*

Nous sommes encore bien loin de connaître les lois qui régissent la production des phénomènes. Il est cependant un fait que l'on a très fréquemment remarqué, c'est qu'ils se produisent avec plus de facilité et croissent en intensité avec le temps, dans un milieu homogène et dont les éléments ne changent pas. L'adjonc-

tion d'un nouvel assistant apporte souvent un certain trouble momentané et la présence d'un adversaire déclaré les fait tout à fait avorter. Nous voyons dans l'enquête de la Société Dialectique que certains fanatiques attribuaient ce résultat à la vertu des formules d'exorcismes qu'ils prononçaient.

Il n'est donc pas étonnant que l'intervention du Dr Gray d'abord et ensuite de M. Groute, beau-frère de M. Livermore, très sceptique mais sans malveillance, ait amené un trouble momentané ; puis les phénomènes se reproduisirent avec toute leur intensité. Nous voyons que ces deux témoins ont constaté les faits suivants : A sa troisième apparition, le fantôme de Franklin étant complètement organisé, a invité le Dr Gray et M. Livermore à couper des fragments de son vêtement. Ils l'ont fait et ont constaté que la texture de l'étoffe était résistante et que peu à peu *elle s'évanouissait entre leurs mains*. Ce n'était donc ni le produit d'une hallucination, ni une étoffe d'origine terrestre apportée du dehors. Le Dr Franklin se montra au Dr Gray sous une lumière intense. Dans une de ses séances, M. Groute, resté jusque-là sceptique, ferma et scella lui-même les portes et les fenêtres et tint les mains réunies de M. Livermore et de Kate Fox. Franklin apparut à une certaine distance, tenant une lumière à la main. M. Groute, lâchant alors les quatre mains qu'il tenait, se précipita vers le fantôme, l'examina attentivement et le palpa. Le Dr Gray et M. Groute assistèrent ensemble à plusieurs séances. Dans une de celles-là, le fantôme de Franklin flotta dans toute la chambre *en pleine lumière*.

Nous laissons de côté beaucoup de détails, pour ne pas allonger cette analyse outre mesure. Ils suffiront pour montrer comment M. Podmore écrit l'histoire.

On sait que Kate Fox était une de ces trois fillettes que M. Podmore appelle des *Petites filles vicieuses* qui font craquer leurs articulations pour imiter les coups frappés.

Dans le même chapitre, à propos du médium Firman qui fut vu en même temps que quatre fantômes, M. Podmore ne nie pas ; il cite en quatre mots et ajoute : Je ne sais comment cela s'est fait, mais je rappellerai que plus tard Firman fut démasqué à Paris ».

Ne tenant compte ni des trois cent quatre-vingts apparitions de Livermore, ni du cas de Firman, ni de tant d'autres, tels que ceux

de Mme d'Espérance qui assistait, sans tomber en trance, au milieu des assistants, aux nombreuses apparitions survenant à chaque séance et dont il ne dit pas un mot, M. Podmore n'hésite pas à écrire : « Il n'y a aucun cas dans lequel le médium et le fantôme aient été vus ensemble par des témoins compétents, dans des conditions qui ne laissent aucun doute. Les expériences conduites par M. Crookes et Cromwell Varley avec divers médiums sont celles qui se *rapprochent le plus* de la preuve de l'existence distincte du médium et de l'esprit. »

M. Podmore, si bref lorsque le cas ne donne aucune prise à des insinuations, consacre la plus grande partie de ce chapitre à décrire avec complaisance les procédés employés ou qu'il *suppose* avoir dû être employés par les médiums pour tromper le public. En voici un qui donnera la mesure de son ingéniosité : Le médium Williams étant placé dans une sorte de caisse sur le plateau d'une balance munie d'un enregistreur automatique, on observa que selon que le fantôme s'éloignait ou se rapprochait de la balance, pendant qu'il se promenait au milieu de l'assistance, l'appareil enregistreur accusait des variations de poids, allant de 30 à 100 livres M. Podmore trouve tout naturel d'admettre qu'à la faveur de l'obscurité et des chants de l'assistance, Williams a pu sortir de son cabinet, quitter le plateau de la balance, qu'il a fixé au moyen d'une vis ou d'un crampon enfoncé dans le parquet, tandis qu'il se promenait en fantôme dans l'assistance ! C'est selon lui un plateau ainsi immobilisé qui a pu traduire par ses oscillations continuelles les variations de poids constatées. Et M. Podmore trouve que les assistants sont bien crédules et incompétents ! Nous verrons bientôt comment il interprète le fait de W. Crookes.

Arrivons maintenant aux *photographies spirites*.

Nous nous trouvons encore ici en présence des mêmes procédés de critique. A propos des photographies transcendantales de Beattie, M. Podmore dit qu'elles portent de grandes éclaboussures ou taches de lumière très curieuses et offrant une ressemblance très éloignée avec des formes humaines, que l'on devait à l'action de quelque rayon de lumière qui aurait pénétré dans le laboratoire où on développait les plaques impressionnées. Il ajoute que Josti, qui avait prêté son local et ses appareils, en avait été payé et qu'il résulte de l'enquête de Mme Sidgwick que le caractère de Josty n'est

pas de nature à faire considérer la fraude comme une explication *absolument improbable.*

Si, maintenant nous consultons les faits, nous voyons dans Aksakof, (*Animisme et Spiritisme*) que M. Beattie, désireux d'éviter toute illusion, quoiqu'il eût fait de la photographie pendant trente ans, s'adjoignit deux témoins sérieux et s'adressa à un médium qu'il connaissait bien. Il *faisait lui-même toutes les opérations* avec des plaques neuves lui appartenant, ce qui réduisait à zéro le rôle de Josty. Chaque fois qu'une plaque devait porter une tache lumineuse, le médium voyant la décrivait avec exactitude pendant la pose. Faut-il ajouter que, dans ces conditions, le médium n'a touché aucune plaque et qu'il ne pouvait prévoir quelle était celle que M. Beattie devait prendre ?

Si l'atelier de développement de ce photographe professionnel était assez mal clos pour laisser passer de la lumière et M. Beattie (cependant expert photographe) assez niais pour ne s'en apercevoir à aucun moment, quoique ces expériences aient occupé d'assez nombreuses séances à plusieurs époques assez distantes, toutes les plaques auraient été tachées et nous comprenons difficilement comment les traces lumineuses auraient pu prendre une forme humaine. Or, dans la même séance, les plaques étaient développées dans le même cabinet et toutes auraient dû être impressionnées par la lumière pénétrant dans le cabinet, tandis que beaucoup d'épreuves ne présentaient rien d'anormal. Lorsqu'un résultat spiritique était obtenu, il était *identique sur les trois epreuves*, ce qui bannit complètement l'hypothèse d'une lumière accidentelle ou de taches dans le collodion.

Enfin ces expériences furent répétées dans un intérêt purement scientifique, avec d'autres médiums, avec ou sans photographes professionnels, par Messieurs Guppy, Reeves, Parkes, Russel, Slater, Williams, Taylor, Reimers, Damiani, etc. — qui tous confirmèrent les résultats obtenus par M. Beattie, sans que personne ait jamais cherché à en tirer un bénéfice pécuniaire quelconque. Mais M. Podmore se garde bien d'en dire un mot. N'ayant aucun argument sérieux à présenter, il se borne en terminant son court paragraphe à diriger une insinuation malveillante contre la loyauté de M. Josty, qui n'intervint à aucun moment dans les manipulations.

Il ne dit rien non plus de la photographie de Wagner, qui avec un appareil stéréoscopique obtint sur les deux épreuves simultanées, au-dessus de son médium endormi, une main de femme, avec un avant-bras qui sort d'une manche plissée. La plaque avait été préparée par le professeur Wagner. Il passe également sous silence les photographies de M. Slater, opticien, qui opérant dans sa famille avec des plaques préparées et développées par lui-même, obtint des formes humaines, dont quelques-unes avaient des traits assez accentués pour être reconnues.

Ce chapitre qui devrait être si développé, car il apporte des preuves décisives et ne permet le recours ni à l'hallucination, ni à l'action du subconscient, ni de la suggestion, se trouve singulièrement écourté. Lorsque M. Podmore est obligé de reconnaître que les hommes les plus compétents, après un examen prolongé, n'ont découvert aucune fraude, ni aucune faute technique, ou que les résultats ont été obtenus au sein de familles honorables, il se borne à discuter le plus ou moins de ressemblance, au lieu de nous dire comment, sans l'intervention de fraude ni d'aucun agent visible, une *forme humaine quelconque* a pu se produire sur la plaque photographique, si l'interprétation spirite ne doit pas être adoptée.

En revanche, il consacre le tiers de ce chapitre à l'affaire si étrangement louche de ce Buguet qui, après avoir produit quelques photographies réellement transcendantales, eut recours à la fraude et vint complaisamment proclamer son infamie devant les tribunaux. On se demande quel bénéfice il avait en vue.

Avant d'en venir aux questions générales, M. Podmore intitule un dernier chapitre : *Médiumnité parlante* et *Clairvoyance*.

Cependant, après avoir dit quelques mots sur la Clairvoyance, qu'il promet d'étudier plus loin, il parle longuement des médiums écrivant et dessinant et ne s'occupe que très superficiellement de la médiumnité parlante, dans les dernières pages.

A propos des séances si remarquables de Barkas avec Madame D'Espérance, il nous montre une fois de plus comment il entend traiter ou plutôt maltraiter les textes sur lesquels il s'appuie. Il dit, en effet, que le médium avait d'avance connaissance des sujets qui devaient être traités et il en donne pour preuve ces paroles écrites par Barkas : « Je fus bien aise, lorsque je proposai à son contrôle de lui poser des questions *sur les sciences physiques*, de trouver, etc. »

Cela lui suffit et quant aux explications et affirmations solennelles de Barkas, il n'en est question nulle part, M. Podmore que cela gênerait, n'en souffle mot. Nous les mettrons sous les yeux des lecteurs, auxquels nous laissons le soin d'apprécier de tels procédés de critique. Voici comment il résume son jugement sur Mme d'Espérance : « Je m'imagine qu'un jeune écolier d'une intelligence suffisante, *s'il connaît d'avance* le sujet de son examen oral, et s'il a, comme Mme d'Espérance l'eut évidemment, la faculté de *suggérer* ou de *modifier* les questions ou même de *refuser d'y répondre* lorsqu'elles le serrent de trop près, et surtout si les réponses obtenues sont ensuite *triées* et *corrigées* par un sympathique examinateur, je m'imagine, dis-je, que cet élève ainsi bourré d'avance par un répétiteur, donnerait de bien meilleurs résultats à la suite de son gavage ».

Ainsi donc, pour M. Podmore, la comédie a été complète : M. Barkas *prévient* Mme d'Espérance de la question qu'il va lui poser et celle-ci se *bourre* de documents en conséquence. Parmi les réponses obtenues par ce procédé, M. Barkas fait un triage et avant de les publier, il les *corrige* soigneusement. On ne dit pas plus galamment à deux personnes honorablement connues qu'elles ne sont que de vulgaires filous.

A Suivre

Pour la traduction : Dr DUSART.

SOCIÉTÉ VALENTIN TOURNIER

Séance du 4 avril 1903

M. Telmoron s'était chargé de rendre compte à la *Revue scientifique du Spiritisme* de notre séance du 21 mars, dans laquelle le piano avait émis des sons à deux reprises différentes ; mais, m'a-t-il dit ce soir à la séance, il n'en avait pas eu le temps ayant eu des malades dans sa famille.

Nous avons eu aujourd'hui beaucoup de phénomènes, notamment une branche de buis, en l'honneur de la fête des Rameaux, sans doute, qui a lieu demain ; puis une grande branche de lilas longue de 0, 52 exactement et formée de neuf branches.

Donato, qui avait promis de revenir, est venu donner son nom

par la table, sans contact, en la faisant résonner dans le tissu du bois.

Mon oncle, mort il y a trois mois, s'est présenté à la vision d'un médium.

J'ai montré ensuite aux assistants le papier que j'avais dans ma poche où j'avais écrit :

1° Je prie Donato de venir se manifester par la table.

2° Je prie mon oncle de se montrer, mais le point le plus important de la séance a été une détonation semblable à un coup de pistolet accompagnée de la lueur que produit cette arme.

Tout le monde a vu et entendu, et beaucoup ont été plus que surpris. Il s'est mêlé un peu de peur à la surprise. A remarquer que M. Arrault avait écrit sur une carte : je désire que des fleurs tombent sur ma femme, et le lilas est tombé selon ses désirs non encore connus des assistants.

Ont signé le présent procès-verbal :

Mme DARGET
Mme A. ARRAULT
Mlles X. et J.

Mrs A. ARRAULT
RIPAULT
ADMIRAULT
PINARD
TELMORON

Comt TEGRAD-DARGET.

Les Conférences de M. Gabriel Delanne

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que les conférences de M. Delanne ont parfaitement réussi et ont obtenu un véritable succès. A Lyon, le 22 février, un public nombreux se pressait dans la salle de la rue Paul Bert pour assister à la conférence sur la photographie des Esprits, qui était accompagnée de projections lumineuses.

Pour attendre que l'obscurité fût complète, M. Bouvier, le dévoué propagateur du magnétisme curatif à Lyon, fit des expériences intéressantes sur quelques sujets qui se trouvaient parmi l'assistance. On

put voir alors combien la machine humaine est soumise à la volonté, en constatant que le corps des sujets conservait pendant quelques minutes des poses qu'il serait impossible de reproduire à l'état normal. Les différentes suggestions d'attitudes produites par les fleurs sur les personnes endormies ont aussi été très admirées, Il y a dans ces études un vaste champ ouvert aux chercheurs pour l'avenir.

M. Gabriel Delanne a ensuite, pendant deux heures, exposé au public les résultats positifs obtenus dans tous les pays au sujet de la photographie des Esprits. Il a pris soin, d'abord, de faire remarquer que ces phénomènes avaient été exploités pour battre monnaie avec la crédulité des ignorants. Mais il fait observer qu'il ne citera que des faits authentiques, affirmés par des hommes honorables et par des savants qui avaient pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas être trompés, en opérant eux-mêmes et en se servant de leurs propres appareils. Il a passé en revue les travaux de Beattie, du Dr Thomson, de Alfred Russel Wallace, de Jay Hartmann, du Dr Wagner, des Docteurs Hasdeu et Istrati, d'Aksakof, de Mme d'Espérance, de Crookes, etc. L'âme humaine, niée par la science matérialiste, se révèle pendant la vie et après la mort avec une objectivité incontestable, et contrairement aux enseignements des religions ou de la philosophie spiritualiste, ce n'est pas un être purement spirituel, mais une personne possédant un corps fluidique, un périsprit dont la réalité est assez grande pour impressionner la plaque photographique.

C'est là une découverte d'une immense portée pour la physiologie, la psychologie et l'explication de l'évolution de l'être humain. C'est non seulement la survie qui est démontrée directement, c'est également l'immortalité de l'être, car les propriétés du périsprit indiquent qu'il est formé par la matière sous sa forme primordiale.

De nombreux applaudissements ont témoigné de l'intérêt que le public apportait à ces démontrastions, faites clairement et avec une grande conviction par le conférencier.

Le lendemain, une réunion a eu lieu à Cusset, commune des environs de Lyon, et un public tout à fait ignorant de ces questions se pressait pour entendre M. Delanne. Cette fois, le sujet de la conférence était l'*évolution de l'être et les vies successives.* Nos lec-

teurs trouveront un compte-rendu de cette causerie dans le prochain numéro de la Revue, le même sujet ayant été traité par M. Delanne en Belgique.

Poursuivant sa campagne, M. Delanne est allé à Marseille et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire un compte-rendu de sa conférence, tel qu'il a été publié par le Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Marseille. La voici :

La conférence de M. Gabriel Delanne à Marseille

Le lundi 2 mars, à 8 h. 1/2 du soir, a eu lieu à la salle Isnard (place Saint-Michel), une conférence de M. Gabriel Delanne sur *le Monde invisible*. Plus de 500 cartes avaient été distribuées et la vaste salle était déjà garnie avant l'heure fixée. L'auditoire a écouté l'orateur avec la plus grande attention et ne lui a pas ménagé ses applaudissements. C'est d'un heureux présage pour l'importance qu'accordera de plus en plus le gros public à des questions si captivantes et d'une importance si grande au point de vue social.

Voici en quels termes M. Anastay a présenté l'orateur au public :

MESDAMES,
MESSIEURS,

« J'ai l'honneur de vous présenter M. Gabriel Delanne, l'auteur estimé de tant d'ouvrages où l'érudition la plus sérieuse le dispute à la clarté et au charme de l'exposition, le distingué conférencier qui a bien voulu venir mettre au service de notre instruction et de notre agrément son talent et ses connaissances approfondies sur le monde de l'au-delà.

« Veuillez seulement permettre au Président de la Société d'Etudes Psychiques de Marseille de faire quelques réserves au sujet des opinions qui vont être brillamment exprimées devant vous. La Société, que j'ai l'honneur de présider, cherche la vérité de tous les côtés pourvu que cela soit sur un terrain scientifique. Elle n'est donc d'une façon exclusive ni occultiste, ni théosophe, ni spirite. Elle n'appartient à aucune école et elle ne tend pas à favoriser une opinion plutôt qu'une autre. Sa neutralité est complète et absolue.

« Veuillez donc ne voir dans la présence de son Président à ce

bureau, d'une part, qu'un hommage délicat rendu par les honorables promoteurs de la conférence au but élevé de la Société et à son impartialité, et de notre part, qu'un témoignage de sympathie et de gratitude pour tous ceux qui, de quelque côté qu'ils viennent sont prêts à lutter avec honneur et vaillance pour ce qu'ils croient être la vérité.

« Que le sympathique M. Gabriel Delanne veuille donc bien recevoir, au nom de cette assemblée et au nom de la Société d'Etudes Psychiques de Marseille qu'il a voulu honorer dans la personne de son Président, de chaleureux remerciements pour ses efforts et son dévouement à la cause sacrée de la recherche de la vérité ».

M. Delanne qui a la parole facile, claire et chaude, développe ainsi son sujet :

« Les savants affirment que le corps produit les fonctions intellectuelles et qu'il n'y a rien au-delà de ce que peuvent donner les organes matériels. Les spirites, eux, sont un peu plus avancés, car ils n'ont pas cru devoir rejeter à priori l'existence des phénomènes nombreux et bien constatés qui semblent indiquer que les choses se passent un peu différemment. Pour eux la comparaison classique du pianiste et de son instrument est toujours de mise et ils n'ont garde de confondre étroitement les fonctions de l'âme, considérée comme entité, et celles du corps, puisque ces fonctions ont pu être dissociées d'une façon indéniable. Les expériences qui prouvent cela sont malheureusement trop peu connues et c'est presque en vain que la célèbre Société d'Etudes Psychiques de Londres a entassé volumes sur volumes, que Crookes, l'éminent chimiste, inventeur du thallium, du radiomètre et de l'ampoule qui a servi à la découverte des rayons X, a publié ses mémorables recherches sur l'apparition tangible de Katie King, que Myers, le psychologue éminent, Russel Wallace, l'illustre émule de Darwin, Lodge le physicien si connu, et tant d'autres qu'il serait trop long de citer ont publié des recherches favorables à cet ordre d'idées. Pourtant quelle riche moisson de faits et d'idées à recueillir ! Il n'y a qu'à se baisser, pour ainsi dire, et si quelque chose gêne M. Delanne pour en donner une idée, c'est le peu de temps qu'il a à y concacrer, c'est la richesse elle-même de ces faits.

« Pour commencer par les plus simples, la Société de Londres a établi celui de la télépathie sur des bases indiscutables. Exemple ;

vous ne pensez à rien et vous voyez tout à coup sous vos yeux l'image d'une personne que vous connaissez. Cette vision qui peut ne plus se reproduire, coïncide avec une crise, maladie ou accident de la personne apparue.

« D'après le calcul des probabilités, il faudrait une chance sur un milliard pour que cet effet soit dû à la coïncidence. Il y a donc relation de cause à effet dans les deux événements.

« Mais la télépathie ne s'arrête pas là et voici ce qui en augmente singulièrement l'intérêt. Il est arrivé que l'apparition a transporté un chandelier ou laissé une trace de sa main sur un meuble, ce qui indique un état d'objectivité indéniable. Le plus souvent la personne dont le double a apparu dormait où se trouvait dans un état apparent de léthargie. On surprend donc ainsi sur le fait, ce dédoublement de l'être humain en corps physique et corps psychique dont l'existence bien démontrée sera la base sur laquelle s'appuiera a démonstration de la survivance.

« Peut-on dire que ces faits sont des racontars provenant de personnes peu éclairées ? Non, puisque l'expérience a prononcé solennellement dans les séances de Milan rapportées tout au long dans l'*Extériorisation de la motricité* du colonel de Rochas, séances auxquelles prenaient part les plus hautes illustrations de la science actuelle, les Richet, les Lombroso, les Schiaparelli, etc..., qui ont vu de leurs yeux vu, le médium Eusapia Paladino étant étroitement enlacé, des empreintes au noir de fumée de la main du médium avec tous ses détails anatomiques, des mains lumineuses avec tous les caractères de l'objectivité la plus évidente, qui paraissaient et disparaissaient comme par magie.

« A Montfort-l'Amaury, M. de Fontenay, ami du conférencier, a obtenu des moulages à distance du visage d'Eusapia, moulage dont on trouve les photographies dans l'ouvrage fait à ce sujet.

« Tous les moyens ont été épuisés pour s'assurer réellement de ces faits inouis et la photographie est naturellement entrée en jeu. Comme ce n'est pas seulement la main qui a le monopole de cette extériorisation, mais le corps tout entier, M. le capitaine Volpi a obtenu la photographie d'une fiancée couchée alors et indisposée. M. Istrati et le D[r] Hasdeu ont obtenu à grande distance la photographie de l'un d'eux couché alors dans son lit, et comme la fiancée de M. Volpi, désirant fortement l'expérience. Le professeur

Wagner a fait une photographie où la main de l'apparition sortait d'une manchette qui était bordée d'une broderie identique à celle qui était portée par le médium à ce moment. Enfin, comme dernier phénomène se rattachant à l'extériorisation de ces forces inconnues jusqu'ici bien que soupçonnées, M. Delanne peut citer le cas de son père, qui, se trouvant à Lille, reçut par voie d'écriture une communication de sa femme alors à Paris et lui donnant avis de la présence à la maison d'une tante qui n'y était jamais venue et qui ne s'y est jamais plus trouvée.

« Maintenant quelle est la portée de ces phénomènes ? Elle est immense si on accorde qu'ils sont le prélude, la démonstration d'une dualité des facultés humaines se produisant non plus pendant la vie, mais après la mort. La science spirite a précisément la prétention de prouver qu'il en est réellement ainsi. Les cas qui le démontrent surabondent également et l'on n'a que l'embarras du choix.

« L'orateur cite les cas des photographes Beattie et Mumler longuement exposés dans l'ouvrage célèbre d'Aksakof *Animisme et Spiritisme*. Il parle du portrait de la mère de Russel Wallace obtenue chez un photographe quelconque et dont les particularités du visage étaient tellement frappantes que, la photographie étant envoyée sans avis préalable au frère de M Wallace, provoqua cette exclamation :

« Comment avez-vous pu avoir cette photographie de notre mère puisque nous ne possédons d'elle aucune image semblable ? »

« Comment en présence de ces phénomènes s'attarder encore dans les hypothèses qui expliquent le phénomène par l'extériorisation plus ou moins inconsciente des facultés du médium, alors que ce médium ignore totalement la personne photographiée ? M. Murray (autre cas cité par Aksakof) va chez un photographe et obtient la photographie très ressemblante d'une dame inconnue qui fut identifiée plus tard comme étant une dame Bonner. Le veuf, M. Bonner, alla trouver un autre médium qui, parlant au nom de sa femme, lui dit : « J'ai été assez heureuse pour te prouver mon « existence, mais je ferai mieux, j'apparaîtrai avec une couronne « de fleurs sur la tête et avec une ancre ». M. Bonner qui s'adresse à un nouveau photographe obtient en effet le portrait de sa femme, montrant le Ciel, et ornée de l'ancre et de la couronne annoncées !

« Cela ne suffit pas, car en pareille matière les spirites peuvent heureusement faire la mesure comble. Ces apparitions, parfois se laissent toucher, parlent et se matérialisent suffisamment pour être reconnues et embrassées par ceux qui les reconnaissent. Le Dr Gibier est allé jusqu'à enfermer le médium dans une cage, à lui enlacer le cou par des liens attachés à la muraille, les apparitions se produisaient quand même et sortaient en foule. Certaines étaient reconnues par les assistants. Et que l'on ne dise pas que ces choses stupéfiantes se produisent toujours en Amérique. Nous en avons également en France et, pas plus loin qu'à Alger, le Général et la Générale Noël assistent actuellement à la matérialisation d'un Oriental qui va et vient, quelquefois en présence du médium endormi. Pour enlever toute espèce de doute, sa disparition se fait parfois graduellement comme une vapeur qui se dissipe. Il est arrivé que la tête descendait du plafond pour rejoindre le corps venant du parquet. Cela ressemble à des contes d'enfant et pourtant on peut dire comme Crookes : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est » ; car les attestations de ces faits sont fournies à qui les demande par des gens d'honneur qui ont assisté à ces séances. M. Gabriel Delanne qui en publie le récit dans son excellent journal : la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, y donnera le spécimen des photographies de l'apparition qui ont été envoyées ».

L'orateur ayant terminé, M. R. demande la parole pour exposer ce qui, à son point de vue, peut expliquer le phénomène des photographies et il apporte des explications intéressantes sur les sept principes admis par les théosophes dans la constitution de l'homme. Il demande à M. Delanne de vouloir bien parler du côté moral du spiritisme. Celui-ci, avec la meilleure grâce, répond qu'à son avis, le principe des sept enveloppes lui paraît quelque peu arbitraire et n'est pas nécessaire pour expliquer les faits. Quant aux développements moraux qu'on lui demande, il veut bien en dire quelques mots, mais il est surtout désireux de garder à la conférence son caractère d'exposition scientifique et il laisse à d'autres orateurs très qualifiés, tels que M. Léon Denis, le soin de faire valoir avec éclat le côté sentimental de la question.

La séance est levée au milieu des applaudissements unanimes de l'assistance.

*
* *

Dans le prochain numéro, nous reproduirons les comptes-rendus des conférences faites à Liège et à Bruxelles. Il nous suffit actuellement de dire qu'elles ont obtenu le plus grand succès, grâce au dévouement des organisateurs de ces conférences.

34e Anniversaire de la désincarnation D'Allan Kardec

Nombreuse était la foule qui, dans un recueillement profond, était accourue, le 29 mars dernier, autour du dolmen du Père Lachaise, pour rendre un solennel hommage à la mémoire d'Allan Kardec.

Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de reproduire toutes les allocutions prononcées, nous devons nous borner à en donner ici, *de mémoire*, une analyse succinte.

Le général Fix, au nom de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*, rappelle l'antagonisme qui, de tout temps, a régné entre la science et la religion, et que c'est Allan Kardec qui est venu les réunir en appuyant tous les arguments de la dialectique sur un contingent de preuves *directes, sensibles, expérimentales* qui correspond précisément aux exigences de l'esprit moderne.

Nous donnerons plus tard son discours.

Monsieur Boyer succède au général Fix et fait remarquer que le Spiritisme ne se contente pas seulement de combattre les erreurs et les superstitions d'autres âges, mais il démontre encore *scientifiquement* l'immortalité de l'âme. L'orateur fait ressortir, avec talent, les conséquences de cette démonstration qui sont incalculables. Elle s'étendent déjà indéfiniment et détermineront un mouvement d'équité sociale qui ne s'arrêtera pas.

Monsieur Auzanneau prend ensuite la parole. Il dit que le Spiritisme est venu en son temps, au moment où la foi dogmatique n'avait plus de racines dans les consciences. Il est destiné à remplacer les religions à l'agonie par un idéal d'accord avec la science, la raison et la conscience.

Parlant au nom du groupe « *Espérance* », Monsieur Laurent de Faget, dans un discours très savant flétrit en termes énergiques, ceux qui nient l'existence de Dieu, comme si la conscience pouvait émaner de l'inconscience, la volonté de la non-volonté, l'intelligence de ce qui est privé de raison.

Il fait l'apologie du Maître, et conclut que du Spiritisme sortira un nouvel ordre de choses fondé sur le grand principe de *solidarité*.

Monsieur Beaudelot, après de fort judicieuses considérations sur l'œuvre d'Allan Kardec, dit encore que le Spiritualisme moderne tend non seulement à nous éclairer, à nous donner une foi rationnelle, mais encore à nous réchauffer moralement les uns les autres. Il est plus qu'une foi : il est l'embrassement de Dieu et de l'être par l'amour.

L'assistance a entendu ensuite une magnifique poésie lue par son auteur, monsieur Jules Larroche. Puis un autre poète, dont le nom nous échappe, a déclamé une brillante invocation à Allan Kardec.

Tous ces discours et poésies, écoutés religieusement, ont été chaleureusement applaudis.

* * *

Le soir, un banquet réunissait, chez Catelain, au Palais-Royal, la plupart des personnes qui avaient assisté à la cérémonie au Père Lachaise.

Au dessert, le général Fix, après avoir présenté les excuses de M. le Docteur Moutin, indisposé, et celles de M. Delanne, en tournée de conférences a accordé la parole à M. l'avocat Gaillard, ancien député, qui, dans un discours magistral, fréquemment applaudi, tint, pendant plus d'une demi-heure, l'auditoire sous le charme de sa parole,

Il commence par faire remarquer le chemin parcouru par le Spiritisme, Il n'y a pas bien longtemps, dit-il, la grande presse se serait cru compromise si elle avait eu l'outrecuidance d'imprimer quoi que ce fût en faveur du Spiritisme. Aujourd'hui les temps sont bien changés : tous les jours, elle nous fournit des articles spirites, ce qui démontre qu'elle n'a plus peur de déplaire à ses lecteurs.

Le Spiritisme, ajoute-t il, n'est pas une religion, pas même une philosophie, dans le sens qu'on donne habituellement à ces deux mots : il est une *science aux asisses inébranlables*. Puis, examinant rapidement quelques-uns des points les plus saillants de la doctrine spirite, il prouve qu'ils s'appuient sur la logique la plus inflexible.

Parlant *des peines et des récompenses futures* il fait remarquer que *ce n'est pas Dieu qui nous punit ou nous récompense*, mais que *c'est nous qui nous punissons ou nous récompensons nous-mêmes*. Une sorte de nécessité enchaîne l'homme à ses œuvres : il y a dans les œuvres accomplies, bonnes ou mauvaises, quelque chose d'impérissable qui s'incorpore à la vie spirituelle.

* * *

Après le dîner, de jolies poésies, des monologues très goûtés et très applaudis, ont été interprétés avec une diction parfaite par Mesdemoiselles Drubay et Lambert et d'autres encore dont nous ignorons les noms.

L'assistance nombreuse et vibrante n'a pas ménagé ses applaudissements aux excellents artistes, violonistes, pianistes et chanteurs ; et cette fête de famille a laissé la meilleure impression chez toutes les personnes qui y ont assisté.

Général H. C., FIX.

Ouvrages Nouveaux

Discours récents sur les Recherches psychiques

traduits par M. Sage.

Librairie Spirite. 42, rue St-Jacques Prix : 0.60

Il est utile de vulgariser le plus possible les opinions des hommes de science qui se sont occupés de spiritisme. William Crookes est parmi les plus illustres et nous devons savoir bon gré à M. Sage d'avoir mis à la disposition du public français le discours prononcé par le grand physicien devant la Société de Recherches psychiques, le 29 janvier 1897 et celui de 1898, s'adressant au Congrès Britannique pour l'avancement des sciences, tenu à Bristol en 1898. Malgré les mensonges intéressés des ennemis du Spiritisme, on verra que l'illustre savant dit : « Je n'ai rien à rétracter, je m'en tiens à mes déclarations déjà publiées. Je pourrais même y ajouter beaucoup. »

Que M. Sage nous permette de lui dire que nous ne comprenons pas la critique acerbe qu'il fait des Spirites dans son introduction. Il prétend que l'on a abusé du nom de Crookes. Mais, qu'il ne l'oublie pas, Crookes n'a fait que confirmer de sa haute autorité ce que les Spirites avaient observé avant lui. S'ils se servent de son nom, c'est qu'il répond victorieusement à ceux qui prétendaient que ces phénomènes n'avaient pas été étudiés scientifiquement Quant aux conséquences à tirer des faits observés, nous attendons que M. Sage, ou d'autres, en donnent une meilleure interprétation que les Spirites. Jusqu'alors, ceci n'a pas été fait ; et tout nous porte à croire que plus nous avançerons dans cette étude et plus la science confirmera l'enseignement d'Allan Kardec, plus logique, mille fois, que toutes les divagations des pseudo psychistes qui en sont encore aux premiers balbutiements. Nous n'en voulons pour preuve que les conversions des W. H. Myers, des Hodgson et des Hyslop qui sont venus grossir nos rangs après avoir épuisé toutes les autres hypothèses.

Sciences Occultes et Physiologie psychique

par

M. le Dr Ed. Dupuy — Flammarion, éditeur. Prix 3 fr. 50.

C'est une nouvelle édition, revue et augmentée de cet ouvrage dont nous avons rendu compte lors de son apparition. On y trouve des renseignements circonstanciés au sujet des recherches faites sur la force

psychique, sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, sur la clairvoyance, la transmission de la pensée et sur les expériences spirites faites dans ces dernières années par les savants. Le récit des recherches du Dr Puel et du Dr Ed. Dupuy sont du plus haut intérêt ; les faits observés, dégagement fluidique émanant du corps du médium, écriture directe, etc, confirment tous ceux publiés jusqu'alors.

* * *

Viennent de paraître : deux brochures très suggestives dues à la plume de Mlle Ambroisine Dayt, Lyon. L'une, ARGUMENTATION, ayant en vue d'éclairer tout être sur des besoins indéniables déniés à la femme depuis l'apparition de l'homme sur la terre Prix : 5 centimes.

L'autre, CODE HUMAIN, basé sur le Décret national de 1789, mis à la portée de toute intelligence et formant une des bases de l'enseignement primaire des filles et des garçons. 10 centimes.

Les deux brochures par poste, 20 centimes.

S'adresser à l'auteur, 11, rue Claude-Joseph-Bonnet, Lyon.

Vers l'Avenir

PAR

PAUL GRANDEL

(*Suite*) (1)

— Le démon n'existait pas. Qui donc poussa l'ange à la révolte lorsqu'il était encore l'hôte du ciel ?... Qui mit en son être la rébellion ? Si le bonheur des anges est absolu, ils ne peuvent rien désirer et ne désirant rien, ils n'eurent aucunes raisons de vouloir égaler Dieu. La présence du créateur, source du bien, devait leur suffire. Cette question des causes du bien et du mal m'a souvent troublée et mes élans d'amour vers la divinité sont annihilés quand je pense à la damnation éternelle et au plus puissant des anges déchus, à Satan qui, de toute éternité, fut destiné à fomenter la haine et le mépris de la religion.

— Ma fille, dit sévèrement le prêtre, l'Eglise ne saurait toucher à ces questions. Nul ne doit pénétrer les desseins cachés de la Providence et le supplice infini du prince des ténèbres étant mérité, nul ne doit non plus éprouver pour lui et ceux qu'il entraîne la moindre pitié, la plus légère compassion. Les damnés sont pour les élus comme s'ils n'existaient pas, ils subissent le juste châtiment de leur orgueil. Nous sommes impuissants devant les âmes perdues condamnées aux plus violentes tortures et l'Eglise ne pourrait s'arroger le don de fléchir l'immuable justice de la divinité.

(1) Voir le n° de décembre page 372.

— Jamais le Christ ne menaça les hommes de peines éternelles. Plein de mansuétude, charitable, indulgent, il réprouvait la vengeance, prêchait la résignation, l'abnégation, la pitié. Aux derniers instants de son supplice, son suprême appel fut pour obtenir le pardon de ses bourreaux. Et quel crime fut plus monstrueux ?...

« Les juges, les grands, la multitude s'acharnent sur le sauveur qui ne connut rien du mal, qui vécut parmi les hommes en leur prêchant la pratique du bien, en leur montrant le ciel !... Si ses bourreaux pouvaient être pardonnés, tous les autres coupables le seront aussi. Jamais il n'y eut pareil forfait, aussi abominable attentat. Insulter le Messie !... L'envoyé divin !... Tarir la source des miracles, fermer à jamais ces lèvres d'où jaillissaient les paroles de paix et de charité, les plus beaux enseignements d'amour universel, insulter la perfection !... Quel crime atteindra jamais à ce degré d'aveuglement !

— Continuez, ma fille, dit le père Saint-Jean, devenu sec et hautain.

— Jeanne d'Arc dont nous parlions tout à l'heure, eut lors de son supplice et de son agonie, des paroles de regrets, elle fit entendre des plaintes, mais ne jeta l'anathème à personne. Ses juges, des ecclésiastiques, furent évidemment incités par le démon à faire souffrir Jeanne. Ils s'égaraient en la traitant de sorcière, de relaps et ils ont dû encourir les plus durs châtiments pour cet acte infâme. Mais Dieu voulait qu'il en fût ainsi, il abandonna Jeanne, la laissa aux mains des plus vils individus et permit que son martyre eut lieu publiquement. Qui est responsable de celui qui pouvant empêcher un acte criminel le laisse commettre ou des bourreaux qui obéissent aux juges et des juges qui obéissent à des lois odieuses et criminelles.

« Il y eut de nombreuses victimes de la science, jadis Galilée fut torturé par l'Eglise pour avoir démontré une vérité que le clergé admet aujourd'hui.

« Je ne puis énumérer ceux qui souffrirent pour la vérité, pour la philosophie et pour l'idéal, ils sont innombrables et devant tant d'horreur et de souffrance on se demande si la divinité se détourne des humains, les abandonne à l'influence des démons.

« C'est incontestable : les promoteurs du progrès, les justes succombent dans la lutte entreprise contre les ignorants, les fourbes et les méchants. C'est donc que Dieu laisse agir en toute sécurité la cohorte des enfers !

— Vous vous égarez, nous ne sommes point sur terre pour pénétrer les desseins de Dieu, mais pour imposer sa volonté. Le Christ institua l'Eglise et le Christ reste la clef du catholicisme puisque notre saint-père le pape règne en son nom. Nous devons maintenir le pouvoir temporel et spirituel de l'Eglise et châtier les orgueilleux qui s'attaquent au dogme. La religion est pleine de mystères et les hommes sont vains et ignorants. Vous osez, faible flamme, être de boue et de fange, juger les actes du créateur !... Vous prétendez discerner le bien du mal !... Si la mort vous touchait de ses ailes en ce moment vous expieriez [dans d'inénarrables

tortures ces absurdes, ces misérables sophismes. La raison ergoteuse est secondaire, laissez à la foi son rôle prépondérant !. . La foi est belle et l'amour est sublime. Courbez le front, humiliez-vous, soyez l'humble servante de Dieu,et non son contrôle. Les démons voulurent égaler Dieu et ils vous égarent. Où avez-vous puisé ces arguments ? Qui a troublé votre conscience, qui l'égare en ces chemins obscurs où les précipices et les gouffres menacent de vous engloutir ? Les savants profanes sont les pires ennemis de Dieu, le démon les éclaire pour mieux les perdre. Seule l'Eglise ne se trompe jamais, ses enseignements sont appropriés aux intelligences. Nous agissons pour la seule gloire de Dieu, nous devons poursuivre l'hérésie, détruire l'erreur et imposer la foi.

— Comment Dieu a t-il créé des êtres capables de devenir ses ennemis ? Comment les laisse-t-il en mauvais chemin. Je suis audacieuse en vous interrogeant ainsi, mais, je répète ce qu'un homme respectable discutait autrefois devant moi, ces questions sont des réminiscences de conversations qui pourraient me laisser des doutes. Je vous en prie, levez ces doutes, détruisez ces inquiétantes pensées.Si elles viennent du démon comment reconnaître leur source impure ?

— La prière est le recours suprême des situations périlleuses. Priez, la grâce descendra sur vous, la foi étouffe l'hydre du doute, abominable monstre plus à craindre qu'aucun ennemi terrestre. Le maître du mal fomente les spécieux arguments aux dards empoisonnés, les menteuses allégations d'une fausse logique. Sous les voiles séduisants des facultés de l'esprit, le doute cache l'orgueil, l'erreur, le dédain d'une supériorité humaine, la révolte aux ordres divins, le scepticisme aride comme une mer de glace, charriant au loin la destruction et la mort. Le doute est l'ennemi de la religiosité, du culte, de la grâce. Soyez sans pitié, sans faiblesse devant les allégations des philosophes, voyez la désespérance de l'âme admettant un Dieu impersonnel.

« Aimez votre Dieu, il viendra vers vous, implorez-le, il répondra à vos prières, suppliez le Christ, la Vierge, les saints, ils vous donneront la force de résister, ils seront vos soutiens contre le mal, ils guideront vos pas, vous éviteront les chutes douloureuses et enfin ayant vaincu la tentation, dominant vos inquiétudes, vous aurez la vocation.

— Ainsi ferai-je, mais puis-je espérer, moi pauvre fille, ni meilleure, ni pire que tant d'autres, voir accourir à ma requête la divinité et ses saintes cohortes ? Tous ces êtres purs, d'essence supérieure, quitteront-ils le séjour de paix et de gloire pour lutter en ma faveur contre l'esprit du mal. L'état de perfection ne leur donne donc pas la toute-puissance ?... La lutte suppose une faiblesse, une infériorité ou au moins un état d'apparente égalité. Celui qui détient un pouvoir absolu ne peut subir d'échec. Le Christ ayant subi l'infamant supplice est-il réduit à ce pitoyable labeur de défendre chaque catholique aux prises avec Satan ?...Peut-il se réduire à ce rôle secondaire ? La prière est-elle d'une efficacité absolue ? Je vois

tant de personnes sans cesse en oraisons et jamais exaucées !... Je me demande si ces prières dépassent les murs de la communauté et si comme toutes choses humaines elles ne sont pas jetées au grand creuset de la nature et mêlées aux courants de bien et de mal qui enveloppent la terre ?

Le père fit un mouvement d'indignation et il s'écria :

— Vous êtes possédée des démons, vous discutez comme si vous aviez étudié certains secrets des plus dangereux, vous parlez en hérétique, vous cotoyez la démonologie, vous plongez dans la caverne ténébreuse où s'élaborent les crimes de lèse-humanité. Prenez garde, de toute part l'ennemi lance les flammes de l'enfer, vous en êtes entourée sans vouloir l'avouer. Maïa, Maïa, votre âme m'est chère, je la sauverai malgré vous.

« Vous resterez ici, une discipline sévère, une période de préparation vous délivreront du démon !... Je suis votre directeur, vous êtes l'enfant aimée de mon âme. Je vous ai amenée à la foi, j'ai allumé le flambeau de l'éternelle vérité, je l'ai secoué devant vous, vous ne retomberez pas dans les ténèbres effroyables de l'incrédulité, vous ne serez pas la victime des louches, immondes et infernales embuches de l'esprit mauvais. Vous entrerez dès ce jour en noviciat.

— Je ne puis céder à votre volonté, dis-je, de la même voix blanche et morte dont j'écoutais avec surprise l'étrange intonation depuis le début de cette discussion, je resterai dans le monde pour obtenir le consentement de mon père.

— Vous êtes majeure.

— Il me faudrait une dot.

— Vous avez la fortune de votre mère.

Je devrai donc intenter une action judiciaire ? Mon père détruirait tout ce qu'il possède, plutôt que de donner son assentiment à mon entrée en religion dans les conditions que vous m'imposez.

— Votre père ne peut indûment retenir votre bien !

— Mon père a une volonté inébranlable. Je l'attends prochainement et s'il me savait internée, il ferait du scandale, s'adresserait à la justice, à la presse, remuerait un monde pour me reconquérir.

— J'ignorais le projet de voyage de votre père, depuis quand le savez-vous ?

— Depuis quinze jours.

Je parlais sans notions exactes du sens de mes paroles. Un danger planait, je le sentais et je me garantissais sans éprouver l'émotion qui m'eût assaillie en autre temps.

Très pâle, agité, le père Saint-Jean reprit :

(*A suivre.*)

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

La Mediana
Février 1903

M. Carreras donne une appréciation du livre de M. Gabriel Delanne, « Recherches sur la médiumnité ». Il explique comment l'auteur, spirite convaincu et fervent kardéciste, veut procéder systématiquement dans la voie des recherches, utilisant, jusqu'à la limite possible, toutes les découvertes les plus récentes de la science matérialiste. M. Carreras résume brièvement l'œuvre importante de M. Delanne.

Une séance avec Eusapia Paladino

Sous ce titre, M. Carreras écrit :

Le 6 Janvier, grâce à l'invitation du prince Don Romolo Ruspoli, j'eus la bonne fortune d'assister à une séance d'Eusapia que j'avais déjà vu expérimenter, mais sans pouvoir la contrôler selon mon désir, soit à cause du nombre des assistants, soit pour ne pas déplaire aux maîtres de la maison. A la séance du 6 Janvier, nous n'étions que trois : le prince, le major F. O. (je ne donne que ses initiales à cause de la charge qu'il occupe, mais je le sais prêt à certifier l'authenticité de ce récit) et moi.

On commença par examiner le médium, ses vêtements, elle enleva son corset avant la séance.

Dans la salle il n'entre jamais personne, par ordre du prince qui craint l'influence d'étrangers pouvant nuire à la bonne réussite des expériences : un tapis couvre le sol, il y a peu de meubles, une grande armoire à glace servant de garde-robe que le prince nous fit examiner à l'intérieur, un divan, trois petites tables ; l'une d'elles, placée contre une porte de façon à la condamner, était couverte de différents objets, photographies, cendriers et une lanterne rouge allumée. L'embrasure d'une autre porte profonde d'environ 80 centimètres servait de cabinet médianimique : il était formé par un rideau de panne verte ouvert au milieu ; nous plaçâmes à l'intérieur après un examen minutieux : un bassin rempli d'eau froide, une casserole contenant de la paraffine fondue dans l'eau maintenue à 100 degrés, une guitare et une mandoline.

A dix heures et demie du soir, après avoir soigneusement fermé toutes les portes condamnées, et celle par laquelle nous étions entrés dont le Major garda la clé dans sa poche, nous nous assîmes autour d'une table en bois brut, longue d'un mètre, large de 60 centimètres et haute de 65, pesant 4 kilos. Eusapia était entre le prince et M. Carreras, le major de l'autre côté du prince. Pendant cinq minutes, nous causions en faisant la chaîne sur le guéridon, qui en *pleine lumière blanche* oscilla quelques instants, puis se souleva successivement sur ses quatre pieds et s'approcha délicatement de la bouche de chaque assistant, puis se souleva *com-*

plètement de terre, et resta en l'air pendant deux secondes au moins ; la Paladino en avait retiré ses mains : il ondulait par petites secousses comme un morceau de fer mû à une certaine distance par un aimant capable de l'agiter, mais non de l'attirer.

Le prince demanda si John était là, et aussitôt une petite table qui était à sa droite, se déplaça pour venir contre son flanc droit, et se soulevant sur deux pieds, frappa deux coups, ce qui signifie non.

C'est peut-être ma mère ? demanda le prince. Trois coup (oui) furent battus sur les épaules du prince qui ressentait l'impression de chocs légers, nous les entendions, mais sans rien voir.

Alors eut lieu un dialogue animé entre le prince et l'invisible par l'entremise de la petite table qui se soulevait partiellement ou totalement battant les coups conventionnels avec ses pieds ou les frappant contre le dossier de sa chaise.

Le rideau derrière Eusapia s'agita et se gonfla comme agité par un grand vent ; j'en étais si près que je pouvais le toucher, je ne sentis pas d'air et ne vis personne dans le cabinet, par le rideau entr'ouvert. Pendant ce temps, Eusapia restait immobile, sauf de légers mouvements nerveux des mains, que le prince et moi ne cessions de contrôler et nous étions parfaitement éclairés par la lumière électrique blanche.

La guitare et la mandoline étaient remuées derrière le rideau.

Cinq coups frappés demandèrent l'obscurité ; le prince se leva, éteignit la lumière blanche, et alluma la lampe rouge.

Aussitôt le rideau se gonfla fortement, le prince déclara être touché et nous entendions le bruit de ces contacts; il ajouta que sa mère venait de l'embrasser : il la reconnaissait à certaines particularités.

Je ne voyais pas autre chose que le rideau gonflé, penché sur lui ; j'étais assis à cinquante centimètres environ du cabinet et j'en distinguais parfaitement l'intérieur quand l'étoffe s'ouvrait. Je priai l'opérateur invisible de se manifester à moi. Je n'avais pas terminé ma phrase que la partie du rideau de mon côté s'agita, s'allongea vers moi, et quelque chose de semblable à une main me toucha la *joue gauche,* celle qui était du côté opposé au rideau. Puis je sentis que l'on pressait les angles de ma lèvre inférieure en même temps que l'extrémité de mon nez. Je dis à haute voix ce que je venais de ressentir et le prince nous dit que sa mère, morte depuis quelques années, avait l'habitude de le caresser ainsi, par manière de jeu, lorsqu'il était enfant. Il reconnaissait ainsi sa personnalité.

Trois coup battus sur mes épaules confirmèrent l'exactitude de cette assertion.

Je remerciai l'invisible, et lui demandai s'il pouvait me donner la preuve de la survivance d'une personne de sa famille, mon frère, ma tante ou une cousine morte un an auparavant ; on me répondit affirmativement, puis la table frappa les trois lettres : Mar, et retomba sur le sol, après une brève lévitation complète, et par les cinq coups conventionnels demanda l'obscurité : la lumière électrique fut éteinte, mais la lampe rouge et quel-

ques lueurs venant du dehors permettaient aux assistants de se voir et de distinguer ce qui se passsait dans la salle.

Eusapia respirait péniblement, mais ne bougeait pas ; elle me dit d'une voix sourde : fais bien attention, voici ma main droite, et en même temps, elle la plaça entre mon cou et le collet de mes vêtements, l'appuyant contre ma mâchoire gauche, je m'assurai qu'elle l'y laissait, et avec ma main gauche, restée libre, je controlais la position du torse, de la tète et de la main droite d'Eusapia qui était de l'autre côté, tenue par le prince.

Le major F. O. était assis à la gauche de ce dernier. Tout d'un coup, une main invisible me saisit énergiquement le bras gauche, puis soulevant le rideau, vint me caresser la joue gauche avec une grande douceur. Je demandai si c'était Maria, on me toucha encore sans rien dire, et trois coups affirmatifs me frappèrent sur les épaules. J'insistai pour avoir une preuve, et une voix faible me dit *oui* deux fois. Les caresses continuèrent, une joue tiède, charnue se posa contre la mienne, et une chevelure abondante effleura mon oreille gauche et mon front ; en même temps deux bras m'entourèrent le cou, et une voix me dit clairement et avec émotion : « Enrico, Enrico ». Est-ce bien toi ? demandai-je à l'esprit, qui sur terre, était pour moi comme une sœur « Oui, Enrico » répondit l'invisible. J'étais fort ému, et la main, à travers le rideau, vint avec une grande légèreté m'essuyer les yeux. Mes compagnons avaient entendu la voix qui me parlait, et le prince vit plusieurs fois le rideau se soulever et me toucher. Je priai ma cousine de prendre un crayon dans ma poche et d'écrire quelque chose pour sa famille. Aussitôt une main légère vint chercher dans la poche intérieure de mon vêtement un crayon qu'elle lança au fond de la chambre, où tous nous l'entendîmes retomber. A ce moment, Eusapia, détachant sa main de mon cou, me saisit la main gauche et la promena nerveusement sur des feuilles de papier que j'avais placées sur la table devant nous. Ne comprenant pas cette manœuvre, je lui demandai si elle voulait écrire : oui. fut la réponse. Faut-il prendre un crayon ? dis-je. — Non. — Mais alors ? — Typtologiquement, on nous dit de faire la lumière ; j'obéis et revins à ma place.

En examinant les feuilles de papier on en trouva une toute frottée de crayon. Instinctivement, je saisis la main d Eusapia, mais ne découvris sur ses doigts ou ses ongles aucune trace de mine de plomb. Eusapia me regardait avec cette fixité étrange et cette atonie faciale qu'elle a pendant ses transes, et me demanda : N'as tu rien trouvé ?

Non, répondis-je. — Alors, donne-moi ta main.

Elle me reprit la main gauche, avec une certaine impatience nerveuse, m'allongea l'index, repliant mes autres doigts, et, se servant de mon index comme d'un crayon, commença à écrire, tenant ses yeux fixés devant elle. J'eus la surprise de voir que *l'extrémité de mon doigt avait servi de crayon* pour tracer distinctement mon nom : Enrico.

Le prince et le major le constatèrent, et en examinant la main d'Eu-

sapia, nous ne pûmes découvrir la moindre trace de crayon. Elle portait des manches courtes qui lui découvraient les poignets ; je dois ajouter qu'elle est complètement illettrée, et réussit à peine avec beaucoup d'efforts à écrire son nom

En fait, nous avons eu cet étrange phénomène de pneumatographie, déjà constaté par d'autres expérimentateurs d'Eusapia, entre autres Visani Scozzi.

Le major prit alors ma place, et aussitôt Eusapia traça de la même manière avec sa main une croix sur le papier.

J'éteignis de nouveau la lumière électrique et vins m'asseoir à la droite du prince Ruspoli.

A continuer.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Le médium Anna Rothe

Nous apprenons à la dernière minute, trop tard pour donner le compte-rendu du procès, qu' Anna Rothe vient d'être condamnée à dix-huit mois de prison par le tribunal correctionnel de Berlin. Comme nous l'avons déjà dit, nous ignorons complètement si le médium a usé de supercherie dans la séance où la police s'est précipitée sur elle, mais qu'elle ait trompé ou non, la condamnation prononcée ne prouvre rien contre le phénomène des apports,qui a été trop souvent observé par des témoins honorables et compétents pour que sa réalité puisse être mise en doute.

A ceux qui seraient tentés de nier quand même, nous rappellerons que Victorien Sardou affirme avoir obtenu chez lui,dans son cabinet de travail, alors qu'aucune personne n'était à proximité,une pluie de 19 roses sur son bureau. L'illustre naturaliste Alfred Russel Wallace affirme que dans une chambre close et obscure « une quantité de fleurs apparurent qui ne s'y trouvaient pas quand on avait baissé le gaz quelques minutes auparavant. C'étaient des anémones, des tulipes, des chrysanthèmes, des primevères de Chine, et plusieurs espèces de fougères. Toutes étaient absolument fraîches, comme si elles venaient d'être cueillies dans une serre. Un fin givre les recouvrait. Pas un pétale n'était brisé ni froissé, pas une des plus délicates pointes ou pinules des fougères n'était hors de place. »

William Crokes rapporte également qu'une sonnette, qui se trouvait dans la bibliothèque, fut apportée dans la salle à manger, fermée à clef, le médium n'ayant pu pénétrer dans la bibliothèque. On pourrait aisément multiplier ces témoignages décisifs. Le jugement de Berlin, motivé ou non ne saurait donc porter atteinte à un phénomène aussi bien et aussi fréquemment attesté.

APPEL

M. Max Rahn, directeur du Journal : *Die Uebersinnliche Welt*, Schonhauser Allée 42 à Berlin, adresse aux Spiritualistes du monde entier, l'appel suivant :

Les possesseurs de photographies et de gravures représentant *des manifestations occultes, des lieux hantés, des apparitions de fantômes, des états somnambuliques, hypnotiques et magnétiques, des moments intéressants de séances, des matérialisations, des effluves magnétiques, des appareils de recherche ou de contrôle, ainsi que des médiums et des personnages connus dans le mouvement occulte*, sont priés de bien vouloir nous les envoyer, avec une collection des gravures occultes.

Nous avons l'intention de rendre ces matériaux plus tard accessibles au public, au moyen de vues cinématographiques et de conférences explicatives, et d'exciter ainsi l'intérêt pour l'occultisme.

Les photographies seront imprimées par nous-mêmes pour offrir toutes les garanties pour être retournées à l'expéditeur.

Il est inutile de faire ressortir la valeur d'une telle collection, à part l'usage de propagande qu'on lui destine, pour l'histoire du développement de la médiumnité, du Spiritisme et de l'occultisme, et, c'est pour cela que les soussignés espèrent qu'on mettra un grand nombre de gravures à leur disposition.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Ligth

Nous sommes en retard avec *Ligth*, dont la plupart des numéros contiennent des faits intéressants ; nous allons nous efforcer de regagner le temps perdu et nous espérons que les lecteurs nous pardonneront la longueur de nos citations.

Nous commencerons par deux articles consacrés à la médiumnité de Mme Mellon.

Matérialisations

M. Jas. Robertson rend compte d'une séance tenue à Glascow en présence de ce médium, chez le capitaine Allan, le mardi 25 septembre 1902 et à laquelle assistaient M. et Mme Everitt, M. Pearce ainsi que quelques autres spirites.

Mme Mellon se tint d'abord en dehors du cabinet noir et deux apparitions, trop vagues pour être reconnues, se présentèrent et disparurent rapidement. Mme Mellon se retira derrière les rideaux qui formaient le cabinet dans un coin de la salle à manger et *Geordie*, le contrôle ordinaire du médium, sortit en disant qu'il allait faire sortir le médium, et les deux

premiers esprits se représentèrent alors. On fit observer à Geordie que l'éclairage n'était pas suffisant pour permettre à tous les assistants de voir assez nettement. Avec son consentement, la lumière fut augmentée et chacun déclara *qu'il voyait très nettement le médium et Geordie ensemble.*

Un grand nombre d'esprits se présentèrent ensuite. Une petite fille disant se nommer Catherine Rogers fut reconnue par MM. Pearce et Everitt, qui l'avaient connue, il y a longtemps. Puis ce furent Znippy et plusieurs autres contrôles de Mme Everitt, et une forme masculine qui s'écria : « *Ship ahoy !* » (Holà ! du bateau !), déclarant se nommer Tom Floyd, frère de Mme Britten. Il ajouta que sa sœur était là et cherchait à se matérialiser. C'est alors que se montra une femme que tout le monde déclara avoir beaucoup de ressemblance avec Emma Hardinge Britten. Elle adressa quelques paroles affectueuses aux assistants et engagea ses vieux amis, M. et Mme Everitt à persévérer courageusement dans l'œuvre qu'ils poursuivaient depuis si longtemps. La conversation se continua pendant un certain temps avec ces divers esprits et, *la force diminuant*, la séance prit fin. Tout ceci se passait dans une maison dans laquelle Mme Mellon était introduite pour la première fois.

Dans une autre séance, où se trouvaient seulement six témoins, le salon fut minutieusement visité par l'auteur du compte-rendu, qui est bien connu de l'éditeur du *Ligth*. Mme Mellon ne tomba pas en trance et resta à l'état normal pendant toute la soirée. L'éclairage était fourni par une lampe munie d'un verre rouge et, au bout d'un quart d'heure d'attente, Geordie, vêtu de blanc, fit son apparition, salua les assistants avec son accent écossais tout spécial et entama avec eux une conversation, au cours de laquelle il fit allusion à un certain nombre de ses séances avec Mme Mellon. Il se retira ensuite derrière les rideaux, qui bientôt s'écartèrent pour laisser voir très distinctement, *le médium et Geordie debout l'un près de l'autre.*

Les rideaux retombèrent ensuite et Cissy, un autre guide de Mme Mellon, sortit à son tour. Elle envoya avec la main, à plusieurs reprises, des baisers sonores, que l'on entendait distinctement, même pendant que Mme Mellon causait avec l'auteur de ce récit. A deux reprises différentes, Cissy *se matéralisa et se dématérialisa sous les yeux des assistants*, mais elle ne put prononcer un seul mot.

Elle disparut et Geordie vint de nouveau et s'adressant au narrateur lui dit que Mme A ...,une de ses parentes décédée récemment, était là, qu'elle aurait bien voulu se montrer, mais qu'elle craignait de lui causer une trop forte émotion, en paraissant si peu de temps après sa mort. « Je la rassurai, ajoute l'auteur, et au bout de peu de temps parut une forme féminine que ma voisine, qui était voyante, déclara aussitôt être Mme A... Je ne distinguais pas bien les traits, mais je fus très étonné que s'adressant à moi, elle m'appela par un nom que seule elle avait l'habitude de

me donner. Sur un ton bas, mais très distinct, elle m'adressa des paroles de consolation, ainsi qu'à ses amis présents.

Je ne puis pas citer les détails trop intimes de sa conversation, mais je donnerai les trois preuves suivantes de son identité : 1° L'usage de ce nom spécial, qu'elle prononça à deux reprises ; 2° Le rappel d'une requête qu'elle m'avait adressée par écrit, par l'intermédiaire du Dr S..., le mois d'Août dernier. Je ne lui avais pas encore donné satisfaction et elle la répéta avec insistance. J'ai fait connaître confidentiellement l'objet de cette requête à l'éditeur du *Ligth*. 3° Elle mentionna deux membres de sa famille, qui n'assistaient pas à la séance. Elle avait eu pour eux, pendant sa vie terrestre, une affection toute particulière et elle me chargea de leur transmettre ses amitiés. Elle me fit ensuite ses adieux très affectueux et se retira.

Peu après se présenta une forme féminine de haute taille, à la voix forte, qui, s'adressant à un assistant, déclara se nommer M. A... Cet assistant la reconnut pour sa belle sœur morte récemment et engagea avec elle une courte conversation. Enfin vint un petit garçon dans lequel je reconnus mon fils, mort à l'âge de dix ans. Il rappela qu'il était mort en 1889, et pour donner une preuve de son identité, il fit allusion à un incident qui se produisit dans deux séances différentes avec Mme Mellon, en 1890 et dont celle-ci, alors en état de trance, n'avait pu avoir conscience. »

Prémonition

Le Dr A. Wallace écrit au *Ligth*, à la date du 18 Octobre 1902 :

« Pendant que je causais chez moi avec un de mes amis qui est clairvoyant, le 26 septembre dernier, celui-ci me dit tout à coup qu'un accident allait arriver à mon second fils, qui venait d'entrer pour la première fois au collège d'Eastbourne. Comme il avait pris sa bicyclette, je craignais qu'il eût fait une chute et je demandai à mon ami : « Croyez-vous que ce soit un accident de bicyclette ? » Il me répondit : « Je ne vois pas de bicyclette : je le vois seulement tomber à la renverse. Mais ce ne sera pas bien sérieux ; rassurez-vous. Néanmoins vous éprouverez une certaine commotion en recevant la nouvelle. »

La prédiction se réalisa samedi dernier. Mon fils, en jouant dans la cour du collège, glissa sur une pelure de pomme et tomba en arrière avec une telle force, qu'il perdit connaissance pendant quelques minutes, car il s'était coupé le cuir chevelu contre le coin d'une caisse et l'on dut appeler un chirurgien. Il s'en rétablit rapidement et justifia ainsi pleinement la prédiction du clairvoyant. »

Les Doubles

A propos des *Doubles*, le professer Danmar, de New-York, dit ceci :

« Dans les séances où les résultats ne sont dus qu'à un ou deux médiums, la ressemblance de beaucoup de matérialisations avec le

médium est assez frappante pour faire naître fréquemment des soupçons contre lui. Quelquefois cependant cette ressemblance existe avec un des assistants qui n'est doué d'aucune faculté médianimique. Dans plusieurs séances avec Mme Caffrey il vint près de moi un esprit matérialisé, qui me ressemblait tellement, même pour le costume, qu'on ne pouvait guère nous distinguer l'un de l'autre. Mais je dois faire remarquer que cet esprit affirmait être mon frère, mort dans sa première enfance, ce qui expliquait cette ressemblance. Il affirma qu'il s'appelait Fritz. Ceci me rendant incrédule, je lui fis remarquer que mon frère Fritz était encore vivant ; mais il me fut répondu du cabinet que j'avais deux frères de ce nom. Je demandai au Fritz encore en vie s'il comprenait quelque chose dans ce cas, il m'apprit que l'enfant qui l'avait précédé avait reçu le prénom de Fritz et qu'il était mort peu de temps après, de sorte que quand lui-même était né, on lui avait donné le même nom. J'ai donc ainsi deux frères du nom de Fritz ; Fritz premier et Fritz second. »

Révélation d'un fait inconnu des assistants

Le juge Dailey dont la femme est médium, raconte le fait suivant : « Nous étions, ma femme et moi, intimement liés avec le Dr Howard, sa femme et sa famille. Pendant que nous séjournions à la campagne, Mme Howard mourut et six semaines plus tard se produisit l'incident que je vais rapporter. Ma femme à l'état de trance était sous le contrôle d'un esprit se disant être une jeune fille nommée Daisy Crandall, qui s'était déjà présentée souvent et plusieurs amis étaient réunis chez nous. Tout à coup elle pousse un cri et dit : « Oh ! Voilà Mme Howard ! Elle dit qu'elle arrive de la ville, où la maison de son mari est en feu et elle redoute que celui-ci ne soit victime de l'incendie. » Très frappé de cette brusque communication, je dis : « Je veux croire, Daisy, que vous êtes dans l'erreur et le médium serait fort peiné s'il apprenait une telle nouvelle à son réveil. » Elle répondit avec indignation : « Croyez-vous que Mme Howard serait capable de venir ici nous débiter un mensonge ? » — « Non, sans doute ; mais peut-être s'est-elle trompée. ». Elle réitéra ses affirmations et l'expression de sa confiance dans la parole de Mme Howard. Après la séance j'appris à ma femme ce qu'elle avait dit pendant son sommeil et elle refusa absolument d'y croire. A peine avait-elle fini de parler, qu'elle retomba en trance sous l'influence de Daisy et dit : « Demain matin, prenez votre voiture, rendez-vous chez le Dr Howard et voici ce que vous y trouverez. Vous constaterez que les pompes à incendie sont venues ; qu'elles ont inondé la maison et que les plafonds ont été traversés. Que le lit était en flammes et que l'on a jeté les matelas dans la cour. Lorsque je serai partie, dites au médium qu'elle ne devrait pas mettre notre sincérité en question, car nous ne mentons pas. »

Le lendemain, nous nous rendîmes en ville, chez le Dr Howard, qui habitait une maison sombre, bâtie en pierres de taille et qui, extérieurement, ne portait aucune trace de l'incendie ; mais dès que j'y fus entré, je

constatai les dégâts faits par l'eau et par le feu et je vis, jetés au milieu de la cour, les matelas complètement imbibés d'eau. Le Docteur me dit que le feu avait éclaté dans la soirée précédente et qu'il avait failli en être victime.

Jeanne d'Arc, médium

Tel est le titre d'un article écrit à propos du livre de M. Douglas Murray sur notre grande Lorraine. Cet article, d'une éloquence et d'une élévation de sentiment qui nous ont profondément impressionné, développe cette opinion, qui seule peut rendre compte d'une façon absolument satisfaisante des actes merveilleux de celle que l'auteur appelle une créatrice de nation : *qu'elle était médium ; que ses visions étaient réelles et non hallucinatoires.*

Sans doute ses guides n'étaient pas les personnages mythiques des saintes Catherine et Marguerite et de l'archange Michel, mais des esprits supérieurs, qui ont emprunté les apparences qui, seules, pouvaient les faire écouter de Jeanne et de tous ceux qu'elle devait convaincre de la réalité de sa mission.

Nous avons, après d'autres sans doute, soutenu cette opinion, il y a cinq ans, dans cette *Revue*, à propos de *Jésus de Nazareth et des historiens.*

Comme tous les médiums, Jeanne présente des intermittences dans ses facultés médianimiques. Pendant leur suspension elle n'est plus qu'une faible et craintive paysanne de dix-huit ans, prête à se soumettre à toutes les injonctions de ses ennemis ; mais dès que ses voix se font entendre, elle étonne et domine les hommes de guerre les plus expérimentés, les politiciens les plus habiles ; elle prédit sans défaillance tout ce qui doit arriver, et une fois tombée entre les mains de ses ennemis, elle déjoue, par de sublimes réponses, les pièges que lui tendent les hommes de loi et d'Eglise les plus retors. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire intégralement cet article si remarquable.

M. Podmore et les Spirites Anglais

Depuis l'apparition du pamphlet de M. Podmore contre le spiritisme, il est peu de numéros du *Ligth* qui ne contiennent soit une critique pleine d'humour des procédés usités par l'auteur pour se débarrasser des faits ou des gens dont l'intervention peut contrecarrer son parti pris, soit une protestation contre les accusations toutes gratuites de fraude ou d'incapacité, lancées contre les personnes les plus honorables ou les plus expérimentées.

Le compte rendu de la dernière réunion de la *London spiritualist Alliance*, présidée par M. Dawson Rogers, est surtout consacré à la défense de M. et Mme Everitt par le président.

M. Rogers signale d'abord le mode de raisonnement de M. Podmore : « On doit supposer qu'il y a eu fraude toutes les fois que les médiums n'ont pas trouvé devant eux des obstacles suffisants pour les empêcher de tromper. » Retournant ce raisonnement contre M. Podmore, M. Roger

dit que M. Podmore trompe ceux auxquels il s'adresse toutes les fois qu'il lui est possible de le faire.

Relevant alors le jugement aussi sommaire qu'injuste porté par M. Podmore contre Mesdames Guppy et Everitt, M. Rogers dit : « Je ne connais pas suffisamment Mme Guppy pour émettre à son sujet une opinion personnelle.

« Quant à Mme Everitt, je la connais depuis plus de trente ans, et comme j'ai pu avoir les preuves les plus éclatantes de la sincérité de sa médiunité, je tiens à honneur de protester contre les calomnies de M. Podmore. Si l'on n'a pas pris à toutes les séances des précautions minutieuses contre la fraude, c'est que ces précautions étaient devenues inutiles, car ces phènomènes étaient devenus quotidiens en présence de M. et Mme Everitt. Je dois ajouter cependant que toutes les fois que survenait un étranger, ils s'efforçaient de rendre son contrôle aussi efficace que possible. »

« Ma première séance avec eux eut lieu le 3 Mai 1870. Je posai des questions auxquelles il fut répondu par *l'écriture directe.* Je demandai aux esprits ce qu'ils pensaient de la nature et du fonctionnement de la volonté et de l'intelligence. *En huit secondes*, je reçus à cette question si abstraite une réponse satisfaisante, qui ne contenait pas moins de *cent cinquante-six* mots écrits et cela dans l'obscurité. »

« Je reçus chez moi, à Norwich, la visite de M. et Mme Everitt, qui nous donnèrent une séance dans une pièce bien éclairée au gaz. Les assistants s'étant assis autour d'une table, des coups retentirent bientôt dans une petite table à jeu, qui se trouvait dans un coin de la pièce et qui bientôt se dirigea seule vers la grande table. A plusieurs reprises, on la reporta dans son coin et chaque fois elle revint vers nous et nous donna des messages en se frappant contre le bord de la grande table. « Qui êtes-vous ? » — « Rose. » Ce nom était celui d'une fille que j'avais perdue quinze mois auparavant. Je dois rappeler ici une circonstance qui donnait à cette réponse un caractère spécialement émotionnant. J'ai élevé mes enfants dans la connaissance des phénomènes psychiques ; je ne leur en ai jamais rien caché et je ne le regrette pas aujourd'hui. Aussi, ma petite Rose, quoi qu'elle n'eût encore que dix ans lorsqu'elle nous quitta, avait-elle déjà bien des notions sur le spiritisme. Quelques instants avant sa mort, voyant le profond chagrin de sa mère, elle lui dit : « Mère, je reviendrai par la table » Et vous voyez qu'elle tint parole. »

« Sans doute M. Podmore va nous dire qu'il y avait un appareil qui déplaçait la table à jeu. Mais moi, *j'affirme* qu'il n'y en avait pas et qu'elle revint vers nous chaque fois qu'on la reporta dans son coin. »

« Voici, du reste, un autre cas où M. Podmore ne pourra pas dire que rien ne s'opposait à la fraude. »

« Depuis le mois de décembre 1872, époque à laquelle je suis venu me fixer à Londes, j'ai assisté à des centaines de séances avec Mme Everitt, dans laquelles se produisit le phénomène de l'écriture directe. Ce n'était

pas un nom ou un « *Dieu vous bénisse* » qui était écrit, mais des pages entières. » « Dans une occasion, *Neuf cent mots* furent écrits en six secondes. Comment pouvons nous être certains de n'avoir pas été trompés ? Le voici : M. Everitt demanda lui-même que chacun de nos amis présents apposât sa signature sur la feuille de papier, avant que l'écriture se produisit. Je signalerai en outre une autre particularité. Un jour la communication était tellement longue, qu'on arriva à la fin de la page, avant qu'elle fût terminée. M. Everitt dit alors : « Amis, si l'on éteignait le gaz, pourriez-vous continuer ? » Sur la réponse affirmative, le gaz fut éteint, la feuille de papier retournée et la communication terminée en quelques secondes »

« Ce n'est certes pas à de pareils cas que M. Podmore pourrait appliquer ses théories. Que pouvons-nous penser des procédés d'un homme qui ne craint pas de lancer d'aussi basses suggestions contre un médium aux séances duquel il n'a pas assisté une seule fois ? Cet exemple caractéristique nous permet d'apprécier ce que valent les attaques et les insinuations de M. Podmore dans tous les autres cas. M. Podmore a lancé contre les médiums un boomerang qui s'est retourné contre lui. Avons-nous lieu de nous fâcher contre lui ? En aucune façon : certains hommes sont aveugles-nés pour tout ce qui est phénomène psychique, et cela ne peut nous inspirer qu'une profonde pitié pour lui. »

On voit que M. Podmore a trop présumé de l'indifférence ou de l'ignorance de ses lecteurs, en écrivant ces deux lourds volumes, où sont prodiguées les calomnies contre les médiums les suppositions absurdes et souvent burlesques et où les faits les mieux connus sont travestis avec une inconscience devant laquelle on s'arrête quelquefois stupéfait.

Dr DUSART.

Revue de la presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue scientifique

Dans un article sur la petitesse des organismes vivants, M. Errera en s'appuyant sur la théorie moléculaire et sur le volume des plus petits microbes connus, arrive à conclure, avec un degré de probabilité qui est du même ordre que la probabilité de la théorie moléculaire de la matière, qu'il ne saurait exciter des organismes qui soient aux bactéries ordinaires, ce que celles ci sont aux organismes supérieurs, c'est à-dire d'une taille un million de fois moindre. Bien mieux, l'existence de microbes, quelques centaines de fois plus petits que ceux que nous connaissons, serait déjà une impossibilité.

Au sujet de la plus grande créature volante qui ait existé, la Revue du 14 février nous apprend qu'il faut remonter aux animaux anté-

diluviens pour la rencontrer. C'était un reptile volant de la période crétacée dont on retrouve des restes abondants dans la vallée du Mississipi. Le plus grand de ces ptérodactyles, l'*Ornithostoma Ingens*, est décrit par M. *Lucas* de l'Université Smithsonian. Cet oiseau avait des ailes de 2^{m},70 de longeur, mais malgré l'importance de ses ailes, il ne semble pas que ce fût un oiseau lourd ; son corps était petit et les os atteignaient la limite de finesse ; ils étaient plus légers en tous cas que ceux de tous les autres oiseaux. M. *Williston* estime que le poids d'un de ces oiseaux ne devait pas dépasser une douzaine de kilos, ce qui, avec leur envergure considérable, devait leur permettre de voltiger aussi légèrement qu'un papillon.

Nous avons signalé souvent, ici même, toute l'importance de ces radiations nouvelles de l'uranium, du polonium, du radium et des métaux frappés par la lumière qui nous mettent en présence d'états de la matière qui se rapprochent des fluides. Voici qu'on signale maintenant la radioactivité de la neige fraîchement tombée, ce qui montre la très grande généralité de ce phénomène.

La télégraphie sans fil à travers l'océan Atlantique est aujourd'hui un fait accompli. Il faut de puissantes machines pour lancer dans l'espace les ondes Hertziennes capables de franchir cette distance, mais nous savons, nous spirites, que l'être humain est plus puissant encore puisque les vibrations de sa pensée peuvent aller frapper un être capable de les recevoir, d'un antipode à l'autre, sans être déviées par les causes pertubatrices qui agissent si puissamment sur les appareils de Marconi.

Société d'Etudes psychiques de Marseille

Il est ouvert, par les soins de la *Société d'Études Psychiques* de Marseille (41, rue de Rome) une enquête scientifique sur les *stigmates* et généralement toutes marques ou particularités corporelles, attribuées, dans l'opinion populaire, à une influence de la pensée sur le corps.

Pour l'étude d'une question qui intéresse tout le monde, la Société a cru pouvoir compter sur le concours du public

Toute personne, mère de famille ou autre, en possession de documents intéressants sur le sujet, notamment de ces faits si courants d'influence supposée de l'esprit de la mère sur le corps de l'enfant à naître, est priée de vouloir bien les adresser à M. le Docteur Goudard, Vice-Président de la Société et Président de la Commission qui les étudiera et les classera pour en tirer les conclusions qu'ils comporteraient.

Les personnes qui désireraient conserver l'anonymat sont prévenues qu'aucune publication ne sera faite avec les noms propres sans l'autorisation des auteurs.

La Revue Spirite

nous fait connaître les nombreuses et nobles pensées de Victor Hugo sur l'idée de Dieu. Dans sa forme lapidaire, le grand poète fait œuvre de penseur et de philosophe et beaucoup de savants à l'esprit ratatiné et

pauvre auraient profit à méditer ces prodigieux coup d'ailes de la raison s'envolant dans l'infini. M. Grimard, dans son article sur les destinées de l'âme après la mort, retrace les hideuses conceptions des théologiens au sujet de l'enfer. Voici ce qu'a inventé Thomas d'Aquin, surnommé le Docteur Angélique :

« Les bienheureux, sans sortir de la place qu'ils occupent, en sortent cependant d'une certaine manière, en raison de leur don d'intelligence et de vue distincte, afin de considérer les tortures des damnés, et en les voyant, non seulement ils ne ressentent aucune douleur, *mais ils sont accablés de joie* et ils rendent grâce à Dieu de leur propre bonheur en assistant à *l'ineffable* calamité des impies. »

N'est-ce pas là la mentalité d'un roi Nègre qui se repaît des supplices épouvantables que la cruauté de ses bourreaux se plaît à varier de mille manières ? Comment s'étonner de la froide méchanceté, de l'effroyable férocité des Inquisiteurs, quand Dieu lui-même régalait ses élus des tortures des damnés ? Et dire qu'il existe encore à notre époque des hommes qui osent soutenir ces abominations ! Heureusement, le nombre des fanatiques aveugles diminue et bientôt toutes ces inventions de cauchemar seront pour jamais bannies de la pensée des hommes, libérés de ces croyances de sauvages.

Dans l'article : *Vieilles Notes*, signalons ce fait remarquable d'un cordonnier sans instruction qui, pendant le sommeil magnétique, exécuta, sous l'influence d'un Esprit musicien, la première fugue de Sébastien Bach, bien que de sa vie il n'ait touché le clavier d'un piano.

M. Magnien rend compte de ses expériences avec un médium écrivain mécanique dont il a pu, ainsi que deux membres de l'Institut psychologique, étudier l'anesthésie du bras pendant la manifestation.

La Paix Universelle

publie un bon article de M. Brémaud au sujet de ces spirites tièdes, qui sont à proprement parler plutôt des psychistes, qui n'osent pas aller jusqu'au bout des conséquences que le fait spirite entraîne avec lui. Certes, jamais on ne prendra trop de précautions pour s'assurer de la réalité des communications spirites. Il faut les passer au crible de la critique la plus sévère pour séparer l'ivraie du bon grain, et s'assurer que les messages de l'au-delà n'arrivent pas simplement de la subconscience du médium, de l'action télépathique proche ou lointaine des assistants ou des amis de l'écrivain. Mais, une fois ces précautions prises, lorsque la communication est réelle, il faut l'affirmer hautement, hardiment, et l'on aura d'autant plus d'autorité que la discussion sur l'authenticité de cette communication aura été plus approfondie.

C'est une grande erreur de s'imaginer que seules les photographies d'esprits ou les matérialisations soient des preuves convaincantes. Pendant longtemps, les spirites n'ont eu pour pratique que la table, l'écriture,

ou les médiums voyants et ils ont obtenu par ces procédés des preuves décisives qui ont déterminé le grand courant actuel. Ne recherchons donc pas avec trop d'ardeur les manifestations transcendantales. Contentons-nous des moyens plus simples et plus répandus que la providence a mis à notre portée et nous verrons le Spiritisme prendre un nouvel essor, plus brillant encore que par le passé.

Le Français

du 5 Avril dernier publie un article de M. Albin Valabrègues qui est une vigoureuse apologie du Spiritisme. Il montre que les phénomènes étudiés aujourd'hui se retrouvent dans l'antiquité et surtout dans la Bible et l'Evangile. Il ne saurait en être autrement puisque ces faits se produisent en vertu des lois naturelles qui régissent les vivants et les morts. Trop longtemps les manifestations des Esprits ont été traitées de surnaturelles. C'est un mot impropre qui doit être banni du dictionnaire car, en vérité, le surnaturel n'existe pas, la nature embrassant dans son imensité le monde visible et le monde invisible, celui-ci aussi réel que le premier. M. Valabrègue dit que si les doctrines matérialistes continuent de se répandre, nous allons a des catastrophes causées par la haine des classes et l'égoïsme universel. « Je fais appel, dit-il, à toutes les bonnes volontés, à toutes les sincérités, à tous les secours, pour conjurer ce péril. Et si l'on n'y parvient pas, jaurai, du moins, montré — par delà la tourmente — le port où entreront nos enfants qui devront leur bonheur à nos labeurs et à nos souffrances. Nos larmes auront baptisé leurs berceaux ! »

Le Petit Journal

du 6 Avril, dans sa chronique du lundi, parle de la condamnation de Mme Rothe et, comme d'habitude, il croit spirituel de réditer les veilles plaisanteries sur les Esprits « qui viennent parler dans le pied des tables ». Ce brave M. Duquesnel ne doute pas un instant que Mme Rothe ne soit qu'une prestidigitatrice ; il en a tant vu lorsqu'il était au théâtre. Pour lui, pas de différences ! L'état d'âme de ce brave homme est celui de beaucoup d'autres, avec, cependant, une circonstance aggravante, c'est que M. Duquesnel a vu des faits où nulle supercherie n'était possible. Il cite une expérience de table qui eut lieu chez d'Ennery, le dramaturge bien connu.

La table indiqua exactement de qui venait une lettre que d'Ennery avait dans sa poche. Au commencement, il sembla qu'il y avait erreur. La table dictait une L comme première lettre du nom. Dénégation de d'Ennery. Cependant, en continuant, la table épela le nom de Léon Gambetta. C'était en effet une lettre du grand tribun. Quelle conclusion notre journaliste tire-t-il de ce fait remarquable ? Aucune. Il se contente de dire qu'il croit peu au miracle, comme si le merveilleux était ici en jeu. Cette mentalité retardataire, cette impuissance à comprendre est celle de beaucoup de nos contemporains pour lesquels la logique est lettre morte. Leur croyance matérialiste est si ancrée dans leur esprit que rien

ne saurait l'en faire déloger. Il faut en prendre son parti et faire le public juge entre ces critiques sans jugement et nous. Nous savons bien de quel côté penchera finalement la balance. Mais, en attendant, il est déplorable de voir un organe populaire aussi répandu, semer à pleines mains l'erreur et la suspicion sur une doctrine aussi noble que celle que nous défendons.

Procès-verbal de l'Assemblée générale de la Société spirite lyonnaise, 15 mars 1903

Après la lecture du Procès-verbal de l'Assemblée générale du 23 février 1902 (lequel est approuvé).

Après la lecture du compte rendu financier à ce jour, 15 mars 1903, on procède à l'élection des membres de la Commission qui est réélue à l'unanimité.

M. Brun est réélu Président ;

Mlle Renaud et M. Garin sont réélus Vice-Présidents.

L'entente fraternelle a donné son charme à cette séance qu'a précédée une courte séance d'évocation.

Conférence de Léon Denis à Paris

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*, s'est entendue avec M. Léon Denis pour organiser une grande conférence publique, le 31 Mai, jour de la pentecôte, à la salle des Agriculteurs, 8 rue d'Athènes. Le sujet est :

La vie de Jeanne d'Arc

Un droit de vestiaire de 0,25 sera perçu à l'entrée. Dans notre prochain numéro, nous donnerons l'heure exacte de cette conférence et nous ne doutons pas que tous les spirites parisiens se feront un devoir de venir applaudir le grand orateur spirite dont le dévouement à notre cause est infatigable.

AVIS

M. Delanne, continuant sa tournée de conférences fera à Nantes, le 25 Avril prochain, à la salle des Sociétés savantes, une conférence avec projections ayant pour objet : *La démonstration expérimentale de l'Immortalité*. Une seconde conférence aura lieu à Lorient, quelques jours plus tard.

Souscription pendant les conférences de Belgique

Mme Martha. . . . . 200 fr.

Souscription pour l'œuvre des conférences en Province

Mme Laetitia Parizot. . . . . . . 10 fr.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

L'extériorisation de la pensée

(*Suite*) (1)

Les hallucinations hypnagogiques

Ce n'est pas seulement au moyen de la suggestion, ou par l'emploi de la boule de cristal, que se produisent ces revivifications des images sensorielles, ces hallucinations fortes qui font reparaître dans la conscience des sensations aussi vives que celles produites par l'action des agents extérieurs, il est certaines personnes qui éprouvent des hallucinations au moment où, les yeux fermés, elles se trouvent dans cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil qui précède la perte complète de la conscience. On a donné à ces impressions le nom d'*hallucinations hypnagogiques*.

M. Alfred Maury, qui était fort sujet à éprouver ces sortes de visions, en a fait une étude intéressante dans son livre : *Le sommeil et les rêves,* et nous lui emprunterons quelques-unes de ces descriptions. (2) Suivant lui, l'hallucination hypnagogique est un indice que, durant le sommeil qui se prépare, l'activité sensorielle et cérébrale ne sera que légèrement affaiblie. En effet, quand ces hallucinations débutent, l'esprit a cessé d'être attentif ; il ne poursuit plus l'ordre logique et volontaire de ses pensées, de ses réflexions, il abandonne à elle-même son imagination et devient le témoin passif des créations que celle-ci fait naître et disparaître incessamment. Mais il n'est pas nécessaire que cette absence d'attention soit de longue durée pour que l'hallucination hypnapogique se manifeste, il suffit qu'elle ait lieu seulement une seconde, ou moins peut-être. En voici une preuve :

Le 30 novembre 1847, dit Maury, je lisais à haute voix le *Voyage dans la Russie méridionale,* de M. Hommaire de Hell : à peine avais je fini un alinéa, que je fermais les yeux instinctivement. Dans un de ces courts instants de somnolence, je vis hypnagogiquement, mais avec la rapidité de

(1) Voir le n° d'Avril p. 577.

(2) Maury. *Le sommeil et les rêves.* Ch. IV. *Les hallucinations hypnagogiques.* p. 42.

l'éclair, l'image d'un homme vêtu d'une robe brune et coiffé d'un capuchon, comme un moine des tableaux de Zurbaran : cette image me rappela aussitôt que j'avais fermé les yeux et cessé de lire ; je rouvris subitement les paupières, et repris le cours de ma lecture. L'interruption fut de si courte durée, que la personne à laquelle je lisais ne s'en aperçut pas.

Très souvent ces images mentales, comme nous l'avons déjà observé, sont des souvenirs anciens qui reparaissent. Ce sont des exhumations d'un ou de plusieurs de ces innombrables clichés qui sont enregistrés dans nos archives périspritales. En voici quelques preuves empruntées au même auteur :

Je me souviens encore qu'étant à Florence, je vis, peu de temps avant de m'endormir, un tableau de Michel-Ange, qui m'avait frappé aux Loges et je le revis ensuite en rêve. Un autre fois, à Paris, je reconnus en rêve deux figures bizarres de chasseurs à cheval qui m'étaient apparues dans mes hallucinations. Enfin, pour citer un dernier fait, je vis, il y a un mois, en m'endormant, un lion qui me rappelait celui en compagnie duquel j'étais revenu, douze ans auparavant, de Syra à Trieste, et l'aperçus en rêve avec une pose identique à celle qu'il avait, placé de même dans sa cage. L'image de ce lion m'avait été suggérée, j'en suis convaincu, par une lecture que je venais de faire sur l'instinct des animaux.

Un soir, après une journée où j'avais beaucoup lu de livres anglais imprimés sur papier satiné, je vis, à l'instant où mes yeux se fermaient et où je m'apprêtais à dormir, un papier brillant sur lequel étaient écrits trois mots anglais que j'eus le temps de lire et de comprendre.

Une autre fois, je m'étais regardé à plusieurs reprises dans un miroir pour me faire la barbe, ce qui m'avait occasionné une certaine fatigue de la vue. Le soir, étendu dans mon lit, je revis distinctement ma figure sur un fond brillant, telle que me l'avait offerte mon miroir.

Exactement comme dans le rêve, les hallucinations hypnagogiques peuvent parfois représenter des paysages, des scènes variées qui sont purement imaginaires, ou d'autres fois des reproductions exactes et fidèles de choses vues antérieurement. Citons le témoignage de notre auteur :

Les paysages qui se sont dessinés devant mes yeux fermés m'ont paru tantôt des compositions de fantaisie, tantôt la représentation de lieux, de sites que j'avais visités ou dont j'avais vu les tableaux. Ainsi la première nuit que je couchai à Constantine, ville dont l'aspect pittoresque avait fortement excité mon admiration, je revis distinctement, étant dans mon lit, et les yeux fermés, le spectacle que j'avais contemplé en réalité l'après-midi. J'ai éprouvé le même phénomène à Constantinople, deux jours après mon arrivée.

Etant à Barcelone, l'hallucination donna seulement lieu à une reproduc-

tion partielle ; je vis, dans mon lit, une maison du quartier de Barcelonette, qui n'avait pourtant que peu appelé mon attention. Enfin, à Edimbourg, à Munich, a Brest, se sont retracés, à mon œil fermé, des paysages qui m'avaient frappé durant mes excursions aux environs de ces villes. C'est particulièrement en voyage ou le soir d'une excursion à la campagne, que je suis sujet à ces hallucinations pittoresques. Après divers séjours au château de F...., situé à dix lieues de Paris, et où j'ai passé quelques heureux moments, je le contemplais fréquemment dans mes visions nocturnes, presque chaque fois sous un nouvel aspect.

L'imagination puise dans cette intarissable réserve pour en extraire les matériaux qui servent à la construction de ces tableaux imaginaires que le rêve enfante si souvent. C'est avec les éléments du *déjà vu* que nous engendrons nos rêveries ; souvent des sensations internes sont la cause efficiente qui met en action ce mécanisme mental des images, et nous donne la raison de leur choix. Les faits suivants sont instructifs à cet égard :

Une fois dit encore Maury sous l'empire d'une faim due à une diète que je m'étais imposée par raison de santé, je vis, dans l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil, une assiette et un mets qu'y prenait une main armée d'une fourchette. Endormi, quelques minutes après, je me trouvai à une table bien servie, et j'entendis dans ce rêve le bruit des fourchettes des convives. — Voici encore d'autres exemples :

Un des jours de février 1862, j'éprouvais des tiraillements d'estomac avec une saveur aigre dans la bouche. Quelque temps après, je m'asseois sur mon fauteuil, et je tombe dans une torpeur avant-coureur du sommeil. Le sang me montait au visage. Je vis alors, dans une hallucination hypnagogique, un plat couvert d'un ragoût à la moutarde d'où s'exhalait une odeur qui me rappela la sensation gustative éprouvée par moi auparavant. Une autre fois, sous l'empire d'une excitation dans les organes génitaux que j'avais constatée, étant encore éveillé, m'apparut une figure de femme avec les signes d'un hermaphrodite.

Bien des visions, dont il est question dans la vie d'anachorètes et de mystiques, doivent avoir été des hallucinations du même ordre.

Dans l'état de méditation, d'oraison, l'état d'immobilité où tombe la pensée amène une disposition au sommeil, et les images en rapport avec les préoccupations antérieures de l'esprit et du corps, doivent alors se produire. C'est ainsi que les solitaires chrétiens de l'Egypte, tels que saint Paul et saint Antoine, voyaient des images fantastiques qu'ils prenaient pour des apparitions démoniaques ; des figures obscènes étaient appelées devant leurs yeux par l'excès même de continence qu'ils s'imposaient. De pareilles illusions tourmentaient les ascètes hindous; seulement ils attribuaient aux Rakchasas ce que les moines chrétiens mettaient sur le compte de Satan.

Ce ne sont pas seulement les images visuelles qui peuvent acquérir un aussi vif caractère de réalité, toutes les autres sensations sont capables d'être ainsi évoquées ; mais il est évident que la classe d'image qui se montrera le plus fréquemment dans les hallucinations hypnagogiques sera celle du type auquel appartient l'observateur, puisque nous savons que chacun de nous pense plutôt par images visuelles, ou par images auditives, ou par images motrices, comme nous l'avons précédemment indiqué.

Chez les sujets prédisposés aux hallucinations hypnagogiques de l'ouïe, ce sont quelquefois des mots, des phrases qui surgissent tout à coup dans la tête, quand ils s'assoupissent, et cela sans être aucunement provoqués.

Il y a quelques années, raconte Maury, j'éprouvais un mal de tête par suite de douleurs rhumatismales accompagnées d'une légère congestion dans la région pariétale. Il était dix heures et je venais de me mettre au lit ; vingt ou trente secondes après m'être laissé aller au vague de la pensée, avant-coureur du sommeil, j'entendis très distinctement, quoique non cependant avec la même clarté et surtout la même *extériorité* que si j'eusse entendu une voix réelle, une phrase exclamative répétée plusieurs fois de suite. L'hallucination fut assez forte pour rappeler mon attention et me faire sortir complètement de cette somnolence commençante. La pesanteur que je ressentis au voisinage des oreilles tendait à s'accroître, et, réfléchissant sur la voix que je venais d'entendre, je reconnus parfaitement l'intonation, le rhytme du verbe d'une personne qui m'avait parlé quelques jours auparavant. Le timbre de cette voix m'avait frappé dans le moment comme le souvenir m'en revint alors.

Un matin suivant, un phénomène du même genre s'est reproduit... bien qu'au moment de me lever, je demeurais sous l'empire d'une rêvasserie qui ne s'empare de moi ordinairement que le soir. Soudain l'oreille de mon esprit, qu'on me pardonne une métaphore sans laquelle je ne saurais rendre ce que j'éprouvais, est frappé par le bruit de mon nom ; j'entends très distinctement ces mots : *Monsieur Maury, Monsieur Maury* ; et cela avec une netteté de son et un accent tellement particuliers, que je reconnus du premier coup la manière dont un de mes amis, avec lequel je m'étais entretenu la veille au soir, avait prononcé mon nom.

Dans d'autres occasions, Maury a entendu plusieurs jolis passages de mélodies qu'il avait entendues improviser dans la soirée chez le peintre Paul Delaroche, par le compositeur Ambroise Thomas. Dans une autre circonstance, étendu les yeux fermés pendant l'après-midi sur le pont d'un steamer, il entendit de nouveau un air joué la veille, près de lui, par un aveugle.

Ces hallucinations sont fugitives ; mais on peut, par la volonté, les fixer dans l'esprit assez longtemps pour les contempler et même il est possible de les évoquer ou d'en faire naître d'une nature particulière en concentrant sa pensée sur une image spéciale.

Un soir, dit-il, voulant tenter l'expérience, je pensais fortement à un portrait de mademoiselle de La Vallière que j'avais vu naguère à la Pinacothèque de Munich, et au bout de quelques minutes, comme je m'endormais, je vis la figure charmante de cette femme célèbre, mais sans pouvoir distinguer son vêtement ni le bas de son corps. Une autre fois je songeais aux clefs de l'écriture chinoise que j'avais apprises, et je ne tardai pas, en m'endormant, à voir trois de ces clefs.

Les images visuelles peuvent aussi réapparaître spontanément pendant l'état de veille et être aussi réelles que celles des objets environnants ; on donne à ces images le nom de consécutives.

Les Images consécutives

On sait que nos sensations, pour devenir conscientes, exigent un minimum de durée et un minimum d'intensité. Si ces deux conditions ne sont pas réunies, l'impression produite sur nos sens n'est pas perçue (1). Une lumière trop rapide, un son trop faible ne nous influencent pas consciemment. Mais, en revanche, lorsqu'une sensation est très souvent répétée elle acquiert une force très grande et, fréquemment, elle persiste longtemps après que la cause qui l'a produite n'existe plus ; elle peut même renaître avec toute la vivacité d'une sensation immédiate. Newton, par un effort d'attention, arrivait à reproduire une image consécutive produite par la fixation du soleil plusieurs semaines auparavant.

Taine, dans son livre sur l'Intelligence (2), cite les observations de M. Baillager qui dit : on sait que les personnes qui se servent beaucoup du microscope voient quelquefois reparaître spontanément, plusieurs heures après qu'elles ont quitté leur travail, un objet qu'elles ont examiné très longtemps. M. Baillager ayant préparé pendant plusieurs jours et plusieurs heures par jour, des cerveaux avec de la gaze fine, vit tout à coup la gaze couvrir à chaque instant

(1) Voir sur ce sujet l'étude détaillée de ces phénomènes que nous avons faite dans l'*Evolution Animique*. p. 186.

(2) Taine. L'*Intelligence*. T. I. p. 101.

les objets qui étaient devant lui, et cette hallucination se reproduisit pendant plusieurs jours.

M. Pouchet a eu également de semblables hallucinations. En se promenant dans Paris, les images de ses préparations au microscope se superposaient aux objets extérieurs. Ces visions venaient inopinément et n'étaient suscitées par aucune association d'idées. C'est en se promenant en voiture et en causant avec une personne tout à fait étrangère aux sciences que l'image de ses préparations microscopiques a surgi devant ses yeux (1).

Ces hallucinations ont une netteté particulière, car l'intensité de l'image consécutive est si grande qu'on peut la projeter sur un écran ou sur une feuille de papier et l'y fixer par le dessin. Cette reviviscence de l'image longtemps après que la sensation excitatrice a cessé d'agir, exclut complètement l'idée que l'image consécutive s'est conservée dans la rétine ; c'est dans le cerveau que cet emmagasinement a eu lieu et très probablement, lorsque l'image renaît, elle n'implique pas une nouvelle mise en activité des cônes et bâtonnets de la rétine. (Binet).

Nous savons d'ailleurs, et nous aurons occasion d'y revenir, que les images du souvenir, les images accidentelles, les hallucinations sont des sensations spontanément renaissantes et elles sont produites par l'excitation des mêmes centres que ceux où la sensation est enregistrée. « L'idée, a dit Bain, occupe les mêmes parties nerveuses et de la même façon que l'impression des sens ». MM. Binet et Ferré ont démontré expérimentalement cette vérité au moyen d'expériences intéressantes sur des sujets suggestionnables, comme nous le verrons dans la suite.

Les hallucinations volontaires.

Dans la vie ordinaire, tous les souvenirs sont des images faibles, indécises, obscures, plus ou moins vagues, dont le peu de vivacité ne permet guère de se rendre compte de leur véritable nature. Mais, nous l'avons déjà signalé, il est des exceptions nombreuses ; tous les hommes de génie dont l'imagination créatrice a enfanté des chefs-d'œuvre, possèdent une vision mentale intense, qui leur permet de voir intérieurement les produits enfantés par le travail de leur esprit.

(1) *Société de Biologie*, 1882, 29 avril, cité par M. Binet.

Dans une étude sur Balzac, Taine disait : « Il s'enivre de son œuvre, il en comble son imagination, il est *hanté* de ses personnages, il en est *obsédé, il en a la vision*, ils agissent et souffrent en lui, si présents, si puissants, que désormais ils se développent d'eux-mêmes avec l'indépendance et la nécessité des êtres réels. Réveillé, il reste à demi plongé dans son rêve. »

C'est parce que les grands écrivains sont créateurs qu'ils ont le pouvoir de susciter en nous des représentations exactes de leurs personnages fictifs. La vision violente d'un Victor Hugo, d'un Shakespeare ou d'un Dickens créé en nous la figure des objets matériels ou des tableaux, des acteurs, que leur esprit a eus devant les yeux en écrivant leurs pages immortelles. Il suffit d'ailleurs de consulter la biographie de plusieurs hommes illustres, pour acquérir la preuve que l'acte de la conception devient chez eux hallucinatoire, ou plus exactement encore, que leur pensée s'est revêtue réellement d'une forme sensible. Brierre de Boismont est un des premiers parmi les physiologistes du siècle dernier qui ait connu la véritable nature de l'image mentale et qui ait soutenu que l'hallucination, c'est-à-dire la vision objective d'un état d'âme, est parfaitement compatible avec la santé la plus parfaite. C'est pour combattre l'école matérialiste dans ses excès, qu'il a écrit son livre sur l'hallucination et il a réussi à établir ce que le bon sens nous indique, avec évidence, à savoir : qu'en supposant même que le génie de Socrate, les voix de Jeanne d'Arc, les apparitions d'un Moïse ou d'un Mahomet ne fussent que des hallucinations, celles-ci n'avaient pas réussi à troubler leur esprit et qu'il était absurde de déclarer fous, ces êtres supérieurs qui ont si puissamment agi sur les destinées de leurs contemporains et sur celles de l'humanité.

Chez les artistes, le pouvoir d'évoquer mentalement des figures ou des groupes, des paysages ou des monuments, précède toujours la réalisation matérielle de leur œuvre (1).

Raphaël voyait devant lui, dit Abercombie, le tableau de la transfiguration au moment de le peindre. Dans une de ses lettres à son ami Castiglione, il dit que l'impossibilité de trouver des modèles qui pussent poser pour ses madones, le forçait *à prendre dans son esprit* les types de ses créations.

Nous avons lu quelque part que Michel-Ange restait des journées en-

(1) Brierre de Boismont. *Les Hallucinations*, p. 405.

tières à regarder dans les airs, où il voyait se refléter l'image de sa gigantesque coupole

Léonard de Vinci, chargé par le prieur de Santa Maria della Grazia de faire le tableau de la Cène, après avoir travaillé avec une grande ardeur, s'arrêta tout à coup. Le prieur mécontent s'en plaint tant à Louis le Maure, que celui-ci enjoint à Léonard de terminer son œuvre. L'illustre peintre ne répond pas directement au duc, mais il se met à causer d'art avec cette verve qui faisait dire qu'il peignait en parlant, puis quand il voit le prince conquis, il lui démontre que les pensées se forment dans le laboratoire du cerveau, et non pas seulement sur la toile, et que souvent un artiste peint bien plus, immobile, que le pinceau à la main.

De même que les produits de l'imagination qui, toujours, sont composés avec des sensations antérieures, les souvenirs, chez les visuels, peuvent arriver par l'exercice, par la volonté, jusqu'à être rendus aussi visibles que les objets ordinaires. M. Brierre de Boismont possédait cette faculté. Voici comment il rend compte de ce phénomène :

Fréquemment nous apercevons la figure d'un ecclésiastique de nos amis que nous avons choisi pour sujet d'expérience, à cause de son caractère très prononcé. Or, voici ce que nous avons constaté : Dans les commencements, cette image se présentait dès que nous l'appelions, aujourd'hui elle se montre de temps en temps à notre insu. Elle a la grandeur et les attributs du modèle ; nous distinguons ses traits, la coupe de ses cheveux, l'expression de son regard, son costume et tous les détails de sa personne. Nous le voyons sourire, parler, prêcher, nous notons même jusqu'à ses gestes habituels. Cette représentation mentale est visible pour nous, que nos yeux soient ouverts ou fermés. L'image nous paraît extérieure et antérieure dans la direction du rayon visuel, elle est vaporeuse, d'une autre nature que la sensation objective, mais nous la voyons délimitée, colorée et ayant dans son mode spécial tous les caractères qui existent dans la réalité. Il est donc impossible dans ce cas de nous servir d'une autre expression que celle du mot *voir*. En vain affirmera-t-on que voir un objet ou se le représenter sont deux choses dissemblables, qu'il y a un abime entre ces impressions, nous répondrons que nous avons la sensation d'une idée-image si bien dessinée, que si nous étions peintre, ce ne serait pas seulement la ressemblance, mais encore un rayon de la lumière intérieure que nous reproduirions sur la toile.

En concentrant son attention sur une image mentale, en répétant souvent cet exercice, on arrive, comme on le dit maintenant, à *visualiser*, c'est-à-dire qu'on parvient à donner à la représentation mentale assez d'intensité pour qu'elle atteigne le degré de réalité d'une véritable sensation visuelle. Un professeur de dessin,

M. Boisbeaudran, avait habitué ses élèves à bien examiner un modèle, puis il l'enlevait et faisait ensuite dessiner ce modèle de mémoire. En interrogeant ses élèves, il constata que chez presque tous l'image du souvenir, qui était d'abord confuse et disparaissait rapidement, pouvait ensuite être rappelée : « D. — Voici quatre mois que vous vous exercez, éprouvez-vous toujours autant de peine ? — R. Non, l'image est beaucoup plus distincte que dans les premiers temps, et, si elle s'en va, je la fais revenir presque à volonté ». Cette réponse a été confirmée par tous les autres élèves. M. le Dr Judée, qui a rapporté ces expériences, dit que son frère, professeur de dessin dans un séminaire, a obtenu les mêmes résultats de ses élèves.

Voici deux exemples où cette puissance de vision mentale atteint le plus haut point, cette limite où le souvenir volontaire se confond presque avec l'hallucination proprement dite (1) :

Un peintre qui avait hérité en grande partie de la clientèle du célèbre sir Josué Reynolds, et se croyait un talent supérieur au sien, était si occupé qu'il m'avoua, dit Wigan (2), avoir peint dans une année trois cents portraits grands et petits. Ce fait serait physiquement impossible : mais le secret de sa rapidité et de son étonnant succès était celui-ci : il n'avait besoin que d'une séance pour représenter le modèle. Je le vis exécuter sous mes yeux, en moins de huit heures, le portrait en miniature d'un gentleman que je connaissais beaucoup ; il était fait avec le plus grand soin et d'une ressemblance parfaite.

Je le priai de me donner quelques détails sur son procédé, voici ce qu'il me répondit : Lorsque le modèle se présentait, je le regardais attentivement pendant une demi-heure, esquissant de temps en temps ses trait sur la toile. Je n'avais pas besoin d'une plus longue séance. J'enlevais la toile et je passais à une autre personne. Lorsque je voulais continuer le premier portrait, *je pensais l'homme dans mon esprit, je le mettais sur la chaise, où je l'apercevais aussi distinctement que s'il y eut été en réalité* ; et je puis même ajouter avec des formes et des couleurs plus arrêtées et plus vives. Je regardais de temps à autre la figure imaginaire, et je me mettais à peindre ; je suspendais mon travail pour examiner la pose, absolument comme si l'original eût été devant moi ; *toutes les fois que je jetais les yeux sur la chaise, je voyais l'homme.*

Mais peu à peu, ce peintre en arriva à confondre ses visions imaginaires avec la réalité et il devint fou. C'est précisément parce que nos souvenirs n'ont jamais l'intensité des sensations, que nous

(1) Brierre de Boismont. *Les Hallucinations*. p. 26 et 451.

(2) Wigan. *New wiew of insanity : The duality of the mind*. p. 123.

distinguons toujours parfaitement, à l'état normal, les images mentales des objets extérieurs, alors même que ces créations de l'esprit auraient une très grande vivacité. L'intensité des sensations est de beaucoup supérieure à celle des souvenirs ; mais lorsqu'une image surgie dans le cerveau arrive jusqu'au degré d'objectivité où on ne peut plus la discerner des impressions sensorielles, alors s'impose à l'esprit la conviction que cette image est aussi réelle que les autres, qu'elle existe dans l'espace, et ainsi naît la véritable hallucination.

De tout ce que nous avons vu jusqu'alors, et de l'étude approfondie de la question faite par les psychologues, il résulte que la nature cérébrale des images n'est plus contestable. « On a établi, dit M. Binet (1), que chaque image est une sensation spontanément renaissante, en général plus simple et plus faible que l'impression primitive, mais capable d'acquérir, dans des conditions données, une intensité si grande qu'on croirait continuer à voir l'objet extérieur. On trouvera dans les ouvrages spéciaux la démonstration complète de ces vérités qui ont fini par devenir banales ; elles ne servent plus qu'à défrayer les traités psychologiques de second ordre. »

Nous pensons qu'on peut aller beaucoup plus loin dans l'étude des images mentales et qu'il ne suffit pas d'affirmer simplement leur origine cérébrale. Les faits nombreux que nous possédons aujourd'hui permettent de croire à la matérialité de l'image mentale, à sa substantialité, qui paraît établie par les déductions que l'on peut tirer de l'étude des hallucinations provoquées au moyen de la suggestion. C'est sur ce point que nous allons faire porter la discussion.

Gabriel DELANNE.

A suivre.

(1) Binet. *La psychologie du raisonnement*, p. 17.

Une séance avec Eusapia Paladino

Nous trouvons dans les nos 2 et 3 de *La Médianita*, la nouvelle Revue publiée à Rome par Enrico Carreras, le récit suivant d'une séance tenue le 6 janvier de cette année avec Eusapia Paladino, dont les facultés médianimiques semblent se développer de jour en jour.

Nous ne pouvons que nous associer sans réserve aux réflexions dont l'auteur fait suivre ce compte-rendu, qui nous paraît d'un tel intérêt, que nous croyons devoir le reproduire *in-extenso*.

Le Traducteur : O. DUSART.

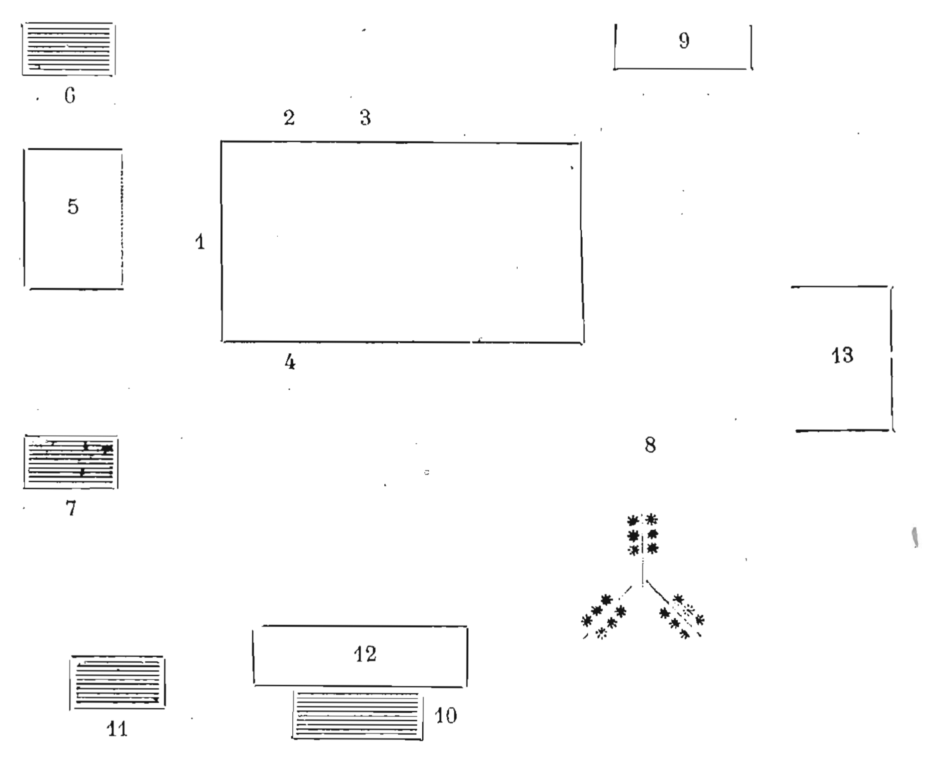
Grâce à l'exquise courtoisie du prince Dom Romolo Ruspoli, j'ai eu la bonne fortune exceptionnelle d'assister à une séance avec Eusapia Paladino, dans la soirée du 6 janvier de la présente année.

Ce n'était pas la première fois que j'étais témoin des phénomènes médianimiques produits en présence du fameux médium napolitain ; mais je n'avais jamais pu les contrôler selon mon désir, soit à cause du nombre des personnes présentes, soit par égard pour le maître de la maison, ou pour toute autre cause, tandis que le soir du 6 janvier nous n'étions que trois : le prince, notre hôte, le major F. O. et moi-même.

Je pus donc tout à ma volonté contrôler les phénomènes et le médium, en commençant par l'examen de ses vêtements, tandis qu'il enlevait son corset et se préparait à la séance dans un petit salon voisin. Il n'entre jamais personne dans cette chambre, par la volonté expresse du prince, qui craint que la présence journalière d'étrangers ne puisse nuire d'une façon quelconque à la réussite des séances.

Le parquet de la salle des séances est recouvert d'un tapis et, comme meubles, il ne s'y trouve qu'une armoire à glace servant de garde-robes et dont le prince, sur ma demande, nous fait inspecter l'intérieur ; un divan très simple, trois petites tables dont l'une, obstruant complètement l'encadrement e la porte N° 10 de la figure ci-dessous, est chargée de divers objets, tels que photographies étalées en ordre, un cendrier et une lanterne rouge allumée. L'encadrement d'une autre porte, N° 5 profond d'environ 0.80 centimètres, sert de cabinet médianimique. Il est fermé par

deux rideaux en drap vert. Après avoir visité ce cabinet, nous y plaçons un bassin avec de l'eau fraîche, une casserole d'eau bouillante à la surface de laquelle est de la paraffine fondue ; enfin une guitare et une mandoline.



N· 1 Eusapia Paladino. — N· 2 Prince Ruspoli. — N· 3 Major F. O. — N· 4 Enrico Carreras. — N· 5 Cabinet noir. — N· 6 Table ronde sur trois pieds. — N· 7 Chaise portant une carafe avec un verre renversé sur le goulot. — N· 8 Une suspension à trois branches portant des lampes électriques de 16 bougies chacune. — N· 9 Grande fenêtre. — N· 10 Une porte située à quatre mètres de distance du point où nous nous trouvons et au voisinage de laquelle, au N· 11, se voit le commutateur de la lumière électrique. — N· 12 Table portant la lanterne rouge. — 13 Porte par laquelle nous sommes entrés dans la salle.

A dix heures et demie, après nous être assurés que les portes 5 et 10 sont bien fermées à clef et avoir fermé la porte N° 13, dont le major gardera la clef dans sa poche, nous prenons place autour d'une table de 1 mètre de long sur 0.60 de large et 0.65 de hauteur, pesant environ 4 kilog., dans l'ordre indiqué sur la figure.

Nous causons depuis cinq minutes avec Eusapia, nos mains faisant la chaîne sur la table, lorsque cette table, *en pleine lumière blanche*, oscille pendant un instant, puis se soulève successivement des quatres angles et venant vers chacun de nous, nous touche la bouche avec une grande délicatesse.

Le Prince demande : « Vous avez voulu sans doute nous embrasser ? »

La table se lève vivement sur deux pieds, frappe trois coups énergiques et reproduit le mouvement précédent. *Elle se soulève complètement de terre,* restant au moins deux secondes en l'air, *tandis qu'Eusapia ne fait aucun mouvement ni des mains ni du corps.* La table ne reste pas immobile, mais ondule doucement comme le ferait un morceau de fer dont on approcherait un aimant à une distance telle qu'il serait déplacé sans être complètement attiré.

« Est-ce John ? » dit le Prince.

Aussitôt la table ronde N° 6, qui est à sa droite, se porte en avant en glissant, jusqu'à ce qu'elle touche le flanc droit du prince ; puis, se soulevant sur un pied, frappe deux coups.

(Comme renseignement pour les lecteurs et pour éviter d'inutiles répétitions, je rappelle que les coups convenus entre les forces occultes qui produisent les phénomènes et les expérimentateurs ont reçu la signification suivante :

« 2, Non. — 3, Oui. — 4, Parlez. — 5, Faites l'obscurité. — 7, Faites la lumière).

« Puisque vous n'êtes pas John (1), vous êtes peut-être ma mère ? » Trois coups sont aussitôt frappés sur les épaules du prince. Il sent nettement les trois légers chocs ; pour nous, nous entendons le bruit, mais nous ne voyons rien.

Alors commence une vive conversation entre le prince et la petite table, qui se soulève tantôt complètement, tantôt en partie ; tantôt frappe avec ses pieds les coups convenus et tantôt heurte son bord au dossier de la chaise du prince.

(1) Pour les rares lecteurs qui ne sont pas encore au courant de ce genre de phénomènes, je dirai que John est une personnalité qui semble être l'auteur des phénomènes les plus importants, qui depuis de nombreuses années se manifestent par Eusapia.

Il reste entendu que pour plus de commodité je parle provisoirement de John et des autres personnalités, comme si elles étaient tout à fait réelles, me réservant de présenter à la fin de ce récit quelques réflexions à ce sujet.

John, d'après son dire, aurait été le père d'Eusapia dans une autre existence. Beaucoup d'expérimentateurs, parmi lesquels le prince Ruspoli, l'ont vu souvent apparaître sous la forme d'un homme de haute taille et très corpulent, vêtu comme les Radjahs indiens. Les manifestations, dans certaines séances, d'une force vraiment herculéenne, la largeur et l'extrême puissance des mains matérialisées du susdit John, que j'ai pu constater dans une autre occasion, sont en rapport avec sa stature.

A un moment le rideau s'agite derrière Eusapia et se gonfle comme sous l'effort du vent. Pour moi, qui suis tout près, je me penche presque jusqu'à le toucher, mais je ne sens aucun courant d'air et en même temps je constate à travers la fente produite par le soulèvement du rideau qu'il n'y a là personne.

Eusapia reste presque immobile, sauf quelques légers mouvements nerveux des mains, qui ne perdent jamais le contact ni du prince ni de moi et sont vivement éclairées par la lumière électrique.

En même temps nous entendons la guitare et la mandoline s'agiter derrière les rideaux.

Cinq coups frappés dans la table que nous entourons et que j'appellerai la blanche, pour la distinguer de la ronde, réclament l'obscurité. Le prince se lève, tourne le commutateur, ne laissant que la lumière rouge et reprend sa place.

Des trois becs garnissant la suspension, deux sont blancs et le troisième rouge. Ce sont eux qui sont alternativement éteints ou rallumés ; la lanterne rouge placée sur la table N° 12 reste allumée pendant toute la séance.

Aussitôt les rideaux s'agitent plus vivement qu'auparavant, tantôt vers ma gauche, mais plus particulièrement vers la droite du prince, qui annonce de légers contacts aux bras et aux épaules et nous entendons, en effet, de son côté le bruit de petits coups. Enfin il déclare qu'il est embrassé par sa mère, qu'il reconnaît à certains signes spéciaux.

Pour moi, je ne vois rien que le rideau qui s'allonge vers lui, de sorte que par l'ouverture qui se produit j'aperçois parfaitement une fente de la porte à travers laquelle pénètre la lumière extérieure, qui tantôt se masque et tantôt se projette sur les épaules d'Eusapia, selon les mouvements du rideau. Chaque rideau étant large d'un demi-mètre, je puis, chaque fois que l'un d'eux se relève, apercevoir tout le cabinet médianimique.

Je demande alors au mystérieux opérateur si je puis aussi être touché.

J'ai eu à peine le temps de formuler mon désir, que le rideau de mon côté s'agite, s'allonge vers moi et quelque chose comme une main me donne de petites tapes sur la joue droite, celle qui est du côté opposé au rideau. Je me sens ensuite serré aux ongles, à la

lèvre inférieure, en même temps que quelque chose appuye sur la pointe de mon nez.

J'annonce à haute voix ce que je ressens et le prince déclare que c'est une façon dont sa mère, morte depuis plusieurs années, se sert pour se faire reconnaître. Car c'est ainsi qu'elle avait coutume d'agir avec le prince, en badinant, lorsqu'il était encore jeune.

Trois coups frappés sur mes épaules confirment l'exactitude des assertions du prince. Je dis alors :

« Qui que vous soyez, vous qui m'avez touché, je vous remercie. Mais je serais encore bien plus heureux si je pouvais obtenir la preuve de la survie de quelqu'un m'ayant appartenu. En parlant ainsi je pense à un frère, à une tante et à une cousine, morte depuis un an environ.

La table ronde qui est derrière le prince se soulève, quoique aucun de nous ne la touche et frappe trois coups vigoureux. « Que signifie cela ? Mon souhait va-t-il être exaucé ? Dans ce cas dites-moi si quelqu'un de ceux qui m'ont appartenu est ici présent. »

La table répète les trois coups.

« Donnez-moi donc votre nom. »

Et la même table ronde frappe successivement les trois lettres M. A. R., retombant chaque fois après un très rapide soulèvement complet.

« Vous voulez dire Maria ? »

Trois coups me répondent très nettement, suivis de cinq autres. Je me lève alors, je tourne la manivelle du commutateur électrique et la suspension étant complètement éteinte, je reprends ma place.

Derrière moi et en face de la porte 10 la lanterne rouge reste toujours allumée, projetant sa lumière sur la paroi voisine, tandis que nous restons dans l'ombre. En outre les fentes de la porte elle-même apparaissent avec des stries lumineuses, à cause de l'éclairage de l'antichambre, de telle sorte que le prince et le major qui me font face, continuent à voir suffisamment ce qui se passe dans la chambre.

Quant à moi, je vois devant moi les figures de ces messieurs qui, colorées par un filet de lumière rouge réfléchie, se détachent sur le fond obscur de la paroi.

Je vois aussi à ma droite comme une traînée de lumière lunaire, qui éclaire la pièce, en pénétrant par l'imposte restée découverte de

la grande fenêtre, car la rue est éclairée par une lampe électrique à arc et par du gaz.

Eusapia respire avec peine et pousse de très faibles gémissements, mais elle reste immobile. Elle me dit bientôt d'une voix faible : « faites bien attention : voici ma main droite. »

En disant ces mots, elle l'introduit entre le collet de mes vêtements et mon cou, au niveau du sterno-cléïdo-mastoïdien.

Je m'assure que c'est bien sa main droite, puis elle la remonte vers ma joue gauche, de telle sorte que cette main restait prise entre mon collet et ma joue.

De ma main gauche restée libre j'exécute constamment des mouvements d'exploration, pour m'assurer de la position du torse, de la tête et de la main droite d'Eusapia, dont la main gauche est tenue par le prince.

Le major F. O. est toujours à la gauche du prince. A un moment une main inconnue me serre énergiquement le bras gauche, puis, le rideau se soulevant, je me sens caresser avec une grande douceur sur les joues et sur le front.

« Qui êtes-vous ? » — On me touche de nouveau, mais sans me répondre.

« Seriez-vous Maria ? » Trois coups sur les épaules et trois petites tapes sur la joue droite me donnent aussitôt une réponse affirmative.

« Si c'est bien toi, ma chérie, donne-m'en la preuve. Tu sais que je t'aimais comme une sœur. » Une voix très faible, presque murmurée, m'interrompt en me disant à l'oreille : « Oui ! Oui ! »

Puis les caresses recommencent avec une délicatesse et un caractère profondément affectueux. Je sens ensuite contre ma joue gauche le contact d'une autre joue tiède, ronde et résistante, comme serait la chair réelle d'une dame jeune, dont la chevelure abondante et lisse, mais comme peignée, me couvre l'oreille gauche et le front. En même temps deux bras m'entourent le cou ; la tête inconnue se presse plus intimement contre la mienne et une voix prononce à mon oreille, avec une grande tendresse et une profonde émotion :

« Enrico ! Enrico ! » — Est-ce bien toi, ma chérie ? » — « Oui, Enrico ! » Puis de nouvelles caresses des plus expressives. Comme je me trouve sérieusement ému, une main invisible sort des rideaux, s'allonge et avec une merveilleuse précision et une

grande légèreté m'essuye les yeux, en me passant successivement le rideau sur chacun d'eux.

Mes deux compagnons ont aussi entendu cette voix un peu éteinte qui m'a parlé et le prince a vu à plusieurs reprises le rideau se relever et me toucher.

« Maria ,désires-tu me dire quelque chose pour ceux que tu as laissés sur terre ? » Deux coups me répondent que non.

« Pourquoi non ? Peut-être ne peux-tu pas parler ? »

Trois coups répondent : Oui.

« Mais comment te trouves-tu ? Es-tu heureuse ? ».

Trois coups énergiques me répondent : Oui, frappés d'abord sur mes épaules et ensuite sur la table.

« Ne peux-tu me donner une preuve de ta présence et de ton identité ? Par exemple, ne peux-tu prendre un crayon que j'ai dans ma poche et écrire quelque chose pour moi ou pour ta famille ? »

Aussitôt une main furtive et très légère pénètre rapidement jusqu'à mon gilet, y saisit le crayon contenu dans la poche et le lance vers le fond de la chambre, où nous l'entendons retomber.

En même temps Eusapia retire sa main droite de dessous mon collet, me saisit la main gauche et se met à la secouer nerveusement au-dessus de quelques feuilles de papier que j'avais placées par précaution sur la table blanche.

Ne comprenant pas le but de cette manœuvre, je lui demande : « Voulez-vous écrire ? »

« Oui » me répond Eusapia, en heurtant trois fois ma main gauche contre la table.

« Alors je vais prendre le crayon ? » — « Non ».

« Mais alors ? — « Faites de la lumière ! » est-il répondu par coups frappés.

Je me lève donc, j'allume le bec rouge et je reprends ma place. Je remarque qu'une feuille est toute barbouillée de graphite.

Instinctivement je saisis la main droite d'Eusapia, je l'examine avec le plus grand soin, surtout sous les ongles, et je ne trouve absolument rien de suspect.

Eusapia me regarde avec cette étrange fixité des yeux et cette atonie faciale qui lui sont particuliers pendant les séances, puis

elle me demande : « Vous n'avez rien trouvé ? » — « Non ». — « Alors, donnez-moi la main ».

Aussitôt elle me saisit la main gauche, allonge mon index avec une impatience nerveuse et replie les autres doigts. Les yeux fixés devant elle et se servant de *mon index* comme d'un crayon, elle commence à écrire. Je m'aperçois avec surprise que *le bout de mon index fait fonction de crayon* et écrit nettement mon nom : « Enrico. » Mes compagnons constatent le fait en même temps que moi. Nous examinons de nouveau la main d'Eusapia et nous n'y trouvons aucune trace de graphite.

Il est essentiel de faire remarquer qu'Eusapia porte des manches très courtes, qui découvrent les poignets et, en outre, qu'elle est illettrée et que c'est avec la plus grande peine et beaucoup d'efforts qu'elle parvient à tracer son nom.

« Avez-vous vu ? » me dit-elle.

Oui, j'ai vu parfaitement et mes compagnons ont vu comme moi cet étrange phénomène de l'écriture réellement directe, que d'autres expérimentateurs, parmi lesquels Vizani Scozzi, avaient déjà constaté en présence d'Eusapia.

Le major prend alors ma place et aussitôt Eusapia, avec la main droite, fait sur la feuille de papier un signe de croix, après lequel apparaît une croix nettement dessinée comme avec un crayon (1).

Après avoir de nouveau éteint la lumière électrique, je vais occuper à la gauche du prince Ruspoli la place marquée n° 3.

La lanterne rouge allumée sur la table N° 12 devant la porte N° 10 qui me fait face, me permet de distinguer toutes les ondulations du rideau, derrière Eusapia, ainsi que la silhouette du Major F. O.

Je vois donc, et le prince Ruspoli voit aussi bien que moi, que depuis un instant le rideau se gonfle et tend à couvrir la tête du major, qui déclare aussitôt qu'on vient de le saisir et de l'embrasser.

En même temps, je vois se découvrir la fente lumineuse qui est derrière le médium dans le cabinet. Alors commence une scène étrange et émouvante, qui dure une demi-heure.

(1) Nous signalons ce fait aux amateurs de démonologie. Si le Diable, qui est censé produire les phénomènes, fait le signe de la croix, au moyen duquel on le chasse, à qui se fier grand Dieu ! (N. d. l. r.)

Le major s'entend d'abord appeler par son nom de baptême, d'une voix faible qui lui parle à l'oreille, puis on lui caresse les cheveux et la figure, tandis que deux bras l'enveloppent et qu'on l'embrasse : c'est, enfin, une pantomime d'un effet singulièrement émotionnant.

Le major F. O. déclare de la façon la plus absolue que l'être mystérieux qui, à travers le rideau s'est comporté comme un être humain,est l'esprit même de celle qui fut sa mère et qu'il a perdue depuis bien des années. Certaines paroles qui lui ont été dites à l'oreille, le dialogue échangé à voix très basse entre lui et l'invisible interlocutrice, certaines particularités de ses caresses et de ses baisers lui en donnent la certitude. Il est à remarquer que, quelques semaines auparavant, le major était encore sceptique pour le spiritisme et que son caractère net ne le portait à rien moins qu'au mysticisme.

Pendant que cette scène se déroulait, le prince se sentait frapper sur les épaules et recevait des caresses qui avaient les caractères particuliers de celles que lui prodiguait sa mère. Tout à coup il pousse des exclamations de surprise, en constatant que ses mains sont frottées avec un objet qu'il reconnaît bientôt pour un portrait miniature entouré de son cadre, représentant la princesse sa mère et qui, avant la séance, était pendu au mur de la salle qui précède celle où nous nous trouvons.

De telle sorte que ce portrait n'est autre chose qu'un apport qui a traversé la porte close.

Tandis que nous émettons cette opinion, quelque chose comme une lourde main frappe sur les épaules du prince et une voix d'homme quelque peu enrouée l'appelle par son nom.

« Etes-vous john ? » demande le prince. Deux coups lui répondent : « Non. » — « Qui êtes-vous donc ? » — « Enrico ! » lui dit à l'oreille la voix mystérieuse que nous entendons aussi.

« Mon père ? » — « Oui. »

Et aussitôt une figure barbue s'approche et l'embrasse sur la bouche.

Il ne faut pas perdre de vue que ces faits se passent *en même temps* que la scène qui se développe en face. Je demande d'être aussi embrasé et à peine ai-je formulé cette requête, que deux lèvres tièdes entourées d'une épaisse moustache retroussée se posent sur mon

front, tandis que ma tête et celle du prince sont rapprochées et pressées délicatement l'une contre l'autre par deux mains robustes à température normale.

Le prince me déclare alors que son père portait deux grosses moustaches taillées à la Victor Emmanuel.

A ce moment nous voyons, aussi bien l'un que l'autre, quelque chose qui ressemblait à la forme d'une tête unie à un tronc humain, sortir des rideaux à un mètre au dessus de la tête du médium et s'avancer, comme en planant, au dessus de la tête du major, qui déclare aussitôt qu'on l'embrasse.

Peu d'instants après, nous entendons résonner le cristal de la carafe posée sur la chaise N° 7 derrière le major F. O. et celui-ci pousse une exclamation de surprise, suivie aussitôt du bruit de l'eau qu'on avale.

« Ils m'ont donné à boire ! » s'écrie bientôt le major, en reprenant haleine.

Je formule alors *mentalement* le souhait que l'échanson inconnu me donne aussi à boire.

A peine ma pensée est-elle formulée, que je sens aussitôt le froid du goulot de la bouteille sur mes lèvres. Je bois ainsi trois longues gorgées, puis la carafe va aux lèvres du prince qui peut à peine en boire une gorgée. Le médium dit alors :

« Attention.... Ne touchez pas... »

Avec les plus grandes précautions, j'allonge une main sur la table, sans abandonner complètement celles de mes co-assistants et je sens quelque chose de chaud que je parviens à reconnaître pour la casserole contenant la paraffine.

« Quelque chose est-il imprimé ?» — « Non » murmure le médium.

Je cède à la curiosité ; je romps la chaîne, je prends la casserole et faisant quatre à cinq pas, je vais examiner la paraffine à la lumière que donne la fenêtre.

Je constate au centre une dépression sans aucune forme définie, parce que la paraffine encore trop chaude tend à tout effacer.

Je vais alors pour remettre la casserole derrière le rideau et je la pose au seuil du cabinet noir. Tandis que je suis ainsi penché, quelque chose comme une main passe dans mes cheveux et me les tire légèrement.

Je me relève pour retourner à ma place ; mais comme il me semble que la casserole est trop en avant, je commence à me baisser de nouveau pour la porter plus avant ; mais une main énergique me donne deux chocs dans la poitrine, si bien que cela me fait reculer et en même temps la casserole est reportée sur la table, avant que j'aie pu regagner ma place.

Alors le médium, d'une voix carverneuse, ordonne au major et à moi de se mettre debout et de lever les bras en l'air : Nous agissons en conséquence. Aussitôt une main puissante saisit les nôtres, qui sont au moins à un mètre et demi au dessus du plateau de la table et à un mètre de la tête d'Eusapia, qui continue à gémir.

On rallume la lampe rouge. A la faveur de sa lumière nous voyons tous la table ronde N° 6, se lever complètement et *tandis qu'elle se tient en l'air*, sort de sa surface une main qui montre les deux premières phalanges. Peu après la table se pose à terre et la mystérieuse petite main, parfaitement formée, aux doigts fuselés de dame, sort en montrant les trois phalanges complètes de quatre doigts et frappe trois coups sur le bord de la table elle-même, pour répondre au prince, qui demande si sa mère est l'auteur de cette manifestation.

Chacune de ces deux apparitions dura environ deux secondes.

Une autre apparition de main, continuée cette fois jusqu'au poignet, sort des rideaux. Tandis que le prince la voit nettement près de lui, je m'avance, je regarde derrière les rideaux bien éclairés, mais je ne vois rien. Il semblerait donc que la solidification de la main (la Chyrostéréose, comme l'appelle le professeur Tummolo) sort de l'épaisseur même du rideau.

Après quelques autres phénomènes de moindre importance, on refait la lumière, en se décidant à terminer cette séance qui dure depuis trois heures et qu'il n'avait pas été possible de terminer plus tôt, à cause de l'opposition formelle des personnalités qui se manifestaient.

Eusapia se met debout, s'appuyant sur nous ; ses yeux sont ouverts, mais sans aucun indice de conscience : elle semble en état de somnambulisme. A un moment elle s'arrête au milieu du salon, en pleine lumière électrique ; elle me regarde avec fixité, puis esquisse lentement un geste vers le milieu de ma poitrine, mais à une distance de vingt-cinq centimètres. Elle retourne vers le prince, saisit

l'extrémité de la manche de son vêtement, l'applique fortement sur le poignet et fait *au dessus du drap de cette manche* une croix avec le bout de son index. Elle relève ensuite la manche, découvre le poignet sur lequel elle montre, tracée comme avec un crayon, une croix au point correspondant au signe dessiné extérieurement.

Toujours avec ces mêmes mouvements d'automate, Eusapia repète le même signe vers la poitrine du prince, au dessus du collet de sa jaquette et de celle du major.

Tous ces traits *formés dans l'air* font aussitôt apparaître sur les points correspondants des collets, des plastrons, ainsi que des poignets, des dessins bien formés.

Quoique tout ceci se soit passé en pleine et vive lumière et que dans ces conditions toute fraude soit rendue impossible, j'ai voulu néanmoins examiner la main d'Eusapia, mais je n'y ai rien trouvé de suspect ni aux doigts, ni entre la chair et les ongles. Eusapia, toujours en somnambulisme, émettant, comme un muet, des sons gutturaux, passe dans la salle contiguë à celle où nous nous trouvions et là, étend les mains comme le ferait un magnétiseur, jusqu'au voisinage de certains objets placés sur une console avec glace. En peu de temps tous ces objets se déplacent, comme s'ils étaient attirés par la main d'Eusapia, si bien que l'un d'eux tombe à terre.

Par le même procédé elle déplace un écran en soie d'environ un mètre carré et un support de vase de fleurs qui se trouvaient près d'elle.

Enfin elle tombe épuisée sur un divan, où elle murmure des paroles inconnues, au milieu desquelles nous distinguons à plusieurs reprises : « Charles.....Charles...que me fais-tu ?» Il semble, comme le fait remarquer le prince Ruspoli, qu'elle fait allusion au professeur Charles Richet.

J'essaie de faire quelques passes transversales, pour l'aider à revenir à l'état normal, mais à ma grande surprise, je sens que sa tête est entourée de courants froids d'une grande intensité.

Je me demande si je ne suis pas victime d'une illusion de mes sens et je prie le prince et le major de contrôler le fait : tous deux affirment qu'ils sentent des courants froids souffler autour de la tête d'Eusapia, qui se plaint vivement et se jette en arrière chaque fois que nous approchons les mains du pariétal gauche, où elle porte, comme on sait, une profonde cicatrice. L'heure étant très avancée,

le major et moi nous nous retirons, laissant Eusapia encore tout engourdie.

Le lendemain matin, je trouve sur le plastron de ma chemise, sous la cravate, une croix tracée à la *mine de plomb* !

Tel est le récit pur et simple de cette séance si importante. Qu'il me soit permis maintenant de la faire suivre de quelques observations.

Je tiens avant tout à insister sur les conditions de contrôle toutes spéciales, observées pendant toute la séance et qui sont dues au nombre extrêmement restreint des assistants, à la lumière qui plus ou moins éclatante, directe ou réfléchie, a cependant toujours éclairé la salle ; à la tranquillité exceptionnelle d'Eusapia qui en dehors des courts moments où elle crispait nerveusement les mains, n'a jamais fait aucun mouvement ni des jambes, ni des bras, ni de la tête.

Il faut ajouter à cela que le prince, aussi bien que moi, nous étions parfaitement habitués aux séances médianimiques, ce qui nous permettait de rester constamment maîtres de nous-mêmes.

Le prince a pu paraître un peu trop enthousiaste à certains moments ; mais cela était plus apparent que réel et ce que beaucoup prendraient pour de l'enthousiasme n'était autre chose que la conviction profonde de la présence positive de la défunte princesse, sa mère, de John et des autres personnalités, conviction établie sur les résultats *de plus de deux cents* séances avec Eusapia .Quant à moi, je ne me laissai pas entraîner un seul instant et j'exerçai constamment avec sang-froid la plus sévère critique, comme je l'ai fait dans d'autres cas où la marche des séances devenait peu rassurante. Ceux qui ont assisté avec moi aux dramatiques séances de la famille Randone, dont je m'occuperai bientôt, peuvent en témoigner.

Il faut dire encore que nous nous trouvions dans un milieu, aussi bien moral que matériel, qui favorisait singulièrement le contrôle.

Celui qui nous recevait est un gentilhomme dont l'éminente situation sociale écarte tout soupçon, et le major porte un uniforme qui est une sûre garantie d'honneur et d'intelligence. La salle où nous nous trouvions donne d'un côté sur la rue ; deux autres répondent au cabinet du prince et à l'antichambre, toutes parties brillamment éclairées par l'électricité, tandis que le quatrième côté commu-

nique avec un petit salon dont on ne pouvait pas ouvrir la porte, car la clef en avait été enlevée et remise au major, qui la garda dans sa poche. En outre, si on avait ouvert cette porte, on eût entendu le bruit de la serrure et un flot de lumière électrique eût illuminé le salon. Il n'y avait ni tentures, ni portes murées, ni placards dans le mur, ni cheminées, tuyaux ou conduits autres que les fils amenant l'électricité au lustre ; rien, en un mot, ne pouvait donner lieu à un soupçon.

Nous occupions une extrémité du salon à laquelle personne ne pouvait parvenir sans traverser la zone lumineuse produite par la fenêtre.

On voit que les garanties morales et matérielles sont nombreuses et sérieuses dans ces conditions si différentes de celles que l'on rencontre dans certains cercles, au milieu d'inconnus, avec des médiums payés et sans aucune possibilité de contrôle efficace.

Comment expliquer les phénomènes ?

Mais, pourra-t-on peut être nous objecter, êtes-vous bien certains de la réalité *objective* des phénomènes que vous avez décrits ?

Je crois pouvoir l'affirmer. Il faut d'abord exclure l'hypothèse d'hallucination, car pendant toute la séance elle aurait dû être tantôt collective, tantôt individuelle ; en outre, elle aurait dû s'exercer sur tous nos sens à tous et chez tous avec une même intensité et des résultats identiques. Bien plus, pour repousser l'hypothèse de l'hallucination, nous avons les preuves matérielles : la casserole avec la paraffine portée deux fois de suite sur la table, où elle resta ; l'eau ingurgitée par nous tous, qui m'avait laissé les moustaches mouillées et qui, en s'échappant, mouilla mon pantalon ; le crayon enlevé de ma poche et retrouvé sur le parquet ; le portrait de la princesse venu à travers la porte close se poser sur la table ; enfin la feuille de papier, les poignets, les collets, le plastron de ma chemise, marqués à la mine de plomb par mon index ou celui d'Eusapia et *sans le moindre contact.*

Il me semble donc que, même sans tenir compte de ces rayons lumineux que projetaient les fentes de la porte, chaque fois que les rideaux se soulevaient ou s'écartaient, sans compter encor les sensations produites par les cheveux tirés, par les baisers donnés à moi et à mes co-assistants à la séance, les raisons ci-dessus énumérées suffiraient bien pour autoriser à rejeter l'hyppothèse de l'hallucination.

Ainsi donc, les phénomènes sont bien réels et objectifs.

Mais, qui les a produits ? Ce ne fut certes pas Eusapia, car elle est restée parfaitement immobile et constamment contrôlée. Ce ne fut pas davantage par moi ni par les autres assistants, car à aucun moment nous ne nous sommes perdus de vue et nous sommes toujours restés en contact. Ce ne fut pas davantage par un étranger, car, pour les raisons que j'ai déjà signalées, personne n'aurait pu s'introduire dans la salle. Mais admettons pour un instant qu'Eusapia soit restée complètement libre de ses mouvements et qu'un étranger ait pu entrer dans le salon sans être vu, qui donc aurait pu à tâtons (car si la lumière a été souvent éclatante, une partie des phénomènes a eu lieu dans la presque obscurité) qui donc aurait pu se mouvoir et agir avec autant de précision, de légèreté et de prodigieuse rapidité ?

Qui donc, encore, aurait pu, dans l'obscurité plus ou moins complète, avoir le coup d'œil assez sûr pour prendre et déplacer des objets sans les heurter, essuyer mes yeux sans me faire aucun mal, nous embrasser et nous entourer de ses bras sans frapper soit une tête, soit un coude et sans nous rencontrer par une main mal dirigée ?

Il est évident que celui qui agissait autour de nous devait posséder une acuité des sens merveilleuse, une faculté de locomotion complète et extraordinaire et cependant bien humaine. Il est également certain que la voix qui a prononcé mon nom à mon oreille était émise par une bouche humaine et non par un phonographe ni par un microphone. Ce n'était pas davantage un ventriloque qui parlait, car tandis qu'une voix me parlait à l'oreille je sentais un visage inconnu se presser contre le mien. Les mains que nous avons touchées dans l'obscurité tantôt complète, tantôt incomplète et que plus tard nous avons vues en pleine lumière, étaient de véritables mains humaines et avaient même tous les caractères de mains de femme.

Ce n'est certes pas à Eusapia qu'elles appartenaient. Mais alors, à qui donc ?

Je ne le sais pas ; mais sûrement à des êtres doués d'intelligence, d'activité, de facultés humaines. Pourrait-il se faire que ces personnalités qui agissaient ainsi ne fussent autre chose que des personnalités secondaires émanées d'Eusapia et animées par la puissance

de son fluide nerveux, ou vital, ou médianimique, quel que soit le nom qu'on veuille lui donner ?

Il me paraît bien difficile de l'admettre et cela pour bien des raisons qui demanderaient pour être développées un espace que ne peut offrir une petite Revue. Je dirai cependant, en me résumant, que l'état médianimique d'Eusapia, comme du reste, celui de tous les autres médiums, est un état essentiellement *passif*, tandis que chacun sait que les phénomènes psychiques, depuis la suggestion jusqu'à la télépathie, réclament la mise en action de la plus énergique volonté.

Loin de là, les personnalités en action autour de nous et au-dessus de nous faisaient preuve d'une grande activité et d'une volonté propre bien nette et bien décidée ;

Ces entités mystérieuses avaient tous les caractères de personnalités humaines, complètes, autonomes et aux mouvements indépendants ;

Elles ne pouvaient être sous la dépendance de la pensée, consciente ou non, d'Eusapia, car elles agissaient avec certaines particularités de gestes ou de voix que seuls les assistants pouvaient reconnaître et remarquer;

Ces personnalités étaient incontestablement au moins deux, sinon trois *simultanées* ;

Elles avaient la faculté de pouvoir lire même dans notre pensée, comme le prouva le phénomène de la carafe que je demandai mentalement ;

Elles pouvaient, en réponse à un désir formulé mentalement, agir sur des objets inanimés, comme le fit celle qui se présenta à moi sous le nom de Maria.

Il me semble donc, je le répète, que les phénomènes ne peuvent être attribués à des personnalités mises en action par la volonté et la force plastique du fluide médianimique d'Eusapia.

Il ne peut donc être ici question que de ces êtres doués de facultés supra normales, que l'on est convenu d'appeler *les Esprits* : autrement dit, des intelligences humaines qui survivent à la destruction du corps.

De nombreuses particularités nous feront pencher vers cette hypothèse.

Par exemple ; le prince et le major sont touchés et caressés d'une

façon spéciale, comme le faisaient leurs mères bien-aimées quand elles vivaient ; une table donne aussitôt le nom de Maria, qui était celui d'une de mes parentes, morte depuis peu et qui était *complètement* inconnue, même de nom, de toutes les personnes présentes, y compris le médium ; peu après je sens contre ma joue le contact d'une figure assez pleine et de cheveux lisses comme étaient ceux de la défunte, tandis que ceux d'Eusapia sont crépus ; je m'entends appeler affectueusement deux fois par mon nom de baptême, ignoré certainement du major et peu ou point connu du Prince et d'Eusapia, qui ne me donnaient jamais que mon nom de famille. Etait-ce bien Maria qui agissait ainsi ? Je n'ose répondre affirmativement ; mais je fais remarquer que beaucoup de circonstances m'obligent à constater que l'être inconnu agissait à mon égard comme aurait réellement pu se comporter ma chère cousine défunte.

En outre, l'autre personnalité répondant au nom de Princesse Ruspoli me toucha sur les lèvres et sur le nez de la façon spéciale dont le prince Ruspoli était touché dans son enfance par sa mère.

Donc, les façons d'agir de ces êtres mystérieux, qui pendant près de trois heures se sont mêlés à nous, furent au moins en apparence, semblables à celles qu'auraient eu les personnes dont elles avaient pris les noms.

Si l'on ne veut admettre l'hypothèse spirite, il faudra attribuer au médium des facultés psycho-physiologiques tout à fait nouvelles et absolument merveilleuses. Il faudra déclarer qu'elle possède une force plastique suffisante pour donner la vie et le mouvement, de façon *simultanée*, non seulement à un ou deux, mais même à trois fantômes, en leur communiquant des facultés supérieures aux facultés normales.

Il ne faut pas oublier, en effet, que, outre la complexité des actes accomplis, attouchements, paroles murmurées, caresses, baisers, déplacements d'objets divers, etc., les opérateurs mystérieux ont encore fait traverser une porte fermée par un portrait accompagné de son cadre ; ils ont écrit avec du graphite dont la source est inconnue ; ils ont formé dans l'air des mains humaines ; toutes choses que ni la psychologie, ni la physiologie ni toutes les sciences réunies et coalisées ne pourraient expliquer par aucune des facultés humaines connues.

Existerait-il des facultés humaines inconnues ? Quelles seraient-

elles ? Quel développement faudrait-il leur reconnaître ? Ne convient-il pas de faire rentrer dans ces facultés la survie du principe pensant ?

Quoi qu'il en soit, il est désormais hors de discussion que les phénomènes existent réellement. Il reste donc aux physiologistes, aux psychologues et aux maîtres des autres sciences à trouver une explication suffisamment sérieuse et rationnelle, qui rentre dans les cadres de la science actuelle, ou qu'ils nous disent comment cette science doit être revue et modifiée pour les expliquer.

S. E. le Prince Ruspoli m'autorise gracieusement à attester en son nom l'exactitude du compte-rendu ci-dessus. Je le remercie de tout cœur de son témoignage et de la faveur qu'il m'a faite en m'admettant à cette séance.

ENRICO CARRERAS.

Controverse

LA « GENÈSE MOSAÏQUE »

(*Suite*). (1)

Le sixième et dernier jour

La pensée dominante de l'écrivain sacré est la suprématie attribuée à l'homme sur les créations antérieures. Aussi, voit-on le dernier acte divin précédé de circonstances propres à en faire ressortir l'importance. A la forme impérative, employée jusqu'ici pour les diverses manifestations, succède un recueillement préparatoire. Par opposition aux séries végétales et animales, jetées sur la terre par l'effet d'un simple commandement, le corps de l'homme sera, au préalable, façonné par le Créateur lui-même dont il va recevoir une inspiration, une insufflation propre à lui donner la vie. Le rôle souverain, dominateur d'Adam commence à sa forma-

(1) Cet article fait suite à ceux parus dans les nos de Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet et Août 1900. L'auteur, en raison de différentes circonstances indépendantes de sa volonté, avait été obligé de suspendre son travail. Nous sommes heureux de pouvoir publier dans ce numéro et le suivant la fin de ces savantes et consciencieuses recherches qui ont été si appréciées par nos abonnés.

tion ; par le seul fait de cette puissance que lui transmet la Divinité, il règne en maître sur l'univers entier.

Tout s'incline devant lui ; les animaux lui demeurent soumis, l'immortalité devient son partage, la femme même lui reste inférieure, car elle est formée d'une infime partie de son être. Telle est l'impression qui se dégage du récit biblique ; et cependant, malgré l'affirmation des Conciles, malgré l'origine divine attribuée par l'Eglise à cette fiction, celle-ci ne peut conserver son sens littéral, pas plus que celui voulu par d'éminents commentateurs non moins inspirés ; multiples autant qu'erronées sont les significations imposées par le dogme.

Dans cette seule expression : « Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » les apologistes de la Genèse ont vu des choses merveilleuses : 1° la preuve d'un recueillement divin ; 2° la démonstration d'une délibération en commun ; 3° la confirmation du mystère de la Trinité ; 4° celle de l'immortalité de l'âme ; 5° la forme sensible que devait prendre un jour celle des personnes divines s'incarnant pour racheter la faute originelle ; enfin 6° la preuve d'un type unique de l'espèce humaine.

Que de pensées diverses dans une simple expression ! et combien l'imagination d'un théologien doit posséder d'ardent mysticisme pour engendrer de semblables contradictions. Comment ! l'Intelligence suprême dont une pensée, une parole a créé le ciel et la terre, la lumière et les astres, animaux et végétaux, doit maintenant se recueillir pour compléter son œuvre ! N'aurait-elle pas réfléchi mûrement avant de l'entreprendre ; n'a-t-elle opéré jusqu'à ce jour que selon les caprices de l'inspiration ? Mais admettre une méditation du Créateur, c'est l'assimiler à l'artiste humain qui, en raison de ses facultés limitées, se trouve dans l'obligation de s'absorber, de réfléchir sur le chef-d'œuvre qu'il veut produire. Veut-on plutôt démontrer la grandeur de l'œuvre qu'Elohîm doit accomplir ?

Dans ce cas, comment expliquer qu'un recueillement aussi grandiose soit suivi d'un oubli si incompréhensible : Dieu fait l'homme, il le forme à son image, il le crée mâle et femelle (*Genèse* I. 27) ; puis, après l'avoir placé dans un paradis terrestre avec défense de toucher à l'arbre de la Science, il s'aperçoit seulement d'une lacune

fort grave : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons lui une aide... » (*Genèse* II, 18).

Quel équilibre moral, quel esprit de suite, quelle méthode chez la Sagesse infinie, d'après le dogme !

Certains versets du chapitre II sont tellement en désaccord (1) avec ceux du I[er] chapitre que, pour expliquer et atténuer l'effet d'une contradiction peu compatible avec la collaboration divine, on a cherché à présenter le deuxième document comme une espèce de développement ou de récapitulation. Cette explication n'est pas admise par tous les théologiens, il s'en faut. La formation de la femme est tellement séparée de celle de l'homme que Origène, St Chrysostome, St Augustin, St Thomas, suivis dans cette appréciation par quelques autres Docteurs, (2) croient que Eve fut créée le septième jour seulement !!

Puisque, d'après les apologistes, l'expression NAHASHEN HA HADAM (nous ferons l'homme) indique une résolution prise en commun, il serait logique de conclure à une délibération semblable, au moins dans les circonstances graves ; cependant Dieu agit seul lorsqu'il veut, par un déluge, anéantir la race humaine. Cette décision vaut pourtant la peine de consulter le conseil divin, (ne s'agirait-il que du sort des animaux innocents) et l'on s'explique difficilement le mutisme de ce dernier en pareille occurrence.

Le choix de ce terme ne répond pas à la majesté de la Pensée éternelle : le verbe HASHEN désigne une opération purement matérielle. Sa signification exacte dépeint l'action d'ouvrer, façonner, travailler (3) ; elle définit l'opération du potier modelant l'argile en la pressant entre ses doigts. Cette dernière traduction s'accorde avec la version samaritaine, elle s'unit aux antiques traditions égyptiennes dont le formateur était le démiurge suprême. (4)

Et l'on voudrait que le recueillement divin aboutît à une occu-

(1) Voir la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, Décemb. 1898, pages 359 et 360, où sont données toutes ces oppositions.

(2) Origine, in *Genes homil.* I ; Chrysost. *in Genes. homil.* 15 ; D. Thomas 1, part. *quœst.* 73, art I *ad tertium*. Voir aussi Calmet. *Commentaires*, vol. I, p. 34.

(3) Lacour, *Elohîm ou les dieux de Moïse* t. II, p. 67, note 17. Fabre d'Olivet. *La langue hébraïque restituée* t. II, p. 59.

(4) F. Lenormant. *Les origines de l'histoire* p. 42, note 5.

pation purement manuelle, au pétrissage d'un peu de boue, cette dernière fut-elle rouge ? Malgré la Bible et les décisions canoniques, la raison s'y refuserait !

Certes ! ce mot HASHEN désigne bien une pluralité de personnes distinctes ; les Elohîm parlent d'eux, de ce qui leur reste à faire ; ce n'est plus Moïse qui s'exprime et le verbe doit être au pluriel parce que ces Elohîm sont plusieurs.

Singulière preuve, en vérité, de l'existence d'une trinité si elle ne repose que sur l'emploi judicieux d'un verbe, comme par exemple dans l'épisode de la tour de Babel : « Et le Seigneur dit : Venez donc, descendons (!) et confondons leur langage (*Genèse* XI, 7).

Cela suffit, paraît-il, à certains Pères de l'Eglise ; ils voient dans la règle qui régit cette forme grammaticale une démonstration évidente du premier des grands mystères, alors que d'autres opinions non moins orthodoxes leur sont opposées : Dieu s'adresse à ses anges, y est-il affirmé. (1) Malgré sa qualité, Augustin se voit combattu par un prélat moderne (2) qui refuse aux créatures séraphiques le pouvoir de créer. Enfin, pour ajouter à cette confusion, D. Calmet admet que quelques commentateurs ne reconnaissent dans ce passage « qu'une façon de parler assez commune, où le pluriel se met pour le singulier ». (3)

Touchante unanimité de sentiments, édifiante unité de croyances sacrées et inspirées, combien vous nous faites apprécier le réel bonheur de posséder enfin « cette magnifique théorie de la Trinité, devant laquelle pâlissent les plus belles inspirations des philosophes » (4) Surtout quand on se représente l'état d'âme des contemporains du conseil de Nice, *où l'unité numérique des trois personnes n'était pas encore proclamée, ni le nom de Dieu donné au Saint-Esprit !!!!*

Comme on le sait, cela n'eut lieu que dans le concile de Constantinople.

La Trinité, n'en déplaise à ses partisans, n'a pas une origine

(1) August. *de civit.* lib. XVI, e, 6 ; Origène, *homél.* X.

(2) Mgr de Kernaëret, camérier secret de Sa Sainteté, *Les Origines*. Paris 1870, p. 40.

(3) D. Calmet. *Comment.* t. I, p. 321.

(4) de Kernaëret, *ouv. cité*, p. 47.

catholique ni même hébraïque ; cette conception était connue fort longtemps avant Moïse.

L'Inde avait sa *trimourti* dont les attributs représentaient la création, la conservation, la transformation : Brahma-Vischnou-Siva.

Le philosophe chinois Lao Tseu, rappelant les antiques traditions de son pays, l'a clairement définie dans ce passage : « Le Tao a produit un ; un a produit deux ; deux a produit trois ; trois a produit tous les êtres ».

L'Egypte avait sa triade : Ammon, le père ou le mâle ; Khons, le fils enfant, le Logos ou le Verbe ; Mouth, la femelle ou la mère. Moïse l'a introduite dans la Genèse : Elohîm, les dieux, créent le monde ; puis apparaît Rouah ou esprit de Dieu ; enfin intervient le Verbe ou parole de Dieu.

L'expression *Be Tzalleme Nou* a été traduite par : à notre image. En abandonnant la signification précise et radicale du mot *Tzalleme* qui est : ombre portée, dessin imité de l'ombre d'un corps, la Vulgate a manqué le vrai sens littéral que Moïse avait en vue, afin de « lier » l'homme à la divinité, de fonder la religion *Re-ligationem*.

Dans l'Ancien Testament, le besoin que Dieu semble éprouver de l'amour et de la fidélité de l'homme, ses alliances, ses transactions disproportionnées ne font-ils pas considérer la créature humaine comme une *ombre* à laquelle il est en quelque sorte lié lui-même, dont il ne peut pas plus se détacher qu'un corps ne peut se séparer de son ombre ?

On voit pourquoi il est si souvent question dans les Prophètes et dans les Psaumes de l'ombre protectrice et salutaire de la Divinité. Cette manière d'expliquer la procréation d'un individu par un autre qui lui est semblable ou qui est de son espèce passait, lors de la rédaction du document cosmogonique, pour une locution presque proverbiale. C'est errer étrangement que de s'en faire fort pour donner à l'homme une origine presque divine. Au chapitre V, verset 3, elle sera employée DANS LES MÊMES TERMES pour dire qu'Adam, l'homme, engendra Seth. (1)

Le choix d'expressions identiques (2) dans les deux dernières

(1) Fabre d'Olivet *La langue hébraïque*, t. II. p. 59 et suivantes.
(2) Voir la Revue d'Août 1900. p. 94 et 95.

créations indique bien l'unité de nature de l'âme de l'homme et de l'âme des animaux. Si ceux-ci accusent une infériorité, parfois relative, cela tient à une évolution encore incomplète qui, lentement, se poursuit dans les séries secondaires de l'infini perfectionnement.

« Les bêtes ont une âme » dit positivement St Augustin ; (1) St Grégoire-le-Grand est moins compromettant : si elles ont une âme, cette dernière périt avec leur corps, dit-il : (2) plusieurs auteurs sacrés ne leur accordent qu'une substance intermédiaire entre la matière et l'intelligence, (3) pendant que d'autres, pour lesquels les vues du Créateur n'ont sans doute pas de secret, refusent aux animaux toute faculté. Ils n'admettent aucune comparaison entre la bête et l'homme, car elle ôterait à celui-ci « toute idée de sa ressemblance avec Dieu et les devoirs qu'elle lui impose » (4).

O ! subtils défenseurs de la foi, vous avouerez cependant des sensations proprement dites chez l'animal. Pour être conséquents, il faudra lui attribuer un principe immatériel ; si ce principe, cette âme en un mot est immatérielle, elle est donc immortelle !

Sans doute, il peut être profondément humiliant pour un représentant de l'espèce humaine de se voir comparer à une bête aimante et dévouée, au chien par exemple ; mais si l'on se rappelle que notre race a produit Caïn, Néron, Alexandre VI, Troppmann, Vacher et bien d'autres, que ses membres inventèrent les douces persuasions connues sous le nom d'Inquisition ou de bénignes admonestations comme la Saint-Barthélemy et les Dragonnades, on comprend de suite combien cela ôte « toute idée de ressemblance avec Dieu ». Toutefois, l'auteur de la Genèse n'était pas retenu par ces considérations théologiques et ses termes, choisis à dessein, sont les mêmes pour la formation de l'homme et des animaux :

Wa i bara Elohîm æth ha-thanimim (Et Elohîm produisit, forma la substance, l'individualité des monstres marins (chap. I. v. 21).

---

(1) St Aug. *enar* II *in Ps.* 29, n°2.

(2) St Grégorius mag., *Dial.* lib IV. cap. III.

(3) Bossuet. *Connaissance de Dieu et de toi-même*, p 260 et suiv. Mgr de Bonald a la même opinion.

(4) Debreyne relig. de la Grande Trappe, *Pensées d'un croyant catholique*, p. 160.

Wa-i bara Elohîm æth ha Adam (Et Elohîm produisit, forma la substance, l'individualité de l'homme (chap. I, v. 27),

Phroü W'reboü (croissez et multipliez-vous) dit Elohîm aux animaux. Phroü W'reboü, répète-t-il à l'homme.

La formule de bénédiction : Wa ibarech aôth am est semblable pour les deux créations. Enfin le Nephesh haïah, le souffle, l'âme de vie des bêtes est le même Néphesh haïah que Dieu envoie dans les narines d'Adam.

Quant à l'immortalité de l'homme, Moïse embarrasse singulièrement ses partisans par le détail important mais prosaïque qu'il nous donne : Aussitôt après leur création, il est immédiatement pourvu à l'existence des animaux et d'Adam par une nourriture appropriée à leurs besoins !!...

Poursuivons, l'inspiration divine des traducteurs devient éclatante.

La forme humaine a été choisie par Dieu pour incarner Celui qui devait nous racheter un jour. Comment concilier cette opinion avec le mutisme absolu du récit mosaïque à ce sujet et les contradictions qu'elle entraîne avec elle ?

Une première question se pose : comment était le premier homme ?

Si l'on en croit les Talmudistes, Adam était d'une grandeur si démesurée, qu'il touchait d'un bout de la terre à l'autre, mais que depuis son péché Dieu le raccourcit de beaucoup ; ce qui n'empêche pas, selon un nommé Jean Lucidus, auteur chrétien, qu'il ne fût encore le plus grand de tous les géants (1).

Ce premier portrait donne à penser ; que dire de celui imaginé par les textes : « Elohîm créa l'homme à son image ;... mâle et femelle, il les créa » (Gen. I. 27) et plus loin : « mâle et femelle il les créa, et il les bénit et il les nomma de leur nom Adam ». (Gen. V., 2.) Ce dernier mot n'est pas ici précédé de l'article hâ-âdam, il est pris comme non appellatif, individuel et comme désignation générale de l'espèce.

Cette interprétation n'est pas particulière à un traducteur non orthodoxe : un éminent hébraïsant (2) nous apprend que, parmi

(1) Cité par D. Calmet, *Commentaires*, t. I p. 34-35.

(2) François Lenormant. *Les origines de l'histoire* p. 55-57.

les écrivains ecclésiastiques chrétiens des premiers siècles, Eusèbe de Césarée (1) accepte aussi cette manière d'entendre le texte biblique.

Du reste, l'Evangile place dans la bouche du Christ une allusion au verset de la Genèse sur la création de l'homme : « N'avez-vous pas lu que celui qui fit tout au commencement les fit mâle et femelle ? et qu'il a dit : A cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère et adhèrera à son épouse ; et ils seront deux en une seule chair. Ce que Dieu donc a uni, que l'homme ne le sépare point ». (2) Ces paroles semblent inpliquer, pour le passage biblique auquel elles se réfèrent, l'explication de la tradition juive plutôt que celle de la Vulgate latine ; c'est en la prenant pour point de départ qu'elles ont seulement toute leur force.

Dira-t-on que cette création androgyne est inacceptable, ridicule, antireligieuse ? Point ; certains théologiens catholiques ont soutenu et développé cette interprétation, entre autres Augustin Stenco, de Gubbio, choisi par le pape Paul III comme un de ses théologiens au concile de Trente et préfet de la Bibliothèque vaticane, (3) et le P. Francesco Giorgi, de l'ordre des Frères-Mineurs (4).

Est-il préférable de dire qu'Adam a été créé avec une côte en plus et un muscle en moins, c'est-à-dire à l'état de monstre ? Cela paraît absurde ; pourtant tous les Pères de l'Eglise n'en soutiennent pas moins qu'il faut prendre le passage relatif à la formation d'Eve tirée d'une côte dans le sens historique...

Malgré la source divine attribuée à la narration sacrée, malgré l'autorité de ses devanciers, un illustre théologien, Cajétan, ne voulut voir dans ce récit du 6e jour « qu'une vision d'Adam pendant son sommeil ». Il est bon d'ajouter que Suarez (5) et un grand nombre de Docteurs censurèrent vivement cette opinion ; ce qui n'empêche Mgr de Kernaëret de ne point se sentir le courage de la condamner « en présence de l'étrangeté du texte ». (6).

(1) Praepar. evangel., XII, p. 535.

(2) Matth. XIX. 4-6. cf. *Le passage parallèle de Marc* X. 6-9.

(3) *Cosmopoeia vel de mundano opificio*, édit. in-folio Lyon 1535 p. 154-156.

(4) In Scripturam sacram et philosophiam tria milia problemata. 1. 1. sect. De mundi fabrica. probl. 29. Paris. 1522, in-4°, p. 5.

(5) De opere sex dierum, III, 2, 3.

(6) *Les origines*, etc., p. 103.

Non moins étrange apparaîtra la situation du fidèle obligé de partager des sentiments si opposés !

Sera-t-il plus éclairé en lisant la décision du concile de Trente : « L'homme primitif, y est-il dit, avait dans son corps et dans son âme une supériorité marquée sur l'homme pécheur ». (1) Le vague de cette définition pourrait l'embarrasser si d'éminents auteurs appartenant au clergé, dont les ouvrages qui traitent de la question ont été honorés d'un bref de sa Sainteté, n'avaient complété ce témoignage par des détails inédits : « Nos premiers parents, affirme Mgr Cauly, (2) étaient merveilleusement favorisés et pour le corps et pour l'âme ». « Leur corps, ajoute M. l'abbé Guillois (3) avait toutes les proportions et tous les traits qui font la beauté, avec une santé inaltérable, dont aucune maladie ne devait troubler le cours, et, sans passer par les infirmités de l'enfance, ils étaient devenus tout d'un coup tel qu'on est à l'âge viril ».

Le premier homme aurait-il donc été créé dans un état infiniment supérieur à celui dans lequel il est de nos jours ? C'est ce que toutes les traditions humaines confirment, répond un auteur pieux, (4) « Et, dès lors, le portrait de l'homme, dans Moïse, doit avoir une ressemblance *que les ravages de sa chûte ne nous permettent pas d'apprécier* ». Nous soulignons à dessein, afin de montrer le but poursuivi et le côté purement dogmatique sous lequel la question a été envisagée.

On objectera sans doute que c'est une conséquence de la « révélation » mais si cette révélation vient de Dieu, elle ne peut être entachée d'erreurs ou bien ces dernières sont le résultat d'une interprétation inexacte. C'est ce qu'a compris un commentateur moderne (5) en nous disant à propos de l'étude de la Bible : « La liberté scientifique, qui est permise dans tous les cas où il est question de l'ordre naturel, est ici tout entière. C'est d'elle que

---

(1) Session V. canon I.

(2) *Cours d'instruction religieuse,* p. 44 (Paris, Poussielgue, 1893).

(3) *Le catéchisme expliqué,* t, I, p. 212.

(4) *Etudes philosophiques sur le Christianisme,* liv. II, chap. II, p. 382, par M. Nicolas.

(5) L'abbé F. d'Envieu *Les origines de la terre et de l'homme,* p. 345.

le chrétien doit recevoir des éclaircissements *qu'il ne doit pas chercher dans le texte révélé* » (1).

Poursuivons notre étude en retenant cet aveu.

(*A Suivre*).

LUSSŒR.

Le médium aux fleurs

DEVANT LES JUGES DE BERLIN

Extrait du *Berliner Lokal Anzeiger*.

Ceux qui voient aujourd'hui sur le banc de l'accusation, Madame Rothe, cette femme qui a tant fait parler d'elle, ne croiraient janais être au XXe siècle. En effet c'est une personne de 53 ans, au visage émacié, aux grands yeux dilatés des oiseaux nocturnes, ayant son corps maigrelet enveloppé de noir, et pour laquelle toutes les sphères de la Société se sont passionnées.

Rappelons les phénomènes qui se sont produits par son intermédiaire et sur lesquels s'étaye aujourd'hui l'accusation de supercherie.

Ecoutons en première ligne ce que dit M. G. Sulzer, président de la cour de cassation de Zurich : En l'an 1899, Madame Rothe vint dans une localité des environs de Constance, où j'assistai à une séance. On avait soigneusement vérifié et inspecté les bagages et vêtements de Madame Rothe et de Monsieur Jentsch son impresario ; ces deux personnes furent l'objet d'une surveillance constante. J'étais placé près de Madame Rothe et ne la quittais pas des yeux. Or, cette dame tombant en transe, un esprit tout à coup se manifesta pour moi par son intermédiaire. Il me dit des choses que le médium et l'assistance ignoraient totalement. En effet, il me parla de mon abjuration de foi et me félicita de n'avoir pas persévéré dans cette voie et d'être revenu à la foi chrétienne. L'esprit ajouta une chose encore plus surprenante : « Tu as, dit-il, prié il y a peu de temps pour ton père et celui-ci en a été très satisfait. » Et réellement comme l'esprit le disait, c'était exact.

Finalament, le médium obtint des matérialisations de fleurs. Elle les prenait dans le vide et nul des assistants ne fut oublié. Outre les fleurs, elle obtint également des bijoux.

Deux ans plus tard, sur mon invitation, Madame Rothe et son impressario Monsieur Jentsch vinrent donner quelques séances chez moi auxquelles assistait également Monsieur le professeur et docteur Sellin. Ici

(1) C'est nous qui soulignons.

également, un examen minutieux a été fait de Madame Rothe et de Monsieur Jentsch. La première chose qui nous frappa, c'est que Madame Rothe dit à deux dames qui assistaient à la séance et qu'elle ne connaissait absolument pas, qu'elles avaient perdu plusieurs enfants. Quant aux apports, mon fils reçut à sa grande surprise un nénuphar paraissant fraîchement cueilli, mais se fanant très vite, comme on le sait d'ailleurs. Une dame reçut une feuille de fougère tout imprégnée de rosée. Le médium obtint également l'apport de plusieurs roses toutes fraîches, d'une catégorie toute spéciale dont les tiges étaient garnies de petites épines. J'ai examiné ces fleurs consciencieusement et ai constaté qu'aucune des épines n'étaient brisées, ni froissées. Il aurait été matériellement impossible de garder ces roses avec leurs épines aussi intactes, si Madame Rothe les avait apportées dans ses vêtements, c'est-à-dire si les apports n'avaient été qu'une vulgaire supercherie.

Dans la seconde séance, feu ma femme a communiqué avec mon fils par l'intermédiaire de Madame Rothe, après qu'une rose couverte de rosée ayant la tige brisée était tombée par terre. Ma femme dit par la bouche de Madame Rothe : « Anna ne t'est pas destinée, tu dois la chasser de ton esprit. » Mon fils est devenu tout pâle en me disant qu'en effet il avait une maîtresse de ce nom et qu'il allait rompre. Plus tard dans la soirée, je remarquai soudainement quatre points nébuleux sur la main du médium, points qui, en se condensant, se transformèrent en quatre bonbons portant la marque « Mande ».

Dans une autre séance, j'ai vu distinctement que des fleurs descendaient lentement du plafond et il était matériellement impossible qu'elles eussent été lancées. Lors de mon témoignage devant Monsieur le procureur, qui me demandait comment j'expliquais ces phémonènes, j'ai répondu que je les attribuais à la dématérialisation. Les fleurs prises ailleurs se dissolvent en atômes, viennent à l'endroit désiré, le médium les perçoit comme des points lumineux dans le brouillard, elles redeviennent compactes et apparaissent subitement couvertes de rosée.

De l'aveu même de Monsieur le président Sulzer, Anna Rothe acheta à Zurich, entre autre, des fleurs qu'elle fit apparaître chez lui et il reconnaît que sa foi a été momentanément ébranlée. « Mais, » continue-t-il, « je redoublai de surveillance et fouillai soigneusement Anna Rothe ainsi que son impresario avant chaque séance. La salle était parfaitement éclairée et chacun observait attentivement les moindres gestes du médium. Je puis donc croire sincèrement qu'après de telles précautions, les fleurs ne venaient pas de ses poches. Je conclus que ces fleurs ont d'abord été achetées par le dédoublement d'Anna Rothe, et qu'elles ont été dématérialisées et rematérialisées par les esprits, c'est ce qui m'explique qu'elles étaient aussi fraîches que si elles venaient d'éclore au bout des doigts du médium ».

Les fleurs et les fougères dues aux apports du médium avaient été

séchées et conservées par le témoin, Monsieur Sulzer, qui les a soumises au tribunal.

Il nous est revenu également, de la part d'une personne célèbre dont la bonne foi ne peut absolument pas être mise en doute, mais qui désire garder l'anonyme, et qui a suivi les faits et gestes de Madame Rothe pendant de nombreuses années, que cette dame a été pendant tout un jour sous sa surveillance personnelle, qu'il ne l'a pas quittée d'un instant, et que malgré cela d'autres p. rsonnes, dont la bonne foi ne peut non plus être mise en doute, ont certifié de l'avoir vue pendant ce même laps de temps, sortir d'un magasin de fleurs, porteuse d'une volumineuse gerbe de fleurs qui toutes, le soir, apparaissaient dans la séance. A quoi peut-on attribuer ce phénomène si ce n'est au dédoublement du médium ? En effet, celui-ci, en présence de la personne prénommée, était tombée en état de catalepsie et c'est à ce même moment qu'on l'a vue sortir du magasin en question.

Un des témoins qui assistait à la séance préparée par la Société « Psychique », le 20 Août 1902, nous raconte ce qui suit :

La salle était brillamment éclairée. Les apports furent si nombreux que toute personne présente reçut une fleur. Un gros bouquet de fleurs tomba sur les genoux de ma femme assise à côté de moi, il ne tombait pas du plafond, mais semblait venir à travers le mur. Ma femme remit une branche de réséda à Madame Rothe et pendant qu'elle lui tendait la main, il se formait dans la paume une autre charmante fleur. On voyait distinctement la formation graduelle de la fleur dans la paume de la main. Tout à coup descendit lentement du plafond comme un rayon électrique qui se transforma en fleur qui resta suspendue à quelques pas de Madame Rothe, jusqu'à ce que celle-ci étendit son bras pour la cueillir.

Les faits prouvant la sincérité des manifestations produites par l'intermédiaire de Madame Rothe sont innombrables et probants. Prenons encore parmi eux les preuves convaincantes suivantes :

Une dame de Neu-Ruppin assistant pour la première fois à une séance, avait, avant de s'y rendre, chanté une complainte de son pays où il est dit entre autre : « Quand me retrouverai-je parmi les bruyères des plaines de mon pays natal ? »

Madame Rothe qui ne connaissait absolument pas la personne en question, se mit, étant tombée en transe, à chanter le même air d'une voix enfantine et offrit une gerbe des bruyères absentes, regrettées dans la chanson. Il n'y avait pas là, à coup sûr et sans aucun doute, la moindre supercherie.

Une dame du Pérou assistant également à une séance demanda un produit de sa patrie et vit son désir exaucé par l'apport d'un eucalyptus d'un mètre de hauteur et de 50 centimètres de diamètre. Cette plante pourtant ne pouvait pas se trouver dans la poche de Madame Rothe.

Une Athénienne se vit couronnée de certains herbages qu'on ne trouve généralement qu'en Grèce.

Dans une séance donnée chez feu Monsieur Thoron, tailleur à Charlottenburg, les apports de bouquets de fleurs furent si considérables qu'il était matériellement impossible de les cacher dans un sac de prestidigitateur.

La conclusion est donc toute simple et naturelle et les sceptiques, malgré ce qu'ils en disent, ne prévaudront pas contre elle. La médianité de Madame Rothe est un fait incontestable, elle s'est prouvée en maintes et maintes circonstances, et ce en présence de personnes dont la véracité ne peut être suspectée, parmi lesquelles se trouvaient des sceptiques qui sont devenus des convaincus après avoir vu, vu de leurs yeux, vu ! L'avenir, d'ailleurs, prouvera que toutes les attaques et les calomnies dont on a abreuvé cette pauvre Madame Rothe, ce médium incomparable, étaient des actes d'esprits prévenus, obstinés à ne pas vouloir se rendre à l'évidence c.-à-d. voulant douter de tout et malgré tout, tel celui qui contesterait la chaleur du soleil tandis qu'il jouit de ses effets bienfaisants.

NOTE. Une quantité d'autres témoignages de tout genre ont été apportés devant le tribunal.

Crépuscule du soir

(Au Moulin de Gaujac)

Au fond du Parc, là-bas, perché sur la colline,
Un antique moulin, coiffé du coq gaulois,
Sans ailes, sans poumons, sans meunier, sans farine,
Domine les prés verts, les combes et les bois.

Du faîte balustré la vue, au loin, s'allonge,
Du côté du couchant, jusqu'aux plans incertains,
Où les nuages bleus forment une rallonge
Aux vaporeux côteaux des horizons lointains.

Au Levant, le Château, les bâtiments champêtres,
L'église, son joli clocher piquant le ciel,
Et la chapelle ombreuse où dorment les ancêtres
Regrettés, à deux pas du manoir paternel.

A gauche, un chemin creux descend, bordé de chênes,
Qui de leurs bras puissants embrassent les ormeaux ;
On aime à respirer les salubres haleines
Qu'exhalent leurs baisers sous de géants berceaux.

Quand la brise du soir passe dans les ramures,
Surprise des beautés agrestes de ce lieu,
L'âme sent, aux accords de mystiques murmures,
Que sur la paix des champs plane la paix de Dieu.

Le Poète eût aimé, par cette nuit d'automne,
Dans ce même sentier qu'il a suivi, pensif,
Entendre la chanson, traînante et monotone,
Répétée aux échos par le bouvier tardif.

Au moulin, un ami lui faisait la lecture
Des beaux vers de Rostand qu'il disait à ravir ;
Ce régal de lettré dans la belle nature
A détourner ses yeux ne le put asservir.

Bien avant que la main eût refermé le livre,
Ses regards se portaient sur les bois mordorés,
Sur le riant vallon dont la fraîcheur enivre,
Où les bœufs roux, épars, paissent l'herbe des prés.

Le soleil se couchait derrière les nuages,
Les rayons de sa gloire irradiaient l'azur,
Tandis qu'à l'Orient le vert clair des feuillages
Des arbres du Château devenait plus obscur.

Au pâle firmament paraît la lune blanche,
Où scintillent déjà quelques étoiles d'or,
Puis, l'astre disparu, l'ombre partout s'épanche ;
Si le jour va s'éteindre il n'est pas nuit encor.

C'est le moment du rêve et du bleu crépuscule
Que Corot choisissait pour prendre ses pinceaux,
L'heure où l'âme des fleurs et des arbres circule
Dans l'éther, confondue avec l'esprit des eaux ;

Celle des névrosés, des décrocheurs d'étoiles,
Des rôdeurs de l'azur, en quête de beaux vers,
Parla d'amour subtil à des Muses sans voiles,
Regardant quelque peu les mortels de travers.

Voilà que tout à coup — jeu des métamorphoses —
J'ai cru voir dans le parc de mon très cher moulin,
Chaque youka fleuri dans le carré des roses,
D'un frêle mausolée offrir le blanc dessin :

Cimetière idéal d'enfants dans un mirage,
Note mélancolique ajoutée au tableau,
Qui ne prend rien à la beauté du paysage,
Les âmes et les fleurs ayant leur renouveau.

Ah ! c'est que vers tous ceux dont l'âme est trépassée,
Sachant que dans la mort elle ne peut périr,
S'envole, malgré moi, l'immuable pensée
Qu'aux champs d'un autre monde elle voit refleurir.

Et c'est pourquoi j'adore, aux minutes exquises
Du calme qui remplit nos cœurs silencieux,
Mêler une prière à la chanson des brises,
L'hymne grave du soir à la splendeur des cieux.

FIRMIN NÈGRE.

Discours de M. le général Fix

Mesdames, messieurs, mes chères sœurs et mes chers frères,

C'est au nom de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*, que je viens rendre un solennel hommage à l'illustre fondateur du spiritisme contemporain et consacrer à sa mémoire l'expression de notre respect, de notre admiration et de notre souvenir reconnaissant.

Après avoir étudié, pendant dix ans, par la méthode positive, avec une patience infatigable, les expériences psychiques faites à Paris, après avoir recueilli les attestations et les renseignements qui lui parvinrent de tous les points du globe, Allan Kardec déduisit de cet ensemble de faits un corps de doctrine qui peut *seul*, — comme je le démontrerai tout à l'heure — débrouiller le chaos intellectuel, moral et social de notre époque, reconstruire l'ordre et ramener l'unité et l'harmonie dans les esprits.

*
* *

S'il est une vérité qui résulte de tout le développement philosophique de l'humanité, c'est que l'absolu ne peut s'établir sur la terre. La révélation est progressive et se proportionne au degré d'avancement des esprits qui la reçoivent ; elle se manifeste, selon les âges, à chacune des périodes de l'Histoire.

Aussitôt que les temps sont venus pour la diffusion d'une grande vérité, des hommes puissants par le cœur et par l'esprit, s'en proclament les champions, alors elle prend corps, devient une force et va révolutionner les rapports sociaux existants... Socrate, Platon, Aristote et Plotin dans l'antiquité, Bacon, Descartes, Leibnitz, Kant, dans les temps modernes, sont les représentants de la pensée divine dans le mouvement philosophique de l'humanité. Zoroastre, le Bouddha, Confucius, Moïse et, au-dessus de tous, le Christ, sont les révélateurs de l'ordre absolu dans le mouvement plus intime de la religion. La religion et la philosophie, les plus hautes manifestations de la vie et de la pensée de l'humanité, ont chacune leurs élus et leurs martyrs.

*
* *

Mais toujours les élus de la philosophie sont les réprouvés de la religion, et les martyrs de la religion deviennent l'objet des dédains de la philosophie. Une malheureuse scission s'est opérée entre le mouvement de la pensée et le mouvement de la vie. Les penseurs, dans leur orgueil, se sont retirés de Dieu, et les hommes de la foi, dans leur obstination, se sont retirés de la lumière.

Une grande lacune reste donc à combler, c'est de ramener la science à la source de toute vérité et de tout amour, et d'éclairer la religion d'un reflet de cette vérité divine, afin que tous, peuples et philosophes, soient unis dans la vérité et dans l'amour de Dieu, et que la société humaine cesse de présenter l'affligeant spectacle d'une troupe d'orphelins qui sont abandonnés à eux-mêmes, et qui vivent dans l'isolement et la misère, comme s'ils n'avaient point de Père commun, point d'origine et de destination communes.

Unir la philosophie et la religion, la pensée et la vie dans la société humaine, faire que l'humanité, organisée plus harmoniquement dans son intérieur, se retrempe dans l'intimité de Dieu, sans repousser les richesses de son développement historique, tel est le plus grand problème de notre époque. De nobles esprits l'ont conçu, mais Allan Kardec — auquel on ne pourra jamais trop rendre justice — Allan Kardec, dis-je, a eu la gloire d'en donner la solution, en appuyant tous les arguments de la dialectique sur un contingent de preuves *directes, sensibles, expérimentales* qui correspond précisément aux exigences de l'esprit moderne.

A Allan Kardec appartient donc, sans conteste, la première place dans l'histoire de la philosophie moderne.....

Toute la période philosophique antérieure n'est qu'une période d'évolution successive dans laquelle l'esprit humain fait sortir de son organisme intellectuel, avec une richesse et une variété de formes preque infinies, une série continue de systèmes dont chacun saisit la vérité absolue sous l'un ou l'autre aspect, et la développe dans une direction *prédominante*, et dès lors *exclusive*. Le grand reproche qu'on peut élever contre tous ces systèmes, c'est de fonder la philosophie sur des conceptions

abstraites, de confondre de pures notions avec les essences réelles, en un mot de réaliser des abstractions.

La philosophie, telle qu'elle se dégage des œuvres d'Allan Kardec, est au contraire, un système d'harmonie universelle. Elle embrasse toutes les tendances qui se sont manifestées dans la vie intellectuelle, morale et sociale de l'humanité. Elle la dégage des erreurs partielles et les unit entre elles par l'autorité du *fait spirite*. Elle est le point de départ d'un développement nouveau, dégagé de tout caractère *prédominant* et *exclusif*.

* * *

Je le proclame ici bien haut : on chercherait en vain parmi les contemporains d'Allan Kardec, un écrivain qui ait exposé avec une méthode plus claire, dans un langage à la fois plus simple et plus élevé, la vraie destinée de l'âme ; qui ait tracé d'une façon plus nette la véritable nature de l'Univers physique, moral et intellectuel.

Il est dès lors fort concevable que dès la première heure, il ait soulevé des détractions, des rivalités et des haines.

Ainsi, certains ont nié l'authenticité des *phénomènes médianimiques* qu'ils ont attribués à l'illusion, si ce n'est à la supercherie. Il n'est malheureusement que trop vrai que nombre de faux médiums ont cherché et cherchent encore, dans le spiritisme, un excellent moyen de battre monnaie. Toujours à l'affût des occasions de vivre grassement aux dépens des âmes crédules, ils se glissent partout et salissent les meilleures causes.

La supercherie et les mensonges sont, hélas ! des conséquences toutes naturelles de l'infériorité des sociétés humaines. Mais l'existence de produits falsifiés ne donne pas le droit de nier celle des produits naturels.

D'autres se sont attachés à donner aux *manifestations spirites* des explications de complaisance. Le clergé, notamment, les a condamnées comme *œuvres diaboliques*. Mais le démon, que les églises ont pu exploiter à une époque où les fidèles se seraient fait un cas de conscience de penser par eux-mêmes, le démon est devenu la cognée mise au vieil édifice des croyances.....

D'autres encore ont avancé qu'Allan Kardec s'était trop hâté de formuler un corps de doctrine basé, selon eux, sur des faits épars et encore incertains. Pour les esprits enclins à l'envie, l'on est toujours parti trop tôt, lorsqu'ils ne sont pas, *eux*, arrivés les premiers, ce dont ils ne peuvent se consoler.

S'il était nécessaire de justifier le Maître, il suffirait de faire remarquer que les expériences ultérieures des plus grands savants du monde, de commissions nombreuses, ont pleinement confirmé les *points fondamentaux*, les *principes essentiels* qu'il a énoncés Et, ce qui donne la plus haute valeur à cette confirmation, c'est qu'ils avaient étudié les phénomènes spirites, avec le désir secret de les démentir. Ils l'ont avoué !!!

Enfin, d'autres encore ont reproché à la doctrine d'Allan Kardec *sa*

tournure par trop religieuse (*sic*). C'est là une simple affaire d'appréciation. Tous, nous possédons le sentiment religieux, mais à des degrés différents, ce qui nous fait attacher une trop grande importance à nos opinions personnelles que nous voudrions voir ériger en règles générales.

Allan Kardec s'est-il jamais proclamé le Souverain Pontife du Spiritisme ? S'est-il jamais délivré un brevet d'infaillibilité ? Assurément non. Il a toujours affirmé, au contraire, que le *Spiritisme est perfectible*, parce qu'il est une aspiration perpétuelle vers tout ce qui est beau, tout ce qui est vrai, tout ce qui est noble, tout ce qui est juste.

Le Spiritisme n'est pas une panacée nouvelle venant, après d'autres panacées qui se sont montrées impuissantes et stériles. Il n'est pas une orthodoxie venant après d'autres orthodoxies ; il n'a rien de la rigueur et de la sécheresse d'un code ; il affranchit les âmes au lieu de les asservir ; il prêche l'amour au lieu de lancer l'anathème. Il plane au-dessus de toutes les religions, parce qu'il est la *religion*, et non pas *une religion*. Tandis que la religion, comme son nom l'indique (*religare, unir, relier*), est union intime des hommes entre eux et de l'homme avec Dieu, *les religions* entretiennent l'antagonisme des peuples, divisent les familles, et ne sont qu'une forme de l'orgueil, par la domination des castes sacerdotales.

Profond penseur, savant érudit, Allan Kardec a déposé dans ses œuvres des *germes* qu'il a laissé au temps le soin de féconder. Ces germes deviendront bientôt comme un grand arbre dont le bienfaisant ombrage s'étendra sur toute l'humanité. Mais vouloir s'en tenir aveuglément et obstinément à ce qu'il a manifestement écrit, ce n'est pas être son disciple.

Les vrais disciples ne sont pas ceux qui, à tout propos, se réclament des écrits du Maître, mais bien ceux qui les dépassent, tout en s'en inspirant, ceux qui préparent la vérité de demain en complétant celle d'hier.

« La doctrine d'Allan Kardec, née, on ne saurait trop le dire, de l'observation méthodique, de l'expérience rigoureuse, ne peut devenir un système définitif, immuable, en dehors et au dessus des conquêtes futures de la science. Résultat combiné des connaissances de deux mondes, de deux humanités se pénétrant l'une l'autre, mais qui sont toutes deux imparfaites et toutes deux en marche vers la vérité et vers l'inconnu, la doctrine des Esprits se transforme sans cesse par le travail et le progrès et, quoique supérieure à tous les systèmes, à toutes les philosophies du passé, reste ouverte aux rectifications, aux éclaircissements de l'avenir.

« Depuis la mort d'Allan Kardec, le Spiritisme a accompli une évolution considérable, en s'assimilant le fruit des travaux de vingt-cinq années. La découverte de la matière radiante, les subtiles analyses des savants anglais et américains sur les corps fluidiques, sur les enveloppes périspritales ou formes revêtues par les Esprits dans leurs apparitions, tous ces progrès ont ouvert au Spiritisme un horizon nouveau. Il s'y est lancé sans crainte ; il a, grâce à ces études minutieuses, pénétré la nature

intime du monde fluidique, et peut lutter désormais à armes égales contre ses adversaires sur le terrain de la science qui lui est devenu familier » (*Léon Denis. Après la mort*).

*
* *

Ombre vénérée, toi qui nous as démontré magistralement le mystère auguste de la destinée, la loi du progrès dans l'immortalité, reçois l'assurance de notre gratitude ; tu ne cesseras de vivre dans notre souvenir, et ton nom honoré y demeurera en traits ineffaçables !

Ombre vénérée, reçois ces hommages rendus à ta mémoire. Les temps sont proches où ton image évoquera, en même temps que les plus nobles vertus, le philosophe illustre, le Père de la nouvelle phase philosophico-religieuse qui va illuminer la terre et la régénérer !

Que ton esprit nous vivifie et nous donne la force de parfaire ton œuvre !

Père Lachaise, 29 mars 1903.

Général H. C. FIX.

Modern Spiritualism

par Franck PODMORE

(*Suite*) (1)

Voyons maintenant les faits réels, tels que les expose Aksakof dans *Animisme et spiritisme*, pages 332 et suivantes :

Toutes les questions étaient inscrites sur un cahier au moment de les poser, puis lues à haute voix. Les réponses, dit Aksakof, sont telles, que probablement il ne se trouve pas un homme en Angleterre, qui pourrait en faire autant ; elles étaient écrites par la main du médium, dans ce même cahier, très rapidement. Elles étaient improvisées, *sans la moindre correction ultérieure*. Le médium écrivait à l'état de veille et *dans l'obscurité*. M. Barkas invita un jour un professeur de musique très érudit à venir poser des questions ayant trait à la musique. Ces questions étaient très difficiles et M. Barkas affirme qu'il n'a pu trouver de musiciens capables d'y répondre aussi rapidement et aussi bien. Pendant toute la durée de la séance le médium paraissait être dans son état normal. Il *causait tout le temps* et répondait d'un air tout à fait naturel quand on lui

(1) Voir le nº d'Avril, page 603.

adressait la parole en matière de simple conversation. *Pendant tout ce temps la main ne cessait d'écrire* les réponses, sans arrêt ni ratures.

« J'atteste, dit M. Barkas, que j'ai conçu et posé moi-même la plus grande partie des questions, dont le médium ne pouvait avoir connaissance par anticipation. Il lui eût été matériellement impossible de se munir d'avance de renseignements quelconques au sujet des réponses à faire. »

La société des Recherches Psychiques dénia toute valeur à ces réponses, en raison d'un certain nombre d'erreurs qui s'y trouvaient, comme si, une fois dégagés du corps, les esprits devaient se trouver immédiatement infaillibles. Elle en a relevé une dizaine, dont M. Podmore reproduit quelques-unes en les réfutant, mais sans citer une seule des réponses exactes, que par une singulière contradiction avec son jugement cité plus haut, il déclare : « d'une nature vraiment surprenante. » Il resterait donc encore à expliquer l'origine des autres réponses non critiquées, dont le chiffre s'élève à *plus de cent.*

Nous venons de voir l'explication donnée par M. Podmore ; M. Hartmann, autre adversaire irréductible du spiritisme, cherche cette explication dans la *lecture cérébrale.* Voici ce que M. Barkas lui répond (Nous ne citerons que quelques-uns des passages les plus saillants de cette lettre, que l'on trouvera dans l'ouvrage déjà cité) : « En ce qui concerne la physique, j'aurais pu répondre à un certain nombre des questions, mais moins bien. En traitant de certaines spécialités, je n'aurais pas eu recours à cette époque à une phraséologie aussi technique et précise. Les réponses étaient en général notablement au-dessus de mes connaissances scientifiques d'alors.

J'ai étudié les trois quarts environ de ces questions avant de les soumettre au médium et cependant je dois avouer que je n'aurais pas pu rédiger mes réponsee avec la même justesse et la même élégance de langage que celles transmises par le médium.......Il s'y rencontre, d'autre part, des expressions qui m'étaient totalement inconnues......Je puis affirmer sur ma foi que je n'étais pas en mesure de répondre d'une façon aussi détaillée à une bonne partie des questions de physique......et *il y avait de certaines questions auxquelles je n'aurais pas pu répondre du tout*.........J'avais prié un de mes amis, expert en matière musicale, de me les formuler et je

n'essayai même pas de les comprendre. Je les proposai au médium, qui écrivit immédiatement, sans la moindre hésitation *Pas un seul musicien ne se trouvait à cette séance*.........Il paraît que parmi les réponses faites au professeur de musique, il s'en est trouvé qui ne s'accordaient pas avec ses opinions.......A la première des séances consacrées à la musique, pas une des personnes présentes n'était capable de faire une réponse sensée. Personne non plus n'aurait pu répondre aux questions de chimie, d'anatomie, etc..

M. Podmore est plus indulgent pour le médium Duguid, auteur de nombreux dessins et du roman historique de *Hafed, prince Persan*. Il veut bien admettre que Duguid n'a pas trompé consciemment.

Il aborde enfin le véritable sujet du chapitre en traitant des médiums parlant dans la transe ; il cite Mme Hardinge Britten, M. Morse et s'étend outre mesure sur le cas de Mme Tappan au sujet de laquelle il conclut en disant « qu'il est difficile d'éviter la *supposition* que son inspiration procède de sources purement mondaines. »

Au début de son chapitre sur la *science et la superstition*, M. Podmore établit avec beaucoup d'équité un parallèle entre la prudence et la modération que l'on rencontre chez les hommes de science qui, après une étude sérieuse et prolongée, ont admis la réalité des phénomènes psychiques et l'arrogance hautaine et méprisante de ceux qui, sans examen ou après une ou deux tentatives, ont brutalement condamné le spiritisme, comme le firent Carpenter, Faraday, Huxley, etc. — Nous trouvons qu'il consacre trop de temps à la triste palinodie de David Brewster ; mais notre étonnement de le voir écouter ainsi la voix du bon sens et de l'impartialité ne dure pas longtemps, car il retombe bientôt dans ses procédés ordinaires de critique, à propos de l'enquête de la société dialectique. On sait que cette Société, dont faisaient partie un grand nombre d'hommes de science les plus honorablement connus, constitua en 1869 une commission qui se subdivisa en six sous-comités pour étudier les phénomènes psychiques.

Chacun de ces sous-comités expérimenta tantôt avec ses seuls membres, tantôt avec le concours de médiums, puis fit un rapport. C'est dans ces rapports et dans les témoignages sollicités dans le monde entier que la commission puisa les éléments d'un rapport d'ensemble et de conclusions qu'ont reproduits plusieurs ouvrages

sur le spiritisme. Le premier sous-comité trouva parmi ses membres des éléments médianimiques suffisants pour produire des effets physiques et obtenir des communications par coups frappés, qu'il signala dans une préface et dont il donna le détail dans les procès-verbaux de quarante séances régulières, la plupart sans médiums professionnels.

Dans cette préface se trouve signalée une séance tenue chez un des membres du sous-comité, en l'absence de tout étranger, dans laquelle se produisirent des phénomènes physiques très remarquables. Une grosse table de salle à manger se transporta dans les sens les plus divers, à la demande des assistants et se souleva même en l'air, *en dehors de tout contact*. En effet, les assistants s'étaient tous agenouillés sur leurs chaises, dont les dossiers étaient tournés vers la table et tenaient leurs mains à plusieurs pouces au-dessus de celle-ci et même derrière leurs dos. On était éclairé par la lumière du gaz, qu'à un certain moment on ouvrit à plein bec pour obtenir toute la clarté possible.

Les mêmes phénomènes se trouvent signalés dans les comptes-rendus de plusieurs séances, mais on le comprendra, avec des différences dans le nombre des assistants, dans le nombre et la direction des mouvements de table et dans divers incidents. Comme la trente-huitième séance est celle dont le compte-rendu se rapproche le plus du récit fait dans la préface, M. Podmore en conclut que ce sont deux récits différents *des mêmes faits* et s'autorise de leurs dissemblances pour accuser le sous-comité de négligence et de légèreté dans toute son étude et pour nier toute valeur à l'œuvre de la Société Dialectique.

Grâce à ce jugement sommaire, il se croit dispensé de parler des observations faites par les autres sous-comités et spécialement par le second, ainsi que des phénomènes si divers décrits à chaque page : coups d'intensité variée et quelquefois formidable (quel était dans ce cas le membre de la société dont les articulations craquaient de la sorte ?) ; il semble ignorer que dans beaucoup de séances, tandis que certains assistants entourant la table se tenaient debout à plus de deux pieds de distance, un ou deux autres accroupis sur le parquet, s'assuraient que rien n'agissait sur ses pieds et d'autres, se tenant en dehors du cercle, surveillaient le plateau de cette table. Pourquoi les soulèvements de table ou les coups frappés dans cette

table, ou dans toutes *les autres parties de la pièce*, murs, parquets, etc., répondaient-ils d'une façon intelligente aux questions posées ? M. Podmore ne pouvant invoquer ni la fraude ni l'hallucination dans une telle réunion d'hommes de science honorablement connus, n'en parle pas et trouve plus facile de s'emparer de quelques détails, de les déformer plus ou moins, de leur donner une importance exagérée et d'en tirer des conséquences générales.

Pour la traduction : Dr DUSART.

A Suivre.

Villa Carmen-Mustapha

25 Avril 1903.

Cher Monsieur,

Je viens vous raconter, en quelques mots succints, les événements qui ont arrêté momentanément les expériences de la Villa Carmen.

M. le Dr Decrequy nous avait demandé si nous pourrions recevoir, en Mars, la visite d'un illustre savant qui désirait beaucoup assister à quelques séances. Mais le Guide s'y était opposé de la manière la plus formelle.

Alors, pour en avoir le cœur net, le général et moi-même nous nous rendîmes, accompagnés du Médium, dans la salle des séances. C'était un soir, à l'heure habituelle. Vincente étant endormie derrière les rideaux, nous ne vîmes point l'Esprit ; mais il nous parla, pendant près d'une heure, de sa voix matérialisée et timbrée. Cette voix partait de derrière les rideaux : il me permit de venir tout contre et d'appuyer mon oreille sur le rideau.

Après nous avoir longuement entretenus de nos affaires personnelles, il nous donna enfin à comprendre pourquoi il avait refusé de laisser venir le célèbre professeur et médecin dont il avait été question, car il nous ordonna de suspendre nos séances pendant trois semaines au moins, et d'attendre sa permission pour les reprendre.

Quelques jours après, nous eûmes enfin l'explication de cet ordre : Le mari du Médium eut une terrible rechute et s'alita pour ne plus se relever !

La pauvre veuve, après avoir soigné, avec le plus grand dévoûment, le compagnon de sa vie, nous effraya ensuite par la violence de son chagrin et l'épuisement de sa santé.

Aussi ne se remet-elle que très lentement de cette cruelle épreuve.

Malgré cela, le moment approche où nous devons reprendre nos travaux. Une première séance a déjà eu lieu (selon la volonté de B B) avec le Général, la Présidente et le Médium, seuls tous trois.

Le Guide ne se montra pas encore, mais parla, comme la première fois, à travers les rideaux complètement fermés. Il nous donna, de la manière la plus nette, et des ordres, et des conseils et des encouragements. Il nous rappela les prophéties qu'il nous avait faites et qui, toutes, s'étaient réalisées, sans que le public en eût rien su.

Elles se rapportaient aux méchancetés, aux tribulations, — même à des actions indignes — que la jalousie et l'envie avaient dû et devaient susciter contre nous.

B B nous félicita de notre réserve et de notre courage et nous promit les plus beaux succès si nous voulions bien continuer à suivre ses avis et la direction qu'il donnerait aux séances. A ce prix, dit-il, vous aurez la victoire.

Aussi, cher Monsieur, nous vous tiendrons au courant de nos nouvelles expériences, en vous remerciant de la sympathie que vous nous avez témoignée, et qui, je l'espère, ne nous fera jamais défaut.

Croyez à nos affectueux sentiments.

CARMENCITA NOEL.

P. S... Afin de lever une objection qui pourrait être faite à Madame la Générale, je tiens, cher Monsieur, à ajouter quelques mots à la lettre qu'elle vous adresse.

Lorsque de derrière les rideaux, l'on vous parle longuement, vous croyez vous autorisés, dira-t-on, à attribuer à l'Esprit-Guide, plutôt qu'au médium, les paroles que vous entendez ?

Je n'hésite pas à répondre, de la façon la plus catégorique : oui, c'est l'Esprit qui parle derrière les rideaux, et je base mon affirmation sur les faits suivants. Ce sont le même son, le même timbre de voix, la même cadence dans la parole que lorsque, debout en face de nous, B. B nous parle par sa bouche matérialisée, avec ses lèvres que nous voyons remuer.

De plus, l'Esprit de derrière les rideaux nous a plusieurs fois répété dans les mêmes termes, les conseils et les encouragements qu'il nous avait déjà donnés lorsqu'il venait nous parler en dehors des rideaux. Il nous a entretenus de choses et de personnes absolument inconnues du Médium et il nous a fait, sur quelques-unes d'entre-elles, des prédictions tout à fait inattendues qui nous ont fort surpris et qui, toutes, se sont réalisées quelque temps après.

Ceci exclut radicalement l'hypothèse de toute intervention du Médium dans ces communications verbales et autorise à dire, avec Madame la Générale, que ces communications sont faites par son Guide, l'Esprit B B.

Recevez, cher Monsieur, avec mes meilleurs souvenirs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

LE GÉNÉRAL,
G. NOEL.

Spiritisme expérimental

Constantine le 11 mars 1903.

Mon cher Président,

Voici le compte rendu que vous m'avez demandé de la séance d'hier :

Je le fais aussi succinctement que possible, me bornant à décrire les faits dont nous avons été témoins et les moyens de contrôle employés :

La séance fut ouverte à 6 heures 1/4 par la prière d'usage lue par le Président. Etaient présents :

Messieurs Weill, huissier, président du groupe ; Charles Isaac, négociant, vice-président ; Picard, négociant, trésorier ; Borg, Madame B., Messieurs Delsol, Grès, Gustave Isaac, ingénienr civil ; H. Zerbib et Léon Dadoun, clercs d'huissier ; Félix Bouskila, employé de commerce ; soit onze personnes en tout.

Aussitôt l'invocation terminée, un des esprits protecteurs du groupe et qui guide généralement les séances, le Docteur Casanova, par l'entremise du médium écrivain Léon, nous dit d'attendre le programme.

Dédoublement. — Au bout d'un moment, le Docteur Demeure, par le Médium Zerbib, nous donna le programme suivant :

« Incarnation du Médium Léon,

« Dédoublement,

« Contrôle par le Voyant et l'écrivain. »

Il faut faire observer ici que suivant l'habitude prise par le groupe et afin d'assurer même aux yeux des plus incrédules, la sincérité des expériences, le programme n'est jamais communiqué aux médiums mis en cause.

C'est ainsi que le médium Léon, sur l'invitation du Président, alla se placer sur la banquette du fond de la salle.

Un instant après, il était endormi et le Docteur Demeure, s'incarnant en lui, nous annonça qu'il allait se retirer pour céder la place à Zoppo qui aiderait le médium dans l'expérience du dédoublement.

Zoppo est un des esprits familiers du groupe ; il se plaît particulièrement à la production des phénomènes physiques.

Zoppo s'étant donc incarné en Léon au lieu et place du Docteur Demeure, pria le médium voyant Félix d'aller se placer à la cuisine et de dire ce qu'il verrait à M. Gustave Isaac qui devait l'accompagner au point de vue du contrôle.

A la rigueur, ce contrôle n'eût pas été nécessaire, car la cuisine est séparée de la salle de réunion par un couloir de plusieurs mètres de longueur, et de plus dès que le voyant et son contrôleur furent sortis, la porte de la salle fut fermée.

La cuisine était plongée dans l'obscurité la plus complète et néanmoins, au bout de quelques minutes, le médium voyant qui avait ses regards dirigés vers le fond de la cuisine, annonça à son contrôle qu'il voyait le médium Léon accoudé sur la cheminée de la grande salle et l'esprit de Zoppo debout à côté de lui.

Un instant après, on ouvrit la porte de la salle, le médium Léon avait préalablement repris sa place primitive et M. Gustave Isaac fit connaître à l'auditoire ce que le médium Félix avait vu dans la cuisine.

Le fait fut reconnu rigoureusement exact par tous les assistants.

Ainsi, il est bien acquis que le voyant Félix a vu dans la cuisine le double du médium Léon.

Inutile de faire ressortir les moyens de contrôle employés pour

établir d'une façon certaine l'exactitude du phénomène produit, à savoir : le programme tenu secret ;

La situation du médium voyant dans une cuisine complètement obscure séparée par un couloir de la salle de réunion dont la porte était fermée ;

La surveillance exercée sur le médium voyant ; le changement de place et de position du médium Léon lorsque le voyant fut sorti.

Outre ce luxe de précautions, il y eut encore un contrôle supplémentaire par un médium écrivain qui transmit au vice-président un avis de l'esprit du Docteur Demeure le prévenant, mais en le priant de « garder cela pour lui », de la place qu'allait prendre à la cheminée le Médium à incarnation

On voit donc que le programme donné par le Docteur Demeure a été complètement réalisé et ce, avec les contrôles indiqués par lui-même et établis d'une façon telle qu'il ne peut exister aucun doute sur l'authenticité du phénomène.

Identité des Esprits et Contrôle des Médiums

Aussitôt l'expérience de dédoublement terminée, l'esprit de Zoppo, toujours incarné dans le médium Léon, nous annonça qu'il allait faire une expérience destinée à contrôler l'exactitude et la véracité des médiums.

Il demanda une feuille de papier et un crayon et par son médium il inscrivit les noms de quatre esprits, qui, disait-il, se trouvaient près de lui ; puis, la feuille pliée et remise au Président, il demanda au médium écrivain Zerbib et au médium voyant Félix de dire quels étaient ces Esprits.

Zerbib écrivit sa réponse, Félix fit écrire la sienne par le vice-président près duquel il se trouvait Les deux réponses furent trouvées identiques et les noms inscrits étaient bien ceux qui étaient écrits par l'esprit incarné.

Pendant cette expérience, le médium à incarnation était sur la banquette à l'extrémité de la salle, à quatre ou cinq mètres des médiums Zerbib et Félix, tandis que ces derniers étaient séparés entre eux par plusieurs personnes.

Une seconde expérience fut encore faite. Trois noms d'Esprits écrits par l'esprit incarné furent indiqués par le médium écrivain et

par le médium voyant avec une exactitude aussi rigoureuse que pour la première expérience.

Ainsi nous avons pu, dans les deux expériences précédentes, vérifier en même temps, avec un contrôle très rigoureux, l'identité des esprits présents et l'exactitude des médiums.

La séance fut levée à sept heures après que la prière finale eut été faite par le Président.

Le soussigné, Gustave Isaac, ingénieur civil à Constantine, qui a redigé la relation ci-dessus, affirme sur son honneur que les faits se sont bien passés tels qu'il les a rapportés.

Gustave Isaac. — Weill.
Charles Isaac. — E. Picard.
Dadoun. — Zerbib.
Félix Bouskila.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Madame d'Espérance fait dans *Ligth* le récit de quatre séances avec M. Cecil Husk. Nous avons cru devoir traduire cet article, malgré son étendue, parce qu'il nous a paru aussi intéressant par les faits mêmes qu'il rapporte, que par le nom du célèbre médium qui le signa.

« M. Husk, dit-elle, connaissait probablement mon nom, mais nous ne nous étions jamais trouvés en rapport jusque là. Quant à l'amie qui m'accompagnait, c'était une dame Allemande, qui venait pour la première fois en Angleterre, où elle n'avait aucune relation et que je présentai à la première séance sous la seule désignation de *mon amie*.

La séance commença chez M. Husk, entre cinq et six heures du soir. La pièce où nous nous trouvions était assez petite, sans autres meubles qu'une grande table ronde, quelques chaises, une boite à musique, un petit instrument à cordes connu sous le nom de Fairy Bells, un porte-voix dont il ne fut fait aucun usage et une ardoise lumineuse.

Lorsque les deux bougies brûlant sur la table furent éteintes, nous nous trouvâmes dans l'obscurité complète. J'étais assise à la gauche de M. Husk, dont je tins les deux mains dans ma droite jusqu'à la fin de la séance, lorsque les bougies furent rallumées. Mon amie était assise à ma gauche et elle-même avait Mme Husk à sa gauche.

Nos mains unies étaient posées sur la table qui, étant large, nous obligeait à les tenir fort écartées. Mon amie et moi, nous cessâmes même de nous toucher après un certain temps.

Au début la conversation roula sur des sujets quelconques, mais elle fut interrompue tout à coup par une voix étrange, nous disant que nous avions assez bavardé et qu'il était temps de laisser le médium tranquille. Mme Husk reçut l'ordre de chanter ; elle commença, accompagnée par son mari ; mais ils ne tardèrent pas à se taire.

Des éclats lumineux se produisirent bientôt devant nos yeux et dans les diverses parties de la chambre. Une petite croix brillante se posa successivement devant chacun de nous et nous entendîmes une faible voix tremblotante prononcer *Benedicite*, puis *Gloria in Excelsis Deo*. « C'est le Cardinal », nous dit tout bas Mme Husk.

Après un court silence, la voix forte et profonde de John King nous souhaita la bienvenue, me salua par mon nom et me demanda de présenter mon amie, ce que je fis, et son nom fut prononcé pour la première fois.

John King engagea alors une conversation polie et amicale, qu'interrompaient de temps à autre d'autres voix d'esprits, faisant des observations d'un haut comique sur le mauvais état de la boîte à musique, cet *orchestre*, dont ils ne parvenaient à tirer rien de bon.

Ils l'enlevèrent de la table, la promenant au dessus de nos têtes, puis dans toute la chambre, la heurtant contre les murs et finalement la déposèrent sur le parquet, où ils s'efforcèrent d'en réparer le mécanisme, tout en continuant leurs plaisanteries sur les sons discordants qu'ils en tiraient.

Tout cela n'empêchait pas les manifestations d'autres esprits qui se montraient à chaque instant, grâce à l'ardoise lumineuse, et causaient avec nous.

L'un des premiers nous parla en français. Mme Husk nous dit son nom et ajouta que nous pourrions facilement constater sa ressemblance avec les portraits que l'on a publiés de lui. Nous répondîmes à ses salutations, tout en lui faisant remarquer que nous n'avions pas l'honneur de le connaître. Cela n'était pas très poli de notre part et ce fut probablement son avis, car il ne reparut à aucune de nos séances, quoique Mme Husk nous affirmât qu'il était un de leurs visiteurs les plus assidus.

Ces séances étaient assez cosmopolites, car nous avons compté qu'il nous fut parlé dans neuf langues différentes, dont quelques unes étaient comprises par nous, tandis que les autres nous étaient inconnues.

A un certain moment je fus étonnée d'entendre parler en suédois près de mon oreille. « Qui est-ce ? » demandai-je. Un éclat de lumière illumina alors les traits distingués d'un jeune homme dont le profil ressortait sur l'ardoise lumineuse. Il disparut subitement, me laissant très intriguée par ces traits qui me semblaient bien connus, quoique dans le premier moment de stupéfaction il me fût impossible de retrouver le nom de leur propriétaire ; et je me répétais : « Qui est-ce donc ? » C'est alors que la

voix murmura, toujours en suédois : « Ne me reconnaissez-vous pas ? Je n'aurais jamais cru que vous m'auriez oublié si vite ! » Alors la mémoire me revint et je m'écriai : « Etes vous Oscar Ohlsen ? » — « Oui ; c'est bien moi. »

J'aurais voulu m'excuser, mais dans mon émotion je ne trouvais pas les mots et je ne pus que lui dire : « Montrez moi vos traits de nouveau ! »

L'ardoise lumineuse fut élevée et je pus voir alors, grâce à cette lumière, des traits que je reconnus aussitôt, quoiqu'ils n'eussent plus les caractères juvéniles que j'avais connus et qu'ils fussent ceux d'un homme plus âgé, aux cheveux, à la barbe et aux yeux d'un brun prononcé. Je saisis la main de mon amie, en lui disant : « Voyez donc ! » Elle est myope, mais j'étais certaine qu'en se rapprochant suffisamment elle ne manquerait pas de le reconnaître. C'est ce qui eut lieu, en effet, et elle commença à parler en allemand à l'esprit et il lui répondait à voix basse. Cette rencontre produisit chez mon amie une joie intense.

John King nous montra alors ses traits, que j'avais vus pour la première fois, vingt-cinq ans auparavant, dans une séance avec Williams. Le temps ne les avait pas modifiés, tandis que nous, mortels, nous ne pouvions en dire autant.

D'autres figures d'esprits se présentèrent, masculines et féminines, jeunes et vieilles ; diverses voix parlèrent des langues variées. Nous n'avons pas pris de notes sur le moment, mais jamais nous ne pourrons oublier les communications d'un caractère tout personnel qui nous furent adressées.

Le petit instrument de musique, appelé *Fairy Bells* fut enlevé de la table et joua dans toutes les parties de la chambre. On l'entendit contre le plafond, puis les sons parurent venir de l'étage supérieur ; on en jouait avec beaucoup d'art et nous étions sous le charme de ses mélodies.

Vers la fin de la séance, deux voix, l'une de basse profonde, l'autre de ténor léger, entonnèrent un chant religieux. La langue nous étant inconnue, Mme Husk nous dit que c'étaient deux prêtres grecs. C'est ainsi que la séance se termina.

Les séances suivantes en furent, en grande partie, la reproduction. Joey, Ebenezer et quelques autres esprits vinrent encore familièrement à nous et Joey nous parla de sa vie terrestre et de son portrait, que l'on trouverait dans la *New Portrait Gallery*. Nous nous y sommes rendues et avons acheté quelques photographies de ce portrait, que nous avons apportées à la séance suivante. Joey, très sensible à ce procédé, nous offrit de se matérialiser, pour nous permettre d'apprécier le degré de ressemblance. Il le fit et la ressemblance fut trouvée indiscutable. Il était mis avec recherche et et nous remarquâmes spécialement la forme de sa cravate, ce qui sembla le flatter. Il nous avoua que lui-même la trouvait fort bien et qu'il voyait avec plaisir que cela avait attiré notre attention.

A un moment nous fûmes profondément émus par un cri de détresse : *Oh ! Madre de Dios ! Madre de Dios !* sortant d'une bouche invisible. John King, qui causait alors avec nous, s'interrompit pour répondre à ce nouveau venu. Après quelques minutes de conversation en langue étrangère, dont nous n'avons pu comprendre un seul mot, John King dit : *Adios ! Adios !* et son interlocuteur s'éloigna sans doute, car on ne l'entendit plus dans la suite.

John King revenant à nous, dit que c'était un Cubain, mort de faim pendant la guerre Hispano-Américaine, qui en rentrant dans l'atmosphère terrestre, éprouvait de nouveau toutes les tortures endurées jadis. Nous demandâmes si on ne pouvait le soulager et s'il devait toujours souffrir ainsi. John nous répondit que ces souffrances disparaîtraient lorsqu'il se serait rendu compte de sa nouvelle situation et de ce qu'il fallait faire pour se dégager du passé. Il venait, nous dit-il, de lui indiquer le moyen de sortir de ce milieu plein d'angoisses.

Ces séances furent une source de révélations pour mon amie. Elle se retrouva en présence d'un être profondément aimé, qui la combla de témoignages d'affection dans leur langue maternelle. Il enleva de sa main une fleur qu'elle avait apportée et qui disparut avec lui.

Le jour anniversaire d'un événement connu d'elle seule et de moi, il lui apporta une fleur, comme il le faisait jadis, lui prodiguant les caresses et s'adressant à elle en termes connus d'eux seuls et dont il avait seul le droit de se servir envers elle. Par ses paroles enflammées il lui prouva qu'il n'avait pas oublié ce jour, inconnu de tous les autres et qui restait comme tracé en lettres de feu sur son cœur.

Ces détails si précieux et si probants pour nous étaient sans valeur pour les autres ; mais il y en eut d'autres d'un caractère moins exclusivement privé, qui donnèrent à tous la preuve de l'intervention des esprits et que j'ai contrôlés depuis, avant d'en publier le récit.

Oscar Ohlsen vint une seconde fois et je le reconnus aussitôt. Non seulement il me parla dans le suédois le plus pur, langue bien peu usitée dans les réunions spirites de Londres, mais pour apporter une nouvelle preuve d'identité, lorsque je lui parlai de mon retour prochain en Suède, il m'adressa cette invitation : « N'allons-nous pas nous promener au jardin botanique ? »

Pour en comprendre la portée, il faut savoir que pendant l'été, Oscar Ohlsen, sortant de son bureau, venait chaque soir me donner des leçons d'*Espéranto* et que, chaque fois, à peine était-il arrivé, que pour échapper à la chaleur étouffante de mon petit appartement, il me disait : « N'allons-nous pas nous promener au jardin botanique ? » C'est dans ce jardin pour lequel il avait une vraie passion, qu'il me donnait toutes mes leçons. On comprend que cette phrase si caractéristique pour moi n'aurait aucune signification dans la bouche d'un autre.

Il se produisit un autre incident qui semblera plus démonstratif à un étranger, car il exclut toute possibilité de lecture ou de transmission de

pensée. Ce fut le 29 juillet, à la quatrième et dernière séance, que John King ou Joey nous annonça qu'un esprit disant se nommer... Fisher affirmait qu'il avait été en relation avec moi et voulait se faire reconnaître. Je répondis que je ne connaissais personne portant ce nom et je réclamai de plus amples détails : « Il est Suédois, dit John, et prétend qu'il vous a aidée dans votre œuvre spiritualiste, à propos de Presse. »

Je répliquai que je ne connaissais personne de ce nom, qui n'est même pas suédois.

L'esprit expliqua que son nom ne s'écrivait pas Fisher, comme le nom anglais, mais *Fischer* ; il donna également son prénom, que je ne fixai pas dans ma mémoire. Comme c'était notre dernière séance avant de quitter l'Angleterre et que je désirais vivement m'entretenir avec des amis intimes, je laissai là cet inconnu.

De retour en Suède, je reçus d'un directeur de journal une demande d'articles dans le genre de ceux qu'il avait publiés en 1890-92. Je relus ces derniers et constatai que c'étaient ceux de M. Mathews Fidler sur les communications de Humner Stafford, qui avaient été traduits en suédois par un M. *Théodore Fischer*, de Frotuna, Suède.

Ce nom me rappela l'incident de la quatrième séance et je me souvins alors que M. Fidler m'avait parlé autrefois de son ami, M. Théodore Fischer, qui suivait mes travaux avec intérêt. Je l'avais même rencontré une fois et c'était tout, quoique dans sa correspondance, au sujet de sa traduction, il se servît de termes flatteurs pour moi. Depuis dix ans je n'avais reçu aucune correspondance de lui, ni même entendu prononcer son nom. C'était un ami de M. Fidler et non de moi. On comprend donc que je n'aie pas reconnu son nom après un silence aussi prolongé.

Un des employés de feu M. Fidler auquel je parlai de cette incident, résolut de rechercher si M. Fischer était encore vivant. Il apprit du directeur des postes de Frotuna auquel il s'adressa, que Mme Fischer, mère, habitait encore le domaine ; que deux de ses fils étaient mariés et habitaient d'autres villes, tandis que Théodore, le fils aîné, qui avait succédé à son père, était mort à Carlsbad, Allemagne, depuis un an et demi.

La question était presque complètement élucidée, mais ni mon amie ni moi ne parvenions à nous rappeler le prénom qui nous avait été cité pendant la séance. J'écrivis donc à Mme Husk, lui demandant si elle se rappelait ce prénom et la priant de le demander à John King ou à Joey. Le 20 novembre dernier je reçus de Mme Husk la réponse suivante : « J'ai posé la question à John King et il m'a dit que le nom était Théodore Fischer. »

Tels sont les faits : ils parlent suffisamment d'eux-mêmes et n'ont pas besoin de commentaires.

Le lecteur partagera probablement l'opinion de Mme d'Espérance, tout en regrettant, comme nous, que les séances aient eu lieu dans l'obscurité et qu'elle ne nous ait pas dit quelles précautions avaient été prises pour prévenir l'introduction de compères dans la chambre, à la faveur des ténèbres.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue scientifique

dans son numéro du 2 Mai, publie la traduction d'une intéressante conférence de l'éminent physicien M. O. Lodge, membre de la Société Royale, sur l'électricité et la matière. Nous avons signalé à différentes reprises l'importance considérable des découvertes faites pendant ces dernières années sur ces états de la matière qui nous rapprochent des fluides. Nous avons indiqué que les particules qui s'échappent des corps frappés par la lumière, ou celles qui se meuvent dans le ballon de Crookes sous forme de rayons cathodiques, aussi bien que les rayons X, ne sont plus composées par la matière, telle que nous la connaissons. Ce sont des sous-atomes, semblables entre eux, et ils se rapprochent de cette matière unique dont probablement tous les corps sont dérivés par combinaisons. Nous reproduirons cette article prochainement. Contentons-nous d'en donner ici un extrait :

« Pendant longtemps, dit O. Lodge, personne n'imaginait rien de plus petit qu'un atome, lequel était supposé être la limite de la petitesse ; l'inertie électrique semblait donc n'être qu'un sujet de curiosité mathématique. Pourtant, vers l'année 1870, sir William Crookes avait appelé l'attention sur les phénomènes qui se passent dans les tubes où l'on a fait le vide, et il considérait que les rayons cathodiques formaient un quatrième état qui n'était ni solide, ni liquide, ni gazeux. On ne crut pas sir William Crookes ; on le plaisanta plutôt au sujet de son quatrième état de la matière. Le sujet a été néanmoins soumis à de nombreuses recherches en Angleterre et en Allemagne, recherches dans lesquelles M. Schuster et maints autres, notamment M. J.-J. Thomson, se sont engagés, et les résultats ont montré que sir William Crookes avait parfaitement raison ; la matière, qui émane sous forme de rayons cathodiques, n'est ni solide, ni liquide, ni gazeuse ; elle n'est pas constituée, comme on le pensait, d'atomes lancés par la cathode, traversant le tube et causant, là où ils frappent, la phosphorescence ou des rayons X ; mais cette matière est constituée *de quelque chose de plus petit que l'atome*, *fragments de matière*, *corpuscules ultra atomiques*, choses minimes *de beaucoup plus légères que les atomes*, choses qui semblent être les noyaux dont les atomes sont composés. »

Dans le même numéro, signalons un article de M. Jules Regnault intitulé : *Magie et Occultisme* en Extrême-Orient. On y voit que les faits sur lesquels le spiritisme repose se produisent aussi dans ces contrées depuis des temps immémoriaux, ce qui démontre la grande loi d'unité de ces phénomènes et leur caractère naturel.

Le Progrès Spirite

publie les souvenirs de Madame d'Espérance sur ses relations amicales avec l'éminent spirite Aksakof, d'après une correspondance adressée au *Light*. Depuis de longues années, le médium puissant qu'est Madame d'Espérance était étudié par le savant Russe, et nous savons par le livre intitulé : *Un cas de dématérialisation partielle du corps du médium*, que toutes les précautions étaient prises par Aksakof pour contrôler rigoureusement les faits si étranges que Madame d'Espérance a présentés pendant sa carrière médianimique. Akasakof a publié en russe l'ouvrage du colonel de Rochas sur l'*extériorisation de la motricité*, et ce travail pénible acheva probablement d'épuiser ses forces. Vers Noël, il eut une attaque d'influenza à laquelle il succomba. A ce sujet, un de ses amis écrit : « Il était incapable de se mouvoir depuis quelques semaines. Samedi soir, 17 janvier, ses amis étaient réunis dans sa chambre de malade. Soudain, ils virent M. Aksakof qui gisait sur son lit, sans mouvement et les yeux fermés, les ouvrir tout grands, s'asseoir sur ses coussins comme si quelqu'un l'avait soulevé, regarder autour de lui avec une expression de surprise, d'abord, puis de plaisir, de félicité ! Un sourire éclaira son visage, une faible rougeur parut sur ses joues pâles ; cela dure un instant, puis il soupira, se recoucha ; il n'était plus. »

Le Messager

de Liège du 15 avril donne une biographie de M. Gabriel Delanne accompagnée de son portrait, et une analyse de ses principaux ouvrages. Il fait ensuite un compte-rendu des deux conférences qui ont eu lieu le 29 mars, à la grande salle du Continental, et le 30 à la Populaire, devant deux mille personnes. Nous devons signaler dans ces comptes-rendus quelques petites erreurs qui dénaturent le sens et la portée des faits rapportés par le conférencier. Parlant des merveilleux progrès réalisés par la science, M. Delanne a dit que le moindre paysan de nos jours est mieux renseigné le lendemain sur ce qui s'est passé aux Indes, la veille, que le roi Louis XIV ne l'était au bout de trois mois, malgré sa puissance. En parlant des organes atrophiés qui existent dans l'homme, M. Delanne a cité le *cæcum* et non l'*appendice fécal* qu'il ne connait pas. Parlant des photographies d'Esprits, il a rappelé celle de la mère du grand naturaliste Alfred Russel Wallace, mais n'a jamais dit que ce savant ne l'avait pas connue. C'est le Dr Thomson qui a obtenu l'image fantômale de sa mère, morte en lui donnant le jour. Cette photographie fut reconnue par l'oncle du Dr Thomson, qui était le frère de sa mère. Enfin, ce n'est pas Slade qui a servi de médium pendant les séances de matérialisations observées par le Dr Gibier à New-York, mais une dame américaine. M. Delanne remercie le *Messager* et les Sociétés spirites de Liège pour l'accueil si cordial et si fraternel qui lui a été fait dans cette grande ville qui tient la tête du mouvement spirite en Belgique.

La Vie d'Outre-tombe

a inséré un compte-rendu de la conférence de M. Delanne à Bruxelles, duquel nous extrayons les lignes suivantes :

« Le président céda ensuite la parole au conférencier qui, dans un langage clair et précis, a traité la question des vies successives dans toutes ses phases historiques, morales et scientifiques. Les faits, les recherches des savants, les affirmations des grands investigateurs lui servirent à étayer la grande révélation des Esprits au XIXe siècle avec ce talent, ce grand savoir qui s'acquiert par l'étude suivie et la grande habitude de semer les idées saines dans les réunions nombreuses. Il a parlé une heure et demie avec une chaleur, une conviction, une précision telles, qu'il aurait été bien difficile de lui répliquer. Aussi, pas un contradicteur ne s'est présenté. »

Dans un article intitulé : *Le maître et le serviteur*, l'écrivain fait ressortir le contraste qui existe entre les pompes déployées à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du couronnement de Léon, XIII et la pauvreté du Christ qui n'avait pas un toit où reposer sa tête. Il dit : « Non, le Pape n'est pas le représentant de Jésus sur la terre. Ceux qui disent l'adorer exploitent honteusement sa morale. Ce sont des sépulcres blanchis qui font servir la douce légende du fils du charpentier à l'assouvissement de leurs appétits et de leur soif de domination. Et si le Christ pouvait descendre encore sur la terre pour prêcher de nouveau la parole de paix et de fraternité, il chasserait de son temple tous les marchands qui déshonorent sa religion toute d'amour et d'humanité. »

La Lumière

Sous le titre : *Energie radiante universelle*, commente et résume tout ce que nous savons actuellement sur les radiations, les ions et l'od. L'article est, comme toujours, très sérieusement étudié. Dans la revue universelle, nous trouvons le récit suivant, relatif à un anneau retrouvé, qui a été traduit du *Banner of Light*, du 25 octobre 1902 :

En avril dernier, Mme X, qui habitait un faubourg de Boston, perdit un anneau garni de brillants et de grande valeur. N'étant pas sortie de la maison depuis plusieurs jours, elle ne pouvait l'avoir perdu que chez elle, ou il lui avait été volé. Au bout de plus d'un mois, elle alla consulter Madame Florence White au sujet d'un projet de vente de sa maison. Madame White, entrancée, lui dit qu'elle voyait la bague garnie de brillants dans une paillasse et que Mme X... avait dû la perdre en remuant la paillasse. Mme X... n'eut rien de plus pressé, en rentrant, que de fouiller dans cette paillasse et, après en avoir sorti la majeure partie du contenu, elle trouva l'anneau.

Il ne peut être question, dans ce cas, de lecture de pensée, et il faut fatalement admettre l'intervention d'un agent spirituel, à moins d'admettre encore cette explication forcée que l'inconscient de Mme X... avait

constaté la perte et noté le lieu où se trouvait l'anneau, et que cet inconscient ait joué auprès de Mme White le rôle de l'agent susdit. L'un est aussi merveilleux que l'autre.

La Revue Spirite

continue par la plume élégante et vigoureuse de M. Grimard son étude sur les destinées de l'âme après la mort. Le Spiritisme a substitué aux croyances traditionnelles du passé des connaissances précises qui sont dues à ceux qui, habitant l'au-delà, peuvent le mieux nous renseigner sur ce qui s'y passe. C'est ainsi que l'on a pu se convaincre que le paradis et l'enfer n'ont aucune réalité. Qu'il n'existe pas de lieux spéciaux où les âmes seraient parquées avec défense d'en sortir. Que les descriptions qui en ont été faites par les prêtres sont purement légendaires, car, en réalité, l'âme porte en soi, quelque soit le lieu où elle se trouve, un paradis ou un enfer intérieur qui est produit par l'état de sa conscience, alors que dégagée de son enveloppe terrestre, soustraite ainsi au monde matériel, elle se trouve dans l'espace vis-à-vis d'elle-même. Voilà la vérité qui supprime le diable et ses chaudières, aussi bien que l'inepte paradis dans lequel l'éternité se passerait dans une inutile et béate contemplation de Dieu.

Signalons une très belle pièce de vers de Mlle France Darget sur le Christ, intitulée : *Les trois routes*. Nous constatons aussi avec plaisir que cette année l'anniversaire d'Allan Kardec a été célébré à Alger par la Société Spirite Algérienne, qui a tenu ainsi à honorer la mémoire du Maître. Nous trouvons encore dans ce numéro la fin du mémoire du professeur Falcomer, qui paraitra prochainement en librairie, et nous constatons qu'après une sévère analyse des faits, il conclut en faveur de l'intervention des Esprits pour expliquer les phénomènes qu'il a constatés.

La Vie Nouvelle

du 24 Avril publie un bon article de M. le Dr Foveau de Courmelles sur l'action thérapeutique de l'aimant. Il montre que déjà au XVIIIe siècle on l'employait pour la guérison des maladies nerveuses, et que l'on avait reconnu que l'influence exercée était proportionnelle à l'intensité de la force magnétique. En ce temps on se servait des aimants naturels, mais aujourd'hui que nous savons construire des électro-aimants et des solénoïdes dans lesquels circulent des courants à haute fréquence, il semble bien que ce traitement devrait être plus souvent employé qu'on ne le fait communément. On peut l'utiliser encore pour extraire du corps les aiguilles, les clous, etc., qui s'y sont introduits et dont la radiographie permet de fixer exactement la place. Signalons la très intéressante et très vibrante étude de Henri Constant sur : *Le Christ, le christianisme et la religion de l'Avenir*. C'est une œuvre de haute valeur, vigoureusement pensée dans laquelle on met en relief toutes les adultérations que la doctrine du Christ a subie à travers les âges. C'est un recueil de documents du plus grand intérêt dont nous recommandons vivement la lecture.

Conférence sur Jeanne d'Arc

Le 31 Mai prochain aura lieu, à 2 heures, une grande conférence sur l'héroïque Lorraine par :

M. Léon Denis

à la salle des Agriculteurs, 8, rue d'Athènes, droit de vestiaire 0.50. *La Société française d'étude des phénomènes psychiques* a voulu ainsi rendre hommage au grand médium dont l'intervention puissante a sauvé la France de la ruine. Nous espérons que les spirites parisiens viendront en grand nombre se joindre à nous pour honorer la mémoire de la vierge française, qui mourut victime de son dévouement à la patrie et de sa foi dans les voix qui l'inspiraient.

Souscription pour les expériences à faire sur la Médiumnité

M. Firmin Jullien. . . . . 1000 fr.

Les sommes reçues sont versées mensuellement entre les mains de M. Duval, trésorier de la Société française d'étude des phénomènes psychiques.

ERRATA

Dans le compte-rendu des discours prononcés sur le tombeau d'Allan Kardec, c'est par une erreur de composition que le nom de M. Auzanneau a été imprimé, c'est M. Auzéau. qu'il faut lire.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris indirectement la mort de M. ALFRED ERNY, l'auteur estimé du livre *Le psychisme expérimental* et d'un grand nombre d'articles publiés dans *Les Annales des Sciences psychiques* et dans la *Paix Universelle*. C'étaix un chercheur consciencieux, aux idées un peu vagues, flottant du Spiritisme à l'Occultisme, mais il était profondément convaincu de l'existence d'Outre-Tombe et ses travaux ont été utiles à la grande cause du progrès.

Nous envoyons à son esprit le salut fraternel bien dû au penseur indépendant, à l'homme de cœur et de bien que fut ALFRED ERNY.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

L'extériorisation de la Pensée

Suite (1)

De la réalité substantielle des images mentales

Afin que le titre de ce chapître ne prête pas à une confusion, nous croyons devoir appeler l'attention du lecteur sur la différence radicale qui sépare la pensée proprement dite, de sa représentation mentale par une image. La sensation, comme la pensée ou la volonté, est un phénomène primitif, simple, irréductible, immatériel, un fait de conscience ; mais l'image qui accompagne toujours toute opération sensitive, intellectuelle ou volontaire, n'est que l'aspect physiologique, la traduction objective de cette pensée. Lorsque la lumière agit sur la rétine, elle produit un ébranlement nerveux qui, transporté dans une région particulière du cerveau, y détermine une modification dynamique qui s'y enregistre. Jusqu'alors, le phénomène est purement physiologique. Il se peut qu'il reste à ce stade et ne devienne jamais conscient. Si je suis très préoccupé, je ne vois pas les objets qui sont devant mes yeux et cependant leur image s'est gravée en moi ; je n'entends plus les bruits extérieurs ou les paroles qui me sont adressées ; mais, nous l'avons constaté, images visuelles ou auditives sont conservées automatiquement, puisqu'elles peuvent être reconnues ultérieurement.

C'est précisément l'acte par lequel l'esprit prend connaissance de cette modification du cerveau, qui est essentiellement un fait de conscience (2). C'est seulement à cet instant précis que la sensation (phénomène matériel, physiologique) donne naissance à la perception (phénomène immatériel, psychologique.) Alors même que nous démontrerions que les images qui accompagnent la pensée ont une certaine réalité physique, une substantialité, des dimensions, des contours délimi-

(1) Voir le nº de mai, p. 641.

(2) Quand nous disons du cerveau, c'est pour ne pas compliquer la question. En réalité, c'est une image périspritale que l'esprit perçoit, puisque toutes les sensations sont obligées de passer par le corps fluidique pour arriver à l'âme. Voir sur ce sujet notre ouvrage : *L'Evolution Animique*, p. 273 et suiv.

tés, cela ne pourrait appuyer en rien les théories matérialistes, car, encore une fois, étudier l'image mentale, c'est simplement étudier le corrélatif physiologique de la pensée sans que pour cela, hélas ! celle-ci soit moins mystérieuse.

Les physiciens et les physiologistes nous ont très bien expliqué comment la lumière, en se réfractant à travers les différents milieux de l'œil, arrive à peindre sur la rétine l'image des objets extérieurs ; mais là s'arrête leur science, et nous ignorons profondément comment l'image qui existe dans le cerveau y représente aussi exactement le monde physique. Il n'y a pas d'œil intra-cérébral et les cellules de la substance corticale où s'enregistrent les sensations visuelles ne diffèrent pas, anatomiquement, de leurs voisines. De plus, les images rétiniennes sont petites et cependant nous avons la représentation mentale des objets extérieurs avec leurs dimensions réelles. Ce sont des faits qui ont besoin d'être étudiés et au sujet desquels nous ne pouvons faire encore que des suppositions. Mais la connaissance du périsprit, c'est-à-dire du corps fluidique de l'âme peut, jusqu'à un certain point, nous aider à nous figurer ce qui se passe en nous au moment où la vision a lieu.

Lorsque Allan Kardec ou Taine emploient le terme de « miroir mental » pour expliquer la netteté de l'image interne, ils se servent d'une comparaison exacte. On peut admettre que le monde extérieur se réfléchit et se grave sur le corps fluidique par l'intermédiaire des ondes nerveuses, comme l'image d'un objet se peint sur le mur d'une chambre obscure en face d'un trou qui laisse passer un faisceau lumineux. Il ne faut jamais perdre de vue que tous les phénomènes du monde extérieur ne nous sont connus que par l'intermédiaire de la vibration nerveuse, c'est-à-dire par cette forme particulière de mouvement qui prend naissance dans les nerfs lorsqu'ils sont excités par un irritant de nature appropriée. Ecoutons ce que M. Ch. Richet nous dit à cet égard : (1)

Le monde qui nous environne se présente d'une manière toute différente aux yeux des savants et aux yeux du vulgaire. Pour le vulgaire, il y a des choses extérieures douées de certains propriétés qui paraissent inhérentes aux objets ; et qui sont définies seulement par l'impression faite sur nos sens. Un objet est chaud, lumineux, électrique, pesant;

(1) Ch. Richet. *La Vibration nerveuse*, *in Revue Scientifique*, 23 Décembre 1899, p. 802. Discours prononcé au Congrès Britannique pour l'Avancement des Sciences. Bristol, 1899.

et il semble à tous que la chaleur, la lumière, l'électricité, la pesanteur soient des réalités, des forces distinctes de l'objet lui-même.

Mais le savant a une autre conception des choses. Il conçoit le vaste univers comme formé par quelque chose d'indéfini qui s'appelle la force, et il sait que cette force peut se manifester de manières très différentes, en produisant certains mouvements d'apparence particulière. Des faits innombrables nous donnent presque le droit de dire que la force est une, *et qu'elle ne revêt à nos sens des aspects si divers que parce que les mouvements qu'elle provoque ne sont pas de même qualité* (1) Ils varient de nombre, de fréquence, de rapidité, de forme ; et suivant ces modalités variées, ce que nous percevons et ce qui se produit, c'est chaleur, électricité, lumière, attraction.

Mais, malgré cette diversité, les mouvements de cette force se transmettent de la même manière ; c'est par le mode vibratoire. Les physiciens ont pu, par d'admirables études, dans lesquelles les plus hautes mathématiques doivent intervenir, connaître la forme de quelques-unes de ces vibrations. Mais, même pour celles que nous ne connaissons pas bien, nous avons le droit de dire que ce sont des vibrations, des ondes.

Je n'ai pas besoin d'insister sur ce phénomène de l'ondulation et de la vibration. Vous en avez un exemple très-simple en voyant ce qui se passe dans l'eau ébranlée par la chute d'une pierre. Il se fait un mouvement qui va en s'élargissant par cercles concentriques, et, dans chacune de ces ondes, on peut distinguer deux périodes, une période dans laquelle le liquide s'éloigne du niveau primitif, période d'*aller* ; une période pendant laquelle il revient au niveau primitif, période de *retour*. Quand le liquide est revenu au même niveau, l'onde est terminée.

De même, si l'on frappe un pendule, on l'écarte par ce choc de sa position d'équilibre ; il s'éloigne (période d'aller), puis il revient au point primitif. (période de retour).

Ondulations ou vibrations, c'est toujours un même phénomène, très varié quant à sa forme ; mais essentiellement constitué par quelque chose d'identique, le mouvement ondulatoire d'un fluide. Quoique ce fluide soit très hypothétique, si vous voulez, nous l'accepterons sans discussion, et nous dirons que chaleur, électricité, lumière, pesanteur sont des vibrations ondulatoires de l'*éther*.

Il s'ensuit que le monde extérieur, avec tous ses aspects, diversifiés à l'infini, ses colorations et ses formes, n'est que l'ensemble des vibrations diverses de la force. Ces vibrations, de qualités et d'énergies très diverses, agissent sur l'être vivant et produisent en lui des sensations.

Or il est vraisemblable, — et j'essayerai de vous le prouver tout à l'heure, — que ces vibrations du monde extérieur n'agissent sur nos sens *qu'en provoquant en nous une autre vibration nécessaire pour qu'il y ait sen-*

(1) C'est nous qui soulignons.

sation et perception. La vibration nerveuse nous apparaît donc comme l'aboutissant et le terme ultime des vibrations extérieures. S'il n'y avait pas de vibrations nerveuses, il y aurait assurément encore dans le monde toutes les vibrations qui existent actuellement ; mais celles-ci ne pourraient produire aucun effet psychologique. La conscience humaine ne serait pas atteinte par les vibrations du monde. L'être vivant, par le fait de sa vibration propre, est le réceptacle, le microcosme sur lequel viennent à tel moment se concentrer les diverses vibrations de l'univers, et l'univers n'est accessible à notre connaissance que par cette vibration même.

Vous comprenez par conséquent quel intérêt a l'étude de cette vibration nerveuse, puisque c'est par elle que le monde extérieur est connu : c'est par elle que nous pouvons agir sur le monde extérieur.

Tout ce que dit M. Ch. Richet est parfaitement exact pour l'individu dans les conditions normales de l'existence. Mais nous savons que l'âme peut prendre connaissance du monde extérieur par clairvoyance, pendant que les yeux sont clos, que la lumière est supprimée, et que la vibration nerveuse n'a pas à intervenir. C'est cette constatation qui nous oblige à conclure que l'enveloppe de l'âme, c'est-à-dire le périsprit, est le véritable organe de perception, l'intermédiaire qui est sensible non seulement à l'ondulation nerveuse, mais encore à toutes les vibrations ultra-physiques qui sont produites par les fluides du monde spirituel. Lorsque l'âme humaine est dégagée temporairement de son enveloppe physique pendant le dédoublement, elle est baignée, comme tous les corps terrestres, par une lumière particulière, spéciale, résultant du mouvement ondulatoire du fluide universel et auprès de laquelle, suivant les affirmations des Esprits et des voyants (M[me] d'Espérance, Stainton Mosès, etc.) la lumière terrestre du soleil semble pâle et terne. Ces réserves faites, revenons à l'étude des conditions ordinaires de la perception.

La lumière est l'irritant physiologique des parties terminales du nerf optique, comme le son est celui des extrémités du nerf acoustique. Lorsque la lumière peint sur la rétine l'image d'un objet extérieur, elle excite cet organe qui n'est que l'épanouissement du nerf optique. Chaque partie de la rétine touchée par la lumière entre en vibration et les ondes nerveuses ainsi engendrées se propagent de proche en proche aux couches optiques, et de là elles sont envoyées usqu'à la substance corticale des hémisphères. C'est seulement

quand elles atteignent ce territoire qu'a lieu la vision, comme le montrent des expériences précises et des faits d'observations pathologiques.

Une image mentale est donc produite d'abord matériellement, visiblement, par les ondes lumineuses sur la rétine, puis par des ondes nerveuses qui, elles, sont invisibles. Celles-ci, arrivées au terme de leur voyage dans l'encéphale, agissent sur la partie du périsprit qui correspond à la localisation des sensations visuelles ; là elles sont arrêtées par lui comme des ondes lumineuses par un écran, mais, ici, l'écran est sensible ; il subit l'action de ces ondes qui s'y enregistrent, en y laissant une trace, et l'analogie la plus exacte, bien que fort grossière encore, que l'on peut adopter, est celle de la plaque photographique qui, elle aussi, garde une trace indélébile de tous les ébranlements lumineux qui l'ont frappée. Mais chez l'être vivant, ce n'est pas simplement un dessin blanc et noir que l'on obtient. La substance périspritale, plus délicate que les sels d'argent, est capable d'enregistrer les différentes longueurs d'ondes qui constituent les couleurs, et nous avons alors la sensation des objets colorés, parce que, dès notre naissance, nous avons appris à donner un nom spécial à chacun de ces mouvements particuliers qui correspondent à une sensation déterminée. C'est ainsi que les vibrations qui atteignent le chiffre de 400 trillions par seconde sont appelées rouges, et celles de 756 trillions, violettes. Il est évident que ce que nous disons ici pour les sensations visuelles se produit également pour tous les autres sens, car le mécanisme est le même, si les localisations sont différentes, de sorte que notre être périsprital est le réceptacle de toutes les sensations éprouvées pendant le cours de notre vie, de même qu'il est le gardien indéfectible de toutes nos pensées et de toutes nos volitions.

Toutes nos sensations sont, finalement, des mouvements périspritaux, elles ont donc une substantialité incontestable. Elles existent dans l'enveloppe fluidique comme des clichés photographiques pour la vue, ou des inscriptions phonographiques pour les autres sens. Mais ces clichés n'ont pas la rigidité des pellicules employées dans la photographie ou des cylindres des phonographes. Bien que toutes les parties qui composent cette image conservent leurs relations mutuelles, elles sont vibrantes ; et de même

que les sons d'un orchestre se propagent simultanément dans l'air sans se détruire mutuellement, sans interférer, de même les images sensorielles s'accumulent sans se confondre, sans se mélanger, (1) et peuvent renaître lorsque nous fixons notre attention sur elles, ou qu'une cause extérieure — suggestion ou télépathie, — vient leur redonner la même vigueur qu'au moment où elles ont été fixées pour toujours en nous.

Alors même que les psychologues officiels contesteraient l'existence du périsprit, il n'en est pas moins vrai que l'image mentale est substantielle, puisqu'elle est engendrée dans le cerveau par l'onde nerveuse, qui est elle-même un mouvement dont l'existence est parfaitement démontrée. Nous avons vu que les hallucinations ne sont que des sensations renaissantes, mais dont l'intensité est amplifiée considérablement par l'influence de la suggestion. Nous pourrons donc étudier avec fruit les images mentales, en observant ce qui se passe pendant l'hallucination expérimentale que l'on produit si facilement chez les sujets hypnotiques. Ce rapprochement est légitime, car sensation et hallucination sont si bien de la même nature que Taine appelait la perception extérieure : *une hallucination vraie.*

N'oublions jamais non plus que les impressions périspritales sont ineffaçables. Sans doute nos états d'âme ne conservent pas tous et toujours la même intensité, sans quoi la vie mentale ne pourrait s'exercer ; insensiblement la rapidité de leur mouvement vibratoire diminue jusqu'au moment où ils tombent au dessous du minimum perceptible, alors ils entrent dans la subconscience, mais jamais ils ne s'anéantissent.

Citons encore M. Ch. Richet, qui ne fait que résumer les opinions de tous les psychologues contemporains : (2)

S'il fallait d'un mot, dit ce savant, définir la nature du cerveau, je dirais que c'est un appareil de *mémoire*. Tout ce qui l'a fait vibrer, ne fût-ce qu'une seule fois, a laissé une impression qui ne s'efface pas. Excitations optiques, acoustiques, tactiles, tout demeure fixé dans le cerveau,

(1) Du moins au moment de la perception, car ensuite, pour le plus grand nombre des images, il se produit une sorte de synthèse, de fusion des images anciennes et récentes qui assemble dans une nouvelle unité plus générale, les éléments semblables des perceptions se rapportant au même objet.

(2) Ch. Richet. *La fonction du cerveau. Rev. scientifique*, 20 novembre 1897, p. 643.

(nous, nous disons dans le périsprit) quelle que soit la cellule où l'impression a laissé sa trace, et tout peut reparaître, à un moment donné, quand l'excitation actuelle, grâce à l'association des idées, vient réveiller ce souvenir des excitations anciennes.

Toutes nos sensations, qu'elles soient visuelles, auditives, tactiles, musculaires, olfactives, etc., ne sont pas isolées complètement, en ce sens que si elles s'enregistrent dans des parties spéciales du périsprit, elles contractent néanmoins des liaisons non seulement avec les sensations de même nature qui sont déjà dans le cerveau, mais aussi avec celles qui sont simultanées. C'est ainsi que si j'ai été à l'opéra, le souvenir d'un air que j'ai entendu ce jour-là pourra réveiller en moi le souvenir de la salle, celui des acteurs, des assistants, du fauteuil dans lequel j'étais assis, des réflexions que j'ai faites, etc., etc. Cette association est permanente, continue, et l'entrecroisement des rapports entre les sensations est indéfiniment variable, de sorte que les matériaux dont l'esprit se sert forment un tout homogène, bien qu'il se compose d'une infinité de parties constituantes différentes entre elles.

Cette association s'étend jusqu'au mécanisme physiologique de l'être humain, car les sensations, les idées, les volitions s'accompagnent toujours de mouvements particuliers ou généraux du corps, de gestes, d'attitudes qui sont si intimement liés à nos états d'esprit que chaque fois qu'une image mentale est suggérée, elle entraîne toujours avec elle la mise en action d'un certain nombre d'images musculaires qui déterminent des mouvements.

Il n'est donc pas étonnant, lorsque l'on donne à des sujets suggestionnables une hallucination visuelle, de voir que leurs gestes s'harmonisent avec l'image qui surgit dans leur esprit. Si l'on suggère, par exemple, la présence de petits oiseaux, dit M. Janet : (1).

Les unes, comme Marie, caressent doucement les petits oiseaux ; d'autres, comme Lucie, les saisissent vivement à deux mains pour les embrasser ; d'autres, comme Léonie, qui se souvient de sa campagne, leur jette du grain à la volée ; aucune femme ne peut voir une fleur par hallucination sans la porter à son nez, puis la mettre à son corsage.

Quand même les mouvements expressifs de ce genre manqueraient absolument, ce qui est bien rare, il y aurait toujours des mouvements plus simples que l'on peut appeler mouvement d'adaptation. D'après les observations de M. Ferré, « l'état de la pupille varie avec la distance présu-

(1) P. Janet. L'*Automatisme psychologique*, p. 150.

mée de l'hallucination ». Ce phénomène très constant d'ailleurs est peu visible, mais les mouvements des sourcils, des paupières, du globe de l'œil, les mouvements de la tête pendant les hallucinations auditives, le battement des narines pendant les hallucinations de l'odorat, les mouvements des doigts quand le sujet sent le contact d'un objet imaginaire, sont toujours très forts et très faciles à constater.

Une hallucination est donc une image mentale très intense qui se mélangant aux sensations ordinaires, ayant une nature semblable, a pour le sujet la même réalité que ce qu'il voit, entend, touche au même moment.

La substantialité de l'image hallucinatoire se décèle nettement par ses caractères, puisqu'elle produit dans l'esprit du sujet les mêmes phénomènes mentaux que les objets extérieurs. C'est ce que démontrent quelques expériences très simples. Chez les sujets dont les hallucinations persistent pendant l'état de veille, l'image mentale entraîne toujours une croyance aveugle à son existence en dehors d'eux, même si on les prévient qu'ils se trompent.

L'idée fixe éveillée par l'expérimentateur, dit M. Paul Richer, (1) et qui prend corps dans une hallucination, peut, dans certains cas survivre au sommeil. L'impression cérébrale localisée persiste malgré le retour à la connaissance, et bien qu'ayant repris possession de ses sens et de sa conscience, au point de paraître jouir de toute sa raison comme avant l'expérience, la malade n'en persiste pas moins à divaguer sur un seul point en rapport avec l'hallucination provoquée. C'est ainsi qu'elle continue à voir, par exemple, un oiseau dont on a évoqué l'image pendant l'état hypnotique.

Sur tout autre objet, son intelligence, de même que ses sens, ne sauraient être mis en défaut ; mais malgré l'affirmation de ceux qui l'entourent, il y a là un oiseau qu'elle voit et qu'elle touche avec une conviction si profonde, qu'à ses yeux tous ceux qui lui affirment le contraire ne le font que pour se moquer. Cette impression cérébrale peut persister quelque temps, mais elle finit par s'effacer et disparaître en entraînant avec elle la conviction qu'elle entretenait.

Le sujet, dans le fait, ne divague pas à proprement parler. Sans doute il voit un oiseau qui n'existe pas dans l'appartement, mais cet oiseau, ou plutôt son image, est aussi réelle que celle des objets environnants, c'est pourquoi la conviction en son existence est si absolue.

(1) Paul Richer. *Etude clinique sur la grande hystérie ou hystéro-épilepsie*, 2e Edit. Paris 1885, p. 770.

MM. Binet et Ferré ont pu se convaincre également de l'inébranlable certitude des sujets hallucinés dans l'objectivité de leurs hallucinations :

Un jour, (1) nous prévenons la malade, avant de l'endormir, que nous allons l'halluciner, et nous convenons avec elle qu'après son réveil, elle fera tous ses efforts pour corriger son hallucination et la juger fausse. Après l'avoir endormie, nous lui donnons la suggestion qu'il y a sur la table une pièce de dix francs en or à l'effigie de Napoléon III. A son réveil, la pièce est toujours là. Nous disons à la malade : « Vous savez ce qui est convenu ; nous vous avons donné une hallucination ; cette pièce d'or n'est pas réelle ». Alors elle nous regarde avec stupéfaction, on peut même dire avec stupeur, tant nos paroles lui paraissent étonnantes. L'idée seule qu'on peut douter de l'existence d'une pièce de monnaie qu'elle voit et qu'elle touche, semble jeter le trouble dans son intelligence. Mais bientôt elle revient à elle, et nous affirme avec la plus grande énergie qu'elle voit la pièce, que c'est une pièce réelle, et que nous nous moquons d'elle en affirmant le contraire. Il ne nous a pas été possible de faire pénétrer le moindre doute dans son esprit. On peut supprimer l'hallucination par suggestion, mais, tant qu'elle subsiste, le sujet y croit de toutes ses forces.

Si la croyance à l'objectivité de l'image hallucinatoire est si prononcée c'est, répétons-le, parce que celle-ci est réelle, substantielle, et ce résultat est dû, pensons-nous, à la vivacité de cette hallucination. Certains auteurs ont prétendu (2) que les sensations ne peuvent ni s'égaliser, ni s'additionner, qu'en un mot, il n'était pas facile de comprendre comment une sensation serait un nombre exact de fois plus grande ou plus petite qu'une autre. Il y aurait entre une sensation faible et une autre forte, une différence *qualitative* et non *quantitative*. La sensation de brûlure correspondant à 100 degrés, par exemple, serait autre en nature que la sensation de chaleur correspondant à 40 degrés seulement. « Sans doute, dit M. Janet, les causes extérieures de nos sensations, le son, la température, etc., et même les effets de nos sensations dans le monde extérieur, mouvements, contractions musculaires, etc., sont mesurables et peuvent avoir des intensités différentes ; mais les sensations elles-mêmes, considérées par leur côté interne et vraiment seul

(1) Binet et Ferré. *Le magnétisme animal*, p. 203.

(2) M. Souriau. *Sensations et perceptions. Rev. Philosophique.* 1883, II, p. 75. M. P. Janet. *L'automatisme psychol.* p. 181 et 210. M. Tannery. *Discussion de la loi de Fechner.*

réel, ont-elles des quantités correspondantes, cela ne paraît pas évident ».

Nous pensons qu'il y a réellement des degrés dans la sensation, et que les modifications qui se produisent en nous ne changent pas de nature parce que l'excitation extérieure augmente. Si la lumière d'une lampe à arc croit lentement jusqu'à devenir insupportable pour l'œil, c'est la sensation lumineuse, et elle seule, qui s'amplifie jusqu'au moment où on ne peut plus l'endurer. Si l'eau dans laquelle la main est plongée augmente de température jusqu'au point de la brûler, c'est bien la même sensation de chaleur qui s'est accrue quantitativement. Il ne s'est pas produit de changement dans la nature de la sensation : c'est toujours de la chaleur que nous ressentons, mais il arrive simplement un moment où elle devient intolérable. A proprement parler, ce qui varie qualitativement, *c'est l'émotion qui accompagne la sensation*. Si, réellement la sensation n'est que la conscience du changement produit en nous par les agents extérieurs, il n'y a rien de surprenant à ce que l'intensité de cette sensation soit liée par une relation numérique à celle de la cause qui la détermine ; c'est pourquoi la loi de Fechner qui nous apprend que la sensation croît en progression arithmétique quand l'excitation augmente en progression géométrique, nous semble, avec les corrections qu'on y a apportées, (1) absolument exacte.

L'image mentale suggérée a une si puissante objectivité qu'elle masque et neutralise les images sensorielles produites par les agents extérieurs.

On dit à un sujet suggestible à l'état normal qu'un éléphant est dans la chambre. Il accepte immédiatement cette suggestion. Il ne la discute pas ; devant lui se dresse l'énorme pachyderme et l'animal existe pour lui avec son corps, sa trompe, ses défenses, etc. Le mur de l'appartement qui lui fait face est caché par l'image hallucinatoire. Cependant, même en ce moment, les rayons lumineux réflétés par le mur arrivent toujours à son cerveau, mais ils sont arrêtés par l'image suggérée, exactement comme ils le seraient si un éléphant véritable se trouvait là. Il faut donc bien que l'image mentale soit substantielle, opaque, puisqu'elle a les mêmes propriétés

(1) Delbœuf. *Elements de psycho-psysique générale*. Critique de la formule de Fechner, p. 17 et suiv.

qu'un corps solide interposé entre le mur et le sujet. Voici quelques exemples de ces suggestions à l'état de veille (1).

On sait que certaines personnes sont suggestibles à l'état de veille sans avoir subi aucune modification de leur conscience ; ce fait, remarqué déjà par certains magnétiseurs, a été l'objet d'études récentes de M. Richet, de M. Bernheim et de plusieurs autres. On ne saurait en exagérer l'importance. Voici une personne, Marie, qui a vingt ans, qui est intelligente, et semble avoir, comme tout le monde, cette liberté dont nous sommes si fier. Sans la toucher, ni l'endormir, je m'approche d'elle en disant d'une voix calme et nette : « Tiens, il y a dans le coin gauche de la salle un gros bouquet de roses, Marie, va me le chercher. » La voici qui court au bout de la salle, se baisse, semble rapporter à deux mains un objet volumineux et incline de temps en temps la figure pour le sentir ; elle s'approche de moi : « C'est donc à vous ce beau bouquet, dit-elle, je vous fais mes compliments, car il sent bien bon ». Je lui réponds alors : « J'ai apporté pour toi une bonne pêche, la voici sur la table, offre-en la moitié à X... et mange ton morceau ».

« Oh ! qu'elle est grosse ! je ne vais pas la manger tout entière. » Elle prend un couteau, coupe au travers de l'air, offre un quartier à X... qui reste stupéfaite et mange avec l'air du plus grand contentement. Ces expériences ont le même résultat sur Rose, sur M..., et sur bien d'autres, avec un peu moins de vivacité, peut-être...

Mais, dira-t-on, Marie est une personne qui a été souvent hypnotisée par moi, et c'est pour cela qu'elle reste soumise à la suggestion.

Soit, je puis citer trois autres observations qui m'ont paru extraordinaires : l'une, d'une femme de trente ans, Be, qui a été hypnotisée il y a dix ans et qui ne l'a pas été depuis ; l'autre, d'une jeune femme de vingt-deux ans qui n'a jamais été endormie par personne, et la troisième, d'une jeune fille de seize ans que j'ai déjà signalée sous le nom de Blanche, et qui ne l'a pas été davantage. Toutes les trois sont à l'état de veille de véritables automates conscients. Il suffit de faire pénétrer dans leur tête, de quelque manière que ce soit, l'idée d'un acte pour qu'il soit immédiament exécuté. Elles gardent indéfiniment les membres dans les positions où on les met, imitent les mouvement faits devant elles, éprouvent immédiatement toute espèce d'hallucinations. Be me voit sortir de la chambre et rentrer par la fenêtre ; elle croit m'entendre lui parler au travers de la muraille, tandis que je reste à côté d'elle. Blanche, à qui j'ai dit qu'un éléphant entrait dans la chambre, s'écarte pour lui faire de la place et s'amuse à lui tendre du pain pour qu'il le prenne avec sa trompe. Et, je le répète, elles ne sont absolument pas en somnambulisme.

M. Londe, chef des travaux cliniques à la Salpétrière, a communiqué à MM. Binet et Féré le fait suivant, qui montre jusqu'à quel

(1) P. Janet. L'*Automatisme psych*, p. 173.

point l'image hallucinatoire est attachée à l'image mentale, qu'elle masque complètement :

Un jour qu'une hystérique était en état de somnambulisme, M. Londe s'approcha d'elle en lui montrant un cliché qu'il tenait à la main, et qui représentait une vue des Pyrénées avec un âne gravissant une côte, il lui dit : « Regardez, c'est votre portrait, vous êtes toute nue ».

A son réveil, la malade aperçut par hasard le cliché, et, furieuse de s'y voir représentée dans un état trop voisin de la nature, elle sauta dessus et le brisa. Mais on avait déjà tiré de ce cliché deux épreuves photographiques, qui furent conservées avec soin. Chaque fois que la malade les aperçoit elle trépigne de colère, car elle s'y voit toujours représentée nue. Au bout de deux ans, l'hallucination dure encore. Cette survie extraordinairement longue de l'hallucination s'explique bien par la théorie du point de repère. La photographie offre en réalité à la malade un nombre immense de points de repère qui, s'étant associés à l'image hallucinatoire, l'évoquent avec une force invincible en accumulant leurs effets. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette observation, c'est que la malade ne voit pas ces points de repère, ou plutôt ne se rend pas compte de leur nature, car il faut bien qu'elle les voie pour projeter son hallucination ; mais elle n'arrive pas à reconnaître qu'ils forment par leur réunion, une vue des Pyrénées. On s'est efforcé vainement de la tirer de son erreur ; elle ne voit sur la photographie que son portrait.

Cette théorie du point de repère sert à expliquer beaucoup de ces phénomènes hallucinatoires. Nous allons l'exposer sommairement, sauf, plus tard, à voir si elle explique bien tous les cas.

(*A suivre*) GABRIEL DELANNE.

Conférence sur Jeanne d'Arc

PAR

M. LÉON DENIS

Le 31 mai, jour de la Pentecôte, a eu lieu à 8 h. 1/2, dans la salle des Agriculteurs, la conférence annoncée sur Jeanne d'Arc. Malgré le changement involontaire de l'heure de cette réunion, et les attractions multiples qui détournaient l'attention des parisiens, une foule nombreuse avait répondu à l'appel de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*.

M. le docteur Moutin, en ouvrant la séance, souhaite la bienvenue à M. Léon Denis qui, dit-il, est connu et aimé du public parisien. Il lui donne immédiatement la parole.

M. Denis félicite la Société de l'heureuse pensée qu'elle a eue de glorifier Jeanne d'Arc, car c'est se conformer à son but, puisque l'héroïque lorraine a été un de ces grands médiums qui, de temps à autre apparaissent dans

l'histoire et y laissent un sillon lumineux. Le spiritisme a de tout temps été connu par l'humanité ; il a sa source dans les profondeurs de l'histoire comme le démontrent les annales de l'Inde, de l'Egypte, des Hébreux et des Druides. Mais cette grande vérité a été obscurcie au cours des siècles, et de nos jours, pour la faire reparaître dans toute sa pureté, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes. Ni la science officielle, ni l'Eglise ne sont prêtes pour cette grande œuvre, c'est donc aux spirites de relever le flambeau et de montrer que la croyance en la vie future s'appuie sur la science véritable, sur celle qui n'a pas de préjugés. L'heure est solennelle, car c'est un renouveau de la pensée qui se prépare. Sachons être à la hauteur de notre tâche.

Depuis la mort de l'héroïne, beaucoup ont voulu expliquer le mystère de sa vie, mais est-il bien sûr qu'elle ait été bien comprise ? Pour les ignorants des sciences psychiques les événements de son existence sont des énigmes insolubles. Les uns ne voient en elle que l'héroïne nationale ; les autres qu'une mystique dont les visions ne sont que le résultat de l'exaltation de son esprit ; le clergé cherche à effacer la tache que son bûcher a imprimée sur l'église et veut la sanctifier, nous, libres de toute attache, nous voulons examiner cette grande figure, cette existence exceptionnelle dont Henri Martin a pu dire justement : que rien de semblable n'a paru dans le monde.

Le conférencier rappelle qu'il est né dans le pays de Jeanne d'Arc. Souvent, pendant sa jeunesse, il a promené ses pas dans les forêts antiques où elle-même allait rêver. Plus tard il a suivi toutes les étapes du chemin de sa vie. Il a repassé comme elle par Chinon, Fierbois, Orléans, Compiègne et Rouen, pèlerinage qui devait le conduire depuis le hameau de Donremy jusqu'au bout de la voie douloureuse qui aboutit au martyre de la sublime Jeanne sur le bûcher !

L'auteur trace un tableau émouvant des misères de la guerre de cent ans. La dévastation des campagnes, la famine, la plus grande partie de la France livrée à l'étranger ; les exactions d'une soldatesque brutale et sans scrupules ; la peste frappant les misérables affaiblis par les privations. De tous côtés c'est la désolation, la ruine ; la plainte du peuple monte navrante vers le ciel : la France est frappée au cœur, elle va périr ! Non, Une vierge apparaît qui va changer le cours des choses et ranimer les énergies défaillantes. Ignorante et simple d'esprit, mais passionnée, son cœur a tressailli de compassion en écoutant les récits de la grande misère du royaume de France. Elle entend des voix qui lui parlent, qui lui disent qu'il faut aller trouver le roi, qui lui ordonnent de partir et d'affronter les dangers des camps, qui lui annoncent que c'est pour cela qu'elle est née ! A travers mille dangers, elle obéit. Charles VII est convaincu, mais il la fait comparaître devant une commission de légistes et de docteurs réunis à Poitiers et là elle stupéfie ses examinateurs par la sublimité de ses réponses. Une armée de secours est réunie et lui est confiée ; malgré les forces formidables de l'ennemi, elle force les redoutes anglaises,

ravitaille la place et plus tard les oblige à lever le siège. Son influence grandit; elle électrise les troupes, et l'on voit les plus fameux capitaines, les Dunois, les La Hire, les Xaintrailles. sous les ordres d'une enfant, gagner successivement les batailles de Jargeau, Mung, Beaugency, Patai. Tant de succès devaient déchaîner la jalousie des courtisans, c'est avec peine qu'elle parvient à convaincre Charles VII d'aller se faire sacrer à Reims, mais l'échec sous les murs de Paris décide le roi à se retirer sur la Loire et alors elle entend ses voix lui annoncer qu'elle sera prise à Compiègne. A partir du moment où elle tomba aux mains des Anglais, commence sa passion. Enchaînée, livrée à des brutes qui l'accablent d'outrages et de coups, dans la sombre obscurité de son cachot, son courage n'a point failli. Une légion d'êtres invisibles lui donne la force de résister : c'est une grande lumière au milieu des ténèbres. Jeanne croît à sa libération, mais comme le disaient nos ancètres gaulois, c'est la mort qui sera la délivrance suprême.

Quelles sont ces voix qui réconfortent cette grande âme dans sa mission ? D'où viennent ces visions bienheureuses ? Doit-on croire à leur authenticité ? Oui, car les historiens les plus sérieux ne doutent pas qu'elle les ait entendues et que souvent Jeanne a eu des prémonitions de l'avenir. Elle annonce d'avance qu'elle sera blessée. Une autre fois elle prédit la mort d'un de ses insulteurs ; et pendant son procès elle dit aux Anglais que dans sept années ils auront évacué la France. Tout s'est réalisé. A tous ces faits il n'y a qu'une explication : Jeanne était médium.

Quels sont ces personnages qui se manifestent ? Ici le Spiritisme nous est d'un grand secours pour comprendre les faits. De tout temps les Esprits supérieurs ont dirigé l'évolution humaine ; ils apparaissaient aux voyants en se conformant aux idées régnantes. En Grèce et en Judée ce sont des Dieux, des génies, des Anges, des daïmons etc ; pour Jeanne ce sont des saints et des anges. Nous ne pouvons douter de l'authenticité de ces voix, car le témoignage de Jeanne est formel et la folie ou l'hallucination n'ont jamais les caractères qui se révèlent dans cette sublime inspirée. Le cas de Jeanne d'Arc n'est pas surnaturel ; il relève de cette loi profonde qui crée une communion intime entre le monde spirituel et le nôtre et aux heures douloureuses où un peuple va périr, un être envoyé se révèle pour le relever de sa déchéance.

Dans la seconde partie de sa conférence, M. Léon Denis aborde l'histoire du procès. Il montre les 70 juges, prêtres ou docteurs essayant toutes les manœuves, employant toutes les subtilités pour perdre cette enfant. On va jusqu'à lui donner un confesseur qui la trompe ! Seule, sans appui, âme héroïque dans un corps de vierge, elle est un sublime exemple de la vertu dans le devoir. L'orateur décline toute solidarité avec ceux qui veulent accaparer Jeanne d'Arc. Il dit que son nom doit être aujourd'hui un symbole de paix et de conciliation.

Le procès de Jeanne d'Arc est d'autant plus inique qu'il n'a eu lieu que

pour la forme, sa condamnation étant décidée d'avance ; il fallait qu'elle mourût et qu'elle fût déshonorée par une accusation de sorcellerie, afin de satisfaire la rage haineuse des Anglais. Chargée de chaînes, enfermée dans une cage de fer, soumise aux insultes de soudards grossiers et brutaux, elle supporte un véritable martyre, mais rien ne peut ébranler son courage. A la ruse et à l'astuce des procureurs, elle oppose une sublime simplicité ; elle a des élans qui les déconcertent. C'est pour elle un nouveau champ de bataille et toujours elle affirme qu'elle a été envoyée par Dieu pour le salut de la France. En vain on veut opposer à sa mission l'autorité de l'Eglise ; elle sent qu'elle ne doit pas fléchir, qu'elle représente l'inspiration de l'au-delà ; qu'elle est la vivante protestation du monde invisible contre l'infaillibilité d'un pouvoir figé dans l'observation de la lettre, et qu'elle ne doit se soumettre à aucune appréciation humaine. Lutte émouvante que celle-là ! car elle se continue encore de nos jours dans le monde entier. Je m'en réfère à Dieu même, a-t-elle toujours répondu. On n'osa pas la torturer, non par pitié, car ce sentiment était absent du cœur de ses bourreaux, mais parce que l'on voulait qu'elle mourût publiquement. Cependant la grandeur et la dignité de Jeanne impressionnaient les juges et Cauchon qui le sentait, qui entendait peut-être les cris de sa conscience, essaya de l'empoisonner ; elle survécut ; alors on voulut obtenir d'elle une abjuration. Lasse, malade, en proie à l'agonie morale et physique de ce calvaire, la pauvre Jeanne est livrée à elle-même, elle n'entend plus ces voix qui lui redonnaient le courage et dans un moment de faiblesse, elle abjure. Qui donc oserait faire un crime à cette enfant d'une défaillance momentanée, quand Jésus lui-même sent une sueur d'agonie au jardin des Oliviers et demande à son père d'éloigner de lui le calice d'amertume ? Mais bientôt elle se ressaisit ; les voix lui ont dit que c'était trahison de les renier, et elle affirme de nouveau sa mission divine. Dès lors, c'est la mort sur le bûcher.

Les juges de Rouen déclarant qu'elle était inspirée par le démon, ont été les bourreaux de l'idéal. Aujourd'hui encore on voudrait proscrire nos relations avec le monde des Esprits ; on lutte contre nous avec le sarcasme, la calomnie, la haine, mais si les échafauds et les bûchers n'ont pas arrêté l'évolution, n'ont pas supprimé nos rapports avec l'au-delà, quelle force humaine sera donc assez puissante pour s'y opposer ?

L'orateur trace un tableau émouvant de la vierge sur son bûcher. Elle prie pour ses bourreaux et ceux-ci sanglotent comme la foule ; mais le feu fait son œuvre et Jeanne meurt en affirmant que ses voix étaient de Dieu et que tout ce qu'elle a fait, elle l'a fait par son ordre. Rien de pareil, dit Henri Martin ne s'est jamais produit sur la terre.

Jeanne d'Arc fait partie de cette pléiade des hommes de génie qui sont des envoyés divins, des médiums. Sans doute ils ont conquis dans leurs vies antérieures les nobles et puissantes facultés de leur cœur et de leur esprit, mais ils sont aussi des intermédiaires entre les hautes régions de

l'espace et l'humanité. Ce sont les pères de la pensée humaines. Orphée, Hermès, Krisna, Pythagore, Esaïe, Ezéchiel, Daniel, Jésus et la pléïade apostolique, Mahomet, sont des médiums sublimes. La vie de Christophe Colomb, du Tasse, de Dante, de Shakespeare, de Gœte, de Musset, celle de Pascal, de Malebranche, de Descartes sont des preuves de cette intervention de l'au-delà. Oui il existe des rapports constants entre les deux humanités terrestre et désincarnée ; c'est une communion indissoluble depuis les âmes les plus élevées jusqu'à celles qui sont encore au bas de l'échelle évolutive ; c'est la fraternité et l'amour qui règnent entre tous les êtres. Mais il faut savoir être digne de cette aide spirituelle et Jeanne d'Arc, du haut de l'espace, pousse encore son cri de guerre, non plus pour les luttes par l'épée, mais pour la féconde mêlée des idées, pour la destruction du matérialisme et elle nous crie : debout ! pour le salut intellectuel et le relèvement de la France.

Cette conférence, que nous ne faisons que résumer bien imparfaitement, a été fréquemment interrompue par les applaudissements de l'assistance et M. le Dr Moutin en remerciant et félicitant le conférencier n'a fait qu'exprimer les sentiments qui étaient dans tous les cœurs.

Le lendemain, le comité de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*, dans un bouquet offert à M. Léon Denis, lui a exprimé ses sentiments fraternels et l'a félicité pour son œuvre de propagande, qui porte la bonne parole spirite dans toutes les parties de la France et de l'étranger. La soirée a été empreinte de la plus douce et de la plus charmante intimité.

F. D'OYRIÈRE.

Psychologie

Les Fondements de la Morale

Devant le conflit d'opinions qui s'est élevé naguère sur les fondements de la morale, à propos de déclarations faites à la Chambre des députés par le président du conseil, la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* se doit d'apporter à ses lecteurs quelques précisions sur les données du problème.

Nous étonnerons peut-être en disant qu'il ne s'agit pas d'une question religieuse, mais bien d'une question scientifique ; la morale aurait une base bien fragile si elle ne s'étayait que sur les croyances des religions, aussi nombreuses que variées, et souvent contradictoires. Heureusement qu'elle a de plus sûrs points d'appui.

Les divers systèmes : mystiques, sceptiques, panthéistes, égoïstes et sentimentaux, dont l'examen nous conduirait trop loin, donnent des résultats incertains. Seul, le système rationnel est en mesure de nous satisfaire.

La morale, dérivée de la religion, ne serait vraie que si la religion n'avait pour objet que la recherche de notre destinée. Quelle est la religion qui nous la fait connaître ? Quelle est celle qui a ce pouvoir ? La morale ne sort pas du mystère ni du dogme. Si la religion solutionnait la question de notre destinée, elle perdrait son nom propre pour prendre, qu'on le veuille ou non, celui de philosophie et sa morale serait laïque.

S'il n'y avait ni bien ni mal, il n'y aurait pas de morale pour l'homme ; tous ses actes seraient égaux, sa conduite serait indifférente et son activité et sa liberté inutiles. Mais il y aura une morale s'il est prouvé qu'il y a du bien et du mal. Les actions indifférentes par elles-mêmes seront bonnes ou mauvaises, selon leur influence sur la destinée, parce que notre esprit comprend que chaque être a la sienne, selon son organisation, que ce qui la favorisera sera bon et ce qui la contrariera sera mauvais.

Donc, le bien pour un être est l'accomplissement de sa destinée. La destinée ou la fin de tous les êtres, c'est l'ordre universel. Le mal, c'est l'expression négative de ce qui s'oppose au bien, à la réalisation de l'ordre, car l'ordre et le bien sont des choses identiques.

D'autre part, chaque être ayant sa constitution particulière, il s'agit de connaître sa nature pour connaître son bien. L'homme réunit trois caractères dont la présence ou l'absence diversifie les êtres vivants : il est sensible, intelligent et libre. S'il n'était qu'intelligent, il pourrait comprendre le plaisir et la douleur, mais il ne les sentirait pas ; l'intelligence détermine le bien parce qu'elle comprend la destinée en nous et hors de nous, chez nos semblables, et il faut qu'elle soit libre pour la réaliser dans les limites de notre pouvoir. C'est de cette conception du bien, de la destinée ou de l'ordre que descend toute justice, tout esprit de sacrifice, toute moralité. Etant libre, soustrait à la fatalité qui pèse sur les choses, l'homme a la responsabilité et le mérite de ses actions.

Le minéral est un agrégat de molécules que la force réunit, sans intelligence ni sensibilité. La plante est un être organisé, douée

de vie, dont la destinée est de croître, de donner des fleurs, des fruits et de produire les germes reproduisant des êtres qui lui ressemblent. Nous ignorons si elle souffre du soleil qui la dessèche ou de la hache qui la coupe. L'animal a des tendances instinctives et conscientes pour satisfaire à ses besoins, mais son intelligence ne comprend pas sa destination.

Pour l'homme, il en va autrement. Avec l'organisme de l'animal, il a cette intelligence supérieure qu'on appelle la raison et le triste et beau privilège de savoir qu'il a une destinée. C'est pour lui que l'énigme de la vie et le problème moral se posent. Le système rationnel démontre que les caractères du bien ne sont révélés ni par l'instinct ni par le sentiment, mais par la raison intuitive, qui distingue le bien en soi, but impersonnel de l'action, de la vertu qui est la qualité que revêt la conduite allant à ce but.

Ainsi l'on dit : il faut faire ceci, il ne faut pas faire cela, ceci est bon, ceci est mauvais, sur l'autorité du sens commun, et l'on confond deux choses distinctes : le bien indépendant de l'acte, avec la qualité de cet acte. C'est d'ailleurs une loi de la raison intuitive de s'élever de l'acte à l'idée en soi, comme nous nous élevons à l'idée de cause à l'occasion des phénomènes. Il en est ainsi de l'idée d'espace et de temps ; mais c'est un paralogisme de faire dériver, par abstraction, l'idée de faits ou d'actes qui en présupposent la notion. Pour examiner si un acte est bon ou mauvais, on est obligé de porter un jugement sur la fin que l'on poursuit. C'est elle qui éclaire sur la moralité de l'acte. Il faut donc la connaître.

La loi morale a deux caractères que Kant a parfaitement définis : l'obligation et l'universalité. Or, ce qui oblige ne peut s'adresser qu'à un être intelligent et libre ; c'est l'idée de quelque chose qui agit sur la raison et sur la volonté. Il n'y a pas d'autre explication. L'universalité consiste à reconnaître que ce qui nous oblige, oblige également tous les êtres qui nous ressemblent. En possession de ce *criterium*, parmi les sollicitations de nos désirs, de nos penchants, de notre intérêt personnel, nous pouvons distinguer la détermination morale que nous devons prendre.

Le grand métaphysicien allemand ne se préoccupe pas de la fin ou de la destinée de l'homme ; il ne se demande même pas s'il existe ; il cherche *a priori* les caractères absolus de la détermination et juge par là si elle est bonne. On sait aussi qu'il range l'idée du

devoir parmi les concepts de la raison et qu'il déduit de l'équation du bonheur et de la vertu, non réalisée ici-bas, l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, fausse porte de sortie de son scepticisme critique.

Bien que le *criterium* de Kant soit excellent pour reconnaître dans chaque cas particulier ce qui est bon et ce qui est mauvais, le motif légitime et illégitime, sa morale est incomplète en ce qu'il ne définit pas l'idée du bien. Le philosophe français qui a étudié le plus profondément le grand problème moral, c'est Jouffroy, qui procède à l'inverse de Kant. Lui, pose d'abord la fin de l'homme et cherche à la déterminer. La fin étant connue, le devoir de s'y conformer est obligatoire pour toute créature raisonnable. Il est évident pour tout homme qu'il a une fin et que cette fin est son bien. Celui qui tend tous ses efforts vers la fin pour laquelle il a été créé fait ce qu'il doit faire et contribue en même temps à l'accomplissement des fins particulières de tous les êtres, c'est-à-dire au bien absolu. La destination de l'homme n'est pas celle de l'animal et de la plante ; c'est dans son organisation physique et intellectuelle, dans le développement de sa vie et de sa raison que sa destination peut se lire. Sachant à quoi répond directement l'idée du bien, il est inutile de recourir à des procédés *a posteriori*, car elle n'est plus incertaine et présente les caractères de l'obligation et de l'universalité. Ces caractères n'ont pas tous deux la même valeur ; on peut errer avec le premier, le second est infaillible et correspond à la maxime qui prescrit de faire aux autres ce qu'on voudrait qu'on fît pour nous. L'assassin d'Henri IV ou du président Carnot a pu se tromper en croyant faire son devoir, mais il se fût refusé à croire que son acte, le meurtre, pût être érigé en maxime de législation universelle.

Faire le bien par la crainte de Dieu, par celle des châtiments, prêter, comme l'on dit, à la petite semaine, n'est pas une action légitime et morale dans le sens rationnel du mot, puisqu'il y a des matérialistes et des athées et que pour eux, s'il y a obligation, il n'y a pas universalisation.

Il existe sans doute une conduite instinctive qui fait que l'homme va au bien parce que c'est sa destinée et qu'il faut pour l'ordre universel qu'il en soit ainsi ; mais il est indispensable que la raison dissipe le vague de sentiments, qui ne sont parfois que l'écho des

idées reçues, afin de rechercher ce qui est le plus propre à satisfaire notre nature et savoir comment s'y prendre pour l'accomplissement de notre fin, dès que nous avons appris en quoi elle consiste. L'idée et la forme du bien étant connues, nous savons que l'obligation s'y attache. La conception s'universalise, car nous savons, non seulement que nous avons une fin, mais que chaque être en a une et que la création, dans l'espace infini, a la sienne, quoiqu'il nous soit impossible de la comprendre.

Le bien des êtres dont nous ne pénétrons pas la nature nous échappe. Si elle nous échappe complètement, là cesse le devoir. Connaissant notre nature et celle de nos semblables, nous avons des devoirs envers nous et envers eux. Ne connaissant pas la nature de Dieu, nous n'avons pas, il faut oser le dire, de devoirs connus envers lui. Nous sommes à son égard ce qu'est la plante à l'égard du jardinier qui l'arrose. Nous croyons que le meilleur moyen de lui être agréable, c'est d'aller nous-mêmes au but pour lequel nous sommes créés. Il y a deux manières d'être incomplet sur le chapitre de la morale : celle qui consiste à partir de l'homme pour s'arrêter en chemin et celle qui consiste à partir de Dieu sans arriver à l'homme. L'idée morale se révèle à nous sous une forme humaine et applicable, les conceptions métaphysiques ne pouvant que la développer, au risque parfois de la fausser ou de la rendre incompréhensible. Etant des êtres intelligents et libres, le respect pour les autres est sacré comme pour nous, eux aussi étant chargés de leur destinée, tandis qu'il n'y a pas d'injustice envers les êtres inintelligents ou matériels qui, au lieu de régler leur destinée, la subissent.

L'idée spéculative que tout être a une fin conséquente avec sa nature engendre l'idée que c'est vers elle que l'on doit tendre, pressé d'ailleurs que l'on est par le désir d'être heureux. La poursuite de cette fin devient une vérité pratique et la loi même de cet être. On n'arrive à l'idée complète du bien que le jour où nous avons compris notre destinée. Avant, nous pouvions être conduits par l'égoïsme à la satisfaction de notre nature, mais nous ne connaissions pas notre véritable loi, ignorants que nous étions de savoir que ce que nous devions faire devait être fait par raison, avec l'intelligence du motif. Nous n'étions pas encore des êtres moraux en obéissant à

quelque chose de supérieur qui n'est pas nous, à la loi des êtres nous ressemblant et à la destinée universelle.

La loi de l'univers nous étant inconnue, nous ne pouvons la respecter que de loin et nous associer à l'œuvre divine que par la pensée et par le cœur, en réalisant seulement la portion de l'ordre qui nous concerne, sans pouvoir aider ni contrarier l'ordre général. Ce que nous rencontrons sur cette planète, ce sont des forces en opposition et c'est à les diriger et à les harmoniser que la science et la civilisation s'appliquent. Nous ne devons pas trop nous en plaindre, car en créant l'obstacle, qui est la condition humaine, elles éveillent l'intelligence et la direction de nos autres facultés. La morale existait sans doute avant les philosophes ; elle fut contemporaine des premières lueurs de la conscience et sa voix, quand elle n'est pas obscurcie par les passions, doit être toujours écoutée. Pour devenir certaine il manquait à l'homme la connaissance de sa véritable fin.

Mais alors, s'il est vrai qu'il y ait équation parfaite entre l'idée du bien et de la destinée, que le bien dérive du principe de finalité, qu'il est conçu et avoué par la raison et au pouvoir des êtres libres, on est en droit de se demander s'il existe au monde une doctrine plus morale que la doctrine spirite, elle qui ne s'attache qu'à la détermination de la destinée humaine, dont elle étend rationnellement et expérimentalement les limites avant le berceau et au-delà de la tombe.

Nous avons des facultés sans pouvoir leur donner le développement qu'elles impliquent, des tendances qui ne peuvent être satisfaites, des sentiments d'amour inexprimé, de beauté inconnue, de justice irréalisée. Certes, tout cela prouve que cette vie n'est pas tout, qu'il y en aura une autre, comme le genre humain l'a cru depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours. La doctrine spirite va plus loin : elle démontre, par les faits, que la vie future est certaine et que pour atteindre la fin pour laquelle nous sommes créés, il faut que nos vies soient multiples, que pour bien comprendre notre destinée nous devons pénétrer non seulement dans l'avenir, mais aussi dans le passé, comme nous avons essayé de le faire imparfaitement nous-mêmes dans les premiers numéros de cette Revue.

Il résulte de tout ce qui précède que la science spirite renferme

les fondements les plus solides de la morale et qu'aucun système philosophique connu ne peut, à cet égard, lui être comparé. Les controverses passagères ne la touchent pas, sûre qu'elle est de sa méthode et des résultats qu'elle obtient. Ces résultats nouveaux et féconds devraient, comme l'écrivait naguère à cette place notre ami, Léon Denis, dans sa *Lettre ouverte* à M. Combes, faire partie de l'enseignement national. Ils justifient pleinement le beau titre de cette publication : *Revue scientifique et morale du Spiritisme*.

FIRMIN NÈGRE.

Contradictions
ET INCONSÉQUENCES DU CATHOLICISME

Après la mort, l'âme, nous dit l'Eglise catholique, va :

Soit en enfer,

Soit en purgatoire,

Soit au Paradis.

De l'enfer, elle n'en sort plus ;

Au Paradis, elle reste en contemplation éternelle devant Dieu.

Du purgatoire, elle ne peut sortir que par les prières qu'on fait pour elle, ou par son repentir.

Voilà les raisons que donnent les adversaires du spiritisme pour nier la possibilité des communications entre les vivants et les morts.

Comment concilier ces croyances *chrétiennes* — pardon, je veux dire *catholiques*, ce qui est bien différent, — avec le passage ci-dessous que je viens de lire dans le livre : *A travers le Monde des âmes*, écrit par le M. le chanoine Julien Loth, professeur honoraire à la faculté de théologie de Rouen — Lille, Maison St-Joseph.

Je copie textuellement :

« Ceux qui meurent, disait Fénelon, ne sont à notre égard, « qu'absents pour un peu de temps. Non, il n'y a que les sens et « l'imagination qui aient perdu leur objet : celui que nous ne pou- « vons plus voir est plus que jamais avec nous. Nous le trouvons « sans cesse dans notre centre commun. Il nous y voit, il nous y

« procure les secours ; il y connaît mieux que nous nos infirmités,
« lui qui n'a plus les siennes, et il demande des secours nécessaires
« pour notre guérison. Je suis privé de le voir, et pourtant je lui
« parle... ».

RÉFLEXIONS

Si le parent ou l'ami que nous venons de perdre est plus que jamais avec nous, si nous le *trouvons sans cesse* dans notre centre commun, s'il *nous voit*, s'il *nous procure des secours*, s'il *connaît mieux que nous* nos infirmités, et s'il *demande des secours*, nécessaires pour notre guérison, si *nous pouvons lui parler*, c'est donc qu'il ne se trouve ni dans l'enfer, ni dans le purgatoire, ni dans le paradis ?

Allons, allons ! les adversaires du spiritisme, pour mieux le combattre, prêcheront bientôt comme les apôtres de cette nouvelle doctrine !

J. CHAPELOT.

Conférence

DE MONSIEUR GABRIEL DELANNE A NANTES

Le samedi 25 avril, à 8 heures 1/4 du soir, Monsieur Gabriel Delanne faisait à la salle des Sociétés savantes à Nantes, une conférence sur l'Immortalité de l'âme.

Plus de 600 cartes avaient été distribuées et la salle était déjà comble avant l'heure fixée.

L'auditoire a écouté avec la plus grande attention cette intéressante conférence, qui se terminait à 11 heures moins le quart, au milieu des plus vifs applaudissements.

Voici en quels termes Monsieur Ferré, ingénieur en chef des ateliers et chantiers de la Loire, a présenté l'orateur :

Mesdames et Messieurs,

Chargé par Monsieur le Président de l'Union spiritualiste Nantaise de présider cette réunion, j'ai l'honneur de vous présenter Monsieur Gabriel Delanne, le distingué conférencier, qui est l'auteur de nombreux ouvrages traitant les questions si ardues et si complexes du « Spiritualisme Moderne » et qui est aussi le digne émule de Monsieur Léon Denis, que vous

avez pu entendre ici, il y a quelques mois, pour la propagation des idées scientifiques et morales du « Spiritisme ».

Monsieur Gabriel Delanne, qui met tout son talent et tout son dévouement au développement d'une doctrine qui, tout en étant scientifique, est surtout consolante et moralisatrice, a bien voulu venir à Nantes pour exposer devant nous la Démonstration de l'Immortalité de l'Ame humaine et nous entretenir de la photographie des Esprits.

Nous vous serons très reconnaissants, Mesdames et Messieurs, de vouloir bien apporter toute votre attention à cette conférence qui, nous en avons la certitude, vous intéressera tous, et nous osons espérer qu'elle donnera aux convaincus une raison de plus à leur croyance, qu'elle ébranlera la conviction des indécis et qu'elle sera, tout au moins, le sujet de méditations de la part des incrédules.

Quoique cette conférence ne soit pas contradictoire, lorsqu'elle sera terminée, Monsieur Gabriel Delanne se fera un devoir de répondre aux personnes qui désireront lui poser quelques questions ou lui demander quelques explications complémentaires, à la condition toutefois que ces questions ou explications ne soient pas interminables et ne dégénèrent pas en discussion.

*
* *

Le défaut d'espace nous prive du plaisir de reproduire le texte de la conférence de M. Delanne, que les lecteurs trouveront résumée plus loin. Voici les paroles qui ont terminé cette soirée :

Monsieur Ferré a pris ensuite la parole, pour remercier Monsieur Gabriel Delanne, en ces termes :

Mesdames et Messieurs,

Vos applaudissements m'autorisent à remercier en votre nom notre cher et digne conférencier, et je le fais avec une bien grande satisfaction, mais je vous demande la permission de le remercier, surtout au nom de l'Union spiritualiste nantaise et particulièrement au nom des membres de cette Union qui ont été les promoteurs et les organisateurs de cette conférence.

Continuez, cher Monsieur Delanne, à l'exemple de votre digne et regretté père, de porter haut et ferme le drapeau de cet illustre libre-penseur qui fut Allan Kardec, et dont nous honorons la mémoire.

Ne vous lassez pas de propager et de vulgariser sa doctrine qui découle essentiellement des véritables et réels enseignements du Christ, et qui aura, nous le croyons fermement, une grande influence sur la solution des réformes sociales si nécessaires à l'évolution du genre humain.

Recevez donc, cher Monsieur Delanne, les remerciements de tous, et agréez les vœux que forment vos sœurs et vos frères en croyance pour que la puisance Divine vous récompense de vos efforts et de votre dévouement pour la recherche de ce qui, pour eux, paraît être la Vérité.

Merci, mon cher frère en croyance, merci.

Les remerciements adressés par Monsieur Ferré à Monsieur Gabriel Delanne ont été couverts d'applaudissements et beaucoup d'assistants se sont empressés de venir complimenter et féliciter le conférencier.

CONFÉRENCE A LORIENT

Le 28 avril, M. Delanne répondant à l'appel de l'Union spirite de Lorient, a bien voulu venir nous faire une conférence sur le sujet :

Preuves scientifiques de l'immortalité

C'était la suite toute naturelle de la conférence que M. Léon Denis nous avait faite quelques mois avant.

Plus de 500 personnes, répondant à notre appel, remplissaient la salle Doubdebesse.

M. Lemarec en présentant le conférencier affirme dans une courte allocution nos principes spirites, nos croyances en l'immortalité de l'âme et les douces espérances qui en découlent.

M. Delanne commence par un court exposé des doctrines matérialistes et spiritualistes et les différences radicales qui les séparent ; puis il aborde le fond même de son sujet, tendant par des faits authentiques à la démonstration de la survie. Avec une impeccable logique dans l'exposé des faits, il démontre d'abord qu'il existe en nous un principe fluidique qui peut se manifester hors de nous de diverses manières et produire à distance des phénomènes objectifs ; il s'appuie sur les remarquables expériences rigoureusement scientifiques de Crookes, Lodge, Wallace, Lombroso, Aksakof, Richet, de Rochas et insiste sur la grande valeur scientifique, sur la rigueur expérimentale de ces savants de premier ordre et sur leur honorabilité personnelle que nul ne peut mettre en doute.

Des hommes de cette valeur, sceptiques au début de leurs recherches, convaincus après des années d'expérimentation, n'ont pu se tromper ni être trompés.

M. Delanne cite quelques-uns de ces phénomènes les plus frappants authentiquement constatés, et arrive ainsi au point le plus important de sa démonstration : c'est que ce principe fluidique inhérent à l'organisme humain, en s'extériorisant, non seulement produit des phénomènes objectifs, tangibles à nos sens, actionnant des appareils enregistreurs, impressionnant les plaques photographiques, mais encore des actes intelligents. Ces phénomènes sont donc dirigés par une intelligence, une volonté raisonnée, un esprit, en un mot par notre âme. C'est elle qui sort du corps avec le principe fluidique, corps astral des théosophes, périsprit des spirites — pour aller à distance exercer son action — sous des formes diverses.

Les conséquences de ce phénomène d'extériorisation nous amènent tout naturellement à l'explication des faits de télépathie, d'apparition et par suite de communication avec les âmes des morts, lorsque les condi-

tions indispensables à la production du phénomène se trouvent réunies.

Le conférencier prend comme terme de comparaison les rayons X, et la télégraphie sans fil, puis il indique sommairement le rôle des médiums.

Dans la seconde partie de sa conférence, M. Delanne fait défiler une série de projections, il nous montre d'abord les appareils enregistreurs de Crookes, le biomètre de Baraduc, puis différentes photographies représentant la lévitation de la table par Eusapia, les moulages de face et de mains obtenus par le médium, et enfin quelques photographies spirites représentant des médiums accompagnés d'esprits matérialisés, très nets, très reconnaissables. Pendant près de deux heures, M. Delanne nous a tenus sous le charme de sa parole simple et facile : ce qu'il y a de plus remarquable, c'est sa rigoureuse méthode d'exposition.

C'est bien la démonstration scientifique de la survie et de l'action de l'âme, basée sur des faits rigoureusement vérifiés et sur des expériences qui échappent à toute critique.

Le public se composait de quelques spirites et d'un certain nombre de personnes instruites qui, ayant lu les ouvrages de Crookes, de Rochas, étaient préparés pour suivre avec fruit une pareille conférence. Mais la majorité du public n'y était guère préparée et cependant c'est avec une attention soutenue que toutes ces personnes ont écouté M. Delanne Il faut reconnaître la grande impression produite par la parole captivante du savant conférencier. MM. Léon Denis et Delanne sont venus ici jeter la bonne semence.

Mais notre population est encore bien imbue des dogmes catholiques et il faudra du temps à la vérité spirite pour s'imposer dans notre région. Nous y travaillerons de notre mieux.

L'Union spirite lorientaise.

Entretiens Philosophiques

L'Évolution

La loi évolutive est la base sur laquelle s'appuient tous les phénomènes du Cosmos ; tout ce qui prend vie possède la force qui le dirige vers le mieux, la science elle-même admet cette vérité prouvée par la géologie et la paléontologie.

La nature crée des formes de plus en plus parfaites, à la cellule protosplamique succèdent les types les plus rudimentaires pour arriver successivement à l'homme, actuellement « le roi de la création », comme il s'intitule orgueilleusement.

Cette loi est aussi la base de la plus haute philosophie, car elle explique les hiérarchies innombrables qui existent, depuis le sauvage jusqu'à l'homme de génie.

La nature ne procède pas par sauts, mais par une lente progression dans ses manifestations. Si la graine contient tous les éléments nécessaires aux fleurs et aux fruits, il lui faut une période d'incubation pour les développer. Il en est ainsi des âmes. Elles habitent d'abord les formes les plus simples et, à mesure qu'elles grandissent en intelligence, leur enveloppe se perfectionne peu à peu, de nouvelles facultés apparaissent. Tel est le processus indéniable que nous pouvons constater tous les jours.

Tout concourt à l'exécution de la loi évolutive, chaque être porte en lui le besoin du mieux ; la plante cherche la lumière, les racines, les sucs nécessaires à sa croissance. L'oiseau, auquel certains savants n'accordent que l'instinct, choisit l'endroit le plus favorable à l'éclosion de ses petits, le ruminant distingue les herbes vénéneuses. Les volitions du chien, quand il se couche, ne sont que l'expression de ce besoin qu'il possède de trouver la meilleure position.

Autrefois les hommes se contentaient des fentes de rochers comme demeure, leur nourriture consistait dans les aliments les plus grossiers : aujourd'hui, qui reconnaîtrait dans l'habitant des villes le descendant du misérable troglodyte des temps préhistoriques ? C'est que, l'impulsion donnée, rien ne peut entraver la marche ascensionnelle de l'humanité.

La terre est l'école d'apprentissage pour les nouveaux arrivés et l'école de redressement pour les âmes fautives. Il faut tout apprendre, tout savoir pour passer dans les mondes supérieurs. Quand on réfléchit, on est émerveillé du fonctionnement de ces lois, car l'homme est forcé de travailler à son perfectionnement : les conditions si dures de la vie terrestre l'obligent à développer son intelligence. Ce qu'il veut d'abord, c'est le bien-être matériel ; plus tard ce bien-être ne lui suffit plus, l'âme s'est éveillée, il lui faut des satisfactions plus nobles.

Alors sa pensée s'élève, elle sent que sa destinée ne peut se borner à des jouissances éphémères, elle réfléchit à leur courte durée, à leur inanité ; c'est en elle-même qu'elle trouve la réponse au problème, au vide que ces satisfactions grossières laissent après

elles. Elle cherche, car elle veut savoir, connaître, résoudre le secret du pourquoi de son existence, elle en trouve la solution en elle-même, dans ses aspirations vers l'idéal du beau et du vrai.

C'est ainsi que la science a débuté parmi les hommes, le *pourquoi* a été la base de toutes les découvertes, de toutes les philosophies religieuses. Les premières notions ont été bien naïves, bien erronées : on a adoré les astres, les eaux, les orages, les bois, les animaux, toutes les hérésies scientifiques et religieuses ont marqué les débuts de l'humanité pensante. Les hypothèses insensées de Van Helmont qui prétendait fabriquer des souris en comprimant des grains de blé dans du linge sale, de Needham qui faisait sortir des anguilles du mélange de la farine avec du jus de mouton, etc., paraissent aujourd'hui aux yeux des plus simples, des hallucinations de fous ; la science a pénétré une partie des secrets des lois de la nature.

Le progrès a su peu à peu rectifier les erreurs de l'humanité, malgré toutes les entraves suscitées par les passions et l'intérêt personnel. Dorénavant, nous marchons à pleines voiles vers la vérité, des hommes de génie ont révélé certaines lois de la matière, ce qui permet de capter des forces qui, jadis, terrorisaient les êtres. Chaque jour, des découvertes nouvelles augmentent le trésor de nos connaissances.

L'astronomie a réduit à néant les conceptions enfantines de Ptolémée et de ses successeurs ; le télescope a ouvert les horizons splendides de l'immensité qui nous environne ; le spectroscope nous affirme la composition des soleils et des planètes innombrables qui peuplent l'infini, et la pluralité des mondes habités est un fait acquis prouvé par la logique. La chimie a déjà remué la terre et le vingtième siècle nous réserve bien d'autres surprises, quand elle aura à sa disposition, l'énergie suffisante.

Le Ciel et l'Enfer sont relégués parmi les vieilles légendes. Dieu n'est plus le Jéhovah irrité, ordonnant le massacre des peuples. L'homme qui a la connaissance sait qu'il porte son paradis en lui-même, en développant ses facultés, en élevant ses pensées vers l'idéal, en écoutant la voix de la conscience, qui est la voix divine ; il sait encore que la cause suprême qui plane au-dessus des mondes est le foyer d'amour, le centre d'où émane la bonté infinie, le principe de tout ce qui est beau et juste.

Les superstitions disparaissent devant la lumière, l'homme sait d'où il vient, où il va, le but merveilleux de sa destinée ; cette sublime connaissance le guide vers le bien, vers la perfectibilité. Qui peut nier cette vérité ? Les religions, les philosophies ne sont que le résultat d'évolutions diverses et successives. Le grossier fétichisme des premiers âges a fait place à la notion d'un Dieu unique.

Les mœurs se sont adoucies, la compassion pour tous a détruit la cruauté, car les lois civiles ne sont que l'écho de la voix des peuples. Qui ne se révolterait à présent contre les supplices atroces auxquels on condamnait les coupables ou les victimes des factions religieuses ; qui pourrait admettre comme châtiment légal la roue, l'écartèlement et toutes les horreurs du Moyen-Age ?

Le règne de la force brutale tend à disparaître ; autrefois l'homme était « dressé au sang », des traditions nous apprennent qu'un seigneur faisait tuer ses prisonniers par son fils âgé de dix ans. Pour ces gentilshommes, la souffrance « roturière », n'existait pas, la barbarie la plus cruelle dominait ces beaux chevaliers couverts de velours et de dentelles.

Les pessimistes ont donc tort de désespérer de l'humanité. Elle est encore bien mauvaise, hélas ! puisque les guerres, la misère déciment les peuples, mais il existe une minorité qui s'accroît tous les jours. Celle-ci est le précurseur des âges heureux qui sont promis.

Les intelligences d'élite montrent la route qui conduit au bonheur réel, et déjà leurs disciples se comptent par millions. Le mouvement spiritualiste s'accentue de plus en plus ; on a soif de justice, de charité, d'amour, la bienfaisance multiplie ses secours, la pitié pour les souffrants remplace l'égoïme et la cruauté, la Fraternité est née. Si elle est encore jeune, elle grandira et deviendra le mobile sur lequel s'appuieront toutes les réformes.

L'évolution n'a pas de bornes, elle pousse vers la perfectibilité, et la perfectibilité est sans limites. Comme l'a dit Flammarion, « nos aspirations sont infinies ; pour les satisfaire, nous avons « l'infini de l'Univers ».

Baronne CARTIER DE SAINT-RENÉ.

M. Grasset et le Spiritisme

Il est inconstestable que le spiritisme gagne du terrain tous les jours et rien ne le démontre mieux que les événements auxquels nous assistons depuis plusieurs années. Le monde des professeurs, des savants, des Académies a feint d'ignorer l'immense mouvement spiritualiste qui a envahi le monde depuis un demi-siècle. Si par hasard quelqu'un, dans ces milieux, prononçait son nom, c'était par des sourires railleurs qu'on accueillait le malencontreux interlocuteur, quand on ne le persécutait pas comme on l'a fait pour le Dr Gibier, M. de Rochas et autres.

Mais l'infatigable ardeur des spirites, et depuis quelques année des occultistes, ont fini par forcer dans ses derniers retranchements le scepticisme affecté de nos dirigeants. Au congrès de psychologie de 1900 il a été impossible de ne pas admettre les communications des écrivains de notre école et l'on a vu ce spectacle réconfortant que les plus audacieux négateurs, lorsqu'ils se sont trouvés en face des spiritualistes ont, ou bien gardé le silence, où lorsqu'ils se hasardaient jusqu'à la contradiction, n'en ont pas été les bons marchands. On peut dire que les seules séances sensationnelles étaient celles réservées aux lectures sur ce sujet passionnant.

Puis est venue la création de l'Institut général psychologique qui compte parmi ses membres les plus hautes notabilités du monde des sciences, la fine fleur des Instituts et des Académies. Le but initial, celui poursuivi par les fondateurs, était l'étude exclusive des phénomènes psychiques. Mais, depuis, on a changé tout cela. Il y a eu des dérivations du courant primitif. On s'efforce même de faire de moins en moins de psychisme, et il n'est peut-être pas téméraire de prévoir le jour où l'on n'en fera plus du tout. Ceci ne doit pas trop nous surprendre, étant donné l'état d'esprit de beaucoup de membres de cet Institut qui, tout en proclamant qu'ils veulent étudier, seraient désolés d'être obligés de constater ces faits nouveaux que pendant longtemps ils ont bafoués et déclarés ridicules, frauduleux, anti-scientifiques, etc., etc. Cependant, le seul fait qu'une semblable société, constituée dans un tel but, a été fondée, prouve jusqu'à l'évidence la nécessité de pénétrer dans ce domaine si nouveau, dont les avenues étaient jadis systématiquement obstruées.

Voici maintenant que l'étude des phénomènes spirites est abordée dans une Ecole de médecine et c'est M. le professeur Grasset qui a l'audace de faire preuve de cette initiative. Il lui a fallu un grand courage moral pour oser battre en brèche le stupide préjugé dont nous avons parlé et de cela il faut lui être reconnaissant. Dans un volume paru récemment, intitulé : *Leçon de clinique médicale faite à l'hôpital Saint-Eloi de Montpellier*, il consacre près de 200 pages à cette question sous ce titre : *Le spiritisme devant la séance, à propos de l'histoire d'une maison hantée.*

Notre intention n'est pas d'étudier en détail le travail de M. Grasset, il faudrait plus de place que celle dont on dispose ici, mais nous désirons signaler quelques points qui méritent d'arrêter l'attention. Lorsqu'un journaliste quelconque commet des erreurs en parlant du spiritisme, cela n'a pas d'importance, chacun sachant bien le degré de créance que l'on doit accorder à ces élucubrations de la presse quotidienne qui sont aussi vite oubliés que lues ; mais il n'en va pas de même d'un ouvrage, surtout lorsqu'il reproduit un cours professé dans une faculté. Nous regrettons donc que M. le Dr Grasset, pour parler de spiritisme, ait cru devoir prendre ses renseignements non chez les spirites, mais dans l'ouvrage de Papus intitulé : l'*Occultisme et le spiritualisme.* Il est vraiment étrange de constater qu'un professeur se trompe à ce point, car, enfin, les théories spirites ne sont point celles des occultistes et il est déplorable de voir une semblable confusion s'établir presque officiellement.

Même négligence en ce qui concerne le choix des documents. Le professeur cite un cas de hantise, et il emprunte le détail des faits à l'*Echo du Merveilleux,* au lieu d'avoir recours aux documents publiés par la *Société de Recherches psychiques*, lesquels ont été soigneusement vérifiés par des enquêteurs sévères et dont tous les détails sont authentiques.

Bien entendu, pour notre critique, tous ces phénomènes sont frauduleux. Cependant il ne donne aucune preuve de ses affirmations ; il ne signale aucun des habitants pris en flagrant délit de tromperie. Il se contente d'appeler l'attention sur l'hystérie de la jeune fille qui a été soignée à Montpellier, sans toucher directement aux faits eux-mêmes.

Il nous semble qu'après les recherches des de Rochas, Lombroso, Schiaparelli, Du Prel, Ch. Richet, etc., les faits d'action à distance et de lévitation ne sont plus contestables. Pourquoi l'hypothèse d'un dédoublement, ou si l'on ne veut pas aller jusque-là, d'une action involontaire et inconsciente de la jeune fille, n'est-elle pas invoquée ? Ne pourrait-il donc pas aussi être question d'accès de somnambulisme d'un des membres de la famille ? Toutes ces hypothèses seraient à passer en revue, mais il est plus commode et plus conforme aux habitudes des critiques de tout classer en bloc sous la grosse étiquette de fraude qui dispense de se donner de la peine.

Signalons également que M. Grasset en est encore au muscle craqueur de Schiff et qu'il emprunte des arguments à M. Bersot, ennemi acharné des magnétiseurs, dont tous les expérimentateurs d'aujourd'hui reconnaissant la bonne foi et auxquels ils sont obligés de rendre justice, les faits de l'hypnose ayant été connus et décrits par ces précurseurs avec une pénétration de jugement et une fidélité que l'on serait heureux, parfois, de trouver chez les modernes.

Nous aurons peut-être à revenir quelque jour sur la théorie psycho-physiologique du professeur Grasset et sur son polygone ; actuellement, il nous suffit d'avoir signalé la stupéfiante ignorance des savants officiels

en ce qui concerne le Spiritisme, et pour reprendre une boutade d'Eugène Nus, il faut espérer que les savants de Tombouctou apprendront un jour qu'il a existé à Paris des écrivains comme. Allan Kardec, Metzger, Léon Denis, Gabriel Delanne le Dr Geley, le Dr Gibier, le Dr Dupouy, le Dr Chazarain et autres, qui ont établi le Spiritisme sur des bases si solides que les critiques aussi peu documentées que celle du Dr Grasset ne sauront jamais atteindre.

BECKER.

Modern Spiritualism

par FRANCK PODMORE

(Suite) (1)

Bien mieux : M. Podmore, toujours disposé à condamner comme insuffisante et à accuser de légèreté toute observation où manque une date précise, un détail même secondaire, cite *comme preuve de négligence enlevant toute valeur au rapport de la Société Dialectique* le fait que, dans ce rapport, déposé le *20 juillet 1870*, elle n'a fait aucune mention d'expériences rapportées par Serjeant Cox et qui ont eu lieu le 3 *mars 1871* ! (2)

De tout cela et sans avoir analysé les nombreux témoignages des hommes de science et d'autres notabilités, qui ont déposé devant la commission, M. Podmore conclut par ces mots : « Il n'y a là *aucune trace de sens critique* des faits et les conclusions n'ont qu'une bien faible valeur ».

Il semble qu'on ne puisse aborder un chapitre quelconque de ce travail, sans avoir à relever des erreurs volontaires plus ou moins importantes. Ainsi, après avoir apprécié comme nous venons de le dire le rapport de la Société Dialectique, M. Podmore ajoute : « Si l'on excepte le travail de M. Crookes dont nous allons parler, ce rapport représente jusqu'en 1882 les seules tentatives d'étude systématique par un homme ou une société sérieusement qualifiés..... Le Dr Wallace dans son *Aspect scientifique du surnaturel*, *se garde bien de citer ses propres expériences*, trop peu démonstratives et ne cite pas

(1) Voir le nº de mai p. 686.

(2) On se demande s'il n'y a pas là une simple faute d'impression : c'est peu probable, car il ne se tint pas de séance le 3 mars 1870.

davantage celles des autres ». Or, il est impossible que M. Podmore ignorât le travail connu dans le monde entier et intitulé : *Les Miracles et le Moderne Spiritualisme*, publié à Londres en 1875 et dans lequel le Dr Wallace cite non seulement les expériences des autres, mais les siennes propres, faites dans les meilleures conditions de sincérité. Nos lecteurs les trouveront dans la traduction française, pages 166 et suivantes. M. Podmore a trouvé plus commode de les ignorer que de les discuter.

Nous arrivons enfin aux séances de M. Crookes avec Florence Cook et afin que le lecteur puisse mieux admirer la façon dont M. Podmore écrit l'histoire et le chef-d'œuvre d'ingéniosité constitué par son explication des phénomènes observés, nous allons d'abord citer quelques-uns des passages essentiels du mémoire de Crookes, dont nos lecteurs pourraient avoir perdu le souvenir et nous les ferons suivre de la critique de M. Podmore.

« Le 12 Mars, pendant une séance *chez moi* et après que Katie eut marché au milieu de nous, elle se retira derrière le rideau. Au bout d'un moment, elle revint au rideau et m'appela à elle en disant : « Entrez dans la chambre et soulevez la tête de mon médium ; elle a glissé à terre. » Katie était alors devant moi, vêtue de sa robe blanche habituelle et coiffée de son turban. *Immédiatement* je me dirigeai vers la bibliothèque pour relever Mlle Cook, et Katie fit quelques pas de côté pour me laisser passer. En effet, Mlle Cook avait glissé en partie de dessus le canapé et sa tête penchait dans une position très pénible. Je la remis sur le canapé et en faisant cela, j'eus, malgré l'obscurité, la vive satisfaction de constater que Mlle Cook n'était pas revêtue du costume de Katie, mais qu'elle portait son *vêtement ordinaire de velours noir* et se trouvait dans une profonde léthargie. Il ne s'était pas écoulé *plus de trois secondes* entre le moment où je vis Katie en robe blanche devant moi et celui où je relevai Mlle Cook sur le canapé, en la tirant de la position où elle était.

Quelques instants après elle dit encore : « Maintenant entrez et venez voir mon médium ». Je la suivis de près dans ma bibliothèque et, à la lueur de ma lampe à huile phosphorée, je vis Mlle Cook reposant sur le sopha exactement comme je l'y avais laissée. »

A Hackney, M. Crookes prend avec sa permission l'apparition dans ses bras et constate qu'elle était un être aussi matériel que

Mlle Cook elle-même. Puis il entra dans la chambre et trouva Mlle Cook accroupie sur le parquet. « M'agenouillant, dit M. Crookes, je laissai l'air entrer dans ma lampe et à sa lueur je vis cette jeune dame vêtue de velours noir......Elevant la lampe, je regardai autour de moi et je vis Katie qui se tenait debout tout près de Mlle Cook et derrière elle. Elle était vêtue d'une draperie blanche et flottante. Tenant une des mains de Mlle Cook dans la mienne, et m'agenouillant encore, j'élevais et j'abaissais la lampe, tant pour éclairer la figure entière de Katie, que pour pleinement me convaincre que je voyais bien réellement la vraie Katie, que j'avais pressée dans mes bras quelques instants auparavant et non pas le fantôme d'un cerveau malade. Par trois fois différentes j'examinai soigneusement Mlle Cook accroupie devant moi, pour m'assurer que la main que je tenais était bien celle d'une femme vivante, et à trois reprises différentes je tournai ma lampe vers Katie, pour l'examiner avec une attention soutenue, jusqu'à ce que je n'eusse plus le moindre doute qu'elle était bien là devant moi. »

La taille de Katie est variable. Chez moi je l'ai vue plus grande de six pouces que Mlle Cook. Hier soir Katie *avait le cou découvert*. Sa peau était parfaitement douce au toucher et à la vue, tandis que Mlle Cook a au cou une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distinctement et est rude au toucher. Les oreilles de Katie *ne sont pas percées*, tandis que Mlle Cook porte ordinairement des boucles d'oreilles. Le teint de Katie est très blanc, tandis que celui de Mlle Cook est très brun. Les doigts de Katie sont beaucoup plus longs que ceux de Mlle Cook et son visage est aussi plus grand. La chevelure de Mlle Cook est d'un *brun si foncé*, qu'elle paraît presque noire. Une boucle de celle de Katie qui est là sous mes yeux et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts jusqu'au sommet de sa tête et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est *d'un riche chatain doré*. Un soir je comptai les pulsations de Katie : son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook, peu d'instants après, atteignait 90, son chiffre habituel. Les *poumons* de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium.

Durant la semaine qui a précédé le départ de Katie, Mlle Cook a donné des séances *chez moi*, pour me permettre de la photographier à la lumière artificielle. J'exécutai moi-même les opérations pho-

tographiques, assisté d'un aide. Chaque soir, il y avait au moins quinze épreuves par séance... Je l'ai souvent suivie dans le cabinet et l'ai vue quelquefois, *elle et son médium en même temps.* D'autres fois Katie et son costume blanc avaient instantanément disparu.

Mlle Cook est demeurée quelquefois *chez moi une semaine entière.* Elle n'apportait avec elle qu'un petit sac de nuit ne fermant pas à clef. Pendant le jour elle était constamment en compagnie de Mme Crookes, de moi-même ou de quelqu'autre membre de ma famille... D'habitude, après que Mlle Cook avait dîné et causé avec nous, elle se dirigeait droit au cabinet et, à sa demande, je fermais à clef la seconde porte, gardant la clef sur moi pendant toute la séance... En entrant dans le cabinet, Mlle Cook s'étendait sur le plancher, sa tête sur un coussin et bientôt elle était en léthargie. Pendant les séances de photographie, Katie enveloppait la tête de son médium avec un châle, pour empêcher que la lumière ne tombât sur son visage. Fréquemment j'ai soulevé un coin du rideau, lorsque Katie était debout tout auprès et alors il n'était pas rare que les sept ou huit personnes qui étaient dans le laboratoire pussent voir *en même temps Mlle Cook et Katie sous le plein éclat de la lumière électrique.* Nous ne pouvions pas alors voir le visage du médium, à cause du châle, mais nous la voyions *se remuer péniblement* sous l'influence de cette lumière intense et par moments nous entendions ses plaintes. J'ai une épreuve de Katie et de son médium photographiés ensemble. Mais Katie est placée devant la tête de Mlle Cook.

A Suivre Pour la tradiction :

Ouvrages Nouveaux

Les Mystiques devant la Science

OU ESSAI SUR LE MYSTICISME UNIVERSEL

Par L. Revel

Paris, Lucien Bodin, Editeur, 5, rue Christine, 1903, un vol. in-12 broch. 2 fr.

Cette étude mérite l'attention de tous ceux qui s'intéressent au problème religieux et à celui de la destinée humaine. C'est une analyse très condensée de la question mystique faite à un point de vue impartial et com-

plètement dégagé de toute confession religieuse. L'auteur édifie sa thèse en s'appuyant sur l'opinion des plus illustres penseurs, tant anciens que modernes, et met en lumière la différence essentielle qui existe entre les traditions religieuses et la tradition ésotérique. Il cherche aussi à démontrer qu'il existe un lien secret et mystérieux entre toutes les écoles mystiques et que celles-ci reposent sur un fond commun de dogmes essentiels qui forment un fond permanent de mysticisme spéculatif.

C'est ainsi qu'après avoir recherché l'origine du mysticisme catholique et alexandrin, il fait un très curieux rapprochement entre les doctrines mystiques des Gnostiques, des Bardes gallois et des Hindous.

L'auteur n'a fait qu'esquisser ces rapprochements voulant sans doute laisser au lecteur le soin de les établir lui-même ; mais on reste frappé de l'identité, quant au fond, de ces diverses conceptions. Qu'importe que la sphère divine s'appelle *Ceugant* chez les Bardes gallois, *Plérôme* chez les Gnostiques ou *Atmique* chez les Hindous ; que le cercle d'Abred soit celui des transmigrations ou de la réincarnation chez les gnostiques et autres mystiques, que le cercle de la félicité (Gwynfyd) des Bardes soit celui des Pneumatiques, des Gnostiques, qu'importe enfin la forme des idées, si toutes expriment, sous différents aspects, les rayons de la Vérité Une et indestructible.

Quelques essais de Médiumnité hypnotique

Par MM. F. Rossi-Pagnoni et Dr Moroni

traduit de l'italien. Nouvelle édition, prix : 2 francs.

P.-G. Leymarie, éditeur, 42, rue St-Jacques, 1903.

Les bons médiums sont rares. C'est pourquoi les savants, ne pouvant reproduire les phénomènes du spiritisme à volonté, ne veulent pas y croire. Mais un moment ne viendra-t-il pas où nous pourrons produire des médiums pour ainsi dire expérimentalement et en aussi grand nombre que nous voudrons ?

Pour ceux qui auront lu attentivement le travail dont le titre précède, une réponse affirmative ne saurait faire de doute. Les auteurs de cet ouvrage ne sont pas les premiers venus ; l'un est un professeur, l'autre un médecin distingué. Tous deux sont rompus à l'expérimentation scientifique exacte. Ils n'affirment qu'après avoir acquis une certitude absolue.

Leur succès est fort encourageant. Il est regrettable qu'on ne cherche pas davantage à marcher sur leurs traces. Aussi croyons-nous rendre service en conseillant de lire leur ouvrage à tous ceux que ces passionnants problèmes du spiritisme intéressent.

Vers l'Avenir

Par Paul GRENDEL

(*Suite*).

— Voilà l'explication de votre exécrable controverse, voilà où réside le pouvoir du Maudit !... Votre père est un athée, il emploiera la violence, la ruse des ennemis de l'Eglise pour vous soustraire au pieux refuge, à l'asile où je veux vous mettre à l'abri du mal. Déjà le maudit se réjouit, mais je le vaincrai, je vous entrainerai dans le séjour des délices. Votre âme s'est révélée, dès mes premiers enseignements dans une exquise pureté, dans une admirable blancheur. Je vous ai vue agenouillée au tribunal de la pénitence, palpitante d'amour divin, craintive comme la colombe, douce comme les saintes du ciel. Vous avez reçu de mes mains, et combien de fois !... l'hostie consacrée. Nos cœurs se sont unis dans l'amour de Dieu, nous nous sommes envolés dans la même extase. Vous êtes la brebis préférée, le vase d'élection où les vertus s'amassent !....

« Mon amour vous aidera à surmonter les doutes et les défaillances. Nous prierons ensemble dans la chapelle. Le Christ accueillera l'élan de notre cœur et les anges palpiteront d'allégresse en recueillant dans les corolles des fleurs l'encens de nos prières et nos transports d'amour mystique.

Je baissai la tête, stupéfaite de ce langage, et le père Jean reprit :

— Nous vivrons en de perpétuelles extases. Vous êtes supérieure à vos compagnes. Dans quelques années vous dirigerez la communauté, je vous guiderai. Satan vous a tentée, le Christ l'a été aussi. Vous serez le flambeau de l'ordre, la lumière de foi et de charité et vous amènerez à la vocation les jeunes filles mondaines.

— Je suis indigne de tant d'honneur.

— Nous manquons de personnalités marquantes. Le salut se fait trop facilement, l'Eglise recrute des intelligences. Nous n'avons plus de saintes, peu ou point de miracles. Les faibles, les tièdes échappent à notre influence. Nous ne pouvons perdre aucun acquit. Unissons-nous pour ce grand œuvre. Notre Seigneur Jésus-Christ m'inspire, vous parle, vous appelle et vous bénit !

Le père Saint-Jean leva la main, ses yeux me brûlaient, son regard m'enveloppait d'une volonté puissante et sur son visage, soudainement empourpré, se lisait un sentiment humain, la passion faisait trembler ses lèvres !... L'homme s'éveillait, souffrait, palpitait !...

— Mon père, dis-je en dissimulant mon effroi, votre tendresse me touche, l'intérêt que vous me témoignez me remplit de reconnaissance, vous

m'avez sauvée des ténèbres de l'athéisme. Soyez-en certain, ces ténèbres sont dissipées. Je ne puis m'exposer à un parjure en m'engageant avant d'avoir vu mon père. Ayez quelque patience, je ne puis à présent rester ci. Apaisez vos craintes, je rentrerai dans le monde, mais je me garderai du mal.

— Ainsi, me dit-il d'un air anxieux, vous pratiquerez la loi chrétienne, mes enseignements domineront vos actes, vous viendrez souvent au tribunal de la pénitence. Dans le trouble et l'inquiétude, dans les moments de défaillance, vous me prendrez pour guide et je conduirai votre âme vers la béatitude céleste. Elle se blottira tendrement près de la mienne et se fortifiera. Faites-moi connaître toutes vos pensées, toutes vos actions. Confiez-moi les lettres de vos parents, j'y découvrirai la cause de l'état étonnant qui vous fit discuter tout à l'heure avec des arguments si contraires à votre instruction religieuse. Je réfuterai les erreurs, les mensonges des ennemis du christianisme et votre esprit débarrassé de l'ivraie voguera en pleine lumière vers le Paradis.

« Allez en paix, chère enfant, je vous bénis et vous absous. »

45

Cette longue discussion, les idées qu'elle soulevait, les sentiments qui en surgissaient à l'improviste, donnaient à mes impressions une acuité douloureuse, une tristesse poignante et une crainte rétrospective. Je pris part au dernier repas, j'assistai aux prières qui précèdent le sommeil et seule enfin, j'osai penser. Je cherchai ce qu'était ce prêtre si longtemps mon guide, mon maître, mon idéal, et je retournai vers le passé.

Le père Saint-Jean avait puissamment aidé à ma conversion, ses arguments appuyés sur les textes sacrés, sa tendresse touchante pour ses ouailles, ses élans d'amour mystique, son éloquence, ses emportements, ses menaces, ses colères, l'anathème lancé aux ennemis de l'Eglise m'avaient lentement imprégnée. Ses formules sans cesse répétées, ses croyances toujours affirmées m'avaient pénétrée. De ses yeux dominateurs, de ce visage austère, émanaient je ne sais quelle puissance, quel prestige, quelle attraction.

Il fallait croire, prier, obéir et s'assoupir dans la foi quand les périodes de ses phrases sonores tombaient du haut de la chaire sur nos âmes enfantines et les comptaient comme le filet enserre de ses mailles l'oisillon.

Cette étrange conversation me laissait froide, je n'avais pas préparé mes réponses, j'étais incapable d'en discerner l'opportunité. Je parlai d'instinct et ne sachant comment éviter l'impasse où le père Saint-Jean me poussait, je cédai à l'influence inconnue, je dis des mots sans user de mes facultés intellectuelles.

A présent toutes les paroles de ce délégué du Christ me reviennent précises.

Tu me prémunissais, Elos, contre la foi aveugle, contre le mysticisme. Pour croire selon l'Eglise, la raison est de trop, il faut la verrouiller, la

cadenasser, la faire périr d'inanition, il faut aussi étouffer la vue de l'esprit et tendre les mains à ces délégués de la divinité et les suivre docilement, pas à pas, sans jamais se retourner ni s'arrêter. Il faut se servir d'inégales balances pour juger les hommes, pardonner en déchargeant un plateau et en surchargeant l'autre.

Ce prêtre, l'oint du Seigneur, ayant reçu l'afflux de l'esprit saint ne m'a donné aucune preuve réelle de la vertu de son sacerdoce. Rien n'a étayé ses arguments, rien n'a éclairé d'une façon lumineuse ce labyrinthe construit par l'Eglise pour retenir à tout jamais les fidèles. Jeanne d'Arc, condamnée comme sorcière par des membres du clergé, est aujourd'hui honorée de ceux qui nièrent sa pureté, doutèrent de sa mission et furent les instigateurs de ses souffrances et des iniques traitements qu'elle subit.. Ils furent les artisans de l'erreur, de la cruauté, de l'ingratitude. Ils furent plus vils que des bourreaux,car celui qui ordonne de commettre un crime est plus coupable que l'inférieur obéissant à une volonté supérieure.

Le Christ ne pouvait pas assister à ces hécatombes ni savoir gré aux metteurs en scène de ces horribles spectacles. L'amour divin, la bonté peuvent-ils s'associer aux tortionnaires, aux spectateurs insensibles des pires supplices ? Les lamentations, les cris d'horreur, les larmes sont incompatibles avec l'idée d'un Dieu juste, bon et tout-puissant. Le bien ne peut naître de la violence et de la force. Il n'est pas non plus, comme le prêtre le prétend, dans des formules, des rites,et dans l'étouffement de la justice.

Les hommes ont souillé l'enseignement du Christ ; ils l'ont saturé de leurs passions, de leurs vices, de leurs forfaits immondes, ils l'ont contaminé de tous les excès de leur orgueil et de leur ignorance.

Ils ont substitué à la foi pure et simple du Messie les commandements de l'Eglise ,et parmi tant d'actes inutiles, encore entachés de paganisme la charité, rénovatrice du genre humain, s'éteignait, se transformait en égoïsme.

Je le comprends, la chair ne désarme pas pour ceux qui méconnaissent les droits de la nature Cette flamme, soi-disant divine, dont le père saint Jean et moi devions brûler, comme elle serait devenue méprisable et vile !.. Je le sais, l'histoire de l'Eglise abonde de ces faits, union déplorable, ou l'amour idéal se transforme en sentiment odieux.

Les regards de ce prêtre m'ont enveloppée, fouillée, comme jamais ceux d'aucun homme ne le firent. Le père saint Jean n'avait pas conscience de la répulsion et de l'horreur qui me poussaient à fuir et qu'une force intérieure me fit maîtriser.

La macération, la prière, le jeûne n'enlèvent pas les tares humaines, le vêtement charnel n'est pas si facilement annihilé, il a ses droits, ses révoltes, ses éclats de passion et les paroles échappées m'ont à jamais délivrée du mysticisme et des formes du culte.

De quel droit ce religieux, détaché du monde, veut-il s'immiscer entre moi et ma famille ?... Non seulement il prétend dominer mes actes

et mes pensées, mais encore il ose s'interposer entre un père et sa fille et me proposer d'être la délatrice des idées, des sentiments et des actes des miens.

L'inquisition a incrusté ses vices à l'Eglise, elle la remplit de desseins louches, de rhétorique boursoufflée, d'arguments vides, de domination aveugle.

Le Christ, humble et tendre, naquit chez le peuple pour régénérer la race humaine par la charité, la bonté et l'amour. Il comprit que le bien ne peut s'établir sur le mal, la vérité sur l'erreur, le progrès sur le fanatisme et chassa les vendeurs du temple. Il se fit un cortège des juifs, des païens, des sceptiques, des misérables de toutes les castes, des malades, des lépreux, des filles de joie et des femmes vertueuses, sa parole s'adressait à tous. Il prêcha un seul Dieu et ne fonda aucun culte. Un Dieu unique et puissant ne peut imposer un culte, un culte suppose des fidèles et des infidèles et Dieu ne saurait se complaire aux luttes, aux guerres religieuses, aux discussions âcres, mordantes, injurieuses et stériles, aux formules préconisées par les uns et réprouvées par les autres.

La parole vague et lugubre traduit imparfaitement les sentiments, elle égrène des mots qui éveillent chez chacun des idées, des impressions, des sensations différentes. L'esprit interprète la pensée d'autrui selon son état, ses tendances personnelles, aussi aucune formule ne peut unir les âmes ni définir l'indéfinissable.

Aimer ! c'est la source divine de la progression, mais à la condition que cet amour ne dégénère pas en tyrannie.

Oh mon âme ! je te connais enfin, tu ne peux être libre, tu ne peux avancer, progresser, t'élancer au delà des misères terrestres qu'en possédant dans leur intégralité les facultés qui font la force et te créent immortelle. Aimer, agir, penser, savoir sont tes apports dans la vie. Ces qualités peuvent se développer sans s'exclure, sans se nuire ; elles sont l'éclosion de ton être, elles préparent ton avènement à la pureté.

Par l'amour, l'âme rayonne sur ce qui l'entoure en bien, en douceur, en bonté.

Par l'action, elle se maintient, fait vivre le corps, l'amène au travail fructueux et régulier.

Par la pensée l'âme s'ennoblit, progresse et pondère ses facultés, elle détruit les passions malsaines et s'élève aux plus hautes conceptions. Elle se forme, acquiert une personnalité indestructible et devient une réelle entité, une force agissante.

L'étude des attributions de l'âme et du corps et des lois universelles brise les chaînes de la servitude, détruit les erreurs des premiers âges de l'humanité où l'homme dans l'enfance de sa race, tremblait devant tous les phénomènes et implorait les astres comme des dieux.

La raison est la réelle puissance humaine, la pierre de touche de l'état d'âme, la synthèse des facultés intellectuelles, elle évite les excès, conduit

vers la lumière, tempère l'imagination et forme l'homme pour la liberté.

Tu as en toi, mon âme, le germe de toutes les grandeurs, de toutes les élévations, de toutes les sciences. Tu apportes sur terre la divine semence d'immortalité et d'amour, tu es enfermée en une épaisse gangue formée de mille enveloppes. Tu devras les dépouiller avant de te connaître et de comprendre la destinée finale. Tu aspires à l'inconnu. Dans ta chrysalide de chair s'élabore le travail du progrès, tu iras toujours en avant sans que rien puisse entraver ta marche. Tu entreras dans les régions de l'immortelle progression où la douleur disparaît, où la haine s'ignore, où le bien règne sans partage.

Tu n'éprouveras en ce séjour bienheureux nul regret, tu ne sauras concevoir la douleur, tu connaîtras les flots brillants du bien, du beau et tu n'éprouveras aucun trouble, nulle anxiété pour ceux qui jadis furent tes frères parce que tu auras acquis la certitude de l'égalité des êtres pensants, doués du libre arbitre et de leur félicité dans un temps plus ou moins rapproché.

Le doute est une épreuve terrestre, il enserre l'homme de liens solides qui le tiennent jusqu'à sa dernière incarnation et l'obligent à de constants efforts, à un travail assidu.

Mais, sois patiente, âme, replie tes ailes, cache-les soigneusement, elles ne pourraient traverser les sphères du mal où la haine, l'orgueil et l'égoïsme déchaînent leur puissance et répandent le souffle empesté des humains incarnés et désincarnés encore inféodés aux passions.

Ton âme est captive, mais son étroite prison lui permet de continuer sa gestation. Frêle, délicate et craintive elle transperce quelquefois en un élan d'amour divin et d'idéal.

Le papillon ne reconnait pas dans la larve qui se traîne péniblement son état premier Il vit du suc des fleurs, vogue en pleine lumière ; ses ailes, de fins joyaux le portent loin du limon,de la fange et du grossier et insatiable appétit de sa première étape. Il vit, procrée, meurt en laissant les germes qui continueront à travers les siècles les êtres de son espèce.

Mais serait-il possible de reconnaître le papillon dans le ver immonde, dans la chenille rampante absorbant dans une fringale jamais rassasiée les plantes délicates, les jeunes pousses, les feuilles, les fleurs, tout ce que le printemps fait croître autour d'elle Sans savoir où elle est, où elle va, elle mange, mange encore, mange toujours jusqu'à l'heure du sommeil. Alors elle file, travaille, construit un asile d'imperméable tissu et passe à l'abri du vent et de l'eau les durs mois d'hiver. L'ouragan la respecte, les oiseaux voraces ne font pas de différence entre cette brune chrysalide et les branches des arbres dénudés.

Tu passes, pauvre âme, par des transformations plus étonnantes encore, tu ignores ton âge et ta situation Tu te crois supérieure, bien au-dessus d'un être dénué de sens moral, tu es simplement d'une autre époque, tu as depuis longtemps connu les jours et les nuits de la réincarnation,

N'oublie pas qu'il en est de l'homme comme des larves, certains ont d'immenses, de terribles appétits.

Tu as oublié ta faiblesse, ta grossièreté première, ton abjection, les souillures des désirs immondes, des instincts bestiaux. Quand tu découvres les vices de tes semblables et que tu analyses leurs défauts, leur misère, la grossièreté de leurs aspirations, tu te contemples avec suffisance. Quelle vanité surgit du contraste, quel orgueil t'emporte, combien tu méprises ceux qui débutent dans le dur combat de l'animalité contre l'idéal.

Certaines ames travaillées du doute et de l'esprit mystique se croient arrivées au plus haut degré de leur développement, de leur puissance ; arrêtées, repliées sur elles-mêmes, elles prétendent attirer leur créateur, leur Dieu.

Ces âmes égarées, étant nées parmi les hommes, doivent militer, prêcher d'exemple, répandre des effluves d'amour, de bonté sur les malheureux, les faibles et les coupables. Mais ces âmes, affolées des dangers de la vie terrestre, fuient la lutte tandis que le Messie supporta l'existence charnelle dans son horrible amertume. L'âme s'abat, n'avance plus dans l'hypnotisme d'un bonheur éternel conquis par la destruction de la volonté et des vœux. Accroupie dans le marasme elle rejette tout effort de la raison, elle fait du corps un esclave, une bête, une chose et le corps déséquilibré, atrophie les facultés de l'esprit, détruit l'équilibre.

Cette âme, prise de démence, croit tout connaître et dès la terre atteindre aux plus hautes cimes de la perfection. Elle ferme son cœur aux affections, s'éloigne de tous et croit conquérir le bonheur éternel par une courte étape, par des vertus négatives.

L'orgueil prend de nom d'humilité, c'est l'orgueil qui fait croire à l'efficacité des prières pour diminuer les rigueurs du jugement divin, l'orgueil peuple les monastères, pousse au fanatisme, pressure le cœur, en élimine toute parcelle de sentiment.

Devenir l'élu du Seigneur, du Dieu suprême, être entre tous favorisé de sa grâce, s'anéantir en d'incessantes prières, mourir d'amour et d'extase pour la divinité ?.... Ainsi rêvent les âmes faibles, ainsi rêvais-tu lorsque s'éleva la voix des morts, des désincarnés, de ceux qui vont en milice, en troupe, en cohortes serrées dans l'espace. Tu as écouté le grand souffle vivifiant, tu as entrevu la vérité, tu t'es dégagée de la matière.... Jamais ne referme le livre d'harmonie, de beauté et de lumière, car pour longtemps tes yeux se couvriraient d'un voile épais !

46

J'avais écrit longtemps, ma petite lampe éclairait les feuillets épars sur la table. Tout reposait dans le monastère et mon moi conscient d'une volonté, d'une intelligence, d'une entité présentes ne doutait plus.

Cette force ne pouvait être perverse ni dangereuse, mon esprit évoluait vers la liberté et je comprenais cet état d'âme où s'endormaient et se

mouraient les qualités précieuses dévolues à chacun pour le bien général.

Mes compagnes, servantes du prêtre, n'entendaient pas le divin concert universel. A jamais perdues dans les nombreux troupeaux des esclaves volontaires, elles tournaient dans le cercle restreint des convoitises, des réticences, des formules sonores, des sensations vagues, des aspirations nuageuses.

J'étais guérie, sauvée, mon existence amplifiée me semblait insuffisante pour la tache imposée à ma jeunesse, à mes forces. Je serai la compagne de tes rêves, Elos, je te seconderai dans l'accomplissement du devoir imposé par tes croyances.

Je quitterai demain le couvent et n'y rentrerai plus.

Il est inutile de m'exposer à une lutte inégale et dangereuse. Je notifierai ma volonté et ma foi nouvelle à ceux qui prétendent me guider lorsque mon père m'annoncera son arrivée prochaine. Il me tarde de fuir cette étroite existence, l'humanité y semble toute petite, réduite à une secte d'esclaves admirant ses despotes.

J'ai hâte de vivre plus et mieux. La nature m'attire et me charme plus encore qu'autrefois, je suis délivrée des langes, des lisières et des âmes du dogme et je veux affirmer le droit qu'ont tous les hommes de se nourrir d'enseignements positifs et de se réconforter à la source d'amour universel. Je cacherai soigneusement ces notes et ces communications. Je rechercherai la solitude, j'éviterai les chocs, les luttes sans issue. Le recueillement, la méditation me rendront perceptibles les voix de l'au-delà, je serai digne d'avancer vers la lumière, vers le bonheur donné par le devoir accompli.

47

L'isolement, les longs silences, le travail intérieur qui détruisaient le passé, la force surgissant des réveils de mes facultés avivées par la volonté donnaient à ma parente et à mon directeur l'illusion de ma prochaine reddition et j'eus le loisir de méditer à mon aise.

Je pus, sans ennuyeux contrôle, relire toutes tes lettres et j'entrevis clairement combien l'esprit de l'homme est susceptible de se tromper.

C'est comme si devant les yeux des croyants fanatisés, l'on mettait un instrument limitant la vue, la bornant à un champ très restreint et la laissant obstinément fixée sur un prisme de couleur uniforme. Les yeux n'apercevant les choses qu'en grisaille ne pourraient plus supporter un ton vif, une lumière fulgurante, et l'image des objets serait transmise à l'esprit en une impression monotone. Aucune comparaison ne serait possible, aucune notion exacte des effets et des causes ne serait perceptible. Ainsi sont ceux qui cèdent aux prêtres le soin de voir, de juger, de décider des événements.

Ce sommeil naissant des facultés intellectuelles, ce passage de l'activité cérébrale à l'unité des impressions, les sensations diminuées d'intensité, sont bien les signes précurseurs de la vocation. C'est la course d'un

être à travers les pièces vides d'une maison neuve, il s'habitue à ne rien voir, à ne rien entendre et, de lassitude, il s'abat dans un coin où est savamment disposé un panorama. N'ayant rien trouvé en la triste demeure, il accepte les vues factices, l'espoir vague d'une oasis éloignée, sans communications possibles.

Cette grande étendue ouverte devant moi, cette liberté m'emplissent de vertige. Mon âme s'arrête inquiète, indécise devant l'immensité, devant l'éternité, elle essaie ses forces et se sent encore faible, elle a besoin de secours. Ces secours, je le comprends, viennent de ses sœurs ; les autres âmes déjà élevées, avancées, purifiées par les vies successives.

Ce commerce d'âme à âme, cette communication d'esprit à esprit me réconfortent. La vie de l'erraticité est la représentation améliorée de l'existence terrestre.

Les hommes ne doivent pas vivre seuls ; l'homme isolé est un fétu de paille. Il ne peut résister aux éléments déchaînés contre lui, acquérir la connaissance des lois naturelles, appliquer ces connaissances et conquérir le bien-être qu'en réunissant les forces humaines éparses ; une tribu, un peuple, une nation, ont de la vigueur par le travail collectif. Le labeur de mille individus suffit à peine pour réaliser l'idée d'un seul homme.

C'est un crime de lèse-humanité pour ceux qui ont été tributaires les uns des autres de déserter leur tâche, de s'enfermer en la solitude.

Ce n'est pas non plus dans l'affalement de la volonté, dans le travail réduit au but d'accroître les richesses d'une communauté que se trouvent le devoir et l'avancement réel de l'âme.

Se donner à un ordre corps et âme est un suicide moral ; s'arrêter au milieu de l'étape avec l'espoir de ne plus souffrir, croire atteindre ainsi le plus haut sommet de la perfection, se congratuler, adorer des idoles, des sous-divinités indécises, impuissantes, injustes et incapables de s'imposer aux hommes est un crime de lèse intelligence.

Nous devons conserver intacte la faculté de comprendre, de juger et nous garder des despotes de l'amour, des marchands de bénédictions, des trafiqueurs d'indulgences, des petits dieux terrestres assoiffés d'argent et d'honneur.

Où vont ces monceaux de prières béatement récitées ? Que deviennent ces oraisons murmurées, ces formules étouffantes pour l'idée, ces élans de foi vers un idéal incertain, vague, perdu dans un empyrée humain et si contraire aux conceptions du progrès et de l'infini ?...

Ames, mes sœurs, vous qui avez pâti, souffert, vous qui savez peut-être le grand secret, aidez-moi, indiquez-moi la voie qui conduit au but définitif de nos luttes, de nos misères, de nos aspirations Dissipez mon igorance, montrez à mon âme ce qu'elle est susceptible de comprendre.

Cette vie extra-terrestre où je m'entraîne vers les esprits est un voyage d'exploration mon être s'élève, se développe, se lave des souillures du passé. J'entrevois le grand courant d'amour qui pénètre ceux qui s'en

approchent d'un flot inépuisable de bien. Je comprends l'éclosion des sentiments, la superbe envolée des cœurs vers celui qui fut tout abnégation.

Tous les humains deviendront bons, tous s'aimeront en rejetant à jamais la haine, l'erreur et le fanatisme.

Cet idéal dépasse celui de toutes les sectes, de toutes les religions présentes et passées. Mes doutes, mes craintes, mes révoltes disparaissent comme les nuages dissociés par le vent et j'aperçois l'azur inaltérable et l'éther peuplé de mondes infinis !... Je puis lutter, souffrir, pâtir ici-bas. La foi m'a imprégnée, vivifiée pour toujours par la raison.

48

Dans l'envolée de mon âme vers cette sublime religiosité d'une progression infinie, j'oubliais les desseins cachés des hommes âpres à la curée. Je croyais déjà l'humanité régénérée.

Mais Anne s'inquiète du mutisme où je me renferme. Durant les après-midi longues et monotones, les doigts occupés des travaux habituels je m'isole du milieu terne et banal, je pense. En vain la pauvre cousine réserve pour l'intimité les nouvelles sensationnelles, les lectures édifiantes ; je feins d'écouter et mes lèvres seules répondent des syllabes sans suite. Chose plus grave, j'ai manqué dimanche dernier à toutes les cérémonies du culte et comme le lendemain Anne insistait voulant connaître mon état d'âme, je lui dis:

— Vous ne sauriez comprendre mon âme, la vôtre aveuglée sous la cagoule s'endort et s'ignore, vous ne sauriez entendre mon esprit alors que vous obéissez à toutes réquisitions d'une autre volonté.

— Maïa, s'écria-t-elle en laissant tomber son ouvrage, tu divagues. Quelle folie te fait parler !... L'humilité, l'obéissance sont des vertus chrétiennes. Viens te recueillir à l'Eglise, prions dans le sanctuaire !... Tu restes silencieuse !.. Pauvre enfant, Satan s'acharne, il dispute les meilleurs élus, il tourmente les saints... La vocation expose aux combats spirituels ; mais nous sommes puissants et nous terrasserons le mal.

— Chère cousine, si je dois être vaincue, rien ne sert de combattre.

— Vaincue !... Toi, Maïa !... Quelle supposition !... Dieu, les saints, les anges, les cohortes sacrées qui t'ont protégée jusqu'à ce jour te garantiront. Tu seras un ferme soutien de l'Eglise, tu apporteras ta pierre à l'édification du suprême et définitif édifice de la religion catholique, apostolique et romaine.

— Et si la foi vient à me manquer ?

— Tu seras damnée, dit-elle en pâlissant, tu seras éternellement la proie du Maudit.

— Et vous jouirez éternellement de délices infinies.

— Ainsi le veut la justice divine !

— Vous êtes tous les mêmes, m'écriai-je, disciples du Christ, miliciens de l'Eglise, vous êtes sans charité. Vous pouvez souhaiter un éternel bonheur alors que d'autres sont éternellement châtiés ! Vous adorez un Dieu

cruel, fourbe, implacable, plus odieux que le dernier des criminels, aussi impitoyable que le sauvage affamé de chair humaine, plus inconséquent que l'insensé, pervers et dangereux.

Pétrifiée, muette d'indignation, Anne, le regard fixé sur moi, semblait privée de toutes ses facultés et je repris plus calme :

— Vous pourrez goûter la paix, la félicité absolue alors que les êtres dont votre cœur était rempli sont à jamais condamnés à la souffrance ? Vous m'aimez maternellement, dites-vous, et vous louerez, bénirez, adorerez l'auteur du mal, du châtiment sans rémission. Vous ressentirez un bonheur complet en sachant que des âmes sont soumises aux plus atroces tortures dans de noires géhennes !... Non, non, cela est incompatible avec le sentiment chrétien !

— Maïa, dit-elle, encore pâle d'effroi et de surprise, Satan te possède, reviens à toi. Tu le sais, les actes de Dieu sont indiscutables, l'Eglise enseigne la vérité, hors de l'Eglise rien n'est, rien ne prévaut, tu es hors de bon sens, tu substitues ton jugement à ta foi. Tu divagues, tu blasphèmes, tu es en puissance du mal. Abaisse ton orgueil, accable ta raison, l'éternelle ennemie de la foi.

— Je ne divague point. Nul n'a le droit de défendre à l'homme de discuter du bien et du mal et de toucher à l'arbre qui produit le fruit défendu. Ce mythe est faux, Dieu n'a pas dit à sa créature :

— Tu fermeras les yeux à la lumière, tu boucheras tes oreilles aux paroles de vérité, tu étoufferas les tressaillements de ton âme, tu l'empêcheras de s'élever et de s'améliorer. Le grand livre de la nature, le grand œuvre de la création nous incitent aux recherches, au travail et le vrai coupable n'est pas celui que vous dites. Ceux qui craignent la lumière et qui s'arrêtent au début de l'étude entravent leur marche vers l'immortalité.

— Je ne saurais entendre davantage de pareils discours.

— Ma foi nouvelle peut tout entendre. Je veux connaître tous les recoins de ma demeure, je n'y vois point d'ombres, pas de portes closes, pas de noirs cachots me faisant reculer de terreur. Mon esprit cherche, mon esprit plane, mon esprit espère et s'épure. Le Dieu idéal de ma nouvelle croyance est bien loin du vôtre. Ce créateur m'a mis parmi d'autres créatures pour remplir une tâche dont je ne puis comprendre la grandeur ; mais je sais celle qui m'incombe en ce jour et elle me semble facile à remplir. Je ne vais pas fouiller trop profondément, certaine de ne pouvoir comprendre la fin des fins, je veux simplement m'élever, me rapprocher par l'épuration de la source divine du pur amour. Plaindre des méchants, aimer ceux qui comme moi sont les pionniers terrestres, espérer un état meilleur, une progression constante, attirer les âmes avancées, m'éclairer de leur science, des choses abstraites qui poussent l'homme vers la pratique du bien. Voilà ma profession de foi, osez dire qu'elle est le mal, qu'elle peut fomenter la discorde et que Dieu me châtiera pour m'être élevée au-

dessus du paganisme dont la pure et sublime morale du Christ est obstruée, souillée !

— Tu blasphèmes !

— Comme le Christ, comme les messies dégagés de la superstition qui rompent avec les coutumes erronées et les principes diffus et jésuitiques d'une morale appropriée à la domination d'une puissance religieuse.

— Malheureuse !

— Ce sont vos seuls arguments, tout ce que votre raison vous inspire ! Que dis-je, votre raison est atrophiée, perdue, noyée dans les pratiques d'un culte sans grandeur, sans élans vraiment divins.

— Misérable enfant, je prierai pour toi.

— Prier ! et pourquoi ? Prenez-vous Dieu pour un despote stupide, qui agit aujourd'hui d'une façon et réprouve le lendemain l'acte de la veille ?... Prenez-vous le ciel, où vous prétendez que Dieu se tient, pour une cour où l'influence des courtisans vient contrebalancer sans cesse des lois incompréhensibles à moins d'une immuabilité absolue, prenez-vous le créateur pour une sorte de sultan béatement occupé à peser les dons de ses administrés en suivant d'un œil impassible le va et vient de ses élus toujours en quête de miracles, de fantasmagories où l'odieux le dispute souvent à l'ignorance ?... Le croyez-vous misérable au point de souffrir de notre sottise, de notre faiblesse, de nos écarts ! Pensez-vous qu'il soit possible de concevoir ce créateur, cet absolu, cet idéal de bien, de beau et de science. Que sommes-nous ? Le ciron, la fourmi, le termite sont plus vis à vis de l'homme que nous ne sommes par rapport à Dieu. Nous connaissons la terre, mais l'immensité est sans bornes et notre raison, notre instruction, nos vœux, nos élans nous y emportent en vain, nous ne pourrons jamais comprendre ces termes : Infini, éternité !

Dieu, maître souverain de l'univers, peut-il condescendre à modifier les desseins de la création et les forces de la nature pour obéir aux objurgation des représentants d'une secte.

— Ainsi, dit Anne en tremblant d'indignation, tu te crois abandonnée au hasard, à la fatalité, à une destinée arbitraire ?

— Je crois au contraire à une justice souveraine, je crois à l'intervention d'une force latente, universelle où les vivants de la terre et de l'espace puisent la vie. Je crois que nous sommes entourés d'esprits bons et mauvais dirigés par des puissances inconnues, c'est à nous d'être dignes de la protection de ces êtres élevés. Epurons-nous, ils viendront plus facilement, luttons contre le mal, pratiquons le bien, démasquons le mensonge, nous aurons la paix de la conscience et nous sentirons combien les mesquineries de la vanité et de l'égoïsme nous touchent peu. Nous irons réellement vers le progrès et nous ne retomberons jamais dans l'étroit fanatisme, dans la routine superstitieuse d'une religion d'un autre âge.

Anne se leva, me contempla quelques instants comme si mon être phy

sique devait être subitement changé, puis elle reprit tous les arguments usités en pareils cas, accusant Satan et s'appuyant sur le dogme, la grâce et la prière, elle regretta de ne pouvoir de force m'enfermer au couvent.

— Est-ce ainsi que vous respectez la conscience humaine, m'écriai-je.

— L'homme doit être sauvé malgré lui.

— Je prétends faire mon salut, c'est à-dire arriver au but de cette vie par d'autres voies.

— Une seule y mène, l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

— C'est votre opinion personnelle.

— C'est celle des représentants du Christ.

— Christ n'a établi ni culte, ni Eglise.

— Il a délégué son pouvoir aux apôtres.

— Il ne pouvait transmettre ses qualités natives, ses visions justes des choses abstraites, sa connaissance du cœur humain, sa puissance fluidique, sa perfection. Son pouvoir tombant aux mains humaines toujours souillées aurait servi autant au mal qu'au bien, peut être même plus au mal.

« Les sectes se déchirent, les nations chrétiennes sont divisées par des schismes, les ordres religieux se jalousent et prétendent remplir leurs devoirs mieux les uns que les autres. Ils se préoccupent surtout d'amasser des richesses que le Christ rejeta. Ils imposent l'obéissance passive, la soumission absolue à une autre volonté, la mort de la personnalité et chacun conduit sa communauté selon son caractère et ses goûts.

(*A suivre*).

Un cas de Télépathie

Extrait de : Incursions sur les frontières d'un autre monde, de R. Dale Owen

Voici un récit qui m'a été fait par les deux dames qu'il concerne et qui me l'ont raconté ensemble. Je suis très lié avec elles, je puis affirmer qu'elles sont instruites et intelligentes et je me porte garant de leur parfaite sincérité :

« Pendant l'automne de 1857, M. Daniel M..., jeune américain qui venait de faire un voyage en Allemagne, retournait aux Etats-Unis sur un vapeur de Brême.

Pendant une nuit d'orage, Mme A... M..., sa mère, demeurant près de New-York, sachant que son fils devait être en mer, conçut les plus vives inquiétudes sur son sort et fit une ardente prière pour son salut. A cette époque, demeurait avec elle une de ses nièces,

qui avait souvent de ces visions qui ont reçu le nom de clairvoyance. Cette nièce connaissait les préoccupations de sa tante, mais elle ignorait qu'elle eût fait une prière pour son salut.

Le lendemain de la tempête, elle éprouva une impression si vive, qu'elle en prit note aussitôt. Elle eut une conscience très nette que sa tante n'avait rien à craindre et que l'objet de ses préoccupations était sain et sauf et que, la veille, à l'heure même où la mère priait secrètement pour son fils, *celui-ci étant dans sa cabine, avait eu conscience de la présence de sa mère près de lui.*

Elle le constata par écrit et en fit part à sa tante, afin de la tranquilliser.

Elle attendait donc avec la plus vive curiosité le retour de son cousin, pour savoir si l'impression qu'elle avait éprouvée à son sujet répondait à la réalité ou n'était qu'une illusion.

Trois semaines après, le voyageur arrivait sain et sauf. Mais pendant l'après-midi et la soirée qui suivirent ce retour, il ne fut fait aucune allusion au fait ci-dessus. Lorsque le reste de la famille fut allé se coucher, Louisa resta, se proposant de l'interroger à ce sujet. Il sortit d'abord, puis revint après quelques minutes et prit place à la table en face de sa cousine ; il paraissait vivement ému et avant qu'elle eût ouvert la bouche, il lui dit : « Cousine, il faut que je vous fasse part d'une chose tout à fait étonnante qui m'est arrivée ». Aussitôt Louisa le vit fondre en larmes.

Elle comprit que le problème qui la préoccupait allait avoir sa solution et c'est ce qui arriva. Il raconta qu'une nuit, pendant son voyage de retour, il venait à peine de se coucher, lorsqu'il vit près de la paroi de sa cabine, faisant face à sa couchette, l'apparition de sa mère. Elle ressemblait si parfaitement à une personne vivante, qu'il se leva et s'approcha d'elle ; mais il n'essaya pas de la toucher, car il eut bien conscience que ce n'était qu'une apparition. Il retourna donc à sa couchette, d'où il la vit encore pendant quelques minutes.

En comparant les notes prises de chaque côté, il fut facile de s'assurer que Daniel M..., avait vu sa mère le soir même où celle-ci avait si ardemment prié et où sa cousine avait eu conscience de la présence de sa mère près de lui ; tout concordait, jusqu'à l'heure elle-même.

Il y eut donc dans ce cas une double action télépathique ; celle

48

de Louisa à l'égard de son cousin et celle de Daniel à l'égard de sa mère. Les confidences de Daniel ne furent provoquées par aucune question suggestive de Louisa et les notes ne furent comparées qu'après le récit spontané de Daniel.

Au milieu des nouveaux Livres

Recherches sur la Médiumnité.

PAR GABRIEL DELANNE

Paris, Librairie des Sciences Psychiques. — 3 fr. 50 (1).

C'est sans doute l'un des ouvrages les plus intéressants qui ont été publiés, depuis quelques années, au sujet des études spiritiques.

Ainsi qu'on l'a justement remarqué, l'intérêt de ce livre réside surtout dans sa *documentation*. Il contient une foule de faits, dont plusieurs, sans doute, sont déjà fort connus ; quelques-uns, même, auraient besoin d'être appuyés de meilleurs témoignages. Mais il y en a bien d'autres à peu près ignorés et qui méritaient d'être placés en pleine lumière.

Cet ouvrage, en deuxième lieu, est intéressant comme une nouvelle preuve de l'évolution lente, mais indéniable, qui s'opère au milieu des spirites français eux-mêmes vers une façon plus profonde et plus scientifique d'envisager les phénomènes psychiques. Nous ne disons pas cela pour M. G. Delanne lui-même, dont l'ampleur de vues est bien connue par ceux qui s'occupent de ces études. Mais dans certaines Revues, l'évolution dont il s'agit est moins appréciable, parce que les rapports de société — parfois même le manque de copie — y font souvent glisser certains articles qui ne reproduisent pas toujours la façon de voir du Directeur. Or, dans ses *Recherches sur la Médiumnité*, M. Delanne fait un travail analogue à celui de M. Aksakof en *Animisme et spiritisme* — c'est-à-dire qu'il trace les limites entre les phénomènes spiritiques et ceux qui sont purement automatiques ; seulement, il s'en tient presque exclusivement au phénomène de l'écriture médianimique.

Dans ce but, il recherche surtout « les caractères qui séparent l'écriture automatique de celle produite par les esprits, désignée sous le nom d'écriture mécanique. » Et il déclare :

« On peut certainement constater chez certaines personnes l'existence

---

(1) Extrait de la *Revue des Etudes Psychiques*, Décembre 1902.

d'une forme automatique de l'écriture, qui a pu prendre naissance à la suite d'essais tentés dans les séances spirites, ou dont on a provoqué la formation par un entraînement graduel avec les hystériques dans les hôpitaux. Mais ces formes frustes du phénomène ne sont pas comparables à la médiumnité, car celle-ci se distingue par des caractères spéciaux qui ne permettent pas de la confondre avec l'automatisme pur et simple ».

Il discute les expériences de MM. Binet et Janet sur l'écriture automatique ; il en rapporte bien d'autres encore, parmi lesquelles je me borne à rappeler la suivante, exécutée par un spirite : M. Gurney, l'un des auteurs des *Phantasms of the living* :

« On a dit un nom, cité un chiffre, raconté un fait, récité une poésie devant une personne qui est en somnambulisme artificiel, et on ne lui a donné aucune suggestion particulière relativement aux paroles qu'on a prononcées. On réveille la personne : elle ne se souvient de rien, comme c'est la règle... Alors, on prend sa main, on place un crayon entre ses doigts, ou bien, ce qui revient au même, on lui fait poser la main à plat sur une petite planchette spéciale — celle usitée par les spirites, munie d'un crayon — et on cache le tout au moyen d'un grand écran interposé. En moins d'une minute, la main s'agite ; elle écrit et ce qu'elle écrit, ce sont précisément les mots qu'on vient de prononcer devant le sujet en somnambulisme et que son moi normal de l'état de veille ne connaît pas. »

Dans la chaleur de sa polémique, M. Delanne en arrive à affirmer que « l'existence simultanée de deux personnalités chez le même sujet n'est nullement démontrée », mais qu'il existe seulement des « variations de notre personnalité unique » — ce qui est un peu un jeu de mots, comme le serait de discuter si les constructions de style varié dont est composé un château, constituent des édifices différents, ou bien ne forment qu'un seul édifice.

Quelques phrases du livre de M. Delanne pourraient nous faire supposer, à tort ou à raison, que l'auteur, en parlant des « caractères qui séparent l'écriture automatique de celle produite par les esprits », puisse faire allusion à des caractères *physiologiques*; tout au moins pour ce qui se rapporte à l'écriture des sujets hystériques, dressés à l'écriture automatique par une suggestion élaborée. (Voir surtout aux pages 86-87, etc.). Comme nous le lui faisions observer, M. Delanne eut l'obligeance de nous mieux expliquer son idée, soit : que les « caractères » en question résident exclusivement dans la valeur de la communication obtenue au moyen de l'écriture automatique ; non pas dans le phénomène physiologique ou psychologique lui-même, dont le procédé est, ou paraît identique dans les deux cas. — C'est bien cela.

Prenons pour exemple un bon médium écrivain quelconque. Il vous donnera, de temps en temps, des communications remarquables, dans

ce sens qu'elles paraissent établir l'identité d'un esprit qui se manifeste au moyen d'elles (nous ne parlons pas de communications morales, qui ne prouvent pas grand'chose). Seulement, au milieu de ces bonnes communications, vous trouverez tout un fatras d'absurdités, d'indications fausses et contradictoires. Il en est toujours ainsi, même avec les meilleurs médiums, tels que Mme Piper. Pourquoi cela ? Les spirites parlent volontiers de mystification provenant d'esprits bas et légers, pour donner l'explication de cette abondance de scories parmi de bons produits. M. Delanne a trop de jugement pour se contenter de cette explication, en écartant celle qui est désormais acceptée par tous les psychistes, voire : que, même en admettant l'origine spirite de quelques communications, on trouve à côté d'elle une grande quantité de pseudo-communications, qui tirent leurs origines des bas-fonds de la subconscience du médium. (*Voir à la page 185*).

Pourtant, ces pseudo-communications proviennent du même médium que celles authentiques ; elles ont été obtenues presque en même temps, exactement de la même façon, sans que les assistants aient aperçu aucun changement dans le sujet ou la forme du phénomène. Ils s'aperçoivent du changement par la valeur des communications — et c'est tout.

C'est donc en vain que, *dans bien des cas*, l'on chercherait à découvrir une différence physiologique entre le phénomène de l'écriture automatique et celui de l'écriture spiritique. Si la différence existe, elle est dans les origines cachées, pas en autre chose. En admettant l'hypothèse spirite, les esprits agissent peut-être sur le médium comme agirait sur lui une personne vivante : par la télépathie ; — à part la différence de l'agent, le phénomène serait donc le même.

Il en résulte qu'il est bien malaisé, en certains cas, d'établir la véritable origine d'une communication médiumnique. M. Delanne nous fait remarquer qu'Allan Kardec, Jackson Davis, H Tuttle et les autres initiateurs du spiritisme avaient déjà mis en garde leurs adeptes contre cette difficulté. Malheureusement, il suffit de parcourir quelques passages des œuvres de ces écrivains, et surtout de rapprocher les contradictions qu'il y a entre elles, pour s'apercevoir que les difficultés étaient bien plus grandes encore qu'A. Kardec, Davis et Tuttle ne l'avaient imaginé, surtout quand on manque de toute donnée pour contrôler la réalité des choses, comme lorsqu'il s'agit de révélations sur le monde ultra-terrestre. En tout cas, voici les sages paroles que M. Delanne a le courage d'adresser à ses lecteurs :

« Depuis que le spiritisme s'est répandu dans le monde entier... il est facile de diviser ses adeptes en deux catégories bien distinctes : d'un côté ceux qui, tout en étant bien persuadés de sa réalité, continuent à en étudier les phénomènes pour en découvrir les lois, et de l'autre les croyants, qui acceptent aveuglément tous les faits, parce qu'ils ont été convaincus de la réalité de quelques-uns, sans se demander si quelquefois les mé-

diums n'en seraient pas inconsciemment, et par conséquent de bonne foi, les auteurs. Nous regrettons que dans beaucoup de cercles où l'on se livre aux évocations spirites, le sens critique ne soit pas plus développé, car il n'est pas rare de constater que toutes les communications mécaniques sont invariablement attribuées à l'intervention des esprits, alors même qu'elles ne révèlent aucune trace de leur provenance supra-normale. Ce manque de discernement a été une cause de discrédit pour notre doctrine et a nui à la propagation du spiritisme dans les milieux instruits. »

Le nouvel ouvrage de l'ingénieur Delanne n'est pas moins utile par ces bons conseils aux spirites, que par les passages où il nous montre que l'hypothèse de l'intervention des esprits peut être invoquée raisonnablement pour expliquer bien des communications.

C. V.

Revue de la presse
EN LANGUE ANGLAISE

Nous avons vu que les *photographies spirites* de M. Boursnell avaient provoqué des attestations contradictoires, que le *Light* avait insérées dans ses colonnes. Le n° du 9 Mai en contient encore qui nous semblent intéressantes et que nous allons résumer.

Le Président de la société psychologique de Londres raconte qu'il s'est rendu deux fois chez M. Boursnell, en apportant ses *propres plaques*. Après avoir visité la chambre noire, il marqua ses plaques, qu'il introduisit lui-même dans l'appareil et dont il surveilla le développement. Sur une plaque, il trouva la photographie de sa première femme et sur l'autre celle de sa seconde femme, toutes deux incontestables, et il fait remarquer que les draperies spirites recouvraient l'un de ses bras. Aussi n'hésite-t-il pas à proclamer leur sincérité.

M. Melville Holmes, de Chester, affirme également que dans beaucoup de cas il apporta ses propres plaques, les marqua et en suivit le développement. Il en développa plusieurs lui-même et sur l'une d'elles apparut le portrait de son père, reconnu non seulement par lui mais par d'autres personnes. Son père n'avait jamais été photographié de son vivant dans une attitude semblable.

Mme Eva Waite, médium clairvoyant, affirme qu'elle a assisté au moins à vingt-cinq séances ; qu'elle a vu très souvent les esprits pendant la pose et constaté leur identité avec ceux qui apparaissaient au développement. Elle en a vu qui prenaient des positions variées, que reproduisaient les diverses plaques. Dans certains cas les esprits n'avaient pas assez de force pour rester bien formés et alors, les plaques ne donnaient que des

formes de nuages blancs. Dans d'autres cas la tète des esprits était entourée d'une auréole ou d'une draperie, que le négatif reproduisait fidèlement.

Mme Gifford-Sweetland, *membre actif de la société des conférences spiritualistes, Paris*, dit qu'elle connait M. Boursnell depuis plusieurs années et atteste son honorabilité. Elle raconte que M. Boursnell conseilla à elle-même et à un M. L..., de ses amis, de placer pendant plusieurs nuits des plaques sous leur oreiller. Ils le firent et ces plaques furent employées pour les photographies. Or, sur celle de M. L... parut un monsieur qui, avant sa mort, occupait un emploi dans lequel M. L... lui avait succédé. Il ne l'avait jamais connu, mais Mme Gifford le connaissait. Sur la plaque de celle-ci parut une jeune fille, qui fut reconnue pour une parente de de M. L.

Comme les plaques n'avaient pas été marquées avant d'être remises au photographe, Mme Gifford se demande si M. Boursnell n'a pas fait de confusion lorsqu'il les introduisit dans son appareil.

Light, faisant allusion aux éloges que les hommes les plus autorisés prodiguent à F. Myers, à sa vie et à son œuvre posthume, proteste contre le jugement qu'en porte un journaliste, dont il compare les procédés à ceux du peu estimable Podmore. Il profite de cette occasion pour administrer à ce dernier une nouvelle volée de bois vert.

Accomplissement tragique d'une prédiction

Il s'agit d'une prédiction de Mme William Paulet, qui s'accomplit dans les 24 heures. Le récit est signé par le Dr A. Wallace.

« Le mercredi 3 décembre 1902, ma femme et moi nous passions la soirée avec Mme Paulet, lorsqu'elle nous dit : « Il y a un de vos meilleurs amis qui doit à bref délai mourir tout à fait subitement. C'est un homme brun, de façons distinguées ». Je ne savais sur qui arrêter ma pensée, d'après une description aussi sommaire, lorsque ma femme, qui est très sensitive, dit avec un grand accent de tristesse : « Je crois savoir de qui il est question, mais je ne veux pas le nommer. » Madame Paulet lui demanda : « Celui auquel vous pensez habite-t-il l'Ecosse ? » Sur la réponse affirmative de ma femme, elle ajouta : « C'est bien lui ».

Le même soir ma femme me dit, comme par hasard : « Avez-vous écrit depuis peu au Dr Woodburn ? » Elle savait que j'en avais reçu deux lettres dans ces derniers jours ; mais mes occupations professionnelles ne m'avaient pas encore permis d'y répondre. Elle me pria de le faire sans de nouveaux délais et je le lui promis.

Le jeudi soir je fus obligé de sortir. Lorsque je rentrai, ma femme était couchée, mais elle avait laissé la note suivante : « Si vous n'êtes pas trop fatigué, vous devriez écrire au Dr Woodburn. » Chose étrange, à aucun moment il ne me vint à la pensée d'associer le nom du Dr Woodburn à la prédiction. Le lendemain matin je reçus un télégramme m'annonçant que mon ami, se trouvant dans une réunion à Glasgow, avait été pris

d'une attaque d'angine de poitrine ; qu'il avait subitement laissé tomber sa tête et que lorsqu'on le releva, on s'aperçut qu'il était mort. »

Plaintes d'un esprit entendues par deux personnes et par un chien

M. Knight Summers raconte le fait suivant : « Il y a quelques années j'habitais dans le quartier de Regent's Park, un appartement dans la maison d'un vieux marchand fleuriste et je possédais un magnifique chien du Mont Saint-Bernard. Vers la Noël, ce vieux monsieur prit froid et fut rapidement enlevé par une affection aiguë des poumons. Ses derniers moments avaient été particulièrement pénibles. En proie au délire, il poussait des plaintes et des gémissements incessants, disant que les démons s'efforçaient de l'entraîner, pour le jeter dans le canal qui coule au bout de sa propriété.

Peu de jours après sa mort, je travaillais dans mon cabinet, lorsque mon attention fut vivement attirée par des hurlements de mon chien, tels que je n'en avais jamais entendu. Voulant en connaître la cause, je m'approchai du chenil et dans le but de calmer son agitation, je le détachai. Aussitôt libre il se lança à droite et à gauche, en continuant à pousser ses cris lugubres. Espérant que le mouvement le calmerait, je me disposai à le conduire en promenade ; pour atteindre la porte il fallait traverser une partie de la propriété. Tout à coup j'entendis nettement ces mêmes plaintes et gémissements que le malheureux vieillard poussait sur son lit de mort. Je m'arrêtai pour m'assurer que je n'étais pas victime d'une hallucination ; puis je m'avançai pour déterminer le point d'où partaient ces bruits ; mais ils s'éloignaient à mesure que je m'avançais. Tout ceci me parut si mystérieux que je résolus de le tirer au clair, mais sans appeler l'attention des autres habitants de la maison.

L'idée me vint de recourir à l'assistance d'un policeman peu sujet à s'émouvoir et absolument ignorant des circonstances précédentes.

Je me rendis au poste le plus voisin et sous un prétexte quelconque, je décidai un constable à me suivre. Dès que nous arrivâmes, il fut frappé de ces bruits qu'il entendait aussi bien que moi, et chaque fois que nous avancions vers le point d'où ils semblaient partir, ils se transportaient sur un autre. Après m'être ainsi bien convaincu que je n'étais pas le jouet de mon imagination, je remerciai ce représentant de la loi, qui en est sans doute encore à se demander pourquoi je l'ai dérangé.

A partir de ce jour, je n'entendis plus rien.

Revue de la presse

EN LANGUE ITALIENNE

Le n° de février de *Luce e Ombra*, de Milan, contient un intéressant compte-rendu d'une séance médianimique avec Filippo Randone, par Enrico Carreras, qui nous promet dans sa nouvelle revue *La Medianita*,

de nous parler tout au long de cette intéressante famille et des phénomènes qu'elle a obtenus. L'Italie semble bien partagée en ce moment. Quand pourrons-nous en dire autant?

Pour en revenir au compte-rendu en question, nous voyons que Filippo Randone, qui avait suspendu ses séances depuis plus d'un an, les a reprises en décembre dernier, en présence de quatre témoins, parmi lesquels l'auteur du récit. Tous se connaissaient depuis longtemps et avaient assisté ensemble à de nombreuses séances. Ils se groupèrent dans un angle du salon et y formèrent la chaîne, qui ne fut rompue à aucun moment. Le médium fut attaché dans un grand fauteuil. L'obscurité était complète. Plusieurs personnalités se manifestèrent successivement, mais les phénomènes les plus intéressants furent attribués à deux d'entre elles, Cesare et Ranuzzi. Il y eut des coups extrêmement rapides frappés à terre ou sur une cloche métallique suspendue au plafond : des coups d'une violence extrême furent frappés sur le marbre d'une console ; un tiroir de cette console fut ouvert ; un objet en fut enlevé et lancé sur un sopha, après avoir été frotté contre deux assistants. Des lumières furent produites : des fleurs enlevées de leurs vases. Ce qui paraît le plus intéressant fut l'enlèvement d'une cloche abat-jour en majolique, qui fut enlevée de la suspension, à travers les chaînes et déposée à terre la partie évasée en l'air, sans que personne ait entendu le plus léger bruit ; citons encore quatre mots écrits par écriture directe sur une feuille de papier.

Nous avons tout lieu de croire à la parfaite sincérité du médium et des assistants, mais nous regrettons néanmoins que tout se soit passé dans l'obscurité et que nous ne possédions aucun détail sur la salle de séances.

Revue de la presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue scientifique

du 6 juin résume une étude du grand physicien O. Lodge sur les rapports qui existent entre les phénomènes physiques et psychiques, autrement dit entre l'âme et le corps. Le problème de la conciliation du déterminisme scientifique, fondé sur la loi physique de la conservation de l'énergie, avec la possibilité d'un contrôle exercé par la volonté libre des êtres vivants sur les choses matérielles, est en ce moment l'objet des études de quelques savants anglais. Voici l'avis de M. Lodge sur ce problème :

L'expérience, dit-il, nous montre que les êtres vivants peuvent diriger et contrôler les énergies mécaniques afin d'obtenir des résultats déter-

minés et préconçus. Sans doute notre corps est matériel et peut agir sur la matière et son énergie se tire de la nourriture, comme l'énergie d'une machine se tire du charbon, mais là n'est pas la question. Il s'agit de savoir si notre volonté, notre âme, notre vie, peut diriger l'énergie de notre corps dans certaines directions, pour réaliser un but déterminé ; ou si la direction, aussi bien que la quantité d'énergie, est totalement déterminée par des causes mécaniques.

A cette question on peut répondre :

1° Que la vie est une forme d'énergie, qu'elle atteint les buts qu'elle se propose en donnant à la matière une certaine somme d'énergie, auquel cas elle entre dans le système mécanique universel. Sir O. Lodge repousse cette théorie, parce que l'essence de l'énergie est de pouvoir se transformer en d'autres formes, tandis que sa quantité reste constante, or la vie ne se change en aucune forme d'énergie, et la mort n'affecte en aucune façon la forme d'énergie totale.

2° — Que la vie est quelque chose en dehors du système mécanique, bien qu'elle puisse *diriger* un mouvement matériel, en restant soumise aux lois mécaniques, s'ajoutant à ces lois sans jamais les contredire. Pour lui, la vie ne peut produire de l'énergie, mais elle peut produire une force directrice, le mot *force* étant employé dans son sens strictement mécanique, c'est-à-dire désignant quelque chose de passif, comme un rail inerte conduisant un train à destination, si ce train est mû par une machine active Les lois fondamentales de la physique, dans l'état actuel de nos connaissances, n'excluent en aucune façon l'idée d'une direction donnée aux événements par la vie, l'esprit, ou tout autre principe inconnu ; et l'expérience ordinaire nous montre qu'en réalité les êtres vivants exercent une influence de cette nature. Cette théorie, d'après sir O. Lodge, a l'avantage de donner pleine satisfaction, et aux matérialistes, en maintenant dans leur intégrité les lois fondamentales de la physique, et aux spiritualistes, en leur montrant que la liberté est compatible avec ces mêmes lois. Ajoutons que c'est une pensée de même nature qui a été émise par sir William Crookes, dans son discours à la *Société Anglaise des Recherches psychiques*.

La Revue Spirite

Léopold Dauvil, l'auteur des articles si intéressants publiés sous le titre : « Vieilles Notes », donne cette fois les noms de certains des personnages cités dans ses récits. Jusqu'alors, il ne l'avait pas fait par discrétion ; mais comme on aurait pu suspecter l'authenticité des faits qu'il raconte, il dévoile l'anonymat de beaucoup de ces témoins. On se souvient des articles publiés ici même : « Le Carnet des Blakwell », M. Léopol Dauvil, qui signait le major Peheim, a demandé au D[r] Blacwell la permission de faire connaître sa véritable identité Voici la lettre du Docteur.

Pau, 8 mai 1903.

Mon cher ami Dauvil,

L'alternative où vous placent plusieurs de vos lecteurs me fait un devoir d'autoriser l'auteur du « Carnet des Blackwell » et des « Vieilles Notes » à déclarer que tout ce qu'il a dit de nos séances est de la plus entière exactitude, qu'il y a assisté, comme témoin très souvent, et que ma femme et moi lui avons fourni le compte-rendu de plusieurs faits aussi curieux que véritables,

Vous pouvez donc, mon cher ami, faire procéder à notre déménagement de Nice à Pau et publier mon nom et mon adresse.

Amitiés de ma femme et de votre toujours fidèle et dévoué

Howard Draper Speakman, Docteur Médecin de Philadelphie·
Château Nirvana, Côteau de Gélas, Pau. (Basses-Pyrénées).

Signalons dans ce Numéro la remarquable conférence faite par M. le Docteur Geley à l'Université populaire d'Annecy sur : *La destinée individuelle*; elle est extraite de son livre : *Les preuves du Transformisme*, que nous recommandons à tous les spirites désireux de se faire une idée exacte des documents que la science a réunis en faveur de la théorie de l'évolution. En greffant sur ces faits l'évolution spirituelle de l'âme, nous sommes en possession d'une magnifique synthèse qui éclaire d'un jour nouveau la grande loi des vies successives, et lui donne un cachet de certitude que les arguments philosophiques, seuls, eussent été impuissants à lui conférer.

Rosa Alchemica

continue l'étude des textes alchimiques, d'après les recherches de M. Berthelot, le grand chimiste. Il est du plus haut intérêt de suivre la trace dans le passé des traditions qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours et de savoir exactement ce que nous devons aux Arabes et aux grecs relativement à nos connaissances chimiques. Chaque numéro contient également un extrait des cours professés par Papus à l'école hermétique. Les derniers articles étaient consacrés à l'étude du plan astral, que la science ne veut pas connaître encore, mais qu'elle sera obligée d'étudier avant peu, car tous les faits que l'on découvre de nos jours l'y conduisent irrésistiblement.

Les Annales des sciences psychiques

de mars-avril relatent un cas de prémonition qui paraît bien constaté. Mme Chopy aurait assisté, dans un rêve, à un catacyclisme violent bouleversant la petite ville de Nemours. Elle voyait une immense montagne en pleine éruption. Une obscurité profonde, sinistre, étouffante, sillonnée de grandes langues de feu. D'énormes choses. blocs de lave ou de pierre, tombaient partout, effondraient les maisons, les arbres, tout.. Un bruit épouvantable. Des cris, des lamentations, enfin une terreur telle que ce qu'une force surhumaine fait sentir sans qu'on y puisse rien. C'est au milieu des cris déchirants qu'on poussait autour d'elle, que Mme Chopy s'est ré-

veillée. C'est le 8 mai 1902, entre 7 et 8 heures du matin, que ce rêve fut fait et à cause de la différence des longitudes on peut croire que ce rêve est prémonitoire et se rapporte à l'éruption de la montagne Pelée de la Martinique,qui a eu lieu ce jour-là. M. Richet qui rapporte le fait, le trouverait tout à fait probant si, déjà auparavant, on n'avait signalé par la presse des éruptions antérieures à la grande catastrophe du 8 mai.

Dans le même n° nous trouvons la description par le Dr Carmelo Samona, d'une série d'expériences faites à Palerme avec le médium Eusapia Paladino. Les faits sont ceux qui se produisent habituellement : déplacements à distance ; gonflements du rideau ; mains fluidiques produisant des attouchements, etc ; voici la conclusion : « De ces séances nous avons tous — même les positivistes les plus endurcis — remporté l'impression que ces phénomènes méritent la plus sérieuse attention de la part des savants qui, au lieu de nier de parti-pris, serviraient plus utilement la science en les étudiant avec persévérance et impartialité ».

Le Messager

dans son numéro du 1er juin rappelle le curieux fait de dédoublement suivant : Le recorder John W. Goff de New-York, est bien embarrassé. On lui amenait vendredi un nommé Macdonald, accusé d'avoir commis un vol avec effraction dans une maison de la ville, d'où l'avaient vu sortir *une quantité de témoins dignes de foi*. Mais à l'heure même où son corps se livrait à cette coupable opération, Macdonald se trouvait en état de sommeil hypnotique dans une salle de conférences où le professeur Wein présentait cet intéressant sujet à un auditoire de curieux.

« On juge de la surprise du magistrat qui ne put contester la validité de cet alibi... psychique, mais qui ne put, d'autre part, récuser les témoignages produits contre Macdonald. M. Goff a prudemment ajourné cette curieuse affaire, sur laquelle il veut consulter un certain nombre de savants et d'experts en occultisme. Le professeur Wein lui-même ne doute pas que les deux Macdonald, le voleur et l'endormi, ne soient un seul e même être dédoublé ». *(La Gazette* du 14 juillet 1896).

La Lumière

du mois de mai, dans sa Revue Universelle, rapporte un cas de télépathie que nous reproduisons : Le Dr Maïer certifie l'authenticité de ce fait qui s'est produit à B..., dans le Wurtemberg. Un ouvrier M.... était lié avec un nommé T..., dont il partageait les opinions démocratiques ardentes. Les deux amis s'étaient entretenus à plusieurs reprises de la question de la survie, mais pour arriver à une négation absolue.

Au printemps de cette année, M... eut cependant l'idée de dire à son ami que s'il existait une chose de ce genre, il viendrait sûrement se manifester à lui à sa mort. Or, peu de temps après, M.... tomba malade et pendant quinze jours T.... n'eut pas l'occasion de le visiter. Un jour T.... arriva très excité à la table familiale pour déjeuner et raconta que pendant

la nuit on était venu frapper à sa porte et qu'une voix, qu'il avait reconnue pour être celle de M... l'avait deux fois appelé par son prénom : *Wilhelm ! Wilhelm !* Pendant que la famille s'entretenait de ce fait, la porte s'ouvrit et un homme du voisinage vint annoncer, à la grande frayeur de tous, que M.... était mort pendant la nuit.

L'Initiation

publie dans son n° de mai des dessins de cathédrales exécutés par M. Ch. Gougy qui sont très élégants et ont été inspirés par la méthode archéométrique de M. le marquis de Saint-Yves. Les formes de ces monuments sont très gracieuses et peuvent être variées à volonté suivant un ordre harmonique en se conformant aux règles posées par M. de Saint-Yves Dans le système verbal et musical de l'archéomètre, ornementation et construction sont indivisiblement unes, procédant des mêmes lois spéciales à chaque style, suivant les noms et, en équivalence, suivant les cordes musicales et leurs vibrations. Les personnes qui voudraient connaître l'archéomètre peuvent se reporter à la page 630 du compte-rendu du Congrès Spirite de 1900, où une description en a été faite par le Dr Papus.

La Vie d'Outre-Tombe

nous apprend que les catholiques ont conservé à Saint-Jean de Latran, à Rome, le prépuce et le cordon ombilical de Jésus Christ. Mais où la chose se complique, c'est qu'il en existe un certain nombre d'exemplaires ! Il y en a d'autres éditions à Aix-la-Chapelle, à Anvers et à Besançon, et même Mgr Pavie, en 1862, en a trouvé un cinquième dans la fondation de l'abbaye de Charroux ! Nous connaissions déjà pas mal de saints suaires, tous plus authentiques les uns que les autres, mais cette multiplication de prépuces etait vraiment inattendue !

AVIS

Les personnes dont l'abonnement finit avec ce numéro, sont avisées de bien vouloir le renouveler sans retard, sans quoi l'administration de la Revue fera présenter la quittance par la poste à partir du 25 juin.

Table des Matières

DE L'ANNÉE 1902-1903

N° 1. Juillet 1902

N° 2. Août 1902

N° 3. Septembre 1902

N° 4. Octobre 1902

N° 5. Novembre 1902

N° 6. Décembre 1902

N° 7. Janvier 1903

N° 12. Juin 1903

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.